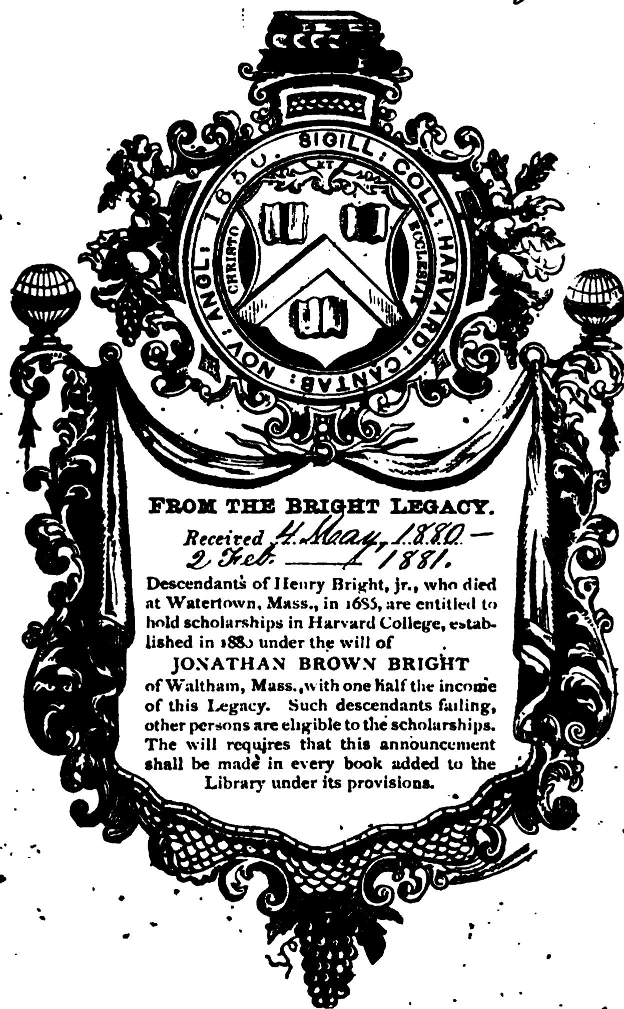
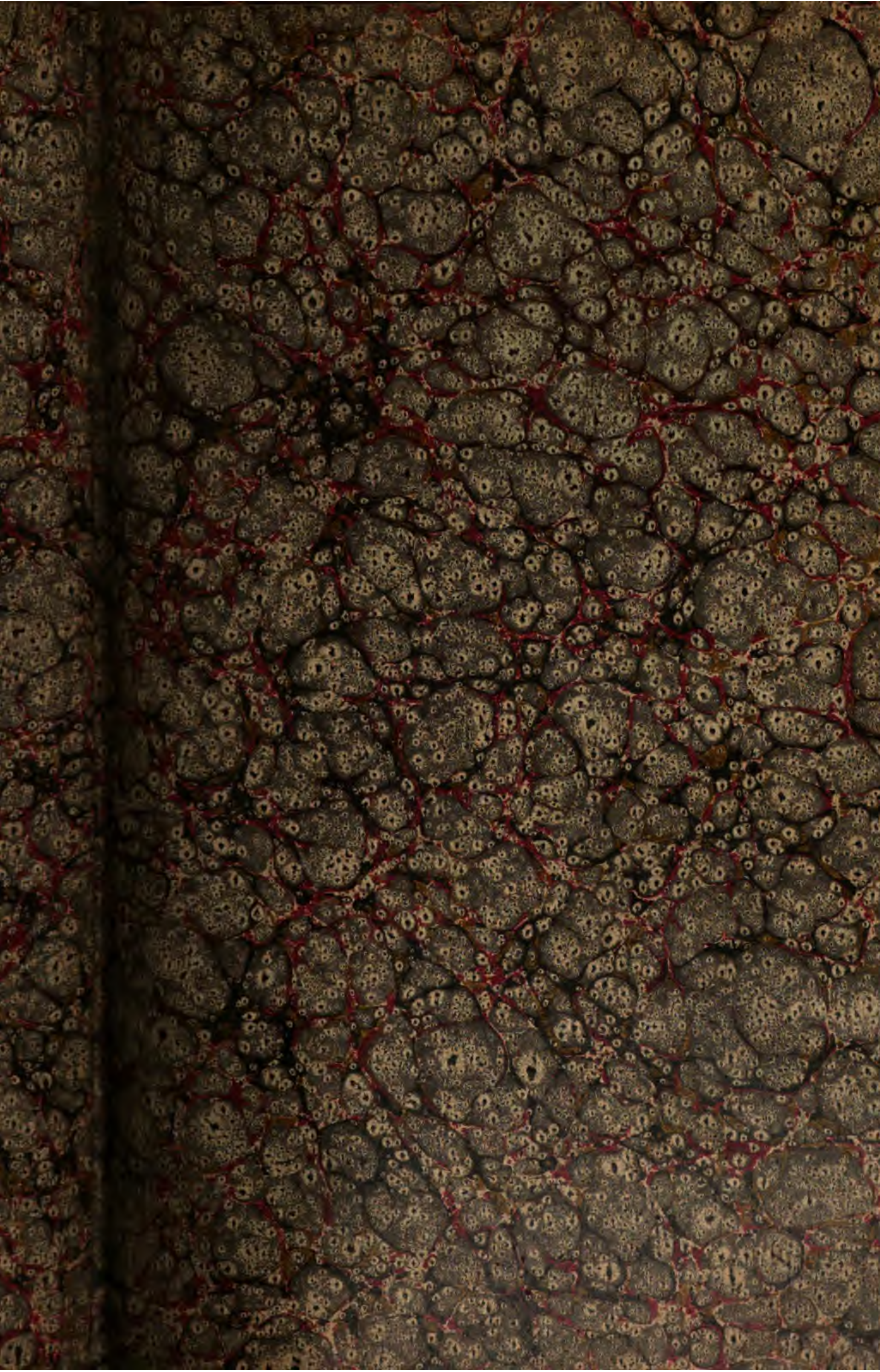

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

— PREMIÈRE ANNÉE —

— TOME II —

Le
Livre

REVUE MENSUELLE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

— PREMIÈRE ANNÉE —

— TOME II —



PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
1880

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Septième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Juillet 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

27 juin 1880.

Qui donc disait qu'en Allemagne on n'achetait guère de livres, tout en en lisant beaucoup? En voici un dont on vient de mettre en vente la douzième édition et la lettre d'envoi de l'éditeur à votre correspondant porte que les onze premières ont été de quarante-deux mille cinq cents exemplaires. Et n'allez pas croire qu'il s'agit d'un roman à sensation, d'un *Assommoir* ou d'une *Nana* des bords de la Sprée. Les dames de Berlin — s'il faut ajouter foi à ce que dit le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* qui lui envoie ses *Berichte aus der Reichshaupstadt* — goûtent fort les produits de la muse naturaliste et envoient leurs femmes de chambre chercher les exemplaires Charpentier au cabinet de lecture du coin; mais les Berlinois, selon ledit correspondant, ne sont pas des Allemands, ce sont des Slaves panachés de huguenots français, et c'est donc ailleurs que dans la capitale si peu germanique de l'empire allemand qu'il faut chercher les lecteurs du *Geflügelte Worte. Der Citatenschatz des Deutschen Volkes von Georg Büchmann. Zwœlfte vermehrte u. Verbesserte Auflage* [1].

La première édition est de 1864. Si M. Büchmann cote, comme M. Zola, la valeur littéraire d'après le nombre des éditions et des exemplaires vendus, il peut se considérer, à bon droit, comme l'un des principaux, sinon comme le premier des auteurs allemands. Mais il nous semble être plus modeste. Il se contente de compléter et de perfectionner, d'édition en édition, un livre fait avec un grand soin et beaucoup de science, — de science nullement prétentieuse; ce livre contient les *paroles ailées* de tous les temps et de toutes les nations. L'auteur entend par paroles ailées ces phrases d'un tour bref et incisif, ces mots humoristiques et de haute saveur, dont l'origine, contrairement à celle des proverbes, est parfaitement établie et démontrée. Il est évident qu'à côté des apophthegmes, des saillies, des dénominations originales et des mots heureux de personnages illustres et de grands orateurs, on trouvera dans ce recueil quantité de paroles ailées empruntées aux auteurs de l'antiquité et de toutes les périodes de la littérature européenne moderne. Shakespeare surtout, qui est devenu, à proprement parler, un classique allemand, grâce surtout à la traduction de Schlegel et Rieck, fournit un contingent considérable. Le livre de M. Büchmann a beaucoup de ressemblance avec *l'Esprit des autres* d'Édouard Fournier, dont l'auteur fait le plus grand éloge dans sa préface; mais il est plus complet, plus riche en citations, plus universel. Il mérite d'avoir eu un si grand nombre de lecteurs et d'acheteurs, et nous sommes convaincu que sa vogue n'est pas près de finir.

Les poètes aussi, quoi qu'on dise, ne sont pas abandonnés du public allemand. La maison Cotta en réédite toute une série. Citons entre autres: *Freitig rath Neue Gedichte. Eine Auswahl ælterer in verschiedenen sæmmlungen und Zeitschriften veræffentlichter und sæmmtlicher Gedichte aus dem Nachlass. 3te durchgesehene Auflage. — Paul Heyse. Neue Novellen. 6te Auflage. — Gottfried Kinkel. Der Grobschmied von Antwerpen in sieben Historien. 3te Auflage. — Das Niebelungenlied. Uebersetzt von Karl Simrock. 40te Auflage. —*

1. Berlin. Haude und Spener'sche Buchhandlung (F. Weidling).

Otto Roquette, Gedichte. 2te verænderte und vermehrte Auflage.—Herr Heinrich, Eine deutsche Sage. 2te umgearbeitete Auflage.— Der Zog von St. Jakob, Ein Gedicht. 4te Auflage.—Waldmeisters Brautfahrt, Ein Rhein-Wein-und Wandermærchen. 48te Auflage. — Adolf Friedrich Graf von Schack, Weihgesænge, 2te Auflage.

Toutes ces œuvres rééditées paraissent dans le joli format in-32 que les éditeurs allemands appellent *Miniaturausgabe,* qui fut, jusqu'il y a vingt ans environ, la spécialité de la maison Cotta. Elle réservait ce format aux poètes. A cette heure, elle l'étend à la prose, pour peu que ce soit de la lecture destinée au beau sexe.

La même maison annonce de plus la deuxième édition, revue et augmentée, de *Drei Sommer in Tirol*, par l'humoriste munichois *Lundwig Steub,* qui fait paraître chez un autre libraire : *Aus Tirol. Eine Sammlung ergœtzlicher Cultur. Literatur bilder aus Tirol* [1].

Il vient de paraître en outre, toujours chez Cotta, deux tragédies du fécond et puissant comte de Schack, *Timandra* et *Atlantis*, toutes deux en cinq actes. Le sujet de la première est emprunté à l'antiquité, celui de la seconde à la Révolution française. La scène se passe d'abord en Allemagne, puis dans le *Far West.* Nous aurons l'occasion sans doute de revenir sur ces deux drames.

Il eût été bien étrange que, parmi les innombrables émigrants allemands qui vont repeupler ce même *Far West*, il ne se fût pas trouvé de poète. Aussi n'avons-nous été nullement surpris de voir paraître *Transatlantische Stimmen. Ein Liedercyklus aus Amerika, von Ernst Hopp* [2]. Ces voix transatlantiques prouvent au moins que, contrairement à ce qui se dit si souvent, tous les Allemands d'Amérique n'ont pas hâte de dépouiller le vieil homme et de s'américaniser. Plus les poètes sont rares parmi eux, plus leur importance est grande, et s'il est intéressant d'étudier le rôle politique que joue l'élément germanique dans les États-Unis, les productions littéraires d'au delà de *la grande eau* méritent une étude au moins aussi attentive. Dans cinquante ans d'ici, quand quelque historien philosophe se mettra à écrire les origines et le développement de la grande république américaine, le poète Ernst Hopp sera aussi intéressant pour lui que le ministre de l'intérieur du président Hayes, le sénateur Karl Schurz.

Celui-ci est un réfugié politique. En voici un autre dont on réédite les œuvres, Georges Büchner, frère du célèbre Louis Büchner, l'auteur de *Force et Matière.* Le frère aîné est mort jeune, sur la terre étrangère, non pas en Amérique, mais en Suisse, en 1837. Le mot *Europamüde* n'était pas inventé alors (d'après Büchmann, il date de 1839); la France et la Suisse étaient le *refugium peccatorum.* Voici, au demeurant, le titre du livre dont nous entretenons le lecteur : *Georg Büchners Sammtliche Werke und handschriftlicher nachlass. Erste Kritische Gesammt-Ausgabe. Eingeleitet und herausgegeben von Karl Emil Franzos* [1].

L'éditeur et commentateur Franzos est un feuilletoniste de beaucoup de talent qui s'est acquis une grande notorieté par son *Aus Halb-Asien, Cultur bilder aus Galizien, der Bukowina, Südrussland und Rumænien,* et son *Vom Don zur Donau, Neue Cultur bilder aus Halb-Asien.* L'auteur dont il édite l'œuvre est mort à vingt-quatre ans. Il est vrai qu'à cet âge-là Gœthe avait déjà donné son *Goetz* et allait donner son *Werther*, qui comptent parmi les plus belles de ses créations; mais le drame *la Mort de Danton* et la comédie *Léonce et Léna* ne permettent pas, selon nous, de dire avec une certitude absolue que, s'il avait vécu, Büchner eût été un grand poète. Son Danton a je ne sais quoi de lourd et de terne. Le sujet écrasait le jeune auteur. Aussi était-ce une terrible tâche pour un adolescent de vingt ans, tout socialiste et athée qu'il fût à ce moment-là, d'esquisser le tribun *saoul des hommes* et toutes les sombres figures du *sombre Quatre-vingt-treize.* La comédie *Léonce et Léna* a quelque chose de shakespearien par les concetti du dialogue d'abord et ensuite aussi en ceci que les personnages de la pièce, tant amoureux que grotesques, sont des êtres purement imaginaires, les simples truchements de la fantaisie et de l'humour du poète. Et pourtant Büchner a su peindre de vrais hommes. Nous le voyons bien par son fragment de drame intitulé *Wozzek*, que nous n'hésitons pas à placer bien au dessus de *Danton* et de *Léonce.* Malgré tout le décousu de ces scènes à peine ébauchées, il y a là des caractères nettement dessinés et une action puissante. Si la mort n'eût arraché la plume des mains de Büchner, sans aucun doute il eût doté la scène allemande d'un drame fort et original.

Son fragment de nouvelle *Lenz* offre beaucoup d'intérêt aussi, un intérêt bien poignant. L'auteur y décrit la folie du poète Lenz, l'un des coryphées de la *Sturm und Drangperiode* qui précéda la grande époque classique, folie admirablement étudiée et dépeinte par le jeune écrivain qui, ne l'oublions pas, était médecin lui-même et fils de médecin. La scène se joue dans le Ban de la Roche, canton sauvage des Vosges, dans le presbytère du pasteur philanthrope Oberlin. La piété mystique de l'homme et le caractère alpestre du pays sont fidèlement rendus.

Büchner, qui fit en partie ses études à Strasbourg, y a traduit *Marie Tudor* et *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo. Franzos donne une scène de chaque drame. Il nous semble que le traducteur n'est pas parvenu à rendre tout le grandiose et l'éclat du style du grand poète. Mais ne traduit pas du Hugo qui veut.

1. Stuttgart. Adolf Bonz und C°.
2. Stuttgart. Cotta.

1. Francfurt am Main. J. D. Sauerlænders Verlag.

La première édition des œuvres de Büchner est de 1850. Ce qui fait de la seconde une œuvre vraiment neuve, c'est l'introduction de Franzos. Elle est de cent soixante-six pages et nous donne une peinture exacte de l'état des esprits en Allemagne à l'époque qui suivit la révolution de Juillet, de l'agitation politique et des menées des sociétés secrètes. L'auteur, il est vrai, ne parle que du grand-duché de Hesse (Büchner était de Darmstadt), mais sa description n'en répand pas moins un grand jour sur la Confédération germanique tout entière et surtout sur les procédés des gouvernements, de leur police et de leur justice. Sans vouloir en rien déprécier la valeur littéraire du jeune conspirateur hessois, c'est à ce point de vue-là surtout qu'il faut louer la maison Sauerlander d'avoir réédité ses œuvres et la féliciter d'en avoir commis le soin à M. Franzos. Nous ne ferons qu'un reproche à celui-ci, c'est d'avoir, dans la partie de la biographie de Büchner qui traite de son séjour à Strasbourg, mis des noms propres là où des indications plus vagues eussent, sans aucun doute, suffi pleinement.

Les deux Hesses, le grand-duché et l'ancien électorat, ne comptent guère plus d'un million d'habitants, et pourtant chacune a son université. A Giesen, la haute école du grand-duché, la chaire d'histoire est occupée par Wilhelm Ouken, qui, en collaboration avec un grand nombre de savants, a entrepris un *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen*[1]. Le dernier ouvrage de cette collection qui ait paru, contient *l'Histoire de Pierre le Grand*, par le Dr Alexandre Brückner, professeur à l'université de Dorpat. Il est l'auteur du *Czaréwitsch Alexei*, dont nous avons entretenu les lecteurs du *Livre* dans le numéro de juin. Tout ce que nous avons dit de sa monographie s'applique aussi à son histoire du czar Pierre. Nous nous contentons donc d'annoncer celle-ci.

Marbourg, l'université de l'ancienne Hesse électorale, possède des archives très riches. C'est de ces archives qu'un *privat docent* de Marbourg a tiré son *Briefwechsel Landgraf Philipps des Grossmülhigen von Hessen mit Bucer, herausgegeben von Max Lenz, I Theil*[2]. Ce volume est le cinquième des *Publications tirées des Archives prussiennes, faites sur l'invitation et avec l'appui de l'administration des Archives royales.*

Le landgrave Philippe était l'un des soutiens les plus actifs et les plus convaincus de la Réforme en Allemagne ; son correspondant, Martin Bucer, est le réformateur de Strasbourg, d'Ulm et de Cambridge, le chef du tiers-parti, qui, pendant un temps, avait tenu tête à Luther ; l'objet de leur correspondance est le fameux mariage morganatique du landgrave avec Marguerite von der Saale. C'est bel et bien un cas de bigamie. L'épouse légitime de Philippe, la duchesse Christine de Saxe, « d'une piétié parfaite, mais d'un caractère absolument revêche et acariâtre », vivait encore quand le landgrave se maria avec celle que le peuple nomma *la landgrave rouge ;* elle en eut même encore trois enfants, dont le plus jeune fonda la branche grand-ducale de Darmstadt; au demeurant, elle avait consenti à ce que Philippe épousât — pour apaiser sa conscience — Mlle de Saale, ce qui donne à penser qu'elle n'avait pas le caractère déjà si mal fait. Luther et Mélanehthon avaient donné leur assentiment à ce second mariage, mais ils n'entendaient pas que le landgrave s'en prévalût publiquement, et celui-ci ne comprenait rien à toutes ces arguties et subtilités. De plus, cette correspondance — fort intéressante, comme on pense bien — est accompagnée de commentaires et de travaux originaux de M. Lenz, dont se serviront avec fruit tous ceux qui étudient le XVIe siècle et les rapports des protestants allemands avec la France et l'Angleterre.

Voici un autre ouvrage qui se rapporte à la même époque. C'est la biographie d'un colonel des Suisses au service de la France pendant les guerres de religion. *Ludwig Pfyffer und seine Zeit. Ein Stückfranzœsischer und schweizerischer Geschichte im Sechszehnten Jahrhundert von Dr A. Ph. v. Segesser. Ier Band. Die Schweizer in den drei ersten franzœsischen Religions kriegen 1562-1570. Mit einer Karte*[1]. Quand nous disons biographie, nous n'avons en vue que le titre, mais le livre tient plus que le titre ne promet. L'avoyer de Lucerne, dont l'auteur est un des dignes successeurs, croyons-nous, malgré ses grands talents et le rôle dirigeant qu'il joue à la tête des cantons catholiques, n'eût intéressé qu'un cercle restreint de lecteurs : sa biographie, telle que nous la donne M. de Segesser, est un ouvrage capital que nul historien ne pourra ignorer, qu'il soit français, allemand ou suisse. L'auteur évidemment ne cèle pas ses sympathies catholiques, et peut-être trouvera-t-on ses jugements sur les chefs huguenots, sur Coligny en particulier, trop sévères ; mais d'autre part son œuvre est faite avec un tel soin, une science si consommée, elle se base sur des documents d'un si haut intérêt, nouveaux en grande partie, — nous disons cela surtout des rapports envoyés par les capitaines suisses à leurs autorités cantonales respectives, — que l'on oublie bien vite ces petites réserves de détail pour ne voir que l'ensemble de cette histoire si neuve et si élégamment écrite et pour savoir un gré infini à l'entreprenant éditeur Wyss, de Berne, d'avoir enrichi sa bibliothèque historique suisse de cette savante et curieuse publication.

Voici les titres des différents chapitres. Leur énumération suffira à montrer tout l'intérêt que présente l'ouvrage : La famille Pfyffer. — Les débuts de Louis Pfyffer. — Ses premières campa-

1. Berlin. G. Grote'sche Verlagsbuchhandlung.
2. Leipzig. S. Hirzel, Royal 8.

1. Bern. Druck und Verlag von K.-J. Wyss.

gnes. — Situation politique générale à la mort de Henri II. — La France et les Suisses au XVIe siècle. — État de la Confédération suisse. — Négociations avec la France en 1562. — Organisation et tactique de l'infanterie suisse au XVIe siècle. — L'expédition de Lyon. — Les campagnes de 1562 et de 1563. — État de la Confédération suisse de 1563 à 1567. — L'entente avec Charles IX (1564-1565). — La campagne de 1567. — La retraite de Maux. — Deuxième levée de troupes pour le régiment de Pfyffer. — Bataille de Saint-Denis. — Campagne d'hiver (1567-1568). — Reprise des hostilités. — Le régiment de Cléry. — La Franche-Comté. — Combat de Jazeneuil. — Campagne de 1569. — Bataille de Jarnac. — Combat de la Roche-Abeille. — Bataille de Moncontour. — Siège de Saint-Jean-d'Angely. — Licenciement des régiments de Pfyffer et de Cléry, et, pour finir la campagne de 1570, les régiments de Schorno et de Heidt. — Le combat d'Arnay-le-Duc. — La paix de Saint-Germain-en-Laye.

De plus, M. de Segesser donne, dans l'appendice (pages 621-659), les documents originaux sur la bataille de Dreux, la campagne de 1567 et celles de 1568 et de 1569 et (pages 660 à 666) des détails sur un procès en diffamation intenté par un curé d'Unterwalden à un aubergiste de Lucerne qui avait répété les propos tenus, après boire, par ledit curé sur le compte des Pfyffer; enfin une carte routière avec l'itinéraire du régiment de Pfyffer pendant les campagnes de 1567-1569.

De Suisse, si vous le voulez bien, nous passerons en Alsace, non pas pour assister à des levées de troupes, des combats, des retraites, mais pour pénétrer dans le cloître d'un couvent de Colmar, aux *Unterlinden*, où s'élève la statue du peintre Martin Schongauer. C'est le docteur *Alfred von Wurtzbach* qui nous y mène. Il vient de faire paraître *Martin Schongauer*, *Eine kritische Untersuchung seines Lebens und seiner Werke nebst einem chronologischen Verzeichnisse seiner Kupferstiche*[1]. L'auteur examine tous les tableaux, toutes les gravures attribués à *Hipsch Martin*, comme l'appelaient ses contemporains, et il arrive à cette conclusion-ci : Le Schongauer, tel que la critique nous le présente, n'existe pas; le vrai Schongauer ne fait qu'un avec le maître anonyme connu sous la dénomination de *maître de Cologne*, lequel est l'auteur du *Saint-Barthélemi* de la fameuse collection des frères Boisserée, actuellement à la *Alte Pinakothek* de Munich (IIe cabinet, nos 630, 631, 632). L'étude que fait M. de Wurtzbach des œuvres attribuées à Schongauer est approfondie, ingénieuse et exacte; le lecteur est tout disposé à se ranger à son avis et à admettre ses déductions; mais, pour trancher la question et dire qui a raison, de M. de Wurtzbach ou de la critique qu'il combat, nous n'en ferons rien, laissant à d'autres, plus compétents et plus autorisés, le soin de décider en cette délicate affaire. La chose offre moins d'intérêt pour les lecteurs du *Livre* que pour ceux de *la Gazette des Beaux-Arts* et de *l'Artiste*. Mais, si nous ne parlons qu'incidemment du contenu du livre, nous manquerions à tous nos devoirs de chroniqueur si nous ne disions rien du livre lui-même. La librairie Manz a bien fait les choses. La monographie de M. de Wurzbach (cent vingt-quatre pages) est imprimée sur beau papier de Hollande, d'une teinte légèrement bleuâtre, en beaux et grands caractères latins. L'édition, qui sort des presses d'Adolf Holzhausen, imprimeur de la cour et de l'université de Vienne, n'est que de trois cents exemplaires numérotés, dont deux cent cinquante passés dehors. A tous les points de vue, c'est une édition d'amateur et nous exprimons à l'éditeur nos sincères remerciements d'avoir disposé en notre faveur d'un des cinquante exemplaires réservés. Parmi les lecteurs du *Livre*, il y en a sans doute plusieurs qui tiendront à posséder cette belle édition. Nous les engageons à se hâter, d'autant plus qu'une polémique est d'ores et déjà engagée au sujet de la thèse de M. de Wurzbach, et les polémique ne nuisent jamais à la vente d'un ouvrage, à Vienne pas plus qu'à Paris, sans doute.

1. Wien. Manz'sche k. k. Hofverlags - und Universitæts-Buchhandlung.

Mais revenons à l'histoire proprement dite et aux temps modernes. Il vient de paraître : *Œsterreich und das Reich im Kampfe mit der franzœsischen Revolution von 1790-1797 von J. Freiherrn Langwerth von Simmern*[1]. Certes la période dont traite cet ouvrage est au moins aussi intéressante que les luttes religieuses et politiques de la seconde moitié du XVIe siècle, et l'auteur autrichien s'est imposé la tâche de réagir contre la tendance de l'école de Sybel-Treitschke, d'amoindrir et d'abaisser l'Autriche au profit de la Prusse. Les recherches de Vivenot et les nombreux documents publiés par lui ont facilité la tâche du baron de Simmern.

Les études sur Gœthe vont leur train. Herman Grimm vient de faire paraître la deuxième édition de ses leçons sur le grand poète. C'est, à proprement parler, sa biographie qui paraît sous le titre de *Goethe. Vorlesungen gehalten an der k. Universitæt. Berlin, Zweite durchgesehene Auflage*[2], et un autre professeur de la même université publie un *Goethe-Jahrbuch*, *herausgegeben von Dr Ludwig Geiger*[3]. C'est le premier volume d'une publication annuelle qui sera un répertoire de la

1. Berlin und Leipzig. E. Bidder. 2 Bænde gross-Lexicon 8.
2. Berlin. Wilhelm Herz.
3. Frankfurt am Main Literarische Anstalt Rütten Lœning.

littérature gœthéenne. Il contiendra des lettres émanant du poète ou celles qui lui ont été adressées, les documents qui se rapportent à lui, à ses amis, à ses ennemis, à son entourage, aux personnes sur lesquelles il a exercé une influence quelconque. (C'est ainsi que le premier volume donne trente-six lettres de Gœthe et sept de la *Frau Rath*). De plus le *Jahrbuch* publie des essais, des articles sur des questions générales qui ont trait à Gœthe, sur des questions de textes et d'interprétation, des études sur le point de départ de telle ou telle œuvre, sur la corrélation qui existe entre telle et telle de ses productions, sur tels ou tels événements de la vie du poète ou des personnes qui le touchèrent de plus près. De plus il donnera la bibliographie de toutes les publications dont la littérature gœthéenne se sera enrichie dans le courant de l'année. Quel vaste champ s'ouvre devant nous et combien de choses intéressantes nous allons apprendre! car, quand il s'agit de l'immortel auteur de *Faust*, tout a son importance et tous les détails, même les plus minces, vu le plaisir qu'il prenait à être mystérieux et à se dérober d'avance pour ainsi dire, demandent à être examinés et pesés mûrement, à tête reposée et en parfaite connaissance de cause. Aussi ce sont les commentateurs les plus sagaces et les plus compétents que M. Geiger a groupés autour de lui : H. Grimm, Scherer, Biedermann, Duntzer, pour ne citer que les plus connus. Sans aucun doute le *Jahrbuch* sera favorablement accueilli du public lettré. Il paraît d'ailleurs juste au moment où l'on inaugure à Berlin la statue du poète (2 juin).

Cette solennité a été marquée par un incident fâcheux. Plusieurs des littérateurs les plus éminents n'avaient pas été invités à la cérémonie et au banquet qui l'a suivie, en particulier Paul Lindau, rédacteur en chef de la *Gegenwart*, dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs. Il avait eu le grand tort aux yeux de certains membres du comité organisateur de publier dans sa Revue un article satirique de Johannes Scherz intitulé : *De botulo sive sanguiculo insaniente tractatus* et désigné comme étant un *document indispensable à la littérature gœthéenne*. Les auteurs berlinois, froissés, ont refusé d'assister au banquet. Citons entre autres Auerbach, Spielhagen, Dohm, Fontane, Frenzel et Lindau. « Et, ajoute la *Gazette de Cologne*, à qui nous empruntons ces détails, si Kruse et Rodenberg y ont assisté, c'est qu'ils n'ont pu être prévenus à temps de la décision prise par leurs confrères.

La maison Cotta, de Stuttgart, annonce qu'elle met en vente la troisième édition du grand ouvrage de Ferdinand Gregorovius : *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter vom 5ten bis zum 16ten Jahrhundert*, 8 volumes au prix de 83 marks 50 pf. (fr. 104, 20). Elle consent à fournir cet ouvrage aux bibliothèques, écoles, savants, etc., contre six paiements mensuels. Elle vend aussi chaque volume séparément.

Annonçons encore une grande publication illustrée sur l'Inde, dont le dixième fascicule vient de paraître. Le nom de l'auteur, Émile Schlagintweit, le cinquième de la dynastie, connu par ses recherches thibétaines, nous est un sûr garant de l'excellence du livre dont voici le titre : *Indien in Wort und Bild. Schilderungen des indischen Kaiserreichs von Emil Schlagintweit. Mit circa 400 Illustrationen*[1].

De plus, la librairie Seemann, de Leipzig, met en vente la troisième édition de *Wilh-Lübke : Geschichte der Plastik von den æltesten. Zeiten bis zur Gegenwart*. Cette histoire de la sculpture ancienne et moderne paraît par livraisons. Nous avons en main les deux premières : magnifique papier, bois superbes et l'impression à l'avenant. Dans deux ou trois mois d'ici, nous reviendrons en détail sur cette importante publication, dont la valeur, au demeurant, est universellement reconnue.

En outre, l'état-major allemand vient de faire paraître le dix-septième fascicule de son grand ouvrage sur la guerre franco-allemande. Il contient le détail de la campagne du Nord (première armée).

Finissons par deux nouvelles de Vienne, pacifiques toutes deux. Il vient de paraître : *Neue archæologische Untersuchungen auf Samoth rake von Alex. Conze, Aloys Hauser, Otto Benndorf*[2]. Ces savants tenaient leur mission du ministère de l'instruction publique autrichien et la corvette de Sa Majesté *Frundsberg*, commandant Kropp, les secondait. Leur publication contient soixante-seize tables et quarante-trois illustrations dans le texte.

L'autre nouvelle, la voici : Le 29 novembre prochain, il y aura cent ans que l'empereur Joseph II est monté sur le trône, ou plutôt qu'il a pris en main le gouvernement des pays héréditaires de la maison d'Autriche. Ce jour mémorable sera fêté dans toute la monarchie. La *Grande Société viennoise des étudiants allemands* et la *Société de lecture austro-allemande* entendent célébrer cet anniversaire par la fondation d'une bibliothèque qui comprendra l'ensemble — le plus complet possible — de toutes les publications littéraires ayant trait à Joseph II. S'il est un endroit au monde où cette nouvelle doive forcément avoir sa place, c'est bien dans une Revue qui s'appelle *le Livre*.

E. Jaeglé.

1. Leipzig. Schmidt und Günther.
2. Wien. Karl Geroldssohn.

BELGIQUE

Bruxelles, 29 juin 1880.

Les publications et les livres abondent. Dans quelques jours, les fêtes du cinquantenaire de l'indépendance de la Belgique seront commencées; l'Exposition nationale sera ouverte, — ce qui ne veut pas dire que tout est terminé. Les auteurs, les imprimeurs et les éditeurs ont donné ou donnent le dernier coup de collier qui précède les délais extrêmes; et, comme au jour du vernissage avant l'ouverture du Salon, habillent leurs productions de toilettes hâtivement bâclées ou de coquetteries irrésistibles.

Je ne puis mieux commencer cette correspondance que par l'éloge d'un très important ouvrage de M. Alphonse Willems : *les Elzevier: histoire et annales typographiques*. Ce n'est point à l'obligeance de M. Van Trigt, éditeur à Bruxelles, que je dois le plaisir de signaler ce remarquable travail. Cet éditeur paraît avoir pour principe de résister à toute demande qui n'aboutit point à un achat. Les procédés habituels de courtoisie envers la presse semblent lui être absolument étrangers. Je profite de l'occasion pour remercier M. Royez de l'aimable communication du livre de M. Willems, véritable monument élevé à la mémoire des Elzevier et qui prendra place dans les bibliothèques à côté du grand ouvrage de M. Renouard sur les Estienne. Les Elzevier occupent le premier rang parmi les hommes distingués qui honorèrent le plus la Belgique. Et la ville de Louvain, qui fut le berceau de cette noble maison, ne manquera pas de donner prochainement un précieux souvenir à ces restaurateurs de l'imprimerie et de la librairie.

L'ouvrage de M. Willems est le plus complet qui ait été publié sur cette grande famille d'imprimeurs. Ce travail fort étendu est le résultat de consciencieuses et savantes études; il embrasse l'histoire entière des officines elzéviriennes à Leyde, à la Haye, à Amsterdam, à Utrecht, à Copenhague. L'auteur passe également en revue toutes les éditions elzéviriennes et fait suivre ses recherches de notes extrêmement précieuses. La partie biographique est très développée et contient grand nombre de faits ignorés jusqu'à ce jour. Dans la troisième partie de son travail, l'auteur passe en revue les éditions de Hollande et celles de Bruxelles et consacre un intéressant chapitre aux faux elzeviers qui ont si souvent dérouté les connaisseurs les mieux exercés. L'œuvre est d'un profond érudit : les soins minutieux avec lesquels il traite ces questions multiples des marques typographiques, des papiers employés par les Elzeviers dénote les sérieuses connaissances de l'auteur dans toutes les branches de l'art typographique. Les grands imprimeurs hollandais ont trouvé en M. Willems un historien convaincu, qui leur a élevé un monument digne d'eux. L'impression de l'ouvrage a été confiée à l'un des imprimeurs belges les plus habiles, M. Annoot-Braeckman, à Gand, qui a employé à la confection de ce beau travail tout son goût et son savoir. L'éditeur à Paris est M. Labitte; M. Martinus Nijhoff est l'éditeur à la Haye.

Dans quelques jours, M. Frédéric Faber aura complété par la publication du cinquième volume l'ouvrage dont j'ai parlé antérieurement : *Histoire du théâtre français en Belgique*. Ce volume est consacré à la bibliographie et forme le complément indispensable de ce travail qui résume l'histoire du théâtre français en ce pays depuis les Mystères et les Chambres de rhétorique jusqu'à nos jours. Cet ouvrage occupera sans conteste l'une des premières places dans l'exposition littéraire des œuvres publiées en Belgique depuis 1830 jusqu'en 1880. Comme je le disais dans ma première correspondance, ce travail n'obtient pas ici le succès légitime qui lui est dû, par suite d'une sorte d'apathie inexplicable en présence d'un aussi grand résultat. La renommée lui viendra sans doute de l'étranger. Je n'en veux pour preuve que la lettre suivante, que le bibliophile Jacob vient d'adresser à l'auteur :

« Paris, 12 mai 1880.

« Cher monsieur,

« Je viens tardivement vous remercier de l'envoi du troisième volume de votre grand ouvrage sur l'*Histoire du théâtre en Belgique*; je vous remerciais à chaque page, en le lisant. Cette lecture peut être comparée à une promenade dans une ville inconnue, qui était à peine indiquée sur les cartes des géographes, et qui, aujourd'hui déserte et privée de ses habitants, a conservé toute son ancienne physionomie, tous ses monuments, toute son histoire, toutes ses curiosités. Votre livre est une révélation, une découverte, pour ceux-là même qui croyaient savoir quelque chose de l'histoire et de la littérature du théâtre. Un pareil livre représente toute une vie de recherches et de trouvailles heureuses autant qu'ingénieuses. La France n'a pas encore un livre de cette espèce : l'aura-t-elle jamais?

« J'attends avec impatience la bibliographie de votre ouvrage, cette bibliographie qui sera une œuvre à part et qui m'intéresse d'autant plus que je la regarde d'avance comme le complément in-

dispensable de mon catalogue Soleinne. Je me trouve à ce titre votre précurseur, et, si vous faites une seconde édition de votre intéressante bibliographie, je me promets bien d'être un peu votre collaborateur.

« Agréez, etc. « PAUL LACROIX. »

Outre sa valeur intrinsèque, l'ouvrage de M. Faber possède un avantage matériel appréciable pour les amateurs. L'impression a été exécutée par M. Félix Callewaert père avec ce soin et ce souci de la forme qui sont depuis longtemps reconnus, même chez nos voisins.

Les journaux bibliographiques ont annoncé, il y a peu de jours, la publication de l'ouvrage de M. J.-K. Huysmans, imprimé par cette maison pour l'éditeur H. Vaton. La critique a signalé déjà le piquant intérêt de ces *Croquis parisiens*, auxquels les eaux-fortes de MM. Forain et Raffaelli donnent un curieux relief. Aussi ne fais-je que mentionner le mérite typographique de l'œuvre parfaitement réussie sous ce rapport. Les exemplaires tirés sur chine et japon sont particulièrement beaux.

L'éditeur H. Kistemaeckers, qui récemment publiait une édition nouvelle du *Roman du Curé*, vient d'éditer un ouvrage de Léon Cladel : *Par devant notaire*. L'étude à laquelle l'auteur a donné ce titre n'a rien de commun avec l'intrigue de la pièce de notre confrère G. du Bosch, l'un des directeurs de *l'Illustration nationale*, qui a paru il y a deux ans. Dans les pages qui forment le présent volume, Léon Cladel raconte le navrant égoïsme des paysans qui, dit-il, « feraient haïr les superbes régions qu'ils habitent si, devant la magnificence des choses, on n'oubliait point la laideur des individus ». Bien qu'il se soit attaché surtout à raconter une histoire lamentable et malheureusement vraie dont les paysans du Quercy sont les tristes héros, Léon Cladel peint *tous* les paysans dans leur ignorance, leur âpreté au gain et leur candeur où se reflète l'abrutissement. C'est une œuvre littéraire d'incontestable mérite pour laquelle M. France, l'heureux auteur de ce *Roman du Curé* dont je parlais plus haut, a écrit une excellente préface. L'éditeur Kistemaeckers a voulu que ce livre nouveau de l'auteur du *Bouscanié* et de *la Fête votive de saint Barth† Porte-Glaive* fût également apprécié des amateurs pour son élégance typographique M. Lefèvre, imprimeur, a habillé ce petit in-octavo carré avec beaucoup de soin et de goût. Les pages du texte sont encadrées de filets vert foncé de la plus pure nuance. Le titre, noir et vert, qui se retrouve sur la couverture en papier bleu cendré fort joli, est fort tentant. L'édition est dès aujourd'hui épuisée.

Sous peu paraîtra le nouveau volume de Cladel contenant *six morceaux de littérature* accompagnés chacun d'une eau-forte due à un artiste de talent. Nous avions donc été induit en erreur lorsque nous annoncions dans notre dernier bulletin que les eaux-fortes seraient toutes de Rops. L'ouvrage, qui sera tiré avec grand luxe, ne sera point mis dans le commerce et le tirage des exemplaires sera réduit au nombre des souscripteurs.

M. Kistemaeckers s'occupe depuis plusieurs années à Bruxelles d'un genre tout spécial de publications auxquelles son activité a assuré le succès. Nous croyons pouvoir annoncer pertinemment que cet éditeur s'occupe de la création à Paris, pour l'hiver prochain, d'une importante commandite tout à fait indépendante de sa maison de Bruxelles, dont le but serait l'établissement d'une bibliothèque — genre des publications Charpentier — à 3 fr. 50 le volume. M. Kistemaeckers est homme à tenter l'entreprise et, les littérateurs aidant, à la faire réussir.

MM. Gay et Doucé mettront en vente, sous peu de jours, la nouvelle édition de *la Papesse Jeanne* que nous annoncions dernièrement. Les bibliophiles la recevront avec une satisfaction d'autant plus grande qu'il existe fort peu d'exemplaires de la première édition, que M. Brunet a complètement revue et augmentée. L'édition nouvelle a été tirée à 500 exemplaires numérotés.

En même temps paraîtra la première partie d'un travail fort curieux : *Numismatique de la typographie ou Historique des médailles de l'imprimerie*. Le travail, dont la publication se continue dans le journal typographique anglais le *Printer's Register*, est dû à la plume autorisée du savant imprimeur M. William Blades, l'historien de W. Caxton. Nous en donnons une traduction française que nous complétons par des annotations et une préface sur la numismatique. Nous avons fait imprimer cet ouvrage avec grand luxe dans le format in-4° qui nous a permis de placer en regard des descriptions des médailles les planches reproduisant les médailles provenant de l'incomparable collection de M. Blades. Ce travail représente véritablement l'histoire de la typographie. Il a en outre cet avantage d'être entièrement nouveau et de découvrir certaines particularités et quantité de renseignements précieux sur l'art de la typographie. Eu égard à la spécialité des matières traitées et dans le but de laisser au livre sa valeur de rareté bibliographique, nous n'avons tiré que deux cents exemplaires numérotés. La première partie comprend les médailles des festivals; la seconde comprendra les médailles personnelles et des corporations; le troisième, les médailles industrielles et de la presse.

Ces deux parties paraîtront dans le courant de l'année présente et compléteront, avec l'envoi de la préface, cet ouvrage qui retrace l'histoire de la typographie dans tous les pays, depuis les manifestations premières jusqu'aux progrès surprenants de nos jours.

Les deux ouvrages dont nous venons de parler sortent des presses de M. Félix Collewaert père.

Les mêmer éditeurs ont fait paraître récemment une réimpression de l'amusante boutade de l'abbé Duvernet : *les Dévotions de Mme de Bethzamoth*, et, dans le même volume, de la spirituelle facétie du même auteur : *la Retraite, les Tentations et les Confessions de Mme la marquise de Moncornillon.* Ces deux ouvrages ont paru en 1789 et 1790 sous le voile de l'anonyme, mais Quérard en attribue la paternité à l'abbé Duvernet, qui fut enfermé à la Bastille — où il écrivit le premier — pour avoir dit que le ministre Amelot était une bête. Les écrits de l'abbé Duvernet ne sont pas précisément destinés aux couvents, mais leur lecture présente de l'intérêt par l'ingéniosité des détails.

Ce volume, tirée à 500 exemplaires numérotés, est imprimé sur papier de Hollande, avec titre rouge et noir, en-tête, culs-de-lampes et lettres ornées.

Ce n'est pas exclusivement dans les in-folio qu'il faut chercher les choses les plus utiles et les mieux dites, et souvent une brochure, en quelques pages, enferme plus de sagesse et de vérité que les longs plaidoyers de 500 pages. La brochure que vient de publier M. V. Arnould, *la Politique doctrinaire et le Principe scientifique en matière d'enseignement*, justifie mon appréciation. Dans cette brochure, mise en vente par l'éditeur Rozen, l'auteur démontre que la loi nouvelle sur l'enseignement primaire, dont l'application rencontre de si grandes difficultés, n'est nullement pratique, et que, loin de conjurer la situation fausse créée par la loi réactionnaire de 1842, elle ne fait que compléter le gâchis. M. Arnould traite la question avec une grande autorité et, des faits mêmes, tire cette conclusion que, par cette loi nouvelle, l'instituteur devient, entre les mains des doctrinaires, l'incarnation de la contradiction même entre la religion et la science. L'auteur invoque le témoignage de Mirabeau et de Condorcet, qui soumirent à l'Assemblée législative et à la Convention des programmes dont l'application lui paraît seule capable de produire des résultats logiques et féconds. « Ils émancipaient la science, tout en laissant l'Église libre; ils assuraient à l'État sa souveraineté, ils consacraient l'indépendance de la vie civile, sans les compromettre dans aucune alliance douteuse et sans les charger d'aucune responsabilité impossible. »

Mme M. Wendelen a publié chez le même éditeur un ouvrage, *les Femmes remarquables de la Belgique*, que nous citons non pas pour son importance, mais parce qu'il répond à un sentiment généreux et que ces rapides biographies esquissent un côté intéressant de l'histoire de la Belgique.

Dès maintenant, M. Royez prépare la publication du *Catalogue illustré de l'Exposition historique de l'art belge*. Ce catalogue, publié sous la direction de M. F.-G. Dumas, qui a créé le *Catalogue illustré* du Salon de Paris, comprendra les œuvres des artistes belges vivants et celles des artistes décédés, et dont l'ensemble présentera la succession des œuvres remarquables depuis 1830 jusqu'en 1880. Un grand nombre d'adhésions ont été adressées par les artistes, et tout fait espérer pour cette publication — qui sera une innovation en ce pays — un légitime succès. Beaucoup de peintres ont remis déjà à MM. Royez et Dumas des copies de leurs œuvres exposées, et les travaux de premier établissement sont activement menés. La réussite de l'entreprise a décidé l'auteur et l'éditeur à joindre à cette première publication le *Catalogue illustré du Musée moderne* de Bruxelles, qui n'a point encore été dressé. L'impression de ces ouvrages tout spéciaux sera confiée à la maison Callewaert père.

La librairie polytechnique Duq et Duheut a mis en vente une petite plaquette d'une grande utilité. Ces éditeurs ont réuni, sous le titre de *Bibliographie juridique*, tous les ouvrages de législation, de droit et de jurisprudence, de droit public et d'administration publiés en Belgique depuis 1830 jusqu'à ce jour. L'idée est éminemment pratique, et sa réalisation, très consciencieusement tentée par MM. Duq et Duheut, sera d'un grand secours à tous.

MM. Merzbach et Falck ont publié récemment divers ouvrages de genres différents, que nous citerons succinctement.

Ce sont d'abord deux volumes in-8° : *Essais de littérature dramatique en Belgique*, renfermant les œuvres, drames historiques et scènes de mœurs, de M. Ch. Potvin, membre de l'académie de Belgique. Parmi les drames figure *la Mère de Rubens*, drame en cinq actes et en vers, qui a été représenté avec assez peu de succès aux matinées dramatiques de la Porte-Saint-Martin, en octobre 1875. Au point de vue poétique et sous le rapport de la conception, ces œuvres ont un mérite qui a été souvent reconnu, mais elles laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'entente scénique. Ce sont assurément des essais dramatiques de sérieuse valeur, mais nous ne pensons pas que le théâtre de M. Potvin puisse servir de point de départ et de base à l'établissement d'un théâtre national.

Justement M. Delmotte, homme de lettres très versé dans les choses du théâtre, vient d'aborder cette question du théâtre national dans une brochure : *Encore le théâtre national*. Pourrons-nous avoir un théâtre national, c'est-à-dire un théâtre belge, écrit en bon français, amusant ou intéressant le public? Telle est la question que se pose l'auteur et qu'il résout affirmativement, pourvu toutefois que certaines conditions qu'il préconise soient acceptées concurremment par

l'État et par la ville de Bruxelles. La cause est défendue avec beaucoup de conviction et de sérieux arguments.

M. Ferdinand Van Bruyssel a fait paraître en brochure l'intéressante conférence qu'il avait donnée ultérieurement sur le *Développement des relations commerciales de la Belgique avec l'étranger*. Ce n'est pas la première fois que nous mentionnons les travaux de M. Van Bruyssel, qui se distinguent par des qualités de premier ordre. Les moyens recommandés sont pratiques et l'auteur a dans l'esprit la clarté qui en fait ressortir toute l'utilité. Si nous ne nous trompons, c'est à M. Van Bruyssel qu'est due cette innovation intelligente de grouper, dans une section de l'Exposition nationale, les échantillons envoyés par les consuls belges de tous les types de marchandises les plus demandées dans les lieux de résidence desdits consuls, échantillons accompagnés du prix courant. Ces envois formeront une collection extrêmement variée et précieuse pour le commerce. L'idée de M. Van Bruyssel est féconde : l'Amérique vient de l'accueillir avec le plus sympathique empressement et va organiser chez elle une exposition semblable.

Dans le but de venir en aide à l'organisation de l'éducation laïque, MM. Merzback et Falck ont eu l'ingénieuse pensée de réunir en un *Catalogue raisonné* tous *les livres français modernes* d'instruction morale pour les différents âges. Dans une introduction de quelques pages, l'objet principal de ce catalogue et les divisions adoptées sont exposés dans d'excellents termes et avec méthode.

Je mentionnerai encore, chez les mêmes éditeurs : *les Forces nationales*, par le lieutenant général baron Van der Smissen ; un *Almanach populaire de géographie* publié sous les auspices de la Société de géographie d'Anvers.

La lutte, toujours ardente, entre les catholiques et les libéraux donne un intérêt d'actualité à la brochure *Libéralisme et Christianisme*, par un paysan flamand, éditée par M. J. Vuijlsteke, à Gand.

Il en est de même d'un roman ou plutôt d'une étude de mœurs, *le Curé politique*, par L.-D., éditée par M. Legros, à Anvers. L'auteur examine la situation fausse et illégitime que le prêtre veut prendre dans la société civile ; mais il semble qu'il craigne d'affirmer son dire, quant au fond. Ouvrage d'actualité politico-religieuse.

Le libraire Camille Vyt, qui publie mensuellement un excellent catalogue de livres, *le Bouquiniste belge*, vient d'éditer une petite plaquette : *Éléments de l'histoire monétaire de la principauté épiscopale de Liège*, qui intéresse les numismates. Ce jeune auteur, dont les travaux méritent les plus sérieux encouragements, vient de terminer un ouvrage important : *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge*, qui paraîtra sous peu.

Dans la bibliothèque Gilon, de Verviers, nous avons à signaler trois volumes nouveaux : *la Houille*, par M. Clément Lyon ; *la Constitution belge commentée*, travail très intéressant et parfaitement entendu, par M. F. Croquet, et un nouveau portrait dans la galerie historique de M. Th. Juste : *Frédéric le Grand*.

Au moment de terminer mon bulletin, je reçois de *l'Office de publicité*, *les Plébéiennes*, recueil de poésies publiées dans ces dix dernières années par M. Joseph Demoulin, un poète dans la véritable acception du mot, qui donne à ses pensées élevées et généreuses une forme gracieuse dans sa virilité. Une très belle eau-forte, portrait de l'auteur, par de Witte, orne le volume.

L'*Office* met également en vente une *Carte en relief de la Belgique*, obtenue par un procédé ingénieux dont M. Cornélis Lebègue est l'auteur. Les hauteurs calculés à 1/33,000 permettent de se rendre un compte exact des mouvements du sol de la Belgique. Le résultat obtenu est très satisfaisant.

MM. Merzbach et Falck m'envoient également l'*Annuaire de l'Institut de droit international* (3e et 4e années, tome Ier). Je reviendrai sur cette publication, trop importante pour ne lui consacrer que quelques lignes.

LÉON DEGEORGE.

ÉTATS-UNIS

24 juin 1880.

Une des figures les plus remarquables de notre ville est certainement celle du docteur C.-A. Bartol. C'est un beau vieillard, de taille élevée et mince, aux traits doux encadrés de longs cheveux blancs.

Il me semble que tout étranger, en le rencontrant, doit se dire : Voilà un poète ; et l'étranger ne se tromperait pas.

M. Bartol, né le 30 avril 1813, a conquis son grade de docteur dans le collège Bourdoin ; il desservit pendant quarante-trois ans la paroisse *l'Église d'Ouest*, dont il fut pendant quarante-

trois ans le pasteur bien-aimé. Si j'osais m'exprimer ainsi, je dirais qu'il est artiste-prédicateur : un talent unique en son genre, brusque, quelquefois même bizarre et exagéré (explosif) caractérise l'orateur; toutefois l'exagération de ces qualités est compensée par un fonds de véritable philosophie, par l'esprit fantasmagorique et par la bonhomie émersonienne.

Son bagage littéraire est considérable et consiste principalement en sermons et brochures; les éditeurs *Roberts frères* viennent de publier son dernier ouvrage, intitulé : *Principes et Portraits*, par C.-A. Bartol (auteur des *Problèmes radicaux* et de *la Foi naissante*).

Ces *Principes* sont des extraits de ses sermons antérieurs et contiennent des idées aussi brillantes qu'originales, qui, à elles seules, suffiraient à établir la réputation d'une centaine de gens de lettres.

Le docteur Bartol a cela de commun avec M. Emerson, que, comme lui, il aime à énoncer des sentences épigrammatiques; quoiqu'il soit radical et transcendental, il n'a nullement l'esprit fanatique, et pour lui chaque religion renferme un fonds de vérité. Je citerai une de ses paroles : « Le Seigneur n'avait aucune partialité pour le Christ, car quelle école impitoyable le chef de notre rédemption ne dut-il pas parcourir! Le Seigneur n'a pas de cabinet de travail : chaque coin de la nature est son laboratoire; l'événement le plus futile n'a pas lieu sans sa volonté. Le Perse adorant le feu, le bouddhiste poussant l'abnégation à ses dernières limites, l'Égyptien qui embaume ses momies, le saint mahométan, le peau-rouge sacrifiant au grand esprit, l'Éthiopien élevant les bras pour la prière, tous lui sont aussi chers que l'humble chrétien ou le juif dévot, qu'Étienne le martyr ou Nathaniel sans tache. »

Son style analytique et épigrammatique offre au premier abord une ressemblance frappante avec celui de M. Ralph Waldo Emerson. Le premier est plutôt homme du monde; il est musicien et cause avec les Rubinstein ; va aux représentations théâtrales; il est peintre amateur et même critique assez distingué. Emerson, au contraire, aime la solitude, les livres; il aime à se laisser aller à ses pensées, sous l'ombrage des ormes de Concordia. Ils sont tous deux philosophes, optimistes et philanthropes, sans appartenir à aucune école. Les différents essais du docteur Bartol portent sur les sujets les plus hétérogènes. En voici quelques-uns : *Éducation; la Science divine* (l'Art, l'Amour, la Vie, les Affaires, les Animaux, la Politique, le Théâtre...) A quelque endroit qu'on ouvre un de ses livres, il s'y trouve assez de pensées pour satisfaire l'esprit; en un mot, on y trouve ce que l'on y cherche. M. Bartol a esquissé des portraits fort curieux dans des *Essais littéraires*, tels que *la Personnalité de Shakespeare, Channing le réformateur, Bushnell le théologien, le Génie de Weiss, Garrison le réformateur, Hunt l'artiste* (j'ai déjà eu l'occasion de parler de ces deux derniers). Les monographies de M. Bartol montrent toutes une âme tendre et aimante, ainsi qu'une rare délicatesse de sentiments. Son portrait de Channing en particulier envisage l'homme sous tous ses aspects; il décrit sa personne, son caractère, son amour de la vérité; il énumère des exemples démontrant son exquise sensibilité ainsi que la sérénité de son esprit. C'est surtout comme prophète de l'humanité qu'il le trouve grand et qu'il le croit immortel. Il n'a pas le talent ou peut-être ne veut-il pas avoir celui de faire des spéculations. Le baron de Bunsen a dit de lui : « Grec en humanité, Romain comme citoyen, comme chrétien il fut apôtre. »

Pour célébrer le centenaire de la naissance de Channing (né le 7 avril 1780), M. Charles Brooks — qui a publié une traduction du *Faust* de Gœthe — a fait paraître une petite brochure intitulée : *Channing, à l'occasion du centenaire de sa naissance.*

Quoique nous possédions déjà une biographie en trois volumes, par le neveu de Channing, la petite brochure de M. Brooks offre de l'intérêt pour ceux qui ne pourraient y consacrer beaucoup de temps. L'enthousiasme de l'auteur, son impartialité, l'intérêt qu'inspirent le caractère et le génie de Channing, tout donne à ce petit ouvrage une valeur considérable, rehaussée encore par un portrait et des autographes.

MM. Roberts frères, éditeurs, viennent aussi de publier une seconde édition des romans de M. *Sylvestre Gudd*, mort il y a vingt-sept ans. *Marguerite*, son premier ouvrage, est un récit de la vie réelle et de l'idéal. Une revue américaine dit : « Ce livre, plus qu'aucun autre que nous ayons lu, nous confirme dans l'idée qu'une littérature essentiellement américaine est possible. » L'*Athénée*, de Londres, dit : « Son idée principale a été si bien développée, qu'en dépit de tous les défauts de son style, nous croyons que ce livre mérite une grande publicité. C'est un pays nouveau pour nous qui a été dépeint dans ce livre ; nous y retrouvons la description d'une vie laborieuse, encore inculte, rude même, mais vigoureuse avant tout. »

Richard Edney a été publié en 1850; dans le dernier chapitre de ce livre, l'auteur parle en ces termes de ses ouvrages : « Si l'on vient à vouloir connaître votre parenté et vos amis, une curiosité naturelle et pardonnable, Richard Edney, qu'on voudra que vous éclairiez, vous pourrez dire que vous êtes issu d'une famille honorable, vous, votre frère et votre sœur. Vous pourrez dire qu'il y a quelques années votre auteur a publié l'histoire d'une jeune fille, *Marguerite*, et qu'en même temps, comme pour y faire pendant et pour ainsi dire suite, il conçut le projet

de raconter la vie d'un jeune homme et que vous en êtes résulté. Le premier montre ce que peut une femme dans certaines circonstances; le dernier ajoute ce qu'on est en droit d'attendre d'un homme. Le premier est plus ancien, l'autre plus moderne. Ils ont tous deux une action locale, mais d'un esprit différent. Pendant ce temps, il a écrit *Philo*, une évangéliade cosmopolite, œcuménique et perpétuelle dans sa tendance, embrassant plutôt des idées que des faits, unissant le temps et les lieux et moulée dans la seule forme dont des sujets pareils soient susceptibles, l'allégorie et la symbolique. Les deux premiers livres dépeignent des travailleurs individuels, le dernier est une représentation de l'existence. *Philo* est un ange de la religion éternelle; les deux autres, l'un dans la boutique, l'autre dans la ferme, sont des chrétiens pratiques. Quelque différentes que soient vos sphères ou vos manières, vous pourrez tous dire que votre auteur vous a tous fait sortir d'une seule idée, du désir de glorifier Dieu et de bénir ses semblables. *Philo* a été jugé obscur, *Marguerite* ennuyeuse. Tâchez donc, Richard, de faire de votre mieux et non seulement d'être honnête, mais de plaire, si c'est possible. »

Si M. Gudd avait vécu assez longtemps pour écrire encore une fois ses romans, il aurait mérité d'être le premier de nos romanciers. Sa grande originalité ne l'empêchait point cependant d'être trop prédicateur dans ses ouvrages.

Ce qu'on y trouve, c'est l'amour de la nature, un esprit tout américain et une foule de détails de couleur locale, qui doivent le rendre précieux à ceux qui étudient les coutumes et les usages de la vie primitive chez nous.

A deux ou trois nouvelles éditions près de livres anglais, rien d'important n'a paru ce mois; il nous reste à parler de quelques nouvelles.

Une Étrange Disparition, de Mme Anne-Catherine Green, raconte un épisode de la vie d'un *detective*, mais n'est pas à la hauteur de *l'Affaire Leavinworth* sous le rapport de l'imagination, quoique tous deux soient dignes d'un Gaboriau. Dans *l'Affaire Leavinworth*, un vieux millionnaire est trouvé mort à sa table, la tête traversée par une balle de pistolet. Tout concourt à désigner l'une de ses nièces comme ayant commis le crime. Un jeune avocat, amoureux de la belle Léonore, embrasse sa cause, lui sert de défenseur, mais il ne parvient qu'à rejeter tous les soupçons sur une autre nièce, et l'intrigue se complique jusqu'à ce que le vrai coupable soit découvert.

Ces deux nouvelles appartiennent à la série *unickerbocker*, publiée par G.-P. Putnam.

Les éditeurs Scribners publient en ce moment *Gunnar*, roman scandinave, par M. Hjalmar-Hjorth Boyesen, qui l'a dédié à Ivan Tourguenieff. On y voit l'influence de l'auteur d'*Anne*, mais les descriptions sont charmantes et le style ne laisse rien à désirer.

Mlle Constance Fenimore a réuni en un volume dix de ses *Histoires et Esquisses du Sud*, sous le titre : *Rodmon le garde*, qui peignent la vie du Midi depuis la guerre de sécession.

MM. Appleton et Cie publient aussi quelques traductions de Theuriet, Cherbulliez, Jacques Vincent et autres. Nous avons deux traductions rivales du *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier; celle publiée par M. Holtdurst est la meilleure.

Mlle Martha M. Ripley est l'auteur.

De même, *Confidence* (Confiance), de M. Henry James, a été publiée; mais toute la presse américaine s'acharne après lui et lui reproche ses *provincialismes européens*. L'intrigue en est originale, mais on se dit tout bas qu'on la trouve ennuyeuse. Cependant l'école transatlantique a beaucoup de sectateurs qui n'admettent aucun défaut dans leurs idoles.

Quel est l'élément prédominant dans le dernier livre du Dr Bartol? Le lecteur pourra dire que c'est la religion ou l'imagination poétique, la subtilité, le sens pratique ou même la ruse, une réflexion fine, une brillante antithèse, l'art, la nature, une sympathie pleine d'affection. Un esprit étroit désignera l'interprétation exquise du vaisseau d'esclaves de Turner, ou copiera le « tribut à la France », ou apprendra par cœur le commentaire sur la vie de famille.

C'est un livre qu'il faut lire lentement et avec une profonde attention; c'est dans des heures de tranquillité qu'il faudra l'ouvrir : ce sera un baume pour les douleurs intellectuelles, pour les troubles de l'âme et les fatigues de l'intelligence. Est-il théologique? Oui. Laïque?... Séculier? Oui. Est-il littéraire? Oui. Et cependant M. Bartol est indifférent à la forme, il avoue franchement son affection pour le père Taylor. Ainsi parfois il donne trop au lecteur, et parfois l'idée emporte l'auteur; mais il n'est pas ennuyeux, il vous donne une force calme, une santé vraie et montre la vie comme elle est.

NATHAN HASKELL DOLE.

ITALIE

Milan, le 25 juin.

Les livres nouveaux qui ont paru ce mois-ci en Italie se réduisent à un très petit nombre.

Les éditeurs piémontais MM. Roux et Javale ont publié, le jour de l'ouverture de l'Exposition de Turin, un beau volume avec le titre *Torino*. Il se compose de plusieurs écrits appartenant aux principaux écrivains résidant à Turin et ayant tous le but de décrire cette ville dans ses diverses manifestations. L'idée étant bonne, elle a eu le succès qu'elle méritait. Le livre est réussi comme les livres de circonstance, réussissent rarement.

Voici les noms des auteurs et les titres de leurs articles :

Vittorio Bersezio : Turin. — Edmondo de Amicis : La Ville. — Nicomède Bianchi : Histoire et Art. — Roberto Sacchetti : La Mecque d'Italie. — A. Arnulfi : La Vie à Turin. — Stanislas Carlevaris : Allées et Jardins. — D. Busi-Aime : *High Life*. — G. Gloria : Les Cercles. — Giuseppe Giacosa : Le Cercle des artistes. — V. Carrera : Les Cafés. — M. Lessona : Les Instituts scientifiques et les Écoles. — L. Marenco : Turin littéraire. — G.-C. Molineri : Les Théâtres. — Corrado Corradino : Le Peuple de Turin dans ses chansons. — F. Gamba : L'Art ancien en Piémont. — M. Michela : Art moderne. — G.-B. Ferrante : L'Architecture. — G. Bercanovich : La Vie musicale. — P.-F. Denza : Turin météorologique. — V. Turletti : Turin militaire. — C. Anfosso : Turin industriel. — Nino Pettinati : Turin bienfaisant. — G. Pacchiotti : L'Hygiène de Turin. — G.-B. Arnaudo : Turin dans la vie publique. — G. Faldella : Les Turinois en pays étranger. — Luigi Roux : Les Alentours de Turin.

Après le grand succès obtenu au théâtre avec son nouveau drame *Il Conte rosso* (le Comte rouge), M. Giuseppe Giacosa vient de le publier dans un élégant volume. C'est l'histoire de la vie, et, mieux encore, de la mort d'Amédée VII, comte de Savoie, fils de Bonne de Bourbone, cette femme ambitieuse si fortement soupçonnée d'avoir fait empoisonner son fils unique.

M. Giacosa faisant ressortir le noble caractère du comte qui, pour sauver l'honneur de sa mère et de sa maison, cache une mort volontaire sous un accident de chasse, a écrit en de très beaux vers des scènes hautement tragiques. C'est un des meilleurs ouvrages de ce jeune poète dramatique si heureusement doué, un de ces drames qui ne perdent rien à la lecture, au contraire.

Un poete vénitien de grand talent, M. Vittorio Salmini, vient de publier à Milan, chez l'éditeur Natale Battezzati, un ouvrage dramatique tout à fait remarquable, sous ce titre : ***Madama Roland, scene della Rivoluzione francese.***

Ayant pour héroïne l'une des plus nobles femmes que la France ait jamais produites et pour héros les hommes les plus illustres de la Révolution, cet ouvrage offre au lecteur français un intérêt singulier qui s'accroît encore quand on sait que M. Salmini connaît à merveille l'histoire dont il parle, et qu'il aime de tout son cœur le pays où elle s'est déroulée.

Non content de dédier son drame « A la France, mère des idées et des faits qui renouvellent le monde », voici, en effet, comment il s'exprime dans une préface d'une haute portée :

« Je n'admire pas seulement cette noble nation. Je l'aime et je voudrais que le monde entier l'aimât... Certes les idées ont partout leurs apôtres et leurs soldats; mais, dans les autres pays, il n'y a qu'une poignée d'hommes qui les proclament ou combattent pour leur réalisation; en France, c'est le peuple entier. L'enthousiasme plus ou moins réfléchi des autres Européens peut donner sans doute des résultats individuels, mais non collectifs; concourir à la préparation d'une époque, mais non la faire aboutir; tandis que l'étincelle qui, s'échappant de l'âme de la patrie, parcourt toute la nation, de l'Académie aux Halles, est un phénomène purement français. C'est pour cela, par exemple, que si l'Allemagne peut écrire de grands livres, la France seule peut accomplir de grandes actions. »

L'auteur nous prévient qu'il a dû, pour les besoins du drame, à l'exemple de poètes immortels comme Shakespeare, Gœthe, Schiller et Hugo, opérer sur l'histoire exacte quelques transpositions de dates ou de circonstances particulières d'un ordre secondaire, mais sans jamais altérer la substance ni même la couleur des faits historiques. C'est ainsi qu'il reconnaît donner à Buzot un caractère un peu plus beau que nature et qu'il représente Mme Roland mourant sur l'échafaud en même temps que Vergniaud et Buzot, lorsqu'en réalité Vergniaud la précéda de quelques jours au supplice et que Buzot périt avec Pétion dans les landes de Gascogne. Mais combien vraie et vivante d'une vie intense est la peinture par M. Salmini de cette époque titanique! Jamais nous n'avons rien lu qui nous la fît mieux comprendre et plus justement apprécier. La physionomie si énigmatique de Robespierre, par exemple, s'y éclaire d'un jour nouveau et y prend un relief extraordinaire.

Parfaitement conduit, ce drame produirait, nous en sommes certain, beaucoup d'effet sur la scène italienne; mais l'auteur nous déclare en termes très fiers ne vouloir point essayer de l'y porter, de peur de heurter le goût d'un public qui ne s'intéresse plus qu'aux sentiments mesquins et parfois honteux. Et il dresse un virulent réquisitoire contre le théâtre moderne, où « les choses grandes et fortes pèchent par anachronisme ». La défiance que M. Salmini témoigne au spectateur augmente encore le prix de la confiance qu'il accorde au lecteur.

Ou nous nous trompons fort, ou cette confiance ne sera pas trompée.

Les éditeurs Dumolard viennent de publier à Milan un beau livre de M. Giovanni de Castro, *Milano durante la dominazione napoleonica*. C'est une étude faite d'après les poésies, les charges et d'autres témoignages de la domination du premier Napoléon en Italie, avec la conscience et le savoir qui distinguent M. Giovanni de Castro. Au surplus, elle est écrite de cette manière simple et anecdotique qui rend cette sorte de livres plus intéressants et agréables même à ceux qui ne se soucient pas trop des richesses historiques.

Nous avons à Rome un nouveau journal politique et littéraire qui a écrit sur son drapeau le nom d'un des plus célèbres personnages du monde romanesque : *le Capitaine Fracasse*.

BRUNO SPERANI.

POLOGNE

Varsovie, 15 mai 1880.

Les éditions de la bibliothèque de Kornik. — Le « Codex diplomaticus majoris Poloniæ. »

La bibliothèque de Kornik (*Biblioteka Kornicka*) n'est pas une bibliothèque publique : elle appartient à la famille comtale des Dzialynski, l'une des plus anciennes et des plus nobles de la Pologne. Le comte Titus, mort en 1861, avait beaucoup fait pour l'histoire de son pays ; le comte Jean, son fils, dernier descendant mâle de la famille, avait suivi son exemple : il est mort, au mois d'avril dernier, dans son vieux château de Kornik, et, suivant une coutume à mon sens très touchante, les paysans de ses domaines ont brisé sur sa tombe le sabre de ses ancêtres et l'écu surmonté de la couronne comtale, qui ne doivent point tomber en quenouille. La mort de ce grand seigneur très instruit, auquel on doit des ouvrages estimables et des recueils fort précieux, et qui fut toute sa vie un protecteur éclairé des lettres, est une perte considérable et qui ne semble pas devoir être réparée de sitôt. C'est peu pour la famille Dzialynski d'avoir une bibliothèque dont mainte ville s'honorerait et d'en tenir libéralement les portes ouvertes : chaque année, on consacre une somme importante à la reproduction en fac-similé de quelque vieux manuscrit ou à l'impression de documents intéressants pour l'histoire polonaise : ce sont les « éditions de la bibliothèque de Kornik » (*naklady Biblioteki Kornickiej*) dont j'ai eu occasion de dire un mot dans ma dernière lettre à propos du *Consilium rationis bellicæ* de Tarnowski.

La place me manque pour parler en détail de toutes ces publications. Je ne m'arrêterai qu'à celles qui sont d'un intérêt plus général et traitent non plus exclusivement des choses polonaises, mais bien des relations de ce pays avec les peuples voisins. Je me contenterai de signaler les publications déjà anciennes, et peut-être me saura-t-on quelque gré de le faire dans un temps où on veut du nouveau à tout prix, même en histoire; il y a ici, semble-t-il, une mine fort riche où l'on trouvera notamment maint renseignement curieux sur l'Ordre Teutonique, ce berceau de la monarchie prussienne dont l'histoire est étudiée de nos jours avec tant de soin, en France aussi bien qu'en Allemagne. J'ajouterai que la plupart de ces ouvrages sont en latin, ce qui en rend la lecture accessible à tout le monde ou peu s'en faut.

Je noterai en premier lieu une série de documents historiques d'une grande valeur : un recueil des lois lithuaniennes de 1389 à 1563 (*Statut Litewski*) ; — un recueil des « Lettres, messages, réponses, faits et gestes du Très Sérénissime prince Sigismond, premier du nom, roi de Pologne », recueil connu sous le nom de *Acta Tomiciana* (Tomicki était chancelier sous ce règne), en neuf volumes ; — un ouvrage très important, mais inachevé, du comte Dzialynski, sur les relations de la Pologne avec les chevaliers Porte-Croix ou Teutons (*Lites ac Res gestæ inter Polonos ordinemque Cruciferorum*) ; — du même auteur : les « Sources pour l'histoire de l'union de la couronne polonaise et du grand-duché de Lithuanie ».

Il faut citer parmi les reproductions en fac-similé : le « Statut de Vislitza » (*Statut Wislicki*), publié en 1876 : c'est le premier code polonais, voté par la Diète, sous les auspices du roi Kazimir le Grand, en 1347 ; — les « Lois polonaises

de Kazimir le Grand et de Wladislas Iaguiello (appelé Jagellon par les historiens français), 1449 » (*Prawa polskie*), publiées en 1877; — les « Lois des princes de Mazovie, 1450 » (*Prawa Ks. Mazowieckich*), publiées en 1878; — et enfin le *Consilium rationis bellicæ*.

Cette année la bibliothèque de Kornik nous donne la reproduction en fac-similé d'un ancien manuscrit en caractères gothiques appartenant au prince Czartoryski et connu sous le nom de « Psautier de Pulawy » (*Psalterz Pulawski*). Cette reproduction fort soignée est l'œuvre de MM. Adam et Stanislas Pilinski, de même que celles qui l'ont précédée. On y trouve une grande miniature (la Trinité) et trois lettres ornées dont deux avec miniature (le Roi David jouant de la cithare et la Flagellation).

On m'avait signalé, parmi les éditions de la bibliothèque, une petite plaquette intitulée : *Souvenirs d'un voyage fait en Autriche, en Italie et en France, de 1661 à 1663.* J'espérais y trouver sinon quelque curieux renseignement, du moins quelque impression curieuse. Il valait la peine de savoir quel souvenir notre civilisation si raffinée avait laissé dans l'esprit d'un Slave du XVIIe siècle. Malheureusement, le manuscrit est interrompu juste au moment de l'arrivée de nos voyageurs à Paris. Qu'attendre d'ailleurs d'un homme qui ne trouve rien à admirer à Lyon que l'horloge de la cathédrale; à Orléans, que les boulevards plantés d'arbres où se réunit au printemps mainte joyeuse société ? Je me trompe : l'auteur a cru devoir apprendre à la postérité qu'il s'était arrêté à Orléans « à l'Estape, chez M. Oglibi (*sic*) », où il logeait à raison de quinze écus par mois. Il parle aussi de la Pucelle, et il en parle en ces termes : « Il n'y a rien de si notable ici qu'une pucelle qui, par l'inspiration de Dieu, entreprit de guerroyer contre les *huguenots* et leur enleva heureusement la ville... » J'avoue que ces huguenots, mis là sans façon au lieu et place des Anglais, m'empêchent de regretter beaucoup la mutilation du manuscrit.

La dernière grande publication historique de la bibliothèque de Kornik est le *Codex diplomaticus majoris Poloniæ.* Il n'en a paru jusqu'ici que trois volumes; le quatrième et dernier est sous presse; il contiendra une table des noms propres et la reproduction chromographique des sceaux les plus importants. Cet ouvrage, qui est considérable, vaut qu'on en parle avec quelque détail. Il n'est rien autre chose qu'un recueil de chartes, donations, échanges, actes divers, brefs pontificaux, tels qu'on en trouve un grand nombre dans nos archives féodales : ce recueil ne comprend pas moins de 2,052 pièces, se rapportant toutes au XIIIe et au XIVe siècle. La plupart de ces diplômes, tous rédigés en latin (on n'en trouve guère que trois ou quatre en allemand, — aucun n'est en polonais), n'ont d'intérêt que pour l'histoire polonaise et cette raison me dispensera d'en parler à des lecteurs français. Il importe assez peu, en effet, de savoir en quelle année et en quels termes une abbesse de Cologne, par exemple, envoie à je ne sais quelle église « un crâne d'une des onze mille vierges et nombre d'autres reliques précieuses ». Les quelques diplômes où il est fait mention des juifs sont plus intéressants. Il est à croire qu'ils se trouvaient en grand nombre en Pologne bien avant le XIIIe siècle. Dans un premier acte, nous voyons qu'on leur concède un lieu de sépulture moyennant une redevance annuelle de six talents de poivre et de deux de safran (*crocus*). Dans un second diplôme, du milieu du XIIIe siècle, le prince de Mazovie intervient pour régler la situation des juifs vis-à-vis de ses sujets : ce diplôme me semble offrir un intérêt très vif. En un temps où les juifs étaient dans toute l'Europe traqués, parqués comme bêtes immondes et volontiers brûlés, n'est-il pas curieux en effet de voir un prince de Mazovie, un Barbare, édicter en leur faveur des mesures très tolérantes, les mettre devant sa justice sur le même pied que les chrétiens, leur permettre d'avoir leurs écoles, leur concéder le libre et public exercice de leur culte ? Cette tolérance fut-elle le prix de quelque important service rendu par les juifs, ou fut-elle inspirée par un esprit de sage politique ? Rien ne permet de le décider. Toujours est-il qu'en 1334 Kazimir le Grand confirmera ces privilèges et les augmentera. J'incline à croire que les juifs furent constamment plus protégés, ou, si l'on veut, moins persécutés en Pologne qu'ailleurs : ce qui tendrait à le prouver, c'est que leur race s'y est établie très solidement ; on sait, en effet, qu'ils y forment encore aujourd'hui un État dans l'État et que leur nombre atteint à peu près, pour la seule Pologne, la moitié du nombre total des juifs répandus sur la surface du globe.

Le *Codex* renferme aussi nombre de documents importants et curieux sur les relations extérieures de la Pologne au moyen âge : je m'arrêterai sur ceux qui concernent le Saint-Siège et l'Ordre Teutonique.

La première chose qui frappe, c'est qu'en ces temps de désordre où les conflits éclatent à chaque instant, où la Pologne est partagée en un certain nombre de principautés indépendantes, très souvent ennemies, le clergé catholique apparaît dans ce pays parfaitement constitué, discipliné. La première pièce du recueil, et partant la plus ancienne, est un bref apostolique de la fin du Xe siècle (984 ?) où se trouve confirmée la juridiction de l'archevêché de Magdebourg (*in partibus Slavorum*). C'est la métropole où ressortissent les évêchés polonais : plus tard, au XIIe siècle, sur la demande de saint Norbert, le pape adjoint à ce grand diocèse quelques nouveaux évêchés créés en Pologne. Partout les évêques et les clercs siègent au conseil des princes ; les abbayes sont riches et bien dotées. On chercherait vainement dans tout le recueil

le nom d'un souverain occidental, si puissant soit-il ; en revanche, le nom du pape y revient à chaque instant au bas d'une bulle, d'un bref. Il est clair qu'au moyen âge le Saint-Siège a été pour la Pologne la puissance civilisatrice par excellence, et presque le seul lien qui la rattachât au reste de l'Europe. D'ailleurs le pape semble plutôt un souverain temporel que spirituel : il intervient parfois pour régler des questions de discipline ecclésiastique, mais il est visible que les questions financières l'intéressent davantage. C'est ainsi qu'il revient à plusieurs reprises sur le denier de Saint-Pierre, qui n'était pas comme aujourd'hui une offrande volontaire, mais bien un impôt régulièrement perçu. Quand les Tatars menacent la chrétienté, c'est le pape Innocent IV qui appelle les Polonais aux armes, leur promettant les mêmes indulgences et privilèges qu'aux croisés de Terre-Sainte. D'Avignon, où l'on vit à plusieurs reprises des prélats polonais, la papauté régentait ce pays lointain, inconnu au reste de la France.

Je relève un document très long, très curieux, sur les réformes à faire dans le clergé polonais au XIIIe siècle : c'est l'œuvre de Jacques, légat au concile de Wratislas, qui depuis fut pape sous le nom d'Urbain IV. Il paraît qu'entre autres abus les « archiprêtres, prêtres et diacres » ne prenaient du vœu de chasteté que ce qui leur en pouvait convenir et vivaient volontiers avec des concubines : le légat veut qu'on les avertisse, et s'ils persistent, qu'on les punisse. Le latin de l'évêque est joli et vaut la peine d'être cité lorsqu'il fulmine contre ces prêtres *qui de nocte agitant filium Veneris, et de die tractant Filium Virginis gloriosæ in altari.*

Bien que la grande lutte de la Pologne avec l'Ordre Teutonique[1] n'ait eu lieu qu'au XVe siècle, cet ordre tient une grande place dans notre recueil, et c'est justice. Nous le voyons d'abord s'agrandir peu à peu : nombre de seigneuries plus ou moins importantes se mettent sous sa juridiction avec l'agrément du prince ou de l'évêque, qui bientôt s'en repentiront ; tant et si bien qu'en 1251 (19 novembre) une délimitation est jugée nécessaire. Bien que l'authenticité de ce document ait été mise en doute par Riedel dans son *Codex diplomaticus Brandenburgiæ*, les historiens de l'Ordre Teutonique feront bien de s'y reporter. Le clergé polonais semble, à l'origine, favoriser ces pieux chevaliers croisés contre les païens, mais du jour où les Teutoniques touchèrent aux intérêts matériels de l'Église, un revirement se fit qui prouva bien que l'Ordre et le Saint-Siège n'étaient amis que jusqu'à la bourse exclusivement. Dès 1285, l'archevêque de Gnezno se plaint au pape : les Teutoniques ont envahi les provinces polonaises, et en chassent les habitants ; ils donnent à ce nouveau domaine le nom de Saxe, et ne permettent plus dans le pays la levée des dîmes ni du denier de Saint-Pierre. Il est clair que cela ne saurait se tolérer : l'archevêque propose de remettre les choses en l'état qu'elles étaient auparavant, de nommer la Saxe Pologne, comme par le passé, et de soustraire ce pays au joug des Teutoniques. En 1312, Clément V, le même pape qui abolit les Templiers, donne les biens qu'ils possèdent en Pologne aux Teutoniques, et augmente d'autant leur puissance et leur influence déjà si grandes. Les chevaliers n'en sont pas plus soumis au Saint-Siège, car en 1338 ils envahissent le même diocèse à grand fracas, trompettes en tête, comme si c'était pays ennemi ou païen, et y commettent tous les désordres imaginables. Cette fois, le pape Benoît XII se fâche et donne l'ordre d'instruire le procès des Teutoniques, qui n'en ont cure. Il ne fut pas donné suite à ce procès.

Quant au pouvoir civil, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'est donné le plus dangereux des voisins. Ceux des rois de Pologne qui ont la vue plus perçante, Kazimir le Grand, entre autres, sentent clairement que le plus sage serait de se débarrasser de l'Ordre par quelque moyen que ce soit. On va chercher des alliances contre eux en Bohême, en Danemark, en Suède et jusqu'en Norwège : tout est vain. Les Teutoniques sont devenus trop puissants. A considérer la singulière fortune de cet ordre, il est permis de se demander, sans excuser Philippe le Bel et sans lui supposer des vues politiques que sans doute il n'eut jamais, si la suppression des Templiers n'a pas singulièrement contribué à la grande œuvre de l'unité nationale, en supprimant le seul obstacle qui pût l'entraver à un moment donné, à une époque où le lien qui unissait les mêmes membres d'un ordre à la fois religieux et militaire était bien autrement fort que celui qui unissait les habitants d'une même contrée. La Pologne eut trop à se repentir de n'avoir pas suivi l'exemple de la France. Si Kazimir le Grand, qui fut à vrai dire le premier roi de Pologne et qui mérite à coup sûr le titre de Grand que l'histoire lui donne, si Kazimir avait eu assez de puissance pour imiter Philippe le Bel, je crois qu'il l'eût fait. Les Teutoniques l'inquiètent beaucoup, les marquis de Brandebourg aussi ; peut-être a-t-il senti que le danger était là. En 1356, il propose au roi des Romains de l'aider à recouvrer les anciennes limites de son royaume, à charge de contracter alliance offensive et défensive avec lui. Les Teutoniques avaient depuis longtemps dépassé les limites assignées par l'acte de 1251 ; en 1364, Kazimir en trace de nouvelles qui ne seront pas plus respectées que les précédentes. Quand il voit que la politique n'y peut rien, il essaie, comme nombre de ses prédécesseurs, de réduire l'Ordre par les armes : rien n'y faite. L'Ordre grandit, gagne sans cesse du

1. Je ne puis parler des Teutoniques sans renvoyer le lecteur aux remarquables études que M. Lavisse a publiées l'an dernier sur eux dans la *Revue des Deux Mondes*, sous ce titre : *Récits de l'histoire de Prusse.*

terrain : on a commis la faute de le laisser conquérir, s'établir dans ses conquêtes ; Dantzig est entre ses mains; Culm, Thorn, Kœnigsberg, vingt autres villes sont fondées : il est trop tard. Il faudra verser des flots de sang pour abattre l'Ordre, qui succombe enfin, en 1457, à la bataille de Tannenberg, laissant un héritier qui plus tard éclipsera sa gloire et de combien ! Sur les ruines de l'Ordre s'élève en effet la marche de Brandebourg, qui donnera des rois à la Prusse et des empereurs à l'Allemagne. Mais ces rois reconnaissants n'oublieront pas leur origine, et ils continueront à se faire couronner dans l'ancienne chapelle de Kœnigsberg, à commencer par Frédéric III, électeur de Brandebourg, en 1701, à finir, en 1861, par Guillaume Ier, alors roi de Prusse et depuis empereur d'Allemagne.

J'exprimerai, en terminant, le regret que les savants éditeurs du *Codex* n'aient pas cru devoir faire précéder leur recueil d'un résumé de l'histoire polonaise au XIIIe et au XIVe siècle. Dans son aridité, le *Codex* ne nous donne que la lettre morte : tel traité de paix qui termine une guerre longue et sanglante n'y tient pas plus de place que le jugement qui met fin au différend de deux voisins disputant d'une haie mitoyenne : il grossit donc les petits événements et amoindrit les grands. L'histoire seule peut corriger ce défaut, en donnant à toute chose ses justes proportions.

HECTOR DE GOAILLES.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET BIBLIOGRAPHIQUES

LE LIVRE AU SALON DE 1880

Chacun visite le Salon à sa guise : les uns en gens blasés, trouvant tout mauvais ; les autres en enthousiastes et admirant le plus qu'ils peuvent; les cœurs simples s'apitoient devant les sujets touchants; les mondains et les voluptueux, devant les portraits des jolies femmes bien habillées et devant les nymphes et déesses qui ont retiré leur chemise. Du talent des peintres, de la bonne ou mauvaise facture de leurs œuvres, de leurs procédés passés de mode ou de leurs tentatives vers un art nouveau, bien peu de visiteurs du Salon ont l'air de se soucier.

Mettant de côté nos théories esthétiques sur les formes de l'art en général, nous allons faire, pour vous qui aimez les livres, une promenade toute spéciale à travers les galeries de l'Exposition et vous parler en bibliophile.

Les bibliophiles d'aujourd'hui ne sont point tout à fait les mêmes que ceux d'il y a trente ans. Les éditions rares, les incunables, les aldes, les elzévirs sont toujours l'objet de leurs soins et de leur respect, mais leur bibliophilie s'est compliquée de l'amoureuse recherche des livres coquettement décorés de gravures, soit qu'ils datent de l'époque des Trianons ou de celle des Halles centrales et de l'Opéra.

Les éditions de luxe modernes peuvent lutter, jusqu'à un certain point, avec celles du siècle dernier. La gravure à l'eau-forte, dont les procédés se sont améliorés et amplifiés d'une façon tout à fait surprenante, a été un des plus puissants auxiliaires pour la rénovation du goût dans l'art d'illustrer les livres. La lithographie a eu sa phase de grandeur sous le règne de Louis-Philippe, puis est venue la gravure sur bois, avec ses progrès, qui a puissamment contribué à faire la réputation des journaux hebdomadaires; mais l'une et l'autre de ces manières de reproduire une composition artistique est considérée, à présent, comme trop défectueuse pour un livre de choix et d'amateur.

Que la gravure à l'eau-forte elle-même se tienne sur ses gardes; que les aquafortistes, qui jouent si habilement de la pointe et font mordre avec tant d'audace leurs planches, veillent un peu, pour ne pas dire beaucoup, sur leur trop grande habileté; qu'ils se soucient davantage de leur dessin et méditent sur le sort de la lithographie et de la gravure sur bois.

Les nouveaux procédés de reproduction héliographique pour les dessins de maîtres pourraient bien à leur tour leur en jouer un très mauvais s'ils se contentaient de continuer à être des praticiens au lieu de devenir eux-mêmes de véritables artistes.

Ils ne manquent pas, les peintres dont le talent fin et spirituel, délicat et observé se prête à la réduction de leurs œuvres dans le format d'une planche ou d'une vignette.

C'est justement sur les œuvres de ces peintres-là que notre attention s'est fixée dans la promenade bibliophilique que nous avons faite au Salon de cette année. Les sujets de genre sont nombreux, nombreuses aussi les compositions décoratives, surtout chez les peintres étrangers. Ce sont eux, si vous le voulez bien, que nous irons voir les premiers, par courtoisie française.

Nous sommes bien récompensé d'en agir de la sorte, car nous voici en face du charmant tableau de M. Jimenez Aranda, de Séville, intitulé : *les Bibliophiles.*

Sur une place ensoleillée, où s'étagent de pittoresques maisons aux murs blancs et aux jalousies vertes, se

trouve installé sur la gauche le poudreux capharnaüm d'un bouquiniste qui a fait inscrire sur son enseigne : *Libreria del Buen Suceso*. Il est là, le vieux marchand de livres, la figure plissée, les lunettes relevées sur le front, regardant d'un air inquisitorial les allures de la pratique fouillant parmi les bouquins de l'étalage. Ce sont : fraters en robes grises, Basiles coiffés de chapeaux aux vastes ailes, nobles et bourgeois en culottes courtes, en habits de soie rose ou verte, et fourrant tous leur nez, à qui mieux mieux, dans les manuscrits ou les brochures. Dans le fond, fillettes brunes à la jupe courte, à la jambe bien moulée, amoureux papillonnant autour d'elles et leur ouvrant le livre de leur cœur; de mauvais marchands, au reste, qui devront encore payer pour faire accepter ce qu'ils débitent.

Une coloration fine et étincelante, un dessin spirituel et étudié, nous indiquent M. Jimenez-Aranda comme un des peintres d'avenir de la moderne Espagne[1].

M. Juan-Antonio Gonzalès est l'auteur d'un très séduisant tableau ayant pour titre : *la Romance*. Nous quittons la place publique pour une terrasse de parc, dominant une vaste plaine; près de la balustrade, trois jeunes filles chantent la romance en question : jupes de soie blanche, rose et vert d'eau, allures coquettes sans maniérisme, peinture délicate sans afféterie; sur la droite, l'accompagnateur avec sa mandoline.

M. Antonio Casanova avec son moine danseur, M. Pio Jorris avec son antiquaire à Grenade, ne doivent point être oubliés.

L'Atelier, par M. Kuehl, de Munich, pourrait passer pour un tableau ancien, tant la coloration en est harmonieuse. Elle est très gracieuse, la dame qui est debout sur l'estrade et dont on fait le portrait; les petits peintres sont bien à leur affaire et les petits détails bien à leur place.

M. Linder, de Sarrelouis, a eu la fantaisie de nous peindre, sur un panneau, une élégante toute blanche et toute rose, avec un minois futé et d'une allure très délibérée.

Dans un genre plus large, citons la *Visite à l'atelier* de M. Oyens, d'Amsterdam; très observées, les poses et les physionomies; le gros amateur bedonnant assis devant le chevalet est d'un naturel surprenant.

Comme faisant partie de notre corporation, nous devons nécessairement nous arrêter devant *l'Amateur érudit* de M. Van Howe. Cette peinture est un retour vers les anciens maîtres de l'école de Bruges d'où M. Van Howe tire son origine. C'est plus qu'un portrait; ce buste de vieillard assis devant une table couverte de manuscrits enluminés, c'est l'art de Van Eyck et de Memling réuni à celui de Holbein. La tête pense, les yeux reflètent les sérieuses préoccupations de ce cerveau de savant. M. Van Howe a-t-il raison de se faire un si parfait imitateur de ses maîtres nationaux, au lieu de faire progresser leur art dans la recherche d'une expression nouvelle? Nous n'oserons trop lui dire oui ou non, son *Amateur érudit* étant l'œuvre d'un artiste érudit qui pourra s'individualiser le jour où cela lui plaira.

Revenons en France. — Au premier rang, il faut placer M. Dagnan-Bouveret avec un tableau de *l'Accident*, peinture détaillée, soignée et précise; M. Outin avec son autre accident intitulé : *Courses d'automne*. Le petit paysan de M. Dagnan et le jockey à casaque rose se disputent les faveurs du public. M. Worms, un Espagnol de la rue de Navarin, nous conduit *Devant l'alcade;* M. Loustaunau nous montre *le Loup dans la bergerie :* le loup est un galant officier, le berger un mari à favoris blancs, la brebis une coquette Parisienne, la bergerie une sorte de serre-salon pleine de plantes exotiques. On se croirait au Gymnase! — M. Jacquin nous fait passer dans la basse-cour avec son *Jeu d'oie*, une spirituelle composition où il joue à merveille sur les mots et avec sa palette.

Le XVIIIe siècle n'est pas mort tout entier, M. Gustave Jacquet le ressuscite dans son ultra-gracieuse composition du *Menuet*. Elles reviennent au monde, les coquetteries des Cythères de Watteau, les minauderies de Lancret et de Portail, les soieries de Roslin, les gentilles frimousses de Fragonard. — Mme Armand Leleux l'aime aussi, la galante époque; elle la connaît surtout d'après les illustrations d'Eisen et de Moreau, d'après les gouaches de Lawreince et de Delricourt. *Les Médisances de l'abbé* et *Confidences* sont d'excellents tableaux.

Dans un genre plus décoratif, nous devons signaler *la Pêche*, par Louis Leloir, et *Pierrot galant*, par Monginot.

Les littérateurs qui ont le plus inspiré les peintres au Salon de cette année sont Victor Hugo et Émile Zola; il y aurait une intéressante et amusante étude à faire, si l'on classait à la suite des noms de ces deux grands chefs d'école le titre des tableaux ou statues qui descendent de leurs œuvres par l'escalier d'honneur ou l'escalier de service.

Victor Hugo a deux fois son portrait dans les galeries de l'Exposition : l'un est l'œuvre de M. Monchablon. Le grand poète est en pied, debout sur le rocher de Guernesey, affrontant les fureurs du ciel et les déchaînements de l'Océan. — Portrait romantique en diable, auquel nous préférons celui dû au pinceau de M. Zani. — C'est Victor Hugo moins dramatique, plus intime, mais plus vrai aussi.

Ils sont trois à avoir voulu interpréter *la Nuit du 4 décembre*, cette émouvante page des *Châtiments*, destinée à devenir désormais un morceau *classique* dans la bonne acception du mot. — Pas plus M. Gervex que MM. Paul Langlois et Paul Robert n'est parvenu à traduire sur la toile la pensée du poète.

M. Cormon, dans son *Caïn*, s'est souvenu de *la Conscience*, ce joyau de *la Légende des siècles*, mais sa composition ne nous rappelle que vaguement et lourdement la sublime fable du maître.

Faut-il parler d'un certain tableau ayant la prétention de nous représenter la dernière scène d'*Hernani?* Mieux vaut nous taire et ne pas nommer l'auteur. Avec une pareille peinture, on comprend que doña Sol et Hernani meurent dans les coliques; don Ruy Gomez n'a plus qu'à se poignarder et c'est ce qu'il fait.

Émile Zola, lui, a son portrait à la gravure, par M. Desboutin.

1. Nous faisons graver spécialement pour *le Livre*, par l'aquafortiste Greux, cette délicieuse composition qui paraîtra dans une de nos prochaines livraisons. Les amateurs peuvent s'inscrire pour les tirages *avant-lettre*.

Dans les tableaux, nous avons remarqué *un Coin de la halle aux poissons*, par M. Gilbert, illustration toute trouvée pour *le Ventre de Paris; l'Homme ivre*, par André Gill, pourrait s'étaler sur une page de *l'Assommoir*, et *l'Atelier de couture* de M. Capdevielle aussi. Par exemple, jamais la blanchisseuse académique de M. Pelez ne pourra poser pour Gervaise.

Les portraits peints les plus remarquables des célébrités de la littérature sont ceux de MM. *Paul Bert* et *Henri Martin*, par Yvon; *J. Aicard*, par Gallian; *Vacquerie*, par P.-Léon Glaize.

Dans les dessins et les aquarelles, nous devons citer, de M. Albert-Emmanuel Bertrand, des vues très parisiennes et très bien rendues; de M. Émile Boilvin, *les Fils des armures* et *la Nourrice*, pour illustrer les poésies de Fr. Coppée; de M. Dagnan-Bouveret, *la Femme peintre au Louvre;* de M. Émile Hœterickx, des vues de Londres.

M. Edmond Hédouin continue à rappeler la manière spirituelle d'Eisen et de Gravelot dans ses dessins de *Paul et Virginie*.

Ce qui mérite une attention spéciale, ce sont les dessins de M. Jean-Paul Laurens pour *les Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry et *l'Abbé Tigrane* de son intéressant historiographe. *L'Antichambre* et *la Chambre mortuaire* sont des œuvres hors ligne.

M. Paul Renouard nous amuse beaucoup avec ses deux cadres de *Dames artistes*, des types connus qui hantent le salon carré et les galeries du Louvre. Quel joli livre à faire avec de semblables illustrations!

Dans la gravure, il nous faudrait presque tout citer et analyser; la somme générale de talent est considérable, mais nous devons placer au premier rang les eaux-fortes de M. Waltner, surtout celle d'après *the blue boy;* le *Portrait du pape Léon XIII*, par M. Ferdinand Gaillard; l'*Enterrement à Villerville*, par M. Louis Monziès.

Occupons-nous à part de M. Félix Buhot. *La Place Bréda (effet de neige)* est une eau-forte merveilleuse, aussi puissante d'impression et de rendu que pourrait l'être le meilleur tableau. Ses illustrations pour les œuvres de Barbey d'Aurevilly ont de grandes qualités. MM. Desboutins, Lerat, Milius, Mongin et Potémont ont des envois fort intéressants.

Nous retrouvons encore M. Edmond Hédouin avec une gravure intitulée: *les Amateurs de livres;* échange de bons procédés de l'artiste avec les bibliophiles qui ont la plus grande estime pour son talent coquet et distingué.

MM. Rochebrune, Delauney et M. Toussaint exposent des vues architecturales traitées avec soin; celles de M. Rochebrune procèdent d'une manière un peu usée aujourd'hui; celles de M. Delauney n'ont pas toujours l'exactitude voulue; M. Henri Toussaint nous semble plus dans la véritable voie; ses monuments sont dessinés comme par un architecte et gravés comme par un aquafortiste doublé d'un peintre.

Descendons à la sculpture; nous avons encore à glaner quelques renseignements. Nous voici en face d'un groupe en plâtre de M. Hector Lemaire : *le Philosophe et l'Érudit;* plus loin nous trouvons une belle et magistrale statue assise de *Montesquieu*, par M. Dumilâtre, et *la Lecture*, par M. Chatrousse.

Suit l'énumération des statues, bustes et médaillons des littérateurs défunts ou vivants, célèbres ou simplement connus, qui sont exposés au Salon : *H. de Villemessant*, par M. Amy; *Dante Alighieri*, par M. Aube; *Voltaire*, statuette plâtre, par M. Bailly; *Chéri Lemoine-Montigny*, par M. Bersou; *Henry Houssaye*, par M. Clésinger; *Léonce Détroyat*, par M. Croisy; *François Rabelais*, statue marbre, par M. Dumaige; *Albert Wolff*, par M. Franceschi; *Aurélien Scholl*, par M. Francia; *Pierre Véron*, par M. Gautherin; *Victor Hugo*, statue plâtre, par M. Gower; *Denis Poulot*, par M. Eugène Laurent; *E. de Girardin*, par M. Lebourg; *Sedaine*, statue plâtre, par M. Lecointe; *Rouget de l'Isle*, par M. Lafrance; *Naudet*, par M. Osbach; *Charles Baudelaire*, par M. Ross; *Viollet-le-Duc*, par M. Zœgger.

Voilà notre tournée faite parmi les œuvres d'art qui peuvent vous intéresser, ô très érudits lecteurs du *Livre;* ne vous figurez point qu'il soit facile de se reconnaître dans cette foule de tableaux, de dessins et de sculptures : au Salon comme sur les quais, il y a la case à deux sous, où affluent les bizarreries du cerveau humain. Que d'enseignes contre une bonne toile! que de poupées de tir contre un bon buste! devant combien de médiocrités il nous faut passer avant d'arriver à une œuvre d'un vrai mérite! — Les livres ont encore un bon côté, c'est que, lorsqu'ils sont ennuyeux ou mal conçus, on n'est point forcé d'aller jusqu'au bout.

Maurice du Seigneur.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

Le Banquet, *rêverie sociale,* par MICHELET.
1 vol. Calmann Lévy.

Il s'agit ici du banquet social, du banquet religieux, du banquet de l'universelle amitié allant de la terre au ciel. Cette utopie sociale, qui se raccorde au *Peuple,* à *Nos Fils,* etc., inaugure la série des œuvres posthumes de Michelet. Écrit il y a vingt-quatre ans, cet ouvrage arrive juste au moment prévu par l'auteur, où les questions sociales rejetées au second rang par la gravité des questions politiques vont de nouveau occuper les esprits sérieux. C'est un livre de mysticisme et de sociologie. C'est aussi une autobiographie tirée, comme le dit le titre, des papiers intimes. C'est à Mme Michelet, à la piété de sa veuve, que nous devons cette pieuse résurrection, qui permet d'établir avec détail la vie de Michelet et la tendance sociale de son œuvre. Michelet est né à Paris, en 1798, dans une famille attachée aux travaux de l'imprimerie. Sa vie a été consacrée à la revision sociale de notre histoire et de notre nationalité. C'est surtout par le sentiment social de son enseignement et comme historien social qu'il a marqué sa voie et qu'il reste immortel. Son professorat fut inauguré en 1826, après un brillant concours d'agrégation; il entra à Sainte-Barbe et fut tout de suite signalé comme un des rénovateurs de la pédagogie sociologique. M. Duruy a été son disciple. Lorsque, à la fin de la Restauration, l'École normale fut rétablie sous le titre modeste d'École préparatoire, il y inaugura à la fois l'enseignement de l'histoire et celui de la philosophie. Les auditeurs qui l'ont suivi dans toute sa carrière d'enseignement affirment que c'est surtout à l'École normale que son talent de professeur s'est déployé. Guizot, devenu ministre, choisit Michelet pour le suppléer à la Sorbonne, et, en 1838, Michelet fut également élu pour succéder à Daunou au Collège de France. C'est là que, de concert avec Quinet et Mickiewicz, il entama en faveur des idées sociales cette campagne qui se termina en mars 1851 par la fermeture de son cours. La révolution de Juillet l'avait placé aux Archives comme chef de la section historique. En entrant dans le vaste dépôt des actes authentiques de nos annales, Michelet dit: « C'est ici que je désirais vivre; c'est ici que je désire mourir. » L'historien devait cependant quitter ses Archives si chères. Il en sortit après le coup d'État, ayant refusé le serment.

L'*Histoire romaine,* le *Précis d'histoire moderne* et l'*Histoire de France* forment le cycle historique de Michelet qui, pour préface générale à ses *Livres historiques* et à sa *Philosophie de l'histoire,* a donné la *Bible de l'humanité,* œuvre de génie qui, naturellement, a passé méconnue en France, pendant qu'à l'étranger on ne lui refusait pas l'éloge mérité. Il avait réservé pour ses derniers jours l'achèvement de son *Histoire de France.* La mort l'a arrêté presque au terme de ce labeur de géant, et l'on a publié, depuis que cette main s'est fermée, trois volumes de l'*Histoire du* XIX*e siècle,* comprenant l'origine de Bonaparte, le 18 Brumaire et Waterloo.

Dans tous ses ouvrages, notre historien réunit toujours à une connaissance des sources rarement égalée une puissance d'imagination qui rappelle le génie d'Eschyle, de Shakespeare, d'Agrippa d'Aubigné, de Berlioz, de Delacroix. Il restitue la vie à ses personnages, il dramatise le tableau. Il a étendu à la totalité de notre histoire nationale la mise en mouvement qui a si bien réussi à Shakespeare dans ses tragédies, et à Carlyle dans son *Histoire de Cromwell.* C'est dans les volumes consacrés à *la Renaissance* et à *la Réforme,* et qui se classent à part sous ce titre, que le génie du maître s'est montré avec plénitude. Dans l'édition populaire publiée par MM. Marpon et Flammarion, ils sont numérotés comme tomes aux chiffres IX et X. Nos indications ne portent d'ailleurs que sur cette édition critiquement revisée et populairement accessible par son prix et son format. Les huit premiers volumes de cette *Histoire française,* écrits par Michelet à son début, alors que son esprit n'avait point secoué les attaches officielles et les opinions imposées par ce qu'on appelle le monde bien pensant, ne sont point en effet le chef-d'œuvre de Michelet, ainsi que l'écrivent tant de journalistes peu méditatifs, peu façonnés au contrôle sérieux des lettres, de l'ethnologie, de la philosophie; c'est, tout au contraire, son œuvre de tâtonnement. L'écrivain se cherche, le penseur n'existe pas encore. Ces huit premiers volumes sont, en effet, presque désavoués dans la préface du volume consacré à la Réforme, écrit après le renouvellement étonnant qui s'est fait, dans Michelet vers cinquante ans, lorsqu'il eut voyagé lorsqu'il eut touché aux études naturelles et palpé en quelque sorte dans tous les médecins, dans tous les artistes vus, connus, pratiqués par lui, la matière vivante et l'universelle palpitation des choses et des hommes. Si remarquables que soient ses premiers volumes de l'*Histoire de France* et son *Histoire romaine,* il faut les lire avec cette restriction mentale que Michelet était alors un homme en quelque sorte officiel, un bourgeois bien et dûment renté et à qui tout réussit. Pour comprendre certaines exagérations que Sainte-Beuve taxait d'illuminisme, l'on doit se rappeler que Charles X avait désigné en Michelet le futur professeur d'histoire du duc de Bordaux.

Après le coup d'État, Michelet se trouva comme supprimé. La parole libre était interdite, et ses livres pédagogiques ne se vendaient plus. La défaveur, qui lui devint si funeste dans sa fortune privée, fut le salut de ce grand esprit qui dès lors prit tout son

essor et ne fut plus renfermé dans sa collection de livres se vendant bien, patronnés par l'administration et écrits en douceur, *ad usum Delphini*. Sa première femme était morte, une sainte femme dont il n'a jamais été question en public, car elle était toute renfermée dans ses devoirs d'épouse et de mère. Il eut la chance de trouver une seconde épouse, digne remplaçante de l'épouse défunte, et qui, s'effaçant devant le grand génie à qui elle s'alliait, mit toute sa gloire, tout son honneur à être l'ange du foyer, la servante d'une grande pensée, la prêtresse d'un dieu, la compagne économe, la nourricière attentive de ce sublime et douloureux enfant que contiennent en eux les hommes auxquels la destinée a fait le redoutable don du génie et de sa couronne d'épines. Grâce à cette épouse simple, intelligente et bonne, qu'il faut opposer sans cesse aux méprisables femmes qui ont fait de la vie de certains grands hommes une épouvante et une malédiction, Michelet traversa sans trop d'encombre une époque de fortune bien diminuée et de difficile labeur. C'est à cette époque que Mme Michelet rassembla tous les ouvrages préparés en entr'acte du grand labeur de l'histoire et parmi lesquels se trouve *le Banquet*, première publication et feuillet détaché d'une œuvre multiple dans laquelle se révéleront tour à tour le Michelet orateur, le Michelet naturaliste et le Michelet intime dont la vie de foyer fut toujours mêlée à la vie d'étude. Dans l'histoire intime des vingt-cinq dernières années, ont été écrites en effet les lettres admirables que ce grand homme adressait à celle qui, un jour, devint sa compagne et qui si longtemps avait été son amie, l'âme de son âme, veuve anticipée pour les noces terrestres comme elle est aujourd'hui sa veuve allanguie et toute anxieuse dans ses ardents appels pour les noces célestes et l'immortelle réunion. Dans *le Banquet*, ces lettres nous sont annoncées et promises. Elles seront impatiemment attendues par les lecteurs restés fidèles à une si glorieuse mémoire. Avec une voix émue, l'auguste veuve ajoute que, si on l'encourage, elle dira comme l'enfant qui mettait sur les genoux de sa mère un beau bouquet de fleurs tout frais ramassé dans les bois : « Oh! j'en pourrai cueillir bien d'autres et de plus belles encore. » Espérons que toutes ces magnifiques reliques ne seront pas perdues. Mais nous prenons acte de la promesse faite pour les lettres annoncées comme un viatique à tous ceux qui aiment Michelet et qui ont dévoré dans la désolation de leur cœur brisé la grande parole du maître : « La vie est une maladie, la mort en est la guérison... La loi universelle de toute vie s'impose à tout et à tous. Hommes, peuples et religions, tout doit passer par l'utile épuration de la mort. Est-ce un si grand mal de mourir? A ce prix, on renaît en ce qu'on eut de meilleur... Des ailes par delà la vie, des ailes par delà la mort et pour s'aimer toujours! »

Il y a trois périodes dans Michelet. Il y a d'abord le chrétien. En second lieu apparaît le révolutionnaire. Enfin Michelet le païen, qui n'est pas la meilleure, se révèle à nous, et c'est alors que, dans chacun de ses livres, nous avons à saluer ce style vibrant, lumineux, qui frappe comme l'épée, qui se colore comme l'arc-en-ciel, et qui toujours se scande et se rythme sur la pensée même et sur le sentiment. Le style de Michelet est un style de femme, nerveux, colère, passionné, supprimant les ambages et d'une solidité aciérée. Dans son pays, Michelet a été méconnu. Étroit est le cercle de ceux qui le lisent, se nourrissent de lui, l'aiment et l'admirent. Comme Berlioz et Delacroix, il a été honni, bafoué. Il est vrai qu'il n'appartenait à aucune coterie. On ne jette des pierres qu'aux arbres qui portent de beaux fruits, a dit le moraliste. Pourquoi faut-il que ce soit en France que les pires outrages aient été adressés à celui qui, de cette France, a été le sublime historien ?

L'initiation sociale de Michelet pénètre tout ce qu'il a écrit; elle rayonne plus particulièrement dans *le Peuple, l'Étudiant, la Bible de l'humanité, Nos Fils, les Femmes de la Révolution, les Soldats de la Révolution* et enfin *le Banquet*.

La sympathie pour la nature, la compassion pour l'animal, la fraternité pour l'homme, voilà le secret de cette âme bonne, de cet esprit fascinant à qui il était réservé de livrer un grand combat en faveur de la femme et de l'enfant. C'est la pitié qui lui dicta les deux livres qu'il a consacrés à faire connaître les mystères sacrés de la femme épouse, mère et toujours plus victime à mesure que nous avançons dans cette civilisation frelatée dont nous sommes si sottement fiers et dont nous mourons empoisonnés. C'est la pitié qui lui dicta ce plaidoyer où il apprit à l'amant, à l'époux quel inconscient bourreau il devient lorsque, n'écoutant que l'aiguillon du désir, il impose au hasard la maternité, la mort et, ce qui est pire, les longs supplices, les inutiles martyres où tout périt, la mère, l'enfant, la race. Il sut faire lire les choses dures que les médecins seuls connaissent, mais ne font pas écouter. Ceux qui, dans ses pages éloquentes et instructives, ne cherchaient que de galantes pornographies, furent déçus, se récrièrent et se voilèrent dans leur pudeur hypocrite. Mais ils ne sont pas introuvables, ceux qui ont été émus, ceux qui ont réfléchi, ceux qui, après cette lecture, sont devenus meilleurs, plus disciplinés et tout assagis dans le mariage et dans l'amour! Pour ceux-là, *le Banquet* sera une lecture prestigieuse et fortifiante. Ils ne liront pas sans avoir les larmes aux yeux le chapitre sur Virgile, dont Michelet sait si bien dire qu'il est le Jérémie des sociétés qui défaillent, des nations qui s'éteignent, des âges qui finissent et des dieux qui s'en vont.

Michelet avait toujours désiré être enterré à Paris. Un ordre contradictoire fut donné. On l'inhuma à Hyères, loin de ce Paris auquel, tardivement, sa veuve pieusement obstinée n'a pu que restituer ses cendres. Avant d'arriver dans la capitale, au cimetière choisi par Michelet lui-même, son corps embaumé, inhumé, exhumé, souffrit, on peut le dire, toutes les affres de la mort. Mais Paris reconnaissant fit à l'historien de la France les funérailles triomphales dont l'Italie avait honoré Le Titien. Paix aux cendres du grand homme! Qu'il dorme en paix sur la montagne où se sont affaissés dans le suprême sommeil tant de cœurs qui ont aimé et qui ont été navrés. Bon accueil au *Banquet*, à cet admirable ouvrage qui réveille tous ces souvenirs dans les mémoires pieuses. Ne dirait-on pas que c'est pour Michelet que le poète persan Saadi a écrit dans *le Paradis des roses* : « Des fleurs, des larmes et des fleurs! » Le tombeau du poète, le tombeau de l'historien, le tombeau de celui qui aime les hommes et honore l'humanité ne réclame que des fleurs, des larmes et des fleurs!

MAURICE CRISTAL.

L'Instruction criminelle inquisitoriale et secrète, par J. Munier-Jolain, avocat à la cour d'appel de Nancy, avec une préface de M. Émile de Girardin. Paris, 1880. A. Marescq, 20, rue Soufflot.

Cette œuvre, empreinte d'un souffle vraiment libéral, est un chaleureux plaidoyer en faveur de la liberté individuelle. L'heure a sonné des réformes de notre instruction criminelle, et l'auteur apporte vaillamment sa pierre à l'édifice qui se prépare. Il suffit d'avoir vécu quelque temps de la vie du Palais pour reconnaître, avec M. Munier-Jolain, combien la défense est désarmée en face des faveurs dont jouit l'accusation. Si l'accusé n'est point un coupable encore, pourquoi la détention préventive, sans communication du détenu avec le dehors? pourquoi l'instruction secrète, l'audition des témoins à huis clos? Cela ne rappelle-t-il pas les procédés inquisitoriaux d'autrefois? N'est-il pas temps d'en venir aux enquêtes contradictoires et au grand jour, sans attendre la publicité d'une audience où l'accusation arrive formidable, ses armes toutes prêtes, quand la défense n'a point fait encore un pas en avant?

Telle est la thèse de l'auteur. Il trouve le pouvoir du juge d'instruction excessif, sans contrôle ni réserve. Il peut ordonner l'emprisonnement préventif, interdire toute communication au prévenu, même avec un conseil, et lui laisser ignorer, pendant des jours qui sont des siècles, les charges qui pèsent sur lui. Il peut l'interroger à sa guise, ne s'inspirant que de sa conscience. Et s'il se trompait?

Et voyez, s'il s'agit d'un crime, comme les choses vont se passer! Le président ouvre, poursuit, dirige et résume les débats. Lecture de l'acte d'accusation, interrogatoire, audition des témoins à charge, tout cela longtemps d'avance préparé et médité. L'accusé, lui, ne peut songer à préparer sa défense que le jour où il lui est permis de se mettre en rapport avec un avocat. C'est alors seulement que commence l'enquête à décharge. Et là encore, que de difficultés, si l'accusé n'a point de ressources personnelles! Et ce n'est pas tout. L'accusé n'aura point le dernier mot. Le même président qui a procédé à l'interrogatoire résumera les débats; et, si impartial que vous le supposiez, ne peut-on craindre qu'il oublie de reproduire la partie la plus importante d'une plaidoirie? En un mot, y a-t-il égalité entre la défense et l'accusation?

Tout cela appelle des réformes : liberté provisoire, communication des charges à l'accusé, assistance d'un conseil, publicité de l'instruction, présence de l'accusé aux enquêtes, audition des témoins à décharge durant l'instruction, modification de la procédure devant la chambre des mises en accusation, suppression du résumé du président, liberté absolue de la plaidoirie, etc., telles sont celles que propose M. Munier-Jolain.

Je ne saurais trop recommander la lecture d'un tel livre, écrit d'un style ferme et nerveux, où le cœur a guidé la plume à la recherche de la justice et de la vérité. Fernand Worms.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Saint Joseph, ses titres, ses vertus; *instructions aux enfants,* par M. l'abbé Pradal, chanoine honoraire, aumônier du pensionnat des Frères de Poitiers. Paris, Oudin, 1880. 1 vol. gr. in-18 de XIV-294 pages.

Le culte de saint Joseph, qui n'était naguère encore que le patron des charpentiers et que le dernier concile du Vatican a déclaré « protecteur de l'Église universelle », a pris depuis quelques années la plus remarquable extension. Un mois lui est consacré, le mois de mars, comme le mois de mai à Marie, et à cette occasion l'on voit paraître ou reparaître une foule de petits traités en son honneur : *Mois de saint Joseph, Gloires et Vertus de saint Joseph, le Quart d'heure pour saint Joseph, Élévations à saint Joseph,* etc.; d'innombrables confréries marchent sous sa bannière; il a ses églises, ses chapelles; enfin les écoles des Frères de la doctrine chrétienne sont spécialement placées sous son invocation. C'est ce qui a décidé M. l'abbé Pradal, aumônier d'un de ces pensionnats, à rédiger cette série de petites instructions dédiées aux enfants. Nous n'analyserons pas son livre par le menu; contentons-nous d'en dire que l'auteur trouve avec raison dans saint Joseph le type de toutes les vertus, que chacun des traits de la vie du saint, si effacée dans les Évangiles, prêche l'humilité, la simplicité, la prudence, le travail, la résignation, l'obéissance, la charité, la chasteté.

Presque oublié durant les premiers siècles du christianisme, saint Joseph n'a commencé à se voir ainsi transfiguré que vers la fin du moyen âge. Gerson avait pour lui une dévotion particulière; il l'a pris pour héros d'une épopée mystique, *Josephina,* et pour sujet de quatre-vingt-douze *Considérations;* un dominicain, Isidore de L'Isle, a composé une *Somme de saint Joseph* au XVe siècle. Depuis, cette dévotion est devenue plus générale et nous assistons à ses extrêmes développements. La raison de cet ascendant qui ne cesse de croître, c'est que saint Joseph jouit au ciel d'un pouvoir d'intercession sans limite; les autres saints demandent et supplient; ce sont des intermédiaires douteux; mais saint Joseph est un intermédiaire sûr, il ne demande pas, il ordonne : *non impetrat, sed imperat,* dit expressément le théologien du moyen âge, écho inconscient de traditions bien plus vieilles que lui, bien plus vieilles même que le christianisme. C'est, en effet, à l'antique religion du feu que le christianisme a emprunté ce mythe du charpentier, père d'Agni, et saint Joseph, qui ne joue dans les Évangiles qu'un rôle tout à fait accessoire, dont l'individualité même est peu pré-

cise, a pour nous l'inappréciable avantage de servir de trait d'union entre la religion chrétienne et des croyances qui remontent aux premiers âges de l'humanité. « Le feu avait été allumé par le frottement de deux morceaux de bois choisis exprès et habilement taillés, l'un en fossette, l'autre en pointe. L'homme qui les avait préparés le premier fut un grand artiste qui transmit son invention à ses successeurs et qui fut appelé, ainsi qu'eux, par excellence, « le charpentier », *twashtri*. Quand on vint à réfléchir que l'opération accomplie par lui-même une première fois avait engendré le feu, il en fut justement nommé le père. Bientôt la théorie, s'emparant des faits, dégagea le principe igné qui vit dans le végétal et constata qu'il a son origine dans le soleil. Le feu de l'autel fut dès lors conçu comme ayant deux pères, l'un céleste ou divin, l'autre humain. Quand la théorie âryenne du feu fut devenue la théorie du Christ, c'est-à-dire de l'oint (*ankta*, en latin *unctus*), et qu'après avoir subsisté longtemps en Asie elle se transmit à l'Europe par l'orient de la Méditerranée, l'antique charpentier prit chez les Sémites le nom de Iousouf ou Joseph et se retrouva dans le père nourricier du fils de Marie. L'orthodoxie catholique ayant consacré ce personnage, qui n'est presque rien chez les chrétiens d'Orient, Joseph obtint chez elle des honneurs particuliers; il devint comme un second médiateur, il eut des autels à lui et des communautés d'hommes et de femmes attachées à sa personne. » (Émile Burnouf, *Science des religions*.) Ajoutons que la formule par laquelle on définit, dans la liturgie catholique, le pouvoir d'intercession de saint Joseph, est empruntée aux hymnes védiques, où elle était l'expression d'une vérité naturelle. Le « charpentier », en effet, force violemment le feu à se produire; il ne le supplie pas, il lui commande : *Non impetrat, sed imperat;* cette formule fut transportée au juif Iousouf et au Joseph chrétien, pour démontrer qu'il a le pouvoir de contraindre à quoi que ce soit Dieu le père ou Dieu le fils. On voit ici comment les dogmes, en se transmettant d'une religion à une autre, perdent parfois la signification rationnelle qu'ils avaient à l'origine, mais restent toujours profondément touchants.

A. B.

JURISPRUDENCE

Les Constitutions de la France, ouvrage contenant, outre les Constitutions, les principales lois relatives au culte, à la magistrature, aux élections, à la liberté de la presse, de réunion et d'association, à l'organisation des départements et des communes, avec un commentaire, par M. Faustin-Adolphe Hélie, juge au tribunal civil de la Seine, ancien sous-chef de bureau au ministère de l'intérieur, ancien secrétaire en chef du parquet de la Cour de cassation. Paris, A. Marescq aîné, 20, rue Soufflot, 1880. — Prix : 18 fr.

Ce n'est pas sans un certain sentiment de tristesse que l'on parcourt ce volume, où l'auteur passe en revue toutes les Constitutions qui ont successivement régi la France, depuis celle de 1791 jusqu'à celle de 1875. Huit fois en moins d'un siècle, la France a essayé d'un nouveau régime constitutionnel, et l'on peut craindre que l'ère des réformes ne soit pour longtemps ouverte encore.

L'auteur a accompagné ces Constitutions d'un commentaire politique et historique, et il a eu soin d'ajouter, pour être complet, le texte de toutes les lois qui traitent de matières constitutionnelles : lois sur l'organisation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, lois religieuses, lois sur la presse, les réunions et les associations, lois sur l'organisation des départements et des communes.

Il était bien difficile sans doute de faire une telle œuvre sans y mêler des réflexions et des appréciations personnelles, qui, sans faire tort au jurisconsulte, sont de nature à nuire à l'historien, et l'auteur n'a pas dû s'imaginer facilement qu'il trouverait parmi ses lecteurs d'aveugles complaisances pour le coup d'État du 2 Décembre. Suivant lui, Louis-Napoléon fut placé dans l'alternative ou d'abandonner la France à l'anarchie ou de briser la Législative par la force; en prenant le second parti, « il remplit son devoir envers le peuple et la France, et le coup d'État du 2 Décembre fut juste et légitime comme celui du 18 Brumaire. » (V. p. 1079 et 1158.)

L'auteur a encore une façon bien personnelle d'expliquer la chute de l'Empire (p. 1160). Assurément, il serait téméraire de demander à M. Hélie compte de ses opinions; mais on peut s'étonner de rencontrer sous une plume fière et libre des explications sur la violation du serment, qui ne sont pas précisément des excuses. Quoi qu'il en soit, M. Hélie a rendu un réel service, et il faut lui savoir gré d'avoir recueilli en un volume tant de lois éparses en maints recueils. Mais il faut bien le reconnaître, l'œuvre eût gagné à rester en dehors des passions et du parti-pris, comme le voulait l'auteur. L'histoire ne s'improvise pas, et il ne faut pas qu'un travail sérieux et utile puisse, par ses commentaires, dégénérer en pamphlet ou en apologie. C'est grand dommage, en vérité; car tel n'est pas certainement le but qu'a poursuivi l'auteur. « J'ai — nous dit-il — écrit ce livre par amour de Dieu et de la justice et par zèle pour ma patrie, sans recherche de la faveur ni crainte de la haine. Je n'y ai pas tracé ni omis un mot ni pour injurier ni pour plaire. »

Commentaire de la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés, par Louis Tripier, avocat. 2e édition, augmentée d'un supplément contenant la jurisprudence et la législation jusqu'à ce jour, par M. X..., docteur en droit. Larose et Pichon. Paris, 1879, in-8°, 2 volumes. — Prix : 16 fr.

L'auteur nous donne, sous le titre un peu prétentieux de *Commentaire*, les exposés de motifs, rapports de la commission et discussion au Corps législatif de la loi du 24 juillet 1867 sur les sociétés.

On comprend qu'une deuxième édition soit devenue nécessaire, car il est difficile d'étudier cette loi si compliquée et souvent si obscure sans remonter aux sources.

Aussi M. Tripier a-t-il pensé qu'il était utile de faire connaître les projets de loi qui ont précédé l'adoption de la loi de 1867.

On a ainsi un ensemble complet de tous les documents à consulter.

Guide manuel de l'étudiant en droit et des candidats aux diverses administrations publiques pour l'année scolaire 1878-1879. Marescq aîné, 1879, in-32.

« Sachant, par mon expérience personnelle, dans quel état d'isolement se trouve l'étudiant qui arrive à Paris pour prendre sa première inscription, j'ai songé, nous dit l'auteur, à grouper toutes les dispositions réglementaires actuellement en vigueur qui peuvent lui être utiles. »

On trouve en effet dans ce petit volume des renseignements généraux sur toutes les Facultés (personnel, inscriptions, cours et conférences, examens, concours, etc.), avec un choix de sujets de composition pour l'épreuve écrite du deuxième examen de licence.

Une dernière partie est consacrée aux programmes des examens et des concours pour les diverses administrations publiques relevant des différents ministères (affaires étrangères, intérieur, finances, justice).

Tableau des peines en matière correctionnelle au point de vue de l'application de l'article 463, par Paul Marion, avocat. Arthur Rousseau, 14, rue Soufflot. — Prix : 4 fr.

L'auteur de ce travail utile a voulu qu'on pût embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de tous les délits prévus et réprimés soit par le Code pénal, soit par des lois spéciales, et elles sont nombreuses.

C'est là une œuvre de coordination intéressante, dont les praticiens lui sauront d'autant plus gré qu'il a placé la peine en regard de chaque délit, en distinguant le cas de récidive.

M. Marion a adopté l'ordre alphabétique, et il a réservé une place à part aux délits de presse, pour lesquels il a cru devoir suivre l'ordre chronologique des lois.

Enfin une table placée à la suite du tableau renvoie chaque article du Code pénal ou chaque loi spéciale aux divers numéros d'ordre sous lesquels ils se trouvent rappelés.

Dictionnaire de droit commercial, industriel et maritime, contenant la législation, la jurisprudence, l'opinion des auteurs, les usages du commerce, les droits de timbre et d'enregistrement, enfin des modèles de tous les actes qui peuvent être faits, soit par les membres des tribunaux de commerce, soit par les commerçants eux-mêmes. Troisième édition dans laquelle a été refondu l'ancien ouvrage de MM. Goujet et Merger, par M. J. Ruben de Couder, docteur en droit, président du tribunal civil d'Auxerre, conseiller général de la Seine. T. IV (F à J). Paris, Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, et A. Marescq aîné, 20, rue Soufflot.

L'œuvre à laquelle M. Ruben de Couder s'est attaché avec ardeur est considérable. A juger du chemin parcouru et des matériaux recueillis, on comprend que l'auteur ne procède qu'avec une sage lenteur. Le quatrième volume traite pour la plus grande partie de la matière si complexe et si importante des faillites; toutes les controverses sont indiquées et tranchées, et la dernière section contient des formules qui sont comme un résumé de toutes les questions examinées.

On trouvera encore dans ce volume une étude complète sur les effets publics émis par l'État, les villes et les grandes compagnies. Le droit maritime y a aussi une large place : frêt ou nolis, prêt à la grosse aventure, gens d'équipage, hypothèque ou inscription maritimes, etc.

Enfin l'auteur a écrit sur les halles, foires et marchés quelques pages pleines d'intérêt, et sur les imprimeurs un traveil approfondi auquel nous reviendrons quelque jour.

M. Ruben de Couder a su, reprenant à son compte une œuvre consacrée par le temps, faire œuvre originale et personnelle, et son dictionnaire ne devra pas être seulement consulté. Il y aura profit à le lire comme on ferait d'une œuvre doctrinale.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

La Mort et le Diable, *contribution à l'étude de l'évolution des idées, histoire et philosophie des deux négations suprêmes*, par Pompeyo Gener, de la Société d'anthropologie de Paris. Paris, Reinwald, 1880. 1 vol. in-8°. — Prix : 12 fr.

L'auteur n'a pas été trop ambitieux en présentant ce beau livre comme une contribution à l'étude de l'évolution des idées. Il apporte en effet sa part, et une large part, au travail d'exégèse et de critique qui restera une des meilleures gloires du XIXe siècle. Il serait à souhaiter que d'autres suivissent ce courageux exemple et nous donnassent l'histoire, la monographie des diverses idées générales qui se sont de tout temps anthropomorphisées dans la série des civilisations humaines. Je dis bien : *courageux* exemple. On va voir, en effet, quelle somme de travail, quel trésor de patiente et précise érudition représente l'ouvrage de M. Pompeyo Gener.

Le livre premier, consacré à la mort, est divisé en deux parties : la partie historique et la partie philosophique.

Dans la première, l'auteur passe en revue les personnifications de la mort dans l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Phénicie, la Grèce, chez les Hebreux, chez le paganisme décadent, au moyen âge, sous la Renaissance, et enfin dans le monde moderne transformé si radicalement par la Révolution française. Quel prodi-

gieux amas de documents a dû emmagasiner, trier, coordonner l'auteur, pour arriver à la clarté substantielle de cette exposition! La mythologie comparée épanouit là ses plus rares et ses plus curieuses fleurs. Rien que pour reproduire le résumé des paragraphes, il faudrait des pages entières. Bornons-nous donc à signaler les chapitres les plus saillants soit par la nouveauté des aperçus, soit par l'originalité des conclusions, soit par le brillant de la forme.

L'histoire du Moloch phénicien, du destructeur d'Adon, est présentée d'une façon particulièrement intéressante. Certains passages ont là comme le flamboiement d'un poème en prose.

En revanche, c'est une superbe étude historique que le chapitre sur l'Espagne catholique et absolutiste. Il y passe une sorte de souffle à la Michelet.

Mais M. Pompeyo Gener n'est pas seulement un esprit critique, un érudit. Il est aussi un penseur, et la partie philosophique n'est pas moins remarquable que l'autre. Le chapitre sur la vie et la mort est une délicate, subtile et forte analyse, à la fois physiologique et psychologique. Les chapitres sur le corps et l'âme et sur l'immortalité sont d'une logique hardie et nette.

Les conclusions sont positivistes, mais d'un positivisme très spécial, qui confine au stoïcisme en ce qui touche à la conception morale de la justice. La mort, pour l'auteur, est l'aiguillon même de la vie, et n'en doit pas être le désespoir. Si l'antiquité voyait dans la mort une raison de développer individuellement la vie, si le christianisme y trouvait une raison d'abandonner, au contraire, la vie présente pour l'illusion d'une vie future, l'âge moderne y a découvert la raison de vivre pour chacun et surtout pour l'espèce. C'est en ce sens que l'auteur admet et traite l'immortalité.

Le livre second, consacré au démon, est à la hauteur du premier. Il est bâti, d'ailleurs, sur un patron identique. L'histoire d'abord, la philosophie ensuite.

Les différentes figures du mal passent devant nos yeux avec un luxe écrasant de détails, avec une sûreté de science qui éblouissent presque. Typhon, Ahriman, la magie babylonienne, les incubes et les succubes, le dédoublement d'Iahweh en Satan, telles sont les formes du mal dans le monde ancien.

Le Tartare et les démons de l'art sacré nous amènent aux Alexandrins, d'où sort la gnose, et dont s'imprègne le christianisme naissant. La doctrine de la chute, voilà le grand fond du monde chrétien. Comment l'orthodoxie a pris corps au milieu des subtiles imaginations et des innombrables querelles des hérétiques, c'est l'objet d'un long et savant chapitre, où il y a presque autant de choses que dans *la Tentation de saint Antoine*, de Flaubert.

Ici apparaît enfin le diable; le diable, bestial en premier lieu; l'ancien dieu païen, local, familial, devenu diable; puis le grand diable du moyen âge, le diable du sabbat et de l'alchimie. Encore une fois, la place nous manque pour analyser, pour résumer plutôt tant de choses toutes intéressantes, toutes authentiques, toutes pleines d'enseignement.

Après cette partie historique sur le diable, vient la partie philosophique sur l'idéal du mal; un seul chapitre, très bourré d'arguments, de psychologie, de médecine, de critique surtout, et où la morale, l'économie sociale apportent leur contingent de preuves et leurs lumières se complétant l'une par l'autre. En somme, le mal n'est que la mort sentie par la vie. L'homme est dans la lutte perpétuelle.

Cette originalité de pensée se retrouve encore dans quelques appendices, notamment en ce qui concerne la volonté, la mémoire et la portée des influences cosmiques sur l'évolution de l'humanité. Mais la latitude nous fait défaut pour suivre l'auteur sur ce terrain, et nous sommes forcé d'arriver vite aux conclusions mêmes de son livre.

Ces conclusions sont consolantes et belles, peut-être trop belles en vérité; car la rigueur scientifique semble ici passer la main à une sentimentalité noble et pleine d'illusions. Certes, M. Pompeyo Gener ne se borne pas à des affirmations, et essaie d'étayer par des preuves son progressisme optimiste. Mais il nous semble ne pas avoir détruit toutes les terribles objections du pessimisme allemand et de Hartmann. En somme, il s'arrête à ceci, comme solution du problème : c'est que la vie est progressive, et que le mal disparaît chaque jour de plus en plus. Je le répète, ce mot de la fin a au moins cela pour lui, qu'il ouvre des horizons clairs et donne de riants espoirs.

Le livre de M. Pompeyo Gener est écrit d'une langue précise, souvent brillante, et où l'érudition se couvre de toutes les fleurs de l'éloquence. A coup sûr, on ne se doute pas, en lisant ces pages si françaises, que l'auteur est Espagnol. Mais, ce que l'on sent, c'est qu'il est Latin, comme nous. Il a l'esprit latin, j'entends logique à la fois et poétique. Je ne sais s'il y a en Espagne beaucoup d'intelligences et de talents à cette mesure, mais j'estime qu'il n'en est pas beaucoup en France. M. Pompeyo Gener fait honneur à son pays, et nous fait honneur aussi, puisqu'il a écrit dans notre langue. Son livre est dédié à M. Renan, et il a pour préface une lettre de M. Littré. Il est digne de ces deux patrons, de M. Littré par la science qu'il prouve, et de M. Renan par le charme qu'il répand sur cette science. J. R.

SOCIOLOGIE

ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

Revendioations sociales, conférences faites par le F.·. Fleury. 1 vol. in-18. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1880.

La lecture de ce tout petit volume — il ne compte qu'une centaine de pages — ne laissera pas que de causer une impression très pénible; cette lecture, nous la recommandons pourtant, estimant qu'il importe à tout homme de ne demeurer étranger à rien de ce qui touche l'humanité.

Dans nos villes, un grand nombre d'ouvriers se plaignent de la condition qui leur est faite; il nous

faut avoir souci de ne pas demeurer ignorants de leurs doléances, de leurs revendications; c'est notre devoir de chercher à ce que satisfaction soit donnée à ceux de leurs vœux qui, après examen, peuvent nous paraître légitimes; c'est notre intérêt de nous efforcer de leur prouver qu'une sage économie politique ne saurait jamais permettre à une nation de satisfaire à certaines de leurs aspirations.

Après une préface écrite dans un style tout déclamatoire, quatre chapitres qui, écrits du même style, enferment quelques phrases exprimant des idées et des sentiments. *L'Idée nouvelle; — Prolétaires et Bourgeois; — Droit et Justice; — Corporation; —* tels sont les titres de ces chapitres.

Pour la plupart de ceux qui s'adonnent à l'étude de la sociologie, le socialisme est la doctrine qui attribue à la société tout pouvoir de conduire l'individu, par tous moyens qu'elle juge bons, vers le but qu'elle choisit pour l'avoir jugé le meilleur; et l'individualisme est la doctrine qui, au contraire, limite expressément l'action de la société, lui donnant pour unique tâche d'assurer la protection de la liberté de chacun. M. Fleury ignore ces définitions, généralement acceptées; il revendique la liberté, et dit que le socialisme, « c'est la préparation et l'avènement du prolétaire à la bonne direction des affaires publiques et privées ». Une page presque entière sur les méfaits d'une société qui entend que le dimanche soit un jour de repos forcé; or la loi de 1814 n'était pas appliquée depuis longtemps, et nos législateurs viennent de l'abroger. D'autres pages, pleines de récriminations vagues. Enfin, aux dernières du chapitre, cette *idée nouvelle:* plus du *salaire* qui humilie, la *participation* qui honore. Le salaire n'a rien qui puisse humilier, et la participation, pour l'ouvrier, aux bénéfices réalisés par le patron est une façon de salaire, rien de plus. C'est le travail qui honore; encore n'est-il honorable que relativement; le travailleur peut, s'il le veut, se rendre digne de respect, de considération; celui qui se refuse à travailler et a recours à l'assistance de quelques-uns ou de tous n'a certainement pas le sentiment de la dignité humaine. S'appliquer à faire que soit généralisé, autant que possible, ce mode de rémunération du travail qu'on a appelé la participation, c'est fort bien; il est deux grandes maisons à Paris qui assurent à leurs ouvriers une part des bénéfices, et les directeurs de ces maisons se montrent enchantés des résultats obtenus; nous voulons dire pourtant que le salaire ne saura jamais être aboli. Le professeur reçoit un salaire, le secrétaire d'un député reçoit un salaire et le député pareillement. D'insister, il n'est nul besoin.

Dans le chapitre intitulé : *Prolétaires et Bourgeois,* l'auteur demande que le mandat de député soit confié des prolétaires, uniquement à des prolétaires. La bourgeoisie est la classe dirigeante, le prolétariat la classe dirigée. L'égalité civile et politique, le droit pour chacun de participer au gouvernement de la chose publique, ce sont des faits; nous composons une société qui est bien, essentiellement démocratique; mais M. Fleury veut ignorer tout cela. Pour lui, il y a deux peuples, ou mieux, il y a le peuple, qui est grand toujours et toujours magnanime, et à côté de lui, pour l'opprimer, le diriger, la bourgeoisie, qui a la richesse, par suite le savoir, qui occupe les fonctions, les places. *Droit et justice!* Il faut que les prolétaires se substituent aux bourgeois. Sur la question du mandat de député à confier à des ouvriers, peu de mots à dire : il serait inique de se refuser à élire un citoyen de mérite pour cette raison qu'il est ouvrier, mais ce serait un contre-sens que de nommer un ouvrier parce qu'il aurait à représenter les intérêts des ouvriers; il n'est plus d'ordres en France; il y a des intérêts français, non des intérêts différents pour les Français vaquant à différentes occupations. Les « bourgeois », qui sont riches, font donner à leurs enfants de l'instruction; ils leur font ensuite donner des places, largement rétribuées; c'est fort heureux qu'il y ait des familles aisées; que Pierre soit obligé de pourvoir à ses besoins, sitôt qu'il a en mains le diplôme de bachelier, tandis que Paul peut, continuant ses études, se faire recevoir docteur en droit ou ès lettres, cela ne blesse nullement l'égalité; il serait facile de l'établir. Nous devons souhaiter que le nombre des hommes instruits aille en augmentant, et non qu'il devienne moindre. Ces fils de « bourgeois » ont toutes les places! Mais combien d'ouvriers, tapissiers, monteurs en bronze, s'estimeraient malheureux s'il leur fallait ne recevoir que ce que l'Etat donne à nos substituts, à nos conseillers de préfecture!

Turgot a détruit les corporations, il a eu raison, dit M. Fleury; il faut pourtant, ajoute-t-il, refaire la *corporation.*

Ce qui nous afflige le plus en ce *factum,* ce n'est pas le manque de connaissances économiques qui s'y laisse découvrir à chaque ligne, c'est cette méfiance, cette haine qui, comme criée par chaque mot, ne tend à rien moins qu'à faire réellement deux peuples d'un seul; c'est encore et c'est surtout ce désir extrême du bien-être, de la jouissance matérielle. Qu'il faille souhaiter l'aisance, parce qu'elle permet d'accomplir mille devoirs, nous faisons mieux que l'accorder, nous l'enseignons; mais ne rechercher le bien-être que pour le bien-être lui-même, cela est un signe de démoralisation.

Nous ne désespérons pas de l'avenir de notre pays, mais il appartient à quiconque veut travailler à la grandeur de la France de faire effort pour éviter la désunion des citoyens, leur désaffection, et c'est pourquoi nous recommandons à nouveau la lecture de cet écrit, tout détestable qu'il soit; il fait comprendre la grandeur du mal, il incitera à le conjurer.

F. G.

La Femme, le Mariage et le Divorce, *étude de physiologie et de sociologie,* par le Dr Louis Fiaux. 1 vol. in-18. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880.

De tous les ouvrages qui ont été écrits, depuis deux ans, sur le mariage et le divorce, celui que nous donne M. le Dr Fiaux n'est assurément pas le moins intéressant.

Il est divisé en deux parties : dans la première sont discutées les modifications qu'il conviendrait d'apporter au titre V, livre Ier, du Code civil; dans la seconde sont présentés tous les arguments qui militent en faveur du rétablissement du divorce.

M. Fiaux ne se demande pas si la société peut légitimement constituer la famille; il ne semble pas se douter qu'il est une philosophie du droit; dans son étude, point de considérations métaphysiques, point de spéculations. Le législateur a défini certains des rapports des hommes entre eux; rédigeant un code civil, il a déterminé les qualités et conditions à requérir de ceux qui veulent contracter mariage, ainsi que les

formalités relatives à la célébration; il a dit quand, comment et qui peut faire opposition ou adresser une demande en nullité; il a dit encore quelles obligations résultent du mariage, quels sont les droits et les devoirs réciproques des époux; M. Fiaux connaît de ces dispositions qui ont été formulées; il connaît des lois écrites, et de celles-là seulement, mais il entend qu'elles soient amendées, en sorte qu'elles cessent d'être en contradiction avec l'état intellectuel ou physiologique des individus dont elles sont destinées à régir les relations.

Après une étude historique très rapidement conduite, l'auteur propose de modifier l'article 144; l'âge requis pour contracter mariage devrait être reculé et fixé pour l'homme à vingt et un ans, pour la femme à dix-huit. A l'âge où pour les jeunes gens célibataires la mortalité est comprise entre 8 et 8,5 pour 1,000 (1856-60 et 1861-65), elle s'élève pour les jeunes mariés à 64 et 38,6. M. Fiaux hésite à demander qu'il soit interdit de se marier quand on est malade ou infirme, mais il voudrait, comme l'a réclamé M. Hayem, qu'il fût créé ***des commissions consultatives d'hygiène d'arrondissement,*** auxquelles les familles s'adresseraient pour avoir tout renseignement sur l'état de santé des futurs conjoints. Nous ne sommes, pour notre part, nullement tenté d'appuyer une telle proposition.

L'abrogation des articles 162-164 et 348, que réclame M. Fiaux, nous semble, par contre, fort désirable. Que le mariage reste et demeure prohibé en ligne collatérale entre le frère et la sœur légitimes ou naturels, soit; mais pourquoi cette prohibition de l'union entre le beau-frère et la belle-sœur, entre l'oncle et la nièce, la tante et le neveu, l'adoptant et l'adopté? Le législateur de 1832 a fait profiter beaux-frères et belles-sœurs du système des dispenses possibles, mais ce système lui-même est inutile.

L'article 228, comme aussi l'article 296 (titre VI), impose à la femme séparée de son mari (par la mort ou par le divorce) le délai de viduité de dix mois. Pourquoi? Est-ce au nom de la morale? Mais il faudrait alors l'imposer aux veufs et aux divorcés. Au point de vue biologique, il n'y a nulle raison de l'imposer à la veuve accouchée quelques mois ou quelques semaines après la mort de l'époux, non plus aux veuves qui sont devenues stériles par ménopause. Ne conviendrait-il pas de s'inspirer de la loi du 4 floréal an II, qui permettait à la femme divorcée de se remarier avant l'expiration de dix mois et sans délai, toutes les fois qu'elle prouvait son accouchement depuis la dissolution du précédent mariage? ou mieux d'édicter, puisqu'il est facile, en somme, de déterminer si une femme est enceinte ou non, que le délai est au ***maximum*** de quatre mois pour celle qui consent à laisser reconnaître son état de viduité par des médecins experts, à moins qu'elle ne prouve son accouchement depuis le décès ou le divorce?

Sont à réformer les articles 148 à 160; de ces articles, les uns sont inefficaces, puisqu'on a pris soin d'écrire les autres; et ceux-là sont inutiles, puisqu'ils ne sauvegardent qu'en apparence le respect dû par les enfants à leurs ascendants.

« Un mari doit avoir un pouvoir absolu et le droit de dire à sa femme : Madame, vous ne sortirez pas; vous n'irez pas à la comédie; vous ne verrez pas telle ou telle personne; c'est-à-dire : Madame, vous m'appartenez corps et âme. » C'est Bonaparte, premier consul, qui s'exprimait ainsi. M. Fiaux s'indigne avec raison des dispositions de notre Code qui font, pour rappeler l'expression employée par M. de Girardin dans sa réponse à *l'Homme-Femme,* d'Alexandre Dumas, de l'homme ***un suzerain,*** de la femme ***une vassale.*** La femme française qui épouse un étranger prend la nationalité de l'époux (art. 19). La femme doit obéissance à son mari (art. 213). La femme est obligée d'habiter avec le mari et de le suivre partout où il juge à propos de résider (art. 214). La femme mariée, non commune ou séparée de biens, ne peut ester en jugement, donner, aliéner, hypothéquer, acquérir, à titre gratuit ou onéreux, sans l'autorisation du mari (art. 215, 217). L'autorité maternelle, c'est-à-dire la condition de la femme considérée dans ses rapports avec ses enfants, est également inférieure : c'est le père qui exerce le commandement durant le mariage (art. 373). La volonté de la mère est nulle enfin dans la question du mariage des enfants, puisqu'en cas de dissentiment le consentement du père seul suffit (art. 148). « C'est, conclut le docteur Fiaux, l'absolue subalternisation de la femme dans une série d'actes importants de la vie, que disons-nous? dans la vie entière. » Le chapitre dans lequel il réfute les objections présentées par Proudhon contre l'égalité de l'homme et de la femme doit susciter et retenir l'attention. S'il serait rationnel d'accorder aux femmes l'égalité politique, nous ne voulons pas le dire; nous croyons fermement qu'il est tout à fait inopportun même d'en parler; mais, pour l'égalité civile, on peut, d'ores et déjà, ce nous semble, la préparer, et les propositions de M. Camille Sée, si modestes, nous paraissent mériter d'être prises en considération; la raison demande et nos mœurs permettent qu'on reconnaisse : — à la femme non mariée la capacité civile reconnue à l'homme, le droit d'être témoin dans un acte de l'état civil et dans tout autre acte instrumental; — à la mère, devenue veuve, le droit d'être tutrice légale, sans assistance d'un conseil spécial; — à la femme mariée, le droit, avec autorisation générale du mari, d'aliéner, d'hypothéquer, d'acquérir à titre gratuit ou onéreux, cette autorisation n'étant pas nécessaire si le mari a été frappé d'une peine afflictive ou infamante, et la nullité fondée sur le défaut d'autorisation ne devant être opposée que par le mari.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Fiaux n'offre pas moins d'intérêt que la première. Parce que la cause du rétablissement du divorce est gagnée devant l'opinion, parce que, par suite, nous ne pensons pas devoir analyser les arguments que l'auteur a développés, ce n'est pas à laisser croire qu'ils soient, les uns inutiles, étant la répétition de certains qui sont connus, les autres superflus, présentés après ceux qui ont eu le don de nous convaincre.

Ce livre n'est pas un traité scientifique; il a été écrit pour le combat de l'heure présente, mais il ne servira pas peu à faire gagner la bataille par ceux qui désirent que demain le divorce soit rétabli, qu'après-demain la condition de la femme soit améliorée.

F. G.

Danton et la Politique contemporaine, par Antonin Dubost. 1 vol. in-18. Paris, G. Charpentier, 1880.

Cette étude, que M. Antonin Dubost a fait, ces jours derniers, paraître en volume, a été publiée, il y a quelques années déjà, dans une revue justement

goûtée, *la Philosophie positive;* très remarquable, elle a été alors très remarquée; elle n'est pas aujourd'hui moins digne de remarque.

« Aux diverses périodes de son histoire, dit l'auteur dans sa préface, le parti républicain a subi des défaites successives, parce qu'il manquait de cohésion dans ses idées, d'unité dans ses vues, de méthode dans ses actes. Il n'a pas su ou il n'a pas pu concentrer ses forces de façon à opposer aux partis hostiles un faisceau qui aurait été indestructible. Il a constamment raisonné et agi comme s'il n'avait pas d'ennemis à combattre; comme s'il lui était loisible de se diviser, de se subdiviser, de se classer impunément; comme si chaque fraction, chaque groupe, chaque individualité pouvait, sans péril pour l'existence même de la République, affirmer ses vues particulières, les faire prévaloir et les imposer. »

Cela est fort bien pensé.

Le régime républicain a pu, pour la troisième fois, être restauré chez nous, grâce à la sagesse de la majorité; il s'est constitué un grand parti national, qui, au lieu de mettre à l'étude des questions de principes qui eussent infailliblement amené la division, n'a rien recherché que les moyens pratiques de permettre à la France de se relever et de vivre. Il a accepté une constitution qui n'est pas un chef-d'œuvre, et il s'en sert. Il lui importe moins de faire prévaloir telle ou telle doctrine que d'inaugurer celles des réformes qui, précédemment étudiées, sont devenues possibles puisqu'elles sont désirées par tous. « Au sein même ou plutôt sur les confins du grand parti national républicain s'agitent des groupes attardés. C'est une minorité en grande partie recrutée d'esprits non encore émancipés des doctrines absolues, puisant en général leurs inspirations dans la métaphysique de Rousseau et, à cause de cela, ayant plus de points communs qu'ils ne pensent avec les partis rétrogrades. » Mais aussi longtemps que durera l'union des groupes de gauche, et que l'on se résoudra à suivre une politique empirique, opportuniste, la République continuera d'être.

Suivant M. Dubost, ce serait au savoir positif que serait due à notre époque, chez nos hommes d'État, cette non-dispersion des volontés; nul doute que la doctrine positiviste n'ait exercé sur les esprits une grande influence; le positivisme a remis en honneur la méthode d'observation et d'expérience, il en a préconisé l'usage pour ceux qui souhaitent de conduire une nation; mais une méthode de gouvernement ne suffit pas pour gouverner, il faut savoir où l'on va, où il doit convenir d'aller. On peut être positiviste et libéral, mais on peut être aussi positiviste et autoritaire, M. Dubost le sait bien.

Dans les deux premiers chapitres, dont l'un, écrit en manière d'introduction, présente des considérations générales, et l'autre offre un tableau de l'état des esprits au moment où commence la Révolution française, beaucoup trop encore de cette phraséologie particulière à l'école; elle fatiguera certainement le lecteur, à moins qu'il ne s'y soit habitué en étudiant les ouvrages d'Auguste Comte. Les chapitres suivants sont d'une lecture plus facile.

Ils sont aussi pleins d'intérêt. Le docteur Robinet a écrit un long plaidoyer en faveur de Danton; il l'a défendu avec talent, le lavant des accusations d'immoralité qu'on avait lancées contre lui; le tribun de la Convention n'a pas été concussionnaire, il n'a pas ordonné les massacres de septembre; M. Dubost étudie dans Danton l'homme politique, et comme il fait œuvre non d'histoire, mais plutôt de critique historique, il s'applique à prouver que Danton était seul capable de fonder la République. Les Girondins s'inspiraient des écrits de Montesquieu et de ceux de Voltaire; les Montagnards, de ceux de Rousseau et de Mably; les dantonistes de la Gironde et de la Montagne méprisaient ces querelles inutiles; nourris de l'*Encyclopédie,* ils voulaient réaliser un régime nouveau, mais écarter les questions métaphysiques pour faire de la politique positive. On a commencé, depuis une vingtaine d'années, de rendre justice à Danton, de reconnaître sa bonne volonté de soutenir les Girondins, malgré leurs torts, et son regret de les abandonner au 31 mai, au 2 juin. Mais M. Dubost nous semble juger bien sévèrement la Gironde et innocenter, par contre, bien facilement la Commune de Paris. Les Girondins entendaient que la France fût gouvernée par les Français, non par les Parisiens, non par les sections; ils n'ont pas su composer avec les circonstances, ce que savait faire Danton, mais ils ont été, jusqu'à cette date du 31 mai, plus malheureux que coupables.

Les pages où il est parlé de la troisième phase conventionnelle, du gouvernement de Robespierre et des différents régimes qui ont suivi, sont toutes à lire attentivement, et il y aurait profit à comparer les jugements portés par l'auteur avec ceux qu'a formulés Edgar Quinet dans sa *Révolution.*

Le dernier chapitre, qui porte pour titre : *la Situation présente,* est certainement celui qui appellera le plus de critiques; mais si, des appréciations de M. Dubost, certaines ne peuvent être acceptées, certaines autres seront goûtées comme il convient. « Trois conditions sont nécessaires pour réussir en politique : un but nettement défini et conforme aux tendances et aux besoins sociaux; le concours de l'opinion publique, l'appui constant du pays; des hommes d'État sachant user avec habileté des circonstances. » L'auteur nous dit que le but est défini; oui, à peu près, s'il est parlé du but prochain, mais il en est un autre, lointain, et ce ne sont pas les positivistes qui peuvent le faire connaître, eux, qui ne veulent tenir compte que des tendances qui s'accusent, que des besoins qui s'affirment.

Mais ne chicanons pas trop M. Dubost, qui n'a voulu traiter, en somme, que de la politique contemporaine, et méditons ces lignes fort sages : « Il y a une discipline militaire, il faut une discipline politique. Sans l'une comme sans l'autre, les défaites sont certaines. Elles s'acquièrent toutes deux, et, loin d'être l'effet de l'abandon et de l'aveuglement, elles sont l'une et l'autre le produit de la volonté et de la clairvoyance. »

F. G.

Le Paradis trouvé, étude socialiste, dédiée aux francs-maçons, par PROMÉTHÉE. 1 vol. in-18. Paris, Auguste Ghio, 1880.

L'auteur, qui, fort modestement, ne nous dit pas son nom, se contentant, pour signer son œuvre, d'emprunter celui du Titan prophète d'Eschyle, se qualifie, en une certaine page de son livre, de vieille barbe de 1848; étant une plus vieille barbe de 1880, ayant, par suite, beaucoup vécu, ayant aussi beaucoup lu, il pense avoir beaucoup appris. Il le pense, il le croit; nous n'aurons pas la cruauté de chercher à le désabuser.

La position de sergent de bureau — c'est celle qu'il

dit avoir occupée — n'est pas sans laisser chaque jour quelques heures de loisir. Notre auteur les a mises à profit; il a étudié. Mis à la retraite, ayant alors un plus grand nombre d'heures à dépenser, il s'est donné la tâche de faire connaître enfin ce que ses études et ses méditations lui avaient permis de concevoir. De concevoir? Non, de trouver.

C'est le paradis qu'il a trouvé.

Figuier l'a aidé, Fournier également; — il nomme ses collaborateurs; — Fournier lui a enseigné le vrai socialisme, et Figuier, qui ne s'est trompé qu'une fois, le jour qu'il écrivit *le Lendemain de la mort,* lui a enseigné la véritable cosmogonie.

C'est par *la loi de proportion* dans la nature et par *la loi de solidarité,* à laquelle doivent obéir les hommes vivants, que se manifeste l'activité du grand Architecte de l'univers. Ce grand Architecte, c'est l'homme lui-même, qui a toujours existé, qui existait quand « l'œuf planétaire, déchirant son ovaire, s'échappait de la matière sidérale et s'élançait sur la voie de son orbite cométaire », qui existait « quand tous les éléments cosmiques et chimiques de la jeune nébuleuse commençaient d'être ramenés aux conditions physiologiques voulues pour permettre l'attaque du noyau incandescent »; il existait, et c'est lui qui a lancé l'œuf planétaire sur la voie de l'orbite cométaire, lui qui a ramené les éléments chimico-cosmiques aux conditions... dont il a été parlé. Les hommes étaient alors pourvus « d'un corps immaculé homogène à toutes les températures et tiré sans doute des fluides les plus subtils et les plus puissants de ce globe ». Quand il leur a plu, ils se sont, chacun, donné transitoirement un autre corps, celui qui laisse éprouver des passions et exige qu'on les satisfasse. Parmi les hommes qui ont vécu de cette vie transitoire, il en est qui n'ont pas utilement travaillé au grand œuvre; Platon, Aristote estimaient que l'esclavage était une nécessité sociale; Machiavel et Ignace de Loyola étaient hardis : s'ils ne s'étaient trompés, quel bien ils eussent pu faire! Ledru-Rollin fut un grand homme. Mais le paradis, la terre, s'aménage par la volonté du grand Architecte aux millions de millions de têtes, et *Prométhée* voit le séjour que préparent tous les hommes pour ceux d'entre eux qui vivront demain de la vie transitoire; il le voit, il le décrit; il mesure l'altitude des montagnes, il dit la longueur des fleuves, il sait toutes les espèces végétales, animales, que les hommes laissent subsister; il sait qu'il y aura encore des fraises; les fraises sont belles à voir et bonnes à manger; toutes les passions doivent être contentées.

Utopie que le *Paradis trouvé,* notre auteur le confesse; mais on ne conçoit, on n'imagine une utopie, en en ayant conscience, que pour avoir le moyen de faire mieux accepter une vérité; or, quelle notion intéressante est à dégager parmi toutes ces affirmations fantaisistes? Quelle idée a-t-on voulu mettre comme en lumière? Nous ne le devinons pas.

Ce qu'il y a d'original dans le système de Fourier n'a pas été compris; Figuier est considéré comme un grand savant.

Et le *Paradis trouvé* a trouvé des lecteurs! On a dû publier une seconde édition. F. G.

Les Doctrines des congrès ouvriers de France.
par Olivier de Ceinmair. E. Plon.

Dans sa préface, l'auteur déclare tout de suite quel est son point de vue. Il n'est pas favorable aux ouvriers. « C'est le cœur soulevé par le dégoût, l'âme envahie par la tristesse qu'il a entrepris de rendre compte des *grandes assises du travail,* tenues à Paris, à Lyon et à Marseille. Il n'aurait pas achevé la tâche qu'il s'était imposée, s'il n'avait cru remplir un devoir, le devoir d'un soldat de l'armée de l'ordre qui a vu l'ennemi et le signale. C'est pour cela qu'il a refoulé ses premières répugnances. Puissent ses faibles efforts... », etc. Voici quelle division il a adoptée. Il donne d'abord l'historique des congrès ouvriers de France, montre leur danger et les responsabilités encourues, enfin présente l'aspect des séances. Cela, c'est l'avant-propos. Voici l'introduction. Les doctrines socialistes y sont résumées brièvement, et leur filiation est établie selon l'esprit que nous avons indiqué. Puis vient un exposé des théories des congrès telles qu'elles se sont produites. Elles forment le précis des congrès ouvriers de France. Les discours prononcés par la majorité des orateurs y sont résumés d'après l'ordre qui a paru le plus logique à l'auteur. Le congrès de Marseille est de beaucoup le plus violent. Des renvois indiquent les séances où les opinions citées se sont produites. Ces renvois n'ont lieu que pour les opinions les plus avancées et pour lesquelles l'auteur craint d'être taxé d'exagération. Au reste, les orateurs ne sont pas nommés, « pour éviter de leur faire de la réclame ». M. de Ceinmar n'a pas cru devoir s'en tenir là, et dans quelques brèves considérations il a rangé méthodiquement les principaux arguments qu'il oppose « aux sophismes de la révolution ». Le livre se termine par une « conclusion où l'auteur indique quelques remèdes qui rendraient la santé à la société malade », etc. Divers documents utiles à consulter sont réunis dans l'appendice et les pièces justificatives.

Nous ouvrons le volume, page 36, et nous y lisons le passage suivant, qui décidément fait rêver. Il s'agit de l'éducation, de l'enfant, de la mère de l'enfant. — « Pour ce qui est du corps, il est évident, pour tout homme impartial, que la différence des fonctions physiques ne saurait, en aucun cas, être présentée comme un avantage de l'un des deux sexes sur l'autre. Si les organes sont différents, c'est qu'ils servent à des fonctions différentes. Ceci constitue une équivalence et non une supériorité ou une infériorité. Du reste, qui sait ce que nous réserve l'accumulation des siècles? Tout change dans le monde, l'espèce humaine comme les autres espèces d'animaux. Peut-être viendra-t-il un jour où *les différences sexuelles auront disparu,* et ce jour-là personne ne dira plus que la nature a créé l'homme supérieur à la femme. » Voici la réponse de M. Olivier de Ceinmair, qu'il faut remercier de nous avoir bien voulu signaler ce qui l'effraie dans les préoccupations des ouvriers révolutionnaires français. « Physiquement, dit-il page 102, et répondant aux lignes ci-dessus qui émanent du congrès de Marseille (séance du 22 octobre), physiquement, la femme est l'inférieure de l'homme. Sans parler de la différence des sexes, la taille de la femme est plus petite que celle de l'homme, sa force est moindre, son système osseux différent. En outre, ses grossesses et ses autres infirmités la placent au-dessous de l'homme, son protecteur-né. Quant aux arguments qu'on prétend tirer pour édifier un état social nouveau de la loi d'évolution des espèces, on ne saurait les admettre. D'après cette loi même, si les sexes se modifiaient, ce ne serait que dans des milliers d'années. Comment,

dès lors, raisonner pour le présent, en admettant une hypothèse si lointaine?»

M. de Ceinmiar est un homme de parti. La conciliation du travail et du capital aurait en lui un mauvais avocat. Il méconnaît les ouvriers qu'il calomnie et, disons-le aussi, il méconnaît les patrons, car les patrons aujourd'hui connaissent les questions économiques et sociales, et s'occupent de les résoudre avec bon sens et justice. M. C.

La Statistique humaine de la France, par J. Bertillon. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880. — Tome VIII de la *Bibliothèque utile.*

Depuis plus de vingt années déjà, les statistiques de la population de la France ont dénoncé, dans les recensements successifs qui ont été faits, une diminution continuelle de la quantité, proportionnellement à une unité constante territoriale.

Avec les chiffres, il n'y a pas de discussion possible; il ne reste plus, une fois les faits constatés, qu'à chercher les causes du mal et examiner s'il existe des remèdes à apporter à cet état de choses.

Beaucoup d'écrivains se sont préoccupés de cette question, et ont produit un nombre considérable de volumes pour établir des faits admis, et proposer des lois qu'ils jugeaient propres à modifier pour l'avenir les résultats acquis aujourd'hui.

Il est établi que ce n'est pas faute de mariages, que ce n'est pas non plus par excès de décès mais simplement faute de naissances, qu'il y a chez nous décroissance de population, et par suite de puissance et d'éléments de vitalité.

A quoi attribuer cette décroissance? D'abord aux nécessités de la subsistance, auxquelles on fait en France, plus qu'en tout autre pays, une attention soutenue, et cela est d'autant mieux prouvé, que dans les contrées où la propriété est très divisée les naissances sont en plus petit nombre qu'ailleurs.

Quant aux remèdes, la question devient complexe et du domaine de la démographie, science qui traite de la vie collective et puise ses études dans la haute philosophie.

Le livre très pratique de M. J. Bertillon n'a pour but que d'initier le lecteur aux côtés les plus simples de la grave question qu'il soulève; c'est surtout un exposé statistique qu'il présente, avec des observations sensées et des comparaisons entre la France et quelques pays étrangers.

L'émigration et la colonisation tiennent une place importante dans ce petit ouvrage, utile à consulter et appelé surtout à attirer l'attention des hommes compétents et qui aiment à s'occuper de ces problèmes d'économie politique appliquée. E. d'Au.

La Normandie, par Baudrillart. 1 vol. Hachette.

L'Académie des sciences morales et politiques a demandé ce travail au savant économiste. Ce qu'elle l'a chargé d'étudier, ce n'est pas l'agriculture, mais l'état moral et matériel des populations agricoles normandes dans le passé et dans le présent. Des missions analogues ont été confiées à M. le docteur Villermé, à M. Adolphe Blanqui, à M. Léonce de Lavergne, à M. Louis Reybaud. Ces études se présentent avec un caractère nouveau. Nous manquons, en effet, de monographies qui indiquent avec précision pour chaque province et qui permettent de déterminer pour l'ensemble de notre pays la situation morale et l'état économique des populations rurales. Les documents sont incomplets et dispersés, et rien ne dispense ni de l'effort qui peut les réunir et les coordonner, ni de l'étude directe nécessaire pour combler les lacunes, quelle que soit la source officielle ou non de ces documents. Au programme académique, M. Baudrillart a ajouté l'observation critique par l'histoire, et il faut l'approuver. La cause des jugements excessifs ou faux qu'on porte sur ces matières, dans un sens soit optimiste, soit pessimiste, est presque toujours l'absence ou l'ignorance de données exactes qui permettent de comparer avec quelque sûreté le présent et le passé. Toutes les fois qu'on a la chance favorable de pouvoir mettre la main sur ces documents, il faut les utiliser. C'est ce que l'auteur a fait pour certaines époques de l'histoire économique des classes rurales de la Normandie, assez mal connues il y a encore quelques années, mais que l'érudition la plus sagace a su tirer des vieilles chartes. Nos autres provinces rencontreront, pour éclaircir leurs origines, des hommes de profond savoir. Il suffit de ne pas décourager leurs recherches. Ces doctes sociologues sont moins rares qu'on ne le croit dans les départements.

Une question bien posée est, assure-t-on, à moitié résolue. Sans doute; mais il faut ajouter que les questions mal posées tiennent aux faits mal connus. Les formules vagues ne satisfont que les esprits veules. *On était plus heureux autrefois,* affirme l'un. A quoi le pessimiste réplique qu'*on était horriblement misérable autrefois.* Ce sont là des appréciations sans portée, parce qu'elles sont exprimées sans preuves. Ce sont des jugements de partisan que ne corrobore ni l'examen historique ni la connaissance approfondie des réalités actuelles. Ce qui est vrai pour une période ne l'est point pour une autre. Les points communs exceptés, différente est la situation au XIIIe et au XIVe siècle, au XVIIe et au XVIIIe.

Comparez, autant qu'il se peut, les consommations, les salaires, le régime de vie, le pouvoir de l'argent, la nature des dépenses spéciales à chaque condition, et n'oubliez pas l'état moral qui fait qu'on use bien ou mal de ses ressources, qu'on les dissipe pour des satisfactions fugitives ou grossières, ou qu'on sait, par de prévoyants calculs, les convertir en achats de terre et en épargnes. Telle forme de la propriété, la petite propriété par exemple, sera louée ou blâmée comme un fait non seulement d'ordre économique, mais d'ordre politique, par ceux qui y voient une création de la Révolution. On signalera tel fait relatif à la moralité ou à l'immoralité dans les campagnes comme une nouveauté. Encore faut-il s'assurer si ces assertions sont fondées et dans quelle mesure elles le sont. Ainsi, pour la division de la propriété, il n'est pas indifférent de savoir si c'est un fait factice et violent ou un fait naturel, et qui est sorti de la nécessité historique, c'est-à-dire de la force des choses et du libre jeu des transactions. Le mouvement n'est pas toujours le progrès.

A notre époque, il y a des nouveautés assurément, et de bien fécondes. L'histoire ne dément pas les améliorations, elle les atteste et les démontre. Nous sommes fiers, avec justice, des conquêtes dues à la science, à la civilisation, à la liberté du travail, qui portent à la fois sur le renouvellement favorable du sol et sur la condition de l'habitant. Il serait puérile et inique de ne pas admettre que notre

société, malgré ses lacunes et ses défauts, est encore et de beaucoup la meilleure et la mieux faite que le monde ait encore connue. C'est celle qui fait la moindre part aux arrangements artificiels, à la force dans ce qui est et doit rester libre. Mais faut-il que nos progrès nous rendent imprudemment confiants et aveugles? N'observons-nous pas aussi, par comparaison du passé, des symptômes nouveaux ou, jusqu'à un certain point, aggravés, dont il y a lieu de se préoccuper et de s'alarmer aujourd'hui? Comment ne pas porter son attention sur ce fait, que *la France se dépeuple*, et qu'elle se dépeuple surtout dans les régions les plus prospères, les mieux faites pour ouvrir un débouché abondant au travail humain? Lorsque la dépopulation ne se produit pas, l'augmentation s'opère avec une lenteur anormale, exceptionnelle, sans proportion avec nos ressources. Si l'observation l'établit, c'est un fait de sociologie bien étrange et bien propre aux méditations sévères, en présence de tous nos incontestables accroissements de richesse et de bien-être. Et que penser de l'*alcoolisme?* L'intempérance n'est pas un vice d'aujourd'hui, mais n'a-t-elle pas pris avec l'alcool une forme nouvelle, désastreuse, sans comparaison avec tout ce que l'on connaissait? Il ne s'agit plus, dans certaines régions, d'un excès plus ou moins fréquent, mais d'une tare endémique qui cause de véritables ravages. Si une enquête attentive démontre ce fait, il formera un singulier et humiliant contraste avec toutes les preuves qui attestent dans les campagnes le progrès de l'instruction et de la dignité individuelle.

Que de questions morales et matérielles la sociologie a encore à contrôler expérimentalement! De quoi s'agit-il dans ces missions organisées par l'Académie des sciences morales et politiques, sinon de connaître la France, de la bien connaître, pour l'aimer saine et forte, pour la maintenir dans sa santé et sa vigueur, et développer encore ses ressources de tout genre, pour la guérir, malade, si les remèdes comme nous n'en doutons pas, sont en notre puissance? Comment croire que des études consciencieusement sociologiques n'y aideraient pas d'une manière sérieuse?

L'ouvrage de M. Baudrillart est fort remarquable. Il n'abuse pas des généralités; il proscrit la polémique. La sociologie vise aux lois générales qui gouvernent les relations actives, mais elle pénètre avant tout dans le jeu réel et vivant des êtres et des choses, des intérêts et des passions, dans leur conflagration avec l'existence. Le combat de la vie, voilà ce qu'elle étudie et met à jour. M. Baudrillart satisfait irréprochablement à ce vaste et beau programme. Il indique d'abord sa méthode, puis il parcourt successivement les populations agricoles de la Normandie au moyen âge, au XVIe siècle, et arrive ainsi à 1789. Il étudie alors l'état actuel et l'état moral. L'état intellectuel vient ensuite. Il aborde la condition matérielle des populations rurales, l'aspect général des diverses régions, le rapport des occupations et du régime de vie avec le sol et le climat. Nous recommandons expressément les chapitres consacrés à la condition économique des ouvriers agricoles, des fermiers et des propriétaires ruraux, etc. Nous ferons de nouveau remarquer quel avantage il y aurait à ce que des documents complets et condensés, comme ceux que M. Baudrillart a rassemblés sur la Normandie, fussent réunis et formulés pour toutes les époques et toutes les provinces de l'ancienne France. Le livre de M. Baudrillart est un modèle, et comme il est intéressant!

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Les Secrets de la science, de l'industrie et de l'économie domestique, par le Dr A. Héraud. 1 vol. J.-B. Baillière et fils.

Le but que l'auteur s'est proposé est de vulgariser les notions usuelles fournies par la science, de donner au lecteur des renseignements pratiques d'une utilité générale et d'une application journalière. C'est ainsi qu'il a étudié dans son livre : en agriculture, le foin, le fourrage, la paille, l'orge, l'avoine, les animaux utiles et les animaux nuisibles, le choix de la vache laitière, les soins à donner aux abeilles, la culture des champignons, etc.; en hygiène, les soins de la bouche, de la chevelure, des mains, des pieds, etc; en médecine, les contusions, brûlures, les céphalalgies, les petits maux et les petits remèdes, tous les soins à donner avant l'arrivée du médecin; en médecine vétérinaire, la rage, les maladies contagieuses; en chimie pratique, les recettes et les procédés; en alimentation, les divers aliments et leur préparation, ainsi que leur valeur nutritive, etc.

L'économie domestique, comme l'on voit, remplit tout ce volume. L'ordre alphabétique a été adopté. L'auteur n'a pas voulu présenter un ouvrage didactique où tout s'enchaîne, mais un recueil de renseignements qu'on consulte suivant les besoins du moment; il a usé avec réserve du langage scientifique et a réussi à faire un index pratique à la portée de tous.

De nombreuses figures (205) ont été intercalées dans le texte. Le lecteur reconnaît mieux une plante utile ou un animal venimeux, il saisit mieux une opération de chimie, ou un procédé de fabrication, ou une opération familière d'économie domestique, lorsque la représentation figurée de l'objet vient compléter et faciliter la description. Enfin une table alphabétique très complète aide aux recherches et permet de trouver immédiatement et sans perte de temps le renseignement désiré. M. C.

Histoire du luxe, par Baudrillart. 1 vol. in-4°. Hachette.

Le quatrième volume comprend le luxe aux XVIIe et XVIIIe siècles, pendant la Révolution et pendant la période ultérieure. C'est le caractère moderne du luxe qui se présente cette fois sans l'accompagnement des déclamations et des peines qui, dans toute l'histoire ancienne et au moyen âge, ont été comme le revers et la revendication des manifestations vitales industrielles et artistiques. Citons le chapitre sur l'Espagne, centre du luxe au XVIIe siècle. L'auteur a surtout fait ressortir les progrès de l'aisance et l'application des arts à la vie privée au XVIIIe siècle, et l'influence du luxe français sur les nations étrangères.

Les trois cents dernières pages de ce curieux volume doivent être lues en entier. L'auteur aborde la question du luxe privé et du luxe public, et détaille avec soin toutes les formes du luxe pendant la Révolution, le luxe niveleur, le vandalisme et, comme pendant, les fêtes nationales. Le luxe dans ses développements extérieurs en France et chez les nations étrangères, depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours, provoque des réflexions qui mériteraient d'être reproduites. Un index alphabétique accompagne ce volume. Nous en extrairons le répertoire suivant, qui montrera les sujets traversés et mis

à jour par l'auteur dans la série historique : art et encouragement aux arts, — bibliothèques publiques, — censure du luxe, — comptes et dépenses des rois, — costumes, — bronzes, cristaux, marbres, porcelaines, tableaux, diamants, pierres précieuses, — domesticité, — étiquette, — expositions de l'industrie, — fêtes royales, publiques, nationales, — luxe funéraire, — glaces, — impôts du luxe, — jeu, — loterie, — logements, — lois somptuaires, — maison du roi, — mobilier, — musées, — musique, — noblesse, — opéra, — orfèvrerie, — paris, — industrie de la soie, — théâtres, — vandalisme. — Les auteurs cités sont tous indiqués dans l'index, et on peut retrouver les citations qui en sont faites et l'emploi que leur donne l'auteur.

Cet ouvrage est un compendium, une encyclopédie morale et sociale, et le vaste esprit qui a pu, sans s'y perdre, en rassembler et en bien distribuer tous les documents, en est sorti éclairé et raffermi. Nous l'analyserons au point de vue particulier des arts et des fêtes.

Nos fêtes publiques, quel qu'en soit l'éclat, manquent d'utilité et de grandeur morale. Le goût en persiste néanmoins en France, on l'a bien vu de 1790 à 1796 et sous l'Empire. N'avons-nous pas eu plusieurs fêtes depuis nos désastres de 1870, et qui ne sait qu'on en projette pour l'avenir ? Il y a dans les solennités publiques une grande idée : l'unité vivante de la cité ou de la nation dont nous partageons les épreuves, dont nous rappelons avec fierté les souvenirs ou les succès ; idée impérissable, qui assure à ces succès une immortelle durée ! Les amusements et les plaisirs n'en forment que l'accessoire. Nos fêtes publiques ou nationales répondent faiblement à cet idéal. Les éléments essentiels, invariables de ces célébrations ont toujours le caractère banal et frivole. Seule la revue militaire donne un imposant spectacle, parce qu'elle est l'image de l'unité armée de la patrie. La Révolution avait conçu le projet de rendre aux fêtes publiques la portée qui leur manquait et d'en faire un enseignement national ; elle échoua et n'aboutit qu'à un anachronisme de civilisation. Les fêtes nationales doivent être de leur pays et de leur temps, être surtout libres et spontanées. L'époque révolutionnaire elle-même en avait fait l'expérience heureuse dans la seule fête complètement belle qu'elle ait organisée, celle de la Fédération, dont le succès fut dû non seulement à la grandeur réelle du spectacle, mais à l'élan de l'enthousiasme dans l'illusion d'une heure de concorde. Dans l'époque moderne, nos fêtes peuvent recevoir encore de l'éclat, mais elles défaillent dans leur importance pratique et par la raison que la vie privée l'emporte chez nous sur la vie publique et lui fait concurrence. Les fêtes privées se multiplient et le divorce de la religion avec la vie nationale frappe de stérilité toute manifestation extérieure d'un sentiment public. Mais les grandes démocraties ont toujours su créer des solennités faites à l'usage de l'état social, et la France républicaine ne faillira pas à ses destinées. Quel profit il y aurait pour l'organisation de nos fêtes nationales à faire davantage appel aux artistes ! On l'a bien vu dans l'hiver de 1870, à l'admirable concert populaire où, chaque dimanche, M. Pasdeloup exécutait la plus belle et la plus grande musique. Toutes les manifestations patriotiques de Paris assiégé vinrent se rallier à l'art solennel dont ce chef d'orchestre éminent versait l'inépuisable torrent au peuple le plus artiste de l'univers. M. Baudrillart a rappelé ce fait et mérite d'en être loué.

La prédication par les arts est encore une manifestation du luxe que l'étude de l'histoire rend recommandable. Bien loin de trouver à blâmer chez nous un budget des arts et du luxe public, M. Baudrillart trouve ce budget dérisoirement insuffisant. L'État en France a remplacé et l'Église et les riches familles qui, au moyen âge, faisaient d'énormes dépenses pour les arts décoratifs, et il se croit quitte d'un tel ordre de service avec sept ou huit millions, en y comprenant les théâtres et la musique symphonique qui, d'ailleurs, est assez peu favorisée. Un tel budget peut sans inconvénient, et avec de très grands avantages, sous la réserve d'un bon emploi, être triplé ou quadruplé, sans quoi il reste misérablement au-dessous des besoins de la civilisation quand il s'agit d'un pays comme la France, où les particuliers contribuent fort peu aux grandes créations. En Angleterre, tout procède de l'initiative individuelle, qui se joint encore aux efforts de l'État, quand il se décide à en faire, comme dans l'exemple de South-Kensington. Dans cette prédication par les arts, M. Baudrillart, après avoir loué l'initiative de MM. Pasdeloup, Colonne et Lamoureux, applaudi à l'érection d'un Opéra populaire, n'a nulle envie de se faire l'avocat du grand Opéra, tel qu'il est constitué avec son parti pris d'exclusion nationale. Il blâme l'ostracisme porté sur cette scène contre Berlioz, ce compositeur français qui ne compte d'égaux que Bach, Mozart et Beethoven. Il critique la chorégraphie désormais anéantie et ridiculisée sur les planches où *Taglioni* se fit applaudir. Il déplore les excès de luxe qui se montrent à ce théâtre dans une décoration puérilement surchargée et des exhibitions aussi coûteuses que monotones et fausses. En revanche, il demande qu'on crée un opéra populaire, moins coûteux, aussi grandiose, et qui unirait à une mise en scène simplement et très purement artistique une musique faite pour réveiller les sentiments les plus nobles et les plus élevés. M. C.

Le Livre du petit citoyen, par Jules Simon. 1 vol. Hachette.

Ce petit volume appartient à la Bibliothèque des écoles et des familles. Il est très élégant d'édition, de format, de couverture, de frontispice, et le texte est des plus intéressants. C'est la forme anecdotique de Franklin, dans *Le Bonhomme Richard*, qui est reproduite ici avec plus d'ampleur et de variété. Cet opuscule est savamment écrit, bien pensé, et évidemment il y aura là un succès. Nous sommes d'abord introduits dans le village de Saint-Jean-Brévelay. La mise en scène place le petit citoyen en présence de la vie politique et sociale, et successivement se révèlent à lui la loi, le maire, le mariage, l'école, le devoir militaire, l'impôt, le notaire, la caisse d'épargne, la fabrique, le juge, la cour d'assises, les élections, les pouvoirs publics, l'administration et tout ce qui concerne la vie et la complexité d'agitations dans la société civilisée. Dans le frontispice, on ne voit pas d'église ; il n'en est pas parlé non plus dans le volume. Il serait oiseux d'en faire une chicane à M. Jules Simon, mais il faut constater cette suppression qui, sans doute, n'est pas irréfléchie et qui prouve une fois de plus que le monde actuel a fait divorce avec la religion et la philosophie, ou plutôt que la philosophie et la religion n'ont pas su encore mettre d'accord le monde actuel avec le problème de nos destinées.

M. C.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

La Marine à l'Exposition universelle de 1878, ouvrage publié par ordre de M. le ministre de la marine et des colonies. Deux beaux volumes grand in-8° avec 102 figures dans le texte et deux atlas en plans contenant 161 planches. Paris, 1879, chez Gauthier-Villars et chez Hetzel. — Prix : 80 fr.

Cette importante publication, rédigée par une commission spéciale, présidée par M. l'amiral Jauréguiberry, depuis ministre de la marine, n'est pas un simple compte rendu des modèles de navires et autres appareils exposés par la marine française ainsi que par les gouvernements ou armateurs étrangers; c'est une revue générale de l'Exposition faite au point de vue des officiers et ingénieurs de la marine, c'est-à-dire une série de rapports sur tout ce qui, dans l'Exposition, a paru susceptible de les intéresser. Ce cadre, indéterminé, est très vaste, car il est peu de sections de l'Exposition qui n'aient eu directement ou indirectement de l'intérêt pour les marins. Ainsi nous voyons dans ces deux volumes des chapitres consacrés aux microphones et téléphones, à la plume électrique de M. Edison, aux appareils Jablockoff, aux pétrins mécaniques, aux fours portatifs pour cuire le pain des armées en campagne, aux lessiveuses à vapeur, aux filtres, à l'utilisation industrielle de la chaleur solaire, aux machines à vapeur terrestres, aux locomotives sans feu qui seront peut-être utilisables dans les arsenaux de la marine, etc., etc., et le tout est étudié avec une grande compétence, sans entraînement, sans enthousiasme, d'une manière très instructive pour les industriels étrangers à la marine qui auront besoin de se renseigner sur ces divers articles. Il eût été facile d'étendre beaucoup cette revue : on y a même oublié des choses qui touchent de très près à la marine, telles que l'hygiène et l'alimentation à bord des navires. La plus grande partie de l'ouvrage est néanmoins consacrée à des questions navales et à des industries qui interviennent dans la construction des navires. Nous ne pouvons entrer ici dans des détails techniques, mais nous devons parcourir rapidement les résultats indiqués et les conclusions des principaux chapitres.

Parlons d'abord des grands bâtiments de combat. La marine française avait exposé les modèles de six cuirassés de premier rang. Celui de *l'Amiral Duperré,* dont la construction n'est pas encore terminée, est le dernier mot du cuirassé tel qu'on le comprend aujourd'hui. Ce navire aura $97^m,50$ de longueur de carène, plus de 20 mètres de largeur et 10,487 tonnes de déplacement, d'après les prévisions du plan. La coque est presque entièrement en acier et l'épaisseur de la cuirasse atteint 55 centimètres; son artillerie se composera de 4 canons de 34; ses machines produiront 8,000 chevaux de force quand on fera usage du tirage forcé, et sa vitesse dépassera 14 nœuds (environ 26 kilomètres à l'heure). Sa surface de voilure sera de 2,400 mètres carrés. Enfin le prix de la coque et des machines atteint déjà près de 13 millions, et, si l'on ajoute à cette somme la valeur de l'artillerie, de la mâture et de tout le matériel d'armement, on entrevoit à quel taux élevé s'élèvera le coût des cuirassés réalisant les *desiderata,* sans cesse croissants, de l'opinion qui a prévalu au cours des dernières années. Les marins de profession, sans oser blâmer ouvertement ces colossales constructions, voient avec inquiétude des expériences si dispendieuses et sont loin d'être rassurés sur les qualités d'évolution des navires de ce type et sur les garanties de sécurité qu'ils présenteront dans les diverses circonstances de navigation et de combat.

Les auteurs de l'ouvrage dont nous rendons compte montrent le même scepticisme à l'égard des formidables garde-côtes et monitors pour lesquels l'Angleterre a fait d'immenses dépenses. Ils voient avec plus de faveur nos cuirassés de second rang, dont *le Duguesclin* est l'expression la plus parfaite. La longueur de la carène de celui-ci, à la flottaison en charge, n'est que de 80 mètres, et son déplacement n'atteint pas tout à fait 6,000 tonnes. Mentionnons ensuite, comme bâtiments dignes des plus grands éloges, les *croiseurs* de première classe, dont la France et l'Angleterre seules ont produit de rares spécimens, à cause de leur énorme prix de revient. Grâce à sa vitesse de 17 nœuds (31 kilomètres à l'heure), « notre croiseur de première classe est toujours assuré de ne laisser échapper ni navires de commerce ni paquebots, quelque rapides qu'ils soient, et il est également assuré de pouvoir se soustraire à tout navire cuirassé. Grâce à son artillerie relativement considérable et à sa batterie couverte, il peut accepter la lutte avec tout croiseur ennemi ». Disons que leur longueur est également de 100 mètres environ et n'insistons pas sur les autres bâtiments de la marine militaire. Parmi ceux de la marine de commerce, nous voyons au premier rang les paquebots des grandes lignes; ce sont des navires très allongés, atteignant jusqu'à 155 mètres de longueur (le *City of Berlin*). Ils sont construits en fer, mais l'acier commence à se substituer à ce métal et son règne est prochain. De grands progrès ont été accomplis dans leur construction depuis une dizaine d'années, et de très grandes économies ont été réalisées sur le charbon, dont la consommation descend souvent au-dessous du chiffre de 1 kilog. par force de cheval, lequel était considéré, il y a une vingtaine d'années, comme une limite idéale inaccessible. En même temps, le poids de la machine s'abaisse au-dessous de 200 kilog. par cheval. Ces machines sont à haute pression et à longue détente avec un cylindre spécial pour la détente (système Wolf ou Compound). Des progrès correspondants ont été accomplis du côté des porteurs de marchandises : on a construit, en vue du transit par le canal de Suez, un nouveau type de bâtiments en fer très avantageux. Le rôle autrefois si brillant de la marine à voiles est aujourd'hui très affaibli;

par suite du perfectionnement des machines et de la réduction de dépense de combustible, on se trouve conduit à leur préférer presque partout les navires à vapeur. Même dans les navires à voiles, le fer s'est imposé généralement pour la construction des coques.

Le deuxième volume est consacré à l'étude des machines à vapeur, tant marines que terrestres, à l'artillerie, aux instruments de navigation, aux matières premières, à l'outillage des chantiers et à une multitude de questions diverses. Les auteurs ont non seulement décrit les systèmes de machines et de chaudières qui ont fait leurs preuves, mais aussi un certain nombre d'inventions à apparences paradoxales et dont il est bon de tenir compte, attendu que plusieurs d'entre elles sont susceptibles d'un grand avenir.

Tous les constructeurs de machines se préoccupent aujourd'hui de rechauffer la vapeur pendant sa détente, et ils s'appliquent à ne pas étrangler la vapeur à son entrée ni à sa sortie, précaution dont l'importance n'a été comprise que très tard. De plus, les condensateurs de surface sont entrés dans la pratique courante. C'est la réunion de ces diverses améliorations qui a permis de tant réduire la dépense de combustible, car le système de chauffage est toujours le même et la forme des chaudières a seule subi quelques modifications. On entrevoit que l'usage de pressions de plus en plus hautes rendra général l'emploi des chaudières tubulaires, soit du genre de celles des locomotives, soit du système Belleville, à flamme hors des tubes. Remarquons à cette occasion que les générateurs Belleville se sont acquittés à leur honneur de l'épreuve sur une grande échelle à laquelle ils ont été soumis pendant toute la durée de l'Exposition.

Il y a dans le chapitre des matières premières, relativement aux cordages et aux toiles à voiles, des choses intéressantes et peu connues. On fait maintenant des cordes en fils d'acier, d'un acier spécial, et elles sont beaucoup plus résistantes à poids égal que celles de chanvre. Pour les toiles à voile, ce n'est ni le coton ni le chanvre, mais uniquement le lin qui doit être employé ; les motifs en sont déduits tout au long. Mais nous croyons inutile de les rapporter et nous nous arrêtons ici, ne pouvant parler de tout.

Dr L.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Promenades archéologiques. *Rome et Pompéi,* ouvrage contenant sept plans, par Gaston Boissier. 1 vol. Hachette.

L'auteur est déjà connu par des publications de sociologie fort intéressantes. Ses études sur les ouvrages et sur la vie de Terentius Varron, sur l'opposition à l'époque des Césars, sur Cicéron et ses amis, sur la religion romaine depuis Auguste jusqu'aux Antonins, lui ont donné un renom favorable, qu'augmentera son livre nouveau sur Rome et Pompéi. L'auteur y a consigné le résultat des fouilles exécutées dans ces derniers temps. Il a établi par quelques exemples combien les études archéologiques éclairent la sociologie et l'histoire. Son chapitre sur les catacombes en est une preuve émouvante.

Les catacombes sont le lieu où les morts étaient enterrés par les premiers chrétiens, imitateurs des traditions funéraires importées d'Orient. Ils tenaient cette habitude des juifs qui ne faisaient que suivre la coutume des peuples au milieu desquels ils s'étaient installés. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des catacombes. Beulé et Flaubert ont constaté à Carthage l'existence de sépultures semblables, et Renan en a vu dans la Phénicie. L'Asie-Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre. Il y en a même chez les Étrusques, toujours en raison de l'origine orientale. Ce qu'on en découvre à Rome a donc sa source dans l'imitation funéraire de l'Orient et dans l'importation des nationaux d'Orient rassemblés à Rome. Il est certain aujourd'hui que les catacombes chrétiennes à Rome sont l'œuvre des chrétiens, qu'elles ont été creusées par eux et pour eux, qu'elles sont le plus ancien monument du christianisme à Rome, qu'elles renferment les souvenirs des temps de persécution et des jours de triomphe, et la preuve de la diffusion rapide du christianisme. L'accroissement indéfini et subit de ces cimetières, la nécessité d'ajouter sans cesse de nouvelles galeries aux anciennes et de serrer les tombes les unes contre les autres semble correspondre au développement si merveilleusement prompt du christianisme.

Cette immense étendue des catacombes suggère une autre réflexion. Les sépultures païennes auxquelles on ne peut s'empêcher de les comparer étaient beaucoup moins vastes et n'abritaient qu'une famille, les affranchis d'un même maître, les membres d'un même collège ou les pauvres gens qui s'étaient associés pour se bâtir à moins de frais une tombe commune. C'est dans un sentiment tout autre que se sont réunis les chrétiens désireux de dormir ensemble aux catacombes. Leur patrie, leur naissance, leur famille, leur fortune étaient très diverses. Ils n'appartenaient pas aux mêmes métiers et rarement ils s'étaient rencontrés dans la vie. Le seul lien qu'ils avaient entre eux était la religion ; mais ce lien était devenu si fort qu'il avait remplacé tous les autres. Les chrétiens ne voulaient être ensevelis qu'avec leurs frères. C'était une innovation grave et l'indice d'une manière nouvelle de considérer le mysticisme. Chez presque tous les peuples anciens, la religion ne se séparait pas de la famille et de la patrie. Le christianisme distingua le premier ce que toute l'antiquité avait confondu. On cessa dès lors d'adorer les dieux domestiques ou nationaux. La religion exista par elle-même en dehors de la famille et de la cité et au-dessus d'elles. Beaucoup de ceux qui sont enterrés aux catacombes possédaient ailleurs des tombes domestiques. D'autres avaient droit à être ensevelis

parmi les gens de leur condition avec lesquels ils avaient passé leur vie, qui ont voulu reposer dans un des grands cimetières chrétiens. Ils ont renoncé volontairement à ce voisinage de parents et d'amis qu'on avait regardé jusque-là comme une des plus grandes consolations de la mort. Ils ont pris place à leur rang auprès d'inconnus qui venaient souvent des pays les plus éloignés et à qui rien ne les rattachait que leur croyance. Esclaves, affranchis et hommes libres, Grecs, Romains et Barbares oublièrent toutes ces diversités de fortune ou d'origine pour ne se souvenir que de leur religion commune. Rien n'était plus contraire aux sociétés anciennes que cette séparation qui s'accomplit alors entre la famille ou l'État et la religion. Elle est l'œuvre du christianisme et c'est aux catacombes qu'elle se manifeste avec le plus d'évidence.

Comment l'art chrétien est né, M. Boissier le déduit ensuite et prouve que c'est des catacombes qu'il est sorti. Cet ouvrage est ainsi toute une ouverture sur la sociologie et ses appartenances. A propos de la ville de l'empereur Adrien, apparaissent les constructions magnifiques des Romains, les théâtres, les bibliothèques, les salles des lectures publiques, la campagne, les villas et la villégiature, avec toute une visée nouvelle sur la manière dont les Romains comprenaient et aimaient la nature et s'accommodaient d'une vie équilibrée à la ville et à la campagne et de tout l'art qui en sortit pour leur bien-être et leurs plaisirs. Pompéi fournit à l'auteur toute une description intéressante de la vie provinciale sous l'empire romain. Il avait été bien difficile de la connaître, cette existence des provinces. Pompéi nous la met sous les yeux. Tout l'empire reproduit les usages de Rome. Néanmoins il y a un mouvement autochtone et spontané que Pompéi nous révèle dans l'existence des ouvriers et des pauvres gens. Nous voyons dans Pompéi comment tout cela travaillait, vivait, habitait, s'occupait, se divertissait soit au cabaret, soit au théâtre, et enfin comment se pétrissait dans ses intrigues, ses compétitions et son commerce, la matière électorale, aussi peu noble et digne à cette époque qu'aujourd'hui. C'est un chapitre bien curieux et bien piquant.

Les cartes et plans qu'on a joints à ce volume pour en rendre la lecture plus aisée sont empruntés à des auteurs connus et estimés du public, à Canina, à Nibby, à Dutert. La carte nouvelle qui représente l'état actuel des fouilles d'Ostie est due à un architecte de l'Académie de France, M. Laloux. Le livre s'appuie sur les plus récentes informations archéologiques, et, grâce à un dernier voyage expressément entrepris, l'auteur a pu nous reproduire l'état exact des fouilles à la fin de 1879. Cet ouvrage est d'une lecture appétissante et instructive. Que de clartés nous y sont données sur les origines de nos arts, de nos industries, de nos mœurs si dissemblables en apparence et qui, cependant, sont la monotone répétition des médiocres et banales traditions de l'humanité depuis qu'elle se traîne et végète sur la planète!

A propos d'Ostie, nous indiquerons les réflexions de M. Boissier. Elles montreront à quelle élévation sociale s'élève chaque étude de ce beau livre : « Il faut aujourd'hui un violent effort d'imagination pour réveiller dans leur grandeur les souvenirs historiques sur cette plage muette. Tout y est si changé, tout y paraît si calme, si mort, qu'on a peine à se figurer l'époque où elle était animée par le mouvement de la vie et l'activité des affaires. Et pourtant cette solitude contenait une des villes les plus bruyantes du monde. Des campagnes fertiles occupaient la place de ce désert. A l'endroit où l'on n'aperçoit plus que des sables arides, il y avait de beaux ombrages et des jardins qui produisaient des fruits délicieux... J'ai souvent entendu dire à Rome que cette antique prospérité pouvait revenir; qu'en cultivant mieux le pays on l'assainirait; qu'il serait aisé d'en chasser la fièvre en donnant un écoulement aux eaux qui croupissent, et qu'on arriverait ainsi à reconquérir tout ce grand territoire inutile. Il semble que cette ambition est de nature à tenter l'Italie. Les Italiens ont cette heureuse fortune, après tant d'autres, que pour s'étendre ils n'ont pas besoin d'attaquer leurs voisins, et qu'ils peuvent faire des conquêtes sans sortir de chez eux. Ils ont raison de prétendre qu'ils n'ont pas encore racheté tout l'héritage paternel; mais cette partie d'eux-mêmes dont ils n'ont pas repris possession, cette *Italia irredenta* qui les occupe et les passionne, elle est chez eux, dans leur pays, à leurs portes. Auprès de leurs grandes villes, si vivantes et si belles, ils trouveront, s'ils le veulent, des villes mortes à ranimer. Au lieu d'entretenir cet état militaire qui les épuise et d'avoir toujours l'oreille tendue vers les moindres bruits de discordes extérieures pour en profiter, ils peuvent s'occuper à repeupler leurs déserts, à cultiver leurs terres stériles, à rendre enfin à l'Italie tous les riches territoires que la négligence ou la barbarie des siècles précédents lui a fait perdre. »

Tel est cet ouvrage auquel il ne manque, pour être complet, que d'être enrichi d'illustrations copieuses, exactes et tenues sans cesse en renouvellement.

M. C.

Mémento du Salon de peinture et de sculpture en 1880, par Henri Olleris. Paris, librairie des Bibliophiles. — Prix : 1 fr.

Hâtons-nous de signaler, en regrettant vivement qu'elle n'ait pas paru plus tôt, une charmante et utile publication, qui, sous le titre de *Mémento du Salon de peinture et de sculpture,* donne la description des œuvres les plus remarquables de l'Exposition. Le *Mémento,* guide indispensable aux personnes qui veulent voir rapidement et avec fruit, est aussi un carnet de souvenirs qu'on aimera à conserver, et dont la collection sera des plus intéressantes. Il a été rédigé avec le plus grand soin par M. H. Olleris, qui en a fait une œuvre de critique, et l'impression en a été exécutée par la maison Jouaust. O. V.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE

Remarques sur la langue française, par VAUGELAS, nouvelle édition comprenant le texte de l'édition originale, des remarques inédites, une clef inédite de Conrart, tous les commentaires du XVII[e] siècle, des notes nouvelles, une introduction et une table analytique des matières, par A. CHASSANG. 2 vol. in-8°. Versailles, Cerf et fils, et Paris, J. Baudry, 1880.

Former une bibliothèque historique de la langue française, c'est la tâche dont s'est chargé M. Chassang. On ne peut mettre en doute la compétence de ce grammairien en tout ce qui regarde la philologie, — des travaux très remarquables et très remarqués lui ont assuré une légitime autorité; — on ne peut davantage mettre en doute l'importance de la collection qu'il a entrepris de composer, — elle ne servira pas peu à illustrer, sinon les origines, du moins les diverses phases de développement de notre langue.

Le premier ouvrage paru est le traité de Joachim du Bellay, *De la Défense et Illustration de la langue française;* le second, le livre des *Remarques* de Vaugelas. Nous sont annoncés, comme étant sous presse ou en préparation, les ouvrages si précieux des deux Étienne, le *Dictionnaire* de Nicod, et les *Recherches* de Pasquier; ce sont là tous les travaux d'érudition du XVII[e] siècle.

Ce n'est que depuis assez peu de temps que les études de philologie et de linguistique ont été, chez nous, remises en honneur; conduites ainsi qu'elles ne l'avaient jamais encore été, elles fondent comme deux sciences toutes nouvelles. Leur objet est défini, leur méthode assurée, et les premières investigations de nos érudits laissent espérer des découvertes intéressantes pour le philosophe et pour l'historien.

Peut-être sommes-nous encore aujourd'hui inférieurs aux Allemands, dont les travaux sur nos dialectes, sur nos patois, sont très dignes de considération, mais le moment n'est pas éloigné où nous serons devenus leurs rivaux. Ce n'est pas seulement la langue du XVII[e] siècle qu'il nous faut étudier, c'est aussi celle des siècles qui précèdent, et celle encore du siècle qui suit.

Une langue n'est jamais fixée; le sens des mots s'altère bien vite; et comme l'usage est le grand maître du langage, il est bon que des grammairiens s'emparent du gouvernement de l'usage. Nous sommes — nous l'avouons — pleinement conservateurs en grammaire; nous sommes peut-être même réactionnaires; il ne nous déplairait pas de voir nos écrivains plus soucieux de conserver aux termes qu'ils emploient le sens qu'ils ont étymologiquement. Le mois passé, on reprochait à Racine d'avoir commis une faute contre la langue.

Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,

a-t-il dit; ce n'est pas *du milieu,* mais *au milieu* qu'il eût dû écrire, prétendait la critique. La critique avait tort et Racine a eu raison; mais le mot *exterminer* a perdu sa signification première; il voulait dire, il y a deux cents ans : éloigner, rejeter hors des limites; il veut dire maintenant: frapper, frapper violemment. Certains qui parlent, qui lisent, goûtent un plaisir très vif, s'ils retrouvent, sous un mot, le sens du radical; ce sont des délicats, des raffinés; mais n'est-ce pas pour eux que les auteurs composent des ouvrages? Folie, veut-on objecter, que de prendre un tel soin du sens des mots; les idées, les pensées, voilà ce qui est seulement considérable. La langue est toujours belle, quand elle exprime de nobles aspirations, de grandes conceptions. Mais non; il est nécessaire de bien penser, de sentir noblement, nous le disons, mais nous disons aussi qu'il est utile, qu'il est agréable de traduire bien ce qui est bien pensé.

M. Chassang aime notre vieille langue; son *introduction* aux *Remarques* n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage qu'il nous donne; il retrace la vie du sieur de Vaugelas mieux qu'on ne l'avait jamais fait; il nous analyse les écrits qu'il nous a laissés; il nous parle de ses devanciers, des Dolet, des Pasquier, des Ramus, puis de ses contemporains; il nous dit l'influence qu'il a exercée sur l'hôtel de Rambouillet; il nous expose enfin sa doctrine toute sage et mesurée.

Les *Remarques,* accompagnées des commentaires du XVII[e] siècle, et de notes très nombreuses, sont devenues un traité très précieux; elles ont leur place marquée dans la bibliothèque de tout « honnête homme ».

F. G.

Le Latin pour tous, par M. V. COLLIN. Chez A. Ghio.

Ce recueil pourrait être intitulé *la Citation latine à la portée de tout le monde.* Il est appelé à rendre quelques services. Que de personnes ignorant le latin ou l'ayant tout à fait oublié désirent se rendre compte du sens et du réel intérêt de ces aphorismes tirés ou non des auteurs et qu'elles rencontrent à chaque instant dans les articles de journaux ou de revues! Et nous n'avons pas seulement en vue nos aimables lectrices, mais tous ces hommes affairés qui n'ont pu aborder ou ont dû abandonner l'étude des belles-lettres, sans renoncer à la lecture des écrits périodiques ou des ouvrages qui font sensation. La seconde partie du compendium de M. Collin est plus originale que réellement utile. Quant à la première partie, elle donne lieu à quelques critiques. D'abord aux mille exemples qu'elle contient on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, tels que *Optimi pessima corruptio, Manuum lotio fit post epulas, Aquila non capit muscas, Oculis venantem viros,* etc. Pourquoi, suivant le précédent établi si singulièrement par le dictionnaire Larousse, introduire dans les citations latines l'apostrophe de Galilée: *È pur si muove?* C'est un piège tendu aux illettrés. Quant aux citations grecques, anglaises et allemandes, il fallait ou les élaguer ou en accroître le nombre. C'est trop ou trop

peu. Enfin M. Collin n'aurait-il pas donné plus de prix à sa compilation en indiquant l'ouvrage et le passage même d'où chaque exemple avait été tiré, au lieu de se borner à citer l'auteur, toutes les fois que cela était possible? Au reste, aux travaux de ce genre n'est pas applicable le *Nescit vox missa reverti* (n° 563). M. Collin, qui s'est trop pressé de publier ce premier recueil, aura tout le loisir, dans une seconde édition, de parer aux imperfections et aux lacunes que nous lui signalons en même temps que le proverbe suivant qu'il a oublié, et dont Napoléon faisait un fréquent emploi : *Cuique diei sufficit malitia sua.* H. G.

A travers la grammaire française, par M. V. Collin, auteur du *Latin pour tous*. Librairie Ghio.

C'est sous ce titre peu prétentieux que vient de paraître un petit *vade-mecum* propre à résoudre immédiatement bien des difficultés. Peu de définitions, moins encore d'explications et point de théories : elles seraient superflues, étant donné le nombre d'ouvrages spéciaux écrits sur la matière. En raison de la disposition alphabétique et de l'aspect typographique choisis, les cinquante-quatre pages de l'opuscule, faciles à retenir, sont plus faciles encore à consulter. Voulez-vous savoir ou rappeler à votre mémoire défaillante comment s'écrit tel verbe à tel temps peu employé, si certain participe souffre l'accord ou s'y refuse, et quelle est la différence qui existe entre des locutions qu'on prendrait au premier abord l'une pour l'autre? Chaque question reçoit promptement une réponse dans cette brochure essentiellement portative. Il faudrait ailleurs des recherches, pénibles pour beaucoup, infructueuses pour quelques-uns, longues pour tous. Le paragraphe relatif aux mots composés nous a paru plus complet que tout autre. Il n'occupe pas moins de douze feuillets de trente-cinq lignes. H. G.

PHILOLOGIE

Manuel de philologie classique, d'après le *Triennium philologicum* de W. Freund et les derniers travaux de l'érudition, par Salomon Reinach, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1880.

M. Reinach, dans sa préface, dit avoir, au cours de ses études, regretté parfois de ne pas posséder un manuel de philologie; il avait bien des dictionnaires, « mais un manuel, même médiocre, a toujours sur un dictionnaire, même excellent, l'avantage d'être un *mémento*. On ne lit pas un dictionnaire, on le consulte : un manuel peut se lire, et, s'il est bien fait, il doit pouvoir se relire avec plaisir. » Le manuel qu'il regrettait de n'avoir pas, il l'a rédigé d'abord pour lui, résumant en un cahier de trois cents pages les six volumes du *Triennium philologicum*, ensuite pour nous, après avoir, l'autorisation demandée à M. Freund ayant été obtenue, corrigé et recorrigé son résumé d'école. Son manuel sera lu, et, comme il est bien fait, il sera relu, relu souvent.

Sur chaque sujet d'étude, le texte et les notes; le texte qui comprend deux parties : l'une, imprimée en petit caractère, traitant la question d'une manière toute savante; l'autre la rattachant à l'ensemble des connaissances générales quant au même ordre de faits; les notes, qui renvoient aux sources, qui signalent les dernières découvertes, qui indiquent les ouvrages anglais, allemands, latins, français, à consulter.

Et nombreux sont ces sujets d'étude. Ils sont rassemblés en douze livres : *Objet et histoire de la philologie; — Bibliographie de la bibliographie; — Épigraphie, paléographie, critique des textes; — l'Art antique et son histoire; — Numismatique; — Grammaire comparée du sanscrit, du grec et du latin; — Histoire politique et littéraire, philosophie et science de l'antiquité; — Musique et orchestique des anciens; — Métrique des anciens; — les Antiquités de la Grèce; — les Antiquités romaines; — Mythologie.* M. Reinach s'excuse d'avoir sacrifié presque complètement l'histoire littéraire et politique de la Grèce et de Rome; nous croyons qu'il a fort bien fait, comme nous croyons qu'il a eu raison de donner à l'épigraphie, à la numismatique, au droit privé des Grecs, à la bibliographie générale, surtout à la grammaire et à la mythologie comparées, les développements que pouvait comporter le cadre choisi; ces sciences sont encore relativement peu familières; elles ne sont exposées que dans des ouvrages très spéciaux, sous une forme nullement élémentaire, tandis que la critique des événements accomplis dans et par la Grèce ancienne, dans et par la Rome des consuls, des Césars, tandis que l'examen des littératures hellénique et latine sont un objet d'études fort habilement dirigées par ceux de nos élèves qui suivent les classes de l'enseignement secondaire.

C'est à leur usage que ce manuel a été composé, et nous souhaitons vivement qu'il prenne place dans chacune des bibliothèques d'études de nos lycées et collèges. Le *Dictionnaire des antiquités* de Saglio et Daremberg, dont les six premiers fascicules seulement sont d'ailleurs publiés, est d'un prix élevé; en supposant qu'une décision ministérielle ne vînt pas à recommander à chaque proviseur l'achat d'un certain nombre d'exemplaires de ce manuel, il est d'un coût assez modeste pour que nos élèves n'hésitent pas à se le procurer. Il ne leur sera pas utile, il leur est nécessaire. Les deux parties du texte sont bien faites pour satisfaire leur curiosité, et les notes, plus précieuses peut-être que le texte lui-même, ne serviront pas peu à leur montrer, par la nomenclature des ouvrages des philologues de tout pays, que les études qu'ils commencent de poursuivre ne sont qu'une préparation à des études plus hautes qu'il leur sera loisible d'acquérir, à leur inspirer et le respect et le goût du travail.

Ce ne sont pas seulement les élèves qui tireront grand profit du manuel de M Reinach, ce sont aussi les professeurs, aussi ceux d'entre nous qui s'intéressent à tontes les questions d'art, de linguistique. Les professeurs y trouveront comme un catalogue raisonné des traités auxquels il leur faut recourir pour, alors qu'ils font expliquer un discours de Démosthène, une satire de Juvénal, pouvoir donner tous les renseignements qu'ils prévoient devoir être comme appelés par un mot ou un autre. Et, pour l'homme de goût qui croit bien qu'il aurait perdu sa journée s'il n'avait lu une pièce de vers ou une belle page écrite par l'un de nos conteurs, s'il n'avait considéré un édifice, une statue, un tableau, une eau-forte, s'il n'avait entendu quelques phrases de Beethoven, de Berlioz, pour celui-là, disons-nous, le *Manuel de philologie* est encore un livre à lire et à relire.

M. Reinach appelle sur son volume toutes les sévérités de la critique, promettant de tenir compte de toutes les observations qui lui seront communiquées. Nous n'avons pu parcourir que trop rapidement son manuel pour dire s'il y aurait lieu d'ajouter ou de retrancher ici ou là quelques pages, de corriger ou de modifier dans tel ou tel chapitre tel ou tel passage; le livre nous paraît fort bien composé : c'est un traité très élémentaire, mais aussi très substantiel, vraiment écrit en connaissance des derniers travaux de l'érudition. F. G.

ROMANS

Séraphin et C[ie], par VAST-RICOUARD. Paris, Ollendorff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quand un romancier attrape le succès, il est rare qu'il n'en abuse pas aussitôt pour galvauder le talent qu'on lui reconnaît et perdre celui qu'il aurait pu avoir. Les meilleurs ont souvent donné dans ce panneau que tend aux écrivains la hâtive et parfois artificielle éclosion de la notoriété à Paris. Aussi faut-il savoir gré à MM. Vast-Ricouard de n'y être point tombés. Ils ont bien continué à exploiter la veine des *Vices parisiens,* qui ont valu à *Claire Aubertin* son rapide succès, et ils accentuent même leur manière réaliste dans leur nouveau roman; mais ils le font d'une main plus sûre, et non, comme on pouvait le craindre, en lâcheurs de copie. Au lieu de profiter de la vogue pour se répandre en quantité, ils semblent avoir voulu, au contraire, dans *Séraphin et C[ie]*, se concentrer en qualité. Les effets sont moins gros, moins en enluminure. Les caractères sont plus fouillés. Le parti-pris réaliste se manifeste seulement dans la brutalité de la photographie, et non dans une charge exagérée. Le style aussi est en progrès, plus soigné, plus précis, plus psychologique, si je puis dire. Étant donné le but que visent les deux jeunes auteurs, j'estime qu'ils l'ont visé de leur mieux cette fois, et qu'ils l'ont même à peu près touché. Cela existe, cela se tient, cela fait œuvre. Que cela doive plaire à tout le monde, non! Les optimistes ne s'accommoderont jamais d'une littérature qui dépeint le mal uniquement et qui le montre triomphant comme souvent dans la vie. Les gourmets de langue ne savoureront pas non plus cette prose un peu banale, qui n'a pas même le pimenté de certains naturalistes. Mais, en résumé, le livre a sa valeur et dénote une sincérité qu'on n'attendait pas, je l'avoue, chez ces casseurs de vitres dont le naturalisme tout d'abord avait paru bien tapageur pour être naturel. Plus de travail et moins de tam-tam, cela va bien.

Les Belles Amies de M. de Talleyrand, par M[me] MARY SUMMER. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'entreprise était hardie de mettre Talleyrand, les gens du Directoire et Bonaparte lui-même sous forme de roman. Hardiesse heureuse ici, puisque l'issue en est bonne. En effet, le livre de M[me] Mary Summer ne mérite guère que des éloges. La partie d'imagination, de combinaison y est si bien amalgamée avec la partie historique, qu'on les distingue à peine, en sorte que les personnages romanesques y semblent construits sur le patron de la vérité comme s'ils étaient réels et qu'en revanche les personnages historiques y sont intéressants comme des types romanesques. Je ne saurais mieux rendre l'impression produite par ce livre qu'en le comparant aux *Panoramas,* si en vogue aujourd'hui. Ainsi que dans un panorama bien fait, on ne voit pas où cessent les objets et où commence la peinture. Il en résulte une puissante illusion de vie. Cette illusion, l'auteur y parvient par le rendu de son style d'abord, et aussi par une science parfaite de l'époque. L'érudition à la fois exacte et animée est rare partout, mais particulièrement chez les femmes. Ou bien, en effet, elles savent d'une façon aimable et superficielle, ou bien elles tombent dans le bas-bleuisme. M[me] Mary Summer a évité ce vilain défaut de la pédanterie, et en même temps elle a su chiffonner toute sa science historique d'une main légère, mais sans rien sacrifier des faits qu'elle voulait mettre en lumière. Un appendice indique les pièces consultées pour faire les *Belles Amies de M. de Talleyrand.* La liste ne compte pas moins de trente-deux ouvrages sur le Directoire. C'est dire quelle conscience a présidé à l'élaboration de ce livre. Mais ce que l'appendice ne saurait dire, c'est le charme avec lequel on a utilisé ce tas de matériaux. Aussi M[me] Mary Summer aura-t-elle les suffrages et des savants et des lecteurs ordinaires. Les uns trouveront dans son étude sur les mœurs du Directoire un choix et comme un bouquet de documents. Les autres se plairont à la grâce et à l'intérêt qui font de cette étude un véritable roman.

Le Cousin infâme, par MAXIME RUDE. Paris, Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 5 fr.

Faire finir le principal personnage d'un roman dans la honte d'un de Sade, c'est audacieux. Mais faire cela d'une façon propre, sans chercher là l'attrait, sans appuyer sur cette ordure, et uniquement parce que cela était commandé par le sujet, faire cela sans choir dans un grossier naturalisme, c'est tout à fait digne d'éloge. Aussi faut-il féliciter M. Maxime Rude. Son nouveau roman, d'ailleurs, est remarquable pour d'autres raisons que pour ce tour de force. Les personnages sont vivants, étudiés. Les situations fortes abondent. Celle de l'épilogue, à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, est particulièrement poignante. Onésime Pacot, le député, le provincial réactionnaire, a tout pris à son cousin Étienne, héritages, influence locale, tout, jusqu'à sa fiancée. Or cette femme et Étienne s'aiment toujours, mais noblement. C'est Onésime qui est arrêté aux Champs-Élysées pour ce que j'ai dit plus haut. Étienne, avocat, le fait acquitter comme monomane. Et ces deux êtres qui s'adorent, que deviendront-ils? Hélas! ils attendront que le divorce soit rétabli en France. Telle est la conclusion du livre. Avouez qu'il était difficile de préciser plus fortement une des situations où s'impose la nécessité de cette réforme. Mais, je le répète, la mise en scène du vice honteux d'Onésime est faite sans saleté. Au reste, dans une préface intitulée *Préface naturelle,* M. Maxime Rude proteste contre le naturalisme. C'est, dit-il justement, une réédition du réalisme, mais plus prétentieuse. Il n'y a là que sept pages, mais bourrées d'épigrammes et aussi de bonnes raisons, lesquelles ont dû faire peu de plaisir à M. Zola et à son école. Pour M. Maxime Rude, le naturalisme est né dans le fiacre de *Madame Bovary* et plus tard est devenu épileptique devant les fameux pieds de chaise de *Germinie Lacerteux.* Quant à Balzac, que les réformateurs revendiquent, c'était beaucoup moins un observateur qu'un créateur, et il

prévoyait plus qu'il ne voyait. Au cours de la discussion, M. Maxime Rude cite le mot d'un fin lettré de ses amis, mot qui pourrait bien être définitif sur la nouvelle école. D'après ce fin lettré, *le naturalisme ne serait qu'une certaine façon de mal écrire le français.*

Lettres d'Eugène Delacroix, recueillies et publiées par Philippe Burty. Paris, Charpentier, 1880. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 7 fr.

C'est la réédition, à l'usage du commun des martyrs, d'une correspondance déjà parue, et chez M. Quantin cette fois, autrement dit dans une édition de luxe, plus digne du grand artiste et plus digne aussi des raffinés que peut intéresser une semblable publication. On trouvait là des fac-similés curieux, qui ne sont plus ici. Ici, en revanche, il y a un plus grand nombre de lettres, trop peut-être; car beaucoup n'ajoutent rien à Delacroix. Même quelques-unes lui font du tort; j'entends, par exemple, celles de M. Lasalle-Bordes, un élève de Delacroix qui représente son maître comme un égoïste, un ingrat, etc... A coup sûr, il est bon d'être impartial. Mais l'impartialité de M. Burty me semble un peu trop grande en ce cas. Elle admet ainsi de grosses accusations contre l'illustre maître, qui n'est d'ailleurs plus là pour se défendre. Procédé pour procédé, peut-être vaut-il mieux s'en tenir encore à ce parti-pris d'apologie qui guide en général ceux qui ont l'honneur de publier la correspondance d'un grand homme. La vérité stricte en souffre, soit! Mais elle ne souffre pas moins ici, et il serait certainement préférable que l'entorse lui fût donnée en faveur du mort.

Réparation, par Louis Ulbach. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est curieux que le nom de M. Louis Ulbach ne soit pas arrivé à une plus vive gloire dans le roman. Voilà, en effet, longtemps que l'auteur de *Monsieur et Madame Fernel* intéresse les lecteurs et les lectrices; plus de trente romans de lui ont eu leur place marquée sur les tables des salons où l'on aime la littérature; quelques-uns même, tels que le *Jardin du chanoine*, sont de ceux que les lettrés aiment à relire; et cependant, il faut l'avouer, M. Louis Ulbach reste toujours confondu dans la foule des romanciers, parmi les bons, c'est vrai, mais non dans un rang à part. Il y a là de l'injustice sans doute. Les livres de M. Ulbach, en effet, se recommandent par le choix des sujets, l'ingéniosité des intrigues, la connaissance du cœur humain, du cœur féminin surtout, et aussi par un style qui reste soigné même dans la hâte. Mais, si injustice il y a, peut-être en même temps y a-t-il une raison à cette injustice. Hélas! oui; et cette raison, ce pourquoi M. Louis Ulbach ne sort pas de pair, c'est que, malgré tant de qualités, il n'est pas très amusant. Sa prose, souvent bizarre, est plus souvent encore un tantinet filandreuse. Ses analyses psychologiques, non contentes d'être subtiles, se font ténues. Ses intrigues traînotent. Bref, beaucoup de gens sont de l'avis de Lambert Thiboust, qui le déclarait ennuyeux. Ennuyeux, c'est trop dire! En tout cas, il ne l'est pas toujours, et notamment dans son nouveau roman, *Réparation,* qui est de son meilleur cru, et auquel le public prend goût apparemment, puisqu'il en est déjà à sa deuxième édition.

Petit Traité de littérature naturaliste, par Camille B... et Albert H... Paris, Léon Vanier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

L'idée de cet opuscule critique est drôle, et on aurait pu en faire un livre de combat à la fois curieux et utile. Prendre les vieilles formules de rhétorique et les adapter à la littérature naturaliste, en y cousant des exemples tirés des auteurs de cette école, cela était spirituel. Malheureusement les auteurs ont mal tiré parti de cette conception originale. La farce était facile à faire, et tout le sel devait venir du choix des exemples. Ils ne sont pas toujours topiques. Puis, pourquoi choisir comme type de poète naturaliste l'auteur de la *Chanson des Gueux*, qui bataille si ferme dans les journaux précisément contre le naturalisme? Les critiques du *Petit Traité* ont fait en cela preuve d'ignorance sur ce qui se passe dans ce coin de la république des lettres. A coup sûr, les discussions entre écrivains intéressent peu le public. Mais elles peuvent distraire les lettrés, les raffinés, ceux à qui s'adresse le susdit *Petit Traité.* Eh bien, pour ceux-là, il aurait fallu à cette pasquinade une précision plus au courant. MM. Camille B... et Albert H... ne connaissaient pas assez leur sujet, et leur pasquinade fait long feu.

Le Sieur de Va-Partout, par P. Giffard. Paris, Dreyfous, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

L'apologie du reportage, par un reporter! Et fort jolie, ma foi! et convaincante, et troussée d'une plume française au possible! Le reporter, dit paradoxalement M. Giffard, est l'écrivain qui a le plus de temps à lui pour réfléchir, étudier. Ah! bah!.. Eh! oui! Songez donc aux longues heures passées en wagon. Quel excellent cabinet de travail! Et le reporter est aussi l'écrivain qui peut faire le plus d'observations, soit pittoresques, soit morales. Il voit tous les pays, tous les mondes, et les grands hommes au débotté, et les grandes choses par les petits aspects. Quel trésor de notes précieuses il peut prendre pour lui! En même temps, il en prend pour l'histoire, il faut le reconnaître. Les *Mémoires* des siècles derniers sont fort curieux, n'est-ce pas? Eh bien, ce que nos reporters écrivent, c'est l'équivalent de ces *Mémoires.* Ils font l'histoire au jour le jour. Voilà qui est plus vrai que cela n'en a l'air. En tout cas, l'apologie du reportage ne pouvait être mieux faite, et le meilleur argument en sa faveur est peut-être dans le talent même de son apologiste. A coup sûr, un genre quelconque a sa raison d'être et sa valeur, dès qu'il intéresse et passionne des esprits comme celui de M. Giffard. Puis, au fond, qu'importe la thèse soutenue dans *le Sieur de Va-Partout?* Le livre est amusant et joliment écrit, c'est plus qu'il n'en faut pour lui assurer du succès.

Toute seule, par André Theuriet. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. André Theuriet aime les romans courts, simples, ayant quasi l'allure de nouvelles, et il y excelle souvent. *Toute seule* est, en ce genre, un de ses meilleurs récits. On y retrouve son charmant talent descriptif, si sobre, si pénétrant parfois, sa psychologie un peu mièvre, mais curieuse, son style délicat, dont les tours élégants ont une finesse de grisaille. L'intrigue n'est point compliquée, et ce n'est point ici l'affaire de ceux qui prisent avant tout l'imagination.

Mais c'est un exquis régal à la fois pour les âmes tendres et pour les esprits raffinés. Le volume est complété par deux brèves compositions, l'une intitulée *Saint-Énogat* et l'autre *un Miracle*. La première n'est pas une nouvelle, à vrai dire. Ce sont des souvenirs de conversations sur la plage de Saint-Énogat, souvenirs écrits avec une simplicité qui les rend vivants comme une façon de sténographie. *Un Miracle* est un souvenir aussi, mais plus lointain, plus vaporeux, un souvenir de la dixième année. Une quarantaine de pages émues et délicieuses.

Les Allemands à Paris, par Édouard Rod. Paris, Derveaux, 1880. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Étudier comment se comportent des individus dans un milieu qui n'est pas leur milieu naturel, tel est le but que l'auteur déclare s'être donné dans ce livre. Pourquoi cet étalage d'arrière-pensée pédante ? Pourquoi cette manie de science, empruntée au répertoire dogmatique de M. Zola? Eh! qu'importe vos visées sociologiques, ici! Vos nouvelles sont-elles bonnes? voilà tout ce qu'on veut savoir. Et précisément celles-ci le sont. La première surtout, intitulée : *Ce Pauvre Père Flirdoine*, est tout à fait remarquable. Les caractères y sont bien étudiés, bien fouillés, et les personnages y paraissent, vus non seulement par le dehors, comme on se contente souvent de le faire, mais aussi par le dedans, comme il faut. Le style est précis, vigoureux, arrive bien au rendu. L'histoire se développe simplement. Les objets et les êtres vivent. Maintenant, en quoi sont-ce là des Allemands? Changez quelques détails de couleur locale, purement plaqués, et ces Allemands pourront se transformer en Lyonnais ou en Bretons, et la nouvelle n'en sera pas moins bonne. Le père Flirdoine, par exemple, est un juif surtout, beaucoup plus qu'un Allemand. Mais assez de critique sur ce point! Si j'y insiste tant, d'ailleurs, c'est précisément parce que le livre m'a prouvé un talent, et parce que je regretterais de voir ce talent s'enrégimenter dans une école. Bonne ou mauvaise en soi, toute école est nuisible, quand on a une valeur propre. M. Édouard Rod voit, fait voir, écrit. Qu'il fasse son œuvre, et qu'il ne cherche pas midi à quatorze heures!

Ces Dames d'après nature, par Maxime Rude. Paris, Dreyfous, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Des grandes dames, des filles, des gueuses, des Parisiennes et des étrangères, des duchesses et des plébéiennes, il y en a de tous les rangs dans *Ces Dames*. Et pas une de chic, comme disent les peintres. Toutes d'après nature. L'auteur le déclare dans la préface, et il n'y a pas besoin d'aller loin dans le livre pour voir qu'il n'en impose pas aux lecteurs. Pour peu, en effet, qu'on soit au courant des potins de ce coin de province qui s'appelle Paris, pour peu qu'on ait la mémoire des types et des tics, on a vite reconnu les êtres vivants qu'il marque sous des noms d'emprunt. A vrai dire, c'est même là le principal attrait de ces études, qui ont plutôt un intérêt de curiosité qu'une véritable valeur scientifique. Ce qu'il aurait fallu, en effet, c'est la psychologie ou la physiologie, ou plutôt les deux, de ces personnes dont on ne voit que la silhouette. A un détail de toilette, à une anecdote connue, à des à-peu-près de note précise, on les devine, et cela amuse. J'aurais voulu qu'on pénétrât dans leur for intérieur, qu'on eût le mot de leur énigme, la clef de leur cœur ou d'autre chose pour celles qui n'ont pas de cœur, et que l'auteur enfin nous fît entrer dans leur peau au lieu de nous la faire toucher ou flairer. Mais, pour cette œuvre d'analyse, un Balzac n'eût pas été de trop, et M. Maxime Rude n'est pas un Balzac, quoiqu'il ait du talent. Certes on a mauvaise grâce à reprocher aux gens de n'être pas Balzac; mais, d'autre part, avouons qu'un auteur a tort d'entreprendre des études de ce genre, intitulées crânement *d'après nature*, quand il ne se sent pas un Balzac! N'importe! le livre est intéressant, un brin scandaleux, et on le lira.

La Somnambule, par William Minturn. Paris, A. Ghio, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Sujet original, mais qui demandait un puissant talent d'analyse. C'est l'histoire d'un ministre protestant qui est extrêmement vertueux dans la vie ordinaire, et qui, dans ses accès de somnambulisme, commet toute sorte de chose immorales et même criminelles. Cela pouvait devenir une saisissante étude à la fois physiologique et psychologique. L'auteur, malheureusement, s'est borné à tirer de là des situations étranges, dramatiques à coup sûr, mais trop faciles à combiner. Autre défaut : l'arrestation, l'interrogatoire et le jugement de ce criminel malgré lui amènent la discussion de certaines réformes judiciaires. Alors l'intérêt cesse, la thèse commence, et elle-même ne peut être bien forte, s'appuyant sur le cas de cette exception extraordinaire. En résumé donc, le livre ne répond pas aux promesses du sujet. Néanmoins il reste curieux, par la bizarrerie même de ce sujet, et par les épisodes inattendus qui en découlent.

La Maison de lierre, par René Sosta. Paris, Ollendorff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface courte, mais substantielle, l'auteur déclare que René Sosta est un pseudonyme masculin cachant une femme qui a peur de passer pour bas-bleu, que ce livre a été *vécu*, que les détails seulement ont été arrangés pour dramatiser un roman sans cela médiocre, etc. Finalement, René Sosta espère « s'attirer une certaine curiosité, et arriver peut-être à un certain succès. » Cette préface désarme, n'est-ce pas? Que diable, madame, voulez-vous qu'on vous dise, quand on vous voit si pleine de candeur et d'illusion? A moins d'être le moins galant des hommes, on ne peut que s'écrier : « Parfait! adorable! admirable! » Mettons donc que *la Maison de lierre* est un petit chef-d'œuvre, et passons! Ah! si vous n'étiez pas une femme, madame!...

Les Drames à toute vapeur, par Camille Debans. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 30.

Tandis que des romanciers attardés regrettent encore le temps où les intrigues se nouaient en diligence, M. Camille Debans tire carrément ses sujets de la moderne locomotive. Il semble même trouver la locomotive européenne quelque peu coucou, et parle de préférence des trains vertigineux qui sont la légende de l'Amérique. Duels de vitesse en wagons et aussi en paquebots! Et vie rapide aussi, si rapide

même qu'elle en saute en l'air. Le sujet a porté bonheur à M. Camille Debans. Son style court aussi. Et ses sujets sont aussi imprévus, aussi bizarres que les panoramas déroulés le long des express. De l'humour, du paradoxe, de l'étrange. En somme, un recueil amusant. Cela se lit comme on voyage, à la diable et ventre à terre. Sans trop de prétention, d'ailleurs, ces récits, malgré le désir d'être original à tout prix. Aussi est-ce, très souvent, d'une originalité vieille. Je recommande particulièrement aux amateurs d'excentrique la nouvelle intitulée : *une Orgie dans les ténèbres.*

La Chasse aux nihilistes, par PAUL VERNIER. Paris, Ollendorff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Que les nihilistes se vengent du czar, c'est leur affaire et non la nôtre, et *le Livre*, heureusement, ne s'occupe pas de politique. Mais qu'avons-nous fait, nous autres pauvres lecteurs, à ces farouches sectaires, pour qu'ils se mettent à nous pourchasser ainsi sous forme de romans ? Car, il n'y a pas à dire, c'est à chaque vitrine de libraire que s'embusquent aujourd'hui ces révolutionnaires cruels, dans des volumes bourrés de péripéties étranges, d'assassinats, d'explosions et autres menus agréments tragiques. Mais qu'y faire ? les romanciers qui exploitent cette mine... de dynamite, y trouvent sans doute leur compte. La curiosité du public est alléchée par ces promesses de mystères révélés. A ce titre, le livre de M. Paul Vernier n'est pas plus mauvais qu'un autre. Il a même comme une allure de document vrai, grâce au soin qu'a pris l'auteur d'accrocher son intrigue à des faits divers universellement connus. Si vous aimez les noirs récits, grand bien vous fasse !

J'ai tué ma femme, par SAINT-JUIRS. Paris, Victor Havard, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Titre à sensation ! Réclames à sensation aussi ! Évidemment l'auteur caché sous ce pseudonyme a de belles connaissances dans la presse ; car la première page des grands journaux lui a consacré des échos alléchants. Je n'aime pas beaucoup, d'avance, les livres lancés avec ce tapage. Pourtant le nouveau roman de M. Saint-Juirs (Delorme) n'est pas si mauvais que cet excès de réclame pourrait le faire croire. Il n'est pas non plus aussi bon que ces réclames veulent bien le dire. Ni bon ni mauvais, en somme ! Estimable, oui. Des personnages nombreux, amusants, mais déjà vus. Des péripéties et de l'intrigue, mais peu vraisemblables. Un style coulant, mais sans trouvailles. Lecture agréable, et pas davantage. Au moins n'est-ce pas le grossier feuilleton. Si cela n'est pas parmi les chefs-d'œuvre, c'est encore moins parmi les romans de manœuvre, et cela rentre dans la littérature. C'est déjà quelque chose, par le temps qui court.

John Maroy, par ODYSSE BAROT. Paris, Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

C'est la suite d'un premier volume intitulé *les Amours de la duchesse Jeanne.* La suite au prochain numéro, toujours ! Faut-il juger, rendre compte ? La critique a-t-elle quelque chose à faire là ? Non, n'est-ce pas ? Des aventures, et encore des aventures, et puis encore des aventures. Des titres de chapitre, au hasard : *les Bouges de Londres, l'Enlèvement, l'Assassinat, l'Exécution, le Trépan, le Revenant.* Vous voilà fixés, je pense. Et maintenant, ce n'est pas moi qui vous empêcherai, si vous aimez cela, de donner vos trois francs pour avaler quatre cent cinquante pages de ces merveilles. Des goûts et des couleurs...

Les Dieux antiques, nouvelle mythologie illustrée, d'après GEORGE W. COX, par S. MALLARMÉ. Paris, Rothschild, 1880. 1 vol. in-8. — Prix : 7 fr.

Les livres de vulgarisation sont en général vulgaires. Celui-ci fait exception, et par son fond et par sa forme. Quant au fond, en effet, ce n'est pas là le banal dictionnaire mythologique *ad usum puerorum*, sorte de nomenclature sèche comme un calendrier. La philosophie même des mythes est dégagée ici, non seulement d'après Cox, mais d'après les plus récents et meilleurs travaux de la science moderne. Comment chaque dieu s'est formé, sa filiation politique et scientifique, ce qu'il représente, ce qu'il est devenu en se modifiant, telles sont les questions débattues. Et cela, d'ailleurs, sans pédanterie ! Tout en étant grave, le livre est bien ce qu'il devait être pour le public auquel il s'adresse, public scolaire et mondain. S'il échappe à la vulgarité par ce fond érudit et philosophique, on peut dire qu'il y échappe plus encore par le style du traducteur ou plutôt du transpositeur. C'est, en effet, une sorte de transposition qu'a faite M. S. Mallarmé, une création à nouveau, dans sa prose nette, lumineuse, originale, où les mots acquièrent un brillant spécial, grâce à la place où ils sont enchâssés. On reconnaît le style rare et façonné d'un poète à la forme précieuse. A ces causes de succès, ajoutez que le livre est orné de 260 vignettes, reproduisant des statues, des bas-reliefs, des médailles, des camées antiques. C'est vraiment un ouvrage de bibliothèque, et nous ne saurions trop vivement le recommander. J. R.

Mademoiselle Olympe (*ancienne maison Palmyre*), par M. A. BOUVIER.

Les ouvrages de cette catégorie ne relèvent à aucun degré d'aucune littérature, pas même de la mauvaise. Celui-ci est une mixture d'ordurières amours, d'enfants volés, de cadavres violés, de grossières provocations de tout genre, mixture manipulée à froid, en vue d'amorcer une certaine clientèle. Aussi bien ne signalons-nous ce volume que pour relever un fait bizarre. Même dans ces consommations dépravées, nous témoignons d'un estomac moins difficile que nos devanciers. Le personnage gai de cette machine sans nom est une brute de cocher qui répète continuellement, comme un gâteux, le mot *exprès.* Oh ! ce n'est pas drôle ! Le comique apparaît cependant à travers ce pesant cauchemar ; c'est lorsque l'auteur entreprend de raconter les gens du grand monde et lorsqu'il les fait parler. J'extrais cette perle du récit des fêtes nuptiales de la duchesse de Gesvres : « Elle était condamnée à sourire aux *banaux* (?) qui venaient la complimenter ! » L. D.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Les Origines de l'histoire, *d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux*, par François Lenormant, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. Paris, Maisonneuve et Cie, 1880.

Ceci n'est que la suite d'une foule d'études rétrospectives et paraît même le commencement d'une nouvelle série commençant aux origines du monde chrétien, et devant nous conduire aussi loin que l'imagination de l'auteur et ses travaux tout spéciaux le lui permettront.

Œuvre de savant et de critique, ce livre qu'il a intitulé *les Origines de l'Histoire* ne remonte pas au delà de l'époque chaldéenne et ne s'attaque absolument, au point de vue des traditions, qu'à ce que nous ont appris les auteurs sacrés qui ont écrit après la venue du Christ en Judée.

Dans la crainte que la discussion ne s'égarât, M. Lenormant a tenu lui-même a donner dans une préface très étendue les raisons qui ont guidé ses travaux.

Homme d'une foi robuste, comme il le crie hautement, il n'a pas eu pour but de s'attaquer aux dogmes de la religion chrétienne, mais il a cherché, en savant, à en discuter les préceptes, dont la plupart sont attribués par lui à des écrivains purement humains et simplement animés d'intentions excellentes, sans aucune inspiration divine, malgré que la Bible elle-même nous ait prévenus que c'était la parole de Dieu même que ses disciples étaient chargés de répandre sur la terre pour l'instruction des masses et son édification.

C'est une tâche difficile qu'a assumée l'auteur d'avoir cherché à discerner dans les livres saints ce qui était d'essence purement divine et ce qui n'avait qu'une origine humaine.

Quoiqu'il affirme que dans ces recherches sa foi personnelle n'ait jamais été atteinte ni diminuée, le résultat même qu'il publie de ses travaux, et qui doit être lu par les croyants auxquels il les destine, doit produire un effet tout contraire à ce qu'il pense, et il suffit assurément de pouvoir discuter une chose pour qu'elle perde à tous les yeux le caractère surnaturel qu'elle possédait auparavant.

Cet ouvrage, de recherches consciencieuses et qui prouve une science et une érudition extraordinaires chez son auteur, a une valeur incontestable à nos yeux. Il ne produira guère de modification dans la foi religieuse de nos jours, qui tourne tant au scepticisme; il vient s'ajouter aux œuvres de philosophes qui l'ont précédé dans la même voie et ont tous affirmé tout d'abord leurs croyances personnelles, tout en cherchant à détruire celles de leur prochain.

Au point de vue de la valeur du livre, chose qui nous est particulièrement importante, nous ne saurions trop louer M. Lenormant, dont les travaux archéologiques ont une valeur incontestable, d'ajouter tous les jours à son œuvre déjà considérable aujourd'hui; il nous permettra de contester l'utilité de semblables travaux lorsqu'il se récuse au moment de conclure, après avoir accumulé et présenté mille preuves établissant que les livres saints ne sont que la réunion de traditions anciennes, présentées habilement par des écrivains intelligents des premières époques de l'établissement du christianisme.

Ceux qui ont suivi n'ont pas montré assurément une capacité aussi grande, et tout ce que l'Église a tenté depuis d'établir n'a pas eu aussi heureuse chance que ce qu'elle a trouvé tout préparé avant elle.

Pour les savants qui s'occupent des questions purement religieuses, l'ouvrage intitulé *les Origines de l'histoire* a une grande valeur et peut être utilement consulté; c'est à ceux-là surtout que nous en recommandons la lecture, en les engageant à tenir peu de compte de la préface de l'auteur qui semble y avoir cherché à dégager la responsabilité même de son œuvre.

E. D'AU.

L'Invasion prussienne en 1792 et ses conséquences, par Alfred Michiels. Charpentier, Paris, 1880.

Les premières invasions prussiennes sur le territoire français, en partant de celle de 1792, et y comprenant les retours de 1814 et de 1815, ont eu des motifs tout différents de celle qui en 1870-71 fut le résultat malheureux d'une guerre follement entreprise, plus follement conduite ensuite.

C'est appelées par des Français, des compatriotes égarés ou ambitieux, que ces armées étrangères sont venues, et leur intervention a été tellement grave à ce moment qu'elle a déterminé assurément une marche plus rapide et plus énergique de la Révolution encore à son début et fort hésitante.

A ce point de vue, qui n'a pas été examiné autre part que dans ce livre avec un soin et des détails si caractéristiques, l'invasion de 1792 devient un événement considérable, dont les résultats ont été productifs et prouvent que la guerre ainsi commencée a eu un caractère politique et social d'une importance énorme.

C'est à cette première intervention dans nos affaires nationales qu'on doit rapporter les haines des peuples entre eux, lesquelles dureront longtemps encore, ont amené des luttes postérieures dont les résultats éphémères détermineront dans l'avenir de nouveaux chocs, et il n'est pas donné aux générations présentes d'en voir la fin.

Dans l'ouvrage de M. Michiels, intéressant tous ceux qui aiment l'histoire de leur pays et sont profondément patriotes, on est heureux d'étudier non seulement les événements historiques, mais de trouver des renseignements très étendus et très originaux sur les principaux personnages de l'époque, tant français qu'étrangers : leur caractère, leurs vues diplomatiques et militaires et tous leurs agissements; ceci représente assurément les miettes de l'histoire, mais elles expliquent bien des événements et en donnent les motifs secrets, choses que l'historien n'a

pu toujours faire, obligé de sacrifier les détails à l'ensemble.

Certes, comme événement militaire, l'invasion de 1792 n'a eu qu'une très faible importance, mais elle a une très grande valeur au point de vue politique et historique; elle a eu surtout une influence considérable sur l'avenir, en ce sens qu'elle a commencé la longue série des combats qui ont ensanglanté l'Europe pendant un quart de siècle, et mis la France aux prises avec toutes les nations du vieux continent.

Elle ne s'est pas bornée là, puisqu'elle a allumé cette haine mortelle qui acharne contre nous la race germanique, bien que les Allemands aient eu les premiers torts en nous attaquant en 1792, en 1814, en 1815 et même en 1870-71.

Pour nous, c'est une légitimation de l'invasion de la Prusse en 1806-7, des dures représailles exercées par l'empereur Napoléon Ier, et de celles qui pourront avoir lieu dans l'avenir. Si les rancunes d'Iéna et d'Auerstædt ont entretenu dans le cœur des Prussiens le désir infatigable de se venger, il est rationnel de supposer que les résultats de la dernière guerre seront, pour les générations qui nous suivront, un motif suffisant de saisir l'occasion favorable pour une revanche nécessaire.

Le livre de M. Michiels est l'œuvre d'un érudit, d'un historien et d'un patriote; à ces divers titres, nous lui devons les éloges les plus complets, et nous ne les lui marchandons pas, cherchant à le payer en quelque sorte de son travail considérable par l'hommage que nous lui rendons, et auquel tout Français s'associera sans arrière-pensée. E. D'AU.

Maret, duc de Bassano, par le baron ERNOUF, in-8° de 691 pages. Paris, G. Charpentier.

Cet ouvrage a été rédigé d'après les documents des Archives nationales et des Affaires étrangères, les lettres particulières et les fragments de mémoires inédits du duc de Bassano, communiqués par sa famille. L'une des parties les plus intéressantes de ce travail est celle qui concerne les debuts politiques de Maret, son rôle dans la diplomatie de 1789 à 1799. Nous recommandons surtout le récit de sa mission secrète en Angleterre, en novembre et décembre 1792, publié pour la première fois *in extenso* d'après sa correspondance avec le ministre Lebrun. On y verra que Maret était le seul agent français (sans en excepter Talleyrand, qui ne le lui pardonna jamais) que Pitt eût consenti à recevoir, et qu'il avait commencé avec lui une négociation qui aurait pu éviter bien des crimes et des malheurs. Elle manqua par suite de la fatale résolution du Conseil executif français qui, à la majorité de trois voix contre deux (Poche, Monge et Clavières contre Lebrun et Garat), décida que la négociation serait continuée par la voie officielle, et seulement si la République française était tout d'abord reconnue. « C'était exiger, comme préalable, ce qui ne pouvait être que le résultat de la négociation secrète dont la réussite aurait très probablement empêché, sinon la condamnation à mort de Louis XVI, au moins l'exécution de la sentence. Lors de l'ouverture des débats sur l'appel au peuple, le gouvernement aurait été en mesure d'opposer à la pression jacobine la certitude confidentielle que l'Angleterre resterait neutre et reconnaîtrait la République, si l'indépendance de la Belgique était respectée et la vie de Louis XVI épargnée. Tout ceci est neuf, authentique et fort curieux.

Nous signalerons encore, parmi les pages les plus intéressantes de ce volume, le récit de l'arrestation et de la détention de Maret et de Sémonville (juillet 1793), écrit par Maret lui-même; celui de son admirable conduite pendant la dernière période de la campagne de Russie; l'exposé des négociations de 1813 et 1814, fait sur les pièces diplomatiques du temps, et qui diffère en bien des choses de la version après coup du prince de Metternich.

Le travail de M. le baron Ernouf contient des renseignements neufs et précieux pour l'histoire de la Révolution et de l'Empire; il complète et rectifie sur plus d'un point les récits de Thiers. Tous les hommes impartiaux lui sauront gré d'avoir remis dans son vrai jour l'honorable et sympathique figure de Maret. « Le duc de Bassano, dit-il, s'est sacrifié autant qu'il l'a pu à la mémoire de celui qu'il avait servi, s'abstenant de revendiquer le mérite du bien qu'il avait provoqué, acceptant la responsabilité de mesures qu'il avait secrètement combattues. » On verra, par exemple, que, pendant la retraite de 1812, il avait conjuré Napoléon de ne pas quitter son armée; qu'au mois de mai 1813, il le suppliait de profiter des premiers succès de la campagne pour traiter. « Les nations se fatiguent de la nécessité de vaincre toujours », lui disait-il dans une lettre, dont l'original existe aux Archives, et dont Maret n'a jamais parlé. Moins fidèle, moins discret, il eût été moins calomnié; telle est la justice des hommes!

Ce volume est orné d'un beau portrait du duc de Bassano, gravé sur acier par M. Goutière, d'après une miniature d'Isabey. X...

La Défense nationale en 1792, par P. GAFFAREL. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880. Tome LIX de *la Bibliothèque utile.*

S'il est une époque glorieuse pour le réveil de l'esprit militaire en France, c'est certainement celle de 1792, et il n'est pas un historien écrivant sur la Révolution française qui n'ait constaté l'effet considérable produit chez tous les peuples par la resistance extraordinaire que la jeune armée française opposa à cette époque aux vieilles bandes aguerries qui étaient venues l'attaquer jusque sur notre territoire.

Des causes exceptionnelles avaient produit dans l'esprit de nos populations une explosion d'enthousiasme et de patriotisme qui amena à sa suite un phénomène dont la cause première est dans la soif de liberté et d'indépendance dont chaque citoyen français, nouvellement appelé à être quelqu'un dans l'État, se fit honneur d'être le représentant et le défenseur.

Quoique peut-être à des degrés inférieurs, nous avons vu la même tendance chez d'autres nations produire, à certain moment, des résultats analogues, comme en Espagne, par exemple, et plus récemment en Amérique, au moment de la guerre de la Sécession et même pendant la courte intervention tentée au Mexique par le second Empire.

Ce qu'il y eut de déplorable pour la France, c'est que l'année 1792 marque le commencement de l'immixtion des autres gouvernements dans le régime de nos affaires intérieures, et on la doit malheureusement à des conseils et à des influences qui viennent de Français; nous avons nommé les émigrés qui, dans leur faiblesse et leur aveuglement politique, ont cru que

notre pays était encore celui du temps de la Fronde, où les Condé et les Turenne s'alliaient impunément aux étrangers pour soutenir et défendre la cause de leur ambition et entretenir la guerre civile en notre pays.

Ce commencement malheureux a amené, pour la Prusse principalement, les représailles méritées de 1806-1807, et donné naissance à une animosité entre les deux races française et allemande qui n'a fait qu'augmenter par les tristes résultats de la dernière guerre, laquelle sera cause dans l'avenir de malheurs plus grands encore pour l'une ou l'autre des deux nations.

Le petit volume de M. P. Gaffarel, relatant la défense nationale du sol en 1792, est intéressant surtout par tous les détails qu'il renferme, les grands faits de cette année étant bien connus de nous tous; il est peu étendu du reste et ne renferme que les campagnes de l'Argonne, celle de la Savoie et celle de Custine en Allemagne. E. D'AU.

Histoire des États-Unis, racontée à la jeunesse par THOMAS WENTWORTH-HIGGINSON, traduite par GUSTAVE OVRÉE, chef d'institution à Paris-Passy, et A. VAREMBEY, ancien professeur d'histoire au lycée Charlemagne. Paris, J. Hetzel, 1880.

Il est bien difficile d'écrire l'histoire d'une nation toute jeune, et qui n'a pas achevé son entier développement, lequel doit durer de longues années encore. Néanmoins son origine, ses luttes contre la métropole d'abord, puis en elle-même contre les différents partis qui s'y disputaient la prépondérance, éveillent à coup sûr l'intérêt et la curiosité de tous ceux qui ont pu s'intéresser à son existence et à sa vitalité, et ils sont nombreux.

Cela se comprend d'autant mieux que sa population est composée d'éléments empruntés à tous les États de la vieille Europe, et que cependant elle a dû se créer une originalité bien à elle et un gouvernement que jalousent des nations plus anciennes, qui voudraient en posséder le fonctionnement si régulier et si profitable à la prospérité de la jeune Amérique.

Beaucoup de livres ont déjà été écrits sur les États-Unis et son histoire. Dans la pensée de répandre chez nous la connaissance de ce pays et de son peuple, bien des efforts ont été tentés, et le plus remarquable à nos yeux est celui tenté, il y a déjà nombre d'années, par M. Éd. Laboulaye, dont l'ouvrage restera encore de longtemps le plus complet à cet égard.

D'autres écrivains, spécialement militaires ceux-là, et je citerai en première ligne le colonel suisse Lecomte, un élève de Jomini, et M. le comte de Paris, nous ont donné des relations intéressantes, au point de vue des sciences exactes, des convulsions intérieures des États-Unis pendant ce que les Américains eux-mêmes ont appelé la guerre de la Sécession, laquelle a menacé leur prospérité et leur autonomie.

Aujourd'hui nous parlons d'un livre écrit dans un esprit tout autre, lequel suit, au contraire, le développement du pays pendant les périodes de paix, de calme et de travail, les autres ayant été considérées par les auteurs comme devant être réservées aux écrivains spéciaux dans la matière; néanmoins ils ont tenu compte, au point de vue de l'histoire, de tous les événements militaires et de leurs résultats.

L'histoire des races qui ont primitivement occupé le sol américain tient la première place dans l'ouvrage et y est fort développée, ainsi que l'étude des terrains; puis viennent les envahisseurs, Christophe Colomb d'abord, ensuite les Hollandais, puis les Anglais.

La période coloniale est racontée avec grands détails, ainsi que tous les établissements de cette époque; les luttes entre les nouveaux arrivants et les Indiens, propriétaires primitifs du pays, puis la guerre d'indépendance lorsque les colons voulurent se séparer de la métropole et vivre par eux-mêmes et pour eux-mêmes.

La part que la France a prise dans cette guerre est largement reconnue par les auteurs, et racontée dans une suite de pages fort intéressantes pour nous.

Dans les bienfaits de la paix qui suivit la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis, les auteurs suivent pas à pas les progrès intérieurs sous l'impulsion des principaux présidents qui y travaillèrent ardemment, et ils arrivent à l'étude du mouvement antiesclavagiste et de la guerre civile qui en fut la suite.

Dans un appendice à l'ouvrage, nous trouvons des documents instructifs, parmi lesquels le texte de la constitution des États-Unis et quelques renseignements statistiques intéressants. Le livre est à recommander à la jeunesse, à laquelle il est destiné, et nous sommes heureux d'avoir à en faire l'éloge sans restriction. E. D'AU.

Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans, traduction et notes, par ERNEST JAEGLÉ. 2 vol. in-18. Paris, A. Quantin, 1880.

Parmi les documents les plus curieux que nous ayons sur le règne de Louis XIV et l'époque de la Régence, l'on doit compter les lettres de Madame, princesse palatine, seconde femme du duc d'Orléans, frère du roi. Par son rang, sa situation à la cour, ajoutons aussi par son caractère et son humeur, l'on ne saurait imaginer une personne dont le témoignage soit plus important pour l'histoire. Belle-sœur de Louis XIV, fort respectée de lui, tant à cause de sa vertu que pour ses droits héréditaires sur les provinces rhénanes convoitées par la France, plus tard mère du Régent, elle fit toujours grande figure, même en dépit de sa simplicité, et, disons-le, de sa rusticité allemande. Grande aussi fut son originalité, et elle donne encore aujourd'hui un singulier piquant à ses lettres. « C'était, a dit d'elle Saint-Simon le grand peintre, une princesse de l'ancien temps, attachée à l'honneur, à la vertu, inexorable sur les bienséances. Elle ne manquait pas d'esprit, et ce qu'elle voyait elle le voyait très bien. » Ce trait est à marquer pour la valeur historique de cette correspondance en tout ce que Madame a vu par elle-même, et sauf à contrôler son témoignage pour le reste. « Bonne et fidèle amie, continue Saint-Simon, sûre, vraie, droite, aisée à prévenir et à choquer, dangereuse à faire des sorties publiques, franche, la figure d'un Suisse, ignorant toute commodité et toute délicatesse pour soi et pour les autres, sobre, sauvage et ayant des fantaisies, passant sa vie à écrire à ses parents. » Ne nous plaignons pas de cette fureur épistolaire, c'est à elle que nous devons cette correspondance si précieuse et qui n'est qu'une faible partie de ce qu'on devrait posseder de son auteur et de ce qu'on possèdera peut-être un jour.

C'est en 1789 que parut, sous forme d'extraits et de mémoires, le premier échantillon de la correspondance de Madame, dont jusque-là l'on ne connaissait rien. Ce volume, qui avait pour titre : *Anecdoten vom franzœsischen Hofe, vozüglich aus den zeiten Ludwigs XIV und des Regent aus Briefen des Madame d'Orléans, Charlotte-Élisabeth,* Strasbourg, 1789 (en réalité, Brunswick, Vieweg), avait été préparé par le conseiller intime de Praun, d'après plusieurs centaines de lettres adressées au duc Antoine-Ulrich de Brunswick et à la princesse Wilhelmine-Charlotte de Galles, lettres trouvées en 1767 dans la succession de la duchesse Élisabeth de Brunswick. Les originaux de ces lettres ayant depuis disparu, c'est encore sur cette édition et sur deux autres, légèrement augmentées, qui parurent également en Allemagne, en 1790 et en 1792, que doivent être faites les traductions de cette partie de la correspondance. L'on ne saurait se fier en effet aux imitations plus ou moins infidèles qui en furent publiées en France en 1788, par *Maradan,* 2 vol. in-12 (sur une copie manuscrite du travail de Praun); en 1807, par *Léopold Collein* (réimpression de la précédente); en 1823, par *Ponthieu,* in-8°; et, en 1832, par *Paulin,* in-8°. Ces deux dernières éditions, données, l'une par Depping, l'autre par Ph. Busoni, quoique meilleures que les précédentes, ne traduisent pas encore exactement le texte de 1789.

Cependant d'autres lettres étaient parues depuis en Allemagne. En 1792, à Dantzig, les lettres adressées par la princesse à son ancienne gouvernante Mme Harling (née d'Offelen), et à son mari, et en 1843, celles beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus importantes écrites à ses frères et ses sœurs consanguins, et publiées, mais en partie seulement, par M. Wolfgand Menzel (Stuttgard, 1 vol. in-8°), d'après les originaux possédés par la famille des comtes de Degenfeld, descendant de la rangravine Caroline. C'est de ces dernières lettres que M. Gustave Brunet donna, en 1853, une traduction sous ce titre : *Nouvelles Lettres de Mme la duchesse d'Orléans,* Paris, Charpentier, traduction qu'il refondit en 1855, en y joignant celle des fragments publiés par M. de Praun en 1789, et des lettres de Mme Harling, ainsi qu'un certain nombre de lettres trouvées dans les dépôts français, et particulièrement à la bibliothèque du Louvre, aujourd'hui détruite (2 vol. in-18).

M. Léopold Ranke, le célèbre historien allemand, ayant découvert dans les archives de Hanovre la précieuse correspondance de Madame avec sa tante, l'électrice Sophie, la célèbre amie de Leibnitz, en publia, en 1861, de nombreux extraits dans l'appendice du cinquième volume de son *Histoire de France aux* XVIe *et* XVIIe *siècles.* C'est cette nouvelle série de lettres que M. Rolland traduisit presque aussitôt sous le titre de *Lettres inédites de la princesse Palatine.* (Paris, Hetzel, in-18).

Telles étaient les diverses éditions de la correspondance de Madame, avant celle que vient de donner M. Jaeglé, et que rendaient nécessaire deux nouvelles publications très importantes, faites depuis 1861 en Allemagne.

En effet, d'une part, M. Ranke, complétant ses découvertes faites à Hanovre, publiait en 1878, dans le sixième volume d'une nouvelle édition de son *Histoire de France,* des lettres qui ne figuraient pas dans celle de 1861; et, d'autre part, M. Holland, professeur à l'université de Tubingen, donnait une édition complète de cette correspondance de Madame avec ses frères les raugraves, dont Menzel n'avait publié qu'une partie en 1843. Or, dans le choix que celui-ci avait fait, il s'était surtout attaché aux passages intéressant particulièrement l'Allemagne. L'on peut donc dire qu'avant la publication de M. Holland l'on ne possédait de la correspondance avec les raugraves que la partie la moins précieuse pour la France. Cette lacune qui existait dans ces importants documents historiques, M. Jaeglé vient de la combler, en traduisant et en réunissant : 1° toutes les lettres publiées par M. Ranke; 2° toutes celles ayant trait à la France, à la famille de Madame, ou à l'histoire générale de l'Europe qui figurent dans l'édition de M. Holland et dont G. Brunet n'avait pas eu connaissance. Des notes historiques qui élucident le texte et un excellent index complètent cette excellente édition. Quant à la traduction, elle est d'une langue excellente, tout à fait digne du siècle où écrivait l'auteur de ces lettres, et fait presque oublier qu'elles n'ont pas été écrites en français.

E. A.

L'Ancienne Rome, *sa grandeur et sa décadence expliquées par les transformations de ses institutions,* par le général Favé, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1880.

L'histoire romaine, celle du peuple et de la ville, a déjà été écrite bien des fois et certainement de manière à satisfaire les plus difficiles; mais il était bon de voir les développements successifs de cette nation essentiellement militaire suivis pas à pas et constatés par un écrivain spécial en la matière, et il nous sera bien permis de remarquer à cet égard que si ceux qui écrivent sur un sujet choisi par eux avaient une expérience incontestable, on se heurterait beaucoup moins souvent à des erreurs capitales et surtout à des appréciations trop légères.

Les origines des peuples, survivants ou non, sont de deux natures essentiellement différentes : les uns furent premiers occupants d'un sol désert, et, pasteurs ou laboureurs, l'ont exploité, lui devant par suite leur développement matériel; les autres, obligés de fuir des contrées qui ne pouvaient suffire à les nourrir, se sont jetés sur des terres déjà occupées et les ont conquises.

Les Romains primitifs ont participé à la fois à ces deux origines; on sait qu'ils abordèrent en Italie, s'emparèrent d'un terrain non occupé, mais appartenant à des peuples voisins, qu'ils durent guerroyer pour en rester les maîtres, et ensuite coloniser pour devenir eux-mêmes une nation possédant son originalité et son homogénéité.

Les commencements militaires de la colonie se perpétuèrent dans la suite, et la puissance romaine doit aux guerres incessantes qu'elle fut forcée de faire à ses voisins la prépondérance qu'elle acquit par suite de ses efforts, et qu'elle perdit peu à peu alors que personne autour d'elle ne pouvait plus lui disputer la première place; c'est à ce moment que vint le tour de nouveaux envahisseurs qui eurent raison des premiers conquérants devenus de simples jouisseurs, et ayant par là perdu toutes les vertus primitives qui avaient contribué à en faire un grand peuple.

Suivre ces étapes si diverses et si attachantes était certainement une tâche devant séduire un esprit supérieur, érudit, ayant passé une longue carrière dans l'étude des questions militaires, et nous sommes heureux de rendre hommage ici aux résultats considéra-

bles de ses travaux, si utiles à tous ceux que peuvent passionner à la fois l'étude de l'histoire et celle des institutions militaires des peuples anciens qui, comme le peuple romain, ont tenu longtemps le sceptre du monde civilisé.

C'est dans de pareils ouvrages qu'on trouve les premiers principes de l'art, les transformations de la tactique, les efforts des différents génies guerriers pour arriver au summum de l'art, ces campagnes qu'il est indispensable d'étudier à fond, quoiqu'elles soient loin de nos jours; il est en effet impossible de se désintéresser des guerres puniques, de celles des Gaules où les Annibal et les César ont affirmé la puissance de leur génie dans un œuvre colossal.

Que les progrès de la science dans toutes les branches des arts et de l'industrie aient forcément apporté de grandes modifications dans la pratique d'une science qui dépend de toutes les autres, cela n'est pas niable; mais il est bon de constater que, dans l'enfance même de certains procédés, les principes immuables de la stratégie ont été posés, et que le temps ni le reste ne les a changés, sinon dans la manière de les appliquer et dans l'opportunité.

La lecture du livre de M. le général Favé nous montre qu'à ces époques, et chez cette nation éminemment militaire, à la suite de chaque campagne, les modifications commandées par l'expérience ont été appliquées dans l'armée romaine, et qu'à cet égard on n'agissait pas autrement que nous ne faisons nous-mêmes de nos jours.

Si souvent victorieuses qu'aient été les armées romaines, elles ont eu fréquemment à subir des échecs importants, dont quelques-uns notamment ont mis la République à la veille d'une ruine absolue; la volonté et l'esprit nationaux ont triomphé de ces crises terribles; le découragement n'a jamais abattu ces fières natures.

L'ennemi avait-il une tactique spéciale à laquelle il avait dû la victoire, les Romains l'adoptaient en partie en transformant la leur; avait-il un armement supérieur, il était aussitôt mis à la place de l'ancien, jugé défectueux; l'ordre profond devenait-il impossible, vite on passait à l'ordre mince, sans parti pris, sans discussions stériles s'éternisant; le progrès faisait son œuvre avec le temps, et on s'efforçait d'être toujours à la hauteur des plus avancés, alors qu'on ne les devançait pas.

En tout cela, la stratégie restait immuable, parce qu'elle est fondée sur des principes qui sont éternels et doivent être la première étude et la connaissance indispensable à tout homme de guerre devant commander à ses concitoyens.

Ce qu'il y a de curieux, c'est justement de suivre les diverses transformations de la tactique romaine, de constater qu'elles provenaient chaque fois de la pratique même et de l'expérience acquise par une guerre nouvelle; c'est lorsque la sollicitude à se trouver toujours à la hauteur des procédés nouveaux commença à décroître parmi les généraux et le peuple romain qu'on peut constater sa décadence.

En outre, son histoire est divisée en quatre grandes périodes également intéressantes à examiner et que M. le général Favé a divisées d'une manière très logique et facilitant l'étude aux lecteurs : le livre Ier nous montre Rome à son origine et sous les rois ; le livre II contient toute l'histoire de la République romaine jusqu'aux empereurs, avec les guerres du Latium, les guerres puniques et Jules César; c'est assurément l'époque de l'apogée de la puissance romaine.

A partir du livre III les empereurs, Octave, Auguste, Trajan, Adrien jusqu'à l'origine du christianisme, avec l'adoption du système de l'armée permanente, le citoyen commençant à jouir et à se désintéresser de la défense du territoire et surtout des guerres lointaines.

Que de rapprochements faciles à faire avec notre histoire nationale, et combien il est commode de suivre la décadence d'un peuple militaire dans son histoire, lorsque les événements sont bien exposés, pour apporter des preuves définitives aux appréciations de l'historien qui n'a plus qu'à conclure, à l'avance d'accord avec son lecteur.

La quatrième partie, traitant de Rome sous les empereurs après Constantin jusqu'à la fin de l'empire d'Occident, comprend toute la décadence de la puissance romaine, et, comme post-scriptum, laisse pressentir la venue au soleil des autres peuples qui ont contribué à la ruine romaine et s'élèvent à ses côtés en accaparant une partie de son esprit militaire et de ses institutions, notamment en Gaule. E. D'AU.

Les Grandes Leçons de l'antiquité classique, par A. PELLISSIER, professeur de l'Université. Hachette, 1880.

M. Pellissier est l'auteur d'un cours d'*humanités françaises* très estimé et très répandu, mais qui avait besoin d'être complété par une vue d'ensemble sur les littératures classiques de l'antiquité. Tel est le volume dont nous nous occupons. C'est un précis de 564 pages serrées, d'une lecture facile et attachante, tout à fait propre à faire comprendre, à tous ceux qui n'ont pu encore étudier ou ont oublié les auteurs anciens, tout le parti qu'il y a à tirer des œuvres dont Boileau a dit :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Ainsi les jeunes gens qui suivent le cours de 3e année (enseignement spécial), les jeunes filles pour lesquelles on veut étendre et, pour ainsi dire, créer un enseignement secondaire auront intérêt, plus encore que les élèves des lycées, à lire et à relire ce *compendium.* Et pourtant n'hésitons pas à recommander à ces mêmes élèves de s'en munir, à titre au moins de savant mémento.

Simple et vaste est le plan qu'a suivi M. Pellissier. Il prend l'homme aux temps préhistoriques et fait assister ses lecteurs aux débuts et à l'apogée des civilisations littéraires sur les bord du Nil et de l'Euphrate, sur les rivages baignés par la mer Égée, auprès d'un humble et célèbre ruisseau, l'Ilissus, ou sur les deux rives du Tibre fangeux et superbe.

La poésie, l'histoire, l'éloquence, la philosophie grecque sont appréciées dans leurs représentants les plus fameux. Il n'est pas d'ouvrage important dont M. Pellissier ne donne ou une analyse critique et détaillée ou des extraits. Naturellement, pour ces extraits, des emprunts ont été faits aux meilleures traductions, attendu que — pour la curiosité du fait il fallait le noter — il n'y a pas dans tout ce livre une seule citation grecque ou latine.

Pour la littérature romaine, l'auteur a suivi la même marche. Son analyse des œuvres de Virgile ne laisse rien à désirer; si malgré cela — tant pis pour les La-

tins — la seconde partie des *Grandes Leçons de l'antiquité classique* ne semble pas répondre à l'intérêt de la première, c'est qu'il n'était pas possible d'aborder le point de vue esthétique, à Rome, comme en parlant de la mère des beaux-arts. On sait qu'à ce point de vue le siècle d'Auguste pâlit auprès du siècle de Périclès.

Dans sa préface, M. Pellissier avoue avec autant de modestie que de véritable habileté (c'était en effet faire le plus grand éloge de son livre) que la plupart des appréciations et critiques qu'il émettra ne lui appartiennent pas en propre, mais qu'elles doivent être attribuées aux hommes éminents qui se sont occupés, chacun dans un rayon déterminé, des questions relatives à l'antiquité; et quels hommes, quels noms: Prévost-Paradol, Alexandre Bertrand, Fr. Lenormant, Maspéro, Mariette-Bey, Egger, Fustel de Coulanges, Ém. Burnouf, Al. Pierron, Filleul, Vitet, Beulé, Duruy!

Nous aurons donné une idée suffisante de cette histoire de la *civilisation gréco-romaine* quand nous aurons ajouté que, bien que cela fût difficile en traitant de certains mythes ou de certaines œuvres légères, nous n'avons pas rencontré un mot qui pût ou scandaliser la conscience la plus timorée ou effaroucher la pudeur la plue exagérée. M. Pellissier se montre d'ailleurs à chaque page énergiquement et sincèrement spiritualiste.

M. Guizot dans sa famille et avec ses amis, par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Certes, il est toujours intéressant de voir un homme public dans le déshabillé de sa vie intime et le négligé de sa correspondance; mais l'intérêt est plus vif encore quand il s'agit d'un homme d'allure un peu raide, comme M. Guizot, qui a laissé dans l'histoire la silhouette d'une redingote strictement boutonnée et d'un faux-col quasi marmoréen. Qui se douterait, à lire la vie politique de ce doctrinaire, du charme de sa vie privée? Et pourtant ce charme existe. Dans sa famille et avec ses amis, M. Guizot restait toujours un peu enclin au prêche, mais cette fois avec une bonhomie aimable, d'autant plus aimable même qu'elle était plus inattendue. Mme de Witt a voulu faire connaître ce côté si peu connu du caractère de M. Guizot, et elle a eu raison. La mémoire de son père ne peut qu'y gagner. Une citation fera toucher du doigt la grâce d'imprévu qu'offre par exemple sa correspondance de famille. Voici un fragment de lettre bien curieux à cet égard :

« Le soleil nous est décidément revenu; il n'a jamais été plus brillant que ce matin. Ce soir tous les travaux vont bien. On a semé la cameline. Les carottes et les betteraves lèvent, les colzas mûrissent, les blés grandissent, les foins épaississent. On a fauché hier dans le parc de l'herbe verte pour les vaches, qui en ont été ravies. Toute l'étable dansait. Le grand taureau, sa part mangée, donnait de violents coups de cornes dans sa mangeoire pour en avoir encore. »

A côté de ces détails tout à fait familiers, on trouve aussi de brèves et profondes appréciations soit morales, soit politiques, jetées au courant de la plume dans des lettres, et qui montrent que sous l'homme privé l'homme d'État subsistait toujours, et le philosophe aussi. Mais c'est le Guizot intime qu'on cherchera surtout, je pense, et qu'on aimera dans ce livre.

J. R.

Shakespeare et l'Antiquité, par PAUL STAPFER, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, G. Fischbacher, 1880. 2 vol. in-8° de VIII-494 et 518 pages.

Dans *Notre-Dame de Paris,* le Roi de la République des lettres a dit que « la Bible ressemble aux Pyramides; l'Iliade, au Parthénon; le Dante, au XIIIe siècle, c'est la dernière église romane; Shakespeare, au XVIe, c'est la dernière église gothique ». Si l'image est juste autant qu'elle est belle, comment, en ce qui concerne l'auteur de *Macbeth* et d'*Hamlet,* de *Roméo et Juliette* et d'*Othello,* comment rattacher Shakespeare aux œuvres simples et d'un seul jet du génie antique? à moins de pouvoir doubler et prolonger la comparaison et de dire : Par leurs arceaux multipliés audessus du sanctuaire, leurs longues avenues de colonnes, les jeux de lumière de leurs vitraux où s'irise la lumière comme par les mille reflets d'un feuillage, nos églises, qui résument tant d'âges passés, ne sont que la magnifique traduction architecturale de ces bois sacrés mystérieux d'où sortirent les représentations scéniques de la Grèce, ainsi que plus tard ce fut du sein des cloîtres et dans de nouvelles tragédies liturgiques que naquit le drame moderne, dont l'œuvre shakespearienne représente la plus éclatante floraison.

Ce sont toutefois d'autres rapports et des relations plus précises que M. P. Stapfer a voulu manifester entre l'antiquité grecque et latine et Shakespeare, et l'on peut ramener à ces trois chefs principaux les mobiles de son enquête et les questions complexes auxquelles il est parvenu à donner une définitive solution :

Quels moyens eut Shakespeare pour connaître la littérature ancienne de la Grèce et de Rome, et puisait-il directement aux sources classiques de l'antiquité?

En empruntant à l'histoire grecque et romaine les sujets de quelques-unes de ses « tragédies », Shakespeare s'est-il fidèlement inspiré de l'esprit des deux races qu'il voulait représenter?

Enfin, dans quelle mesure le théâtre de Shakespeare peut-il être comparé aux grandes œuvres tragiques des anciens?

Une vérité maintenant démontrée, grâce à M. P. Stapfer, est que Shakespeare apprit à aimer l'antiquité avec notre Montaigne, et qu'il la connut d'abord dans les *Vies* de Plutarque, par l'interprétation française d'Amyot, translaté lui-même en anglais par sir Thomas North (1599). Comme Gœthe et Schiller, Shakespeare lisait « dans des traductions Homère, Aristote et les tragiques ». Homère avait été « fait anglais » en 1598, par George Chapman, un des habitués du club de *la Sirène* et un des camarades de Shakespeare, et les *Iliades d'Homère, prince des poètes,* furent aussitôt dans les mains de celui qui devait y puiser l'agréable comédie de *Troïlus et Cressida.*

Quant au latin, Shakespeare le savait autant qu'homme de son temps, et ce n'est pas peu dire, car au XVIe siècle on lisait encore généralement la langue de Cicéron, on cessait à peine de la parler comme langue savante : Shakespeare consulta fréquemment et cita souvent, dans ses œuvres, des passages de Sénèque, d'Ovide, de Pline, entre autres du maître

divin de Dante, Virgile, « l'instituteur et l'oracle sacré du moyen âge », « capitaine des Muses », comme dit Ronsard dans la préface de sa *Franciade*, et héraut sublime des vaincus d'Ilion.

Shakespeare, comme tous les esprits qui vécurent avant la renaissance des lettres, suivit Virgile dans ses sympathies filiales pour les Troyens : il alla même plus loin que le chantre de l'Énéide, et il se permit de bafouer les Grecs avec une verve comique supérieure de tous points aux farces de *la Belle Hélène* et d'*Orphée aux Enfers* : « Voulez-vous connaître toute la liberté d'esprit de Shakespeare ? disait Gœthe à Eckermann ; lisez *Troïlus et Cressida.* » C'est, en effet, une curieuse légende, et ce ne sera pas une des moins piquantes révélations faites par le livre de M. P. Stapfer, que les métamorphoses que l'esprit public fit subir aux poèmes homériques et à l'épopée gréco-latine pendant le moyen âge; on dirait la revision d'un procès historique, et une leçon de morale et de droit des gens donnée par l'esprit chrétien, dont Virgile semblait « un précurseur ». Scaliger dresse, en propres termes, des *autels* « à la divinité de Virgile », et lui sacrifie Homère; Dante ne rencontra qu'une fois sous sa plume le nom du poète grec; tous les nouveaux peuples avaient voulu descendre de quelqu'un des fils de Priam, Francus, Anténor, Turnus, Brito, « et, dit M. P. Stapfer en un alexandrin inconscient :

Et Shakespeare en Hector honorait un ancêtre. »

Que nous voilà éloignés, semble-t-il, de la haute tragédie antique, toute inspirée du souffle et des sentiments homériques ! Moins qu'on ne pourrait être porté à le penser. « Shakespeare se rapproche de l'antiquité dans la proportion où il se rapproche de la nature », conclut excellemment M. P. Stapfer, et Lessing a pu soutenir ce paradoxe que Shakespeare diffère moins des anciens que Corneille et Racine ne leur ressemblent... En combien de points, en effet, n'est-il pas en contact avec les Eschyle et les Sophocle, par la hardiesse de la mise en scène, par ce mélange du comique au tragique que les Grecs ont appliqué aux drames les plus émouvants, par la représentation des plus grandes passions humaines dans leurs développements généraux, enfin dans ce quelque chose de bien plus grand que la soi-disant « justice poétique » dominant tous les actes de ses personnages, comme la fatalité des anciens, « le Destin, dans lequel, dit Hegel, une philosophie éclairée doit voir, non un Dieu inintelligent et aveugle, mais la raison, la justice, *la haute nécessité morale,* qui, en brisant les justices partielles et les antagonismes d'un jour, rétablit l'éternelle unité divine !... »

M. P. Stapfer démontre ces faits avec une abondance de preuves et une ampleur d'érudition qui font de ses deux volumes une véritable *Bibliotheca shakespeariana.* Aux cinquante-deux commentateurs du poète que Chateaubriand comptait déjà en 1801, l'auteur de *Shakespeare et l'Antiquité* en ajoute une liste brillante des plus contemporains, dont nous regrettons ne ne pouvoir faire profiter ici nos confrères en philologie, comme de l'un des résultats précieux de ses recherches.

Certaines parties du livre de M. P. Stapfer ont paru séparément dans des recueils périodiques : la matière et le sujet le permettaient aisément; mais peut-être ses deux volumes auraient-ils pu être fondus avec plus d'ensemble que n'en présentent les sous-titres : *1re partie, l'Antiquité grecque et latine dans les œuvres de Shakespeare*; — *2e partie, Shakespeare et les Tragiques grecs, suivie de Molière, Shakespeare et la Critique allemande.* Au moins ne serait-il point superflu qu'un index général des textes et des auteurs cités vînt, à la fin de l'ouvrage, relier en faisceau plus serré les si nombreuses et si judicieuses citations, les rapprochements ingénieux et nouveaux que M. P. Stapfer a su découvrir entre son sujet et les plus belles œuvres des arts et des littératures. Nous le lui demandons pour la prochaine édition, qui ne saurait tarder, si le succès répond à son talent et aux nombreux mérites de son œuvre. A défaut même de ce petit perfectionnement, les mille et quelques pages de M. P. Stapfer sur Shakespeare ont leur place marquée dans les mains de tous ceux qui s'intéressent à la gloire du grand poète, et la nouvelle *Société de Shakspere,* fondée récemment à Londres, pourra elle-même les consulter parfois utilement.

E.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Voyages au cap des Aromates (*Afrique orientale*), par Georges Révoil. Paris, Dentu, 1880.

Le cap des Aromates, ainsi baptisé par l'auteur, est géographiquement situé au nord-est de l'Afrique, au confluent de la mer Rouge, de l'océan Indien et du golfe Persique ; il porte le nom scientifique de cap Guardafui ; l'exploration faite par M. Révoil en deux voyages successifs sur ce point comprend toute la côte africaine faisant face à l'Asie, habitée par des peuplades portant le nom de Çomalis medjouvtines.

Les aromates, qu'on vient chercher sur les points du rivage où sont établis quelques comptoirs indigènes encore peu importants, consistent dans la gomme ou ankobib, l'encens ou luban, la myrrhe, le maïdi ou gomme élémi, les ambres, etc. ; la plupart de ces marchandises sont apportées là par des Arabes ou Indiens qui vendent aux Bédouins de l'intérieur ou aux Çomalis de la côte.

On trouve aussi dans ces comptoirs des nacres, des perles, des plumes d'autruche, l'indigo ou allen, l'écaille, des écorces résineuses et des teintures ; le sol offre du sel-gemme, du fer, du plomb et même du mercure, enfin des montagnes de guano.

L'ouvrage de M. Révoil est fort intéressant, car ces contrées sont encore peu fréquentées et peu connues, malgré les quelques voyageurs courageux qui depuis

quelques années cherchent à explorer l'Afrique centrale et à en déterminer d'une façon plus exacte l'orographie, l'hydrographie et les divisions intérieures. Il faudra encore de nombreux explorateurs de bonne volonté pour arriver à une somme de connaissances suffisante, et nous devons encourager tous ceux qui contribuent par leurs travaux à augmenter la lumière acquise.

Les renseignements recueillis et présentés dans ce livre sont nombreux et détaillés; ils sont récents, provenant de relations de voyages exécutés en 1877 et en 1878; une quantité de vues prises par l'auteur donnent la physionomie du pays et des centres de population visités par lui; la narration toute personnelle de M. Révoil est rendue plus intéressante par des faits dont il a été témoin, des incidents qui donnent l'idée des mœurs et du caractère des Çomalis, du climat du pays, de ses productions et de son commerce.

Certains épisodes sont curieux, d'autres instructifs; signalons le vol des sauterelles, la fête du rhamadan, celle du hid ou grand jour des musulmans, l'arbre-poison, la visite nocturne d'un guépard, la punition par son mari d'une femme adultère, etc.

En 1846, un Anglais, le lieutenant C.-J. Cruttenden, adressa à son gouvernement un rapport sur ce pays où il avait été amené à la suite du naufrage du bâtiment qui le portait. En 1848, le capitaine de frégate Guillain fut envoyé en mission sur cette côte, et une relation de ce voyage a été publiée par ordre du gouvernement français. Enfin un Italien, le comte Thomas de Savoie, fut dépêché au cap Guardafui pour y étudier un projet de colonisation, et son rapport a paru en partie dans le journal l'*Esploratore*.

En 1879, dans le *Bulletin* (n° 6) *de la Société de géographie khédiviale du Caire*, on put lire également un compte rendu d'une exploration faite par le lieutenant-colonel Grave; tous ces ouvrages sont utiles à consulter, mais il est bon d'y joindre le livre de M. Révoil, qui rectifie quelques erreurs commises par les voyageurs qui l'ont précédé et ont sur lui l'infériorité de n'avoir vu qu'une fois une contrée qu'il a visitée à deux reprises différentes et dans des conditions commerciales qui nécessitent des rapports plus intimes et plus suivis avec les habitants. E. D.

La Méditerranée, la rivière de Gênes et Menton, par le Dr J.-H. Bennet. Paris, Asselin et Cie, 1880.

Connaissez-vous dans le monde entier un climat plus agréable, plus constant et plus salubre que celui du bassin de la Méditerranée ? Non, aucun ne réunit plus les qualités nécessaires pour ce résultat.

Bordé par de hautes montagnes au nord qui le garantissent contre les vents froids, au sud, en partie par des montagnes et un désert immense, au milieu des terres, environné de continents, les temps nuageux y sont rares et le soleil toujours ardent.

L'hiver, la température est relativement plus agréable que l'été, en raison des brises du nord, prédominant à cette époque; l'atmosphère est ordinairement sèche, le ciel presque toujours pur; on voit par là combien un séjour dans ces régions est agréable, surtout lorsqu'il est momentané, pour des voyageurs habitant d'ordinaire les pays du nord, où le froid est si rigoureux.

De toutes les parties du bassin de la Méditerranée, il en est qui sont particulièrement privilégiées, et parmi celles-ci citons la rivière de Gênes dans toute l'étendue longeant la côte de Cannes à Chiavari; elle est connue sous les noms de rivières du Levant et du Ponant par les Italiens, et doit son climat essentiellement tempéré au voisinage protecteur des hautes montagnes qui la bornent au nord.

Ces montagnes sont les Alpes et les Apennins qui lui forment un immense paravent au nord-est, puis plus loin les Alpes suisses et leurs grandes élévations, le mont Cenis, le Saint-Bernard, le Simplon, le mont Blanc, etc.

D'autre part, la rivière de Gênes est ouverte aux vents du Midi, tempérés par le voisinage de la mer et ses brises salutaires.

Aussi, quelle végétation dans ce petit coin de terre paradisiaque : des vergers partout, des forêts de citronniers croissant en plein air, sur les flancs des montagnes, exposés aux vents de mer, sans protection, comme les pommiers en Normandie! On y voit également de belles plantations d'orangers, se développant comme des arbres de haute futaie; les fleurs de ces arbres parfument l'air qu'on respire; les autres fruits sont également abondants

Puis, quelle flore! la rose, la violette, la campanule, la valériane, la véronique en plein hiver. Nous avons gardé pour la fin l'olivier, seigneur et maître en cette contrée, où, loin de ressembler à ceux des environs de Marseille, nains et rabougris, il acquiert ici sa croissance naturelle, et devient quelquefois aussi grand qu'un beau chêne, avec moins de branches et un feuillage plus clairsemé.

C'est cette rivière de Gênes que l'auteur a entrepris de décrire en grand détail, en faisant ressortir tous les avantages hygiéniques qu'elle possède, et le livre du docteur Bennet est le résultat d'expériences faites pendant vingt années qu'il a passées sur les lieux mêmes dont il parle; c'est dire combien il a d'autorité et quelle est la valeur des stations étudiées aussi longuement et avec tant de soin. E. D.

Trois mois en Croatie, *souvenirs de voyages en Autriche-Hongrie*, par Gosp-Ljudevit Prijateli. Paris, A. Ghio, 1880.

Jamais la question d'Orient, d'éternelle mémoire, n'a été plus compliquée que de nos jours; assurément, plus les principales puissances intéressées cherchent à la résoudre et plus elle offre de difficultés.

Il s'agissait autrefois de la Russie et de la Turquie, et les compétitions soumises à l'arbitrage des grandes nations européennes y ont introduit tout d'abord la Grèce; aujourd'hui c'est un débordement de nationalités qui s'affirment et qui toutes réclament leur autonomie et leur indépendance.

C'est le commencement de la fin, mais malheureusement les discussions peuvent durer longtemps encore, et les guerres locales qu'elles engendrent et entretiennent sont loin d'être favorables à une pacifique terminaison des difficultés pendantes.

Nous devons constater comme très graves pour l'empire austro-hongrois ces tentatives de soulèvement de différentes provinces, soit limitrophes, soit même constituantes de son territoire; autant de peuples dont nous citerions les noms ici, autant de réclamants qui rêvent l'indépendance.

Les journaux sont remplis aujourd'hui des faits et gestes de l'Albanie, qui voudrait se gouverner elle-

même, et ne relever ni de l'empire ottoman ni de l'empire d'Autriche. Ces tendances sont de notre époque; elles commencent à s'affirmer de manière à faire présager des luttes terribles et des démembrement qui bouleverseront encore la carte d'Europe d'ici à très peu d'années.

Nous avons à présenter à nos lecteurs une petite plaquette qui ne parle que de la Croatie et de ses habitants; cette contrée, connue de nous surtout parce que dans l'histoire militaire une partie de ses habitants est venue offrir ses services aux armées européennes, alors composées de soldats étrangers pour la plus grande partie, mais bien moins connue au point de vue géographique, est située entre la Vénétie et la Hongrie.

Elle est donc revendiquée à la fois par l'Italie et par l'Autriche dont elle fait partie actuellement, en qualité de province, comme jadis la Vénétie, et à peu près au même droit, mais elle ne nous paraît pas devoir appartenir par des droits plus certains au royaume d'Italie, quoique Trieste, une de ses villes principales, soit très italienne de cœur.

Que la Croatie ait une histoire qui lui soit personnelle, que la race de ses habitants ne soit ni slave, ni hongroise, ni allemande, que ses aspirations soient à être indépendante : toutes ces choses peuvent nous paraître fort justes; il n'en est pas moins vrai qu'au même titre toutes les provinces formant aujourd'hui l'empire austro-hongrois peuvent demander leur séparation et leur indépendance, sans que ce soit là une question diplomatique européenne d'importance assez grande pour que toutes les autres nations s'en émeuvent.

Nous reconnaissons avec l'auteur que la Croatie est habitée par un peuple aux mœurs policées, que les villes sont des centres des plus civilisés, que les campagnes sont bien cultivées, et à tous égards que cette province autrichienne mérite d'être considérée comme très importante. De là à en faire un royaume ou une principauté se gouvernant elle-même, il y a un abîme; à ce compte-là, en France même, nous pourrions voir nos provinces revendiquer cet honneur rétrospectif, et, au lieu de marcher vers l'unité nationale, nous marcherions vers la désagrégation complète de cette unité que le temps et le travail des générations qui nous ont précédés ont eu tant de mal à accomplir pour former une nation homogène et par suite d'autant plus puissante et respectée par les voisins ambitieux et conquérants. E. D.

Du Rhin au Nil. *Carnet de voyage d'un Parisien*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. E. Plon. Paris, 1880.

Comme le dit l'auteur dans le titre même, son volume n'a pas la prétention d'être un ouvrage scientifique; il n'a rien cherché, rien découvert, a suivi des voies connues et très fréquentées avant et en même temps que lui; c'est le résumé de ses impressions personnelles qu'il nous donne, écrivant au jour le jour, et n'ayant fait, à son retour, que coordonner des notes éparses recueillies sur le terrain même.

A ce point de vue, nous avons trouvé un livre charmant à la lecture, attachant par les détails, agréable par la façon toute humouristique dont la plupart des passages sont traités; on peut suivre un véritable Parisien dans des pérégrinations qu'il a entreprises pour sa seule distraction, et sur lesquelles il s'exprime avec l'esprit d'un romancier et presque d'un poète.

Nous aurions peut-être été plus satisfait, puisque nous nous mouvons ici dans le domaine de la fantaisie, que le voyageur, dans son itinéraire, se soit moins conformé aux routes tracées par les Guides à tous les touristes qui exécutent des voyages d'agrément en suivant un programme littéral tracé d'avance par lesentrepreneurs de ce genre de distraction; mais, telle qu'est la chose, il était impossible de demander davantage, et nous ne saurions trop recommander aux gens du monde de passer quelques journées agréables en lisant cette narration.

M. du Boisgobey est un conteur, et, à ce titre, nous devons lui savoir gré d'épargner aux lecteurs des discussions scientifiques qui ne sont de mise que dans les ouvrages faits expressément pour l'étude.

Nous ne pensons pas que telle ait été l'intention de l'écrivain; son parcours à travers l'Allemagne, de Berlin à Trieste, par Dresde et Vienne, n'est absolument que la narration d'un touriste qui raconte les sensations éprouvées dans un train de plaisir ordinaire, là où il n'a eu ni le temps de voir ni celui d'examiner; à peine si les yeux ont suffi pour embrasser quelques points de vue recommandés, et l'impression qu'ils ont produite, relatée en quelques lignes, est absolument fugitive pour l'auteur lui-même, insuffisante pour le lecteur.

La traversée de Trieste à Syra, avec escale à Corfou, puis de là au Pirée, est un panorama à peine esquissé de toutes les choses qu'on est forcé de rencontrer, mais qu'on n'a pu voir qu'à la distance où le bateau se tient de la côte pendant sa route, et que d'ailleurs le temps ou la nuit n'ont permis que de deviner, à l'aide toujours d'un guide imprimé.

Athènes, dans laquelle M. du Boisgobey a passé quelques heures seulement, nous serait parfaitement inconnue par son récit même si, avant lui, d'autres visiteurs ne nous en avaient écrit plus long à ce sujet, qui mérite pourtant quelques pages de plus que nous n'en avons trouvé dans le livre.

Constantinople est plus favorisée sous ce rapport, et, sans que cela excuse l'auteur d'avoir écourté le passage consacré à la capitale de la Grèce, nous devons reconnaître que c'est avec conscience que la ville des sultans a été explorée par le voyageur, et certes un grand tiers de son ouvrage lui est consacré. Nous n'avons peut-être pas appris beaucoup de choses nouvelles et qui n'aient pas été dites auparavant, mais la forme de la narration est agréable, les détails charmants, et l'esprit parisien domine.

La dernière partie du volume est consacrée au voyage de Constantinople à Smyrne, et de là à Jaffa et à Jérusalem. Après une courte excursion en Palestine, l'auteur relâche à Alexandrie en Égypte; nous l'avons suivi avec plaisir pendant cette longue route, et je crois que c'est tout dire; car, après avoir dévoré ce livre, nous restons charmé de la manière dont M. du Boisgobey a raconté son voyage, mais il nous faut constater que nous n'irions pas y chercher les renseignements historiques, géographiques ou autres qu'on puise dans les relations des voyageurs sérieux.

Considérant que c'est l'exposé des impressions d'un passant, nous avons été séduit à sa lecture et avons éprouvé, nous aussi, un sentiment agréable; mais, à ce point de vue seulement, il nous est permis d'en recommander la lecture. E. D'AU.

Nordenskiold. *Notice sur sa vie et ses voyages*, par Ch. Flahault, docteur ès sciences, préparateur à la Sorbonne, étudiant de l'université d'Upsal. Paris, Nilson, 1880.

Ce livre, ou plutôt cette plaquette, n'est autre chose que la biographie du voyageur suédois, devenu subitement à la mode à la suite de la réussite de son voyage dans le passage Nord-Est qu'il a, non découvert, mais pratiqué avec un résultat scientifique incontestable.

Nous avons eu occasion de présenter à nos lecteurs les lettres mêmes de M. Nordenskiold; elles résument, en qualité de journal de bord, et les difficultés de son entreprise et le but atteint; nous ne saurions donc revenir sur ces faits dont, à notre avis, on s'est un peu trop occupé chez nous, et auxquels on a donné une importance qu'ils ne comportent pas.

En effet, si un navigateur réussit à passer par un point difficile, peu connu, quoique très exploré depuis longtemps par des prédécesseurs nombreux et persévérants, il ne s'ensuit pas que, dans l'espèce, il y ait un progrès utile, car les navires de commerce, en vue desquels on doit surtout chercher des routes plus commodes et plus courtes, ne peuvent en aucune façon utiliser les travaux du navigateur suédois.

En outre, dans les régions en cause, les saisons hivernales se suivent sans se ressembler, et là où aujourd'hui il est possible de passer, il sera impossible l'année suivante de se frayer une route.

Au point de vue de la science pure, le problème était déjà résolu depuis longtemps, à la suite des efforts de gens dont on a trop méconnu le mérite en dernier lieu; mais le passage étant, la plupart du temps, impraticable, il n'y a absolument que le mérite de l'avoir trouvé libre à un moment donné, et d'en avoir profité, qui revienne au voyageur; les marins qui ont les premiers découvert la possibilité du passage et, les canaux maritimes naturels mettant en communication notre hémisphère avec l'autre ont été moins heureux que M. Nordenskiold, et ils ont trouvé moins d'enthousiasme pour applaudir à leur dévouement scientifique.

E. D.

Le Renne, deuxième série des *Souvenirs de voyages*, par Léouzon Leduc. M. Dreyfous, Paris, 1880.

M. Léouzon Leduc a entrepris de nous initier à toutes les curiosités qui l'ont frappé pendant les vingt-neuf années qu'il a voyagé dans le nord de l'hémisphère de l'ancien monde. Afin de rendre plus piquant le titre de chacun des volumes qu'il consacre à la narration d'une partie de ses aventures, il a pris dans l'histoire naturelle animale un des types spéciaux à ces régions.

Sa première série, antérieurement publiée, portait en sous titre: *l'Ours du Nord,* et comprenait l'histoire des pérégrinations et séjours de l'auteur dans la Russie du Nord, l'Esthonie et le Hogland.

La seconde, celle dont nous allons parler à nos lecteurs, est intitulée *le Renne*, et s'occupe de la Finlande, de la Laponie et des îles d'Aland.

Il annonce comme devant paraître prochainement deux nouvelles séries, la première : *l'Élan,* comprenant la Suède, la Norwège et le Gotland, et la deuxième: *le Phoque,* avec le Danemark, l'Islande et le Groënland.

L'ensemble de ces ouvrages constitue une véritable géographie des pays dont le nom est indiqué; la faune qui leur est particulière forme une étude des plus complètes et des plus intéressantes, mais le reste y est aussi : les mœurs, les coutumes des habitants du Nord, leur caractère, l'histoire ont une large part dans le livre, où les anecdotes fourmillent, de façon à ne pas laisser un instant l'intérêt et la curiosité en suspens.

Dans toute la première partie du livre, nous n'avons trouvé que des détails fort curieux sur la Finlande et les Finnois; ce n'est que dans la seconde partie, et lorsque l'auteur en arrive à parler de la Laponie et du peuple qui habite ce pays, qu'il nous donne des renseignements sur le renne.

Nous y avons trouvé peu de choses nouvelles; les migrations de cette espèce sont depuis longtemps connues, et la France elle-même ou du moins, le territoire qu'elle occupe aujourd'hui a vu autrefois le renne jusque vers le XIVe siècle.

Peu à peu il s'est retiré devant les progrès de la population et on n'en trouve plus maintenant qu'en Laponie, au nord de la Norwège, de la Suède et de la Finlande; au nord de la Russie, dans la région de l'Oural; en Asie, jusqu'au Kamtchatka; en Amérique, et enfin au Groënland et au Spitzberg.

La race apprivoisée qui se reproduit est d'une taille inférieure à ceux qui vivent à l'état sauvage et qu'on rencontre encore en troupes nombreuses dans les régions désertes de l'ancienne Finlande.

On sait les services immenses que rend cet animal. Il sert de nourriture, vivant, par son lait; mort, avec sa chair; c'est une bête de trait incomparable pour la vitesse, la sûreté et la sobriété; son caractère est très sociable.

La fin du volume de M. Léouzon Leduc traite des îles d'Aland et, à ce propos donne des anecdotes sur l'île de Bomarsund, le maréchal Vaillant et le général Niel un peu avant la guerre entre la France et la Russie.

E. D.

Lettres de Nordenskiold racontant son expédition à la découverte du passage N.-E. du pôle Nord, avec une préface par M. Daubrée, de l'Institut. M. Dreyfous, Paris, 1880.

Et d'abord, établissons ceci clairement, c'est que ce livre n'est autre chose qu'un journal de bord, intéressant par le voyage lui-même et par les détails qu'il renferme, avec cette particularité qu'il semble avoir été rédigé dans un style simple, à la hauteur de tous ceux qui pourraient être appelés à le lire, s'il était publié.

Nous sommes en présence d'un savant appartenant aux peuples du Nord, c'est-à-dire essentiellement pratique, ne laissant pas place à l'imagination, peu poétique, peu chercheur d'images visant à l'idéal, en un mot, absolument de son époque.

Sans vouloir nous élever contre les ovations qui lui ont été faites partout où il a porté ses pas après son retour, il nous sera bien permis de les trouver un peu exagérées, et aussi les hommages qui lui ont été adressés chez nous en qualité de navigateur ayant fait, selon l'expression de M. Daubrée, « la plus grande découverte jusqu'à ce jour ».

L'exagération même qui a entraîné momentanément les esprits les plus sérieux nous a laissé froid, et en même temps engagé à un examen approfondi et plus sérieux des résultats signalés par le voyageur et admis

sans discussion par le public qui avait pris au sérieux les articles que des journalistes peu ou mal informés au début ont écrits, sans étude préalable, et sur des notes fournies par les intéressés, à propos de l'expédition et du professeur qui l'a entreprise.

Non, certes, que nous ayons la prétention de diminuer la gloire acquise, mais il s'agit d'en fixer les éléments d'une manière certaine; et, tout d'abord, nous affirmons, avec M. Nordenskiold lui-même, qu'il n'a absolument rien découvert, et que le passage qu'il a effectué heureusement ne peut avoir aucune utilité ni politique ni commerciale.

Ces points faciles à établir par l'étude même du parcours de *la Véga* et celle des régions qu'elle a visitées en longeant leurs côtes, il nous sera facile de rendre à l'auteur du voyage toute la part de louanges à laquelle il a droit pour l'étude primitive ou plan de son expédition, et surtout pour la manière pratique dont il a su la diriger en arrivant à un résultat magnifique.

Parmi les explorateurs, M. le professeur Nordenskiold aura conquis peut-être la première place, non par ses découvertes, mais à cause de la multiplicité de ses voyages et de sa persévérance à chercher constamment à faire mieux.

Les succès répétés, obtenus dans les expéditions qu'il a préparées lui ont inspiré le désir d'arriver à trouver ce qu'il a rencontré en dernier lieu; tant d'efforts ne sauraient rester sans encouragement, et c'est avec plaisir qu'il nous a été donné de constater les honneurs publics rendus généralement dans tous les pays où le hardi navigateur s'est présenté.

Ces voyages de la dernière heure n'avaient assurément pas le caractère des autres; et, cette fois, on peut affirmer qu'il n'allait plus à la découverte, mais qu'il allait chercher la récompense de ses fatigues et de ses travaux.

Nous aurions mauvaise grâce à le blâmer de cette faiblesse, car c'en est une; ce que nous ne saurions supporter, c'est que les éloges universels qui lui sont adressés s'élèvent au-dessus de ceux que notre vieux monde doit aux héroïques voyageurs qui ont cherché à atteindre la plus haute latitude, près le pôle Nord, et qui ont, pour la plupart, trouvé la mort dans leurs expéditions.

Leurs voyages étaient plutôt de découvertes réelles que celui du professeur Nordenskiold, et, en lisant son livre de bord, on se rend compte que lui-même confesse que tous les lieux qu'il a explorés ont été reconnus avant lui par l'un ou par l'autre, et qu'il n'a eu, en fin de compte, que la chance heureuse de profiter de tout ce qui était connu avant lui pour arriver au résultat final.

Ce qu'il faut louer sans réserve chez le navigateur suédois, c'est l'érudition et l'application pratique des connaissances acquises; il ne s'est mis en route qu'après avoir dressé un plan parfait de son voyage, étudié d'après les connaissances acquises, et il avait reconnu la possibilité d'arriver au but, en se servant de tout ce que les autres avaient fait avant lui.

Il est cependant un point noir dont il faut tenir compte, c'est la chance exceptionnelle du voyageur. Certainement, là où *la Véga* a passé en 1879, tout autre bâtiment, suivant avec la plus grande exactitude la route tracée aujourd'hui, serait arrêté, non seulement une année, mais peut-être dix années de suite, parce que le déplacement des glaces varie comme chez nous-mêmes les saisons; donc, ce n'est pas une route découverte, ni une route praticable, mais bien un passage accidentel qui a été permis au docteur marin.

Il fait bon en France, du reste, d'être étranger et d'y venir après avoir acquis au dehors quelque renommée; d'après le dicton bien vrai que nul n'est prophète en son pays, nous pouvons ajouter que tout étranger est prophète en France, et qu'il n'existe pas d'autre pays où on oublie plus vite les gloires nationales au profit des renommées étrangères, plus ou moins réelles.

Le pauvre Lambert qu'on a si peu fêté chez nous, et qui à ses talents de navigateur et de voyageur a joint un patriotisme qui l'a conduit à une mort rapide, peu glorifiée du reste, avait bien plus fait pour la science que M. le professeur Nordenskiold, qui a eu, au moins, le tact, à sa réception au conseil municipal de Paris, d'évoquer son souvenir, pour se faire pardonner les honneurs extraordinaires dont on l'accablait et dont, au fond, il sentait bien qu'il était peu méritant.

Que si on veut bien examiner les résultats pratiques du voyage du navigateur suédois, on reconnaîtra qu'ils sont absolument nuls, et que la voie qu'il a soi-disant découverte est à peu près impraticable; elle n'a, en outre, étendu en aucune manière le cercle des connaissances scientifiques, sauf pour quelques détails géographiques peu intéressants; ce qui fait que nous sommes obligé de terminer notre étude par le dicton anglais: « *Much ado about nothing*. Beaucoup de bruit pour rien », ou du moins trop de bruit pour pas grand'chose! E. D.

Le Caucase, la Perse et la Turquie d'Asie, d'après la relation de M. de Thielmann, par M. le baron Ernouf, avec une carte et 20 gravures (2e édition). — *Cachemire et Petit Thibet*, par le même, d'après M. Drew, avec une carte et 11 gravures. Paris, E. Plon et Cie.

Ces deux ouvrages font partie de la jolie collection illustrée de voyages publiée par M. Plon. M. le baron de Thielmann était le premier secrétaire de légation de l'ambassade allemande à Saint-Pétersbourg, quand il fit (en 1872) cette excursion intéressante à plus d'un titre dans le haut Caucase et plusieurs provinces reculées de la Perse et de la Turquie d'Asie. Grâce à ses relations diplomatiques, il a pu visiter des pays où les Européens ne pénètrent que rarement, comme le littoral du lac d'Ourmiah (Chaldée), et l'une des régions les plus pittoresques du monde, celle des monts Zagros, qui forment la limite du royaume persan et de l'empire turc, entre Souk-Boulak et Mossoul. La transcription française de cette relation, dont la première édition a été promptement épuisée, a toute l'importance d'une œuvre originale, car elle contient des détails qui, pour divers motifs, n'avaient pu trouver place dans l'ouvrage allemand, et qui ont été communiqués au traducteur par M. de Thielmann lui-même. Plusieurs des illustrations sont également inédites. La plus curieuse représente les ruines colossales du palais des Sassanides à Ctésiphon, très rarement visitées malgré leur voisinage de Bagdad, parce que l'accès n'en est rien moins que sûr. C'est la première vue de ces ruines qui ait été publiée en France.

On trouve aussi dans ce volume des renseignements recueillis chemin faisant sur la politique d'annexion

suivie dans ces contrées par le cabinet de Saint-Pétersbourg et sur les éventualités d'un conflit anglo-russe. Ces renseignements n'ont rien perdu de leur à-propos, non plus que ceux du même genre que contient un autre ouvrage de M. Ernouf récemment publié, et qui fait également partie de cette collection : *Cachemire* et *Petit Thibet*. Ce travail est extrait du livre anglais de M. Drew, *Gummos and Kashmyr*. C'est le travail le plus complet qui ait encore paru sur le Cachemire et les territoires limitrophes, placés depuis 1846 sous la juridiction d'un souverain (*maharaja indépendant*), mais solidement liés par des traités à l'empire anglais des Indes. En réalité, ces territoires sont comme le dernier contrefort des possessions de l'Angleterre, du côté où son influence lutte présentement contre celle de la Russie.

M. Drew, ingénieur anglais des plus distingués, a rempli pendant dix ans des fonctions importantes dans les *États* du maharaja Rambir-Singh. Ils comprennent, outre la vallée de Cachemire aux charmes légendaires, les districts montagneux qui l'entourent, et offrent un tout autre caractère. Plusieurs de ces montagnes comptent parmi les plus hautes et les plus abruptes de l'Asie, et par conséquent du monde entier, et leur exploration offre tous les genres de périls réunis, y compris celui des brigands. La transcription analytique de l'ouvrage de M. Drew donne des détails précis sur toutes ces contrées (Ladakh, Balkistan, Dârdistan, etc.), dont le nom était jusqu'ici à peine connu en France. X.

A travers l'Algérie. *Souvenirs de l'excursion parlementaire*, par Paul Bourde. Charpentier, Paris, 1880.

Nous nous rappelons bien avoir entendu parler de cette excursion parlementaire, un peu excentrique dans sa formation inattendue, dont le but paraissait peu défini, et dont la composition ne semblait pas appropriée d'une manière bien sérieuse aux études à faire sur notre colonisation algérienne.

Nous n'augurions pas très bien de cette sorte de promenade, et, depuis, il semble que les événements aient absolument donné raison à nos pronostics.

Dans le récit que nous présente M. Paul Bourde, représentant à la caravane du journal *le Moniteur universel*, et que lui-même qualifie d'excursion sans caractère officiel, nous ne voyons absolument que l'appréciation personnelle d'un écrivain qui visitait pour la première fois notre colonie algérienne, et a rendu compte à la fois de ses impressions et de celles de ses compagnons de voyage, à peu près aussi novices que lui dans toutes les questions qui sont à l'ordre du jour en Algérie, depuis environ quarante années que compte notre occupation française.

Son livre a un caractère humoristique charmant au point de vue du style et des observations ; il manque malheureusement de fonds, parce que l'expérience d'abord et la connaissance de l'histoire du pays lui manquent d'une manière absolue.

Il a aussi entrepris de faire le panégyrique de l'administration civile dans un pays où la plupart du temps ce sont les administrés civils qui manquent ou sont en quantité relativement inférieure soit aux indigènes vaincus, soit aux occupants militaires français.

Le but est assurément louable, mais l'intention ne peut tenir lieu du fait, et, en ce cas particulier, elle est au moins insuffisante, sinon nuisible.

Il nous faut des études plus sérieuses pour discuter la question, et nous sommes fort étonné que la commission parlementaire n'ait pas jugé à propos de publier elle-même une relation officielle de son voyage, avec discussion des questions dont elle a été saisie et qu'elle a pu avoir à examiner pendant son séjour.

Ce mémoire serait assurément bien reçu de ceux qui, comme Français, s'intéressent à notre plus belle colonie et à son avenir, et voudraient se former une opinion à peu près sérieuse sur tout ce qui s'en dit depuis si longtemps que tout le monde en parle sans trop connaître le fond des choses.

Jusqu'à ce jour, ce sont les militaires qui ont presque tous eu exclusivement la parole ; on ne peut nier qu'ils n'aient eu occasion de beaucoup voir et de beaucoup apprendre, mais ils ont peut-être jugé avec des préventions qu'il serait bon de mettre de côté.

D'autre part, les civils qui en ont parlé depuis que les bureaux arabes sont en quelque sorte dépossédés de leur antique domination ont tous attribué à l'administration militaire tous les malheurs survenus à notre colonie. Il serait utile, après avoir lu les ouvrages des uns et des autres, de rencontrer un auteur qu'on ne puisse accuser de partialité pour aucun côté, aborder franchement la question et la faire connaître de manière qu'elle puisse être discutée utilement dans nos Assemblées parlementaires.

Tel ne nous paraît malheureusement pas l'ouvrage de M. Bourde, et nous n'avons qu'à le regretter de tout cœur. E. D.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Les Dévotions de Mme de Bethzamooth. — La Retraite, les Tentations et les Confessions de la marquise de Montcornillon, par l'abbé J. Duvernet. Bruxelles, Gay et Doucé, 1880. Petit in-8° de VII-83 et 67 pages (chaque nouvelle a son titre et sa pagination à part). Tiré à 500 exemp. sur papier vergé.

Les deux opuscules que MM. Gay et Doucé viennent de réimprimer avec leur habileté et leur soin ordinaires sont de *Théophile Imarigeon,* plus connu sous le nom de *l'abbé Duvernet,* écrivain qui doit toute sa réputation à ses rapports avec Voltaire. Né de parents pauvres et obscurs, à Ambert, en Auvergne, vers 1730, mort à Paris en 1796, Théophile Imarigeon eut une existence passablement agitée : successivement principal du collège de Vienne, puis du collège de Clermont ; doté d'un bénéfice simple, à Paris ; écrivant tour à tour des pamphlets, des ouvrages semi-religieux, semi-politiques ; enfermé une première fois à la Bastille pour avoir frondé M. de Maurepas ; incarcéré de nouveau pour avoir parlé trop librement d'un autre

ministre, M. Amelot; inquiété par la police au sujet de la publication de sa *Vie de Voltaire;* toujours en mouvement ou en intrigue, rarement heureux, le pauvre abbé termina ses jours dans une situation plus que précaire, après avoir subi toutes les angoisses de la Révolution qu'il avait, comme tant d'autres, appelée de tous ses vœux et qui ne lui fut rien moins que profitable.

C'est pendant un de ses séjours à la Bastille qu'il écrivait, « pour se distraire et en riant », comme il le dit lui-même, « ces fadaises et ces vérités » qui ont pour titre : *les Dévotions de Mme de Bethzamooth et les pieuses facéties de M. de Saint-Ognon.* Ce petit ouvrage, dont *Pisanus Fraxi* a donné les passages les plus curieux dans son intéressante *Centuria librorum absconditorum*, est un libertinage dirigé surtout contre cette fausse dévotion de cour, devenue fort à la mode vers la fin du règne de Louis XIV et dont il restait encore de bien jolis spécimens sous les règnes suivants. Dans cette production, où l'on n'est point choqué par l'obscénité des termes, l'auteur ne s'est pas gêné pour retracer sans façon des scènes érotiques parfois fort licencieuses. Son petit roman est d'ailleurs lestement écrit, bien conduit et d'une lecture facile. Pour en faire apprécier l'allure, il suffit de citer les quatre premières lignes :

« Veut-on rendre une femme raisonnable? Il faut coucher avec elle. — Veut-on rendre un homme heureux et content? Il faut le faire c... — C'est tout le sujet de l'histore que nous allons raconter. »

Sur ce bel exorde, en effet, et pour prouver la vérité des propositions émises, l'auteur, en soixante-dix pages, nous montre Mme de Bethzamooth, dévote insupportable à tout le monde, à son mari et à elle-même, dévotement courtisée, dévotement séduite et dévotement... convertie par un jeune béat, M. de Saint-Ognon, qui la rend enfin plus traitable, le tout avec l'assentiment tacite et pour la plus grande satisfaction du mari.

Le deuxième opuscule de l'abbé Duvernet, *la Retraite, les Tentations et les Confessions de Mme la marquise de Montcornillon*, a été aussi analysé par *Pisanus Fraxi;* en voici le sous-titre, qui dit assez ce qu'est l'ouvrage :

« Histoire morale dans laquelle on voit comment une jeune veuve devint malheureuse par les conseils de son confesseur et comment, pour la délivrer de ses malheurs, un jeune colonel de hussards se fit ermite et prophète. »

Ce récit, qui n'est guère moins divertissant que le premier, pèche cependant par quelques longueurs ; il est d'ailleurs moins original, car des sujets analogues ont été traités, en vers, par les conteurs des XVIIe et XVIIIe siècles.

Le charmant petit volume qui contient ces deux histoires n'est asssurément pas destiné à être mis dans toutes les mains et à figurer dans toutes les bibliothèques; toutefois il renferme certains détails, certains tableaux de mœurs qui le feront rechercher par les amateurs du XVIIIe siècle, gens fort curieux de littérature de boudoir; il est du reste tiré à petit nombre; aussi savons-nous maints bibliophiles qui tiendront à l'avoir, sinon pour l'étaler au premier rang de leurs tablettes, du moins pour le placer discrètement sur la rangée de derrière. PHIL. MIN.

Bibliographie générale des Gaules. Répertoire systématique et alphabétique des ouvrages, mémoires et notices concernant l'histoire, la topographie, la religion, les antiquités et le langage de la Gaule jusqu'à la fin du Ve siècle. Première période : publications faites depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1870 inclusivement, par CH.-ÉMILE RUELLE, bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, correspondant de la Commission de la topographie des Gaules. Paris, chez l'auteur, rue de Lille, 1, et chez les libraires J.-B. Dumoulin et Honoré Champion, 1880. Typographie Georges Chamerot. Première livraison (avertissement, bibliographie, feuilles 1 à 13). 1 vol. in-8° de XI-415 pages.

Le nouvel ouvrage de M. C.-E. Ruelle sera incontestablement fort utile pour tous les hommes d'étude qui s'occupent des origines de notre pays. Avec une patience inouïe et grâce aux efforts les plus consciencieux, l'auteur, dépouillant les principales bibliographies antérieures, presque toutes les collections académiques conservées à la bibliothèque des Sociétés savantes et d'innombrables catalogues français ou étrangers, est parvenu à réunir plus de dix mille titres d'ouvrages qui se rattachent par divers points à l'histoire des Gaules. Il semblerait, au premier abord, que cette bibliographie spéciale fît double emploi avec diverses publications analogues du P. Lelong, de Fevret de Fontette et de Girault de Saint-Fargeau ; il n'en est rien : ce travail de M. Ruelle est, comme son titre l'indique, rigoureusement circonscrit dans les périodes préhistorique, gauloise ou celtique et gallo-romaine, jusqu'au Ve siècle de notre ère; et si l'auteur a dû prendre pour point de départ les ouvrages précités, il les a tellement accrus par ses patientes recherches et si heureusement modifiés par son classement, qu'on peut dire que sa bibliographie est une œuvre entièrement nouvelle.

La Bibliographie des Gaules, qui doit comprendre quatre livraisons, se compose de deux parties: 1° *Catalogue méthodique,* où les matières, indiquées sommairement, sont disposées de façon à former, suivant le cas, des groupes systématiques ou topographiques ; 2° *Catalogue alphabétique,* donnant, sous le nom de chaque auteur, le détail, « aussi complet que possible, » de ceux de ses travaux qui se rapportent à nos origines.

La première partie se subdivise en cinq séries : 1° Généralités; 2° Questions topographiques ; 3° Régions; 4° Départements ; 5° Étranger.

La série des Généralités se décompose en vingt sections, dont quelques-unes sont elles-mêmes subdivisées en deux ou plusieurs paragraphes; cela fait, à notre avis, bien des fractions dans lesquelles le chercheur ne se guide pas toujours aisément. D'un autre côté, nous aurions aimé à trouver dans les sections VII et VIII (Topographie-Itinéraires), un paragraphe spécial consacré aux *Cartes et Plans* de l'ancienne Gaule. Girault de Saint-Fargeau avait fait un chapitre spécial pour ces documents, qu'il est assez commode de rencontrer réunis dans son livre. Que M. Ruelle nous pardonne ces remarques; nous ne prétendons nullement critiquer son beau travail, mais nous désirons seulement lui communiquer notre manière de voir sur une question de détail.

Ce qui, pour notre auteur, vaut mieux que tous nos

éloges, c'est la récompense que lui a décernée l'Académie des inscriptions et belles-lettres (une médaille, prix du concours de bibliographie savante fondé par Ch.-J. Brunet); ce qui, pour les lecteurs, doit être, plus que ces notes rapides, un gage assuré du mérite de l'ouvrage que nous étudions, c'est l'extrême modestie de M. C.-E. Ruelle et sa réputation bien établie de travailleur infatigable et consciencieux.

Pour notre part, nous attendons avec impatience la publication des trois dernières livraisons de la *Bibliographie générale des Gaules*, dont l'auteur, déjà bien connu par ses belles études sur le philosophe Damascius, sur l'ancienne musique grecque, sur Aristoxène, etc., etc., figurera désormais avec honneur au nombre des bibliophiles français. PHIL. MIN.

Les Travaux bibliographiques de 1867 à 1878, par Gustave Pawlowski, officier d'Académie, lauréat de l'Institut, conservateur de la bibliothèque A. Firmin-Didot. Paris, au siège de la Société bibliographique, 35, rue de Grenelle, 1879. Gr. in-8° de 80 pages. Tirage à 200 exemplaires, dont 25 sur papier vergé.

C'est presque faire œuvre de bibliographie rétrospective que de parler aujourd'hui seulement de l'excellent travail qui vient d'être nommé. Ce précieux document nous ayant été communiqué il y a quelques semaines à peine, nous n'avons pu en rendre compte plus tôt et, bien qu'il date déjà de plus d'une année, nous ne saurions le passer sous silence sans faire tort à ceux des lecteurs qui ne le connaissent pas encore.

En 1878, pendant la durée de l'Exposition universelle, un congrès bibliographique international fut tenu à Paris, du 1er au 4 juillet, sous les auspices de la Société bibliographique, qui chargea M. Pawlowski de faire audit congrès un rapport sur l'ensemble des travaux publiés dans le monde entier depuis la dernière Exposition universelle de 1867.

Voyons rapidement comment M. Pawlowski sut s'acquitter de cette lourde tâche, que peu de bibliophiles eussent osé entreprendre et que bien moins d'écrivains eussent pu exécuter. Son travail, disons-le de suite, est un chef-d'œuvre de concision et de clarté; dès la première page, il établit péremptoirement que la bibliographie a précédé l'invention de l'imprimerie et il détermine la véritable acception du mot ***bibliographe***, qu'il vaudrait mieux, dit-il, modifier ainsi : ***bibliodiagraphe*** (celui qui *décrit* les livres). Abordant ensuite son sujet, il divise tout d'abord son travail en deux grandes parties : 1° *Bibliographies périodiques contemporaines;* 2° *Bibliographies rétrospectives.* La première partie se subdivise elle-même en trois chapitres : I. Bibliographies périodiques *universelles ;* II. Bibliographies périodiques *nationales* (vingt pays y figurent) ; III. Bibliographies périodiques *par spécialités* (religions, droit, sciences de toute nature, linguistique, histoire, etc., etc.) La seconde partie comprend six subdivisions : I. Bibliographies *générales universelles;* II. Bibliographies *nationales, générales* ou *partielles* (seize nations y sont représentées); III. Bibliographies *universelles* ou *nationales par spécialités;* IV. *Monographies bibliographiques*; V. *Catalogues des bibliothèques publiques et particulières;* VI. *Histoire de l'imprimerie.*

Nous ne pouvons, on le comprend, entrer davantage dans le détail du travail de M. Pawlowski, qui n'est lui-même que la condensation aussi succincte que possible de ses immenses recherches; qu'il nous suffise de dire que, dans son rapport admirablement complété par une table des noms cités et par un index alphabétique, il a trouvé le moyen de faire connaître les productions de 235 bibliographes et de décrire plus de 350 ouvrages qu'il apprécie avec la plus entière impartialité. On voit, d'après ces deux chiffres, de quelle importance et de quelle valeur est l'étude de M, Pawlowski. Il résulte de l'ensemble de son travail que, dans presque toutes les branches de la science bibliographique, c'est encore notre pays qui, pendant la période décennale de 1867 à 1878, a produit les plus considérables et les meilleurs ouvrages de bibliographie. Ce n'est point à dire pour cela que toutes nos productions en ce genre soient irréprochables, car ce n'est pas sans raison que M. Pawlowski adresse certaines critiques à notre grand recueil périodique intitulé *la Bibliographie de la France.*

Un mot encore : le rapport de M. Pawlowski est une œuvre entièrement nouvelle en France et qui forme un indispensable complément à la précieuse *Bibliotheca bibliografica* du Dr J. Petzholdt (Leipzig, 1866) ; peu d'amateurs malheureusement seront à même de se le procurer, vu le petit nombre du tirage, et il n'est pas commode de l'aller chercher dans le volumineux recueil des travaux du Congrès bibliographique de 1878. Dans ces conditions, que M. G. Pawlowski nous permette de lui faire observer qu'il rendrait un bien grand service aux bibliophiles, s'il voulait bien leur donner une nouvelle édition, augmentée bien entendu des plus récents travaux, de son excellente et si remarquable étude. PHIL. MIN.

Notes critiques sur un manuscrit de Juvénal ayant appartenu au cardinal de Richelieu, par Armand Gasté, maître de conférences à la Faculté des lettres de Caen, 1880. Caen, typographie F. Le Blanc-Hardel, libraire. Plaquette in-8° de 24 pages. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Caen.)

« Ce manuscrit, qui fait partie de la bibliothèque publique du Mans, où il est inscrit sous le n° 170, est un petit in-8° de 48 ff. sur parchemin, de 179mm de hauteur sur 110mm de largeur, 39 ou 40 lignes par page. Il est relié en maroquin rouge doré sur tranches. Sur les plats sont frappées en or les armes du cardinal, répétées trois fois en plus petit format sur le dos (d'argent à trois chevrons de gueules). L'écriture (gothique) est de la fin du XIIe et du commencement du XIIIe siècle. La lettre initiale de chaque vers est détachée du texte. Écriture fine, facile à lire; abréviations nombreuses, mais ne présentant guère de difficultés. »

Telle est la description que nous donne de ce curieux manuscrit M. A. Gasté, qui sait se montrer aussi bon philologue que bibliographe distingué (voir *Essai de bibliographie viroise,* dans *le Livre,* n° du mois de mars, 2e partie, page 232). Il a pris la peine, en effet, de collationner mot à mot, presque lettre à lettre, le manuscrit du Mans, avec les éditions les plus autorisées du poète latin. Cette étude minutieuse, assurément fort aride, mais nullement empreinte de ce pédantisme fatigant des commentateurs d'outre-Rhin, amène M. Gasté à cette conclusion : Ce manuscrit, sans être excellent, ne doit pas être placé parmi les plus mauvais, et, sauf un certain nombre de passages faciles à compter, dans lesquels l'étour-

derie ou l'ignorance du copiste se laisse aisément surprendre, il nous donne autant de bonnes leçons que nos meilleurs manuscrits *mediocris notæ* qu'il faut encore consulter, même après le célèbre manuscrit de Montpellier, autrefois manuscrit de Bude, que Pierre Pithou mit le premier à profit.

PHIL. MIN.

La Bibliothèque de Grenoble, 1872-1878, par H. Gariel. 2e édition, revue et augmentée. A Paris, chez Alphonse Picard, libraire, 82, rue Bonaparte. Grenoble, imprimerie Dauphin et Dupont. M D CCC LXXVIII. In-8° de 66 pages, plus 7 pages de titres, errata et additions. Outre les exemplaires sur papier ordinaire, 50 exemplaires de luxe ont été tirés : 20 sur papier Whatman et 30 sur papier de Hollande (ces derniers exemplaires portent, sur le titre, les armes de la ville en couleur : d'or, aux trois roses de gueule, deux et une).

Cette intéressante brochure contient, *in extenso*, le rapport adressé, au mois de mai 1878, à M. le ministre de l'instruction publique par le conservateur de la bibliothèque de Grenoble, M. Hyacinthe Gariel. Les renseignements, placés en 6 titres et 46 paragraphes, répondent au questionnaire officiel adressé par le ministère à tous les bibliothécaires de France; ils sont très spéciaux et ont trait à des questions d'ordre et de comptabilité; aussi ne saurait-il être question d'analyser ici ce travail, même très sommairement; il faut se contenter d'y glaner les indications de nature à intéresser les bibliophiles.

Le premier fonds de la bibliothèque de Grenoble provient de la succession de M. de Caulet, évêque de cette ville, décédé le 27 septembre 1771. — La bibliothèque du prélat qui, paraît-il, ne prodigua pas ses largesses à ses ouailles, fut achetée, le 29 juillet suivant, moyennant la somme de 45,000 livres, par André Faure, imprimeur du roi, au nom et sous la caution des habitants de Grenoble. Les frais d'installation, grâce aux générosités de M. de Gramont, héritier du trop parcimonieux évêque, ne s'élevèrent guère qu'à 55,000 livres. — La bibliothèque contenait alors 21,068 numéros et correspondait à une dépense de 100,000 fr. — Cent cinq ans plus tard, on la retrouve comprenant 168,875 numéros correspondant à 2,459,681 fr. de dépenses. Ajoutons que de 1841 à 1877, c'est-à-dire pendant l'exercice de M. H. Gariel, tant comme bibliothécaire-adjoint que comme titulaire, les acquisitions se sont élevées à 138,079 et les dépenses à 2,20?,852 fr. Ces chiffres seuls disent assez avec quelle activité, quelle intelligence et quel *amour* M. Gariel a rempli ses fonctions.

Il est impossible de citer, même très en abrégé, les livres et manuscrits précieux que possède la ville de Grenoble; il est utile cependant de dire que les ouvrages imprimés se divisent ainsi :

Théologie	9,000
Jurisprudence	9,000
Sciences et arts	32,000
Belles-lettres	44,000
Histoire	75,000
	169,000

Les incunables sont au nombre de 636 et les manuscrits au nombre de 7,000 environ.

Nous n'insisterons pas sur les curieux renseignements publiés par M. Gariel, non plus que sur les documents qu'il y a joints et qui concernent l'histoire de *sa* chère bibliothèque; nous nous contenterons de dire que sa brochure mérite à tous égards d'être recherchée par les amateurs de bibliographie; ils y trouveront d'utiles indications sur l'organisation des bibliothèques de province; ils y verront surtout comment, à force de travail et de volonté persévérante, M. Gariel est parvenu, en moins de trente années, à quintupler le dépôt qui lui avait été confié et à l'élever sans conteste au rang des premières et des plus parfaites bibliothèques de France. PHIL. MIN.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Œuvres de P.-L. Courier. *Pamphlets et Lettres politiques*, avec notice et notes, par François de Caussade. Paris, Alphonse Lemerre, 1880. 1 vol. pet. in-12 de 465 pages.

La librairie Alphonse Lemerre a entrepris une réédition des *Œuvres complètes* de Paul-Louis Courier dans sa *Petite Bibliothèque littéraire*. La place de ce lettré raffiné, qui eut l'art de devenir populaire en semblant n'écrire que pour les délicats, était marquée d'avance dans cette collection d'un format gracieux, d'une jolie exécution typographique, et qui n'admet que les auteurs de choix. La publication débute par le volume qui contient les *Pamplets* et les *Lettres politiques*, la partie la plus vivante de l'œuvre du vaillant polémiste. Aucun écrit n'est plus fugitif que le pamphlet : né des circonstances, leur empruntant tout son intérêt, il doit disparaître avec les causes qui l'ont inspiré. Le peu de modération dont font preuve les combattants, le peu de justesse de vue qu'ils gardent durant l'ardeur de la lutte, expliquent d'ailleurs comment ces feuilles volantes s'oublient d'ordinaire, une fois la bataille gagnée ou perdue. Les pamphlets de Courier ont échappé au sort commun grâce à leur rare perfection de forme, et grâce aussi à la bonté de la cause qu'ils étaient destinés à soutenir. La réaction royaliste de 1816, la terreur blanche, sont des événements bien loin de nous; on ne se lasse pas pourtant de relire la *Pétition aux deux Chambres*, les *Lettres au rédacteur du « Censeur »*, le *Simple discours* contre la souscription pour l'achat de Chambord, la *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser*, les *Réponses aux lettres anonymes* et tant d'autres morceaux d'une finesse pénétrante, cruelle, sous une forme d'une apparente bonhomie. C'est que Courrier ignore l'emportement et qu'il garde toujours le sang-froid, la clarté du coup d'œil. On trouvera dans les historiens de la Restauration, dans Lamartine, dans Vaulabelle, des pages plus éloquentes, d'un plus grand souffle, sur cette période de perquisitions,

d'arrestations, d'illégalités de toute sorte; plus familiers, les petits récits de Courier, simples anecdotes de village, n'en gardent pas moins leur prix et font pénétrer dans le vif de l'époque mieux peut-être qu'un vaste tableau d'ensemble. Le contraste du sujet, qui souvent prêterait à des développements pathétiques, avec la sobriété railleuse du narrateur produit plus d'effet qu'une diatribe passionnée, et ce style plein d'artifice et de recherche, qui arrive au naturel à force de travail, s'élève aussi à la plus haute éloquence, comme dans le *Pamphlet des Pamphlets,* sans que l'auteur ni le lecteur aient l'air de s'en douter.

Les *Notes* de M. François de Caussade sont excellentes; elles éclaircissent tous les passages obscurs, remettent en lumière les événements, aujourd'hui trop lointains pour être bien connus, auxquels P.-L. Courier fait allusion et donnent sur chaque pièce ces indications de date et de lieu d'impression qui ont tant d'utilité non seulement pour la bibliographie, mais pour l'histoire. Aucun travail aussi complet n'avait été entrepris sur P.-L. Courier. A. D.

Le Filleul de la Mort, fabliau lorrain, mis en vers par LOUIS DE RONCHAUD. Paris, librairie des Bibliophiles. — Prix : 5 fr.

Les frères Grimm avaient déjà publié sous ce titre, en allemand, une légende très curieuse, qu'un poète contemporain, Mme Ackermann, traduisit dernièrement. M. Louis de Ronchaud, un artiste très lettré, a pris l'affabulation de son poème dans un conte recueilli en Lorraine par M. Guénard, et les deux versions diffèrent entièrement par l'esprit et les détails.

M. de Ronchaud, en développant le fond de la légende, a écrit ce petit poème dans la forme poétique des contes de La Fontaine, avec une grâce extrême et une grande délicatesse de style.

M. Jouaust, l'éditeur de cette élégante plaquette, a voulu bien présenter ce bijou littéraire dans une typographie de haut goût. Il a de même demandé à Lalauze une de ces eaux-fortes habiles qui sont si fort prisées des amateurs.

Le Filleul de la mort n'a guère l'aspect macabre, et sous le camaïeu de sa couverture havane, il satisfait l'œil du bibliophile et l'esprit du lettré.

Psyché, tragédie-ballet de J.-B. POQUELIN DE MOLIÈRE, ornée de six planches hors texte et de six culs-de-lampe gravés à l'eau-forte par CHAMPOLLION, et publiée sous la direction de M. EMMANUEL BOCHER. Paris, librairie des Bibliophiles. 1 vol. in-4°. — Prix : 50 fr.

M. Emmanuel Bocher, qui est non seulement un fin connaisseur, mais aussi un bibliophile-iconographe très érudit, a voulu encadrer dans cette réimpression de la tragédie-ballet de *Psyché* douze charmants dessins qui sont l'œuvre originale d'une dame du monde dont nous ne dévoilerons pas ici l'anonyme. Ces compositions révèlent un talent souple et mélancolique, inspiré plutôt par des études classiques que par le laisser-aller des maîtres du siècle dernier.

L'éditeur, en publiant cet ouvrage avec un luxe extrême et un goût des plus sûrs, a eu en vue les amateurs choisis qui recherchent les livres joignant le mérite d'une grande rareté au charme d'une belle exécution. Le tirage a été fait à deux cents exemplaires justifiés, sur papier de Hollande de premier choix, et la composition du texte est en caractères complètement neufs, ce qui prête à cette impression une pureté hors ligne avec les belles marges de l'in-4° raisin, qui est le format de la célèbre édition de Molière ornée de gravures de Boucher.

Le texte adopté est celui de l'édition originale de 1671, dont on a conservé entièrement la physionomie et l'orthographe. M. Champollion, un jeune graveur de talent, a interprété avec beaucoup d'intelligence et d'habileté les jolies compositions de cet ouvrage, qui offraient, par le serré et la froideur même du dessin, une assez grande difficulté d'exécution. En mariant l'eau-forte au burin, il a obtenu des effets chauds et charmants qui conviennent à merveille à l'idéal même des personnages et des sujets mythologiques représentés.

Cette édition de la *Psyché* est donc destinée particulièrement aux amateurs difficiles, aux délicats restreints qui aiment la beauté et la rareté dans les éditions modernes.

L'Heptaméron des Nouvelles, réimprimé par D. Jouaust, avec notice, notes et glossaire par PAUL LACROIX. Paris, librairie des Bibliophiles, 2 vol. in-8°. — Prix : 20 fr.

Il semble que les éditeurs se soient donné le mot pour réimprimer en même temps *l'Heptaméron,* car actuellement on n'en compte pas moins de quatre éditions en cours de publication. Nous signalerons aujourd'hui celle qui paraît à la librairie des Bibliophiles, et qui est complète en deux volumes in-8° écu, très élégamment imprimés par D. Jouaust sur du véritable papier de Hollande. Elle est due aux soins de M. Paul Lacroix, qui a joint à un texte soigneusement revisé une préface, des notes, un glossaire et un index. On peut placer dans cette édition les eaux-fortes de Flameng et se composer ainsi un exemplaire hors ligne d'un des ouvrages les plus curieux de la littérature française.

Depuis la charmante édition de cet ouvrage qui parut en 1871 avec les jolies eaux-fortes de Flameng, et fut épuisée en quelques mois, M. Jouaust n'en avait pas publié une autre qui fût digne de fixer l'attention.

Un tirage sur *grand papier,* fait seulement à deux cents exemplaires, offre aussi de magnifiques volumes aux amateurs de livres à grandes marges.

L'Heptaméron de la librairie des Bibliophiles est le quatrième ouvrage d'une précieuse collection de conteurs français entreprise par M. Jouaust, et dans laquelle ont paru précédemment : *les Nouvelles Récréations et Joyeux Devis de Bonaventure des Périers* (2 vol.); — *les Contes et Discours d'Eutrapel* (2 vol.); — *les Matinées et les Après-Dînées de Cholières* (2 vol.).

Psyché de La Fontaine, publiée par D. Jouaust, compositions d'EM. LÉVY, gravées à l'eau-forte par BOUTELIÉ; dessins de GIACOMELLI, gravés sur bois. Paris, librairie des Bibliophiles. 1 vol. in-16. — Prix : 20 fr.

Parmi les attrayantes collections de M. Jouaust, il n'en est pas une qui soit aussi recherchée des amateurs que celle que l'éditeur a si justement nommée la *Collection-Bijou.* Ce sont en effet de vrais chefs-

d'œuvre d'orfèvrerie typographique que ces petits volumes enfermés dans des couvertures si gracieuses et si fraîches, qu'elles donnent en même temps le désir et la crainte de les toucher. Les pages, d'une élégante proportion, sont entourées de cadres rouges d'une grande simplicité, qui font ressortir le texte au lieu de l'écraser. Les bois et les eaux-fortes s'y trouvent associés dans un heureux mélange dont la variété ne nuit en rien à l'harmonie de l'ensemble.

La *Collection-Bijou*, après avoir publié *Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, Atala,* nous donne aujourd'hui *Psyché,* le poème de La Fontaine. Ce curieux ouvrage offre cette particularité que la fable antique s'y trouve mêlée au récit moderne de quatre amis qui vont dans le parc de Versailles deviser sur les amours de Psyché et de Cupidon. Pour rester fidèle à l'esprit de l'œuvre, M. Jouaust a voulu que ce double aspect fût représenté dans les gravures destinées à son édition. Émile Lévy, dans ses ravissantes compositions, a traduit le mythe de Psyché avec cette grâce savante et cette érudite ingéniosité qui font de lui l'un des interprètes les plus autorisés de l'antiquité, et Giacomelli a été rechercher les finesses les plus étudiées de son prestigieux crayon pour retracer en quelques traits les frais ombrages de Versailles, dans lesquels l'auteur a cru devoir encadrer son récit. En associant ainsi ces deux artistes, l'éditeur a donné de l'œuvre de La Fontaine une image aussi exacte qu'il était possible de le désirer.

Voilà un joli volume à joindre à *l'Amour et Psyché* d'Apulée, publié dernièrement, avec gravures d'après Natoire, par la maison Quantin.

Petits Poètes du XVIIIe siècle. Poésies de DESFORGES-MAILLARD, avec notice biographique par HONORÉ BONHOMME. Paris, Quantin. — Prix : 10 fr.

La charmante collection des petits poètes du siècle dernier, si coquettement éditée par A. Quantin et publiée sous la direction de M. Octave Uzanne, vient de s'augmenter d'un nouveau volume : les *Poésies de Desforges-Maillard*.

Dans cette galerie d'aimables poètes, nous comptions déjà Vadé, Piron et le chevalier Bertin. — Dans Desforges-Maillard nous trouvons une note nouvelle et un sentiment à la fois délicat et tendrement passionné. — Celui qui, sous le nom de Mlle Malcrais de La Vigne, mystifia tous les esprits du siècle, y compris Voltaire, qui, par un engouement chevaleresque, célébra les louanges de la *Sapho bretonne*, Desforges-Maillard méritait assurément les honneurs de la réimpression, et le publicateur des *Petits Poètes* ne pouvait le laisser en dehors de sa collection.

Les poésies de Desforges sont légères, gracieuses et ont la fraîcheur du renouveau; on y sent comme un souffle affaibli, comme un écho lointain des poètes de la pléiade. — M. Honoré Bonhomme, l'érudit introducteur de cet ouvrage, a remarquablement fait ressortir dans sa notice bio-bibliographique les grâces gauloises de ce Catulle de la Régence. Il a enrichi avec sobriété le texte d'annotations et d'éclaircissements indispensables à l'historique des pièces.

De même que les publications précédentes, ce volume est luxueusement édité avec un ensemble charmant d'ornementations, fleurons, culs-de-lampe, portraits et vignettes à l'eau-forte, exécutés avec soin et bon goût. Les bibliophiles les plus méticuleux ne sauraient y trouver à reprendre, et ce livre leur est acquis de droit.

Le Philosophe sans le savoir, de SEDAINE, préface de GEORGES D'HEYLLI. Paris, librairie des Bibliophiles. — Prix : 3 fr. 50.

Cette comédie de Sedaine, qui forme le XXIXe volume de la jolie collection des *Petits Chefs-d'œuvre*, emprunte dans cette édition nouvelle une grande curiosité à ce fait qu'elle reproduit intégralement et pour la première fois le manuscrit original de cet ouvrage tel qu'il a été restitué à la Comédie-Française par M. Perrin en 1875. M. Georges d'Heylli, qui a publié il y a trois ans les *Œuvres choisies de Sedaine*, était désigné à l'avance pour présenter ce chef-d'œuvre au public, et son introduction est pleine d'intérêt et de faits nouveaux : nous ne parlerons pas de l'impression de ce volume. Ses devanciers parlent en sa faveur.

Les Maîtresses de Molière, par BENJAMIN PIFTEAU, illustré de cinq eaux-fortes. Paris, L. Willem. 1 vol. in-12. — Prix : 6 fr.

Molière et son entourage ont été l'objet de quantité de publications. En outre des études biographiques et littéraires sur l'immortel comique, on a : *les Points obscurs de la vie de Molière,* savantes recherches de M. Jules Loiseleur; *les Intrigues de Molière et celles de sa femme,* pamphlet anonyme du temps; *Élomire hypocondre,* comédie de Le Boulanger de Chalussay, autre pamphlet; *les Comédiennes de Molière,* de Arsène Houssaye, etc., etc.

Tous ces ouvrages, de valeur et d'intérêt divers, donnent des renseignements plus ou moins exacts et plus ou moins complets sur la vie de Molière; mais aucun ne va plus loin.

Cependant, s'il est curieux de savoir ce qu'il a pu faire tel ou tel jour, c'est-à-dire de voir les effets, il doit être bien plus intéressant de remonter aux causes.

On a dit que l'homme faisait la femme : il serait beaucoup plus juste de dire que la femme fait l'homme. Or, quoi de plus intéressant à étudier que l'influence de la femme quand il s'agit d'un homme comme Molière et d'une œuvre comme la sienne?

C'est pourquoi M. Benjamin Pifteau a cru devoir écrire *les Maîtresses de Molière.*

Si ce volume a un certain intérêt biographique, il n'est pas bien profond. Nous ne parlerons pas de l'exécution typographique qui laisse fort à désirer pour les eaux-fortes qui décorent cet ouvrage; nous ne connaissons rien de plus mauvais, sinon de plus naïf. Il y a de quoi faire rire aux larmes un connaisseur; pour les moliévistes, il y a peut-être de quoi pleurer. A. V.

Le Fond du sac, recueil de contes en vers. 2 vol. in-16. Rouen, J. Lemonnyer. — Prix : 30 fr.

Le Fond du sac, composé par Félix Nogaret, fut publié primitivement par Cazin en 1780. Cette première édition renfermait un grand nombre de pièces assez démodées aujourd'hui et lorsque, en 1866, l'éditeur Leclerc publia une nouvelle édition avec les anciens cuivres retouchés habilement, il eut le bon sens de ne donner que les plus jolis contes du recueil.

M. Lemonnyer a fait mieux encore dans la mignonne réimpression qu'il vient de donner; il a en partie supprimé les notices encombrantes de l'édition

Leclerc, et au lieu d'insérer le *Point du lendemain* de Vivant Denon, qui se trouvait fourvoyé dans les impressions précédentes, il a songé avec esprit à emprunter aux *Contes en vers de Nogaret* les plus jolis contes du XVIIIe siècle. Les délicieuses eaux-fortes tirées dans le texte en tête de chaque conte principal, dans le premier volume, sont les reproductions sinon les planches mêmes de l'édition de 1866; mais, pour le tome second, l'éditeur a prié l'aquafortiste E. Champollion de lui graver dans le ton le plus blond et d'une pointe charmante les compositions de Jules Garnier et de L. Fesquet.

Le Fond du sac, ainsi remis à neuf, forme deux volumes d'une coquetterie délicieuse, et c'est plaisir, dans l'édition Lemonnyer, de lire ces grivoiseries adorables, ces contes libertins, si bien habillés avec le luxe mignard des livres du dernier siècle.

UBI.

Pensées, Essais et Maximes de X. Doudan. Portrait sur acier, gravé par Flameng. Paris, Calmann-Lévy. 2 vol. in-8. — Prix : 10 fr.

La maison Lévy ne nous avait pas encore habitués à ce luxe d'édition et si ce livre n'est qu'un début dans le public des bibliophiles, nous félicitons l'éditeur. Papier vergé de Hollande format in-8° carré à belles marges, impression très correcte, rien ne manque à cet ouvrage qui est le composé de notes éparses tirées des nombreux cahiers de M. Doudan.

On a fait grand bruit autour de la publication des *Lettres* de Doudan, qui avaient un tour piquant de style, une grande élévation morale de sentiments et une variété d'aperçus très curieux.

Ces fragments détachés qui viennent de paraître sont loin de nous satisfaire et dans ces pensées et idées générales nous trouvons assez de pédantisme, peu de profondeur et aucun esprit. La forme elle-même fait défaut; tout cela sent le bourgeois frotté de littérature; des mots, des prétentions à la Prudhomme, mais rien d'original; tel est du moins notre avis au milieu des éloges qu'on a bien voulu décerner à ce recueil d'essais et maximes. Le portrait de Doudan par Flameng est un bijou gravé sur acier. P. P.

La Mort de Louis XIV, *Journal des Anthoine,* publié pour la première fois, avec introduction de E. Drumont. Paris, A. Quantin, 1880.

M. E. Drumont est un heureux chercheur, et cette publication du journal inédit des Anthoine sur la mort du grand roi est une fort heureuse contribution à l'histoire. Jusqu'ici en effet, en dehors du récit de Saint-Simon, très beau et très dramatique sans doute, mais qui n'est pas celui d'un témoin intime et de tous les instants, nous ne possédions que le récit de Dangeau, retrouvé par MM. Dussieux et Soubie à la Bibliothèque impériale de Vienne, et qu'ils ont joint à leur édition de son *Journal* auquel il manquait dans le manuscrit de Luynes qui leur servit. Ce récit, que Saint-Simon eut certainement sous les yeux, avait besoin d'être contrôlé et complété. C'est ce que fait aujourd'hui le *Journal des Anthoine.* Mais qu'étaient ces Anthoine? Des serviteurs très modestes mais très intimes des rois de France, près desquels, de père en fils, ils remplissaient la charge de porte-arquebuse. « Quand le roi va tirer ou va à la chasse, dit *l'État de la France* de 1712, le porte-arquebusier monte à cheval dans le Louvre et y entre aussi à cheval à la suite du roi. Ils prennent l'ordre du roi et lui mettent le premier fusil entre les mains et le reprennent de Sa Majesté. » Ils étaient au nombre de deux, et recevaient chacun 1,000 livres payées par le trésorier des Menus. Ce qu'il faut surtout faire remarquer, c'est le caractère intime de cette charge, qui mettait ses titulaires en rapport continuel avec le souverain. Un Anthoine, mort le 20 mai 1677, et remplissant les mêmes fonctions auprès de Louis XIII, avait rédigé un journal de la mort de ce prince. Son fils, Jean Anthoine, qui lui succéda, suivit son exemple; c'est à lui et à son fils que nous devons cet autre journal des derniers moments de Louis XIV, auquel il survécut un an seulement, étant mort le 16 décembre 1716; et M. Drumond suppose que son descendant fut également historiographe mortuaire de Louis XV. Si le *Journal des Anthoine* n'a pas été publié de leur vivant, il en circula cependant un certain nombre de copies, particulièrement dans la province de Normandie, dont ces Anthoine paraissent avoir été originaires. Le caractère fortement empreint de jansénisme de cet écrit empêcha sans doute les auteurs de le faire imprimer, ainsi qu'ils en avaient l'intention. Jean Anthoine, outre l'exemple de son père, avait un autre motif pour écrire ce récit, c'était son goût très prononcé pour l'histoire, goût qui nous est attesté par une histoire des antiquités de Saint-Germain qu'il avait écrite.

Aussi son récit de la mort de Louis XIV est-il clair, précis, et non dépourvu de réflexions qui sentent l'homme d'étude. Il a en outre le très grand avantage de faire connaître plusieurs circonstances omises par Dangeau, avec lequel il est en général d'accord sur toutes les autres. Quant à Saint-Simon, il démontre combien il faut s'en défier dès que sa passion est en jeu, ce qui ne lui arrive que trop souvent. C'est ainsi que ce *Journal des Anthoine* rectifie les *Mémoires* de celui-ci en ce qui concerne le prétendu abandon du roi par Mme de Maintenon, qui était encore à Versailles le 31 août, veille de la mort du roi. On voit par là l'intérêt véritable de ce livre, exécuté avec un grand soin typographique, et qu'orne un frontispice reproduisant la *Mort de Louis XIV* par Cochin.

E. A.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Le *Journal officiel* promulgue la loi relative au colportage des livres, brochures, lithographies et autres écrits imprimés, adoptée par le Sénat et la Chambres des députés.

En voici le texte :

« Art. 1er. — Quiconque voudra exercer la profession de colporteur ou de distributeur sur la voie publique ou tout autre lieu public ou privé, de livres, écrits, brochures, journaux, dessins, gravures, lithographies et photographies, sera tenu d'en faire la déclaration à la préfecture du département où il a son domicile, et de justifier qu'il est Français et qu'il n'a pas encouru une condamnation pouvant entraîner privation de ses droits civils et politiques.

« Toutefois, en ce qui concerne les journaux et autres feuilles périodiques, la déclaration pourra être faite, soit à la mairie de la commune dans la quelle doit se faire la distribution, soit à la sous-préfecture. Dans ce dernier cas, la déclaration produira son effet pour toutes les communes de l'arrondissement.

« Art. 2. — La déclaration contiendra les nom, prénoms, profession, domicile, âge et lieu de naissance du déclarant.

« Il sera délivré immédiatement et sans frais au déclarant un récépissé de sa déclaration.

« Tout colporteur ou distributeur devra être, en outre, muni d'un catalogue qui contiendra l'indication des objets énumérés à l'article 1er destinés à la vente. Ce catalogue sera dressé sur un livret qui sera coté, visé et parafé à l'avance par le préfet ou le sous-préfet.

« Pour le colportage et la distribution des journaux dans une commune, le livret pourra être visé par le maire.

« Le récépissé et le catalogue devront être présentés par le colporteur à toute réquisition de l'autorité compétente, qui aura toujours le droit de vérifier si les objets colportés ou distribués sont mentionnés au catalogue.

« Les objets mentionnés au catalogue pourront seuls être colportés ou distribués.

« Art. 3. — La distribution et le colportage accidentels ne sont assujettis à aucune déclaration.

« Art. 4. — L'exercice de la profession de colporteur ou de distributeur sans déclaration préalable, ou après déclaration faite par un individu incapable en vertu de l'article 5 ci-après, la fausseté de la déclaration, l'absence de catalogue, la détention par le colporteur ou distributeur d'objets non mentionnés au catalogue, le défaut de présentation, à toute réquisition, du récépissé ou du catalogue, constituent des contraventions.

« Les contrevenants seront punis d'une amende de 5 à 15 francs, et pourront l'être en outre d'un emprisonnement d'un à cinq jours.

« En cas de récidive, de déclaration mensongère ou de déclaration faite par un individu incapable, en vertu de l'article 5 ci-après, l'emprisonnement sera nécessairement prononcé.

« L'article 463 du Code pénal pourra être appliqué.

« Art. 5. — Les colporteurs et distributeurs pourront être poursuivis conformément au droit commun, s'ils ont sciemment colporté ou distribué des livres, écrits, etc., présentant un caractère délictueux.

« Les tribunaux pourront prononcer l'interdiction de l'exercice de la profession de colporteur ou de distributeur à tout individu condamné en vertu du présent article.

« Art. 6. — L'article 6 de la loi du 27 juillet 1849,

« L'article 2 de la loi du 29 décembre 1875,

« La loi du 9 mars 1878,

« Et toutes les dispositions des lois, ordonnances, décrets ou règlements relatifs au colportage ou à la distribution des objets énumérés à l'article premier sont abrogés.

« La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'État. »

Une convention pour la garantie de la propriété des œuvres de littérature et d'art a été signée par M. de Freycinet, président du conseil, ministre des affaires étrangères, et par S. Exc. M. le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne à Paris.

Cette convention, destinée à remplacer celle du 15 novembre 1853, consacre, au profit des auteurs et compositeurs français et espagnols, des dispositions nouvelles dont les principales sont la suppression de la formalité du dépôt et de l'enregistrement, la prolongation de la durée du droit de propriété et l'assimilation complète du droit de traduction au droit de propriété sur l'œuvre en langue originale.

M. le préfet de la Seine vient de constituer une commission spéciale, chargée de la surveillance de la bibliothèque et des collections historiques de la ville de Paris.

Voici quels sont les membres de cette commission, nommés par arrêté préfectoral en date du 27 mai 1880 :

MM.

Vergniaud, secrétaire général de la préfecture, président;

Delisle, Hauréau, Prévost de Longpérier, Maury, Picot, membres de l'Institut;

Delzant; Espéronnier, contrôleur central à la préfecture; Guiffrey, archiviste aux Archives nationales; Quicherat, directeur de l'École des chartes; de Montaiglon, professeur à l'École des chartes; Nuitter, dit Truinel, archiviste de l'Opéra; Cousin, bibliothécaire de la Ville, ancien membre de la Commission de surveillance de la bibliothèque de la villede Paris;

Desjardins, membre de l'Institut; S. de Hérédia, Ulysse Parent, membres du conseil municipal; de Liesville, publiciste; de Lasteyrie, professeur à l'École des chartes; Duplessis, conservateur des estampes à la Bibliothèque nationale; Bonnardot; Demay, sous-chef aux Archives nationales.

M. Cousin remplira les fonctions de secrétaire.

L'Académie des beaux-arts vient de décerner le prix de 3,000 fr. à MM. Mathis Lussy, auteur du *Traité de l'expression musicale*, et Ernest David, pour *l'Histoire de la notation musicale*, qu'elle avait mise au concours.

Ce prix, que se partagent les six sections de l'Institut, ne se décerne par l'Académie des beaux-arts que tous les six ans.

Le dernier a été obtenu par M. Lavoix fils, pour son *Histoire de l'instrumentation;* précédemment, par M. Chouquet, pour l'*Histoire de la musique dramatique*.

La Société de géographie a tenu sa séance annuelle le 16 avril sous la présidence de M. l'amiral de La Roncière Le Noury. La grande médaille d'or a été décernée au professeur Nordenskiold; la première médaille d'or, à M. le docteur Crevaux, médecin de la marine, pour son voyage de la Guyane aux Amazones; la seconde médaille d'or, à M. l'abbé Desgodins, pour ses explorations aux frontières du Thibet, de 1855 à 1877. La Société de géographie a procédé au renouvellement de son bureau qui se trouve ainsi composé pour 1880-1881 : président : M. de La Roncière Le Noury; vice-présidents : MM. Milne-Edwards, de l'Institut; le colonel Laussedat; scrutateurs : MM. Pasquier, le lieutenant de vaisseau Brault; secrétaire : M. le docteur Harmand. Ont été nommés membres du conseil de la Société : MM. Janssen, de l'Institut, Jackson, F. Fournier, C. de Ujfalvi, Périn, député.

La *Société de l'histoire de France* s'est réunie le 4 mai en assemblée générale sous la présidence de M. Bordier, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale. Les membres sortants du conseil ont tous été réélus. Ce sont MM. de Boilisle, Boulatignier, Lair, de La Villegille, Maury, de Puymaigre, du Ruble, Vuitry, de Watteville, de Witte, Letellier-Delafosse, Moranvillé.

L'Académie française a mis au concours l'éloge de Rotrou pour le prix d'éloquence à décerner en 1881.

Dans sa séance du 24 mai, l'Académie des sciences morales et politiques a élu membres, dans la section d'économie politique, en remplacement de M. Michel Chevalier décédé, M. Léon Say par 30 voix contre 2 données à M. Juglar et 2 bulletins blancs; et M. Maurice Block par 18 voix contre 17 données à M. Bonnet. M. Block occupe le fauteuil de M. Léonce de Lavergne, décédé.

M. Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, a été, par décret du 1er mai, nommé professeur de la chaire d'économie politique en remplacement de M. Michel Chevalier, décédé.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de décerner le prix Lalande-Guérineau à MM. Jacques Normand et Gaston Raynaud, tous deux anciens élèves de l'École des chartes, pour la publication d'*Aiol*, poème du XIIIe siècle, avec glossaire et notes, édité par la Société des anciens textes.

On sait que M. Jacques Normand, déjà couronné l'année dernière par l'Académie française, est l'auteur de l'*Amiral*, la comédie en vers qu'on applaudissait récemment au Gymnase.

A la dernière réunion annuelle de la Société biblique anglaise, réunion qui a eu lieu au commencement du mois dernier, à Londres, et qui est déjà la soixante-huitième, il a été annoncé que, depuis l'origine, la Société avait distribué 88 millions de bibles.

L'élection du successeur de M. J. Favre, de l'Académie française, a eu lieu le 13 mai.

Les quatre candidats en présence étaient : MM. Rousse, avocat, ancien bâtonnier; Oscar de Vallée, ancien avocat général et sénateur inamovible; Henri de Bornier, auteur de la *Fille de Roland* et des *Noces d'Attila;* Eugène Manuel, inspecteur général de l'Université, auteur du drame en vers *les Ouvriers*, et de plusieurs volumes de poésies, notamment les *Pages intimes* et les *Poésies populaires*, qui ont été couronnées par l'Académie française.

M. Rousse a été élu.

Le fauteuil de M. Jules Favre est le vingt-neuvième. Il a été occupé successivement par Gombault (1634), Tallemant (1666), Danchet (1712), Gresset (1748), Millot (1778), Morellet (1785), Lemontey (1810), Fourier (1826), Cousin (1830) et Jules Favre (1867).

La Commission des archives du ministère des affaires étrangères s'est prononcée sur le mode de publication des documents appartenant au Dépôt. Elle a pensé qu'il était facile de confier cette publication à un libraire, en lui imposant, par traité, certaines obligations et en lui assurant le privilège d'une souscription pour un nombre d'exemplaires déterminé. La dépense annuelle qu'exigera ce service sera de 20,000 francs. La commission a décidé de publier d'abord un *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France dans les principaux États de l'Europe*, dans la période comprise entre la paix de Westphalie et l'année 1789. Le *Recueil* négligera les instructions qui ont pour but une négociation particulière; il sera limité aux instructions données aux ambassadeurs en vue de relations permanentes; il comprendra environ douze volumes qui seront publiés dans un délai de trois ans.

L'Académie des sciences morales et politiques vient de rendre son jugement sur le concours Bordin, qui avait pour sujet : « Exposer les modifications qui, depuis le commencement du siècle, ont été introduites, en France et à l'étranger, dans les lois relatives aux titres négociables par la voie de l'endossement, etc. » L'Académie a décerné le prix à M. Gabriel Touzand, ancien magistrat, auteur du mémoire inscrit sous le n° 1 et portant pour épigraphe : « Les opérations de change, admirables inventions, etc., mais dont la modération fait la force. »

On sait que M. Vitet a légué à l'Académie française une action de la *Revue des Deux-Mondes* dont le revenu doit être donné en prix à un écrivain de talent par l'ensemble de ses œuvres littéraires.

Dans une de ses dernières séances, l'Académie a partagé cette année le prix Vitet entre deux romanciers, MM. André Theuriet et Albert Delpit.

Dans sa séance du 5 juin, l'Académie des sciences morales et politiques a rendu son jugement sur le concours Léon Faucher, qui avait pour sujet : *Vie, Travaux et Œuvres de Louis Wolowski.* Elle n'a pas décerné le prix, mais elle a accordé une récompense de 1,000 francs à chacun des deux mémoires qui avaient été adressés au concours, et qui portaient pour épigraphes, le n° 1 : *Omnia labore;* le n° 2 : *Quid valeant humeri, quid ferre recusent.*

Les plis cachetés qui accompagnaient les manuscrits ne seront ouverts que lorsque les auteurs se seront fait connaître.

D'après les dernières décisions prises par l'Académie française, les prix Montyon ont été décernés à dix ouvrages, dont voici la liste complète :

Le Mariage, par M. L. Legrand, député;
Fleurs canadiennes, par M. Fléchette ;
Zéphirin Cazavan, par M. Ch. Edmond;
Astronomie populaire, par M. Flammarion;
Les Mémoires de Cendrillon, par MM. Texier et Le Senne;
L'Instinct et l'Intelligence, par M. F. Hément;
Les Métamorphoses des insectes, par M. M. Girard ;
Le Jardin de Mlle Jeanne, par M. Desbeaux;
Les Pasteurs du désert, par M. Douen;
Les Alpes, par M. Gourdault.

L'Académie des beaux-arts a ajourné le dépôt des œuvres destinées au prix de poésie fondé par Mme Rossini au 31 décembre prochain.

M. Schwab, de la Bibliothèque nationale de Paris, est chargé d'une mission en Bavière et dans le Wurtemberg, à l'effet des recueillir des monuments bibliographiques et philologiques dans les bibliothèques de ces pays.

Il s'agira surtout d'examiner les incunables orientaux.

L'Académie des beaux-arts vient de décerner un prix Bordin à M. Marius Vachon, pour son ouvrage : *L'Art français pendant la guerre de 1870-1871 et la Commune*, dont trois volumes sont déjà parus.

Dernièrement l'Académie des sciences morales et politiques a procédé au remplacement de M. Bersot dans la section de morale.

La section présentait en première ligne, *ex æquo*, MM. Beaussire et de Pressensé; en seconde ligne, M. Rondelet, professeur à l'Institut catholique de Paris; en troisième ligne, M. Hippeau, secrétaire du comité des travaux historiques (section d'histoire).

Les suffrages se sont répartis de la manière suivante :

M. Beaussire a obtenu 23 voix; M. de Pressensé, 7; M. Hippeau, 2.

Il y a eu un bulletin blanc.

M. Beaussire est élu.

L'Académie a discuté ensuite, en comité secret, les titres des candidats à la place vacante dans la section des membres libres, par suite de la démission de M. Léon Say, élu membre ordinaire.

L'élection de M. Boutmy, directeur de l'École libre des sciences politiques, paraît, dit-on, assurée.

La Société académique de Saint-Quentin met au concours pour 1881 :

1° Poésie. — Le sujet est laissé au choix des concurrents;

2° Paroles d'un chœur à quatre voix d'hommes;

3° Biographie d'un personnage célèbre du département de l'Aisne ou de l'ancien Vermandois.

Envoyer les manuscrits au président de la Société, à Saint-Quentin, avant le 21 décembre 1880.

L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du samedi 22 mai, a décerné le prix du budget qui avait pour sujet : *Exposer et apprécier la doctrine morale qui ressort de l'analyse comparée des morales d'Aristote*, à l'auteur du mémoire inscrit sous le n° 2, M. Léon Ollé-Laprune, maître de conférences à l'École normale supérieure.

A la Bibliothèque nationale, pendant toute la belle saison, les galeries sont ouvertes au public comme elles le furent pendant l'Exposition de 1878.

Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, le public est admis sans carte durant toute l'après-midi :

1° Dans la galerie Mazarine, où sont exposés des manuscrits et les médailliers le plus remarquables de la collection; 2° dans les départements des estampes et des cartes géographiques.

On peut, les autres jours, avec une permission spéciale, visiter le département des imprimés avec ses magasins.

Diverses missions scientifiques et littéraires viennent d'être données par M. Jules Ferry :

A. M. René Bréon, en Islande, afin de continuer dans ce pays ses études géologiques;

A. M. Victor Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille, en Espagne, à l'effet d'étudier les bibliothèques de la péninsule, leur installation, leur amé-

nagement, leur importance, leurs richesses, leurs catalogues, etc.;

A. M. Gustave Lombard, ancien officier français, en Abyssinie et dans le royaume de Choa, à l'effet d'étudier ces pays au point de vue de la statistique, de la topographie et de leur organisation civile et militaire;

A. M. le docteur Fort, professeur libre d'anatomie à l'École pratique de la Faculté de médecine de Paris, dans l'Amérique du Sud, à l'effet d'étudier, à Buenos-Ayres, Montevideo et Rio-de-Janeiro, l'enseignement des sciences anatomiques, physiologiques et chirurgicales.

Dans sa dernière séance, la Société d'encouragement au bien a décerné une médaille d'or à M. V. Vattier pour son livre intitulé *le Bouquet de lin.*

L'inauguration de la bibliothèque municipale du XVe arrondissement, pour la lecture sur place et le prêt gratuit des livres à domicile, vient d'avoir lieu sous la présidence de M. Sextius Michel, assisté de MM. Jobbé-Duval et Maillard, conseillers municipaux.

La réunion a eu lieu dans la salle des mariages. Les habitants de l'arrondissement avaient répondu, en grand nombre, à l'invitation qui leur avait été adressée.

M. Sextius Michel a fait l'historique de la création de cette bibliothèque; il a chaleureusement remercié le préfet de la Seine et le conseil municipal de Paris, à qui est due la réalisation de cette œuvre d'instruction populaire.

La fanfare de Grenelle, sous la direction de M. Arsène Floquet, avait obligeamment prêté son concours à cette solennité.

P. de Musset était pensionné de la Société des gens de lettres; sa pension s'élevait à la somme de trois cents francs qu'il avait affectée à la création d'un prix annuel, le « prix Paul de Musset ».

M. Henri Martin qui est désigné par rang d'ordre pour succéder à P. de Musset en qualité de pensionné de la Société des gens de lettres, a déclaré qu'il abandonnait ses trois cents francs, comme son prédécesseur, pour le prix annuel, qui, dorénavant, portera la désignation de « prix Henri Martin ».

M. E. de Goncourt est dans l'intention de publier, l'automne prochain, un roman à sensation, dont le titre reste encore inconnu.

Nana en Amérique. — Une traduction de l'œuvre de M. Zola en anglais a paru récemment à Philadelphie et tous les journaux se sont remplis d'annonces recommandant cette lecture à tous.

Mais la ligue dite de la *répression* du vice a jugé l'ouvrage « obscène et contraire aux bonnes mœurs » et a entrepris une campagne à la suite de laquelle *Nana* se trouve interdite sur la voie publique et dans les gares.

Les *Odes et Ballades* forment le tome Ier des *Œuvres de Victor Hugo,* qui viennent de paraître dans l'édition définitive Hetzel-Quantin. En tête du volume se trouve la Préface générale, que voici :

« Tout homme qui écrit écrit un livre; ce livre, c'est lui.

« Qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non, cela est. De toute œuvre, quelle qu'elle soit, chétive ou illustre, se dégage une figure, celle de l'écrivain. C'est sa punition, s'il est petit; c'est sa récompense, s'il est grand.

« Nous lisons le siège de Troie, nous voyons Achille, Hector, Ulysse, Ajax, Agamemnon; nous sentons dans toute cette œuvre une majesté, qui est celle de l'écrivain. Zoïle a-t-il écrit? Cherchons ce qu'il a laissé. Il s'est fait grammairien, commentateur, glossateur; de chaque ligne sort ceci : Zoïle. Pendant que l'*Iliade* est ouverte devant vous, vous entendez la voix des siècles dire : Homère.

« Ainsi nous apparaissent Eschyle, Aristophane, Hérodote, Pindare, Théocrite, Plaute, Virgile, Horace, Juvénal, Tacite, Dante... — De même les petits; mais à quoi bon les nommer?

« Le livre existe; il est ce que l'auteur l'a fait; il est histoire, philosophie, épopée; il appartient aux hautes régions de l'art; il demeure dans les régions basses; il est ce qu'il est; c'est sans qu'il s'en mêle, c'est à son insu, que se dresse fatalement à côté de lui cette ombre qu'il jette, la figure de l'auteur.

« C'est à la fin d'un longue vie, toute laborieuse et toute orageuse, donnée toute à la pensée et toute à l'action, que ces vérités se révèlent. La responsabilité, cette compagne inséparable de la liberté, se montre. L'homme qui trace ces lignes le comprend. Il est calme. Si imperceptible qu'il soit devant l'infini, il ne se sent pas troublé. A toutes les questions qui peuvent sortir de l'ignoré, il n'a qu'une réponse : Je suis une conscience. Cette réponse, tout homme peut, ou a pu la faire. Si elle est faite avec toute la candeur d'une âme sincère, cela suffit.

« Quant à lui, faible, ignorant, borné, mais ayant voulu chercher le bién, il dira sans crainte à l'ombre immense, il dira à l'inconnu, il dira au mystère : Je suis une conscience. Et il lui semble sentir l'unité de la vie universelle dans cette tranquillité complète de ce qu'il y a de plus simple devant ce qu'il y a de plus profond.

« Il est un don suprême qui se fait souvent seul, qui n'en exige aucun autre, qui quelquefois reste caché, et qui a d'autant plus de force qu'il est plus renfermé. Ce don, c'est l'estime.

« De la valeur de l'œuvre livrée ici dans son ensemble au public, l'avenir décidera. Mais ce qui est certain, ce qui dès à présent contente l'auteur, c'est que, dans le temps où nous sommes, dans ce tumulte d'opinions, dans la violence des partis pris, quelles que soient les passions, les colères, les haines, aucun lecteur, quel qu'il soit, s'il est lui-même digne d'estime, ne posera le livre sans estimer l'auteur.

« V. H.

« 26 février 1880. »

La librairie Firmin-Didot et Cie prépare en ce moment une magnifique édition illustrée des *Œuvres de Walter Scott,* dont le premier volume, *Ivanhoé,* doit paraître sous peu de jours.

Chacun des romans de la collection formera un volume de 550 à 600 pages, format grand in-8°, imprimé avec luxe sur beau papier, orné de nombreuses gra-

vures sur bois dues au talent de nos artistes les plus aimés du public : Lix, Adrien Marie, Scott, Riou et peut-être de Neuville.

Chaque volume sera publié par livraisons de 32 pages et par fascicules de 98 pages, formant la matière de trois livraisons.

Il paraîtra une livraison chaque semaine.

Le prix de la livraison est de 50 centimes et celui du fascicule de 1 fr. 50.

La traduction est faite par M. P. Louisy.

Il y avait longtemps qu'on attendait une nouvelle édition des œuvres de l'auteur de *Quentin Durward*, et il doit y avoir une place toute faite, une place d'honneur déjà préparée dans la bibliothèque de toutes les familles, car, par leur beauté morale, les romans de Walter Scott offriront toujours l'aliment le plus sain aux esprits avides de s'instruire et de se délasser à la fois dans une lecture d'une exposition toujours claire et d'un intérêt indiscutable.

NÉCROLOGIE

M. Hippolyte Passy, ancien ministre des finances, membre de l'Institut, vient de succomber à l'âge de quatre-vingt-sept ans. En dehors des nombreux articles qu'il a publiés dans le *Journal des économistes*, M. Passy est l'auteur de plusieurs ouvrages d'économie sociale dont les plus connus sont : *Des causes de l'inégalité des richesses ; — Des systèmes de culture et de leur influence sur l'économie sociale.*

M. Gastambide, président à la Cour de cassation, vient de mourir à la suite d'une courte maladie. M. Gastambide a publié divers ouvrages juridiques, entre autres un *Traité des contrefaçons en tous genres* et un *Historique de la propriété des auteurs.*

Georges Lafosse, le spirituel caricaturiste du *Charivari* et du *Journal amusant*, vient de mourir. Lafosse a illustré plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire de France tintamarresque; Histoire tintamaresque de Napoléon III; Lettres d'un Yankee; Aventures merveilleuses de Nabuchodonosor Nosebreakes.* Ces deux derniers ouvrages sont, on le sait, dus à la plume de M. Saint-Patrice.

L'institut catholique de Toulouse a perdu son recteur, le R. P. Caussette.

On doit à cet ecclésiastique plusieurs ouvrages dont le dernier, *Manrèse*, parut il y a six mois. Son livre le plus remarqué a pour titre : *le Bon Sens de la foi.*

Le journal *les Tablettes des Deux-Charentes* annonce la mort de M. Ch. Duplessy, sous-directeur de l'administration centrale du ministère de la marine et des colonies (direction de la comptabilité générale), où il était chargé du 5e bureau (*Service intérieur, archives et bibliothèques*), officier de la Légion d'honneur et de l'Instruction publique.

Nous apprenons la mort de M. Jérôme Bugeaud, l'auteur d'un recueil de *Chansons populaires des provinces de l'Ouest*, publié en 1866. M. Bugeaud avait, de plus, écrit un roman, *Jacquet-Jacques*, où les mœurs champêtres étaient remarquablement mises en scène.

On nous annonce de Troyes la mort de M. Lebrun-Dalbanne.

M. Lebrun-Dalbanne est l'auteur de nombreux travaux d'histoire locale dont la plus grande partie se trouvent insérés dans les *Mémoires de la Société académique de l'Aube.*

Le *Moniteur bibliographique* annonce la vente de la bibliothèque de M. Troche.

M. Troche avait rempli pendant trente-six ans les fonctions de chef de l'état civil du Ier arrondissement de Paris. En même temps, il collaborait assidûment aux journaux catholiques et conservateurs de Paris. *L'Ami de la Religion, la Quotidienne* et *l'Union, la Gazette de France*, la *Bibliothèque des classes ouvrières*, la *Revue de la musique ancienne et moderne*, les *Annales du Bien*, les *Annales archéologiques, la Semaine religieuse*, etc., etc., ont inséré un grand nombre d'articles sortis de sa plume sur les questions d'art, de liturgie, d'archéologie, d'esthétique et d'analyse bibliographique.

Il s'occupait d'une manière toute spéciale de l'histoire de Paris et de ses monuments, sur lesquels il a publié des notices très estimées ; aussi sa bibliothèque est-elle particulièrement riche en livres sur cette matière.

M. Troche était chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, membre de plusieurs sociétés savantes et artistiques, collaborateur de la *Revue archéologique.* A diverses reprises, il fut appelé par le gouvernement à faire partie des commissions supérieures de science et d'histoire.

M. Lacan, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, vient de mourir. Il était l'auteur d'un *Traité de la législation et de la jurisprudence des théâtres*, avec M. Ch. Paulmier.

On annonce la mort de M. Hippolyte Crozes, président honoraire du tribunal d'Albi, chevalier de la Légion d'honneur. Il laisse une *Histoire des évêques d'Albi*, des études curieuses sur la cathédrale Sainte-Cécile et diverses monographies.

M. Narcisse Fournier, acteur dramatique, lecteur au Théâtre-Français et au Gymnase vient de mourir.

M. Fournier a écrit plusieurs romans et un grand

nombre de pièces. Son roman le plus connu est *Struensée*.

Ses principaux succès au théâtre sont : *l'Homme au masque de fer*, drame en cinq actes, joué à l'Ambigu ; le *Roman intime, Merluchon, les Souvenirs de la marquise, la Fête des fous, le Droit d'aînesse, le Supplice de Paniquet, Jocelyn le garde-côte, Mon premier, le Filleul de Pompignac, Faute de mieux*, et enfin *la Partie de piquet*, créée au Gymnase, en 1854, par Lesueur.

Narcisse Fournier venait d'obtenir, par droit d'âge, une des pensions que la Société des auteurs dramatiques distribue à ses vétérans.

De Dijon nous parvient la nouvelle de la mort de M. Baudot, président de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or. On lui doit un certain nombre de mémoires intéressants pour l'histoire de Dijon et des ses environs.

Le regretté général baron Aymard laisse plusieurs ouvrages manuscrits qui sont, au point de vue militaire, d'une importance considérable : *Paris camp retranché; des Réformes à apporter au corps de l'intendance; du Service des éclaireurs en campagne*. Un de ces ouvrages, *Paris camp retranché*, fut entrepris en 1870 et terminé en 1879. Il porte en marge plusieurs annotations nouvelles que le général avait ajoutées quelques jours avant sa mort.

M. Blanc de Saint-Bonnet, membre de l'académie de Lyon, vient de mourir dans cette ville à l'âge de soixante-cinq ans. Petit-fils d'un aubergiste, il fut élevé dans un pensionnat de Lyon, où il fit sa philosophie sous la direction du regretté abbé Noirot, dont nous annoncions la mort il y a quelques semaines.

Vers 1842, à l'âge de vingt-six ans, M. Blanc de Saint-Bonnet publia son premier ouvrage : *De l'unité spirituelle*.

D'autres travaux plus importants marquèrent bientôt sa place parmi les écrivains philosophiques : son livre sur la *Restauration française* a eu un certain retentissement, et un autre livre, *De l'infaillibilité*, l'a placé immédiatement aux côtés de Joseph de Maistre.

On annonce la mort de M. Henry Cohen, ancien directeur du Conservatoire de Lille, et depuis nombre d'années collaborateur de l'*Art musical*.

M. Henry Cohen était aussi un numismate fort distingué; il occupait un emploi important au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, et laisse un volumineux ouvrage manuscrit, intitulé : *Histoire des monnaies romaines*.

On annonce la mort de l'abbé Houssaye, du clergé de la Madeleine, auteur de la *Vie du cardinal de Bérulle*.

On annonce la mort de M. Charlon, financier éminent, fondateur du journal *l'Actuaire*, publication dans laquelle l'auteur inaugura l'application des mathématiques les plus élevées aux opérations financières pour en éclairer les bases.

M. Léon Say, en récompense des services rendus par M. Charlon, l'avait fait nommer chevalier de la Légion d'honneur.

Nous apprenons la mort, à Amboise, de M. Émile de Tarade, ancien garde du corps de Charles X. M. de Tarade était âgé de quatre-vingts ans. Peintre, poète, musicien, littérateur, il laisse un grand nombre de compositions musicales. Né dans la religion protestante, il s'était converti l'année dernière à la religion catholique. La ville de Tours lui doit une galerie de tableaux qui enrichissent son musée.

Le 21 mai est mort à Berlin, à l'âge de soixante-quinze ans, le docteur Buschmann, le plus ancien bibliothécaire de la Bibliothèque royale.

En 1869, le docteur Buschmann fit cadeau à la Bibliothèque de Paris du manuscrit original du *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt. Il fut, à ce sujet, l'objet de nombreuses attaques en Prusse, surtout à cause de la lettre d'envoi qui accompagnait le cadeau.

James-Robinson Planché, l'auteur du livre d'*Oberon* (originairement écrit en anglais et représenté à Londres), vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Il descendait d'une famille française qui dut s'expatrier lors de la révocation de l'édit de Nantes.

En dehors de ses travaux dramatiques, Planché s'était beaucoup occupé particulièrement de l'étude du costume au théâtre.

La Hollande a perdu un de ses plus illustres savants en la personne du professeur docteur J.-J.-F. Wap, décédé le 10 mars dernier à l'âge de soixante-quatorze ans. En 1824, il fonda à Gand le *Belgischen Muzen-Almanak*, qui exista jusqu'en 1830, et exerça une si heureuse influence sur la littérature néerlandaise en Belgique. Après 1830, il rentra en Hollande où il publia un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers. Il s'adonna non seulement à l'étude de la littérature, mais aussi à l'histoire et à la géographie.

Il fut l'ami de tous les savants et littérateurs de son temps : en réponse à une ode adressée à de Lamartine à la mort de sa fille Julia, le poète français lui répondit par les beaux vers qu'on retrouve dans ses *Recueillements poétiques*, et où il dit :

Pour ce tribut pieux de ta paupière humide,
Puisses-tu, jusqu'au soir de tes jours de bonheur,
Ne voir à ton foyer jamais de place vide,
D'abîme creusé dans ton cœur !

Ce souhait ne fut pas exaucé : le docteur Wap vit mourir son fils unique à la fleur de l'âge.

L'illustre défunt a légué toutes les curiosités et les beaux livres de sa collection à la bibliothèque de la Société de littérature néerlandaise de Leiden.

Il était chevalier de la Couronne de chêne.

Les lettres flamandes viennent de faire une perte sensible en la personne du poète J.-J. Blieck, décédé à Wervicq le 28 avril dernier, à l'âge de soixante-quinze ans. J.-J. Blieck fut un des premiers qui après 1830 osèrent relever le drapeau flamand en Belgique. Bel-

gique. Jusqu'à la fin de ses jours, il fut un champion déterminé de la noble cause flamande. En 1839, il publia son premier recueil de poésies, intitulé : *Mengelpoezy;* depuis, trois autres recueils virent encore le jour. Ses poésies se distinguent par la noblesse de pensée et d'expression jointe à une diction facile et claire.

Il était chevalier de l'ordre de Léopold.

Le littérateur J.-J. Cremer, chevalier des ordres néerlandais, est décédé à la Haye, le 5 juin dernier, à l'âge de cinquante-trois ans. La Hollande perd en lui un écrivain très distingué et un paysagiste de mérite. Ses fraîches nouvelles néerlandaises ont obtenu un succès énorme, et ses *Nouvelles d'Over-Beturve,* écrites dans le dialecte de la Gueldre, lui ont donné une popularité impérissable.

M. Valentin Hubert, ancien chef des archives de Varsovie, vient de mourir dans cette ville, à un âge très avancé. M. Hubert, né en 1793, avait fait son éducation à l'école des jésuites de Cracovie. Nommé chef des archives de Varsovie, il a rempli ces fonctions pendant cinquante ans, avec un zèle infatigable. Le défunt a laissé beaucoup de notices et de matériaux scientifiques que sa famille se propose de publier.

La Russie vient de perdre, dans la personne de M. Grégoire de Ghennady, décédé à Saint-Pétersbourg le 7 mars dernier, un de ses bibliographes les plus actifs et les plus distingués. Bien que par sa naissance et ses relations de famille il eût pu prétendre aux plus hautes fonctions administratives, il s'était voué tout entier à sa vocation pour l'étude de l'histoire de la littérature et de la bibliographie russes. En dehors des nombreux articles qu'il a fait successivement paraître sur *les Écrivains et les Poètes de son pays,* sur *les Ermites d'Avakounoff,* sur *les Œuvres de Pouschkine,* sur *l'Origine de la typographie à Saint-Pétersbourg,* sur *la Bibliothèque impériale* de cette ville et sur celle *de l'université de Moscou,* sur *les Livres en langue étrangère concernant Souvaroff,* sur *les Ouvrages relatifs à la Crimée,* sur *les Pseudonymes,* etc., on lui doit également un *Indicateur des bibliothèques russes,* un *Catalogue des Catalogues* et une intéressante notice, en français, sur *les Écrivains franco-russes,* dont il se proposait de publier sous peu une nouvelle édition. Mais son ouvrage le plus important, auquel il avait déjà consacré trente années d'un labeur incessant, et que sa mort prématurée ne lui a pas permis d'achever, c'est le *Dictionnaire pratique des écrivains et des savants russes morts au* XVIIIe *et au* XIXe *siècle,* et le *Catalogue des livres russes publiés de 1725 à 1824.* Malheureusement ce travail s'arrête à la lettre M inclusivement, et ce ne sera que sur les matériaux qu'il avait déjà préparés à cet effet qu'un jeune et intelligent bibliophile, M. Sobko, pourra, à défaut de son véritable auteur, y mettre la dernière main.

A toutes les qualités modestes du travailleur, M. de Ghennady joignait celles du cœur et de l'esprit, et à ce double titre sa perte a été cruellement ressentie par tous ceux qui ont eu l'heureuse fortune d'être en relations avec lui.

NOTES ET INFORMATIONS

SUR LES INDUSTRIES DU LIVRE

Les organisateurs du Congrès international de l'enseignement de 1880, qui doit avoir lieu à Bruxelles, invitent les auteurs de livres classiques à transmettre un exemplaire de leurs ouvrages à M. F. de Veen, inspecteur cantonal de l'enseignement primaire, rue de Prague, 31, Saint-Gilles-lez-Bruxelles. Ces livres seront exposés pendant la session dans une des salles du Congrès.

A l'avenir, il sera dressé, chaque année et dans chaque département, une liste des livres reconnus propres à être mis en usage dans les écoles primaires publiques, élementaires et supérieures. Ces livres seront choisis par les instituteurs et institutrices de chaque canton, munis du brevet, réunis en conférence spéciale, au plus tard dans la première quinzaine de juillet.

Toutes les listes ainsi dressées seront transmises à l'inspecteur d'académie. Une commission, siégeant au chef-lieu du département et composée des inspecteurs primaires, du directeur et de la directrice des écoles normales et des maîtres adjoints de ces établissements, réunis sous la présidence de l'inspecteur d'académie, revisera les listes cantonales et arrêtera le catalogue pour le département.

Notre confrère, le *Bulletin de l'imprimerie*, a eu l'idée de proposer la réunion d'un Congrès international des Imprimeurs, qui se tiendrait à Bruxelles en septembre 1880, à l'occasion des fêtes qui doivent être célébrées dans cette ville, pour le cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

M. Chaix a déjà donné, par une lettre qu'il a publiée dans la livraison d'avril du *Bulletin de l'imprimerie,* sa complète adhésion à cette idée d'un Congrès des maîtres-imprimeurs de l'Europe, dans lequel les grandes questions principales des salaires, de l'apprentissage, du chômage, et de la prévoyance mutuelle pourraient être étudiées, complétées, et propagées.

On ne saurait, nous le pensons du moins, retirer de grands résultats d'une réunion de ce genre ; mais néanmoins nous accordons notre publicité à l'initiative de notre confrère, en la portant à la connaissance de notre public. (*Gutenberg-Journal.*)

La Chambre des maîtres-imprimeurs de Paris a tenu, le 7 avril, son assemblée générale annuelle au Cercle de la librairie et de l'imprimerie. La séance a été ouverte par un long discours de M. Noblet. L'honorable imprimeur parisien, réélu président l'an dernier, a débuté par exprimer le regret d'avoir à constater que, malgré tous les efforts de la Chambre, les graves questions qui l'an dernier préoccupaient la corporation n'ont pu encore recevoir de solution. Le Conseil d'État s'est déclaré incompétent dans la question de l'indemnité réclamée par les anciens imprimeurs brevetés; l'imprimerie Nationale continue d'attirer à elle d'importants travaux qui entretenaient l'industrie privée; mais, d'un autre côté, la responsabilité de l'imprimeur aux yeux de la loi est à la veille d'être limitée par les nouvelles mesures législatives soumises aux Chambres.

M. Noblet a terminé son discours au milieu de l'approbation générale, et les élections pour le renouvellement partiel des membres du bureau de la Chambre ont eu lieu. Voici la composition de ce bureau pour l'année 1880-81.

MM. Noblet, président; Jousset, vice-président; Lahure, secrétaire; Balitout, trésorier; Chaix, Morris fils, Plon, Dumoulin, de Soye fils, membres.

Le projet de budget de l'Imprimerie impériale de Berlin prévoit, pour 1880, une recette de 3,774,375 francs et une dépense de 2,582,700 francs; conséquemment un bénéfice de 1,191,675 francs, dont 25,000 francs sont destinés à la refonte des caractères, dont les corps devront être dorénavant uniformes et adaptés au système métrique.

Une nouvelle association, composée de la majorité des négociants marchands de papiers et de fabricants ayant maison de vente à Paris, vient de se constituer sous le nom de Chambre des papiers en gros.

Dans une réunion générale des adhérents, tenue le 8 avril au Cercle de la librairie, les statuts ont été arrêtés et votés, et l'élection a appelé à composer le bureau pendant l'année 1880 :

MM. H. Odent, président; L. Hennecart, Wolff père, A. Darsy, G. Gratiot, Riquet (maison Rohaut et Riquet), A. Lips, conseillers.

Les membres adhérents sont :

MM. A. Barthelemy; Ch. Becoulet; Bellan; Béranger (maison Darblay et Beranger); Bichelberger et Champon; Blanchet frères et Kleber; Canson et Montgolfier; Outhenin-Chalandre; A. Darsy; A. Firmin-Didot; A. Dufay; L. Dumont (papeteries du Marais); F. Essertier; Étienne fils; Gratiot père et fils; Filliat; Haymann frères; J.-L. Hennecart; E. Lair; E. Langlade; E. Lapierre; Lecocq et Alamigeon; J. Lévy; A. Lips; G. Malmenayde; J. Martin; Montgolfier frères; Montgolfier père et fils; Morel, Bercioux et Masure; H. Odent; G. Olmer; J. Poncet; P. Prioux; A. Provost; A. Reine; Rohaut et Riquet; V. Rousset; Tixier (papeterie du Souche); J. Vaissier; W. Warrall; Wolff père et fils et Maunoury; Berthollet frères.

Le siège de la Chambre des papiers en gros est à l'hôtel du Cercle de la librairie, de l'imprimerie et de la papeterie, boulevard Saint-Germain, 117.

Ingénieux procédé. — Le *Bulletin de l'imprimerie* nous fait connaître un procédé très simple pour faire reparaître et rendre lisible une écriture ancienne que le temps aurait effacée. Il n'est nullement besoin de faire usage de réactifs, il suffit de chauffer la feuille de papier. Il faut naturellement user de précautions à cet égard. Mais presque toujours l'écriture reparaîtra assez lisible pour qu'on puisse savoir son contenu.

Une nouvelle pâte à stéréotyper. — MM. Harrild et fils, de Londres, ont composé une nouvelle pâte qui remplace la colle de pâte ordinaire mêlée de blanc d'Espagne dont on se sert pour la confection des flans pour la stéréotypie. Cette pâte offre l'avantage d'une conservation presque indéfinie; elle est à base de substances gélatineuses mi-parties liquides, mi-parties solides. C'est un nouveau service rendu à l'imprimerie par ces habiles fabricants de l'outillage typographique.

Banque typographique à Rome. — Une société de crédit vient de se constituer à Rome pour faciliter les rapports des fournisseurs avec les imprimeurs, éditeurs, libraires, etc. Elle fait les prêts, escompte les valeurs commerciales, reçoit les dépôts en compte courant, fait les achats et ventes de valeurs, etc. Cette société a été approuvée par décret royal du 21 décembre 1879. On devient associé moyennant le dépôt de 22 lires 50 cents. Le directeur de cette maison de crédit est M. G. Smeviglio, à Rome.

(Gutenberg-Journal.)

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 MAI AU 15 JUIN

Annales de l'Extrême-Orient (avril-mai). — Veth : Java : Langues et littérature. — Dubard : *Le Japon pittoresque.* — Le Tong-Kin et l'opinion publique. — Bouillevaux : La Ciampa. — Feer : Les nouveaux manuscrits palis. La collection Rabardelle. — Kern : Inscriptions cambodgiennes. — Bibliographie. — Actes de la Société académique indo-chinoise.

L'Art (16 mai). — Burty : Le Salon de 1880. — Véron : Ribot ; exposition de ses œuvres dans les galeries de *l'Art.* — Courajod : Observations sur deux dessins attribués à Raphaël. — Lettres inédites de Delacroix. — Montrosier : *L'Aventurière* au Théâtre-Français. — Bibliographie : *L'Italie monumentale, Rome et Milan. La Tapisserie de Bayeux. Études et critiques* de Meyer. *Gutemberg. Histoire et Fable.* — Chronique.

(23 mai). — De Goncourt : Les portraits gravés des femmes du XVIIIe siècle. — Burty : Le Salon de 1880. — Gamba : Defendente de Ferrari, da Chivasso. — Vallet : Exposition de la Société des amis des arts de Bordeaux. — Parrocel : Coste, doyen des architectes français. — Molmenti : Le marquis Pietro Estense Selvatico. — Chronique française. — Nécrologie.

(30 mai). — J. Hédou : Jean le Prince. — Ph. Burty : Critique du Salon. — Ch. Beylard : Le Grand-Prix de Florence. — Le marquis Pietro Estense Selvatico. — Notes bibliographiques. — Courrier des musées. — Bulletin bibliographique. — Chronique française. — Nécrologie.

(6 juin). — E. de Goncourt : La maison d'un artiste au XIXe siècle. — Ph. Burty : Le Salon de 1880. — H. Mereu : L'exposition de l'Académie de France à Rome. — Souscription nationale en faveur du Musée des arts décoratifs. — V. Champier : Le monument de Corot à Ville-d'Avray. — Expositions. — Chroniques française et étrangère.

(13 juin). — Leroi : Quatrième Exposition nationale italienne des beaux-arts. — Du Vernet : L'art japonais. — Godard-Faultrier : Chandelier italien du XVIe siècle. — E. Véron : La *Revue des arts décoratifs.* — Bulletin bibliographique. — Énault : L'art algérien. — Expositions. — Chroniques.

L'Artiste (mai-juin). — A. Houssaye : La préface du Salon de 1880. — De Syène : Salon de 1880. — H. Houssaye : L'art en dehors du Salon. — La critique d'art. — Feuillet de Conches : Les peintres anglais. — Un moliériste : Alceste et Célimène. — La duchesse Blanche. — Le marquis de Saint-Aulaire. — O. de Parisis : Princesse et chiffonnière. — La terre promise. — Pages déchirées. — V. Hugo, de Cerné, Villebrune. Poésies. — Les livres. — Causeries d'un chercheur. — Chronique.

Bibliothèque de l'École des chartes. — Bruel : Études sur la chronologie des rois de France et de Bourgogne d'après les diplômes et les chartes de l'abbaye de Cluny des IXe et Xe siècles.

Quicherat : Jean de Meung et sa maison à Paris.

Bibliographie : Havet, Mittheilungen des Instituts für œstereichische Geschichts-forschung, Wilhem von Nangis und Primat, par Brosien. — Delaborde : Ueber die Gesta Ludovici VIII, par Waitz. — Havet : Geschichte der deutschen Staatsverfassung, par Sickel. — Havet : Geschichte des deutschen Kirchenrechts, par Lœnning. — Viollet, Gerbert von Aurillac, par Werner. — Babelon : Étude sur la sigillographie du Dauphiné et inventaire des sceaux relatifs au Dauphiné, par de Thovey. — De Jubainville : Les dernières publications de M. Sickel-Faucon, Il governo feudale degli abbati del monastero di S. Ambrogio Maggiore di Milano. — Livres nouveaux. — Chronique.

Bulletin historique et littéraire (15 avril). — Assemblée générale de la Société. — Agrippa d'Aubigné considéré comme historien ; rapport sur le concours, par M. Bonnet. — Réaume : Agrippa d'Aubigné, considéré comme historien ; fragment du mémoire couronné. — Mémoire de François de Pelet, baron de Salgas, suivi de lettres adressées à sa femme, à Mlle de Saint-Véran et à divers. — Mémoire sur la population protestante du diocèse de Nîmes, avant et après la révocation de l'édit de Nantes.

(15 mai). — J. Bonnet : Jean Crespin ou le martyrologe réformé. — Discours des choses advenues en la ville de Lyon pendant que M. de Soubise y a commandé, 1562-1563. — Liste des gentilshommes et principaux habitants nouvellement convertis dans le Languedoc (1686). — J. Bonnet : Un souvenir des Cévennes. — Vaurigaud : Histoire de l'Église réformée de Nantes. — Dardier : Le baron de Salgas. — Une leçon de la Sorbonne.

Bulletin monumental. — E. Desjardins : Les monuments des thermes romains de Luxeuil. — De Barthélemy : Les tapisseries de Reims. — Blanchetière : Le donjon de Romefort. — Poulbrière : Les peintures murales de Tauriac. — De Marsy : *le Costume au moyen âge, d'après les sceaux,* par M. Demay. — Chronique. — Revue des publications périodiques. — Nécrologie.

Bulletin de la Réunion des officiers (22 mai). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Etudes d'art et de technologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Étude sur la fortification semi-permanente. — Les bateaux-torpilleurs suédois. — Correspondance. — Bibliographie.

(29 mai). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Étude sur la fortification semi-permanente. — Chronique étrangère. — Correspondance. — Bibliographie.

(5 juin). — Étude sur la fortification semi-permanente. — Histoire du siège de Mézières. — Chronique étrangère. — Correspondance. — Bibliographie.

(12 juin). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Histoire du siège de Mézières. — Considérations sur les manœuvres autrichiennes, aux environs de Bruck, en 1879. — Des effectifs et des cadres actuels de l'infanterie. — Projet de réforme. — Correspondance. — Bibliographie.

Bulletin de la société de l'histoire de Paris. (novembre-décembre) — Variétés : Pierre Gilles. — A. Bonnardot : Le Petit-Olympe, propriété de la reine Marguerite de Valois, à Issy. — G. Leclercq : Le cardinal de Fleury et le château de la reine Marguerite, à Issy. — Biollay : La fonte des espèces en 1782. — Chronique. — Bibliographie.

(Janvier-février). — Règlement de la société. Liste des membres. — Séances du Conseil d'administration. — Le Théâtre-Italien et les coiffures des dames à la fin du XVIIIe siècle. — Chronique. — Bibliographie.

Le Contemporain (juin). — I. L'Albanie et les Albanais, par le colonel Beeker. — II. Du projet de rachat des chemins de fer par l'Etat, par X***. — III. La duchesse de Lorraine Élisabeth-Charlotte d'Orléans, par A.-B. de la Chaulme. — IV. Les classes ouvrières et le socialisme en Allemagne, par René Lavolée. — V. Le récit de Catherine, par Célanie Carissan. — VI. Bulletin de l'action catholique. Assemblée des catholiques de 1880, par Camille Rémont. — VII. Le Salon de 1880, par Oscar Havard.

Le Correspondant (25 mai). — L. Lefébure : Le prisonnier libéré ; sa condition dans la société contemporaine, d'après des documents récents. — E. de Broglie : Un

soldat chrétien à la cour de Louis XV; le maréchal de Muy (1711-1775). — X. : La réforme dans l'enseignement secondaire. — P. Depelchin : Claremont. — De Chevigny : La cruauté envers les animaux. — H. Cochin : Le Salon de 1880; la peinture, les dessins et aquarelles, la gravure. — E. Grimaud : Ma rue (poésie). — P. Douhaire : Revue critique. *Guillaume III, stathouder de Hollande et roi d'Angleterre*, par M. de Lort-Sérignan; *le Maréchal de Fabert*, par Bouvelly; *les Doctrines des congrès ouvriers de France*, par O. de Ceinmar; *Constantine*, par L. Régis. — A. Boucher : Quinzaine politique. — Vicomte de Meaux : L'Abbé Houssaye.

(10 juin). — E. Biré : La légende des Girondins. — E. de Broglie : Un soldat chrétien à la cour de Louis XV; le maréchal du Muy (1711-1775). — P. Depelchin : Claremont. — Vaudon : Nos origines, d'après de récents travaux. — Comte Conestabile : Un saint au XVIe siècle. — Ch. de Loménie : M. Guizot dans sa vie intime. — Foblant : Un homme à propos d'un livre. — Comte de Champagny : *Vie de madame Molé*, par le marquis de Ségur. — A. Langlois : *les Institutions administratives en France et à l'étranger*, par Ferrand. — A. de Courcy : *Patrons et Ouvriers de Paris*, par Fougerousse. — L. Joubert : *Nouveaux Samedis*, par de Pontmartin. — Revue des sciences. — Quinzaine politique.

Critique philosophique (20 mai). — Renouvier : Les réformes de l'enseignement. — V. Les méthodes et les programmes de l'enseignement secondaire. — E. Menegoz : Remarques sur la *Vie de Jésus*, de M. le professeur Sabatier. — F. Pillon : Un mot sur l'article qui précède. — Bibliographie. — The criminal code of the Jews, etc. (Le code criminel des Juifs) — suivant le Talmud. — Massecheth Synhedrin, par Philip. Berger Benny.

(27 mai). — X... : Les congrégations et la loi. — V. Courdaveaux : Un ouvrage de polémique antichrétienne. Jésus réduit à sa juste valeur, par S. Morin. — F. Pillon : A propos de l'article qui précède. Le jugement de M. Morin sur Jésus.

(3 juin). — F. Pillon : Plus d'écoles confessionnelles. — J. Milsand : La psychologie et la physiologie. — Bibliographie : La réforme civile de Pierre Ellero (Premier article). Société pour le progrès des études; rapport présenté à l'assemblée générale par M. Jules Nicole.

(10 juin). — Renouvier : Note au sujet de deux articles de la *Revue philosophique*. — O. Hamelin : Qu'est-ce que l'induction?

Gazette anecdotique (15 mai). — La Quinzaine. — Lettres inédites de Rachel. — Bibliographie : *les Soirées de Médan; Religions et religion*. — Nécrologie : le général Vinoy; Gustave Flaubert; Édouard Fournier. — Théâtres : Mme Montalba à l'Opéra; Théâtre-Français : *Ruy Blas* et Mlle Bartet.

Varia. — Une vente de livres à Bruxelles. — Vente Beurnonville. — Quelques chiffres curieux. — Petite Gazette.

(31 mai). — La Quinzaine. — Académie française. — *Le Sottisier de Voltaire*. — Une entrevue avec Escobar. — Quelques autographes. — M. Guizot dans sa famille. — Le Théâtre-Lyrique. — Bibliographie : *Anecdotes parisiennes*. — Théâtres. — Nécrologie : Paul de Musset. — *Varia* : A propos de M. John Lemoine. — Un autre G. Sand. — Ce qu'en pensait la Malibran. — Les menus de Mme Loyson. — L'homme au masque de fer. — Petite Gazette.

Gazette des beaux-arts (juin). — E. Bonnafé : Physiologie du curieux. — Ph. de Chenevières : Le Salon de 1880. — P. Lefort : Valasquez. — O. Rayet : La sculpture au Salon. — P. Gout : L'Œuvre de Viollet-le-Duc. — L. Gonse : Louis David. — P. Chéron : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le premier semestre de l'année 1880.

La Jeune France (1er juin). — Ch. Robin : De la création d'un cours de pisciculture en France. — A. Daudet : Mémoires d'un homme de lettres; La mule du Kadi. — A. Dietrick : La littérature slave. — A. Allenet : Deux morts vivants; A. de Musset et G. Flaubert. — B. Pifteau : Les maîtresses de Molière; la Béjart. — E. Poë : Pour Annie. — P. Demeny : Le Salon de 1880. — Poésies : Leconte de Lisle, L'incantation du loup; H. de Lacretelle, Laurent Pichat; A. Renaud, Bals publics; J. Truffier, Pavane; L. Brunet, Après la Commune. — Théâtres. — Jean Dolent : L'exposition des œuvres de Ribot. — Bulletin bibliographique.

Journal des économistes (juin). — R. Giffen : L'œuvre financière de Gladstone. — Marchal : Étude sur la mesure d'utilité des voies de communication. — Le Pelletier de Saint-Remy : Retour au protectionnisme colonial. — Baum : Les tarifs actuels des chemins de fer en Allemagne et leur origine. — Limousin : Le douzième congrès des coopérateurs anglais. — Brelay : L'équité électorale. — Levasseur : M. H. Passy. — Réformes à introduire dans la Banque de France. — Les effets de l'impôt sur le papier. — Société d'économie politique. — J. Simon : *la Fraternité humaine*, par Vigano. — De Fontpertuis : *Géographie de Strabon*, par Tardieu. — Chronique économique. — Bibliographie économique.

Journal des savants (mai). — Ad. Franck : Histoire de la philosophie en France. — E. Egger : La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec. — A. de Quatrefages : Les crânes finnois. — A. Gruyer : Le joueur de violon, par Raphaël. — A. Esmein : Un traité de droit syro-romain au Ve siècle. — Nouvelles littéraires.

Journal des sciences militaires (juin). — A. G. : Une deuxième maxime de Napoléon. — Colonel P. : Le tir en terrain varié. Ses effets matériels; ses conséquences tactiques. — Commandant Touche : De la résistance de l'air aux projectiles oblongs. — Capitaine Weill : La Tourkménie et les Tourkmènes. — Ney : Les drapeaux français, leurs gardes et leurs légendes. — Comptes-rendus d'ouvrages militaires.

Magasin pittoresque (mai). — Explication d'un dessin mystérieux de 1648. — Du mépris des hommes. — Choix de professions pour les jeunes filles de Paris. — Une Nouvelle. — Le crayon voltaïque. — Supplice de Savonarole, d'après une peinture sur bois du temps. — Lettre de Béranger à Hégésippe Moreau, etc.

Miscellanées bibliographiques (mai). — Jean Poche : Le duc de la Vallière, ses ventes et ses collections.

Le Moliériste (juin). — Monval : Nécrologie, Ed. Fournier. — Van Hamel : Une traduction hollandaise du *Tartufe*. — Aniel : Les billets de spectacle de Lyon pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu. — Richard-Désaix : La relique de Molière. — C. Port : Molière immoral. — Bulletin théâtral. — Bibliographie moliéresque.

La Nature (22 mai). — Écureuil volant au Jardin des Plantes, par Oustalet. — Le nouveau frein électrique de M. Achard. — Microphone médical. — Les tremblements de terre et leur étude scientifique, par Albert Heim. — Les Sociétés savantes à la Sorbonne. — Les bains japonais. — Chronique. — Académie des Sciences.

(29 mai). — La lumière zodiacale, par Zurcher. — L'acoustique en projection, par Siegler. — Amphipodes aveugles de la mer Caspienne. — Les horloges pneumatiques à Paris, par E. Hospitalier. — Sociétés savantes des départements à la Sorbonne.

(5 juin). — Organisation des études à l'Observatoire de Paris, par M. Mouchez. — Les laboratoires scientifiques à l'étranger, par G. Bonnier. — La physique sans appareils. — Les moteurs de petite puissance; le moteur Tyson. — Chronique. — Académie des Sciences. — Tourniquet électrique.

(12 juin). — Un nouveau planétaire. — Les origines de la vie, par Ed. Perrier. — Le service météorologique international aux États-Unis, par Moureaux. — Miroirs magiques. — Les langues celtiques, par J. Bertillon. — Chronique. — Académie des sciences, par S. Meunier. — Le profilographe de M. Dumoulin.

Nouvelle Revue (15 mai). — Gilbert. — A. de Thierry : Episode de l'histoire de la contre-révolution; la conspiration du 12 mars 1814. — Littré : Un naufrage en 1791 sur la côte de Madagascar. — E. Berr : Nos mœurs économiques; les chambres syndicales de patrons. — Marc-Monnier : Le Charmeur. — Gallet : La question du Théâtre-Lyrique. — Duplessis : Saint-Simon inconnu. — A. Leroy : Confidences interrompues. — E. Blémont : Paysages normands. — X. : Le Salon de 1880. — H. de Bornier : Théâtres.

(1er juin). — X. : La guerre russo-turque, d'après des documents inédits. — Elie Reclus : Orphée aux enfers. — E. Leblanc : La gendarmerie, son histoire et son rôle; les inconvénients du régime mixte. — Marc-Monnier : Le Charmeur. — G. Guillaumet : Tableaux algériens; une razzia dans le Djebel-Nador (1864). — A. Lemoyne : Sully-Prudhomme. — H. Gréville ; Le potier de Tanagra. — Jean Aicard : L'idéal (poésie). — X. : Le Salon de 1880. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Le Palais (1er juin). — A. Pétrot : Chronique. — Réponse à un article sur la proposition Viette. — Brière : Des difficultés d'appliquer aujourd'hui la loi sur la mendicité. — Morillot : L'éloquence judiciaire en France au XVIe siècle. — Conférence des avocats. — Bulletin des conférences. — Bulletin bibliographique.

(15 juin). — Worms : Étude sur les rapports qui existent entre l'économie politique et le droit. — Benoît-Lévy : La réforme judiciaire. — A. Pétrot : Chronique. — Conférence des avocats. — Échos du Palais.

Philosophie positive (mai-juin). — E. Littré : Pour la dernière fois. — Wyrouboff : L'influence métaphysique en biologie; l'anthropologie, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être. — Naquet : Le divorce; discussion des doctrines d'un contradicteur. — V. Arnould : Tableau d'une histoire sociale de l'Eglise. — De Fontpertuis : Les Etats du Sud de l'Union américaine; l'état moral politique et social de leur population. — Bourdet : Sur la morale théologique. — Dr Martin : La production artificielle des monstruosités; recherches de M. Dareste. — L. Arréat : La conscience dans le drame; critique des idées de la morale par le moyen de l'épopée, du théâtre et du roman. — E. de Pompéry : Origine et sanction de la morale; lettre à M. Littré. — Bibliographie : H. Stupuy : *Le cléricalisme, sa définition, ses principes, ses forces, ses dangers,* par H. Depasse.

Polybiblion (mai). — *Théâtre contemporain.* — *Ouvrages pour la jeunesse.*

Théologie. — Kinam : La colombe du tabernacle. — Ceslas-Bayonne : Œuvres spirituelles choisies de Savonarole.

Jurisprudence. — Ferrand : Les institutions administratives en France et à l'étranger.

Science et arts. — Abbé Desorges : Les erreurs modernes. — Em. Keller : Les congrégations religieuses en France. — Mme Schwabe : Richard Cobden. — Pigeonneau : Manuel encyclopédique du commerce — Dr Schœlder : Le livre de la nature. — Sourbé : Traité théorique et pratique d'apiculture mobiliste.

Belles-Lettres. — Sachs : Dictionnaire encyclopédique français-allemand et allemand-français. — Thomas : Essai sur Servius et son commentaire sur Virgile. P. Albert : Variétés morales et littéraires. — Francott : La propagande des encyclopédistes français au Pays de Liège. — Kuntziger : Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique au XVIIIe siècle.

Histoire. — Pellissier : Les grandes leçons de l'antiquité classique. — Royannais Saint-Cyr : L'antiquité, son histoire et son influence. — Guldenpenning et Dr Ifland : Der Kaiser Theodosius der Grosse. — Dr Pastor : Die kirchlichen Reunionsbestrebungen während der Regierung Karls V. — Cantu : Gli ultimi Trent'anni. — Le Hardy : Le dernier des ducs de Normandie. — Feillet, Gourdault et Chantelaure : Œuvres du cardinal de Retz. — Guizot : L'histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848. *Bulletin.* — *Variétés.* — *Chronique.* — *Questions et réponses.*

La Réforme (15 mai. — Huysmans : Le Salon de 1880. P. Heusy : Le pélican. — Yves Guyot : Le collectivisme et la propriété foncière. — Sergent : La réforme des fabriques et des menses de l'Église. — Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — Théâtres. — Chroniques politique et agricole. — Bibliographie.

(1er juin). — A. Lefèvre : La philosophie de Voltaire. — Huysmans : Le Salon de 1880. — P. Heusy : Le pélican. — Hellès : Étude sur la Russie. — Théâtres. — Chronique politique. — J. : Le Palais de Cristal français.

Revue alsacienne (mai). — Le maréchal de Fabert, par A. Mézières, de l'Académie française. — Le Salon de 1880, par M. A. Kaempfen, inspecteur des beaux-arts. — Les Alsaciens au Salon, par M. Thiébaud Sisson. — Les Lorrains au Salon, par M. H. Lemaire. — Récits du Ghetto polonais : II. La Vénus de Braniza, par M. Sacher-Masoch; traduit de l'allemand par M. Auguste Dietrich. — Le diner de l'Est (avec gravure), par M. Paul Leser. — Le Cercle mulhousien, par M. E. Lonchamp. — *Curiosa :* Gaieté patriotique, 1792.

Revue archéologique (avril). — E. Desjardins : La borne milliaire de Paris. — Du Chatellier : Exploration du tumulus de Kerhué-Bras. — E. Le Blant : La richesse et le christianisme à l'époque des persécutions. — Dr Vercoutre : La médecine publique dans l'antiquité grecque. — V. Duruy : Comment périt l'institut druidique. — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

Revue des arts décoratifs (mai). — De Chennevières : Introduction. — Chipiez : Exposition des dessins de Viollet-le-Duc. — Rosenberg : Correspondance d'Allemagne. — V. Champier : Réouverture du Musée des Arts décoratifs. — Chronique. — Bulletin de l'Union centrale et du Musée des Arts décoratifs. — Planches.

Revue bordelaise (16 mai). — M. Gervais : De la recherche de la paternité. — M. Germain : L'Éducation des filles au XVIIe siècle. — E. Deschaumes : F. Sarcey. — De Saint-Marc : Un livre utile. — Valat : Histoire d'un concours académique. — Labroue : De Libourne au Buisson. — Chroniques. — Variétés. — Bibliographie.

(1er juin). — E. Brian : De la description dans la Chanson de Roland. — G. Routsans : Poèmes antiques et poèmes barbares, par Leconte de Lisle. — Sarrat : Un journal littéraire bordelais au XVIIIe siècle. — P. Ormilly : Le mouvement poétique en province; H. Mériot. — Chroniques scientifique et médicale. — Bibliographie.

Revue de Bretagne et de Vendée (mai). — R. Kerviler : La Bretagne à l'Académie française; le cardinal de Soubise, 1717, 1756. — De la Gournerie : Nantes ancien et le pays nantais. — Biré : Littérature étrangère, M. Edmondo de Amicis. — Poésies vendéennes : Bonchamps, par M. Marbeuf; Ma rue, par M. Grimaud. — Orieux : Les mansardes (nouvelle). — Lettres inédites des bénédictins bretons relatives au *Recueil des historiens de France.* — L. K. : *le Drame chrétien au moyen âge,* par M. Marius Sepet. — Chronique. — Bibliographie bretonne et vendéenne.

Revue britannique (mai). — Les troupes indigènes des Indes. — Culture du groseillier et du framboisier aux États-Unis. — Le siège de Lyon, souvenirs d'un officier républicain en 1793. — Gustave-Adolphe Becquer : Le Gnome, la Promesse. — Les finances du premier Empire. — Un bandit de haute volée. — La réforme des impôts. — Pensées diverses. — Chroniques d'Allemagne, d'Orient, d'Italie, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographiques.

Revue celtique (mai). — Ch. Robert : Sirona. — Ernault : Supplément aux dictionnaires breton-français. — Fitzgerald : Popular tales of Ireland. — H. Gaidoz : L'amitié d'Amis et d'Amiles, texte gallois publié d'après le Livre Rouge d'Oxford. — W. S. : Tidings of Doomsday, on Early Middle-Irish Homily. — W. S. : Cornica. — P. Sébillot : Les langues celtiques dans les îles britanniques et en France.

Bibliographie :

De quelques publications d'outre-Pyrénées (H. G.). — Revon : *la Haute-Savoie avant les Romains* (H. G.). — Bargès : *Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie* (Philippe Berger). — Mortillet : *les Potiers allobroges* (Héron de Villefosse). — Joyce : *Old Celtic Romances* (H. G.). — Sikes : *British Goblins* (H. G.). — Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy : *Anciens Évêchés de Bretagne.* — Laurens de la Barre : *Fantômes bretons* (Luzel). — Emgann Kergidu (Ernault). — Quellien : *Annaïk.* — F. Vallentin : *le Culte des Matræ.* — Durand : *Études de philologie.* — Loch Etive. — Ruelle : *Bibliographie générale de la Gaule.*

Chronique :

La Revue épigraphique du midi de la France. — Un musée gallo-romain à Dornach (Alsace). — Un ancien poème français sur sainte Nonne. — La poésie à la Société celtique. — Une poésie de M. Milin. — Les Causeries bretonnes de M. Le Bos. — La bibliothèque galloise de M. Robert Jones. — La discorde chez les celtophiles de Gratz. — Un recueil de Contes de la Haute-Bretagne. — Les nouvelles commissions archéologiques.

Nécrologie.

Revue de Champagne et de Brie (mai). — De Barthélemy : Notice historique sur la maison de Grandpré. — Roserot : Le château de Barberey. — L. Guillaume : La Chartreuse du Mont-Dieu. — Abbé Lalore : L'église de Saint-Urbain de Troyes. — Abbé Chauvet : Notice sur la Gloire-Dieu. — Lacordaire : Les seigneuries de Feavltez de Bourbonne — Chardon : Les Écoles de l'Université de Reims. — De Riocourt : Les archives des actes de l'état-civil de Châlons-sur-Marne. — Bibliographie. — Chronique.

Revue critique (17 mai). — Poèmes bretons du moyen âge, publiés et traduits par de la Villemarquée. — Stimming : Bertrand de Born, sa vie et ses œuvres. — L'anatomie des abus, de Stubbes, p. p. Furnivall. — Rahlenbeck : La mission du conseiller Boisot à Metz, en 1543. — Gmelin : Contributions à l'histoire de la bataille de Wimpfen. — Fremy : Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III. — Dareste : Histoire de la Restauration: — Chronique.

(24 mai). — Bickell : Règles de la métrique biblique. — S. Reinach : Manuel de philologie classique.— Posse : Documents tirés des archives du Vatican. — Diez : Dictionnaire étymologique des langues romanes. — Variétés. — Guyard : Encore le mot Imga. — Lettre de M. Jundt et réponse de M. Bonet-Maury. — Chronique.

(31 mai). — Halévy : Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie. — Jamaspji : Dictionnaire pehlvi. — Wille : Ελεος et φοβος dans la Poétique d'Aristote. — Helm : De l'usage des participes dans Tacite, Velleius et Salluste. — Loserth : Contributions à l'histoire des Hussites. Lettres de Jean de Jenzeinstein et biographie de Vojtech de Ericinio. — Contes populaires grecs, publiés d'après les manuscrits de Halm et annotés par Pio. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(7 juin). — Le Vendîdâh, traduit par Darmesteter. — Les actes de Jean, p. p. Zahn. — Hagen : Quatre dissertations sur l'histoire de la philologie et de la littérature romaines. — Suchier : Bibliothèque normande. — L'A. B. C. de l'amour, recueil de l'île de Rhodes, traduits par Wagner. — Chéruel : Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(14 juin). — Krall : La composition et les destinées de l'œuvre historique de Manéthon. — Bœhvens : Édition des élégies de Properce. — Usener : Légendes de sainte Pélagie. — Schlumberger : Sceaux et bulles de l'Orient latin au moyen âge. — Stern : Milton et son temps. — Zuchaire : Étude sur les idiomes pyrénéens de la région française. — Variétés. Laïcus, Clercs, Laïques. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue des Deux Mondes (15 mai). — Mario Uchard : Inès Parker. — E. Renan : Une idylle monacale au XIIIe siècle ; Christine de Stommeln. — Melchior de Vogüé : Le fils de Pierre le Grand; la capture et le retour du tzarévitch ; l'inquisition de Moscou ; le procès de Pétersbourg et la mort d'Alexis. — A. Fouillée : La réforme de l'enseignement philosophique et moral. — G. Picot : Les papiers du duc de Saint-Simon aux archives des affaires étrangères ; une œuvre inédite de l'auteur des *Mémoires.* — Louis Lande : Un poète espagnol; don Gaspar Nuñès de Arce. — Ch. Lenthéric : Le port d'Aigues-Mortes et les houilles du Gard. — F. Brunetière : Les *Salons* de Diderot.

(1er juin). — Mario Uchard : Inès Parker. — O. d'Haussonville : Le Salon de Mme Necker, d'après des documents tirés des archives de Coppet ; IV, Moulton, Buffon, Thomas. — E. de Lavelaye : L'apôtre de la destruction universelle. Bakounine et l'Internationale. — E. Montégut : Saint-René Taillandier. — Mathieu-Bodet : La réforme des impôts et les projets de taxe unique. — Michel : Le Salon de 1880; la peinture d'histoire et le portrait. — Valbert : Un comédien devenu Conseiller de Cour. — Chronique de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Revue des documents historiques (avril-mai). — Une chanson républicaine en l'honneur de Charette. — Catherine de Joyeuse, duchesse de Montpensier. — La statue de Voltaire, par Houdon, et le Théâtre-Français. — Un billet de mariage sous Louis XVI. — Charles VII et les Génois en 1457. — L'instruction publique en 1794. — La conspiration de Cinq-Mars. — Le mariage religieux en 1803. — Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie.

Revue de France (15 mai). — F. Lenormand : La grande Grèce ; Tarente. — Rhoda Broughton : Joanna. — L. Derôme : M. Guizot dans sa famille. — F. Coppée : L'homme de la fortune, drame en trois actes. — Marquis de Ségur : Une victime de la constitution civile du clergé. — E. Daudet : Le gouvernement de la Restauration, d'après ses plus récents historiens. — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — G. Japsy : Les deux livres. — Théâtre. — Quinzaine politique. — Bibliographie.

(1er juin). — Chantelauze : Louis XIV ; Marie Mancini, la princesse de Savoie et l'Infante, d'après des documents inédits. — F. Coppée : L'homme et la fortune, drame en trois actes. — De Ségur : Une victime de la constitution civile du clergé. — F. Lenormant : La grande Grèce. — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — V. Champier : Le Salon. — Ch. Joliet : La Fornarina. — Revue musicale. — Chronique politique. — Mouvement économique et financier. — Bibliographie.

Revue générale d'administration (mai). — Des chemins de fer industriels (troisième partie), par M. Léon Choppard, docteur en droit, avocat à la Cour de Paris. — De la réparation des dommages résultant des mesures de défense prises par l'autorité militaire française en 1870-1871 (deuxième partie), par M. L. M. — Questions mnnicipales. De l'adjonction des plus imposés. — Jurisprudence. — Documents officiels. — Chroniques d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, de Belgique, d'Italie, de l'administration française. Bibliographie administrative.

Revue de géographie (mai). — Nordenskiöld : Le passage Nord-Est, discours prononcé au Cirque d'Eté devant la Société de géographie de Paris. — P. Gaffarel : L'Atlantide. — J.-W. Hay : L'Irlande. — Cortambert : Le mouvement géographique. — Brosselard : Lettre du Sahara, mission du colonel Flatters. — Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes. — Nouvelles géographiques.

Revue internationale des sciences (15 mai). — Schæffer : Du développement des animaux. — Hoberland : L'infanticide chez les peuples anciens et modernes. — Pasteur : Le choléra des poules, les maladies virulentes et la vaccination. — Debierre : L'homme avant et au seuil de l'histoire.— Correspondances entre MM. Jourdain et Blanchard, Jousset de Bellesme et Chatin. — Sociétés savantes. — Académies des sciences de Paris et d'Amsterdam. — Société d'anthropologie de Paris. — Bibliographie.

Revue maritime et coloniale (juin). — Importance des feux de travers et proposition d'un jeu pour l'étude des combats sur mer; résumé de l'anglais par M. H. de Pina, capitaine de vaisseau. — La marine marchande en Angleterre, par M. A. Lenglet, consul de France à Londres. — Étude sur les poudres, par M. E. Ferret, enseigne de vaisseau. — L'Académie royale de marine de 1771 à 1774 (suite), par M. Alf. Doneaud du Plan, professeur à l'Ecole navale — Pouvoir giratoire des navires; analysé par M. Philippe Hedde, lieutenant de vaisseau. — Les hautes montagnes centrales de la Guadeloupe et le chemin de Victor Hugues (fin), par M. J. Ballet, chef du service de l'enregistrement à la Guadeloupe. — Calculs des propulseurs hélicoïdaux, par M. Ch. Antoine, ingénieur de la marine. — La marine militaire de l'Italie et la défense des côtes. — Chronique maritime et coloniale. — Comptes rendus analytiques. — Bibliographie maritime et coloniale.

Revue moderne (avril). — M. Guillemot : Théodore de Banville. — Trézénick : Poésies. *Sub umbra*. Tristesses. — Alis : Pourquoi je ne suis pas bachelier. — Deschaumes : Antonine et Bernardin. — Fragerolle : Causerie musicale. — J. Rude : M. Lechou, coulissier. — Aubry : Causerie littéraire. — Detouche : Une modiste.

(mai). — Alis : Tartufe, journal mieux informé. — P. Bourget : Poésie. Sur une tête de mort. — M. Guillemot : E. de Goncourt. — Kahn : Les voluptés de M. Chéreau. — Trémisot : Hermance Laudoin. — Champsaur : Le quartier latin. — Critique dramatique. — Revue des livres.

Revue philosophique (juin). — F. et R. : Considérations sur la philosophie chimique. — Delbœuf : Le sommeil et les rêves. — De Nolen : La critique de Kant et la religion. — Ch. Renouvier : L'infini actuel est-il contradictoire? — Comptes rendus : E. Mamiani, *la Religione dell' avvenire; Hoppe, die Scheinbewegungen;* Vogt, *zur Physiologie des Schrift* — Notices bibliographiques : Clifford, Lander Lindsay, Harper, Balfour, Cyples, etc. — Revue des périodiques : — *Archives de physiologie normale et pathologique; Critique philosophique; Critique religieuse; Philosophie positive; Revue de l'histoire des religions.* — Universités d'Italie : Programme des cours de philosophie.

Revue politique et littéraire (23 mai). — Les dangers du moment. — Ch. Bigot : L'Exposition de peinture. — Loiseau : Le troisième centenaire de Camoëns. — Demay : *le Costume d'après les sceaux.* — James Payn : Simpson de Bassora, ou les avantages de la polygamie, récit humoristique. — Notes et impressions. — Bulletin.

(29 mai). — J. Reinach : La politique civilisatrice en Syrie. — Arvède Barine : Le Dr Erasme Darwin, d'après MM. Krause et Ch. Darwin. — A. Fouillée : Sur la possibilité d'introduire dans l'enseignement secondaire les études esthétiques, morales, économiques et politiques. — Causerie littéraire. — M. Ch. Louandre : *la Noblesse française sous l'ancienne monarchie.* — M. Claretie : *la Maîtresse.* — Bentzou : *Georgette.* — M. R. Sosta : *la Maison de lierre.* — *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, édition de M. d'Heylli. — Notes et impressions. — Bulletin.

(5 juin). — Vilbort : La crise parlementaire en Italie. — Ch. Bigot : La question des « sujets » en peinture. — De Falloux : La campagne des conférences catholiques. — Les examens de passage. — Causerie littéraire. — Brunetière : *Études critiques sur l'histoire de la littérature francaise.* — Camille B... et Albert H... : *Petit Traité de littérature naturaliste.* — C. Pelletan : *la Semaine de mai.* — A. Theuriet : *Toute seule.* — E. Texier et C. Le Senne : *la Dame du lac.* — Huysmans : *Croquis parisiens.* — A. Silvestre : *les Ailes d'or.* — Notes et impressions. — Bulletin.

(12 juin). — Cartault : M. Cuvillier-Fleury. — A. Sorel : Le ministère de d'Argenson (1744-1747), d'après M. E. Zévort. — Fustel de Coulanges : Du droit de propriété à Sparte. — A. Fouillée : La licence ès sciences philosophiques et sociales. — Causerie littéraire. — X. Doudan : *Pensées, Essais et Maximes.* — Mathey : *l'Étang des sœurs grises.* — Warzin : *un Drame dans la rue de l'Échiquier.* — Garennes : *le Sergent Villajoux.* — Bouchor : *Contes parisiens en vers.* — Notes et impressions. — Bulletin.

Revue scientifique (23 mai). — Cours de M. Rouget au Muséum d'histoire naturelle. — E. Maindron : Les fondation de Prix à l'Académie des sciences (1714-1880); l'ancienne Académie des sciences (1714-1793). — Berthelot : De la combinaison chimique. — Henninger : Le traité de chimie analytique volumétrique de M. Fleischer. — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique.

(29 mai). — Baclé : Déphosphoration de la fonte et de l'acier. — De Mortillet : Les précurseurs de l'homme et les singes fossiles. — Cosmovici : Les annélides-polychètes. — Sencier : Les miroirs japonais. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique scientifique.

(5 juin). — Colonel Paris : Les extincteurs. — Huxley : Organes des sens et fonctions de reproduction de l'écrevisse. — Dastre : Vie et travaux de Glisson, d'après M. Marion. — Legoyt : Statistique du suicide. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique scientifique.

(12 juin). — Moutier : La loi de Dulong et Petit. — H. Tollin : Michel Servet. — Du somnambulisme provoqué. — Legoyt : Manuel de statistique comparée. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique scientifique.

Spectateur militaire (15 mai). — De Flètres : Coup d'œil sur la tactique générale des Allemands. — De Rochas : Les vallées vaudoises, étude de topographie et d'histoire militaires. — De Lort-Sérignan : La phalange. — H. O. : Études sur l'armée française; artillerie, transports, conséquences budgétaires. — H. C. : *l'Ancienne Rome, sa grandeur et sa décadence*, par le général Favé. — R. : *Étude sur la tenue, le harnachement, l'armement de l'armée,* par Dagnan. — Bibliographie.

Tour du monde (22 et 29 mai, 5 et 12 juin. — A. Reclus : Explorations aux isthmes de Panama et de Darien en 1876, 1877 et 1878.

Vie moderne (21 mai). — E. Bergerat : G. Flaubert, causerie et souvenirs. — Desmoulins : Vieux mots à rajeunir. — A. Silvestre : Le Salon de 1880; les portraits. — Fourcaud : Théâtres; *Ruy-Blas, l'Aventurière, la Sainte Ligue, Nos Enfants, le Parapluie, la Gifle.*

(29 mai), — A. Silvestre : Le Salon de 1880; portraits. — Pouvillon : La monnaie du Pape. — Saint-Juirs : *J'ai tué ma femme.* — A. d'Artois : Critique littéraire.

(5 juin). — A. Silvestre : Le Salon de 1880; paysages, natures mortes, sujets divers. — Desmoulins : Vieux mots à rajeunir. — Silvestre : Le pèlerinage, poésie. — Sapan : Inauguration du monument de Corot.

(12 juin). — A. Silvestre : L'Exposition du Cercle des Arts libéraux. — E. Taboureux : Claude Monet.

PERIODIQUES ÉTRANGERS

REVUES ALLEMANDES

Vierteljahrschrift für Volkswirthschaft, Politichz und Kulturgeschichte (17ᵉ année, vol. 2).— Quelques documents inédits sur l'économie anglaise, de 1840-1850. — C. Silberschlag : Fêtes religieuses dans l'antiquité et de nos jours. — Ch. Braun : Souvenirs de Richard Cobden. — Dʳ Stockwesen : Les jardins et les maisons de campagne, jadis et aujourd'hui. — E. Hoffmann : Le telégraphe en Allemagne depuis 1875. — Ch. Walcker : La population dans les centres de l'industrie. — Dʳ M. Block : Correspondance économique de Paris. — Jakob Walrof : Correspondance de Londres. — Critiques sur : « la Propriété et l'idée de l'humanité dans l'État », d'Arnold Lindwurm; « Système de l'agriculture », d'Albrecht Thaer; « Œuvres complètes » de John Prince Smith ; et « les Banques hypothécaires d'Emanuel Leser. »

Preussische Jahrbücher (45 vol., 5 fasc.). — Phil. Zorn : L'État et l'Église à la fin du moyen âge. — Karl Hugelmann : La vie de F.-J. Thibaut. — Emil Lademann : Les Russes dans l'Asie centrale. — Journaux et annonces. — Henri de Treitschke : L'histoire de l'alliance russo-prussienne. — Correspondance politique. — Le cabinet de Gladstone.

Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (nº 5). — Carl de Scherzer : Emil Schlagintweit sur l'empire des Indes. — F.-X. de Neumann Spallart : Production et commerce de thé. — Schweiger-Lerchenfeld : Les Turcs en Arabie. — Alvin Rudel : L'écriture dans l'Orient, jadis et aujourd'hui. — Chronique des événements de 1879 dans l'Asie orientale et méridionale, en Afrique et en Australie. — miscellanées.

Russische Revue (9ᵉ année, 3 fasc.). — Otto Eichelmann : L'alliance de neutralité armée en 1870. — Alex. Broecker : L'importation et l'exportation de la Russie en 1878. — N. S. Szeverzov : Le Pamir.

A. Petermanns Mittheilungen (26 vol. V.). — E. Martin : Le territoire habité du Chili, au sud du Valdivia. — E. Behm : Les champs aurifères de Wassa. — W. Juncker : Voyage à travers le désert lybien. — E. Vogel : Mapp. générale de l'empire Allemand en 674 cartes. — B. Struve : Les voies de commerce dans la Sibérie orientale. — Bulletin mensuel géographique. — Cartes.

Oesterreichische Zeitschrift für Vervaltung (nᵒˢ 17-20). — Carl Hugelmann : Histoire et statistique des sociétés politiques en Autriche jusqu'en 1852 (I). — Alex Neupauer : Le droit de protection pour les eaux minérales. — Bibliographies et notices.

Deutsche Rundschau (9 fasc.). — Rudolf Lindau : Le petit monde, histoire japonaise (fin). — Louis Ehlert : Brahms. — Ch. Hillebrand : Mᵐᵉ de Rémusat et Napoléon Bonaparte. — L. Friedlaender : Le luxe des funérailles à Rome. — A. Schneegans : L'Alsace avant la révolution de 1789. — Hans Hoffmann : Le paresseux Beppo. — Jules Rodenberg : Notes sur Paris. — Edouard Hanslick : La saison des opéras et des concerts à Vienne. — Histoire des Arts. — A. Lammers : Souvenirs de H.-B. Oppenheim. — Revue littéraire.

Baltische Monatsschrift (3 fasc.).—Eugen Wottbeck : Dortmund et Reval. — A. Boehlendorf : Essais pour introduire le calendrier grégorien en Russie. Une maison bourgeoise dans l'époque des aïeux. — Baron Bruiningk : Remarques apologétiques.

Historische Zeitschrift (Sybel 8 vol. 4 fasc.). — F. Spiegel : Vistâçpa ou Hystuspes et l'empire de Bactres. — B. Kugler : Pierre l'Ermite et Henry d'Aix-la-Chapelle. — Henri Sybel : Remarques pour l'article précédent. — Henry Sybel : Donations des Carlovingiens aux Papes. — Jean et Bernhard Sepp : Les fouilles de Tyr. — Hans Prutz : Réplique. — Bulletin littéraire.

Mitheilungen der K. K. geographischen Gesellschaft in Wien (nᵒˢ 3 et 4). — Franz Toula : Le district de Temesvar au point de vue de la géologie et de la géographie. — Dʳ Matkovitch : Voyages dans la péninsule du Balkan au moyen âge (traduit du croate par A. Knapp). — Emil Tietze : La Perse. — Du Soudan égyptien. — Peter Muromtzoff : Excursion botanique en 1871 au Kasbek.

Globus (Kiepert; nᵒˢ 16, 17, 18, 19). Voyages d'Edouard André en 1875 et 1876, dans l'Amérique du nord-ouest. — Les rochers de Pungo-Andongo. — Mohnike : Les Chinois en Californie et dans les Indes hollandaises. — A. Zehme : L'Arabie (9). — Richard Andrée : Les vestiges des Celtes. — La langue muette des Indiens de l'Amérique du nord. — L'ascension d'Alfred Houette sur la Fusi-Yama. — Une excursion aux îles de Galopagos. — Nouvelles récentes sur l'expédition de Prchevalski au Tibet. — Otto Schuett : La cataracte « Kaiserin Auguste » dans l'Afrique occidentale. — Ochanine : Le fleuve de Muk-su. — Les habitants de Madagascar.

Unsere Zeit (6 fasc.). — Henri Schlieman : Mes fouilles récentes à Troie. — Otto Roquette : A qui la faute? (nouvelle, fin.) — Le conflit russo-chinois. — Alb. Moeser : Le comte Alfr. Friedr-Schack comme poète (2). — La guerre dans l'Amérique du sud. — Wilhelm Meyer : Le système solaire (2). — Otto Speyer : Esquisses du Voralberg (2). — Albert Moeser : Ballades. — Chronique et revue politique.

Allgemeine Militaer-Zeitung (nᵒˢ 33-40). — La guerre de 1879 dans l'Afrique australe. — La tactique moderne de l'infanterie. — Essais dans la fabrique de Krupp avec un canon de montagne de 6.5 cm. — Mobilisation et démobilisation. — Le nouvel impôt militaire en Allemagne. — Les forteresses et l'artillerie. — Le volontariat d'un an en France. — Les exercices de l'infanterie. — Riedheim : Siège de Verdun du 13-15 octobre 1870.

Westermanns deutsche Monatshefte (juin). — Claire von Glumer : Blut um Blut (nouvelle). — Jurgen Bona Mayer : Gœthe et la morale du goût. — Charles Vogt : Les migrations des animaux. — Armin Vambéry : La steppe des Turkomans et leurs habitants. — Fr. Ratzel : Dans les Alpes. — Aug. Lammers : Vapeur et voiles. — Fr. Thiersch: Les familles d'Olympia. — Rob. Waldmüller : François Coppée. — Bulletin littéraire.

Im neuen Reich (nᵒˢ 20-23). — Charles Meyer : L'Autriche et le protestantisme. — La surabondance de population. — P. Lanzky : Mémoires de Luigi Settembrini. — W. Lang : Essais sur la civilisation de la Grèce. — G. Winter : L'archive du pape. — H. Reimer : Corfu. — Fr. Muncker : Christian Friederich Weisse. — Mupperg : Le « Gottschée » menacé, etc. — Bulletin politique.

Die Grenzboten : (nᵒˢ 20-23). L'élection du président dans les États-Unis. — Le prince Albrecht de Prusse et son

prédicateur. — Le Tessin. — Le volontariat d'un an. — Le jubilé belge. — Ad. Stern : Theodor Storm. — Karl Waermann : Masaccio et Masalino. — La réformation en Allemagne. — Lettre politique : De Hambourg à Rome. — La question albanaise. — La Revue des Deux-Mondes et l'Alsace. — Ad. Rosenberg : Fritz Schaper et son monument de Gœthe à Berlin. — La guerre russo-chinoise. — La revision des lois de mai. — La situation en Angleterre. — Les premières années du règne de Fréderic Guillaume II. — A. Brieger : Paul de Musset.

Historisch-Politische Blaetter (85 vol. 10 fasc.). — A.-E.-F. Schaeffle et la sociologie. — Les Mémoires de Mme de Rémusat. — Les Prussiens catholiques et la liberté de religion. — Le nouveau cabinet anglais et l'orcane. — Les ravages de l'ouragan du « Kulturkampf » en Prusse.

Die Gegenwart (nos 20-23). — Karl Blind : Le changement en Angleterre. — De l'histoire du Mexique, d'après les papiers d'un diplomate. — Historicus : De l'histoire de la politique autrichienne. — Ludvig Ziemssen : Poésie allemande en France. — Paul Lindau : Un pamphlet contre l'Allemagne. — Emil Deckert : Ethnologie de la Russie européenne. — Johannes Scherr : De botsulo sive sanguiculo insaniente tractatus ; pour servir à la littérature sur Gœthe. — Paul d'Abrest : Théâtres de Paris. — J. Scheibert : Le général Dumouriez. — Velatus : Les chemins de fer de l'Orient. — Paul Lindau : Guisisana, nouvelle de Spielhagen. — Th. Fontane : L'histoire de la peinture en Italie, par W. Lübke. — Siegfried Samosch : Giosué Carducci. — Ludvig Pietsch : L'exposition de Düsseldorf. — Walter Rogge : Neuf mois sous le cabinet Taaffe en Autriche. — K. Emil Franzos : La mort de Weidig. — G. van Muyden : Un événement dans la lexicographie : Dictionnaire encyclopédique français allemand. — Lettres de Berlin.

Blaetter für litterarische Unterhaltung (nos 20-23). — Ant. Schlossar : Les nouveaux ouvrages historiques autrichiens de Franz Krones. — Paul Dehn : Entretiens littéraires. — Wilhelm Henzen : Nouveaux drames historiques et romantiques. — Otto Müller : Entretiens littéraires. — Rudolf Doehn : Les mémoires de Dingelsteds. — Karl Schubert : Récentes nouvelles.

Europa (nos 20-23). — La Pentecôte. — De la vie de Meissonnier. — Tannhaeuser. — Goethe et Francfort. — Vieilles images de saints. — La nourriture de l'homme. — La Persane moderne. — Miscellanées de l'histoire de la civilisation. — Bulletins littéraires.

Magazin für die Litteratur des Auslandes (nos 20-23). — Joh. Fastenrath : Un poème espagnol sur Luther. — O. Heller : Le roman populaire en France. — Paul Lanzky : « Christianisme, catholicisme et civilisation » de Mariano. — Eduard Engel : « Le marchand de Venise, » traduit par le roi du Portugal. — Quatres poèmes roumains. — B. Falke : Problèmes sociaux. — F. Leo : Ouidà. — A. Mahn : Poésie provençale. — O. Heller : Paul Lindau comme traducteur : Dumas père, Dumas fils, Émile Augier, A. de Musset et Zola. — Classicisme et romanticisme (Un poème d'Esaias Tegner, traduit par Gotffr. von Leinberg). — Reusch : Nouvelles données sur Galilée. — Eduard Engel : L'histoire de la France en vers. — L. Kurtzman : Le guide dans la littérature polonaise, par Henri Nitschmann. — L. Freitag : Une édition américaine de l'Edda. — Schorn : Les Mémoires de Mme de Rémusat. — L. Dohmke : Elisabeth Barret-Browning. — E. Lipniki : L'histoire de la littérature polonaise, par L. Sovinski. — Trautwein de Belle : Un théâtre national pour les Belges français.

Das Ausland (19-22). — Otto Kuntze : Les arbres pétrifiés près des geïsers. — L'astrologie dans l'antiquité. — L'hiver en 1880. — Les bambous. — La mythologie slave. — L'abbé Debaize. — Nouvelles sur Stanley. — Fritz Hummel : L'Asie mineure dans les âges les plus reculés. — Les Indiens dans l'Amérique du nord-ouest. — L'organisation des familles chez les Slaves du sud et les Radchpoutes. — Une comédie en Australie. — Les flammes vacillantes du gaz. — M. Kienitz : L'arbre dans les bois. — La Kerka en Dalmatie. — Nouvelles observations contre la théorie de sélection. — Les Français au Canada. — La légende de Walgerz en Pologne. — Ascension de M. Whympe, sur le Chimborazo. — Les cataractes du Niagara. — Recherches d'antiquités dans l'île de Chypre. — Les Chaymas en Venezuela. — Quatre voyages à travers l'Amérique. — Le mouvement des glaciers. — La compression des gaz. — L'hiver en 1880. — De l'Australie.

Aus allen Welttheilen (9 fasc.). — Egli : L'histoire du chemin de fer du Saint-Gothard. — La Grèce moderne : Le Péloponnèse. — W. Zschimmer : Excursion à Smyrne. — Mupperg : Les Allemands au sud. — Hugo Toeppen : Découvertes géographiques en 1879.

Archiv für slavische Philologie (Dr Jagitch.), 4 vol. — Oscar Asboth : Le « Garabonczas diak » des Hongrois et des Slaves (sorte de juif errant démoniaque). — Vaslievski : La fondation du second « royaume » bulgare. — Les Shzen : Vocalismes dans le bulgare. — Wilkischken : Chants populaires des Litvaniens. — I. Gebauer : Le Mastickar (prétendue antiquité tchèque).

REVUES ANGLAISES

The Nineteenth Century (juin). — A. Vambéry : L'Angleterre et la Russie en Asie. — Prof. Huxley : La méthode du Zadig, ou la prophétie rétrospective comme méthode de science. — John Ruskin : La fantaisie dans le roman moderne. — Syed Emiroffi : Quelques suggestions pour les Indes. — J.-C. Robinson : Les collections d'art nationales et les musées de province. — Karl Hillebrand : L'esprit religieux en Angleterre et au continent. — Edwin Pears : Un programme de réformes pour la Turquie. — Robert Collier : Peinture de paysage. — F.-E. Kebbel : Le parti conservateur et les élections. — Samuel Laing : La crise dans les finances des Indes. — Richard Strachey : Les budgets des Indes. — Octavius Sturges ; Seymour Sharkey et miss Lonsdale : Médecins et nourrices. — Registre alphabétique des articles publiés cette année.

The Contemporary Review (juin). — Un homme d'État oriental : Un gouvernement libéral que peut-il faire pour la Turquie ? — Un élève d'Oxford : Les lettres de M. John Ruskin. — Edmond Scherer : La République française et l'Église catholique. — Elice Hopkins : Les canards. — E.-A. Freeman : Les élections et la question d'Orient. — George-T. Stokes : Inscriptions grecques chrétiennes. — A.-T.-P. O'Connor : La domination de l'argent. — W.-S. Lilly : L'âge de Balzac. — Livres contemporains.

The Cornhill Magazine (juin). — Henry James : Washington Square, chap. I-VI. — Henri-David Thooreau, son caractère et ses opinions. — Cottages et leurs propriétaires. — James Payn : The Guinea-Box. — La légende d'Eyrbyggja. — Ailes blanches, roman (suite).

Macmillan's Magazine (juin). — Mme Oliphant : « He that will not when he may », roman. — Jean-Paul Richter : Les sculptures sur la façade de l'église Saint-Marc, à Venise. — Stopford Brooke : Quelques idées sur Shelley. — Lindsay Belcarres : La dernière lettre. — M. Creighton : Une femme savante du XVIe siècle. — Sebastian Evans : Un

poème perdu d'Edmund Spencer. — Charles Trevelyan : L'Angleterre et la Russie.

The Temple Bar Magazine (juin). — Adam et Ève (suite). — Une princesse du XVIIe siècle. — William Cowper : Dryden comme dramatiste. — Mme Pierrepoint. — Victor Hugo. — Le portrait d'un peintre fait par lui-même. — La puissance de l'amour. — Mme Lynn Linton : Le rebelle de la famille (suite).

Blackwood's Magazine (juin). — L'Institut du Dr Wortle. — Un évêque pour la moralité politique. — L'Université de Manitoba. — Le suicide. — La pêche et la littérature de la pêche. — L'ex-émir Ya-Koub-Kkan ; du carnet d'un officier de l'état-major. — Vie dans les forêts de Queensland (suite). — Le nouveau cabinet. — La réorganisation du parti conservateur.

Chamber's Journal (juin). — W. Chambers : Le paysan propriétaire. — Les tramways. — Les femmes mariées. — Une histoire d'Aden. — Hallucinations. — Les brigands dans la vallée de Pechaver. — L'Armada espagnole. — Ma petite bien-aimée. L'influence des femmes. — Progrès de la photographie en 1879. — Les tigres qui dévorent des hommes. — W.-C. : Bonaparte et Joséphine. — Souvenirs d'un directeur de cirque. — Faire amende. — L'audiphone. — Le prof. Nordenskiold. — Quelques caractères singuliers. — Revues scientifique et artistique. — Christie Murray : Une vie de pénitence (roman, suite).

The Gentleman's Magazine (juin). — R.-E. Francillon : La reine Cophetua. — James Mew : La « Galathée » de Cervantès. — Andrew Wilson : Les lois du langage. — Eleunor Marx : Comment Shakespeare devint populaire en Allemagne. — Alfred Rimmer : Les poissons du grand lac du Canada. — Curiosités de critiques. — Causeries.

Belgravia (juin). — James Payn : Un agent confidentiel. — Alfred Rimmer : Nos anciennes villes de province. — Henry Bradley : Les jours de la semaine. — H.-W. Lucy : La petite boutique. — Katharine-S. Macquoid : Montaigle et sa légende. — Julian Hawthorne : Kildhurms Oak (roman). — Iza Duffus Harty : Dans la ville d'or. — Mme Alfred-W. Hunt : La boîte de plomb.

Fraser's Magazine (juin). — Shirley : Crookis Meg (fin). — Concurrence agricole en Amérique. — Dernières lettres du prince époux. — La géologie et l'histoire. — R.-D. Blackmore : Mary Anerley (fin). — Les ancêtres de Gladstone. — Diamants artificiels. — Une élection contestée. — Peinture et civilisation.

Fortnightly Review (juin). — Rich. Ramsden : Un mot pour le territorialisme. — Barham Zincke : Réplique à l'article précédent. — Algernon Ch. Swinburne : Le nouveau poème de Victor Hugo. — Albert Gray : Le self-government des villages à l'île de Ceylan. — W.-J. Stillmann : L'Autriche-Hongrie et les Slaves. — Ware Edgard : Le Bouddhisme aux Indes. — F.-W. Fowle : La main-morte au moyen âge.

The Art Journal (juin). — John Ruskin : Établissement et conservation d'un musée de peinture. — E.-F. Rogers et Mlle Rogers : Cimetières autour des mosquées au Caire. — Dessins pour la manufacture artistique. — L'Académie royale. — Les jardins et les parcs. — L'exposition de Grosvenor Gallery. — Bulletin.

The Musical Times (juin). — Sir John Goss : Berlioz et ses critiques. — Spohr. — La musique des Tziganes. — Le monument de Beethoven à Vienne. — Les concerts de Richter. — « Faust », de Berlioz. — Royal Albert Hall. — L'Opéra. — Revue musicale.

Indian Antiquary (avril). — Henry-H. Howorth : Dsinghis-Kan et ses ancêtres. — Fleet : Inscriptions sanscrites du VIe siècle. — W. Ayertt : Le « Garos », une tribu primitive. — Rost : Les œuvres du prof. Anton Schiefner. — Le temple buddhiste de Buddhagraya, par Babu Rajendralala Mitra.

The Academy (22 mai). — John Newenham Hoare : Origine des religions illustrée par la religion de l'ancienne Égypte, par Le Page Renouf. — George Saintsbury : Chansons de printemps, par A.-C. Swinburne. — Samuel R. Gardiner : L'Irland de 1641-1652 ; une Chronique contemporaine, éditée par J.-J. Gilbert. — T. Hancock : L'ascension sur le Matterhorn, par Edw. Whymper, et « un Manuel pour les voyageurs aux Alpes de la Savoie et du Piémont », édité par Murray. — W.-R. Ralston : Untersuchungen über die Volkskepi der Russen, par Wilhelm Wollner. — E.-F.-S. Pattison : Le Salon de 1880. — J. Camyns Carr : L'Académie royale. — Cosmo Monkhouse : La Grosvenor Gallery. — Bulletin littéraire, notes et nouvelles. — Exploration en Asie centrale. — Saint Thomas de Canterbury en Islande. — Littérature scientifique. — Livres philologiques. — Nécrologie. — Les voyages. — Les Sociétés savantes. — Théâtre. — Musique.

(29 mai). — James Thorald Rogers : Une histoire de l'Angleterre, par Spencer Walpole. — Henry Sweet : L'Anglais et le Scandinavien, par F. Metcalfe. — Edmund W. Gosse : Œuvres complètes de Victor Hugo. — Amelia B. Edwards : Aux bords du Nil, par Villiers Stuart. — George Saintsbury : Les nouveaux romans de Hamilton Aidé, de Mme Whitney, d'Amy Dunsmuir, de Mme O'Reilly, de Rosa Mackenzie Kettle, d'Edward Howe, de Margaret Cartmell, de F.-H. Burnett et d'Owens Blackburne. — E.-A. Sonnenschein : Les mystères de passion d'Oberammergau. — Charles Heat Wilson : Nouvelles acquisitions de la galerie de Florence. — F. Barnabès : Lettre de Rome. — Notes diverses comme dans le précédent numéro.

(5 juin). — Edward Peacock : Curiosités de nomenclature puritaine, par Charles-W. Bardsley. — Richard-Z. Littledale : Un dictionnaire d'antiquités chrétiennes, par W. Smith et Samuel Cheetham. — T.-G.-C. Leslie : Économie politique en Amérique et en Europe. — James Davies : Nouveaux drames. — W.-G. Henley : Nouveaux romans, par Georgiana Craik, Mme Newton Sears, Mme Foli et Mme Nelly Lieutier, — A.-H. Sayce : Lettre d'Oxford. — Correspondances diverses. — George Henslow : L'automne dans la forêt, par Fr.-George Heath. — Sh. Pandurang Pandit : Le commentaire de Sayana sur l'Atharva-Veda. — A.-S. Murray : Milet et le golfe Latmique, par O. Rayet et A. Thomas. — Percy Gardner : Les sculptures de Pergame. — E.-T.-S. Pattison : Le « Salon » de 1880. — Bulletins divers.

(19 juin). — Robert Edmund Graves : Une bibliographie de l'imprimerie, compilée par G.-C. Bigmore et C.-W.-H. Wyman. — Wentworth Webster : Un essai sur Calderon, par l'archevêque de Dublin, et « Calderon », par E.-J. Hassell. — Ernest Myers : 22 ballades d'A. Lang. — Cosmo Monkhoure : Voyages à Corea, par Ernest Oppert. — Henry-B. Wheatley : Le village des palais, ou chroniques de Chelsea, par G. L'Estrange. — Critiques et nouvelles littéraires. — Gabriel Hanotaux : Littérature historique en France. — Livres de choix, anglais, français, allemands et italiens. — E.-L. Brandreth : Grammaire comparative des langues gaudianes, par Rudolf Hoernle. — Les voyages scientifiques. — F. Barnabei : Trouvailles archéologiques au Piémont. — Notes d'art et d'archéologie. — Frederick Wedmore : Le théâtre. — J.-S. Shedlock : Revue musicale.

REVUES AMÉRICAINES

North American Review (juin). — E.-W. Stoughton : Erreurs populaires sur la Russie. — Nathan Allen : Le divorce dans les États-Unis. — George Ticknor Curtis : Les services de Mac Clellans à la République. — F.-A. Shoup : La question du Sud. — Mayo-W. Hazeltine : Quelques publications intéressantes.

International Review (juin). — Mme E.-W. Latimer : Colonistes au Maryland. — Alfred A. Wheeler : Livelande, un épisode russe. — T.-R. Lounsbury : La langue anglaise en Amérique. — Wilkie Collins : La question de la propriété littéraire. — P.-G. Hamerton : Les conférences de M. Paynter sur l'art. — Auguste Laugel : Chateaubriand. — Charles Sedgwick Minot : Les animaux les plus inférieurs. — Walter Chamberlain : Les élections dans la Grande-Bretagne.

Appleton's Journal (juin). — Appleton Morgan : Les théories sur la provenance des œuvres de Shakespeare. — Victor Cherbuliez : Les inconsistances de Herr Drommel. — Les conversations de Senior avec des personnages de l'empire, 1860. — L'anatomie de la mélancolie, par Burton. — B.-W. Richardson : Essai hygiénique. — La Sibérie. — Un nouvelliste suisse (Gottfried Keller). — Des rêves. — Machines infernales. — Le théâtre espagnol.

Harper's Monthly Magazine (juin). — Mme John Lillie : Un village en South-Devon. — William-H. Rideing : Ouvrières à New-York. — J.-G. Montgomery : Le pays de Luther. — E. Mason : Albert Cupp. — Henry P. Johnston : Le capitaine Nathan Hale. — W. Hamilton Gibson : Le printemps. — A.-B. Allen : Bœufs et bulliers. — Mme Harriette Woods : Quelques visions, pour déconcerter les métaphysiciens. — George Ficknor Curtis : Le gouvernement fort. — Ingratitude de la république. — Bulletin littéraire.

Lippincott's Magazine (juin). — Felix-L. Oswald : Forêts vierges de la Sierra Newada. — Olive Logan : Carpeaux. — Weir Mitchell : Du Yellow-stone Park à Fort Custer. — Mary Hartwell Catherwood : La vie d'un fermier dans les prairies. — Écoles pour les bébés. — Lancey Nicoll : Lawn Tennis (un jeu). — Marriott Pyne : Hommes et enfants allemands. — Causeries littéraires.

Atlantic Monthly (juin). — Aldrich : La tragédie de la Pacifique. — H.-W. Longfellow : Le poète et ses chansons. Howell : Le pays inconnu. — Edward Atkinson : Les professions non savantes. — Souvenirs de l'administration de Jackson. — Activité politique du Sud. — H.-C. Angell : Souvenir de W.-M. Hunt. — Mark Twain : Une conversation au téléphone. — Essais et causeries littéraires.

The Catholic World (juin). — Arthur Marshall : Idées modernes et le protestantisme. — John-J. Lalor : La comtesse Ida Hahn-Hahn. — Le cardinal Wiseman : Coup d'œil rétrospectif sur beaucoup d'années, poème. — Nugent Robinson : Excursion au Mexique. — Henry Bellingham : L'Église épiscopale réformée. — Joseph Bayma : Le pape Léon XIII. — J. Spalding : L'éducation nationale. — Blanche Murphy : Lord Beaconsfield. — J.-T. Hecker : Le centenaire de Channing. — Nouveaux livres.

Popular Science Monthly (juin). — Paul Shipman : Les écrivains classiques. — Charles Richet : Hystérie et Démonisme. — De Quatrefages : Le mélange des races humaines. — Daly : Nouvelles explorations géographiques. — B.-W. Richardson : Les habits et la santé. — Stanislas Meunier : Études de géologie expérimentale. — Lorimer Fison : Les mariages primitifs. — Prof. John Tyndall : Gœthe's Farbenlehre. — H. Fairchild : Comment les animaux mangent. — W.-D. Miller : L'énergie. — Dr Delpech : Maladies d'enfants contagieuses. — J.-W. Slater : Développement des animaux. — Notes littéraires.

The Literary World. — Le numéro du 22 mai est consacré presque exclusivement à Ralph Walde Emerson, à propos de son 77e jour de naissance. La bibliographie des œuvres d'Emerson énumère 40 livres et nombreux essais de ce poète et écrivain excellent, et 66 livres qui s'occupent des œuvres d'Emerson.

REVUES BELGES

Revue de Belgique. — Revue mensuelle (12e année). Livraison du 15 mai. — Les élections du 8 juin et le programme du parti catholique, par Goblet d'Alviella. — La noce d'Avédis, par Th. Nicolet. — L'enseignement historique et la création d'un Institut supérieur d'histoire, par Léon Vanderkinderen. — Notes d'un voyage aux Etats-Unis en 1878-1879 (I. New-York), par Édouard de Laveleye. — L'éducation nationale par l'armée, par Th. Heoener.

(15 juin, 1880). — Ce que nous disent les élections, par Goblet d'Alviella. — Notes d'un voyage aux Etats-Unis. (II. Excursion au lac Champlain), par E. de Laveleye. — Un chevalier errant, par Em. Leclercq. — Une visite au collège anglais, par Henry Loumyer. — L'Art et l'Eglise, par Max Sulzberger. — L'Exposition nationale, par Lucien Solvay. — Chronique littéraire, par Van Bemmel.

L'Athenæum belge. — Revue bi-mensuelle (3e année); no du 1er juin. — L'inquisition en Belgique, par A. Duverger (Paul-Fredericq). — Le Tyrol et le pays des Dolomites, par J. Leclercq. — Histoire de la littérature allemande, par W. Scherer. — L'année artistique, par V. Champier. — Poètes belges, par L. Alvin. — Correspondance littéraire de Paris. — Publications allemandes, par G. Van Muyden. — Bulletin. — Les musées d'Athènes, par A. de Ceuleneer. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

15 juin. — Ypriana, par A. Vanden Peereboom. t. III (J. Stecher). — Essais de philosophie politique et morale, par T. E. Cliffe Leslie (Em. de Laveleye). — Le dénouement de l'histoire de Râma, traduit du sanskrit, etc., par F. Nève (Ch.-Michel). — Les Maîtres ornemanistes, par D. Guilmard (H. Hymans). — Botanique : De Candolle, La phytographie. Heusschen, Leçons de botanique (Fr. Crepin). — Correspondance de Berlin : Publications historiques : A. v Arneth, Histoire de Marie-Thérèse. Krones, Histoire d'Autriche. Hallvich, Wallenstein, Fournier, Gentz et Cobenzl. Wolf. L'Autriche et la Prusse, 1780-1790 (Paul Bailleu). — Correspondance littéraire de Paris : Récits de voyages. Romans et nouvelles. Jouin. La sculpture en 1879. — Bulletin. — Correspondance : Le pays des Dolomites. — Lettre parisienne. — Les nouvelles fouilles de M. Schliemann à Troie. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique. — Revue mensuelle XXIII. 2. Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — De la réorganisation des facultés de

philosophie et lettres en Belgique, par P. Thomas. — De la politique dans Euripide, par G. Mallet.

L'Artiste. — Bulletin hebdomadaire, littéraire, artistique, musical (4e année), n° du 12 juin. — Bavardages, par C. de R. — Les concours du Conservatoire, M. — La cantate de Peter Benoît, K. — A. Brulles, choses et gens, E. C. — Théâtre, C. — Bibliographie, L. D. — Nouvelle.

La Fédération artistique. — Revue hebdomadaire (7e année), n° du 12 juin. — Les ventes. — Guillaume le Taciturne, drame en 5 actes, de feu H. Kirsch, par E. de Mera. — Meissonier chez lui, traduit de l'anglais, par J.-H. — Eden-Théâtre, par Victor Reding. — L'Exposition Everard à Paris. — Lettre de Liège, par E. de Mera. — Une lettre de Peter Benoît à l'*Indépendance*. — Théâtre des galeries Saint-Hubert. — La Femme à papa, par V. Reding. — Les Belges à l'étranger. — Correspondance. — Bibliographie. — Chronique générale. — Nécrologie.

Revue catholique (n° du 15 mai). — L'enseignement historique dans les écoles de l'État. — La Colonie libre de Port-Breton, par E. Vandelart. — Un vieux mystère et un grand opéra (suite), par Yseux. — Les légistes, le droit romain et la législation chrétienne, par E. Descamps. — Chronique religieuse des États-Unis, par E. Carry. — Quelques traits de l'histoire de la pomme de terre.

L'Illustration nationale (n° 14). — Gravures : La nouvelle école normale de Bruges. — Les ministres du 19 juin, 1878. — Le Vannier. — Texte : L'école normale de Bruges, par Mme Caroline Popp. — Les ministres du 19 juin 1879, par Th. Juste. — Le Vannier, par Ed. Cattier. — L'armée belge, par le lieutenant-colonel Sterkx. — Mademoiselle Jules, roman inédit. par E. Leclercq.

REVUES HONGROISES

Magyar Kônyvszemle (Revue bibliographique, mars-juin). Charles Szabó : Les homélies de Szenczi Molnár Albert, imprimées en 1625 et Fons vital, un livre hongrois des heures, d'avant 1571. — Ignace Goldzieher : Les M. S. orientaux du Musée national de Budapest. — Béla Majláth : Quatre livres hongrois imprimés au XVIe siècle. — Alexandre Szilágyi : Anciennes notes bibliographiques de l'Université de Budapest. — Jean Csontosi : Le codex Jordánszky. — La bibliothèque de M. Ch. Somogyi, donnée en cadeaux à la ville de Szeged. — Arpad Hillebrant : Les incunables de la bibliothèque de l'Académie hongroise. — Eugen Abel : Publications étrangères, concernant la Hongrie. — Les bibliothèques de la Hongrie. — Bibliographie.

Nemzeti Nonevelès (mai). — Antoin Csengery : L'éducation des femmes. — La société hongroise pour l'éducation des femmes. — Ern. Legouvé : Les écoles de filles. — Farkas Deák : Les femmes dans la société hongroise au XVIIe siècle — Louis Komáromi : Néologie et orthologie.

Figyelô (juin). Alexius Jakab : La poésie hongroise au XVIe siècle. — Louis Abafi : Joseph Kármán. — Alex. Endrödi; Les romans de Dugonics. — Louis Abafi : Alex. Jakab. — L'histoire de la littérature hongroise à l'étranger. — Poésies inédites. — Joseph Szinnyey : Répertoire.

Szàzadok (juin). — Arpad Károlyi : La guerre de l'Allemagne contre les Turcs en Hongrie, en 1542. — Edward Wertheimer : La ville d'Hermanstadt au XVIIIe siècle. — Coloman Thaly : Le général François Berthóczy (partisan de Rákóczy) comme archéologue. — Louis Szavetzky : Le siège d'Erlau en 1552. — Charles Iorma : L'histoire ancienne de Budapest, par François Salamon. — Henri Marczali : La Turquie et la Serbie, par Ranke.

REVUES ITALIENNES

Rivistà Europea (16 mai). — Gaudenzio Clareto : Un bal de nobles à Carignan au carnaval de 1524. — G. Silingardi : Ciro Menotti et la révolution de 1831 à Modène. — Paolo Riccard : La pêche chez les races diverses. — A. G. : Napoleon Buonaparte, d'après les mémoires de Mme Rémusat. — A. de Garinoni : Amour à soixante-dix ans. — Les revues militaires. — Livres et revues anglais, américains, allemands, français et italiens.

Nuova Antologia (10 fasc.). — Aless d'Ancona : Jacopone da Todi et la justice au XIIIe siècle. — Giov. Moro : L'art maritime à l'antiquité. — Franc. Fiorentino : La vie et les œuvres de Giovan Battista de la Porta. — Sofia Albini : l'ami de Camille. — Attilio Brunialti : La région antarctique et l'expédition italienne. — Bulletin de la littérature étrangère.

(11 fasc.). — Marco Minghetti : Les émules de Raphaël. — Aless. d'Ancona, Jacopone da Todi. — Giov Boglietti : Les noces d'Attila. — G. Occioni Bonaffons : De Trieste à Spalato. — Guéza Kuun : Les premiers habitants de la Transylvanie. — Bulletin de la littérature italienne.

Società di geografia Italiana (juin). — L'expédition antarctique. — Comité d'Afrique italien. — O. Beccari : Voyage à Soumatra. — F. Bozzini : La Nouvelle-Zélande. — Expédition de Borghèse Matteucci. — Notices de voyages, cartes, etc.

Rassegna Nazionale (juin). — L'antiquité de l'homme. — Caverri : Chronologie astronomique. — E. Riva Sanseverino : Napoléon III en 1866. — Tagliaferri : Religion et morale dans l'instruction. — Galassini : Alfieri et Cellini. — A.-V. Pigafello : E. Nordenskiold. — Notices politiques et bibliographiques.

Rassegna Settimanale (1er juin). — Le parlementarisme et l'administration. — Lettres militaires. — V. V. : La sculpture à l'exposition de Turin. — Économie politique. — Critiques et notices.

13 juin. — La réforme électorale et le scrutin de liste. — Emigrations de l'Italie en 1879. — Lettres de Berlin et de Turin. — Augusto Franchetti, le jacobin italien en 1796. — La peinture à l'exposition de Turin. — Estore Borlandi : Le prisonnier de Chillon. — Bibliographie.

Annotatore (31 mai). — Cesare Ricco : La mort de Sohrab chez Firdusi et la mort de Clorinde chez Tasse. — L. de Leva : Trois poètes romains. — A. P. Ridola : Religion et histoire. — Notes archéologiques.

Rivista dell' istruzione (juin). — Pietro Siciliani : Les grands problèmes de la pédagogie moderne. — F. Veniali : La pédagogie comme science positive. — Aristarco Pedagogo : L'instruction dans les écoles primaires. — M. Zaglia : Les écoles technologiques. — Gaetano Pini : L'hygiène dans les écoles. — Chronique de l'instruction publique.

REVUES RUSSES

Viestnik Evropu (1/13 juin). — L'exposition des œuvres de M. Antokolski. — A.-J. Ertel : Mémoires d'un habitant de la steppe. — M.-M. Yadrintzev : Migrations et colonisations en Russie. — B. Korche : L'histoire de l'état prussien, de M. Philippson. — P.-V. Annenkov : L'idéal social de Pouschkine. — A. E. : Napoléon d'après les mémoires de Mme de Rémusat. — A. G. Konecki : L'histoire de la diphteritris. — Critiques littéraires : Les œuvres d'A. Radonejski, Samarine, Kalatchov, etc. — F. J. V. : Le marquis Vielopolski, de Lisitzki. — Storojenko : Machiavelli, d'Alexciev. — Chronique de l'intérieur. K. : Lettre de Berlin. — E. Zola : Lettre de Paris. — Bulletin littéraire.

Rouskaïa Riétoh (juin). — A. Chardine : La famille des princes Zatziepine, roman historique, suite. — Tutramov : La tutelle des paysans. — Ad. Pouschtchins-Ki : Nos admirateurs de la lumière de lune. — Papov : Le développement des sciences naturelles. — A. N : Études contemporaines, IV. Nos prêtres. — Eugène Markov : Causeries littéraires : Les comédies d'Ostrovski. — Bulletin bibliographique. — Chronique de l'intérieur. — L'activité des organes autonomes dans les territoires de l'Oural. — Revue de l'étranger. — Nouvelles scientifiques. — Correspondance de la Russie Blanche. — Les confréries ecclésiastiques dans le gouvernement de la Baltique.

Rouskaïa Starina (juin). — Ad. Berjé : L'histoire de l'union de la Géorgie avec la Russie, 1799-1831. — Les mémoires du professeur Rostislav. — Alexandre Sergueïevitch Pouschkine, esquisse biographique; les relations de P. avec le prince Repnine, le comte Sollogoub; son journal « Le Contemporain » de 1836, etc. — J.-N. Barsov : Gerasim Petrovitch Pavsky, biographie. — Les mémoires de Ya. M. Nevierov. — V. F. Trirog : Les communautés rurales mordvines, étude ethnographique. — Les mémoires d'un prêtre villageois. — Les mémoires d'un propriétaire. — Notes et anecdotes historiques. — J. G. Savenko : La vraie version du « bourgeois russe » de Pouschkine. — V. S. Ikonnikov : Bulletin bibliographique. — Le portrait de Pierre II (+ 1730).

Otetohestvennuïa Zapiski (20 mai. Style russe). — Ivanof (le pseudonyme d'Ouspienski, un écrivain radical) : Les petits enfants. — Karony : Un homme libre, nouvelle. — A l'aurore, récit de Rouskine. — Skabitchevski : Victor Hugo, suite (c'est une étude approfondie de l'excellent critique russe). — X. : Vie de Gladstone. — Atava : L'appauvrissement au gouvernement de Tambov, suite. — A. P. : Olympia de Goujes. — Chtchedrine : La résolution, récit satirique. — X. : Le gouvernement de Moscou. — Critiques : Nana, par Zola; Trois saints, par Lskov; Le soleil, par Radonievski. — Histoire des doctrines politiques aux Etats-Unis, par Fortunatof. — Administration de la magistrature dans l'Europe occidentale, par Kouplevaski. — Histoire de la littérature, par A. V. Korche. — De la vie primitive de l'homme, par Papoff. — Liudovik : Chronique de Paris. — M. (Mikhaelovski ?) : Notice littéraire. — Chronique de l'intérieur. (Ces chroniques ne sont pas signées, mais elles sont importantes, l'auteur anonyme, M. Yeliseyef, est un écrivain radical et fut l'ami du fameux Tchernychevski.)

Dielo (20 mai, st. r.) — M. Metchnikov : La question du pain en Amérique et en Europe. — Lazaref : Mémoires d'un pharmacien. — La vie dans la Nouvelle-Calédonie. (Traduit du français; presque tous les journaux de la Russie s'occupent vivement des publications françaises sur la Nouvelle-Calédonie.) — Ougryoumov : Schopenhauer en Russie. — L. M. : Réformes en Égypte. — Bakardine : Le « Naturalisme ». — S. Ch. : Le souvenir de Pouschkine. — Bulletin littéraire : Shakespeare, par Dowden. — Le prince Adojemski, par Petkovski. — Les hommes de l'ancien régime, d'après les documents de la chancellerie secrète, par Yesipof. — Qui aura la presqu'île du Balkan, par Pantion. — Chronique de l'intérieur et de l'étranger.

Rossiskaïa Bibliografia (15/27 mai). — Nouvelles du commerce de livres. — Livres demandés et offerts. — Registres alphabétique et méthodique des nouvelles publications russes et polonaises. — Annonces littéraires.

REVUES SUISSES

Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde (n. 2). — F. Keller : Barres de fer préhistoriques. — A. Quiquerer : Antiquités burgondes. — Burckhards-Biedermann : Les murs d'Augusta Raurica. — K. Stehlin : L'histoire du Münster de Bâle. — S. Vögelin : Peintures de façade en Suisse. B. Rahn : Monuments d'art dans l'Araug. — Notes littéraires.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (juin). — Maurice Cristal : Verdi et les traditions nationales de la musique en Italie. — Joseph Noël : La fille du Kaïd, nouvelle arabe. — M.-V. de la Pommeraye : La littérature moderne en Hollande. — Veuga : En Island, souvenirs de voyage. — M. Ernest Naville : Le mariage en Suisse. — T. C. Grenville-Murray : L'héritage du vieux Joquelin. — Chroniques parisienne, italienne, allemande et anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 mai au 15 juin)

Civilisation. — Mai : 25. U. Guérin : Les Mémoires du prince de Metternich. — De Courteille : Le mal du siècle, par P. Charpentier.

Constitutionnel. — Mai : 17 et 18 : J. Barbey d'Aurevilly : Papiers inédits du duc de Saint-Simon ; lettres et dépêches sur l'ambassade d'Espagne. — 28. de Veyran : M. Guizot dans sa famille et avec ses amis.

Juin : 8. Barbey d'Aurevilly : Les deux masques, par P. de Saint-Victor.

Courrier du soir. — Juin : 14. Des Essarts : Poètes contemporains ; Laurent-Pichat, les Réveils.

Débats. — Mai : 16. H. Houssaye : G. Flaubert. — 21. Khalil Ghanen : Cinq mois au Caire et dans la Basse Égypte, par M. F. Charmes. — 23. H. Baudrillart : Traditionnalisme et ultramontanisme, par L. Ferraz. — 24. Marc-Monnier : Traité de versification française, par M. Becq de Fouquières. — 27. Berger : La mosaïque des bains de Popilianus.

Juin : 3. Deschanel : L'étudiant d'aujourd'hui, par Valery-Radot. — 6. Ch. Gabriel : Histoire d'Ottar-Iarl, par de Gobineau.

Défense. — Mai : 17. P. Lallemand : La chaire française au XIIe siècle, d'après les manuscrits. — 22. X. : Napoléon Ier et les Mémoires de Mme de Rémusat. — 23, 27, 29. Mémoires de Metternich.

Juin : 4, 11. L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet, par Thureau Dangin.

XIXe Siècle. — Mai : 26. É. Bonnemère : Histoire des persécutions de l'Église.

Juin : 8. F. Sarcey : Louis La Fontaine.

Droit. — Mai : 16, 23, 30. Juin : 1er. Moulin : Jules Favre.

Événement. — Juin : 12. Ch. Monselet : Paul de Saint-Victor.

Figaro. — Mai : 19. J. Brémond : P. de Musset. — 25. E. Daudet : Papiers inédits de Saint-Simon.

Français. — Mai : 21. G. Flaubert. — 23. Mémoires de Metternich. — 24. Souvenirs de Duprez. — 26. Étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe. — 29 ; 4 et 8 juin. L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet, par Thureau Dangin. — 30. La vénérable Louise de France, fille de Louis XV, d'après un livre de l'abbé Gillet.

Juin : 6. Religions et Religion, par Victor Hugo. — 8. Juillyet les oratoriens. — 13. Un roman allemand. Le couvent de Mariemberg ; trad. Gourdault.

France. — Juin : 11. G. Bell : Les deux masques, par P. de Saint-Victor.

Gil Blas. — Juin : 2. Richepin : Maurice Boucher.

Globe. — Juin : 6. P. de Saint-Victor : Les deux masques. — 8. A. Mecq. : Les papiers inédits du duc de Saint-Simon. — 11. Souquet : Nihilisme russe et philosophie allemande. — 14. De Traz : M. Guizot dans sa famille et avec ses amis.

Liberté. — Mai : 20. Drumont : Le maréchal Fabert, a propos du livre de M. Borelly.

Juin : 1er et seq. Imbert de Saint-Amand : Joséphine de Beauharnais. — 2. E. Drumont : La presse et la délivrance de Saint-Simon.

Moniteur universel. — Mai : 19. Bernadille : Les souvenirs de Bouffé. — 27. P. Perret : Le Combat, par le colonel du Pecq. — 28. L. Derôme : M. Guizot chez lui.

Juin : 2. Bernadille : M. Guizot intime. — 7. P. de Saint-Victor : Du dandysme et de G. Brummel, par Barbey d'Aurevilly.

National. — Juin : 14. Th. de Banville : Heptaméron des nouvelles nouvelles ; éd. Eudes.

Officiel. — Mai : 15. De l'instinct et de l'intelligence, par F. Hément. — 18. R. Delorme : Psyché, édition Jouaust. — 19. J. de Sacy : L'œuvre de Moreau le jeune. — 28. J. Gautier : La coupe phénicienne de Palestrina. — 29. A. Dide : Mirabeau bibliophile.

Juin : 1er. R. Delorme : Les grandes eaux-fortes de Rembrandt. — 3. H. Barthélemy : Les ressources militaires de la France. — 6. H. Fouquier : Le Roman bourgeois de Furetière.

Ordre. — Mai 16. Carré : L'Université de Paris, par M. Desmazes. — 27. F. Masson : Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III, par M. Fremy.

Juin : 9. Legoux : Une maladie morale ; le mal du siècle, par Charpentier. — 14. F. Masson : Napoléon Ier, ses institutions civiles et administratives, par Ed. Blanc.

Paris-Journal. — Mai : 21. H. Fournier : L'Université de Paris, par M. Desmazes.

Juin : 2. Alb. Second : Rome et Cicéron, par M. Dubois-Guchan.

Parlement. — Mai : 17. A. Gigot : Vie du prince époux, par Th. Martin. — 20. P. Bourget : M. Rousse, académicien. — 21. De Varigny : Diderot peint par lui-même. — 22, 25. E. Seingurlet : La représentation de la passion à Ober-Ammergau. — 24 et 7 juin. Theuriet : Poètes et humoristes, Bret Harte. — 31. G. Saint-René Taillandier : La politique de Rabelais.

Juin : 4. F. G. : Un précurseur de Richelieu, le connétable de Luynes, Montauban et la Valteline, par Zeller. — 8. De Guesle : La conspiration du 12 mars 1814. — 11. A. Pigeon : La jeunesse de H. Heine. — 13. P. Bourget : Sully Prud'homme. — 15. Wilder : Traité de versification, par Becq de Fouquières.

Patrie. — Juin : 8. De Saint-Vatry : La comédie politique en Europe, par Daniel. — 15. De Saint-Vatry : Les deux masques, par P. de Saint-Victor.

Peuple français. — Mai : 28. F. Masson : Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III, par M. Fremy.

Juin : 10. Legoux : Une maladie morale ; le mal du siècle, par Charpentier.

Presse. — Juin : 15. Kerst : Mozart, par Wilder.

Rappel. — Juin : 14. Vacquerie : de Saint-Victor et son livre.

République française. — Mai : 18. H. B. Frœschwiller, Châlons, Sedan. — 21. Joel de Savoureux : Berlin et Saint-Pétersbourg, à propos d'un ouvrage allemand. — 28 et 8 juin. Les Mémoires de Metternich.

Juin : 1er. Atticus : Promenades archéologiques, Rome et Pompéi, par G. Boissier. — 3. P. Arène : Le théâtre d'A. Daudet. — 4. Soury : Francis Glisson et Leibnitz. — 6. G. R. : Papiers inédits du duc de Saint-Simon. — Contes populaires de la Haute-Bretagne, par Sébillot. — 11. M. P. : Un historien allemand à propos du livre Paris pendant la Ré-

volution, de M. Schmidt. — 15. G. H. : L'instruction primaire avant 1789.

Siècle. — Mai : 18. H. Depasse : Une nouvelle biographie de Carnot.

Juin : 7. Stupuy : Études et glanures, par Littré. — 14. Les deux masques, de P. de Saint-Victor.

Soleil. — Mai : 17. Ch. Canivet : Religions et religion, par V. Hugo.

Juin : 10. Jean de Nivelle : Du dandysme et de G. Brummel.

Télégraphe. — Mai : 31. G. de Nouvion : Les jésuites et le cléricalisme.

Juin : 7. J. Levallois : Cinq mois au Caire, par F. Charmes. — 14. L. Léger : Le mouvement littéraire à l'étranger; le dictionnaire de M. Gubernatis. Mémoires d'un comédien. Berlin et Saint-Pétersbourg.

Temps. — Mai : 21, 28. E. Legouvé : La Malibran, Berlioz.

Union. — Mai : 17, 18. M. Sepet : Les représentations d'Ober-Ammergan. — 19. X. : Le comte Raczinski et donoso Cortès, par le comte d'Antioche. — 22 D. Bernard : Essais choisis de Ch. Lamb. — 24. M. Sepet : Revue des sciences historiques.

Juin : 4. De Cadoudal : Madame Molé. — 10. Summer : La fauconnerie au moyen âge et dans les temps modernes, par Magaud d'Aubusson. — 12. D. Bernard : Saint-Simon en Espagne.

Univers. — Mai : 25 et 11 juin. De Ségur : Mémoires du prince de Metternich. — De Lavergne : Vie de F. Ozanam.

Juin : 1er. Abbé Morel : Étude sur Savonarole. — 5. De Chaulnes : L'apologétique chrétienne au XIXe siècle, par Mgr Freppel. — 10. Corbière : Traité pratique de l'administration temporelle et spirituelle des paroisses, par Sabathier.

Voltaire. — Juin : 11. A. Naquet : Le Mariage, par E. Accolas.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE JUIN

1. *L'Héraldique*, journal illustré, littéraire, théâtral, satirique et financier. Pet. in-fol. à 4 col., 4 p. Paris, imp. de *l'Héraldique*, 1, rue Crébillon. Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Un numéro, 15 c.

Le Nouveau Journal médical, revue hebdomadaire, médicale et scientifique. In-4° à 2 colonnes, 4 pages. Paris, imp. Goupy et Jourdan, 71, rue de Rennes. — Bureaux, 16, rue Grange-Batelière. — Abonnements : France et Algérie, un an, 10 fr.; union postale, 12 fr.

Moniteur de l'alimentation, journal des cours officiels. In-4° à 3 colonnes, 8 pages. Paris, imp. Debons et Cie. — Bureaux : 100, rue Saint-Lazare. — Abonnements : un an, 3 fr. — Le numéro, 20 c.; paraît le samedi.

L'Épargne catholique, paraissant le samedi. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Goupy et Jourdan, 71, rue de Rennes. — Bureau : rue de Grenelle, 25. — Abonnements : Paris et départements, un an, 4 fr.

Le Salon, journal de l'Exposition annuelle des Beaux-Arts, paraissant tous les samedis. In-4°, 15 pages avec gravures. Paris, imp. Lafont, 16, quai Voltaire. — Un numéro, 1 fr.; 12 nos, 12 fr. — Abonnement de luxe, 12 nos, 60 fr.

Le Moniteur français des carrossiers, charrons, forgerons. In-4°. Paris, imp. Maréchal et Moutorier, 16, coin des Petites-Écuries. — Administration : 48, rue de l'Alouette, à Saint-Mandé.

L'Orient financier, organe et propriété de la Banque orientale. In-folio à 4 colonnes, de 4 pages. Paris, impr. Boyer, 41, rue des Jeûneurs. — Bureaux : 16, avenue de l'Opéra. — Abonnements : France, 1 fr.; étranger, le port en sus.

Le Salon réaliste. In-12, 66 pages. Paris, imp. Balitout et Questroy et Cie, 7, rue Baillif. Hebdomadaire — Un numéro, 50 c.

3. *La Femme dans la famille*. Paris, imp. Blommeinsten.

Bulletin de la section française de l'association internationale africaine. Pet. in-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Mouillot, 13, quai Voltaire.

8. *Camées artistiques*, théâtre, littérature, musique, beaux-arts, sport, faits financiers. Gr. in-4° à 2 colonnes, 4 pages et portrait. Paris, imp. Bernard, 15, rue Vivienne. — Abonnements : Paris, un an, 16 fr.; 6 mois, 9 fr.; départements : un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; étranger : un an, 22 f.; 6 mois, 11 fr. — Un numéro, Paris, 30 cent.; départements, 35 cent.

Le Passant, journal satirique, de critique d'art et de théâtre. Numéro spécimen. In-4° à 2 colonnes, 8 pages. Paris, imp. Schlœber, 257, rue Saint-Honoré. — Un numéro, 20 cent.; paraît le samedi.

La Rénovation financière. Paris. imp. Morliot.

Les petites Modes parisiennes, paraissant tous les jeudis. Gr. in-8°, 4 pages à 3 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Ch. Usinger, 83, rue du Bac. — Administration : 25, rue de Lille. — Le numéro, 15 cent.

9. *La Chronique des tribunaux*. In-4°, 4 pages à 4 colonnes, Parie, impr. Robert et Bulk, rue Berthe. — Abonnements : Paris, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; départements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50.

11. *Indicateur illustré des appartements à louer*. In-4°, 4 pages avec plans. Paris, imp. Reverchon et Vollet, 18, rue d'Enghien. — Paraît tous les quinze jours. — Administration : 173, rue Saint-Honoré.

13. *La Libre-Pensée*, journal antireligieux. N° 1, 24 floréal, an LXXXVIII. In-4° à 2 colonnes, 4 pages. Paris, imp. Reiff. — Bureaux : 13, rue du Croissant. — Abonnements : Paris, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; départements, un an, 7 fr.; 6 mois, 4 fr. — Un numéro, 10 c. — Hebdomadaire.

La Vie mondaine, journal hebdomaire, beaux-arts, théâtres, littérature, sport et finances. In-4°, 16 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Hugonis et Cie, 6, rue Martel. — Abonnement : Paris et départements, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr. Étranger, un an, 24 fr.; 6 mois,

12 fr.; 3 mois, 6 fr. Le numéro, 30 cent. — Administration, 10, passage Saulnier.

15. *Bulletin authentique des récompenses officielles*, hebdomadaire. In-4° de 6 pages. Paris, imp. Reverchon.

Tivoli-Programme, publication illustrée du Gros-Caillou. In-4° à 2 colonnes, 4 pages. Paris, imp. Clerc. Un numéro, 10 cent.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. In-8°, 26 pages. Paris, imp. de Soye et fils, 41, rue du Bac. — Abonnements : France et étranger, un an, 8 fr. Un numéro, 50 cent. Bi-mensuel. Paraît le 1er et le 15.

Réveil médical, journal international de médecine, de chirurgie et de pharmacie. In-4° à 2 colonnes, 8 pages. Paris, imp. Balitout et Questroy, 7, rue Baillif. Bureaux, 59 *bis*, rue Pigalle. — Abonnements : un an, 16 fr.; un numéro, 20 cent. Paraît le samedi.

Moniteur général des tirages et coupons. Paris, imp. Schiller.

La France maritime et commerciale. In-folio à 5 colonnes, 4 pages. Paris, imp. Tolmea et Cie, rue du Four. Bureau, 31, avenue de l'Opéra. — Abonnements : France, un an, 4 fr.; 6 mois 2 fr. Étranger, un an, 5 fr.; 6 mois, 2 fr. 50. Un numéro, 15 cent. Paraît les 1er et 15 de chaque mois.

16. *Le Cri du peuple*. In-8°, 2 pages. Paris, imp. Wattier, 61, rue J.-J. Rousseau. — Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. Un numéro 10 cent. Paraît le dimanche.

Le Pactole, journal spécial illustré des restaurants, cafés, hôtels et cercles. Pet. in-fol. à 4 colonnes, 4 pages avec grav. Paris, imp. Boyer-Burtaux, 45, rue Taitbout. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr. Départements, 15 fr. Étranger, 18 fr. Un numéro, 20 cent. Paraît le dimanche.

Le Dissecteur de la finance et de l'industrie. In-8°, 12 pages. Paris, imp. Chataignon. — Bureaux, 77, boulevard Beaumarchais.

20. *Le Libre-Penseur*, organe des groupes organisés de la Libre-Pensée. In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Vigier, 123, rue Montmatre. — Numéro spécimen. Abonnements : départements, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50. — Bureaux, 19, rue Bergère.

Revue des Arts décoratifs, bulletin de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie et du Musée des arts décoratifs. Mensuel. In-4°, 32 pages, avec grav. et planches hors texte. Paris, imp. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Abonnements : Paris et départements, un an, 20 fr. Étranger, 22 fr. Le numéro, 2 fr. — Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

22. *Le Moniteur français*. Paris, imp. Maréchal.

Le Nouveau Figaro. Grand in-folio, 4 pages à 5 colonnes. Paris, imp. Gérard, 85, rue Lafayette. — Abonnements : toute l'Europe, un an, 8 fr.; 6 mois, 6 fr. Un numéro, 15 cent. Paraît le samedi.

23. *Paris-Municipal*, journal hebdomadaire des intérêts de la ville de Paris, expropriations, adjudications, approvisionnements, tribunaux, finances, sports, arts, théâtres. In-folio à 3 colonnes, 8 pages. Paris, imp. Richard. — Bureaux, 31, passage de l'Opéra. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Un numéro, 15 cent.

27. *Le Caire*. Grand in-4°, 4 pages à 3 colonnes, rédigé en langue arabe. Paris, imp. Lefebvre, passage du Caire. — Bureaux, 33, rue de la Chaussée-d'Antin.

30. *Le Boudoir*, gazette galante. In-4°, 12 pages à 2 colonnes avec gravures. Paris, imp. Tolmer et Cie, 3, rue Madame. — Bureaux, 15, rue du Croissant. — Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois; 10 fr. Un numéro, 40 cent.

Le Vengeur, journal républicain socialiste hebdomadaire. Grand in-4°, 8 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Administration, 23, Grande-Rue, à Sèvres. — Abonnements : Paris, un an, 7 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; 3 mois, 2 fr. Départements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. Le numéro, 15 cent.

31. *La Tribune de la Seine*. In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Declume à Lons-le-Saulnier. — Abonnements : Paris et départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. — Bureaux, 8, rue des Filles-du-Calvaire. Le numéro, 15 cent.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Imprimeurs et éditeurs. — La veuve de M. Delacour, éditeur, doit à MM. de Mourgues frères, imprimeurs, la somme de 5,448 fr. 95 c. pour frais d'impression. Elle leur demande la restitution des caractères qui leur avaient été confiés pour faire ces impressions. MM. de Mourgues ne s'opposent pas à cette restitution, mais désirent que leur note de frais soit auparavant soldée.

Dans son audience du 18 mai, le tribunal de commerce a rendu sur cette affaire le jugement suivant :

« Le tribunal

« Attendu que la veuve Delacour réclame à de Mourgues frères restitution des caractères lui appartenant, ayant servi à l'impression du journal et des livres publiés par son mari, contre payement de la somme par elle due à de Mourgues frères;

« Mais attendu que, de l'instruction et des débats, il ressort : que Delacour a fourni à de Mourgues frères des caractères d'imprimerie avec leurs accessoires, pour la composition d'un journal et des ouvrages dont il était l'éditeur;

« Attendu que de Mourgues frères, en mettant en œuvre les caractères de Delacour pour en composer ses ouvrages, ont conservé et amélioré la chose à eux confiée;

« Qu'ils ont un privilège sur les caractères dont ils sont saisis pour les frais de composition, de correction et de mise en œuvre qui leur sont dus;

« Attendu qu'il est justifié que de Mourgues frères ont toujours été prêts à remettre à la veuve Delacour, contre payement de leur créance, les caractères lui appartenant; qu'elle ne justifie pas être en mesure de se libérer de sa dette envers de Mourgues frères;

« Qu'en conséquence sa demande doit être, quant à présent, repoussée;

« Par ces motifs,

« Condamne la veuve Delacour par les voies de droit à payer à de Mourgues frères la somme de 5,448 fr. 95 c., avec les intérêts suivant la loi;

« Déclare la veuve Delacour mal fondée quant à présent en sa demande, l'en déboute;

« Et la condamne aux dépens. »

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Huitième Livraison | PREMIÈRE ANNÉE | *10 Août 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, 28 juillet.

Une statue de lord Byron.

Les livres : Nouveau livre du Dr Hueffer, Musical Studies. — *La série de monographies des* English Men of letters, *dirigée par John Morley;* Cowper, *par Goldwin Smith.* — Ballades in blue China, *par Andrew Lang.* — *L'Irlande et sa littérature : le* Cabinet of irish literature, *IVe volume, par T.-P. O'Connor, M. P.*

La mort de M. Planché : Détails sur sa vie et liste de ses œuvres les plus importantes.

Encore une lettre de Charles Dickens.

Vous rappelez-vous la réponse ironique du cicerone au philosophe chinois de Goldsmith, qui, pendant la visite à Westminster Abbey, arrivé à l'endroit connu sous le nom de *Poet's Corner,* demande : « J'ai entendu parler d'un nommé Alexander Pope; est-il ici? — Il y sera dans cent ans, répond le gardien; il n'est mort que depuis peu, et l'on n'a pas encore cessé de le haïr. » Goldsmith aurait certainement écrit plus tard la même chose à l'égard de lord Byron. Peut-être faudra-t-il en effet les cent ans sonnés avant que le plus petit hommage au poète trouve sa place dans l'Abbey.

Sans vouloir s'arrêter à savoir si les portes de l'église de Westminster s'ouvriraient aujourd'hui devant le cercueil du noble poète, l'association du *Byron Memorial* avait chargé, il y a déjà cinq ans, un jeune sculpteur, M. R.-C. Belt, de faire une statue en bronze de l'auteur de *Childe Harold.* Cette statue est faite, et, de plus, elle est déjà placée dans un endroit charmant de Hyde-Park, Hamilton Gardens, tout près de Rotten-Row.

Il ne lui manque que le magnifique piédestal en marbre *rosso antico* des carrières du cap Matapan, généreusement promis par le gouvernement de la Grèce, comme contribution nationale au monument du héros célèbre de l'indépendance hellénique. La cérémonie d'inauguration a eu lieu sans beaucoup de bruit et devant un petit groupe de notables. Lord Houghton a prononcé un discours éloquent et digne de l'occasion. La statue nous semble admirablement exécutée par le jeune sculpteur, dont le talent est incontestable.

Quant aux livres les plus marquants, je ne dois pas passer sous silence le nouveau volume du Dr Francis Hueffer, le savant critique musical du *Times.* Le Dr Hueffer, jeune homme d'une grande érudition, également doué pour la littérature et pour la musique, nous arriva il y a quelques années de l'Allemagne. Il fut accueilli immédiatement par les peintres-poètes du groupe appelé préraphaéliste, parmi lesquels ses études profondes et sympathiques sur la poésie furent vivement appréciées. L'étendue de ses connaissances générales annonçait une intelligence d'ordre très élevé. Il connaissait tant de choses également bien, qu'il semblait d'abord difficile de lui indiquer une route spéciale à suivre. Cependant il était surtout essentiellement musicien, ce qu'il démontra bientôt par des articles sur la musique de Wagner, qui parurent dans la *Fortnightly Review* et ailleurs. A la littérature, il apporte aussi une contribution très précieuse par

une remarquable étude sur les *Troubadours*, publiée, je crois, en 1875.

Dans le volume intitulé *Musical Studies* (chez A. et C. Black), le Dr Hueffer ne fait que rassembler une série de ses articles publiés dans le *Times*, la *Fortnightly Review*, le *New Quarterly Magazine*, l'*Examiner* et le *Macmillans Magazine*; mais quelques-uns d'entre eux traitent des questions qui agitaient vivement tout le monde au moment de leur apparition et presque tous ont une valeur permanente très réelle.

A la série de bibliographies critiques *English Men of letters*, dirigée par M. John Morley, vient de s'ajouter un volume sur *Cowper*, par M. Goldwin Smith. Ces monographies, au nombre de seize, de nos principaux auteurs reconnus comme classiques, sont pour la plupart d'une grande valeur littéraire, et elles représentent fort bien l'état général de nos opinions à l'heure qu'il est sur les écrivains suivants : *Johnson*, par Leslie Stephen; *W. Scott*, par R.-H. Hutton; *Gibbon*, par J.-C. Morison; *Shelley*, par J.-A. Symond ; *Hume*, par le professeur Huxley; *Goldsmith*, par William Black; *Defoë*, par W. Minto; *Burns*, par Principal Shairp; *Spencer*, par le doyen de la cathédrale de Saint-Paul; *Thackeray*, par Anthony Trollope; *Burke*, par J. Morley; *Milton*, par Mark Pattison; *Hawthorne*, par Henry James; *Southey*, par le professeur Dowden; *Bunyan*, par J.-A. Froude; *Chaucer*, par le professeur Ward. D'autres, et des plus importants, sont en préparation et suivront prochainement.

Cowper doit toujours être regardé comme le précurseur timide et indécis, il faut l'avouer, de la grande renaissance poétique opérée plus tard par Byron, Keats et Shelley. Aussi aura-t-il une place honorable dans notre littérature, quoique depuis longtemps l'écho de la voix de l'aimable et mélancolique poète d'Olney nous arrive de plus en plus affaibli. En raison de cela, bien marquer sa place aux yeux du public d'aujourd'hui est devenu une entreprise fort délicate. Pour demeurer fidèle à son but, qui est celui de montrer toujours ces anciens dieux et demi-dieux de notre panthéon littéraire à la lumière du jour, M. Morley ne pouvait choisir un meilleur historien de Cowper. M. Goldwin Smith raconte dans toute sa simplicité la vie si peu accidentée de l'auteur du *Task*, et même avec une apparence de sympathie dans plusieurs endroits. Mais ce caractère faible et dévot ne devait pas manquer de l'irriter au fond; il réserva en effet, pour la fin de son étude, ce coup sévère et écrasant : « Si le bouclier étendu pendant dix-huit siècles sur les choses faibles de ce monde, par le moyen de la doctrine et de la mort du Christ, venait un jour à tomber; si la force redevenait encore le meilleur droit à l'*existence* et l'attribut essentiel du mérite, Cowper serait certainement rejeté alors de côté comme le vrai type de l'infirmité méprisable, et tous ceux qui ont prononcé un mot en sa faveur tomberaient dans le même oubli dédaigneux. »

Je ne sais rien de plus ennuyeux que la lecture d'une biographie écrite à contre-cœur par un écrivain qu'aucun lien d'admiration ou de sympathie ne rattache à son sujet. Le petit livre de M. Goldwin Smith n'est pas la seule des études littéraires récentes qui porte le cachet visible de l'indifférence ou de l'ennui qu'éprouvait l'auteur en l'écrivant.

L'hommage le plus sincère, c'est l'imitation. Depuis M. Swinburne, tous les jeunes poètes anglais ont étudié avec enthousiasme la poésie française et même ont poussé beaucoup plus loin que lui leurs études de vos poètes. MM. Rossetti et Swinburne avaient commencé par traduire quelques chefs-d'œuvre de Villon; M. John Payne a entrepris de traduire l'œuvre entière de l'ancien poète du peuple. D'autres, séduits d'abord par le génie exquis de Théophile Gautier et de Baudelaire, ont passé ensuite à la lecture de Leconte de Lisle et de Théodore de Banville, pour y trouver une pâture non moins délicieuse et inspiratrice. Ceux-ci en entraînèrent d'autres encore autour du dernier des deux maîtres que je viens de nommer; il s'est formé depuis quelque temps un petit groupe de disciples anglais qui s'étudient à copier franchement ses admirables ballades, rondeaux, virelais et triolets, ressuscités du bon vieux temps de votre littérature, et à tâcher d'acclimater chez nous et faire pénétrer dans notre poésie ces formes exotiques. D'abord M. Gosse avait l'air de nous enseigner ce nouveau jeu poétique; M. Austin Dobson profita bientôt de ses leçons en se servant de plusieurs de ces formes piquantes, pour ses vers de société, avec le meilleur résultat. Enfin M. A. Lang, dans un joli petit livre fantastiquement relié et intitulé : *XXII Ballades in blue China* (chez Kegan Paul et Cie), entreprend de faire le pendant direct des *XXXVI Ballades joyeuses* du maître français. Que penserez-vous de ces imitations? D'abord le titre doit vous intriguer sans doute un peu. M. Lang a eu l'idée d'associer son livre à deux manies du jour chez nous : celle d'écrire des vers exotiques et celle d'admirer et de posséder des porcelaines bleues; c'est fort ingénieux de sa part, seulement je n'entreprends pas de vous expliquer comment des ballades peuvent être faites avec de la porcelaine bleue. Cette opération esthétique doit être d'une subtilité qui échapperait à toute exposition logique. Quant aux ballades elles-mêmes, elles sont très habilement réussies, jolies, piquantes et même exquises quelquefois. L'ingéniosité qu'il montre en choisissant et en maniant les données complexes de ses ballades est fort à louer. Un art admirable y règne presque toujours et il triomphe des difficultés que le poète s'était imposées avec la grâce souriante d'un saltimbanque accompli. Quelquefois même l'on craint de le voir tomber; en effet, il ne devait pas manquer d'offrir cet attrait

aux spectateurs de ces exploits métriques, et c'est peut-être dans ce dessein que M. Lang a composé la ballade chinoise sur « les temps de l'empereur Whang », ballade rimée en *ang*, pour montrer comment il savait s'en tirer sans se servir de son propre nom; ce qu'il a su éviter avec une habileté qui tient le lecteur à bout d'haleine jusqu'au *Whang* final du poème.

M. Lang a fait une poésie qui est comme un parfum artificiel de boudoir, un livre qui est comme un bibelot d'étagère.

Que l'Irlande, pays dont la destinée est d'attendre toujours et en même temps de se passer de bien des choses que l'on trouve nécessaires ailleurs, ait pu se passer jusqu'à l'année dernière d'un dictionnaire biographique de ses hommes illustres dans la littérature, c'est vraiment extraordinaire. Pourtant, c'est un pays essentiellement littéraire; il peut se vanter de posséder une littérature superbe; et même tous ses hommes politiques commencent par la littérature et y ont toujours un pied. Le *Cabinet of irish literature* (chez Stewart Blackie et Cie) comble cette lacune. Les trois premiers volumes avaient été rédigés par M. C.-M. Read, qui mourut avant la terminaison de son œuvre. Ils offrent la biographie de toutes les célébrités littéraires du passé de l'Irlande et sont ornés de portraits. Un quatrième volume, qui vient de paraître, a été rédigé par M. T.-P. O'Connor, M. P., le nouveau député de la ville de Galway, et contient des notices biographiques et critiques sur tous les écrivains irlandais vivants ou appartenant à l'époque contemporaine. Presque tous les hommes politiques du jour en ce pays s'y trouvent, car les députés irlandais qui se font en ce moment le plus remarquer dans le Parlement sont presque tous des écrivains plus ou moins marquants. Tel est M. Justin Mac Carthy, romancier, historien, critique et journaliste de premier ordre; tel est aussi M. O'Connor lui-même, auteur d'une *Vie de lord Beaconsfield*, fort goûtée du parti libéral et qui, dans le volume qui nous occupe, a fait preuve d'un talent littéraire et critique qu'on ne saurait trop louer. C'est un charmant volume avec ses portraits, sa jolie reliure, ses anecdotes et ses belles pages remplies de vers délicieux.

La mort récente, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, de James Robinson Planché a rompu un lien qui nous rattachait à un passé dramatique et littéraire assez éloigné déjà. Il était le descendant d'une ancienne famille française réfugiée pour cause de religion, et naquit à Londres en 1796. Il commença à écrire pour le théâtre en 1818, quand il n'avait que vingt-deux ans. *Amoroso, king of Little Britain*, une extravagance produite à Drury-Lane, eut un grand succès et décida de la carrière de l'auteur. Plus tard, les burlesques *Olympic Devils* et *Olympic Revels*, montées avec une magnificence jusqu'alors inconnue au théâtre *Olympic*, consolidèrent la réputation de Planché, comme *facile princeps* en ce genre de composition dramatique, dans lequel personne chez nous n'a jamais acquis une réputation égale à la sienne. C'était au temps où la célèbre Mme Eliza Vestris faisait les délices de Londres; et, de concert avec elle, Planché ne cessa de produire une série prodigieuse d'ouvrages dramatiques, principalement de 1831 à 1853. Le nombre de ses compositions scéniques est, en effet, énorme, quelque chose comme deux cents. Mais son principal mérite consiste en ce qu'il s'attache sérieusement aux détails du costume et de la mise en scène, choses qui étaient fort négligées avant lui. Il apportait à l'étude du décor et des accessoires l'attention scrupuleuse d'un antiquaire. Plus tard, il s'adonna complètement à l'archéologie, et il laisse derrière lui une très grande réputation fondée sur des travaux immenses et des publications importantes, presque aussi nombreuses que ses pièces de théâtre. En voici quelques-unes : *Costume of Shakespeare's King John from the best authorities, with biographical and critical notices* (1823-25); — *Twelve Designs for the costume of Shakespeare's Richard III*, par C.-F. Tomkins, d'après les dessins de Planché (1830); — *History of british costume* (1834 et 1849); — *Regal records or a Chronicle of the coronations of the queens regnant of England* (1838); — *Introduction to heraldry*; — *Souvenir of the bal costumé given by queen Victoria at Buckingham Palace, 12 may 1842* (les dessins par C. Smith) (1843); — *History of british costume from the earliest period to the close of the eighteenth century* (1847); — *The Pursuivant at arms or Heraldry founded upon pacts* (1852, 1859 et 1874); — *The Cyclopædia of costume* (1875).

Comme historien, il avait publié en 1874 : *The Conqueror and his Companions*, en deux volumes; et, dans une catégorie plus générale, il faut ranger *Lays and Legends of the Rhine* (musique de Bishop) (1827 et encore en 1832); *The Rhenish Keepsake : lays and legends*, etc. (1837); — *Continental Gleanings*; — et enfin ses célèbres contes de fées, *Four and twenty fairy Tales, selected from Perrault*, etc. (1858). Deux volumes charmants de Mémoires : *Recollections and Reflections, a professional autobiography*, ont paru en 1872.

Une magnifique édition de son œuvre dramatique a été publiée en 1878 en cinq volumes, par les soins de MM. Dillon, Coker et Tucker.

Planché occupait les postes de *rouge-croix pursuivant* au collège héraldique et de *Somerset Herald*.

Encore une lettre de Charles Dickens, et la plus délicieuse de toutes à mon avis. Cette lettre, qui ne figure point dans les deux volumes récents de sa correspondance, a été offerte comme prime aux acheteurs du premier numéro d'un nouveau journal hebdomadaire de critique litté-

raire, intitulé *The Pen*. Je tâcherai de vous la traduire. C'était immédiatement après le mariage de la reine Victoria.

« Devonshire Terrace, jeudi matin.

« Mon cher Thompson,

« Maclise et moi, nous sommes amoureux fous de la reine; mais notre passion est de celles qu'aucune langue ne saurait exprimer et que l'esprit humain ne saurait concevoir que difficilement. Mardi, nous nous rendîmes à Windsor, nous rôdâmes autour du château, nous regardâmes le corridor et les chambres particulières qui y aboutissent, oui, la chambre à coucher elle-même (nous la connaissions pour y être déjà allés deux fois); elle projetait une clarté rouge qui parlait si bien d'une félicité extatique que moi, votre humble serviteur, je me couchai dans la boue au milieu de la terrasse en rejetant toute consolation, à l'étonnement prodigieux de quelques rares passants ayant surmonté l'ivresse générale de la veille. Après avoir commis encore quelques petites folies, nous retournâmes à minuit chez nous dans une voiture de poste. Depuis ce jour, nous portons chacun sur notre cœur un médaillon des noces, et nos poches sont remplies de portraits sur lesquels nous pleurons en secret. Forster nous accompagnait à Windsor, et pour ne pas rester en arrière, il contrefait aussi la même passion, *mais il ne l'aime pas véritablement.*

« Ne parlez pas de cet attachement malheureux. Je souffre terriblement, en effet, et suis presque sur le point de quitter mon foyer domestique. Ma femme m'agace et les voix de mes petits enfants me font pleurer à chaudes larmes.

« Je crains qu'il ne soit trop tard pour vous prier de prendre aujourd'hui ma maison, maintenant que vous êtes si confortablement installé à Pall Mall; mais, si vous la vouliez, vous l'auriez à très bon marché, les meubles surtout avec un grand rabais, la question d'argent devant céder à la nécessité d'échapper à ma famille. Pour l'amour de Dieu, pensez donc un peu à cette proposition; et demandez en outre au capitaine Kincaide à quel prix, mais le moins possible au comptant, il consentirait à me céder son poste de *gentleman-at-arms*. Il faut absolument que je sois près d'Elle, et c'est le seul moyen que je vois de m'approcher d'Elle à présent.

« J'ai trois numéros faits de *Master Humphrey's Clock* et les premiers chapitres de *Barnaby*. Seriez-vous disposé à les acheter? Continuer à écrire dans l'état actuel de mon esprit serait impossible. Ces manuscrits sont passablement lisibles, et quand je serai au fond de la *Serpentine*, ils pourront être regardés comme des curiosités. Fixez un prix vous-même.

« Je sais que les affaires vous ennuient, et cependant j'ai résolu de vous nommer mon exécuteur testamentaire. Ce ne sera pas une besogne compliquée, parce que de l'argent il n'y en a point. Seulement il y a une petite commission qui a rapport à Elle, et à l'exécution de laquelle vous veillerez peut-être. J'ai appris, sur la foi du lord chambellan, qu'Elle lit mes livres et qu'Elle les aime beaucoup. Je crois qu'Elle me regrettera quand je ne serai plus.

« Je voudrais être embaumé et déposé, si c'est possible, sur le sommet de l'arc triomphal du Buckingham Palace quand Elle sera en ville, et sur les tourelles au nord-est de la *Round Tower* quand Elle sera à Windsor.

« Flétri et dans le désespoir,

« Votre ami,

« C. D.

« Ne montrez pas cette lettre à M. Wakley[1], si les choses arrivent à ce point. »

ARTHUR O'SHAUGHNESSY.

PAYS-BAS

Roulers, 28 juillet 1880.

Parmi les plus belles publications parues dans ces derniers mois, nous devons citer en première ligne : *Archief voor Nederlandsche Kunstgeschiedenis* (Archives pour l'histoire des arts en Hollande).

Ce recueil, qui forme la deuxième partie d'une publication dont la première parut l'année passée et qui sera continuée, renferme les renseignements les plus curieux et les plus intéressants sur une foule d'artistes néerlandais.

Cette publication est appelée à rendre de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire des arts. Toutes les pièces y insérées sont d'après des actes originaux et authentiques avec indication du lieu de dépôt.

Chacun connaît les difficultés, parfois insurmontables, que rencontre l'historien à la recherche des pièces authentiques. Celles-ci, dispersées dans les archives d'État ou dans des collections particulières, sont bien souvent introuvables. Pour peu que l'on se soit occupé de recherches historiques, on comprendra toute l'utilité de cette publication.

1. Le coroner.

Parmi les articles, tous également intéressants, mentionnons les lettres du graveur Jan Van den Velde, communiquées par M. D. Franken, Dz., de Paris, qui dans sa collection possède encore quatre cuivres gravés par Simon Jokke, d'après les dessins de Hendrik Avercamp, appelé communément de Stomme Van Kampen (le Muet de Kampen). Concernant ce peintre Avercamp, le *Archief voor Nederlandsche Kunstgeschiedenis* renferme une biographie de ce maître, avec la description de tous ses tableaux et dessins connus, due à la plume de M. J. Nanninga Uitterdijk, archiviste de Kampen.

Nous devrions citer le volume entier, si nous voulions mentionner tout ce qu'il renferme de remarquable. Ajoutons encore qu'il y a là 16 planches, contenant 181 marques d'orfèvres de Leeuwarden. Cette collection, dont la première marque porte la date de 1597 et la dernière celle de 1854, sera certainement d'un grand secours dans la recherche de l'origine de ces admirables plats, gobelets, etc., qui sont encore si nombreux en Hollande.

Le volume se termine par une table alphabétique des matières des plus complètes, et qui témoigne du patient labeur du rédacteur en chef, M. Fr.-D.-O. Obreen, bibliothécaire-archiviste adjoint de Rotterdam.

Les éditeurs, MM. Van Hengel en Eeltjes, de Rotterdam, ont su donner à ce travail le caractère artistique que demandait une semblable publication. Le titre rouge et noir est des plus jolis dans sa simplicité. Le papier vergé, les beaux caractères typographiques et les grandes marges en font un livre digne de paraître dans une bibliothèque d'amateur.

Une autre publication remarquable de la maison Van Hengel en Eeltjes, de Rotterdam, c'est le *Nederlands Familie-Archief* (Archives des familles nobles et patriciennes de la Néerlande).

Cette publication comprend actuellement quatorze fascicules, et chaque fascicule contient une généalogie dressée en ligne masculine d'une des principales familles néerlandaises.

Jusqu'ici les généalogies d'un grand nombre d'illustres maisons ont paru. Chaque généalogie est tirée à deux cents exemplaires numérotés à la main, et est enrichie du blason de la famille en noir.

Disons encore que l'exécution typographique est des plus soignées et le papier très beau.

Cette publication, due au savant bibliothécaire-archiviste de Rotterdam, M. J.-H. Scheffer, est digne à tous égards de figurer dans une bibliothèque héraldique.

A côté de ces généalogies de familles, plaçons deux publications artistiques qui nous donnent, pour ainsi dire, la généalogie des œuvres de deux artistes hollandais : Cornelis Troost et Jacobus Houbraken.

Ces deux hommes, contemporains de l'époque de la décadence, brillent d'un vif éclat dans l'histoire des arts aux Pays-Bas.

Le livre consacré au premier, écrit en langue néerlandaise, porte pour titre : *Cornelis Troost en Zijn werken* (Corneille Troost et son œuvre).

Cet ouvrage, écrit par M. A. Ver Huell, qui est lui-même un dessinateur de mérite, est illustré de huit esquisses lithographiées d'après les dessins de Troost, imprimé sur papier de Hollande très fort et de premier choix, et coûte 5 florins.

Il ne nous appartient pas de donner ici la biographie du peintre néerlandais. Bornons-nous à dire qu'il peignit finement et avec infiniment d'esprit la vie du peuple néerlandais au XVIII[e] siècle, et ses mœurs et ses travers à cette époque de décadence.

Son œuvre la plus renommée, c'est la série *Nebri*, une comédie en cinq actes sans paroles. Vendus pour la première fois le 5 septembre 1781, les *Nebri* produisirent deux mille et trente florins. En 1829, les cinq dessins composant cette série furent achetés par le musée de la Haye, au prix de cinq cents florins pièce. Ils y sont exposés avec d'autres tableaux du même artiste dans le *Troostkamertje*.

Jacobus Houbraken et son œuvre (prix : 4 fl.) est le titre de l'ouvrage que M. A. Ver Huell a consacré à la gloire de l'illustre graveur néerlandais. La citation de Raphaël Morghen : « Jamais graveur n'égala et n'égalera probablement, dans la manière d'imiter par le burin les chairs et la chevelure, le Hollandais Jacques Houbraken », citation qui sert d'épigraphe, prouve combien les mérites du graveur sont appréciés.

M. A. Ver Huell décrit dans son livre, minutieusement et avec tous les soins qu'un collectionneur peut mettre à faire connaître les richesses de son portefeuille, les 600 portraits gravés par J. Houbraken, ainsi que les plus belles planches du livre rare et précieux de Birch : *The Heads of illustrious persons of Great Britain. Engraved by Mr Houbraken and Mr Vertue, with their lives and characters, by Thomas Birch, A. M. J. R. S. — J. and P. Knapton. London, 1743-52.*

Ce fut l'illustration de ce livre — dont les premières éditions se vendent 600 francs et au delà, et les exemplaires avec les épreuves avant la lettre jusqu'à 2,000 francs — qui contribua surtout à faire valoir le talent de notre habile compatriote, et à lui acquérir une renommée européenne.

M. A. Ver Huell, après avoir publié ce volume, a continué ses études et ses recherches sur J. Houbraken. C'est le fruit de ses nouvelles recherches qu'il nous donne dans le *Supplément* à son ouvrage. (Prix : 1 fl. 50.)

Ces deux volumes sont enrichis du portrait de J. Houbraken, l'un à l'âge de cinquante et un ans, l'autre à l'âge de soixante et onze ans, tous deux gravés par M. J.-D. Sluyter, le grand graveur néerlandais de nos jours, d'après les portraits

taillés dans le cuivre par J. Houbraken lui-même.

Le supplément contient en outre une planche très curieuse : le fac-similé d'une invitation à l'enterrement de J. Houbraken.

Ces deux monographies, publiées chez M. P. Gouda Quint, d'Arnhem, témoignent tous deux du goût artistique de cet éditeur.

Quoique ces ouvrages aient paru depuis quelque temps, nous avons cru utile de les signaler encore ici à l'attention des amateurs étrangers.

Sous presse, chez le même éditeur, une nouvelle édition entièrement revue et considérablement augmentée de *Geschiedenis van de Bouwstijlen in de Hoofdtijdperken der Architectuur, door Eug. Gugel.* (Histoire des différents styles de l'architecture, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours.)

Aussitôt que cette nouvelle édition aura paru, nous nous empresserons de faire connaître cet ouvrage à nos lecteurs.

MM. Nijgh et Van Ditmar, de Rotterdam, ont rendu un véritable service au commerce néerlandais et étranger en publiant leur *Algemeen Adresboek van Nederland, ten dienste van Handel en Nijverheid.*

Cette publication, qui est pour la Néerlande ce que l'*Almanach du commerce* est pour la Belgique, et l'*Annuaire-Almanach du commerce Didot-Bottin* pour la France, répond à un besoin qui se faisait sentir depuis longtemps. Ce livre est indispensable à quiconque désire établir des relations de commerce dans les Pays-Bas.

Les éditeurs, avec le sens pratique qui les caractérise, ont disposé leur livre de façon à rendre les recherches très faciles. La diversité et la netteté des caractères en rend l'emploi agréable, et une table des matières en augmente singulièrement la valeur.

Une autre publication des mêmes éditeurs qui se recommande également par son utilité pratique, c'est leur *Beknopte en Volledige Encyclopedie, behandelende alle takken van Wetenschap, Nijverheid en Kunst, bewerkt door G. L. Kepper, kapitein der Genie.* (Encyclopédie succincte et complète, traitant de toutes les branches de la science, de l'industrie et de l'art, par G.-L. Kepper).

Sous un format maniable, — l'ouvrage est un petit in-8° de 1716 pages à 2 colonnes, — l'auteur nous donne un répertoire complet des connaissances humaines. Il a su, avec un rare bonheur, allier la brièveté nécessaire à la netteté d'expression la plus lucide. Avec ses 70,000 articles, cette encyclopédie est un livre indispensable à l'écrivain, au journaliste, au professeur et à tous ceux qui ont besoin d'être bien et vite renseignés. C'est un livre à avoir constamment sous la main.

Nous espérons que l'auteur réalisera sa promesse en nous donnant chaque année un supplément renfermant les rectifications que pareil ouvrage comporte toujours, les nouvelles inventions et les découvertes qui se font, et les événements qui se produisent.

Parmi les ouvrages littéraires récemment parus ou en voie de publication, nous devons signaler en première ligne : *Dramatische Werken van Emm. Rosseels* (Œuvres dramatiques d'Emm. Rosseels).

Cette édition des œuvres complètes d'un de nos dramaturges les plus populaires fait le plus grand honneur au goût artistique du jeune éditeur, M. Edm. Mertens, d'Anvers, et à l'art typographique de MM. Mees et C° qui se sont chargés de l'impression.

Nous ne pouvons que l'encourager à persévérer dans cette voie, parcourue avec tant de bonheur et de gloire par ses confrères du Nord, et à doter la Belgique flamande de beaucoup de publications aussi jolies et aussi soignées.

Cette édition comprendra cinq volumes in-16 d'environ trois cents pages, au prix de 3 fr. le volume. Chaque volume est orné d'un titre gravé à l'eau-forte par Frans Van Kuyck, et au cinquième volume sera ajouté le portrait de l'auteur en phototypie ainsi qu'une préface en facsimilé.

A côté de cette édition pour le public, il y a un tirage de vingt-cinq exemplaires qui ne seront pas mis dans le commerce. Quinze exemplaires de ce tirage sont sur papier à la main, avec gravures sur chine, numérotés à la presse de 1 à 15, portant le nom imprimé du possesseur et la signature de l'auteur. Dix exemplaires sont tirés sur papier teinté avec gravures sur chine et numérotés à la presse de 16 à 25 ; ils portent le nom du possesseur et sont signés par l'auteur.

Notons ici un point qui pour les éditeurs néerlandais peut avoir son utilité.

Paris possède une colonie flamande et hollandaise d'environ 40,000 âmes. Il est certain qu'éloigné de sa patrie, l'homme recherche tout ce qui lui en parle, tout ce qui la lui rappelle. Pourquoi les éditeurs néerlandais n'essaieraient-ils pas de satisfaire à ce besoin inné de l'homme en envoyant à Paris quelques exemplaires de leurs publications? Nous croyons qu'en dehors du service rendu à nos frères habitant l'étranger, nos éditeurs n'auraient pas à se plaindre du résultat. C'est pourquoi nous applaudissons de tout cœur à l'essai de M. Edm. Mertens, dont les *Dramatische Werken van Emm. Rosseels* sont en vente à Paris, chez M. E. Desjardins. Nous ne pouvons que lui souhaiter un plein succès.

M. Emm. Rosseels ne se contente pas de moraliser le peuple par le théâtre ; à côté de l'exemple, il place le précepte. Son livre, *Voor Heden en Morgen* (Pour aujourd'hui et pour demain), est un recueil de pensées justes, honnêtes et surtout charitables. C'est un livre à lire et un livre à propager. A notre époque où tant de publications malsaines voient le jour, il n'est que juste que les honnêtes gens emploient toute leur force et leur

intelligence à la défense de la morale et de la vraie liberté.

Les éditeurs Hoveker en Zoon, d'Amsterdam, et Edm. Mertens, d'Anvers, ont donné à ce recueil un habit très simple, mais agréable et joli dans sa simplicité.

Nous citerons encore parmi les livres dernièrement parus : *Hiel's Liederen voor groote en kleine kinderen*. Que pouvons-nous dire de Hiel qui n'ait été dit déjà ? Il est incontestablement le plus grand poète flamand de la Belgique. Jusqu'à présent, il ne s'était pas adressé à l'enfance. Dans ses nouvelles poésies, où il aborde tous les sujets qui peuvent intéresser l'enfant ou développer le sentiment moral et patriotique, il a su mettre sa lyre à portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse. Père de famille, le poète n'a pas dû chercher dans la tête les sujets à traiter ni le ton à prendre, son cœur les lui a dictés. Faisons des vœux pour qu'il nous revienne encore par cette voie; ses nombreux amis et admirateurs, aussi bien que les enfants, lui en sauront gré.

Gedichten en Gezangen est le titre d'un nouveau recueil de poésies de notre poète aimé, Theophiel Coopman. Ce livre, imprimé par L. de La Montagne, d'Anvers, dont la réputation comme typographe n'est plus à faire, satisfera les amateurs de beaux livres comme les amateurs de belles poésies ; orné de deux jolies eaux-fortes par Albrecht Dillens, il est digne d'occuper une place à côté des plus belles productions de nos presses flamandes.

Th. Coopman est un vrai poète : ses idées lui viennent du cœur. Patrie, amour, humanité sont les cordes principales de sa lyre. Ses petits tableaux de mœurs flamandes sont des chefs-d'œuvre du genre.

Nous avons encore le plaisir d'annoncer la publication prochaine d'un nouveau recueil de poésies de V.-A. de La Montagne. D'après nos renseignements, le livre sera imprimé avec grand luxe et illustré d'eaux-fortes. Nous sommes persuadé que le contenu vaudra et surpassera le contenant ; la précédente publication du poète : *Onze Strijd*, nous en est garant. Nous ne manquerons pas de signaler cette nouvelle publication aux lecteurs du *Livre* aussitôt après son apparition.

Nous devons aussi une mention particulière à la revue littéraire et artistique *Nederlandsche Dicht en Kunsthalle*, qui vient d'entrer dans sa troisième année. Les rédacteurs semblent s'être donné la tâche de développer le goût des belles impressions dans nos provinces flamandes, pendant qu'ils nous procurent de la saine et bonne littérature. Nous devons nous borner ici à citer l'article remarquable consacré à Abraham Verhoeven, d'Anvers, premier gazetier de l'Europe. Nous disons premier gazetier de l'Europe, parce que, dès 1605, Abraham Verhoeven publiait régulièrement ses *Nieuwe Rydinghen*, tandis que la première gazette publiée en France date de 1631. (Voir Eug. Hatin, *Histoire politique et littéraire de la presse en France*.) Nous reviendrons probablement sur ce sujet.

DE SEYN VERHOUGSTRAETE.

SUISSE

Genève, 29 juillet 1880.

J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui. — Genève, Jules Sandoz ; Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, 1 vol. in-12.

Histoire du peuple de Genève, depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade, par Amédée Roget. — Genève, Jullien, 1870-1879, 5 tomes in-12.

Hommes et Choses du temps passé, par le même. — Genève, Carey, 4 séries in-12.

Les Guerres de Genève aux XVIe *et* XVIIe *siècles, et l'Escalade*, par de Saberel. — Genève, Schuchardt, 1880, 1 vol. in-8.

Le Père céleste, sept discours, par Ernest Naville, troisième édition. — Genève, Cherbuliez ; Paris, Fischbacher, 1880, 1 vol. in-12.

Botanique pratique. Choix de plantes de l'Europe centrale, et particulièrement de la Suisse et de la Savoie. — Genève, Richard, 1878, 2 séries in-12.

J'ai, depuis quelque temps déjà, sur les rayons de ma bibliothèque, un ouvrage qui attend l'honneur bien mérité d'être signalé à l'attention des souscripteurs du *Livre*. Je veux parler de l'*Histoire du peuple de Genève* depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade, par Amédée Roget, professeur à notre université et membre du grand Conseil de notre canton.

Si Genève n'eût été que le chef-lieu d'une petite république à peine visible sur la carte de l'Europe, l'histoire de cette antique cité n'offrirait qu'un intérêt secondaire, et c'est tout au plus si, en dehors de nos frontières, elle attirerait la curiosité de quelques érudits; car ce serait encore un fait digne de remarque que l'existence de cet État de quelques lieues carrées de superficie, se maintenant pendant des siècles au milieu de nations envahissantes et qui, toutes, le respectent ou

échouent dans leurs tentatives d'annexion. Mais la ville d'où je vous adresse ces lignes a été plus qu'une république jouissant d'une fortune singulière et échappant comme par miracle aux révolutions qui, dans le cours des âges, ont bouleversé les empires; Genève a été la capitale d'une idée; Calvin en a fait la Rome protestante, en sorte que ce qui s'est passé dans ses murs intéresse très directement l'histoire du protestantisme en général, et notamment de cette branche des Églises réformées qui adopta, soit en France, soit en Angleterre ou ailleurs, le type d'organisation presbytérienne préconisé par Calvin.

Me sera-t-il permis d'aller plus loin encore et mon patriotisme ne paraîtra-t-il pas un peu farouche à quelques-uns, si j'affirme que, par sa longue habitude du *self-governement*, Genève a pu être et a été en réalité une école de libéralisme politique où se sont essayées des idées importantes, appelées à faire plus tard leur chemin en Europe. Au début de la Révolution de 1789, on sait que l'illustre Mirabeau trouva dans quelques-uns de nos compatriotes des associés et parfois même des inspirateurs. L'Amérique a compté, parmi les premiers ministres de son cabinet, un Genevois qui fut secrétaire des finances à Washington. Et cet autre financier et homme d'État dont les idées avancées pour son temps et son milieu firent pendant quelque temps l'un des hommes les plus populaires de la France constitutionnelle, Necker, était-ce à Paris qu'il avait fait toute son éducation politique? Je ne dirai rien des autres hommes d'État qui ont passé par Genève avant de présider aux destinées de votre pays; j'aurais l'air de faire des personnalités et de vous disputer l'honneur de former des hommes. Or telle n'est pas ma pensée.

Autre fait plus frappant encore. Ce n'est certes pas moi qui ai imaginé de faire de Rousseau l'un des précurseurs de votre grande Révolution, et il n'est personne qui ignore à quel point ses écrits agirent sur l'imagination des hommes qui ont marqué dans les luttes d'où est sortie la France nouvelle. Or l'illustre Jean-Jacques n'a guère fait dans ses ouvrages que raconter, dans son langage éloquent, ce qu'il avait vu dans sa ville natale, et les rêves qu'il faisait pour la société de l'avenir et pour la rénovation du genre humain, nos institutions lui en avaient donné l'idée. Sans vouloir rien ôter à la gloire de Rousseau, on peut affirmer cependant, sans crainte d'être démenti, que, né ailleurs qu'à Genève, l'auteur du *Contrat social* n'eût pas été l'audacieux initiateur que l'on connaît. A ceux qui voudraient s'édifier sur ce point spécial, je recommanderai en passant la lecture d'un petit volume composé à l'occasion du jubilé triséculaire de notre philosophe, il y a deux ans, et qui forme le souvenir le plus important de cet anniversaire. Sous le titre : *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*, on a réuni un certain nombre de conférences publiques faites dans notre université sur Rousseau envisagé sous ses dif rents aspects. On y trouvera, après Jean-Jacq Rousseau écrivain, éducateur, penseur re gieux, etc., une fort substantielle étude sur idées politiques, due à la plume de M. Jose Hornung, professeur à la Faculté de droit.

Après cette un peu longue introduction, qui déjà fourni cependant l'occasion de remplir m rôle de bibliographe, je reviens à l'ouvrage qu signalais au début de cet article, à la belle h toire de M. Amédée Roget. La première livrai date de 1870; depuis cette époque, l'auteur y ajouté environ un fascicule par année, en sc que l'année 1879 nous a conduits à la fin tome V.

« Nous désirons, écrivait l'auteur dans sa p face, dérouler les annales de la république p dant l'époque si riche en faits qui sépare la I forme de l'Escalade. » La Réforme, adoptée 1535, reçut l'adhésion définitive du peuple 21 mai 1536; quant à l'Escalade, c'est une ten tive malheureuse dirigée contre notre ville par duc de Savoie, en 1602.

« Cette époque, dit encore notre auteur, est plus grandiose de l'histoire de Genève. Jamais vent plus puissant n'enfla les voiles de la fai cité; les destinées de Genève sont alors étroi ment associées à la cause de la civilisation eu péenne. »

Voilà pour la matière de l'ouvrage. Quant à méthode de l'historien, elle se rapproche de ce du chroniqueur, mais expliquons-nous. M. Rog et c'est en ceci qu'il rappelle la manière de chronique, ne vise nullement à donner un ré bien filtré, littéraire, savamment ordonné, de no vieille cité. « Nous avons utilisé consciencieu ment, dit-il, tous les matériaux réunis par r prédécesseurs; mais notre principale source renseignements a été les protocoles des Cons et la correspondance des autorités genevoises.

Ceci laisse prévoir déjà ce que sera son livr une narration fidèle, patiente, parfois quelc peu surchargée, des faits et gestes de la rép blique genevoise.

Mais tant vaut l'homme, tant vaut le systèn Ne fût-on qu'un simple narrateur, encore voit avec ses yeux, avec prévention ou sans parti pi avec passion ou avec calme et dans un esp d'équité. Or, c'est ici que nous pouvons, sans moindre complaisance, rendre justice à la co science, au sens profond du mot, que M. Ro apporte à la rédaction de son histoire et le lo de la qualité, on pourrait dire nouvelle tant est rare, qui distingue son exposé. On irait c tainement bien loin avant de trouver un esp plus honnête, plus exempt de préjugés, plus sc puleusement attentif à ne rien dissimuler, à rien exagérer et à ne rien atténuer. Il vient no dire : Voici l'histoire de votre pays, à vous l'interpréter, d'en faire ce que vous voudrez; qua à moi, je n'ai eu d'autre but que de vous la retrac





écho
la vi
qu'u
lière
lutic
les e
Calv
ce q
dire
néra
réfo
glet
byte

M
mor
rou
long
pu
poli
tant
Eur
sait
uns
mêı
par
Ger
ton
les
fire
me
tuti
fait
rieı
Geı
pay
vou
Or

pas
des
n'e
rer
dar
Or
ou
ce
qu
rér
en
la
sar
Ge
l'ai
qu
rec
vo
lai
foı
veı
les
nombre de conférences publiques faites dans notre | à moi, je n'ai eu

ssi exactement que possible. Nous avions d'au-nt plus besoin d'un tel narrateur, que nulle pé-de n'a été plus diversement comprise que celle la domination de Calvin à Genève. La passion igieuse s'en mêlant, amis et adversaires du nd réformateur s'étaient souvent laissés aller onsciemment à exalter outre mesure ou à ra-er son caractère et son œuvre. Impossible maginer une contradiction plus profonde et sou-nt plus prolongée que celle qui éclate dans les ers ouvrages portant sur cette époque; M. Roget remarque fort bien : « Le lecteur qui, après oir lu Gaberel ou Bun gener, feuillette les écrits Galiffe, a besoin d'un certain effort pour se per-ader qu'il a devant les yeux les mêmes faits. » Or personne ne pouvait mieux que M. Roget, âce à ses idées, à son éducation, à la position 'il occupe ainsi qu'à son tempérament, faire uve d'impartialité dans une matière si délicate. otre auteur, pour ne relever de lui que ce détail, associé son nom dans notre pays à la généreuse use de la représentation des minorités, et il a blié sur cette question plusieurs opuscules et de ombreux articles de journaux; c'est assez dire u'un tel esprit n'a rien d'étroit ni d'exclusif.

On ne se représente que difficilement les ser-ices que l'*Histoire du peuple* de Genève a ndus à la cause historique. Il y a tel récit de la ie de Calvin, telle page de l'histoire de Genève ui sont renouvelés depuis l'apparition de cet uvrage, et des livres qui jouissaient jusque-là 'un crédit bien établi ont dû être revisés sur des oints importants.

Les jugements semés au cours de la narration car nous ne sommes plus au temps où un chro-niqueur se bornait à conter) frappent, en général, autant par leur sobriété que par leur justesse; et en résumé nous sommes en face d'un monument de patience et d'érudition éclairée. Bon courage à on auteur : il en est arrivé à l'année 1560; en-core quatre ans de la vie de Calvin, mais il a mis le cap sur l'Escalade qui est de 1602 : la route est encore loin d'être parcourue.

Avant de prendre congé de M. Amédée Roget, je signalerai encore une série de publications que le laborieux professeur fait paraître à intervalles irréguliers, à la veille du jour de l'an. De là, leur titre : *Hommes et Choses du temps passé*, *étrennes genevoises*. Il y a eu jusqu'ici quatre séries, soit quatre jolis volumes in-12. Le dernier, qui a paru en décembre dernier, renferme des extraits de protocoles des Conseils, un curieux article sur Antoine Froment, prédicateur et chroniqueur, une lettre concernant Rousseau et encore trois autres morceaux. C'est, comme on voit, une sorte de gerbe patriotique d'un intérêt naturellement local, mais très réel. Rien de curieux et d'instructif parfois comme les découvertes que l'on peut faire en parcourant ces pages. J'en donnerai pour exemple les deux suivantes, deux extraits de proto-coles : « Les anciens syndics Galatin et de Normandie rapportent qu'ils ont été hier au bourg de Four, et là firent publier au son du tambour que les journées des faucheurs et moissonneurs seraient établies à 16 sous, celles des femmes à 13. » C'est là qu'en était la loi de l'offre et de la demande en 1682.

« Les n. Ami Le Fort et Michel de Normandie, anciens syndics, et Pierre Gautier, conseiller, rapportent qu'ils ont constaté que le nombre des habitants s'élève à 16,111, parmi lesquels 3,300 réfugiés. » Voilà ce qui constituait, plus de cent cinquante ans après la Réforme, soit en 1693, la Rome protestante.

M. Roget, disions-nous, a mis le cap sur l'Escalade. Cet événement, qui est encore célébré d'une manière très générale dans notre ville par des mascarades, et des banquets fort gais, a attiré, depuis de longues années, l'attention de M. Gaberel, auteur d'une histoire bien connue de l'Église de Genève. Rien ne lui a coûté pour mieux mettre en lumière les points obscurs de cette tragique équipée qui mit Genève à deux doigts de sa perte. L'auteur a résumé, dans un livre qui a paru à la fin de l'année dernière, ses nombreuses recherches sur le sujet. L'intérêt de cet ouvrage, qui a pour titre : *les Guerres de Genève et l'Escalade*, se trouvera surtout, pour le savant et l'historien, dans les pièces nouvelles et inédites qui s'y rencontrent et qui ont été tirées des archives de différentes villes étrangères.

M. Ernest Naville — de l'histoire à la philosophie il n'y a qu'un pas — vient de rééditer chez Cherbuliez ses conférences sur *le Père céleste*, qu'il a fait suivre dans cette nouvelle édition d'une remarquable étude sur l'athéisme contemporain. Au milieu des affirmations d'un matérialisme souvent allié à de fortes connaissances, il faut se réjouir de voir la foi des spiritualistes et des chrétiens défendue avec autorité par un des hommes qui ont le mieux scruté tout ce qui s'étend sur les confins de la philosophie et de la théologie.

Voici l'été, et j'arriverai même un peu tard pour le dire lorsque cette lettre paraîtra dans le *Livre*. Quoi qu'il en soit, mieux vaut encore arriver après coup que de laisser ignorer entièrement deux charmants volumes dignes d'être signalés à tous ceux qui aiment les fleurs et qui, soit à la campagne, soit à la montagne, sont humiliés de ne pouvoir saluer par leur nom toutes celles qu'ils voient fréquemment. Voici en quels termes M. le professeur Henri Welter, à qui l'on doit entre autres ouvrages diverses traductions bien connues de livres scientifiques allemands, rendait compte de la *Botanique pratique* lors de son apparition :

« Ce recueil consiste en 319 gravures chromolithographiées, divisées en deux séries et représentant aussi fidèlement qu'il est possible dans leur port, dans la couleur de leurs feuilles et de leurs fleurs, les plantes qui se rencontrent communément dans la plaine et dans les montagnes de nos régions.

« A défaut d'un texte descriptif, le recueil est pourvu de deux tables, l'une alphabétique et ne portant que les noms latins, l'autre donnant, d'après les numéros d'ordre des planches, les noms latins, français et allemands ». Suivent dans l'article que je cite quelques critiques de détail, mais qui « n'ôtent que fort peu de chose, ajoute M. Welter, à la valeur et à l'utilité d'une publication que nous nous plaisons à recommander vivement ».

Comme c'est à ce livre que je dois presque tout ce que je sais de botanique *pratique*, je me fais un devoir de reconnaissance de l'indiquer et j'ajouterai encore un détail qui a son prix. Un amateur fort capable me disait un jour en examinant cet ouvrage que j'avais emporté à la montagne : « Comment donc se fait-il qu'un album si bien exécuté et avec cela si bon marché ne soit pas plus connu? Peut-être ne lui a-t-il manqué que d'être lancé par une grande maison de Paris. » — Je ne jurerais pas que mon amateur, qui était lui-même de Paris, la grande ville, eût entièrement tort.

E. W.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

Les Deux Masques — Tragédie — Comédie, par PAUL DE SAINT-VICTOR. — Première série : **Les Antiques.** I. *Eschyle*. Paris, Calmann Lévy, 1880. In-8° de VI et 551 pages.

Voici le premier volume d'un grand ouvrage d'esthétique littéraire, que M. Paul de Saint-Victor nous promettait depuis longtemps et que les nombreux admirateurs de son talent de critique et d'écrivain attendaient avec une vive impatience. M. Paul de Saint-Victor, qui nous donne chaque semaine depuis bien des années un merveilleux feuilleton dramatique où resplendissent toutes les qualités de ce talent reconnu et acclamé par le monde lettré, non seulement en France, mais encore dans les pays étrangers qui sont sensibles à la plus haute expression de la littérature et de l'art; M. Paul de Saint-Victor ne se décide pas, sans hésitation et sans effort, à produire une œuvre qu'il regarde comme définitive et qu'il croit digne de lui et de sa réputation si justement acquise. L'auteur du beau livre intitulé *Hommes et Dieux* ne veut pas déchoir du rang éminent qu'il occupe parmi les auteurs contemporains; il aspire en quelque sorte à se surpasser lui-même, en publiant un nouveau livre, dont il se fait d'avance le juge le plus difficile et le moins complaisant. On peut se dire avec certitude qu'en ce moment où retentit de toutes parts le succès incontesté du premier volume des *Deux Masques*, il voudrait encore y faire çà et là quelques retouches imperceptibles et rendre ainsi son ouvrage plus parfait, s'il est possible, pour mieux justifier les éloges unanimes qui l'ont accueilli. C'est donc, de la part de l'auteur d'un pareil livre, un engagement pris vis-à-vis de son public sympathique, de ne pas lui faire trop attendre la suite de cette importante publication.

M. Paul de Saint-Victor expose ainsi le plan de son œuvre dans le premier volume : « Le Théâtre, dit-il, a deux masques, Tragédie-Comédie, celui qui pleure et celui qui rit, souvent séparés et quelquefois accouplés. Sous ce titre à double face, l'ouvrage que je présente au public comprendra, en trois séries distinctes, quelques-unes des grandes époques de l'art dramatique. La première est consacrée au Théâtre grec : Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane. J'y ai joint une étude sur Calidasa, le plus célèbre poète du Théâtre indien. La seconde série sera remplie par Shakespeare. Dans la troisième, j'étudierai le Théâtre français, depuis ses origines jusqu'à Beaumarchais. » Ce sont six volumes et trois ouvrages distincts, que nous promet l'auteur, en nous donnant un volume entier pour Eschyle et pour les origines du théâtre grec. On nous assure que l'œuvre est faite ou du moins presque achevée dès à présent et que M. Paul de Saint-Victor aurait pu faire suivre, sans longue interruption, les volumes qui la composent, s'il n'avait pas pour principe et pour habitude de revoir, de remanier, de perfectionner sans cesse son travail. Nous espérons donc qu'en préparant les trois séries de l'œuvre immense qu'il nous annonce, il se résoudra peut-être à l'étendre et à la compléter en y ajoutant deux ou trois nouvelles séries: d'abord le Théâtre indien et le Théâtre chinois, car l'Inde historique et légendaire occupe trop de place dans le premier volume, contenant les origines du Théâtre grec, pour qu'on ne désire pas connaître aussi l'Inde dramatique, où Calidasa et ses imitateurs représentent un art homogène qui n'a pas d'analogue dans

l'Europe antique et moderne; ensuite le Théâtre italien et le Théâtre espagnol, qui commençant, de même que notre Théâtre français, au drame religieux et aux mystères, ne sauraient être oubliés dans un ouvrage où ces deux Théâtres se trouveront souvent évoqués par les nombreux échos qu'ils ont eu en France, du temps de Pierre Corneille; en Angleterre, du temps de Shakespeare. Enfin le Théâtre allemand, qui peut opposer Gœthe à Shakespeare et Schiller à Corneille, doit venir clore cette espèce de cosmogonie théâtrale, que M. Paul de Saint-Victor s'est engagé à dérouler magnifiquement devant nous depuis Eschyle jusqu'à Beaumarchais.

Eschyle, le créateur du Théâtre grec, le premier dramaturge dont les œuvres soient venues en partie jusqu'à nous, était né à Éleusis, 524 ans avant J.-C., dans l'âge héroïque d'Athènes. Dès son enfance, son imagination avait été frappée du spectacle mystique et solennel des fêtes de Bacchus, de Cérès et de Proserpine. Ces fêtes, par la pompe des cérémonies qui accompagnaient leur célébration, par l'éclat et la diversité des costumes, par le nombre et l'enthousiasme des assistants, par le charme et la séduction de la musique sacrée, créaient en quelque sorte les représentations théatrales. On s'explique ainsi comment, dès son enfance, Eschyle fut préparé à la création de son œuvre dramatique. Il avait été certainement initié de bonne heure aux mystères d'Éleusis, car, dans *les Grenouilles* d'Aristophane, où il est mis en scène avec Euripide, le poète comique et satirique lui fait prononcer cette invocation: «O Demeter (Diane), toi qui as nourri mon âme, fais que je sois digne de tes mystères!» Il avait aussi été inspiré par Bacchus, dont les fêtes furent la première expression du théâtre grec. « Une légende, dit M. Paul de Saint-Victor, contait qu'un jour qu'il gardait, tout enfant, un clos de vigne, Dionysos l'avait visité et lui avait soufflé son esprit; plus tard, dit-on, il venait lui dicter en songe ses tragédies. Athénée et Plutarque le raillent même d'avoir été trop plein de son dieu. Ils disent qu'il buvait pour exciter son génie. » Est-ce que ces railleries de Plutarque et d'Athénée ne pourraient pas être prises dans un sens allégorique et faire allusion au genre et à l'objet même d'un certain nombre de pièces d'Eschyle, qui auraient été composées pour les fêtes de Bacchus? Il y avait, en effet, neuf de ses tragédies bachiques qui ont disparu dans le naufrage des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque, avec les drames ou plutôt les essais informes de la muse scénique de Thespis et de ses imitateurs, qu'on doit considérer comme les poètes du culte de Bacchus en Grèce. Eschyle a dû être aussi d'abord un de ces poètes, plus épiques que dramatiques sans doute, qui luttaient sur la scène, l'un contre l'autre, aux Dionysiaques, dans une sorte de concours lyrique en l'honneur de Bacchus. L'histoire rapporte que, dans un de ces concours de poésie, il avait vaincu Pratinas, un des plus brillants élèves de Thespis et l'inventeur du drame satyrique.

A l'âge de trente-cinq ans, lorsque la formidable invasion des Perses et des Mèdes fit courir aux armes tous les Grecs, depuis les plus jeunes jusqu'aux plus vieux, Eschyle se dévoua, comme ses deux frères, à la défense de la patrie; il combattit à Marathon, où il reçut une glorieuse blessure; plus tard, il combattit à Platée et à Salamine. Il se souvint toujours qu'il avait courageusement fait son devoir de citoyen et de soldat, dans ces grandes guerres médiques où il avait perdu un de ses deux frères et dans lesquelles la Grèce avait sacrifié la moitié de ses enfants. Après une longue existence toute consacrée à la poésie et au théâtre, quand il se sentit mourir, à la cour d'Hiéron, roi de Syracuse, 456 ans avant J.-C., « quoiqu'il se fût acquis une gloire immortelle par ses tragédies, a dit Athénée, il préféra les honneurs de la bravoure à ceux de la poésie et voulut lui-même qu'on lui gravât cette épitaphe sur son tombeau. » La voici telle que M. Paul de Saint-Victor la traduit ou l'imite dans son superbe langage, d'après quatre vers grecs assez confus : « Sous cette pierre gît Eschyle, fils d'Euphorion, né dans Athènes; il mourut aux champs plantureux de Géla; au bois si fameux, au bois de Marathon, au Mède à la flottante chevelure, de dire s'il fut vaillant: ils l'ont vu! » Cette fière épitaphe d'un poète tragique ne ressemble guère à celle de son prédécesseur Thespis, telle que la rapporte Dioscoride : « C'est ici, moi, Thespis. Le premier, j'ai inauguré le chant tragique, lorsque Bacchus ramenait le char des vendanges, et qu'un bouc lascif, avec une corbeille de figues attiques, était encore proposé en prix. De nouveaux poètes ont changé la forme du chant primitif; d'autres avec le temps viendront l'embellir, mais l'honneur de l'invention, c'est à moi qu'il reste. » Thespis avait inventé le drame, ou plutôt le chant bachique; Eschyle inventa plusieurs espèces de drames ou tragédies, dont l'ouvrage de M. Paul de Saint-Victor fait admirablement ressortir les différences originales et caractéristiques. Ainsi nous voyons, dans *Prométhée enchaîné*, le drame mythologique; dans les *Perses*, le drame patriotique et national; dans *les Sept Chefs contre Thèbes*, le drame militaire; dans *les Suppliantes*, le drame légendaire, et dans la trilogie des Atrides, *Agamennon, les Choéphores* et *les Euménides*, le drame épique ou homérique.

Il ne nous reste plus que sept tragédies d'Eschyle, qui en avait fait quatre-vingt-dix dont les scholiastes et les grammairiens grecs ont conservé en partie les noms et quelques fragments. On sait qu'il fut couronné cinquante-deux fois sur le théâtre, et qu'il n'échoua qu'une seule fois, contre Sophocle, dans un concours dramatique. Nous n'avons plus rien de ses pièces bachiques et de ses drames satyriques, mais c'est assez des sept tragédies qui forment aujourd'hui toute l'œuvre d'Eschyle pour comprendre, pour apprécier son génie, dans lequel M. Paul de Saint-Victor recherche soigneusement toutes les beautés sublimes et grandioses du premier théâtre grec. Il ne dissimule pas ses préférences, quand il donne un volume entier à Eschyle en n'accordant qu'un seul volume aux deux autres tragiques grecs, Sophocle et Euripide, et au seul comique, Aristophane. Nous partageons absolument son admiration dominante pour Eschyle, surtout après la lecture de la belle étude qu'il lui a consacrée. La vie d'Eschyle ne paraît pas avoir été plus accidentée que celle d'un poète qui a l'amour exclusif de son art et qui travaille sans cesse à s'y distinguer par des œuvres supérieures. Cependant Eschyle fut accusé d'impiété, pour avoir révélé aux profanes les rites des mystères, ceux de Bacchus ou de Cérès ou de Proserpine. Le secret devait être gardé par les initiés, sous peine de mort. « Élien raconte que le poète, traduit devant l'aréopage, allait être condamné par un arrêt sans appel, si Amynias, qui assistait son grand frère, fendant sa tunique, n'avait montré aux juges le bras mutilé du soldat de Platée et de Marathon. On a dit aussi que le peuple, soulevé par un trait de la tragédie de *Sisyphe*, qui

lui parut lancé contre un dieu, aurait envahi la scène et aurait mis Eschyle en pièces, comme Orphée, s'il n'avait embrassé l'autel de Bacchus. » M. Paul de Saint-Victor met en évidence, avec la plus ingénieuse intuition, dans sa pittoresque et profonde analyse du *Prométhée enchaîné*, la puissance et l'audace des révélations mythologiques d'Eschyle, qui devait être un philosophe de l'école de Leucippe et de Démocrite, après avoir été un des initiés d'Éleusis. Athénée rapporte en effet « que ce poète était un grand philosophe, et qu'ayant quelquefois été vaincu par d'indignes concurrents (selon le témoignage de Théophraste ou de Chémœléon, au livre du Plaisir), il disait qu'il consacrait ses œuvres à la postérité, sachant bien qu'on lui rendrait plus tard la justice qu'elles méritaient ».

Thespis avait créé le Théâtre en substituant l'acteur au coryphée ou au narrateur qui répondait au chant du chœur; l'acteur, c'est, suivant l'expression de M. Paul de Saint-Victor, « le personnage fictif incarné dans l'homme vivant et présent, qui simule son être et s'approprie ses actions ». Cet acteur unique ne faisait entendre au public qu'un monologue, entrecoupé par l'intervention du chœur qui y prenait part, mais ce monologue était déjà dramatique, et l'acteur portait un costume et un masque; car Thespis avait inventé aussi les masques et les costumes scéniques. Ce fut Eschyle qui créa le dialogue, en introduisant un second acteur sur la scène, en conservant au chœur son rôle de témoin permanent au milieu du drame où il exprimait dans ses chants l'opinion et le sentiment du spectateur. Il fit plus : il perfectionna les masques et les costumes imaginés par Thespis, et la tragédie devint alors plus imposante et plus pompeuse; ses personnages s'élevèrent ainsi au-dessus de l'humanité et semblèrent tenir de la nature divine; quelques-uns de ces personnages, il est vrai, étaient des dieux; les autres étaient des héros. La perspective immense du théâtre grec exigeait d'ailleurs que les acteurs parussent représenter une race supérieure à celle qui garnissait les gradins de ce théâtre. Eschyle attribua donc des robes longues, traînantes et majestueuses à ces acteurs; il exhaussa leur cothurne, pour grandir leur taille; il leur donna des masques monstrueux, plus expressifs et mieux peints que les masques de lin de Thespis; il leur cacha les mains sous des gants énormes, de telle sorte que la tragédie prenait elle-même des proportions plus grandioses et presque effrayantes. « Tout, en effet, est démesuré dans Eschyle, dit M. Paul de Saint-Victor : la scène, les figures, les passions, les catastrophes, le langage. Son génie n'est pas seulement extraordinaire, mais unique dans sa race et dans son milieu... Entre les poètes de la Grèce, il apparaît comme un colosse parmi des statues; il est antique dans l'antiquité même, sacerdotal au milieu d'un peuple laïque. Contemporain de Sophocle, Eschyle a moins l'air de son aîné que de son ancêtre. » Schlegel, dans son *Cours de littérature dramatique*, n'avait pas jugé avec mieux de sagacité et d'élévation la tragédie d'Eschyle, qu'il nous montre « marchant sur un cothurne d'airain »; mais il ajoute : « Des formes gigantesques apparaissent de partout aux regards; le poète a l'air de se contraindre lorsqu'il ne peint que des hommes; il se plaît à nous montrer des dieux et surtout des titans, ces divinités plus anciennes qui désignent les forces mystérieuses de la nature encore en désordre, et qui dès longtemps plongées dans le Tartare sont retenues enchaînées au-dessous d'un monde lumineux et bien ordonné. Le langage qu'il prête à ces êtres fantastiques est grand et surnaturel comme eux. » M. Paul de Saint-Victor, ainsi que Schlegel, se plaît à reconnaître que la plus haute expression du génie d'Eschyle se trouve dans son *Prométhée enchaîné*, qui nous reste seul des trois tragédies que lui avait inspirées cette fable allégorique, dans laquelle les philosophes grecs croyaient reconnaître les mystérieuses origines du monde terrestre, tandis que plus tard les premiers Pères de l'Église chrétienne voulurent y voir l'image du divin Rédempteur crucifié sur le mont Golgotha pour régénérer le vieux monde.

Nous voudrions nous arrêter tour à tour sur les prolégomènes historiques et archéologiques que M. Paul de Saint-Victor a placés, comme de magnifiques préfaces, en tête de chacune des tragédies d'Eschyle, qu'il fait plus que commenter et analyser, car il les met en scène et il les anime de sa propre émotion, en les faisant revivre de leur vie dramatique et pittoresque. Il s'est rappelé, dans cette espèce de représentation écrite, qu'Eschyle apportait un soin particulier aux habillements de ses acteurs, aux décorations, aux machines, aux chants du chœur, aux mouvements et à la pantomime des personnages muets, enfin à tout ce qui pouvait augmenter la pompe du spectacle et l'illusion théâtrale. Ces savants préliminaires que M. Paul de Saint-Victor a écrits de sa plume magistrale, pour servir d'explication documentaire aux tragédies d'Eschyle, sont d'excellentes dissertations sur la théogonie des Grecs, sur l'histoire de leur religion et de leur culte, sur le caractère original de quelques-unes de leurs divinités, et aussi des récits splendides et intéressants tirés de leurs annales. Un chapitre consacré à l'étude du culte de Bacchus, qui fut le point de départ des premières créations du Théâtre grec, nous ouvre de plus larges horizons dans la science des religions antiques que le grand ouvrage de P. N. Rolle, qui a compilé trois gros volumes, très doctes et très estimables, sur le même sujet.

M. Paul de Saint-Victor développe dans trois chapitres un saisissant panorama des deux guerres médiques, avant d'aborder l'étude minutieuse de la tragédie des *Perses*, qui est le plus glorieux écho de ces guerres nationales; avant de dérouler devant nous les terribles et touchants tableaux de la tragédie de *Prométhée enchaîné*, il nous initie aux mythes indiques et helléniques de Prométhée inventeur du feu et créateur des hommes. La tragédie des *Suppliantes* lui donne occasion d'évoquer la légende des filles de Danaos, et de nous faire connaître quelle était la puissance du droit des suppliants dans la Grèce antique. C'est ensuite la puissance des imprécations que M. Paul de Saint-Victor étudie au point de vue religieux, en nous exposant les traditions de l'histoire d'Œdipe, avant de nous faire assister au drame guerrier des *Sept Chefs devant Thèbes*. Les trois tragédies qui composent la trilogie de l'*Orestie* sont précédées de curieuses recherches sur le dogme de la fatalité chez les Grecs et sur la sombre légende des Atrides; puis M. Paul de Saint-Victor, après s'être occupé des légendes homériques rectifiées, complétées par Eschyle, et des croyances de l'antiquité relativement à la survivance du mort dans son tombeau, n'emploie pas moins d'un chapitre à exposer la fonction des Érynnies dans la mythologie grecque, comme vengeresses du meurtre et gardiennes des lois naturelles de

la société. Ce sont là des commentaires tout à fait neufs et du plus vif intérêt sur toutes les tragédies d'Eschyle.

M. Paul de Saint-Victor n'a pas analysé longuement et froidement ces tragédies, à l'exemple du P. Brumoy qui, se proposant de traduire les grands poètes du Théâtre grec, s'est contenté de remplacer la traduction des pièces d'Eschyle par des analyses assez insignifiantes qui prouvent qu'il avait reculé devant les difficultés de la tâche de traducteur, que Le Franc de Pompignan et Laporte du Theil essayèrent depuis, sans y réussir d'une manière définitive. M. Paul de Saint-Victor a fait mieux que de traduire textuellement Eschyle, il nous conduit par la main, pour ainsi dire, à la représentation de ses tragédies, et il a soin de nous en signaler toutes les beautés, à mesure que l'action du drame se déroule sous nos yeux. Avec lui, nous sommes à Athènes ou à Éleusis, parmi la foule de spectateurs qui applaudissent à ces grandes évocations scéniques de l'histoire et de la mythologie grecques. Il suffira de comparer le procédé de M. Paul de Saint-Victor avec ceux de ses devanciers, pour en faire sentir la différence et pour constater la supériorité du dernier interprète d'Eschyle. Voici le deuxième acte des *Euménides*. Les Érynnies sont endormies dans le temple de Delphes, et leur sommeil, ordonné par Apollon, a permis à Oreste de s'enfuir. L'ombre ou le spectre de Clytemnestre apparaît et s'efforce d'éveiller les horribles dormeuses. M. Paul de Saint-Victor nous peindra d'abord les Érynnies : « C'étaient des femmes d'une maigreur spectrale, aux masques barbouillés de sang et de fiel, la face écrasée, les traits grimaçants, la langue pendante comme celle des Gorgones, les doigts crochus comme ceux des Harpies. Des touffes de serpents s'entrelaçaient à leurs chevelures, une ceinture écarlate serrait leurs tuniques noires à leurs flancs étroits. D'une main, elles brandissaient un bâton, insigne menaçant de leurs hautes œuvres; de l'autre, elles agitaient un flambeau chargé d'une flamme sulfureuse. Elles ne marchaient point, elles sautaient, comme d'une sorte d'embuscade, par bonds saccadés, par enjambées gigantesques, qui rappelaient l'allure de leur chasse furieuse dévorant l'espace, de leur vol aptère arpentant les nues. Qu'on se figure cette cohue de stryges envahissant la scène, avec leurs cris sauvages, leurs saltations épileptiques, leurs cheveux sifflants, leurs torches livides ! » Quelle effroyable peinture, qui semble sortie du pinceau de Breughel ou du crayon de Jacques Gallot ! Écoutons maintenant le P. Brumoy dans son analyse des *Euménides :* « A peine Apollon et Oreste ont disparu, qu'on vit sortir de terre l'Ombre de Clytemnestre... Elle appelle à haute voix les Furies, pour les réveiller. Apparemment elles sont étendues sur le théâtre. L'Ombre se plaint d'être négligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource, contre un fils qui a tué sa mère... L'on aurait peine à deviner ce qui va suivre et, pour le dire sans aucun déguisement, le chœur entier et la principale Furie ne répond que par des ronflements redoublés, que l'auteur a très exactement marqués, tantôt plus, tantôt moins forts, suivant différents tons... Toutefois, à quelque assaisonnement qu'on mette ces ronflements de Furies, on convient aisément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre siècle... Il faut encore ajouter qu'après quelques importunités de l'Ombre de Clytemnestre, la Furie principale rêve et s'écrie en rêvant, comme si elle poursuivait une bête à la chasse. Enfin elle se réveille... » La Harpe est encore moins indulgent que le P. Brumoy pour cette terrible scène, empreinte du redoutable caractère des divinités de l'Érèbe : « Survient l'Ombre de Clytemnestre qui trouve fort mauvais que les Furies sommeillent. En effet, l'on serait tenté de croire que ces filles de la Nuit ne devraient jamais sommeiller, tant qu'il y a des coupables à tourmenter. Mais aussi c'est un dieu qui les a endormies et leur sommeil est bien dur, et il se passe beaucoup de temps avant que Clytemnestre parvienne à les réveiller. Cette scène est curieuse : en voici une partie fidèlement traduite par Pompignan, mais pour cette fois condamnée par lui-même. » Suit une traduction en vers, tronquée et assez pâle, de cette étrange scène qui devait glacer d'effroi et d'horreur tout l'auditoire.

Cette scène, M. Paul de Saint-Victor l'entremêle ainsi de descriptions et de monologues : cependant le spectre de Clytemnestre veut réveiller les Érynnies endormies. Elle leur montre la plaie béante de son flanc et leur fait honte du sommeil qui les a surprises. Haïe des autres dieux, diffamée et détestée aux enfers, par qui sera-elle vengée, si les vengeresses de sa famille l'abandonnent? Oreste a fui, tandis qu'elles dorment! « Il a bondi hors du filet, comme un faon! Entendez ce que vous dit mon âme. Réveillez-vous, déesses souterraines! C'est moi, c'est le spectre de Clytemnestre qui vous appelle! » Les Érynnies ont le sommeil dur ; elles ne répondent qu'en ronflant aux objurgations de la morte : *Hon ! hon! hon!* Eschyle n'a pas craint de noter ce bruit de leurs narines, nullement ridicule venant de pareils êtres : le lion ronfle avant de rugir. Elles aboient, car elles rêvent aussi comme des chiens de chasse qui, allongés sur le pavé du chenil, hurlent et ronflent après le gibier fantastique que poursuit leur songe. « Oh ! oh! là ! là! arrête ! arrête! prends garde ! » L'Ombre gourmande d'une voix de chasseuse cette meute négligente; elle la relance furieusement sur la piste du parricide échappé : « Tu poursuis la bête en dormant! et tu hurles, te croyant encore sur sa trace! Debout! lève-toi ! Vois ce qu'il t'en coûte, pour avoir cédé au sommeil. C'est sur lui qu'il faut souffler cette haleine sanglante; c'est lui que doit consumer le souffle qui sort de tes entrailles enflammées! Courez, épuisez-le par une nouvelle course! » Cette fois, les Érynnies se réveillent et s'élancent tumultueusement hors du temple. »

Ainsi traducteurs, imitateurs, commentateurs et critiques, excepté Schlegel, restent bien loin en arrière de M. Paul de Saint-Victor, qui, mieux que tous, a compris et fait comprendre Eschyle. Schlegel avait dit avec infiniment de goût : « Les pièces du théâtre d'Eschyle nous prouvent, ainsi que plusieurs autres exemples, que, dans les arts comme dans la nature, les productions gigantesques ont toujours précédé celles qui offrent des proportions plus régulières... Ces tragédies nous montrent que c'est à sa première apparition que la poésie se rapproche davantage de la nature du culte religieux, tel du moins que les hommes en conçoivent l'idée à cette époque de la civilisation. Un mot d'Eschyle, qui nous a été conservé, prouve qu'il cherchait à maintenir la poésie à ce degré où elle s'allie aux choses du ciel. » M. Paul de Saint-Victor pense et dit la même chose, mais avec quelle différence de forme et de style, de poésie et d'éloquence! « Seul au milieu des générations nouvelles, Eschyle garde le respect et le souci des dieux abolis. Il semble même les préférer aux nouveaux, parce qu'ils

sont plus près des forces premières et que la majesté des choses éternelles transperçait mieux à travers leur obscurité. En tout temps, la religion d'Eschyle paraît s'adresser aux puissances occultes qui gouvernent l'univers sans lui apparaître. Il adore par delà la voûte des sanctuaires. La façon dont il conçoit les dieux de son temps dessine leur figure et détruit leur alliage humain... De cette foi profonde jaillit la sève vertueuse qui circule partout dans Eschyle, sa flamme morale, son souffle sublime, son zèle de la justice, sa haine ardente de l'iniquité. De là aussi son culte spécial pour les divinités vengeresses, et ces appels incessants à leurs bras tendus contre les pervers. Un vol de déesses sinistres tournoie sur ses drames, l'œil aux aguets, l'oreille anxieuse... Comme tous les poètes de sa taille, Eschyle est au-dessus des goûts et des règles. Ses difformités sont inhérentes à sa hauteur même. Il y a de l'obscurité sur ses pensées, comme il y a des nuées sur les cimes. Il a l'emphase de la tempête et le rugissement du lion. »

Enfin, grâce à M. Paul de Saint-Victor, nous avons le véritable Eschyle en bonne et belle langue française; dans quatre ou cinq mois, nous aurons à la fois Sophocle, Euripide et Aristophane, dans le second volume de la première série des *Deux Masques.*

P.-L. Jacob, *bibliophile.*

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au Dépôt des affaires étrangères, par M. P. Faugère; tome Ier : *Parallèle des trois premiers rois Bourbons.* 1 vol. in-8°. Hachette.

Le manuscrit de Saint-Simon est daté du mois de mai 1746. L'auteur du *Parallèle* était alors dans sa soixante-douzième année et en possession de toute sa verdeur d'écrivain. Le *Parallèle des trois premiers rois Bourbons* n'ajoutera pas grand'chose à sa réputation; il ne la déprime pas, il la maintient entière. On sent qu'on est en présence de l'homme qui a écrit les *Mémoires,* et ce n'est pas peu dire. Il y a des morceaux faibles néanmoins. Ce sont les considérations générales. Saint-Simon est un grand écrivain; il n'est pas un grand historien. Il a essayé plusieurs fois de jouer à l'homme d'État et n'a pas réussi. Il n'avait pas les qualités de l'emploi, l'expérience des affaires, la hauteur d'esprit, la possession constante de lui-même. Il est emporté par ses passions, par sa morgue aristocratique, par le mépris des petites gens, par son humeur, par sa langue qu'il ne sait pas tenir, par l'opinion qu'il a de son mérite personnel, des égards dus à sa maison, à ses parchemins. Il a trop de verve, trop peu de discrétion. Le Régent, dont il fut le familier sinon l'ami, s'amusait de ses prétentions plus qu'il n'avait de confiance en lui. Il lui faisait de fausses confidences. Saint-Simon était fier d'être le dépositaire du secret de l'État. Au sortir d'un entretien où le Régent lui avait demandé son avis, il n'était pas abordable.

Montalembert admirait Saint-Simon au delà de ce qu'on peut dire. C'était le gentilhomme au verbe acéré, à l'éloquence originale, abondante et superbe, qui l'avait séduit. Il y a entre eux plus d'un point commun. S'il y avait eu des assemblées politiques au xviiie siècle, Saint-Simon y eût été un orateur de premier ordre, mais on ne l'eût pas chargé de former un ministère. Son ministère n'aurait pas tenu durant quinze jours. « Je ne fus jamais, dit-il, un sujet académique. » Il n'était pas davantage un sujet ministériel. Montalembert n'a pas écrit de *Mémoires,* mais il parlait comme Saint-Simon écrivait. Lui non plus ne fut jamais un sujet ministériel. Quand ses amis furent au pouvoir, ils ne songèrent pas à lui offrir un portefeuille, ni à lui en demander un. Il lui manquait, comme à Saint-Simon, la docilité aux affaires, l'esprit de conciliation et de retenue, un certain équilibre de la pensée. Son imagination et son ardeur dominaient son caractère. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il ait dressé le plan d'une édition de Saint-Simon comme il l'aurait voulu et que M. Adolphe Régnier est en train de faire exécuter sous sa direction.

Le *Parallèle des trois premiers rois Bourbons* n'est pas une continuation des *Mémoires,* mais il y tient par plusieurs côtés. Saint-Simon y entreprend de réhabiliter Louis XIII, écrasé entre le souvenir de Henri IV et celui de Louis XIV. Il les valait l'un et l'autre, à en croire Saint-Simon qui s'acquitte d'un devoir de piété filiale. Son père, Claude de Saint-Simon, avait été durant de longues années premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XIII. Ce prince l'honorait de son estime et d'une amitié particulière. La maison de Saint-Simon devait sa grandeur à Louis XIII. Il était convenable que Saint-Simon voulût l'en remercier par un panégyrique, car son œuvre est proprement un panégyrique de Louis XIII. Nous avons dit tout à l'heure qu'elle touchait aux *Mémoires* par plusieurs côtés. Saint-Simon tenait de son père, mort à un âge très avancé, un grand nombre de faits et d'anecdotes dont Claude de Saint-Simon avait été le témoin ou le contemporain, et qui n'ont pas trouvé place dans l'histoire. On ne connaît guère celle-ci que par le petit bout, c'est-à-dire par les événements extérieurs. Le plus réel de l'histoire se fait à huis clos et n'arrive pas aux historiens. Depuis deux ou trois siècles, beaucoup d'acteurs ont laissé des *Mémoires.* C'est par eux qu'on a pu reconstituer les mobiles dont les faits publics ne sont que le résultat. Tous n'ont pas eu le loisir ou la volonté d'instruire la postérité de cette manière. Grâce aux détails que Saint-Simon a recueillis de la bouche de son père, une foule d'hommes et d'événements, dont la physionomie n'était pas claire, reçoivent du *Parallèle* une lumière inattendue. Le règne de Henri IV, celui de Louis XIII, le commencement du règne de Louis XIV, étaient de l'histoire à peu près contemporaine au moment où écrivait Saint-Simon. Ses relations, sa vie d'homme de cour, le goût qu'il avait de tout ce qui intéressait la noblesse et l'histoire intime de la cour, la lui avait rendue familière. Il y a telle page du *Parallèle* qui offre plus de renseignements authentiques, par exemple, sur la révolution de palais qui mit fin à la domination de Concini, que deux mille pamphlets du temps. Les pamphlets rugissent, accusent, déclament, mais ils ne savent pas. Saint-Simon sait, et son dire a le droit d'être cru, car il explique les choses si naturellement qu'il ne l'aurait pu inventer. Le récit porte en lui-même un caractère d'authenticité absolue. On en peut dire autant des incidents variés qui marquèrent la journée des Dupes. Claude de Saint-Simon était là. Il a passé la journée dans le cabinet du roi, servi d'intermédiaire entre lui et Richelieu. Personne n'était, comme lui, à même d'être informé avec exactitude. Saint-Simon rapporte les paroles du roi, celles de la reine-mère, décrit l'attitude de Richelieu

et du monde d'alentour. Sous sa plume, l'intérêt se marie à la vérité de manière à déterminer la conviction.

Il dévoile avec une précision pareille le secret des conjurations et des intrigues qui se nouent durant les deux règnes de Henri IV et de Louis XIII dans le parti de la Ligue, dans le parti huguenot. On touche du doigt les relations de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche avec les ennemis du dehors. Saint-Simon connaît à fond la généalogie des familles, la biographie des hommes politiques, nobles, gouverneurs de provinces, ministres, ambassadeurs; il est au courant de leur ambition, de leurs convoitises, de leurs agissements, de la raison qui a occasionné la chute des uns, l'avancement des autres. Il y a là une mine précieuse d'informations.

Il ne faut pas croire à son impartialité, surtout en ce qui concerne Louis XIII, Richelieu, Mazarin et Louis XIV. Il n'altère pas les faits matériellement, et c'est déjà beaucoup; mais il les interprète. Marie de Médicis sort de son livre telle qu'elle est déjà connue du reste, sotte, misérable, hostile par système aux intérêts de l'État, en proie à une bande de sicaires italiens, digne en un mot de sa triste fin. Richelieu n'est pas flatté. Saint-Simon ne le nie pas; mais il biaise continuellement à son égard. Il obéit à l'unique souci de faire la part de Louis XIII dans les grandes choses accomplies sous son règne. Il s'occupe assez peu de Mazarin, assez pour qu'on voie qu'il lui reproche d'être Italien, autoritaire, l'associé d'Anne d'Autriche, qui est Espagnole et ne l'est pas seulement par l'origine.

Quant à Louis XIV, il a eu le très grand tort de ne pas apprécier à sa juste valeur un homme comme Saint-Simon qui ajoute quelques traits bien sentis à l'esquisse peu flatteuse qu'il a tracée de lui dans les *Mémoires*. Il appuie néanmoins sur la grandeur de caractère déployée par le vieux roi durant les six ou sept dernières années de la guerre de la succession d'Espagne. Il y a là un tableau qui aurait mérité d'être écrit par Bossuet, un tableau qui est un monument littéraire et sauverait à lui seul le *Parallèle* de l'oubli, si d'autres morceaux n'étaient de nature à empêcher qu'on ne l'oublie.

Parmi ces autres morceaux, il en est un qui a droit à une mention spéciale. C'est le portrait de Mme de Maintenon. Mme de Maintenon est houspillée de main de maître. Saint-Simon appelle cela : *Court Abrégé du caractère de Mme de Maintenon*. Précédemment il avait plaint Mme de Montespan d'avoir succombé « sous les charmes usés, prostitués à tant de gens connus » de la veuve Scarron, « d'une naissance obscure, à peu près honteuse, d'une vie misérable, basse et pis encore ». Il donne des détails sur le mariage secret de Louis XIV et de Mme de Maintenon, « fait l'hyver qui avait suivi la mort de la reine (1683) ». Il fut célébré la nuit, à Versailles, dans les cabinets du roi, par le P. Lachaise. Le valet de chambre Bontemps avait servi la messe; Louvois, Harlay, archevêque de Paris, et Montchevreuil avaient servi de témoins. Ce n'est donc pas Bossuet qui a célébré le mariage, comme on le lui a reproché tant de fois. Saint-Simon s'étend à perte de vue sur le rôle domestique de Mme de Maintenon auprès du roi. Sa colère déborde à chaque instant. La familiarité de la Maintenon avec les princes et princesses de la maison royale l'irrite jusqu'à l'angoisse. Elle a l'audace de dire : « le duc de Berry », d'appeler la duchesse de Bourgogne *mignonne*, comme le roi lui-même. Louis XIV est un misérable; il n'aime que sa personne. Saint-Simon raconte une scène mémorable, à propos de la dureté du roi. Le roi avait emmené la duchesse de Bourgogne à Marly, quoiqu'elle fût enceinte et ne pût voyager. La princesse se blessa. Quand on vint avertir le roi, qui se promenait dans les jardins de Marly en compagnie de plusieurs personnes de la cour, il se contenta de répondre : « Dieu mercy, la duchesse de Bourgogne est accouchée. — Comment, sire, Dieu mercy! répondit le duc de La Rochefoucauld; et vous n'avez point d'enfants! Voilà le plus grand malheur du monde, car souvent après ces blessures les femmes n'en ont plus. — Eh! qu'importe, reprit le roi, d'en avoir du duc de Bourgogne ou du duc de Berry! Au moins je serai libre et en repos; j'irai où et quand il me plaira, sans avoir les femmes et les médecins après moi avec leurs représentations. » Saint-Simon ajoute que tout le monde se tut, que durant plus d'un quart d'heure on aurait entendu une mouche voler. Il y avait de quoi; mais il est possible que Saint-Simon arrange un peu les choses.

Revenons au portrait de Mme de Maintenon. « C'estoit une femme d'esprit et de beaucoup d'agréments, que le beau monde, la galanterie, les intrigues, tant pour soy que pour autruy, avoient fort polie; toujours cherchant à plaire avec beaucoup de grâces en tout ce qu'elle disoit et faisoit, et un langage doux, juste, en bons termes, naturellement éloquent et court, d'un air d'aisance et toujours de retenue et de respect, que sa longue bassesse luy avoit rendu naturel. Son beau temps avoit esté celui des belles conversations et ce qu'on appelle le temps des ruelles et de la belle galanterie. Cette sorte d'esprit luy demeura toujours avec une forte teinte de prétieux et de guindé qu'elle avoit prise de son estat de gouvernante. Le vernis de l'importance l'augmenta, et celuy de la dévotion, qui la servit si bien, fit semblant d'absorber tout le reste. Ce dernier lui estoit capital pour la maintenir où il l'avoit portée, et pour gouverner. Ce fut aussy à cet estre de dévotion qu'elle immola tout le reste. La droiture et la franchise estoient trop difficiles à accorder avec sa situation et ses veues pour en retenir plus que la parure; elle n'estoit pas aussy tellement fausse que ce fust son caractère ny son goust, mais la nécessité de ses anciennes intrigues et sa légèreté naturelle l'y avoient formée : légèreté si grande qu'elle la faisoit paroistre fausse au double de ce qu'elle l'estoit, et souvent en bien des occasions et des choses où elle ne l'estoit pas. Elle n'avoit de suite en rien que par contrainte ou par force; son goust estoit de voltiger en connoissances, en amis, en amusements, et comme il n'y eut plus d'amusements depuis qu'elle fut reine, son inégalité tomba toute sur les gens et sur les affaires. Ce qu'elle approuvoit, mesme ce qu'elle conseilloit hier, elle le trouvoit mauvais aujourd'huy, et il se falloit bien garder de lui faire sentir sa variation. Elle s'engouoit aisément des personnes dès la première fois qu'elle les voyoit en particulier, et se répandoit avec une ouverture surprenante et qui ouvroit les plus grandes espérances. Dès la seconde audience, elle s'importunoit de cette mesme personne, fort ordinairement devenoit seiche, coupoit court. On se tourmentoit à chercher la cause de ce changement sans la pouvoir trouver : c'estoient uniquement sa légèreté et son inégalité naturelles. C'estoit ce qui rendoit sa

petite cour si pénible et si difficile au très petit nombre de personnes qui l'approchoient et aux ministres, dans l'exacte closture où son goust et celuy du roy la tenoient sans cesse enfermée et inaccessible, qui rendoit ses audiences à obtenir si rares et si difficiles, outre le temps infini qu'elle perdoit en écritures à faire et à lire des délations et des directions de couvents, mesme de diocèses : c'estoit son goust favori. L'abjection et la détresse de sa première vie luy avoient rétrécy l'esprit et avili les sentiments, tellement qu'elle pensa toute sa vie si fort en petit, qu'elle fut toujours au-dessous mesme de la Scarron. »

Saint-Simon continue de ce train longtemps encore. Quand il a un personnage intéressant au bout de sa plume, il ne tarit pas, surtout s'il s'agit d'un personnage dont il y a du mal à conter. On sent qu'il est à son affaire, son éloquence prend des ailes ; elle est abondante, redondante, son adjectif devient aigu, son ton rogue ; l'insolence de sa pensée n'a pas de limites. Ici, la supériorité de Mme de Maintenon ressort éclatante de son récit. Ce n'est pas une femme ordinaire ; elle l'est d'autant moins qu'elle vient de plus bas. Au fait, Louis XIV, ce n'est pas Caligula qui a la fantaisie de faire son cheval consul. Il est le plus grand homme de son siècle, et Saint-Simon, après l'avoir dénigré durant dix pages, en convient toujours, car il est remarquable qu'au bout de chacune de ses mercuriales, il y a l'aveu de la grandeur personnelle du roi. Or une femme qui est vieille, qui n'a pas de naissance, qui a un passé regrettable et qui, néanmoins, parvient à conquérir un empire absolu, et cela durant l'espace de trente ou quarante ans, sur un homme comme Louis XIV, est douée d'une force intérieure qu'il est inutile de contester.

Dans la suite du portrait de Mme de Maintenon, dont nous n'avons cité qu'un échantillon, Saint-Simon le démontre à son insu dix fois pour une. Ainsi la domination qu'elle exerce sur le roi, elle l'exerce sur les ministres. Elle les brisait, dit Saint-Simon, en cas de résistance. Dès que l'un d'eux tendait à s'affranchir de sa dépendance, elle l'y ramenait de force : « Il lui falloit du temps, du tour, des couleurs, quelquefois beaucoup. » A qui fera-t-on croire qu'elle ait pu asservir, par exemple, le dur Louvois que le roi dut un jour menacer d'une pelle à feu, lorsqu'il envoya l'ordre de brûler Trèves? Saint-Simon exagère évidemment, comme il fait toujours lorsqu'il est question d'un parvenu. Qu'un évêque ne soit pas issu d'un duc et pair, Saint-Simon parle de crasse de séminaire ; qu'un magistrat obtienne une charge considérable dans l'État, Saint-Simon aboie après ce robin. Pour qu'un homme arrivé soit jugé par lui digne du poste qu'il occupe, il a besoin de soixante-seize quartiers de noblesse. Notez bien que lui-même est un parvenu, fils de parvenu, que son père était un valet du roi Louis XIII, que personnellement il a essayé d'arriver à la faveur de Louis XIV, but qu'il n'a pu atteindre.

On trouve dans le *Parallèle* nombre de traits propres à montrer le peu de sens politique de Saint-Simon. Il raconte longuement dans ses *Mémoires* les tentatives faites par lui et ses collègues de la pairie, en 1715, afin de rendre à la noblesse domestiquée par Louis XIV le rang politique qu'elle possédait auparavant. Or, ayant à juger l'œuvre de Louis XIII et de Richelieu qui usèrent leur vie à comprimer les conjurations qui étaient le dernier effort de la noblesse féodale contre l'autorité royale et le système administratif qui porte le nom historique d'ancien régime, il approuve les confiscations, les exécutions à mort, celle de Montmorency, celles de Chalais, de Thou, Cinq-Mars, toutes en un mot. Qu'il s'entende avec lui-même. Il prend cela pour des intrigues de Gaston d'Orléans, des deux reines, des huguenots, des étrangers. Ce sont des appoints. Même au XVIe siècle, la lutte politique du régime féodal à son déclin et de l'autorité royale est de moitié dans les guerres de religion. Les guerres civiles de la première moitié du XVIIe siècle sont un renouvellement de cette lutte. La question religieuse avait été réglée par l'édit de Nantes qui décida que la France resterait catholique et ne deviendrait pas protestant. Saint-Simon ne s'élève pas à ce point de vue général, n'en soupçonne pas l'existence. Le caractère international de la politique de Henri IV, de Richelieu, de Louis XIV lui échappe également. Il connaît à fond le menu fait, les intrigues de cour, les actes des personnes, les événements militaires, l'histoire des familles en vue ; puisqu'il écrit un *Parallèle* de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, c'était pourtant l'occasion de jeter un coup d'œil sur la physionomie générale des trois règnes.

On dira qu'il n'est pas obligé d'en savoir plus que les historiens de son temps, qu'il était trop près des événements pour en distinguer la portée durable, que c'est là une acquisition de la critique moderne. Sans doute. Aussi n'y a-t-il pas à lui en faire une objection. Il est le conteur de l'histoire intime du XVIIe siècle. Il y procède comme les auteurs de *Mémoires* qui sont eux-mêmes au centre de ce qu'ils disent, n'aspirent qu'à faire connaître les choses auxquelles ils ont pris part, ou celles sur lesquelles ils possèdent des renseignements de première main, sans avoir plus d'ambition que le sujet ne le comporte. Ils abandonnent aux historiens proprement dits le soin de spéculer sur les causes, les effets, la direction des événements. Ce sont des reporters spéciaux. Saint-Simon est de leur clan, n'essaie pas d'en sortir. Son *Parallèle*, bien qu'il vise en apparence à un autre dessein, se réduit à cela. Si l'auteur a conçu le projet d'aller au delà, il n'a pas atteint le but. On puisera chez lui ; on ne lui demandera pas plus qu'il ne peut fournir, le témoignage d'un homme qui a vu lui-même ou qui tient de ceux qui ont vu la substance de son récit. Il n'est pas le seul qui ait vu ou approché les acteurs de la pièce à laquelle il nous fait assister ; mais il tire une autorité singulière de sa bonne foi qui n'est pas contestable et du talent incomparable qu'il déploie à illustrer les personnes et les choses qu'il met en scène. Son *Parallèle* est un chef-d'œuvre littéraire. Le don de peindre, l'originalité, l'éloquence qui l'assaisonnent, le soutiennent sans effort au rang que les *Mémoires* lui ont assuré. Par le temps de disette que l'on traverse, ce n'est pas si peu de chose que d'avoir un monument de plus à classer parmi les bons écrits qui honorent la langue française.

L. Derôme.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Le Nouveau Sinaï, solution de tous les problèmes de la vie et de la mort, par Alexandre Weill. Dentu, Paris.

M. Alexandre Weill pourrait, plus que personne, dire de son ouvrage ce que Victor Hugo vient d'écrire en tête de son édition définitive : « Tout homme qui écrit un livre, ce livre, c'est lui. » Non seulement ce livre, c'est lui, mais encore c'est le même livre qu'il a déjà fait de dix manières différentes, c'est une œuvre de prophète et de réformateur. Nos sociétés actuelles sont plongées dans un abîme d'erreurs et de folies criminelles, dont la cause est leur foi en un Dieu *miraculaire et pardonnier,* comme dit M. Weill; cette foi vient du *Pentateuque,* dont la rédaction primitive, œuvre de Moïse, aurait subi de nombreuses altérations de la part du scribe Esdras et des pharisiens, imbus des théories dualistes de la Perse. C'est par un Pentateuque réformé, par un *Nouveau Sinaï* que M. Weill prétend réformer les hommes et leur apporter la *solution de tous les problèmes de la vie et de la mort.*

La tentative est audacieuse et M. Weill l'accomplit avec sa hardiesse accoutumée. Après avoir démontré par une pétition de principe que la vie ne peut venir que de Dieu, il en conclut qu'il n'y a qu'une seule loi pour tous les êtres qui l'ont reçue. Composés tous de matière et d'esprit à doses inégales, M. Weill ne nous dit pas pourquoi les hommes sont tous égaux par leur origine et par leur fin. C'est bien une pensée biblique dont M. Weill est l'organe, lorsqu'il nous montre l'homme libre et maître absolu de sa propre destinée. Il peut s'accomplir volontairement par la vertu, par la protection des faibles, par l'ordre, le travail, et alors les conséquences heureuses de sa conduite s'étendent, se perpétuent en bienfaits à travers les siècles; ou bien, s'il se refuse à l'exécution du devoir, il y est contraint par la justice : c'est le temps, c'est l'espace qui sont, pour le mal comme pour le bien, les infaillibles justiciers de Dieu. De père en fils, de générations en générations, de peuple à peuple, les vices, les maladies, les iniquités se propagent et se transforment en calamités vengeresses. On reconnaît ici, non pas un *Nouveau Sinaï,* mais bien notre vieux Décalogue, dont M. Weill développe les idées avec sa verve et son entrain habituels.

Si la justice gouverne le monde et fait seulement mûrir les conséquences de nos actions, c'est folie à nous, bien plus, c'est blasphème de vouloir en arrêter le cours par des prières ou des offrandes. C'est de cette fatale théorie d'Esdras que sont sorties toutes les tyrannies et toutes les immoralités qui ont ensanglanté le monde, et il n'y aura de salut que lorsqu'elle aura disparu du fond des consciences et qu'elle y aura été remplacée par l'idée de l'équité absolue. Dans la loi sociale, l'idée de l'équité trouve sa réalisation par la république, vraie légitimité, gouvernement de tous par tous, qui rend impossible l'exploitation des faibles par les forts. L'ouvrier est protégé dans son travail et dans son avenir et les crises du socialisme sont évitées; la femme voit sa dignité et sa liberté sauvegardées; le mariage est remis en honneur; le célibat, l'adultère et la prostitution, ces vices rongeurs de la prospérité des peuples, tendent à disparaître, et, par le maintien inflexible de la peine de mort, la vie humaine est mise à l'abri contre toute tentative coupable. Voilà, d'après M. Weill, l'idéal de Moïse comme justice sociale; nous ne le contesterons pas; mais nous pensons que le législateur juif, qui a grand souci en effet des intérêts du travailleur et de ceux de la femme, n'est pas aussi absolu qu'on le croit au sujet de la peine de mort. Il la décrète plus souvent qu'il ne veut l'appliquer, la jurisprudence du Talmud le prouve surabondamment.

Quoi qu'il en soit, c'est par la justice que s'établira la paix entre les États, comme entre les individus eux-mêmes. La guerre n'est un droit que dans le cas de légitime défense : tous les peuples doivent y concourir, appelés par la décision d'un tribunal suprême. Est-il besoin de dire que cette idée n'est pas dans le *Pentateuque,* et que c'est tout au plus dans les derniers prophètes qu'on en trouve le germe; c'est à notre époque qu'a été réservé l'honneur de la formuler. M. Weill, à qui nous ne reprocherons pas ce généreux anachronisme, termine son élaboration des *problèmes de la vie* par un petit plan de culte, réduit à un strict minimum, c'est-à-dire au repos hebdomadaire, à quelques solennités nationales et à une grande fête publique, commune pour tous les peuples, idée qui rappelle le catholicisme et qui surprend chez un esprit aussi anticatholique.

Quant aux problèmes de la mort, M. Weill ne leur a consacré incidemment que quelques pages, malgré le palpitant intérêt qu'ils nous offrent. Après avoir écarté avec dédain la vie dans un autre monde, — *invention des rois et des prêtres, vrais criminels et patents imposteurs,* — il montre *la vérité absolue* dans la loi unique qui préside à la vie, à la liberté et au progrès; en vertu de cette loi, qui règle aussi la vie humaine d'outre-tombe, selon que nous aurons bien ou mal agi, « nous pourrons bien renaître cheval, âne, ortie ou caillou » (p. 70). « Un Néron pourra bien renaître abatteur d'animaux ou même animal à être abattu; un Héliogabale cureur d'égouts ou sous la forme d'un sanglier » (p. 84). C'est la métempsycose que nous donne M. Weill, car c'est bien son idée, et Moïse n'y est pour rien; en la contemplant dans la pratique, notre prophète s'écrie dans un accès de lyrisme : « Que de justice ambulante et vivante devant nos yeux! »

En somme, langue imagée et ardente, mais prodiguant les néologismes et bravant l'honnêteté; dédain égal de la tradition et de la science; oubli complet de prouver sa thèse des interpolations d'Esdras; parti pris souvent injuste contre le Talmud et le christia-

nisme; beaucoup de bonnes intentions et d'exagérations, mais tentative utile de faire revenir aux idées mosaïques de justice et de responsabilité; voilà l'œuvre de M. Weill, *voilà la solution de tous les problèmes de la vie et de la mort*. Rallumons donc notre lanterne et, comme Diogène, remettons-nous à chercher.

E. A.

L'Éducation et l'Instruction des enfants chez les anciens Juifs, d'après la Bible et le Talmud, par Joseph Simon. 2e édition. Fischbacher, Paris.

L'instruction publique est à l'ordre du jour chez presque tous les peuples. C'est donc faire une chose utile que d'en parler avec compétence, et c'est précisément ce que vient de faire M. Joseph Simon, un simple instituteur aussi modeste que savant. Dans une intéressante étude historique, il nous montre ce qu'ont été l'instruction et l'éducation chez les anciens Juifs, et nous ouvre en quelque sorte un monde presque complètement inconnu.

Aux temps bibliques, alors que les Hébreux sont agriculteurs, l'enseignement moral et religieux, assez élémentaire, est donné par les parents. Les fêtes nationales sont l'occasion de leçons instructives; de plus, les enfants sont amenés dans le temple à certaines solennités pour y entendre la lecture même de la loi. Dans cette éducation tout intime, il est remarquable que le clergé israélite n'a aucune part privilégiée.

Après la captivité de Babylone, l'instruction se développe considérablement et toujours, sans que le clergé soit appelé à y participer; ce sont de simples laïques, des docteurs de la loi qui prennent en main la direction de cette grande œuvre nationale et l'instruction est déclarée obligatoire. M. Simon nous fait le tableau et nous donne le programme des écoles juives d'alors, par lesquelles Jésus et les apôtres ont dû passer. En outre de la religion et de la morale, on y apprenait les professions manuelles, les sciences exactes, les sciences naturelles, la philosophie et les langues étrangères.

Dispersés parmi les peuples après une telle préparation et plus que jamais libres de tout embarras sacerdotal, les Juifs ont continué à s'instruire, maintenu leur personnalité intellectuelle et religieuse et fondé, pendant le moyen âge des écoles fameuses en Orient et en Europe, et la Révolution française les a trouvés prêts à redevenir citoyens.

L'intéressante étude de M. Simon est pleine de révélations curieuses; il y souffle d'un bout à l'autre un esprit de sage patriotisme et de haute raison.

E. A.

JURISPRUDENCE

Commentaire-Traité des Sociétés civiles et commerciales, par Paul Pont, membre de l'Institut, conseiller à la Cour de cassation, continuateur de V. Marcadé. Tome II, *Sociétés commerciales*. Delamotte fils et Cie, 53, quai des Grands-Augustins. 1880.

M. Paul Pont, l'éminent conseiller à la cour de cassation, achève dignement par ce traité l'œuvre remarquable entreprise naguère par Marcadé, sous le titre d'*Explication théorique et pratique du Code civil*. Il s'agit ici des sociétés commerciales qui, par les facilités qu'elles trouvent dans la législation qui en règle la marche et le développement, permettent les grandes entreprises et réalisent, comme le dit l'auteur, ces conceptions grandioses qui sont parvenues, et dans un espace de temps relativement restreint, à transformer complètement la vie matérielle des peuples. C'est assurément l'une des matières les plus complexes du droit commercial, et il fallait, pour la traiter, la science du jurisconsulte, la connaissance approfondie de la pratique des affaires. Qui mieux que M. Pont pouvait entreprendre une œuvre semblable, et que peut-il rester à faire après lui? La clarté lumineuse de son style, la sagacité de ses commentaires de la loi, l'abondance des matériaux qu'il a mis en œuvre jusqu'à la profusion, ces qualités sévères et solides qui seules font les livres durables, se retrouvent ici, comme dans les travaux antérieurs du savant magistrat. Il aborde les difficultés de front, et chaque fois qu'il rencontre une thèse à combattre, il l'expose, avant de la réfuter, avec une richesse d'arguments et de développements qui ne permettent plus le doute et font cesser toute hésitation.

Ses explications sont divisées en trois titres, où il s'occupe successivement de la constitution, de l'organisation, de la dissolution des sociétés et de ses conséquences, liquidation et partage.

On comprend que nous ne tentions pas ici d'analyser un traité qui sera bientôt dans toutes les mains. Jurisconsultes, financiers, hommes d'État, tous ceux, en un mot, qui sont soucieux de la prospérité commerciale et industrielle de leur pays ne sauraient trouver de guide meilleur ni plus sûr. Citons pourtant, à propos des sociétés anonymes ou des commandites par actions, la grave question de la responsabilité des souscripteurs et cessionnaires d'actions, ou celle non moins importante de la vérification des apports en nature qui font l'objet d'un examen approfondi.

Dans le second titre, qui traite de l'organisation et du fonctionnement des sociétés commerciales, M. Pont s'occupe de la société en nom collectif, de la société en commandite et de la société anonyme; puis il étudie la société à capital variable réglementée par la loi de 1867, et l'association en participation; enfin il consacre un chapitre des plus intéressants aux sociétés étrangères, qui donnent lieu à tant et de si délicates controverses.

Enfin l'auteur consacre le dernier titre à la dissolution, à la liquidation et au partage des sociétés commerciales.

Nous exprimons humblement le vœu que, dans un avenir prochain, l'auteur nous donne un commentaire de la législation fiscale en matière de sociétés. Il aurait, pour le faire, une compétence toute particulière, et il rendrait par là un réel service dont tous les hommes d'affaires apprécient d'avance l'impor-

tance par la difficulté qu'ils éprouvent à trouver, pour les éclairer et les diriger, un guide éprouvé et autorisé comme le serait M. Paul Pont. F. W.

Les Congrégations religieuses devant la loi (décrets du 29 mars 1880), par GEORGES GRAUX, avocat à la cour de Paris, conseiller général du Pas-de-Calais, ancien chef du cabinet du ministre de la justice et des cultes. A. Cotillon et Cie, 1880.

On sait comment sont nés les décrets du 29 mars 1880, et tout le monde a lu sans doute la discussion législative qui en a été la conséquence. Il en résulte que ces décrets n'ont eu qu'un but : assurer l'exécution des lois antérieures. M. Graux s'est précisément donné la mission de rechercher les textes législatifs qui sont encore en vigueur, et de signaler ceux qui sont abrogés, en indiquant au passage les imperfections de la législation actuelle et les améliorations dont elle est susceptible. Il se place à la fois au point de vue du droit et au point de vue politique pour étudier exclusivement les congrégations et les associations religieuses, et s'attache à démontrer qu'il n'est porté atteinte par ces décrets ni à la liberté de conscience, ni à la liberté individuelle, ni à la liberté des cultes, et qu'ils ne font qu'assurer et garantir les droits imprescriptibles de l'État. Mais il avoue qu'à l'application des lois existantes, à la publication des décrets du 29 mars, il eût préféré un nouveau projet de loi qui eût reconnu comme un droit naturel inviolable la faculté de s'associer, et « remplacé l'autorisation préalable par la simple déclaration, les règles prohibitives qui empêchent l'association de naître par des lois répressives qui punissent les délits, le pouvoir administratif par le pouvoir judiciaire, l'arbitraire d'une autorisation révocable par le droit résultant de la déclaration non frappée d'opposition ».

Quant aux congrégations, l'auteur distingue « entre les ordres qui vivent dans leurs cloîtres et ceux qui se livrent à des manifestations publiques (enseignement public, prédication, garde des malades, etc.). Pour les premiers, la déclaration préalable, la publicité des statuts et la liste des religieux seraient suffisantes, comme pour les associations; une loi devrait être nécessaire pour donner naissance aux seconds, ou pour les dissoudre, sans que pour cela ils aient le droit de s'étendre indéfiniment.

De plus, pour acquérir la capacité juridique, associations et congrégations devraient être autorisées par une loi distincte de celle qui leur aurait accordé l'existence.

L'auteur passe ensuite à l'étude des lois existantes. Il constate que les congrégations non autorisées n'ont aucune existence légale ni aucune capacité juridique, et ne subsistent que par la tolérance de l'État. La loi du 3 février 1790 et les décrets d'août 1792, il est vrai, ne leur sont plus applicables. Mais il reste la loi du 18 germinal an X, celle du 3 messidor an XII, et les articles 291 et suivants du Code pénal, avec la loi du 10 avril 1834 qui en est le complément. Enfin la loi du 24 mai 1825 s'applique encore, mais uniquement aux congrégations religieuses de femmes.

Dans un dernier chapitre consacré à l'application des lois, l'auteur affirme le droit de haute police de l'État, droit en vertu duquel l'État peut dissoudre les congrégations, alors qu'aucune loi pénale ne réprime le fait de l'existence illégale d'une association. Mais quelle procédure suivra-t-on? Un décret doit prononcer la dissolution, si celle-ci doit atteindre l'ordre tout entier. S'il s'agit d'une communauté isolée (pourquoi laisser subsister la congrégation à laquelle elle appartient?), il suffit d'un arrêté préfectoral; — et l'auteur cite à ce propos de nombreux précédents historiques, et il termine par l'énumération des conséquences de l'application des décrets du 29 mars 1880 et l'appréciation de la valeur juridique des moyens de résistance aux décrets de dissolution.

L'œuvre que nous analysons est une œuvre sérieuse et digne, écrite sans passion ni parti pris. C'est un jurisconsulte qui parle le langage sévère du droit. On peut ne pas partager ses idées; mais il faut le combattre, si l'on veut avoir raison de ses théories.

Ce livre ne saurait passer inaperçu, et nous en recommandons hardiment la lecture à tout homme soucieux des intérêts et de l'avenir de notre pays. L'heure qui sonne est grosse de périls, on ne saurait se le dissimuler, à quelque opinion qu'on appartienne, et l'indifférence ici serait trop imprudente pour ne pas être coupable.

De l'état actuel des relations internationales avec les États-Unis, en matière de marques de commerce, par ÉDOUARD CLUNET, avocat à la cour d'appel de Paris, membre de la commission permanente de la propriété industrielle, suivi des opinions de MM. KELLY, *counsellor at law* de New-York; HUARD, POUILLET, avocats à la cour de Paris; CH. LYON-CAEN, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris. Marchal, Billard et Cie, 1880.

L'auteur, dans une étude très bien faite, recherche quelle peut être la situation actuelle des Français aux États-Unis et des Américains en France, par suite de la déclaration d'*inconstitutionnalité* des lois fédérales sur les marques de commerce. Un arrêt de la cour suprême des États-Unis, rendu le 18 novembre 1879, a déclaré que les lois fédérales du 8 juillet 1870 et 14 août 1876 sur les marques de commerce et de fabrique étaient inconstitutionnelles : 1° parce que la matière dont s'occupent ces lois rentre dans la compétence des législatures de chaque État et n'est pas comprise dans les dispositions de la Constitution qui permet au pouvoir fédéral de légiférer en faveur des auteurs ou inventeurs, de leurs écrits ou de leurs découvertes; 2° parce que la clause III de la section VIII de la Constitution, qui dispose que le Congrès a le pouvoir de *régler le commerce avec les nations étrangères*, ne donne pas au Congrès un droit de contrôle sur toute propriété commerciale; 3° parce que la loi en question n'atteint pas seulement les faits accomplis entre les citoyens de deux États de l'Union ou de deux États étrangers, mais même ceux intervenus entre deux citoyens de même État : ce qui constitue un excès de pouvoir constitutionnel du Congrès.

Cette décision a une extrême gravité, si l'on songe que le commerce étranger a dû compter qu'il trouverait dans cette loi, en vigueur depuis huit ans, toutes les garanties qu'avaient eu pour but de consacrer les différents traités diplomatiques conclus avec l'Union américaine. Le commerce européen sera-t-il désormais à la merci des contrefacteurs américains? et spécialement le traité de 1869 entre les États-Unis et la France pour la garantie de la propriété des marques de fabrique n'est-il pas virtuellement abrogé? Y a-t-il encore pour elles, soit aux États-Unis, soit en France, une protection légale? Telles sont les questions que

se pose M. Clunet. Selon lui, le traité de 1869 se suffit à lui-même et protège efficacement encore nos nationaux aux États-Unis. Si vous le supposez sans valeur à l'avenir, les propriétaires français de marques de commerce n'en seront pas moins protégés en Amérique par les cours d'équité, et le droit des Américains en France ne sera pas non plus atteint.

Cri d'un honnête homme, qui se croit fondé en droit naturel et divin à répudier sa femme, suivi d'un *Projet de loi sur le divorce*, par UN MAGISTRAT FRANÇAIS du XVIII[e] siècle (1769), avec une préface d'ALFRED NAQUET, député de Vaucluse. Marescq.

Le vent est décidément aux réformes, et la question du divorce est plus que jamais à l'ordre du jour. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'on ait songé à rééditer cet ouvrage publié en Angleterre, en 1769, par un magistrat français. Marié à une femme dépravée, à bout de patience et, comme il le dit lui-même, après deux ans d'une philosophie plus que stoïque, il se décida à la renvoyer dans sa famille, et consacra son temps et ses loisirs à l'éducation de son enfant. Le voilà seul désormais, imposant silence à ses sens, et se posant ce redoutable problème : « Quels sont, dans la société, les droits du mari d'une femme dégradée? Le lien qui l'unissait à elle peut-il, doit-il être indissoluble? » Histoire, théologie, philosophie, il met tout en œuvre pour établir que le divorce n'est pas contraire à la tradition, qu'il peut s'allier avec la religion, que lui seul peut rendre aux mœurs une pureté sans laquelle il n'est point de tranquillité pour les familles, pour la société point de bonheur, et qu'enfin il est nécessaire aux intérêts de l'État, si l'on veut obvier aux inconvénients du célibat religieux qui constitue pour le catholicisme une véritable infériorité numérique sur les autres religions. Et il termine par un *Essai sur la manière de régir le divorce* en vingt-cinq articles, auxquels nous renvoyons.

M[me] la comtesse de *** a relevé le gant et réclame à son tour le divorce au nom du sexe faible.

Dites-moi, je vous prie, si la Providence n'est point aveugle en ses décrets! Puisque comtesse et magistrat sont si bien d'accord, que ne les a-t-elle faits se rencontrer et s'unir! Qui sait? Peut-être, au lieu d'une thèse sur le divorce, en eussions-nous eu sur l'indissolubilité nécessaire du lien matrimonial?

Concordance des résolutions du Congrès de la propriété artistique, tenu à Paris en 1878, avec les dispositions déjà admises sur la matière dans : 1° les congrès internationaux; 2° les traités internationaux conclus par la France; 3° les lois positives des principaux pays, par ÉDOUARD CLUNET, avocat à la cour de Paris, rédacteur en chef du *Journal du droit international privé*, secrétaire du congrès. Imprimerie nationale.

Comme le dit M. Clunet dans une excellente introduction, l'œuvre du congrès a eu pour but de fixer les règles de droit qu'il convenait d'adopter en faveur des artistes, et de chercher les voies et moyens pour donner à ces règles une sanction positive, en amenant les États à adopter une législation uniforme en matière de propriété artistique. Elle a pensé qu'il convenait de faire une loi nationale sur la matière et de négocier un concordat avec un ou plusieurs États qui deviendrait le type de la législation uniforme vers laquelle doivent tendre les efforts de tous. Elle a préparé un projet en vingt articles, sous chacun desquels M. Clunet a placé le résumé impartial et méthodique des documents et des dispositions existant sur le même objet dans les résolutions des congrès internationaux précédents, dans les traités internationaux et dans les lois nationales des principaux pays. L'auteur a rendu ainsi de réels services et facilité la tâche du législateur. On sait au surplus qu'un projet de loi sur la propriété artistique a été présenté par M. Jules Ferry, le 24 juillet 1879, au nom du président de la République, projet en huit articles qui donnera lieu sans doute à une discussion intéressante au courant de laquelle nous tiendrons nos lecteurs.

L'Éducation correctionnelle en Angleterre, aux États-Unis et en France, par R. LAJOYE, avocat à la cour d'appel. Pedone-Laureil, 1880.

Ce petit livre s'adresse aux hommes du monde, plus encore qu'aux criminalistes et aux jurisconsultes. Il y est question de ces petits vagabonds, fils d'ouvriers insouciants, qui courent les rues jusqu'au jour où la maison de correction s'ouvre devant eux, mille fois plus à plaindre que les orphelins et les enfants abandonnés : ceux-là, du moins, l'Assistance publique les recueille et les fait élever. Il faut les protéger contre la précocité du vice en fondant à côté des maisons d'éducation correctionnelle des *écoles industrielles*, comme cela se fait en Angleterre et aux États-Unis, — comme M. Bonjean, juge au tribunal de la Seine, vient lui-même de le faire, par la formation d'une *Société générale de protection pour l'enfance abandonnée ou coupable*.

Un chapitre est consacré à l'examen du projet de modifications au Code pénal élaboré par la commission d'enquête nommée le 25 mars 1872; un autre, à l'étude comparée de l'éducation correctionnelle en France et à l'étranger; un dernier enfin, aux réformes nécessaires en France. Cette étude est l'œuvre d'un homme de bien qui consacre une partie de son temps à la protection de l'enfance.

Code annoté des faillites et banqueroutes, résumé méthodique et analytique de doctrine et de jurisprudence, suivi d'une table alphabétique des matières, par RODOLPHE ROUSSEAU, avocat à la cour d'appel de Paris, et HENRY DEFERT, avocat au conseil d'État et à la cour de cassation. Paris, Arthur Rousseau.

Le titre de l'ouvrage de MM. Rousseau et Defert en indique la portée exacte et l'utilité pratique. Il vient remplir une lacune en une matière si vaste et si compliquée. La méthode suivie par les auteurs est excellente, et les recherches ne coûteront plus désormais de longs efforts. Grâce à une table alphabétique fort bien conçue, on trouvera sans peine la solution des questions qu'on aura à examiner, guidé aussi par une table des articles et des divisions du Code de commerce qui précède le traité lui-même. Les auteurs ont analysé sous chaque article du Code les controverses de la doctrine et les décisions de la jurisprudence, reproduisant même *in extenso* les arrêts ou jugements qu'ils estiment de quelque importance. Cet ouvrage a sa place marquée dans la

bibliothèque de tous les jurisconsultes et des hommes d'affaires.

Manuel pratique des tribunaux de commerce, à l'usage des magistrats, des justiciables, des officiers ministériels et des divers auxiliaires de la juridiction commerciale, par E. Camberlin, secrétaire de la présidence du tribunal de commerce de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, avec la collaboration de Rodolphe Rousseau, avocat à la cour de Paris, et Paul Camberlin, secrétaire adjoint de la présidence du tribunal de commerce de Paris. Marescq, 20, rue Soufflot.

Encore un de ces livres essentiellement pratiques, appelés à rendre de réels services aux hommes d'affaires. Un aperçu des matières qu'il renferme le prouve suffisamment. Après un historique court et substantiel des tribunaux de commerce et de leur organisation (mode d'élection), fonctionnement et prérogatives, les auteurs passent en revue leurs attributions et leur compétence, la procédure à suivre devant la juridiction commerciale. Une troisième partie est consacrée aux bourses de commerce, agents de change, etc. Puis viennent les faillites et les conseils de prud'hommes. Enfin l'ouvrage se termine par un formulaire général commenté et annoté.

Paillet ou l'Avocat, conseils d'un ancien aux stagiaires sur l'exercice de la profession d'avocat, par Félix Liouville, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, publiés par Albert Liouville, avocat, docteur en droit. Marchal, Billard et C[ie].

L'illustre avocat Paillet a dit un jour de l'auteur de cet opuscule : « Voilà le plaisir de plaider qui passe. » Ainsi s'explique la publication de ce volume où M. de Liouville a voulu donner à ses jeunes confrères un exemple et des conseils dont ils profiteront à coup sûr, s'ils le lisent comme il a été écrit. C'est un guide à la fois sûr et affectueux qui s'offre à la jeunesse, un résumé des traditions d'honneur et de devoir, dont le barreau n'a qu'à s'inspirer pour former des hommes comme Paillet et Liouville. F. W.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

Histoire de l'éducation et de l'instruction, par par le D[r] Frédéric Dittes, directeur du Pædagogium, à Vienne; traduit de l'allemand par Auguste Redolfi. 1 vol. in-8°. Paris, A. Drouin, 1880.

M. Redolfi ne connaît qu'imparfaitement notre langue, et il eût été sage à lui de confier à quelqu'un de nos professeurs le soin de lire son manuscrit avant de le livrer à l'impression. De signaler pourtant les points faibles de son travail, il n'est pas nécessaire; c'est bien plutôt l'ouvrage original que nous devons juger à travers la traduction qu'il nous en donne que sa traduction elle-même.

L'*Histoire de l'éducation et de l'instruction*, dont il a voulu permettre la lecture au public français, a été, paraît-il, accueillie avec une grande faveur dans toute l'Allemagne; publié en 1871, ce traité en est aujourd'hui à sa sixième édition. Nous avouons ne pas comprendre le succès, si succès il y a, d'une telle étude. Ce n'est pas qu'elle soit complètement dépourvue d'intérêt, nous ne disons pas cela ; mais c'est que nous croyons bien qu'il a dû s'écrire chez nos voisins, quant à l'histoire des différents systèmes ou plans d'éducation et quant à celle des différentes méthodes d'enseignement, des ouvrages autrement dignes de commander l'attention. Et puisqu'il ne saurait nous être défendu de parler de ce qui s'est fait en notre pays, combien de rapports et de mémoires qui, rédigés par tel ou tel de nos universitaires, après une visite dans le palais de quelque exposition internationale, au retour d'une mission accomplie sur l'ordre de l'un de nos ministres de l'instruction publique, l'emportent, et de beaucoup, sur l'histoire écrite par le directeur du Pædagogium de Vienne! Les travaux que nous visons n'ont pour objet qu'une étude comparée des programmes et livres d'enseignement composés de notre temps, des moyens mis en pratique ici et là à notre époque, pour développer les forces physiques et les facultés intellectuelles de l'enfant à l'école, du jeune homme au gymnase ou au lycée, mais parce que la plupart sont précédés d'un tableau dans lequel sont exposés à grands traits et dans leurs lignes principales les systèmes préconisés par tous ceux qui, penseurs, érudits, hommes d'État, ont eu souci de répandre l'instruction, de rendre l'éducation efficace et féconde; ils sont comme des histoires excellemment faites des progrès poursuivis et réalisés dans la suite des temps. Nous mentionnons ces rapports, ces mémoires; mais il est encore des ouvrages spéciaux, dus à la plume d'écrivains fort compétents, qui sont très supérieurs à cette histoire allemande.

M. Dittes nous parle de l'instruction dans l'antiquité, chez les peuples orientaux d'abord, ensuite chez les peuples *classiques*. A l'examen de la valeur et de la portée de l'enseignement donné par les Chinois, les Indiens, les Perses, les Juifs, les Grecs et les Romains, il consacre plus de cent pages, un tiers de son volume; c'est trop, beaucoup trop. De la deuxième partie, la moitié est à demi inutile, l'autre vaut mieux, mais elle est bien faible encore. Les jugements portés sur les conseils donnés par Luther, Mélanchthon, Sturm, par Bacon, Coménius et Locke, méritent certainement d'être ratifiés; on ne peut dire que l'*Émile* de Rousseau soit critiqué trop sévèrement, et pour les méthodes de Pestalozzi et de Frœbel, elles sont estimées, ce nous semble, à leur juste valeur. Que voulons-nous donc reprocher au traité de M. Dittes? une mauvaise distribution du sujet, un style diffus? Oui, mais autre chose encore : toutes

les analyses sont incomplètes, et les vues synthétiques font absolument défaut; les appréciations faites ne sont ni assez précises, ni assez concises, et aucune idée générale n'en saurait être dégagée.

Cette traduction ne nous manquait pas. Pourront seuls la lire avec quelque profit ceux de nos instituteurs primaires qui appartiennent à l'enseignement libre et qui n'ont pas suivi les cours de pédagogie professés dans les écoles normales. F. G.

De la certitude et des formes modernes du scepticisme, par L. Robert, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. 1 vol. in-12. Paris, Ernest Thorin, 1880.

Les professeurs qui enseignent l'éclectisme cousinien auraient-ils adopté une nouvelle tactique et ce livre serait-il écrit pour engager le combat? Longtemps dans l'Université on a affecté le plus grand dédain pour la doctrine néo-kantienne; il semblait qu'on eût organisé contre elle la conjuration du silence; on voulait bien connaître du positivisme, mais non du criticisme; on discutait Auguste Comte, mais pour M. Renouvier on ne le nommait même pas. Depuis tantôt dix ans, toutefois, de jeunes professeurs ont commencé à s'affranchir des liens dont leurs maîtres de l'École normale s'étaient efforcés de les enlacer; ils se sont refusés à être comme les ministres d'une petite Église, à limiter leur tâche au simple exposé de dogmes fixés une fois pour toutes; ils ont étudié la philosophie anglaise et ils se sont aperçus que, dans leur propre pays, M. Renouvier, M. Pillon se faisaient les professeurs d'une doctrine qui, pour participer de celle de Hume, de celle de Kant, n'en était pas moins très originale. Ils sont demeurés indépendants, c'est leur mérite, et pensant par eux-mêmes, après avoir été incités à penser par l'étude des maîtres de l'associationisme, ils ont publié des ouvrages qui font que la France peut déjà disputer à l'Angleterre l'influence très légitime qu'elle exerce depuis que l'Allemagne a cessé de spéculer pour le monde civilisé. Ces jeunes professeurs, — on sait leurs noms, — sont déjà relativement assez nombreux; empêcher qu'ils ne fassent des recrues, c'est le secret désir, la secrète volonté de ceux qui tiennent encore pour la philosophie dite du *bon sens;* parce qu'ils craignent de perdre toute autorité, ou bien parce qu'ils croient sincèrement que leur éclectisme est la seule philosophie, sinon rationnelle, du moins raisonnable. Pour ces deux raisons-là, sans doute, leur vieille tactique du silence n'était pas excellente, puisque certains des élèves de l'École normale, et des meilleurs, sont devenus transfuges et ont passé à l'ennemi. L'ennemi, c'est le criticisme; qu'il soit appelé scepticisme et qu'il soit combattu.

Nous n'oserions affirmer qu'une telle résolution fût réellement prise par les vétérans du professorat universitaire; nous ne pouvons que constater un fait: M. Robert, plus hardi que M. Desdouits, qui n'a donné que contre Kant, commence vraiment la lutte, donnant, lui, contre Hume d'abord, puis contre M. Renouvier.

Son ouvrage, il l'a divisé en trois parties; dans la première, il traite de la certitude en général, du scepticisme et de la critique; dans la deuxième, il dit quelles sont les différentes sortes de certitude; dans la troisième, après avoir parlé du criterium et du fondement de la certitude, il discute ce qu'il appelle les scepticismes partiels.

« Nous nommons états logiques — ainsi débute le premier chapitre — les dispositions diverses de l'intelligence, quand elle essaye de se mettre en rapport avec la vérité. Notre esprit, lorsqu'il opère en vue de posséder le vrai, passe ordinairement par les phases suivantes : foi naturelle, erreur, doute, réflexion. » L'intelligence qui *se met en rapport* avec la vérité, l'esprit qui opère en vue de *posséder le vrai,* ce sont là des propositions qui laissent entendre parfaitement, dès les premières lignes du livre, la pensée du professeur; deux cents pages plus loin, au chapitre XVI, il se refusera à admettre la maxime de Protagaras reproduite par Grote, il rejettera la théorie du phénoménisme, celle de la relativité de la connaissance; son affirmation première expliquera ses négations dans la suite; ce n'est pas qu'il ait raison d'affirmer la vérité comme étant en dehors de nous. Suivant lui, il est quatre états logiques : la foi naturelle, l'erreur, le doute, la réflexion; au début et au terme de la série, il y a certitude presque toujours, conjecture quelquefois. Chacune des phases par lesquelles passe l'esprit est décrite. « La connaissance, à ses débuts, a un caractère tout spontané. Notre esprit, *fait pour la vérité,* s'y porte par une sorte d'instinct. L'œil de l'intelligence atteint son objet dès qu'il s'ouvre à la lumière.... Notions primitives sur les corps, sur l'âme, sur Dieu, sur les rapports de quantité.... tout cela nous est fourni par les premières opérations des sens, de la conscience, de la raison, de la mémoire.... On voit, on croit, on sait, le tout sans hésitation.... *Et il fallait qu'il en fût ainsi.... La Providence a bien fait les choses.* » Elle ne les a bien faites qu'en partie pourtant, car l'homme qui pensait savoir est sujet à l'erreur. « Les causes d'erreur *agissent* antérieurement à toute entreprise philosophique; — nous ne comprenons pas ce que l'auteur a voulu dire par là; — l'homme s'égare parce qu'il est à la fois imparfait et perfectible; — cette explication aurait besoin elle-même d'être expliquée; — *un être parfait, comme Dieu, ne peut se tromper; — un être incapable de progrès, comme l'animal, a l'infaillibilité de l'instinct.* »

Passons à la définition qui est donnée de la certitude. « La certitude est le jugement vrai en lui-même et accompagné d'une *sécurité* complète. » Pourquoi n'avoir pas proposé une de celles qui sont données dans les manuels d'écoliers? Elles valent mieux, à coup sûr. M. Robert commente la formule qu'il a offerte à l'intelligence du lecteur, puis s'efforce d'établir que la philosophie n'est pas la coupable que l'on croit; elle n'enfante pas le doute, et elle confirme les notions primitives acquises par l'intelligence, alors qu'elle se trouvait posséder la foi naturelle.

Il est des conditions intellectuelles et morales de la certitude; M. Robert les détermine, et parlant de méthode en général, il discute occasionnellement — nous dirons discuter, faute d'autre mot, — celle que M. H. Spencer a préconisée dans son livre des *Premiers principes.* Ce chapitre est à lire, ainsi que les chapitres XI, XII, XV, dans lesquels se trouvent comme analysées les principales propositions de Hume et de M. Renouvier.

La deuxième partie est toute dogmatique; de la perception extérieure et de la connaissance des corps, de la conscience et de la connaissance de l'âme, de la raison et de la connaissance de Dieu, de la connaissance des choses générales, lois, genres, fins.... et de

l'autorité comme principe de certitude, tels sont les divers objets de l'étude poursuivie. Sur quelques théories récentes de la perception extérieure et sur les qualités sensibles, purs états de conscience, une trentaine de pages (214-246) qui peuvent offrir un certain intérêt, un intérêt très relatif; mais l'ouvrage est si peu original à considérer les affirmations qu'il enferme, qu'y trouver par endroits quelques phrases consacrées à l'examen de telle ou telle thèse différente de celle de Reid et de Cousin, cela tente la curiosité.

Ce n'est pas, certes, le livre de M. Robert qui fera revenir nos jeunes indépendants dans le giron de l'église cousinienne. F. G.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Traité de chimie générale, par PAUL SCHUTZENBERGER, professeur au Collège de France. Tome II. In-8° de 620 pages, avec nombreuses figures dans le texte. Paris, Hachette, 1880.

Le second volume de la Chimie générale a suivi de près le premier; cette rapidité d'exécution nous porte à croire que la rédaction de l'ouvrage entier est très avancée et que nous ne tarderons pas à posséder un traité complet de chimie qui manque en France depuis longtemps. Celui de MM. Pelouze et Fremy, qui avait fait assez bonne figure après ceux de Thénard et de Berzelius, a rapidement vieilli.

Ce volume est consacré aux combinaisons des métalloïdes entre eux; les théories générales exposées dans le premier volume et particulièrement la théorie thermo-chimique y sont appliquées à la formation et à la destruction de chaque composé, mais la spéculation pure n'y tient pas de place. On y trouve la science technique que l'on s'attend à y rencontrer et, pour ce motif même, nous ne pouvons guère en faire de compte rendu détaillé. Nous mentionnerons seulement dans ce livre, que les chimistes se délecteront à lire, quelques chapitres nouveaux : celui de l'eau oxygénée qui est très développé et dans lequel sont exposées en grand détail les précautions à prendre pour préparer ce corps qui paraît appelé en ce moment à beaucoup d'avenir; celui des combinaisons de l'hydrogène et du carbone dérivées de l'acétylène, le seul carbure d'hydrogène que l'on sache préparer par l'union directe du carbone et de l'hydrogène, au moyen de l'arc électrique et autrement. On en déduit facilement quelques composés dont la destruction en engendre une infinité d'autres, de sorte que ce gaz apparaît comme la base de toute la chimie organique. Un autre chapitre neuf et intéressant est celui qui est consacré à la description des appareils qui servent dans les laboratoires et dans l'industrie à produire des températures très élevées, et spécialement ceux de MM. Deville, Schlœsing, Perrot, etc.

Élevage des animaux de basse-cour, par E. LEMOINE. 1 vol. in-12 de 146 pages, avec dessins par ALLONGÉ, gravés par BISSON. Paris, G. Masson, 1880.

M. Lemoine a fondé, à Crosne (Seine-et-Oise), un grand établissement pour l'élevage des animaux de basse-cour qui est une des curiosités des environs de Paris, et, pour les éleveurs, une école de premier ordre. Il consigne les principaux résultats de son expérience dans ce petit livre qui devient indispensable non seulement aux producteurs en grand, mais à tout bourgeois qui veut avoir des oiseaux de basse-cour ou des lapins dans sa maison de campagne. Ce qui nous a le plus frappé en le parcourant, ce sont les progrès accomplis dans l'hygiène et dans la thérapeutique de ces animaux, lesquelles ne tarderont pas à devenir tout à fait semblables à l'hygiène et à la thérapeutique humaine. M. Lemoine insiste surtout sur les dispositifs qui lui permettent d'assurer toujours à ses élèves de l'eau propre et les empêcher de la salir. C'est par l'eau, dit-il, que se propagent la plupart des maladies.

SCIENCES MÉDICALES

L'Année médicale, 2e année, 1879. Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales, publié sous la direction du docteur BOURNEVILLE; in-12°, 396 pages. Plon, Delahaye, 1880.

Les revues annuelles sont à la mode. L'*Année scientifique*, l'*Année géographique*, l'*Année politique* comptent déjà un nombre de volumes assez considérable; ce n'est que pour la seconde fois que paraît l'*Année médicale*, mais tout paraît présager à cette *Année*-là le succès de ses devancières. Le sous-titre de cette publication suffit d'ailleurs à la faire bien venir : Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales. Les plus importants travaux relatifs aux choses de la médecine, anatomie, physiologie, pathologie, thérapeutique, hygiène, y sont exposés à grands traits, et, grâce à une table analytique des matières parfaitement rédigée, les praticiens y trouveront des renseignements très utiles. D'autre part, les dimensions restreintes de l'ouvrage permettent de repasser en quelques heures les choses essentielles qui ont vu le jour dans le courant de l'année.

Enfin l'*Année médicale* doit réussir encore pour la raison qu'elle ne s'adresse pas uniquement à des

médecins; comme l'*Année scientifique*, comme l'*Année géographique*, comme l'*Année politique*, elle est accessible à beaucoup de gens qui ne sont ni savants, ni géographes, ni politiciens. Et, comme le public s'intéresse manifestement à la médecine, beaucoup plus qu'à toute autre science, — ce dont il est excusable, — l'*Année médicale* ne manquera pas de lecteurs. Les hypocondriaques y trouveront de quoi satisfaire leurs goûts.

Nous ne saurions mieux terminer qu'en félicitant le directeur de la publication, M. le docteur Bourneville, du choix de ses collaborateurs, tous médecins, chirurgiens ou internes des hôpitaux.

Traité élémentaire de physiologie, comprenant les principales notions de la physiologie comparée, par J. Béclard, 7e édition, entièrement refondue, avec 325 figures intercalées dans le texte. 1re partie: *Fonctions de nutrition*. Asselin, 1880.

La 7e édition du traité de physiologie de Béclard devrait s'appeler 1re édition du « Nouveau traité de physiologie », car on n'y reconnaît plus du tout l'ouvrage primitif, et c'est à peine s'il subsiste quelques pages de l'édition précédente. Le plan seul du livre a été conservé.

Il paraît également un peu étrange que ce traité soit qualifié d' « élémentaire ». Sans doute, c'est là un livre d'enseignement; mais quelle science est donc la physiologie, s'il faut consacrer 800 pages de grand in-8° à la première partie d'un traité élémentaire?

Un pareil ouvrage ne s'analyse pas. C'est la rédaction du cours de physiologie dont M. Béclard est chargé à la Faculté de médecine. Par conséquent, toutes les parties de la physiologie y sont étudiées sans préférence; et cela n'empêche pas que ce traité *élémentaire* ne soit un livre de haut enseignement. La critique n'y manque pas et l'auteur a su négliger une foule de matériaux inutiles, beaucoup plus propres à obscurcir qu'à éclairer la science. Or, dans le traité de physiologie de Longet, qui, avant la publication de cette nouvelle édition de la physiologie de Béclard, était le seul ouvrage complet présenté sous la forme classique, des documents de toute valeur et de toute provenance, encombrants par leur nombre, en rendaient parfois la compréhension difficile. Depuis Longet, la physiologie a marché à grands pas; ce qu'on a écrit est incommensurable. Aussi M. Béclard, tout en ajoutant considérablement à son œuvre, a-t-il cru devoir éloigner le superflu. Son traité de physiologie classique sera donc aussi complet qu'aucun des précédents, et il a de plus cette clarté, qui est la qualité maîtresse des ouvrages d'enseignement.

Manuel de pathologie interne, par G. Dieulafoy, petit in-12, 516 pages. Tome I. Masson, éditeur. 1880.

Tous les quatre ou cinq ans environ paraît un manuel de pathologie, mis au courant de la science, et presque toujours rédigé sous la même forme et dans des dimensions invariables. Ces manuels présentent les avantages et les inconvénients de tous les petits livres de leur espèce, c'est-à-dire que, sous un volume restreint, ils renferment beaucoup de choses, — ils n'ont même d'autre but que de résumer tout, — mais, parmi tant de choses, il en est forcément qui sont singulièrement écourtées; les faits succèdent aux faits, entassés parfois, sans les traits d'union indispensables qu'une explication détaillée nécessite, de telle sorte que l'immense quantité de matériaux que les auteurs de ces ouvrages réduisent ainsi à leur plus simple expression ne s'adresse guère qu'à la mémoire des jeunes gens. A ce titre même on doit considérer que les manuels doivent profiter à ceux qui savent déjà beaucoup plus qu'à ceux qui apprennent. Ce sont des répertoires, des compendiums auxquels on ajoute périodiquement tous les sujets de plus grande actualité; et, comme la succession des découvertes scientifiques, en médecine surtout, est loin de s'accomplir dans un ordre prévu, comme au contraire le hasard y préside bien souvent, il s'ensuit que telle question qui hier n'avait pas d'importance en acquerra une considérable demain. L'exposition des faits est dès lors modifiée de fond en comble; il ne suffit pas d'ajouter à une édition précédente, c'est un plan nouveau qu'il faut adopter; et voilà pourquoi l'on préfère des manuels neufs aux rééditions et aux remaniements des manuels anciens.

Le manuel de pathologie de M. Dieulafoy est appelé à remplacer très avantageusement ceux qui l'ont précédé; non pas que ceux-ci manquassent des qualités qui font le succès de ces petits ouvrages, mais tout simplement parce que celui-là est de son temps, et qu'en outre il est signé d'un nom qui le recommande. Le tome Ier seul a paru; et, comme avec des ressources si restreintes il n'y a point de place à gaspiller, l'auteur débute, sans préambule, sans avant-propos, sans introduction, sans préface, par le rhume de cerveau. Il décrit successivement les maladies d'appareils, — appareil respiratoire, appareil circulatoire et système nerveux, — attribuant à chacun de ces trois grands chapitres des proportions à peu près égales. Peut-être insiste-t-il avec une prédilection paternelle sur certaines parties de l'histoire des pleurésies. Mais il n'y a là rien que de très naturel, étant données l'importance du sujet et la compétence toute spéciale de M. Dieulafoy.

Dans le chapitre qui traite des maladies du système nerveux, un paragraphe est consacré à la question des localisations cérébrales. Beaucoup de lecteurs seront assurément surpris d'y voir « la doctrine » un peu malmenée; et certains d'entre eux pourront se demander comment il se fait que, l'auteur ayant à faire seulement un exposé impartial de l'état de cette question, c'est-à-dire devant équitablement plaider le pour et le contre, a précisément négligé les témoignages les plus précieux, celui de Franck et Pitres en physiologie, et celui de Nothnagel, en clinique. Mais ce sont là des choses de détail; le livre pour cela n'en vaut pas moins et n'en sera pas moins profitable à tous.

Traité d'anatomie dentaire humaine et comparée, par Ch. Tomes, membre de la Société royale, traduit et annoté par le docteur L. Cruet. 1 vol. in-8° de 436 pages avec 180 figures dans le texte. Paris, Octave Doris, 1880. — Prix: 10 fr.

Travail de bénédictin, mais non pas travail aride et sans intérêt. L'anatomie du sytème dentaire n'occupe évidemment qu'une petite place dans l'anatomie générale comparée, mais c'est une branche exceptionnelle, d'une grande importance pour la philosophie naturelle et dont l'étude répand beaucoup de lumière sur ce qui concerne les transformations séculaires des espèces animales. En étudiant le système

dentaire comparativement chez tous les animaux, on voit qu'il y a homologie parfaite entre les dents des mammifères, des oiseaux, des reptiles et des poissons, et, de plus, on apprend d'une manière évidente que les dents sont, de même que les poils, des appendices du derme. La membrane muqueuse qui tapisse le canal alimentaire se continue sans interruption avec le tégument externe au niveau des lèvres. Si l'on examine avec soin un jeune *chien de mer* (poisson de la tribu des squales), on verra qu'en dehors de la bouche la peau est garnie d'épines et ces épines s'implantent également sur cette partie du tégument externe qui pénètre dans la bouche et tapisse les mâchoires ; seulement, en ce dernier point, elles sont un peu plus volumineuses. A mesure que le chien de mer grandit, les épines qui couvrent les mâchoires prennent un développement beaucoup plus considérable que celles du dehors, et un moment vient où l'identité et la continuité de ces deux espèces de saillies deviennent moins sensibles. Cependant, si l'on suit attentivement le développement des parties, on reconnaîtra sans hésiter que les dents du requin correspondent aux dents des autres poissons, et celles-ci aux dents des reptiles et des mammifères. Sur tous les animaux les dents restent fixes dans la membrane muqueuse et n'entrent jamais en rapport avec les os. Elles ne font pas partie du squelette. Peu importe que la gangue qui leur donne la consistance soit de nature albuminoïde ou de nature calcaire : dans le premier cas, les dents ont l'apparence cornée, et dans le second, l'apparence osseuse.

La relation intime qui existe entre les dents et la peau fait concevoir les anomalies du système pileux qui, dans l'espèce humaine, accompagnent fréquemment les anomalies de la dentition ; celles par exemple que l'on observe chez les prétendus hommes-chiens.

Une des difficultés que l'on éprouve dans l'étude comparée des dents provient de l'habitude de rapporter tout à la dentition humaine. Celle-ci ne peut nullement être prise pour type, même pour type de la dentition des mammifères : les mammifères qui ont toutes les dents que le plan de leur organisation comporte ont quarante-quatre dents, l'homme ne possède point la troisième incisive ni les deux petites molaires.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les détails d'anatomie fixe qui constituent le corps de son ouvrage ; ce que nous venons de dire suffira pour donner une idée de l'intérêt qu'il présente. Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur les résultats de la comparaison des dents. des singes avec celles des diverses races d'hommes. Tous les singes de l'ancien monde ont la même formule dentaire que l'homme, mais il existe chez eux une différence entre les canines du mâle et de la femelle qui ne se retrouve pas chez l'homme, et ils ont tous les dents de sagesse très développées. On sait que, dans les races humaines supérieures, les dents de sagesse tendent à disparaître, tandis que, dans les races inférieures, elles trouvent assez de place pour se ranger avec les autres dents. Les dents de l'homme sauvage sont à peu près ce que nous considérerions comme une série de dents excessivement bien développées si nous les voyions dans la bouche d'un Européen.

D. L.

Manuel complet des maladies des voies urinaires, par le docteur Gérard Defau. Paris, Octave Doin. 1 vol. in-8°.

Il existe bien des manuels sur les maladies des organes génitaux, et cependant, chaque jour la science est en progrès sur ces questions de haute importance. Le volume que vient de publier le docteur Gérard Delfau est le plus complet en son genre. En mille pages de texte il contient et résume tous les renseignements et diagnostics des maladies vénériennes et autres. 130 figures accompagnent l'ouvrage qui, par la netteté de son style et de ses appréciations, est mis à la portée des gens du monde.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

L'Art et les Artistes au Salon de 1880, avec une introduction sur les Salons depuis leur origine, par Maurice Du Seigneur. 1 vol. in-18. Paris, Paul Ollendorf, libraire-éditeur.

Dans l'introduction de ce joli volume, l'auteur nous initie à moitié aux raisons qui l'ont décidé à faire de la critique d'art un métier dangereux, reconnaît-il, où l'on se fait des ennemis à bon marché, car, suivant un adage malicieusement inventé par lui : *La critique n'est point aisée... et les artistes sont difficiles.*

Voici ce qu'il nous dit : « Pour se mêler de faire des réflexions sur un Salon ou sur une exposition quelconque, où se trouvent non seulement des tableaux, mais encore des dessins, des pastels, des aquarelles, des gravures, des eaux-fortes, des œuvres de sculpture en ronde bosse ou en bas-relief, et enfin des projets d'architecture basés sur l'art de plusieurs siècles, sur les styles les plus divers et sur la science de la construction, pour venir parler de tout cela d'un air délibéré, il faudrait, à notre avis, avoir touché soi-même un peu à toutes ces choses, avoir vécu dans l'atmosphère de l'atelier, connaître les déceptions de la non-réussite d'une œuvre entreprise avec amour ; il faudrait connaître, sinon à fond, du moins plus que sommairement, tous les procédés contribuant à la création d'une œuvre d'art, n'être point étranger au maniement du pinceau, à celui de l'ébauchoir, de la pointe et du compas. »

Ces lignes sont presque une confession ; en effet, M. Maurice Du Seigneur l'a eue, cette éducation multiple, d'abord auprès de son père, un des statuaires les plus en renom de l'école romantique, fort érudit aussi pour tout ce qui touchait à l'histoire des arts, ensuite auprès d'un vaillant critique d'art, Théophile Thoré, qui encourageait chez lui ses tendances personnelles de peintre et de littérateur. Cependant il étudiait

aussi l'architecture, l'archéologie, découvrait dans Paris même des vestiges bien curieux du moyen âge et s'essayait à faire de l'eau-forte. Aujourd'hui, il condense toutes ses connaissances dans la critique d'art et nous l'en félicitons; il a trouvé sa voie et n'a qu'à marcher droit devant lui.

Le volume *l'Art et les Artistes au Salon de 1880* est une œuvre franche du collier, écrite avec humour et entrain; les jugements sont faits avec impartialité et les coups sont portés droit. L'auteur admet tous les styles, toutes les formes, admirant sincèrement le passé dans ce qu'il a de beau et de vrai, mais il est implacable pour les pasticheurs; il est, avant tout, avec les novateurs qui s'inspirent directement de la belle nature.

Les différentes divisions de l'ouvrage : la peinture, les dessins, la sculpture, l'architecture et la gravure, dénotent un fond d'études sérieuses de l'écrivain dans ces différentes branches de l'arbre des arts; elles forment un tout bien complet sur l'intéressante exposition de 1880.

L'introduction est vraiment remarquable; c'est le résumé très exact et fort étudié de tous les Salons depuis leur origine; les différentes phases par lesquelles a passé le génie artiste de la France sont analysées avec méthode; nous avons là, sous une forme succincte et très littéraire, la réunion de tous les travaux spéciaux disséminés dans de nombreux ouvrages peu répandus dans le public.

Le livre de M. Maurice Du Seigneur est donc, en même temps qu'un livre de critique très finement étudiée, une œuvre de lettré, d'artiste et de savant.

Le volume est édité avec soin et avec goût, les têtes de chapitre et les fleurons spéciaux sont dus à un jeune graveur d'un vrai mérite, M. Henri Toussaint.

R. P.

L'Art à Paris, par M. Tullo Massarani. 2 vol. in-8°. Henri Loones, éditeur. 1880.

Publié en Italie l'année dernière, cet ouvrage obtint un vif succès, et c'est pourquoi sans doute un éditeur français a eu l'excellente idée de le faire traduire en notre langue. Nous sommes en général trop enclins à garder une certaine indifférence pour les jugements que portent les étrangers sur notre littérature et nos arts. C'est un de nos travers. Aussi faut-il accueillir comme une bonne fortune, toutes les fois qu'elle nous est offerte, l'occasion de connaître ce que nos voisins pensent et disent sur notre compte. M. Tullo Massarani, qui avait été chargé par le gouvernement italien de présider à l'Exposition universelle de 1878 le groupe des beaux-arts, a su non seulement remplir ces délicates fonctions avec beaucoup de tact et de zèle, mais il a en outre étudié avec une très grande perspicacité et un rare savoir les œuvres présentées par chaque nation à ce solennel concours. Ce n'est donc pas uniquement l'art *de* Paris dont on trouve l'appréciation dans son livre, mais l'art de partout tel qu'il se manifeste au champ de Mars. Architecture, peinture et sculpture, voilà ce qui a attiré l'attention de l'auteur et sur quoi il a fait porter son examen. Homme d'un goût très éclectique, possédant plusieurs langues et ayant lu avec soin les critiques des divers pays, admirablement informé de tout ce qui se fait et s'imprime chez nous, M. Tullo Massarini juge les choses avec la liberté d'esprit d'un philosophe et d'un amateur érudit. Son respect pour les chefs-d'œuvre des maîtres ne le conduit pas au dédain des tentatives nouvelles, et il sait fort bien suivre d'un œil exercé les développements naturels que prennent les arts sous les multiples influences contemporaines. Dans son ouvrage, nulle trace de déclamations pédantes soit pour regretter ce qui n'est plus, soit pour admirer ce qui est; mais une analyse précise, claire, parfaitement raisonnée des choses décrites. C'est de la critique sérieuse, simple, point dogmatique et extrêmement déliée. Peut-être trouvera-t-on que les vues nouvelles, les aperçus ingénieux manquent. A vouloir trop de ménagements discrets, on perd parfois son originalité. On est tenté de trouver que M. Tullo Massarani est bien savant et qu'il a mis trop de conscience à peser le pour et le contre.

L'ordre qu'il a suivi pour ses critiques successives de l'architecture, de la sculpture et de la peinture chez les diverses nations est l'ordre ethnographique. En architecture surtout, l'auteur paraît avoir une compétence spéciale et il est curieux, par exemple, de comparer les réflexions que lui inspirent les palais du champ de Mars et du Trocadéro avec celles que Viollet-le-Duc a émises sur le même sujet dans les remarquables articles publiés par le journal *l'Art*. Une érudition technique extraordinaire s'y reconnaît à tout instant. En sculpture et en peinture, M. Massarini, tout en montrant la vaste érudition d'un amateur nourri aux sources profondes de l'histoire de l'art, n'a pas la même autorité de praticien et ne quitte pas assez le domaine des généralités. Pour ce qui concerne les origines de l'art français, il attribue, ainsi qu'il fallait s'y attendre, une grande importance à l'action italienne de la fin du XVe siècle. Quant à nos peintres modernes, il les juge avec une certaine réserve, mettant la balance égale entre Ingres et Delacroix, et s'exprimant toujours avec la plus grande circonspection. Il n'aime pas M. Cabanel, dont la manière, dit-il, est « si fourbie, si ajustée, si irréprochable, qu'on ne sait par où l'attaquer». Il se garde pourtant de tout reproche un peu vif et direct à l'égard d'un homme qu'il a dû rencontrer souvent dans les commissions en 1878, et dont il a probablement serré la main. Ainsi, pour les autres. Une bienveillance souriante, délicate, fine, mais qui ne va pas pourtant sans quelques sous-entendus épigrammatiques, circule dans toutes les pages de *l'Art à Paris*. L'auteur, on le sent, n'a pas toujours voulu dire sa pensée entière. Son livre n'en est pas moins l'un des mieux faits, des plus complets et des plus instructifs qu'ait suscités l'Exposition de 1878; il survivra certainement à l'intérêt d'actualité, car il offre un tableau d'ensemble du mouvement artistique qui s'est opéré dans le monde depuis deux siècles.

V. CH.

Jean Le Prince et son Œuvre, suivi de nombreux documents inédits, par Jules Hédou. Portrait à l'eau-forte par A. Gilbert. 1 vol. in-4° de 330 pages. Paris, Société de l'histoire de l'art français (Baur et Rapilly, 1879). — Prix : 20 fr.

L'auteur de cette monographie a bien raison; c'était en effet un singulier original que ce Jean Le Prince.

Que l'on se figure un homme « qui, tout jeune, va carrément trouver le gouverneur de sa province, lui demande sa protection et l'obtient; puis, à peine adolescent, épouse une femme presque vieille, rompt

peu de temps après avec elle, s'enfuit à l'étranger, est pris par les corsaires, qu'il charme avec son violon, explore la Russie d'un bout à l'autre, est présenté au czar et choyé à Saint-Pétersbourg, revient en France, est nommé académicien, séduit Diderot, invente un procédé de gravure dont il tire des effets ravissants et qu'il ne trouve pas à vendre, gagne beaucoup d'argent, dépense sans compter, achète une maison de campagne dans laquelle il doit bientôt mourir, et finalement lègue, pour tout héritage à une jeune nièce qui l'a soigné, une assez jolie collection de créanciers. »

Amusante comme un roman, exacte comme un travail historique, telle est en peu de mots cette notice fort étendue, consacrée au petit-fils d'un Rouennais, puisque le grand-père de Jean Le Prince fut baptisé le 29 novembre 1648 dans cette église Sainte-Croix-Saint-Ouen, détruite depuis longtemps et dont la façade a été gravée dans le *Rouen disparu*.

Après cette notice, ce très intéressant volume renferme un catalogue des *pièces gravées* par Jean Le Prince, catalogue dans lequel chaque planche est décrite avec ce soin qui caractérise les précédentes publications du même auteur.

Le procédé de *gravure au lavis* employé par Le Prince a donné, en effet, d'excellents résultats. Son seul inconvénient est de se refuser à un grand tirage. Les bonnes épreuves, peu nombreuses, sont amusantes comme des dessins originaux, et la valeur de ces états exceptionnels est incontestable. Malheureusement, au point de vue commercial, son application n'est pas sans difficultés. Mais il importe peu; à une époque comme la nôtre, où les bibliophiles amateurs sont toujours disposés à encourager les publications de luxe, il serait désirable de voir un éditeur tenter une publication illustrée par ce procédé.

Il nous souvient d'avoir feuilleté un jour les cartons renfermant l'œuvre de Le Prince, — car M. Jules Hédou possède une remarquable collection d'estampes, et très souvent, sauf quelques rares exceptions, les pièces qu'il décrit si bien figurent dans ses cartons. Il nous souvient donc qu'en feuilletant cette série de gravures au lavis nous avons été frappé de la liberté avec laquelle ce procédé pouvait être manié. Attaquant de touches franches et larges des surfaces d'une assez grande dimension cependant, Le Prince, à l'aide d'habiles réserves et de quelques touches de vigueur, donnait à ses planches un effet surprenant. Le procédé est publié *in extenso* dans le volume de M. Hédou. Artistes et amateurs auront là une excellente occasion de *graver au lavis* et ils obtiendront certainement de bons résultats, car, le *tour de main* une fois acquis, le procédé, s'il paraît compliqué au premier abord, n'offre point en réalité de difficultés sérieuses. D'ailleurs les renseignements sont aussi complets que possible, aussi bien pour les substances à employer que pour leur mode d'emploi.

Le portrait qui figure en tête de ce volume est, avec le médaillon de Pajou, la seule reproduction connue des traits de Le Prince. Il appartient à M. Alfred Darcel, administrateur de la manufacture nationale des Gobelins, — qui a communiqué à M. Hédou ce curieux portrait de son arrière-grand-oncle. Ce portrait a figuré à cette exposition des portraits historiques du Trocadéro — aussi intéressante que possible, il faut le reconnaître, mais à laquelle on avait affecté le local le plus déplorable que l'on puisse rêver.

Grâce à cette fâcheuse disposition, nombre de portraits du plus haut intérêt nous ont été révélés pour la première fois par le catalogue officiel paru depuis la fermeture de l'Exposition universelle et c'est une bonne fortune, si l'on n'a pu voir l'original, de posséder au moins l'excellente eau-forte de M. A. Gilbert, qui orne le volume de M. J. Hédou.

Le talent de l'artiste est connu d'ailleurs; cette nouvelle planche nous retrace fort heureusement les traits du peintre et du graveur Jean Le Prince, de cet artiste d'origine rouennaise (1734-1781), auquel M. Jules Hédou vient de consacrer une publication véritablement intéressante.

J. A.

BELLES-LETTRES

ORIENTALISME

Opuscules et Traités d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah, de Cordoue. Texte arabe publié avec une traduction française par Joseph Derenbourg, membre de l'Institut, et Hartwig Derenbourg, professeur à l'École spéciale des langues orientales, imprimé par autorisation du gouvernement à l'Imprimerie nationale, 1880. (En vente chez Joseph Baer, 18, rue de l'Ancienne-Comédie.)

MM. Derenbourg père et fils viennent de publier le savant ouvrage dont nous donnons ci-dessus le titre, et comme il n'y a malheureusement qu'un très petit nombre de lecteurs français qui soient appelés à en faire une étude approfondie, il nous a semblé utile d'en dire quelques mots, au moins à notre grand public sous les yeux duquel nous mettons ainsi une curieuse page de l'histoire de l'esprit humain.

Nous n'avons pas à parler ici de M. Derenbourg père, l'éminent orientaliste; tout le monde connaît son important ouvrage, si modestement intitulé : *Essai sur l'histoire de la Palestine, d'après les Talmuds et les autres sources rabbiniques depuis Cyrus jusqu'à Adrien*. Cet ouvrage capital qui a jeté un jour si lumineux sur les sectes juives au milieu desquelles Jésus a dû grandir et se former et qui a certainement rendu possibles de célèbres *Études sur les origines du christianisme*, cet ouvrage capital, disons-nous, a été pour notre monde français une véritable révélation; il nous a montré les écoles talmudiques préoccupées surtout d'intérêts spirituels et, déjà à cette époque ancienne, partagées entre les deux tendances dont la lutte remplit les fastes de l'humanité, le sacerdotalisme exclusif et la science libre à laquelle en dernier ressort est restée la victoire. C'est l'*Essai sur l'histoire de la Palestine* qui a ouvert à M. J. Derenbourg les portes de l'Institut. Quant à M. H. Derenbourg, il nous en voudrait certainement si nous

disions de lui en ce moment autre chose qu'il est le digne collaborateur de son père; le gouvernement vient de l'envoyer en Espagne pour y étudier les manuscrits arabes si nombreux dans les bibliothèques de ce pays; nous sommes convaincus qu'il en reviendra chargé d'une riche moisson.

Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah, sur lequel Munk a donné une si remarquable et si complète notice et dont MM. Derenbourg publient et traduisent aujourd'hui les opuscules, est né à Cordoue, entre 985 et 990, sous cette domination arabe qui a fait de l'Espagne pendant plusieurs siècles un centre de lumière et de civilisation. Sous des maîtres amis des sciences et des lettres, les Juifs, que les derniers princes visigoths avaient persécutés, montrent bientôt toutes leurs aptitudes intellectuelles. Ils se livrent avec ardeur à l'étude, et quelques-uns d'entre eux arrivent aux plus hautes dignités de l'État. C'est du médecin Chasdaï Ibn Schaprout, du ministre fameux calife de Cordoue, Abdérame III, de Samuel Ibn Nagdela qui remplit les mêmes fonctions à la cour des rois de Grenade et encore de plusieurs autres hommes distingués appelés au visirat par les divers souverains musulmans d'Espagne.

Les questions qui passionnaient le plus les esprits à l'époque où nous sommes, c'était, on aura peine à le croire, des questions de pure linguistique hébraïque, dépourvues de tout dogmatisme religieux. Dans les réunions des savants, on discutait avec la plus grande vivacité, on s'irritait, et des offenses à la grammaire on passait à des insultes personnelles. Comme l'âme des dévots, celle des grammairiens se remplissait de fiel et il en résultait entre les lutteurs des animosités que rien ne pouvait éteindre. Malheur alors quand les adversaires offensés étaient de puissants ministres! Ces Richelieu du x[e] siècle n'étaient pas tendres non plus avec les malheureux littérateurs qu'ils tenaient dans leur dépendance. Ainsi Chasdaï Ibn Schaprout persécuta cruellement un pauvre grammairien, Menachem ben Sarouk, dont le seul tort était de persévérer dans certaines opinions réfutées par un de ses rivaux qui était bien en cour.

Ibn Djanah, notre auteur, se trouva dans une situation presque aussi critique. Médecin par nécessité, puisqu'il fallait vivre, mais grammairien par vocation, il donnait ses nuits à son étude favorite; il a dépensé, dit-il, pour de l'huile le double de ce que d'autres dépensent pour le vin. Il se plaint beaucoup d'avoir été troublé dans ses travaux par une invasion des Berbères qui l'obligea à quitter son pays et à s'établir à Saragosse, ville peu littéraire; mais ce fut pour son bonheur. Tout en pratiquant sa profession, il put y continuer ses travaux de linguistique. Il complète et corrige, mais non sans une réserve respectueuse ceux d'un maître célèbre, Hayyoudj, qui avait eu sur l'épuration de la langue hébraïque une heureuse influence et dont les disciples étaient alors fort nombreux. Certes la critique de notre auteur était prudente et délicate; elle n'en souleva pas moins contre lui toute une légion d'adversaires fanatiques derrière lesquels se cachait le ministre Samuel Ibn Nagdala, grammairien distingué lui-même. Tout fait supposer que si Saragosse eût appartenu au califat de Grenade, Ibn Djanah n'eût pas été mieux traité que Menachem ben Sarouk.

Préservé dans sa liberté, notre auteur se défend vivement; il passe par-dessus la tête de ses adversaires de second ordre pour aller droit *à l'illustre chef qui s'est égaré,* dit-il, *et a manqué son but dans l'exégèse des textes* (p. XL, Introduction), et il relève ses erreurs en des termes d'une crudité naïve qui font penser aux médecins de Molière. Il se compare lui-même à une servante qui soigne son maître que des vomissements étouffent; elle accourt pour lui présenter un vase, mais soudain le malade est pris par un fort dévoiement : « O maître, s'écrie alors la servante, pour lequel de ces deux flux dois-je me dépêcher? » (*Ibid.*, LIV.) Nous préférons Ibn Djanah quand il oublie ce côté par trop vulgaire de sa profession et proteste avec noblesse contre les attaques injustes dont il est l'objet. « Les savants, dit-il, pratiquent la justice les uns envers les autres; ils se soumettent à la vérité et la soutiennent, sans que la joie du vainqueur soit plus vive que celle du vaincu, car leur unique ambition à tous est de découvrir et de connaître le vrai et le juste en dissipant toutes les obscurités. C'est ainsi que, chez eux, les sciences grandissent et que les intelligences s'épurent. » (*Ibid.*, XXXIV.) On ne pouvait parler avec plus de grandeur.

Arrivé aux approches de la vieillesse, Ibn Djanah écrivit son œuvre capitale, le *Livre de la recherche minutieuse,* dont la première partie est un traité de grammaire hébraïque et la seconde un dictionnaire complet de la langue biblique. Son exégèse rigoureuse, appuyée par une connaissance profonde de l'arabe, jette une vive lumière sur les textes sacrés.

Outre les opuscules connus déjà d'Ibn Djanah dont MM. Derenbourg nous donnent le texte et la traduction, leur important volume contient plusieurs fragments entièrement nouveaux, récemment découverts à Saint-Pétersbourg par M. Ad. Neubauer. MM. Derenbourg les traduisent également et nous offrent de l'un d'eux une curieuse héliographie que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs. C'est une page du *Kitab attaschwir, Livre de la remontrance,* réponse d'Ibn Djanah à son puissant ennemi. MM. Derenbourg ne se sont pas contentés de la tâche ardue qu'ils avaient assumée; ils ont entrepris encore de reconstituer ce dernier livre lui-même dans ses parties essentielles et par un véritable tour de force de science et de patience, un tour de force à la Cuvier, ils y ont réussi. Une telle œuvre fait le plus grand honneur à ses savants auteurs, à l'Imprimerie nationale dont elle est sortie et au gouvernement qui en a permis l'exécution.

E. ARISTIDE ASTRUC.

L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs, par M. CH. CLERMONT-GANNEAU. 1[re] partie : *la Coupe phénicienne de Palestrina.* Leroux, éditeur.

M. Clermont-Ganneau a déjà touché, dans quelques travaux, à la thèse qu'il s'est proposé de soutenir en publiant ce livre. Il veut nous prouver que les représentations figurées, envisagées jusqu'à présent, comme la traduction de certaines légendes, peuvent contribuer à répandre aussi des croyances mythologiques. « L'iconologie, dit-il, vient montrer que les influences du dehors ont joué dans ces formations complexes un rôle actif, parfois prépondérant. » Il est probable, en effet, que les Grecs, dont les créations présentent souvent plus d'un souvenir de l'Orient, au point de vue plastique, ont adopté ainsi plus d'une légende étrangère aux mythes helléniques. Les « imagiers » phéniciens ont peut-être transmis ainsi à la Grèce quelques sujets symboliques, quelques croyan-

ces religieuses qu'ils avaient empruntés eux-mêmes à l'Égypte et à l'Assyrie.

M. Clermont-Ganneau s'appuie, pour nous présenter cette théorie, sur le caractère des figures et des scènes que lui offre une magnifique coupe en argent doré, de travail phénicien, découverte en 1876 aux environs de Palestrina, l'antique Præneste. Cette coupe faisait partie d'un véritable trésor, composé de pièces dont l'origine orientale était clairement indiquée par le style assyro-égyption des sujets, et enfin, pour qu'aucun doute ne pût subsister, par une inscription phénicienne.

Il est certain, pour M. Clermont-Ganneau, que ces objets ont été apportés dans le Latium par des marchands de Carthage. Les sujets qui décorent la coupe forment une sorte d'histoire complète. On a, pour ainsi dire, sous les yeux, les différents épisodes d'une journée de chasse. Le chasseur sort d'une ville sur son char; après avoir tiré le cerf, il est menacé par un singe, non moins terrible que ceux du Ramayanâ; mais il a fait un sacrifice à la divinité qui le récompense de sa piété en le sauvant du danger; et nous le voyons revenir sur son char, surmonté d'un parasol, et qui rappelle ceux qui sont figurés dans les bas-reliefs des monuments d'Assyrie.

Le costume de notre personnage est celui d'un Assyrien; il a la barbe et les cheveux bouclés, et il est coiffé d'une tiare. Son char est conduit par un cocher d'un type différent, comme il convient à un homme de condition subalterne; il est imberbe et ses cheveux retombent par derrière à la mode égyptienne. La déesse, qui sauve notre chasseur, est figurée par une Tanit ailée; c'est la divinité carthaginoise, entourée d'attributs empruntés à l'Assyrie. Les détails du sacrifice, enfin toutes les particularités emblématiques que nous retrouvons dans les ornements de la coupe nous font penser, d'une manière significative, au style et aux conceptions des artistes de Ninive.

Ce drame historié, ces scènes de chasse, se rattachent-ils à une légende déjà fixée? Voilà ce que M. Clermont-Ganneau ne peut encore nous dire. Il se borne à entrer dans des développements très étendus sur les mœurs et les habitudes carthaginoises, sur les attributs de Tanit, sur les rites des sacrifices. Il nous promet de revenir, avec plus d'éclaircissements, sur les questions qu'il n'a pu résoudre, dans un second volume où il apportera des résultats dus à l'étude des monuments congénères. Pour ce qui est de la transmission des légendes d'un peuple à un autre, la coupe de Palestrina lui fournit l'occasion d'appeler notre attention sur quelques œuvres d'art identiques, entre autres deux coupes trouvées à Chypre, et où sont retracées des scènes de chasse et de luttes corps à corps contre un lion. L'Hercule phénicien apparaît dans ces œuvres et le voici combattant contre un ennemi à trois têtes, comme Héraclès contre Géryon. Plus loin nous avons une représentation grecque de la même scène.

Ces analogies nous sont très habilement et très soigneusement offertes, comme pour appeler un parallèle. Il y a, en effet, dans cette série iconographique, une première démonstration très évidente des idées que nous a développées le savant et heureux orientaliste auquel on doit la découverte de la stèle de Mésa.

V.

Dictionnaire français-arabe, par M. Édouard Gasselin, chancelier du consulat de France à Mogador (Maroc). Leroux, éditeur.

La librairie Leroux vient de publier le premier fascicule de ce dictionnaire qui s'annonce déjà comme une œuvre définitive. Le ministère des affaires étrangères l'a honoré d'une souscription de cent exemplaires; et le conseil général de la province de Constantine a voté aussi un crédit important à son auteur, M. Édouard Gasselin, né à Constantine et chancelier du consulat de France à Mogador. Le travail auquel M. Gasselin s'est livré est considérable : il a consacré près de treize ans à la confection de cet ouvrage : il a voyagé en Tunisie, dans le Sahara et en Asie, pour remonter pour ainsi dire à la langue arabe, qui se corrompt à mesure qu'on s'éloigne du berceau primitif, le Heddjaz. M. Gasselin s'attache à la fois, dans son dictionnaire, à l'arabe vulgaire et à l'arabe littéral; il étudie chaque dialecte et en note les variations et les différences. On ne saurait trop le louer de la méthode qu'il a suivie, fort intelligente et toute critique : aujourd'hui un dictionnaire n'est plus seulement une nomenclature; on doit y retrouver l'histoire d'une langue et de ses transformations.

Ce premier fascicule renferme, il est vrai, après l'introduction, à peine quelques mots de langue arabe; mais tout fait présumer que M. Gasselin mènera à bien son entreprise. Il y a pour nous un intérêt politique de premier ordre à aider à l'accomplissement de cette œuvre; et le ministre l'a bien compris. Au moment où nous sommes, les relations de l'Occident avec l'Orient sont plus étendues que jamais, et, enfin il est urgent de faciliter en Algérie, par la connaissance de la langue, les contacts journaliers qui doivent s'établir entre les indigènes et les Européens. V.

Correspondance du philosophe Soufi Ibn Sabin Abd Oul Haqq avec l'empereur Frédéric II de Hohenstauffen, d'après le manuscrit de la bibliothèque bordléïenne contenant l'analyse générale de cette correspondance et la traduction du quatrième traité de l'Immortalité de l'âme, par M. A.-F. Mehren. Leroux, éditeur.

L'empereur Frédéric II de Hohenstauffen, petit-fils de Frédéric Barberousse, était entouré, dit Michelet, « d'un cortège de légistes bolonais et de docteurs arabes. C'était un penseur hardi, un charmant poète, un mauvais croyant. Il avait des gardes sarrasines, une université sarrasine, des concubines arabes. Le sultan d'Égypte était son meilleur ami. Il avait écrit, disait-on, ce livre horrible dont on parlait tant : *De Tribus impostoribus*, qui n'a jamais été écrit. Beaucoup de gens soupçonnaient que Frédéric pouvait bien être l'Antéchrist. »

Parmi les philosophes arabes auxquels Frédéric s'est adressé, pour avoir une vue générale de leur philosophie et de leur métaphysique, un des plus renommés est Ibn Sabin Abd Oul-Haqq, né à Murcie en 1218, et qui avait fondé une école de soufisme en Espagne. Il est l'auteur du livre des degrés et de quelques dissertations de théologie mystique. L'empereur, peu satisfait des premières réponses qu'il avait reçues de quelques savants musulmans, lui a fait poser quatre questions sur l'éternité du monde, sur les sciences préliminaires et le but de la métaphysique, sur les catégories et la fixation de leur nombre, sur

l'âme. Notre soufi répond à Frédéric II, en théologien nourri d'Aristote : il est de ces philosophes musulmans d'Espagne que Renan a étudiés dans son beau livre sur Averrhoës et l'averrhoïsme. Il appuie sa dialectique sur une base aristotélique et platonicienne; il se conforme aux théories des deux grands philosophes de la Grèce, quand il développe son système du monde avec les sphères célestes; il admet les dix catégories et la division de l'âme en trois espèces. Philosophe mystique et qui se détache quelquefois par là de l'orthodoxie qui fait le fond de l'islamisme, le but de la vie humaine est pour lui l'absorption de la personne humaine en Dieu; il croit à l'*élection divine* qui prépare chaque homme à une union définitive avec l'être éternel. Le système de notre auteur est à peu de différences près représenté par le scolastique du XIe siècle, Avicebron, et offre des analogies avec quelques doctrines de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin.

M. Mehren a traduit les dissertations d'Ibn Sabin, d'après un manuscrit arabe qui appartient à la bibliothèque bodléienne. Livre des questions siciliennes, tel est le titre adopté par notre philosophe. Ces questions avaient été en effet posées de Sicile par l'empereur qui en était roi. Pour la gloire d'Ibn Sabin, si nous en croyons le récit d'un de ses disciples placé en tête de ses dissertations, nous pouvons ajouter qu'il a répondu à l'empereur en savant détaché des choses humaines et préoccupé seulement de la recherche de la vérité. Frédéric lui ayant envoyé un ambassadeur chargé de présents, il refusa en disant : « Je répondrai seulement pour la cause de Dieu et le triomphe de la foi. »

V.

ROMANS

Les Armes de la Femme, par ERNEST D'HERVILLY, Paris, Ollendorff, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quel charmant talent, alerte, fin, humoristique, que M. Ernest d'Hervilly ! Humoristique surtout, et au sens propre du mot, au sens anglais. Il est malaisé de définir pour des Français ce genre d'esprit, qui est tout à fait spécial à nos voisins d'outre-Manche. Pour ceux qui ne peuvent point le savourer dans les auteurs de là-bas, s'ils désirent en avoir une idée, il n'y a qu'à lire M. Ernest d'Hervilly. Nul, parmi les écrivains français, ne s'est aussi bien approprié cette façon de sourire. Ajoutez que, sous ce sourire, il y a des lèvres toutes parisiennes. Aussi aime-t-on ce fin conteur, et a-t-il un public très fidèle et très gourmet. *Les Armes de la Femme* seront un nouveau régal pour ce public. C'est une série de petits poèmes en prose facettée, pailletée, *tintinnabulante,* sur les différentes parties du corps féminin : l'oreille, l'œil, le nez, la bouche, le bras, la main, la gorge, la hanche, le pied. Chacune de ces parties est traitée à la façon d'un personnage, ou plutôt de plusieurs personnages, car il y a nez et nez, oreille et oreille, comme fagots et fagots. En somme, un livre joli. Mais, tout en l'étiquetant ainsi, il me sera permis de regretter que M. Ernest d'Hervilly se borne à donner toujours cette petite note, toujours à peu près la même. On aimerait à le voir changer un peu, s'attaquer par exemple à un long roman, à une étude fouillée. Il semble que son talent aurait là matière à se développer, tandis qu'il court risque de s'émietter à la longue dans ces fantaisies trop répétées. Ce serait fâcheux, car M. Ernest d'Hervilly a de précieuses qualités d'observation, un esprit rare, un style original, et nous donnerait un curieux romancier humoriste.

Le Roman de deux jeunes Filles, par HENRI RIVIÈRE. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un succès à l'actif de M. Henri Rivière, qui n'en est plus à les compter ! Toujours les mêmes qualités, d'ailleurs : une intrigue attrayante, des caractères parfois étranges, mais toujours soigneusement étudiés, des descriptions très sobres et très expressives, et cela dans une langue simple et bien française. Où M. Rivière excelle surtout, c'est dans l'analyse de types comme celui d'Estelle, une des deux jeunes filles, âme compliquée, maladive. La mère, la paysanne, est vivante aussi, par des traits bien choisis et topiques. A la suite du *Roman de deux jeunes Filles,* se trouve une nouvelle comme sait en écrire l'auteur de *Flavien* et du *Châtiment.* Une bonne nouvelle est rare, et M. Rivière est un des romanciers contemporains qui connaissent le mieux cet art difficile. Il rappelle Mérimée, le maître du genre. Outre l'imagination, il faut aux nouvelles la parure d'un style net et rapide. L'auteur de *Caïn,* de *la Main coupée,* de *Pierrot,* du *Meurtrier d'Albertine Renouf,* a l'invention plus que qui que ce soit. Quant au style, il prouve dans son nouveau volume à quel point il en possède le secret; car il n'a pas hésité à compléter son livre par des lettres sur l'Espagne. Toucher à l'Espagne, aux combats de taureaux, après tant d'auteurs, après Gautier surtout, cela n'était possible qu'à une plume habile, pouvant tirer des effets neufs de ce vieux sujet. M. Henri Rivière a cette plume. Même après Gautier, ses impressions sur l'Espagne non seulement peuvent, mais doivent se lire. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on en puisse faire ? N'est-ce pas aussi indiquer suffisamment la valeur de M. Rivière comme écrivain ?

Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie, par HENRI RIVIÈRE. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la dernière insurrection canaque, racontée par un vaillant officier de marine qui est en même temps un de nos meilleurs écrivains. Cela est aussi intéressant qu'un roman, et on sait combien sont attachants les romans de M. Henri Rivière, dont il restera quelques véritables chefs-d'œuvres. Le style est net, sobre, précis, vigoureux, sans afféterie aucune, presque sans art, ce qui est en histoire le comble de l'art. On trouve là le charme des Mémoires d'autrefois. Cette guerre contre les sauvages est d'ailleurs pleine d'imprévu, de péripéties. Au fil du récit passent des descriptions, des études de mœurs, des vues physiques et morales de ce pays si curieux et si mal connu. Il n'est pas jusqu'aux personnages, vivants et nommés par leurs noms, qui n'aient l'air de types étudiés pour un roman. Ils sont présentés avec un naturel qui les fait voir, comme si l'auteur s'amusait à les dépeindre. Et pourtant, je le répète, l'art semble absent de ce livre. Les choses et les gens y passent simplement comme les événements les amènent. Mais n'est-ce pas ainsi que défilent les portraits et les aventures dans Saint-Simon ? Certes, je ne veux pas comparer le livre de M. Rivière au monument énorme du

grand *mémorialiste;* mais il est un peu de cette veine, il faut l'avouer, bien français et bien vivant. Que n'a-t-on pas écrit plus de livres de ce genre sur la guerre dernière et sur toute notre histoire contemporaine! Voilà l'histoire *de visu*, et la vraie.

Contes populaires de la haute Bretagne, recueillis par PAUL SÉBILLOT. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Recueillir les contes populaires de la bouche même des paysans qui les content, c'est une idée excellente, et il faut féliciter M. Paul Sébillot de l'avoir eue. Il nous apporte ainsi plus de soixante récits qu'il a notés dans l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord. Il en est bien, dans le nombre, qui manquent quelque peu d'intérêt. Mais, somme toute, l'œuvre est curieuse, et il serait à souhaiter qu'on en fît autant pour d'autres pays que le pays gallot. Il serait à souhaiter aussi que ceux qui font cette besogne se bornent à transcrire, sans arranger. C'est ce que M. Paul Sébillot déclare avoir fait de son mieux, et il y a lieu de l'en remercier. Ces vieilles choses de tradition orale n'ont de saveur que si on les note telles quelles, sans vouloir s'ingénier à les *embellir*.

Bonasse, par M[lle] ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Lecoffre, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Voilà bien le cinquantième volume de M[lle] Zénaïde Fleuriot! J'avoue que c'est le premier pour moi, j'entends le premier que j'ai lu. Et, s'il faut dire ma pensée entière, j'espère que ce sera le dernier. Non qu'il soit mal fait, mal écrit, mal pensé. Non, il est fait médiocrement, il est écrit en une espèce de français, il est pensé selon les meilleurs principes, et fera les beaux jours des bibliothèques pures. Mais l'ennui, voilà! Le terrible ennui! Et cinquante volumes déjà dans ce genre! Il y a donc une classe spéciale de lecteurs pour ces livres-là? Où sont-ils? Comment ont-ils le crâne fait? Comme ils doivent être bizarres! Enfin !!!

Nouvelles toutes neuves, par SAINT-EMAN. Paris, Léon Vannier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un titre bien alléchant, mais bien prétentieux! Toutes neuves! En êtes-vous bien sûr, monsieur? Moi, je ne crois pas. Mais le titre, en somme, ne fait rien à l'affaire. Ni la nouveauté non plus, allez! Au fond, en matière de contes, c'est beaucoup plutôt la sauce qu'on aime, que le poisson. Sauce ordinaire, ici. Dans les *Nouvelles toutes neuves* de M. Saint-Eman, il n'y a précisément rien de ce qui constitue un recueil de bonnes nouvelles, la chose la plus rare du monde à rencontrer. Ni le style ni le ton ne sont d'un maître. Or, la nouvelle veut un maître. Après Mérimée, Edgar Poë, Tourgueneff, Barbey d'Aurevilly, on n'a pas le droit d'écrire des nouvelles médiocres. On a encore moins le droit de les publier sous ce titre : *Nouvelles toutes neuves*. Mais pourquoi m'insurger si fort? Après tout, M. Saint-Eman n'a sans doute pas entendu malice et n'a pas la prétention non plus de faire oublier les maîtres que je viens de dire. Alors, n'en parlons plus! Ni du livre non plus, n'est-ce pas?

La Capitana, par LUCIEN BIART. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un volume à ajouter aux *Mémoires du docteur Bernagius*, et un bon. C'est un aimable talent que celui de M. Lucien Biart. Pour peu qu'on aime les scènes de la vie espagnole au nouveau monde, les haciendas, les mules, le lasso, on a plaisir à entendre parler de tout cela par cet esprit alerte. D'aucuns préfèrent ce voyage en croupe du mustang de Gustave Aymard, plus fécond en aventures, plus invraisemblable. Mais les délicats le font plus volontiers avec l'auteur du *Bizco* et de *Benito Vasquez*. Ils vont avoir une joie nouvelle avec la *Capitana*, qui les conduit dans l'intérieur du Mexique, et qui leur offrira non seulement des péripéties attachantes, mais aussi de véritables études de mœurs, des paysages, et cela dans un style vif, coloré et suffisamment soigné. Il n'y a pas jusqu'à cette fiction du *docteur Bernagius*, qui ne donne au réveil un petit ton de sincérité bonhomme et une pointe de mélancolie où peut se prendre un lecteur naïf. N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour faire un livre agréable?

Le Cahier de Marcel, par CHARLES BEAUMONT. Paris, Lemerre, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Voici ce que l'on peut appeler, dans toute la force du terme, un livre de jeunesse, livre plein de défauts, mélangés de quelques qualités. Trop de science, trop de citations, trop de latin et de vers; on y trouve même une grande page de vieux français. Et qui l'auteur fait-il parler ainsi? — Un amoureux, une jeune femme galante! La passion s'encombre-t-elle aujourd'hui de tant de savoir!

C'est là un écueil connu de tous ceux qui débutent dans l'art d'écrire; M. Charles Beaumont plus tard, quand il aura mûri ses qualités et dépouillé ses défauts, sera le premier à sourire de ce savant étalage, qui prouve tout au plus qu'il a beaucoup lu, et assurément qu'il a fait ses études, ce dont nul ne doute.

Lorsqu'on est jeune et que les lectures, les leçons même bouillonnent encore dans le cerveau, il est difficile d'échapper au plaisir, ou plutôt à la démangeaison de citer; on cite à tort et à travers, à tout bout de champ, avec un enthousiasme qui grandit à chaque page, on se grise de tous ces noms, de tous ces fragments qu'on aime et qui sont beaux. Plus tard, on apprend à observer par soi-même; alors seulement, si l'on est doué, on peut arriver à faire une œuvre originale, une œuvre de valeur, du moment qu'elle est pensée et bien écrite.

Le Cahier de Marcel est le livre obligé, comme les vers des collégiens, ces vers écrits sous le pupitre, rimés grâce à Napoléon Landais et passés de camarade en camarade, jusqu'au *pion*, qui sourit amèrement, se souvenant de son enfance scolaire.

M. Beaumont a entassé là tout ce qu'il savait, s'emballant dans son enthousiasme sincère; quand il fera un nouveau livre, il peindra ce qu'il voit de ses propres yeux, ce qu'il sent, et ne se servira plus des lunettes des autres, qu'ils s'appellent d'un nom grec, latin ou français. J'attends l'auteur à sa prochaine œuvre moderne pour le juger complètement, pour l'apprécier à sa véritable valeur, me plaisant à reconnaître qu'il sait tenir une plume et qu'un jour il saura sans doute agréablement s'en servir.

Le Club des Coquins, par ALEXIS BOUVIER. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Depuis quelque temps, Alexis Bouvier a pris sa place à la tête de nos romanciers feuilletonistes les plus goûtés. Il y a dans chacun de ses livres une

vigueur, une allure jeune et entraînée qui lui assurent toute une classe d'assidus lecteurs. Il ne faut chercher dans ce qu'il écrit ni le style châtié, ni la forme pure; mais l'action est vive, sans aucune longueur, et l'intrigue suffisamment enchevêtrée pour que ses volumes soient lus avec un certain plaisir avide.

Le Club des Coquins est l'amusante histoire d'une société d'individus, unis contre les honnêtes gens en général et se servant de ce vieux moyen, *le chantage*, qui sera toujours mis en œuvre, tant qu'il y aura des hommes, des femmes et des passions de toute sorte. Après mille péripéties, la vertu est récompensée et le vice puni, ainsi que dans tout bon mélodrame.

Nous n'avons pas besoin de recommander *le Club des Coquins* aux amateurs de romans-feuilletons; ils savent déjà à quoi s'en tenir à cet égard, quand on prononce le nom d'Alexis Bouvier devant eux, et ils sont sûrs de trouver un livre émotionnant du premier chapitre au dernier.

Le Mari, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Cette histoire de deux ménages, dont l'un est victime de l'autre, me paraît devoir être rangée parmi les œuvres possibles de M. Ernest Daudet. L'intérêt y est également soutenu, si les caractères ne sont pas magistralement tracés, et si le côté littéraire reste toujours faible; les lecteurs du fécond romancier ne cherchent pas du reste ces qualités dans les volumes si nombreux que publie l'auteur, et ils se contentent d'une fable plus ou moins amusante, heureusement conduite à un dénouement gai ou triste.

On lit très vite les romans de ce genre, bien qu'ils soient au-dessus de ce qu'on appelle le roman-feuilleton et qui forme le rez-de-chaussée à sensation des petits journaux. — M. Ernest Daudet témoigne d'une certaine recherche de style, et, s'il ne réussit pas, surtout à cause d'une prolixité énorme, on doit tout au moins lui savoir gré de ne pas chercher à intéresser par des aventures exagérées ou impossibles; lui, au moins, reste dans la note moyenne, terne et grise, il est vrai, mais après tout sensée et vraisemblable.

Tout le monde peut avoir connu un ménage Bernard Sauret avec son héroïne infâme, ou un village de Villarmois avec son mari si faible qu'il finit par arriver également à l'infamie. — Le lecteur est ensuite satisfait de voir finir le roman par la mort des deux vicieux et le mariage des deux vertueux, les époux survivants, qui se rencontrent, s'aiment et s'épousent. Tout est bien qui finit bien.

Le Roman d'un brave homme, par Edmond About. Paris, Hachette et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — — Prix : 3 fr. 50.

Je ne connais pas de plus touchante dédicace que celle du nouveau roman d'Edmond About; c'est à sa fille aînée, une enfant de quinze ans, que le maître adresse son œuvre, et il le fait en termes si émus, si droits que personne ne pourra lire ces lignes sans se sentir touché au plus profond du cœur.

Du reste, il ne pouvait mieux préparer le lecteur au *Roman d'un brave homme*, c'est-à-dire à une œuvre éminemment saine et instructive. Le brave homme, l'honnête citoyen, le père de famille dans la plus noble et la plus large acception du mot, le patriote sincère, est non pas tant celui qui a censément écrit cette histoire que celui qui l'a réellement écrite. Tous ceux qui ont eu l'honneur et le plaisir d'approcher l'auteur, de causer avec lui, le retrouveront là tout entier avec son esprit droit, ses réelles qualités d'administrateur, ses idées particulières qui feront beaucoup de bien au pays le jour où elles deviendront les idées des Français; aucun esprit de parti ne vient entraver la lucidité de ses jugements et il a su émettre en plusieurs endroits son opinion de la manière la plus claire en la faisant passer par la bouche de son héros. On ne peut créer un pareil type de courage, de probité, d'honneur et de patriotisme si on ne lui donne un peu de son sang et de sa vie.

Faut-il parler du style, de cette langue claire et sobre, en même temps bonne enfant, de cette phrase limpide que nulle épithète inutile ne vient encombrer, dont la marche est rapide comme un ruisseau d'eau pure, et qui ne sent jamais le pédantisme? La simplicité en est extrême et son effet a une extraordinaire puissance. Edmond About n'écrit pas comme un Français du XIXe siècle, sa correction et sa pureté appartiennent au XVIIIe, à celui de Voltaire et de Jean-Jacques.

Le Châtiment héréditaire, par René de Camors, Paris, Dentu, 1880. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 fr.

C'est un drame un peu long, délayé en deux gros volumes et conduisant successivement le lecteur dans l'Inde, au milieu des Thugs, tout comme un roman de Méry, et en Algérie au milieu des Kabyles.

OUVRAGE RECOMMANDÉ :

Tealdo, par G. Prat. 1 vol. in-18 jésus.

G. T.

La Couronne de bleuets, par Arsène Houssaye. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un livre romantique et des plus rares, dont l'édition originale, parue vers 1830 chez H. Souverain, se paye encore aujourd'hui au poids de l'or. Gautier écrivit en tête de cet ouvrage une préface charmante et y grava un frontispice à l'eau-forte. C'est donc un volume de bibliophile, car deux eaux-fortes de Th. Gautier y sont reproduites, et les curieux littéraires trouveront dans cette *Couronne de bleuets* des expressions vivantes du romantisme et, dans le roman même, les caractères, les sentiments, les émotions d'une époque bien loin de nous maintenant.

Les Soirées parisiennes de 1879, par Arnold Mortier, préface de d'Ennery. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume pourrait se ranger sous la rubrique *Théâtre*, si l'esprit, les petits potins, les racontars littéraires et les romans intimes n'étaient les principales attributions du Monsieur de l'Orchestre. Ces volumes qui résument chaque année, depuis 1874, les mille faits à l'ordre du jour dans le monde théâtral seront bien curieux à consulter à l'avenir, et les lettrés aimeront à reconstituer bien des biographies d'artistes à l'aide de ces menus détails, si joliment contés par Arnold Mortier, le seul chroniqueur des *Soirées parisiennes* qui ne puisse être remplacé et dont on attend impatiemment le retour au *Figaro*.

Voyages très extraordinaires de Saturnin Farandoul dans les cinq ou six parties du monde, texte et dessins de A. Robida. Paris, Dreyfous et Decaux. 1 vol. in-4° de 800 pages. — Prix : 10 fr.

Il était à prévoir que les intéressants voyages fantaisistes de Jules Verne produiraient des manières de parodies de voyages à travers l'impossible, et le sujet laissait un champ vaste à l'imagination. C'est ce que M. A. Robida a compris, et il serait difficile de mieux conter, avec plus d'esprit et de talent, ces aventures imaginaires du fils adoptif d'un singe, Saturnin Farandoul, dans les cinq ou six parties du monde.

M. Robida, qui est un dessinateur de la plus étrange originalité, a semé son récit de près de 500 dessins en noir ou en couleur d'une variété surprenante d'exécution. Les voyages de ce Farandoul dans tous les pays et même inconnus de M. Jules Verne sont un thème aux plus curieuses inventions, et le spirituel rédacteur en chef de *la Caricature* a fait là une œuvre qui intéressera davantage les esprits mâles en quête de distractions que les enfants ou jouvenceaux. Nous avouons nous être complu au delà de l'expression dans ce gros volume dont les illustrations endiablées chatouillent la rate et provoquent le rire, ce bon rire salutaire que Rabelais disait être le propre de l'homme et de l'humanité.

La Russie rouge, roman contemporain, par Victor Tissot et Constant Amero. Paris, Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Tissot est un auteur aussi bien qu'un voyageur infatigable. Il se repose d'écrire en voyageant et se délasse du voyage en composant un roman. Toujours intéressant, il suit ou précède les curiosités du public, aujourd'hui en Allemagne, demain en Autriche, puis en Russie. Il fait toujours apprendre à ses compatriotes, si ignorants des choses étrangères, la vie, les mœurs, la politique des sociétés voisines.

Après avoir publié en collaboration avec M. Constant Amero *la Comtesse de Montretout* et *les Mystères de Berlin*, voici *la Russie rouge*. C'est une étude prise sur le vif, un roman d'une action soutenue, énergique, pleine de révélations, qui initie le lecteur français aux particularités et intrigues de la révolution russe.

Nous n'insisterons pas sur cette œuvre que la plupart de nos lecteurs ont peut-être acquise déjà.

Les Guerres de la paroisse, par M. Auguste Saulière. Paris, Alphonse Lemerre, 1880. — Prix : 3 fr. 50.

Pour qui sait bien les voir, les mœurs de nos provinces offrent un spectacle plein d'intérêt. Malgré l'uniformité de costume et de langage que les chemins de fer répandent peu à peu, chaque contrée se distingue encore par une originalité propre et, dans toutes, les intérêts aux prises, en mettant les passions en jeu, créent sans cesse les drames les plus émouvants. C'est là ce qu'a fort bien compris et rendu M. Auguste Saulière. Autour de deux amoureux, séparés par la différence de fortune, il a groupé habilement les jalousies et les luttes de l'école et du presbytère, du curé contre l'instituteur, des croyants et des mécréants. Son livre n'est pas une thèse, Dieu merci, ce n'est que le tableau vivant et fidèle d'un petit monde fièvreusement agité. Des touches heureuses, telles qu'on était en droit de les attendre du gentil poète à qui nous devons les *Leçons conjugales*, donnent au moindre détail le relief et la vie. Parmi les personnages mis en œuvre, il en est deux, Birzino, la servante du curé et l'instituteur Poastor, qui suffiraient à eux seuls pour assurer le succès du roman, si la catastrophe qui le termine ne lui avait conquis déjà toutes les âmes sensibles.

Les Araignées de mon plafond, par Pierre Véron. 1 vol. in-18. Paris, Dentu. — Prix : 3 fr.

Spirituelles boutades et fantaisies, impressions fugitives, aimable délassement pour les esprits qui viennent de se livrer à une lecture de longue haleine. Ces *Araignées* ne sont guère littéraires; mais, bah! M. Véron, pris par le journalisme quotidien, n'a jamais eu le temps de songer au style. Il amuse les grands enfants, peu importe le reste. La couverture, signée Grévin, est exquise de parisianisme.

THÉATRE

L'Amiral, comédie en trois actes, en vers, par M. Jacques Normand. 1 vol. in-18. Calmann Lévy, éditeur. — Prix : 2 fr.

Il fut un temps où il suffisait, pour faire courir tout Paris dans un théâtre de genre, d'une jolie comédie, ingénieuse comme invention, délicate comme sentiments et d'une forme littéraire soignée. En ce temps-là, le spectacle se composait généralement de deux petits actes et d'un morceau de résistance qui n'avait jamais plus de trois actes. Ce qui permettait de se manifester à trois auteurs au moins; car, grâce à la collaboration, une pièce avait presque toujours plusieurs pères, et aurait pu, en conséquence, répondre comme le gamin célèbre : « De quoi ? des pères, j'en ai plus que toi ! » Ah! c'était le bon temps pour les gens de talent et d'esprit qui trouvaient la possibilité de vivre de leur métier, s'il ne se faisait pas comme aujourd'hui au théâtre de ces grosses fortunes de millionnaires, dont M. Sardou est l'exemple le plus frappant. Ces considérations n'avaient pas échappé à un auteur dramatique qui fut un des maîtres du théâtre moderne, mais qui ne rencontra jamais dans la vie le gros succès d'argent dont les Hennequin du jour font leur ordinaire, et je me souviens que Barrière me disait à ce propos, quelque temps avant sa mort : « Ah! mon ami, heureux ceux qui ont leur pain cuit ! » Hélas! pauvre garçon, il n'avait jamais pu arriver à en avoir sur la planche. Or, à l'époque préhistorique à laquelle je fais allusion, *l'Amiral* eût brillé comme un joli bijou ciselé par un habile orfèvre au milieu d'une boutique de joaillerie pour l'exportation ; car *l'Amiral* est une ravissante fantaisie en trois petits actes très courts, très alertes, très gais, écrite en vers légers et exquis par un poète qui est en même temps un homme d'esprit, ce qui est moins rare qu'on ne pense, puisque aujourd'hui tous les bons poètes le sont, suivant en cela l'exemple fameux que leur donne notre excellent maître Théodore de Banville, lequel, comme le disait un jour Aurélien Scholl, — un poète encore, — « est

l'homme de Paris, c'est-à-dire du monde entier, qui a le plus d'esprit depuis que Rochefort est à Genève. »

La donnée de *l'Amiral* n'est pas neuve peut-être, et M. Jacques Normand le sait mieux que personne. Nous connaissons tous cette histoire de gougat qui frotte sur son pain un caïeu de tulipe d'un prix invraisemblable, croyant savourer un vulgaire oignon de cuisine. Or *l'Amiral* de M. Jacques Normand est une tulipe d'une espèce rarissime; grâce à eux, — car il existe en double exemplaire, — aurait lieu le mariage de deux amoureux, fils et fille d'une collectionneuse et d'un collectionneur enragés, si Flageolet, soldat affamé de l'armée de Sambre-et-Meuse, ne faisait un mauvais repas d'un de ces deux caïeux. « Un marin dans le ventre! s'écrie avec terreur le sublime va-nu-pieds en question en apprenant son forfait; pourvu que ça ne pousse pas! » Heureusement il reste un *amiral* et le capitaine Marius arrange les affaires à la façon de Salomon, c'est-à-dire que les deux vieux se conjoignent, mêlent leurs collections où resplendira l'objet de leur mutuelle convoitise, *l'amiral* échappé aux dents de Flageolet et au sabre de Marius, et marient en même temps les jeunes gens. Et comme l'exemple est contagieux, Flageolet applique le vers fameux de don César de Bazan en se contentant de la servante. Seul, le capitaine reste garçon; sans doute parce qu'il n'y a pas une quatrième femme dans la pièce.

Telle est cette petite comédie qui pourrait au besoin être réduite en un acte, mais où abondent les vers franchement comiques, les détails ingénieux et qui se distingue par une bonne humeur charmante. Cela n'a pas d'autre prétention que de faire rire ou, comme disait Molière, d'amuser lès honnêtes gens. Cela y parvient, et c'est beaucoup. Combien je préfère voir le Gymnase jouer des piécettes de ce genre, plutôt que des polissonneries sans esprit et sans gaieté comme la *Nounou* que le fécond M. Hennequin avait pu faire accepter à cet excellent et parfait galant homme à la mémoire de qui M. Jacques Normand a dédié sa pièce : je veux parler du regretté Montigny.

Trilles galants pour nos gracieuses camarades, par Jules Truffier (de la Comédie-Française) et Lucien Cressonnois (de l'Odéon), avec une préface par Théodore de Banville. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr.

Bien que ce soit un simple volume de vers, ceci rentre dans ma spécialité, non pas à cause de la qualité des deux auteurs, mais parce qu'il ne s'agit là-dedans que de comédiennes, que MM. J. Truffier et Cressonnois chantent en adorateurs enthousiastes. En effet, ce ne sont que triolets, villanelle, ballade, dixain, sonnet, rondeau, vivelai et même un chant royal (excusez du peu!) à la louange de « leurs gracieuses camarades » depuis Sarah Bernarhdt jusqu'à Mlle Jeanne May. Dirai-je que ces vers sont meilleurs que ceux qui se débitent, — ou ne se débitent pas, — journellement? Non. Dirai-je qu'ils sont pires? Pas davantage. Le meilleur serait peut-être de ne pas en parler. Mais après l'adorable préface que la bienveillance exquise de Théodore de Banville a mise en tête des *Trilles galants*, comme un diadème royal sur un mannequin vêtu de paillons, ce serait de l'inhumanité! Et puisque ces deux jeunes comédiens de talent ont employé les loisirs que leur laisse le *deux* et le *quatre* à achever et à polir ces bagatelles, comme les forçats des anciens bagnes sculptaient des noix de coco ou des noyaux de pêche, on ne peut leur en vouloir d'avoir choisi un passe-temps qui ne saurait pas faire de mal à une puce, et la critique n'a qu'à approuver discrètement, en murmurant comme le major Durandeau : Ça ne vaut-il pas mieux que d'aller au café?

Mes Souvenirs, *par Bouffé (1800-1880)*, avec préface, par M. Ernest Legouvé, de l'Académie française. Portraits à l'eau-forte par MM. Blanchard, Deblois, Scharper et Carred. 1 vol. in-18. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà eu les souvenirs de Frédérick Lemaître, voici aujourd'hui ceux de Bouffé. Ainsi que le dit M. Legouvé dans sa fréface, on trouve dans ces mémoires deux hommes, Bouffé l'artiste et M. Bouffé, qui se complètent l'un par l'autre. Autant l'artiste était nerveux, verveux, électrique, agité, autant l'homme est correct, rangé, sensible, honnête et patriarcal. « L'émotion et l'imagination abondent dans sa vie et dans ses *Souvenirs*, mais toute l'imagination est pour l'art et toute l'émotion pour le ménage. » On ne saurait mieux dire. La lecture de ses souvenirs n'est pas sans intérêt. On y trouve des anecdotes typiques et inconnues. Mais ce qui m'a le plus frappé dans ce livre écrit simplement et sincèrement, c'est surtout le côté *bourgeois* de la vie de Bouffé. Il fut un excellent comédien, et le talent qu'il déployait dans un genre petit était grand. Je me rappelle lui avoir vu jouer *le Gamin de Paris, Michel Perrin, la Fille de l'avare*, trois de ses meilleurs rôles. C'était absolument parfait. Pourquoi faut-il, pour la gloire de Bouffé, qu'il n'ait eu à interpréter que des œuvres sans vitalité? Aujourd'hui, les pièces qu'il a créées sont tellement démodées, qu'il ne viendra jamais à personne l'idée de les reprendre ou même de les lire; d'où il s'ensuit que ceux qui n'ont pas vu le comédien — et ils sont nombreux, — ne parviendront jamais à se faire une idée de ce qu'il fut et que, comme Potier et Vernet, — deux grands artistes aussi, — le nom de Bouffé n'évoquera plus dans quelques années qu'un souvenir vague et une admiration de confiance. Hélas! pauvre Yorick! C'est la destinée du comédien de ne laisser aucune trace palpable de son passage, à moins que, comme Frédérick Lemaître, il n'ait eu le bonheur de créer des œuvres destinées à ne jamais périr, car chaque fois qu'un nouveau comédien reprendra le rôle de Ruy-Blas, — et on reprendra toujours *Ruy-Blas*, — on dira : C'est Frédérick qui était beau au IIIe acte! Eh bien, c'est sans doute pour qu'il reste de lui plus qu'un nom que Bouffé a écrit ses *souvenirs*. Et il a eu raison, car, en parlant de Bouffé, on dira : Ce fut un artiste excellent et un parfait honnête homme.

La Victime, comédie en un acte, par Abraham Dreyfus. 1 vol. in-18. Calmann Lévy, éditeur. — Prix : 1 fr. 50.

Une comédie fort amusante à voir jouer et non moins amusante à lire, ce qui est rare. C'est un bourgeois, Malbroussin, qui croit avoir à moitié assommé un bandit qui s'est jeté sur lui, vers les quatre heures du matin, sur la place de l'Europe. Il amène chez lui sa victime, l'installe, le soigne, lui procure un avocat, tout ça avant de le remettre aux mains de la justice. Or ce bandit est tout simplement un jeune viveur qui

sortait, saoul comme une grive, d'une soirée donnée par l'École infectionniste, où la blouse était de rigueur. De là des quiproquo sans nombre et de la plus franche gaieté. Tout se termine par un mariage entre la *victime* et la fille de Malbroussin. Il y a une scène d'avocat qui est une trouvaille. Je tiens à citer le couplet suivant de Malbroussin que Geoffroy dit d'une façon bien étonnante : « J'estime que le droit de défense est inséparable du droit d'existence ; tout homme qui a reçu la vie est par cela même tenu de la conserver ; si les citoyens étaient autorisés à se protéger eux-mêmes, les crimes seraient peut-être plus fréquents, mais les victimes n'auraient pas le droit de se plaindre. » Prudhomme n'a jamais rien formulé de plus solennellement drôle.

La Gifle, comédie en un acte, par ABRAHAM DREYFUS. 1 vol. in 18. P. Ollendorff, éditeur. — Prix : 1 f. 50.

M. Blanc-Misseron, député de Sarthe-et-Loire, a reçu dans l'antichambre du ministre une gifle de Chamberlot, ancien adjudant au 4e chasseurs à pied qui vient solliciter la croix. Or, l'appui du giflé est nécessaire au gifleur, qui présente ses excuses au giflé, lequel, ayant besoin de faire ses preuves et croyant l'occasion belle de les faire à peu de frais, les refuse et lève même la main sur le gifleur. « Nous sommes quittes, s'écrie celui-ci, apostillez ma demande! » Or le ministère change. L'appui du giflé devenant inutile au gifleur, celui-ci redouble sa consommation. Coup de théâtre! Le changement du ministère n'était qu'un faux bruit. Le gifleur renouvelle ses excuses; mais le giflé tient à son duel... et surtout au procès-verbal. On se battra... pour les journaux. Et la demande de Chamberlot, apostillée par un généreux adversaire, ira enfin sous les yeux du ministre. C'est peu de chose, comme on voit, mais c'est plein d'une gaieté bon enfant, très franche, et qui est particulière à M. Dreyfus, qui, avec *la Gifle* et *la Victime,* vient de prendre le premier rang parmi nos jeunes auteurs comiques. AD.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Archives parlementaires de 1787 à 1860. Recueil complet des débats législatifs et politiques des Chambres françaises, imprimé par ordre du Sénat et de la Chambre des députés, sous la direction de MM. J. MAVIDAL et E. LAURENT, bibliothécaires de la Chambre des députés. Première série, période de 1787 à 1799 : *Cahiers des états généraux.* Deuxième édition, Paris, Paul Dupont, 1879. 7 vol. gr. in-8° jésus à 2 colonnes. — Prix du vol. : 20 francs.

Quiconque s'est occupé de l'histoire politique et législative de la France moderne sait, par expérience, combien il est difficile de retrouver les documents parlementaires indispensables à consulter et quelle quantité de volumes il faut compulser pour réunir les matériaux nécessaires à l'étude d'une question, si limitée qu'elle soit. La collection du *Moniteur* et les *Recueils des procès-verbaux* des assemblées délibérantes, par exemple, que leur étendue et leur prix excluent des bibliothèques particulières, se trouvent rarement complets dans les grands dépôts publics; et cependant l'on est obligé d'y recourir à chaque instant, eu égard aux informations précises qu'ils sont susceptibles de fournir. Il y avait donc lieu de remédier promptement à cet état de choses, et l'on doit applaudir sans restriction à l'intelligente initiative que le Sénat et la Chambre des députés ont prise de publier *in extenso* les débats législatifs des Assemblées françaises depuis 1789 jusqu'en 1860. L'exécution du travail confiée aux deux bibliothécaires de la Chambre des députés, MM. Laurent et Mavidal, qu'une longue pratique des documents parlementaires rendait seuls aptes à le bien diriger, a été menée avec une étonnante activité. Et aujourd'hui, grâce au concours d'un éditeur habile, qui a su conquérir à force de travail et de persévérance le premier rang dans la librairie administrative, M. Paul Dupont, *les Archives parlementaires* comptent cinquante-trois volumes publiés; c'est assez dire que l'on n'a pas perdu de temps et qu'il est permis d'espérer à bref délai l'achèvement de l'œuvre. Dans une publication de cette nature, d'ailleurs, la rapidité est une des conditions du succès, parce que toutes les parties sont d'un intérêt et d'une utilité immédiats. Aussi les éditeurs, inspirés par une heureuse idée et mus par un zèle louable, ont-ils divisé leur recueil monumental en deux séries, — la première de 1787 à 1799, la deuxième de 1800 à 1860, — dont la publication s'exécute simultanément, et les grands volumes in-8°, au texte très compact et très lisible à la fois, imprimé sur deux colonnes, se succèdent sans relâche. Les tables alphabétiques et chronologiques qui les terminent donnent à chacun d'eux l'apparence d'un tout complet et permettent de les utiliser isolément. Il n'entre pas dans notre pensée d'apprécier d'un seul coup l'ensemble de ce grand *Corps des archives parlementaires;* c'est une œuvre qui mérite d'être étudiée en détail et par fractions. Bornons-nous pour le moment à appeler l'attention sur le *Recueil des cahiers des états généraux*, qui comprend sept volumes et forme la préface logique de la publication.

On sait que les *Cahiers*, rédigés par les trois classes de l'ancienne société française : clergé, noblesse et tiers-état, lors de la convocation des états généraux de 1789, furent une sorte d'enquête nationale dans laquelle le pays faisait connaître ses doléances, indiquait les moyens de porter remède aux maux dont il souffrait et manifestait ouvertement ses aspirations vers un ordre de choses nouveau. Chaque page de ces écrits constituait le résultat d'un siècle de lumières; elle était en quelque sorte la pensée des philosophes, des légistes et des économistes du siècle destinée à

être traduite en loi. La Révolution tout entière est donc là en principe; je parle de la vraie Révolution, de celle qui devait substituer à un système gouvernemental usé et tremblant sur ses bases un nouvel ordre de choses conforme aux principes immuables de la raison et de la justice, non de celle qui spécula sur les basses passions de la multitude pour asseoir sur des ruines sanglantes le despotisme brutal de quelques farouches énergumènes. Alexis de Tocqueville disait avec raison : « Les cahiers dressés par les trois ordres, en 1788, resteront comme le testament de l'ancienne société française, l'expression suprême de ses désirs, la manifestation authentique de ses volontés dernières. » Ainsi, au point de vue historique, ces cahiers forment un document d'une inappréciable valeur : ils nous enseignent ce qu'était la vieille France, ce qu'elle a voulu être et, partant, ce qu'elle est devenue. Mais, au point de vue législatif, ils présentent un intérêt plus vif peut-être, car c'est surtout par leur lecture que l'on peut constater combien nous sommes encore loin d'avoir réalisé toutes les sages réformes souhaitées par nos ancêtres, et combien d'institutions politiques aussi bien que sociales réclament encore l'attention des législateurs modernes.

Étant donnée l'importance de ce monument unique dans l'histoire des peuples, on pouvait s'étonner à bon droit qu'il fût seulement connu par des analyses incomplètes ou infidèles, et que l'on n'eût pas essayé plus tôt à le faire connaître dans toute son étendue. Mais enfin mieux vaut tard que jamais; et nous ne songerons pas à nous plaindre si nous réfléchissons que, grâce aux patientes recherches de MM. Mavidal et Laurent, la publication s'exécute dans des conditions d'exactitude que l'on aurait vainement exigées il y a quelque trente ans. Il s'en faut de beaucoup, en effet, que tous les cahiers des trois états se trouvent sous la main des éditeurs; quelques-uns ont été détruits, d'autres sont enfouis dans les archives provinciales auxquelles on les demande sans succès, la plupart enfin sont disséminés de tous côtés. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un certain nombre d'entre eux manquent encore à l'appel. Mais ceux que nous possédons suffisent pour nous empêcher de regretter trop vivement l'absence des autres. Classés par ordre alphabétique des bailliages et des sénéchaussées, ils remplissent, dans la publication de M. Dupont, depuis la seconde partie du tome premier jusqu'à la première partie du sixième, lequel est complété par un *supplément* dans lequel ont pris place les cahiers retrouvés postérieurement à la formation primitive du Recueil. Chaque cahier est accompagné de la liste des délégués ou des fonctionnaires qui ont pris part aux assemblées des trois ordres dans les diverses localités. *L'Introduction*, qui occupe les deux tiers du premier volume (environ 600 pages), est due à Thuau-Granville; elle fut insérée en l'an IV au *Moniteur*. Elle nous retrace, sous une forme succincte, mais précise, l'historique des états généraux depuis leur origine jusqu'en 1787, et entre dans de longs et minutieux détails sur les deux assemblées des notables de 1787 et 1788 et sur les états de 1789. Le soin apporté par l'écrivain à son travail fut tel qu'il prit soin de donner le tableau de la salle préparée pour l'Assemblée, l'indication du costume des députés, le nom de ces députés, l'état des finances sous le règne de Louis XVI, et la notice des écrits politiques les plus importants qui avaient précédé l'ouverture des états généraux. Quant à la table générale alphabétique et analytique, œuvre de M. de La Taste, qui absorbe les 800 pages du tome VII, elle nous paraît appelée par son exactitude aussi bien que par son son étendue à rendre d'inappréciables services aux hommes politiques, aux législateurs et aux historiens. La première édition de ce volumineux travail a été promptement épuisée; il est permis de croire qu'il en sera de même de la seconde, surtout si l'on a soin d'introduire l'ouvrage dans les bibliothèques populaires, où sa place nous paraît marquée, car ce serait là pour le peuple une lecture saine et instructive.

La Guerre d'Orient en 1877-1878, étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque, en Europe, en Asie et sur les côtes de la mer Noire, par UN TACTICIEN, auteur de plusieurs ouvrages militaires. (4e fascicule.) 1 vol. gr. in-8° de 255 pages avec 1 carte, 2 planches et 1 croquis. Paris, J. Dumaine, 1880.

Nous avons déjà rendu compte dans *le Livre* des premiers fascicules de cet important ouvrage qui nous paraît être ce qui a été fait de plus complet jusqu'à ce jour sur la guerre d'Orient. Les diverses complications politiques dont la péninsule des Balkans est encore le théâtre depuis le fameux traité de Berlin d'une observation si difficile, la récente levée de boucliers des Albanais qui ne tarderont pas à se constituer en principauté indépendante, les revendications du Montenegro et de la Grèce, tous ces événements qui se passent presque sous nos yeux donnent une nouvelle actualité à l'histoire de cette guerre.

Le volume qui vient de paraître est particulièrement intéressant sous ce rapport. Il relate, en effet, l'entrée en ligne de la Roumanie à ce moment critique où l'armée russe, étonnée des échecs multipliés qu'elle avait reçus sous les redoutes de Plewna, se trouva fort heureuse de trouver l'appoint des braves divisions roumaines (nos frères latins, ne l'oublions pas), pour attendre l'arrivée des nombreux renforts qu'elle faisait venir des points les plus reculés de l'empire. L'auteur, à ce sujet, a cru devoir entrer dans quelques détails sur les constitutions diverses des Principautés-Unies, sur les phases diverses par lesquelles avait passé leur vaillant peuple avant de pouvoir acheter sur les champs de bataille la consécration définitive de leur liberté.

Osman pacha ne pouvait se contenter d'avoir repoussé les Russes lors de la seconde affaire de Plewna; il essaya, le 19 août 1877, de faire une grande sortie pour donner, si c'était possible, la main à Méhémet-Ali du côté du Lom, cette rencontre, qui porta le nom de bataille de Sgalewitze, affaire mal engagée, qui prouve combien les Turcs étaient peu propres à une offensive régulière et qui tourna en somme à leur détriment.

Les Russes ne restèrent pas longtemps sous le coup d'une offensive qui aurait pu leur devenir fatale. Jusqu'ici, ils avaient cherché à attaquer Plewna de front sans se préoccuper des moyens beaucoup plus certains et moins sanglants de s'en rendre maîtres, du blocus enfin. L'attaque de Lovtcha, qui fut décidée pour le mois de septembre, sembla indiquer qu'ils revenaient à des idées stratégiques plus saines et qu'ils allaient chercher à cerner leur ennemi par l'enlèvement des positions importantes qu'il occupait autour de son réduit. Cette affaire fut menée avec la

plus grande vigueur par le prince Imérétinsky, aidé de ses habiles lieutenants, désormais célèbres, Skobelew et Gourko; la place fut emportée après une vive résistance, et les pertes pour l'assaillant ne s'élevèrent qu'à un millier d'hommes.

Les deux défaites successives essuyées par les Russes sous Plewna avaient été en partie dues à l'insuffisance de la préparation de l'attaque. Pour la troisième bataille, toutes les précautions avaient été prises : l'artillerie avait tonné sans relâche contre les impassibles défenseurs du camp retranché, de nouveaux renforts avaient remédié à la faiblesse numérique des troupes, et cependant, malgré des prodiges de valeur, les troupes du czar échouèrent encore et jonchèrent de leurs morts les alentours de la ville. Les causes de cette défaite, qui eut un tel retentissement dans le monde militaire, ressortent clairement des considérations tactiques qui accompagnent le récit du *tacticien*. La direction supérieure manqua complètement : les Russes en étaient restés, au point de vue de la science de la guerre, à cette enfance de l'art qui consiste à aborder directement la position qu'on veut enlever, et, pour résumer la question, nous dirons avec le correspondant du *Times :* La troisième bataille de Plewna, c'est une démonstration avec quatre-vingts bataillons et une attaque décisive avec vingt.

L'exposé des dispositions d'organisation prises par la Russie pour faire affluer sur le théâtre de la guerre, à la suite de ce grave échec, le maximum de renforts possible, et le récit des opérations de la cavalerie chargée de préparer le blocus du camp retranché terminent ce volume. Il est à la hauteur des précédents; le style de l'auteur s'est épuré, il est plus maître de lui, et l'abondance des documents qu'il a su utiliser donne à son ouvrage une grande valeur historique.

Histoire de Paris et de ses Monuments, par E. DE LA GOURNERIE. 4e édition, comprenant les derniers événements et les monuments nouveaux. Tours, Mame, 1880. Gr. in-8° de 410 p. illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. — Prix : 5 fr. 50.

Histoire de Paris, depuis son origine jusqu'aux temps actuels, par A. GABOURD. Paris, Gaume, 5 vol. in-8°, ornés de 20 gravures sur acier, de figures intercalées dans le texte, et d'un plan archéologique de Paris. — Prix : 30 fr.

Publier une nouvelle *Histoire de Paris* pourrait paraître une entreprise téméraire autant que vaine si l'on tenait seulement compte des nombreux ouvrages que l'on possède sur le même sujet. Mais, si l'on considère le point de vue auquel se sont placés les auteurs de ces ouvrages, et la manière dont ils ont compris et exécuté leur travail, on est bientôt amené à reconnaître que nul d'entre eux ne s'est préoccupé de satisfaire aux exigences de la plupart des lecteurs. Leurs écrits de longue haleine, bourrés de descriptions archéologiques, de dissertations historiques et économiques, s'adressent exclusivement aux érudits. Il y avait donc lieu de refaire cette œuvre sous un plan nouveau, plus simple et d'un intérêt plus général, qui présentât dans un tableau rapide les points de l'histoire et de la physionomie de Paris, en rappelant les glorieux on tristes souvenirs qui se rattachaient à ses monuments. M. E. de la Gournerie a su accomplir cette œuvre de vulgarisation avec une science historique et un talent d'exposition au-dessus de tout éloge ; aussi trois éditions successives, rapidement épuisées, ont-elle consacré le succès de son livre. Il y a dans cet ouvrage une innovation que nous devons signaler; car, en facilitant la tâche de l'historien, elle lui a permis d'éviter toute confusion dans son récit et d'être toujours clair et instructif sans cesser d'être méthodique et complet. Au lieu de s'occuper simultanément des hommes et des choses, M. de la Gournerie a divisé son travail en deux parties consacrées, l'une à l'histoire politique, l'autre aux monuments de Paris. Les magnifiques gravures dont ce volume est illustré lui donnent un nouvel attrait, et, à ce propos, il n'est que juste d'adresser de sincères félicitations à l'éditeur Mame qui semble avoir définitivement résolu pour son compte le difficile problème de donner de fort beaux livres, d'un prix très modéré, aû public avide de s'instruire.

L'œuvre de Gabourd diffère essentiellement de celle de M. de la Gournerie; elle rentre dans la catégorie des publications destinées aux érudits et son étendue aussi bien que les sources multiples mises à contribution par l'auteur en font un précieux instrument de travail ; c'est à ce titre surtout que nous croyons opportun de la signaler. Tour à tour historien, archéologue et artiste, Gabourd raconte les faits avec une ampleur dépourvue d'emphase et décrit les monuments avec une précision qui n'exclut pas l'élégance. S'il étudie simultanément toutes les questions relatives à une même époque, du moins a-t-il soin de séparer nettement les divers sujets qu'il traite. C'est ainsi que dans chacune des grandes périodes de son récit, il passe successivement en revue *l'histoire politique, l'état physique et moral de Paris, ses édifices, sa littérature et ses arts, son commerce et son industrie.* Ces subdivisions logiques rendent les recherches faciles dans l'ouvrage, qui peut ainsi remplacer avantageusement ces *Dictionnaires historiques du vieux Paris,* peu consultés maintenant parce qu'ils ne sont pas au courant de la science moderne.

D. de Grammont. — I. *Histoire du massacre des Turcs à Marseille en 1620 ;* 1879, p. in-8°. — II. *Relations entre la France et la régence d'Alger au* XVIIe *siècle :* 1° Les canons de S. Dansa; 2° Sanson Napollon; 1879-1880, 2 part. in-8°.

Voici des publications bien faites pour intéresser tous ceux qui s'occupent d'histoire et même les simples curieux. On y trouve peints, avec une exactitude sévère, sans confusion, les détails des sanglantes et ruineuses péripéties que les *courses* barbaresques ont longtemps renouvelées sur les eaux et sur les rivages de la Méditerranée.

La première plaquette est une réimpression élégante d'un opuscule rarissime. Elle comblera un vide dans un grand nombre de collections. Le récit qu'elle renferme d'une horrible sédition est reproduit avec un soin scrupuleux et des éclaircissements sobres, mais très complets. Par certains côtés, cette narration, déjà ancienne, est presque de l'histoire moderne; on y voit les éternels excès de la fureur populaire quand elle se rue en aveugle, excitée par les intrigants ou les forcenés. Mais ici l'on peut appliquer à Marseille ce mot d'un naïf chroniqueur décrivant, près d'un siècle auparavant, une rébellion lyonnaise : « Et ne s'en faut esbahir, veu la diversité de gens de toutes nations et de toutes pièces de coleurs comme la peau

dung leopart, qui est une chose bien à craindre. » (S. Champier, *la Rebeine de Lyon*).

La seconde publication inaugure une série d'études du plus haut intérêt et presque nouvelles par l'emploi que l'éditeur a su faire d'une quantité de documents inédits.

Dans sa première partie, M. de Grammont nous raconte dès l'origine et suit dans toutes ses terribles conséquences le présent fait au duc de Guise de deux canons dérobés au Beylik par le pirate hollandais, Simon Dansa, si pittoresquement surnommé le *capitaine Diable*. Jamais les *Réis* ne se livrèrent avec plus de fureur à leurs déprédations contre les personnes et contre le commerce des Européens. Le courageux consul Chaix mourut sans avoir pu voir réussir sa persévérance et ses efforts, attestés par les nombreuses lettres que produit M. de Grammont. Les consuls de Marseille durent racheter les fameux canons, comme on le voit par la quittance si curieuse qui termine la brochure, et le capitaine Sanson Napollon eut la gloire de mettre fin (1628) aux maux incalculables qu'une cause futile entretenait depuis dix-neuf ans.

C'est à ce personnage, jusqu'ici peu connu, que la deuxième partie des *Relations* est consacrée. Sanson Napollon, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et chevalier de Saint-Michel, est une grande et belle figure qui méritait l'étude qu'en a faite M. de Grammont. L'histoire a trop mis en oubli les services de cet habile négociateur qui, par ses talents autant que par sa rare énergie, eut une influence si heureuse, en des temps difficiles, sur nos relations avec les Levantins et les Algériens. On suit avec un bien vif intérêt, — et dans les documents mêmes, — le récit des actes et des négociations de « cet homme dont le nom se rattache à la reconstitution du bastion de France et à la rédaction d'un traité qui a servi de modèle et de base à tous ceux conclus plus tard avec les puissances barbaresques ». Ce sont presque jeux que les missions de nos diplomates d'aujourd'hui en comparaison de cette incessante activité, déployée par S. Napollon, au milieu des perpétuels dangers du séjour chez une population déloyale et sanguinaire, au milieu des intrigues de ses envieux ou de ses compétiteurs, au milieu surtout des complications suscitées à l'imprévu par les imprudences, souvent même par les provocations de nos nationaux. Car, il faut le reconnaître, tous les torts étaient loin d'être du côté de ces barbares dont nous avions grand besoin, leur pays étant le grenier d'abondance quand survenaient les famines qui désolaient si fréquemment le midi de la France. Tout cela résulte des documents que M. de Grammont met sous nos yeux, et il en sort, jusqu'à la fin, un grand honneur pour son héros.

M. de Grammont a une érudition spéciale, peu commune, sur les questions qui se rattachent à l'histoire de l'Algérie; il a pu enrichir ses *Relations* d'un nombre considérable de pièces inédites, la plupart fort curieuses. Ayant acquis tout ce que donne de savoir une étude consciencieuse, il s'en sert habilement, sans étalage d'érudition, comme un écrivain sincère qui préfère à la satisfaction de son amour-propre le profit du lecteur. G. M.

Histoire d'Hérodote, traduction de Larcher, par Humbert. 2 vol. grand in-18 jésus. Librairie Garnier. — Prix : 3 fr. le volume.

La librairie Garnier vient de faire entrer dans sa nouvelle collection des chefs-d'œuvre de la littérature grecque l'*Histoire d'Hérodote*. De nombreuses traductions du célèbre historien ont été faites depuis la première que donna à Venise, en 1474, et à Rome l'année suivante Laurent Valla, l'antagoniste de Pogge. Les plus estimées sont, on le sait, celles de Pierre Salat (1575), que réédita, il y a une douzaine d'années, M. Eug. Talbot; de du Ryer (1645), de Larcher (1786), de Giguet (1857) et de Miot de Melitot (1858).

C'est la traduction de Larcher qu'ont choisie les éditeurs, qui ont confié à M. Humbert, professeur au lycée Henri IV, le soin de revoir l'œuvre du savant Dijonnais. M. Humbert, déjà connu par de nombreux ouvrages classiques, a corrigé la traduction sur le texte grec de la collection Didot, donné un tour plus moderne à certaines phrases qui avaient quelque peu vieilli et joint au texte les notes des principaux commentateurs. Une notice sur Larcher, une table analytique des matières et des sommaires placés en tête de chacun des neuf livres complètent ces deux volumes, qui méritent d'avoir le même succès que les autres ouvrages de cette collection. G. F.

Nouvelles Études slaves. Histoire et littérature, par Louis Léger. 1 vol. in-12. Paris, Ernest Leroux, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

M. L. Léger continue à étudier le peuple slave, ses origines, ses mœurs, sa religion. Déjà, il nous a initiés à la littérature des Slaves du Sud et servi de cicerone à travers les villes les plus intéressantes de la Russie (*le Monde slave*, Didier, 1873. — *Études slaves*; Leroux, 1875). Aujourd'hui, ce nouvel ouvrage complète et rectifie les deux volumes précédents.

Le livre s'ouvre par la biographie de Georges Krijanitch, qui nous est représenté comme le précurseur du panslavisme au XVIIIe siècle. S'aidant d'un opuscule publié, en 1876, par M. Markievitch, sur le compte de ce personnage, M. Léger nous le montre comme l'un des premiers qui ait affirmé le sentiment de la solidarité slave et voulu tirer ses compatriotes de l'état d'affaiblissement matériel et moral où ils étaient vis-à-vis des autres nations de l'Europe.

Les personnes qu'attire plus particulièrement l'histoire littéraire liront avec plaisir et profit l'étude suivante consacrée à réfuter les assertions émises sur le Véda slave par M. Verkowitch, dans un livre paru il y a tantôt six ans, et qui ne serait, d'après les documents présentés par M. Léger, qu'un « essai de mystification littéraire ».

Une récente publication russe, le *Mémorial de Viatka*, donne à notre auteur l'occasion de nous faire connaître ce qu'est la vie de province en Russie, celle du moins dont on vit au fond de la Russie septentrionale. Nous ne savons si l'auteur du *Mémorial* n'a pas, à dessein, chargé son tableau de couleurs trop sombres; mais les renseignements qu'il contient sont navrants; il convient de lire notamment les passages relatifs au fonctionnarisme de ces contrées.

Plus agréable est le chapitre suivant, et les nombreux admirateurs du talent de Mme Alice Durand, qui se cache sous le pseudonyme bien connu d'Henri Gréville, remercieront M. Léger de l'étude qu'il consacre à l'auteur de *Dosia* et de la *Princesse Ogherof*.

L'étude la plus importante contenue dans le livre qui nous occupe est destinée à Jean Huss, que l'auteur met, comme réformateur, au-dessus de Luther, lui « qui n'a eu à lutter que contre la tradition catho-

lique et la résistance du saint-siège », alors que Jean Huss, entreprenant « de mettre fin aux misères de l'Église et à celles de son peuple, a dû émanciper à la fois la nation tchèque de la domination romaine et de la domination germanique ».

Mieux qu'à tout autre, il appartenait à M. Léger de nous retracer la vie du célèbre historien de la Bohême, François Palacky. Initié depuis longtemps à la vie et aux travaux de cet homme illustre, M. Léger nous le représente patriote éprouvé et littérateur éminent. Un autre homme d'État hongrois, F. Deak, dont la vie fut toute politique, trouve aussi sa place dans ce livre et y est jugé comme il le mérite, c'est-à-dire comme un citoyen ayant au plus haut degré « la passion du droit et de la patrie, la modération inflexible, le désintéressement absolu ».

Des considérations sur la question d'Orient et des documents tchèques relatifs à Henri IV se trouvent également dans l'ouvrage de M. Léger, ouvrage qui a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse.

La Marine des anciens. (2e partie. *La revanche des Perses. — Les tyrans de Syracuse*), par le vice-amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Institut, Paris, E. Plon, 1880.

Quand un homme spécial, occupant une haute situation dans la société, ayant été mêlé, pendant une longue suite d'années, aux questions politiques et militaires de son époque, occupe ses loisirs à des recherches historiques sur la partie qui a été l'objet des études de toute sa vie, on est assurément en présence d'un ouvrage sérieux, qu'on ne peut analyser sans y mettre les soins les plus consciencieux.

En faire l'éloge est insuffisant; il faut montrer le travail de bénédictin auquel s'est livré l'auteur; il est important de voir les appréciations que son expérience du métier le pousse à exposer sur les événements qu'il relate, et même les rapprochements que le sujet l'entraîne à faire avec l'époque contemporaine.

Le livre dont nous avons à parler aujourd'hui est la suite d'une œuvre commencée déjà, et la première partie, traitant de la bataille de Salamine et de l'expédition de Sicile, a été l'objet, dans cette revue même, d'un compte rendu consciencieux fait par un de nos meilleurs collaborateurs.

De même qu'on étudie l'histoire des peuples disparus ou dégénérés soit par les ruines demeurées debout, soit par les manuscrits épargnés, ou enfin par les campagnes militaires qui ont développé leur puissance et les ont fait arriver au summum de leur existence, M. Jurien de la Gravière a cherché dans les luttes maritimes livrées entre les nations de l'extrême Asie et de l'extrême Europe, c'est-à-dire d'un côté les Mèdes et les Perses, et de l'autre l'antique royaume de Grèce, les éléments suffisants pour rétablir une grande partie de l'histoire de ces peuples différents.

Un gouffre les séparait, et, par suite, c'est sur ce point que les chocs successifs se sont produits et qu'ils ont illustré la mer Noire, le Bosphore, les Dardanelles et la Méditerranée.

Dans la première partie de son œuvre, l'auteur nous a montré la prédominance des peuples européens, et la seconde, traitée à l'époque du commencement de la décadence du peuple grec, montre la revanche des Asiatiques sur leurs anciens vainqueurs.

En dehors des questions historiques prenant une importance capitale dans ce travail, nous y trouvons des discussions techniques fort intéressantes sur la marine des anciens, le mode de construction des navires, la tactique, les évolutions possibles et la manière de combattre chez les différentes nations aux prises.

Ces discussions, relevant spécialement du domaine maritime et scientifique, ont donné lieu à des rapprochements curieux que M. Jurien de la Gravière a multipliés, et qui prouvent que, comme la stratégie terrestre, celle qui concerne les opérations maritimes a des principes immuables, que les moyens d'exécution seuls font modifier suivant les époques et les progrès de la science, applicables à l'art militaire comme à tous les autres.

L'ouvrage traitant de la marine des anciens ne saurait s'arrêter au point où l'auteur en est arrivé; tel qu'il est aujourd'hui, il est d'une étude attachante pour tous ceux qui ne se contentent pas des faits contemporains et recherchent dans l'antiquité l'origine de bien des choses qui n'ont point été inventées par les modernes, mais seulement appliquées par eux avec une entente parfaite des conditions nouvelles où ils se sont trouvés récemment.

Les progrès mêmes ne nous paraissent pas avoir suivi la marche du temps, et il semble qu'on a peu fait en rapport avec ce qui était à faire. Est-ce un peu la faute de l'invention de la marine cuirassée qui a plus fait porter les études vers la destruction ou la conservation des bâtiments, et a fait négliger d'autres éléments d'action indispensables ?

Là, nous ne pouvons chercher et nous étendre, car le sujet comporte des développements considérables; mais il est certain que, si nous examinons le rôle que la marine a joué dans les dernières luttes des peuples entre eux, on constate avec peine son insuffisance et les faibles résultats qu'elle a pu obtenir.

Étudions donc les anciens : nous avons encore beaucoup à apprendre d'eux, et il faut savoir gré à ceux qui nous initient à leurs travaux peu connus. On a trop tôt fait, à notre époque, de condamner ce qui remonte haut dans l'histoire des peuples; n'est-il pas fortement question de supprimer dans l'instruction des enfants ou tout au moins de réduire fortement l'étude des ouvrages classiques, histoire sainte, grec, latin, etc., sous prétexte que c'est du temps mal employé ?

Cependant l'origine des langues est comme celle des peuples, et qui ne connaît pas les bases ne peut arriver facilement à la déduction. Qu'on ait commis de graves erreurs, cela n'est pas discutable ; mais, tels que nous sont venus tous les ouvrages anciens, ils recèlent encore des leçons tellement applicables de nos jours, qu'il est indispensable de les connaître avant d'étudier à fond les époques plus récentes.

E. D'AU.

Le Marquis d'Argenson et le Ministère des affaires étrangères du 18 novembre 1744 au 10 janvier 1747, par Edgar Zévort, ancien élève de l'École normale, professeur au lycée Henri IV, docteur ès lettres. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880. 1 vol. in-8°, II-413 pages. — Prix : 6 francs.

L'histoire diplomatique du XVIIIe siècle, et du règne de Louis XV en particulier, est fort peu connue. On s'est occupé surtout de la diplomatie secrète (Edgar Boutaric et le duc de Broglie dans son livre :

le Secret du Roi); on a publié la *Correspondance* très mêlée du cardinal de Bernis (M. Masson), et enfin on a commencé depuis dix-huit mois, à Berlin, la publication de la *Correspondance* de Frédéric II, qui n'en est encore qu'à l'année 1741. On n'a pas encore, que nous sachions, publié jour par jour et pièce par pièce la *Correspondance officielle* de Dubois, de Fleury, de Chauvelin, qui seule permettrait de porter un jugement définitif sur ces personnages très contestés par les uns, traités par les autres de ministres remarquables et de grands hommes d'État. C'est là ce qu'a essayé de faire M. Edgar Zévort, un des meilleurs élèves de cette excellente promotion de l'École normale (1861-64) qui a donné à l'Université les Albert Dumont, les Rambaud, les Ludovic Carrau, etc. C'est là que se trouve l'intérêt de sa remarquable thèse, qui lui a valu l'insigne honneur d'être reçu à l'*unanimité* docteur ès lettres par la Faculté de Paris. Son livre est, en effet, rempli de pièces inédites qu'il lui a fallu recueillir péniblement aux Archives des affaires étrangères, Archives qui s'ouvraient naguère encore très parcimonieusement aux travailleurs. Dans un des derniers numéros de la *Revue critique* (29 mars), M. Tamisey de Laroque proteste, avec raison, après M. Léopold Delisle, contre « l'inqualifiable refus opposé à toutes les démarches faites par M. de Boislisle, le dernier éditeur de Saint-Simon, pour obtenir la communication des papiers de l'auteur des *Mémoires*, papiers conservés aux Archives du ministère des affaires étrangères et dont M. Armand Baschet a signalé l'extrême importance ». Plus heureux que M. de Boislisle, M. Edgar Zévort a pu fouiller ces Archives et y découvrir des trésors ignorés qu'il a, le premier, mis sous nos yeux. Je veux parler des lettres particulières du marquis d'Argenson à l'évêque de Rennes (du 21 mars 1745 au 29 novembre 1746), à l'abbé Aunillon; ses instructions à Duperron de Castera et au marquis des Issarts, la correspondance de Louis XV et de Frédéric, qui ne contient pas moins de dix-neuf pièces, etc., etc.

Nous devons dire toutefois que le plan de M. E. Zévort nous semble un peu trop artificiel. Il étudie successivement les relations du marquis d'Argenson avec toutes les puissances, grandes et petites, et range ces puissances dans les catégories suivantes, qui nous semblent assez arbitraires : 1° les amis; 2° les amis intermittents; 3° les neutres; 4° les ennemis. Il y aurait, ce nous semble, fort à dire sur cette classification : pour n'en citer qu'un exemple, l'électeur de Saxe, roi de Pologne, que M. E. Zévort range parmi les amis intermittents, pourrait indifféremment être placé parmi les neutres ou parmi les ennemis, puisqu'il a été l'un et l'autre.

Mais il faut bien convenir qu'un autre plan eût peut-être présenté des difficultés insurmontables : l'ordre chronologique eût entraîné l'auteur dans des redites continuelles; l'ordre logique (les négociations échelonnées d'après leur importance) eût offert, croyons-nous, des inconvénients analogues, certaines négociations étant intimement mêlées à d'autres, par exemple : l'Espagne, Gênes, Naples, ou encore la Prusse, la Saxe, etc.

Voilà la plus grosse critique que nous puissions faire à la thèse si substantielle de M. E. Zévort. En résumé, le livre du jeune professeur est une étude consciencieuse des sources, qui rendra de grands services aux historiens; il fait bien connaître un personnage trop vanté jusqu'à ce jour : il réduit le marquis d'Argenson à ses justes proportions. Ce n'est pas *une bête*, comme le répétaient les petits-maîtres de Versailles; ce n'est pas non plus *un ange*, et, quoi qu'en ait dit Voltaire, il n'eût pas été « digne d'être secrétaire d'État dans la république de Platon ».

Éloge funèbre des soldats morts pour la patrie pendant la guerre de 1870-71, prononcé à la fête patriotique du Palais de la République, à Paris, le 2 novembre 1879, par Émile Couteleau. Thouars, 1880.

Déjà dix années de recueillement se sont écoulées depuis la déplorable campagne qui a enlevé à la France deux de ses plus belles provinces et lui a coûté deux cent mille de ses enfants. Nous nous souvenons à peine encore de ce choc terrible, et cependant l'influence de notre pays à l'extérieur n'est plus que secondaire dans la discussion des grands intérêts européens.

Il faut savoir gré aux âmes élevées dont le patriotisme ardent ne saurait se lasser, et qui cherchent par tous les moyens dont ils disposent, principalement la parole et l'écrit, à raviver nos souvenirs du passé en vue de l'avenir.

Ce n'est pas qu'il faille prêcher la lutte et joindre aux imprudences commises autrefois la faute d'attirer de nouveau la foudre sans avoir établi d'une manière complète les moyens propres à en neutraliser les effets.

Quand la fortune souriait à nos armes sur tous les champs de bataille où combattaient nos soldats, les divers gouvernements ont institué des fêtes commémoratives des dates mémorables de nos journées de triomphe. Mais, à côté du patriote qui se réjouissait, il y avait toujours la famille qui avait quelqu'un des siens à pleurer; car la guerre fait de nombreuses victimes; le deuil se dissimulait sous les lauriers.

La guerre de 1870-71 n'a été pour nos armes qu'une longue suite de revers; ce n'est pas ici le lieu d'examiner les responsabilités, mais le pays et les familles à la fois ont été en grand deuil; le malheur a été national et son souvenir doit être durable pour l'esprit des générations futures.

Le but de M. Couteleau, en prononçant l'éloge funèbre dont nous parlons, a été surtout de rappeler à tous cette grande vérité, et de demander que cet anniversaire douloureux pour la France soit consacré annuellement par une cérémonie en même temps officielle et nationale, honorant la mémoire de tous ceux qui ont succombé pour la patrie dans la lutte engagée pour la défense du territoire.

Une pétition du même auteur a été adressée dans ce sens à la Chambre des députés, et nous n'avons qu'à regretter que, jusqu'à ce jour, elle n'ait pas encore été prise en considération. E. D'AU.

La Noblesse française sous l'ancienne monarchie, par Ch. Louandre. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les travaux de M. Charles Louandre se recommandent toujours par une science véritable jointe à un aimable talent d'exposition; et il y a plaisir à s'instruire chez cet historien dont le style, nourri de faits et d'idées, est en même temps clair et facile. Ces qualités diverses se retrouvent, plus marquées que jamais, dans cette substantielle étude qui prend la

noblesse française à ses origines, qui en examine les titres, les privilèges, le rôle politique et social, et qui finalement en montre la décadence méritée. C'est, en effet, une façon de cadavre que dissèque là l'historien. Pourquoi et comment cette institution a vécu, de quel droit on l'a tuée, en quoi on la peut considérer comme désormais bien morte, tel est l'ordre des problèmes que pose et que résout successivement M. Ch. Louandre. Sans doute, beaucoup des données de ces problèmes étaient déjà connues; mais nulle part on ne les rencontrait réunies et résumées en un corps de monographie complète et succincte. Ce livre a donc une raison d'être, et en le signalant on est forcé d'employer le cliché qui dit que « le besoin s'en faisait sentir ». D'ailleurs ce n'est pas seulement un *breviarium* des études sur la *noblesse française*. En maint endroit, on rencontre des vues originales, des découvertes réelles, et l'idée mère du livre indique une philosophie de l'histoire qui suffit à le distinguer d'un simple précis. Une rapide analyse va le prouver. Pour M. Ch. Louandre, tout d'abord, la noblesse française a ses racines beaucoup plus loin qu'on ne les cherche d'ordinaire. Il les trouve à Rome même et en Germanie. Deux sources lui paraissent incontestables : l'aristocratie militaire des Francs et l'aristocratie fonctionnaire des Gallo-Romains. Puis, à grands traits, l'auteur fait voir deux courants dans l'histoire : les Mérovingiens et les Carlovingiens démembrant le royaume par le bénéfice au profit des leudes; les Capétiens, au contraire, réabsorbant les fiefs dans le royaume. Cette absorption est terminée absolument sous Louis XIV. Depuis lors, la noblesse n'est plus qu'une classe exclusive, sans nécessité sociale, une branche morte de l'arbre français. De là ses préjugés, son esprit réactionnaire, son désir de recouvrer la vie que lui donnaient jadis ses privilèges. Désir illusoire! Aujourd'hui la noblesse n'a plus de sève possible dans notre pays. Sa situation est fort nettement déterminée par M. Ch. Louandre, dans cette phrase qui clôt son livre, et qui nous paraît conclure en toute impartialité : « Rentrée dans le droit commun, elle est restée ce qu'elle était sous l'ancien régime, une classe fermée, regardant toujours en arrière; et si le gouvernement républicain, si le suffrage universel rencontrent dans ses rangs de nombreux adversaires, c'est bien moins par les craintes qu'ils lui inspirent que par l'égalité politique qu'ils consacrent. »

J. R.

Histoire du costume au moyen âge d'après les sceaux, par G. Demay, sous-chef de la section historique aux Archives nationales. Paris, Dumoulin, 1880, 1 vol. gr. in-8° jésus, contenant 600 gravures et 2 chromolithographies. — Prix : 20 fr.

L'histoire du costume a été de tout temps, et dans ces dernières années particulièrement, l'objet d'estimables travaux qui semblaient avoir épuisé la matière, en offrant à la curiosité des lecteurs et aux recherches des savants les renseignements les plus complets et les plus variés. L'ouvrage de M. Jules Quicherat, pour n'en citer qu'un seul, présente les transformations successives du costume français, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la fin de la Révolution, avec une telle abondance de détails et une telle clarté d'exposition que l'on pourrait s'étonner à bon droit de voir un autre érudit marcher sur ses brisées. Aussi tel n'a pas été le but de M. Germain Demay; et le point de vue particulier auquel il s'est placé indique nettement qu'il a voulu combler une lacune dont ses études spéciales lui avaient révélé l'étendue.

Pour reproduire le costume sous ses divers aspects, les historiens avaient minutieusement interrogé les miniatures de nos anciens manuscrits, les estampes des derniers siècles, les tapisseries, les vitraux et même les pierres tombales. Mais ils avaient négligé un élément d'information aussi sûr que varié, du moins en ce qui concerne le moyen âge. Je veux parler des sceaux. Il y avait donc matière à un travail d'ensemble sur ce côté encore inexploré de la question. M. Demay qui, pendant près de trente ans, a classé, décrit et moulé les sceaux de nos grands dépôts d'archives, s'est trouvé tout naturellement amené à traiter l'histoire du costume, d'après les matériaux que ses prédécesseurs avaient négligé de consulter. Les notes qu'il n'avait jamais cessé de prendre au cours de ses travaux étaient plus que suffisantes pour éclairer la question; il n'a eu qu'à les revoir et à les coordonner pour en former une œuvre éminemment originale, qui ne ressemble en rien à celles de ses devanciers, et leur sert à toutes de complément. Personne n'ignore ce que c'est qu'un sceau; mais on est loin de se douter du rôle important que le sceau jouait autrefois. Dès les premières pages de son livre, M. Demay a soin de nous l'apprendre, et de nous expliquer comment cet utile appendice garantissait seul la validité d'un acte, dans un temps où la signature des parties contractantes apposée sur le parchemin était chose fort rare. De là une variété infinie de sceaux, différant par la matière, la forme, la dimension, la couleur et les emblèmes. Aussi l'auteur juge-t-il à propos de nous les faire connaître en détail; après quoi il aborde son sujet par l'étude détaillée des figures représentées sur les sceaux qui lui permettent de décrire tour à tour le costume royal, le costume féminin, le costume civil, militaire et religieux. Le blason qui se rattache d'une manière intime à l'histoire des grandes familles françaises lui fournit matière à d'utiles additions sur le costume des dames et des chevaliers. Et il complète son livre par l'étude des trois personnes divines des anges, de la Vierge et des saints, fréquemment reproduits sur les sceaux, donnant ainsi l'histoire inédite de ce que l'on pourrait appeler le costume sacré. Par cette simple indication des matières, on comprend, sans qu'il soit nécessaire d'insister longuement, quel intérêt et quels enseignements présente la lecture d'un travail qui évoque devant nous tout un monde disparu, à l'aide de témoins d'une indiscutable véracité.

De l'ornementation du livre nous ne saurions non plus parler en détail, car il y aurait trop à dire. L'éditeur a voulu transformer son volume en un véritable *musée sigillographique* et il y a réussi; les reproductions dont il l'a enrichi presque à toutes les pages font passer sous nos yeux une infinité de types choisis parmi les plus parfaits ou les plus curieux d'entre ceux que l'auteur a étudiés. Entre autres curiosités, nous devons signaler à l'attention des lecteurs le *Sceau de majesté* de Charles V, que les procédés chromolithographiques ont permis de reproduire avec une rare perfection. En somme, auteur et éditeur se sont acquittés chacun de leur tâche respective avec une science et un talent au-dessus de tout éloge; le public des lettrés et des bibliophiles est unanime à le constater.

L'Avranchin pendant la guerre de Cent ans, (1346-1450), par Ch. Le Breton, censeur au lycée de Laval, membre de la Société des antiquaires de Normandie. Caen, Ve Legost-Clérisse (Hervieu, successeur), 1879. In-8°, 256 pages. — Prix : 5 fr.

La librairie normande (Ve Legost-Clérisse, Hervieu, successeur) a eu l'heureuse idée de faire un tirage à part d'une excellente étude historique, publiée dans les savants mémoires de la Société des antiquaires de Normandie; nous voulons parler de l'*Avranchin pendant la guerre de Cent ans,* par M. Le Breton, censeur des études au lycée de Laval, déjà connu par ses études sur *la Vie et les Écrits de Robert de Tombelaine,* sur *André de Coutances, trouvère du* XIIIe *siècle* et sur l'*École d'Avranches au* XIe *siècle sous Lanfranc et saint Anselme.*

Sans exagérer la part de l'Avranchin dans la résistance générale de la France contre les Anglais au XIVe et surtout au XVe siècle; sans vouloir, comme il le dit lui-même, faire de son pays natal un centre historique trop important, M. Le Breton a cru que, « tout se tenant en histoire », il ne devait pas isoler l'action du petit coin de terre dont il s'occupe. Aussi dans son livre, les faits généraux se relient aux faits locaux, parce que, comme il le dit fort bien, « souvent ils les produisent et toujours ils les éclairent ».

L'auteur connaît toutes les sources auxquelles il devait puiser. Il a su mettre à profit non seulement les anciens historiens et les chroniqueurs, mais les travaux modernes de MM. Léopold Delisle et Vallet de Viriville. Il a dépouillé la *Bibliothèque de l'École des chartes,* les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie,* et les savants ouvrages de MM. Ch. de Beaurepaire (*les États de Normandie sous la domination anglaise*) et Léon Puiseux sur *le Siège de Caen* et l'*Émigration normande au* XVe *siècle.*

Armé de tous ces précieux secours, M. Le Breton ne risquait guère de se tromper. Son histoire est donc vraie; à ce mérite elle en joint un autre, elle est sans passion : se gardant bien de se laisser aller à ses impressions et d'établir, comme on le fait trop souvent, des parallèles entre le temps passé et le nôtre, il s'est souvenu que l'historien doit faire un récit sincère toujours, émouvant, si c'est possible, et non soutenir une thèse.

Que M. Le Breton nous permette maintenant quelques critiques de détail, qui lui prouveront avec quel soin nous avons lu son livre. Lorsqu'il nous parle du réveil des paysans normands (page 153), il nous dit : « Indépendamment de l'exemple que leur donnait le mont Saint-Michel qui se dressait devant tous inexpugnable et fier, on redisait dans les veillées tremblantes de la chaumière les chansons des Vaux-de-Vire. Olivier Basselin (1415-1430), avec ses joyeux confrères, n'avait tout d'abord chanté que la bouteille; mais, quand les Anglais eurent saccagé leurs caves, leur colère s'exhala en vers énergiques contre ces *godons* maudits :

Entre vous, gens de village, etc.

Voilà, n'est-il pas vrai ? des dates bien précises (1415-1430). Je demanderai à M. Le Breton où il les a trouvées. Ceux qui ont fait une étude toute spéciale de la question, M. Eug. de Beaurepaire (*Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie,* t. XXIII) et M. Armand Gasté (*Chansons normandes du* XVe *siècle, — Étude sur Olivier Basselin et les compagnons du Vaux-de-Vire, — Préface des Vaux-de-Vire de Jean De Houx),* ne sont pas aussi affirmatifs. Ils se contentent de dire que Basselin a dû naître « dans les premières années du XVe siècle » et que les Anglais le tuèrent, « lui firent grand vergogne » vers l'époque de la bataille de Formigny (1450). Que veulent dire d'ailleurs ces deux dates (1415-1430) ? Est-ce qu'elles voudraient indiquer la naissance et la mort de Basselin? Alors Basselin serait mort à quinze ans!...

Quelques lignes plus loin, M. Le Breton ajoute : « L'appel aux armes fut entendu, et bientôt ce refrain fut partout répété :

Nous prieron Dieu de bon cuer fin,
Et la doulce Vierge Marye,
Qu'il doint aux Engloys male fin.
Dieu le Pere s'il les mauldye.

D'abord, ce n'est pas un refrain; c'est le dernier couplet d'une chanson, et M. Le Breton oublie de dire (ce qui est très important ici) que cette chanson est la célèbre complainte composée probablement par les « compaignons vaux deviroys » survivants, *sur la mort d'Olivier Basselin,* leur chef :

Hellas! Ollivier Basselin,
N'orron nous point de vos nouuelles?
Vous ont les Engloys mis à fin...

Les Engloys ont faict desraison
Aux compaignons du Vau de Vire...

Page 182, lorsqu'après avoir raconté l'héroïque défense du mont Saint-Michel, « la seule place qui dans l'ouest de la France (1428) eût inviolablement conservé le dépôt de la tradition nationale », M. Le Breton cite les vers qu'Antoine Halley a consacrés à ce glorieux fait d'armes, il met en tête ces deux mots *Epigramma laureatum* qui déroutent le lecteur, même le lecteur normand. M. Le Breton eût bien fait de mettre en note que ces vers latins obtinrent le premier prix au *Palinod de Rouen,* l'année même de la prise de la Rochelle (Antonii Hallæi opuscula, p. 86). Ceci nous eût expliqué l'*Epigramma laureatum.*

La *Table des Matières* manque un peu de variété. Il y a treize chapitres, et c'est toujours le même refrain :

L'Avranchin depuis le commencement de la guerre de Cent ans ;

L'Avranchin sous Jean le Bon;

L'Avranchin pendant la régence de Charles V;

L'Avranchin sous Charles V (suite), etc., etc., et toujours ainsi.

Ces titres de chapitres, outre qu'ils sont trop monotones, ne disent rien au lecteur. Les faits importants que M. Le Breton raconte eussent pu être brièvement résumés dans la *Table des matières.*

Enfin quelques fautes d'impression se sont glissées dans la réimposition des pages. Nous n'en citerons qu'une (p. 171) : « C'est un hommage que la postérité s'est bien gardée de lui ravir dans un pays qui n'oublie pas les *sens.* » Le *bon sens* du lecteur rétablit le texte : les *siens.* A. G.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Les Bains d'Europe, guide descriptif et médical des eaux d'Europe, par Ad. Joanne et A. le Pileur. 2e édition entièrement revue et complétée. (Collection des *Guides-Joanne*). Paris, Hachette et Cie, 1 vol. in-8°.

Aujourd'hui que la vie hors de chez soi a pris un développement si considérable qu'il est de bon ton de se découvrir une maladie, si minime soit elle, pour songer à demander à son médecin l'ordonnance de telles ou telles eaux de France ou de l'étranger, un guide dans les bains d'Europe est devenu de toute utilité.

Ce volume s'adresse à la fois aux malades et aux médecins; il apprend aux uns les ressources du pays où ils se dirigent et il indique d'une façon précise aux autres l'action physiologique et thérapeutique des eaux thermales de tout ordre.

Le guide de MM. Joanne et A. Le Pileur comprend environ 700 pages de texte serré, dans lesquelles sont réunis les renseignements les plus précieux et résumées les notices les plus complètes. *Distance de Paris, moyens de transport, prix des places, hôtels, indication sommaire du genre de vie et de traitement, curiosités, promenades, excursions,* tout se trouve réuni dans la première partie de ces ingénieuses monographies.

La partie scientifique n'est point oubliée, et, après la nomenclature du positif et de l'agréable, le caractère physique et chimique de chacune des eaux se trouve analysé; on y rencontre des notions thérapeutiques spéciales aux différentes stations balnéaires, et un exposé comparatif des eaux de la France et de l'Allemagne permet d'apprécier leurs mérites relatifs et de constater qu'à cet égard nous ne sommes en rien tributaires de l'étranger.

Voilà un excellent ouvrage qui fait honneur aux auteurs de tant de guides incomparables et à l'éditeur de cette belle collection appréciée dans l'univers entier.

Mer Rouge et Abyssinie, par Denis de Rivoyre. Paris. E. Plon, 1880.

Depuis l'accomplissement de l'œuvre pacifique qui comptera comme la plus importante du XIXe siècle, et assure l'immortalité au nom de M. Ferdinand de Lesseps, le percement de l'isthme de Suez, la mer Rouge et les contrées qu'elle baigne ont été l'objet de mille tentatives de la part des commerçants pour y créer des comptoirs et des pérégrinations des voyageurs pour augmenter les connaissances géographiques jusque-là trop bornées.

En général, ces derniers ne se sont pas contentés de l'étude de la mer Rouge et des côtes; pris d'une ambition plus grande, c'est au continent intérieur qu'ils se sont attaqués, et tous ont attaché leur nom à des découvertes précieuses dont la plupart leur ont coûté la vie.

C'est à ces martyrs de la science, dont les travaux ont été recueillis et publiés que nous devons les quelques progrès accomplis jusqu'à ce jour; quoique l'ouvrage dont nous avons à parler présentement n'ait pas une valeur aussi considérable, il n'en est pas moins fort intéressant et nous initie à bien des mystères qu'on ne pouvait soupçonner.

Il est l'œuvre d'un écrivain aimable, instruit, qui, tout en ne négligeant nullement le côté sérieux, a su joindre à son récit tous les épisodes, toutes les descriptions, les études de mœurs et de caractère des populations rencontrées, de façon que le lecteur parcourt à sa suite des pays qui le charment, sans avoir eu à partager les fatigues, les périls ou simplement les ennuis de celui qui a travaillé pour lui être agréable.

La traversée de la mer Rouge est aujourd'hui effectuée journellement par une énorme quantité de navires, économisant ainsi sur la durée de leur route un temps précieux; cependant ce voyage de quelques jours seulement offre des inconvénients et des dangers, dont les principaux sont, pour les navires à voiles, les calmes plats très fréquents et, pour tous, sur une mer étroite, les ouragans terribles qui viennent du désert.

Le trajet à travers l'Abyssinie est des plus curieux, car il a été encore décrit par peu de voyageurs; l'auteur s'y trouve au moment même où des discordes intérieures amènent des rencontres entre les troupes du négus et celles des révoltés ou des prétendants à le déposséder; son voyage se trouve donc effectué dans des conditions plus accidentées qu'en temps ordinaire, et il se trouve, à un moment donné, dans l'obligation de prendre part à une bataille à la mode de la stratégie et de la tactique toutes primitives de ces peuplades.

Ce qui nous paraît assurément le plus digne d'intérêt est le passage du livre qui relate les richesses naturelles de l'Abyssinie, surtout au point de vue agricole. Laissons parler l'auteur :

« L'ensemble du plateau éthiopien comprend environ de quatorze à quinze millions d'habitants. Vingt-cinq à trente jours d'un travail annuel suffiraient pour y semer et recueillir des récoltes capables de nourrir une population cinq fois plus forte. Les fourmis, qui parfois y désolent certains cantons, ne sont que le résultat accidentel des fureurs sacrilèges de l'homme.

« Dans les conditions ordinaires de l'existence, le froment, l'orge, le trèfle, le dourba, y mûrissent avec une incroyable rapidité et constituent la base essentielle de l'alimentation publique.

« A côté de ces céréales, tous les légumes des contrées tempérées y croissent sans peine, tous les arbres fruitiers de nos pays y prospèrent. Citons, parmi

la flore, la salsepareille, l'indigo, le quinquina, le cotonnier. L'industrie est très développée, particulièrement le tannage des peaux, la fabrication des armes de guerre ». E. d'Au.

Voyage de M. de Lesseps, consul de France et interprète du roi du Kamchatka à Paris, raconté par lui-même. Paris, M. Dreyfous, 1880.

Il est des familles dont tous les membres ont reçu du ciel la même mission qu'ils remplissent à tour de rôle, selon les époques et en tenant compte des progrès de la science en toutes ses branches. Les de Lesseps sont un exemple vivant de cette vérité incontestable; si la gloire du représentant actuel a effacé en quelque sorte dans son rayonnement colossal les travaux de ses pères, il n'en est pas moins vrai que l'historien doit tenir compte du passé et rendre justice à ceux qui ne sont plus.

Les succès un peu trop hautement célèbres du navigateur suédois ont fait oublier le dévouement et les efforts de tous ceux qui, par leur énergie et leur persévérance, lui ont tracé, au prix de leur vie, ou tout au moins de leur santé, la voie dans laquelle il a pu s'engager avec moins de hasard et plus de chances de réussite.

Les terres placées près du pôle ont reçu de fréquentes visites de navigateurs courageux et savants: M. J.-B. de Lesseps fit partie de l'expédition de la Pérouse, partie de Brest le 1er août 1785.

Les deux frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe* abordèrent au Kamchatka deux années après le départ de France. Envoyé en France pour rapporter les notes provenant de ce premier travail de l'expédition qui continuait ses opérations, M. de Lesseps, parti d'Okostk, n'arriva à Saint-Pétersbourg qu'une année plus tard.

Nous n'avons pas ici à nous étendre sur la biographie de l'auteur qui fut plus tard un diplomate distingué et un administrateur hors ligne; ce que nous avons à signaler seulement, c'est que son livre, publié aujourd'hui par son neveu, M. Ferdinand de Lesseps, dont le nom est devenu immortel par sa conception du percement de l'isthme de Suez, est le journal de ce voyage, accompli à une époque et dans des conditions bien plus défavorables que de nos jours.

Il a donc été le pionnier dans cette route, et il serait ingrat à ceux qui ont marché dans ses traces, profité de ses travaux, suivi ses conseils, de ne pas reconnaître les services qu'il a rendus à la science et à l'histoire du monde.

Ces récits sont courts, mais d'un grand intérêt, surtout si on se reporte à l'époque où ils ont été écrits; les détails géographiques, les études des mœurs, caractères et coutumes des populations habitant ces régions sont étudiées et racontées avec un charme et une simplicité qui excluent les prétentions habituelles des voyageurs dans leurs relations romantiques et dramatisées pour les lecteurs. E. D'AU.

La Seine de Paris à Rouen, par A. Talléndeau, avocat consultant, ancien élève de l'École d'administration. Paris, A. Ghio, 1880.

Une loi récente a autorisé une dépense de trente-deux millions de francs pour améliorer le régime de la Seine et lui donner un mouillage plus considérable que celui qu'elle avait acquis par les travaux opérés jusqu'à ce jour. Ces travaux, on le sait, consistaient particulièrement en établissement de barrages mobiles, impuissants pendant la saison d'étiage à donner une navigation permanente à 2 mètres et même à 1m,60 de tirant d'eau.

Le plus malheureux, c'est, comme nous l'explique l'auteur de ce présent travail, qu'on veut, sans modifier le système, arriver à un résultat meilleur; l'étude sur la basse Seine, prise comme exemple, a pour but de démontrer l'impuissance du système et, après la critique, en présente un autre ayant pour objectif de rendre les travaux utiles à la navigation d'abord et en outre à l'industrie et à l'agriculture.

C'est ainsi qu'à l'incertitude d'un tirant d'eau de 3 mètres, variant avec les saisons, M. Tallendeau oppose la fixité d'un mouillage permettant de naviguer en tout temps avec un tirant d'eau minimum de 4 mètres.

L'établissement du système qu'il propose a en outre l'avantage de ne pas coûter 32 millions, tout en résolvant le système proposé, complexe, de rendre Paris port de mer et de mettre toute la vallée de la Seine en possession des eaux du fleuve pour faire mouvoir les usines et irriguer les coteaux de Paris jusqu'à Rouen.

On sait que la Seine est divisée en huit biefs dans ce parcours. Du pont de la Tournelle à Suresnes, Bougival, Andresy, Meulan, la Garenne, Poses, Martel et Rouen. Le nouveau projet la divise en dix, sans modifier le système ancien, celui des barrages mobiles, lesquels ont l'inconvénient de ne pas produire leur effet lorsque le sol de la rivière se prête aux infiltrations; ils sont aussi une cause de dégradations pour les terrains de la vallée et une cause d'atterrissement pour le fleuve.

L'auteur propose d'y substituer son système consistant en :

1° Une écluse établie sur l'une des rives du fleuve;

2° Un barrage déversoir fixé en maçonnerie, accolé à l'écluse et barrant le thalweg d'une rive à l'autre en s'appuyant sur une culée de rive ;

3° Un barrage en infrastructure, se prolongeant de chaque côté de la rive au coteau et fouillé jusqu'au sol imperméable, afin d'interrompre dans la vallée les écoulements d'eau par voies souterraines.

D'après les prévisions, ce triple assemblage du système pourrait être obtenu au moyen de travaux évalués à vingt-deux millions de francs, ce qui fait une économie de dix millions avec ce qui est demandé aujourd'hui.

Les propositions de M. Tallendeau ont contre elles d'être en opposition absolue avec ce qui existe, de n'avoir pas été expérimentées, et de ne pas devoir leur origine à un homme du métier; toutes choses qui font que, quoique nous ayons lu son travail avec le plus grand intérêt, nous soyons porté personnellement à adopter ses théories, nous ne sommes pas assez convaincus pour prêcher avec lui la réforme; mais nous croyons en tout cas que son travail érudit et consciencieux mérite assurément la lecture et la discussion des hommes spéciaux. E. D'AU.

L'Algérie en 1880, par Ernest Mercier. Paris, Challemel aîné, 1880.

Il existe déjà nombre de narrations qui se rapportent à la conquête de l'Algérie et aux premières années de l'occupation de cette colonie dont on a dit à la fois trop de bien et trop de mal.

Aujourd'hui, il y a juste cinquante ans, soit un demi-siècle que nous avons cherché à fonder non seulement quelque chose de durable sur la terre africaine, mais encore une source de bénéfices de toute nature devant alléger les dépenses de la mère patrie.

C'est avec un profond regret qu'on est obligé de constater avec les statisticiens que ce résultat rêvé n'a pas été acquis encore et qu'il ne le sera pas de longtemps.

Au début, l'Algérie, qu'on ne songeait même pas à conserver comme possession, puisqu'au moment même du triomphe de nos armes le chef de l'expédition faisait étudier les moyens de combler le port d'Alger et de faire raser les fortifications de la ville, n'avait pas été l'objet d'études spéciales en prévision d'une action pouvant être suivie d'une victoire.

Cela n'a rien d'étonnant pour nous qui avons vécu à une époque où les expéditions de ce genre ont été multipliées, et toutes entreprises sans projet étudié ni préconçu, et ont pour la plupart abouti à des résultats déplorables pour nos finances et pour notre influence diplomatique européenne.

Nous n'avons donc pas à suivre l'auteur dans son historique des premières années de notre conquête. On avait toujours dit et répété que si l'Algérie ne servait pas à autre chose, elle serait tout au moins une école de guerre permanente pour nos généraux.

Les dernières campagnes et surtout celle de 1870 ont prouvé que, loin d'apprendre quelque chose, nos chefs ont plutôt oublié là-bas tous les préceptes de l'art militaire ou l'ont du moins fait voir par la manière déplorable dont ils se sont acquittés de leurs fonctions alors qu'il s'est agi d'une lutte sérieuse.

Disons que, depuis dix années environ que le régime militaire paraît devoir s'incliner devant l'administration civile, les progrès de colonisation semblent plus sérieux; mais ils sont encore dans l'enfance, parce que les efforts des particuliers n'ont pas été encouragés par le gouvernement de la métropole et que celle-ci n'a fait aucun effort considérable pour arriver à un résultat véritablement efficace.

Il est certain que si l'on se rend compte de ce qui a été obtenu jusqu'à ce jour, en tenant compte des conditions déplorables dans lesquelles s'est maintenue l'administration de l'Algérie, on est autorisé à espérer que, ces conditions changeant, la marche sera plus rapide et qu'il ne faudra pas cinquante années de plus pour constater l'amélioration.

Le livre de M. Mercier, qui est un Algérien dans l'âme, ayant étudié à fond la question, ayant déjà beaucoup écrit à cet égard, et auquel nous nous associons pour la majeure partie des idées, donne une photographie sans retouches de l'état présent, et c'est une étude des plus instructives pour tous ceux qui s'intéressent à la prospérité de notre pays.

La population algérienne est un composé complexe, dont on n'a pas suffisamment tenu compte jusqu'à ce jour, et tant que les colons n'auront pas la majorité comme nombre, ce n'est pas eux dont il faut surtout se préoccuper, si ce n'est au point de vue de les multiplier, et pour cela de les attirer dans la contrée.

Toutes les questions vitales de la société sont traitées dans cet ouvrage avec un soin auquel nous nous plaisons à rendre hommage; M. Mercier a voulu élever un petit monument à notre cinquantenaire de possession africaine; remercions-le de cette bonne pensée; engageons les intéressés à lire son livre et à le méditer, et ne cessons de tourmenter nos gouvernants pour que leur sollicitude en faveur de notre belle colonie soit toujours en éveil.

Le voyage qui a été effectué par un certain nombre de représentants du suffrage universel doit assurément être suivi d'un mémoire officiel tendant aux réformes indispensables; nous l'attendons encore, mais il faut espérer que ce n'est pas en vain, et que cette excursion parlementaire rapportera des fruits utiles à l'Algérie et par suite à la France, sa sœur aînée dont les sacrifices pour elle ont déjà été si grands et qui est disposée à en faire encore, s'ils ont chance de ne pas être faits en pure perte. E. D'AU.

Les États-Unis mexicains, par ERNEST VAN BRUYSSEL, consul général de Belgique à la Nouvelle-Orléans. Paris, Challemel aîné, 1880.

Assurément il n'est pas dans mon idée de dire du mal de parti pris d'un pays avec lequel le gouvernement français actuel cherche, avec raison, à renouer des relations diplomatiques qui peuvent être d'un grand intérêt pour nos compatriotes qui sont dans ces contrées ou veulent y aller, d'autant que nos lecteurs savent dans quelles conditions elles ont été violemment rompues, et les malheurs considérables que cette sotte expédition amena par sa durée, plus encore que par les pertes matérielles imposées aux interventionnistes.

En constatant que l'énumération des richesses du Mexique présentées par l'auteur est des plus exactes, il nous sera bien permis d'ajouter qu'un trésor qu'on ne peut exploiter, faute des moyens indispensables pour le faire, équivaut assurément à une nullité absolue, tant qu'on n'a pas réalisé ce qui est indispensable pour le mettre en valeur.

Nous n'apprenons rien absolument de nouveau par l'ouvrage de M. Van Bruyssel; tous les explorateurs de ces contrées privilégiées de la nature se sont plu à nous en exposer les richesses et toutes les ressources; cela ne date pas d'hier, et cependant qu'a-t-on fait depuis M. de Humboldt, par exemple, pour prouver à l'Europe, qui est certainement le marché tout prêt à recevoir ces produits naturels ou artificiels, qu'ils existaient et qu'ils possédaient une qualité propre à les faire rechercher?

Ce qui manque le plus à ce pays, c'est la possibilité même de pouvoir se prévaloir de ce qu'il possède; les voies de communication à l'intérieur sont nulles ou tout au moins insuffisantes pour amener à la côte les produits de l'industrie, de l'agriculture, du sol minier, du commerce, et par contre de faire entrer tout ce qui pourrait aider ou perfectionner les outils producteurs.

En outre, les côtes données par la nature n'ont pas été travaillées par l'homme de façon que les ports de commerce où les navires pourraient trouver un mouillage sûr manquent absolument.

A notre avis, il est certain que, tant que ces deux éléments essentiels feront défaut en tout ou en partie, il reste tout à fait indifférent pour nous que l'intérieur du pays soit riche ou pauvre, puisque ni lui ni personne ne peut en profiter. L'étude de ces richesses n'a donc absolument qu'un intérêt scientifique; à ce point de vue simple, l'ouvrage de M. Van Bruyssel peut être lu, quoiqu'il manque d'originalité, et ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà, et cela par des livres dus à des Français, plus étudiés et certainement plus détaillés que le sien. E. D'AU.

Croquis algériens, par Charles Jourdan. Paris, A. Quantin, 1880.

L'Algérie est colonie française depuis cinquante années révolues. En fait, la métropole ne s'est guère préoccupée d'organiser sa conquête de façon à en tirer honneur et profit. A peine depuis quelques années se produit-il un effort en ce sens, et quoique tardif et encore peu marqué, nous sommes heureux toutefois d'avoir à le constater, afin d'encourager au moins ceux qui ont réussi à engager nos gouvernants dans cette voie plus rationnelle que celle suivie jusque-là.

Disons donc hautement d'abord que tout ce qui nous parle de ce pays nous fait plaisir, que tout ce qui marque de l'intérêt pour lui a notre approbation, et si nous nous plaignons d'une chose, ce sera surtout de n'avoir pas assez souvent l'occasion d'en entretenir nos lecteurs.

Le livre de M. Charles Jourdan est une relation humoristique d'un voyage en Algérie, ou plutôt nous nous exprimons mal, car il semble, en lisant ses récits simples, mais intéressants, que l'auteur est du pays ou a dû tout au moins y passer de longues années.

Si nous ne nous trompons cependant, nous croyons que M. Jourdan est un jeune homme; il marque tout au moins dans son style la fougue de cet âge et surtout la poésie à travers laquelle, comme une gaze couleur de rose, on voit toutes choses quand on commence la vie.

Ce n'est pas un reproche que nous lui adressons; tant s'en faut; nous ne pouvons que le féliciter d'avoir un défaut dont on se corrige tous les jours, même sans le vouloir.

Les détails de mœurs, de caractère, de coutumes abondent dans ce volume; les anecdotes sont charmantes, bien choisies : pourquoi faut-il que nous ajoutions une ombre à ce tableau? Nous le trouvons trop gai, et trop léger surtout; il ne traite pas les questions qui doivent nous intéresser, celles de la colonisation et de la fusion des races, c'est-à-dire l'avenir de l'Algérie au point de vue de la France.

Mais il est probable que l'auteur n'a voulu faire qu'un livre intéressant et amusant; en supprimant les choses qui peuvent paraître arides et ennuyeuses aux lecteurs frivoles, formant la grande majorité, il a eu raison s'il n'a eu en vue que de plaire, et nous n'avons pas le courage de l'en blâmer outre mesure.

Il ne nous a pas donné tout ce que nous aurions désiré, soit; mais ce que nous avons nous satisfait, et c'est déjà beaucoup.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

Le conseil supérieur de l'instruction publique entendu,

Arrête :

Article 1er. — Il est dressé chaque année et dans chaque département, une liste des livres reconnus propres à être mis en usage dans les écoles primaires publiques élémentaires et supérieures.

Art. 2. — A cet effet, les instituteurs et institutrices titulaires de chaque canton, munis du brevet, réunis, en conférence spéciale, établissent, au plus tard dans la première quinzaine de juillet, une liste des livres qu'ils jugent propres à être mis en usage dans les écoles primaires publiques.

Art. 3. — Toutes les listes ainsi dressées sont transmises à l'inspecteur d'académie. Une commission, siégeant au chef-lieu du département et composée des inspecteurs primaires, du directeur et de la directrice des écoles normales et des maitres adjoints de ces établissements, réunis sous la présidence de l'inspecteur d'académie, revise les listes cantonales et arrête le catalogue pour le département.

Art. 4. — Sont rapportés, en ce qu'ils ont de contraire au présent règlement, les arrêtés des 22 juillet 1873 et 3 juillet 1875.

Fait à Paris, le 16 juin 1880.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,
J. Ferry.

M. Jules Ferry a présidé, au ministère de l'instruction publique, la première réunion du comité de perfectionnement des publications populaires.

Étaient présents : MM. les sénateurs Charton, Pelletan, Joseph Garnier, Henri Martin;

MM. les députés Duvaux, Beaussire, Deschanels, Spuller;

MM. Dumont et Buisson, directeurs de l'enseignement supérieur et primaire; Gréard, vice-recteur de l'Académie; Rambaud, chef du cabinet; Bréal, de l'Institut; MM. Van Tieghem, Berger, Cadet.

Le Cercle de la librairie était représenté à cette réunion par MM. Georges Hachette, Didot, Masson, Hetzel fils et Ardant, de Limoges.

Le ministre a exposé l'objet de la réunion.

La littérature destinée au peuple et aux écoles a pris un développement immense; le perfectionnement des procédés et de l'outillage, dans les grandes maisons de librairie, a permis une production d'une abondance, d'une variété, d'un bon marché merveilleux. Il y a là des prodiges économiques; mais cette littérature laisse à désirer sous beaucoup de rapports. Il y aurait donc, dans l'intérêt de la jeunesse des écoles et des lecteurs des écoles, une certaine direction à donner à cette production, une direction plus morale, plus patriotique, plus scientifique.

Le ministre a donc voulu mettre en présence des hommes qui ont médité, qui ont parlé, qui ont écrit sur l'éducation populaire et des hommes qui ont tous les moyens de réaliser leurs vœux; il a réuni dans la même commission des théoriciens et des praticiens, des écrivains et des éditeurs. Ils ont à chercher en commun ce qu'il faut faire pour encourager les bonnes publications.

Une discussion intéressante s'est engagée à ce sujet.

M. Ardant a appuyé l'idée qui consiste à mettre au concours les livres qui semblent le plus nécessaire aux écoles et aux bibliothèques populaires.

M. Pelletan, tout en admettant l'idée d'un concours, ne veut pas que les bons ouvrages existants soient exclus des encouragements proposés.

M. Charton a montré tout l'avantage qu'il y aurait à bien étudier ce qui s'est fait en Angleterre et en Allemagne pour ce genre de publications.

M. Bréal a prouvé, par le succès de la bibliothèque bleue, la nécessité de tenir compte de certaines préférences populaires et de chercher à leur donner satisfaction.

Il a décidé qu'une sous-commission, composée de MM. Charton, Bréal, Hetzel, Hachette et Ardant, aurait à dresser la liste des sujets d'ouvrages qu'il faut mettre au concours, ainsi que la liste des livres existants qui méritent les plus sérieux encouragements.

La Chambre a voté à l'unanimité la proposition de M. Édouard Lockroy, relative à l'isolement de la Bibliothèque nationale.

Aux termes de cette proposition, une somme de trois millions et demi est allouée pour l'expropriation des immeubles particuliers adjacents à la Bibliothèque, dont la présence est une cause permanente de danger pour nos riches collections littéraires et scientifiques.

La proposition sera renvoyée, dès la rentrée, au Sénat, qui la votera certainement avec le même empressement et la même unanimité que la Chambre.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, en date du 23 juin 1880, et à la suite de la session d'examen qui vient d'avoir lieu, ont ob-

tenu le certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires :

MM. Bénet, élève de l'École des chartes et de l'École des hautes études; — Mortet, licencié ès lettres, archiviste paléographe; — Rebelliau, licencié ès lettres, élève de École normale supérieure; — Mane, professeur au collège d'Aix; — Reyssié, bachelier ès lettres; — Cattamand, bachelier ès lettres; — Capdenat, bachelier ès lettres; — Crouzel, docteur en droit.

Trente candidats étaient inscrits; vingt et un ont pris part à toutes les épreuves de l'examen.

L'Académie française a décerné le prix Bordin à M. Baudrillart, membre de l'Institut, pour son *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.* Le prix Marcellin Guérin, de 5,000 francs, a été partagé entre M. de Charme, auteur d'une *Mythologie de la Grèce antique;* M. Paul Sapfer pour son ouvrage sur *Shakespeare et l'antiquité* et M. Ernest Bertin pour son volume intitulé : *Les mariages dans l'ancienne société française.*

L'Académie française vient de décerner le prix Archon-Despérouses à l'*Histoire des métiers et corporations de la ville de Paris,* ouvrage publié par deux anciens élèves de l'École des chartes, MM. de Lespinasse et Bonnardot. Le premier volume comprend le *Livre des métiers d'Étienne Boileau,* dont le monde savant apprécie depuis longtemps l'importance.

La commission des travaux historiques de Paris a chargé M. de Lespinasse de la continuation de ce travail, lequel contiendra tous les statuts des métiers depuis le XIIIe siècle jusqu'à la suppression des corporations.

Dans sa séance du samedi 24 juillet, l'Institut vient de couronner le premier volume des *Antiquités typographiques de la France,* par M. Claudin, libraire bien connu des bibliophiles érudits. Ce volume traite spécialement des origines de l'imprimerie à Albi et des pérégrinations de Neumeister, compagnon de Gutenberg.

Dans la séance du 6 juin, l'Académie des sciences morales et politiques a élu M. Boutmy à la place d'académicien libre, vacante par la démission de M. Léon Say.

L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des beaux-arts, met au concours, pour 1881, les sujets suivants : 1° faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du XVe siècle et au commencement du XVIe, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tel que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, etc.; 2° faire une étude critique sur la vie et les œuvres de Grétry, étude fondée, autant que possible, sur des documents de première main; donner l'analyse musicale de ses ouvrages, tant publiés que restés en manuscrits; enfin, déterminer le rôle qui revient à Grétry dans l'histoire de l'art au XVIIIe siècle; 3° déterminer, en s'appuyant sur des documents authentiques, quel a été, depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'à l'époque de Rubens inclusivement, le régime auquel était soumise la profession de peintre, tant sous le rapport de l'apprentissage que sous celui de l'exercice de l'art, dans les provinces constituant aujourd'hui la Belgique. Examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et aux progrès de l'art; 4° on demande la biographie de Théodore-Victor Van Berckel, graveur des monnaies belges au siècle dernier, avec la liste et la description de ses principales œuvres ainsi que l'appréciation de l'influence que cet éminent artiste a pu exercer sur les graveurs de son époque.

Les mémoires doivent être adressés francs de port, avant le 1er juin 1881, au secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

Un certain nombre de peintres, de sculpteurs, de gens de lettres viennent de se réunir pour fonder une maison de retraite et de santé, destinée aux hommes de lettres, aux savants, aux artistes.

Cette société de protection mutuelle prendra le nom de *Société Artis et Amicitiæ.*

Parmi les souscripteurs-fondateurs, nous trouvons les noms de Meissonier, Charles Garnier, Paul Dubois, Gérôme, de Chennevières, de Neuville, de Nittis, le duc de Broglie, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Laboulaye, Detaille, Charles Blanc, etc., etc.

Sous de tels patronages, cette utile fondation, qui ne sera pas un hôpital, mais une maison de repos, ne peut manquer de prendre bientôt une grande importance.

On trouve les statuts au siège de l'Association, 111, avenue de Villiers.

L'*Osservatore Romano* assure que la congrégation de l'*Index* vient de défendre le livre de M. A. Dumas fils : *la Question du divorce.*

L'Académie de Stanislas, de Nancy, a décerné un prix de 2,000 fr. à M. Decharme, professeur de littérature grecque à la Faculté, pour son ouvrage : *Mythologie de la Grèce.*

On annonce l'apparition prochaine d'un ouvrage en 5 volumes du à la plume de M. E. Arago et intitule : *Récits, histoires et anecdotes de mon temps de 1828 à 1875.*

Une association littéraire et artistique est en voie de formation à Rouen, sous le titre : *Académie Corneille.* Placée sous le patronage de l'illustre poète rouennais, elle est ouverte aux littérateurs, aux musiciens, aux peintres et dessinateurs qui voudront soumettre leurs œuvres à l'examen d'un comité élu dans son sein.

Formée à l'exemple des académies nombreuses qui fleurissent dans le Midi, en entretenant avec un avantage marqué le goût des lettres et des arts, la nouvelle association se recommande déjà des noms les plus autorisés.

Parmi les promotions faites dans l'ordre national de la Légion d'honneur, nous remarquons les noms de :

MM. Henri de Lapommeraye; Challamel, bibliothé-

thécaire de Sainte-Geneviève; — Farcy; — Le Reboullet; — Hément; — Liébert; — Garet; — Vintejoux, publicistes; — Noblet et Goupy, imprimeurs.

M. Barbier a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Ont été nommés officiers de l'instruction publique :

MM. Thierry, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal; Gustave Aymard, publiciste, à Buenos-Ayres; — Degorce-Cadot; — Lemerre; — Leroux; — Thorin, libraire-éditeur; — et notre sympathique éditeur, A. Quantin.

Le bureau et les commissions de la Société de l'École des chartes ont été constitués comme il suit pour l'année 1880-1881 :

Président : M. Paul Meyer.

Vice-président : M. A. de Barthélemy.

Secrétaire : M. F. de Laborde.

Secrétaire adjoint : M. P. Fournier.

Archiviste-trésorier : M. Tuetey.

Membres de la commission de publication : MM. Delisle, de Lasteyrie, Ulysse Robert.

Membres suppléants de la même commission : MM. Havet, Valois.

Membres de la commission de comptabilité : MM. Douet d'Arcq, Dupont, Garnier.

Sont nommés correspondants du ministère pour les travaux historiques :

MM. Esnault (l'abbé), au Mans; Cazalis de Fondouce, à Montpellier; Rupin, vice-président de la Société historique et archéologique de Brive.

Bibliothèque Mazarine. — M. Dufresne (Arthur), licencié en droit et élève de l'École des chartes, est nommé surnuméraire à la bibliothèque Mazarine.

On s'est demandé, dans le monde littéraire, quelles dispositions seraient prises, par les héritiers de l'auteur de *Madame Bovary*, à l'égard des manuscrits laissés par celui-ci.

Le *Nouvelliste de Rouen* nous apprend que les œuvres inédites de Gustave Flaubert appartiennent, en toute propriété, à sa nièce, Mme Commainville.

Le 20 juillet, M. le président de la République a promulgué une loi portant approbation d'une convention signée, le 15 juin, entre la France et l'Espagne, pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres de littérature et d'art.

La *Revue politique et littéraire* annonce l'apparition prochaine de deux volumes de lettres de Mérimée à Panizzi. Cette correspondance est, dit-on, intéressante pour l'histoire politique du second empire.

— On vient de découvrir un vocabulaire basco-navarrais du XIIe siècle. Bien que peu volumineux, ce vocabulaire a de l'importance, car il a permis de constater que le basque n'avait subi aucune variation depuis sept cents ans.

La Chambre des communes vient de recevoir communication du rapport des commissaires sur l'administration du *British Museum* pendant l'exercice 1879. Nous empruntons à ce document quelques renseignements qu'il nous a paru intéressant de placer sous les yeux de nos lecteurs.

Le rapport constate tout d'abord une augmentation considérable dans le chiffre des personnes qui ont été admises à visiter les collections générales. Ce chiffre s'est élevé en 1879, à 606,394; dans les années 1874, 1875 et 1876, il avait été en progression constante : 461,059 en 1874; 523,317 en 1875; 563,535 en 1876; pour retomber à 539,281 en 1877 et à 448,516 en 1878. Le compte rendu des commissaires entre ensuite dans des détails sur l'état des travaux exécutés pendant l'année 1879, en vue de caser les collections d'histoire naturelle dans le nouveau bâtiment destiné à les recevoir à South Kensington, puis il arrive à la bibliothèque du célèbre établissement dont il énumère les acquisitions de toute nature dans la même période.

Le service de la salle de lecture a été l'objet d'une attention toute particulière. On a réalisé un perfectionnement important au point de vue des recherches, en substituant l'impression à l'écriture manuscrite dans la confection du catalogue. Le catalogue formera désormais sept sections distinctes et tirées à part; elles paraîtront à des intervalles plus ou moins éloignés, et dans chacune d'elles on adoptera pour les titres des ouvrages l'ordre alphabétique; les deux premières de ces sections comprennent : 1° les nouveaux livres anglais et américains; 2° les ouvrages récemment publiés à l'étranger. Le catalogue imprimé n'a pas seulement l'avantage d'être moins volumineux que le catalogue manuscrit, il contiendra beaucoup moins d'erreurs et il facilitera singulièrement les recherches.

Il sera mis en vente et pourra rendre de grands services au point de vue bibliographique puisqu'il mettra le public au courant des plus récentes publications faites en Angleterre et à l'étranger.

Grâce à l'adoption de l'éclairage électrique qui supprime toute espèce de chance d'incendie, la salle de lecture est restée ouverte l'année dernière jusqu'à sept heures du soir pendant les mois d'hiver (précédemment elle était fermée à quatre heures), d'autre part, depuis l'installation du nouveau mode d'éclairage, les lecteurs n'ont plus à subir de ces interruptions de travail auxquelles ils étaient si fréquemment condamnés par les temps de brouillard.

Nous ne suivrons pas le rapport dans son énumération des ouvrages rares et précieux, des manuscrits, documents, etc., dont la bibliothèque s'est enrichie en 1879. Notre correspondant anglais se charge de nous tenir au courant de tout ce qui peut intéresser nos lecteurs relativement au *British Museum*.

NÉCROLOGIE

Mgr Pie, évêque de Poitiers, mort au mois de mai dernier, a laissé des œuvres considérables qui ont eu déjà trois éditions. La première (1858) n'avait que 3 volumes; la seconde (1865) en avait 5; la troisième (1876-1877) en a 8 et se termine par une table générale.

Parmi les travaux inédits de l'ancien cardinal, le *Polybiblion* cite un *Aperçu historique sur le rôle des Églises de l'Orient*, un *Essai sur le concile du Vatican*, une *Vie de saint Louis* et un grand nombre d'homélies.

Le général Vinoy est mort à Paris le 30 avril 1880. Nous citerons parmi ses ouvrages: *Siège de Paris, campagne de 1870-1871* (1872). — *L'armistice et la Commune* (1872). — *L'armée française en 1873* (1874).

Nous avons, dans notre dernière livraison, annoncé la mort de M. l'abbé Houssaye, vicaire de la Madeleine à Paris. Citons parmi les écrits qu'il a laissés: *la Vie du cardinal de Bérulle, M. de Bérulle et les carmélites de France*; *le P. de Bérulle et l'oratoire de Jésus*; *le cardinal de Bérulle et le cardinal de Richelieu*, avec un appendice; *les Carmélites de France et le cardinal de Bérulle*, courte réponse à l'auteur des *Notes historiques*, ouvrage qui obtint les suffrages de l'Académie. Le deuxième prix Gobert lui fut décerné en 1876 et maintenu en 1877.

M. l'abbé Houssaye comptait parmi les rédacteurs du *Correspondant*.

M. de Jankowitz de Jeszenicze est mort dernièrement à Besançon où il habitait depuis de longues années. Il se livrait à des recherches sur l'histoire et la philosophie de l'art, qui devaient aboutir à un grand ouvrage sur l'art chrétien, resté inachevé, et dont quelques fragments parurent en 1860, 1864 et 1865 dans les *Annales franc-comtoises*.

On nous annonce de Bernay, la mort d'un poète, M. Ratel, dont les poesies vont être publiées sous les auspices de la société libre de l'Eure.

M. Donat, auteur d'un mémoire sur les sarcophages chrétiens primitifs, vient de mourir à Montpellier où il était professeur.

M. Donat avait entrepris d'importants travaux sous la direction de M. de Rossi.

La *Société des bibliophiles bretons* vient de perdre un de ses membres les plus distingués, M. de Kerjégu, député de Brest.

On annonce de Dijon la mort de M. le lieutenant-colonel d'état-major de Coynart.

Outre une série très remarquable de travaux et de recherches sur *Alésia*, son siège, les combats et batailles livrés autour de cette place, M. de Coynart a publié dans le *Spectateur militaire* un grand nombre d'articles importants.

M. Luneau, ancien député, vient de mourir à Bouin (Vendée). Il a publié avec M. Gallet: *Documents sur l'île de Bouin précédés d'une notice historique* (1874).

M. Victor Borie, maire du sixième arrondissement, vient de succomber à la maladie dont il souffrait depuis quelque temps.

Il avait soixante-neuf ans.

M. Borie avait été, sous la monarchie constitutionnelle, puis en 1848 et sous l'Empire, un journaliste très militant. Il avait débuté en 1842 à l'*Éclaireur de l'Indre*, puis il était entré, cinq ans après, au *Journal du Loiret*. Il avait ensuite fondé en 1848 avec George Sand, dont il était l'ami, la *Cause du peuple*.

Le journal dura trois jours. Un an après, il lançait le *Travailleur*, qui le faisait condamner et l'obligeait à s'exiler. Au bout de trois ans passés en Belgique, il revenait purger sa condamnation.

Après le coup d'État, il entrait à la *Presse*; puis, en 1857, il s'installa définitivement au *Siècle*.

M. Victor Borie a publié en Belgique une *Histoire de Pie IX*, et en France un petit livre intitulé *Travailleurs et Prolétaires*. Mais ce qui l'a surtout fait connaître en dehors de la presse, ce sont ses ouvrages d'agriculture: les *Douze mois*, les *Travaux des champs*, l'*Agriculture au coin du feu*.

M. Broca, membre de l'Académie de médecine, vient de mourir.

Broca était un des plus brillants professeurs de la Faculté de Paris, un des chirurgiens les plus distingués de nos hôpitaux: ses livres sur les *Tumeurs*, sur les *Hernies*, sur les *Anévrismes*, ses travaux d'anatomie sont des œuvres magistrales dont l'École de médecine française peut à bon droit s'enorgueillir.

Mais c'est surtout comme anthropologiste que Broca était universellement connu. Il a tant fait pour l'anthropologie, qu'il en est pour ainsi dire le créateur. Il avait fait de cette science, régénérée par ses soins, une science essentiellement française. Il était, depuis la fondation de la *Société d'anthropologie*, le secrétaire général, l'âme même de cette savante compagnie. Ses principaux ouvrages sont, dans cet ordre d'idées, l'*Ordre des Primates* (1870), *Instructions générales pour les études anthropologiques* (1865), *Mémoires sur l'homme préhistorique* (1869), *Mémoires d'anthropologie* (1871-1875), etc.

M. Isaac Pereire qui vient de mourir était, on le sait, un économiste des plus distingués. Outre de nombreux écrits qu'il a publiés dans l'ancien journal

le Globe, il laissa deux ouvrages publiés en 1865 sur la question des banques. L'année dernière, il avait donné : *Politique industrielle et commerciale, la question des chemins de fer.*

M. Lassus, qui vient de mourir à Paris, laisse les éléments de deux ouvrages sur le poète Ducis et sur Mme Vigée Le Brun.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Paul Albert, professeur de langue et de littérature française moderne au Collège de France et à l'École de Saint-Cyr, décédé à l'âge de cinquante ans, des suites d'une attaque d'apoplexie cérébrale.

Né en 1827, M. Paul Albert entra à l'École normale et fut successivement nommé professeur à Dijon et à Poitiers. Il revint ensuite à Paris, comme professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Après plusieurs années d'un enseignement dont ses élèves ont gardé un souvenir durable, il fut nommé maître de conférences à l'École normale. En 1878, sur la présentation des professeurs du Collège de France, le ministre de l'instruction publique lui confia la chaire de littérature de M. de Loménie, qu'il occupa jusqu'au mois d'avril dernier.

En dehors de l'enseignement universitaire et de travaux de critique, M. Paul Albert s'était livré avec un succès tout particulier à l'enseignement secondaire des filles. Il a fait sur ce sujet de nombreuses conférences, publiées ensuite en volumes.

Les principaux ouvrages de M. Albert sont : la *Poésie, la Prose, Histoire de la littérature romaine, la Littérature française.*

La *Revue historique* annonce le décès de M. Lehmann, directeur du gymnase de Neustettin. On cite parmi ses écrits les plus remarquables : *Studien zur Geschichte des apostolischen Zeitalters* (Greisswald, 1856); *Claudius und Nero* (Gotha, 1856).

M. Stark, professeur d'archéologie à Heidelberg, mort l'année dernière, s'est surtout occupé de l'histoire de l'art. Parmi ses ouvrages purement historiques, il faut citer : *Zur Geschichte und Alterthumskunde des hellenischen Orients* (Iena, 1852). *Stædteleben, Kunst und Alterthum im Frankreich,* (Iena, 1855). *Ladenburg am Neckar, und seine Funde,* 1867.

Le 7 mai 1880 est mort à Berlin le lieutenant général von Witzleben, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il s'est fait remarquer par les écrits militaires suivants : *Der Wa-sunger Krieg zwischen Sachsen-Gotha-Altenburg und Sachsen-Meiningen,* 1748-1748 (Gotha, 1855). — *Prinz Fried. Josias von Coburg-Saalfeld* (Berlin, 1859). — *Leopoldine Marie, Markgræfin von Brandenburg-Schwedt* (Dessau, 1870).

La littérature belge vient de perdre le chansonnier rabelaisien Félix Bovie.

Ses premières poésies parurent dans l'annuaire des Agathopèdes, société badine établie à Bruxelles vers 1850. Ses œuvres ont été réunies en 1864 en un vol. in-8°.

Les chansons les plus gaillardes du poète se trouvent dans le *Parnasse satyrique* et le *Nouveau Parnasse du* XIXe *siècle,* édités par Poulet-Malassis.

De Magdedourg nous parvient la nouvelle de la mort du pasteur Winter, fondateur de la Société historique du duché de Magdebourg. Il a écrit : *Die Premonstratenser d. XII Jahr., und ihre Bedeutung für das nordœstliche Deutschland* (1865) et de plus une histoire des Cisterciens dans le nord-ouest de l'Allemagne en trois volumes (1868-1871). Il laisse nombre de notices sur des points d'histoire locale.

On annonce la mort à Barcelone d'un des principaux imprimeurs de cette ville, où les arts graphiques ont pris tant d'importance. M. Luis Tasso y Gonalons a succombé le 15 mai aux suites d'une douloureuse maladie.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 JUIN AU 15 JUILLET

L'Art (20 juin). — De Goncourt : La Maison d'un artiste au XIXe siècle. — E. de Goncourt : Portraits gravés de femmes du XVIIIe siècle. — Ph. Burty : Le Salon ; sculpture. — P. Leroi : *Pro Patria*. — L. Enault : L'Art algérien. — E. Véron : Les *Mélodies* de MM. le comte d'Osmoy et A. Georges. — J. Mazerat : Société d'encouragement des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. — Courrier des musées.

(27 juin). — Procès-verbal du grand prix de Florence, fondé par l'*Art*. — E. de Goncourt : La maison d'un artiste au XIXe siècle. — E. de Goncourt : Portraits gravés de femmes du XVIIIe siècle. — Ph. Burty : Le Salon de 1880 ; les Étrangers. — Mazerat : La Société d'encouragement des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. — Cournault : Le Salon de Nancy. — Chronique.

(4 juillet). — Cazalis : Le peintre Blanchard. — Ph. Burty : Le Salon ; les tableaux de genre. — Brès : Exposition des amis des arts de Marseille. — Picard : Les expositions de Dusseldorf. — Chronique.

(11 juillet). — Ph. Burty : Le Salon de 1880. — Soldi : l'*Art Khmer*, par Delaporte. — L. Courajod : Une œuvre inédite de Jean Bullant ou de son école.

L'Artiste (juillet). — Eggis : Géographie de la femme. — Feuillet de Conches : Les peintres anglais. — Ch. Monselet : P. de Saint-Victor. — La duchesse blanche. — Les petits salons à côté du grand. — Histoire littéraire. — O. de Parisis : Princesse et chiffonnière. — Poésies. — Le dernier mot de l'Exposition. — Les livres et les autographes. — Chronique.

Bibliothèque de l'École des chartes. — Durrieu : La prise d'Arezzo, par Enguerrand VII, sire de Coucy. — Raynaud : Les chansons de Jean Bretel. — Garnier : Musée des archives nationales. Documents étrangers.

Bibliographie. Havet : *Mittheilungen des Instituts für œsterr. Geschichtsforchung*. — Tardif : *Histoire critique des règnes de Childerich et de Chlodovick*, par Junghaus. — P. Viollet : *Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII*, par Thomas. — Guiffrey : *La Renaissance en France*, par Palustre. — Molinier : *La Saint-Barthélemy et la critique moderne*, par Bordier. — Thomas : *La Vicomté de Limoges*, par Clément Simon. — Bonnassieux : *Inventaire des archives de la chambre de commerce de Marseille*, par Teissier. — Havet : Société Jersiaise. — Livres nouveaux. — Chroniques et mélanges.

Bulletin de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (janvier-février-mars). — Ménant : Empreintes d'un cylindre assyrien. — Dr Lagneau : Carte ethnographique de la France. — F. Delaunay : Note sur l'origine et la signification de l'emblème chrétien du poisson. — De Rosny : Mémoire sur un petit monument péruvien. — Ph. Berger : Le mythe de Pygmalion et le dieu Pygmée. — De Witte : Note sur une statuette de bronze représentant Apollon. — De Courteille : Notice sur le manuscrit ouïgour de la Bibliothèque nationale. — Lettre de M. Tissot sur la découverte d'un texte épigraphique. — Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie sur les travaux des commissions de publication de cette académie pendant le deuxième semestre de 1879.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie (1er juin). — Duchesne : *Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin*, par Reinhard de Liechty. — L. L. : *L'autre vie*, par Méric. — De Saint-Antoine : *Prières pour le mois de Marie*. — Richard : *L'Oratoire de Saint-Philippe de Néri*, par de la Passardière. — Lallemand : *Histoire de la littérature au XVIe siècle*, par Godefroy. — Trochon : Biographie et hagiographie. — Gillet : Revue des principales publications littéraires de l'Allemagne pendant l'année 1879. — Variétés : Lettres inédites du P. de Condren.

Bulletin historique et littéraire (15 juin). — Bonnet Maury : Louise de Coligny au point de vue religieux. — La ville de Meaux pendant les premiers troubles (1562-1563). — Masson : Mémoire adressé à la reine Anne sur un projet de descente en France pendant l'insurrection des Cévennes (1703). — Frossard : Histoire des martyrs. — Douen : Les premiers pasteurs du désert (1685-1700).

Bulletin de la Réunion des officiers (19 juin). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Histoire du siège de Mézières. — Considérations sur les manœuvres autrichiennes aux environs de Bruck en 1879. — L'hectographe et le chromographe. — Emploi et exécution de la fortification improvisée pour l'artillerie de campagne. — Chronique. — Correspondance. — Bibliographie.

(26 juin). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Histoire du siège de Mézières. — Considérations sur les manœuvres autrichiennes. — Mode d'attache individuel des chevaux au bivouac. — Chronique. — Correspondance. — Bibliographie.

(3 juillet). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Considérations sur les manœuvres autrichiennes. — Note sur le mouvement de translation horizontal d'un corps de révolution tournant autour de son axe et soumis à l'influence de la pesanteur. — Tir indirect et tir incliné. — Chronique. — Correspondance. — Bibliographie.

(10 juillet). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Emploi et exécution de la fortification improvisée pour l'artillerie de campagne. — La discipline dans l'armée russe. — Chronique. — Correspondance. — Bibliographie.

Bulletin de la Société de géographie (mars). — Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1879. — Révoil : Voyage au pays des Medjourtines. — Vidal-Lablache : *Du régime conventionnel des fleuves internationaux*, par E. Engelhardt. — Wyse : Le canal interocéanique. — Colonel Versteeg : Climat de Sumatra. — Communications sur le Groënland. — Un chemin de fer sur le « sang du Christ ». — Les anciens lacs de l'ouest des États-Unis. — Procès-verbaux des séances de la Société.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris (mars-avril). — Compte rendu des séances de la Société. — Les armoiries de Paris devant le conseil municipal. — Les statues et les bustes du château de Vaux-le-Vicomte. — Note sur trois hôtels de Paris. — Mesures prises pour la défense de Compiègne (1636). — Chronique. — Bibliographie.

Bulletin de la Société de législation comparée. — Berr de Turrique : Modifications apportées en Belgique aux lois fiscales, afin de réprimer les fraudes électorales. — Dreyfus : Projet de loi électoral soumis au parlement italien. — Renault : Dispositions pénales des diverses législations relatives à la répression des crimes commis hors du territoire. — Comptes rendus d'ouvrages.

Le Contemporain (juillet). — La fête du 14 juillet. — Blancard : Le district de Zagori. — R. Lavollée : Les classes ouvrières et le socialisme en Allemagne. — De la Chaume : La duchesse de Lorraine, Elisabeth Charlotte d'Orléans. —

Carissan : Le récit de Catherine. — Rémont : Bulletin de l'action catholique. — Abbé Barbier : Mélanges et critiques. — Abbé Barbier : Saint Volusien. — Chroniques.

Le Correspondant (25 juin). — La Question d'Orient. L'Égypte, la Roumanie, la Grèce. — Ch. Jourdain : L'École sans Dieu. — Delaire : Les hommes noirs à travers le monde. — Prou-Gailhard : La France extérieure et les décrets d'expulsion. — Léon Lefébure : Le prisonnier libéré : sa condition dans la société contemporaine, d'après des documents récents. — Baguenault de Puchesse : La Suède et son industrie nationale. — V. Fournel : Courrier du théâtre, de la littérature et des arts. — Lallemand : Le comte Jean Dzialynski. — Revue critique : *Notes d'un Globe-trotter*, par d'Audiffret. — *Du Rhin au Nil*, par du Boisgobey. — *Cinq mois au Caire*, par Charmes. — *Mer Rouge et Abyssinie*, par de Rivoire. — *Niger et Bénué*, par Burdo. — *Pérou et Bolivie*, par Wiener. — *Le Sud-Amérique*, par d'Ursel. — *Cinq mois chez les Français d'Amérique*, par de Lamothe. — *Les Canadiens de l'Ouest*, par Tassé. — *De l'enseignement de l'histoire de France*, par Hubault. — Quinzaine politique.

(10 juillet). — Abbé Sicard : La politique dans l'enseignement de 1762 à 1808. — De Met-Noblat : L'agriculture et les dégrèvements d'impôts. — E. Biré : La légende des Girondins. — De Courcy : Épreuve avant la lettre. — De Foucault : La philosophie de M. Littré. — De Puymaigre : Les poèmes chevaleresques. — De Parville : Revue des sciences. — Quinzaine politique.

Critique philosophique (17 juin). — La réforme civile de Pierre Ellero. (Deuxième article.) — Introduction à un nouveau système d'harmonie, par Aramo Basevi, traduite de l'italien par Louis Delatre.

(24 juin). — F. Pillon : Le jugement de sir Thomas Erskine May sur la Révolution française. — J. Milsand : L'idéal. — La réforme civile de Pierre Ellero. (Troisième article.)

(1er juillet). — F. Pillon : La question de l'amnistie supprimée. — Renouvier : Les réformes de l'enseignement. — V. Les méthodes et les programmes de l'enseignement secondaire. (Suite.) — Lange (F.-A.) : Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque.

(8 juillet). — Correspondance. — Lettre de M. Ch. Secrétan. — F. Pillon : Quelques mots sur la lettre qui précède. — La charité implique-t-elle la justice ? — La réforme civile de Pierre Ellero. (Quatrième article.)

Gazette anecdotique (31 mai). — La Quinzaine. — Académie française. — Le *Sottisier de Voltaire*. — Une entrevue avec Escobar. — Quelques autographes. — M. Guizot dans sa famille. — Le Théâtre-Lyrique. — Bibliographie : *Anecdotes parisiennes*. — Théâtres : Concerts historiques de l'Opéra; *le Domino noir; Andréa; Nos députés en robe de chambre*. — Nécrologie : Paul de Musset.

Varia. — A propos de M. John Lemoinne. — Un autre George Sand. — A propos de Flaubert. — Ce qu'on payait la Malibran. — Les Menus de Mme Loyson. — L'Homme au masque de fer.

Petite Gazette.

(15 juin). — La Quinzaine. — Les Récompenses du Salon. — Correspondance de Frédéric II. — Lettres de la Malibran. — Lettres autographes. — Bibliographie naturaliste. — Théâtres : *Frou-frou* à Londres.

Varia. — Le Grand Prix. — Vente San Donato. — Lettre inédite d'Haüy. — Une musulmane au couvent. — *Bouvard et Pécuchet*. — L'Histoire de Joseph en cantique. — Autobiographie de Zola. — De l'eau, et sur l'eau. — L'Écrivain public.

Petite Gazette.

(30 juin). — La Quinzaine. — Lettres inédites de Turgot. — Le procès Sarah Bernhardt. — Vente Taylor. — Recettes et dépenses théâtrales. — Nécrologie : P. Albert; le général Aymard. — Théâtres : *Guillaume Tell; la Fée*. Disparition du théâtre Taitbout.

Varia. — L'*Indicateur du Paradis*. — Le *God save the king*. — Faut de la vertu. — L'heure des repas. — Un essai poétique.

Petite Gazette.

Gazette des beaux-arts (juillet). — Cl. de Ris : Les dessins d'ornement au musée des arts décoratifs. — E. Bonnassé : Physiologie du curieux. — De Chennevières : Le Salon de 1880. — L. Gonse : Exposition rétrospective de Turin. — Journal du voyage du cavalier Bernin en France, par M. de Chantelou, manuscrit inédit, publié et annoté par L. Lalanne.

La Jeune France (juillet). — Mario Proth : Chateaubriand. — C. Pelletan : La prise de la Bastille. — A. Bonsergent : Quinze jours dans les Flandres. — De Swarte : Le dégrèvement des sucres. — Demeny : Le Salon de 1880. — De Rouvre : Le catholicisme contemporain. — Antichan : Les explorations en Afrique. — Coppée, Ratisbonne, Rivet, Arène, Gill : Poésies.

Journal des économistes (juillet). — A. Liesse : Une nouvelle économie politique. — Valaray : La participation des employés et ouvriers aux bénéfices des patrons, d'après M. V. Bœhmert. — Kerrilis : Le Nord-Ouest du Canada; sa colonisation et ses ressources alimentaires. — De Molinari : Miss Harriett Martineau. — Leouzon Le Duc : Les mémoires des intendants. — M. Block : Revue des principales publications économiques de l'étranger. — De Malarce : Le mécanisme de la caisse d'épargne postale. — Ch. Boissay : Les neuf voyages polaires du professeur Nordenskiold. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Chronique et bibliographie économiques.

Journal des savants (juin). — Ad. Franck : Histoire de la philosophie en France. — A. de Quatrefages : Les Crânes finnois. — Lévêque : L'expression musicale. — A. Gruyer : le *Joueur de violon*, par Raphaël. — Nouvelles littéraires.

Journal des sciences militaires (juin). — A. G. : Une deuxième maxime de Napoléon. — Colonel P. : Le tir en terrain varié; ses effets matériels; ses conséquences. — Commandant Touche : De la résistance de l'air aux projectiles oblongs. — Capitaine Weil : La Tourkménie et les Tourkmènes. — Ney : Les drapeaux français, leurs gardes et leurs légendes. — Comptes rendus d'ouvrages militaires.

Magasin pittoresque (juin). — Le lac du Bourget. — Carte des monuments mégalithiques en France. — Le major Davel. — Pendules et horloges mystérieuses. — Le locataire des demoiselles Rocher (nouvelle). — Le serpent fouetteur. — Histoire du costume en France (suite). — Un arbre merveilleux. — L'Art chez soi, etc.

Le Moliériste (juillet). — Nuitter : Les affiches de spectacles au temps de Molière. — J. Claretie : Une maison habitée par Molière. — Paul Lacroix : Le sonnet d'Oronte. — L. Moland : Le succès des *Précieuses* a-t-il été pour Molière un succès inattendu. — De Saint-Amant : Claude Perrault et le théâtre du Petit-Bourbon. — Correspondance. — Bulletin théâtral. — Bibliographie.

La Nature (19 juin). — Lentille à foyer variable du docteur Cusco, par M. Gariel. — Les tremblements de terre, par Albert Heim. — La nouvelle lampe électrique de M. Jamin, par Hospitalier. — L'architecture des oiseaux, par Oustalet, composition inédite de Giacomelli. — Missions scientifiques françaises à Sumatra, par Hamy. — Les progrès de la Bibliothèque nationale, à Paris, par Ch. Letort. — Académie des sciences, par S. Meunier. — Météorologie de mai 1880, par Fron.

(26 juin). — L'anesthésie chirurgicale, par M. Springer. — Plans inclinés automoteurs des mines de la Grand'Combe, par Baclé. — La lampe électrique d'Edison. — Les tempêtes de l'Atlantique et la prévision du temps. — Les moulins des glaciers. — Elevage des animaux de basse-cour. — Chro-

nique. — Académie des sciences, par S. Meunier. — Allumeur automatique de lumière électrique.

(3 juillet). — Gril hydraulique. — Curieux effets de la foudre. — Les origines et le développement de la vie, par Edmond Perrier. — La physique sans appareils, par G. Tissandier. — De l'aimant en médecine, par le docteur Richer. — Nouvel appareil hydrothérapique de M. Gaston Bozérian. — Chronique. — Académie des sciences, par S. Meunier. — Le cyclographe.

(10 juillet). — Les carrés magiques, à propos du *taquin*, jeu mathématique : G. Tissandier. — Bibliographie. — Les tremblements de terre et leur étude scientifique (suite et fin) : Albert Heim. — Falsification du café par la chicorée : Prunier. — La grotte delle Palombe sous les Monti Rossi, en Sicile : V. Tedeschi di Ercole. — Sur la fonction électrique de la torpille comparée à la fonction musculaire : Dr François Franck. — Les pierres cassées du Sahara : J. Brun. — Frein continu à air comprimé (système Westinghouse) : L. Baclé. — Chronique. — Académie des sciences ; séance du 5 juillet 1880 : Stanislas Meunier. — Les pendules mystérieuses de M. Rosset. — Bulletin météorologique de la semaine. — Boîte aux lettres. — Échecs.

Nouvelle Revue (15 juin). — A. Le Faure : La durée du service militaire. — X. : La guerre russo-turque, d'après des documents inédits. — Fournier de Flaix : les traités de commerce et leurs effets. — Gounod : Préface aux lettres inédites d'Hector Berlioz. — H. Berlioz : Lettres inédites. — Juliette Lambert : Poètes grecs contemporains : École ionienne. — Marc-Monnier : Le Charmeur. — L. Ratisbonne : Poésies. — Coriolis : Angleterre et Russie. — Chroniques.

(1er juillet). — Littré : De l'origine des sauvages. — A. Le Fauve : La durée du service militaire. — E. Flandin : Un des fondateurs de l'unité italienne : le marquis Palavicino Trivulsio. — H. Berlioz : Lettres inédites. — Colani : Napoléon Bonaparte d'après quelques publications récentes. L'officier d'artillerie. — L. Biart : Pourquoi je suis resté garçon. — Masseras : L'élection présidentielle aux États-Unis. — Chroniques.

Philosophie positive (juillet-août). — Des origines et de l'évolution du droit économique (suite), par H. Denis. — Tableau d'une histoire sociale de l'Église (suite), par Victor Arnould. — La déportation et les déportés (1871-1880, par Louis Barron. — Salon de 1880, par Pierre Petroz. — Le divorce : discussions des doctrines d'un contradicteur (suite et fin), par A. Naquet. — Institutions et mœurs annamites (suite et fin), par Truong Vinh Ky. — La sanction de la morale, par Ch. Mismer. — La production artificielle des monstruosités : recherches de M. Dareste (suite et fin), par le Dr Ernest Martin. — De l'établissement brusque et sans transition du suffrage universel en 1848, par É. Littré. — *Variétés,* par É. Littré. — *Bibliographie :* G. W. : La Mort et le diable, par Pompeyo Cener ; la Philosophie et la science, par Ch. Charaux ; Études et glanures, par É. Littré. — P. P. : Peintures décoratives d'Eugène Delacroix, par A. Robaut. — La Philosophie et la science générale, par E. Nerva.

Polybiblion (juin). — L. Couture : Histoire de la philosophie.

Comptes rendus. — Théologie. M. Landriot ; L'Esprit Saint. — Abbé Ribet : La Mystique divine.

Belles-Lettres. — S. Reinach : Manuel de philologie classique. — G. Masson : Early Chroniclers of Europa ; France. — Tabbarini : Ginno Capponi.

Sciences et arts. — Dr Sériziat : Histoire des coléoptères de France, les papillons de France. — Pizetta : La pisciculture fluviale et maritime en France.

Histoire. — Wiener : Pérou et Bolivie. — Annales de sainte Ursule. — E. Drumont : Papiers inédits du duc de Saint-Simon. — D'Eckmuhl : Le maréchal Davout. — C. Dareste : Histoire de la Restauration. — Barbier : Histoire de l'abbaye de Floreffe. — Bouthowski : Dictionnaire numismatique.

Bulletin. — *Variétés.* — *Chronique.* — *Questions et réponses.*

Réforme (juillet). — Yves Guyot : La Question des octrois. — Huysmans : Le Salon de 1880. — A. Lefèvre : La philosophie de Voltaire. — A.-L. : Doumouchka. — Melbourne : Le commerce et l'industrie aux Etats-Unis. — *Chroniques.*

Revue générale d'administration (juin). — L. Biollay : Origines et transformation du factorat dans les marchés de Paris. — Guignard : Société française de tempérance. — Jurisprudence. — Documents officiels. — Chroniques d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, de Belgique, d'Italie. — Bibliographie administrative.

Revue alsacienne (juin). — Théodore Deck, par M. Castagnary, conseiller d'État. — La Nouvelle loi sur la chasse en Alsace-Lorraine, par M. ***. — La Casemate de Montretout, par M. Adolphe Michel. — Aux drapeaux. Poésie dédiée au général Francis Pittié, par M. Charles Grandmougin. — Le sergent Hoff (avec gravure), par M. Félix Bouvier. — Les Petits séminaires d'Alsace-Lorraine (2e article), par un laïque alsacien. — Les Alsaciens au Salon (2e article), par M. Thiébaud Sisson. — Les Eaux minérales d'Alsace, ses établissements hydrothérapiques et ses stations climatériques, par M. le Dr A. Robert. — Les Alsaciens-Lorrains en Suisse, par M. Ernest Lher. — Curiosa : Les Alsaciens peints par un Allemand, par M. E. S.

Revue de l'Anjou (juin). — René Bazin : Les jugements du comte J. de Maistre, sur la littérature et sur l'art — Ravain : L'éclairage électrique en Anjou. — Le Marchand : Le Saint-Simonisme en Anjou. — Joubert : Recherches historiques sur le canton de Bierné d'après des documents inédits. — *Chroniques.*

Revue d'anthropologie (15 juillet). — Delbos : Notice sur la découverte de squelettes humains dans le lehm de Bollviller. — Dr Collignon : Description des ossements humains fossiles trouvés dans le lhem de Bollviller. — Dr Dailly : De la place de l'anthropologie dans les sciences. — Dr Bérenger-Férand : Note sur la secte des Simos, au sud du Sénégal. — Dr G. Lagneau : De quelques dates reculées intéressant l'ethnologie de l'Europe centrale. — L. Martinet : Mouvements préhistoriques du Berry. — P. Topinard : Le musée de Hunter et méthode crâniométrique du professeur Flower. — Manouvrier : L'omoplate et ses indices. — Zaborowski : Bulletins de la Société d'anthropologie de Vienne. — Martinet : Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme. — Sauvage : Les Dolmens au Japon, de Moore. — Revue des livres et des journaux. — Extraits et analyses. — Miscellanea.

Revue archéologique (mai). — Schlumberger : Les Monnaies à légendes grecques de la dynastie turque des fils de Danichmend. — Bertrand : Liste des principales sépultures et cimetières mérovingiens de la Gaule et des contrées voisines. — Flouest : archéologie gauloise. — Vercoutre : La médecine publique dans l'antiquité grecque. — Loviot : Notice sur la restauration du Parthénon.

Revue des arts décoratifs (juin). — Exposition des œuvres de Viollet-le-Duc (suite), par M. Chippiez. — Le concours de Sèvres, , par M. L. de Lajolais. — Céramique : La Collection Gasnault, par M. Édouard Garnier. — Chronique française et étrangère. — Bulletin de l'*Union centrale* et du *Musée des arts décoratifs.*

Revue bordelaise (16 juin). — P. Ormilly : La littérature naturaliste. — Delamp : Les expositions individuelles. — Valat : Aug. Comte. — Deschaumes : Aurélien Scholl. — Delamp : Des vers, par Guy de Maupassant. — Chroniques.

(Juillet). — Valat : Aug. Comte à M. Guizot. — Routsans : Leconte de Lisle. — A propos d'un article sur la recherche de la paternité. — Colb : Le Salon parisien. — La réforme de l'enseignement secondaire devant le conseil supérieur. — Chronique.

Revue de Bretagne et de Vendée (juin). — R. Kerviler : La Bretagne à l'Académie française ; le cardinal de Soubise. — De la Gournerie : Le cardinal Pie. — Du Tressay : Quelques pages inédites du cardinal de Richelieu. — Poésies · Le tailleur qui a volé le trésor des nains, par Longuécand. Vivre et mourir, par Grimaud. — Biographies bretonnes : L. de Kerjégu. — Le patriotisme breton. — Orieux : Les mansardes (nouvelle). — Notices et comptes rendus : *Cinq mois au Caire et dans la basse Égypte*, par M. Charmes. — A. de La Borderie : *La Correspondance des bénédictins Bretons*. — Chronique. — Bibliographie bretonne et vendéenne.

Revue britannique (juin). — La Chine mahométane. — Les courses de chevaux en Angleterre. — Le siège de Lyon; souvenirs d'un officier républicain en 1793. — Les jardins. — Les lois existantes et les congrégations religieuses. — La noblesse française. — Chronique scientifique. — Correspondances d'Orient, d'Italie, d'Allemagne, de Londres.

Revue de Champagne et de Brie (juin). — Comte de Barthélemy : Reims au XVIIe siècle. — Babeau : Les rois de France à Troyes au XVIe siècle. — Lalore : Inventaire des reliques, pierres, joyaux précieux et argenterie. — Lacordaire : Les seigneurie et feaultez de Bourbonne. — Chardon : Les écoles de l'Université de Reims. — Hérelle : Correspondance inédite de Dom Thierry de Vixaines. — De Riocourt : Quelques notes inédites sur le Père Joseph, dit l'Eminence grise. — Bibliographie : *La Ville sous l'ancien régime*. — Chronique.

Revue critique (21 juin). — Oppert : Le peuple et la langue des Mèdes. — Ledrain : Histoire d'Israël. — Otte : La légende d'Œdipe dans Sophocle. — Usener : Sur Étienne d'Alexandrie. — Benoist : Observations sur les exercices de traduction du français en latin, par Antoine. — Nani : Études de droit lombard. — Suchier : Aucassin et Nicolette. — Chronique.

(28 juin). — Lenormant : La monnaie dans l'antiquité. — Conradt : La division des vers lyriques dans le drame grec, — Bywater : Vie d'Aristote de Diogène Laerce. — Chatelain : Notice sur les manuscrits de saint Paulin de Nole. — Boucherie : Note additionnelle sur les Ἑρμηνεύματα et le Καθημερινὴ ὁμιλία de Julius Pollux. — Schmoller : La corporation des drapiers et des tisserands à Strasbourg. — Pilger : Les drames sur Suzanne au XVIe siècle. — Mme de Blocqueville : Le maréchal Davout. — Chronique.

(5 juillet). — Redhouse : De l'histoire de la poésie turque. — Max-Muller : Origine et développement de la religion étudiés à la lumière des religions de l'Inde. — Girard de Rialle : La mythologie comparée. — Dunbar : Complète concordance de *l'Odyssée* et des hymnes homériques. — Kiln : Th. de Mopsueste et Junilius Africanus. — Rüsel : L'assemblée de Heilbronn, contribution à l'histoire de la guerre de Trente ans. — Nisard : Précis de l'histoire de la littérature française. — Wolner : Recherches sur l'épopée populaire de la Russie. — Sanders : Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande. Histoire de la littérature allemande. — Séché : Joachim du Bellay. — Chronique.

(12 juillet). — Annuaire de 1879 de l'association pour l'encouragement des études grecques en France. — Fernique : Etude sur Préneste, ville du Latium, le pays des Marses. — Lupi : Les décrets de la colonie de Pise. — Lœning : Histoire du droit canonique. — Landeau : La littérature italienne à la cour d'Autriche. — Weber : De l'usage de devoir, laissier, pooir, savoir, soloir, voloir. — Chronique.

Revue des Deux Mondes (15 juin). — Mario Uchard : Inès Parker. — Ch. de Mazade : Cinquante années d'histoire contemporaine ; M. Thiers ; comment se fonde un gouvernement ; M. Thiers et la monarchie de 1830. — Leroy-Beaulieu : l'Empire des Tsars et les Russes ; la crise actuelle et les réformes politiques. — F. Brunetière : Gustave Flaubert. — Blerzy : L'Angleterre au temps de la Restauration, d'après un livre récent ; la situation en 1815. — V. Bonnet : Dégrèvement et amortissement au moyen de la conversion. — E. Michel : Le Salon de 1880 ; la peinture de paysage ; la sculpture et l'architecture. — Chronique de la quinzaine. — Essais et notices.

(1er juillet). — Princesse Cantacuzène-Altieri : Le mensonge de Sabine. — E. Vacherot : Les nouveaux jacobins. — G. Boissier : L'empereur Julien, d'après de récentes publications. — A. Fouillée : La morale contemporaine ; la morale de l'évolution et du darwinisme en Angleterre. — E. Baret : Le favori d'une reine ; don Fernand de Venezuela. — H. Blevzy : L'Angleterre au temps de la Restauration ; le triomphe des conservateurs. — Valbert : La force et la faiblesse des gouvernements démocratiques. — Chronique de la quinzaine. — Essais et notices.

Revue de France (15 juin). — D'Ideville : Le maréchal Bugeaud. — De Parieu : De l'esprit conservateur dans les républiques. — Daniel Bernard : Frère Jacques. — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — X. : Les lois sur l'enseignement primaire ; obligation et gratuité. — V. Champier : Le Salon. — Théâtres. — Quinzaine politique. — Notes d'un ingénieur. — Bibliographie.

(1er juillet.) — De Laferrière : Correspondance de Catherine de Médicis. — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — D. Bernard : Frère Jacques. — Derôme : Gustave Flaubert et les origines de l'école réaliste. — Chantelauze : Louis XIV, Marie Mancini, la princesse de Savoie et l'infante. — A. Desprez : Les plaideurs de Racine et les mœurs judiciaires du XVIIIe siècle. — Revue musicale. — Quinzaine politique. — Bibliographie.

Revue de géographie (juin). — Mme Carla Serena : Un dimanche à Koutaïs (Iméréthie). — J. Carlus : Les Sérères de Sénégambie. — P. Gaffarel : L'Atlantide (suite). — R. Cortambert : Le Mouvement géographique. — J. Delmas : L'île de Sardaigne, d'après une exploration récente. — A. de Rochas : Premiers essais d'un glossaire topographique des Alpes (suite). — Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et publications récentes. — Nouvelles géographiques.

Revue de l'histoire des religions. — V. Duruy : La formation d'une religion officielle dans l'Empire romain. — Ticle › Esquisse du développement religieux en Grèce. — Bouché-Leclercq : La divination italique. — M. Vernes : Bulletin critique de la religion juive. — Barth : Bulletin critique des religions de l'Inde. — Comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie.

Revue historique (juillet-août). — A. Sorel : La diplomatie française et l'Espagne de 1792 à 1796. Le traité d'alliance entre la République et l'Espagne. — Oppert : La méthode chronologique. — Gazier : L'expulsion des Jésuites sous Louis XIV. — Pingaud : Un captif à Alger au XVIIIe siècle. — Bulletin historique : Franç, par Monod ; Allemagne, par Schum ; États-Unis, par Allen. — Comptes-rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue internationale des sciences (Juin). — Richard Lewis : Les microphytes du sang et leurs relations avec les maladies. — Ray-Lankester : La chlorophylle décompose-t-elle l'acide carbonique ? Debierre : L'homme avant et au seuil de l'histoire. — Sociétés savantes. — Bulletin bibliographique.

Revue maritime et coloniale (juillet). — Les bouches du Mississipi et les jetées du capitaine Eads, par M. O. Desnouy, capitaine de vaisseau. — La marine marchande en Angleterre (suite), par M. E. Lenglet, consul général de France à Londres. — Le budget de la marine italienne pour 1880 ; résumé de l'italien par M. A. Fouët, lieutenant de vaisseau. — Note sur la stabilité considérée au point de vue de la durée et de l'amplitude des roulis, par M. L. de Bussy, directeur des constructions navales. — La colonie pénitentiaire agricole de Saint-Laurent du Maroni en 1878, par M. P. Moritz, lieutenant de vaisseau. — Notice sur le port de Cette, par M. Fournier, commissaire adjoint de la marine. — L'Acadé-

mie royale de marine de 1771 à 1774 (suite), par M. Alf. Doneaud du Plan, professeur à l'École navale. — Annales lorientaises. Lorient, arsenal royal, par M. F. Jégou. — Notice sur l'île de Nossi-Bé, par M. Jore, aide-commissaire de la marine. — Chronique maritime et coloniale. — Comptes rendus analytiques. — Bibliographie maritime et coloniale.

Revue moderne (juin). — P. Alexis : G. Flaubert. — Th. Massiac : Poésie. — E. Deschaumes : Un nihiliste français. — J. Rude : M. Chalumeau, patriote. — Guy Tomel : Gaetan Picon. — M. Guillemot : Histoire d'amour. — Alis : L'Art en 1880. — Causerie dramatique et littéraire.

(Juillet). — P. Alexis : Manet. — Devilliers : Poésies. — Guy Tomel : Les amours de Mlle Lili. — F. Champsaur : Le quartier latin. — Deschaumes : Un nihiliste français. — H. Alis : On est puni par où l'on a péché. — F. Champsaur : Médaillons de médaillés.

Revue occidentale (juillet). — P. Laffitte : Cours de philosophie première. — Magnin : De l'organisation industrielle et de ses rapports avec toutes les autres branches de l'activité sociale. — Dubuisson : De l'unité dans le positivisme. — P. Laffitte : Un erratum d'Aug. Comte à la synthèse subjective. — Lecomte : *Danton et la politique contemporaine*, par A. Dubost. — Foucart : *Les dessins de Viollet-le-Duc, à l'hôtel de Cluny*. — Bulletin. — Nouvelles diverses et documents.

Revue philosophique (juillet). — E. Beaussire : Introduction à l'étude du droit naturel. — Lachelier : La théorie de la connaissance de Wundt. — Paulhan : La personnalité. — Lavisse : Du déterminisme historique et géographique. — Comptes rendus. Marion : *De la solidarité morale*. — Zaborowski : *De l'origine du langage*. — Erdmann : *Zur Charakteristik der Philosophie der Gegenwart in Deutschland*. — Siciliani : *La scienza dell' educazione*.

Notices bibliographiques. Foucou : *Les préliminaires de la philosophie*. — Garofalo : *Un criterio positivo della penalità*. — Luciani : *Le prime quistioni fisiologiche*. — Tocco et Herzen : *La condizione fisica della coscienza*. — Bilharz et Danneger : *Metaphysische Anfangsgrunde der mathematischen Wissenchaften*.

Revue politique et littéraire (19 juin). — Debidour : La diplomatie de M. de Metternich, d'après ses *Mémoires* récemment publiés. — De Pressensé : Le vote sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — G. de Nouvion : Saint-Simon historien ; le « Parallèle ». — Causerie littéraire ; P. de Saint-Victor : *Les deux masques : Eschylle*. — Lavalley : *Les Poésies françaises de Daniel Huet, évêque d'Avranches*. — About : *Le Roman d'un brave homme*. — Buffenoir : *Les beaux jours d'un poète*. — Th. Gautier : *Mademoiselle de Maupin*, nouvelle édition. — Notes et impressions. — Bulletin.

(26 juin.) — Barbara, nouvelle russe. — Gazier : La fête nationale du 14 juillet. — De Saulcy : Les moulages du musée de Saint-Germain-en-Laye ; l'arc de triomphe d'Orange. — Causerie littéraire. Paul Albert. Ch. de Lovenjoul : *Le Rocher de Sisyphe ; Un dernier chapitre de l'histoire des œuvres de Balzac*. — E. Lavigne : *Le roman d'un nihiliste*. — Gros-Kost : *Courbet, souvenirs intimes*. — Vast-Ricouard : *Séraphin et Cie*. — Cadol : *La princesse Aldée*. — Sylvin : *Contes bleus et noirs*. — Marc-Monnier : *Les contes populaires en Italie*. — E. Godin : *La cité noire*. — Notes et impressions. — Bulletin.

(3 juillet.) — L'Enseignement des jésuites et le nouveau programme du baccalauréat. — F. Hémon : F. Mistral. — Barbara, nouvelle russe. — Léo Quesnel : *Le pays des Épices, Java, Sumatra*, par M. de Pina. — P. Laffitte : Les petits livres de MM. Block. — Bulletin.

(10 juillet.) Les décrets du 29 mars et l'amnistie. — L. Carrau : La moralité chez les sauvages, d'après MM. H. Spencer et Saint Waka. — Ch. Vincens : M. Swinburne. — Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. — Une excursion dans le pays de Wagner. — Causerie littéraire. M. Renan : Conférences en Angleterre. — De Gouvet : *le Forestier*. — E. Dannoy : *Mademoiselle Clarens*. — De Boisgrolau : *Guide-roman au Mont-Dore*. — Notes et impressions. — Bulletin.

Revue des questions historiques (juillet). — Abbé Duchesne : — La question de la Pâque au concile de Nicée. — P. Durrieu : Le royaume d'Adria. Épisode de la politique française en Italie sous le règne de Charles VI, 1393-1394. — Ch. Gérin : L'ambassade de Créquy à Rome et le traité de Pise, 1662-1664. — Baguenault de Puchesse : La conquête de la Corse et le maréchal de Vaux. — Abbé Soubielle : Origine française de saint François-Xavier. — De Boislile : Eloge inédit du duc de Bourgogne, par Saint-Simon. — Milde : Une histoire des Sassanides. — Lacour : Les inscriptions latines sur briques. — Gandy et Baguenault de Puchesse : La Saint-Barthélemy. — Courrier allemand. — Courrier anglais. — Chronique. — Revue des recueils périodiques. — Bulletin bibliographique.

Revue scientifique (19 juin). — John Tyndall : Une théorie des couleurs par Gœthe. — Ch. Rouget : La conservation de l'énergie et l'évolution des mouvements. — E. Maindron : Les fondations de prix à l'Académie des sciences, la première classe de l'Institut national, 1795-1816. — G. Bonnier : Les études sur l'origine de la flore arctique et de la flore alpine. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique scientifique.

(26 juin.) — Vogt : L'écriture considérée au point de vue physiologique. — Ch. Richet : Des travaux récents relatifs aux anesthésiques. — Lalanne : Le pont de Silistrie. — Académie des sciences de Paris. — Chronique scientifique.

(3 juillet.) — Crookes : Nouvelles études de physique moléculaire dans les gaz très raréfiés. — A. Fouillée : Le règne social en histoire naturelle et la classification des organismes sociaux. — Fouqué : De la pétrologie, de sa place dans les programmes universitaires. — Une encyclopédie scientifique au XIXe siècle. — Académie des sciences. — Bibliographie. — Chronique.

(10 juillet). — Berthelot : Sur quelques relations générales entre la masse chimique des éléments et la chaleur de formation de leurs combinaisons. — Amat : Calcul mental et conformation crânienne. — De Varigny : L'École de Salerne. — E. Lucas : Le jeu du baguenaudier. — Académie des sciences de Paris. — Association scientifique française. — Congrès de Reims. — Bibliographie. — Chronique.

Spectateur militaire (15 juin). — A. D. : Drapeaux et étendards. — De Lorl-Sérignan : La Phalange. — De Rochas : Les vallées vaudoises. — De Flêtres : Grandes manœuvres du 15e corps allemand en Alsace (1879). — X. V. : De l'organisation définitive du service de l'habillement. — Desmysaons : La transformation des chasseurs à pied. — H. C. : La remonte de la gendarmerie. — Nécrologie : le colonel de Coynart. — Chronique. — Bibliographie.

Tour du monde (19 juin). — A. Reclus : Exploration aux isthmes de Panama et de Darien en 1876, 1877 et 1878.

(26 juin). — Ch. Joliet : Le saut du Doubs ; souvenir de Franche-Comté.

(3 et 10 juillet.) — Héron de Villefosse : Tébessa et ses monuments.

PERIODIQUES ÉTRANGERS

REVUES ALLEMANDES

Deutsche Rundschau (10 fasc.). — Otto Roquett : Un bois dans l'Odenwald. — Erich Schmidt : Théodore Sterm. — V. Iagitch : La langue et la littérature des Bulgares modernes. Les villes hanséatiques. — Ad. Enslin : Les premières représentations du « Faust » de Gœthe. — Fr. Oetker : Le ménage des paysans de l'Allemagne du Nord. — J. Bartz : La prison cellulaire. — Revue littéraire.

Preussische Jahrbücher, 16 fasc. (Treitschke). — Charles Lucale : Les anciens noms de personnes chez les Allemands; données pour servir à la connaissance de la manière de voir des anciens Germains. — La science allemande chez les Saxons de la Transylvanie. — Theob. Fischer : Un demi-siècle de domination française en Algérie. — Julian Schmidt : Henri de Gagern. — Henri Treitschke : Le dernier acte de l'histoire du Zollverein. — Correspondance politique. — Notices.

Westermann's illustr. deutsche Monatshefte (juillet). — K. P. Rosegger : Le refuge des pêcheurs. — Alex. Ecker : Les périodes préhistoriques et leurs industries. — Hjalmart Hjort Boyesen : Mouvement littéraire dans les États-Unis. — Rembert de Münchhausen : Les Anglais dans l'Afrique australe, en 1878 et en 1879. — Hans Hoffmann : Un cœur vénal. — Fr. Ratzel : Études sur les Alpes. — Otto Mohnike : Frédéric le Grand et le baron de Polnitz. — Nouvelles littéraires.

Oesterreichische Monatsschrift für den Orient (nº 6). — F. Kanitz : Le port de Varna au mois de mai 1880. — Recommencement de la traite des nègres en Égypte. — Lettres de G. Schweinfurth du Caire, de G. Roth d'Assiout et de Gessi, pacha de Mechera el Rek. — Alvin Rudel : Scribes et moyens d'écritures de l'Orient jadis et aux temps modernes. — Miscellanée.

Russische Revue (4 et 5 fasc.). — J. de Bock : Production de sel en Russie, 1860-1876. — K. Mielberg : Excursion à Chiva et une audience chez le khan. — Alex. de Broecker : Le commerce extérieur de la Russie en 1878. — Ernst Schultze : Les antiquités de Mykenae de Schlivemann, et les trouvailles russes. — A. Brückner : Lettres de l'impératrice Catherine à Grimm. — A. Kœppen : L'industrie des mines en Russie, 1860-1877. — Revue littéraire. — Revue des périodiques russes. — Bibliographie russe.

Archives des Vereins für siebenbürgische Landeskunde (vol. 15, fasc. 3). — Alb. Amlacher : La ville de Broos jusqu'en 1690. — Fritz Teutsch : Trois géographes saxons du XVIᵉ siècle. — Gust. Schiel : Joseph II, à Kronstadt.

Globus (nºˢ 20, 21 et 22). Les Nosairiens. — A. Nehring : Les troglodytes de la Fatra (Hongrie). — Paul Mantegazza : Médecine populaire dans la République Argentine. — Légendes de la mer du Sud. — Richard Andree : Les restes des Celtes. — Les juifs dans le sud-ouest de la Russie. — Travaux scientifiques des Russes dans la presqu'île du Balkan. — Voyage de Thomson le long du lac Tanganjiką.

Oesterreichische Zeitschrift für Vervaltung nºˢ 21-24). — Naturalisation en Hongrie des étrangères, qui se marient avec un citoyen hongrois. — Ferdinand Schœn : La loi du 29 mars 1869 sur le dressement des tableaux statistiques du peuple, à l'égard des étrangers et des absents — Communications et miscellanées.

Allgemeine Militaer-Zeitung (nºˢ 41-46). — De Riedheim : Le siège de Verdun, 13-15 octobre 1870 (fin). — La tactique moderne de l'infanterie. — Le budget militaire de l'Empire et les réductions possibles. — Les nouveaux drapeaux de l'armée française. — L'origine de la guerre russo-turque de 1878-1879. — Le fantassin dans la tactique.

Im neuen Reich (nºˢ 24, 25 et 26). — W. de Porta : Henri de Gagern. — Julian Schmidt : Remarques sur Gœthe. — La nouvelle littéraire du droit ecclésiastique. — G. Buss : L'Exposition de Düsseldorf. — W. Lang : Herder et Gœthe à Strasbourg. — R. Hanncke : L'Ile de Wolin. — Gœben et Faidherbe. — Les mystères de la Passion à Oberammergau. — Lettres de la Diète prussienne. — Correspondances politiques. — Revue littéraire.

Die Grenzboten (nºˢ 24-26). — Le gouvernement et les évêques en Italie. — La situation en Angleterre. — Edward Braun : L'origine des vallées et des fleuves. — Otto Schuchards : Le derviche Al-Hasi, épilogue du Nathan de Lessing. — Ad. Rosenberg : Les courants principaux de l'art contemporain ; l'école de Piloty, Guillaume Zeibl, Guillaume Diez, les illustrateurs de Munich. — Les nouveaux projets de législature ecclésiastique. — La politique prussienne de la Russie. — Le passage nord-est. — George Büchner. — Charles-Frédéric Lessing. — Le parti national-libéral. — Le « Palaestina-Verein ». — Franz Lichtenstein : L'histoire de la littérature allemande de Wilh. Scherer. — La question des frontières turco-grecques.

Historisch-Politische Blaetter (nºˢ 11 et 12). — A.-E.-F. Schaeffle et la sociologie. — L'Autriche-Hongrie, l'Angleterre et la question d'Orient. — Analecta Divionensia. — Les Sémites dans l'histoire ; à propos du changement de cabinet en Angleterre. — Les lois de mai et la Diète de Prusse. — Les noms des premiers chrétiens. — Le Kulturkampf en France. — La Bulgarie, décrite par un lord whig. — L'histoire de l'Europe occidentale de 1660 à 1704, par Onno Klopp. — La nouvelle conférence de Berlin. — Giovanni Gersen.

Die Gegenwart (nºˢ 24-26). — Imm. Rosenstein : Le panslavisme. — Reuter et les « Burschenschafts » (sociétés d'étudiants). — Paul Lindau : La maîtresse, roman de Jules Claretie. — Ludvig Pietech : L'Exposition de Düsseldorf. — H. W. Baldenis : La situation en France. — Paul Lindau : Brigitta, par Berthold Auerbach. — Siegmund Feldmann : Un nouveau tableau de Hans Mackart. — Anton Bettelheim : Beaumarchais et le « Clavico » de Gœthe. — Carl Petess : Richelieu et Bismarck. — Georg Winter : Les archives de la papauté. — Fritz Krausz : Shakespeare ou Sharespere. — Paul Lindau : Lettres d'été. — L. Pietsch : L'exposition de Düsseldorf. — Notices bibliographiques.

Blaetterfür litterarische Unterhaltung (nºˢ 24-26). — J.-J. Honegger : Moritz Reymond : Un nouveau humoriste. — Hans Prutz : Histoires françaises. — Alfred Kirchhoff : De l'Afrique occidentale. — Albert Mœser : Causeries littéraires. — Alfred Friedmann : Romans et nouvelles. — Rob. Waldmuller : Une tragédie de Swinburne. — Les essais de Max Muller. — Rud. Kulemann : Traductions poétiques. — Paul Nerrich : Une philosophe allemande. — Feuilletons et notices bibliographiques.

Europa (nºˢ 24-26). — La nourriture humaine. — Le jardin. — Esquisses de la Grèce. — Les chemins de fer de

l'Amérique. — La religion des Égyptiens. — L'Orient. — Trois poètes suédois. — Les guanchos. — Le jour de la Saint-Jean dans les coutumes du peuple. — Algarve.

Magazin für die Litteratur des Auslandes (n°s 24-26). — A. F. Leo : « Hamlet démasqué ». — Henri Geidenheimer : Antonio Urceo. — Kilian Kesselring. — Agostinho d'Ornellas : Luiz de Camoens. — W. Schott : Les idées principales dans l'histoire de l'humanité, par Koskinen. — L. Darospki : Trois poèmes de l'Amérique du Sud; « L'Illimani », par Manuel José Cortes; « Le soupir », par Maria Josefa Mujia et « la locomotive », par Carlos Augusto Salaverry. — A. Meinhards : Gustavo Adolfo Becques. — K. E. Franzos : Mochko de Parme, histoire d'un soldat juif. — Ferd. Bender : Deux contes macédoniens. — Gützlaf : Schopenhauer en France. — Mattia di Martino : La poésie populaire en Sicile. — Mahrenholtz : Molière. — Moscoviensis : Nekrassoff et ses œuvres. — Cornel Fliegier : Ethnographie de l'Autriche-Hongrie. — Revue.

Das Ausland (23-24). — O. Caspari : Le problème de l'espace. — Les émigrants dans les États-Unis. — L'histoire naturelle des juifs. — L'hiver de 1880. — Nouvelles publications de science préhistorique. — Une relique de Colombe. — Le pèlerinage en Mecque. — L'hypothèse de Crookes sur la quatrième forme d'aggrégation de la matière. — A Novoja Zamba. — L'atlas du Maroc. — La terre micacée chez les Indiens de l'Amérique du Nord. — La nouvelle expédition africaine des Belges. — Excursion au Ceylan. — L'Archipel de Spitzberg. — Recherches aux rives du Brahmapoutra. — Les plantes des volcans. — Revues littéraires.

REVUES ANGLAISES

The Nineteenth Century (juillet). — Matthew Arnold : L'avenir du libéralisme. — W.-H. Mallock : Athéisme et repentance. — E.-D.-J. Wilson : La clôture au parlement. — Gérard Baldwin Brown : L'art français contemporain. — George-Jacob Kolyoathe : Un étranger en Amérique. — James Payn : Comment on écrit des romans, surtout au point de vue physiologique. — E. Raoul-Duval : Le traité de commerce entre la France et l'Angleterre. — W. Lewery Blackley : La Chambre des lords et l'assistance nationale. — L'abbé Martin : Le clergé français et la République actuelle. — Francisque Sarcey : Le théâtre du Palais-Royal. — H.-M. Hyndman : La misère dans les Indes.

Contemporary Review (juillet). — Le duc d'Argyll : Quelques semaines sur le continent. — Le major H. Grey : Le dilemme aux Indes. — Karl Hillebrand : Les sources du mécontentement des Allemands. Albert-I. Leffingwell : Le libre-échange au point de vue américain. — Un élève d'Oxford : Les lettres de John Ruskin. — Lonsdale Bradley : Comment pourrait-on abolir l' « income-tax » ? — François Lenormant : Les mystères cléusines. — Prof. Stanley. — Jevons : La poste et les envois d'argent. — Matthew-Browne : Faust et Pickwick.

Modern Review (juillet). — Prof. Huenen : La méthode de critique. — Edward Clodd : L'âge de pierre en Europe. — Cromptan Jones : Synesius de Cyrene. — Prof. Albert Réville : L'indépendance nationale et l'internationalisme religieux. — Prof. Rauvenhoff : La France et les jésuites. — Andrew Wilson : Quelques tendances de la biologie moderne. — Roberts Collyer : Les congrégationistes de Bolton. — Blake Odgers : L'auteur d' « Elkin Basilique ». — J.-R. Hanne : Le troisième protestanteuten, Fag allemand. — Francis-J. Garrison, Mark Wilks : Notes et notices.

Winchester Review (juillet). — Wyld : Herat (avec une carte à l'intérieur). — L'évêque Wilberforce : L'Amérique et les Américains. — La « fors clavigera » de Rus-Kin ; une nouvelle utopie. — Le paradoxe. — La chute des conservateurs.

Macmillan's Magazine (juillet). — Mme Oliphant : « He that will not, when he may » (roman, suite). — A.-T.-S. Goodrick : La décadence des universités allemandes. — Miss M. Betham. — Edwards : Un mois en Auvergne. — C.-L. Fitzgerald : Les Albaniens et la question albanienne. — J. Falboys Wheeler : La vie au Bengale. — Gilfrid Hartley : Le pasteur du nord. — W. Bence Jones : La société en Irlande.

Cham[illegible]r's Journal (juillet). — W. Chambers : La pop[illegible] Quelques mots sur la réforme de la nourriture. — [illegible] malgré lui. — David Garrick : Pensées dans une bibliothèque. — Le bagage des voyageurs. — Les conférences de Bathgate. — Le bachelier excentrique. — Souvenirs d'un chapelain anglo-indien. — Le livre des bains. — L'audiphone. — Ause « Trois Etoiles ». — Nouvelles couches de charbon à Staffordshire. — Souvenirs d'un directeur de cirque. — Revue des sciences et des arts.

The Cornhill Magazine (juillet). — Ailes blanches, roman. — Une nouvelle étude sur Tennyson. — Richard-F. Burton : Giovanni Battista Belzoni. — Études du Kent. — Corporations non réformées. — Leslie Stephen : Étude sur Sterne. — Henry James : Washington Square, roman (suite).

The Temple Bar Magazine (juillet). Adam et Ève, roman (suite). — La vie sociale en Chine. — En ville. — Brantome. — L'histoire singulière de Kitty Canham. — Poésie et peinture. — La société universelle de Dwindle. — Down. — Füred (ville d'eau en Hongrie). — Mme Lynn Linton : Le rebelle de la famille, roman (suite).

The Antiquary (juillet). — G.-C. Swayne : La valeur et le charme des études d'antiquité. — Lord Talbot de Malahide : Instructions pour James. — Dr Hayman : Souvenirs historiques de l'abbesse de Tewkesbury. — G.-L. Gomme : Les contes populaires. — W. Lach. — Pzyrma : Les dernières reliques de la langue de Corwallis. — H.-W. Henfrey : Les coins d'Édouard I, II, III à Canterbury. — Geo Seton : Les registres civils en Angleterre. — W. Blades : L'imprimeur de Saint-Albans. — A. Kinglage : Célébrités de Somerset. — E. Waterton : L'imitation de Christ, par Thomas-A. Kempis. — L'Oxford antique. — Notes sur des reliures. — Hevellin Jewitt : Industrie céramique des anciens Anglais. — La guerre civile en Herefordshire. — J.-H. Parther : L'histoire ancienne de Rome. — J.-H. Rarnsay : Budget d'Édouard III. — Superstitions celtiques en Écosse et en Irlande. — J.-B. Marsh : Une prière autographe de Charles Ier. — T. Morgan Owen : Légende ou histoire.

Mind (juillet). — F. Galton : Statistiques des démences. — E. Montgomery : L'unité de l'individu organique — S. Venn : Les formes d'une proposition logique. — T. Thornley : La perfection d'un but éthique. — W.-R. Sorley : La philosophie juive et Spinoza. — Notes et discussions, critiques, etc.

South african Folklore Journal (juillet). — Cinq légendes de l'Afrique australe. — Dr Bleek : Un institut anthropologique pour l'Afrique australe. — Coutumes et croyances en A. A. — Mme Hugh Lancaster Earbutt : Coutumes des Zoulous.

China Review. — Jamieson : La vie de famille en

Chine. — Walters : Les voyages de Fa-hien. — M. Intyre : Le dialecte sinico-corean. — Le hakka, dialecte. — Critiques sur les livres publiés par les consuls et les missionnaires.

The Academy (26 juin). Thomas Bayne : Poètes anglais, anthologie publiée par T.-H. Ward. — Éverard im Thurn : Le Brésil et l'Amazone, par Herbert-A. Smith. — Grand Allen : Les émotions, par James Mac Cosh. — A. Lang : Cendreusette, une variante de Cendrillon. — Robert Atthinson : Une grammaire du vansthrite, par W.-D. Whitney. — Fr. Lenormant : « Synopsis de British Museum ». — Correspondances, critiques, revue des périodiques, nécrologie, notes des voyages, notes philologiques, les sociétés savantes, notes artistiques, le théâtre, les concerts.

(3 juillet). — Traves Twiss : Procès de trahison, 1327-1660, par J.-W. Willis-Bund. — Jas-S. Cosson : Encyclopedia Britannica. — A.-H. Sayce : L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs, par Ch. Clermont-Ganneau. — M. Creighton : James Hepburn, earl de Rothwell, par Frédéric Schiern. — James Davies : Les nouveaux romans, « Mary Anerley », par R.-D. Blackmore; « The Purcell Papers », par Sheridan les Fanu ; « Renta », par E.-D. Gérard, et « Miss Bouverie », par Mme Molesworth. — Critiques et notes. — La réforme de l'enseignement secondaire en France. — Nicholas Pococh : L'église wallone à Norwich. — B. Atkinson : La grammaire sanscrite, par W.-D. Whitnez. — Notes sur les voyages et les sciences. A.-S. Murray : Compte-rendu de la commission impériale archéologique pour l'année 1887, Saint-Pétersbourg. — Notes d'archéologie, de théâtre et de musique.

(10 juillet). — Samuel-R. Gardiner : L'histoire du peuple anglais, par J.-R. Green. — George Saintsbury : Quatre siècles de la littérature anglaise, par W.-Baptiste Scoones. — Francis Hindes Groome : Les tziganes anglais, par Henry Crafton et George Smith de Coalville. — M.-A. Mayo : Les prisonniers, par un « Ficket-leave man » et par Lewis Wingfield. — Cosmo Monkhouse : Un voyage en Maroc (A. Ride in Petticoats and slippers), par le capitaine H.-E. Colvile. — Critiques, revues des périodiques. — J. Goldziehev : Endagamie et polygamie chez les Arabes. — T.-H. Green : Une introduction dans la philosophie de la religion, par John Caird. — A.-H. Sayce : Textes assyriens, extraits des annales de Salmaneser II, Sanhérib et Assur-bani-pal, par Ernest-A. Budge. — Stanley Lane Poole : Notices sur une collection de monnaies orientales de M. le comte S. Stroganoff, par W. de Tiesenhausen, Saint-Pétersbourg. — Notes de voyages, d'archéologie, d'arts, de théâtre et de musique.

REVUES AMÉRICAINES

North American Review (juillet). — Moritz Busch : Le prince de Bismarck comme ami de l'Amérique et homme d'Etat. — Prof. Goldvin Smith : Canada et les États-Unis. — C. Bartlett : L'exodus d'Israël. — J.-E. Thorold Rogers : La Chambre des lords. — Miss M.-A. Hardathes : L'éthique des sexes. — Le comte Ferdinand de Lesseps : Le canal de Panama. — A.-K. Fiske : « Nana », par Zola et « Moths » par Ouida.

Harper's Monthly Magazine (juillet). — Maria.-B. Oakey : William Morris Hunt. — Rebecca Harding Davis : Voyage dans les montagnes de Maryland et Virginie. — A.-A. Hayes : Santa Fé, dans le « grand Ouest ». — Princes et célébrités en 1870. — Thomas-W. Knox : L'été à la grande baie du Sud. — Mme Oliphant : La reine Victoria. — Richard-T. Ely : Collèges américains et universités allemandes. — J.-W. Draper : Franklin et la science du XVIIIe siècle. — Notes et critiques.

Appleton's Monthly (juillet). — Victor Cherbuliez : Les inconsistances de Herr Drommel. — Les mémoires de Louis Kossuth. — Appleton Margan : Shakespeare et la période d'Élisabeth. — Stanley, dean de Westminster : Les variations de l'Eglise romaine. — James Jackson Jarves : Sculpture en Italie. — Mme Oliphant : Les griefs des femmes. — C.-H. Rockewell : Le canal de Suez, réplique aux attaques de Morgan. — Les personnages dans les comédies espagnoles.

Atlantic Monthly (juillet). — Thomas Bailey-Aldrich : La « Stillwater-tragedy », roman (suite). — George-F. Shepley : Incidents de la prise de Richmond. — Anna Richberg : La retraite de Brown, nouvelle. — S.-O. Langley : Un hiver sur l'Etna. — J. Brander Matthenes : Un écrivain dramatique français. — Frédéric-G. Mather : Confédération au Canada. — Réminiscences de l'administration de Van Buren, 1837-1871. — Henry-C. Angeli : Souvenir de W.-M. Hunt. — Richard-Grant White : Le roi Lear. — Nouveaux romans, notes.

Lippincott's Magazine (juillet). — Margaret Bertha Wright : Le palais des Leatherstone-paugh à Rome. — J.-B. Tabb : Shelley. — S. Weir Mitchell : De Yellowstare pare à Fort Custer. — Louise Coffin Jones : Le fleuve Skunk. — Charles Burr Todd : Joel Barlow. — Revues politique et littéraire.

The Catholic World (juillet). — P.-J. Flatley : L'Irlande et la question des fermiers. — T.-W. Parsons : Le « purgatoire de Dante, canto XIX. — Nugent Robinson : Voyage au Mexique. — A.-F. Hevitt : L'origine de l'Eglise catholique. — Lady Blanche Murphy : Lord Beaconsfield. — M. P. Thompson : Les Ardennes. — William Seton : Le secret de Pompée. — T.-A. Becker : Le divorce et ses résultats. — Mme Raymond Barker : Père Lejeune. — Nouveaux livres.

REVUES BELGES

L'Athenæum belge (1er juillet). — Études sur l'histoire romaine, par P. Devaux. (Troisfontaines). — Poètes belges II. (L. Alvin). — Diderot, par E. Scheerer. — Nouvelles études slaves, par L. Léger. — Publications allemandes (G. Van Muyden). — Bulletin. — Lettre archéologique de Rome : Les fouilles (G. Lacour). — Lettre du Caire : La bibliothèque khédiviale (A.-J. Wanten). — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

15 juillet. — Septime Sévère, par A. De Ceuleneer. I. (A. Troisfontaines). — Problèmes de la vie et de l'esprit, par G.-H. Lewes (J. Delbœuf). — L'Inde, par E. Cotteau (J. Leclercq). — Miette et Noré, par J. Aicard (Fr. Troisfontaines). — Publications allemandes. — Bulletin : J. Van den Gheyn, Le nom primitif des Aryas. R. Serrure, Travaux numismatiques. Œuvres de Bernard Palissy. Annuaire des sciences sociales. Notes. — La réforme de l'enseignement moyen. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

La Fédération artistique (3 juillet). — Fêtes de l'indépendance belge. Exposition nationale de 1880. Charles

Albert. Gustave Lagye. — Réorganisation de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. 1. Lettre de M. Aug. Michiels. 2. Séance du Conseil communal du 26 juin. 3. Lettre de M. Ch. Merlat. 4. Lettre de M. de Winter. — Louis Dubois: Gustave Lagye. — Chronique générale. — Nécrologie. — Annonces.

L'Artiste (10 juillet). — L'Exposition rétrospective de l'art industriel. C. de R. — Concours du Conservatoire. — Théâtres: La Monnaie, L. D; Galeries Saint-Hubert, R. — Bibliographie, L. D. — Expositions, Ch. H. — Nouvelles. — SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE. Croquis algériens, Ch. Jourdan. — La France et les Français, par Karl Hillebrand. — Une histoire invraisemblable (suite), Alph. Karr.

17 juillet. — L'Exposition rétrospective de l'art industriel, C. de R. — Théâtres: La Monnaie, L. D. — Représentations de Sarah Bernhardt au théâtre du Parc. — Les fêtes de l'indépendance nationale, D. — Nouvelles. — SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE: Carnet d'un ténor, G. Roger. — 14 juillet 1789, prise de la Bastille, Léon Degeorge. — Une histoire invraisemblable (suite), Alph. Karr.

Bulletin de la Société belge de géographie. — Mars-avril. Cartographie du Tanganyika (E. Adam). — L'île de Rotumah (Dr. Forbes). — L'éléphant d'Afrique (A.-J. Wanters). — Causerie scientifique (E. Adam). — Chronique géographique. — Bibliographie (Merzbach et Falk). — Bulletin de statistique démographique et de géographie médicale (Dr. Janssens). — Cartes: Le Tanganyika, l'île de Rotumah.

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. — T. IV. 7e fascic. Voyage du Dr Nordenskjold de la Léna au Japon (L. Couturat). — Les colonies australiennes (A. Peltzer). — L'enseignement de la géographie en France (Me Kleinhaus).

Revue artistique (3 juillet). — Le Salon de Paris (suite), par Théo Hannon. — De la physionomie dans l'histoire et dans les arts (suite), par J. Emmanuel van den Bussche. — Le palais de Marguerite d'Autriche à Malines, par L. van Keymeulen. — Rapport de la Commission chargée de préparer une nouvelle organisation de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers (suite et fin). — Bibliographie, par P. Génard.

Illustration nationale (n° 18). — GRAVURES. — M. Louis Crombez, membre de la Chambre des représentants, bourgmestre de Tournai. — Œuvre de la presse: Grande fête de clôture, le 20 juin 1880, au bois de Cambre. — Drapeau des chasseurs éclaireurs. — La place des Martyrs, en 1830.

TEXTE. — Nos bourgmestres: M. Louis Crombez, E. Discailles. — La grande fête de la presse au bois de la Cambre, C. N. — La Belgique intellectuelle; Journaux et Journalistes, E. Landoy (suite). — Mademoiselle Jules, roman inédit, E. Leclercq (suite). — Le Drapeau des chasseurs éclaireurs, Ch. Vandersypen.

Revue générale (juillet). — A travers la Sibérie (J. Moulinasse). — L'art de l'assassinat en Italie. — Robert Walpole (Ch. Verbrugghen). — L'Encyclique de S. S. Léon XIII sur le mariage (A. Van Weddingen). — La science et l'enseignement supérieur de l'agriculture. — La Fille de l'écuyer, suite (Ferdinande de Brackel). — La ruche, E. Valentin).

Précis historiques (juillet). — Les Missionnaires du haut Zambèse (le P.-Ch. Croonenberghs). — Les Filles de Notre-Dame à Mons, 1608-1797 (Ch. Rousselle). — Un récollet flamand, premier apôtre du Mexique, suite (Fr. Kieckens). — Nos insectes, suite (V. Van Tricht).

Ciel et Terre (1er juillet). — La prévision du temps (F. Van Rysselberghe). — Quelques mots sur les orbes des astéroïdes (L. Niesten). — Phénomènes périodiques naturels (A. Meuris et J. Vincent). — Le ciel pendant le mois de juillet (L. Niesten). — Revue météorologique de la quinzaine (J. Vincent). — Notes. — Bibliographie (A. Lancaster).

Journal des beaux-arts (30 juin.) — Concours de gravure. — Ed. Huberti. — L'Andromède de J. Popels. — Le Salon de Paris, artistes belges, etc. — Revue des arts décoratifs. — Du bas-relief.

REVUES HONGROISES

Magyar Protestans Frigyel (fasc. 7 et 8). — Sigismond Csáthy: La bataille de Lutzen et la question religieuse. — Emeric Pápai: La Bible et la nature. — Ad. Lang: Statistique criminelle dans la Hongrie. — Sigismond Molnáv: Les Talmoudistes.

Litterarische Berichte aus Unnarn, 4 vol. 2 fasc. (publiée par l'Académie hongroise en allemand, pour l'étranger). — Arnold Ipolyi: Les anciennes coutumes de guerre de Hongrie. — Paul Kunfalvy: Le mémoire de François David, par Alexius Jakab. — Albert Sturm: Le « Toldi » d'Arany (une grande trilogie épique). — Colomon Szily: Quarante années de la société hongroise des sciences naturelles. — François Salamon: Éloges de Michael Horváth, l'éminent historien de la Hongrie. — Adolf Dux: Étienne Toldy.

Nemzetnaroas'ani Szemle (avril-juin). — Louis Mándy: Michel Chevalier. — Alexandre Hegedus: Le congrès parisien des patentes et la Hongrie. — Le comte Dionys Széchenyi: L'appauvrissement de notre peuple rural. — Pierre Heim: Les caisses d'épargne de poste en Hongrie. — Le comte Aurèle Dessewffy et Andreas Gyöergy: Les communications en Hongrie. — Béla Luka'cs: Les finances de la Russie. — Alexandre Konek: Vincent Veninger. — Zadialas Vœrves: Albert Kenessey.

Századok (juillet). — Joseph Szalay: Les nationalités dans nos villes au XIIIe siècle. — Aspad Károlyi: La grande guerre de l'Allemagne en Hongrie, en 1542. — Dr Geyza Concha: La brochure « Vexatio dat intellectum de 1765 ».

REVUES ITALIENNES

Nuova Antologia (1er juillet). — Luigi Palma: Metternich. — F. Rodriguer: William Cowper. — Tullo Massarani: L'art dans la société moderne. — Nic. Marselli: La Méditerranée. — Luigi Luzzatti: L'état comme banquier en France et en Angleterre. — Camillo Boito: L'exposition de Turin.

(15 juillet). Angelo de Gubernatis: Giuseppe Montani. — Bonghi: Socrate, d'après la défense de Platon. — Camillo Boito: L'exposition nationale. Les beaux-arts à Turin. — G. C. Ruggeri: L'autonomie dans l'éducation. — F. d'Arcais: De Terre-Neuve à Cagliari. — Luigi Pennazzi: Massanah. — Angelo de Gubernatis: La littérature étrangère. — Augusto Franchetti: « Il conte Rosso, » drame de G. Giacosa.

Rassegna nazionale (1er juillet). — V. Pigafetta: Le passage du Nord-Est. — Giulio de Rossi: La réforme élec-

torale, d'après le projet de loi de M. Depretis. — Roberto Corniani : La société russe. — G : Les élections anglaises. — Agenore Gelli : Silvestro Centoforti. — G. F. A. : Les conservateurs et la réforme électorale.

Bullettino Consolare (mai-juin).— Cette publication du ministère des affaires étrangères contient des relations des consulats italiens, notamment sur les plantations de tabac, sur l'île de Sumatra, sur Cette, sur le commerce de Perse en 1879, l'île des Philippines, le port d'Ibraila, l'industrie horlogère de Besançon, la pêche au Don et sur le Volga, Newcastle, Rangoon, Odessa, la mer Noire, Varsovie (exposition de tissus), le Japon, l'île de Crète, etc.

Annotatore (nº 6.) —A. Giuseppe de Dominicis : L'hymne Decora Lux (traduction). — Études morales : L'irrésolution. — Rome et l'Italie, deux odes. — P. A. Ridola : Religion et Histoire. — Epigrammes. — Chronique. — Bibliographie.

Filosofia della souole italiane (juin). — Pasquale d'Ercole : La psychologie positive de Robert Ardigo. — Francesco Bonatelli : Observations de Gerolamo Clavio sur la logique de Bain. — Tevenro Mamiani : La psychologie et la critique de la connaissance. — Revue des périodiques philosophiques ; nouvelles publications.

Rassegna Settimanale (4 juillet). — Un fragment de législation sociale. — La police des coutumes. — A. d'Ancona : Chansons du peuple sicilien. — A. de Nino : Gentile da Leonessa. — Licurgo Pieretti : La vie solitaire de Giacomo Leopardi. — E. Millosevich : L'observatoire de Bellini sur l'Etna. — Bibliographie : revue des périodiques italiens et étrangers.

18 juillet. — Les récents débats à la Chambre des députés. — L'institution des « Probiviri. » — Ernesto Masi : Dionigi Diderot. — J. A. Cestaro : Les jésuites en Chine au XVIIIe siècle. — Critiques : L'Istrie, par Carlo de Franceschi. — La Vénétie, étude politique et militaire, par Paulo Cambri. — Le Trentino, par C. Gambillo. — Un empereur, un roi, un pape, une restauration par Anatolo Leroy-Beaulieu. — Esquisses de Grèce, par J. Pervonoglu. — Notices littéraires.

REVUES RUSSES

Viestnrik Evropu (juillet). — La première poésie de Pouschkine, publiée en 1814. — Les discours de Tourguenieff et d'Astrouski et la poésie de Polonski, à propos de la fête de Pouschkine. — A. L. : L'oncle Wania, roman. — La science en Angleterre. — Les mémoires de Mme de Rémusat. — Korstomaroff : La ruine, histoire petite-russienne. — Samoilovitch : Le Hetmann. — Critiques : Le pouvoir de l'État en Europe, par A. Block. — Les doctrines politiques des États-Unis, par Fortunato. — Les incendies en Russie, par Weyssine. — Chronique. — Correspondance de Paris, par Émile Zola.

Otetohestvennuï Zapiski (juin). — Zistoy : Feuilles du carnet d'un maître d'école. — Garchine : La nuit, nouvelle. — Yakhoutov : poème. — Rouskin : Le seigneur et le paysan, nouvelle. — Atava : L'appauvrissement au gouvernement de Tambov-Karonine : Le dernier retour de Dïoma. — Yakhoutov : Pouschkine, poème. — Nieroutcheff : Le crédit proposé aux paysans leur aidera-t-il ? — Critiques : « Les hommes sérieux », par Orlovski ; « Quelques accusations du moyen âge contre les juifs », par Khvolson ; « L'orgie littéraire », par Godlevski ; « Les sources du désordre », par Troubniroff. — La fête de Pouchkine.

Dielo (juin). — Stanïoukovitch : Deux frères, roman, suite. — Ugriumoff : Quelques types du XVIIIe siècle. — Koudravtreff : Un homme qui s'occupe des affaires sociales. — Bourov : Poésies. — Metchnirov : La question du blé. — A. Ch. : Le « Koulak » (l'exploitation de la population rurale.) — Chelgounov : L'héritage du monde classique. — Critiques : L'histoire de l'Europe, par Freeman. — La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale, par Martens. — Recueil complet des décrets impériaux en 1740-1741. — Chronique de l'intérieur et de l'extérieur, romans traduits, etc.

Rossiskaïa Bibliografia (nº 11-13). — Nous signalons cette revue bibliographique, qui paraît tous les quinze jours et donne des renseignements sur le commerce de librairie et sur le mouvement littéraire en Russie et une liste complète et méthodique des articles scientifiques, parus dans tous les journaux russes.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 juin au 15 juillet)

Civilisation. — Juin : 24. Barthélemy : Souvenirs du règne de Louis XIV, par de Cosnac.

Constitutionnel. — Juin : 21. Barbey d'Aurevilly : Catherine d'Aragon, par A. Duboys. — 28. Trianon : Les belles amies de M. Talleyrand, par Summer.

Juillet : 5. Les écoles du bureau scolaire de Londres. — 12. Barbey d'Aurevilly : Les plateaux de la balance, par M. Hello.

Débats. — Juin : 23. Khalil Ghanem : La fondation de l'empire ottoman. — 24. É. de Pressensé : Une persécutée des Jésuites à notre époque; Amélie de Lassaulx. — 30. Les Congrégations religieuses devant la loi, par G. Graux.

Juillet : 3. Cuvillier-Fleury : M. Guizot dans sa famille et avec ses amis, par Mme de Witt. — 6. Egger : L'enseignement du grec. — 7. Ch. Gabriel : Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par Brunetière. — 8. Daremberg : La chimie des êtres vivants. — 9. Ch. Gabriel : Poésies de Sully Prudhomme. — 11. Le drapeau et les couleurs de la France. — 13. Egger : Grammairiens et littérateurs.

Défense. — Juin : 18. L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet, par Thureau-Dangin. — 20. Le Père Horner. — 23. Le Père Albéric de Foresta, par Chazournes. — H. Durand : An. Feugère. — 25. Le comédien La Fontaine. — La vénérable Louise de France, par l'abbé Gillet. — Les institutions administratives en France et à l'étranger, par M. Ferrand. — 27. Le couvent de Mariemberg, par Mlle de Hillern; trad. Gourdault.

Juillet : 3. Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par Chéruel.

XIXe Siècle. — Juin : 22. Documents inédits, relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge. — 25-27. F. Sarcey : Le roman d'un brave homme, par E. About. — 29. H. Fouquier : Les deux masques, par P. de Saint-Victor.

Droit. — Juin : 20. Le Palais à l'Académie; Me Rousse.

Événement. — Juillet : 8. Léon Chapron : Octave Feuillet.

Figaro. — Juillet : 14 : Un plagiat littéraire.

Français. — Juin : 17. Cosquin : Gœthe et la musique, par A. Jullien. — 20. Cinq mois au Caire et dans la basse Égypte, par G. Charmes. — 23. A. de T. : Les satires d'Horace; trad. Asse. — 24. Papes et Sultans, par F. Jullien. — 24. H. Durand : An. Feugère, par Paul Blanchemain. — 27. Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par Chéruel. — 30. Dr Fabius : Voyage du Kamschatka à Paris, par J. de Lesseps.

Gazette de France. — Juin : 15. Chansonnier historique de la France, par Raunié. — 13. De Lallemand : L'ancienne Rome, sa grandeur et sa décadence, par le général Favé. — 20. De Pontmartin : Les deux masques, par P. de Saint-Victor. — 22. V. Fournel : Molière et la collection moliéresque. — 27 et 4 juillet. De Pontmartin : A. de Foresta. — A. Feugère.

Juillet : 11. De Pontmartin : Les doctrines des Congrès ouvriers en France, par Crimmar. — Les sociétés secrètes et la société, par Deschamps.

Globe. — Juin : 16. P. Duc : Un livre d'Herbert Spencer, la morale évolutionniste. — 24. P. Duc : Une nouvelle école philosophique; les psycho-physiciens allemands. — 26. Créhange : Histoire de la guerre de Trente ans, par Charvériat. — 29. La généalogie de la Perrette de la fable de La Fontaine. — 30. Le mouvement littéraire en Italie.

Juillet : 3. Vicaire : Un apôtre d'aujourd'hui; M. Renan. — 7. Souquet : Questions constitutionnelles, par Gladstone; trad. Gigot. — 8. La France et les Français, par M. Hillebrand. — 10. Créhange : Paris et ses fortifications, par E. Ténot. — 10 et suiv. Princesse della Rocca : Souvenirs d'Henri Heine, recueillis par sa nièce.

Justice. — Juin : 22. C. Pelletan : Les nocturnes, par Léon Valade.

Liberté. — Juin : 15 et suiv. Imbert de Saint-Amand : Joséphine de Beauharnais.

Juillet : 14. Isaac Pereire.

Moniteur universel. — Juin : 21. E. Asse : Écrits inédits de Saint-Simon, publiés par Faugère. — 22. L. Derôme : Les deux masques, par P. de Saint-Victor.

Juillet : 8, 11 et 12. Ch. d'Héricault : La vérité sur la prise de la Bastille. — 13. Les devises des drapeaux de l'ancienne monarchie.

Officiel. — Juin : 24. R. Delorme : Cinq mois au Caire et dans la basse Égypte, par G. Charmes. — 25-29. E. Pelletan : Lettres à une inconnue, par P. Mérimée. — 26. Larroumet : Vaugelas. — 30. Steen : Lettres d'Eugène Delacroix.

Juillet : 1er. A. Dide : Un érudit de province; G. Peignot. — 6. A. Pougin : A Dictionnary of music and musicians. — 7. Chassin : La démocratie en Europe, à propos d'une récente publication.

Ordre. — Juin : 22. A. Belot : Choses de l'autre monde, par Nus. — 24. F. Masson : Napoléon Ier, ses institutions civiles et administratives, par Blanc.

Juillet : 2-7. A. Laurencin : Le drapeau français. — 12. A. Durand : La vérité historique sur le 14 juillet 1789.

Paix. — Juin : 20. Rome et Pompéi, par G. Boissier. — 25. Paul Albert. — 29. Fusains et eaux-fortes, par Th. Gautier.

Paris-Journal. — Juin : 25. P. Gerfaut : Vercingétorix, par E. Cottinet. — 29. P. Perret : Les deux masques, par P. de Saint-Victor.

Juillet : 13. Les mardis d'Alph. Daudet.

Parlement. — Juin : 21-28. Gonderax : De Berlin à Rome; Louis Schneider et Roscius. — 21. A. Theuriet : Cinq mois au Caire, par F. Charmes. — 28. De Varigny : Notes sur l'histoire contemporaine.

Juillet : 1er. P. Bourget : Rome et Pompéi, par G. Boissier. — 5. A. Theuriet : John Keats. — 8. P. Bourget : L'exposition du Cercle de la librairie. — 11 F. B. : Poverina, par la princesse Cantacuzène Altiéri.

Patrie. — Juin : 22. De Saint-Valry : Les deux masques, par P. de Saint-Victor. — 22. De Thémines : Les belles amies de M. de Talleyrand, par Summer.

Juillet : 6. De Saint-Valry : Le Palais-Royal, par E. Fournier.

Peuple français. — Juin : 18. F. Masson : Napoléon Ier, ses institutions civiles et administratives, par A. Blanc.

Juillet : 3, 8 et 15, — Laurencin : Le drapeau français. — 13. A. Durand : La vérité historique sur le 14 juillet 1789.

Presse. — Juin : 15. Kerst : Mozart, l'homme et l'artiste, par Wilder. — 17. Pétrarque, trad. V. Develay.

République française. — Juin : 15. G. H. : L'instruction primaire avant 1789. — 18. H. B. : La guerre franco-allemande, à propos de la publication de l'ouvrage de l'état-major prussien. — 30. Histoire du XIXe siècle, par Michelet.

Juillet : 6. A. Lefèvre : Les contes populaires du pays Gallot. — 8. Histoire du servage et de l'esclavage, par Tourmagne. — 13. J. Soury : La psychologie expérimentale en Italie.

Siècle. — Juin : 21. A. Michel : Rabelais. — 28. Colonel Martin : Paris et ses fortifications, par E. Ténot. — 29. A. de la Berge : Le roman d'un brave homme.

Juillet : 2. A. de la Forge : Armand Carrel.

Temps. — Juillet : 8. Madame et Monsieur Cardinal, par L. Halévy.

Union. — Juin : 18. Le maréchal de Fabert, d'après l'ouvrage de M. Bouvelly. — 21. De Cadoudal : Madame Molé. — 29. D. Bernard : Le roman et la poésie naturaliste.

Juillet : 13. M. Sepet : Revue des sciences historiques.

Voltaire. — Juin : 15. E. Zola : Croquis parisiens, par Huysmans. — 18, 19, 21 et 22. E. Zola : Le naturalisme au Salon. — 23. E. Zola : Un dernier chapitre de l'histoire des œuvres de Balzac, par Ch. de Lovenjoul. — 25-27. Dahirelle : Les Français peints par un Allemand, à propos du livre de M. Hillebrand.

Juillet : 3. Le Savoureux : Alex. Poucknine. — 7. Dahirelle : Histoire naturelle du dévot, par Delaunay.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE JUILLET

1. *Le Sommaire de la presse et de la vie parisienne,* journal quotidien, numéro spécimen. Petit in-folio à 4 col. 4 pages. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. Un numéro, cinq centimes.

La Plume, littérature, beaux-arts, sciences, théâtres, finances. In-4° à 2 col. Paris, imp. Bernard, 57, boul. Magenta. — Abonnements : France: un an, 3 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. 50. Union postale : un an, 5 fr.; six mois, 3 fr.; trois mois, 2 fr. Un numéro, 15 cent.

La Tribune catholique, journal de la défense des intérêts religieux, par la parole et par l'image. Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 16 pages à 2 col. Paris, imp. J. Leclère, 17, rue Cassette. — Abonnements : un an, 12 fr. Étranger : un an, 16 fr. Administration : boul. Montparnasse, 90.

Le Flutiste. Paris, imp. Lefèvre. In-4°, 4 pages à 2 col. Rédigé en langue arabe.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Recueil bi-mensuel, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. — Abonnements : un an, 8 fr. Un numéro, 50 cent. Bureaux, 41, rue du Bac. In-8°, imp. de Soye et fils, 5, place du Panthéon.

3. *La Prévoyance financière.* In-4° à 3 col. 8 pages. Paris, imp. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Abonnements : France, un an, 2 fr.; étranger, le port en sus. Un numéro, 10 cent. Paraît tous les jeudis.

4. *Le Moniteur des sociétés industrielles.* Paris, imp. Alcan-Lévy.

L'Orient, 4 p. in-4° à 3 col. Paris, imp. Lefebvre, 87-89, passage du Caire. Bureaux, 33, rue de la Chaussée-d'Antin.

5. *Le Portefeuille diplomatique,* consulaire et financier. In-8°, 48 pages. Saint-Ouen, imprim. Boyer. Paris, 12, rue du Helder. — Abonnements : Paris, un an, 40 fr.; six mois, 21 fr. Départements et Alsace-Lorraine : un an, 42 fr.; six mois, 23 fr. États de l'Union postale, première zone : un an, 45 fr.; six mois, 24 fr.; seconde zone : un an, 50 fr.; six mois, 28 francs. États non compris dans l'Union postale : un an, 60 fr. Paraît chaque samedi.

Le Bonhomme Finance, journal hebdomadaire, propriété de la Caisse industrielle. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Fillion, 8, rue Grange-Batelière. Bureaux, 2, rue Saint-Lazare. — Abonnements : Paris et départements, un an, 1 fr. Le numéro, cinq centimes.

6. *Tout-Paris,* hebdomadaire illustré. (Ancien hydropathe). Petit in-4°, 8 p. à 2 col. avec gravures. Sceaux, imp. Charaire. Bureaux, 40, rue Richelieu. — Abonnements, Paris et départements, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr. 50; trois mois 3 fr. Le numéro, quinze centimes.

L'Événement parisien illustré. In-folio, 4 p. avec gravures. Paris, imp. Schieber, 18, passage des Deux-Sœurs. Bureaux, 15, rue du Faubourg-Montmartre. Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois, 3 fr. Province, un an, 9 fr.; six mois, 5 fr. 50; trois mois, 3 fr. 50. Un numéro, quinze centimes.

9. *L'Intermédiaire du Commerce.* Une feuille lith. Paris, imp. Lehugeur.

La Gazette des fonds publics (Ex Jeune-Garde). Journal financier, littéraire et théâtral. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Fillion, 8, rue Grange-Batelière. Abonnements : France, 4 fr.; Étranger, 8 fr.; Bureaux, 92, rue Saint-Lazare.

Le Cosmopolite, journal spécial pour MM. les em-

ployés. Numéro spécimen. In-4° à 3 col. 4 p. Paris, imp. Reverchon et Nollet, 5, rue des Martyrs. — Abonnements : Paris, trois mois, 16 fr. 50; un mois, 5 fr. 75; départements : trois mois, 20 fr.; un mois, 7 fr. 75; étranger : trois mois, 23 fr.; un mois, 10 fr. Paraît les mardis et vendredis.

11. *La Cote parisienne des mines et des charbonnages.* In-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Balitout, rue Baillif, 7. — Abonnements : France et Algérie, 3 fr.; étranger, 4 fr. Bureaux, rue Richelieu, 60. Paraît le vendredi.

Le Veilleur financier, journal de renseignements sur les valeurs financières. In-4°, 4 pag. à 4 col. Paris, imp. Lahure, rue de Fleurus. Paraît les 1, 10 et 20 de chaque mois. Abonnements : 4 fr. par an. Bureaux : 46, rue Notre-Dame-de-Lorette.

12. *Le Réveil littéraire,* journal hebdomadaire. Petit in-folio à 3 col. 4 p. et grav. Paris, imprim. Lévy, 61, rue Lafayette. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; trois mois, 3 fr.; départements : un an, 14 fr.: six mois, 7 francs; trois mois, 4 fr. Un numéro, vingt centimes. Paraît le dimanche.

14. *L'Enseignement laïque,* Paris, imp. Balitout, rue Baillif, 7.

15. *La Chronique parisienne,* modes, littérature, industrie, finances, arts. Grand in-4°, 8 p. à 3 col. avec illustrations. Paris, imp. Tolmer et Cie, 26, rue du Faubourg-Poissonnière. — Abonnements : Paris et départements, un an, 6 fr.; six mois, 3 fr.; trois mois, 1 fr. 75. Un numéro, 25 centimes. Bi-mensuel.

L'Assemblée générale, journal hebdomadaire donnant le compte rendu sténographique des assemblées générales des sociétés industrielles et financières. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 28, rue Saint-Lazare. — Abonnements : un an, 50 fr.; six mois, 30 fr.; trois mois, 20 fr. Un numéro, deux francs. Paraît le mardi.

Paris-Bourse, journal politique et financier publiant les dernières nouvelles politiques, financières et commerciales. In-4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Schiller, 21, rue du Faubourg-Montmartre. — Abonnements : un an, 100 fr.; six mois, 50 fr. Paraît tous les jours non fériés.

17. *Le Spectateur* (Ex *Jeune-Garde*). Petit in-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Fillion, 8, rue de la Grange-Batelière. — Abonnements : France, 4 fr.; étranger, 8 fr.; Bureaux, 92, rue Saint-Lazare.

Journal des arts et des sciences. In-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Roquette, 48, rue Berthe. — Abonnements : Paris, un an, 26 fr.; six mois, 14 fr.; trois mois, 9 fr.; départements, un an, 30 fr.; six mois, 16 fr.; trois mois, 10 fr. Un numéro, 50 cent. Bureaux, 29, rue des Martyrs.

22. *Les Rentes françaises,* journal financier, organe des bons placements. Paraît tous les mardis. In-4° 4, p. à 4 col. Paris, imp. Delbreil, 6, rue du Hasard. — Abonnements : Paris, un an, 3 fr.; départements, 4 fr. Bureaux, 22, rue de Châteaudun.

23. *Le Club,* journal parisien. Beaux-arts, sport, finance. Grand in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Balitoux, Questroy et Cie, 7, rue Baillif. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; six mois, 10 fr.; départements, un an, 24 fr.; six mois, 15 fr.; étranger, port en sus. Un numéro, 30 c. Bureaux, rue Saint-Lazare, 11. Paraît le mercredi.

26. *Le Guetteur,* journal universel hebdomadaire. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Michel, passage du Caire. — Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 5 fr. Un numéro, Paris, 10 cent.; départements : 15 cent. Bureaux, faub. Montmartre, 8.

La Sentinelle, journal de l'armée française. In-folio, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Michels, passage du Caire. — Abonnements : un an, 8 fr.; six mois, 5 fr. Un numéro, Paris, 10 cent.; départements, 15 cent. Bureaux, 8, faub. Montmartre.

27. *La Lanterne magique,* revue comique des faits politiques de la semaine. Petit in-12, 16 pages. Montpellier, imp. spéciale de la *Lanterne magique.* Abonnements : un an, 6 fr.; trois mois, 3 fr. Un numéro, 10 cent. Paraît le dimanche. Bureaux, 35, rue des Écoles.

La Petite Gaule, journal hebdomadaire, littéraire, scientifique, artistique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Laigle, imp. Montauzé. — Abonnements : Paris, un an, 5 fr.; six mois, 3 fr.; départements, un an, 9 fr.; six mois, 5 fr. Un numéro, 10 c. Bureaux, 15, rue du Faubourg-Montmartre. Paraît le dimanche.

30. *Le Progrès industriel,* paraissant tous les mercredis. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. Abonnements : France, un an, 2 fr. Bureaux, 54, rue Lafayette.

L'Éclair, revue générale d'électricité, journal scientifique, industriel et financier. In-4°, 8 p. à 3 col. avec grav. Tours, imp. Bouserez. Bureaux, 26, boul. Poissonnière. — Abonnements : Paris et départements, un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. Union postale, un an, 12 fr.; six mois, 7 fr. Paraît une à trois fois par mois, suivant l'abondance des matières.

L'Écho des employés, journal d'annonces pour les emplois et fonds de commerce. Paraît les mardis et vendredis. In-folio, 4 p. Paris, imp. Nelson, 54, rue Sainte-Anne. Bureaux, 42, faub. Saint-Martin.

Moniteur de l'alimentation, journal des cours officiels, paraissant le samedi. In-4°, 8 pages à 3 col. Paris, imp. Debons, rue du Croissant. — Abonnements : 3 fr. par an. Bureaux, 100, rue Saint-Lazare.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Neuvième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Septembre 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Munich, 28 août 1880.

L'auteur des *Bilder aus der Petersburger Gesellschaft*, qui ont rapidement conquis un renom européen, vient de faire paraître un nouveau volume appelé, ce nous semble, à un avenir tout aussi brillant. Ce volume a pour titre : *Berlin und Petersburg. Preussische Beitræge zur Geschichte der Russisch-Deutschen Beziehungen*[1]. M. de Treitschke, dans le numéro de mai des *Preussische Jahrbücher*, attribue ces livres à M. Jules Eckardt, publiciste livonien, qui quitta les provinces baltiques en 1867, quand commença la réaction russe, pour rédiger, de concert avec G. Freitag, les *Grenzboten*, puis des journaux hambourgeois. Son nouvel ouvrage a pour but de démontrer que l'alliance prusso-russe n'a pu durer que grâce au particularisme allemand et à l'antagonisme austro-prussien et qu'elle a dû nécessairement prendre fin du jour où la Prusse et la Russie ont eu conscience de leurs véritables intérêts. Au demeurant, dit-il, la Russie a toujours payé de la plus noire ingratitude tout ce que la Prusse, sa fidèle et trop humble alliée, a fait pour elle. La société russe a de tout temps méprisé les Allemands et jalousé ceux d'entre eux qui ont joué un rôle à la cour, dans les armées ou l'administration russes. Une fois l'Allemagne devenue puissance prépondérante en Europe, cette jalousie est devenue de la haine, haine féroce et aveugle. La diplomatie russe aussi voit avec colère la Prusse se soustraire à sa tutelle, voler de ses propres ailes et conquérir l'hégémonie sur le continent.

L'auteur passe en revue les règnes des trois derniers autocrates. Nous devons lui savoir gré d'avoir su se borner. Il aurait tout aussi bien pu remonter à Pierre le Grand qui, à en croire certains agents diplomatiques accrédités auprès de sa personne, voyait, dès 1714, de fort mauvais œil l'ambition et la soif d'agrandissement du jeune royaume de Prusse. Il en veut surtout à l'empereur Nicolas et ne lui pardonne pas les humiliations qu'il fit subir à Frédéric-Guillaume IV en 1850 et 1851. C'est un réquisitoire en bonne et due forme, fait avec beaucoup de verve et de feu.

Le livre a deux appendices. Dans le premier, l'auteur publie un Mémoire de l'empereur Nicolas, de 1848, sur l'état des affaires en Prusse. Le deuxième contient un tableau des plus intéressants de la dernière révolution polonaise sous le titre de *Warschauer Zustænde der Jahre 1863 und 1864*. On y retrouve le mépris séculaire des colons allemands des provinces baltiques pour les Slaves en général et les Polonais en particulier.

Voici maintenant une brochure de M. de Golowin sur le nihilisme. Nous l'avions annoncée dans le numéro de juin. Elle a pour titre : *Der Russische Nihilismus. Meine Beziehungen zu Herzen und zu Bakunin, nebst einer Einleitung über die Dekabristen von Ivan Golowin*[1]. L'auteur, qui descend du ministre des affaires étrangères de Pierre le Grand, Fedor Golowin, a quitté la Russie en 1843. Il a publié en français : *Types et Ca-*

1. Leipzig, Verlag von Duncker und Humblot.

1. Leipzig, Verlag von Louis Senf.

ractères russes, Mémoires d'un prêtre russe, Histoire d'Alexandre Ier, Histoire de Pierre Ier, La Russie depuis Alexandre le Bien-Intentionné et la Russie sous Nicolas Ier, qui lui valut d'être banni à jamais de son pays; de plus il a donné en anglais *Stars and Stripes, or American Impressions*, impressions peu flatteuses pour les États-Unis.

La lecture de sa nouvelle brochure n'est pas facile. M. de Golowin n'écrit pas pour le public : il a l'air de causer avec des amis qui sont bien au fait des prémisses qu'il sous-entend, bien au fait aussi de l'histoire contemporaine et de ses détails infinis. Quand il en donne d'inédits, il se garde bien de les mettre en vedette; on les trouve modestement cachés dans une incidente, ou à la fin d'un chapitre qui logiquement devrait finir à l'alinéa précédent. La conclusion, plus ou moins nettement énoncée, est amenée d'une façon inattendue. Les nihilistes pour lui sont coupables d'avoir recours aux moyens violents quand il y a tant d'innocents atteints, dans les incendies surtout; mais d'un autre côté le gouvernement russe a tout fait pour exaspérer les classes moyennes, et il n'y a, selon l'auteur, qu'un moyen de mettre fin à ce déplorable état de choses, c'est de donner à la Russie une constitution sérieuse et vraie et non cette *assemblée délibérative* à laquelle chaque gouvernement enverrait quatre représentants. Alexandre II a libéré les serfs, mais il n'a rien fait pour les classes instruites; le revolver des nihilistes est une protestation contre les gibets du czar. Cet état ne saurait durer; Alexandre III sera le premier empereur constitutionnel de la Russie.

Des révolutionnaires russes, passons à la grande Révolution française, à Robespierre en personne. L'avocat d'Arras a, de tout temps, exercé une singulière attraction sur les littérateurs allemands, et longue serait la liste des drames dont il est le héros ou l'un des personnages les plus importants. Cette fois-ci, c'est d'une *Rettung* qu'il s'agit, d'un sauvetage, comme on dit depuis Lessing. Un docteur allemand, dont la robe a l'air d'être du vermillon le plus vif, s'est proposé de réhabiliter le peu aimable disciple de Jean-Jacques, dans un livre intitulé : *Maximilian Robespierre. Ein Lebensbild nach zum Theil noch unbenutzten Quellen, von Dr Karl Brunnemann*[1]. C'est un terrible homme que ce docteur. Sa préface n'a que deux pages, mais il trouve le moyen d'y dire des aménités à M. de Bismark et à Rud. Gottschall, l'un des auteurs contemporains les plus écoutés, qui, dans son *Neue Plutarch*, n'a pas fait l'éloge de son idole. Lui-même prétend que si Robespierre avait réussi, on l'eût jugé tout autrement. Cela est bien possible, mais cela ne prouve pas grand'chose; cela ne prouve surtout pas que Robespierre était l'homme antique, le grand citoyen qu'en veut faire M. Brunnemann. Il a beau traduire les principaux passages de ses plus importants discours, — nous le plaignons cordialement de s'être livré à cette ingrate besogne, nous plaignons davantage encore les lecteurs, car toute cette rhétorique fait un piteux effet en allemand, — il a beau soutenir que, dès l'âge le plus tendre, Robespierre était l'adversaire le plus acharné de la peine de mort et qu'on ne saurait le rendre responsable ni des massacres de septembre ni des exécutions en masse faites au nom du salut public, il ne prouve rien, ou plutôt il ne prouve que trop que le jacobinisme outré qu'il professe lui-même ne lui permet pas d'être juste et impartial et de peser, en historien intègre, la part de responsabilité qui revient à chacun des acteurs de cette grande et terrible époque.

Mais laissons là l'histoire politique et occupons-nous, si vous n'avez rien contre, de romans et de nouvelles. Auerbach vient de publier une fort jolie *histoire*, intitulée *Brigitta*[1]. On ne saurait trop le féliciter d'avoir abandonné le grand roman plus ou moins didactique, les cours souveraines *(Auf der Hœhe)*, la question de l'esclavage aux États-Unis et de la religion naturelle *(Das Landhaus am Rhein)*, le roman spécialement patriotique *(Waldfried)*, pour revenir à ses premières amours, à ce qui constitue son plus beau titre de gloire, savoir à l'étude des mœurs champêtres et des types rustiques des contrées montagneuses de l'Allemagne du Sud. Ce ne sont d'ordinaire pas des idylles qu'il nous donne, et les caractères qu'il étudie, pour être ceux de vulgaires campagnards et de simples filles de la montagne, n'en sont pas moins ondoyants et divers. Il ne s'amuse pas à faire des bergeries à la George Sand, on ne trouvera chez lui ni Fadette, ni Champi, ni ce parler spécial d'une naïveté si recherchée et d'une réalité si douteuse. Ses héros sont des gens qui ont des passions impétueuses contre lesquelles ils luttent, par lesquelles souvent ils se laissent entraîner au mal, la soif de la richesse surtout, l'orgueil que donne la fortune, la jalousie et la haine.

Tout cela, nous le retrouvons dans *Brigitta*. Elle est la fille d'un opulent et altier paysan qui se voit dépouillé de son bien par un intrigant et réduit à la plus extrême misère. De riche héritière, elle devient servante, garde-malade et finalement la femme d'un brave aubergiste. C'est elle-même qui nous raconte son histoire. Auerbach sait, avec un rare talent, faire parler ses paysans, ses paysannes surtout. Jamais peut-être il n'a produit plus d'effet avec des moyens plus simples. Sa *Brigitta* est appelée, croyons-nous, à un grand succès.

En sera-t-il de même d'un roman de M. Friedrich Uhl, intitulé *Die Botschafterin*[2]? Nous avons peine à le croire. L'ambassadrice, dont il est question dans ce livre, est Mme Renée de Gué-

1. Leipzig, 1880. Wilhelm Friedrich.

1 Stuttgart. Cotta.
2. Berlin, Verlag von Gebrüder Paetel. 2 vol.

briant, la veuve de l'illustre maréchal tué devant Rothweil, en 1642, qui fut chargée, en 1645, par la reine-régente d'accompagner à Varsovie Marie de Gonzague, épousée à Paris, par procuration, par le roi de Pologne, Wladislas IV. A Varsovie, le roi, fantasque et maladif, ne veut pas consommer le mariage, il veut même renvoyer la princesse en France, parce qu'elle ne ressemble pas au portrait qu'on lui en a fait et qu'elle n'est pas de son goût. M[me] de Guébriant, à force d'adresse, parvient peu à peu à amener le roi à de meilleurs sentiments. C'est là le sujet de ce roman d'un nouveau genre, du genre diplomatique; malheureusement, il est plus ou moins aussi du genre ennuyeux. Le tout se passe en descriptions de fêtes et de voyages d'une minutieuse exactitude, nous le voulons bien, et en discours fort bien écrits d'ailleurs, mais hélas! bien longs, trop longs! Dans son avant-propos, M. Uhl nous dit qu'il a emprunté les détails qu'il donne dans les chapitres préliminaires aux chroniqueurs du temps et que, pour le roman lui-même, il s'est servi de documents inconnus jusqu'à ce jour. Ces documents inédits, les aurait-il par hasard trouvés dans l'histoire de Marie de Gonzague, par Le Laboureur, et dans celle du maréchal de Guébriant du même auteur, ou bien a-t-il découvert dans les archives les rapports diplomatiques de la maréchale? Nous ne le pensons pas. On comprend fort bien que la Pologne intéresse tout particulièrement un romancier, et si M. Uhl compte nous donner de nouveaux romans diplomatiques, certes, il y a là une riche mine à exploiter, mais, pour Dieu, qu'il soit moins diplomate lui-même, et qu'au lieu de descriptions, de discours et de longues conversations, il nous fasse voir des hommes qu'agite une passion ou que mène une idée, des caractères qui se dessinent nettement et les intérêts multiples de la vie qui se croisent et s'entrechoquent. Il retrouvera, certes, l'inspiration qui l'a si bien servi lorsqu'il a composé son *Palais Fragstein*, lequel, si nous ne nous trompons, a été donné en feuilleton par un des journaux de Paris.

Voici par contre un roman plein de vie et de vérité, et à le lire on ne dirait pas que l'auteur est un des vétérans, et des vétérans les plus glorieux, de la littérature allemande, l'un des coryphées de la *Jeune Allemagne*. Ce livre a pour titre : *Die Bœhminger, Roman von Heinrich Laube*[1]. Vraiment, il faut féliciter M. Laube d'avoir, malgré les déboires et les douleurs de la vie, en dépit des ans, su conserver la vigueur et le feu qu'il fallait pour écrire ce livre charmant et cruel à la fois. Le prologue est ce que les Allemands appelleraient *Ein wahres Cabinet-Stück*, un vrai morceau d'amateur, un charmant tableau de genre, malgré sa fin si triste. L'auteur, qui est Silésien, nous y dépeint à grands traits la vie d'une petite ville de province, Gœrlitz, vers le milieu du XVIII[e] siècle, et c'est là que les Bœhminger, les descendants du fameux théosophe Jakob Bœhm, paraissent; dans le roman proprement dit, il n'en reste plus qu'un, Saul Bœhminger, le héros du livre. Ce Saul, qui vit à l'époque de la *Demagogenhetze*, c'est-à-dire vers 1832, est, ce nous semble, M. Laube lui-même, ou au moins sa propre jeunesse de *Burschenschaftler*, de polémiste et de prisonnier (neuf mois de détention préventive, quelques mois de prison pour avoir fait partie de la *Burschenschaft*, et un an de forteresse pour avoir, dans son Histoire de la Pologne, mal parlé de l'empereur Nicolas) lui a-t-elle fourni les principaux traits de son héros si sympathique. Mais, à côté de lui, que de personnages nettement et finement dessinés, que d'humour et, dans ses portraits de plats coquins, que de bonhomie railleuse et de sceptique mansuétude! Tous ses personnages sont des types : le gentilhomme campagnard et son altière épouse, la princesse libérale, le réfugié italien, le bourgeois berlinois, le fonctionnaire prussien, le ministre d'État, les entrepreneurs en démagogie, le candidat en théologie et les deux espions, le Prussien piétiste et le Russe grand seigneur! Anna et Ruth, l'amoureuse et le grand premier rôle, — l'auteur des *Karlsschüler* et de *Monaldeschi*, l'ancien directeur de la *Burg* de Vienne nous pardonnera bien de parler la langue du théâtre, — sont dessinées de main de maître. Et, à côté de cela, la camarilla de Munich, le gouvernement occulte des monsignori et de leurs affiliés, la justice et l'administration prussiennes, le procès criminel, la cour d'assises de Strasbourg, où nous aurions bien quelques remarques de détail à faire, comme tout cela est vivant et vrai! Ce livre est doublement intéressant : par le roman lui-même et par le tableau fidèle qu'il nous fait de l'Allemagne telle qu'elle était sous le régime du *Bundestag* et de la commission centrale de Mayence.

Tout cela est de l'histoire ancienne, dira-t-on. Pas aussi ancienne que les faits et gestes de Henri Plantagenet et du primat d'Angleterre, Thomas Becket, duquel M. Meyer fait le héros de la nouvelle *Der Heilige*[1]. S'il est difficile à un *Müller* d'arriver à la célébrité en Allemagne, comme poète ou romancier, le nom ayant quelque chose de bourgeois et d'anti poétique, les *Meyer*, *Meier* ou *Maier* ont à lutter aussi contre cette fatalité du *nomen omen*. M. Conrad-Ferdinand Meyer, outre que son *Saint* est une œuvre de grand mérite, a, sur les innombrables *Meier*, ses contemporains, le grand avantage d'écrire son nom par un *y*. Or, à en juger par le titre de certains de ses ouvrages antérieurs et par le fait que, dans celui qui nous occupe, un arquebusier de Schaffhouse raconte l'histoire de saint Thomas de Canterbury à

1. Stuttgart und Leipzig, Druck und Verlag von Eduard Hallberger. 3 vol.

1. Leipzig, Verlag von H. Haessel.

un chanoine de Zurich, il est Suisse et tous les Meyer des Illustres Cantons nous imposent plus ou moins depuis qu'un de leurs homonymes de Bâle a eu la bonne fortune d'être peint par Hans Holbein, lui, ses deux femmes et ses enfants agenouillés devant la madone. Que notre auteur soit de ces Meyer-là ou non, peu importe, sa nouvelle suffit amplement pour le mettre hors de pair et lui assurer un renom durable. Le style en est épique, et sous sa bonhomie et sa naïveté apparentes se cachent une grande science et un profond sentiment poétique. Il nous montre l'Angleterre normande et saxonne, les Plantagenets ardents et colères, les fils révoltés contre leur père; Richard, en particulier, est maîtrement dépeint, de même que Bertrand de Born, le troubadour guerrier qui, par ses *sirventes* ardents, sut enflammer sans cesse la haine des fils contre leur père. Bref, la Suisse allemande peut être fière à bon droit de posséder en M. Meyer un poète et un romancier de premier ordre digne d'être mentionné à côté de Gottfried Keller.

Il nous reste à annoncer à nos lecteurs que la deuxième édition de *Robert Schumann als Schriftsteller. Sprüche aus seinen Schriften über Musik und Musiker, gesammelt und mit einer Vorrede versehen von Joseph Schrattenhols*[1], vient de paraître, et comme il y en a parmi eux un grand nombre qui aiment certainement la musique classique, ajoutons que les célèbres éditeurs de Leipzig publient en ce moment une édition populaire de Chopin qui, malgré la modicité du prix, est parfaite comme beauté du papier, netteté de l'impression et pureté du texte. Ils donnent de plus des partitions inédites de Mozart, entre autres sa *comédie latine*, en un acte, *Apollon et Hyacinthe;* enfin, et surtout, l'*Édition définitive des œuvres de Robert Schumann*, publiée par sa veuve, Mme Clara Schumann. Ces deux dernières publications sont d'un prix plus élevé que l'édition populaire de Chopin, mais aussi quel magnifique papier et quelle splendide impression! Malheureusement, dans certains morceaux de Schumann, les mouvements, au lieu d'être indiqués en italien, le sont en allemand, ce qui est bien gênant pour les aimables personnes qui ne savent pas cette langue.

Deux autres nouvelles pour finir :

La librairie Giesecke et Devrient de Leipzig annonce : *Evangeliorium Codex graecus purpureus rossanensis litteris argenteis scriptus picturisque ornatus. Seine Entdeckung, sein wissenschaftlicher und künstlerischer Werth, dargestellet von Dr O. von Gebhardt* (Gœttingen) *und prof. Dr A. Harnack* (Giesen). Le Codex purpureus de Rossano (vie siècle) est la *Vie de Jésus* illustrée de beaucoup la plus ancienne. De plus, ce manuscrit est d'un intérêt capital pour les paléographes, les majuscules grecques sur parchemin pourpre étant extrêmement rares.

La *Gazette d'Augsbourg* (supplément du 8 juillet) annonce que le professeur Nordenskjœld prépare la relation de son voyage qui paraîtra en suédois, norwégien, finnois, allemand, anglais, espagnol, français et italien. L'édition allemande, dit la Gazette, paraîtra la première, avant la suédoise même, chez Brockhaus, sous ce titre : *Die Umsegelung Asiens und Europas auf der « Vega » 1878-80, von Adolf Erik Frhrœn von Nordenskjœld*[1]. Soixante feuilles environ. Introduction et vingt-neuf chapitres. Le premier fascicule paraîtra, si faire se peut, en août, et le dernier en décembre 1880. Espérons que l'édition française paraîtra en même temps.

É. Jaeglé.

1. Leipzig, Breitkopf und Hærtel.

1. M. Nordenskjœld a été créé baron par le roi de Suède.

BELGIQUE

Bruxelles, 30 août 1880.

UNE VISITE A LA BIBLIOTHÈQUE D'ARENBERG

Le vieil hôtel de la famille d'Arenberg, situé sur la place du Petit-Sablon, à Bruxelles, est en partie formé par l'ancienne demeure des comtes d'Egmont. Cette maison princière occupe une étendue de terrain considérable, dont la majeure partie est convertie en parcs et jardins qu'on peut citer parmi les plus beaux de l'Europe. Cette place du Petit-Sablon vient d'être récemment transformée en square public qui se trouve encadré par les bas-côtés de la place formant rampe. Au point de jonction des rampes et dans l'axe de la porte d'entrée de l'hôtel d'Arenberg est placé le groupe des comtes d'Egmont et de Hornes, qui se trouvait antérieurement sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Ce square forme un contraste heureux avec le vieil hôtel, construction sans caractère architectural bien défini, mais qui, grâce à ses proportions, garde un certain cachet de grandeur et de sévérité.

La grille d'entrée s'ouvre sur une vaste cour à droite de laquelle se trouvent les appartements privés; à gauche, les services de la maison; au fond et au rez-de-chaussée, la bibliothèque, but de notre visite.

La galerie de tableaux de la famille d'Arenberg jouit d'une réputation européenne, que les richesses qu'elle contient légitiment parfaitement. La bibliothèque, relativement importante et curieuse à plus d'un titre, ne jouit pas d'un renom aussi bien établi. Cela tient, non pas à une infériorité de mérite, mais à ce fait que la réputation d'une collection, quelle qu'elle soit, dépend surtout de la publicité donnée par des documents imprimés, notices, descriptions, etc. Il n'a point été jusqu'à ce jour, que nous sachions du moins, publié de travail sur cette bibliothèque.

Je vous envoie quelques notes prises au hasard d'une visite récente faite à ladite bibliothèque, visite que la courtoisie et l'affabilité du bibliothécaire actuel, M. Doudement, m'ont rendue fort agréable.

Le véritable fondateur de la galerie de tableaux et de la bibliothèque est le fameux comte de La Marck, connu par ses relations intimes avec Mirabeau. Sa correspondance avec le grand orateur de la Révolution française a été publiée en 1851. Des suppositions ont été faites récemment encore, quant à l'existence de manuscrits d'une grande rareté, dont Mirabeau serait l'auteur et que la famille d'Arenberg n'aurait pas livrés à la publicité. Ces suppositions sont sans fondement aucun, l'examen des papiers n'ayant amené la découverte que de lettres, en certain nombre, mais sans importance soit au point de vue historique, soit au point de vue politique.

Le comte de La Marck (prince Auguste d'Arenberg), et que ses contemporains avaient surnommé le *Sanglier des Ardennes* (ses armes parlantes, un énorme sanglier, sont conservées dans le vestibule d'entrée des appartements privés), avait mené grande vie en France au temps de la Révolution. Lorsque, après les événements de 1814-1815, il se retira de la vie publique, il se consacra entièrement à ses goûts d'amateur et de collectionneur. C'est donc de cette époque que date l'établissement réel de la bibliothèque. Lorsque le prince Auguste mourut en 1833, il légua sa galerie de tableaux et sa bibliothèque au duc Prosper, fils de son frère le duc Engelbert. Le duc Prosper a eu trois fils : le duc Engelbert qui a épousé sa cousine, la petite-fille du comte de La Marck, et qui est mort il y a quelques années; le prince Engelbert-Antoine qui a épousé une de Mérode, et le prince Charles qui a épousé une princesse de Serbie et qui est actuellement le tuteur des cinq enfants de son frère et qui habitent l'hôtel avec leur mère. Parmi ces enfants se trouve encore un duc d'Arenberg, âgé aujourd'hui de six ans environ, et un jeune prince qui vint au monde trois jours après la mort de son père.

La bibliothèque, située au rez-de-chaussée de l'hôtel, occupe toute la longueur du corps principal formant le fond de la cour. C'est une longue galerie, rappelant à première vue la belle bibliothèque du duc d'Aumale à sa résidence de Twickenham. Sur les côtés de la galerie et dans toute sa longueur se trouvent placés des corps de bibliothèques avec portes vitrées; aux deux extrémités, deux petits pavillons élevés de quelques mètres. Au milieu de la galerie sont placés d'autres corps de bibliothèque, également vitrés et reposant sur des meubles rectangulaires à portes pleines. Ces corps de bibliothèque supportent des groupes et des statuettes en bronze, dont la plupart ont une grande valeur artistique. Les antiques sont en nombre et quelques bronzes de la Renaissance sont véritablement merveilleux. L'un d'eux, *les Deux Ajax*, réduction d'un bronze de Siri, est un objet de très grand prix. Le haut des bibliothèques latérales est garni de vases étrusques qui composent une collection extrêmement précieuse et variée, formée avec les soins les plus scrupuleux par le comte Aldobrandini, gendre du duc Prosper. L'ornementation générale de la bibliothèque est dans le style Empire et n'offre rien de remarquable.

Le cabinet du bibliothécaire, M. Doudement, se trouve à l'une des extrémités et un peu en arrière de la galerie. Ce charmant homme, causeur aimable et instruit, a bien voulu se prêter avec la meilleure grâce aux caprices de ma curiosité sans cesse éveillée, et m'aider de ses précieuses indications. Je tiens essentiellement à ce que la meilleure part de l'intérêt que pourra offrir cet article lui soit attribuée.

La bibliothèque d'Arenberg contient plus de 30,000 volumes. Il est inutile d'y chercher des suites d'éditions rares, des exemplaires uniques ou de ces merveilles typographiques recherchées des bibliophiles. La bibliothèque est celle d'un riche amateur, d'un prince aimant les arts, d'un collectionneur de goût, mais formant une bibliothèque sans le vouloir absolument, comme le ferait un bibliomane ou un bibliographe convaincu.

En sortant du cabinet du bibliothécaire, nous trouvons sur la droite un petit escalier conduisant à l'un des pavillons dont nous avons parlé au début. Vers le milieu de cet escalier, nous remarquons une très belle copie du *vase de Médicis* en marbre transparent qui devient, lorsqu'on l'éclaire au moyen d'une bougie placée à l'intérieur, d'une blancheur laiteuse incomparable.

Au pied de l'escalier, sur une table, un magnifique ouvrage, le *Lepsius Denkmæler Ægypten und Æthiopeen,* ouvrage de dimensions colossales et d'une exécution typographique hors ligne. Sur cette même table, une collection curieuse de journaux de la révolution belge de 1830.

Avant d'entreprendre le détail des richesses que j'ai rencontrées, je dirai deux mots d'un tré-

sor artistique sans égal qui se trouve placé à l'autre extrémité de la galerie, dans une sorte de niche spécialement préparée. Ce trésor est la tête de Laocoon, de Michel-Ange.

Lorsque le pape Jules II reçut des mains de Felice de Fredi le chef-d'œuvre de la sculpture antique retrouvé dans les ruines du palais de Titus, il confia à Michel-Ange le soin de restaurer ce groupe que le temps n'avait pas épargné. Michel-Ange n'acheva pas le travail, mais il sculpta la tête de Laocoon, chef-d'œuvre inappréciable. Une nuit cette tête disparut. Le Bernin eut l'honneur de continuer le travail commencé par Michel-Ange, mais qu'était devenue la tête de Laocoon sculptée par le grand artiste ? La légende dit que ce chef-d'œuvre de la sculpture, après avoir passé en de nombreuses mains, devint enfin la propriété des ancêtres de la famille d'Arenberg et qu'elle se trouve aujourd'hui dans la galerie dont nous parlons. Cela tient un peu du fantastique; les critiques ont dépensé jadis leur savoir et leur encre pour élucider cette grave question d'un intérêt artistique considérable, et la conclusion des attaques et des ripostes serait que la légende a un grand fonds de vérité. Quoi qu'il en soit, cette tête est d'une beauté sans égale, et je ne sache guère d'œuvre sculpturale qui puisse lui être comparée. L'expression de la douleur est saisissante. Lorsque la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIII[e] siècle contraignit les d'Arenberg à quitter la Belgique, ils oublièrent, dans une précipitation naturelle, la tête du prêtre d'Apollon. Mais un serviteur dévoué, sans doute au fait des choses, descendit et cacha au fond d'un puits le précieux objet. A la rentrée des d'Arenberg à Bruxelles, le stratagème adroit du serviteur fut découvert et, en récompense de son zèle, la famille lui servit une pension de 3,000 francs dont la mention existe dans les archives de la maison.

En face de cette tête admirable se trouve placée la copie de la tête de Laocoon qu'on peut admirer au Vatican, à Rome. Il existe une certaine ressemblance dans l'ensemble, une certaine conformité dans les lignes principales qui permettrait de supposer que le sculpteur de la seconde tête s'est inspiré d'un modèle primitif.

Mais, sans vouloir nous étendre davantage sur ce point, nous avouons que ce marbre est un joyau d'une inestimable valeur, et qu'il n'est pas de musée en Europe qui puisse se glorifier de posséder une œuvre artistique si grandement belle.

Les corps de bibliothèque placés de chaque côté de la galerie sont fermés par des portes vitrées à deux battants ; sur chacun de ces battants est peint un sujet différent. Le peintre a personnifié, dans des compositions qui dénotent un sérieux talent, la peinture, l'histoire, la poésie, la lecture, la sculpture, la musique, etc., etc., empruntant également ses sujets à la mythologie. L'exécution de ces peintures est d'un peintre habile et instruit; mais elle manque un peu de vigueur et d'originalité. Ces panneaux vitrés ont été peints par M[me] Rude, femme du grand statuaire français. Lors de la restauration des Bourbons en 1814, M[lle] Grémiet suivit à Bruxelles son père proscrit et qui put gagner ce pays, grâce à la protection de Rude, qui s'acquittait ainsi envers l'homme qui l'avait racheté de la conscription. Pour rester avec son bienfaiteur, Rude renonça à bénéficier des avantages que lui accordait son prix de Rome, et plus tard épousa M[lle] Grémiet. M[me] Rude fut élève du peintre David; elle a laissé de beaux portraits et quelques tableaux non sans valeur. La commande desdites peintures avait été faite à M[me] Rude par le vieux duc Prosper, neveu du comte de La Marck. L'idée était originale et d'un goût heureux. La variété des compositions, dont quelques-unes sont très belles et parfaitement conservées, leur nombre relativement élevé, le ton général de la peinture rappelant fidèlement les procédés académiques et froids des peintres du premier Empire, tout cela contribue à donner à cette bibliothèque un cachet particulier.

Nous continuerons dans une seconde lettre le récit de notre visite, nous attachant plus spécialement aux livres et aux particularités fort curieuses qui touchent les relations de la famille d'Arenberg avec les écrivains français de la fin du XVIII[e] siècle, et notamment Voltaire et J.-B. Rousseau.

LÉON DEGEORGE.

ITALIE

Milan, 28 août 1880.

Lorsque, il y a quelques mois, M. Degubernatis publia la correspondance épistolaire entre M. Alexandre Manzoni et M. Fauriel, il s'attira une foule d'ennuis pour avoir dévoilé ce qu'il se trouvait de délicat et de mystérieux dans les relations de Guilia Beccaria, la mère de M. Manzoni, et M. Fauriel. Poussées par des sentiments très respectables du reste, quelques personnes s'alarmèrent de cette nouvelle indiscrétion de la critique moderne. Malgré cela, et peut-être un peu à cause de cela, ce livre a fait son chemin avec succès, et la deuxième édition a suivi de très près

la première, tout en provoquant de nouvelles recherches et de nouvelles discussions sur les « amours manzoniennes ».

Les lettres particulières, les révélations de tout genre arrachées aux témoignages les plus intimes constituent désormais le côté le plus intéressant de la littérature moderne. Ainsi, voilà maintenant les *Lettres à M. Panizzi;* en France, celles écrites par Mérimée; en Italie, celles des « hommes illustres et amis italiens », qui vont s'emparer de la curiosité du public. Le volume italien que M. Fagan a fait publier par l'éditeur Barbera, de Florence, est vraiment, sous tous les rapports, une lecture fort intéressante. Ces lettres, écrites de 1823 à 1870, sont différentes de couleur et de style, mais ont toutefois un lien commun, un cachet particulier qui en font un tout harmonieux, car elles sont toutes pénétrées du feu d'une unique passion qui se manifeste d'une façon diverse selon les différentes personnalités : l'amour pour l'affranchissement de l'Italie.

Le livre est illustré par un beau portrait de M. Panizzi, dessiné par M. Fagan. Les lettres sont disposées par ordre chronologique. Il y en a de Santa Rosa, Ugo Foscolo, G. Pennio, Felice Orsini, G. Berchet, Camille Cavour, G. Garibaldi, Luigi Settembrini, Agostino Bertani, et plusieurs autres; enfin de presque tous les Italiens célèbres de ce siècle; des hommes qui, séparés plus tard par les mille nuances des partis politiques, se trouvèrent toujours d'accord lorsqu'il s'agit de délivrer l'Italie de toute domination étrangère.

Quelques-unes de ces lettres sont dramatiques et saisissantes, comme, par exemple, celles que Luigi Settembrini écrivait de sa prison de Santo Stefano; d'autres sont très remarquables au point de vue de l'importance historique et politique. A ces dernières appartiennent celles que le comte Camillo Cavour écrivait de sa retraite de Leri dans l'automne de 1859, lorsqu'il s'était retiré du ministère de crainte que les haines excitées par sa personne n'eussent à retomber sur l'Italie. Importante surtout une monographie sur la situation financière du Piémont, toute écrite de sa main, qu'on a retrouvée dans les papiers de M. Panizzi.

M. Fagan, qui est maintenant occupé à écrire une biographie très détaillée de l'homme qui a su recueillir un si grand nombre de sympathies et d'amitiés autour de sa personne, nous en donne cependant un extrait à la tête de ce volume. En manière d'annotations au pied de la page, on y trouve aussi des notices très intéressantes sur tous les auteurs des lettres.

En résumé, c'est une œuvre des plus remarquables et des plus utiles, surtout pour les jeunes gens qui ont besoin d'étudier l'histoire contemporaine de leur pays. On espère qu'elle sera suivie d'un épistolaire italien de M. Panizzi même.

La bibliothèque de Brera, de Milan, vient de recouvrer un héritage dont elle ne supposait pas même l'existence. C'est un recueil d'autographes que l'abbé Cameroni lui avait légué, que l'on avait déposé à Turin, puis enfoui, et enfin découvert par un heureux hasard. L'abbé Cameroni avait mis ensemble tous ces autographes pour venir en aide aux émigrés italiens avec le fruit d'une loterie qu'il en voulait faire et qui n'eut pas lieu. On y retrouve des pièces curieuses et très remarquables, avec des signatures célèbres dans le monde politique et littéraire.

Puisque nous sommes toujours aux révélations politiques et aux curiosités historiques, il ne faut pas oublier un volume qui vient justement de paraître et qui fera peut-être du bruit : *Politica segreta italiana* (1863-1870), Roux et Favale, Turin. Voici les titres des chapitres :

1° Vittorio Emanuele et Giuseppe Mazzini;
2° Projet d'une expédition en Gallizia;
3° Voyage de Giuseppe Garibaldi en Angleterre;
4° Garibaldi à Ischia;
5° Craintes et soupçons après la convention du 15 septembre;
6° La *Permanente* de Turin et Giuseppe Mazzini;
7° Le ministre Ricasoli et Napoléon III;
8° Le paragraphe V du traité de Praga;
9° Après Mentana;
10° Mazzini et Bismarck (1867);
11° Menées de G. Mazzini en Piémont;
12° La première tentative de réconciliation entre le ministère Lanza et la cour papale.

Il existe pour plusieurs nations quelque contrée interdite vers laquelle on tourne les yeux avec un invincible désir. Pour les Italiens d'aujourd'hui, cette contrée s'appelle le *Trentino* et l'*Istrie.* On les contemple de loin, on les décrit, on les étudie. Les livres qui parlent de leur histoire, de leur langue ou de leur nature sont accueillis avec un intérêt tout particulier. Ainsi M. Gambillo avec son volume : *El Trentino : Appunti e Impressioni di viaggio* (Barbere, Firenze, 1880), de même que M. Carlo de Franceschi avec l'*Istria, note storiche* (Parenzo, tip. Coana) et M. Paolo Fambri avec la *Venezia Giulia* (Ven., tip. Naratovich, 1880) ont été les bienvenus. On peut dire que ces deux derniers livres se complètent l'un l'autre; car, si M. Franceschi, dans son volume de cinq cents pages, nous donne une vaste collection de faits avec une patiente recherche et une sincère analyse, M. Fambri vise décidément à la question politique et se sert de tous les indices pour prouver que l'Istrie appartient vraiment à l'Italie par son climat et sa position géographique aussi bien que par sa population où l'élément italien a une prépondérance irrécusable.

Professeur Adolfo Bartoli, *Storia della letteratura italiana.* — De cet ouvrage important du professeur toscan ne sont publiés que trois volumes,

et il paraît qu'ils seront suivis de plusieurs autres. Chercheur infatigable et esprit tout à fait moderne, l'auteur suit la méthode analytique la plus consciencieuse, comme il avait déjà fait dans un gros volume d'études publié à Milan sous le titre: *I Due Primi Secoli della letteratura italiana*. Le premier des trois volumes de l'histoire littéraire traite de la littérature du moyen âge, et il n'est pas question de l'Italie seule, mais de toute l'Europe, car c'était le moment où toutes les littératures modernes semblent éclore du même principe. On commence par les chroniques, les chants historiques, les *Moralisationes*, les légendes, la lyrique et les drames religieux, les encyclopédies et la poésie des Goliards. Toutes ces diverses manifestations sont étudiées et analysées par un esprit large et pénétrant. Les derniers chapitres sont exclusivement dédiés à cette littérature française qui a eu tant d'influence sur les commencements de la nôtre : les *Fabliaux*, le *Roman du Renard*, *de la Rose* et la poésie provençale. Ainsi l'ouvrage de M. Bartoli, fruit de longues études et de soins assidus, a dès son début un grand succès assuré.

Gabriele Rosa, *Storia naturale della civiltà* (Histoire naturelle de la civilisation). Brescia, 1880. — M. Rosa veut prouver par cet ouvrage que les événements concernant la civilisation ont un caractère analogue aux évolutions de l'agriculture. Il paraît que cela ne lui réussit pas, mais il nous fournit par là une preuve irrécusable de sa grande érudition historique et sociale.

M. le professeur Vincenzo Bindi vient de publier le second volume de ses Mémoires sur *Castel San Flaviano*, Castrum Novum des Romains. Ce volume (le premier fut publié l'année passée) est dédié à M. Francesco de Sanctis. On y parle de la famille Acquaviva et de l'histoire civile et politique de l'Abruzzo.

Une traduction en vers du plus bizarre des poèmes de lord Byron, *Don Giovanni*, est certainement une entreprise des plus risquées et des plus difficiles. Et cependant M. Vittorio Betteloni, qui n'a pas craint de s'y soumettre, a obtenu avec les six premiers chants qu'il vient de livrer au public le meilleur succès possible. Les critiques les plus compétents, M. Carducci le premier, ont eu des paroles très flatteuses pour le jeune poète. C'est que M. Betteloni, très bien connu pour ces poésies originales et pour sa belle traduction de l'*Assuero* de Flammerling (qu'il a changé en *Nerone*), est un de ces talents vigoureux et infatigables qui aiment à affronter les difficultés pour avoir le plaisir de les vaincre. La traduction est faite, naturellement, en octaves ou huitains, et ces octaves sont belles, faciles, déliées; on y retrouve dans une admirable fusion la sonorité des plus célèbres octaves italiennes et l'ironique nonchalance de Byron. Cette traduction possède en outre le mérite essentiel de la fidélité.

Dans le nombre assez restreint des bons poètes contemporains, il faut compter un nom qui, sans être encore populaire, tient une place distinguée dans la littérature italienne. C'est M. Aurelio Costanzo. Son nouveau livre a fait du bruit. Le titre appelle l'attention et la curiosité, quoique pas bien nouveau du reste, ni tout justement approprié : *Gli Eroi della soffitta* (les Héros des mansardes), c'est-à-dire *les Ratés*. Nous croyons que « cela » n'existe pas chez nous, du moins, non pas avec les qualités générales et la marque romanesque dont le poète vient de les décorer. Mais, à part ce défaut de vérité objective, le petit poème est très réussi. Les vers sont bien tournés, ils ont une forme moderne et originale et le bonheur de ne pas ressembler à de la prose rimée, ce qui est très rare dans ce temps.

Un poète, très jeune encore et dont le talent poétique est encore un peu en gestation, M. Orazio Grandi, a recueilli quelques-unes de ses plus gracieuses poésies sous le titre de *Battiti d'ale;* mais M. Grandi est mieux connu comme romancier; son roman l'*Abbandono*, à part quelques défauts de forme, inévitables dans un roman qui vise à l'étude sociale et cherche à nous donner un tableau de la vie du peuple florentin et une reproduction de sa langue pittoresque, a beaucoup d'intérêt et des qualités solides. L'*Angelo del focolare*, une nouvelle charmante dans sa simplicité que M. Grandi a écrite il y a quelques années, vient d'être traduite en français par M. Bestard.

A ceux qui aiment les douces expansions d'un cœur tendre et d'une âme poétique, nous recommandons enfin les poésies de Mme Bartolini-Grace, de cette Anglaise italianisée morte si hâtivement, qui a laissé de si charmantes compositions originales et de si bonnes traductions des poètes anglais, On vient de recueillir tous ses écrits dans un volume orné d'une préface biographique dressée par M. Carducci.

Lorsque, au printemps passé, *la Véga*, de retour de son heureux voyage au pôle arctique, entra dans le port de Naples et que les héros de l'expédition touchèrent le sol italien, il y eut comme une flamme d'enthousiasme qui se communiqua jusqu'aux plus petites villes de province. Le nom du professeur Nordenskiœld, un peu difficile à prononcer, resta sur les hauteurs; mais celui de M. Bone, de ce jeune officier de la marine italienne qui nous revenait tout rayonnant sous son auréole et son brillant uniforme, devint en peu de jours le plus populaire et le plus acclamé. Maintenant l'éditeur J. Detken, de Naples, vient de recueillir, dans une brochure ornée des portraits de MM. Nordenskiœld et Bone, des lettre écrites par le premier, dans lesquelles il fait un récits assez détaillé de son heureuse découverte du passage nord-est du pôle Nord. M. Nicola Lazzaro, qui est, lui aussi, un voyageur hardi et très connu

pour les correspondances qu'il envoyait à l'*Illustrazione italiana* et à d'autres journaux du temps des dernières guerres contre la Turquie, y ajoute une intéressante préface.

Le même éditeur Detken a publié une description du golfe de Naples — *A Zonzo per il golfo* — due à la plume féconde de M. Lazzaro. Des connaissances positives et nombreuses, exposées avec une verve facile et sans aucune manière de prétention, rendent les ouvrages de cet auteur toujours agréables et bien reçus du public.

Les éditeurs MM. Trèves, de Milan, qui s'aperçoivent — l'on peut imaginer avec quelle satisfaction légitime — qu'ils ont fait une magnifique affaire avec l'*Orlando furioso* illustré par M. Doré, poussent à toute vitesse cette splendide publication.

Nous avons aussi un journal bibliophile. Il s'appelle justement *Il Bibliofilo, giornale dell' arte antica*. Il s'imprime à Florence dans la maison Le Monnier, est rédigé par une société de professeurs et de *dilettanti* et dirigé par Carlo Lozzi. L'extérieur en est très simple, mais il est fait avec amour et connaissance de l'art. Il paraît tous les mois depuis janvier. *Le Livre*, du reste, en parlait dernièrement.

BRUNO SPERANI.

PORTUGAL

Lisbonne, 28 août 1880.

LES FÊTES
DU CENTENAIRE DE CAMOENS

La Renaissance!... Ce mot seul fait surgir devant les yeux cette pléiade d'illustrations qui naquit pendant les XV[e] et XVI[e] siècles, pléiade lumineuse de l'intelligence humaine dont les rayons nous éclairent et nous réchauffent encore aujourd'hui.

L'esprit n'est-il pas frappé de voir naître les uns près des autres, ou les uns après les autres, tous ces génies incomparables qui s'appellent Christophe Colomb, Guttenberg, Léonard de Vinci, Érasme, Copernic, Michel-Ange, Luther, Rabelais, Raphaël, Corrège, Galilée, Kepler, Vasco de Gama, Camoens, Holbein, le Titien, Ghiberti, Paul Véronèse, Lucca della Robbia, Albert Dürer, Benvenuto Cellini, Bernard Palissy, Andrea del Sarto, Rubens, Shakespeare, Van Dyck, Palestrina, Tartaglia, Viete, Vesale, Machiavel, le Tasse, Montaigne, Jean Goujon, Cervantes et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue. L'histoire de l'homme n'offre, à aucune époque, une pareille agglomération d'intelligences embrassant toutes les sciences, tous les arts, et portant ces derniers à un degré qui n'a pas encore été dépassé.

Louis de Camoens brille d'un grand éclat dans ce faisceau de lumières éclatantes. On a comparé souvent son œuvre à celle d'Homère ou de Virgile, et non sans raison; cependant, tout en étant leur égal par la forme, l'élégance et la tournure, il a de plus que ses devanciers le mérite d'avoir chanté ce qu'il a vu, de parler des faits glorieux auxquels il a pris part, de décrire des pays qu'il a parcourus à la suite de leurs conquérants. Il est poète et soldat. C'est un esprit aventureux, avide du mouvement et du tumulte. Mais dans cette poitrine d'artiste bat le cœur d'un grand citoyen, enflammé de l'amour le plus pur, le plus désintéressé et le plus ardent pour cette patrie à laquelle il s'est si intimement et si complètement identifié qu'aujourd'hui le Portugal est pour ainsi dire représenté par *les Lusiades*, et que le poème de Camoens, qui renferme l'historique de toutes les gloires nationales, est devenu le livre sacro-saint que tout Portugais devrait savoir par cœur.

Louis de Camoens est donc plus qu'une gloire littéraire pour la nation qu'il a chantée; c'est l'auréole lumineuse qui rappelle un illustre passé, c'est, pour nous servir du mot portugais du poète lui-même, la personnification de la *Occidental praia lusitana*, d'un peuple maritime par la force de sa situation géographique, par ses instincts aventureux, par le besoin de s'élargir aux dépens de la mer qui l'enserrait et l'étreignait.

La génération actuelle — et cela prouve en sa faveur — a compris qu'il lui appartenait de réparer d'une façon éclatante les injustices commises par les générations antérieures contre ce grand génie que ses contemporains ont laissé mourir de misère après l'avoir abreuvé de tous les dégoûts. Mais c'est à la presse portugaise que revient l'initiative de cette noble pensée; c'est elle qui, la première, a proposé de commémorer Camoens, non pas seulement comme un grand poète, mais aussi et avant tout comme un grand citoyen. Tous ceux qui tiennent une plume, et à quelque parti qu'ils appartinssent, ont tenu à cœur de se joindre dans une fraternelle communion pour donner à cette journée du 10 juin le caractère de splendeur et d'union qu'elle devait avoir. Ils y ont réussi : c'est un titre de reconnaissance qu'ils ont acquis et mérité devant tout le pays.

Les fêtes ont duré trois jours, le 8, le 9 et le 10 juin. Le 8 a été consacré à la translation des ossements de Vasco de Gama et de Louis de Camoens à l'église de Belem où on leur a érigé un monument digne d'eux. Le matin, une frégate de

guerre avait été de l'autre côté du Tage, au Barreiro, prendre les restes de Vasco de Gama qui reposaient à Vidigueira depuis 1524. Pendant ce temps, les voitures de la maison royale, ainsi qu'il est d'usage ici pour l'enterrement des grands dignitaires, s'étaient rendues en grande pompe à l'église Santa Anna où était Camoens et conduisaient sa dépouille à l'arsenal de marine. A l'arrivée des restes mortuaires des deux grands hommes, tous les forts de Lisbonne, ainsi que les navires de guerre, ont salué de dix-sept coups de canon, et les cercueils ont été déposés dans des galères armées de cinquante rameurs et commandées l'une par un amiral, l'autre par un commandant de vaisseau. Puis ce cortège a descendu le Tage escorté par une flottille de bateaux à vapeur, de bateaux à voiles et à rames chargés de curieux, sous les yeux de la foule immense qui garnissait les quais.

La corvette *le Cassard,* envoyée expressément par le gouvernement de la République française pour rendre hommage au grand navigateur et à l'incomparable poète, a salué les galères à leur passage de la salve réglementaire, avec tout son équipage en tenue et en armes dans les vergues, et le pavillon portugais au mât de misaine.

Le Tage présentait à ce moment un spectacle grandiose et unique. Le roi, la famille royale et les grands dignitaires de la couronne attendaient le cortège à Belem, sur le quai qui borde la place de D. Fernando. Les cercueils furent déposés sur des affûts d'artilleries décorés de drapeaux aux couleurs nationales et traînés par des matelots entre la haie des troupes rangées sur le parcours qui conduit à l'église. La cérémonie se termina par de nouvelles salves de coups de canon.

Le soir, Lisbonne fut splendidement illuminé, et principalement la rue d'Ouro, dont les milliers de becs de gaz, disposés en guirlande et tamisant leurs lueurs au travers de globes en verre dépoli, faisaient le plus bel effet.

Enfin parut ce grand jour du 10 juin 1880 qui allait venger Camoens du 10 juin 1580, alors qu'il exhalait son dernier soupir après avoir subi les tortures de la misère sans en excepter celles de la faim. Toute la ville de Lisbonne est en habits de fête et tout le Portugal est à Lisbonne. Sur la vaste place du Commerce se réunissent et se groupent les différentes délégations avec leurs bannières; chacune prend le rang qui lui a été assigné, et vers une heure de l'après-midi le cortège se met en marche, passant d'abord devant le roi et la famille royale qui assistent au défilé dans une magnifique tribune, puis se longeant et se déroulant par la rue Augusta, la place D. Pedro, la rue d'Ouro, la rue de l'Arsenal, le Pelourinho, la rue Nova da Almada et le Chiado, pour aboutir à la place de Camoens, où se trouve le monument élevé au poète depuis plusieurs années. Nous avons remarqué, parmi les chars qui ornaient cette procession civile, celui de l'Industrie, celui de la Marine, celui des Colonies très heureux de dessin et d'ornementation, et celui de la Presse avec une statue de Guttenberg. Presque tous les délégués portaient des couronnes de fleurs destinées à être déposées au pied du monument du poète. La reine en a envoyé une immense, composée de fleurs naturelles, enguirlandée de magnifiques rubans aux couleurs nationales, dont l'un d'eux portait, à son extrémité flottante, ces simples mots brodés en lettres d'or : ***Maria Pia à Luis de Camoens.***

Ce sont les membres de la Chambre municipale de Lisbonne qui tiennent la tête du cortège; ce sont les délégués de la presse qui le ferment. Le défilé a duré près de quatre heures, sans qu'il y ait eu le moindre tumulte, la plus petite bousculade. Car c'est un des côtés pittoresques du caractère du peuple portugais, que ce calme froid et sévère qui ne le quitte jamais : l'expression de sa joie ou de son enthousiasme se manifeste rarement chez lui par des cris ou des démonstrations extérieures; il sait, comme les Orientaux, garder les sensations qu'il éprouve. Cependant il est juste de dire que la foule a acclamé par de chaleureux vivats la jeunesse des écoles, la marine, l'armée et les délégués de la presse, initiateurs de la fête inaugurée ce jour-là.

A mesure qu'une des délégations arrivait devant le monument de Camoens, elle y déposait comme un hommage les couronnes dont elle était porteur, et, après le défilé, le piédestal avait disparu sous une montagne de fleurs où le grand citoyen plongeait ses pieds de bronze.

Bien des gens comme moi, en ce jour, ont dû faire une triste régression vers le passé et se rappeler, non sans émotion et serrement de cœur, qu'à trois cents ans de là cet homme, devant le souvenir duquel toute une nation s'inclinait avec respect en faisant de son nom un symbole national, s'éteignait pauvre, misérable, cloué sur un grabat, sans une main amie pour serrer cette main puissante qui avait su manier aussi bien l'épée que la plume!

Ce soir-là, Lisbonne roula une marée d'êtres vivants au travers de ses rues et de ses places illuminées. On ne marchait plus, on était porté par une foule compacte, de huit heures du soir à deux heures du matin. Tout se passa du reste, jusqu'au dernier moment, avec le plus grand ordre; chacun avait compris qu'il s'agissait d'une fête de famille, où il avait sa part responsable de dignité et d'affection.

Un volume serait insuffisant s'il fallait seulement énumérer les ouvrages, brochures, poèmes, vers et autres publications qu'a fait naître le centenaire de Camoens. Nous nous contenterons de signaler les plus importantes, ou celles qui nous ont le plus particulièrement frappé.

Luiz de Camoens, par J.-M. Latino Coelho, 1 vol. in-8°, orné d'un portrait du poète par Victor Bastos, imprimé chez David Corrazzi. Prix :

1000 réis. C'est un bon et beau livre, et on ne pouvait attendre moins d'une plume aussi savante et aussi exercée que celle de M. Latino Coelho, auquel on a reproché d'être parfois un styliste un peu trop amateur de la forme, mais qui a prouvé cette fois que ce défaut — si toutefois c'en est un — devenait une qualité. Dans ce nouveau livre, il étudie et commente Camoens d'une main sûre, et il résume la vie du poète et *les Lusiades* en ces termes aussi justes que profonds : « Le poème, c'est l'histoire du Portugal gravée sur des tables de bronze. Le poète, c'est la nationalité elle-même incarnée dans un seul homme, respirant dans une seule poitrine, et exhalant dans un seul cri les enthousiasmes de sa gloire ! »

Camoneana academica. Un grand vol. in-8°, très richement imprimé et publié par MM. Magalhaes et Moniz, éditeurs à Porto, et orné d'un portrait de Camoens dessiné par M. Julio Costa. Prix : 500 réis.

Ce livre, dû à la collaboration de plusieurs hommes de talent, renferme : *le Portugal et le Centenaire de Camoens*, par Julio de Mattos ; *la Loi des synthèses*, par Aug. Vieira ; *la Renaissance en Portugal*, par de Queiroz Velloso ; *les Épopées maritimes*, de Xavier Pinheiro ; *la Navigation*, poésie de Leite de Vasconcellos ; *le Drapeau de la patrie*, poésie de Sampaio e Castro. Dans ce dernier travail, il y a de très beaux vers, sortis du cœur d'un patriote et d'un homme de talent.

A Louis de Camoens. Au poète des gloires portugaises. Centenaire du 10 juin 1880. Lallemant frères, imprimeurs-typographes, à Lisbonne.

Il ne s'agit pas ici d'un livre, ni même d'une brochure, mais bien d'une simple feuille de papier et de quelques vers français. Si nous en parlons, c'est que nous voulons rendre hommage à la pensée qui a dicté cette œuvre. MM. Lallemant frères sont établis à Lisbonne depuis plus de trente ans et y possèdent un établissement typographique de premier ordre d'où sont sortis, les uns après les autres, presque tous les imprimeurs de Lisbonne. Élèves eux-mêmes du fameux Danel, de Lille, ils ont suivi les traces de ce maître distingué, qu'ils égalent aujourd'hui. Tout ce qui sort de leurs presses est marqué de ce sceau qu'impriment à leurs travaux tous les artistes consciencieux et savants. Ils furent des premiers à partager l'enthousiasme que soulevait l'idée du centenaire, et le 10 juin, pendant le défilé du cortège, ils répandirent sur la foule des milliers d'exemplaires d'une pièce de vers, bien tournés, bien sentis et remarquablement imprimés en elzévirs sur une feuille de magnifique papier aux trois couleurs nationales. Les délégués des corporations et la foule ont accueilli cette pensée patriotique par des vivats répétés. Nous voulons à notre tour marquer un bon point à MM. Lallemant frères.

O Lusiadas, 1 magnifique volume grand in-8°, publié par les soins du *Cabinet portugais de lecture à Rio-de-Janeiro*, pour rappeler le centenaire de Camoens, précédé d'une préface critique de Ramalho Ortigao et édité par Castro Irmao, imprimeur à Lisbonne. Prix : 1,000 réis.

C'est une excellente reproduction des premières éditions du poème, à laquelle la préface savante et très remarquablement écrite de M. Ramalho Ortigao donne la plus grande valeur.

Os Lusiadas, poème de Camoens, publié par le journal le *Diario de Noticias*, en deux feuilles in-folio, et donné en prime à ses 30,000 abonnés ou acheteurs, à raison d'un sou. C'est un tour de force exécuté par M. Édouard Coelho, le rédacteur en chef de cette feuille populaire et à bon marché. C'est en même temps une heureuse idée que d'avoir répandu dans le pays 30,000 exemplaires des *Lusiades*, qui pèchent, il est vrai, par l'impression et la pureté des caractères, mais qui n'en sont pas moins le poème de Camoens mis à la portée des plus petites bourses.

Le Portugal à Camoens. — Sous ce titre, le *Journal des voyages* de Porto a publié un numéro extraordinaire pour commémorer le tricentenaire du chantre des fils de Lusus. Ce numéro renferme un grand nombre de gravures dont l'une d'elles représente Thétis conduisant la flotte des conquérants, très réussie et d'une jolie composition. Le texte, moitié prose, moitié vers, est dû aux plumes de MM. Vilhena Barbosa, Mendes Léal, Andrade Corvo, Vidal, Lacerda, Jayme Victor, Balaguer, Joaquim Martinez, A. Pimentel, Pinheiro Chagas, Luiz Botelho, Augusto Coelho, Bulhao Pato, Théophile Braga, Conde de Sabugosa, Ramero Ortiz, Camillo Cartello Branco, etc. Cela seul suffit à le recommander. L'impression en a été remarquablement soignée par MM. Feirreira de Brito et Monteiro, typographes à Porto. Prix : 500 réis.

O Occidente. — Le journal illustré qui porte ce titre a publié le 10 juin un numéro spécial pour célébrer le tricentenaire de Camoens, qui renferme des gravures charmantes, entre autres celle qui représente Camoens lisant son poème à D. Sébastien à Cintra. Le texte a été écrit par MM. Guilherme de Azevedo, Pinheiro Chagas, Jayme Victor, Joao de Deus, Brito Rebello, et c'est assez dire la valeur littéraire de ce numéro de supplément.

A ces éloges mérités par la partie artistique du journal, il faut en joindre d'autres acquis par la partie matérielle. Ceux-là reviennent de droit à MM. Lallemant frères ; il n'y a pas d'imprimeur qui puisse comme eux réunir l'habileté à la conscience d'un bon travail. Tout ce qui sort de leur imprimerie porte un cachet de forme et de type qui a mis leur nom et leur établissement au premier rang. Si nous ajoutons à cela les difficultés qu'il y avait de livrer à l'heure et à la minute précises une publication d'un tirage aussi compliqué, au milieu de l'encombrement de travail dont leurs ateliers étaient surchargés, nous aurons fait l'éloge complet, et c'est pour nous un devoir.

J. da Silva.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES
DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

Souvenirs de la présidence du maréchal de Mac-Mahon, par Ernest Daudet. Paris, Dentu, 1880.

Nous avons quelque scrupule à parler de ces *Souvenirs* comme d'une *question du jour*, tant les petites intrigues que M. Ernest Daudet raconte avec un pieux respect semblent loin de nous. L'auteur, plein d'une reconnaissante admiration pour les ministres sous les ordres desquels il a servi, prend un ton dolent pour nous confier leurs illusions fanées et leurs espérances évanouies. Nous ne pouvons que le louer de sa fidélité au malheur; mais peut-être a-t-il rendu un méchant service aux grands hommes de province qu'il a voulu tirer de l'oubli où la France les laisse dédaigneusement dormir. Trop heureux encore ceux dont on ne se souvient pas ! car s'il en est quelques-uns dont le nom a survécu, ils ne sont plus connus que pour quelque légendaire étourderie; — comme ce grand maître de l'Université qui voulut, dit-on, visiter un jour les dortoirs du Collège de France, — ou comme cet infortuné vraiment digne de pitié qui, en un jour de malheur, préféra les pompes du ministère de l'intérieur à son existence paisible et honorée d'homme de lettres.

Le héros de ces temps lointains, celui pour qui M. Daudet veut tresser sa plus belle couronne de lauriers et d'immortelles, c'est le duc Decazes. C'est lui, la grande pensée du Septennat, le ministre héroïque qui, toujours sur la brèche, a sauvé la patrie par un dévouement de tous les instants, et que la postérité, moins ingrate que notre République, saluera comme le plus intègre et le plus profond des diplomates.

Une scène surtout donnera une idée des qualités supérieures, de l'habileté, du sang-froid que déploya le duc Decazes pour épargner à son pays les horreurs d'une seconde guerre avec l'Allemagne, plus désastreuse que la première. C'était en 1875 : M. de Bismarck était mécontent des progrès de la France qui se relevait trop vite de sa chute : il se repentait des conditions trop douces qu'il lui avait imposées en 1871 et méditait de lui arracher par de nouvelles victoires assez de milliards pour la réduire à l'impuissance pendant un demi-siècle. Comment échapper aux foudres du terrible chancelier ? C'est en cette circonstance que se révéla, paraît-il, tout le génie du duc Decazes. Mais il faut sur ce point écouter le récit de son historiographe.

« En une ou deux circonstances, le prince de Hohenlohe, s'adressant confidentiellement à quelques familiers, avait dit :

« Je ne veux pas être ici au moment de la rupture. « Quand j'annoncerai que je pars, vous saurez ce que « cela signifie. »

« Il n'est pas vraisemblable que le ministre des affaires étrangères ignorât ce propos. Il est donc facile de comprendre de quelle inquiétude il dut être saisi, quand, un matin, le prince de Hohenlohe vint lui apprendre qu'il partait en congé le même soir. Au regard interrogateur fixé sur lui, l'ambassadeur devina sans doute les pensées qui agitaient le duc Decazes, car il se hâta d'ajouter :

« Je reviendrai dans quelques jours. »

« Un sourire d'incrédulité, empreint de tristesse, lui répondit, accompagné de ces mots : « Enfin, bon voyage et prompt retour. »

« Mais il ne partit pas, et, à l'heure où il devait monter en wagon, il écrivait au ministre qu'il avait besoin de le voir. Ils se rencontrèrent quelques heures après.

« Je suis chargé par mon gouvernement de vous pré- « venir, dit l'ambassadeur, que vos armements con- « stituent un danger pour l'Allemagne. »

« C'était la première communication précise et officielle faite par l'Allemagne; le duc Decazes ne voulut pas en prendre acte.

« Votre gouvernement se trompe, répondit-il sim- « plement; vous le savez déjà, *nous en recauserons* à « votre retour et je vous *aiderai* à le lui prouver. »

« Et, tant que dura cet entretien d'un caractère si dramatique sous ses formes courtoises, pendant lequel on peut supposer qu'il fit appel à l'esprit de sagesse et de raison du prince de Hohenlohe, le ministre n'eut en vue qu'un but, lequel consistait à ne pas recevoir cette communication qui venait soudain mettre le feu aux poudres, et, en fait, il ne la reçut pas.

« L'ambassadeur d'Allemagne se retira... »

Ainsi la France pouvait dormir tranquille, le duc veillait sur elle : aussi adroit que don Juan lorsqu'il éconduisait M. Dimanche, jamais il ne reçut la note fatale du prince de Hohenlohe; jamais M. de Bismarck, si habile qu'il fût, ne réussit à faire remettre à notre ministre le document dont dépendait le sort de la France. Et voilà pourquoi la guerre n'a pas été déclarée ! Franchement, à voir les grands effets qu'il a su tirer de si petites causes, ne dirait-on pas que le duc a fait son éducation diplomatique à l'école de M. Scribe, en lisant *le Verre d'eau*?

Mais M. Daudet ne met point de malice à ses révélations et, avec l'assurance d'un enfant terrible, il écrase son héros de ses louanges : « Les témoins de tant de patriotiques alarmes et de tant de vaillants efforts ont été depuis dans la nécessité de reconnaître que l'homme qui a attaché son nom au dénouement pacifique de la crise que nous racontons n'a pas moins utilement servi son pays que celui par l'intermédiaire duquel s'était précédemment accomplie la libération du territoire envahi... » Ce ne sont

pas là des éloges décernés sans conviction pour plaire à un patron influent; évidemment M. Daudet est de bonne foi, et d'ailleurs le duc Decazes lui-même ne partage-t-il pas son opinion ? Il s'est donné si souvent comme l'insigne sauveur de la patrie qu'il a dû finir par se croire sur parole.

Une admiration si naïve désarme la critique. Ce qui est moins innocent que ces prétentions, c'est la perpétuelle mise en scène de la guerre dont le duc n'a pas craint de faire une arme de parti et un instrument pour son ambition personnelle. A chaque fois qu'il sentait baisser son crédit, les journaux qui lui étaient dévoués essayaient d'éveiller, pour les exploiter, les terreurs des bourgeois et des paysans effarés, et montraient le grand ministre comme l'unique rempart capable d'empêcher l'ennemi d'envahir une seconde fois le territoire. Ce sont là des procédés que ne rachète aucun savoir-faire diplomatique.

Malheureusement, à ce point de vue, le duc Decazes n'a pas été seul coupable. Dans un pays de suffrage universel, il est plus facile de conquérir la confiance de la majorité en flattant ses instincts égoïstes qu'en lui prêchant les mâles vertus avec lesquelles on efface les triomphes de l'étranger. On est plus sûr de gagner les votes des petits propriétaires en leur disant : Enrichissez-vous ! qu'en leur laissant entrevoir des batailles nouvelles, sanglantes et coûteuses. Aussi les partis ont renchéri les uns sur les autres pour garantir aux paysans la paix perpétuelle : l'ardeur des luttes politiques et électorales a fini par troubler les meilleurs esprits; et trop souvent le désir de voir triompher la République ou la monarchie leur a fait oublier ce qu'ils devaient à notre vieux renom national et à l'Alsace qui nous regardait. Assurément, celui qui eût essayé avant l'heure d'enfiévrer la nation et de lui donner l'espoir d'une revanche immédiate, celui-là eût commis une mauvaise action. Mais ce n'était pas une raison peut-être pour tomber dans l'excès contraire, pour endormir le pays dans l'oubli et pour lui persuader que son relèvement économique était une réparation suffisante de ses défaites. Ce n'est pas un tel langage que Fichte et Arndt ont tenu à l'Allemagne après Iéna et Friedland.

Nous voilà fort loin des souvenirs de M. Daudet. Mais nous aurions quelque peine à le suivre pas à pas dans ce dédale de trames mesquines où il se complaît. Aussi bien les négociations qui accompagnèrent la chute du ministère de Broglie, la conjonction des centres et la fusion, le septennat personnel ou impersonnel, tous ces rêves éteints ont tenu moins de place dans les préoccupations de la France et ont eu moins d'influence sur ses destinées que ne le croit le parti auquel appartient M. Daudet. Certes les crises par lesquelles a passé la nation depuis la guerre n'ont pas manqué d'intérêt, mais M. Daudet en raison même de ses amitiés personnelles et de ses préférences politiques, était mal placé pour les voir et les comprendre : il regardait les hommes et les choses de trop près et avec un verre trop grossissant.

L'histoire de ces dix ans est encore à faire : quand viendra le moment de l'écrire, les souvenirs réunis par M. Daudet n'y serviront guère, car l'histoire d'une démocratie comme la France ne saurait tenir dans les détails infiniment petits qui constituent les prouesses et le bagage des hommes du 24 mai. Ce qu'il faudra retracer, c'est la lutte entre le vieil esprit autoritaire de tous nos gouvernements et les instincts d'indépendance individuelle et d'indépendance communale qui se sont éveillés dans la nation. On se rappellera les beaux rêves que faisait notre génération, ses ardentes convictions libérales à la fin de l'Empire, alors que tous ceux qui pensaient et tous ceux qui portaient un nom, légitimistes, orléanistes, républicains, maudissaient également le despotisme et réclamaient la décentralisation et le *self-government*. Au congrès de Nancy et aux élections de 1869, tous étaient d'accord et poursuivaient par des voies diverses un même idéal.

Après nos désastres, toutes ces espérances échouèrent misérablement. Le peuple de Paris, impatient et enfiévré, ne sut faire que la Commune; et l'Assemblée de Versailles, dominée par la crainte de la démagogie et par le souci de ses intrigues monarchiques, ne sut créer que la stérile commission de décentralisation. Depuis lors, beaucoup des libéraux d'autrefois ont oublié leurs anciennes promesses : dans la guerre qu'ils se sont faite pour s'arracher les uns aux autres les dépouilles de l'Empire, ils ont fini par oublier pourquoi ils avaient attaqué ce régime : après chaque péripétie de la lutte les vainqueurs ont toujours trouvé que la centralisation administrative est un excellent oreiller pour les têtes ministérielles; et les spectateurs ont pu croire qu'on s'était battu seulement pour un nom, pour une étiquette, pour la couleur d'un drapeau ou pour des places à prendre et à distribuer.

Nous nous représentons le livre de M. Daudet écrit par un conservateur qui se souviendrait vraiment du passé et qui retracerait les mémoires de notre temps avec les honnêtes emportements et la hautaine amertume d'un Saint-Simon. Il nous montrerait les anciennes classes dirigeantes livrées à leurs rancunes et à leur peur, se réservant la direction d'une politique qui semble destinée uniquement à satisfaire des intérêts personnels; la bourgeoisie oublieuse de ce mouvement communal dont elle est fille, redoutant la décentralisation qu'elle devrait réclamer pour son propre salut; les nouvelles couches abandonnées par cette bourgeoisie apathique, en proie aux meneurs qui, sous couleur des plus justes revendications, font appel à toutes les convoitises et à toutes les haines. Mais cette histoire ne saurait s'écrire encore, car nul n'oserait aujourd'hui en prévoir le dénouement : chaque jour qui s'écoule y ajoute une nouvelle page et la lutte qu'elle retracera constitue véritablement la plus brûlante de toutes les questions du jour. ARMAND EPHRAÏM.

Garin, drame en cinq actes, en vers, par M. PAUL DELAIR. 1 vol. in-8°. P. Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il fut un temps où le drame en vers florissait, où, tous les six mois, les solitudes odéoniennes s'emplissaient, non de public, hélas ! mais du fracas rythmé d'alexandrins sonores, plus ou moins richement dotés de rimes, que des comédiens convaincus et insensibles au vide de la salle envoyaient fièrement, par-dessus la tête du souffleur résigné, au nez d'une cinquantaine de spectateurs intrépides qu'on appelait alors la jeunesse des écoles... — Où sont les neiges d'antan ? En ce temps-là, quiconque était poète pouvait espérer, un jour ou l'autre, voir son œuvre représentée devant un public susceptible d'en apprécier les qualités, et de décerner à l'auteur, sinon une récompense en beaux écus sonnants, du moins la couronne de simple laurier, qui, comme chacun sait, est le suprême espoir de la gent poétique. Eh mon Dieu ! tous

les drames en vers ne réussissaient pas; quelques-uns même tombaient violemment, témoin *la Taverne,* du futur auteur des *Intimes* et de *Patrie;* mais le poète s'était manifesté, et il lui appartenait ensuite, ayant fait l'école de la scène, de profiter de la leçon et de devenir un bon auteur dramatique, s'il en avait en lui l'étoffe. Combien d'auteurs, aujourd'hui célèbres ou seulement connus, ont débuté de cette façon, les uns par un succès, les autres même par une chute!

En ce temps-là, l'Odéon remplissait sa mission, qui est de former des auteurs dramatiques, en même temps que des comédiens. Mais, depuis quinze ans, M. Duquesnel avait changé tout cela. Trop sceptique pour croire à la magie des beaux vers, trop spirituel pour ne pas mépriser les poètes, trop pratique pour faire de l'art sans espoir de rémunération pécuniaire, M. Duquesnel avait écrit sur la porte de son cabinet directorial cette devise à l'adresse des auteurs de pièces en vers : *Lasciate ogni speranza!* Et lorsque, par hasard, un drame en vers apparaissait sur l'affiche de son théâtre, on pouvait être certain qu'il ne l'avait reçu que contraint et forcé, et par des considérations absolument en dehors de tout point de vue littéraire. C'est ainsi que de nombreux drames en vers, signés de noms de vrais poètes, sont restés dans les cartons de leurs auteurs, et, parmi ceux-là, je citerai : *Florise,* de Théodore de Banville ; *le Maréchal de Biron,* d'Armand Silvestre; *Madame de Maintenon,* de François Coppée; *la Guerre de Cent Ans,* de Coppée, déjà nommé, et d'Armand d'Artois; l'*Othello,* de Jean Aicard; le *Faust,* de Pierre Elzéar, et *les Aieux,* de Marc-Bayeux. Notez que je ne dénombre que ceux qui me sont personnellement connus.

Que résultait-il de cette situation? Que les poètes plus audacieux que ceux que j'ai nommés, sachant que la porte de l'Odéon leur était fermée d'avance, allaient frapper au Théâtre-Français, qui, obéissant à je ne sais quelle influence, disait à quelques-uns : *Dignus es intrare.* C'est ainsi que *la Fille de Roland, Rome vaincue, Jean Dacier,* et tout récemment *Garin,* eurent l'honneur d'être représentés sur la scène de la rue Richelieu, au lieu de paraître sur celle de l'Odéon, à laquelle ils étaient tout naturellement destinés. Or, de ces quatre pièces, seule *la Fille de Roland* obtint un grand succès. Les autres tombèrent, comme tombe à la Comédie-Française une œuvre qui ennuie sans révolter, c'est-à-dire qu'à part quelques bravos adressés aux excellents interprètes la salle fut de glace. Un tel accueil était-il juste ou sévère? Hâtons-nous de le dire, il était juste. En effet, aucune de ces trois pièces, bien que pourvues de qualités réelles, n'offrait au public difficile du Théâtre-Français cette hauteur de conception ou cette maestria d'exécution auxquelles l'ont habitué les œuvres qui composent le répertoire de notre première scène littéraire, et qu'il attendait d'une pièce, objet d'une distinction aussi grande qu'une réception au théâtre des Hugo, des Dumas et des Augier. Tout autre eût été l'accueil du public si ces trois estimables ouvrages eussent été représentés à l'Odéon. Et leurs auteurs se seraient trouvés classés parmi les auteurs dramatiques d'avenir, tandis qu'actuellement MM. Parodi, Lomon et Delair sont réduits à débuter à nouveau.

L'Odéon vient d'être confié à M. de La Rounat. Je n'ai rien à dire du choix fait par le ministre entre les divers concurrents. J'espère que l'avenir ne donnera pas tort à M. Ferry d'avoir été choisir, pour diriger un théâtre consacré aux jeunes, le plus âgé des compétiteurs. Je sais des jeunes qui sont vieux, et des vieux qui ont vingt ans. Puisse M. de La Rounat retrouver sa verdeur de 1860, et faire de l'Odéon ce qu'il en avait fait autrefois, à l'époque où Louis Bouilhet, Amédée Rolland, Jean du Boys et *tutti quanti* y débutèrent! Mais, dois-je l'avouer? j'ai peu confiance. Au bout du compte, j'ai sur l'Odéon une opinion bien nette et bien arrêtée. A l'époque actuelle, l'Odéon n'a aucune utilité pour l'art dramatique, s'il n'est pas une sorte d'antichambre ou de vestibule du Théâtre-Français par lequel doivent passer comédiens et auteurs qui veulent et peuvent arriver rue Richelieu. Je voudrais donc qu'il fût administré de telle façon que le directeur pût sacrifier l'espoir d'une grosse recette à la production d'une œuvre littéraire et à la manifestation d'un auteur soucieux de la chose artistique. Or, tant qu'il sera entre les mains d'un spéculateur qui le gèrera à ses risques et périls, avec le spectre de la faillite comme menace, on ne saurait exiger du directeur que l'accomplissement strict de son cahier des charges. Et tout le monde sait qu'un cahier des charges est un objet d'une inutilité incontestable.

Le lecteur me pardonnera ces longues considérations sur le rôle passé, présent et futur de l'Odéon; elles étaient nécessaires pour faire comprendre au lecteur qui s'en étonnera, pourquoi *Garin,* au lieu d'avoir été joué au théâtre de la rue de Vaugirard, l'a été à la Comédie-Française.

Garin est le neveu du baron Herbert de Sept-Saulx, lequel a pour fils bâtard Aimery, le fruit de ses amours avec Guanhumara, pardon, avec la Serve. Le premier acte nous montre le baron tenant sous un chêne sa cour plénière et recevant les doléances des bourgeois de Reims, qui viennent le rappeler à l'exécution loyale des traités. Là, le caractère de Garin et celui d'Aimery éclatent. Le bâtard, consulté par son père sur la réponse à faire aux bourgeois, répond qu'il faut être juste. Garin, lui, s'emporte et dit que la raison du plus fort est la meilleure. Herbert, farouche, reconnaît son sang dans Garin, qu'il appelle son fils, et envoie promener les bourgeois, qui sortent fièrement en lui jurant qu'ils lui tiendront tête. Arrivent ensuite des bohémiens, qui viennent distraire le seigneur par leurs danses et leurs chants. Parmi eux se trouve Aïscha, fille d'un roi maure, belle à damner tous les saints. Herbert en tombe follement amoureux, la rachète et l'épouse séance tenante. Et comme Aimery refuse de s'incliner devant elle, il le chasse et le maudit.

Or Garin aussi est amoureux d'Aïscha, et celle-ci, qui l'aime également, le pousse à tuer Herbert. A ce prix, elle lui appartiendra. Le meurtre est commis. Un archer, accusé du crime, est mis à mort. Et Garin, devenu seigneur de Sept-Saulx, et Aïscha s'épousent. Mais, la nuit des noces, le spectre du baron assassiné se place entre les deux époux. Et le drame finit par la mort de Garin et d'Aïscha, et par la rentrée d'Aimery dans le donjon paternel, d'Aimery qui a été combattre à Bouvines, à côté de Philippe-Auguste, et qui a reçu de lui l'investiture de la terre de Sept-Saulx.

Telle est la donnée de cette pièce, pleine de réminiscences, mal bâtie, mal équilibrée, sans rien d'humain ni de vivant, qui n'est même pas un tableau historique puissamment tracé. On y retrouve des personnages qui ont déjà servi dans une foule de drames

moyen âge ou autres; mais aucun de ces personnages n'est debout. Après le premier acte, qui est d'une assez belle allure, tout s'effondre et la fin du drame arrive, sans qu'on sache pourquoi, après une série d'événements qui n'ont aucune liaison avec la donnée. Mais ce qu'il y a de plus mauvais dans *Garin*, c'est la forme. Auprès de M. Delair, M. Parodi est un grand poëte. Et Dieu sait!... Cette pauvreté de langue est telle que M. Sarcey, qui, en poésie, prend habituellement le Pirée pour un homme, et les vers de M. Manuel pour des vers de Victor Hugo, n'a pu s'empêcher de la constater. Un bon point à M. Sarcey. M. Delair a attendu cinq ans la représentation de *Garin*. Il aurait bien dû profiter de ce temps-là pour corriger ses vers. Mais quoi?... il y a des vers incorrigeables... Les vers de *Garin* sont de ceux-là, et j'ai bien peur que M. Delair ne puisse en faire que de cette espèce. ARMAND D'ARTOIS.

Le Droit civil international, par F. LAURENT, professeur à l'université de Gand. Marescq aîné, 20, rue Soufflot. Tome Ier.

Le nom de M. Laurent est trop populaire en France pour qu'il soit nécessaire de faire connaître l'éminent professeur autrement que par son œuvre nouvelle. Ses *Principes de droit civil* sont dans les mains de tous les jurisconsultes, et l'on se demande comment un homme a pu tenter seul et mener à fin une si rude entreprise. Ce monument à peine élevé, M. Laurent songe à le compléter, et ce qu'il a dit de la théorie des statuts ne lui suffisant pas, il publie ce nouveau traité, parce que la doctrine des statuts est devenue une science, celle du droit international privé, et qu'il est temps d'en fixer les règles. Ce premier volume est tout entier consacré à l'histoire du droit civil international: c'est qu'il était impossible que l'enseignement fût ici exclusivement dogmatique. Les matériaux en sont épars de tous côtés, et ce sont précisément des travaux comme ceux de M. Laurent qui hâteront une codification aujourd'hui reconnue nécessaire. Que dit l'auteur en substance? Il ne peut y avoir de rapports internationaux privés, que là où règne l'égalité des étrangers et des nationaux; et cette égalité, il faut que des traités la viennent consacrer. Et c'est pour donner de fortes assises à ses théories que le célèbre auteur trace un historique, plein d'intérêt et d'érudition, du droit international. Il passe tour à tour en revue l'antiquité, la Grèce, Rome, le christianisme et les Barbares, nous montrant ce que produisent le règne de la force et l'isolement des peuples et comment peu à peu la guerre et le commerce les rapprochent les uns des autres. Mais on ne conçoit pas encore l'idée d'un droit appartenant à l'homme en sa seule qualité d'homme, et c'est dans la féodalité que l'auteur surprend le premier germe du droit international: le droit, de personnel qu'il était, devient territorial, et de l'union lente de ces deux caractères du droit sort la théorie des statuts, que M. Laurent étudie dans les travaux de ceux qu'il appelle les glossateurs (Bartole, etc.), et les statutaires français, belges ou hollandais, depuis Dumoulin, d'Argentré, Voët, etc., jusqu'au célèbre président Bouhier.

Il consacre enfin un chapitre aux doctrines anglo-américaines et aux théories allemandes de M. de Savigny, qu'il critique; et, s'appuyant sur les tentatives dont tout l'honneur revient à l'Italie, il résume ainsi sa thèse: « Le droit est une manifestation de la vie nationale; or on ne se dépouille pas de sa nationalité, pas plus qu'on ne commence une vie nouvelle en allant d'un pays à un autre. Donc le droit privé est attaché tout entier à la personne, et la personne étant reconnue partout comme un être juridique, l'égalité que l'on admet entre les étrangers et les nationaux doit avoir pour conséquence que chaque personne soit régie par sa loi nationale, pourvu que cette loi ne porte pas atteinte au droit public de l'État devant les tribunaux duquel elle en demande l'application. » Ainsi le *principe de nationalité*, idée toute moderne, est la base même de cette science nouvelle, science généreuse qui bat en brèche les conceptions aventureuses des diplomates, et, par le respect du sentiment national qu'elle inculque, donne aux peuples comme aux conquérants une leçon dont il faut laisser au temps le soin de recueillir les fruits.

Mais cette doctrine n'est encore qu'à l'état de théorie, et pour qu'elle devienne un droit positif il n'y a qu'un moyen: faire des traités où seront formulés les principes fondamentaux du droit civil international, comme l'ont essayé l'Italie dès 1861 et les Pays-Bas en 1874, les répandre par les livres et par l'enseignement oral, créer des chaires de droit international privé, ouvrir un cours de législation comparée. Ces conseils sont excellents, et nous serions bien étonnés si la voix si autorisée de M. Laurent, toujours écoutée, n'était point entendue en France.

FERNAND WORMS.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Œuvres de Mgr Freppel, *évêque d'Angers*. T. VII. Roger et Chernovitz, rue des Grands-Augustins, 7, Paris.

Mgr Freppel nous offre aujourd'hui un recueil de discours et d'allocutions qui touchent aux sujets les plus différents à propos de théologie; nous signalerons notamment ceux qui traitent de *l'Esprit de tradition dans l'enseignement et de l'Enseignement chrétien comme principe de l'unité nationale*, ainsi que la *Conférence sur les universités catholiques*; les trois discours sur les questions ouvrières, et enfin celui qui a été prononcé à l'*Inauguration du monument de Lamoricière*. Dans ces diverses œuvres, Mgr Freppel se montre comme orateur et théologien, comme universitaire, économiste et homme politique; nous le suivrons donc, dussions-nous sortir avec lui de notre sujet spécial. La religion embrasse et anime tout; c'est son excuse et c'est la nôtre aussi.

Dans une sphère aussi vaste, un tel homme pouvait déployer toutes les qualités du style et de l'éloquence, et,

en même temps que nous convaincre, nous séduire et nous charmer. Mais il faut le dire, malgré de belles pages sur la charité, sur les splendeurs du culte catholique, sur la papauté, sur le patriotisme, sur Lamoricière enfin, si sympathique à quelque point de vue qu'on se place, Mgr Freppel nous laisse froids et sans émotion; son style est élégant, mais sans élan ni éclat; les énumérations et les versets y abondent, et bien à tort, mais malgré soi on pense à ce mot de Mme de Tencin à l'auteur de *la Pluralité des mondes:* « C'est de la cervelle que vous avez dans la poitrine, comme dans la tête. »

Après tout, pour être un parfait théologien, ce n'est pas une mauvaise condition. Le cœur nous égare si souvent, qu'il ne faut pas trop le suivre, si l'on veut rester strictement orthodoxe; il est souvent indispensable de le retenir, et il serait injuste de reprocher à qui que ce soit de lui imposer silence dans l'intérêt d'une grande cause ou d'un grand devoir. C'est presque une naïveté de dire que Mgr Freppel, l'ancien professeur d'éloquence chrétienne à la Sorbonne, le ferme soutien des universités catholiques, est orthodoxe. Mais en orthodoxie comme en d'autres matières, et là même plus qu'ailleurs, on peut distinguer. Il y a fagots et fagots: il y a, par exemple, une orthodoxie qui regarde le gallicanisme *comme un préjugé d'un autre temps;* la casuistique, *comme une admirable anatomie morale et un modèle d'analyse psychologique, qui honore grandement la théologie et la philosophie elle-même;* les jésuites, *comme une milice vaillante entre toutes, comme une illustre société, digne d'admiration et de sympathie, qui arrache à ses adversaires les plus beaux hommages.* Il y a une autre orthodoxie qui est tout le contraire; saint Louis, Bossuet, Pascal, Clément XIV et tant d'autres s'y sont rangés. C'est à la première qu'appartient Mgr Freppel; il le dit et le montre avec franchise, tout en se plaignant avec esprit que nous vivions en un temps où il n'est pas permis à un évêque d'être clérical.

Clérical, monseigneur d'Angers l'est partout; il l'est quand, dans sa prière, il distingue deux Frances: l'une impie, que Dieu ne garde pas; l'autre fidèle, que Dieu protège. Il l'est quand il fait du catholicisme le principe de l'unité nationale française, tandis que ce principe c'est au contraire la subordination à la patrie, non de notre foi, mais de nos préférences politiques et religieuses; il l'est quand, en dehors de l'Église, il refuse à la science toute base; il l'est enfin, non pas quand il défend le droit des universités libres à l'existence, mais quand il réclame pour elles le privilège régalien de partager avec l'État la collation des grades. Quand monseigneur se plaint de l'invasion de la politique dans la pédagogie, il nous semble seulement oublier un peu la poutre qu'il a dans l'œil; mais il est plus clairvoyant et plus juste lorsqu'il reconnaît que la vertu n'est ni laïque ni congréganiste, mais simplement la vertu, et que dans les écoles laïques, tout comme dans les écoles religieuses, on forme de bons citoyens et de bons chrétiens.

Ses considérations sur *la Question ouvrière* sont comme ses opinions sur l'enseignement un mélange d'exagérations et de vérités. Est-il raisonnable de soutenir que « plus les crimes des peuples montent, plus il faut, pour rétablir l'équilibre, accumuler les austérités du cloître, » et de nous donner par conséquent l'ordre de la Trappe comme réalisant l'idéal du travail chrétien? Nous en appelons à Mgr Freppel lui-même: l'idéal du travail, c'est celui qui a pour principe la loi divine et le dévouement à l'humanité et qui se manifeste dans la vie sociale. Les chefs d'industrie qui organisent des patronages d'apprentis et d'ouvriers, qui créent des associations moralisatrices et font de l'atelier une école de respect et de vertu, rendent bien plus de services à la famille, à la société et à la religion que tous les trappistes de la terre; si le monde doit être sauvé, c'est par ceux qui y restent qu'il le sera et non par ceux qui l'abandonnent.

Comme Bossuet, Mgr Freppel a une politique tirée de l'Écriture sainte; mais, tandis que le grand évêque ne donnait à la papauté que la souveraineté de la doctrine et de la morale, monseigneur d'Angers lui confie par surcroît « le dépôt des vérités politiques et sociales en dehors desquelles aucune nation ne peut sauver ni ses pouvoirs ni ses libertés ». Que peut-il dès lors penser de la société moderne? Fille de la Révolution, « le déicide dans l'ordre moral est son dernier mot, » il faut donc lui déclarer la guerre; aussi la cité de Dieu est-elle une forteresse, le clergé une milice et les associations catholiques, des ouvrages extérieurs pour défendre la place. Heureusement ce n'est pas là, que monseigneur d'Angers nous permette de le lui rappeler, le vrai rôle politique du prêtre, d'après la Bible. Un grand pontife eut un jour une vision qui pourrait aujourd'hui encore n'être pas sans actualité; il vit briller la lampe à sept branches auprès de laquelle étaient deux oliviers et entendit ces mots: « *Ni par la force ni par la violence, mais par l'esprit.* » La lumière, la paix, la mansuétude et la persuasion, voilà donc les seules armes du prêtre dans la société; qu'il les emploie sans crainte et loin d'éloigner les hommes de la religion il les obligera de rendre hommage aux vérités dont elle est ici-bas l'organe éternel. E. A.

Jésus-Christ, par le R. P. Lescœur, prêtre de l'Oratoire. 1 vol. in-12. Paris, A. Sauton, 1880.

D'abord la *Préface.* — L'auteur offre son livre aux « hommes du monde », aussi aux étudiants de vingt ans.

Aux hommes du monde, à ceux qui, sans avoir « rompu d'une manière positive avec la foi de leur enfance », seraient disposés à admettre « que la religion n'a pas de preuve rationnelle, qu'elle n'est qu'une affaire de sentiment, qu'à cause de cela toutes les religions sont bonnes, que la civilisation chrétienne, meilleure que celles qui l'ont précédée, peut être suivie d'une civilisation supérieure, etc., » à ces hommes-là, parmi lesquels il est de nobles cœurs, des natures droites, il convient de donner une démonstration de la vérité religieuse, « démonstration appropriée à l'état de leur esprit, » dégagée de tout appareil scientifique, mais capable de défier tous les sophismes qui se présentent sous le couvert de la science et sous le nom de progrès; une démonstration vraiment philosophique, faisant appel à la raison et à la logique, vraiment expérimentale, faisant appel à l'évidence historique et au bon sens. Cette démonstration, c'est dans l'évangile qu'il faut la chercher; c'est l'Évangile qui, médité « à la lumière de la conscience et à la lumière des faits », fournit des preuves de la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ est Dieu, voilà, en effet, le dogme « qui porte et justifie tous les autres ».

A l'étudiant de vingt ans, sorti d'une famille honnête, élevé peut-être par des maîtres chrétiens, à ce jeune homme chez qui « la sève de la première communion n'est pas encore desséchée », dont l'âme sé-

rieuse est avide de s'instruire, mais dont la foi est déjà menacée par les miasmes du scepticisme corrupteur, il importe de présenter la vérité. Aux convictions qu'il a eues et dont il pressent l'écroulement avec un vague effroi, il faut donner une base rationnelle et philosophique; avec lui, il faut ouvrir l'Évangile et l'étudier.

Après la préface, un *Avant-Propos en forme de méditation.* — Cela est comme une prière, ou mieux, comme une paraphrase de ce que les fidèles appellent un *acte de foi*, un *acte d'adoration.* Que le lecteur laisse les pensées et les sentiments, exprimés par chaque mot, pénétrer son intelligence, pénétrer son cœur, il croira à la divinité de Jésus-Christ; il aimera Jésus, fils de Dieu et Dieu lui-même. Nous faut-il rapporter quelques phrases de cette sorte d'oraison, de *résolution*, de ces pages de littérature mystique qui ont leur grandeur et leur poésie? « *Je porte le nom de chrétien ; je suis chrétien par le baptême... Et pourtant, ô Jésus!... jusqu'à présent, à peine puis-je dire que je vous connais... Quoi! ma conscience m'a parlé de vous, mon père et ma mère, et toute lèvre d'enfant et de vieillard m'ont parlé de vous, votre nom m'est revenu comme un écho de tous les points de la réalité et de l'histoire, je suis chrétien et je ne vous connais pas!... O Jésus, vous le Dieu de mon enfance et de mes années sans tache, voilà que des voix sans nombre s'élèvent contre vous. On prétend avoir découvert une science qui vous détrône... Eh bien! Jésus, dans mon ignorance et avant tout examen, toute réflexion et tout discours, je sais et je confesse qu'il y a en vous, pour moi, plus de lumière et plus d'amour...*

Suivent quatorze conférences. — On a déclaré la guerre à Jésus, mais Jésus disperse ses ennemis comme la lumière les ténèbres. Jésus a parlé, il s'est révélé Dieu; il a dit, il a pu dire : *Ego sum via, ego sum veritas, ego sum vita, scio unde veni et quo vado.* Dieu a fait des miracles et le monde a cru; il a fait des prophéties, et ses prophéties se sont accomplies.

Enfin, un *appendice*, quarante pages sur *la réalité des miracles et leur certitude historique.*

C'est là ce que renferme ce livre écrit moins pour la confusion de certains de ceux qui s'adonnent à des travaux d'eschatologie et d'exégèse que pour l'édification des fidèles, des croyants. Nulle discussion philosophique, nulle analyse et nulle critique; n'ont pas été tenues les promesses faites dans la préface; au lieu de l'appel à la raison, l'appel à la révélation; au lieu de l'examen qui propose, la foi qui dispose. Le sentiment de charité fait défaut; sont voués à l'opprobre les Renan et tous ceux qui mettent en doute la divinité de Jésus; dans son discours à l'Académie, M. Renan a fait montre, à l'égard de ses adversaires, de sentiments plus chrétiens. F. G.

JURISPRUDENCE

Étude sur la recherche de la paternité, par PAUL COULET et ALBERT VAUNOIS, avocats à la cour d'appel, avec une préface de M. LÉON RENAULT. Un vol. in-18. Paris, A. Marescq aîné, 1880.

Le Code civil est, pour MM. Paul Coulet et Albert Vaunois, une des œuvres les plus magnifiques du génie humain. Abroger l'article 340, ce serait, suivant eux, en abolir l'unité, ce serait en détruire la perfection.

« Le projet de loi sur le divorce ne veut rien réformer, rien innover : il veut *rétablir* le code tel qu'il était au jour de sa promulgation, » et les deux avocats, auteurs du travail dont nous avons donné le titre, ne font aucune objection à la proposition de M. Naquet; mais, pour la proposition de loi relative à la recherche de la paternité, présentée par MM. Bérenger, de Belcastel, Foucher de Careil, Schœlcher, proposition qui réforme, qui innove, qui modifie le Code dans une de ses dispositions, il faut, affirment-ils, la rejeter par cela seul qu'elle innove et qu'elle modifie. Le Code civil a la perfection absolue, il était parfait absolument alors qu'on le promulgua, il l'est encore aujourd'hui, et il le sera jusqu'à la consommation des siècles.

Prétendre qu'il se trouve une complète unité de vues philosophiques dans le Code dicté en partie par le premier consul, prétendre que les lois qu'il enferme sauvegardent efficacement tous les intérêts, prétendre enfin qu'elles les sauvegarderont toujours, trois assertions qui rencontreront plus d'un contradicteur.

D'insister sur la dernière, il n'est pas besoin, on n'arrête pas le progrès. On n'a pu l'arrêter depuis la promulgation des lois chères à MM. Coulet et Vaunois : le législateur, estimant alors qu'il pouvait être un intérêt social primant les intérêts privés, se préoccupait d'assurer la toute-puissance de l'État; aujourd'hui il est bien près d'admettre que la société n'existe que par et pour les individus, qu'il n'y a pas d'intérêt social, mais seulement des intérêts, des droits individuels.

MM. Coulet et Vaunois rapportent des textes de l'ancien droit français, quelques-uns des arrêts rendus par les parlements, et s'efforcent de montrer tous les abus provoqués par la maxime : *Creditur virgini...*; il y en avait et de fort grands, nous n'en disconvenons pas; pour nous placer à un autre point de vue que nos deux juristes, nous n'en savons pas moins estimer la gravité du danger que cette maxime faisait courir; mais il ne s'agit pas, que nous sachions, de la faire revivre, de lui redonner force de loi.

L'interprétation donnée du discours de Servan au parlement de Grenoble, du projet de la Convention, est vraiment trop étroite. Il convient de montrer plus de loyauté dans la discussion.

Nous avons qualifié de juristes les deux écrivains; ils le sont en effet; si leur esprit est fermé complètement à de certaines conceptions morales, si les mots : *le droit de l'enfant*, sont pour eux sans signification, s'ils sont disposés à tenir toute femme qui, ayant foi dans la parole d'un homme, ou lui présumant une certaine noblesse d'âme, s'abandonne à l'amour, pour une courtisane, sinon pour une prostituée, ils ont du moins ce mérite de savoir expliquer le sens vrai et la vraie portée de l'article 340 : *La recherche de la paternité est interdite : dans le cas d'enlèvement lorsque*

l'époque de cet enlèvement se rapportera à celle de la conception, le ravisseur pourra *être,* sur la demande des parties *intéressées, déclaré père de l'enfant.* Avec raison, ils peuvent affirmer que les juges ont trop souvent rendu des arrêts contrairement à la lettre et à l'esprit de cet article, que trop souvent ils ont invoqué les articles 1142 et 1382 et faussé, en les appliquant, la règle édictée : *La recherche de la paternité est défendue.*

Mais ce n'est pas uniquement le droit, pour la femme lésée, de demander et d'obtenir réparation du dommage à elle causé, c'est aussi, c'est surtout le droit pour l'enfant de vivre, de se développer, que l'on veut aujourd'hui protéger. La mère peut être convaincue de duplicité, l'enfant a droit à être nourri, à être élevé. *Qui fait l'enfant doit le nourrir.*

Nous voulons espérer que, malgré l'opposition de l'honorable M. Renault, le Sénat ne se refusera pas à adopter le projet de loi présenté par MM. Bérenger et Foucher de Careil. F. G.

Congrès littéraire international de Paris, 1878. *Présidence de Victor Hugo. Comptes rendus in extenso et documents.* Un volume grand in-8°. Paris, aux bureaux de la Société des gens de lettres.

Étudier toutes les questions se rattachant à la définition du droit de propriété littéraire proprement dite, aux conditions d'usage de ce droit et à sa durée ; discuter les conventions diplomatiques qui assurent peu ou point la protection de la propriété quant aux œuvres littéraires, et indiquer dans quel sens, dans quelle mesure, il conviendrait que ces conventions fussent modifiées, en sorte que le droit de l'auteur, dont les écrits sont traduits, adaptés, fût toujours et efficacement sauvegardé ; rechercher enfin par quels moyens il serait possible d'améliorer le sort de l'écrivain, s'il ne serait pas utile ou d'étendre l'action des sociétés littéraires, ou de fonder de nouvelles institutions pour l'assistance en cas de maladie, pour la dispense d'une pension de retraite quand vient la vieillesse, telle a été la tâche que le congrès littéraire présidé par Victor Hugo s'est appliqué à remplir.

En huit séances, si l'on omet de compter celle qui, tenue au théâtre du Châtelet et rendue publique, a pu être considérée justement, grâce au magnifique discours que prononça notre poète immortel, comme une des grandes assises de la pensée humaine, les membres du congrès ont élucidé les différentes questions qu'ils s'étaient posées, ils ont élaboré un programme très complet des réformes les plus nécessaires. De ces réformes, les unes sont proposées à l'attention du législateur de chaque nation, les autres à celle des ministres des divers gouvernements de l'ancien et du nouveau monde auxquels incombe le soin de préparer et de conclure des traités internationaux ; pour les dernières enfin, c'est aux littérateurs qu'il appartient de les réaliser dans la mesure que le permet la législation de leur pays. On connaît les résolutions prises, les vœux exprimés : Le droit de l'auteur sur son œuvre constitue, non une concession de la loi, mais une des formes de la propriété. — Le droit de l'auteur, de ses héritiers et de ses ayants cause est perpétuel. — Après expiration du délai fixé pour la durée des droits de l'auteur par les lois actuellement en vigueur dans les différents pays, toute personne pourra reproduire librement les œuvres littéraires, à charge de payer une redevance aux héritiers ou ayants cause de l'auteur. — Toute œuvre littéraire, scientifique ou artistique sera traitée dans les pays autres que son pays d'origine suivant les mêmes lois que les œuvres d'origine nationale. — L'amélioration de la condition morale et matérielle des littérateurs est essentiellement liée à la fondation ou au développement de sociétés ayant pour objet la défense des droits de l'écrivain et la création de fonds de secours et de retraite.

Le volume qui enferme les comptes rendus et procès-verbaux des séances est un livre à lire ; les deux études de M. Henri Celliez, le mémoire de M. Torrès-Caïcedo, ceux de M. Marcel Suay présentent le plus vif intérêt ; il est tel discours, telle réplique que nous voudrions signaler comme n'ayant pas peu servi à faire résoudre une question ou une autre ; mais, puisque tous les membres du congrès ont été à la peine, il est bien juste que nous leur témoignions à tous une égale reconnaissance : ils ont fait œuvre utile, ils ont bien mérité des lettres. F. G.

Précis du cours d'économie politique professé à la Faculté de droit de Paris, contenant avec l'exposé des principes l'analyse des questions de législation économique, par Paul Cauwès, agrégé, chargé d'un cours d'économie politique à la Faculté de droit de Paris, t. II (2e partie). Larose, 22, rue Soufflot, 1880. (8 fr. le deuxième volume complet.)

M. Cauwès vient d'achever son traité d'économie politique, et la troisième partie n'en est pas la moins intéressante. Elle est consacrée à l'économie publique. Il y passe en revue les attributions de l'État en matière de travaux publics, de voies de communication, de finances. L'État a, selon lui, des attributions essentielles en vue de la conservation sociale et des attributions facultatives en vue du progrès. Ces dernières peuvent s'exercer à défaut de l'initiative individuelle ou même parfois à côté d'elle. On pourra lire avec profit la section consacrée à ce que M. Cauwès appelle l'outillage national : postes et télégraphes, travaux publics (routes et chemins, rivières et canaux, chemins de fer, etc.). Le deuxième livre traite de l'économie financière : domaines fonciers et industriels, trésors de guerre, impôts, crédit public, tels sont les chapitres dans lesquels l'auteur donne les notions les plus précises et les plus instructives. Toutes les controverses sont nettement exposées, et M. Cauwès, tout en prenant résolument parti, n'en fait pas moins connaître avec une rare impartialité les opinions contraires à la sienne. Nous citerons, par exemple, la théorie de l'impôt proportionnel et de l'impôt progressif, les critiques de la fiscalité judiciaire, à propos notamment des droits de mutation. Enfin l'ouvrage se termine par un appendice où les doctrines et les écoles économiques sont sommairement passées en revue par des indications bibliographiques et une table alphabétique des matières. F. W.

Réforme efficace de la magistrature proposée par un juge républicain. A. Cotillon et Cie, 24, rue Soufflot. 1 fr.

Nous ne saurions mieux résumer cette brochure toute d'actualité qu'en faisant connaître le but de l'auteur. Il veut constituer une magistrature à la fois démocratique, libérale, savante et réellement inamovible. « Pour cela, il faut, dit-il, qu'elle émane d'un

vote populaire et éclairé; qu'elle se recrute non plus dans le jeune, mais dans le vieux barreau, et que le juge, cessant d'être un fonctionnaire, se trouve placé au-dessus des faveurs ou des menaces du pouvoir exécutif et ne dépende que de la loi. » Cette exclusion de l'élément jeune et cet appel au suffrage universel n'impliquent-ils pas une sorte de contradiction? Mais qu'importe? Le but est louable, si les moyens ne sont pas tous pratiques.

Dictionnaire théorique et pratique de procédure civile, commerciale, criminelle et administrative avec formules de tous les actes, par MM. Rodolphe Rousseau, avocat à la cour de Paris, et Laisney, avoué au tribunal civil de la Seine, avec la collaboration de plusieurs magistrats, avocats et avoués. Paris, Arthur Rousseau, 8 volumes. 80 fr.

L'achèvement d'une œuvre aussi considérable que le Dictionnaire de procédure, en un temps relativement court, témoigne d'une ardeur de travail et d'une puissance de production devant lesquelles on ne peut que s'incliner. Peut-être eût-on pu désirer un peu moins de précipitation, non que le travail eût été plus complet (rien n'y manque en effet de ce que le praticien a besoin de connaître); mais il eût été sans doute plus personnel, et il n'est pas mauvais qu'un auteur, en prenant parti dans une question controversée, ne s'en tienne pas aux arguments qui sont comme la monnaie courante de toute compilation de ce genre. En tout cas, les questions purement doctrinales et les difficultés pratiques y sont examinées et résolues, et la jurisprudence la plus récente y est indiquée. Ce qui fait particulièrement l'originalité de ce traité, c'est qu'il trace les règles de procédure devant toutes les juridictions, civiles, commerciales, administratives et criminelles, et donne les formules à employer. Il vient ainsi combler une lacune et, comme le dit la préface, éviter au lecteur perte de temps, efforts inutiles, déceptions finales. Les sommaires et les tables alphabétiques, qui accompagnent chaque mot et renvoient aux numéros d'ordre, facilitent les recherches, et l'historique de la législation, sur les matières quelque peu importantes, est de nature à satisfaire les jurisconsultes. Les auteurs n'ont pas davantage négligé les questions de taxe, si nombreuses et si délicates, et le tarif des émoluments auxquels ont droit les officiers ministériels. En somme, ils ont rendu par leur publication de réels services à ceux qui voudront bien la consulter.

Manuel électoral, par E. Guerlin de Guer. 1 vol. Berger-Levrault.

Il existe un grand nombre d'ouvrages dans lesquels les questions électorales ont été étudiées par des administrateurs, par des juristes autorisés. Ce qui fait défaut, c'est le guide, le manuel. Celui que publie M. Guerlin de Guer, chef de division à la préfecture du Calvados, mérite bien son titre et le justifie. Il contient simplement les lois et les décrets qui régissent les diverses opérations électorales. Il les éclaire par des extraits de la jurisprudence des tribunaux administratifs et judiciaires. Disséminés dans les publications officielles et dans les recueils spéciaux, ces documents se trouvent rarement à la portée des administrations locales et du commun des lecteurs.

En les rassemblant, en les classant dans un ordre méthodique, l'auteur a voulu faciliter aux citoyens la connaissance exacte de leurs droits; aux fonctionnaires, l'accomplissement de la tâche qui leur incombe. Dans ce but, il a exposé dans tous leurs détails les opérations qui se rattachent aux élections municipales et départementales, ainsi qu'aux élections législatives. Des analyses des arrêts de la Cour de cassation et du Conseil d'État, intercalées dans le texte à la suite de chaque disposition de la loi, fourniront notamment aux maires la solution de bon nombre des questions délicates que soulève en pareille matière la pratique de chaque jour.

On doit également savoir gré à l'auteur d'avoir recueilli et coordonné la législation relative aux élections consulaires, tribunaux et chambres de commerce, chambres consultatives des arts et manufactures, ainsi qu'aux conseils de prud'hommes. Les opérations qu'elle réglemente se reproduisent à des intervalles rapprochés et donnent souvent lieu à des difficultés. Des tableaux synoptiques, placés à la fin du livre, permettent d'embrasser d'un coup d'œil, dans leur ensemble, toutes les opérations électorales. Les titres sont multipliés et bien distribués. Une table analytique très minutieuse a été dressée à la fin de l'ouvrage et facilite les recherches. M. G.

Le Mariage, son passé, son présent, son avenir, par Émile Acollas. Un vol. in-18. Paris, A. Marescq aîné, 1880.

Il se trouverait aujourd'hui, dans l'une et l'autre de nos deux Chambres, une majorité pour tenir comme attentatoire à la liberté individuelle tout le titre V du livre Ier du Code civil, et pour en voter l'abrogation, que nous ferions appel à la sagesse de nos Assemblées, que nous les prierions d'ajourner leur vote. Il n'y a pas longtemps encore, nous professions cette opinion que la majorité dans les Chambres non seulement devait être considérée comme adéquate à la majorité dans le pays, mais qu'elle l'était aussi en fait et constamment; cette opinion, nous avons cru devoir la modifier : il n'est pas vrai que les populations, qui sentent plus qu'elles ne pensent, soient complètement d'accord avec leurs députés et sénateurs, et qu'elles le soient pendant toute la durée d'une législature; elles n'entendent pas les questions comme ils les entendent, et les données de ces questions ne sont pas les mêmes pour elles que pour eux. Les lois, qui sont l'expression de la volonté générale, — c'est leur condition d'être, — doivent être l'expression du droit, — c'est leur raison d'être; — parce qu'elles consacrent les principes du droit, parce qu'elles assurent la liberté de chacun, elles définissent les rapports entre les hommes; les formules sont destinées à être des règles pratiques; les lois, qui sont pensées, sont destinées à être vécues. Pour qu'une proposition de loi mérite d'être adoptée, il ne suffit donc pas qu'elle soit estimée raisonnable et juste par la plupart des membres des deux Assemblées; il ne suffit pas davantage qu'elle soit tenue par eux, après enquête et discussion par voie de la presse, comme répondant à des aspirations très certaines de la très grande majorité des électeurs; il faut que les mœurs rendent, non seulement possible, mais utile et avantageuse l'application de la loi proposée. Ce n'est pas aux bonnes lois de composer de bonnes mœurs, c'est aux bonnes mœurs d'appeler nécessairement de bonnes lois. La nation française est au-

jourd'hui incapable d'accepter la non-application des lois qui règlent et organisent la famille; elle comprendrait qu'on abolît ce qu'elle appelle le *mariage civil*, et cette abolition qu'elle demanderait serait effectuée, qu'il se produirait aussitôt et pour un temps plus ou moins long un grand relâchement dans les mœurs.

Ce qui n'est pas possible aujourd'hui peut l'être demain; c'est la gloire des grands génies, poètes ou philosophes, d'entraîner les nations, de les conduire et de leur préparer une meilleure moralité par tous les sentiments qu'ils leur communiquent, par toutes les idées dont ils les pénètrent.

M. Acollas n'est pas seulement une grande intelligence, c'est aussi un grand cœur; logicien, il déduit, il convainc; homme, et croyant, avec une foi profonde, au perfectionnement moral de l'humanité, il nous inspire un peu de sa foi, il nous rend désirable la tâche de nous efforcer de parvenir à la vraie sagesse.

Son livre du *Mariage* est une œuvre aussi considérable que son commentaire philosophique du Code civil.

Le mariage, son *passé*, son *présent*, son *avenir !... Hier*, la femme était l'esclave de l'homme; la civilisation grecque et romaine avait pu faire la condition de la femme moins détestable, le christianisme l'avait aggravée. *Aujourd'hui*, il convient de corriger l'œuvre de ce mauvais génie, Napoléon Ier, il faut reconnaître à la femme l'égalité civile, il faut rétablir le divorce, et faire qu'il puisse être accordé sur la demande de l'un des deux conjoints. *Demain*, voilà ce que doit le mariage : il doit être « une association d'amour entre deux êtres, l'homme et la femme, libres et égaux l'un pour l'autre, d'après leur esprit comme d'après leur cœur »; c'est la vie en commun, *la vie dans laquelle un homme et une femme unissent toute la sensibilité, toute la raison, toute la volonté dont ils sont doués, afin de se développer l'un par l'autre, en s'appuyant l'un sur l'autre*. La société n'a aucune raison légitime d'intervenir lorsqu'un homme et une femme s'aimant se proposent de vivre ensemble et d'élever les enfants qui naîtront d'eux; en autorisant la recherche de la paternité qui est de droit pour l'enfant, elle empêche l'abandon des enfants en cas de dissolution de l'union; la société n'a pas à intervenir lors du règlement pécuniaire des intérêts des deux époux; ou ils demeurent chacun propriétaires et administrateurs de leur apport, ou ils font société; dans le premier cas, l'intervention n'est pas possible; dans le second, elle est inutile.

Ce n'est pas une analyse qu'il faudrait donner de ce livre, c'est une véritable étude; les sceptiques et ceux qui croient que les hommes ne sauront jamais se conduire, que le despotisme, qu'il soit d'un seul, de plusieurs ou de tous, est absolument nécessaire, tiendront ce livre pour un ouvrage dangereux, et l'auteur pour un utopiste; ils ne s'étonnent pas ou s'étonnent moins d'entendre l'Église revendiquer le droit exclusif de marier. C'est l'idée, dit-on, qui gouverne le monde, soit; mais, pour régner, combien de préjugés il lui faut sans cesse s'efforcer de ruiner ! F. G.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

De la solidarité morale, *essai de psychologie appliquée*, par Henri Marion, professeur de philosophie au lycée Henri IV. Paris, Germer Baillière, 1 vol. in-8° de 336 pages (bibliothèque de philosophie contemporaine).

Sous le nom de solidarité morale, l'auteur étudie les conditions déterminantes de la moralité soit dans l'individu pris à part, soit dans un groupe social, soit dans toute l'espèce. Il examine successivement les facteurs de divers ordres, hérédité, éducation, milieux, habitudes, constitution physique et mentale, qui concourent à former l'individu moral, qui influent sur sa liberté et lui tracent certaines limites; puis il poursuit cet examen dans un corps social et analyse les influences favorables ou nuisibles à la moralité qui proviennent des relations et de la vie en commun; il montre que c'est encore suivant des lois naturelles que se corrompent ou s'amendent mutuellement les hommes groupés en société, qu'ils sont solidaires entre eux dans chaque génération et que les générations qui se suivent sont solidaires les unes des autres. Enfin, élargissant encore le cercle, il fait voir que si l'on embrasse d'un regard tout l'ensemble des groupes sociaux, on les trouvera moralement solidaires entre eux comme les individus le sont dans chacun d'eux.

On pourrait croire qu'au milieu de tant de lois fixes qui le régissent et de tant d'influences qui semblent lui dicter par avance toutes ses actions, l'homme n'est plus libre; il s'en faut cependant. « La liberté que nous avons est fort restreinte, elle est engagée dans des liens, mais elle n'est pas pour cela anéantie. Ces liens ne sont pas rigides et inextensibles : rien n'est tel dans le monde de la vie, qui est celui de la plasticité et du changement. Par la science, par des efforts répétés et bien combinés, nous pouvons jusqu'à un certain point nous déprendre. Notre caractère a beau être en grande partie donné, il suffit qu'il ne soit pas immodifiable. Or rien ne l'est de ce qui le compose : ni nos sentiments, ni nos pensées, ni notre énergie volontaire, et le tempérament physique, auquel il est lié, n'est pas non plus soustrait au changement... La société tend à façonner l'individu à son image, donc à limiter son initiative, en lui imposant, pour règle de ses jugements, l'opinion, pour règle de ses actes, la coutume : elle tend à le mettre et à le maintenir au niveau de la moralité moyenne, ne souffrant guère qu'il tombe au-dessous, empêchant souvent qu'il ne s'élève au-dessus. Mais cette action immobilisante de la société sur les consciences ne constitue pas pour l'individu une nécessité immuable. L'opinion, le sentiment public, la coutume, en un mot la moralité

moyenne du groupe, ne sont à tout prendre que le produit de jugements, de sentiments et de volitions individuelles, autrement dit la résultante à un moment donné d'une multitude d'initiatives particulières. Or la résultante n'est constante que si les composantes le sont. Qu'un changement d'énergie ou de direction survienne dans un nombre suffisant de volontés, la moralité moyenne changera. C'est donc en vain que le niveau général menace de s'imposer à tous, si chacun peut quelque chose pour relever ce niveau ou l'abaisser. »

Il en est de même des groupes sociaux, qu'on les considère soit isolément, soit dans les rapports qu'ils ont entre eux. Chaque nation a son tempérament, son passé historique, ses antipathies, ses coutumes qui semblent la lier d'avance, mais elle peut, comme l'individu, s'en détacher. Si la moralité, qui a fait de si grands progrès chez chaque peuple en particulier, est loin encore de présider aux rapports internationaux, si « les injustices les plus violentes, les pires explosions de barbarie, semblent naturelles et permises dans les conflits entre nations », on sent parfaitement que le passé n'engage pas forcément l'avenir et que l'énergie et la bonne volonte d'une ou de plusieurs d'entre elles pourra, au moment donné, faire prévaloir un ordre de choses plus conforme au droit et à la justice. — Dans cette étude, si délicate et si complexe, M. Marion a très nettement déterminé les lois du perfectionnement tant individuel que social.

A. B.

Quelques Mots sur l'esprit humain, par ERCKMANN-CHATRIAN. 1 vol. in-18. Paris, J. Hetzel et C[ie], 1880.

Nous ne sommes pas de ceux qui trouvent mauvais qu'un auteur dramatique écrive un ouvrage de morale sociale, qu'un romancier aborde des questions d'économie politique. Parce qu'un écrivain excelle dans l'art de composer et d'écrire, parce qu'il sait représenter les passions humaines, faire vivre des hommes sur la scène ou dans le livre, on voudrait qu'il demeurât ce qu'il est, un littérateur de talent, qu'il considérât comme fermé pour lui, par une barrière infranchissable, le champ de la science ? Pourquoi ? Il pourrait, déclare-t-on, s'y fourvoyer, y faire fausse route. Sans doute, il peut y errer, mais il peut aussi n'y errer point; à lui de décider s'il doit s'y aventurer ; à nous de juger, par la suite, s'il a eu raison de le faire. Il n'y a pas incompatibilité entre l'art et la science : un auteur peut se plaire à rêver l'idéal et en même temps à observer le réel, s'appliquer à concevoir et aussi à savoir. N'imposons pas à l'intelligence la règle de la division du travail; qu'on sente le beau, qu'on cherche le vrai, qu'on rende compte de ses observations, qu'on développe ses raisonnements, qu'on exprime ses émotions de poëte, qu'on traduise ses rêves d'artiste : entre toutes les productions de l'esprit, l'humanité reconnaîtra les bonnes.

Le volume que MM. Erckmann et Chatrian viennent de faire publier n'est rien moins qu'un véritable traité de philosophie; le titre — il ne faut pas s'y fier — est deux fois trompeur : ce que les deux écrivains ont voulu désigner par cette expression, *l'esprit humain*, ce n'est pas l'intelligence, ce n'est pas l'entendement, et sur ce qu'ils appellent l'esprit ils ont écrit plus que *quelques mots;* ils ont promis peu et donné beaucoup. Nous ne voulons pas dire que leur ouvrage soit exempt de défauts : il y a des redites, il y a des contradictions; les pensées sont mal ordonnées et l'on ne voit pas pourquoi tel chapitre est placé avant l'autre, mais ils se sont appliqués à résoudre des questions de la plus haute importance, mais ils ont, quant à la nature essentielle de l'homme, quant à sa condition présente, quant à sa destinée future, présenté une théorie qui, sans être complètement originale, a néanmoins sa valeur : c'en est assez pour que nous fassions cas des cent et quelques pages qu'ils nous offrent.

Suivant MM. Erckmann et Chatrian, il est un esprit immense répandu dans l'univers. Cet esprit s'individualise dans chaque être. Comme les éléments du corps humain sont répandus dans le monde physique, les éléments de l'esprit humain sont répandus dans le monde spirituel. Ces deux mondes sont tout ce qui est. Notre science consiste uniquement à découvrir l'esprit qui se manifeste hors de nous; il se manifeste par opposition et par harmonie ; et cette opposition, cette harmonie, qui s'expliquent l'une l'autre, constituent précisément notre esprit, le développent, le maintiennent.

La force harmonique est en même temps organisatrice. Pas d'organisation véritable sans unité; les unités secondaires dépendent des unités de premier ordre et celles-ci tiennent à l'organisation universelle, dont l'unité nous échappe par son immensité même.

La force organique produit tous les mouvements, tous les phénomènes; l'esprit de l'homme, comme celui de tous les autres êtres animés, ne se manifeste que par son action constante; c'est l'esprit qui communique de la durée à l'être, et l'être se dissoudrait s'il n'était maintenu par la force intrinsèque de l'esprit.

L'homme a trois facultés, dont deux, la sensibilité et l'intelligence, appartiennent à l'être physique, dont l'autre, la volonté, n'est que « l'esprit » sous un nouveau nom. On ne peut sentir sans les sens, ni penser sans le cerveau, et la sensibilité, l'intelligence dépendent de l'appareil cérébral. Cet appareil vient d'une force, d'abord en germe, qui, se développant successivement, perfectionne l'appareil et par lui les deux facultés : cette force, c'est l'esprit.

Chez certains êtres, la force organique s'arrête à la sensibilité ; chez d'autres, elle va jusqu'à l'instinct ; chez d'autres encore, jusqu'à l'intelligence, chez l'homme enfin, elle produit le cerveau complet, et par lui la raison, la conscience de lui-même et de ses rapports avec le monde, elle est la volonté qui fait le moi.

L'homme, comme les autres créatures animées, ne vit que par l'esprit universel, et pense en vertu de son propre esprit. Ayant deux existences, l'une physique et dépendante des lois, de l'harmonie universelle, l'autre dépendante de son propre esprit individuel, toute question philosophique doit être étudiée à ces deux points de vue. Au premier point de vue, nous sommes un effet; au second, nous sommes une cause, cause seconde, mais cause libre, indépendante. Nous sommes partie intégrante d'un monde extérieur à nous, et nous sommes aussi un monde nous-mêmes pour nous-mêmes; nous sommes les alliés de la nature et nous luttons contre elle; nous sommes contingents et nous sommes nécessaires.

Comment s'exerce spontanément l'intelligence ? comment doit s'exercer la volonté consciente ? tels

sont les problèmes que MM. Erckmann et Chatrian se sont ensuite efforcés de résoudre, sans manquer aux lois de la logique.

Nous ne poursuivrons pas l'analyse de leur système; ce que nous en avons dit doit permettre au lecteur de reconnaître que la façon de penser des deux écrivains n'est nullement commune, nullement banale, et lui inspirer le désir de lire attentivement leur opuscule philosophique. F. G.

Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes, par Paul Janet. Premier fascicule : psychologie ; deuxième fascicule : logique, morale et théodicée, réunis en 1 vol. in-8°. Paris, Ch. Delagrave, 1880.

L'ouvrage est maintenant complet.

Le premier fascicule qui a paru, il y a tantôt six mois, a été, ici même, analysé, apprécié, et l'on a rendu pleine justice au bon vouloir de M. Paul Janet, qui, rédigeant un traité à l'usage des élèves de nos lycées et collèges, n'a pas hésité à renouveler, dans une certaine mesure, l'enseignement officiel de la philosophie. En faisant précéder, en effet, les notions de psychologie d'un court exposé des connaissances acquises quant aux fonctions et aux organes du corps humain, quant au système nerveux; en ne craignant pas, surtout, de discuter, dans leurs principales données, ceux des problèmes les plus importants dont l'étude est à l'ordre du jour, l'aimable professeur en qui nous nous plaisons à reconnaître une véritable largeur d'esprit, a modifié, — quelque peu, — et de la façon la plus heureuse, le programme de la classe de philosophie. Ce à quoi nous applaudissons, c'est moins pourtant au fait d'avoir osé parler des doctrines contemporaines qu'à la modération avec laquelle il en est parlé. Longtemps, dans l'Université, l'on a professé ce dogme : hors du spiritualisme cousinien, rien qu'erreur ou mensonge; longtemps l'on a appris à des jeunes gens de dix-sept ans à condamner, d'un mot, un Épicure ou un Spinosa : dans le système de l'un, pas de morale, et dans le système de l'autre pas de Dieu. M. Paul Janet, spiritualiste, entend que nos enfants soient, au sortir du collège, tout préparés pour l'examen réfléchi, s'il leur agrée de s'y livrer, des doctrines modernes, de l'associationisme anglais, du criticisme français; il entend que, sachant respecter « le penseur dans ses veilles », ils sachent aussi, s'ils discutent telle ou telle théorie, rajeunie ou toute nouvelle, comme celle du déterminisme, comme celle de l'évolutionnisme, faire preuve de la plus grande tolérance. Il y a la tolérance de l'indifférent; il y a la tolérance de celui qui, amoureux de la vérité, sait éprouver de l'admiration pour tout chercheur sincère : c'est celle-ci que M. Janet semble bien recommander; nous avons dit : semble, mais il fait plus, et mieux, que la recommander, il la prêche d'exemple.

Il était facile d'apprécier les mérites du nouveau *Traité élémentaire de philosophie*, après avoir lu le premier fascicule; la lecture du second ne peut que confirmer le jugement favorable qui a été porté.

Des chapitres qui traitent de la logique, de ceux qui traitent de la théodicée, rien à dire; ce n'est pas quant aux lois de l'esprit, quant à l'art de conduire sa pensée, quant à l'existence et aux attributs de Dieu, que M. Janet pouvait apporter quelque modification à l'enseignement universitaire; en ces chapitres-là, comme dans les autres, une grande clarté d'exposition, mais cette qualité, il n'est pas besoin de la signaler : on sait que l'auteur des *Causes finales* l'a laissée paraître dans tous ses ouvrages.

La partie vraiment intéressante du traité, la partie vraiment digne d'appeler toute l'attention du lecteur, est celle qui est consacrée à l'exposé des notions de morale. M. Janet parle d'abord de la morale pratique, ensuite de la morale théorique; il indique les raisons qui l'ont déterminé à mettre, contrairement à l'usage adopté, l'une avant l'autre; les raisons qu'il donne sont discutables, mais nous n'insistons pas. Quel est le fondement de la morale? Repose-t-elle sur cette tendance qui nous est naturelle de rechercher le plaisir, de fuir la douleur, le bonheur pouvant être considéré comme le vrai bien, la souffrance comme le seul mal? Repose-t-elle sur l'utilité particulière ou générale? ou bien le sentiment est-il à la fois le principe, le mobile et le critérium du bien et du mal? A ces différentes questions, la réponse que l'on connaît : Il est une loi morale qui s'impose à l'homme et le devoir — la définition est empruntée à Kant — « est la nécessité d'obéir à la loi par respect pour la loi ». Mais si M. Janet, qui ne pouvait pas ne pas se faire le défenseur juré de l'intuitionnisme, omet de parler de la doctrine d'Herbert Spencer, — cette omission est regrettable, — il analyse, par contre, les théories de Stuart Mill et celles d'Adam Smith, de manière à nous laisser comprendre que, pour ne pas adhérer à l'utilitarisme du premier, au sentimentalisme du second, il ne tient pas moins les deux philosophes pour des penseurs émérites.

Un chapitre qui a pour titre : *le Principe du devoir*, est plein d'intérêt; la conclusion surtout est à considérer : « Est-ce le devoir qui repose sur le droit, ou le droit sur le devoir? En un sens, on peut accorder que le devoir repose sur le droit; car c'est bien parce que l'homme est une fin en soi que le devoir défend de porter atteinte à ses facultés. Mais, réciproquement, il sera aussi vrai de dire que le droit repose sur le devoir; car c'est parce que je suis *tenu* de concourir moi-même à ma propre destinée que je suis une fin en soi. En réalité, aucun d'eux n'est le fondement de l'autre, mais ils reposent tous deux sur un même fondement : la dignité de l'être humain... » Signalons encore un autre chapitre : *Médecine et Gymnastique morales*, et disons que le *Traité* est, à tout prendre, un travail bien fait pour développer chez nos jeunes gens le culte du vrai et celui du bien. Connaître des grandes questions qui ont préoccupé l'esprit humain, aimer la liberté, non pas tant comme fin que comme moyen, non pas tant par goût de l'indépendance que par amour du bien que l'on doit pouvoir pratiquer, c'est là tout ce que nous avons à exiger d'eux, et l'ouvrage de M. Janet, qui leur offre l'ensemble des connaissances philosophiques sans le dénigrement systématique des doctrines opposées au spiritualisme, ne peut que leur inspirer ces sentiments qui, faisant la bonne volonté, préparent à la bonne action. F. G.

Les Martyrs de la libre pensée, cours public professé dans la salle du grand Conseil de Genève par Jules Barni (deuxième édition). Germer Baillière.

Il ne faut pas demander à un livre plus qu'il ne promet. M. Jules Barni n'a jamais eu l'intention de faire une étude sérieuse et originale, ni d'approfondir les graves et nombreuses questions que soulève la

théorie du progrès moral et intellectuel dans l'humanité. D'abord, ce n'est pas un livre qu'il a écrit; ce sont des leçons qu'il a réunies en volume, et les conditions du genre sont bien différentes : ce qui satisfait un auditeur laisse souvent le lecteur froid et désappointé. Il faut se souvenir de cela en parcourant *les Martyrs de la libre pensée*; il faut se souvenir que M. Barni s'est borné au rôle de vulgarisateur philosophique, qu'il a pris les idées éparses un peu partout (souvent pas les plus récentes) sans rien y mettre de son propre fonds, sans chercher d'autre succès que celui d'orateur applaudi. Sans cela, on serait tout étonné de trouver un sujet aussi important traité d'une façon si superficielle, si incomplète; on se demanderait comment l'auteur n'a pas discuté la question de la culpabilité de Socrate et de la légitimité de sa condamnation : Socrate, comme Jésus-Christ, comme tant d'autres novateurs, fut très légalement condamné; si la postérité honore les martyrs de la libre pensée, c'est qu'ils ont imité Arnold de Winkelried, qu'ils ont rompu au prix de leur vie le cercle de fer des lois qui emprisonnaient l'humanité et empêchaient son développement moral. Si le lecteur ne savait pas qu'il s'agissait seulement de donner quelques idées générales à des dames genevoises peu versées dans ce genre d'étude, il serait surpris de la manière tout à fait superficielle dont est présentée l'histoire des stoïciens à Rome. Il y a là un grand effort de l'esprit humain, dont le christianisme a profité. Au point de vue historique, M. Barni n'a-t-il pas voulu nous apitoyer un peu trop sur Rousseau? Est-ce par ses idées ou par son humeur inquiète qu'il s'est attiré tant de persécutions? Voltaire, Diderot ont combattu autant que lui pour la cause de la liberté : d'où vient la différence de leur sort? Si nous faisons toutes ces observations, c'est parce que nous voudrions que chaque chose restât à sa place; que la leçon parlée ne crût pas mériter les honneurs de l'impression parce qu'elle a été applaudie. Que Sainte-Beuve fasse des conférences sur Port-Royal ou sur Chateaubriand, il y a là une étude mûre et sérieuse, et le livre les revendique impérieusement, tandis que dans *les Martyrs de la libre pensée* il n'y a qu'une vulgarisation philosophique, et un enseignement politique pas toujours très exact. C'est beaucoup, sans doute, pour la masse du public; ce n'est pas assez pour les lecteurs difficiles, et c'est à ceux-là que s'adresse *le Livre*.

V. D.

Les Bases de la morale évolutionniste, par Herbert Spencer. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, Germer Baillière et Cie. 1880.

Ce volume constitue la première partie des *Principes de morale,* ouvrage dont M. Herbert Spencer ne s'était proposé de commencer la publication qu'après avoir donné le deuxième et le troisième volume des *Principes de sociologie;* mais, nous dit-il, la crainte — et nous souhaitons fort qu'elle ne soit nullement fondée — de n'avoir plus, l'âge venant, s'il continuait à suivre l'ordre qu'il avait tout d'abord fixé, les forces nécessaires pour exécuter l'œuvre destinée à compléter son « système de philosophie synthétique » l'a déterminé à hâter son travail sur les principes du bien et du mal, travail dont tous ses autres travaux sont, à vrai dire, la préparation.

Aux *Bases de la morale évolutionniste* nous ne reconnaissons pas une importance moindre que celle que l'auteur leur attribue. Il ne sera plus permis de traiter de la morale, spéculative ou pratique, sans connaître des *Principes* exposés par l'illustre philosophe anglais, et quel que soit le nombre, petit ou grand, de ceux qui y adhèreront, ce livre de M. Spencer n'en devra pas moins être et n'en sera pas moins compté parmi les œuvres les plus considérables de l'esprit humain.

La conduite est un ensemble d'actions, mutuellement liées, accomplies par un organisme. « Ouvrir la fenêtre pour aérer une chambre, prendre un manteau quand l'air est froid ne passent pas pour des faits qui aient une valeur morale. Ce sont là, cependant, autant de parties de la conduite. La manière de vivre que nous appelons bonne, celle que nous appelons mauvaise, sont comprises dans la manière de vivre en général, avec celle que nous regardons comme indifférente. » La conduite est, a-t-il été dit, un ensemble d'actions accomplies par un organisme; ce n'était pas dire qu'elle est l'ensemble de toutes les actions qui peuvent être exécutées par lui : celles d'un épileptique, pendant un accès, ne font pas partie de la conduite, telle que la conçoit M. Spencer, et la définition qu'il donne de la conduite est celle-ci : « Ou l'ensemble des actes adaptés à une fin, ou l'adaptation des actes à des fins, » suivant que l'on considère la somme des actes toute formée ou que l'on pense seulement à sa formation.

Entre les actions qui sont qualifiées de morales et celles dans lesquelles nulle moralité ne semble intervenir, les différences, qu'il est, d'ailleurs et souvent, assez malaisé d'établir, résultent plutôt de la différence des fins poursuivies, ou à poursuivre, que des différents moyens employés ou à employer. Mais avant de chercher à caractériser ce qui constitue la moralité des actes, M. Spencer, estimant qu'on ne saurait avoir une compréhension complète de la conduite en considérant seulement la conduite des hommes, laquelle n'est qu'une simple partie de la conduite universelle, de la conduite telle qu'elle se manifeste chez tous les êtres vivants, consacre tout un chapitre à *l'évolution de la conduite.* Pour estimer la vie, qui est vraiment la fin de tous les actes, il faut en multiplier « la longueur par la largeur », — nous dirions la durée par l'intensité. — Or, à remonter l'échelle des êtres, on s'aperçoit que les actes concourent de mieux en mieux d'abord seulement à la conservation de l'individu, ensuite à la conservation de l'individu et de l'espèce tout ensemble, à l'augmentation de vie en longueur et en largeur et pour l'individu et pour ceux qui le continuent. Entre les individus de même espèce, il y a lutte pour l'existence, et leur conduite peut paraître encore incomplètement développée, les adaptations d'actes à fins restant toujours incomplètes, parce qu'elles ne peuvent être faites par un être vivant sans qu'un autre soit empêché de les faire. Un ensemble d'adaptations telles que chacun des individus pourrait les réaliser sans empêcher l'un quelconque de les réaliser également, ce serait la conduite parfaite. Si l'on admet comme l'expression de la vérité cette proposition « que la conduite dont traite la morale est une partie de la conduite en général et qu'il faut bien savoir ce que c'est que la conduite en général pour comprendre spécialement ce que c'est que cette partie »; si l'on admet également, comme l'expression de la vérité, cette autre proposition que, pour comprendre la con-

duite en général, « il faut comprendre l'évolution de la conduite », on doit reconnaître avec M. Spencer que la morale a « pour sujet propre la forme que revêt la conduite universelle dans les dernières étapes de son évolution ». Les dernières étapes, dans l'évolution de la conduite, sont alors celles que parcourt le type le plus élevé de l'être, lorsqu'il est forcé à vivre de plus en plus avec ses semblables. La moralité intervient d'autant plus dans la conduite, que les activités, devenant de moins en moins militantes et de plus en plus industrielles, sont telles qu'elles ne nécessitent plus d'oppositions mutuelles, mais consistent, au contraire, en aides réciproques et se développent par cela même.

Les qualifications de *bon* et de *mauvais*, qu'elles s'appliquent à des choses ou à des actions, se rapportent vraiment à l'utilité. La bonne maison est la maison qui procure convenablement l'abri, le confort, les commodités qu'on y cherche, qui protège et garantit efficacement; un saut est bon, abstraction faite d'une fin plus éloignée, lorsqu'il nous permet d'atteindre exactement le but que nous nous proposions en sautant. La signification des mots *bon* et *mauvais* n'est pas autre quand on s'en sert pour caractériser la conduite sous son aspect moral, elle emporte encore l'idée d'utilité et laisse encore entendre que les actes sont, ou non, adaptés aux fins comme ils doivent l'être. Cette affirmation, M. Spencer la motive longuement, puis il s'efforce de résoudre la question : si la vie vaut la peine de vivre. Sur l'optimisme et le pessimisme, deux doctrines qui mesurent le bien au plaisir même, sur l'idéal de la perfection, sur les définitions de la vertu données par Aristote et par Platon, sur la théorie de l'intuition divine, sur le devoir et le bonheur, des pages qu'il faut lire avec grande attention. Un chapitre des plus intéressants est celui qui porte pour titre : *Des manières de juger la conduite*; les divers systèmes de morale y sont analysés, discutés avec une habileté fort grande; les théories d'après lesquelles l'autorité de Dieu est le seul fondement du devoir; sa volonté révélée, le seul principe suprême du bien et du mal; celles d'après lesquelles il n'est des droits et des devoirs que dans l'État, qui définit, qui prescrit, qui réglemente, celles enfin de la morale utilitaire, sont l'objet d'une étude très approfondie; elle suscitera, nous n'en doutons pas, de nombreuses controverses, et les conclusions en paraîtront inacceptables à beaucoup, mais elle n'en laissera pas moins que d'être tenue par tous pour des plus originales. Suivant M. Spencer, les définitions du bien, de la vertu, données par l'école intuitionniste, ne sont que de pures tautologies; les affirmations de Hobbes sont toutes contradictoires, et les données empiriques de la morale utilitaire sont insuffisantes.

La conduite, il l'étudie ensuite sous quatre points de vue différents, *physique, biologique, psychologique, sociologique*, traitant successivement de la coordination et de la périodicité des mouvements, des rapports entre les sentiments et les fonctions, du plaisir qui accroît la vie, de l'opposition apparente que l'on constate du plaisir avec le bien, des plaisirs prochains que l'on recherche, de ceux auxquels il convient de renoncer, de l'idée d'obligation qui tendra de plus en plus à s'effacer à mesure que se perfectionnera la conduite, car « les plaisirs et les peines, qui ont leur origine dans le sentiment moral, deviendront, comme les plaisirs physiques, des causes d'agir ou de ne pas agir, si bien adaptées, dans leurs forces, aux besoins, que la conduite morale sera la conduite naturelle ». Les chapitres où il est parlé de l'égoïsme opposé à l'altruisme, de l'altruisme opposé à l'égoïsme, de la morale absolue et la morale relative, sont encore, de l'œuvre de l'illustre philosophe anglais, des morceaux qui appellent très vivement l'attention.

Les Bases scientifiques de la morale sont-elles vraiment et définitivement établies ? C'est là une question à laquelle il ne nous appartient pas de répondre directement; nous n'avons d'autre tâche que celle d'analyser le nouvel ouvrage de M. Spencer, mais si nous nous permettons de l'apprécier quelque peu en disant qu'il a une grande, très grande valeur, ce n'est certes pas M. Luyon, l'auteur du livre intitulé : *la Morale anglaise contemporaine*, le critique autorisé de la doctrine de l'utilité et de celle de l'évolution, qui s'inscrira en faux contre notre jugement. F. G.

De la droite manière de vivre, par B. de Spinosa, traduite en français et annotée par J.-G. Prat. 1 vol. petit in-18. Paris, Georges Decaux.

B. de Spinosa. *L'Éthique*. Première partie : *De Dieu;* traduite et annotée par J.-G. Prat. 1 vol in-8°. Paris, Hachette et Cie, 1880.

M. Prat s'est voué complètement à l'étude des œuvres de Spinosa ; après avoir écrit sa vie, après avoir donné une édition de ses *Méditations métaphysiques* et de son *Traité politique*, deux ouvrages qui n'avaient pas encore été traduits en notre langue, il nous donne aujourd'hui les deux livres dont nous venons de rapporter les titres.

De la droite manière de vivre est un charmant volume qui, sorti des presses de M. Quantin, enferme en quelques pages non un exposé succinct de la morale spéculative du philosophe panthéiste, mais plutôt de simples conseils de morale pratique. « Il nous a semblé, dit le traducteur, utile et curieux, tout ensemble, d'extraire des œuvres du plus grand des philosophes, d'un sublime et doux penseur, à peine connu, pour ainsi dire, dans notre France, ou connu, seulement, par de basses calomnies perfidement répandues sur ses écrits et sur sa mémoire, une sorte de petit traité de morale commune, à la portée de toutes les intelligences. »

On méconnaît généralement, cela est très vrai, la grandeur des conceptions morales de Spinosa. Parce qu'il professe le déterminisme le plus absolu, parce que dans sa doctrine il n'y a pas de place pour ce qu'on appelle les notions de libre arbitre, de mérite, de responsabilité, on a voulu croire et faire croire que la quatrième partie de son *Éthique* n'était pas une morale à proprement parler; exclure la liberté, a-t-on dit, a-t-on répété, c'est exclure toute moralité; deux assertions qui doivent être taxées de vaines : il est différents systèmes de morale; il est une morale pour les spiritualistes qui tiennent la notion du libre arbitre pour une vérité *a priori*, pour une vérité fournie par ce qu'ils nomment la conscience; il est une morale pour les criticistes qui font de la liberté un postulat de la raison; il est une morale déterministe; il est aussi une morale évolutioniste. Cette proposition : « Il faut vivre selon la nature, » et cette autre : « Fait le bien celui-là qui le sait » sont formules toutes déterministes, et Spinosa est un moraliste, comme le fut Socrate, comme le fut Zénon. « Cette espèce de cause qu'on appelle *finale*, dit le doux pen-

seur, — il mérite ce titre que lui a donné M. Prat, — n'est rien que l'appétit humain.... le bien et le mal ne marquent rien de positif dans les choses considérées *en elles-mêmes*, et ne sont que des façons de *penser*, ou des notions que nous formons par la comparaison des choses...» Il n'a pas nié pour cela qu'il puisse être pour nous, pris ensemble ou singulièrement, des choses bonnes ou utiles, des choses mauvaises ou nuisibles : savoir, aimer, ce sont là les deux termes de toute action morale; à régler sa conduite sur les conseils contenus dans ce petit livre intitulé *De la droite manière de vivre*, on serait, dans toute la force de l'expression, un homme de bien.

De parler de l'*Éthique*, dont M. Prat publie la première partie, il n'est pas nécessaire; cet ouvrage est, de tous ceux que nous a laissés Spinosa, celui que l'on a le plus souvent et de plus près étudié; parce qu'il explique tous les autres, il est le plus important, et on a pu affirmer en toute raison que qui adhérait aux huit définitions de la *cause de soi*, de la chose *finie en son genre*, de la *substance*, de l'*attribut*, du *mode*, de *Dieu*, de la chose *libre*, de l'*éternité*, devait adhérer nécessairement à toute la doctrine du philosophe.

L'édition est magnifique, et faite avec un grand luxe; le format du volume est heureusement choisi; l'impression est très nette, et les caractères employés illustrent bien le procédé de raisonnement adopté par Spinosa. C'est avec la plus grande réserve que le traducteur a annoté l'ouvrage qu'il nous offre; aucun commentaire, aucune appréciation; deux lignes ici ou là pour renvoyer le lecteur à tel ou tel autre traité. M. Prat est un érudit qui voudrait être oublié, heureux seulement s'il pouvait nous faire connaître mieux et aimer d'autant plus le maître qu'il vénère.

F. G.

L'Homme, sa nature, son âme, ses facultés et sa fin, d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin, par Mgr de La Bouillerie, archevêque de Perga, coadjuteur de Bordeaux. 1 vol. in-8°. Paris, Victor Palmé.

Il y a tantôt deux ans, le successeur de Pie IX a, par la lettre encyclique *Æterni Patris*, recommandé l'etude de l'œuvre philosophique de saint Thomas, non pas seulement aux élèves des petits et grands séminaires des pays catholiques, mais à tous les fidèles, à tous les membres de l'Église romaine. Réservant tout jugement sur les données mêmes de la philosophie enseignée par l'Ange de l'école, nous pourrions nous demander si sa méthode toute scolastique est bien digne d'être préconisée; nous pourrions, puisque l'esprit humain, depuis le XIIIe siècle, grâce aux Bacon, aux Descartes, — nous ne parlons ni des Hume, ni des Kant, — connaît des voies toutes différentes, nous pourrions, disons-nous, exprimer cette opinion que mieux eût valu, peut-être, emprunter aux écoles spiritualistes modernes, dont les conclusions sont, pour la plupart, et les plus importantes, acceptées par l'Église catholique, telle ou telle méthode moins surannée que n'est certainement celle du dialecticien très subtil du moyen âge; mais de résoudre la question, mais de formuler un avis, ce n'est pas notre tâche.

La doctrine de saint Thomas, il ne faut pas la chercher dans les commentaires sur les quatre livres des *Sentences* de Pierre Lombard, ni dans les notes qu'il a rédigées à côté du texte d'Aristote; c'est dans ses divers traités ou opuscules : *De ente et essentia, De unitate intellectus, De fato, De propositionibus modalibus, De quatuor oppositis, De æternitate mundi, De principiis naturæ, De natura materiæ, De principio individuationis, de intellectu et intelligibili;* c'est dans sa *Somme contre les gentils* et sa *Somme de théologie;* elle est là tout entière, mais comme divisée et comme fractionnée. Il est malaisé de suivre les raisonnements de saint Thomas dans chacun de ses écrits philosophiques, de démêler sa pensée vraie à travers les conclusions qu'il a présentées en celui-ci ou en celui-là; il est plus malaisé encore de composer pour soi-même une sorte de synthèse des leçons qu'il a entendu proposer, de comprendre d'ensemble les enseignements qu'il a voulu donner. Quand est-il et quand cesse-t-il d'être nominaliste ? Qu'a-t-il emprunté à la philosophie platonicienne? Qu'a-t-il pris à Aristote et qu'a-t-il donné qui lui soit propre à lui? Autant de questions auxquelles on ne saurait répondre sans s'être longtemps appliqué non seulement à l'étude de ses traités, rapprochés les uns des autres, mais encore à celle des *Commentaires* d'Albert le Grand, mais encore des versions et gloses des Arabes; le principe d'individuation, la théorie des idées, la thèse du déterminisme qui n'empêcherait pas le libre arbitre, autant de points de sa doctrine qu'on ne saurait élucider sans une grande patience, sans une grande sagacité. Il nous paraît bien que M. de La Bouillerie s'est tiré avec honneur des difficultés du travail qu'il a entrepris.

Son travail, il l'a consacré exclusivement à l'étude de l'anthropologie de saint Thomas; les données de cette science, il les résume au moyen de cette proposition exprimée par le concile de Vienne, alors qu'il se préoccupait de fixer le dogme touchant l'unité de l'âme humaine : « L'âme raisonnable et intellective est véritablement la forme du corps humain. » L'unité substantielle de l'homme, c'est là comme le principe fondamental de la doctrine professée par l'Ange de l'école, et M. de La Bouillerie, traitant de la nature de l'homme, s'efforce, aux différents chapitres de son livre, de nous montrer comment cette unité se révèle dans l'accomplissement de l'acte spécifique, c'est-à-dire de l'acte intellectuel; comment elle permet à l'homme de percevoir dans le monde des esprits et dans celui des corps l'objet réel placé hors de lui; comment enfin, brisée un moment par la mort, elle se renouvelle au jour de la résurrection de la chair.

Les diverses parties de l'ouvrage sont bien distribuées; les questions sont développées dans un ordre que saint Thomas n'eût, sans doute, pas été éloigné d'adopter : — l'homme est le lien entre les deux mondes, celui de l'esprit et celui de la matière; son unité est exprimée par le mot *moi;* — il faut distinguer la substance de l'accident, la forme substantielle de la forme accidentelle, la puissance objective en logique de la puissance subjective et réelle, la puissance active de la puissance passive; — il est deux principes des corps, la forme substantielle et la matière ; — il est trois espèces de corps vivants : la plante, l'animal, l'homme; il est aussi trois sortes d'âmes : végétative, sensitive, intellective ou rationnelle. Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui portent pour titres : *De la volonté, De la liberté, De la grâce.* Mais tous ont leur intérêt pour

qui veut s'intéresser à l'exposé de cette philosophie chrétienne. « J'ai essayé, dit M. de La Bouillerie dans son *Introduction*, de le présenter sous une forme et avec un langage qui le rendissent plus accessible aux personnes peu habituées à la terminologie scolastique. » Il a parfaitement réussi et son livre est d'une lecture très facile.

J. G.

SOCIOLOGIE

ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

La Ville sous l'ancien régime, par Albert Babeau. 1 vol. Didier.

Après avoir décrit les institutions des villages de France, M. Babeau aborde la vie administrative et publique des villes, surtout des villes de province, pendant les deux siècles qui ont précédé la Révolution de 1789. La diversité des institutions municipales est un des caractères de cette période. On peut dire que le XVIIe siècle c'est le moyen âge qui finit, et que le XVIIIe c'est l'ère contemporaine qui commence. Le régime des lois générales tend à se substituer au régime des chartes et des coutumes. De là tant de contrastes et de contradictions entre les coutumes anciennes et les coutumes nouvelles, les privilèges garantissant les vieilles libertés et combattus par le pouvoir central au profit de l'égalité devant la loi, la lutte de l'aristocratie qui cherche à défendre ses prérogatives et de la démocratie qui grandit et s'affirme.

Au milieu de la variété des dénominations et des coutumes, on discerne cependant quels principes généraux président aux institutions. Les villes ont des privilèges et des droits que n'ont point les villages. Leurs bourgeois groupés en corporations ont fréquemment la faculté de s'assembler et d'élire leurs magistrats municipaux. Même quand les bourgeois ont été privés de cette double faculté, les villes ont conservé des administrateurs dont les décisions doivent être prises en conseil et sont soumises au contrôle de la délibération. L'histoire nous a dit quel éclat la délibération, cet apanage des races européennes, a jeté sur la Grèce et sur Rome. En Germanie et en Gaule, l'éclat n'en est pas moins grand, car nous sommes les fils des Francs et des Gaulois et les disciples d'Athènes et de Rome. La France au moyen âge n'avait pas répudié ces antiques traditions. Au XIIe siècle, la délibération semble renaître avec la commune. Quand la commune disparaît, elle lui survit. Elle persiste dans les assemblées générales des habitants, et lorsque celles-ci sont supprimées, elle se perpétue dans les collèges d'échevins et les conseils des notables, et elle s'y conserve comme un feu sacré pendant le long intervalle qui sépare les États généraux de 1614 de ceux de 1789.

La monarchie, qui limita les anciens privilèges, créa partout des institutions communales. Elle ne rétablit point les communes du moyen âge; mais elle donna à toutes les villes des consulats, des échevinages et des mairies. L'initiative et l'activité locales s'émoussent et s'affaiblissent, mais les institutions communales se précisent, s'appliquent à un plus grand nombre de villes et sont attribuées aux villes qui n'en ont jamais eu. Souvent même on y voit surgir le progrès de mesures qui lui paraissent contraires. L'édit de 1692 établit la vénalité des charges, mais il établit partout des maires; il définit leurs attributions, il les augmente. D'autres édits, notamment ceux de 1764 et de 1765, rendent la législation plus précise et plus uniforme. L'indépendance des villes s'atténue, mais leur personnalité civile et municipale se forme et se fortifie. Cette transformation s'opère par l'effort combiné des influences locales et de l'autorité centrale. Elle s'accomplit par l'intermédiaire des intendants, souvent au profit de l'ordre et de l'égalité. Elle se constitue avec le concours des citoyens pour toutes les améliorations matérielles et morales. La municipalité urbaine du XVIIIe siècle a été le moule d'où est sortie la commune moderne telle que l'ont constituée les lois de 1789, de 1800 et de 1831. Malgré les différences qui distinguent nos villes contemporaines et les villes d'autrefois, toutes nos institutions y ont germé et s'y sont préparées.

On a trop méconnu les progrès qui s'accomplirent sous l'ancien régime. On le juge avec la passion politique et non avec le calme de l'histoire. On lui donne trop les couleurs de l'âge d'or ou les apparences des époques maudites. La vérité n'est pas dans les aspects exclusifs. Elle serait plutôt, en ce qui concerne les villes, dans ces alternatives d'ombre et de lumière, dans ces teintes grises et variables que le ciel nuageux de nos climats présente si souvent. Les peuples les plus heureux étant ceux qui n'ont pas d'histoire, les habitants de nos villes n'ont pas été à plaindre depuis la Fronde jusqu'à la Révolution. Aucun incident notable, aucun événement extraordinaire n'a altéré le cours régulier de leur existence. Ils ont eu leurs jours de tristesse et de misère, d'épidémie, de famine et de chômage. Mais, sauf les grandes crises, la vie des peuples ressemble à celle des hommes. A moins qu'elle ne soit frappée d'un mal originel ou d'une décadence irrémédiable, ce n'est pas la maladie qui en est la règle, c'est la santé. La santé se décrit mal, elle ne se sent pas comme la maladie; elle est l'état normal et il semble superflu d'en exposer les symptômes. De là tant d'histoires qui n'ont présenté que les crimes, les guerres, les pestes et les disettes et qui, ne parlant que des maux, ont fait croire que les maux seuls existaient. Ils ont existé sans doute, mais ils n'ont pas été incessants, et, sous l'ancien régime, les villes ont joui de longs intervalles de santé, de force et de fécondité.

C'est cet équilibre du bien et du mal, de la décadence et de la renaissance, qui M. Babeau décrit d'une main sûre et diserte. Il nous fait pénétrer dans l'existence quotidienne et normale des villes sous l'autorité royale. Il nous les montre souffrant de l'excès de la tutelle, mais participant aux progrès

qui n'ont cessé de se produire depuis le XIIe siècle dans les mœurs et les institutions. Les villes, dit-il, ont montré des dévouements persistants, des efforts désintéressés vers le bien et vers le mieux. Malgré les atteintes que subirent leurs privilèges, elles restèrent l'asile et la citadelle du tiers état, de cette vieille bourgeoisie française qui conserva longtemps derrière ses murailles et sous la garantie de ses chartes les traditions et les instincts de la liberté. Cette liberté fut intermittente et irrégulière; mais les progrès de la centralisation ne purent entièrement prévaloir contre elle.

Le premier livre de l'ouvrage étudie les droits de la bourgeoisie, les corps et corporations, les assemblées générales, les élections municipales et l'intervention de l'État. Le second livre étudie la municipalité, l'hôtel de ville, le corps de ville, les prérogatives des maires, les conseils de ville, les officiers de ville, les autorités supérieures. Le troisième livre est consacré aux finances, comptes et revenus, dépenses, impôts de l'État. Dans le quatrième apparaissent la garde, les fortifications, la milice bourgeoise, les arquebusiers, les garnisons. Le cinquième livre comprend les juridictions, le droit de justice, la police, les règlements du commerce et de l'industrie. Dans le sixième livre, la transformation des villes, l'eau et le feu sont étudiés, ainsi que les pêches. L'assistance, la misère, les maladies remplissent le septième livre. Puis viennent dans les trois livres suivants le culte, le clergé séculier, les communautés religieuses, les processions, l'instruction, les écoles primaires, l'instruction secondaire, les sociétés savantes. Des pièces justificatives terminent cet ouvrage instructif, intéressant, et qui détruira plus d'un préjugé. M. C.

Histoire du luxe, par BAUDRILLART. T. III. Hachette.

Ce tome troisième est consacré au moyen âge et à la Renaissance. L'ouvrage complet formera quatre volumes. Le quatrième s'occupera du luxe dans les temps modernes. Le premier avait été consacré au luxe oriental et grec, le second au luxe romain. Ce troisième volume s'occupe d'abord du moyen âge jusqu'au XIe siècle et fait le tableau merveilleux du luxe barbare et du luxe arabe.

« Une Renaissance au moyen âge », tel est le titre piquant du second chapitre. Vient ensuite le luxe depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIe et au XVe siècle dans les rapports avec l'état social et politique. Florence, Venise, Rome apparaissent à leur heure. Les différentes sortes de luxe au moyen âge et au XVIe siècle sont ensuite montrées en détail : somptuosités de la table, fêtes publiques, arts somptuaires, luxe de la mort, vanités, tout est raconté avec une abondance inépuisable de documents bien ordonnés.

La censure du luxe fait la contre-partie, au moyen âge et au XVIe siècle, du développement décoratif et voluptueux de l'existence; la lutte éternelle des partisans de l'abstinence recommence et se présente avec le caractère particulier de cette époque curieuse et si mal connue. Ainsi se poursuit dans ce troisième tome la copieuse histoire du luxe depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Cette fois l'auteur a joint à son livre une table alphabétique qui permet de ne pas s'égarer à travers ces détails minutieux et caractéristiques.

M. C.

Les Brevets d'invention, par MICHEL CHEVALIER, 1 vol. Guillaumin.

Dans cette brochure, l'auteur étudie le travail et la situation des inventeurs sous l'ancien régime. Il établit qu'à cette époque le travail n'a joui ni de la liberté ni de l'égalité et que l'idée qu'on se faisait du droit de propriété des inventeurs était erronée à cause de l'incertitude constatée et encore aujourd'hui persistante de la paternité des inventions industrielles. Il constate que le brevet d'invention est français et que son caractère propre est de nuire à la liberté du travail. L'accroissement rapide du nombre des brevets, les inconvénients qui en résultent et la proportion dérisoirement restreinte des inventions utiles consignées dans les brevets sont signalés dans cet ouvrage intéressant et libéralement inspiré.

Voici quelques abus indiqués par l'auteur : 1° les brevets qui enrichissent les brevetés sont en très faible proportion; il y a donc un motif secret pour qu'un prétendu inventeur se munisse d'un brevet qui lui sera peu avantageux; 2° les brevets sans base ont entraîné une industrie déloyale et les brevets nuls, connus comme tels par des exploitants, donnent lieu à une exploitation aussi malhonnête qu'audacieuse, etc., etc.

L'ouvrage se termine par l'étude des objections présentées contre l'abolition des brevets. La conclusion est que les brevets agissent presque toujours de la même manière que la révocation de l'édit de Nantes. M. C.

Introduction à l'histoire du nihilisme russe, par ERNEST LAVIGNE. 1 vol. Charpentier.

Cet ouvrage est bien un essai de philosophie et d'histoire; mais il est aussi un recueil important de documents qui racontent en détail le duel du nihilisme et de l'ancienne société. Le nihilisme est une maladie contagieuse dont certaines classes de la nation russe souffrent aujourd'hui, comme au moyen âge certaines classes souffraient d'atteintes hystériques, de démonomanie ou d'épilepsie. Il y a un nihilisme allemand, il y a un nihilisme français. L'esprit de négation a existé de tout temps. Pyrrhon était nihiliste. Ce sont les formes du nihilisme qui ont varié.

M. Lavigne nous introduit à cette histoire de l'épidémie russe en étudiant le nihilisme sous son triple aspect scientifique, doctrinaire et militant. Il nous présente ensuite la situation du parti nihiliste et ses relations avec les socialistes internationaux. Il parcourt et analyse les Mémoires de la propagandiste Vera Zassoulich, raconte les procès de Karakosoff, des 193 et de Mlle Bardine. Il nous montre les paysans devant les tribunaux et nous donne une fine silhouette des prêtres, des paysans et des étudiants dans leurs rapports avec le nihilisme. Ces documents, très authentiques, sont intéressants; ils donnent une idée dramatique, vivante et exacte de la maladie sociale que l'auteur a commencé par définir et expliquer au début de son livre.

Les nihilistes ont maintenant un programme. M. Dragomanoff, professeur réfugié à Genève, l'a formulé Mais que signifie un programme? En 1789, savait-on bien exactement quels articles formeraient le programme révolutionnaire? Sur les grands principes seuls on était d'accord. La situation du nihilisme

offre avec la Révolution à son début plus d'une analogie. On s'entendra plus tard sur les termes du programme. Pour le moment, on veut substituer le régime civil au régime militaire, neutraliser la domination bourgeoise qui serait un autre genre de despotisme, et créer une vaste démocratie avec des institutions appropriées à la race, au milieu, au climat, au passé historique et aux aspirations actuelles. Il faut remarquer que les Russes n'ont aucun moyen légal d'exprimer leurs vœux ou leurs opinions. Quand ils les expriment, c'est à leurs risques et périls, et il est rare qu'ils le fassent en demeurant indemnes. Aussi jusqu'à présent ont-ils eu recours à des moyens extra-légaux que tout condamne, mais que rien ne peut empêcher.

Si Watt avait tenu sa machine hermétiquement fermée, elle eût éclaté. Souhaitons donc que la série des crimes nihilistes soit enfin close par l'évolution naturelle, logique et loyale de la société russe. Souhaitons qu'un pouvoir fort soit aussi un pouvoir intelligent qui sache aller au-devant du mouvement pour le prévenir, l'utiliser, en tirer au profit de la Russie les meilleurs avantages. Souhaitons cela, comme le dit M. Lavigne, pour le bonheur du peuple russe, auquel nous sommes unis par tant de liens, et auquel notre histoire devrait servir d'enseignement. M. Lavigne a dramatisé son sujet dans un roman publié chez Ollendorff et intitulé : *le Roman d'un nihiliste.* M. C.

Les Lettres d'Éverard, suivies de : *les Pamphlets d'Église, la Politique ultramontaine, le Septennat* (étude inédite), par P. Lanfrey. Paris, G. Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 de 332 p.

P. Lanfrey fut un des hommes de cette génération qui, née sous la royauté parlementaire et aspirant à des libertés plus complètes, vit tout d'un coup se fermer pour elle la sphère de l'action et même la sphère de la pensée, par le régime de Décembre. Écrasés sous la force brutale, ils ont été réduits au silence par un despotisme ombrageux, ou si, comme Lanfrey, ils ont osé écrire, à peine ont-ils reçu de ceux qui pensaient comme eux, qui souffraient comme eux de la compression, quelque timide marque de sympathie. Les âmes les mieux trempées et les plus fermes faiblissent dans cet isolement mélancolique; c'est ce que Lanfrey a essayé de peindre en écrivant ces *Lettres d'Éverard* où, à l'exemple de Sainte-Beuve dans son *Joseph Delorme,* il a noté, sous le masque d'une personnalité fictive, ses propres impressions. Les *Lettres d'Éverard,* œuvre d'une haute portée philosophique, mais pleine de désenchantement, sont empreintes de la tristesse qu'éprouve un homme imbu d'idées généreuses, de convictions ardentes, et qui s'entend répondre par ceux qu'il croyait ses amis : « Il n'y a plus de convictions, il n'y a plus de partis, il n'y a plus d'opinion publique. » Telle était en effet l'atmosphère créée par le coup d'État. Lanfrey sut s'y dérober par l'étude et le travail; s'il écrivit les *Lettres d'Éverard* dans une heure de lassitude (1860), il sut prouver la même année, par son *Histoire politique des papes,* une de ses œuvres les plus viriles, qu'il était lui-même inaccessible à ce découragement dont il a si finement retracé toutes les phases.

Les divers morceaux dont on a accompagné la réimpression de ces *Lettres, les Pamphlets d'Église,* critique des procédés oratoires de M. L. Veuillot et de quelques prélats, *la Politique ultramontaine,* et *le Septennat,* n'ont plus maintenant qu'un intérêt rétrospectif; mais tout ce qui est tombé de la plume d'un penseur tel que Lanfrey mérite d'être recueilli avec un soin pieux. A. B.

Le Darwinisme social, par Émile Gautier. Paris, Derveaux, 1880. In-8°.

Ce volume est le résumé de conférences faites dans un cercle d'études sociales du Ve arrondissement. L'auteur a entrepris de démontrer que l'ensemble des hypothèses connues sous le nom de loi de Darwin ou darwinisme, excellent pour expliquer la marche du progrès humain dans les premiers âges du monde, alors que l'homme était entièrement soumis aux fatalités naturelles, ne s'applique plus à l'humanité actuelle. Suivant lui, les lois de la lutte pour la vie, de l'altération continue des types primitifs, de la transmission héréditaire des qualités acquises et de la sélection naturelle ont perdu une grande partie de leur force. Le développement de l'intelligence et de l'activité humaines constitue un facteur nouveau, dont Darwin ni Hæckel n'ont tenu compte; au lieu de subir passivement les fatalités de la nature, l'homme réagit contre elles et les domine. La première partie de la thèse est fort bonne; les lois de la lutte pour la vie ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient du temps de l'homme préhistorique. Mais où M. Émile Gautier se trompe, c'est lorsqu'il affirme que ni Darwin ni Hæckel n'ont tenu compte du nouveau facteur introduit dans le problème par l'intelligence humaine et par sa force de réaction contre les lois naturelles. Ils l'admettent au contraire fort bien, et cela ne change absolument rien à la loi; au lieu d'être proportionnelles à sa force musculaire, les chances que possède l'homme de sortir vainqueur dans la lutte pour la vie sont proportionnelles à son activité, à son intelligence, à ses aptitudes. La répartition inégale de l'énergie et du talent sera une cause éternelle de répartition inégale de la richesse. La démonstration à faire par M. Émile Gautier est donc celle de ce théorème : Deux hommes inégalement laborieux, inégalement intelligents, inégalement économes, doivent arriver au même résultat dans une société bien organisée. Mais cette démonstration, il ne la fait pas; on ne la fera jamais. A. B.

Napoléon Ier, ses institutions civiles et administratives, par Amédée-Edmond Blanc. 1 vol. in-8°. Paris, E. Plon et Cie. 1880.

Les ouvrages qui ont été publiés sur Napoléon Ier, dans ses quinze dernières années, sont, pour M. Edmond Blanc, une preuve manifeste de l'influence fâcheuse qu'exercent les passions politiques; la plupart des écrivains qui, ces temps derniers, ont porté un jugement et sur le caractère de l'empereur et sur les institutions qu'il a fondées, semblent à notre auteur, s'être donné la tâche de rééditer les pamphlets les plus décriés de l'émigration ou de la réaction de 1815; détestable entre tous lui paraît certain livre qu'*on* a voulu présenter comme une œuvre de critique scientifique, M. Lanfrey ayant traité Napoléon Ier de « charlatan effréné », de « génie halluciné dont les conceptions aboutissent à la petitesse et au borné». Que M. Edmond Blanc réprouve et condamne des

écrits peu faits pour exciter en nous le désir de voir rétablir le régime impérial, c'est un droit que nous ne lui contestons pas, mais est-il bienvenu à affirmer — ce qui serait à démontrer — que les auteurs des nombreux ouvrages par lui blâmés ont montré un parti pris de dénigrement, lui qui laisse voir — sans le dissimuler d'ailleurs — un parti pris d'admiration? Ces auteurs seraient allés chercher des appréciations dans les libelles de la Restauration; soit, supposons justifiée l'accusation lancée contre eux, encore ont-ils motivé leurs jugements empruntés ou non, encore les ont-ils fait précéder de considérations plus ou moins développées; si ces considérations sont discutables, il importait de les discuter, et M. Edmond Blanc ne tente aucune critique.

Certains, qui ont approché Napoléon I[er], ont fait de lui un portrait qui permettrait assez peu de l'aimer; des hommes d'État se sont appliqués à montrer que l'Empire n'était que la réalisation du *Contrat social*, à montrer encore que la pire des démocraties est la démocratie césarienne; des économistes, des moralistes, se sont efforcés d'établir que les institutions administratives de l'Empire avaient faussé le génie de la France, que leur premier effet devait être et a été, en empêchant toute initiative individuelle, d'affaiblir la vitalité de la nation; d'établir encore qu'en substituant à l'égalité dans la liberté l'égalité dans la servitude elles n'avaient même pas sauvegardé ce principe d'égalité, une nouvelle noblesse ayant été créée; des jurisconsultes, comparant le code civil du Consulat avec le projet de code civil élaboré par la Convention, ont voulu prouver combien l'œuvre consulaire tant vantée était inférieure à celle des conventionnels; combien dénués de toute conception philosophique étaient les titres du mariage, des successions. Leurs travaux, si empreints de partialité qu'ils puissent paraître à M. Edmond Blanc, eussent dû être examinés; aux arguments qu'ils ont cru devoir proposer, il eût fallu opposer d'autres arguments. M. Edmond Blanc n'a pas eu ce soin; il s'est contenté de faire un exposé, d'écrire une apologie des institutions civiles et administratives de Napoléon I[er]; son ouvrage ne peut donc servir à convaincre ceux qui nient ou seulement doutent que l'Empire puisse être un gouvernement capable de rendre la France plus grande et plus prospère; il peut mener à croire à l'excellence du régime impérial ceux-là qui sont disposés par leur éducation, qui sont sollicités par leurs intérêts, à souhaiter une restauration de l'Empire; mais il ne peut que cela et n'a, par suite, qu'une portée assez restreinte.

Ce n'est pas à dire qu'il soit sans mérite, au contraire. M. Edmond Blanc est un écrivain très suffisamment habile, qui, connaissant parfaitement ce dont il parle, expose avec une grande clarté quelle fut l'organisation administrative, financière et judiciaire du gouvernement impérial. Il ne dit que ce qu'il veut dire, mais ce qu'il dit il le dit fort bien; il approuve, il admire; il proclame la haute valeur des Codes, il affirme la grande utilité du Concordat, et les différents chapitres de son livre, il sait les terminer par quelques phrases très propres à frapper l'imagination des lecteurs déjà nourris dans l'admiration des actes du premier des Bonapartes. F. G.

SCIENCES MILITAIRES

L'Année militaire, *Revue des faits relatifs aux armées françaises et étrangères,* publiée sous la direction de M. Amédée Le Faure, député de la Creuse. 3[e] année, 1879. 1 vol. in-12 de 490 pages. Paris, Berger-Levrault, 1880. — Prix : 4 fr.

La *Réunion des officiers* de Paris a eu la première l'idée de faire pour l'armée ce que l'on a réalisé avec tant de succès pour tant d'autres sujets : un mémorial annuel des principaux faits de l'année. Mais cette tentative, quoique bien accueillie dans le principe, n'a pu être continuée pour des raisons tout étrangères au sujet et d'ordre purement administratif. L'idée de la Réunion a été reprise par M. Amédée Le Faure, et semble avoir pris corps dans le troisième volume qui paraît aujourd'hui. Ce problème, si simple en apparence, de publier un annuaire des faits militaires intéressants, est très compliqué au contraire une fois qu'on veut passer à l'exécution. La preuve en est dans les deux premières années déjà parues et dont le plan diffère totalement de celle que nous avons sous les yeux. L'auteur, au milieu des nombreux documents qui sollicitent son attention, se trouve avoir à faire un travail d'élimination des plus délicats. Il doit considérer que l'ouvrage sera lu quelques mois après l'année écoulée; il a par conséquent à refléter fidèlement les discussions, les faits principaux; d'autre part, il doit penser que son travail est destiné à faire partie d'une collection et à être compulsé longtemps après sa publication; il faut donc qu'il soit très complet, et qu'il ne néglige aucun détail. De ces conditions si variées résulte la difficulté du plan à donner à un pareil mémorial.

Dans sa troisième *Année*, l'auteur semble être sorti de la période de tâtonnement; mais le livre se ressent encore quelque peu de ses hésitations; n'importe, le plan actuel paraît bien conçu; aucune question n'est oubliée; nous dirons même qu'il pèche plutôt par excès de détails et que certains d'entre eux eussent pu être supprimés sans inconvénient. L'ouvrage comprend trois grandes divisions. La première de beaucoup la plus développée a trait aux mesures d'organisation militaire prises en France et à l'étranger. Pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos d'ordonnances et de règlements, l'auteur les a rangés par armes ou services; ces derniers ne comportent pas moins de 19 chapitres que nous nous dispenserons d'énumérer. — La deuxième partie ou partie historique donne le récit sommaire des *Expéditions et Guerres* de l'année. Nous y remarquons l'expédition dans l'Aurès, — la

guerre d'Afghanistan, — la guerre des Zoulous, — la guerre du Chili, et enfin l'expédition des Russes dans le Turkestan.

La troisième enfin comprend : les nominations dans la Légion d'honneur; — la nécrologie; — un chapitre intitulé *Renseignements divers* dans lesquels il y a un peu de tout, sans pourtant que cela touche particulièrement à l'année 1879; — une revue bibliographique militaire, — enfin des éphémérides.

On voit que cet ouvrage contient une foule de notions souvent très intéressantes. Il y a cependant à élaguer encore, peut-être aussi à ajouter. Malgré ces critiques de détail, l'année militaire est une très bonne publication, notablement en progrès et qui ne pourra que s'améliorer sous l'habile direction de M. Le Faure.

Manuel des Connaissances militaires pratiques, destiné à MM. les officiers et sous-officiers de l'armée active, de la réserve et de l'armée territoriale. 10e édition entièrement refondue, augmentée et mise à jour. 1 vol. in-12 de 576 pages. Paris, J. Dumaine, 1880.

Cet ouvrage est depuis longtemps apprécié dans l'armée. Il donne, sous une forme très concise et cependant complète, un aperçu des notions multiples que doit actuellement posséder un officier. La science de la guerre touche en effet à toutes les branches des connaissances humaines, et ces connaissances sont essentiellement perfectibles; aussi à chaque édition ce volume a-t-il pris de l'extension et la dixième, qui paraît aujourd'hui, est un livre très compact et bourré de faits. Depuis la guerre franco-allemande, le niveau de l'instruction s'est élevé d'une façon très notable, les méthodes sont devenues plus précises, les recherches et les travaux se portent davantage vers les applications positives. Aussi le texte des éditions précédentes a dû cette fois être sensiblement remanié; il fallait cependant conserver à celle de 1880 le caractère portatif d'un manuel, et ne pas trop en exagérer le volume. L'éditeur a tourné la difficulté de la manière suivante, qui concilie les deux termes de la question, de façon à satisfaire le lecteur : la substance des matières traitées ayant été presque doublée, le texte du *Manuel* a été condensé de manière à ne pas dépasser le volume primitif. L'emploi de petits caractères pour les citations, les exemples et les développements complémentaires permet d'approfondir plus ou moins l'étude d'une question. Une table synoptique et une table alphabétique facilitent les recherches, enfin un classement méthodique des sujets traités, en titres, chapitres, paragraphes, etc., permet d'adapter l'usage du *Manuel* aux divers programmes d'instruction militaire.

Nous venons d'exposer le plan de l'ouvrage et la façon ingénieuse avec laquelle on avait paré aux difficultés de la trop grande abondances des matières; il ne nous reste plus qu'à passer rapidement en revue les sujets traités, et qui sont classés sous 7 titres: 1° topographie et lecture des cartes; — 2° fortification passagère et permanente; — 3° renseignements; droit des gens; reconnaissance et emploi du terrain; petites opérations; — 4° hygiène de l'homme et du cheval; — 5° tir du fusil et du canon; — 6° les troupes des trois armes, en marche, en station, dans le combat; — 7° recrutement, service militaire, administration des petites unités.

On voit que le *Manuel* embrasse un champ très considérable. Nous ajouterons que les notions que l'on y trouve sont loin d'être sommaires, comme c'est le cas dans bien des ouvrages de ce genre. Chacun des sujets étudiés l'est très amplement. Ce n'est donc pas un simple guide, ou un mémorandum, c'est un traité complet, quoique succinct, de tout ce qui constitue le bagage d'un officier et l'acquisition de ce manuel dispensera de recourir à des ouvrages spéciaux toujours assez chers et quelquefois difficiles à se procurer. Ajoutons à cela qu'à l'époque où nous vivons, quand nul ne doit se désintéresser des choses relatives à l'armée, ce livre trouvera sa place dans la bibliothèque de travail de bien des personnes étrangères à la profession des armes. La compétence des officiers qui y ont collaboré est un sûr garant de l'exactitude des notions qu'il renferme.

L'État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1880, par S. Rau, capitaine d'état-major. Nouvelle édition, entièrement refondue. 1 vol. in-12 de 472 pages. Paris, Berger-Levrault, 1880.

Aujourd'hui que tout Français doit le service militaire, que toutes les classes de la société, que toutes les professions sont représentées dans les cadres des officiers de la réserve et de l'armée territoriale, il devient indispensable de posséder des renseignements sur l'organisation militaire des puissances que nous pouvons être appelés à rencontrer sur les champs de bataille. L'ouvrage de M. le capitaine Rau répond entièrement à ce but. Attaché pendant plusieurs années à l'état major général du ministre, cet officier a eu à sa disposition une mine précieuse de documents sur les armées étrangères et cette situation lui a permis de faire, sur ce sujet, les études les plus approfondies. Une première édition de son travail a paru en 1877 et le succès a couronné ses efforts. Aujourd'hui son œuvre paraît remaniée, refondue et mise à jour jusqu'au printemps de 1880.

Ce qui caractérise le livre du capitaine Rau, c'est la lucidité et la méthode, et nous ajouterons la véracité, nous qui connaissons personnellement le talent consciencieux de cet officier. Avec lui, pas de ces digressions oiseuses qui se trouvent malheureusement dans beaucoup d'ouvrages de ce genre; au contraire, des chiffres, des renseignements nets et concis, qui permettent de s'éclairer immédiatement sur le point controversé, et donnent, malgré leur brièveté voulue, un tableau des plus complets de l'organisation des armées étrangères. Les puissances dont l'auteur s'est occupé sont l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie et la Russie. Ce que l'on est convenu d'appeler les États secondaires, c'est-à-dire la Belgique, la Hollande, la Suisse et l'Espagne, sont traités beaucoup plus sommairement, mais suffisamment encore pour en avoir une idée.

Pour ne négliger aucun détail, et par un esprit de méthode que nous ne saurions trop louer, chacune des grandes puissances est étudiée d'après un canevas uniforme, comprenant l'examen des principaux éléments de l'état militaire d'une nation.

Voici les divisions adoptées par l'auteur : 1° organisation générale; — 2° recrutement; — 3° remonte; — 4° cadres et états-majors; — 5° formations organiques des troupes; — 6° division militaire du pays; — 7° formation de l'armée en cas de mobilisation; —

8° équipages; — 9° armement; — 10° uniformes. On voit que l'auteur a pensé à tout. Aussi l'actualité de cet ouvrage et les renseignements si exacts qu'il donne en font un document précieux pour tous ceux qui veulent se rendre compte de ce qui se passe au delà de nos frontières. M.

La Guerre de montagnes, par le baron DE KUHN, feld-zeugmestre de l'armée autrichienne. Traduit sur la 2ᵉ édition par le capitaine WEIL. 1 vol. in-12 de 338 pages. Paris, J. Dumaine, 1880. — Prix: 5 fr.

Cet ouvrage, dû à la plume d'un officier étranger très distingué, est un des classiques du genre. Écrit en 1870, il vient d'être remanié par son auteur, et M. le capitaine Veil, un de nos écrivains militaires les plus féconds, en a traduit la deuxième édition avec sa clarté habituelle. La guerre de montagnes occupe une place à part dans notre science militaire. Sur les théâtres habituels d'opérations, le terrain a déjà une influence très considérable; dans les montagnes, il est tout. Certaines positions défendues par une compagnie, par un bataillon, peuvent arrêter des armées entières qui voudraient s'obstiner à les attaquer de front. La défense de Schipka dans les Balkans en est un des exemples les plus caractéristiques. Il faut donc à cette guerre une tactique spéciale et ce sont ses principes que nous développe le baron de Kuhn dans son savant exposé.

Mais, en fait d'art militaire, rien ne vaut sans exemples. Aussi, pour appuyer ses déductions et pour rompre un peu la monotonie inhérente à tout sujet didactique, l'auteur a puisé dans l'histoire militaire les campagnes les plus célèbres qui ont eu les montagnes pour théâtre. C'est ainsi qu'en outre des faits de guerre insérés dans le cours de son sujet et se rapportant à tel ou tel principe posé, il nous donne comme conclusion le récit abrégé des opérations suivantes : campagne de Rohan dans la Valteline en 1638; — défense des Pyrénées orientales par le général Ricardos en 1793; — défense du Tyrol en 1805; — épisodes de la campagne de 1866 contre Garibaldi.

Cette partie historique complète très heureusement cet ouvrage; il existait une lacune dans notre art militaire et le livre du baron de Kuhn est venu la combler à propos. M.

Les Torpilles, par le major A. DE SARREPONT.

Les principes ayant pour but la destruction du matériel de l'ennemi en temps de guerre ont une antiquité qui remonte à l'origine même des luttes des peuples entre eux : les engins qui ont été utilisés avant l'invention de la poudre de guerre n'ont aujourd'hui qu'un intérêt historique; il faut ajouter qu'on les connaît peu, et si, au point de vue scientifique, quelques auteurs ont cherché à en donner une description claire, celle-ci a toujours laissé beaucoup à désirer.

Il est trop facile, lorsqu'on remonte les siècles, d'arriver à l'époque fabuleuse, car ce n'est guère que du temps des guerres romaines, et parce que celles-ci ont surtout eu pour théâtre principal la partie de l'Europe que nous habitons maintenant, qu'on a pu rassembler des données exactes.

La transformation de toutes choses a été absolue au moment de l'invention de la poudre à canon ou du moins de sa vulgarisation, et cela est si vrai que la date en est restée comme celle d'un changement radical dans la marche de la civilisation.

Sans s'étendre outre mesure sur tous les essais primitifs, l'auteur passe rapidement en revue les efforts tentés et leurs résultats, jusqu'au moment moderne où les progrès de la science ont permis, sinon de donner le dernier mot, du moins de prouver que dans la pratique un progrès considérable avait été obtenu et que l'on avait acquis la propriété d'une nouvelle arme de guerre extraordinairement puissante.

La science des torpilles étant essentiellement moderne, les règles n'en ont pu encore être posées d'une manière certaine; chaque jour les essais continuent, et la formule ne sera sans doute pas de longtemps définitive; c'est ce qui explique qu'aucun traité n'eût encore vu le jour avant celui dont nous avons à parler en ce moment.

Les progrès, dans ces sortes de choses, sont dus à la fois aux travaux théoriques et à l'expérience; les premiers ont un cours constant, en tout pays, alors qu'il existe des esprits travailleurs et chercheurs; la seconde est obtenue par l'examen de l'emploi à la guerre des systèmes déjà adoptés, ou bien aux exercices faits pendant la paix.

On conçoit que ces derniers doivent être forcément bornés, alors que les dégâts réels causés par les essais coûtent terriblement cher, et qu'on ne peut autrement s'en rendre compte d'une façon sérieuse.

Heureusement pour la science, notez bien que je ne parle pas ici pour l'humanité, ces dernières années ont procuré aux inventeurs ou aux perfectionneurs une série d'occasions unique pour expérimenter au détriment de la richesse publique générale : l'auteur a suivi, dans son livre, tous les événements militaires qui ont pu lui donner des renseignements intéressants, il les a notés avec un soin et une conscience qui rendront les plus grands services aux hommes spéciaux.

Après avoir suivi les opérations torpédiques de la guerre de la Sécession en Amérique, lesquelles ont été spécialement fécondes en essais de toute nature, il nous fait passer en revue les luttes européennes de 1864, celles de 1870 et enfin la guerre récente entre la Turquie et la Russie.

On suit pas à pas, dans le livre, les progrès obtenus par les hommes de l'art, cherchant toujours le perfectionnement, mais nous sommes encore obligés de constater qu'on n'a pas obtenu l'engin modèle, lequel doit donner les résultats au double point de vue de l'attaque et de la défense.

Telle qu'elle est actuellement, l'énumération des projectiles-torpilles en usage chez les principales puissances maritimes, tant au point de vue de la mer qu'à celui des côtes marines et maritimes, l'intérêt est déjà grand, le volume qui leur est consacré est gros, les descriptions accompagnées de croquis dans le texte aident à sa compréhension, et le livre est propre à instruire d'une manière déjà bien complète ceux qui voudront bien le lire attentivement. E. D'AU.

Actualités militaires, par UN FANTASSIN. — Paris, A. Ghio, 1880.

Ne faisons pas grâce aux lecteurs des sous-titres; ils ont bien leur originalité : « l'état-major, — l'avancement, — la protection dans l'armée ou l'influence des influences »; et après l'anonymat de l'auteur cette

mention curieuse : « dédiés aux seuls gens intelligents dans l'armée et hors de l'armée. » Ouf! respirons un peu. Ce livre est tout simplement un comble.

Quand on cherche dans un titre à effet, ou dans une signature qui a la prétention d'éveiller l'attention du public, l'occasion de faire un scandale, il faut au moins justifier tout cela par la production d'une œuvre ayant une valeur incontestable comme critique d'abord, comme savoir ensuite.

Nous avons lu cette brochure tout entière, c'était notre devoir, et nous avons le regret de penser ou que son auteur n'est pas un militaire ou qu'il a fait preuve non seulement d'une grande ignorance, mais de bien peu de suite et de conséquence dans ses idées.

E. D'AU.

La Justice militaire, par UN OFFICIER SUPÉRIEUR en retraite. Paris, *le Spectateur militaire*, 1880.

Nous avons de tout temps recueilli les plaintes les plus amères sur la justice militaire; jusqu'à ce jour, il n'y avait guère que les gens en dehors de l'armée qui eussent le courage d'en parler, et on leur pouvait répondre qu'ils ne le faisaient pas en parfaite connaissance de cause.

Ce reproche ne peut être fait à l'auteur de la brochure que nous présentons au lecteur; non seulement c'est un militaire qui prend la parole, mais encore c'est un homme spécial, ayant passé la plus grande partie de sa carrière dans un emploi où il a pu apprendre par expérience ce qu'est exactement la justice militaire, et comment elle est rendue.

Mettant de côté l'intention honorable des officiers appelés à l'application des lois, rendant pleinement hommage à leur conscience, à leur humanité et à leur patriotisme, il se contente d'établir qu'il manque absolument à la plupart d'entre eux la compétence technique.

Au moment où l'on s'occupe tant de réorganisation dans notre armée, où, dans le civil même, on attaque la magistrature à laquelle on semble reprocher, non plus la compétence, mais la complaisance envers un pouvoir tombé ou l'opinion publique dominante d'une époque passée, il serait peut-être bon de lire avec attention la critique de l'écrivain qui nous occupe et d'examiner si la question ne mérite pas, elle aussi, la sollicitude de nos législateurs.

La première partie de la brochure traite de l'organisation de la justice militaire, du personnel y attaché, des bureaux, du commissaire du gouvernement, des rapporteurs, des substituts, des juges, du président et des différents conseils.

La seconde a particulièrement rapport au côté administratif : greffiers, huissiers et appariteurs, publicité des séances, et enfin la défense.

Un appendice complète l'étude en parlant de la justice en campagne.

A.

BELLES-LETTRES

PHILOLOGIE

Études critiques sur l'histoire de la littérature française, par FERDINAND BRUNETIÈRE. 1 vol. in-12. Paris, Hachette et C[ie], 1880.

« Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. » A accepter cette définition, — elle est de Voltaire et nous estimons qu'on ne saurait en donner une meilleure, — on ne pourra, après avoir lu l'ouvrage que nous annonçons, contester l'autorité ni le mérite de M. Brunetière.

De science, il en a autant que nous avons pris l'habitude d'en exiger de qui prétend juger les œuvres littéraires des différentes époques, des différents pays, c'est-à-dire plus, beaucoup plus, que ne devait souhaiter en trouver, chez les critiques du XVIII[e] siècle, l'auteur des *Commentaires sur Corneille;* de goût, il en fait preuve de manière à satisfaire ceux-là qui, passant, à juste titre, pour délicats, ne doutent pas qu'il y a un bon et un mauvais goût et que des goûts l'on peut disputer; pour l'indépendance d'esprit, pour la bienveillance, il ne le cède à personne, et parce que, enfin, son livre est écrit de main d'artiste, toute raison sera bien de le tenir pour un juge des plus excellents.

Les études qu'il vient de réunir en volume ont, toutes, paru dans la *Revue des Deux Mondes*, et, toutes, elles ont été justement prisées. Elles constitueront un vrai régal et pour ceux qui ne les connaissent point encore et pour ceux qui, les ayant déjà lues, s'empresseront de les relire.

Dans la première, qui porte pour titre : *l'Érudition contemporaine et la littérature française au moyen âge*, M. Brunetière apprécie nos vieilles chansons de geste, nos vieux fabliaux, et prouve que leur valeur a été surfaite par ceux qui se sont donné la tâche de les expliquer. Ce ne sera certes pas pour le lecteur un médiocre sujet d'étonnement de voir un critique, dont l'érudition est fort grande, faire le procès de nos jeunes érudits. Ne rien ignorer des découvertes les plus récentes de la linguistique et de la philologie, se plaire à l'examen attentif des textes, et ne pas oublier que, pour dignes d'attention et même de respect que soient nos antiquités nationales, il est une religion qui doit s'imposer, celle de l'art, c'est là un mérite assez peu commun ; on est rarement à la fois artiste et savant, à la fois amoureux de ce qui est vraiment beau et plein de zèle pour les recherches laborieuses. Excusables à demi sont ces bibliothécaires, anciens élèves de l'École des chartes, qui, appliqués à déchiffrer des manuscrits, à comprendre les modification successives d'un même mot, trouvant une récompense de leur patiente application dans le plaisir qu'ils ont de pouvoir enfin saisir le sens d'un vers, d'une phrase, se méprenant sur la cause de leurs joies et les attribuant à l'intelligence de certaines beautés qu'ils pensent découvrir comme

nos peintres en découvrent chez les Primitifs, veulent nous communiquer les jouissances qu'ils éprouvent vraiment, nous faire partager les émotions qu'ils ressentent en effet. Nous sommes moins pardonnables, nous qui, peu capables, pour la plupart, de lire en plein texte *le Roman de la Rose* ou *les Poèmes de Renart*, et peu soucieux de nous attacher à les lire dans la traduction, seulement parce que nous sommes reconnaissants de ce que des Français veuillent bien restaurer scientifiquement les monuments de notre littérature au moyen âge, comme les Allemands remettent en leur premier état les plus vieux poèmes de langue allemande, nous sommes pris d'engouement, d'enthousiasme pour les épopées dont nous ne connaissons que les morceaux les plus saillants. Oublieux de la mesure avec laquelle Victor Le Clerc, Paulin Paris, et, plus récemment, M. Lenient avaient vanté ces poèmes, ces fabliaux contemporains des croisades et de la guerre des Albigeois, nous avons voulu croire et faire entendre qu'ils contiennent des beautés de premier ordre, qu'ils laissent paraître un art d'autant plus vrai, d'autant plus sincère, que les procédés, que les moyens d'expression sont plus naïfs. Les littératures des nations devenues riches et puissantes sont, nous sommes-nous plu à dire, des littératures d'imitation réciproque, qui, comme les grands, se modèlent suivant des règles, tout arbitraires et de mode, de bienséance; du convenu; rien de spontané ni d'original. Les littératures des peuples enfants sont autrement vivantes : rires et cris de colère, fines railleries et douleur résignée, tous ces sentiments sont exprimés comme ils sont éprouvés; qu'importe l'ordre, qu'importent les préceptes? parce qu'ils sont vrais, ils composent les vrais poèmes, la littérature vraiment populaire. De nombreux articles ont été écrits pour soutenir cette thèse; il était bien temps qu'un critique autorisé vînt dire : Je les ai lus, ces poèmes qu'on se croit obligé d'admirer sur la parole de tel ou tel commentateur au mérite duquel je suis prêt, d'ailleurs, à rendre pleine justice; mais puisque je les ai lus, et lus attentivement, force m'est de déclarer qu'ils n'ont aucune valeur littéraire; ils appartiennent à l'histoire, mais non à l'art; le linguiste, le grammairien doivent en connaître, mais non les écrivains, qui ne sauraient y trouver aucun modèle.

Les meilleures d'entre les éditions qu'on a publiées des *Pensées* de Pascal ne sont pas, de l'avis du critique, celles qu'on pense généralement. Un problème reste posé, qui ne sera peut-être jamais résolu : comment distribuer les Pensées de l'auteur du livre qu'on a appelé *les Provinciales*, et les morceaux de l'ouvrage qu'il a laissé inachevé, à mieux dire, à peine ébauché? suivant quel ordre les disposer? Les pages du volume consacrées à l'étude de ce problème sont toutes pleines d'intérêt; elles permettent bien de juger de la science de M. Brunetière. Qu'on admette ou non, avec lui, la supériorité sur les éditions modernes des éditions faites dans les années mêmes qui ont suivi la mort de Pascal, on n'en devra pas moins rendre hommage aux scrupules qui ont comme dicté le jugement de M. Brunetière.

Les ouvrages de MM. Charles Capmas, Jules Loiseleur, Louis Vian, S. Merlet, ayant attiré son attention, sollicité sa curiosité, il s'est occupé de rechercher quand et comment ont été publiées successivement celles des *Lettres* de M[me] de Sévigné qu'il nous est donné de pouvoir lire, comment et où Molière avait pu vivre pendant nombre d'années, après les insuccès qu'il avait, à ses débuts, essuyés à Paris. Que de remarques intéressantes, tant historiques que littéraires, dans ces deux études ! Et comme celles qu'il consacre à Montesquieu, à la littérature sous le premier Empire, sont ingénieuses !

Les deux études qui nous semblent de beaucoup les plus remarquables entre toutes les autres, très dignes d'être remarquées, sont celles qui ont pour objet, l'une, le crédit très contesté dont a joui Racine au XVII[e] siècle, l'autre, le caractère de Voltaire.

Le théâtre de Corneille et celui de Racine sont appréciés autrement qu'ils ne l'avaient été jusqu'ici, et la raison secrète des inimitiés auxquelles Racine s'est trouvé en butte est dégagée avec une grande sagacité; M. Brunetière sait de quelles faiblesses les hommes sont capables; le cœur est souvent plus large que l'intelligence; Corneille pouvait aimer Racine, mais non pas le comprendre, et nombre d'*honnêtes gens, jeunes beaux* d'autrefois, qui avaient applaudi aux grands vers de *Cinna*, ne pouvaient pas davantage se plaire à écouter les plaintes douloureuses de Phèdre.

Nul n'a été plus anathématisé ni plus célébré que Voltaire; longtemps, pour les ennemis de la Révolution comme pour ceux qui ne font commencer l'histoire de France qu'en 1789, Voltaire a passé pour le grand initiateur de son temps; on l'a tenu, les uns pour l'auteur de tous les maux, les autres pour l'auteur de tous les biens. Qu'il ait été un écrivain de race, c'est là un point hors de toute contestation possible; ses écrits ont tous de la valeur; mais qu'il ait entendu préparer une ère nouvelle, on ne saurait plus l'admettre; M. Brunetière appuie de considérations excellentes une thèse qu'on a déjà commencé de proposer; on a eu tort de dire : le siècle de Voltaire; Voltaire n'a pas conduit les hommes de son temps, il a été entraîné par eux, sans, toutefois, rien abandonner de ses instincts de courtisan grand seigneur. M. Brunetière a fait de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, du chambellan du roi Frédéric, un portrait magnifique; or il est des portraits qui valent des tableaux, des études critiques qui valent des compositions.

M. Brunetière est un critique très savant, il est aussi un écrivain de grand talent. F. G.

Études et Glanures, par E. LITTRÉ.
Didier. 1 vol. in-18.

Ce volume fait suite à l'Histoire de la langue française. L'auteur annonce qu'il sera le dernier, vu son grand âge et la maladie qui, cependant, ne lui supprime pas le courage de travailler. C'est de la sociologie appliquée à la langue française, à la conjugaison, aux noms de lieux de France, au latin mérovingien, aux lésions de certains mots dans le cours de l'usage, au glossaire du normand, de l'anglais et de la langue française, aux comparaisons épiques avec nos chansons de geste, etc. Le tout est terminé par un petit glossaire pour les textes anciens cités. C'est une réunion de bibliographies avec une causerie sur le grand Dictionnaire qui est l'œuvre capitale de M. Littré et dont il sera traité à part dans *le Livre*. Dans la préface, selon son habitude, M. Littré refait en partie sa biographie; nous allons la reconstruire avec les documents fournis par lui dans *Littérature et Histoire*, dans *la Science au point de vue philosophique* et dans *Médecine et Médecins*, ouvrages également édités chez Didier. Nous y joindrons les souvenirs personnels.

M. Littré est aujourd'hui âgé de soixante-dix-neuf ans. Il est né le 1er février 1801. Il n'est arrivé à la notoriété que vers sa quarantième année. Jusque-là, sa réputation ne dépassa pas les limites du monde des érudits et des philosophes. Par ses aïeux, il devrait être huguenot et *manger*, comme on dit, *de la vache à Colas*. Voici comment il raconte lui-même cette histoire : « Ma famille, dit-il, appartenait à la Normandie. Mon père était né à Avranches, dans ce pays si charmant à voir quand les pommiers sont en fleurs. En face d'Avranches se dresse l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Un de mes aïeux, orfèvre comme ses pères et comme ses descendants, fut appelé à cette abbaye pour réparer un groupe de cuivre qui représentait Satan terrassé par l'archange Michel. L'orfèvre, après avoir examiné le groupe, trouva que *le diable avait du bon*, mais que l'archange *ne valait pas le diable*, que le mieux serait d'intervertir les rôles et de mettre le diable à la place de l'ange. » Il n'y avait pas là de plaisanterie; mais on avait affaire à un huguenot. On crut qu'il raillait et on le jugea impie. Inquiété, il eut peur et feignit de se convertir. Depuis lors, ajoute M. Littré, la famille fut catholique. A quoi tiennent les damnations! Sans la facétie d'un aïeul, tous ces gens-là restaient huguenots et étaient damnés éternellement.

M. Littré a toujours appartenu au parti démocratique. Il prit part à la Révolution de 1830. Il entra ensuite au *National*. Ce n'est qu'en 1844 qu'il connut Auguste Comte, le créateur de la philosophie positive. Il rencontra Pierre Laffitte et tous les deux devinrent les plus fervents adeptes de Comte, dont ils sont aujourd'hui les représentants les plus en vue dans deux camps opposés, et à la tête de deux Revues opposées, l'une *la Revue occidentale*, et l'autre la *Revue positiviste* dirigée par M. Wyrouboff. L'esprit net, exact de M. Littré fut séduit par les caractères scientifiques de cette religion philosophique, scientifique et sociale. Lorsque Comte se jeta dans le mysticisme et voulut appuyer ses doctrines sur une théurgie théâtrale et un rite d'apparat, M. Littré se sépara de lui. Après la mort de Comte, il soutint sa veuve dans son procès contre les exécuteurs testamentaires et s'opposa à la publication des dernières œuvres, qu'il jugeait indignes du maître. Au moment de l'investissement de Paris, ce ne fut qu'à force d'insistance que ses amis obtinrent de lui qu'il quittât la capitale où il voulait rester malgré son grand âge, pour partager les souffrances du siège. Heureusement il céda et partit. Un obus vint éclater, le 1er janvier 1871, dans son cabinet de travail, au troisième étage de la maison qui fait l'angle des rues Vavin et d'Assas. Son mobilier fut mis en pièces et sa bibliothèque perdue. Le 7 janvier 1871, il fut nommé par M. Gambetta professeur d'histoire et de géographie à l'École polytechnique. Ceci se passait à Bordeaux. Plusieurs journaux cléricaux attaquèrent aussitôt avec leur violence accoutumée le titulaire de la nouvelle chaire. Cependant, remarque M. Littré, on avait à ce moment-là bien d'autres préoccupations que des préoccupations théologiques. M. Littré fit sa première et sa seule leçon le 1er février 1871, le jour même où il accomplissait sa soixante-dixième année. Son âge et les circonstances ne lui permirent en aucune façon de conserver la chaire qui lui avait été conférée.

Le 8 février 1871, il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, et lors du renouvellement des conseils généraux, on le nomma membre du conseil général de la Seine pour le canton de Saint-Denis. Candidat à la présidence contre M. Vautrain, il n'obtint que 18 voix sur 81. La vice-présidence d'honneur lui fut décernée. A l'Assemblée nationale, il a choisi sa place à gauche. Dans aucune discussion il ne prend la parole. En revanche, dans les revues philosophiques, il expose, avec une modération admirable mais avec une énergie extrême, ses opinions toujours libérales et très mûries. Le premier article de ce genre qui ait fait sensation a été publié dans la *Revue positiviste* sous le titre des *Origines* organiques de la morale. C'est cette étude qui a le plus fourni d'arguments aux théoriciens catholiques qui accusaient M. Littré d'athéisme. Lorsqu'il se porta candidat à l'Académie française, un violent pamphlet, dans lequel le fougueux évêque Dupanloup dénonçait les doctrines de M. Littré comme immorales et impies, l'empêcha d'être élu. Néanmoins, à la séance du 30 décembre 1871, il fut appelé à remplacer Villemain. L'implacable M. Dupanloup, qui cette fois encore avait tenté les plus grands efforts pour le faire échouer, crut devoir donner avec éclat sa démission d'académicien. Cette protestation inattendue fut blâmée par l'opinion publique et acheva de rendre populaire l'élection de M. Littré. Dans son discours de réception, M. Littré ne répondit pas aux attaques dont il fut l'objet et, avec le tact de l'honnête homme, il écarta tout sujet de controverse et ne parla que de littérature. Voici ce qu'il disait à propos de ces outrages que la haine des partis prodigue aux grands hommes : « Toutes ces polémiques seraient plus efficaces si elles n'étaient ni insultantes ni mensongères. Ce sont ces invectives qui ont fait ma célébrité. Voyez, par exemple, quel amas d'injures et de calomnies tous ces suppôts de l'ordre moral ont accumulé sur Mme Sand, sur M. Renan, sur Victor Hugo, sur M. Thiers. Eh bien! qu'ont-ils gagné? Ils ont satisfait leurs rancunes et celles de leurs amis et promoteurs. Mais c'est tout. Au delà de ce cercle, ils n'ont changé ni une idée ni un sentiment. Personne ne les a crus et beaucoup ont pensé qu'on servait bien mieux le véritable ordre moral en pratiquant la justice et en conservant le respect envers ceux qui, par leur talent, leurs services, leur réputation, honorent la patrie. »

M. Littré siège à l'Académie de médecine, mais il n'a pas le grade de docteur. Il n'est pas non plus médecin praticien. « En ceci, dit-il, j'ai une rectification à faire. J'ai, depuis plus de trente ans, réalisé le *hoc erat in votis* d'Horace. Je possède dans un petit village un petit jardin qui est bien à moi. Là, quand j'y vins, comment a-t-on su que je m'étais occupé de médecine? Je l'ignore. Toujours est-il que les paysans, mes voisins, quand ils tombaient malades, réclamaient mon secours. Faisant la médecine gratis, j'aurais eu une clientèle fort étendue. Je circonscrivis ma sphère d'action, et maintenant la vieillesse m'a déchargé de ce service bénévole. »

M. Littré a fait avec M. Robin une édition refondue du Dictionnaire de médecine de Nysten. C'est dans ce dictionnaire que se trouve cette définition scientifique de l'homme qui a été l'objet de tant de clameurs ridicules, d'indignations grotesques et d'allusions bêtes à la laideur de M. Littré. Un croquis de ce grand publiciste ne peut être flatté; mais, pour le rendre ressemblant, il faudrait ne pas oublier l'éclair du regard où rayonne une intelligence haute et vaste, la sérénité, l'esprit d'ordre, une ardeur incessamment rajeunie et paraissant ne rien craindre des affaiblisse-

ments de la vieillesse, surtout l'égalité d'âme et la bienveillance.

M. Littré est un citoyen loyal et brave; il a toutes les vertus de famille, beaucoup de charme sérieux dans la conversation et un goût tout particulier pour la vie champêtre. « J'aime la causerie, dit-il, comme un vieillard qui, n'ayant plus que peu d'heures devant lui, les emploie à jeter un regard sur son passé. Mais à la fin de la vie où je suis, et avec quelque philosophie que j'envisage le terme prochain de l'existence, je me prends encore à regretter de n'avoir pas quelques années de plus devant moi, à voir rougir mes pêchers et verdoyer mes tilleuls. » C'est lui qui le premier a employé le mot *Sociologie*, aujourd'hui adopté dans l'univers entier. Dans *le Livre* également, pour la première fois, le terme *Sociologie* a servi à rallier les questions économiques et sociales étudiées dans la pratique et dans la théorie. M. C.

ROMANS

Croquis parisiens. — 1 vol. in-8°, par J.-K. Hüysmans. Eaux-fortes de Forain et Raffaelli. Paris, Henri Vaton, libraire-éditeur.

Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
Avec le clou pour l'accrocher,

aurait dit Théophile Gautier à la lecture de chacun des croquis parisiens de J.-K. Hüysmans. — Il n'aurait même pas renié ce naturaliste pour un de ses élèves et le trait d'union aurait été tiré entre le bon Théo et le papa à Nana.

J.-K. Hüysmans et Zola lui-même dérivent plus ou moins directement dans leur manière de ce romantisme caparaçonné, haut casqué et armé de lances contre lequel l'école récente s'arme de manches à balais. — Nous tous qui tenons une plume ou un pinceau, nous lui appartenons aussi un peu, à cette belle chevalerie de 1830 qui a plumé l'oiseau de la Minerve athénienne, et nous aurons beau faire et défaire, nous ne pourrons empêcher que le romantisme ait désarçonné les classiques écuyers du cheval de Troie. Nous voulons aujourd'hui nous affranchir des vieux clichés moyen âge et aller de l'avant en imposant les idées modernes, en vivant de nous et chez nous. Soit, et cela nous va! mais, pour l'amour de ce que nous aimons, soyons de bonne composition et ne nous jetons plus les accessoires de notre métier à la tête.

J.-K. Hüysmans possède un talent des plus curieusement ouvragés que nous connaissions; il excelle à faire tableauter son style, à mettre en relief par des phrases concises et ingénieusement accoutrées les mille riens qui forment le principal de notre existence; il aime surtout ce Paris si complexe dans ses vices comme dans ses qualités; il sait aussi bien que ses maîtres analyser le contenu de la bouteille, en décrire le goulot, la panse et autre chose. Dans les *Croquis parisiens*, qu'il nous promène dans les tiédeurs faunesques des *Folies-Bergères*, qu'il nous fasse voyager dans un omnibus cahotant, qu'il nous introduise dans le galetas de l'*ambulante*, ou chez le geindre, ce pierrot des sous-sols, il trouve sur sa palette le ton juste, et au bout de sa brosse la touche arrive en place, spirituelle et audacieusement posée.

Alfred Delvau, ce romantique de la dernière heure, nous avait donné un Paris *intra* et *extra muros* mitigé de sentimentalisme à la Mürger et de clairs-obscurs à la Méryon. Les paysages parisiens de Hüysmans fleurent d'autre sorte; ils se rattacheraient davantage à l'esthétique de Charles Baudelaire. — *La Rue des remparts de Paris, la Rue de la Chine, la Bièvre, le Cabaret des Peupliers* sont autant de petits poèmes en prose qui s'accentuent insouciants de la rime et avec raison.

Maintenant le jeune et hardi écrivain nous permettra-t-il une légère critique? — Qu'il laisse là ces petits *quadros de chevalet* et nous donne un roman comme *les Sœurs Vatard;* dans un livre de longue haleine, ces descriptions, dans lesquelles il excelle, viennent de soi pour donner un milieu au sujet, pour en indiquer la nature, le pourquoi et le comment. Tel détail hardi, original, saisissant, qui ne nous déplaira point, à nous autres psychologues, vient heurter le nez du lecteur peu fait aux exhalaisons de la table d'amphithéâtre, et nous ne pourrons le lui faire accepter que si ce détail vient contribuer à mettre une action en relief.

Il faut se défier de faire croire au public que le naturalisme n'est que l'étude des hideurs et des ulcères: le naturalisme est l'examen de toute la nature; c'est un panthéisme scientifique qui analyse au lieu de diviniser.

Nous devons constater l'existence des fumiers, mais nous devons aussi nous réjouir de ce qu'ils fertilisent et nous épanouir devant les fleurs.

Dans ce Paris que nous aimons autant que Hüysmans, ce qui nous intéresse, c'est surtout la diversité, l'agitation en tout sens, le va-et-vient des hommes et des choses; quand nous avons passé dans un vieux quartier empuanti, nous aimons à nous retrouver sur les grands boulevards ou dans les jardins avec des poussées de brise, des senteurs de roses et d'héliotropes; quand nous avons vu passer les trognes avinées des soulards de la rue Mouffetard, nous aimons voir s'arrêter les fraîches figures de nos Parisiennes et de nos bébés roses; quand nous avons visité les dalles phéniquées de la Morgue où suintent des cadavres verdis, nous avons besoin de respirer le grand air et d'aller voir sur l'Arc de Triomphe les guerriers du grand Rude hurler *la Marseillaise* avec avec leurs bouches de pierre.

Eh! vous aussi, Hüysmans, vous les aimez, les belles verdures, les belles femmes et les beaux-arts, et vous n'avez point tort, et vous êtes un vrai littérateur et un franc coloriste; mais défiez-vous du *bitume*, mauvaise couleur et qui n'a qu'un temps. M. D. S.

Les Contes populaires en Italie, par Marc Monnier. Paris. G. Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 de 377 pages.

Ce n'est guère que depuis une centaine d'années que l'on prend les contes au sérieux et qu'on y recherche autre chose qu'un pur amusement. Les frères Grimm au XVIII[e] siècle ont donné l'exemple et depuis eux la littérature populaire a été, presque dans tous les pays, l'objet de consciencieuses études. Le recueil de M. Marc Monnier offre le résumé de celles qui ont été faites en Italie, et l'auteur, qui s'est fait presque Italien par un long séjour au delà des monts ainsi que par une série de travaux fort appréciés sur la Camorra, le *Roland furieux*, etc., pouvait mieux qu'un autre nous les faire connaître dans ce qu'elles ont de vraiment digne d'intérêt. Il a surtout puisé dans deux

grandes publications récentes, la *Novellaja florentina*, de M. Vittorio Imbriani (Livourne, 1877) et la *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane* de M. Giuseppe Pitré (Palerme, 1870-1875, 7 vol.). Ce sont des mines d'une grande richesse. M. Pitré a consacré plusieurs années de sa vie à parcourir la Sicile, à s'informer des improvisateurs ou improvisatrices les plus populaires, et il a écrit absolument sous leur dictée, sans vouloir y introduire la moindre retouche, les ballades et les légendes qui composaient leur répertoire. Ces virtuoses sont le plus souvent illettrés, incapables d'invention littéraire, mais d'une mémoire très sûre, et ils reproduisent sans autre variation que des changements de forme, de dialecte, des récits fort anciens, transmis par tradition. « Ce qu'on y rencontre tout d'abord, dit M. Marc Monnier, c'est la fantaisie et le merveilleux; nous avons là des contes et nullement des nouvelles. Le peuple, comme les enfants, n'aime pas la prose et ne s'intéresse guère aux réalités de chaque jour. Est-il vrai que Graziella se soit intéressée à l'histoire de Paul et Virginie? Le poète s'est peut-être mal souvenu. Ces filles de Naples préfèrent l'Arioste à toutes les études de mœurs et surtout à toutes les études de cœur. — Il leur faut des enchanteurs, des dragons, de grands coups d'épée et des voyages à la lune. C'est en effet à cet ordre d'idées que répondent le plus grand nombre des ballades, et en Sicile, où l'amour est si ardent, on en trouve à peine quelques-unes où il soit question d'amour, très discrètement. En revanche les histoires de brigands foisonnent; le voleur et le coupe-jarret sont naturellement idéalisés dans ce classique pays du banditisme et y deviennent les héros d'une foule d'aventures extraordinaires : il y a même une singulière *Légende des décollés*, composée en faveur de ceux qui ont expié leurs crimes sur l'échafaud et qu'on représente comme doués dans le ciel d'un pouvoir d'intercession au moins égal à celui des plus grands saints.

M. Marc Monnier a recueilli et traduit littéralement, de façon à ne rien faire perdre de la naïveté de l'original, soixante ou quatre-vingts de ces légendes. Pour le plus grand nombre, on retrouve assez aisément les sources d'où elles ont jailli. Beaucoup sont empruntées aux traditions populaires de tous les pays : les contes de fées, l'Ogre, Barbe-Bleue, très reconnaissables sous les déguisements dont les narrateurs les ont revêtus; d'autres ont pour origine les Vies des saints telles qu'on les concevait au moyen âge; d'autres enfin remontent directement à l'antiquité. En Sicile, par exemple, M. Pitré a entendu une petite paysanne d'une huitaine d'années conter l'histoire d'Ulysse et de Polyphème; elle était métamorphosée en une légende de moine crevant les yeux du diable, qui veut le manger après avoir déjà fait rôtir son compagnon, puis se sauvant de la caverne sous le ventre d'une brebis. Le mythe de l'Amour et Psyché est également très reconnaissable dans la ballade du *Roi de cristal*. A Naples, Virgile est le héros d'une foule de contes, mais c'est le Virgile du moyen âge, c'est-à-dire un magicien opérant toutes sortes de miracles.

Le livre de M. Marc Monnier intéressera également ceux qui aiment les contes parce qu'ils sont amusants et ceux qui les étudient à un point de vue plus savant, comme de curieux produits de l'imagination populaire.

A. B.

Les Amours d'un pianiste, par Hippolyte Audeval. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quel puissant attrait possède la réalité! Mais combien il est difficile d'en donner la parfaite illusion! C'est au point que, lorsqu'un roman possède cet attrait-là, on ne peut s'empêcher de croire que ce n'est pas un roman. On cherche une clef, on met des noms sous les masques. On se refuse à voir là une illusion de l'art, et l'on pense que l'auteur a simplement démarqué la réalité. Cela dit, à propos du livre de M. Hippolyte Audeval, me dispense d'autres éloges. C'est qu'en effet *les Amours d'un pianiste*, écrits sous forme de Mémoires, ont tout l'air de Mémoires véritables. Ce jeune musicien, ancien prix de Rome, qui vit dans la famille Wittmore, en qualité d'accompagnateur de l'Anglais mélomane, cet Anglais lui-même, son étrange femme, cette romanesque, perverse et attirante Cordélia, et aussi l'ami Nanot, et Fanny, et tous les personnages enfin, sont doués d'une vie extraordinaire. Et cela, sans beaucoup d'artifice, presque sans art en apparence, avec la simplicité d'un décalque pris sur le vif, avec la vigueur de rendu qu'ont les notes personnelles et intimes. Il n'y a pas jusqu'aux péripéties du drame entre Cordélia, maîtresse du pianiste, le pianiste lui-même et M. Wittmore, il n'y a pas jusqu'aux coups de théâtre qui ne semblent vrais, *arrivés*. Certes, c'est souvent un obstacle que de raconter ainsi un roman en manière de confidences, et l'on court risque de faire monotone. Mais, quand on réussit, quelle saveur prend ce *je* qui semble vous narrer les choses à l'oreille! Le lecteur alors devient un ami. Il est empoigné bien plus que par un récit ordinaire. Ce résultat, M. Hippolyte Audeval l'a obtenu, et *les Amours d'un pianiste* auront sans doute le succès qu'ils méritent. La réalité ainsi exprimée, voilà qui vaut mieux que le faux réalisme de certains!

Mademoiselle Baukanart, par Georges Japy. Paris, Dreyfous, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Pour de l'originalité, en voici! Et, qui plus est, ce n'est point de l'originalité de mauvais aloi, bien qu'on sente un tantinet qu'elle est voulue. Mais pourquoi s'en plaindre? Il ne faut pas reprocher à l'auteur d'avoir cherché, quand il a trouvé. Raconter par le menu le roman de M. Georges Japy serait chose impossible. Le compte rendu doit même renoncer à en donner un crayon rapide. Il y a, en effet, un peu de tout dans ce livre, et encore d'autres choses. Je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'auteur lui-même, c'est-à-dire de recommander ces trois cents pages, bourrées d'observations, d'imprévu et d'esprit, aux liseurs comme aux raffinés. Les uns y rencontreront des aventures, et les autres du style. Style original, je le répète, vif, alerte, paradoxal au besoin, toujours amusant. Au surplus, M. Georges Japy a pris soin de résumer lui-même, fort justement, la quintessence en quelque sorte de son livre. Voici comment il termine le dernier chapitre, intitulé P. P. C., et il serait malaisé de mieux dire :

« En attendant, j'ai retracé ces épisodes et ces souvenirs de Bloukenberghe, mêlés de rire, de lamentations, de plaintes, de saletés, d'inquiétudes, de gaudrioles, de passion, d'analyse, de grossièreté, de science, de platitude, d'amitié, d'amour, de haine, de

tendresse, — comme la vie; et je les publie pour les classes dirigeantes, les cocotes et les diplomates, en leur présentant mes civilités. »

N'est-ce pas que cela donne envie de lire le livre? Lisez-le donc.

La Fille de M. Toinet, par Eugène Giraud. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Livre attachant, simplement écrit, habilement raconté. J'entends par là que l'auteur ne fait pas fi, à la façon des naturalistes, d'une certaine mise en scène propre à donner aux choses plus de relief. Il n'en abuse pas non plus. Somme toute, cette part d'arrangement est sobre et suffit à suspendre l'intérêt. Donc, un roman amusant. En même temps, c'est une étude assez fouillée. Les personnages sont nombreux et vivants. Ils montrent leur psychologie non seulement dans des descriptions, mais dans des dialogues substantiels. Le sujet en lui-même prête aux développements et aux péripéties. M. Toinet est un riche bourgeois du Nord qui a une fille naturelle, qui s'en débarrasse en la mariant à un aventurier sans scrupule, et qui, dès lors, confit en *respectability*, devient le bienfaiteur de son pays. De son pays, oui; mais de sa fille, non. Il l'a jetée dans toutes les misères et tous les raccrocs d'une existence liée à celle d'un chevalier d'industrie. Enfin, après bien des traverses, la pauvre femme vient mourir de faim et de froid au pied même de l'hospice fondé par son père, sous la plaque de marbre qui consacre la bienfaisance de M. Toinet. Le contraste est saisissant. Bon livre.

Mademoiselle Grinchard, étude provinciale, par Alfred Sirven. Édition illustrée. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 1 fr.

Une pochade, une charge! C'est drôle. Mais le sous-titre, « étude provinciale », est bien prétentieux pour cette plaquette caricaturale. Mlle Rosalinde Grinchard, le notaire Guermond, le greffier-poète Mouillefarine, l'huissier Pantaléon Massacre, et le hussard Marius Pichoux, sont des fantoches divertissants peut-être, mais non des êtres vrais et vivants. On sent encore mieux l'infériorité de cette étude, quand on la compare à la réelle étude provinciale, si amusante aussi, et si exacte en même temps, de Champfleury dans ses *Bourgeois de Molinchart*. Ce n'est pas à dire que le livre de M. Sirven soit absolument sans valeur. Même sous la charge, on trouve quelques traits d'observation juste. La charge elle-même, d'ailleurs, est assez récréative. Mais « étude provinciale », non.

Les Femmes des Tuileries, par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Imbert de Saint-Amand continue la série de ses ouvrages historico-anecdotiques. Cette fois, il ne s'en tient plus aux femmes royales de l'ancien régime, et à Marie-Antoinette pour laquelle il semble avoir particulièrement un culte. Il pousse jusqu'à nos jours l'étude des souveraines qui ont habité les Tuileries. Comme dans ses œuvres précédentes, M. Imbert de Saint-Amand ne brille pas précisément par l'impartialité absolue. On sent trop le parti pris, le plaidoyer, dans ces livres qui devraient avoir la sérénité de l'histoire et non les arrière-pensées du pamphlet. Mais, cette réserve faite, il faut convenir que ces documents sont pleins d'intérêt, assez nouveaux et surtout assez habilement groupés. Le sujet, d'ailleurs, prêtait singulièrement à la mise en œuvre. Que de drames, et aussi que de comédies ont passé dans ces murs aujourd'hui en ruines! Ce n'est pas un volume qu'il faudrait pour narrer tout, c'est une bibliothèque entière. M. Imbert de Saint-Amand a le grand mérite d'avoir su se débrouiller parmi ces innombrables matériaux et choisir pertinemment ceux qui étaient les plus caractéristiques. C'est donc, sous une forme agréable et avec une disposition claire, une sorte d'abrégé de l'histoire de France depuis deux siècles. A ce titre seul, même quand le livre n'aurait pas d'autres qualités (et il en a), à ce titre il est digne de prendre place dans la bibliothèque des curieux qui préfèrent s'instruire vite et couramment.

La Soutane aux orties, par Henri Leriche. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Les romans sérieux sont rares, et il il faut leur tirer le chapeau quand il en passe. J'entends par *sérieux* des romans consciencieusement étudiés, fouillés, écrits, et qui ne demandent le succès ni à des procédés tapageurs ni à des exagérations malsaines. Le roman de M. Henri Leriche est de ceux-là, et l'on doit l'en féliciter. *La Soutane aux orties* est d'une psychologie minutieuse, d'une patience d'observation et d'un rendu tout à fait notables. C'est l'histoire, par le menu intérieur, en quelque sorte, d'une âme faible, mais généreuse et profondément humaine surtout. Léon, le héros, d'abord séminariste, puis *pion*, avec un esprit de poète et un cœur d'amoureux, tel est en deux mots le caractère. Quelle est l'influence de l'éducation qu'il a reçue, des milieux qu'il traverse, de ses luttes avec lui-même? Tel est le problème posé. M. Henri Leriche scrute et dissèque tout cela, sans le moindre charlatanisme et avec la sincérité la plus digne d'éloges. Peut-être y apporte-t-il trop de soins; c'est le seul reproche qu'on puisse lui faire. Les détails gênent un peu et fatiguent l'attention par leur abondance. Il y en a vraiment trop et qui ne sont pas toujours nécessaires ni topiques. On sent la préoccupation de quelqu'un qui ne veut pas perdre une seule parcelle de ses observations laborieusement recueillies. Mais c'est là un défaut facile à corriger, et rare d'ailleurs, en ce temps où l'on ne pèche guère par l'excès de conscience. Cela n'empêche pas le livre d'être fort intéressant. A côté du personnage principal se meuvent des figures, curieuses aussi, fortement étudiées, très vivantes: M. Gérard, la baronne Laure, la bonne tante Germille. Somme toute, ce roman fait songer à Stendhal. Quelle louange meilleure puis-je donner à l'œuvre de M. Henri Leriche? Malheureusement, ce n'est pas là un brevet de succès. Car le public mord malaisément à ces études trop graves et trop sérieuses, et préfère les fausses réalités du naturalisme à cette patiente étude psychologique. Mais M. Henri Leriche s'en consolera par les suffrages des vrais connaisseurs. Stendhal n'est goûté que depuis dix ans.

Les Demi-Mariages, par Paul Perret. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Il y a romans à thèse et romans à thèse, comme il y a fagots et fagots. En général, les romans de ce genre ont le défaut grave de tourner tout à fait au

plaidoyer, et, au lieu d'y voir les personnages vivre, on y voit surtout l'auteur faire des phrases. Mais il y a aussi moyen de plaider, d'élucider un problème, sans pour cela perdre de vue que la première qualité d'un roman est de peindre, de narrer et d'intéresser. C'est ce moyen-là qu'a pris M. Paul Perret dans sa dernière œuvre. *Les Demi-Mariages* peuvent, en effet, passer pour une discussion du divorce, et les arguments s'y font jour à travers le récit. Mais le récit lui-même ne leur cède jamais la place. Il va, il suit son cours sans s'inquiéter d'autre chose que d'être un bon récit. De la sorte, ce plaidoyer se trouve constituer un joli roman. Tout un coin de société bourgeoise parisienne est étudié et vit. Les péripéties du drame, pour être surtout intimes, n'en sont pas moins poignantes. Le style est toujours le même, un peu gris, sans beaucoup de relief, mais aimable, clair et pur. On sent que M. Paul Perret n'est ni de l'école naturaliste, si romantique de forme, ni de l'école lyrique non plus, ni même un styliste enragé de mots et de couleur. Il est de l'école de ceux qui écrivent simplement. Ce n'est point la plus mauvaise, et, après les boissons fermentées, alcooliques, frelatées, un filet d'eau pure et fraîche a bien son mérite, même, ou plutôt surtout, pour les palais blasés.

Contes merveilleux, par Adrien Duval. Paris, Palmé, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Les écrivains purement catholiques sont rares. M. Adrien Duval prend rang parmi eux. Mais c'est une rude besogne, par le temps qui court, que de vouloir employer la littérature uniquement à *fictionner* en faveur de la religion. On court risque de déplaire d'abord à bien des lecteurs de parti pris. On court risque surtout de déplaire à la Muse elle-même, si je puis dire, laquelle n'aime pas bien remplir ces offices d'avocat et préfère qu'on la courtise pour ses charmes seuls. A vrai dire, elle ne se montre point trop fâchée contre M. Adrien Duval. Toute question d'opinion religieuse mise à part, il y a dans son recueil de jolies choses, et il est dommage qu'elles s'adressent à un public tout spécial. *L'Acheteur d'âmes du pays de Gex*, par exemple, dénote un conteur de talent, et bien d'autres pages encore prouvent que l'auteur est à la fois un homme d'imagination et un homme de style. Pourquoi faut-il qu'il soit en même temps, et par-dessus tout, un homme de parti?

Guide-Roman au mont Dore, par J. de Boisgrolau. Paris, Jouaust, 1880. 1 vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'art pour l'art est parfois ridicule, l'art absolument utilitaire est ridicule toujours. Le vrai, le beau et le bien ne se confondent, en réalité, que sur la couverture du livre de M. Cousin, et il est bien certain que le sonnet ne pourra jamais remplacer la pomme de terre. M. J. de Boisgrolau aurait dû s'inspirer de ces sages réflexions, développées longuement jadis par Théophile Gautier. Cela l'aurait empêché d'écrire un livre qui a la prétention d'être à la fois un roman, une œuvre de morale et un guide. Qu'en est-il résulté? Un roman qui ne saurait passionner; car on est distrait à chaque instant par de longues descriptions tout à fait oiseuses dans le récit. Et en même temps un guide incomplet et faux; car on y voit les choses à travers les yeux de personnages en proie à telle ou telle passion. Quant à la morale, elle n'a pas plus à faire ici que dans les autres romans, sauf que l'auteur la tire lui-même, ce qui est presque toujours ennuyeux. Somme toute, mieux aurait valu un vrai roman écrit en vue du roman, ou un traité de morale en action pure et simple. Pour les descriptions,

> Le moindre Guide-Conty
> Ferait bien mieux mon affaire.

L'Héritage de Xénie, par Henry Gréville. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Si cela continue, *le Livre*, arrêté par sa mensualité, ne pourra plus suivre M. Henry Gréville, dont les romans se succèdent avec une rapidité quasi télégraphique. Nous avons déjà dit à cette place combien il est regrettable que cet auteur se laisse ainsi entraîner par la vogue à une production si abondante et si hâtive. Le temps de *Dosia* et des œuvres soignées est loin. Aujourd'hui, M. Henry Gréville fait littéralement concurrence aux pêcheurs à la ligne qui barbotent dans le feuilleton à jet continu. Non que son dernier roman soit mauvais : *l'Héritage de Xénie* se passe de nouveau en Russie, dans ce pays que l'auteur connaît et avec lequel il s'est fait connaître. C'est dire qu'il y a là de l'intérêt et quelque observation. Mais, si cela n'est pas mauvais en soi, ce n'est pas bon non plus. Il n'y a aucun effort vers le mieux. On ne sent plus l'écrivain soucieux de sa renommée et désireux d'avoir le suffrage des lettrés. On sent le besogneur qui veut abattre le plus de besogne possible. Tant pis! On espérait mieux que cette fin en eau de boudin, comme disent les paysans. Enfin il y a encore bien des gens qui aiment cette eau-là, paraît-il. Hélas!

Le Secret de Chamblis, histoire d'un château, par Philibert Audebrand. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Un château! Un secret! Est-ce le château d'Udolphe? En sont-ce les mystères? Et racontés par qui? par M. Philibert Audebrand, le spirituel chroniqueur? Eh! oui. Pas si château d'Udolphe que ça, le château de Chamblis; mais assez ténébreux quand même. L'histoire est noire, pleine de péripéties, embrouillée selon la bonne formule des drames palpitants. Les personnages sont nombreux, complexes, remuants. Et il y en a trois cent cinquante bonnes pages bien compactes. Et c'est vraiment intéressant, empoignant, plus que du Montépin ou du Richebourg, je vous assure. Par-dessus le marché, c'est écrit en français, ce qui n'est pas à dédaigner, même dans les contes les plus farcis d'aventures. Aussi ne faut-il pas s'étonner si ce livre a du succès. Il le mérite. J. R.

La Filleule de la duchesse, par Charles Mérouvel. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Aimez-vous Cherbulliez et les romans où des étrangers, à la fois distingués et originaux, font du sentiment et de la psychologie en un français aimable? Si non, n'ouvrez pas le livre de M. Charles Mérouvel, qui est un Cherbulliez plus neuf. Si oui, voici votre affaire. James, Harry, Lucy, un nabab, il y a là de quoi satisfaire votre goût. J'oubliais un Espagnol, Riozarès. Et tout cela imprégné de parisianisme, d'élégance mondaine, de bien dire. Même le

rajah, qui est bizarre, puisqu'il est exotique, mais qui sait aussi tourner le madrigal à sa façon. J'ai l'air de tourner en plaisanterie M. Charles Mérouvel et le genre qu'il a cru devoir adopter. Rien, cependant, n'est plus loin de ma pensée. En somme, le Cherbulliez a du bon, et, je le répète, l'auteur de *la Filleule de la duchesse* est un Cherbulliez de derrière les fagots. A tout dire même, il ne ressemble au romancier de la *Revue des Deux Mondes* qu'en apparence, par le choix des milieux et une certaine mondanité de société cosmopolite, si je puis ainsi parler. Au fond, il est plus alerte, moins dilué de fausse poésie, moins artificiel. Ses personnages se dessinent plus nettement. Son dialogue surtout est plus réel. Ce n'est pas là une œuvre banale, et l'écrivain n'est pas le premier venu. Il y a en particulier une note d'humour très personnelle et qui suffit à classer quelqu'un.

Journal d'un mobile, par Paul de Kerneu. Paris, Ghio, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un regain de la littérature de souvenirs militaires poussée sur les ruines de l'année terrible. C'est un récit au jour le jour, par notes, du siège de Paris, depuis le 14 septembre 1870 jusqu'au 29 janvier 1871. Récit sans prétention, d'ailleurs, notes simples et sincères. Cela ne vise pas à être de l'histoire. Cela se présente tout bonnement, sincèrement. A ce titre, on le voit, cela ne peut manquer d'intérêt. Toute impression franche, vraie, est curieuse à connaître. On a beaucoup écrit sur cette lamentable époque, et beaucoup de témoignages intéressés en ont embrouillé et comme embrumé l'aspect. Ici, le témoignage est naïf, sans parti pris. Pas de vue d'ensemble, pas de théories stratégiques ou tactiques, mais des vues de détail, des sensations prises au vol, des réflexions piquées au moment même où elles naissaient. Cette absence de procédés et de recherches produit un effet de réalité très vif. Il serait à souhaiter qu'on eût imité l'exemple de M. Paul de Kerneu. C'est avec cette menue monnaie des souvenirs personnels que la grande histoire peut plus tard ressusciter au vrai le tableau des choses. Pouvoir fournir à ce tableau une touche exacte, une seule, il n'en faut pas plus pour avoir fait œuvre d'écrivain.

Poverina, par la princesse Olga Cantacuzène-Altieri. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'Italie du romantisme est bien usée. Là, comme en tout, un poncif avait fini par remplacer la réalité. Cette réalité pourtant est bien curieuse. Il y a, en Italie, une vie très particulière et vraiment étrange. Les paysans, par exemple, offrent un mélange de grossièreté et de raffinement, de passion et de mysticisme, tout à fait original. C'est précisément le paysan italien le plus pur, le Toscan, que la princesse Olga de Cantacuzène-Altieri a voulu étudier, peindre et faire vivre dans son roman de *Poverina*. Elle y a pleinement réussi. Les types sont fouillés jusqu'au fond de l'âme et, en même temps, montrés par le dehors avec un rendu qui étonne venant d'une plume féminine. Cela, toutefois, ne sent pas son bas-bleu. On retrouve tout le charme de la femme dans la délicatesse des analyses, dans le tendre des sentiments, et dans je ne sais quelle morbidesse de style qui fait songer à la douceur du climat décrit. Ceux que le poncif romantique avait dégoûtés de l'Italie feront bien de lire *Poverina*, pour se réconcilier avec ce pays qui leur réserve encore bien des surprises, pourvu qu'on sache le voir tel qu'il est et l'exprimer tel qu'on l'a vu.

J. R.

Les Dames de Lamète, par Dubut de Laforest. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Comme le poète, je trouve que l'on doit admettre tous les genres, hors le genre ennuyeux. Je lis consciencieusement tous les livres, même ceux qui distillent l'ennui comme un poison lent mais sûr; j'ai donc lu *les Dames de Lamète*.

Vouloir nous peindre l'existence d'une petite ville de province, étudier l'âme si négative et la vie si peu prouvée de certains provinciaux est une tâche qui dépasse les forces de la plupart des écrivains : il faut la puissance terrible et le fécondant cerveau d'un Balzac pour arriver à intéresser le lecteur à ces mollusques. J'ai lu *les Dames de Lamète*.

Les Dames de Lamète ne sont pas. Est-ce bon ? Est-ce mauvais? J'aurais voulu pouvoir le dire franchement, et franchement je ne trouve pas de réponse catégorique : c'est un livre, voilà tout, si l'on peut appeler livre cette esquisse terne et grise, sans nuances, sans transitions, sans aucun des reliefs qui font valoir et animent un tableau. Comment se passionner pour des personnages aussi peu passionnants, que ne relèvent ni les piments d'un style original ni les beautés d'un style fouillé ?

Miss Million, par Alphonse Brot. J. Rouff, Paris, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Ce volume forme la seconde et dernière partie des *Nuits terribles*. C'est du gros mélodrame écrit à la hâte, d'une manière excessivement lâchée, mais ne manquant pas de cet intérêt au gros sel que recherchent les amateurs de romans-feuilletons.

A lire :

Après deux ans d'amour, par Marin Dubois. Paris, Derenne, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

G. T.

Le Carnet d'un ténor, par G. Roger, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50, (P. Ollendorff, éditeur.)

Ce sont les notes prises au jour le jour par le célèbre ténor et qui vont de 1847 à 1859, époque où un terrible accident de chasse enleva prématurément Roger à l'art lyrique. Je regrette de ne pas trouver dans ce livre des détails sur ses débuts à l'Opéra-Comique. C'est, en effet, seulement du jour où il va créer *le Prophète* à l'Opéra que le journal commence. Une courte notice bibliographique supplée d'ailleurs à cette lacune d'un livre assez curieux, dans lequel l'homme se peint tout entier, en même temps qu'il nous révèle quelques particularités bizarres des grands compositeurs avec qui il a été en relations.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Lord Beaconsfield et son temps, par Cucheval-Clarigny. Paris, A. Quantin, 1880. — Prix : 3 fr.

M. Disraëli, dont la fortune politique a étonné tout le monde, devenu lord d'Angleterre, premier ministre et comte, entré dans la noblesse par la porte si difficile à franchir que sa valeur personnelle seule lui a ouverte, offre en quarante années d'une existence publique bien employée une étude qui a séduit un de nos écrivains politiques des plus sérieux, dont la plume consciencieuse a trouvé là une occasion heureuse de s'exercer.

Nous le disons surtout dans ce sens que le personnage en question a prouvé qu'il était un caractère, et par suite il était plus facile de le dépeindre et d'en faire ressortir la valeur.

D'une bonne famille israélite, d'origine étrangère, il avait été, par son père, élevé dans la religion anglicane; jouissant dans sa jeunesse d'une fortune indépendante, il suivit ses premiers penchants qui l'ont porté à se faire une place honorable dans le monde des lettres. Tout en voyageant beaucoup et avec fruit, car ses ouvrages en sont la preuve, il écrivit beaucoup de romans qui eurent un succès d'estime : le premier cependant, intitulé *Vivian Grey,* attira sur lui l'attention publique.

Ce n'est donc que plus tard qu'il résolut d'abandonner la carrière littéraire pour se livrer tout entier à la politique, laquelle lui réussit mieux et lui procura honneurs, richesse et considération. Il n'arriva pourtant pas sans lutte à ce résultat, et s'il commença relativement jeune, car à trente ans il s'était déjà présenté quatre fois aux élections pour un siège à la Chambre des communes et avait échoué quatre fois, il ne dut réellement d'arriver qu'à la ténacité extrême de son caractère.

Tout en luttant pour arriver à une situation politique, M. Disraeli ne discontinuait pas ses travaux littéraires et le fécond romancier publiait livre sur livre. C'est le 27 juillet 1837 qu'il devint enfin membre du Parlement en qualité de député conservateur nommé par le collège de Maidstone.

A partir de 1840, il prit part à tous les débats importants. Son talent de parole et sa verve sarcastique le faisaient redouter des orateurs les plus expérimentés. Il fut dans le camp tory le soutien de lord George Bentinck, dont il écrivit l'histoire, et l'adversaire acharné de sir Robert Peel.

Dix ans après son entrée à la Chambre, M. Disraëli, par son mérite et son énergie, était devenu le chef reconnu d'un parti qui comptait dans ses rangs les plus grands noms de l'aristocratie.

En 1851, il entre au ministère avec les fonctions de chancelier de l'Échiquier sous la présidence de lord Derby. En 1868, il succédait à ce dernier comme premier ministre et premier lord de la trésorerie. De ce moment date sa rivalité avec M. Gladstone, ou du moins elle prit un caractère d'animosité extrême. Ce dernier le renversa et le remplaça. La reine nomma alors madame Disraëli pairesse d'Angleterre, sous le titre de vicomtesse Beaconsfield.

En 1874, c'est lui qui remplace à son tour M. Gladstone et remonte au pouvoir. Enfin, à l'ouverture du Parlement, en 1877, M. Disraëli, premier ministre, élevé à la pairie depuis la clôture de la session précédente, prenait séance et rang en qualité de comte Beaconsfield; c'était comme le couronnement d'une belle carrière, honorablement remplie, et l'aristocratie anglaise ouvrait avec plaisir ses rangs pour y recevoir le nouveau venu dont les parrains étaient le comte de Shrewsbury et le comte Derby. E. D.

Histoire de l'esclavage dans l'antiquité, par H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, doyen de la Faculté des lettres de Paris. 2e édition, 3 volumes in-8°, Hachette.

L'œuvre dont nous avons à rendre compte est une œuvre remarquable, et, qui mieux est, une bonne action. Parue pour la première fois en 1848, elle a obtenu de suite un rapide succès, et ce n'est pas être téméraire que de prédire le même sort à l'édition nouvelle.

Le cœur a guidé la plume de l'écrivain, et il a su trouver pour revendiquer les droits sacrés de la liberté humaine des accents d'une rare élévation. Puissent-ils être entendus des pays (hélas! ils sont nombreux encore!) où l'esclavage s'étale, en plein XIXe siècle, dans toute sa barbarie; puisse l'Espagne écouter la voix de la raison, et comprendre, à la lecture du livre de M. Wallon, les sages enseignements qu'il a su donner avec tant d'éloquence et une si profonde conviction.

L'auteur nous promène à travers toute l'antiquité, suivant le développement de l'esclavage dans le monde, et faisant la part distincte de l'influence des races, des pays et des temps. L'Orient et la Grèce, Rome et l'Occident sont le théâtre de ses explorations érudites; et, dans un tableau plein d'ampleur, il nous montre le christianisme et l'empire attaquant cette plaie hideuse des sociétés, au nom de la morale, du droit et de la liberté.

Dans une introduction consacrée à l'esclavage dans les colonies, M. Wallon va droit au but. L'esclavage n'est pas, nous dit-il, une loi de l'humanité, une condition fatale de son développement. C'est une œuvre de violence, qui jette les races de la civilisation dans l'abrutissement, plus qu'elle n'en élève de la barbarie à la vie policée. Il a pour conséquence la destruction du sentiment moral, la désorganisation de la famille, la ruine des États : produit de la force ou de la sensualité, il enlève au travail toute dignité, surexcite les passions, provoque à la débauche, anéantit en un mot les forces vitales et fécondes qui président au développement des peuples et au perfectionnement des sociétés.

S'il est vrai que, chez les Hébreux, l'abus en ait été

tempéré et adouci par l'exercice du droit d'asile, par le respect dont la femme était entourée, par le châtiment qui frappait la dureté du maître, son action n'en a pas moins été dégradante et meurtrière.

Le savant auteur étudie plus spécialement l'esclavage en Grèce, chez les Spartiates et les Athéniens. Il nous montre, par les citations qu'il emprunte aux écrivains de l'antiquité, l'ilote transformé en bête de somme, servant d'exercice d'embuscade à la jeunesse laconienne. N'allait-on pas jusqu'à comprimer son développement, quand il dépassait la mesure de vigueur qui convenait aux esclaves ? Nous signalerons, entre tous, les chapitres consacrés au prix des esclaves, à l'évaluation de leur nombre en Grèce, et l'étude sur l'esclave dans la comédie.

Après avoir montré ce que fut l'esclavage en droit et en fait, dans les lois, la coutume, la pratique, M. Wallon montre ce qu'il fut en théorie, l'influence qu'il exerça sur les classes serviles et libres, et il termine son premier volume par un exposé des opinions et systèmes de l'antiquité grecque sur l'esclavage.

Quel spectacle dégradant et terrible ! L'esclave grandit dans l'ignorance du bien et dans l'habitude du mal : paresse, instinct du vol, ruse, dissimulation, luxure, tel est son lot, et c'est à lui pourtant qu'était souvent confiée l'éducation de la jeunesse ! Et quels remèdes ! la torture, le plus souvent, à moins d'y échapper par la révolte ou par la fuite !

Tel est le tableau lugubre et vrai que M. Wallon nous trace d'une main émue.

Ce sont les mêmes faits, éclairés à la lumière d'un droit plus nettement formulé, que l'auteur étudie à Rome, depuis ses origines jusque sous l'empire.

Le progrès s'accomplit lentement ; les affranchissements se multiplient ; l'esclave n'est déjà plus une chose ; et quand le christianisme vient jeter à travers le monde les assises de la fraternité humaine, on peut prévoir que le temps n'est plus loin où ce déshérité, ce paria, aura conquis rang d'homme et de citoyen.

Nous n'avons ici tenté ni d'esquisser ni de résumer un livre qu'il faut lire : il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. Il porte avec lui son enseignement, et ceux qu'un intérêt étroit n'a pas fait renoncer encore aux profits passagers et débilitants de cette détestable institution feront bien d'en méditer les dernières pages, sans attendre, comme dit l'auteur, la guerre ou la révolution. F. W.

Une Page d'histoire (*le siège et la Commune de Paris en* 1871), par GABRIEL CHAUSSON, conseiller municipal d'Asnières, 2ᵉ édition. H. Ghio, éditeur. 1880.

Ce livre nous retrace les plus terribles catastrophes de notre temps. L'auteur, un honnête bourgeois d'Asnières dont la naïveté fait parfois sourire, et dont le style n'a pas toujours pour la langue française les égards qui lui sont dus, paraît tout fier du sacerdoce qu'il remplit en transmettant ses Mémoires à la postérité. Nos contemporains auront sans doute peu de souci d'apprendre combien de fois M. Chausson a embrassé sa femme en 1871 et quelles paroles mémorables il a adressées à son neveu sur la place de la Concorde le 4 septembre 1870 : mais peut-être dans quelque cent ans le curieux qui découvrira ces pages au fond d'une bibliothèque y trouvera une saveur de sincérité, de *réalité* que n'offrent pas d'ordinaire les œuvres plus savantes et plus composées des historiens de profession. A. E.

Souvenirs de Champigny, carnet d'un soldat, par ALPHONSE RAVENEL. Paris, Dervaux. 1880.

Le titre du volume est trompeur ; quelques lignes insignifiantes sur Champigny qui mériterait un volume comme une des rares et glorieuses journées du siège de Paris, puis une série d'anecdotes rétrospectives sur la vie de l'auteur pendant la campagne de Crimée.

Le tout est sans intérêt aucun et sans charme ; l'éditeur a fait un grand honneur à ce petit ouvrage en l'éditant en format in-8°. Nous regrettons de l'avoir lu et encore davantage de n'y avoir absolument rien trouvé dont nous puissions parler. E. D'AU.

La Semaine de mai, par CAMILLE PELLETAN. Paris, Maurice Dreyfous. 1880.

Il est absolument impossible d'arracher une page de notre histoire nationale, quelque lugubre qu'elle soit, mais il est possible, en revanche, de placer en regard celle qui consacre l'apaisement et le pardon absolus.

Nous ne pensons pas que l'auteur, en écrivant l'histoire de cette semaine douloureuse, ait eu en vue d'exciter l'esprit de vengeance des vaincus contre leurs vainqueurs ; son exposition, exempte de discussions passionnées, est simple et ne dramatise pas davantage des faits suffisamment horribles par eux-mêmes.

Son but est d'établir que les représailles ont été si loin qu'il ne reste plus qu'à plaindre les victimes, et à n'en plus augmenter le nombre. Les chiffres énoncés ont été établis par des documents qui paraissent sérieux et par des renseignements dont nous ne pouvons suspecter l'origine.

Le but de la publication en un volume des articles parus déjà dans le journal *la Justice* nous paraissant être l'apaisement absolu des esprits et la poursuite de l'idée de l'amnistie complète à faire admettre par le gouvernement, nous ne doutons pas que tous les gens sages ne partagent cette manière de voir, comme la plus politique pour l'oubli d'une époque sanglante, douloureuse à tous les Français. E. D'AU.

Chronique d'Étienne de Cruseau, publiée par la Société des bibliophiles de Guyenne. Tome Iᵉʳ. Bordeaux, G. GOUNOUILHOU, 1879, in-8°.

Étienne de Cruseau fut conseiller au parlement de Bordeaux de 1586 à 1616, et il a laissé une *Chronique*, restée jusqu'à présent manuscrite, qui jouit d'une assez grande réputation ; la Société des bibliophiles de Guyenne s'est décidée à la publier. Le manuscrit avait été assez souvent feuilleté par les chercheurs et les curieux pour qu'il commençât à se trouver dans un fâcheux état de détérioration ; des feuillets étaient arrachés, des bas de pages mangés d'usure : il était urgent de sauver le texte, qui ne se présente déjà qu'avec des lacunes souvent assez considérables. Quelques-unes procèdent du fait même du vieux conseiller qui, ardent ligueur avant l'avènement de Henri IV et même un peu après, jugea prudent ensuite de modifier sur ses cahiers de notes les passages qui rappelaient d'une façon trop vive ses anciennes opinions ; il n'a pas toujours été possible de lire sous les ratures et de rétablir le texte primitif. Certains feuillets ont dû être aussi lacérés par les descendants

des familles qui pouvaient se plaindre de quelques confidences indiscrètes faites par le magistrat, ou de quelque scandale judiciaire qu'il avait relaté. Bref, il en manque 36 sur 322 dont se composait le manuscrit.

La *Chronique* d'Étienne de Cruseau va de 1588 à 1616 et parle un peu de tout. C'est un journal où le magistrat consigne au fur et à mesure les renseignements les plus disparates; ses notes d'audience se trouvent mêlées à son carnet de ménage. Le baptême d'un de ses enfants, avec les noms des parrains et des marraines, l'ordre et la marche de la cérémonie, alternent avec l'enregistrement d'un édit royal; un beau procès, dont il a été nommé rapporteur, est accompagné de réflexions sur le prix des denrées ou sur l'installation d'un couvent de capucins. On y suit par le menu, pour chaque année, le roulement des chambres du parlement, les décès, les mutations, les réceptions des conseillers nouveaux, les petites querelles intestines de messieurs; on a le sujet des discours prononcés aux audiences solennelles, avec de petites réflexions sur l'éloquence boursouflée qui régnait alors. Puis suivent, au hasard de la chronologie, la nouvelle de quelque bataille de Henri IV, du duc de Mayenne, de Joyeuse, d'une prise de ville par l'un ou l'autre parti, le récit des dégâts causés par un orage, une procession, l'entrée solennelle de quelque prince ou princesse du sang, avec le tirage au sort de la députation qui ira au-devant du personnage et le cérémonial à observer, l'aventure d'une demoiselle qui se jeta dans un puits, un cartel qui fit du bruit par la ville et des observations météorologiques à propos d'un grand rond qui apparut certain jour autour du soleil, etc. Cette *Chronique* est surtout un document d'histoire locale pour le Bordelais, mais elle touche néanmoins à nombre de points d'un intérêt général. Il est curieux de saisir dans une narration familière, écrite au jour le jour et sans prétention, le contrecoup des événements qui, à cette époque troublée, agitaient la France, d'en suivre le retentissement au sein d'une province éloignée et de les retrouver mélangés à une foule d'impressions d'un autre ordre, de détails intimes et domestiques qui les font entrer, pour ainsi dire, dans la vie de famille.

L'ouvrage est imprimé fort soigneusement, sur papier de Hollande, avec une correction toujours difficile à obtenir quand il s'agit d'une orthographe vieillie; il fait honneur aux presses bordelaises. A. B.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Recherches bibliographiques *sur des livres rares et curieux*, par P.-L. Jacob, *bibliophile*. Paris, Ed. Rouveyre. In-12, 228 p.

Très joli volume, imprimé avec le plus grand soin; c'est un nouveau service qu'un infatigable bibliographe vient de rendre à cette science des livres à laquelle, depuis plus de cinquante ans, il consacre un zèle qui ne se ralentit jamais, et une science inépuisable.

Les *Recherches* que nous signalons se composent, en partie, de notices déjà imprimées, soit dans divers recueils, soit en tête de réimpressions de livrets fort rares reproduits à petit nombre; on eût vainement cherché à réunir ces écrits disséminés de çà et de là; en les groupant ensemble, en y joignant quelques notices nouvelles, M. Paul Lacroix et son intelligent éditeur ont rendu à tous les bibliophiles un service qu'ils apprécieront comme il doit l'être.

Nous ne prétendons point indiquer tout ce que contient de curieux le volume que nous avons devant nous; bornons-nous à jeter un coup d'œil sur quelques-uns de ses chapitres.

Une des portions les plus intéressantes du livre de M. Lacroix est celle qui concerne les ouvrages *perdus;* des témoignages sérieux constatent l'existence de productions diverses remontant pour la plupart au XVIe siècle et dont nul exemplaire ne se retrouve aujourd'hui dans aucune bibliothèque publique, dans aucune collection particulière. Les efforts de tous les bibliophiles doivent tendre à découvrir, autant que possible, ces livres disparus; en cas de réussite, il faut s'empresser, au moyen d'une réimpression exacte et tirée à petit nombre, de soustraire ces textes à toute chance nouvelle de destruction. — Nous pourrions citer quelques exemples en ce genre; rappelons un très curieux livret qui faisait partie de l'immense bibliothèque dramatique de M. de Soleinne : *Chansons nouvelles du langaige provençal.*

Cet exemplaire, le seul connu, ne s'est pas rencontré lorsqu'en 1843 la bibliothèque dont il s'agit fut livrée aux enchères; d'actives recherches, tentées pour en découvrir les traces, sont demeurées sans résultat. Heureusement un amateur de vieilles poésies avait obtenu de M. de Soleinne l'autorisation de transcrire ces chansons; il fit plus tard imprimer à 50 exemplaires la copie qu'il avait faite, et cet opuscule attira au plus haut degré l'attention des bibliophiles de la Provence; on agita la question de savoir où et quand il avait été imprimé. Avignon et Lyon firent valoir leurs droits.

Parfois un livre regardé comme perdu vient à se révéler grâce à une découverte heureuse. Il en a été ainsi d'un pamphlet éloquent et terrible lancé contre le cardinal de Lorraine en 1561, et dont l'imprimeur fut pendu; l'auteur, François Hotman, très heureusement pour lui, n'était pas en France. Les historiens du temps, de Thou et Brantôme entre autres, avaient parlé de cette *Epistre au tigre de la France.* Mais il fallait se borner à ces brèves indications, lorsque vers 1835 un libraire actif et intelligent, dont le nom est toujours cher aux bibliophiles, Joseph Techener, en découvrit par hasard un exemplaire que le savant auteur du *Manuel du libraire* s'empressa d'acquérir. M. J.-Ch. Brunet, tout fier de posséder ce trésor, fit encadrer sous verre ces quelques pages, les plaça sur la cheminée de sa chambre (nous les y avons vues) et refusa constamment d'en laisser prendre connaissance. Après sa mort, l'*Epistre* figura dans la vente de la précieuse collection formée avec un goût exquis par l'illustre bibliographe; elle fut l'objet d'une lutte

acharnée; la bibliothèque de la ville de Paris obtint la victoire; l'opuscule placé d'abord dans la bibliothèque de l'Hôtel de Ville en fut retiré pour entrer dans le musée spécial établi place Royale; il échappa ainsi aux incendiaires de 1871.

On a le droit d'espérer qu'il est en sûreté dans son nouvel asile; en tout cas, l'existence de la foudroyante invective d'Hotman est assurée, car un des hommes qui, de nos jours, ont le plus agi en faveur de la science des livres, l'aimable et zélé directeur de *l'Intermédiaire*, en a publié une édition fac-similé accompagnée d'un travail historique des plus intéressants. C'est un service réel que M. Charles Read a rendu ainsi à l'histoire du XVIe siècle.

M. Lacroix énumère 115 ouvrages qu'il regarde comme *perdus;* il n'a nullement prétendu en offrir une liste à peu près complète; il serait facile d'y faire des additions; bornons-nous à mentionner un des livrets que son titre recommande à la curiosité des amateurs: *Devis poictevin dicté à Tholose aux Jeux floraux*, 1553. *L'Affutiman de Pelhot, invention Barotine, avec le blason du glaive de Pelhot qui coupa l'oreille à Malchus, ensemble le blason de la Virole* (*imprimé à Tholose par Guyon Boudeville*). Une grande partie des titres de livres qu'on ne rencontre plus nulle part nous a été conservée par Duverdier dans sa *Bibliothèque françoise* (Lyon, 1585, in-folio, réimp. en 1772, in-4°); il s'en trouva aussi un certain nombre dans les *Catalogues* des anciennes foires de Francfort; ce sont là des sources d'information qu'il ne faut pas négliger; malheureusement les titres, fort succints, sont incomplets, et souvent peu exacts.

Il existe, on le sait, un livret intitulé : *les Grandes et Inestimables Chroniques du géant Gargantua;* il a été imprimé avant 1535, et on en connaît deux éditions; mais de l'une et de l'autre il ne reste, à ce qu'il paraît, qu'un seul exemplaire. C'est depuis un petit nombre d'années seulement que l'existence de ces curieuses *Chroniques* a été constatée; elles ont été réimprimées à diverses reprises : un érudit saxon, M. G. Régis, les a comprises dans sa traduction allemande des *Œuvres de Rabelais*, traduction accompagnée d'un très ample commentaire; M. J.-Ch. Brunet en a donné une édition accompagnée d'une judicieuse introduction; un des plus intelligents éditeurs de Paris, M. Jouaust, les a comprises dans le *Cabinet du bibliophile*, La question posée est celle de savoir si maître François fut l'auteur de cette ébauche d'où sortit plus tard l'immortel Gargantua, le premier livre de la vaste épopée satirique que, depuis des siècles, on ne se lasse point d'admirer, de lire, de réimprimer. Cette question, spirituellement discutée par Charles Nodier, n'est pas douteuse; Rabelais seul a pu, vers 1532, écrire cette histoire fantastique où la griffe de l'aigle se montre à diverses reprises. M. Lacroix vient à son tour discuter ce petit problème d'histoire littéraire, et il ne laisse plus rien à dire à cet égard. C'est encore de Rabelais qu'il s'agit dans une notice consacrée au *Disciple de Pantagruel*, livre populaire qui parut à la suite du *Pantagruel*, éditions de 1537 et de 1538, ainsi que dans celles de Lyon, 1542, et de Valence, 1547 (cette fois sous le titre de *Merveilleuses Navigations de Panurge;* il fut souvent réimprimé au commencement du XVIIe siècle; les divers bibliographes qui avaient à peine pris la peine de le lire, en ont parlé avec un dédain très peu justifié; de L'Aulnaye n'y voit qu'une production « misérable et bête »; l'auteur du *Manuel du libraire* avance que cette « plate facétie ne saurait être de Rabelais ». Ces appréciations injustes ne sauraient être admises par une critique éclairée; M. Lacroix met de fort bonnes raisons à l'appui de l'idée que *le Disciple de Pantagruel* fut un des livres que maître François improvisait pour divertir les malades qu'il soignait à Lyon; on y rencontre beaucoup d'absurdités et de grossièretés, mais, de même que dans l'œuvre capitale de notre Homère bouffon, c'était indispensable pour faire passer, en provoquant le rire, des idées hardies que Rabelais se sentait pressé d'exprimer. Lorsqu'on sait lire *le Disciple de Pantagruel*, lorsqu'on le comprend, on reconnaît que c'est l'œuvre d'un partisan de la Réforme, proclamant son attachement à la vérité, sous-entendu évangélique.

Divers chapitres du *Disciple* ont été avec des changements plus ou moins sensibles transportés dans le cinquième livre de *Pantagruel*, lequel ne vit le jour que plusieurs années après la mort de Rabelais. M. Lacroix y voit un argument en faveur de l'authenticité de ce dernier livre; peut-être se trouvera-t-il des gens disposés à croire que *le Disciple* et le cinquième livre, s'ils étaient de la même main, ne seraient ni l'un ni l'autre l'œuvre de maître François. Un article remarquable inséré dans le *Journal officiel* (novembre 1879) fait ressortir les motifs qui portent à penser que le livre en question ne doit point être mis au compte de Rabelais et que c'est l'œuvre indubitable d'un calviniste. D'un autre côté, la plupart des éditeurs et des critiques ne doutent pas de l'authenticité du livre dont il s'agit; c'est l'opinion de Charles Lenormant qui l'a consignée dans son ingénieux essai sur *l'Architecture de l'abbaye de Thélème* (1834, in-8°); elle a été contestée par M. Paulin Paris, bon juge en semblables questions; l'Allemand Régis la discute sans vouloir la trancher; il enregistre avec soin un assez grand nombre de mots qui se rencontrent dans ce cinquième livre et qu'on chercherait inutilement dans les quatre premiers.

Dans la première moitié du XVIe siècle vivait à Lyon un imprimeur qui était également libraire, François Juste, inventeur d'un format nouveau, in-12 ou in-16 très allongé, dont l'usage ne se répandit pas; les productions typographiques de Juste sont des plus intéressantes; il fut le premier éditeur de Rabelais qu'il réimprima plusieurs fois; il mit au jour les poésies de Coquillart, de Villon, de Jean et de Clément Marot. Grâce à de laborieuses recherches, M. Lacroix est parvenu à dresser une liste de 47 ouvrages divers sortis de l'officine de François Juste; tous sont en français, à l'exception d'un seul en latin, et d'un autre en langage macaronique; la plupart rentrent dans la classe de ces facéties dont l'extrême rareté fait souvent tout le mérite et que les bibliophiles payent au poids de l'or.

Ne nous arrêtons pas, faute d'espace, aux notices consacrées aux deux curieux ouvrages de l'actif Gilles Corrozet, sur les *Antiquitez* et l'*Histoire de Paris* (souvent confondus, bien qu'ils soient fort différents l'un de l'autre) et à l'*Art au mourin*, impression xylographique dont on ne connaît qu'un seul exemplaire et qu'on peut regarder comme exécutée à Harlem par Laurent Coster, vers 1430, après les premières éditions latines; c'est le premier écrit français qui sorte de la classe des manuscrits.

Nous pourrions signaler encore de curieux détails sur Jehan Regnier, poète de la première moitié du XVe siècle, le précurseur et souvent le modèle de Vil-

lon (on ne connaît que trois exemplaires de l'édition originale de ses *Fortunes et Adversités*); sur les *Comptes amoureux de Mme Flore* (pseudonyme qui reste à découvrir), livret rarissime quoique plusieurs fois réimprimé de 1532 à 1574, et qu'une appréciation un peu indulgente peut-être signale comme un chef-d'œuvre de sentiment et de style; sur les *Fantastiques Batailles des grands rois Rodilardus et Croacus*, traduction française d'une imitation latine du poème attribué à Homère, et applicable aux guerres de la fin du xve siècle; nous voudrions signaler des articles se rattachant à de très rares recueils de poésies badines ou à des farceurs tels que Mistanguet, émule de Tabarin et de Bruscambille, Mais, dans l'impossibilité de tout dire, nous nous en tiendrons à mentionner la notice relative à la célèbre collection d'images drolatiques connues sous le nom de *Songes drolatiques de Pantagruel*; l'édition originale est introuvable, mais diverses reproductions récentes ont répandu ces charges bouffonnes de personnages mis en scène dans l'épopée satirique de Rabelais; la clef en est perdue, et ce n'est qu'à force d'explications forcées et de très arbitraires conjectures qu'on a prétendu y retrouver les contemporains du curé de Meudon, notamment François Ier, Charles-Quint, le cardinal de Lorraine. Ici un problème se pose : Maître François a-t-il dessiné lui-même ces caricatures si originales, si étincelantes d'esprit et de malice? M. Lacroix est disposé à le croire; nous sommes disposé à partager l'opinion du circonspect auteur du *Manuel du libraire :* « Rabelais, dont ce livre porte le nom, n'y a eu aucune part, mais ses ouvrages en ont donné l'idée. »

Nous aurions aussi à nous arrêter sur le très singulier ouvrage de C. de Minat, *la Paulegraphie, ou Description des beautés* (les plus secrètes) *d'une dame de Tholose* (Lyon, 1587); nous voudrions parler d'une étrange composition à peu près dramatique : *les Amoureux Brandons de Franciarque et Callixène,* pièce des plus rares que le *Manuel du libraire*, copiant les *Recherches*, de Beauchamp, *sur les théâtres*, qualifie à tort de « très libre », mais il faut savoir s'arrêter; notre compte rendu, quelque imparfait qu'il soit, constate à quel point le nouveau volume de M. Paul Lacroix est de nature à intéresser tous les bibliophiles.

PH. J.

Nouveau Recueil de farces françaises des xve et xvie siècles, publié d'après un volume unique appartenant à la Bibliothèque royale de Copenhague, par MM. Émile Picot et Christophe Nyrop. Paris, Morgand et Fatout, 1880, petit in-12, LXXX et 241 p.

Joli volume imprimé avec élégance et de nature à intéresser toutes les personnes qui ont du goût pour l'étude de notre ancienne littérature dramatique. La bibliothèque de Copenhague possède un petit in-8o de 173 pages, imprimé à Lyon en 1619 et dont nul bibliographe n'avait soupçonné l'existence; il renferme neuf pièces; cinq étaient déjà connues; on les retrouve dans un très précieux recueil mis au jour au xvie siècle, et dont un exemplaire, le seul connu jusqu'ici, a été acquis en 1846 par le musée Britannique; il a d'ailleurs été l'objet d'une réimpression qui forme les trois premiers volumes (publiés par M. Viollet-le-Duc) de l'*Ancien Théâtre françois* (Paris, Jannet, Bibliothèque elzévirienne). Voici les pièces qui sont rendues à la lumière :

Farce nouvelle de deux jeunes femmes qui coifférent leurs maris par le conseil de maistre Antitus. — Antitus, « chappelain de la saincte chappelle aux ducs de Bourgogne à Dijon », est un personnage réel; divers auteurs en ont fait mention, notamment Rabelais (livre IV, ch. II), qui le range parmi les cuisiniers célèbres. Ici il se montre sous un autre aspect, celui d'un galant, fort ami des dames et conseiller nullement rigoriste.

Farce nouvelle et récréative à deux personnages, c'est à sçavoir le Pèlerin, la Pèlerine et deux petits enfants.

Ceci est un remaniement d'une pièce jouée à Rouen en 1556 et que le parlement frappa d'interdiction, à cause de quelques traits peu respectueux pour la religion; il a pour auteur, à ce que nous apprend un acrostiche, Claude Mermet, notaire du duc de Savoie à Saint-Rambert et qui, de 1574 à 1601, fit imprimer divers ouvrages en vers et en prose, recherchés des bibliophiles.

La Présentation des joyaux à deux personnages, c'est à sçavoir le Sot et le Messager. — Ce n'est qu'une scène de peu d'étendue où deux personnages sont censés offrir à une dame les joyaux que lui envoie son fiancé. Le Sot interrompt à tout propos le Messager, ce qui rappelle une plaisanterie analogue qui se rencontre dans d'autres compositions du même genre et de la même époque.

Nouveau et Joyeux Sermon contenant le ménage et la charge de mariage pour jouer à une noce, à un personnage. Nous trouvons ici une énumération dont la littérature du moyen âge offre d'autres exemples; ce sermon était destiné à une noce, et on sait qu'en pareille circonstance le poète pouvait hardiment se permettre des plaisanteries fort risquées dont personne ne songeait à se scandaliser.

Il ne faut pas chercher dans ces compositions facétieuses un mérite littéraire qu'on aurait tort de leur demander, mais elles sont utiles pour l'étude des mœurs au xvie siècle, elles doivent surtout un prix spécial aux explications dont elles sont devenues l'objet de la part d'un érudit parfaitement instruit de tout ce qui concerne l'art dramatique en France.

Au sujet du *Franc-Archier de Bagnolet,* les éditeurs que nous avons nommés entrent dans de curieux détails sur cette milice bourgeoise qui, après avoir rendu des services réels, perdit son prestige et prêta le flanc aux attaques de la satire; ils donnent, à cette occasion, une bibliographie fort soignée des diverses éditions de Villon, et une pièce de Clément Marot (*Dialogue nouveau fort joyeux*) les amène à en faire autant à l'égard de ce poète célèbre. Une facétie assez originale : *Maistre Hambrelin, serviteur de maistre Aliborum,* provoque de son côté de curieux rapprochements.

Une citation succincte empruntée à l'un de ces textes mis au jour pour la première fois ne sera point hors de propos; nous l'emprunterons à la farce du *Pèlerin,* lequel débite à la *Pèlerine* une *légende des femmes* en seize couplets se terminant tous par un refrain identique:

A femme pleine de tempeste
Qui a une mauvaise teste
Et le cerveau embeguiné
Gardez-vous d'y estre trompé.

A femme qui porte momons
Et a faict tant de beaux sermons
Que son bien est tout fricassé
Gardez-vous d'y estre trompé.

D'une femme fausse et méchante
Qui se courrouce à sa servante,
Souvent lui donne sur le nez,
Gardez-vous d'y estre trompé.

De femme fardant son visage
Qui pense ailleurs plus qu'au mesnage,
Portant miroir cristallisé,
Gardez-vous d'y estre trompé.

PH. J.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

La Reliure française depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, par MM. Marius Michel, relieurs-doreurs. Paris, Morgand et Fatout. 1880, petit in-folio, 165 pages.

En 1834, Charles Nodier insérait dans une publication alors naissante et encore pleine de vie aujourd'hui un article sur *la Reliure en France au dix-neuvième siècle;* il débutait d'une façon fort inattendue : « Douce et gentille alouette, toi qu'a chantée Ronsard dans des vers qu'on ne surpassera point, aimable oiseau que la nature semble n'avoir formé que pour le ciel en lui refusant la faculté commune à tous les autres de percher sur les ramées... »

L'ingénieux historien du *Roi de Bohême* et des *Sept Châteaux* avait le droit de se permettre de semblables fantaisies; elles nous sont interdites lorsque nous avons à signaler une publication de luxe, véritable titre d'honneur pour les artistes qui l'ont rédigée, pour les éditeurs aussi intelligents qu'actifs qui l'ont mise au jour.

Nous essayerons d'en donnerune analyse succincte et fort imparfaite (nous le reconnaissons bien vite) en insistant sur quelques détails.

Il existe déjà divers ouvrages sur la reliure; nous ne parlons pas du poème de Lesné, très mauvais relieur, versificateur au-dessous du médiocre, mais nous mentionnerons le petit volume d'un écrivain aussi instruit que zélé, M. Édouard Fournier, récemment enlevé aux lettres qu'il cultivait avec amour et avec succès. Ce qui manque à cet écrit et à d'autres, c'est qu'ils n'ont pas été composés par des hommes pratiques; leurs auteurs parlaient de la reliure sans en connaître les procédés.

MM. Marius Michel, au contraire, sont parfaitement au fait des moindres détails techniques; ils n'ont cessé, on peut le dire, de mettre la main à la pâte; il s'ensuit que c'est en complète connaissance de cause qu'ils jugent les œuvres des artistes des siècles précédents; ils apprécient leurs qualités, ils savent parfaitement en distinguer les défauts; leur livre est le premier qui ait envisagé la reliure à son point de vue réel.

Après un chapitre consacré à l'exposition des qualités que l'on doit demander à une reliure parfaite, l'histoire de la reliure en France est abordée avec une judicieuse clairvoyance; presque rien à dire avant le XVIe siècle; on connaît très peu de volumes ayant appartenu à Charles VIII, à Louis XII; c'est avec François Ier que l'art, inspiré par l'exemple de l'Italie, se montre avec éclat; il se soutient sous les autres Valois, sous les premiers Bourbons, il dégénère sous Louis XIV, mais, dès le début du XVIIIe siècle, des maîtres habiles, parfois donnant lieu cependant à quelques reproches, lui rendent son éclat.

Les bibliophiles contemporains de François Ier ou de Henri IV, Grolier et de Thou, reçoivent les hommages auxquels ils ont droit; on trouvera ici des détails nouveaux sur les Ève, relieurs et libraires auxquels le titre de relieurs du roi resta longtemps inféodé; Nicolas Ève travailla pour Henri III, Clovis pour Henri IV et Louis XIII, Robert, fils de Clovis, eut la survivance de son père, toutefois « ils ne furent très probablement ni relieurs ni doreurs par eux-mêmes, et la gloire d'avoir exécuté les merveilleuses *Fanfares* de de Thou revient aux habiles doreurs qu'ils surent employer pour décorer leurs livres. »

Dans la seconde moitié du règne de Louis XIII se montre le dernier des grands doreurs anciens, Le Gascon ; « ce qui fit sa véritable force, c'est qu'il ne fut pas seulement un novateur heureux; il était, par son éducation première, un artiste de science et de tradition... Arrivé à l'âge mûr, en pleine possession de son talent, il donna toute sa mesure; les compartiments et les fonds sont entièrement couverts de pointillés; les entrelacs se détachent avec une étonnante vigueur sur un fond d'étincelles; l'effet en est merveilleux. »

Nul renseignement biographique sur le compte de ce grand artiste qu'employèrent Mazarin, Fouquet, Condé, Gaston d'Orléans qui l'avait, dit-on, logé dans son palais; à l'exception de son nom (et ce n'est peut-être qu'un surnom), tout est inconnu.

MM. Marius Michel se sont appliqués avec amour à suivre, à reconstituer son œuvre presque entière; ils ont ainsi été à même de le juger; ils ont reconnu qu'il eut des élèves qui travaillèrent sous ses ordres; on retrouve parfois les fers et les dessins du maître, mais non pas sa main.

Passant à une époque plus rapprochée, MM. Marius Michel nous montrent la reliure, exécutée par un des Padeloup, du *Daphnis et Chloé* aux armes du Régent, et une reliure en mosaïque faite pour un bibliophile célèbre, le comte d'Hoym, dont elles porte les armes au dos et aux angles de la dentelle de doublure.

Padeloup exécuta des reliures en mosaïque que les bibliophiles de nos jours payent bien au delà du poids de l'or; Derome lesuivit dans la même voie; un exemplaire des *Contes* de La Fontaine (édition des Fermiers généraux), à compartiments de couleurs variées représentant des fleurs et des fruits, est regardé à bon droit comme un chef-d'œuvre; il a figuré successivement aux ventes Firmin-Didot en 1811 (60 fr.) et La Bédoyère en 1839 (625 fr.); il fut; à celle de J.-Ch. Brunet (1869), payé 7,200 fr. par M. A. Fontaine, libraire aussi hardi qu'habile qui l'inscrivit à 10,000 fr. sur un de ses catalogues; un amateur bordelais, M. H. B., en devint propriétaire et le céda plus tard à un bibliophile anglais, M. Benzon, qui mourut peu de temps après, en bloc avec d'autres ouvrages précieux; ses

livres passèrent aux enchères de la salle Drouot, et le La Fontaine, après avoir été l'objet d'une lutte acharnée, resta aux mains d'un riche et fervent amateur qui l'emporta en disant : « Je l'ai payé un peu cher, mais je l'ai. »

Les dernières années du siècle dernier furent loin d'être favorables aux industries de luxe; la reliure, sous le règne sanglant de la Convention et durant la période agitée du Directoire, ne pouvait faire parler d'elle; Bozérian, bien dédaigné aujourd'hui, parut et jouit d'une réputation brillante dont il ne reste rien; de tous les relieurs du temps de la Restauration, c'est Thouvenin qui mérite la palme; Nodier, qui lui confiait le soin d'habiller ses livres chéris, en parle avec enthousiasme : « Pendant quelques années de perfection presque achevée qui le consumèrent, il se reporta avec un habile courage aux beaux jours de Derome, de Padeloup, de Deseuille, d'Enguerrand, de Boyer, de Gascon, pour les surpasser en les imitant. Thouvenin est mort quand il arrivait au plus haut degré de son talent; il est mort en rêvant des perfectionnements qu'il aurait obtenus, qu'il aurait seul obtenus peut-être; il est mort pauvre comme tous les hommes de génie qui ne sont pas hommes d'affaires. »

Au commencement du siècle, les amateurs cherchaient, malgré l'interruption des communications, à faire relier leurs livres en Angleterre; les lettres R. A. accompagnant le titre d'une belle édition d'un classique grec ou latin (livres alors à la mode) faisaient rapidement monter le niveau des enchères (voir entre autres les catalogues d'Ourches (1811) et Mac-Carthy (1816); Renouard raconte qu'il envoya à Londres quelques volumes d'abord pour sa satisfaction personnelle, ensuite pour offrir de bons modèles aux relieurs parisiens.

MM. Marius Michel n'ont pas voulu aborder ce qui concerne les contemporains; nous comprenons leur réserve, mais il est permis de la regretter.

Entre autres particularités qui nous sont signalées, nous voyons que dès le xve siècle se montre la mode, presque aussi ancienne que la reliure elle-même, de couvrir les tranches de dessins; un volume ayant appartenu à Louis XII (il est conservé à la bibliothèque Mazarine) a une tranche ciselée, reproduisant un motif gothique; ce genre d'ornement fut pratiqué en Angleterre vers la fin du siècle dernier. Un éditeur fort intelligent qui fut aussi bibliophile passionné, Renouard, raconte dans son *Catalogue d'un amateur* (1818, 4 vol. -in 8°, t. III, p. 48) qu'il avait pensé que deux paysages seraient pour un bel exemplaire d'un des poèmes de Delille (*l'Homme des champs*) un ornement fort agréable et du meilleur goût; il s'adressa à un artiste très goûté de nos jours, à J.-M. Moreau, et il en obtint deux charmantes compositions. Nous avons relevé sur divers catalogues un certain nombre d'exemples d'ornementation semblable; nous nous bornerons à citer (vente Lapeyrière, décembre 1814) un exemplaire du Térence imprimé par Baskerville (Birmingham, 1772) et relié par Edward de Londres avec deux sujets sur les plats et un paysage sur la tranche.

A la fin de leur travail, MM. Marius Michel ont placé des notes des plus importantes sur l'histoire des relieurs parisiens. On voit sans cesse dans des catalogues de vente : *reliure de Padeloup* (et quelquefois sans y regarder de près on écrit : Pasdeloup), *reliure de Derome;* cette indication suffit à des personnes fort nombreuses qui ne se doutent nullement qu'il a existé treize Padeloup et quatorze Derome. La plus complète ignorance dominait à l'égard de ces nombreuses familles avant que M. Jal eût débrouillé leur généalogie.

Le Padeloup resté célèbre, c'est Antoine-Michel qui obtint en 1733 le brevet de relieur du roi et qui mourut le 8 septembre 1758, dans sa soixante-treizième année; on peut lui attribuer, du moins en grande partie, les reliures exécutées pour Mme de Pompadour; son fils Jean, qui vivait encore en 1780, soutint avec honneur les traditions paternelles.

Quant aux Derome (ou plutôt de Rome), on trouve dès le milieu du xviie siècle des « marchands libraires et relieurs » portant ce nom; ils sont nombreux dans le siècle suivant: l'un eut sept enfants; un autre alla jusqu'à dix. De tous ces Derome, quel est celui dont la célébrité est restée égale à celle qui fut l'apanage de l'un des Padeloup? La question est embarrassante. M. Jal penche pour Jacques-Antoine, mort le 22 novembre 1751, âgé d'environ soixante-cinq ans.

Malgré tous ses mérites, Derome ne peut se laver d'un crime de lèse-bibliophilie que MM. Marius Michel lui reprochent avec une légitime indignation: « Dans son amour pour la régularité des tranches, il abattit sans scrupule les marges, dépréciant ainsi une grande partie des volumes qui sont passés par ses mains; il oubliait que la reliure est faite pour le livre et non le livre pour la reliure. S'il n'avait exercé sa barbarie que sur les livres de son temps, il n'y aurait encore que demi-mal; mais en sa qualité de relieur à la mode les amateurs lui confièrent de vieux et rarissimes volumes qui furent ainsi assassinés. »

Quelles expressions indignées ne doivent-elles pas tomber sur un obscur relieur, resté inconnu, qui fut chargé, vers le commencement du siècle, d'habiller un volume d'un prix inestimable, l'exemplaire des *Essais* de Montaigne (1588, in-4°), tout couvert d'additions et corrections destinées à une édition nouvelle que préparait l'immortel philosophe[1]! Un couteau sacrilège a rogné les marges, mutilant ainsi ce qu'avait tracé la plume de Montaigne, rendant des phrases inintelligibles.

Renouard fait observer que les habiles relieurs du siècle dernier, Deseuille, Padeloup et surtout Derome le jeune, ne ménageaient pas assez les marges, tandis qu'on ne peut faire le même reproche aux beaux livres de Grolier et de de Thou.

Un mot à l'égard de Du Seuil ou Duseul, qu'on a parfois désigné sous les noms de Desseuil ou de de Seuil. On a prétendu, sans nul motif, que c'était un abbé qui reliait pour son amusement, et Charles Nodier doit, dans l'autre monde, se reprocher d'avoir accrédité cette erreur. De fait il s'agit d'Augustin du Seuil, né en Provence vers 1673 et qui épousa le 23 novembre 1699 une fille de Philippe Padeloup; il en eut sept enfants; la date de sa mort est inconnue; il y a des actes d'état civil qui le qualifient de « relieur de monseigneur et de madame la duchesse de Berry. »

Parmi les contemporains de du Seuil, on rencontre Boyer et Boyet : peut-être, en dépit de cette divergence orthographique, n'y a-t-il là qu'un seul personnage.

(1) Cet exemplaire fait l'orgueil de la bibliothèque de la ville de Bordeaux; il offre pour une édition définitive des *Essais* d'inestimables ressources qui, jusqu'ici, sont restées délaissées.

En fait de relieurs peu connus, mais non sans mérite, nous signalerons Chamot et La Ferté; ils travaillèrent tous deux pour le duc de La Vallière; cet insatiable bibliophile, possesseur de la plus riche collection qui eût été formée en France, confiait au premier les grands formats, au second les petits volumes.

C'était Hamfin qu'avait choisi un autre amateur, homme d'État malencontreux, prélat ne faisant nul honneur à l'Église, mais auquel nous pardonnerons beaucoup en considération de sa passion pour les livres, le cardinal Loménie de Brienne; il avait formé le projet d'une bibliothèque universelle qu'il voulait rendre publique; et, dans ce but, il avait rassemblé une immense quantité de livres; le catalogue des ouvrages imprimés au xve siècle, rédigé en assez mauvais latin par le P. Lair, parut en 1791, 2 vol. in-8° (*Senonis, vidua Tarbé*); deux ventes eurent lieu en 1792 et en 1797 dans des circonstances fort peu favorables.

Indépendamment des grands relieurs de profession, il a existé des relieurs amateurs dont MM. Marius Michel n'ont point parlé, ces détails restant étrangers au plan de leur beau travail, mais qui méritent qu'on en dise quelques mots; nous nous en tiendrons à M. de Gauffecourt, homme d'esprit et de goût, ami de Voltaire et de Mme d'Épinay; retiré dans une charmante maison de campagne, près de Genève, il s'amusa à écrire, à imprimer lui-même quelques opuscules, tirés à fort petit nombre et parmi lesquels figure un *Traité de la reliure des livres* (in-12, 72 pages); il se passa la fantaisie de relier lui-même un des douze exemplaires de ce *Traité*, et ce même exemplaire fit partie de la seconde des trois collections que l'ingénieux bibliophile forma successivement (voir les *Mélanges extraits d'une petite bibliothèque*, 1828, chap. xxxix). « Cette reliure n'est pas mauvaise, mais le défaut d'assurance avec lequel les filets sont poussés, l'inexpérience qu'annonce la disposition du titre, et pardessus tout, le ménagement religieux apporté à la disposition des marges trahissent le travail de l'amateur. »

La discussion des mérites respectifs des grands relieurs, l'abondance des informations nouvelles, ne sont d'ailleurs qu'une des portions de l'intérêt très vif qu'offre le beau volume dont nous parlons; l'illustration y tient une large et légitime place.

D'abord un charmant frontispice: costumes de l'époque Louis XV; deux aimables gentilshommes présentant à une belle dame un volume qui, à coup sûr, est un chef-d'œuvre de reliure. Ensuite 32 planches offrant des reproductions de ce que l'art a produit de plus parfait; nous n'ignorons pas que M. Techener, que M. Bachelin de Florenne ont publié de très intéressants recueils de reliures à diverses époques, mais celles qu'on nous présente sont encore plus dignes d'attention, grâce aux explications qui les accompagnent.

Voici, entre autres, une Bible latine aux insignes de François Ier; un Pline le Jeune et deux autres volumes ayant appartenu à Grolier; quelques spécimens des splendides reliures exécutées pour Henri II, accompagnées de chiffres, où l'on reconnaît parfois les initiales de la reine Catherine, parfois celles de la belle Diane de Poitiers; nous voyons aussi (planche VI) un échantillon des lugubres images que ce roi débauché faisait placer sur les volumes qui lui appartenaient; des têtes de mort, des ossements; au milieu des plats, le crucifiement. On admirera (pl. VIII) une charmante reliure en vélin blanc, aux armes de France et de Navarre, au chiffre de Henri IV, et dont l'ingénieuse composition présente une sorte de dessin à répétition composé de couronnes de branchage accolées les unes aux autres; on s'arrêtera devant les chefs-d'œuvre d'adresse et de bon goût qui sortirent des mains des Ève et de Le Gascon.

On pourra développer à quelques égards, on pourra continuer l'œuvre magistrale de MM. Marius Michel, mais il restera impossible de mieux traiter la partie qu'elle embrasse de l'histoire d'un art éminemment français. Le volume auquel leur nom est attaché ira de soi-même se placer sur les élégantes tablettes de tous les amateurs des belles reliures; leur nombre, déjà grand, ne cesse de s'accroître; il faut s'en féliciter; le culte des œuvres d'art en tout genre nous dédommage un peu de toutes les choses laides et tristes qui viennent, bien malgré nous, s'étaler devant nos yeux.

PH. J^r.

Monographie du VIIIe arrondissement de Paris, étude archéologique et historique, par HIPP. BONNARDOT. 1 vol. in-4°, orné de gravures dans le texte et de planches à l'eau-forte.

La collection sur Paris, que publie la librairie A. Quantin, vient de s'augmenter de ce nouveau volume. M. Hippolyte Bonnardot, après avoir rappelé dans le premier chapitre de son livre les diverses transformations territoriales du VIIIe arrondissement, dont il a fait une étude spéciale, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, consacre une notice succincte à chacun des édifices ou établissements publics que renferme cet arrondissement. Dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage, il explique l'origine de toutes les rues et recherche l'étymologie de leurs noms anciens et modernes. Il cite, en outre, un grand nombre de plans géométraux manuscrits, conservés aux Archives ou à la Bibliothèque nationale. Les notices sur les anciennes églises de la Magdeleine et de Saint-Jacques-Saint-Philippe, sur la fonderie du Roule, la Chartreuse, Beaujon, le Colisée, le jardin Marbeuf, le cimetière des Errancis ou de Monceau, et sur les anciens villages du Roule et de la Ville-l'Évêque, sont d'autant plus intéressantes qu'elles offrent une foule de détails curieux peu connus ou entièrement inédits.

Nous avons relevé toutefois çà et là quelques inexactitudes ou omissions, presque inévitables d'ailleurs dans une œuvre aussi considérable, et que l'auteur doit faire disparaître dans une nouvelle édition. Ainsi, par exemple, il attribue, peut-être à tort, à Jean Goujon, les sculptures qui décorent la façade de la maison dite de François Ier, au Cours-la-Reine; ce fut le 20 janvier 1793, veille de l'exécution de Louis XVI, et non le 20 juillet de cette même année, comme il le dit, que le conventionnel Lepelletier de Saint-Fargeau fut assassiné au Palais-Royal par le garde-du-corps Pâris. Il a négligé de nous donner les dates de la construction et de la démolition du Jardin d'hiver aux Champs-Élysées, et, après avoir parlé de la destruction du couvent des Barnabites, que nous avons vu disparaître dans la Cité, il ne s'est pas rappelé que la façade de l'église de ce couvent fut transportée pierre à pierre et réédifiée pour servir de portail à l'église des Blancs-Manteaux. Nous aurions encore à signaler quelques variantes dans l'orthographe de certains noms propres.

A part ces légères critiques, qui ne nuisent en rien

à l'ensemble de l'ouvrage, ce volume, dont la typographie est irréprochable, nous semble appelé à un succès brillant et mérité. Il est enrichi d'un plan partiel de Paris en 1730, ramené aux limites actuelles de l'arrondissement, et de réductions héliographiques, représentant la plupart, d'après les estampes originales, plusieurs édifices aujourd'hui disparus. Cet ouvrage, édité avec un grand luxe, comme tous ceux qui sortent des presses de M. A. Quantin, sera certainement recherché des amateurs de l'archéologie parisienne, des bibliophiles et des gens du monde qui voudront connaître les métamorphoses successives d'un des plus beaux quartiers de Paris. Il est à souhaiter qu'un pareil travail soit fait aussi complet et aussi soigné pour chacun des autres arrondissements.

P. L.

La Papesse Jeanne, étude historique et littéraire, par Philomneste Junior. Édition augmentée et illutrée de curieuses gravures sur bois des xve et xviiie siècles. Bruxelles, Gay et Doucé, éditeurs, 1880, in-12. Tiré à 500 exemplaires numérotés; imprimé sur beau papier teinté. — Prix : 10 fr.

« Après la mort de Léon IV, en l'an 855, le peuple romain procéda, selon les usages de l'époque, à la nomination d'un souverain pontife. Il fit choix d'un étranger qui était venu, depuis quelques années, s'établir dans la ville éternelle et qui professait la théologie avec éclat. Sa réputation de vertu était égale à la renommée de ses talents. Cet étranger était une femme d'origine anglaise, née en Allemagne, qui, étant déguisée en homme, avait su tromper tous les yeux. Élevée sur le trône, cette femme, qui prit le nom de Jean VIII, gouverna avec une sagesse exemplaire, mais elle eut dans sa vie intime des faiblesses d'où résulta une grossesse. Elle s'efforça de la dissimuler, mais, le jour de la fête des Rogations, elle fut, au milieu d'une procession, saisie des douleurs subites, et elle mit au monde dans la rue, en présence d'une foule ébahie et consternée, un garçon, frêle créature qui mourut aussitôt. La mère expira sur-le-champ, succombant à l'effroi et à la honte. Toutefois on a avancé, d'autre part, que la papesse survécut à sa mésaventure, et que, plongée dans un cachot, elle y finit ses jours. »

C'est en ces termes que Philomneste Junior, autrement dit l'éminent M. *Gustave Brunet*, de Bordeaux, résume le point d'histoire, objet de son intéressante étude, tel qu'il a fini par se produire chez de graves auteurs.

Le travail de M. G. Brunet a été publié déjà, à Paris, en 1862; mais cette première édition, tirée à petit nombre et dont plusieurs exemplaires ont été détruits, en compagnie de caisses de livres défendus, clandestinement introduits en France, est devenue extrêmement rare. Aussi est-ce un véritable service que M. Brunet rend aux bibliophiles en leur donnant une nouvelle édition de sa *Papesse Jeanne*, édition fort augmentée, car elle contient un bon tiers de texte de plus que celle de 1862, et orné de six fort intéressantes gravures fac-similés dues au talent exercé d'un bibliographe fort instruit et bien connu, M. J.-Ph. Berjeau, de Londres. Dans sa courte introduction, M. G. Brunet, qui est, comme on sait, le plus consciencieux des bibliophiles et le plus modeste des hommes, prend soin de nous faire connaître que c'est au même M. Berjeau que l'on est redevable des améliorations introduites dans la nouvelle édition de *la Papesse Jeanne*: « M. J.-Ph. Berjeau, nous dit-il, longtemps établi à Londres, avait entrepris la réunion des passages latins, français, anglais, allemands, italiens, espagnols que d'anciens écrivains, antérieurs à Luther, avaient consacrés à la papesse; c'était l'histoire de Jeanne racontée par des auteurs catholiques; ayant renoncé à cette publication, il a bien voulu, avec une obligeance parfaite, mettre à notre disposition les matériaux qu'avait recueillis sa laborieuse patience; il y a joint les bois qu'il avait gravés. Qu'il reçoive ici l'expression de notre sincère reconnaissance. »

Nous insisterons sur cet honnête procédé de Philomneste Junior qui ne veut pas faire usage de documents à lui donnés, sans nommer au moins son collaborateur bénévole; c'est un exemple qu'on ne saurait trop recommander aux bibliographes, tous forcés plus ou moins de recourir à la compilation, mais qui tous n'ont pas la louable précaution de citer leurs auteurs ou leurs sources.

Il est bien difficile, après l'extrait que nous avons donné en tête de cet article, de faire une analyse un peu détaillée de l'étude de M. G. Brunet; cette étude est elle-même la condensation d'immenses recherches et les citations des plus graves auteurs, pour ou contre l'histoire de la papesse, y sont coordonnées dans un ordre parfait, mais avec de continuelles et inévitables répétitions.

Le travail de Philomneste Junior se divise en deux parties : la première, qui est à proprement parler la partie *historique*, est consacrée à la discussion des diverses autorités reproduites par notre auteur. Il passe successivement en revue, avec la plus judicieuse critique, les diverses époques où l'histoire de la papesse a été discutée soit par des affirmateurs, soit par des négateurs; il examine l'esprit qui guidait les écrivains tant du catholicisme que de la Réforme; enfin il reprend une à une les diverses circonstances du fait historique en les appréciant avec la plus entière impartialité. Il n'est pas jusqu'à un fait accessoire qui n'attire spécialement son attention; c'est la fameuse *chaise probatoire* sur laquelle on fait asseoir chaque nouveau pape pour vérifier s'il est vraiment homme. Or M. Brunet remarque qu'il n'est point fait mention de cette cérémonie dans le *Pontifical* dédié à Léon X; qu'il n'y avait point au Vatican une seule chaise, mais bien deux sièges *stercoraires*, en porphyre, provenant, sans doute, de thermes antiques et sur lesquels on faisait successivement placer le nouvel élu, pour lui donner une leçon d'humilité; enfin que cette cérémonie est de beaucoup postérieure au temps où l'on place l'histoire de la papesse et que d'ailleurs elle n'est plus pratiquée depuis longtemps. — Toute cette partie historique de l'étude sur Jean ou Jeanne VIII est d'un grand intérêt; la seconde partie, essentiellement littéraire et bibliographique, n'est pas moins curieuse. L'auteur nous y fait connaître, par des analyses fort bien faites, les divers ouvrages inspirés par la légende qui nous occupe. C'est d'abord *la Papesse Jeanne*, poème en dix chants, publié en 1778, par Charles Bordes; *la Papesse Jeanne*, opéra-bouffon, en trois actes, tout en vaudeville, par le citoyen (de) Fauconpret, 1793; — un autre vaudeville de Benjamin Antier, Simonin et Théodore Nezel, joué à l'Ambigu-Comique, le 15 janvier 1831; un conte intitulé *la Papesse*, placé, par J.-B. Casti, dans sa *Novelle*; — *le Pape en jupon*, (en alle-

mand), roman historique (?) par Bruckbraen, publié à Stuttgard en 1832; — *Juana la Papesa novela historica*. San Sebastian, 1843. — Inutile de dire quelle valeur historique peuvent avoir ces œuvres étranges.

Le chapitre v de la seconde partie de l'étude sur la papesse contient l'indication de cinquante-huit ouvrages relatifs à la légende. Nous nous permettrons d'adresser ici une légère critique à M. G. Brunet : sa bibliographie de la papesse est loin d'être complète; ainsi il n'a pas cité un ouvrage assez important, c'est *l'Antichrist et l'Antipapesse*, par Florimond de Roemond. Paris, L'Angelier, 1599, in-4°. En outre, au cours de son ouvrage, il a indiqué divers écrits relatifs à son sujet, qu'il ne fait plus figurer dans sa bibliographie; il eût été utile cependant de trouver, dans un même chapitre, une liste bien complète, sans avoir besoin de refeuilleter le volume pour retrouver les indications qu'il a cru devoir omettre; enfin il eût été bon, pensons-nous, d'adopter le même système que la bibliographie biographique d'Œttinger qui, à l'article *Papesse Jeanne*, a divisé les auteurs qu'elle cite en deux groupes : ceux qui sont favorables à la légende et ceux qui la rejettent.

Le nouveau petit volume de M. G. Brunet n'en est pas moins, disons-le bien vite, un livre fort intéressant et fort utile. Tous les curieux voudront l'avoir, car il résume, sans fatigue et sans encombrement pour le lecteur, une énorme quantité de citations qu'il a fallu extraire d'un immense fatras de vieux bouquins, la plupart passablement ennuyeux.

Que si l'on nous demande notre sentiment sur le fait historique lui-même, nous n'hésitons pas à répondre d'abord que c'est une question qui ne sera jamais élucidée d'une manière positive; puis, que la date éloignée à laquelle le fait est placé, l'obscurité et le peu d'autorité des écrivains qui n'en ont parlé que plusieurs siècles après, l'invraisemblance inouïe du fait lui-même, le merveilleux qui se mêle chez plusieurs auteurs à leur récit, l'intérêt de quelques autres à faire croire à cette histoire, le bon sens enfin, tout cela nous porte à rejeter formellement l'histoire de la papesse Jeanne comme vérité historique et à ne la considérer que comme une simple légende.

Ce n'est point le seul fait *historique* que la critique moderne ait entièrement détruit; chaque jour nous voyons des traditions, considérées de tout temps comme des vérités, tomber sous les coups du raisonnement, s'évanouir devant la lumière des recherches historiques, sans qu'il en résulte autre chose que des avantages pour la science et pour nous-mêmes.

Aussi, quand nous voyons certains auteurs, bons esprits cependant, s'efforcer de soutenir et de replâtrer d'invraisemblables traditions qui se lézardent de plus en plus, nous ne pouvons nous empêcher de penser à une anecdote qui se passa au XVIe siècle et qui n'est pas sans charme à rapporter ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie âgé de sept ans, il lui en était revenu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Les savants les plus distingués de l'époque, Horstius, Rullandus, Sugolterus, Libarius et d'autres encore, écrivirent, le plus sérieusement du monde, pour ou contre l'authenticité de cette dent, « en partie naturelle, en partie miraculeuse, envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs » (!). — Ces discussions avaient alors passionné l'opinion et soulevé de hautes questions de philosophie, lorsqu'un orfèvre s'avisa d'examiner la fameuse dent d'or : il trouva, sous une feuille d'or, appliquée avec art, une dent ordinaire.

Pour combien de questions historiques ou autres, encore très controversées et très controversables, on n'a pas encore assez gratté la dent d'or! Qu'en pense Philomneste Junior ?

Ph. Min.

Les Tourterelles de Zelmis, poème en trois chants par Dorat. In-8° vergé. Rouen, Lemonnier. — Prix : 5 fr.

M. Lemonnier continue à exploiter avec beaucoup de goût les livres à vignettes du XVIIIe siècle si recherchés aujourd'hui et il nous donne de très coquettes réimpressions qui sont les sosies des ouvrages rarissimes que possèdent les Turcarets de la bibliophilie, mais que ne pouvaient acquérir les curieux dont les revenus ne s'équilibrent pas toujours avec leurs goûts délicats pour les beaux livres et les gracieuses illustrations.

« Le XVIIIe siècle, dit M. Mehl dans son *Guide de l'amateur de livres à figures,* est l'époque la plus féconde, la plus riche et la plus gracieuse de l'art décoratif sous toutes ses formes. » Il n'est donc pas surprenant que les bibliophiles recherchent avec passion les beaux livres à figures de cette époque, dont malheureusement l'acquisition devient de plus en plus difficile et les prix de moins en moins abordables pour beaucoup d'amateurs.

C'est pour ces derniers, — que nous estimons être très nombreux, déclare M. Lemonnier, — que nous avons osé entreprendre cette nouvelle série de réimpressions. *Oser* est le mot juste, car pour rééditer des livres à figures comme les *Baisers* de Dorat, le *Temple de Gnide* de Montesquieu, avec les dessins d'Eisen, les *Quatre Heures de la toilette des dames*, etc., il faut avoir une foi véritablement robuste.

Nous ne saurions trop encourager M. Lemonnier dans cette voie où il réussit à merveille. Concevoir est quelque chose, exécuter est tout et l'intelligent éditeur rouennais excelle dans l'exécution des réimpressions qu'il entreprend.

Les Tourterelles de Zelmis, que nous avons sous les yeux, en sont une preuve; cette jolie plaquette in-8°, sur papier teinté, reproduit avec une exactitude très artistique les frontispices, vignettes et culs-de-lampe d'Eisen, gravés primitivement par Longueil. Il est fait des tirages d'amateurs, en grand papier, à très petit nombre, avec suite en bistre et en sanguine des vignettes et nous attendons la publication des *Baisers* avec confiance si l'exécution répond au spécimen que nous venons de voir.

Nous devons signaler chez le même éditeur une série de nouveaux ouvrages dans la mignonne collection des *Curiosités bibliographiques* dont nous parlions ici dernièrement. Voici les titres de ces nouveautés : *Éloge de la seringue*. 1 vol. — *La Confession générale d'Audinot*. — *La Descouverture du style impudique des courtisanes de Normandie*. — *La Prostitution en Chine*, ouvrage traduit du hollandais par le Dr Schlegel.

Tous ces petits volumes ont un attrait particulier. Ils forment collection, mais conservent assez peu de filiation entre eux pour rester indépendants et pouvoir être acquis isolément.

O.

Renée Mauperin, par E. et J. de Goncourt, avec deux eaux-fortes par Morin. Paris, Charpentier, 1 vol. in-16. — Prix : 4 fr.

Cette *Petite Bibliothèque Charpentier,* dans laquelle vient de prendre place l'un des chefs-d'œuvre de MM. de Goncourt, a bien vite acquis l'estime du public. Ce format élégant et commode, la modicité du prix, la correction et la netteté d'un texte très lisible l'ont fait adopter par tous ceux qui aiment les petits livres très portatifs, imprimés en caractères qui ne crèvent point les yeux. — M. Charpentier a su rendre le côté bibliophilique et coquet du livre très pratique dans ces charmantes impressions. *Renée Mauperin,* illustrée de deux délicieuses eaux-fortes d'Edmond Morin, sera le digne compagnon des œuvres immortelles qui ont nom *Mlle de Maupin, l'Abbé Tigrane, Colomba, Mlle de La Seiglière* et les *Poésies, Contes et Nouvelles* de Musset.

Mlle de Maupin, par Théophile Gautier, avec un portrait de l'auteur, couverture imitation parchemin, impression sur hollande. 1 vol. in-8°, Paris, Charpentier. — Prix : 10 fr.

Voilà donc enfin une belle édition de cette *Mlle de Maupin* que tous les bibliophiles rêvaient de caresser et manier sur un vergé bien encollé et sonore. Voici une édition ornée d'un portrait, gravé par Eug. Abot, d'après le médaillon de 1834 de Théophile Gautier, et bien mieux, accompagnée d'un portrait de l'idéale héroïne d'après un dessin de l'auteur lui-même, reproduit en fac-similé.

Je sais plus d'un amateur théophilanthrope qui va entrer en joie devant cette réimpression de luxe; aussi, au nom des nombreux lecteurs de Gautier, je ne crains point de voter ici des remerciements à l'éditeur G. Charpentier. L. D. V.

Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme. Bruxelles, Ch. Gilliet, 1880. In-8°. — Prix : 10 fr.

Nous recommandons cette édition à ceux qui connaissent l'esprit du volume. Nous ajouterons qu'il est illustré d'une assez jolie eau-forte de Hanriot et que la préface de Marc de Montifaud est, à elle seule, une pièce de littérature et de revendications personnelles qui sont bien amusantes à lire. Z.

Madame de Pompadour général d'armée, par Honoré Bonhomme. Paris, Charavay frères. 1 vol. in-16. — Prix : 20 fr.

Il s'agit plutôt, dans ce volume, de Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, abbé de Saint-Germain-des-Prés, que de Mme de Pompadour. Mais le titre est si joli, si crâne, qu'il faut bien ne pas tenir rigueur à l'auteur, M. Honoré Bonhomme, qui eût craint de l'alourdir et de lui enlever son charme en lui adjoignant un sous-titre plus exact.

De fait, il est question d'une correspondance échangée en 1746 et 1758, pendant la campagne de Flandre et la campagne de Hanovre, entre la favorite et le comte de Clermont. La main toujours invisible, mais toujours présente, de la marquise de Pompadour se montre dans toutes les opérations militaires du comte abbé. Cette double correspondance est aux archives du Dépôt de la guerre, d'où elle fut tirée tout d'abord par M. Camille Rousset qui la publia dans son étude sur le *Comte de Gisors* (1732-1758), parue en 1868 chez Didier.

Nous n'avons pas ici à passer en revue cette correspondance de la générale; nous nous contenterons de féliciter M. Honoré Bonhomme de l'excellente introduction qu'il nous a donnée sur le comte de Clermont. — Cette notice occupe les deux tiers du volume : elle est semée de faits piquants, d'épigrammes et de chansons du temps, et surtout écrite avec une aisance bien digne de l'auteur de si estimables travaux sur Piron, Collé, Desforges-Maillard et autres écrivains du XVIIIe siècle.

En dehors de cette préface aussi substantielle qu'agréable, nous ne saurions trop louer MM. Charavay de l'exécution de ce petit ouvrage tiré à 233 exemplaires, et qui est le digne pendant de *la Cheminée de Mme de La Poupelinière.* Fleuron, ornementation, eau-forte, frontispice signé Greux, tout est à l'unisson dans cet ouvrage, qui bientôt sera une curiosité bibliographique comme le volume qui l'a précédé. O.

Notes et Documents sur l'histoire des théâtres de Paris. Extraits du manuscrit de Du Tralage. Paris, librairie des Bibliophiles. — Prix : 5 fr.

L'infatigable bibliophile Jacob pense avec raison que tout ce qui concerne Molière et le théâtre français au XVIIe siècle ne doit pas être négligé, et il publie chez l'éditeur Jouaust une nouvelle collection moliéresque dont ce volume est le quatrième paru.

Le recueil manuscrit du sieur Du Tralage est un des documents les plus précieux et les plus intéressants pour l'histoire du théâtre français. On le connaissait seulement par une note des frères Parfait, lorsque M. Paul Lacroix, qui est un chercheur et un *trouveur* au premier chef, en découvrit l'original parmi un amas de pièces appartenant à la bibliothèque de l'Arsenal.

L'histoire de cette découverte est des plus curieuses, et il faut voir M. Paul Lacroix nous la conter dans son érudite et spirituelle préface.

Dès ce moment, les notes de M. Du Tralage se trouvent acquises à l'histoire théâtrale; elles ont une grande valeur, car elles touchent à certains détails jusqu'alors ignorés de la vie de l'auteur dramatique et des comédiens, et elles se recommandent par leur caractère d'incontestable vérité.

Le savant bibliographe de Molière a fait par cette publication une très importante restitution au monde des travailleurs en condensant ces notes éparses dans un ouvrage qui serait indispensable, s'il n'y manquait, hélas! un *Index alphabétique des noms cités,* cette clef des chercheurs ou des simples curieux. O.

Les Chefs-d'Œuvre inconnus : *Contes et Poésies de La Chaussée,* publiés par le bibliophile Jacob. Paris, librairie des Bibliophiles. 1 vol. in-18. — Prix : 5 fr.

Ces *Contes et Poésies de La Chaussée* forment le cinquième volume des *Chefs-d'Œuvre inconnus*, publiés par M. Paul Lacroix.

Cette collection mignonne, enrichie d'une eau-forte frontispice allégorique, a séduit la majorité des bibliophiles autant pour le bon goût de son exécution que par la curiosité même des œuvres réim-

primées. Les œuvres de Nivelle de La Chaussée passeront difficilement pour une œuvre de premier ordre, ainsi que se plaît à le constater M. Lacroix; mais certaines parties de ses poésies peuvent être estimées comme de petits chefs-d'œuvre d'esprit et de versification. Telle l'*Épître de Clio,* qui parut isolément pour la première fois en 1731, dans un format in-12 de 33 pages, et qu'on doit considérer comme un modèle en son genre. Nous pouvons citer aussi quelques petits contes assez friands, qu'on croirait échappés à la plume de Grécourt ou de Piron : *l'Origine de la barbe; le Cancre; Ima; le Visa de l'amour,* etc.

Le bibliophile Jacob, dans une notice succincte, a fait agréablement ressortir le mérite de ces poésies légères; chefs-d'œuvre minuscules, si l'on veut, mais à coup sûr petites œuvres trop enfouies et oubliées dans les lourds volumes d'œuvres de théâtre qui forment le bagage de l'académicien La Chaussée. L'eau-forte signée Lalauze est délicatement gravée et n'est point exempte d'une certaine grâce dans sa nudité féminine. O.

Poésies françaises de Jean Passerat, publiées par Prosper Blanchemain. Paris, Lemerre, 2 vol. in-16. — Prix : 10 fr.

C'est l'œuvre posthume, la publication chérie de notre regretté et excellent ami Prosper Blanchemain. Dans chacune des lettres qu'il nous adressait pendant sa fatale maladie, il nous parlait avec amour de son Passerat, qu'il craignait si fort de ne point voir paraître, et qui ne voit le jour, en effet, que plus de six mois après la mort de son publicateur.

Ce Jean Passerat méritait bien tous les soins et les délicates attentions du bibliophile Blanchemain. Parmi les plus charmants poètes du XVIe siècle, sa physionomie de fin rimeur gaulois, narquois et gouailleur, est de celles qu'on n'oublie point; son nom reste attaché à la *Satire Ménippée* et à l'histoire de la belle littérature française.

« Ses poésies françaises, écrit M. Blanchemain, sont empreintes d'une fine raillerie; quand il lance une épigramme, elle est armée de l'aiguillon qui frappe et qui pique; quand il badine, c'est avec une grâce et une finesse toutes françaises; quand il raconte les métamorphoses d'un homme en oiseau, il trouve des accents qui n'appartiennent qu'à lui et font pressentir l'inimitable La Fontaine. »

L'édition adoptée pour cette réimpression a été celle des *Œuvres poétiques de Jean Passerat,* publiée chez Abel L'Angelier, en 1606, in-8°. Le texte est corrigé avec soin et enrichi à la fin des volumes de nombreuses notes érudites de notre défunt confrère. — L'impression de ces deux tomes a été confiée à M. Quantin, et nous pouvons dire que cet ouvrage sera un des plus curieux dans cette petite bibliothèque in-12 écu de contes et poésies des XVe, XVIe et XVIIe siècles dont l'éditeur Lemerre a été le promoteur, et qu'il continue de diriger avec une sûreté de goût dont il lui sera tenu compte, lors du jugement que la postérité décernera à ses publications intéressantes et variées. O.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

PRIX MONTYON DESTINÉS AUX OUVRAGES LES PLUS UTILES AUX MŒURS.

L'Académie française a décerné deux prix de 2,500 fr. chacun :

A M. Louis-H. Fréchette, demeurant à Montréal (Canada), pour un volume de poésies intitulé : *Les Fleurs boréales. — Les Oiseaux de neige. — Poésies canadiennes,* 1 vol. in-12; à M. Louis Legrand, auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Mariage et les Mœurs en France,* vol. in-8°.

Huit prix de 1,500 fr. chacun :

A M. O. Douen, auteur d'un ouvrage intitulé : *Les Premiers Pasteurs du désert* (1685-1700), 2 vol. in-8°; à M. Jules Gourdault, auteur d'un ouvrage intitulé : *La Suisse, études et voyages à travers les vingt-deux cantons,* 2 vol. grand in-folio; à M. Camille Flammarion, auteur d'un ouvrage intitulé : *l'Astronomie populaire,* 1 vol. in-4°; à M. Charles Edmond, auteur d'un roman intitulé : *Zéphyrin Cazavan en Égypte,* 1 vol. in-12; à MM. E. Texier et C. Le Senne, auteurs d'un roman intitulé : *les Mémoires de Cendrillon,* 1 vol. in-12; à M. Émile Desbeaux, auteur d'un ouvrage intitulé : *Le Jardin de Mlle Jeanne,* 1 vol. in-8°; à M. Félix Hément, auteur d'un ouvrage intitulé : *De l'instinct et de l'intelligence,* 1 vol. in-8°; à M. Maurice Girard, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Métamorphoses des insectes,* 1 vol. in-12.

Prix Gobert.—L'Académie a décerné le grand prix de la fondation Gobert à M. A. Chéruel, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV,* 3 vol. in-8°.

Le second prix de la même fondation a été maintenu à M. l'abbé D. Mathieu, pour son ouvrage intitulé : *l'Ancien Régime dans la province de Lorraine et Barrois* (1696-1789), 1 vol. in-8°.

Prix Thiers. — Le prix de 3,000 francs fondé par M. Thiers a été décerné à M. E. Charvériat, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la guerre de Trente Ans* (1618-1648), 2 vol. in-8°.

Prix Thérouanne. — Le prix Thérouanne, de la valeur de 4,000 francs, a été ainsi réparti :

1° Un prix de 2,500 francs à M. Ernest Lavisse, pour son ouvrage intitulé : *Études sur l'histoire de Prusse,* 1 vol. in-8°;

2° Un prix de 1,500 francs à M. Victor du Bled, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la monarchie de Juillet* (1830-1848), 2 vol. in-8°.

Prix Bordin. — Le prix de 3,000 fr. fondé par feu M. Bordin a été décerné à M. Baudrillart, pour son ouvrage intitulé : *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours,* 4 vol. in-8°.

Prix Marcelin Guérin. — Le prix Marcelin Guérin, de la valeur de 5,000 francs, a été ainsi réparti :

1° Un prix de 2,000 francs à M. P. Decharme, pour son ouvrage intitulé : *La Mythologie grecque antique,* 1 vol. in-8°;

2° Un prix de 2,000 francs à M. Paul Stapfer, pour son ouvrage intitulé : *Shakespeare et l'Antiquité,* 2 vol. in-8°;

3° Un prix de 1,000 francs à M. Ernest Bertin, pour son ouvrage intitulé : *Les Mariages dans l'ancienne société française,* 1 vol. in-8°.

Prix Langlois. — L'Académie a partagé également ce prix, de la valeur de 1,500 francs, entre M. Amédée Tardieu, pour la traduction de la *Géographie de Strabon,* 3 vol. in-12, et M. José-Maria de Heredia, pour la traduction de la *Véridique Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne,* de Bernal Diaz del Castillo, 2 vol. in-12.

Prix Jules Janin. — Le prix Jules Janin, de la valeur de 3,000 francs, décerné pour la première fois cette année, a été réparti ainsi :

1° Un prix de 2,000 francs à M. F. Cass-Robine, pour la traduction en prose des *Satires de Perse et de Juvénal,* et de l'*Œuvre entière d'Horace,* 3 vol. in-12;

2° Un prix de 1,000 francs, à MM. Eugène Rostand et E. Benoist, pour la traduction en vers des *Poésies de Catulle,* 1 vol. in-12.

Prix Archon-Despérouses. — L'Académie a partagé également le prix Archon-Despérouses, de la valeur de 4,000 francs, entre M. A. Chassang, pour son ouvrage intitulé : *Remarques sur la langue françoise,* par Vaugelas, nouvelle édition, 2 vol. in-8°, et MM. René de Lespinasse et François Bonnardot, pour une nouvelle publication du *Livre des métiers,* d'Étienne Boileau (XIIIe siècle), 1 vol. in-folio.

Prix Vitet. — L'Académie a partagé également ce prix, de la valeur de 6,800 francs, entre M. André Theuriet et M. Albert Delpit.

Prix Maillé-Latour-Landry. — L'Académie a décidé que ce prix serait, dans les conditions de la fondation, décerné à M. Henri de La Madelène.

Prix Lambert. — L'Académie a décidé que ce prix serait, dans les conditions de la fondation, décerné à Mme veuve Anatole Feugère.

— Voici le programme des prix proposés par l'Académie française :

Prix de poésie à décerner en 1881. — L'Académie propose pour sujet du prix de poésie à décerner en 1881 : *Lamartine.*

La limite de trois cents vers ne doit pas être dépassée par les concurrents.

Les ouvrages présentés pour ce concours ne seront reçus que jusqu'au 31 décembre 1880.

Prix d'éloquence à décerner en 1882.—L'Académie propose pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1882 : *Éloge de Rotrou.*

Les concurrents sont avertis que l'étendue de leur travail doit être assez limitée pour que, à l'impression, l'ensemble ne dépasse pas trente pages du format in-4° des documents publiés par l'Académie.

Les ouvrages présentés à ce concours ne seront reçus que jusqu'au 31 décembre 1881.

Les ouvrages manuscrits, destinés à concourir au prix de poésie et au prix d'éloquence, devront être déposés ou adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom et l'adresse de l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître d'avance. Si quelque concurrent manquait à cette dernière condition, son ouvrage serait exclu du concours.

Les concurrents sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des manuscrits qui lui auront été adressés; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies.

PRIX DE L'OUVRAGE LE PLUS UTILE AUX MŒURS.

Fondation Montyon. — Ce prix peut être accordé à tout ouvrage publié par un Français, dans le cours des années 1879 et 1880, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique.

Trois exemplaires de chaque ouvrage présenté pour le concours devront être adressés, francs de port, avant le 31 décembre 1880, au secrétariat de l'Institut. Ce terme est de rigueur.

Prix Gobert. — L'Académie décernera en 1881 le prix annuel fondé par feu M. le baron Gobert pour le morceau le plus éloquent d'histoire de France, et pour celui dont le mérite en approchera le plus.

L'Académie s'occupera de l'examen des ouvrages nouveaux sur l'histoire de France qui auront été publiés dans l'année précédente. Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 1er janvier 1881.

Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les prix, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration d'ouvrages meilleurs.

Prix Thiers. — L'Académie décernera, en 1883, le prix triennal de 3,000 francs fondé par M. Thiers pour l'encouragement de la littérature et des travaux historiques, au meilleur ouvrage d'histoire publié dans les trois années précédentes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

Prix Thérouanne.—L'Académie décernera, en 1881, le prix annuel de 4,000 francs, fondé par M. Thérouanne, en faveur des meilleurs travaux historiques publiés dans l'année précédente.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être déposés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix Halphen. — L'Académie décernera, en 1881, le prix triennal de 1,500 francs, fondé par feu M. Achille-Edmond Halphen, pour être attribué à l'auteur de l'ouvrage que l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés avant le 31 décembre 1880. Les concurrents devront en déposer trois exemplaires au secrétariat de l'Institut.

Prix Guizot. — L'Académie décernera, en 1881, le prix triennal de 3,000 francs fondé par M. Guizot.

Ce prix, selon les intentions du fondateur, sera décerné au meilleur ouvrage publié dans les trois années précédentes, soit sur l'une des grandes époques de la littérature française depuis sa naissance jusqu'à nos jours, soit sur la vie et les œuvres des grands écrivains français, prosateurs ou poètes, philosophes, historiens, orateurs ou critiques érudits.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix Bordin.—La fondation annuelle de 3,000 francs instituée par feu M. Bordin sera spécialement consacrée à encourager la haute littérature.

Ce prix sera décerné, en 1881, au meilleur ouvrage publié dans le cours des années 1879 et 1880.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être déposés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix Marcelin Guérin. — L'Académie décernera, en 1881, le prix annuel de 5,000 francs fondé par feu M. Marcelin Guérin.

Ce prix, selon les intentions du fondateur, est destiné à récompenser les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en éloquence et dans tous les genres de littérature, et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix Langlois. — Ce prix sera, d'après les termes du testament, décerné en 1881 à l'auteur de la meilleure traduction en vers ou en prose d'un ouvrage grec, latin ou étranger publiée dans le cours des années 1879 et 1880.

Il devra toujours être exclusivement réservé à la traduction de grandes œuvres littéraires, anciennes plutôt que modernes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être déposés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix de M. Jules Janin. — L'Académie décernera, en 1883, le prix triennal de 3,000 francs fondé par Mme veuve Jules Janin, à la meilleure traduction d'un ouvrage latin, publiée dans les trois années précédentes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

Prix de Jouy. — Ce prix, de la valeur de 1,500 fr., fondé par feu Mme Bain-Boudonville, née de Jouy, sera décerné, en 1881, à l'ouvrage publié dans le cours des années 1879 et 1880. Aux termes du testament, il doit être décerné, tous les deux ans, à un ouvrage soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, et ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avar le 31 décembre 1880.

Prix Archon-Despérouses. — L'Académie, chr par le fondateur de ce prix d'en déterminer le tère, l'a spécialement affecté à la philologie fr

et a décidé que ce prix, de la valeur de 4,000 francs, serait décerné annuellement à des ouvrages de diverses sortes, lexiques, grammaires, éditions critiques, commentaires, etc., ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix Botta. — Mme Botta, de New-York, a fait don à l'Académie française d'une somme de 20,000 francs, dont les revenus doivent être employés à la fondation d'un prix quinquennal. Conformément aux intentions de la fondatrice, l'Académie décernera ce prix, pour la première fois, en 1881, au meilleur ouvrage publié en français, dans les cinq années précédentes, sur la condition des femmes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1880.

Prix de M. Jean Raynaud. — Ce prix, de la valeur de 10,000 francs, fondé par Mme veuve Jean Raynaud, pour honorer la mémoire de son mari, sera décerné en 1884 « au travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.

« Les membres de l'Institut ne seront pas écartés du concours.

« Le prix sera toujours décerné intégralement; dans le cas où aucun ouvrage ne semblerait digne de le mériter entièrement, sa valeur sera délivrée à quelque grande infortune littéraire. »

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1883.

Prix Vitet. — L'Académie décernera, en 1881, ce prix annuel, que lui a légué M. Vitet, pour être employé, comme elle l'entendra, dans l'intérêt des lettres.

Prix Maillé-Latour-Landry. — Le prix institué par feu M. le comte de Maillé-Latour-Landry en faveur d'un écrivain sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1882, à un jeune écrivain dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres.

Prix Lambert.—L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les conditions de la fondation, convenablement affecté, chaque année, à des hommes de lettres ou à leurs veuves, auxquels il serait juste de donner une marque d'intérêt public.

Prix Monbinne.—L'Académie décernera, en 1881, ce prix, de la valeur de 3,000 francs, fondé par MM. Eugène Lecomte et Léon Delaville Le Roux, en souvenir de feu M. Monbinne.

Ce prix, dit prix Monbinne, d'après la volonté des donateurs, sera décerné tous les deux ans, soit pour récompenser des actes de probité, soit pour venir en aide à des infortunes dignes d'intérêt, choisies notamment parmi des personnes ayant suivi la carrière des lettres et de l'enseignement.

~~~

Dans la séance de l'Académie des inscriptions tenue le 23 juillet dernier, M. G. Paris a fait, au nom de la Commission des antiquités nationales, un rapport sur le concours qu'elle était appelée à juger. Trente-cinq ouvrages avaient été présentés. La Commission a décerné les trois médailles réglementaires aux ouvrages suivants :

1° M. Cheru, pour une publication intitulée *l'Archiprêtre;*

2° M. de Charmasse, pour le *Cartulaire de l'évêché d'Autun;*

3° M. Claudin, pour l'*Origine de l'imprimerie à Albi.*

La Commission a prié en outre M. le secrétaire perpétuel de vouloir bien demander à M. le ministre de l'instruction publique une médaille supplémentaire pour l'ouvrage qui suit :

4° M. Émile Molinier, *Arnould d'Audrehen.*

Les six mentions réglementaires ont été décernées aux ouvrages suivants :

1° M. de Bosredon, *Sigillographie du Périgord;*

2° M. Blanc, *Épigraphie des Alpes-Maritimes;*

3° M. Albanès, *la Vie de sainte Donceline;*

4° M. Boucher de Molandon, *la Famille de Jeanne d'Arc;*

5° M. Le Chanvelays, *les Armées de Charles le Téméraire;*

6° M. Vaesen, *les Juridictions commerciales à Lyon sous l'ancien régime.*

~~~

La *Chronique de la Société des gens de lettres* — numéro d'août 1880 — contient un très curieux supplément : c'est la liste chronologique des membres vivants de la Société depuis 1838, année de sa fondation, jusqu'à l'année courante, depuis M. Agénor Altaroche, le premier inscrit, jusqu'à M. William Minturne, le dernier élu.

M. Minturne — qui fait penser à Marius — porte sur cette liste le n° 548; c'est le chiffre actuel des sociétaires.

Beaucoup d'appelés, comme on voit. Combien méritaient de l'être? Combien étaient dignes de figurer dans une compagnie qui fut fondée sous les auspices de Louis Desnoyers, l'ancien directeur littéraire du *Siècle*, le populaire auteur de *Jean-Paul Choppart* et de *Robert-Robert*, et qui compta dans ses premiers Comités Victor Hugo, Villemain, Lamennais, Frédéric Soulié, François Arago, Léon Gozlan, Alexandre Dumas père, Augustin Thierry, Balzac, George Sand, Henri Martin, Roger de Beauvoir, etc., etc.? Il est aisé de s'en rendre compte en parcourant cette nomenclature où, à côté d'un petit nombre de noms glorieux ou simplement distingués, — *rari nantes*, — se trouve une foule de noms inconnus ou dont la notoriété provoque le sourire.

~~~

L'inauguration de la statue de Rabelais, à Tours, a eu lieu le 25 juillet dernier. Le monument s'élève sur la place qui s'étend devant l'hôtel de ville, et fait pendant à la statue de l'auteur du *Discours sur la méthode.*

Sur le piédestal de la statue, œuvre de M. Dumaige, on lit cette inscription :

Mieux vault de ris que de larmes escripre,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

~~~

Une circulaire du ministre de l'intérieur, en date du 2 août, interdit l'entrée et la circulation en France d'une brochure in-16, de 133 pages, imprimée à Madrid chez Aiban et Cie et intitulée :

El Triumfo de los Jesuitas en Francia, por Alejandro Pidaly Mon.

Pour la première fois peut-être, on va dresser le catalogue de toutes les traductions d'ouvrages de littérature étrangère parues en France depuis 1470, c'est-à-dire depuis l'application de l'imprimerie.

Cette statistique, curieuse à plus d'un titre, doit être faite à l'occasion du quatrième congrès de l'Association littéraire internationale, qui s'est donné pour mission de sauvegarder les droits des auteurs dans tous les pays de l'Europe.

Ce quatrième congrès aura lieu le mois prochain.

Toutes les maisons d'édition de France ont reçu l'invitation de collaborer, dans la mesure de leur pouvoir, à la composition de ce catalogue.

D'autre part, on recherche dans le catalogue de la Bibliothèque nationale.

Un comité, qui a à sa tête MM. Egger et Vacherot, de l'Institut, vient de se former pour élever un buste à la mémoire de M. Courtaud-Divernerenc, l'auteur du *Dictionnaire français-grec.*

M. Jules Troubat, le secrétaire intime de Sainte-Beuve, vient de donner au musée Carnavalet le masque mortuaire du grand écrivain. Cette belle pièce fait pendant à Carnavalet au masque de Béranger.

Le troisième centenaire de Camoëns a été célébré au Brésil avec le même éclat qu'en Portugal.

L'empereur don Pedro a posé, à Rio-Janeiro, la première pierre de la bibliothèque portugaise, située dans la rue Lampadosa, qui s'appellera désormais rue Louis de Camoëns, et il a inauguré dans la Bibliothèque nationale une exposition de Camoëns, où l'on voyait figurer 486 ouvrages, parmi lesquels se trouvaient 93 éditions des *Lusiades.*

La ville de Rio-Janeiro a été magnifiquement illuminée et une représentation de gala a eu lieu au Grand-Théâtre.

A l'occasion de ces fêtes, la *Ravista brazileira* a publié un volume spécial contenant cinquante compositions envoyées par des poètes brésiliens, avec une préface écrite par l'empereur du Brésil en l'honneur du créateur de la poésie portugaise.

A l'occasion du quatrième centenaire de l'introduction de l'imprimerie en Autriche, on prépare à Vienne une fête typographique qui aura lieu le 24 juin 1882.

Un comité a été constitué afin de recueillir tous les documents nécessaires à la publication, aussi complète que possible, d'une *Histoire de l'art typographique de Vienne,* et M. le docteur Antoine Meyer a été chargé de la rédaction de cet ouvrage.

Le savant bibliographe autrichien fait donc appel à tous les érudits qui pourraient lui fournir des renseignements inédits susceptibles de l'aider dans l'accomplissement de sa mission.

Mention sera faite, dans la préface de l'ouvrage, des sources où les documents auront été puisés.

Les fêtes du quatrième centenaire de la typographie à Vienne semblent devoir être brillantes, et les préparatifs auxquels on les soumet en assurent déjà la solennité.

Le sujet du concours, pour le prix Lamey, de l'université de Strasbourg, est le suivant : *Histoire de l'architecture des villes chez les Grecs.*

On devra mettre à profit non seulement les témoignages littéraires et épigraphiques de l'antiquité, mais aussi les résultats des fouilles et des recherches faites sur les lieux. On pourra se dispenser d'exposer les côtés de la question qui paraissent déjà suffisammen discutés et approfondis, ou se borner à les traiter brièvement, en indiquant les travaux qui s'y rapportent. — Le prix est de 2,400 marcs (3,000 fr.). Les mémoires devront être remis avant le 1er janvier 1884. Le prix sera décerné le 1er mai 1885. Le concours est ouvert à tous sans distinction de nationalité. Les mémoires pourront être rédigés en allemand, en français ou en latin.

M. Quellieu est chargé d'une mission à l'effet de recueillir en Bretagne la musique et les paroles des chansons populaires.

M. Maspéro, professeur au Collège de France, est chargé d'une mission en Italie à l'effet de recueillir dans les musées de Naples, Rome, Florence, Bologne et Turin, les documents nécessaires à la publication d'une Histoire de l'Égypte.

M. C. Rabot est chargé d'une mission en Suède-Norvège et Russie, à l'effet d'étudier l'orographie de la péninsule scandinave et la méthode d'enseignement de la géographie dans ces pays; M. Poinsot a reçu une mission gratuite à l'effet de rechercher dans la petite Kabylie, la province de Constantine et la Tunisie les restes antiques qui subsistent encore dans ces régions, de recueillir et d'estamper des inscriptions; M. Paul Fournier et M. Poiré ont reçu des bourses de voyage, d'une durée de six mois, le premier pour l'Irlande et le second pour l'Angleterre.

Nous apprenons que la maison J. Rothschild va publier prochainement en livraisons la traduction, par M. F. Trawinski, d'un ouvrage allemand d'archéologie grecque et romaine, intitulé : *la Vie antique.* Ce livre, sans prétendre à une profonde érudition, est néanmoins parfaitement au courant de la science moderne; divisé en deux parties, *la Grèce* et *Rome,* il comprendra une vingtaine de chapitres, où l'auteur a passé en revue tout ce qui se rattache à la vie des anciens, depuis l'architecture religieuse et profane jusqu'à l'art culinaire.

Voici, d'après des documents encore inédits et dont nous garantissons l'exactitude, quel a été en 1879 le chiffre de la production intellectuelle depuis le livre jusqu'à l'image populaire, sans oublier la gravure et la musique, en feuilles ou en partitions.

Le total des œuvres imprimées pour la première fois ou en réédition atteint, pendant la dernière année, 21,207 numéros.

Dans les trois grandes divisions de cet inventaire, la plus importante est heureusement celle des imprimés en lettres, livres ou brochures non périodiques.

L'année dernière en a produit 14,122, tandis que la précédente n'en avait produit que 12,823. Différence en plus : 1,299 numéros.

Depuis 1872 et pour chacune des trois catégories — imprimés, gravure et musique — quel a été le contingent exact de chaque année ?

	IMPRIMÉS	GRAVURES	MUSIQUE
	—	—	—
1872......	10.599 n[os]	3.614 n[os]	1.571 n[os]
1873......	11.530	3.403	2.156
1874......	11.917	3.841	2.196
1875......	14.195	4.145	2.666
1876......	13.642	4.154	2.591
1877......	12.764	4.461	3.026
1878......	12.823	4.341	2.944
1879......	14.122	4.661	2.424

L'année 1869, la plus brillante de l'Empire, avait produit les chiffres suivants :

12,269 imprimés, 3,749 gravures et 1,376 partitions de musique.

Le Congrès littéraire international qui doit être tenu à Lisbonne, le 20 septembre, sous la présidence du roi dom Fernando, durera jusqu'au 29.

Le gouvernement portugais mettra un navire à la disposition des membres du Congrès, qui s'embarqueront au Havre le 15 septembre.

Plusieurs gouvernements ont désigné des délégués ; le ministre de l'instruction publique de France sera représenté à cette solennité.

Le programme du Congrès a trait à la traduction, au point de vue historique, statistique, bibliographique, et aussi au point de vue plus pratique des législations nationales, des conventions diplomatiques et des moyens de garantir aux auteurs des œuvres originales une rémunération équitable de la part des éditeurs de traduction.

M[lle] Botta, de New-York, vient de faire un don important à l'Académie française.

Les revenus de ce don, qui s'élève à 20,000 francs, doivent être employés à la fondation d'un prix quinquennal, que l'Académie décernera l'année prochaine, pour la première fois, au meilleur ouvrage publié en français, dans les cinq années précédentes, sur la *Condition des femmes*.

Par un arrêté récent pris en vertu de la délégation de M. Herold, M. Vergniaud, secrétaire général de la préfecture de la Seine, vient d'édicter un règlement pour la bibliothèque municipale et le musée de la Ville établis à l'hôtel Carnavalet.

Elle est ouverte du premier lundi d'octobre jusqu'au 15 août. Elle reste fermée pendant une semaine à l'époque de Pâques.

Le public y est admis tous les jours non fériés, de dix heures du matin à quatre heures du soir, depuis le mois d'octobre jusqu'à Pâques, et de onze heures du matin à cinq heures du soir, depuis Pâques jusqu'au 15 août.

Le musée historique de Paris est exclusivement composé d'objets d'art trouvés dans le sol parisien et d'antiquités, de tableaux, sculptures, dessins et estampes, médailles, monuments divers, relatifs à l'histoire de Paris.

Il est ouvert au public le dimanche et le jeudi, de onze heures à quatre heures.

La bibliothèque de l'Institut, qui contient plus de 15,000 volumes, est devenue une annexe de la bibliothèque Mazarine. Elle possède la série des publications faites par toutes les sociétés savantes de France; au mois d'octobre prochain, cette collection sera mise à la disposition du public qu'elle intéresse spécialement.

Depuis quelque temps, on est en train d'y faire des travaux de consolidation qui seront prochainement terminés.

Un groupe d'artistes, d'hommes de lettres et de poètes lyonnais vient de se former en vue de réorganiser la commission d'initiative constituée depuis quelques années, et ayant pour objet l'érection d'une statue du chansonnier Pierre Dupont au parc de la Tête-d'Or.

On a souvent parlé des *Mémoires* d'Henri Heine. Que sont-ils devenus ? Le chroniqueur du *Temps* nous renseigne à ce sujet :

« Un organe littéraire de Berlin, dit-il, le *Montagsblatt*, saisit le taureau par les cornes. Il mit en quelque sorte au concours cette question : « Où sont les *Mémoires* authentiques d'Henri Heine ? » De tous côtés, les renseignements pleuvaient. Beaucoup de personnes, parmi celles qui avaient connu Henri Heine dans les dernières années de sa vie, confirmèrent l'existence de ces fameux *Mémoires*, mais nul ne put dire ce qu'ils étaient devenus depuis 1855.

« Enfin la piste fut brusquement retrouvée à Vienne.

« Un des frères du poète s'était fixé en Autriche et il avait créé un journal, le *Fremdenblatt*, qui ne tarda pas à devenir une entreprise de publicité très considérable. Dans les dernières années de la vie d'Henri Heine, son frère lui offrit de lui acheter le manuscrit de ses *Mémoires* pour une somme relativement faible : 5,000 francs ou 5,000 florins, nous ne savons pas au juste.

« Malade, pressé de besoins d'argent, presque affamé, car ses livres ne se vendaient pas alors comme aujourd'hui, Heine accepta, et le manuscrit des *Mémoires* partit pour Vienne.

« Or, voici où la légende commençait à se mêler à la vérité : le correspondant de la feuille berlinoise racontait que M. Heine, de Vienne, avait cédé les *Mémoires* en question au gouvernement autrichien et que celui-ci les détenait dans les archives secrètes.

« Des démarches furent faites à Vienne. L'Autriche absolutiste de 1856 pouvait redouter et avoir intérêt à empêcher la publication d'un livre contenant des appréciations mordantes et des révélations indiscrètes. Mais l'Autriche de 1879, État constitutionnel et libéral, ayant rompu avec toutes les traditions de Metternich, pouvait-elle séquestrer plus longtemps un document d'une telle importance, sinon politique, du moins littéraire, un ouvrage qui faisait partie intégrante du mouvement intellectuel de notre siècle?

« A toutes les sollicitations, M. le ministre Hoffmann répondit, avec l'urbanité parfaite qui lui a valu un renom proverbial, qu'il serait enchanté d'obtempérer aux désirs des amis d'Henri Heine; mais une excellente raison l'en empêchait, c'est que les fameux mémoires ne se « trouvaient nullement dans les archives secrètes de la Burg, et que probablement ils « n'y avaient jamais été enfermés ».

« Quant au frère du poète, qui entre temps était devenu baron et archimillionnaire, il refusait absolument toute explication.

« L'opinion se passionnait de plus en plus; les *Mémoires* de Heine devinrent un thème à la mode, on en oublia les lois douanières et le Kulturkampf.

« En présence de l'insuccès des démarches tentées à Vienne, on finit par se demander si le *Montagsblatt* n'avait pas été induit en erreur; les uns traitaient de fable l'achat des *Mémoires* par M. Heine-Seldern, de Vienne; les plus sceptiques prétendaient que toute l'affaire des *Mémoires* était de la fantasmagorie, une fable depuis le premier mot jusqu'au dernier.

« C'est alors qu'intervint un des auteurs allemands les plus renommés, M. A. Meissner, qui fut autrefois l'ami intime de Heine. M. Meissner raconta qu'en 1856, après la mort du poète, il se rendit à Asnières, dans la maison où demeurait alors la veuve de l'auteur des *Reisebilder*. Il était accompagné par un M. Maria, homme d'affaires et exécuteur testamentaire de Heine. M. Maria ouvrit un placard, indiqua du doigt une grande pile de cahiers de papier et dit simplement :

« — Voici les *Mémoires!* »

« Donc les *Mémoires* existaient. Il ne s'agissait plus que de trouver l'X du problème, c'est-à-dire M. Maria. Sur la prière de M. Meissner, M. Kohn-Abrest, qui me raconte toute cette histoire, s'en chargea.

« Mais retrouver un inconnu, à vingt-cinq ans de distance, dans l'océan parisien, n'est pas chose aisée. On songe aux entreprises romanesques des détectives de Gaboriau.

« M. Kohn-Abrest apprit pourtant, après d'assez longues recherches, que l'exécuteur testamentaire de Heine avait quitté Paris et qu'il vivait retiré en province. M. Kohn allait se mettre en route quand M. le baron Heine, de Vienne, sortant enfin de son silence majestueux, rendit toute recherche ultérieure inutile. Il déclara qu'il avait *sous clef* les *Mémoires* de son frère et qu'il ne les publierait *jamais! jamais!* alléguant la volonté expresse de sa mère. »

NÉCROLOGIE

M. Hyacinthe-Firmin Didot, né à Paris le 11 mars 1794, est mort le 7 août dernier.

Voici les lignes que lui consacre M. E. Baillière dans le *Journal de la Librairie* :

« ... Hyacinthe Didot, après avoir fait de brillantes études à Sainte-Barbe, apprit la typographie, et s'initia à toutes les difficultés de la profession en franchissant successivement tous les degrés qui séparent l'apprenti du patron. En 1827, Firmin Didot abandonna les affaires de sa maison à Ambroise et à Hyacinthe pour se livrer entièrement aux affaires publiques, comme député d'Eure-et-Loir.

« Avec son frère Ambroise, Hyacinthe a publié un grand nombre d'importants ouvrages, tels que les *Monuments d'Égypte et de Nubie*, par M. Champollion jeune, 4 vol. in-folio avec 400 planches; le *Voyage dans l'Inde*, de V. Jacquemont, 6 vol. in-4°; l'*Expédition scientifique en Morée;* la nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française*, le *Dictionnaire français-arabe*, par Bochtor, 1 vol. in-4°; la *France littéraire*, par Quérard; la *Grammaire égyptienne* et le *Dictionnaire égyptien*, par Champollion; la nouvelle édition du *Thesaurus græcæ linguæ*, 9 vol. in-folio; la *Bibliothèque des auteurs grecs*, avec traduction latine et index; la *Bibliothèque française, l'Univers pittoresque*, 67 vol. in-8°; l'*Encyclopédie moderne*, la *Nouvelle Biographie générale*, 46 vol.; le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, l'*Encyclopédie de l'agriculteur*, la cinquième édition du *Manuel du libraire*, de Brunet, et bien d'autres ouvrages non moins utiles.

« Ambroise et Hyacinthe Didot ont réuni sur la plus vaste échelle les diverses branches de la typographie, la gravure des poinçons, la fonte des caractères pour l'imprimerie[1], l'imprimerie, la stéréotypie, la librairie, la papeterie, enfin la fabrique des encres.

1. La fonderie de caractères fut plus tard cédée à la Fonderie générale, rue de Madame.

« Hyacinthe, conjointement avec son fils Paul et son neveu Alfred, s'est occupé d'apporter dans leurs fabriques de papier au Mesnil (Eure), près de Dreux, et à Sorel (Eure-et-Loir) les procédés les plus nouveaux et les plus ingénieux. C'est à Sorel que la première mécanique a exécuté en France le papier *sans fin* dont l'usage s'est généralisé depuis pour les journaux à grand tirage; c'est au Mesnil que ce papier a été, pour la première fois, séché au moyen de cylindres chauffés par la vapeur. Lorsque, par suite de l'emploi de ces mécaniques, un grand nombre de jeunes ouvrières se trouvèrent privées de travail, MM. Didot, pour les occuper, fondèrent une imprimerie dans leur papeterie du Mesnil[1]; ils firent instruire et diriger ces jeunes filles de la campagne par des chefs habiles et aujourd'hui elles exécutent la composition des ouvrages édités par leur maison.

« Il me faut revenir sur les publications de MM. Didot pour signaler deux entreprises heureuses : l'*Almanach du commerce*, qu'une fusion avec l'almanach Bottin rendit plus profitable encore, et la *Mode illustrée*, qui paraît depuis 1860 et dont la vogue grandit toujours.

« M. Hyacinthe Didot était chevalier de la Légion d'honneur et avait été membre du conseil général de l'Eure. Il est mort au château de Chandai (Orne) le 7 août, dans sa 87e année, ayant présidé quelques jours auparavant le conseil de la Société Firmin-Didot... »

On annonce la mort de M. Eugène Machelard, professeur de droit romain à la Faculté de Paris. Né à Carpentras en 1815, il fit ses études à Poitiers et se

1. Dès 1834, MM. Didot créèrent des ateliers d'ouvrières compositrices. Récemment ils ont commencé à exercer à la composition les filles sourdes-muettes et leur ont ainsi créé des moyens d'existence.

fit inscrire d'abord au barreau de cette ville; il devint ensuite professeur suppléant à la Faculté de Caen, puis à celle de Paris; en 1850, il obtint au concours la chaire de Ducaurroy qu'il n'a pas quittée depuis.

On doit à M. Machelard plusieurs ouvrages de droit romain.

M. Giraud, conseiller à la cour d'Orléans, vient de mourir. Archiviste paléographe, auteur d'un remarquable volume de vers intitulé *les Vendéennes*, M. Giraud était depuis longtemps un des principaux collaborateurs de la *Revue de Bretagne*.

L'auteur du *Journal de Marguerite*, Mlle Monniot, est décédée, le mois de juillet dernier, à Saint-Denis. Outre le livre que nous venons de citer et qui n'a pas eu moins de vingt éditions, Mlle Monniot avait composé un assez grand nombre d'ouvrages religieux pour la jeunesse.

M. Nadault de Buffon, professeur à l'École des ponts et chaussées, né à Montbard en 1804, vient de mourir à Paris. Il a écrit: *Considérations sur les communications intérieures. — Des usines sur les cours d'eau. — Des canaux d'arrosage de l'Italie septentrionale. — Cours d'agriculture et d'hydraulique agricole.* Il a en outre été l'un des collaborateurs les plus actifs des *Annales des ponts et chaussées*.

Il nous faut encore enregistrer les décès du romancier M. Piron ; de M. de Chamberet, ancien directeur de l'école des sciences et arts industriels de la Marjinière à Lyon, qui a laissé un ouvrage intitulé : *les Inondations en France;* de M. Henri Lemoine, journaliste, qui se préparait à publier un livre sur *l'Hérédité royale et les Constitutions françaises depuis 1789*.

Le savant géologue anglais David Austed vient de mourir. Il s'était surtout occupé de l'application de la géologie à l'industrie minière. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Geology introductory, descriptive and practical* (1844); *The Ancient World* (1847) *Geological science* (1853); *Geological, gossip* (1860). *The World we live in*, qui a eu de nombreuses traductions. M. Austed était undes collaborateurs du *Manuel de la science géographique* et du *Dictionnaire de la science, de la littérature et des arts.*

L'archiviste de la ville de Luzerne, M. J. Schneller, est mort il y a quelque temps déjà. On lui doit : *Die Bischœfe von Basel, ein chronologischer Nekrolog* (1830); *Melker Russen des Jüngern, Eidgenœssische Kronik* (1838); *Luzern's Sanct Lucas Bruderschaft* (1861).

M. Miller, membre de la Société royale de Londres, mort récemment, est l'auteur de nombreux travaux parmi lesquels il convient de mentionner : *Les Faux Arcs-en-ciel; les Cristaux de l'acide borique; Traité de cristallographie.*

Le naturaliste danois Lund vient de mourir au Brésil, dans la province de Minas Geraes où il s'était depuis longtemps fixé. Parmi ses nombreux travaux, mentionnons : *De genere Euphones, præsertim de singulari canalis intestinalis structura in hocce avium genere* (1829). *Du système vasculaire des crustacés,* mémoire qui a fait l'objet de nombreuses traductions; *Remarques sur la végétation des hauts plateaux à l'intérieur du Brésil*, etc.

A Pesth vient de mourir un des hommes les plus considérables de la Hongrie, Antoine Czengery, vice-peésident de l'Académie des sciences et membre de la Chambre des députés. Il était, avant 1848, rédacteur en chef du *Pesti Hirlap,* organe de l'opposition libérale; plus tard il fonda la revue *Budapesti Szente.* Il est l'auteur d'ouvrages estimés, dont le plus connu est le *Magasin des orateurs et des hommes d'État de la Hongrie.*

M. le baron de Diffurth est mort à Nuremberg le 25 mai dernier. Il est surtout connu par des recueils de chants populaires.

Le 2 août est décédé, à Madrid, le poète dramatique espagnol Juan-Eugenio Hartzenbusch, qui durant un demi-siècle a pris la plus grande part à l'essor de la scène espagnole. Son père était un ouvrier ébéniste, allemand, né près de Cologne, qui avait émigré en Espagne et était établi à Madrid. Son fils, né en 1806, était d'abord destiné à l'état ecclésiastique et fit ses études classiques chez les jésuites. Ayant assisté à la représentation d'un opéra, il se livra désormais à l'art dramatique tout en continuant son métier d'ébéniste pour subvenir à ses besoins. Son premier drame, *les Amantes de Teruel,* fonda sa réputation, et fut suivi d'un grand nombre de pièces dramatiques qui sont restées au répertoire de la scène espagnole. Il publia en même temps des éditions critiques d'œuvres de grands poètes espagnols : Calderon, Lope de Vega, etc. En 1847, Hartzenbusch fut nommé membre de l'Académie, et en 1862 directeur de l'Académie nationale, poste auquel, il y a quelques années, les infirmités de l'âge l'obligèrent à renoncer.

M. Albert Hoffmann, l'éditeur bien connu du *Kladeradatsch*, vient de mourir.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES[1]

DU 15 JUILLET AU 15 AOUT

ART (18 juillet). Soldi : L'art khmer. — Leroi : Le Salon de 1880. — (25 juillet). Gamba : Defendente de Ferrari; Pecht : Etat actuel de la peinture en Allemagne; L. Énault : Les Expositions de la ville du Mans. — (1er août). Frizzoni : L'Exposition d'art ancien à Turin; Buttner : Le Musée historique de Dresde; Bouillon Landais : La nouvelle salle des dessins du musée de Marseille. — (8 août). E. Bonnaffé : La collection d'instruments de mathématiques de M. Roussel. — (15 août). De Baudot : L'architecture au Salon de 1880; Giraud : Musée des religions; Ceresole : La salle des « Pregadi » de l'ancienne république de Venise. — ARTISTE (août). Pilgrim : Philosophie de l'art; de Pesquidoux : Les tableaux religieux au Salon de 1880; A. Houssaye : Le musée Basilewski.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE (juillet). A. Berthoud : Les éléments divins des religions antiques; M. Cristal : Verdi et les traditions nationales de la musique en Italie. — (août). Marc-Monnier : Le Vésuve en 1879; Praoda : Le nihilisme et la Russie. — BULLETIN CRITIQUE DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE ET DE THÉOLOGIE (1er août). Duchesne : Conférences d'Angleterre, par Renan; Trochon : Manuel de religion, d'histoire et de géographie sacrées, par Daumas; Largent : L'ombre de Socrate, par Charaup. — BULLETIN MONUMENTAL. Mgr Barbier de Montault : Les inventaires de la basilique royale de Monza; de Rochambeau : L'église de Lavardin (Loir-et Cher). — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (17 juillet). Emploi et exécution de la fortification improvisée pour l'artillerie de campagne; La discipline dans l'armée russe. — (24 juillet). La nouvelle guerre d'Afghanistan; Les fortifications en Suisse; Dressage des chevaux. — (31 juillet). La cartographie militaire; les forces militaires de la Grèce en 1879. — (7 août). Les attaques de flanc. — (14 août). La nouvelle guerre d'Afghanistan.

CONTEMPORAIN (août). Godefroy : Mgr Pie, écrivain; de Bonniot : Les possédés de Verzègnes; Lavollée : Les classes ouvrières et le socialisme en Allemagne. — CORRESPONDANT (25 juillet). Sicard : La politique dans l'enseignement, de 1762 à 1808; E. Biré : La légende des Girondins; de Foucault : La philosophie de M. Littré; Maryan : Le roman d'un médecin de campagne. — (10 août). Conestabile : L'Église et l'Etat en Belgique; de Lescure : Marivaux et le marivaudage; La question d'Orient; A. Langlois : Les ateliers modèles à Paris. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 juillet). Renouvier : La démocratie et les doctrines déterministes; Milsand : L'idéal. — (22 juillet). Pillon : La stabilité ministérielle; Le terrain du matérialisme suivant la critique de Lange. — (29 juillet). Renouvier : Les réformes de l'enseignement. — (5 août). La liberté humaine au point de vue de l'observation. — (12 août). Pillon : Le vice du régime conventionnel.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). L'expulsion des jésuites en 1762; La veuve de Hoche; Le Palais-Royal à Londres; La *Marseillaise* inédite. — (31 juillet). Rachel en voyage. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). Duranty; A. Menzel; A. de Montaiglon : Antiquités et curiosités de la ville de Sens; Gonse : E. Fromentin, peintre et écrivain; P. Goût : L'œuvre de Viollet-le-Duc; P. Lefort : Velazquez; L. Gonse : Les illustrations des écrits de Savonarole.

JEUNE FRANCE (août). H. Martin : La famille et la jeunesse de Bonaparte; P. Aicard : Les arènes d'Arles. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). Courcelle-Seneuil : De la législation relative aux sociétés par actions; Paixhans : Les Compagnies de chemins de fer et l'État; Clément : Banquet annuel du Cobden-Club; La ligue malthusienne. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). De Quatrefages : Les crânes finnois; Levêque : L'expression musicale; A. Maury : Les paysans et la question des paysans en France; Perrot : Les taliotes dans la plaine du Pô. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juillet). Weill : La Tourkménie et les Tourkmènes; Hue : L'artillerie dans l'antiquité et au moyen âge; Ney : Les drapeaux français; leurs gardes et leurs légendes. — (Août). Bornecque : Rôle de la fortification dans la dernière guerre d'Orient; de la discipline en temps de paix et en temps de guerre; Quarré de Verneuil : L'armée en France depuis Charles VII jusqu'à la Révolution (1439-1789).

MAGASIN PITTORESQUE (juillet). L'Hôtel Carnavalet : Histoire du costume en France (suite); Aveugles célèbres; Sur l'origine des cartes. — MISCELLANEES BIBLIOGRAPHIQUES (juin-juillet). Jean Poche : Le duc de La Vallière, ses ventes et ses collections; Cosroëne : Petits formats précurseurs de la collection Cazin. — MOLIERISTE (août). Couet : La précieuse de l'abbé de Pure; Van Laun : Les plagiaires de Molière en Angleterre.

NATURE (17 juillet). Decaisne : Historique de l'introduction de la ramie, plante textile; Gaillot : Le Verrier et son œuvre. — (24 juillet). E. Vignes : Le papier d'archives. — (31 juillet) Ch. Girard : Les grands produits chimiques à l'Exposition universelle de 1878; industrie du chlore; Perrier : Les origines et le développement de la vie. — (7 août). Baclé; Le chemin de fer funiculaire du Vésuve; M. Girard : L'humidité et l'organisme humain dans les mines. — (14 août). Dr Rey : Les Botocudos; de Drée : Les mines de turquoises en Perse. — NOUVELLE REVUE (15 juillet). Courdaveaux : Les variations de l'Église sur la famille du Christ; Lettres inédites de Berlioz; Colani : Napoléon Bonaparte d'après quelques publications récentes. — (1er août). Spuller : M. Thiers; Svétoff : La femme russe, son histoire et sa situation actuelle; Jean Larocque : Les poètes devant le pouvoir; J. de La Fontaine; Burty : Grave imprudence; de Lajarte : Les danses historiques.

POLYBIBLION (juillet). Cauwès : Précis du cours d'économie politique : Arnault : Résumé d'un cours d'économie politique; Favre : Dictionnaire français-malais; Thomas : Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII; Fremy : Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III;

1. La rédaction du LIVRE, cherchant toujours à réaliser les améliorations que lui indique la logique de sa ligne de conduite, et tenant compte des judicieux conseils reçus d'une grande partie de ses abonnés, a voulu, à dater de cette livraison, restreindre dans les bornes d'un intérêt véritables les *Sommaires des périodiques de France et de l'Étranger*, et ne plus présenter aux lecteurs que le contingent des études ou critiques méritoires et curieuses à différents titres qui ont été insérées dans les revues du mois précédent. Nous avons donc supprimé les rubriques générales et les notices sans fonds qui encombraient nos colonnes sans aucun profit pour les vrais chercheurs qui aiment à trouver le bon grain déjà séparé de l'ivraie.

N. D. L. R.

Jaeglé : Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans; Mémoires de Metternich; Boissier : Promenades archéologiques; Severen : Inventaire des archives de Bruges; Ingold : Essai de bibliographie oratorienne; Bitard : Dictionnaire de biographie; Vapereau : Dictionnaire des contemporains.

RÉFORME (15 juillet). J. Soury : La philosophie de Robinet. — (1er août). Yves Guyot : Paris et l'autonomie communale.— REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). Morgand : De la légalisation des signatures par les maires; Grange : Traitement des maladies militaires dans les hospices civils; Le budget du ministère de l'intérieur. — REVUE ALSACIENNE (juillet). J. Macé : Le pensionnat du Petit-Château à Bebleheim; Buvilly : Mgr Freppel, évêque d'Angers; Schmidt : Le maître d'école de campagne en Lorraine, il y a cent ans; Leser : Les eaux minérales d'Alsace. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (suite). Bertrand : L'autel de Saintes et les triades gauloises; Dr Vercoutre : La médecine publique dans l'antiquité grecque; Bompois : Restitution à la ville de Mylæ, en Sicile, de plusieurs monnaies attribuées à Mitystratus; Derembourg : Observations sur l'inscription d'Eschmoun'azar. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juillet). G. Duplessis : La peinture décorative; P.-V. Galland; A. Baignières : L'Exposition des dessins de décoration des maîtres anciens au Musée des arts décoratifs; Ed. Garnier : La manufacture de Sèvres. — REVUE BORDELAISE (16 juillet). L. Pépin : Jacques Jasmin; Étude sur Pestalozzi et sa méthode; Delamp : Oct. Feuillet en musique. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (juillet). Oheix : Saint-Caradec appartient-il à la Bretagne? Maître : Inventaire sommaire des archives de la Loire-Inférieure; de La Borderie : Lettres inédites de M. de Bouillé, lieutenant-général du roi en Bretagne (1568-1574). — REVUE BRITANNIQUE (juillet). La pêche à la ligne et sa littérature en Angleterre; L'abbé de Boismont; Le siège de Lyon; Les finances du second Empire; Gianetto-Hérat, le grenier et le jardin de l'Asie centrale. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (juillet). De Villefosse : Chartes relatives à l'hôpital de Saint-Étienne de Châlons; Vincent : Notre-Dame-des-Rozières, près Monthois (Ardennes); Babeau : Les rois de France à Troyes au XVIe siècle; Hérelle : Correspondance inédite de dom Thierry de Vixaines; Lacordaire : Les seigneuries et feavltez de Bourbonne. — REVUE CRITIQUE (19 juillet). Ligier : La politique de Rabelais; Locheissen : Histoire de la littérature française au XVIIe siècle; Szymanowski : Les Poniatowski. — (26 juillet). Bauer : A propos du « Christ et des Césars »; Philippson : Le siècle de Louis XIV; Thomas : Notice sur un manuscrit de Quinte-Curce. — (2 août). Weber : Articles sur la philologie indienne; Clermont-Ganneau : L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs; de Chambure : Glossaire du Morvan. — (9 août). Frigell : Collation des manuscrits de Tite-Live; Vecchi : Essai d'un livre sur Monti; Schapiro : Révélations étymologiques.—REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). L'Alsace-Lorraine et l'Empire germanique; Blerzy : L'Angleterre au temps de la Restauration; Janet : Le socialisme révolutionnaire; Brunetière : Vingt-sept ans de l'histoire des études orientales. — (1er août). Perrot : Les études d'archéologie classique depuis Winckelmann jusqu'à nos jours; Janet : Le Communisme au XVIIIe siècle et la conspiration de Babeuf; O. d'Haussonville : Le salon de Mme Necker, d'après des documents tirés des archives de Coppet; A. Maury : Les Assemblées du clergé en France, sous l'ancienne monarchie. — REVUE DE FRANCE (15 juillet). De Laferrière : Correspondance de Catherine de Médicis, sa jeunesse, sa vie et son rôle en France jusqu'à la mort de François II; Chantelauze : Louis XIV, Marie Mancini, la princesse de Savoie et l'Infante; Desprez : Les « Plaideurs » de Racine et les mœurs judiciaires au XVIIe siècle. — (1er août). Valfrey : L'œuvre inédite de Saint-Simon; Ch. Nisard : Une vue dans les coulisses de l'histoire. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). Drapeyron : Application de la géographie à l'étude de l'histoire; Cortambert : le mouvement géographique; Cherbonneau : Voyage d'El-Abdéry à travers l'Afrique septentrionale au XIIIe siècle. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (août). Notices sur les colonies anglaises; de La Motte : La guerre maritime entre le Pérou et le Chili; Jégou : Lorient, arsenal royal; Houette : Notes sur la Chine et le Japon. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Debon : Les localisations psychologiques, du point de vue subjectif et critique; Tarde : La croyance et le désir : la possibilité de leur mesure; Ribot : Les désordres généraux de la mémoire. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 juillet). Ch. Bigot : L'École normale et l'Université; G. Lyon : Shakespeare et l'antiquité, d'après M. Stapfer; Villamus : Souvenirs de la Nouvelle-Grenade et de Panama, d'après M. Le Moyne. — (24 juillet). Mme Coignet : De l'enseignement de la morale; F. Sarcey : Le théâtre du Palais-Royal; L. Quesnel : Miss Rhoda Broughthon. — (31 juillet). De Pressensé : Entre deux sessions; Barine : Nathaniel Hawthorne, d'après de nouveaux documents; Schopenhauer : Le duel, traduction Cantacuzène; La liberté de l'enseignement supérieur en 1867. — (7 août). P. Janet : Les compositions latines et le nouveau plan d'études; Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie française sur les concours de 1880; Frœschwiller, Châlons, Sedan, d'après M. Duguet. — (14 août). Stapfer : l'Iphigénie en Tauride, de Gœthe; Reynald : Les frères de Boileau; Ph. Berger : M. Mohl; Mme Coignet : L'Enseignement secondaire des jeunes filles; Léo Quesnel : Le Portugal. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 juillet). La mort de M. Broca; Rolland : La mission transsaharienne d'El-Goléah; Maindron : Les fondations de prix de l'Académie des sciences; Callandreau : Les météores. — (24 juillet). Grimaux : L'acide citrique; Edlung : Force électromotrice de l'arc voltaïque; Baclé : L'Amou-Daria dans la mer Caspienne. — (31 juillet). Le régime des chemins de fer en France; Chervin : Du Bégayement; Procédés approchés de rectification de la circonférence du cercle; Le végétarisme. — (7 août). Hayem : Des diverses branches de la thérapeutique et de la matière médicale, et des rapports de la science avec la pratique; Portevin : Reims et son industrie; de Fontpertuis : Les terres à blé de la rivière Rouge; les chemins de fer au Sénégal. — (14 août). Le Congrès de Reims; Huggins : Spectres photographiques des étoiles; Sencier : Les chemins de fer en Angleterre; Plateau : Une application des images accidentelles.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 juillet). Drapeaux et étendards; Journal abrégé sur la descente et le séjour des Anglais à Belle-Isle en mer (1761-1763); Desmaysons : Le Prytanée; Hardy : L'armée française en 1535.

TOUR DU MONDE (17, 24, 31 juillet; 7 et 14 août). Dr Jules Crevaux : De Cayenne aux Andes (1878-1879).

VIE MODERNE (7 août). Desmoulins : Vieux mots à rajeunir. — (14 août). Fourcaud : Souvenirs d'Allemagne, le *Tanhæuser Egmont.*

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Revues allemandes.

Le « LITERARISCHES CENTRALBLATT » rend compte de plusieurs publications intéressantes, telles que : « Die deutsche Verwaltung in Elsass-Lothringen 1870-1879 », par le baron Maximilian Du Prel ; « Die Schweitzer in den drei ersten französischen Religionskriegen 1562-1570, » étude sur l'influence civilisatrice exercée dans l'Europe par les huguenots expulsés de France, par le Dr A.-Ph. Segesser ; « Gentz et Coblenzl », Etude sur les causes de la guerre de 1805, par le Dr Aug. Fournier ; « Die Geschichte des Elsass, ein Buch für Schule und Haus, Strassburg 1880 » ; « Clément Marot et le Psautier huguenot », par O'Douen ; « Gœthe und Berlin », par Otto Brahm ; « l'Histoire des Huguenots après l'édit de Nantes », par Reg. Lane Poole. — La ALLG. MILITAER ZEITUNG publie des articles sur la frontière occidentale de l'Allemagne (nos 47 et 48) ; sur l'usage des tranchées en 1864 et en 1870 (nos 49 et 50) ; sur « la prétendue prise de drapeaux allemands par les Français en 1870-1871 (nos 51-54) ; sur « la distribution des drapeaux le 14 juillet » ; et enfin un article intitulé : « Il y a dix ans » (nos 57 et 58). — Le GEGENWART : Bluntchli : l'Institut du droit des gens et le Manuel du droit des gens pour les armées (no 21) ; Charles Blind : La situation parlementaire en Angleterre (nos 28 et 29) ; M. Carrière : « Lessing et Klopstock » (no 29) ; Emil Landsberg : Épilogue de la fête du 14 juillet ; Ernst Dohm : « Theodor Mommsen » ; A. Storm : le Roman posthume de Charles Gutzkow (no 30) ; Paul Lindau : Le Théâtre Français de 1680 à 1880 (no 31) ; G. de Marées : l'Armée française depuis la guerre de 1870. — ALLGEMEINE EVANG. LUTH. KIRCHENZEITUNG. Beaconsfield, Bismarck et la question sociale ; le Kulturkampf à Genève (no 26). — PROTESTANTISCHE KIRCHENZEITUNG : La phase récente du Kulturkampf en Prusse ; l'Alsace-Lorraine (nos 26 et 27) ; le Kulturkampf en France (no 27). — LA NEUE EVANGELISCHE KIRCHENZEITUNG a des correspondances de l'Amérique, du Japon, de l'Espagne sur les luttes religieuses (no 26) ; sur le mouvement antisémitique (nos 27 et 28) ; sur la question religieuse en Autriche (no 30). — L'ARCHIV FUER KATH. KIRCHENRECHT (vol. XXXVIII, fasc. 4) publie des documents sur la situation du clergé en Prusse, en Autriche, en Hongrie, en France et en Belgique. — Au KOSMOS (4e fasc.), nous trouvons un article du 6, de H. Huxley, sur « la théorie de Darwin devenue majeure », et des esquisses d'Ernst Krause sur le développement de la théorie d'évolution. — GLOBUS (vol. 38, fasc. 1-4) : Bruno Stehle : l'Alsace au XIIIe siècle. — A. PETERMANN'S MITTHEILUNGEN (vol. XXVI, fasc. 7) publient des renseignements sur les sources du Niger, sur l'expédition de Leichhardt en Australie et le chemin de fer projeté de Mejillanes à la Paz, en Bolivie. — Dans la DEUTSCHE RUNDSCHAU (no 11), nous lisons des études de Reinhld de Pauli sur Marie Tudor ; de Charles Hillebrand sur les questions de Belgique ; et de Jules Rodenberg sur la littérature universelle et l'état moderne. — LA RUSSISCHE REVUE publie les lettres de l'impératrice Catherine II à Grimm ; une étude sur les mines russes, par A. Koeppen, et sur les coutumes de guerre de l'armée russe.

Revues anglaises.

Les livres les plus intéressants dont l'ACADEMY rend compte sont : Alexandre Pope, par Leslie Stephen ; « Critical Essays and literary Notes, » par Bayard Taylor ; Edgard Allain Poe, sa vie, ses lettres et ses opinions, par John H. Ingram ; la Traduction anglaise de la chanson de Roland, par John O'Hagan ; « Modern France, » par Oscar Browning ; Dégénération (un chapitre du darwinisme), par le professeur E. Ray Lankester ; les Anciens monuments, par C.-P. Kains-Jackson et sir J. Lubbock ; les Souvenirs de mon exil, par Louis Kossuth (qui paraîtront au mois d'octobre en français) ; un Voyage à travers la Chine et le Tibet, par le capitaine William Gill ; le Progrès des arts, de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de l'instruction publique, des chemins de fer et de la richesse publique depuis le commencement de notre siècle, par Michael-G. Mulhall ; les Livres sacrés de l'Orient, édités par Max Muller ; une Collection d'essais sur la littérature, poésie, philosophie et religion des Grecs. — Dans le NINETEENTH CENTURY, le cardinal Manning écrit une protestation contre la décision du Parlement dans l'affaire de Bradlaugh ; le doyen de Wesminster traite la croyance des premiers chrétiens ; Arthur Mills parle du gouvernement représentatif dans les colonies ; J.-C. Robinson sur les musées de province, D.-C. Boulger sur l'avenir de la Chine ; H.-D. Traill sur l'optimisme dans la politique extérieure des libéraux. — CONTEMPORARY REVIEW. Articles principaux : Dr Charles Hillebrand : les causes de la demi-culture en Allemagne ; J. Davies : la Moralité internationale ; professeur Wace : l'Ethique de Spencer ; George Clarke : les Écrivains contemporains et leurs précurseurs. — MACMILLAN'S MAGAZINE. Le général W.-N. Hutchinson : Le canon et le navire cuirassé de l'avenir ; Thos Hughes : Tom Taylor. — The CORNHILL MAGAZINE (août) : « Shakespeare, pourquoi écrivit-il des tragédies ? » la Sculpture anglaise en 1880. — TEMPLE BAR MAGAZINE : Correspondance d'Andersen. — THE EDINBURG REVIEW (juillet) : Les précurseurs de Newton ; les forces navales au Pacifique.

Revues américaines.

THE CATHOLIC WORLD. Les livres classiques non catholiques et les écoles catholiques, par F.-G. Lentz. — INTERNATIONAL REVIEW. Les coteries en Angleterre, par Fraser Ral ; la Vie de Milton par Masson, par Cabot Lodge ; les Champions de l'émancipation des esclaves, par T.-W. Higginson. — NORTH AMERICAN REVIEW. Les villes en ruines de l'Amérique centrale. — Bismarck comme ami de l'Amérique (suite), par Maurice Busch. — ATLANTIC MONTHLY (août). « Edward Mills and George Brenton », nouvelle, par Mark Twain ; Une Anglaise en Amérique ; Les républicains et leur candidat. — HARPER'S MONTHLY (août). Robert Burns, poésie de Henry-W. Longfellow ; Washington Square, roman, par Henry James ; Une lettre de Wilkie Collins sur la propriété littéraire. — APPLETON'S MONTHLY (août). Quelques idées sur Shelley, par Stafford et Brook ; Les chansons de printemps, de Swinburne. — SCRIBNER'S MONTHLY. Le Hudson, dans ses aspects physiques, économiques et pittoresques, par John Burroughs. — L'ARCHÆOLOGICAL INSTITUTE OF AMERICA publie un volume contenant un essai très intéressant de Lewis-H. Morgans sur les habitations des populations autochthones de l'Amérique.

Revues belges.

L'ATHENÆUM BELGE (15 août). Lettres d'Italie, par Émile de Laveleye ; France, Algérie et colonies, par O. Reclus ; recherches sur Gœthe, par W. de Biedermann. — REVUE DE DROIT INTERNATIONAL ET DE LÉGISLATION COMPARÉE (t. XII, no 3). De la protection internationale des câbles télégraphiques sous-marins, par L. Renault ; le Congrès de Berlin et sa portée au point de vue du droit international, par Bluntschli ; Jurisprudence suisse en

matière de droit nternational, par A. Martin; De l'immutabilité du régime conjugal en cas de changement de domicile des époux, par Arntz. — L'ILLUSTRATION NATIONALE (n° 23). La Belgique intellectuelle : nos théâtres, nos auteurs dramatiques, par F. Faber (suite). — LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE (14 août). Académie royale des beaux-arts d'Anvers; Notre littérature dramatique, par Eug. de Méra; Le salon de peinture dans le palais du Midi, par Victor Reding. — REVUE DE BELGIQUE (15 juillet). Notes d'un voyage aux États-Unis, III, par Ed. de Laveleye; une nouvelle théorie philosophique et religieuse sur l'immortalité de l'âme. — (15 août). L'isthme de l'Amérique centrale et le projet de M. F. de Lesseps, par le colonel H. Wouwermans; Entre jésuites et capucins; L'enlèvement de l'électeur de Trèves en 1635, par Charles Rahlenbeck.

Revues italiennes.

RIVISTA EUROPEA (1er et 15 août). Suite de l'étude de G. Silingardi sur Ciro Menotti et la révolution de Modène en 1831; suite de l'étude sur la vie musicale en Italie au XVIIIe siècle. — LA NUOVA ANTOLOGIA publie des articles de Giov. Mestica sur Leopardi, de Luzzatti sur le vin italien en Angleterre (n° 13); de Camille Boito sur l'Exposition des beaux-arts à Turin; de Ruggeri sur l'autonomie dans l'éducation (n° 14); de G.-B. Toschi sur l'art en Italie au XIVe siècle. Roux et Favale, éditeurs de Turin, vont publier un volume : *Politica Segreta Italiana 1863-1870*, qui contiendra les correspondances de Mazzini, avec Victor-Emmanuel et avec les chefs du parti révolutionnaire. — Le parlement italien a résolu la construction d'une grande bibliothèque, qui contiendra exclusivement des livres, journaux et documents concernant l'émancipation de l'Italie.

Revues espagnoles.

LA REVISTA DE CIENCIAS HISTORICAS publie un essai intéressant de Don Pedro Nanot Renart sur la décadence des provinces espagnoles sous l'inquisition. — Dans la REVISTA CONTEMPORANEA, Rodriguez Villa publie le compte rendu inédit d'une ambassade espagnole envoyée au Maroc en 1767; M. Sanchez Miguel publie un compte rendu sur les travaux scientifiques de l'Ateneo de Madrid. — LA REVISTA DE ARQUEOLOGIA ESPANOLA publie des articles de Fernandez y Gonzalez sur l'archéologie de l'Espagne arabe.

Revues hongroises.

Dans les revues hongroises qui nous sont parvenues, nous ne trouvons pas d'étude importante; les savants sont en province et à l'étranger, où ils fouillent les archives; les sociétés scientifiques ont leurs vacances. Nous avons pourtant quelques événements littéraires à signaler : d'abord le succès énorme des Mémoires de Kossuth, vendus à plus de 20,000 exemplaires; deux grandes études sur le comte Étienne Széchenyi, le grand réformateur de la Hongrie, dont la statue vient d'être inaugurée à Budapest; le retour du comte Béla Széchenyi de son voyage scientifique fait en Chine et au Tibet, et enfin la formation d'une importante association, qui publiera des romans du cru; ce qui était d'autant plus nécessaire que les belle-lettristes hongrois ont dû chômer jusqu'ici à cause de la formidable concurrence des traductions qu'on publie ici à l'insu des auteurs, comme en Amérique. Mais nous devons mentionner aussi qu'une enquête, faite au ministère de la justice vient d'élaborer un projet de loi tendant à la protection de la propriété littéraire en Hongrie.

Revues russes.

LA ROSSISKAIA BIBLIOGRAFIA publie le tableau méthodique des publications russes du mois de juillet; en voici le résultat : théologie 59, philosophie 7, pédagogie 12, grammaire 54, jurisprudence 17, sciences politiques 24, histoire 37, sciences militaires 39, géographie 15, mathématiques et astronomie 17, architecture 7, sciences naturelles 44, sciences médicales 71, agriculture 38, technologie 18, beaux-arts et sport 13, poésies, romans 65, littérature populaire. Ces publications en livres et en brochures.

Ceux qui s'occupent de l'histoire et de la littérature de la Russie trouveront des données intéressantes dans les études de la *Rousskaïa Starina* (livraison d'août), sur « deux anciens gouverneurs généraux » et sur le sort des décabristes en Sibérie; dans celles de la *Rousskaïa Riecth* (août) sur les comédies d'Ostrovski et sur les forêts de la Russie. Dans le *Viestnik Evropu* (août), nous trouvons dans le *Istoritk chesski Viestnick* (août) une étude sur la littérature de l'Ukraine, sur les célébrités de la « Petite Russie », une revue des livres récemment publiés sur Pouchkine, sur la révolte de Pougatchef, le rôle de Moscou dans la poésie russe et l'histoire de l'Eglise russe.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 juillet au 15 août)

CIVILISATION. Juillet : 24. Barthélemy : Bonaparte et son temps. — 27. *La Palestine*, par M. Guérin. — 30. *Dictionnaire des opéras*, par Clément. — Août : 2. M. Quicherat. — CONSTITUTIONNEL. Juillet : 26. B. d'Aurevilly : Écrits inédits de Saint-Simon. — Août : 2. La piraterie dans l'antiquité. — 12. Trianon : *Histoire de la Belgique*, par Gachard.

DÉBATS. Juillet : 17. Yung : *Histoire du règne de Louis-Philippe*, par de Nouvion. — 24. P. Boiteau : Les Pereire. — 27. de Lanneau : Molière, éd. des *Grands Écrivains* — 30. F. Charmes : *Discours parlementaires de M. Thiers*. — 31-3 août. John Lemoinne: Mémoires de Mme de Rémusat. — 11. Bérard de Varagnac : *Rome et le Christianisme*, par M. Renan. — 12. De Pressensé : J. Favre. — DÉFENSE. Août : 13. *Les Sociétés secrètes et la Société*, par le P. Deschamps.

FIGARO. Juillet : 21. Le soldat Bugeaud en 1804. — Août : 11. E. Daudet : Le camp de Jalès (1790-1792). — 15. M. Barbey d'Aurevilly. — FRANÇAIS, Juillet : 18. *Études et Glanures*, de M. Littré. — Août : 1er Deux diplomates; le Cte Racziuski et Danoso Cortès. — FRANCE. Août : 9. G. Bell : Papiers inédits du duc de St.-Simon.

GLOBE. Juillet : 26. P. Bourget : Gustave Flaubert. — Août : 2. P. Bourget : Les frères de Goncourt.

LIBERTÉ. Juillet : 25. P. Boiteau : L'œuvre des Pereire. — 31 et suiv. Imbert de Saint-Amand : La citoyenne Bonaparte. — Août : 9. E. Drumont : Léon Cladel.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 21. Ch. d'Héricault : La vérité sur la prise de la Bastille. — Août : 7. A. Houssaye : Molière, sa femme et sa fille.

NATIONAL. Juillet : 28. P. Foucher : Les caricatures de la vieille France.

OFFICIEL. Juillet : 15. A. Baignières : Prud'hon, sa vie et ses œuvres. — 17. H. Fouquier : Œuvres de Rivarol. — 24. Laroumet : Vaugelas. — 27-31. Pelletan : *Histoire de Napoléon Ier*, par Lanfrey. — Août : 1. A. Cherbonneau : Un recueil de fables arabes. — 8. Desprez : Les vieilles enseignes.

PARIS-JOURNAL. Juillet : 22. Doncieux : M. Zola et ses élèves à propos des *Soirées de Médan*. — PARLEMENT. Juillet : 21. G. Picot : *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis*. — 26-30. De Varigny : La correspondance de Madame. — 29. P. Bourget : A propos de Rabelais. — Août : 2-13. A. Theuriet : Miss Rhoda Broughton. — 9. Desprez : H. Gréville.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 24. Atticus : Un évêque de Paris au XIIIe siècle; Guillaume d'Auvergne, par N. Valois. — 27. Les œuvres inédites du duc de Saint-Simon. — Août : 3. Giry : Récentes publications sur l'histoire des Croisades. — 8. Soury : Idées sur l'enseignement des sciences naturelles dans les classes élémentaires. — 13. Un nouveau livre sur Marco Polo.

TÉLÉGRAPHE. Juillet : 19. L'enseignement philosophique dans les lycées. — 20. Séguin : Un nouvelliste américain : Bret Harte. — 22. L. Leger : M. Corducci. M. de Amicis. — TEMPS. Juillet : 21. Reynald : Carthage et les Carthaginois. 23. Ch. Blanc : L'art à Paris, à propos d'une récente publication. — 29. A. Sorel : *Les Colonies prussiennes*; études sur l'histoire de Prusse, par Lavisse. — Août : 8. Reynald : *Histoire contemporaine de l'Espagne*, par Hubbard. — 12. J. Loiseleur : Molière en province.

UNION. Juillet : 17. Bernard : *Le Roman bourgeois* de Furetière. — 25. Bernard : F. Villon. — 29. Ciauxes : Le langage hiéroglyphique. — Août : 1-3. X. Marmier : Légendes des oiseaux. — UNIVERS. Juillet : 15. Les causes de la grandeur de Rome païenne. — 26. Général Ambert : Massacres de 1792. — Août : 9. Roussel : Vieira, sa vie et ses œuvres.

VOLTAIRE. Juillet : 18. Flammarion : La constitution intérieure de la terre. — 22. Mario Uchard. — 23 et suiv. Zola : L'argent dans la littérature. — 27-2. Zola : Balzac.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE JUILLET[1]

1. *L'Art de la Mode*, revue mensuelle, grand in-folio. Bureaux : Boulevard Montmartre, 8. Paris, impr. A. Quantin. — Abonnement : 100 francs par an.
L'Avenir diplomatique, revue internationale, paraissant tous les jeudis. Petit in-4°, 12 pages à 3 col. Paris, imp. Muret, 53, rue de la Chaussée-d'Antin. — Abonnements : France, un an, 30 fr. six mois, 15 fr.; Étranger : le port en sus. Le numéro, 60 cent. Bureaux, 25, boulevard Poissonnière.
L'Office de l'ameublement, journal album mensuel, illustré de dessins nouveaux, par J. Verchère, architecte d'ameublement. Renseignements divers, utiles à la fabrication des meubles. Grand in-4° à 2 col. Paris, imp. Lefebvre. — Abonnements : Paris, 20 fr. Départements, 22 fr. Le numéro 2 fr. Bureaux, 23, faubourg Saint-Antoine.
La Gazette lyrique, organe spécial des spectacles-concerts. Paraît les 1er et 3e jeudis de chaque mois. Petit in-4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Tremblay, 5, rue de l'Éperon. Administration, 32, rue du Faubourg-Montmartre. — Abonnements : Paris, trois mois, 75 cent. Départements, 1 fr.
3. *L'Alsacien-Lorrain*, organe des sociétés alsaciennes-lorraines de France. Petit in-4°, 8 pages à 2 col. Paris, impr. Picard et Lévy, 11, rue Dupuis. — Abonnements : 3 fr. par an. Bureaux, 42, boulevard du Temple. Paraît le dernier samedi de chaque mois.
4. *L'Apprenti d'Auteuil*. In-8°, 4 pages. Paris, impr. des Apprentis, 40, rue La Fontaine.
Le Télégramme financier, moniteur des agents de change et des banquiers. In-4°, 8 pages à 2 col. avec gravures; Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. Un numéro, 25 cent. Bureaux, 7, place de la Bourse. Paraît le dimanche.
Gazette astronomique, moniteur de la table (ancien Pactole). Petit in-4°, 4 pages à 3 col. Saint-Ouen, imp. J. Boyer. Bureaux, 45, rue Taibout. — Abonnements : un an, Paris, 12 fr. Départements, 16 fr. Étranger, 18 fr. Paraît le dimanche. Un numéro, 20 cent.
La Libre Pensée, journal anti-religieux hebdomadaire. Petit in-4°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Reiff, 9, place du Collège de France. Administration, 13, rue du Croissant. — Abonnements : Paris, un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. Départements, un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. Le numéro, 10 cent. Paraît le vendredi.
5. *Bulletin du notariat*. Petit in-8°, 4 pages. Paris, typ. Décembre, 326, rue de Vaugirard. — Abonnements : trois mois, 1 fr. Bureaux, 46, rue Monsieur-le-Prince. Paraît le dimanche.
7. *Le Courrier des sports*. Paris, imp. Bardin.
10. *L'Écho de la Légion d'honneur*, moniteur des chancelleries. Petit in-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Abonnements : Paris et Départements, un an, 5 fr.; Étranger, 10 fr. Un numéro, 10 cent.
L'Écho des cafés. In-folio, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Abonnements : Paris et départements, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Étranger : un an, 19 fr.; six mois, 5 fr. Un numéro, 10 cent. Bureaux, 13, rue du Croissant.

1. C'est par erreur que dans les précédentes livraisons du LIVRE le nom du mois qui désigne le laps de temps pendant lequel ont paru les nouveaux journaux a été avancé et porte la désignation de *juin* au lieu de *mai*, et de *juillet* au lieu de *juin*. Les difficultés de réunir ces curieux documents qu'on ne pourrait trouver ailleurs qu'ici nous forcent à un retard d'un mois pour être aussi complets que possible.

11. *La Marseillaise.* In-folio, 4 pages à 4 col. Paris imp. Perthou, 123, rue Montmartre. — Abonnements : Un an, 36 fr.; six mois, 19 fr.; trois mois, 10 fr. Le numéro, 5 cent. Bureaux, 19, rue Bergère.

11. *Le Conseiller des assurances et des valeurs financières,* propriété de la banque spéciale des assurances. Paraît tous les quinze jours, le dimanche. Petit in-4°, 8 pages à 3 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris et départements, un an, 2 fr. Le numéro, 25 cent. Bureaux, 8, place de la Bourse.

14. *Le Réveil illustré.* In-4°, 4 pages à 4 col. avec grav. Paris, imp. Vigier, 16, rue du Croissant. — Abonnements : Départements, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr. 50. Bureaux, 19, rue Bergère.

La Clarinette. Paris, imp. Lefebvre.

La Fanfare. In-folio à 3 col. Paris, imp. Masquin, 14, rue des Jeûneurs. Bureaux : 14, rue des Jeûneurs. Le numéro, 10 cent.

Le Petit-Figaro-Programme. In-folio à 4 col. Paris, imp. Masquin, 11, rue des Jeûneurs. Le numéro, 10 cent.

La République illustrée. Petit in-4°, 16 pages à 3 col. avec grav. Saint-Germain, imp. Bardin. — Abonnements : Un an, Paris, 8 fr.; départements, 10 fr. Le numéro, 15 cent. Bureaux, 14, Cloître-Saint-Honoré.

Le Quatorze-Juillet, journal-programme de la fête nationale. Numéro exceptionnel, 10 cent. Petit in-4°, 4 pages à 3 col. Levallois-Perret, imp. Winck.

15. *L'Ethnographe-journal.* Paris, imp. Tremblay.

L'Intransigeant. In-folio, 4 pages à 6 col. Paris, imp. Delpierre, 16, rue du Croissant; journal politique quotidien. — Abonnements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 fr.; trois mois, 10 fr. Le numéro, 10 cent. Bureaux, 16, rue du Croissant.

17. *Le Piron.* Petit in-4°, 4 pages à 2 col., sur papier rose. Paris, imp. Payen, 33, passage de l'Opéra. Bureaux, 118, faub. Poissonnière. — Abonnements : Un an, 6 fr. Le numéro, 10 cent.

21 *La Bohême financière,* journal hebdomadaire, paraissant le mercredi. In-4°, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Robert et Buhl, 48, rue Berthe. — Abonnements : 5 fr. par an. Le numéro, 10 cent.

22. *Les Découvertes,* revue illustrée des sciences et de l'industrie pour tous. Paraissant tous les jeudis. Grand in-8°, 16 pages à 2 col. avec grav. Saint-Ouen, imp. J. Boyer. — Abonnements : Paris et départements, 12 fr. par an; union postale, 14 fr. Administration, boul. Haussmann, 38.

33. *Le Courrier de Paris.* Grand in-folio, 4 pages à 6 col. Paris, imp. Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette. Bureaux, 9, rue Laffitte. — Abonnements : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. Le numéro, 10 cent.

La Vérité, organe de la République démocratique. In-folio, 4 pages à 6 col. Paris, imp. du Centre, Vossen, 9, rue d'Aboukir. — Abonnements : Paris et départements, un an, 36 fr.; six mois, 18 fr.; trois mois, 9 fr.; un mois, 3 fr. Le numéro, 10 cent.

Le Coup d'œil, journal humoristique hebdomadaire. Petit in-4°, 8 pages à 2 col. avec grav. Paris, imp. Couanon, 12, rue du Roi-de-Sicile. Le numéro, 5 cent. Bureaux, 8, avenue Trudaine.

La Pensée libre. Ancienne Libre Pensée de 1870, hebdomadaire. In-4°, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Masquin, 14, rue des Jeûneurs. — Abonnements : Un an, 6 fr.; six mois, 3 fr.; trois mois, 1 fr. 50; un mois, 50 cent., le numéro, 10 cent.

25. *Gazette des Batignolles,* revue hebdomadaire, littéraire, anecdotique, humoristique, etc. In-8°, 8 pages. Paris, imp. Duval, rue d'Arcet, 26. — Abonnements : Un an, 6 fr. Un numéro, 10 cent.

27. *Journal du Palais-Royal.* Paris, Boyer, imp.

29. *La Galerie comique,* hebdomadaire. Une feuille coloriée. Paris, imp. Robert et Bulh, 48, rue Berthe. Bureaux, 23, rue Muller. Le numéro, 15 cent.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Dans son audience du 3 août, le tribunal civil de Bruxelles a reconnu aux auteurs dramatiques le droit de s'opposer à ce que leurs pièces fussent jouées sur les scènes belges. — (V. *le Droit* des 5 et 14 août.)

« Dès qu'il y a publication d'une œuvre littéraire, le droit de l'auteur, sur son œuvre, s'appliquant à un objet mobilier, doit, aux termes du droit commun, être considéré comme valeur mobilière.

« A ce titre, ce droit lui-même, envisagé dans son principe et comme source de produit, tombe dans la communauté; il ne saurait dès lors, quand la communauté est dissoute, même par le prédécès de la femme qui était tout à fait étrangère à l'œuvre, être traité, au regard des représentants de celle-ci, comme une valeur exclusivement propre au mari qui en est l'auteur. » — (V. *le Droit,* 15 août.)

Dans son audience du 17 mai dernier, la 3e chambre de la cour d'appel de Bruxelles a condamné MM. Mertens et Vander Auwera, éditeurs d'un ouvrage ayant pour auteur M. Laporte et pour titre : *Cartes astronomiques de l'univers,* à remettre à MM. Hachette, libraires-éditeurs, et Guillemin, auteur du livre bien connu *le Ciel,* tous les exemplaires, invendus jusqu'ici, des *Cartes astronomiques,* cet ouvrage étant une contrefaçon de l'œuvre de M. Guillemin.

La cour a rejeté une demande en 20,000 fr. de dommages-intérêts formulée par la maison Hachette. — (V. *le Droit,* 7 août.)

Nous offrons à nos abonnés un article de Henri Meilhac, *extrait de la première livraison de* **L'Art de la Mode**, *que nous sommes spécialement autorisés à reproduire. Nous nous réservons de revenir, dans un de nos prochains numéros, sur cette splendide publication. — Voir à la couverture les conditions d'abonnement et la liste des collaborateurs.*

LA MODE

Si vous le voulez, nous n'irons pas par quatre chemins, et nous la prendrons au commencement du monde.

« Avant le déluge, monsieur ?

— Oui, madame, avant le déluge. »

A l'époque où, soit qu'ils eussent pour ancêtres un singe, ainsi que le prétend Gondinet dans *Gavaud-Minard*, ou un poisson comme le voulait Anaximandre, soit même qu'ils descendissent tout simplement d'Adam et d'Ève, les hommes faisaient sur cette terre une assez triste mine et n'étaient pas encore à leur affaire.



Le voyageur qui, dans cette période reculée de notre histoire, eût été assez en avance sur son siècle pour que l'idée lui vînt de parcourir le monde, se serait sans doute, tous les deux ou trois ans, trouvé en face d'un spectacle pénible : il aurait rencontré, çà et là, de cinq cents lieues en cinq cents lieues, quelque horde d'individus farouches et mal peignés, à peine couverts de peaux de bêtes, armés de massues, de piques, de haches faites d'arêtes de poisson ou de cailloux grossièrement emmanchés.

C'étaient nos arrière-grands-parents qui s'en allaient en chasse. Ils marchaient serrés les uns contre les autres, l'air à la fois menaçant et inquiet. Le *Caïn* de M. Cormon, ce très remarquable et très horrifique tableau, nous donne une idée assez exacte de la tournure qu'ils pouvaient avoir : possesseurs encore mal assurés de ce domaine dans lequel ils s'étaient trouvés introduits sans savoir comment, pas bien du tout avec leurs copropriétaires à longues dents et à griffes puissantes et n'ayant pour se défendre, eux chétifs, que cette petite lueur qui tremblotait au fond de leur cervelle, lueur bien pâle alors et bien vacillante, qui n'était encore qu'un instinct supérieur et qui ne devait que plus tard, beaucoup plus tard, commencer à s'appeler l'intelligence humaine.

J'imagine que la compagne d'un de ces êtres farouches eut un jour l'idée de mettre un peu d'ordre dans son désordre. Elle lissa ses cheveux et les arrangea d'une façon particulière. Au lieu de se revêtir au hasard de ses peaux de bêtes comme elle le faisait d'habitude, elle les étala d'abord devant elle, les examina longuement et finit par choisir celles qui lui parurent les plus galantes. Elle les disposa sur sa personne avec soin, selon ses idées à elle, calculant l'effet des couleurs, travaillant, corrigeant, s'apercevant que là ces malheureuses peaux de bêtes en laissaient trop voir, et que là elles n'en montraient pas assez. Puis elle réfléchit cinq minutes. Le résultat de ces cinq minutes de réflexion fut une fleur, ou la plume d'un oiseau qu'elle



ajouta bravement à sa toilette; peut-être même, inaugurant ainsi un genre de parure qui devait par la suite des temps amener quelques ennuis aux enfants des hommes et leur faire dépenser des sommes considérables, peut-être même alla-t-elle jusqu'à orner sa poitrine d'un collier de cailloux brillants, attachés l'un à l'autre par quelque procédé primitif.

Après quoi elle vint, en retard, prendre sa place au repas du soir et attendit d'un air tranquille, mais non cependant sans une certaine inquiétude, l'effet que son coup d'État allait produire sur ses seigneurs et maîtres. Cet effet fut tel qu'elle pouvait l'espérer. Ses seigneurs et maîtres la regardèrent avec des yeux luisants et la préférèrent à d'autres qui étaient plus belles.

La mode était inventée. — Et la femme aussi.

Car la femme c'est la mode, la mode c'est la femme, et faire l'histoire de l'une, c'est faire l'histoire de l'autre.

Les inconnues d'abord, depuis ces mystérieuses filles de rois qui depuis dix mille ans dorment dans les tombeaux d'Égypte jusqu'aux maîtresses de ces terribles conquérants d'Asie, Attilas préhistoriques à qui, pour célébrer leurs noces, il fallait des lits faits de femmes entrelacées — une idée que je donne en passant à H. de Bornier pour sa prochaine reprise — et puis, à mesure que les premières lueurs de la légende et de l'histoire commencent à éclairer le monde, la reine de Saba avec ses parfums, Dalila avec ses ciseaux, puis celle dont le souvenir illumine encore et fait resplendir les temps où elle vécut, la terre où elle marcha, Hélène, la belle Hélène, l'Hélène d'Homère, de Gœthe et d'Offenbach, si belle, dit Courier traduisant Isocrate, si belle que Ménélas eût dû comprendre qu'une telle beauté ne pouvait pas décemment avoir été créée pour lui tout seul; puis, toujours en Grèce, la ribambelle effrontée des courtisanes, puis sur les bords de Nil, Cléopâtre... « Vois où est Antoine... S'il est triste, dis-lui, que je suis en train de danser; s'il est gai, annonce-lui que je viens de me trouver mal... » Puis d'autres, des milliers d'autres, qui toutes, chacune à sa façon, reprirent et perfectionnèrent de leur mieux l'œuvre commencée par notre petite amie, la dame au collier de cailloux.

Et rien assurément ne serait mieux à sa place dans ce journal qu'une étude approfondie et détaillée de ce travail incessant de la femme, à toutes les époques et dans tous les pays. Le temps et la place nous manquant un peu, nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur la part de besogne exécutée par la femme française, c'est-à-dire sur les modifications successives apportées par elle à ses goûts et à sa parure.

Voici d'abord les Gauloises, nos aïeules — et je dois prévenir qu'ici je pille impudemment l'*Histoire de la Mode en France*, le livre charmant de M. E. de Labédollière, — voici les Gauloises avec leurs quatre chemises superposées, quatre de plus que deux mille ans plus tard n'en porteront certaines merveilleuses. Elles étaient, ces quatre chemises, recouvertes de la stole, tunique sans manches, serrée sur les flancs par une ceinture et assujettie sur les épaules par deux agrafes. Sous Charlemagne, les fourrures commencent à se montrer, et Charlemagne qui, ainsi que chacun sait, était la simplicité même, commence à lancer des ordonnances contre le luxe effréné des femmes.

Au XIIIe siècle, elles se mettent à blasonner leur robes. Elles portent des manches fendues et laissent voir leurs bras depuis le coude jusqu'au poignet. C'est un commencement.

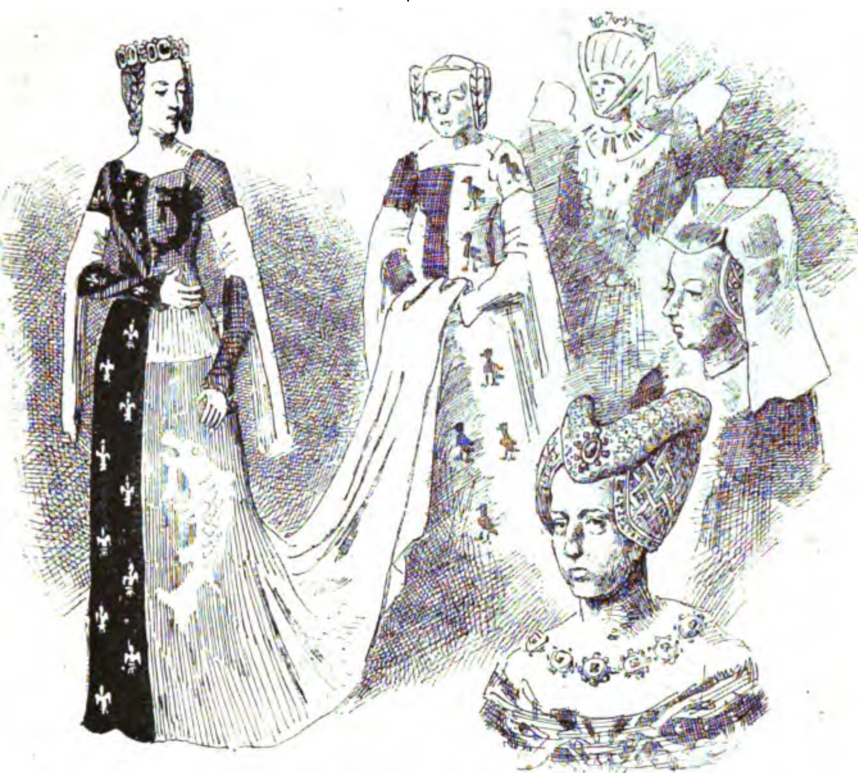
Au XIVe siècle, la mode est aux souliers à la poulaine. Ils prennent de telles proportions que vingt prédicateurs montent en chaire pour les combattre et que le pape finit par se croire obligé de lancer une excommunication. Quant au luxe effréné, il ne va pas mal. — « Les baronnes, c'est Christine de Pisan qui parle, portaient d'oultrageuses poulaines, des manteaux de drap d'or couverts de pierreries, et semblaient cousues dans leurs robes trop estraintes. » Notons cette dernière phrase, qui prouve que la mode des fourreaux, au moins pour les baronnes, n'est pas si récente que l'on pourrait croire.



Un peu plus tard la mode est de ne plus pouvoir passer sous les portes, à cause des hennins que ces dames ont sur la tête et qui, s'ils n'étaient pas d'une hauteur prodigieuse, ne seraient pas à la mode.

Sous les Valois, elles se mettent autour du corps, pour arrondir leurs robes, des cerceaux de fer qu'elles appellent des hoche-plis ou des vertugadins. Le bois est également employé. Montaigne nous apprend que les dames de la cour, quand elles n'avaient point de corps de baleine, se serraient la taille avec des éclisses de bois. Apparition des masques de velours noir, des manchons que l'on nomme contenances, et des chevelures postiches; les blondes sont préférées. Le luxe effréné va toujours très bien. Pierre de L'Estoile raconte que, le dimanche gras de l'année 1595, les plus belles dames étaient si fort chargées de perles et de pierreries qu'elles ne pouvaient remuer. Le même Pierre de L'Estoile parle d'un mouchoir qu'un brodeur de Paris lui a fait voir, et que la belle Gabrielle paya 1,900 écus comptants. Étonnons-nous, après cela, que ce pauvre Henri IV fût parfois un peu gêné!

Sous Louis XIV, le faste devient inouï. Mais ce n'est rien du tout à côté de ce qui doit se passer sous Louis XV. C'est le règne des boute-en-train, des gourgandines, des tâtez-y; — les petites-maîtresses appellent ainsi leurs paniers, qui ne sont autre chose que les vertugadins de leurs grand'-mères; — les mouches aussi ont de bien jolis noms : la passionnée, la galante, la recéleuse, l'effrontée, la coquette, l'assassine; les coiffures sont à la grecque, à la monte-au-ciel, à la comète, à l'urgence. Il y avait pour les bourgeoises la coiffure en cabriolet, et pour les dames de la cour le pouf-au-sentiment. Elles y faisaient entrer un peu de tout : des papillons, des oiseaux, des amours en carton peint, des branches d'arbre et même des légumes; c'étaient des montagnes qu'elles avaient sur la tête, des forêts, des jardins à l'anglaise. Véritables échafaudages de cheveux crêpés, bouclés, chamarrés de plumes, de rubans, de gaze, de guirlandes, de perles et de diamants. Et toujours des noms délicieux : le hérisson, le demi-hérisson, le désir-de-plaire, le berceau-d'amour, la marmotte, l'économie-du-siècle!



Après la Révolution, tout cela se simplifie un peu. Les femmes se promènent aux Champs-Élysées la canne à la main, en redingote et en chapeau noir. Puis viennent les merveilleuses avec leurs robes à l'athénienne, fendues jusqu'à la hanche, — où êtes-vous, manches entr'ouvertes, qui laissiez voir le bras depuis le coude jusqu'au poignet? — puis les femmes du premier Empire avec les cachemires, les capotes d'organdi et les chapeaux de paille; celles de la Restauration avec les canezous, les fleurs artificielles, les manches à gigot, les turbans à la sultane, et les couleurs souris effrayée, crapaud amoureux, araignée méditant un crime; celles de la cour de Louis-Philippe, avec les modes de Gavarni; celles du second Empire.... Le luxe effréné va de mieux en mieux, puis enfin les femmes d'aujourd'hui, et celles de demain. C'est à celles-ci que nous nous adressons. Elles ont déjà inventé les ombrelles rouges et, souvenir de Circé, ces petits cochons-d'or qui dansent au bout des bracelets; c'est très bien; mais nous osons espérer qu'elles ne s'en tiendront pas là. Elles peuvent être tranquilles, elles trouveront en nous des juges toujours indulgents et des amis toujours sûrs. Leur œuvres n'est-elle pas la nôtre?... Nous nous joindrons à elles pour dénicher la rareté qu'elles devront mettre à la mode, et pour choisir la tenture dont la couleur fera le mieux ressortir leur beauté; nous fouillerons les bibliothèques et nous en rapporterons les vieilles estampes avec lesquelles on fait les costumes nouveaux, et quand le costume sera réussi, quand surtout le sourire de celle qui le portera aura été joli, Baudry, Stevens ou Jacquet seront là pour dessiner le costume et ils n'oublieront pas le sourire... Nous ne pouvons pas mieux promettre, il me semble, et quant aux ordonnances de Charlemagne contre ce luxe effréné, ne vous en inquiétez pas outre mesure; vous pouvez marcher, vos maris nous ont fait dire qu'ils ne demandaient pas mieux.





Et après vous, mesdames, d'autres viendront qui, elles aussi, trouveront moyen d'ajouter quelque chose à ce grand art de la mode et de la coquetterie féminine. Après celles-là, d'autres encore, toujours, toujours. Et plus tard, dans longtemps, dans bien longtemps, quand notre pauvre planète refroidie sera sur le point de finir, quand le jour des ours blancs sera venu, quand, à travers les ruines de toutes nos civilisations, des bandes d'individus faméliques et exténués recommenceront à courir, comme autrefois ces hordes farouches dont nous avons parlé, j'imagine que la compagne d'un de ces mourants saura encore tirer de sa cervelle quelque artifice pour parer sa pâleur, après quoi elle tombera, tendant une dernière fois ses lèvres vers les lèvres de celui qu'elle aura aimé.



Ce jour-là, lors même que pendant de longues années encore on devrait voir errer sur la terre des formes humaines, ce jour-là, la femme aura cessé d'exister. — Et la mode aussi.

HENRI MEILHAC.



Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Dixième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Octobre 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, 28 septembre.

Le nouveau volume de M. Robert Browning : Dramatic Idyls (*seconde série*). — *Le livre de M. Charles Newton sur* l'Art et les Antiquités grecs. — *M. Matthew Arnold; ses écrits et son caractère.* — *Byron : Un article de M. Ruskin et le livre sur Byron, de M. Nichol.* — *Quelques détails sur M. Ruskin : une visite à Arpington.*

M. Robert Browning qui, avec une fécondité intarissable, ne manque jamais de produire chaque saison un nouveau livre, a publié une seconde série de *Dramatic Idyls* faisant suite aux poèmes qu'il produisit sous ce titre l'année dernière.

Je n'oserai pas affirmer que, parmi les six poèmes contenus dans ce nouveau volume, il y en a un qui soit aussi fortement dramatique que *Ned Bratts,* ni d'autres plus entraînants par l'énergie irrésistible d'une narration pittoresque dépourvue de subtilités que cette histoire populaire slave de la femme poursuivie par les loups, qui jette un à un ses enfants à ces bêtes, et que ses compatriotes jugent par le *lynch-law*, à son retour au village.

Les six nouvelles idylles dramatiques sont cependant très remarquables pour le style. Si l'on n'y découvrait pas un style caractéristique, d'une originalité poussée jusqu'aux limites mêmes du bizarre, on pourrait comparer l'idylle ou conte dramatique (maintenant identifié parmi nous avec M. Browning) aux compositions analogues de plusieurs poètes contemporains français.

La conception de cette narration poétique d'un événement quelconque qui met en lumière une crise morale dans un caractère d'homme ou de femme, ou bien quelque point culminant de l'histoire, est la même dans les deux cas; la même, par exemple, dans deux poètes d'un genre si opposé que M. Browning et M. François Coppée. *Le Jugement de l'épée* de ce dernier offre un sujet que M. Browning aurait trouvé sans doute parfaitement à son goût, et qu'il aurait traité à sa façon, c'est-à-dire d'une manière fort différente de la méthode soigneusement calculée, délicieusement rythmée de M. Coppée, méthode, s'il en fut, poétique avant toutes. Qu'il aurait été intéressant d'avoir pu étudier un même sujet traité ainsi de deux points si opposés et par deux mains si dissemblables. Quant au style de M. Browning, si d'autres n'ont pas cherché avant moi à vous en donner une idée, ce n'est assurément pas moi qui commencerai. Il est fâcheux, en effet, que M. Taine ne l'ait pas fait. J'ignore si M. Millsant, un grand ami de M. Browning, aurait essayé d'expliquer un peu à ses compatriotes l'œuvre étonnante de ce maître anglais, œuvre presque inabordable pour tout étranger à cause de ce style extraordinaire qui doit d'abord lui paraître grotesque. Si j'avais à caractériser très succinctement M. Browning pour un étranger, je dirais peut-être que c'est un Carlyle versificateur sans la saveur allemande de l'auteur célèbre de *Sartor Resartus.* Je

parle exclusivement du style. Tout Français qui aurait entrepris la lecture de *Sartov* dans l'original pourra se faire une idée très nette de ce que je veux dire.

Dans la première idylle, le poète traite la légende du guerrier inconnu qui, armé simplement d'un soc et accoutré comme un paysan, combattait pour les Grecs à Marathon et leur assurait la victoire par ses prouesses miraculeuses, disparaissant mystérieusement comme il était venu après la bataille.

M. Browning a trouvé le sujet d'un second poème plus long dans un épisode de la jeunesse de lord Clive. Pendant que le futur conquérant de l'Inde n'était qu'un simple clerc dans un bureau de la Compagnie des Indes orientales, il occupait quelquefois ses loisirs à jouer aux cartes avec des officiers de garnison. A une de ces soirées, il remarqua qu'un certain capitaine, qui le traitait avec un dédain insolent, faisait un mouvement pour tricher en lui offrant les cartes à couper. Clive se dresse aussitôt debout, et, sans la moindre hésitation, l'accuse devant toute l'assemblée composée d'officiers du même régiment. Toutes les voix de ses frères d'armes s'élèvent furieusement contre le petit clerc téméraire, qui refuse obstinément de retirer son accusation. Un duel est arrangé à l'instant même, et, vu l'inexpérience à l'escrime du pauvre garçon de bureau, le pistolet est l'arme choisie pour les deux combattants. Clive, dont la main n'est pas aussi forte que la volonté, fait feu et manque son adversaire. Alors l'autre, avec une mine insolente, avance sur lui et, lui mettant le canon tout près des yeux, demande encore une rétractation et des excuses humiliantes. Trois fois l'accusateur intrépide sent le fer froid du pistolet toucher son front, au milieu des vociférations injurieuses de tous les témoins; mais il reste sans sourciller et répète son accusation. « Enfin vous avez triché et vous le savez devant Dieu; faites feu et allez en enfer. » Soudain l'assaillant, frappé d'une terreur folle devant ce courage presque surnaturel, jette son arme, et avec ce cri : « Dieu, l'enfer et lui contre moi! ce serait trop; j'ai triché! » se sauve en laissant l'assemblée immobile de consternation. Après ce dénouement inattendu, l'indignation contre ce soldat déshonoré prend la place de l'insolence première, et tous demandent instamment la punition publique du tricheur. Mais Clive, usant des droits du vainqueur, domine encore l'assemblée entière et leur défend à chacun de jamais prononcer une parole relative à ces faits.

Le poète a voulu que Clive racontât lui-même l'incident, bien des années plus tard, à un ami, quand il est à Londres, malheureux, comme ayant été la seule occasion dans sa vie dans laquelle, au lieu de se sentir courageux, il avait réellement eu peur. Trois jours après, l'ami apprend la nouvelle du suicide du général célèbre, et se rappelle cette parole qui terminait la narration du héros : « Non, c'est du courage; ce ne sont que les imbéciles qui l'appelleront de la peur! »

Le poème le plus populaire de M. Browning est celui où il est question de la prouesse d'un cheval : *How they brought the good news from Ghent to Aix*. Dans le nouveau volume, le poète a voulu évidemment faire un pendant à celui-là. L'idylle intitulée *Muléykeh* est l'histoire d'un Arabe nommé Hoseyn, possesseur si satisfait d'un cheval incomparable nommé *Muléykeh* ou *la Perle*, qu'il a vu sans un soupir l'écroulement de toute sa fortune, hormis cet animal qui lui est plus précieux que sa propre vie. Un ami riche, Sheyban, dont le fils Duhl meurt du désir de posséder cette merveille sans égale dans la race chevaline, lui offre le quart, le demi, et enfin toute sa fortune, sans réussir à le décider à se séparer pour un instant de son cheval. Enfin, réduit au désespoir, il se résout à obtenir par le vol ce qu'il n'obtiendra jamais par d'autres moyens. Il rôde autour de la tente de Hoseyn et guette le moment où celui-ci s'endort en gardant toujours les brides de *la Perle* passées trois fois autour de son bras droit, et en ayant également passées autour du bras gauche celles d'un autre cheval qui ne cède qu'à celle-ci en vitesse, et sur lequel il tâcherait de rattraper sa *Perle* en cas d'accident. Le voleur détache le cheval, en laissant les brides coupées encore passées au bras de Hoseyn endormi. Il monte et part comme le vent. Peu d'instants après, Hoseyn s'éveille, averti par un instinct mystérieux de son malheur. Se jetant sur l'autre cheval, il va à la poursuite du voleur. *La Perle*, se sentant sous le poids de quelqu'un qui n'est pas son maître, cède peu à peu en vitesse, et l'autre cheval gagne visiblement sur elle. Hoseyn avait très bien calculé la chose. Alors qu'il est sur le point même de l'attraper, voilà qu'une question très délicate surgit dans son âme. S'il pousse encore son avantage, *la Perle* aura été vaincue par un autre cheval, et sa réputation ne sera plus sans tache : elle ne sera plus *la Perle*. — Sa fierté d'Arabe se révolte à cette idée, et Hoseyn consent à se sacrifier lui-même plutôt que d'amoindrir la gloire de son favori. Il jette furieusement ces mots au traître qui lui vole le trésor de toute sa vie : « Chien de Duhl, grattez l'oreille droite et pressez un peu sur le flanc gauche et soyez maudit à jamais! » L'effet est

miraculeux. *La Perle* se redresse, part de nouveau comme une flèche, et son maître ne la revoit jamais. Il revient seul; ses amis le traitent de fou. Mais il a pour eux cette réponse : « Vous ne savez pas, vous autres; vous n'avez jamais aimé ma *Perle!* »

Les autres poèmes dans ce volume sont : *Pietro of Abano, Doctor,* une légende rabbinicale qui démontre qu'*une mauvaise femme est plus forte que Satan ou la Mort,* et *Pan and Luna*, une gracieuse et poétique fantaisie tirée de Virgile.

En tout ce qui concerne l'histoire et les monuments de l'art grec, M. Newton est *facile princeps.* Attaché pendant toute sa vie au département des antiquités grecques et romaines dans le British Museum, il obtenait, en 1852, le poste de *vice-consul* à Mytilène, afin de pourvoir à l'acquisition pour notre institution nationale des monuments importants qui, après les marbres célèbres de lord Elgin, sont aujourd'hui l'ornement principal du British Museum. Quiconque voudra comparer les galeries élargies et augmentées de plusieurs nouvelles salles avec celles qui contenaient la collection comparativement petite d'autrefois sera en état de se faire une idée de l'œuvre prodigieuse accomplie par M. Newton, œuvre d'érudition et d'arrangement autant que d'acquisition laborieuse. Grâce aux efforts de ce travailleur indomptable, nous pouvons contempler aujourd'hui à notre aise la série incomparable de ces marbres dans lesquels Artémise, veuve de Mausolus, a laissé en héritage à toutes les générations de l'humanité entière sa tristesse personnelle, tristesse qu'elle trouvait ainsi par la sculpture le moyen d'élever à la hauteur d'une expression noblement typique et éternelle.

Depuis ses deux livres, *A History of discoveries,* etc., et *Travels,* M. Newton a contribué par des articles aux principaux journaux artistiques et littéraires et donné des conférences sur le progrès de ses études favorites. La plupart de ses essais sur les explorations récentes et sur les travaux de ses contemporains sont réunis dans un gros volume qui vient de paraître : *Essays on Art and Archæology, by Charles-Thomas Newton, C. B.* (*Macmillan and Co*). Je recommande particulièrement à la lecture des étrangers les chapitres sur les sculptures grecques de l'Asie Mineure, les découvertes célèbres de M. Wood à Éphèse et du docteur Schliemann à Mycènes, un article sur les recherches du général di Cesnola dans l'île de Chypre, et un travail admirable sur l'Olympie qui paraissait l'année dernière dans l'*Edinburgh Review.* Pour tout étudiant de l'art grec, ce volume est un don précieux, et sa possession devient même indispensable. Nous ne pourrons que regretter que les occupations excessives et les voyages fréquents de M. Newton ne lui laissent pas le temps d'écrire plus souvent et plus amplement.

En même temps, nous avons à remercier M. Newton pour l'admirable *Guide to the sculptures of the Parthenon,* publié cette année. Cette brochure est un véritable trésor d'érudition classée de la manière la plus agréable pour l'étudiant qui n'est pas spécialiste, c'est-à-dire autour des monuments eux-mêmes. Ce petit livre de 107 pages, avec des plans, appartient à la série de *handbooks : Synopsis of the contents of the British Museum,* dont la publication est autorisée par les *trustees* de cette institution.

Je ne crois pas que les écrits de M. Matthew Arnold pourront être connus en France. Pourtant, avant d'être ce qu'il est aujourd'hui parmi nous en Angleterre, ce poète très distingué, professeur et littérateur encore plus illustre, s'était constitué en quelque sorte notre pourvoyeur de littérature étrangère. Il avait une manière toute particulière à lui de nous recommander, j'allais dire presque de nous imposer le livre d'un auteur étranger. C'était toujours un prétexte pour tenir un discours sur un de ses thèmes favoris, dont le livre lui servait d'illustration. Quant à nos lectures de littérature étrangère, nous nous sommes échappés depuis longtemps de cette ornière. Nous nous régalons longuement et délicieusement du fruit défendu. Ce que M. Arnold nous disait au sujet d'un livre étranger, il le disait toujours d'un point de vue essentiellement anglais; ainsi sa critique restait toujours au-dessous ou plutôt en dehors des lignes de la critique continentale. Mais quant à ce que M. Matthew Arnold est aujourd'hui parmi nous, je crois pouvoir affirmer que c'est l'écrivain qui exerce l'influence la plus réelle, la plus étendue sur le public anglais. Penseur très logique, très méthodique, il agit ordinairement de cette manière : après avoir parcouru en entier le champ d'un argument, il prend solidement sa position sur un terrain neutre, en étendant une main des deux côtés également, pour amener des rapprochements amicaux entre les deux camps. C'est un intermédiaire très habile entre le vieux et le nouveau. Il a le génie du raccommodement; il raccommode tout, le théologien et l'athée, le poète et le philistin. Sa pensée se projette d'abord parmi les opinions les plus avancées, puis revient se formuler dans une expression si modérée, si bien pesée, que personne ne s'en effarouche, pas même ceux qui sont

restés le plus en arrière. Il trouve souvent, en effet, le moyen de redire une chose qui, prononcée par un autre, a rencontré une opposition fulminante, avec de telles inflexions doucereuses que personne ne s'en offense plus.

Pour ceux qui voudraient faire connaissance avec cet écrivain remarquable, qui représente si bien la pensée intellectuelle la plus avancée de l'Angleterre, une occasion très belle est fournie par le volume que vient de publier la maison de Smith, Elder et C[ie], *Passages from the prose writings of Matthew Arnold,* une série d'extraits choisis de ses livres, de ses essais, de ses articles de journaux qui traitent d'une quantité vaste de sujets, et dont la lecture offre une variété charmante.

Vous ayant parlé dans cette lettre de MM. Robert Browning et Matthew Arnold, je suis heureux que l'occasion se présente aussi de vous entretenir un peu d'une autre gloire littéraire vivante de notre pays, M. Ruskin. Ce critique d'art exquis, le vrai maître d'une époque étonnante de l'art anglais, auteur célèbre de *Modern Painters* et de *Stones of Venice,* qui depuis plusieurs années a exercé sa plume sur bien des questions en dehors du domaine de l'art pur, publie dans le journal mensuel le *Nineteenth Century* une petite dissertation d'esthétique littéraire qui a pour titre : *Fiction Fair and Foul,* et dont, au moment où je parle, deux chapitres ont paru successivement. Le second contient une analyse laborieuse et très subtile du côté le plus essentiellement intellectuel de l'œuvre de lord Byron, analyse qui amène M. Ruskin à mettre le grand poète dans le plus haut rang des poètes penseurs. L'expression de ce résultat faite dans cette manière brillante, quoique un peu excentrique, qui caractérise les écrits récents de M. Ruskin, vient très à propos. Aveuglé par l'admiration générale de Shelley, le public littéraire a depuis quelque temps assisté tacitement à une sorte de détrônement de Byron, autrefois son idole exagérée. M. Matthew Arnold vient, dans une préface écrite pour le nouveau recueil de poésies choisies de Wordsworth (publié par Macmillan and C[o]), de mettre ce dernier au-dessus de tous les poètes que nous avons eus dans notre littérature depuis Milton, y compris Byron, Shelley et Keats, — jugement contre lequel il y aura beaucoup de dissentiments. Cette préface, comme tous les écrits de M. Matthew Arnold, vaut bien la peine d'être lue; mais je recommanderais comme antidote la lecture de l'article de M. Ruskin. En effet, l'âme élevée et pure, mais calme, froide même et très peu révolutionnaire de Wordsworth était faite pour charmer l'auteur de *Literature and Dogma,* qui, dans ses railleries les plus fines, ne dépasse jamais les limites de ces sorties que des gens comme il faut, mais de nuances opposées d'opinions, se permettraient en dînant ensemble le plus amicalement du monde. M. Ruskin, au contraire, aime l'opposition franche et directe.

En même temps que cet article, paraît aussi le petit livre sur Byron, par M. Nichol (Macmillan and C[o]), le nouveau volume de la série rédigée par M. Morley, dont j'ai parlé tout récemment, et dans lequel l'auteur raconte une fois encore, et en maniant très habilement tous les matériaux récents autant qu'anciens, l'histoire si entraînante de cette vie qui ressemblait tant à un roman. Que ceux qui se sont laissés entraîner par le mouvement antibyronien parcourent ce petit volume, et ils feront assurément un pas de retour vers le grand poète de *Caïn* et de *Don Juan.*

J'avais à cœur de vous parler de M. Ruskin. Justement je suis en état de vous donner quelques petits détails intéressants à propos de lu Un de ses caprices (qu'on me pardonne ce mot) les plus récents est celui de ne plus publier ses écrits à Londres, mais de laisser les gens dans la nécessité d'aller les chercher à la campagne, à tel endroit qu'il lui plaît de choisir. A présent, cet endroit se nomme *Arpington*, joli petit village dans Suttey, ou plutôt à *Sunnyside*, encore plus petit et presque à deux *miles* plus loin. Une dame très enthousiaste pour les écrits de M. Ruskin vient de me décrire le pèlerinage qu'elle a fait dans le but d'acheter je ne sais quel livre de son auteur favori. Il y a lieu de croire que c'est à dessein que M. Ruskin a fait choix de ce village qu'on n'approche qu'en traversant une campagne charmante, et que ceux qui accomplissent ce trajet de la manière voulue évidemment, en se laissant gagner lentement par la beauté croissante du chemin, arriveront dans une disposition favorable à la réception des écrits qu'ils sont venus acheter. Par conséquent, il ne faut pas y aller par chemin de fer. La meilleure manière est sans doute de prendre une wagonnette comme fit cette dame. De cette façon, on a quelques heures d'une promenade très agréable à travers des parcs, des villages et des sites fort pittoresques, parmi lesquels vous apercevez la maison de l'impératrice Eugénie à Chislehurst.

Vous arrivez enfin. Vous traversez le village. Ne vous arrêtez pas au libraire, par exemple : M. Ruskin ne quitte pas MM. Chapman et Hall pour se mettre dans les mains d'un libraire de province. C'est plus loin. C'est dans une jolie

villa, sur une colline, que vous remarquerez probablement à cause de son jardin et de ses roses, mais où vous ne verrez pas la moindre indication de ce que vous cherchez. Entrez, et l'on vous mènera dans un SWEET LITTLE SALON, où sur les murailles vous trouverez une collection de dessins originaux par M. Ruskin lui-même, série très précieuse et qui seule vaut la peine d'aller à *Sunnyside.* L'on vous montrera aussi des tableaux, des autographes, des curiosités de toute sorte pour de vrais *Ruskinites;* puis tout l'œuvre littéraire du maître, dont vous achèterez le livre ou l'écrit particulier qu'il vous faut. Cela fait, l'on vous offrira un joli bouquet de fleurs du jardin, petit détail qu'on n'omet jamais à ce qu'il paraît, et enfin l'acheteur retourne enchanté de ses acquisitions, de sa journée à la campagne et de ce côté aimable de l'originalité de M. Ruskin.

ARTHUR O'SHAUGHNESSY.

ÉTATS-UNIS

New-York, 15 septembre 1880.

LES GRANDS ÉDITEURS DE LIVRES
AUX ÉTATS-UNIS

Les perfectionnements admirables que la science et l'industrie modernes sont venus apporter à la typographie et aux nombreux détails de cette importante découverte doivent inspirer le respect et l'admiration à tout homme sérieux, ami du progrès et de l'instruction pour tous ; — on doit, en présence de cette force, dont la puissance est extrême sur les destinées de l'humanité, reconnaître le rôle important qu'exerce sur la libre pensée cet agent, bienfaisant ou nuisible, selon l'inspiration et le génie des écrivains, des peuples et des âges, et son empire immense sur l'intelligence et la civilisation ; mais il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'art de l'imprimerie soit plus honoré et ait porté récemment des fruits bienfaisants plus nombreux qu'aux États-Unis, où il est représentée par des hommes de remarquable talent qui disposent d'énormes capitaux.

La maison D. Appleton et Cie, dont nous allons parler, est une des plus renommées en ce genre, et les très intéressants détails que nous avons recueillis sur l'ensemble de ses opérations mettront le lecteur au courant de l'importante industrie du livre dans ce pays de progrès.

Le fondateur, M. Daniel Appleton, dont le nom est et restera à jamais célèbre, est né à Haverhill (Massachusetts) le 10 décembre 1785, et décédé à New-York le 27 mars 1849. En parlant de son œuvre, nous nous ferons le biographe de cet homme de bien, aussi modeste que savant.

Ses débuts furent des plus difficiles, et souvent entravés par des obstacles matériels dont le génie persévérant et particulier à un Américain pouvait seul triompher.

Le premier ouvrage qui fut publié par la maison Daniel Appleton parut à New-York en l'année 1831. C'était un volume de 190 pages, intitulé : *Crumbs from the Master's table.*

Rien ne pouvait faire prévoir alors les immenses proportions que devait prendre un jour cette modeste maison, aujourd'hui devenue une des plus importantes du monde entier. Ce n'est que vers l'année 1836, après le voyage en Europe de l'aîné des frères Appleton, qui fonda une succursale à Londres et donna à son retour une impulsion intelligente et vigoureuse à l'ensemble des opérations, en réunissant sous une même direction les diverses branches de cette grande industrie, que les affaires prirent un élan rapide. Mais la raison dominante de son grand succès est bien certainement due à l'intelligence commerciale de son fondateur, M. Daniel Appleton, au bon sens professionnel dont il fit preuve dans le choix des livres sortis de sa maison, à la scrupuleuse attention qu'il avait de donner la préférence aux ouvrages traitant d'éducation, de science, de morale et de religion, et à son caractère d'honorabilité et de courtoisie si avantageusement apprécié. Aussi tous ceux qui l'ont familièrement connu s'accordent à dire qu'il fut bon, reconnaissant, libéral, et qu'il a rendu de grands services à son pays et à l'instruction en propageant les livres d'étude à bon marché.

La maison de vente de MM. Daniel Appleton et Cie est située à Bond street. C'est un immense monument en fer, remarquable par son élégance et sa solidité, et réunissant tous les perfectionnements modernes pour le feu, l'eau, la chaleur, le jour et l'air répandus partout à profusion. Les directeurs et les rédacteurs des principaux ouvrages

périodiques publiés par la maison occupent une partie des étages supérieurs.

Les directeurs associés sont : MM. William-H. Appleton, John-A. Appleton, Daniel-Sidney Appleton et William-W. Appleton, fils de M. W.-H. Appleton, chef de la maison.

Les rédacteurs en chef des journaux sont : MM. les professeurs E.-L. et W.-J. Youmans, directeurs pour la *Popular Science monthly;* A.-B. Bunce, pour l'*Appleton Journal;* A. Thomdike-Rice, pour le *North American Review;* enfin le docteur Frank-P. Foster, pour le *New-York medical Journal.*

La grande salle du rez-de-chaussée est consacrée aux expéditions journalières, et nous avons été émerveillé de voir en peu d'instants emballer et expédier des monceaux de livres de toute sorte, bientôt remplacés par de nouvelles piles d'au moins quatre mètres cubes chacune, arrivant de la manufacture située à Williamsburg, avec laquelle ces messieurs sont en constante communication, grâce au télégraphe et au téléphone.

Il nous faudrait écrire des volumes pour énumérer tous les livres intéressants qui ont passé sous nos yeux. Nous nous bornerons donc à en citer quelques-uns, remarquables au point de vue de la richesse de l'impression, de la reliure et des gravures, ainsi que les livres consacrés à l'instruction.

Picturesque America (dont la maison Quantin, en France, a fait une excellente traduction) est une ouvrage illustré, dont les gravures sur bois, œuvre de mains de maîtres, représentent les principaux sites du vaste continent américain. Il a été rédigé par MM. William Cullen et Bryant, poètes renommés de ce pays; du reste, le meilleur éloge que l'on puisse faire de ces deux volumes in-4°, c'est de dire qu'ils ont rapporté à la maison, de 1872 à 1874, 2,400,000 dollars (soit 12 millions de francs).

Une opération encore plus profitable et que le public a payée *5,750,000 dollars* (soit 28,800,000 francs), c'est *Appleton's american Cyclopædia.* Cet ouvrage restera l'œuvre la plus remarquable de la maison D. Appleton et Cie, ces hardis propagateurs de la science pour tous; il a été rédigé par MM. Georges Ripley et C.-A. Dana, aidés dans cette œuvre immense par le concours bienveillant d'écrivains de talent. Il forme seize volumes grand in-8° et est illustré de plusieurs milliers de gravures et de cartes. Les éditeurs ont eu l'heureuse idée de faire un tirage spécial de toutes les gravures, cartes et plans, et d'en former un immense album illustré, qui donne une idée de l'importance de l'ouvrage avant de l'avoir parcouru.

Immédiatement après viennent : *Picturesque Europa*, rédigé par M. Bayard Taylor. Cet ouvrage, composé de trois volumes in-4°, contient 63 gravures sur acier et 1,000 illustrations sur bois; chacune de ces gravures est un travail remarquable d'exécution et de fini, œuvre de véritables et grands artistes ;

The Homes of America; contient 103 gravures sur bois, du plus beau modèle et remarquables par la fraîcheur des dessins; c'est l'œuvre de Bryant, Longfellow, Lowell, écrivains et poètes renommés de ce pays ;

Poet and Painter. Ce volume in-8°, admirablement imprimé, est un recueil biographique des principaux poètes et peintres anglais. Les gravures sur acier sont reproduites sur les pages avec le texte et sont des chefs-d'œuvre;

Appleton's New-Handy volumes Series, charmants petits livres qui, comme l'indique leur titre, sont pour la poche et contiennent des nouvelles, des aventures de voyage; traitent aussi : histoire, littérature et science amusante, et se vendent comme le pain et au même prix.

Webster's Speller, l'A B C du premier âge, qui se tire à *un million* d'exemplaires.

Appleton's Annual Cyclopædia ; autre ouvrage important, édité par cette maison, a été commencé en 1861. Il représente déjà une série de vingt volumes semblablement reliés et formant par l'uniformité des éléments une bibliothèque complète.

Citons aussi : *Byron's Gallery,* contenant les portraits des principales héroïnes des ouvrages du célèbre poète anglais ; *Charles Dickens,* illustré; *Marryat* (nouvelles) ; *Thomas Moore,* illustré; les œuvres de *James Cooper,* illustrées par les procédés des nouvelles plaques stéréotypées.

Nous ferons remarquer à nos lecteurs que la plupart de ces publications et de tant de milliers d'autres, que nous ne pouvons signaler faute d'espace, ne sont pas uniquement imprimées en anglais, mais aussi en espagnol, français et portugais, et sont répandues à profusion dans toute l'Amérique du Sud, le Brésil, Cuba et le Mexique. Ce ne sont pas seulement des traductions, mais aussi des livres spéciaux rédigés à l'usage des écoles par la maison D. Appleton et Cie sous la haute surveillance et souvent avec la plume de notre intelligent, sympathique et savant compatriote M. J.-D. Veitelle, qui dirige le très important département des livres en langue espagnole, et disons en passant, à ce propos, qu'il est assez curieux de constater que ce soit justement un éditeur américain qui publie cette quantité de livres d'études, de cartes et autres ouvrages dans la langue de Cervantes.

La traduction de nos auteurs français occupe une large place dans cette immense production. Nous avons remarqué entre autres : Victor Cherbulliez, André Theuriet, Deschanel, Erckmann-Chatrian, Fénelon, Figuier, H. Gréville, Victor Hugo, Quatrefages, Guizot, etc.

Enfin nous avons vu sous presse un chef-d'œuvre illustré, qui dépassera tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour dans ce genre ; c'est un ouvrage sur la Palestine au point de vue historique et pittoresque, pour lequel la maison D. Appleton et Cie a envoyé, depuis déjà deux années, en Terre-Sainte MM. H. Fenn et J.-D. Woodward, qui y dessinent et recueillent des notes. Il renfermera au moins 40 grandes gravures sur acier et 600 dessins sur bois, dont quelques-uns ont été obtenus par les artistes au péril de leur vie. M. J.-D. Woodward, qui a dessiné l'intérieur de la mosquée de Jérusalem, est le premier *outsider*, c'est-à-dire profane, qui ait été admis dans ces murs sacrés, et encore était-il obligé d'avoir près de lui deux soldats armés de pied en cap, pour le protéger contre la populace toujours hostile aux étrangers.

La manufacture de la maison D. Appleton et Cie, une des plus importantes de ce genre aux États-Unis, est située à Williamsburg, à 3 milles de New-York. Elle occupe 600 ouvriers, dont la paye annuelle s'élève à 300,000 dollars (soit 1,500,000 francs.)

Le bâtiment est composé de deux ailes parallèles de quatre étages chacune, qui sont admirablement éclairées et aérées. L'aile droite comprend : les ateliers de composition, les presses au nombre de 75, de différents systèmes et du dernier perfectionnement, dont une est constamment employée à l'impression du *Webster's Speller*, qui, nous le répétons, se tire *annuellement* à plus d'*un million* d'exemplaires ; puis viennent les ateliers de la galvanoplastie et des électrotypes, que nous avons parcourus avec un vif intérêt.

Les quatre étages de l'aile gauche comprennent les ateliers des plieuses et des brocheuses, où sont employées trois cents femmes. Nous y avons remarqué de très intéressantes machines, mues par la vapeur, pour plier et brocher, et que la longueur de cet article ne nous permet pas de décrire. L'opération du marbrage des livres nous a particulièrement intéressé ; elle se fait au moyen d'un mélange de couleurs adroitement distribuées sur la surface d'un bain gommé sur lequel l'ouvrier applique légèrement le livre.

L'atelier de reliure, qui comprend deux grands étages, est d'une importance capitale dans cette immense production de livres, cartes, brochures, atlas et autres, qui se comptent par millions d'exemplaires, et dont quelques-uns sont reliés de façon à pouvoir défier les plus beaux modèles de ce genre en Europe.

Les chaudières et la machine à vapeur sont placées dans la cour centrale, entre les deux ailes, afin d'éviter ainsi tout danger d'explosion. Cette dernière distribue la vapeur pour chauffer les ateliers en hiver, et mettre en mouvement les nombreuses machines qui fonctionnent à tous les étages.

Nous avons terminé notre visite par les magnifiques soubassements de la manufacture, qui renferment toutes les séries de plaques électrotypes, ainsi que les pierres lithographiques, qui, ensemble, ont coûté des millions de dollars, et sont ainsi à l'abri de tout danger et rangées avec un entendement si parfait que l'on peut en quelques minutes trouver celle dont on a besoin.

On nous a signalé une *Circulating Library*, excellente bibliothèque privée à l'usage des employés et ouvriers de la maison et de leur famille, qui peuvent emporter chez eux et gratis les livres à leur choix.

L'esquisse, malheureusement trop courte, que nous venons de donner de cette importante affaire nous amène à cette conclusion encourageante pour les générations futures : que les grandes entreprises commencent, en général, fort humblement, et arrivent souvent, comme celle-ci, au succès, à la fortune et à la gloire même, quand elles sont fondées et dirigées par des hommes énergiques, persévérants, honnêtes, secondés par des successeurs marchant eux-mêmes dans cette même voie, tout en apportant à l'œuvre déjà édifiée l'amour du progrès, le désir de bien faire. Aussi c'est à juste titre que MM. Daniel Appleton et Cie doivent être fiers d'une œuvre qui va chaque jour grandissant.

Professeur Nemo.

PAYS-BAS

Roulers, 20 septembre 1880.

Le prix quinquennal de 5,000 francs en faveur de la littérature flamande en Belgique vient d'échoir au plus jeune de nos poètes, M. K.-M. Pol de Mont, de Wambeke en Brabant.

Encore étudiant à l'université de Louvain, il a publié successivement : *Klimaprankskens*, 1877; *Waarheid en Leven*, 1877; *Jongelingsleven*, 1878; *Ryzende Sterren*, 1879; *De Eerste Mensch*, 1879, et *Gedichten*, 1880.

C'est cette dernière publication qui a fait décider du prix. Sa victoire est d'autant plus grande que son œuvre avait à subir la lutte contre celle d'un de nos écrivains les plus justement estimés, Mlle Virginie Loveling, de Nevele. Le prix lui a été décerné par 5 voix contre 4 accordées aux *Novellen* de Mlle Loveling.

Que M. de Mont reçoive ici nos plus chaleureuses et nos plus sincères félicitations !

Puisque cet honneur est échu à son dernier ouvrage, ouvrons-le ét signalons çà et là quelques-unes des plus fines perles de cet écrin. Le chapitre *Ophelia*, c'est toute l'âme du poète; âme bien jeune, pleine d'illusions et de poésie. Il y a là, à la page 11, quatre vers d'un réalisme saisissant : le retour des pêcheurs. Le n° VII, dans le même chapitre, est un diamant de la plus belle eau, un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression. Ses essais de poésie thioise sont aussi très réussis et nous prouvent que notre langue du moyen âge ne lui est pas inconnue. Nous ne pouvons montrer toutes les beautés que renferme cette première partie : notre rôle ne le comporte pas. En la quittant, disons encore qu'à chaque page, à chaque vers, s'échappent des bouffées enivrantes d'amour et de jeunesse.

Spokeen en Beelden, tel est le titre du deuxième chapitre. Nous y trouvons des souvenirs de l'antiquité et des images de sa fantaisie. A signaler pour sa force d'expression : *Prometheus*. Prométhée, c'est la raison humaine luttant contre les dieux à faces humaines ou bestiales. Le poète, sans le savoir peut-être, y a jeté toute son âme. Jusque-là soumis au dogme, il a senti gronder la révolte au fond de son âme. Nous prenons note de son *Prometheus* et croyons que c'est une première étape sur la route qui le mènera dans les rangs des défenseurs de la liberté, de la dignité, de la raison humaines.

Nous ne pouvons nous arrêter à chacun des chapitres suivants : *Een Tarwemei*, *Dominatores terræ*, *Aqua forti*, *De Eerste Mensch*.

Dans ses poésies, M. de Mont nous fait assister pas à pas au développement de ses idées et de son talent. Les chapitres précités nous offrent encore une riche moisson de tableaux d'intérieur et de la vie des champs, p. e. *Onder de Hanebalken* est exquis de simplicité et de sentiments ; mais çà et là se dessinent des préoccupations plus élevées, témoins : *Vox Dei*, *Adveniat regnum*.

M. de Mont a déjà jeté un coup d'œil bien profond sur les douleurs et les misères de la vie, sur les inégalités et les injustices de la société et de la justice humaines. Mais à côté de ces maux il nous montre, dans la dernière partie de son recueil, *Lichtsprankels*, l'espérance qui doit nous soutenir dans nos luttes. Il nous quitte joyeusement dans son *Nazang*, en nous promettant de chanter encore et toujours.

Nous rendons en toute sincérité hommage à son talent, et confessons que rarement il nous a été donné de lire un recueil de poésies aussi saines, aussi fortes, aussi bien pensées et aussi bien dites. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas quelques ombres à ce beau tableau ? Certainement non ! Mais ces taches ne sont pas indélébiles, elles sont légères ; avec un peu de bonne volonté et un peu plus de sévérité pour soi-même, le poète eût pu les éviter. Quelques phrases trop contournées, qui ne demandaient pas mieux que de marcher toutes droites, quelques néologismes et provincialismes faciles à éviter, quelques erreurs dans l'observation de la nature ; tous péchés bien légers et bien pardonnables à un poète de son âge, et que nous avons peut-être tort d'indiquer dans ce tableau rayonnant de vie et de lumière.

Un autre ouvrage de M. Pol de Mol est encore sous presse : *Lentesotternijen ;* nous en parlerons dans notre prochain courrier.

Il y a trois ans, M. de Mont fonda, avec son ami d'alors, M. Albert Rodenbach, autre jeune poète plein d'avenir, que nous avons eu la douleur de perdre le 23 juin dernier, fonda, disons-nous, *Het Pennoen*, revue consacrée à la littérature et au

mouvement flamands, à la critique d'art et aux belles-lettres en général.

De trimestriel, *Het Pennoen* est devenu mensuel et compte doubler son format pour l'année prochaine. C'est assez dire combien cette revue répond à un besoin et combien aussi elle a su mériter la faveur du public.

Maintenant que son rédacteur en chef quitte les bancs de l'université pour entrer dans le monde, espérons que, débarrassé du souci des études imposées, il pourra donner à cette publication plus de temps et de soins et nous doter ainsi d'une revue d'art et de littérature de premier ordre.

En finissant, qu'il nous soit permis d'exprimer un vœu.

M. de Mont nous a montré dans ses diverses publications toute la souplesse et l'étendue de son talent. Dans l'âge où d'autres ne songent encore qu'aux plaisirs, il s'est consacré aux fortes études littéraires et a produit un ensemble de poésies suffisant pour remplir la vie entière d'un homme. Plus d'un, arrivé à un grand âge et dont le nom ne s'oubliera pas, n'a pas laissé un bagage littéraire aussi important que le sien. Il a donc déjà droit à un peu de repos. Qu'il se repose pendant quelque temps. Que de nouvelles et profondes études viennent enrichir son fonds déjà si riche. Il lui reste encore quelques coins de terre à défricher ou à amender ; l'observation de la nature lui apprendra encore bien des choses, l'étude de nos classiques le préservera de trop de romantisme et lui fera apprécier à sa juste valeur la science philologique, contre laquelle il aime bien à pécher de temps en temps.

Nous sommes convaincu qu'un bel avenir lui est ouvert, et que notre chère patrie flamande pourra se glorifier de posséder un grand poète de plus.

Il nous reste à dire quelques mots de l'exécution typographique de ces recueils. *Rysende Sterren* est bien imprimé, les caractères elzéviriens sont d'un beau dessin et d'une bonne gravure; mais le papier est trop jaune et trop léger. Le volume *Gedichten*, imprimé en pseudo-elzéviriens, n'est pasd'une exécution satisfaisante. Nous aurions voulu y voir plus de soins, et, disons le mot, un peu de luxe : une belle âme ne peut que gagner à être enveloppée d'un beau corps. Et puis il faut aussi que nos imprimeurs s'habituent à plus de correction ; abîmé dans la lecture d'une belle poésie, il n'y a rien d'agaçant comme d'être violemment ramené à terre par des erreurs typographiques.

Nos plus sincères félicitations à l'éditeur E. Bremer, d'Amsterdam. Pour une première œuvre, sa publication : *De Drie Ringen*, est un coup de maître. Le format, l'impression, le papier, les illustrations, tout concourt à faire de sa publication un joli livre de salon. Nous n'avons encore que la première livraison sous les yeux ; enrichie de deux superbes chromos, l'un représentant une vue de Rome, l'autre une vue de Jérusalem, elle nous donne une idée de ce que sera l'ouvrage complet, grâce au bon goût et à l'intelligence de l'éditeur. Du contenu, qui est une étude philosophico-religieuse, nous parlerons quand l'ouvrage aura entièrement paru.

Nous souhaitons à M. E. Bremer un plein succès avec sa première entreprise, et espérons pouvoir plus d'une fois encore citer son nom avec honneur.

Sous les titres : *Het Kouvatten* et *Een en Ander over den Hoest*, les éditeurs Van Hengel en Eeltjes, de Rotterdam, ont publié deux manuels d'hygiène populaire, traduits par le Dr Sannes de l'allemand, du Dr Paul. Niemeyer, professeur à l'université de Leipzig.

Ces deux traductions sont bien faites, ce qui n'est pas le cas avec le roman *Prêtre?* de René Maral, et *les Jésuites* de Spuller. Ces traductions, publiées chez Jos. Raemackers à Ruremonde, prouvent à l'évidence que le traducteur ne possède pas mieux sa langue maternelle que la langue française.

Les deux manuels ci-dessus, enrichis de quelques figures qui en rendent le texte encore plus intelligible, sont destinés à répandre beaucoup de bonnes idées parmi le peuple. Mais, sans vouloir entrer dans des discussions de médecine ou d'hygiène, nous devons à notre sincérité de dire que nous ne saurions partager entièrement les idées de l'auteur. Nous sommes partisan de l'aération et de la ventilation partout et toujours, mais nous doutons qu'il soit utile de s'habituer à dormir les fenêtres ouvertes ; nous doutons encore de la possibilité de suivre en pratique les conseils contre la coqueluche, cette maladie s'attaquant presque toujours à des enfants auxquels on ne saurait encore rien faire comprendre ; d'ailleurs le spasme convulsif qui accompagne la toux rend l'application de tout remède impossible. La théorie que ce qui passe par l'estomac ne saurait avoir aucune influence sur les poumons ; que, par conséquent, contre les maladies de poitrine il n'y a d'autre remède qu'une cure d'air, nous trouve encore tout à fait incrédule. Il n'en est pas moins vrai que ces deux manuels renferment beaucoup d'excellents conseils et contribueront puissamment, espérons-le, à dissiper des préjugés qui trop long-

temps déjà ont causé la mort d'une foule de victimes.

Parmi les livres à l'horizon, nous avons à signaler un *Vlaamsch Letterkundig Album*, qui paraîtra vers la fin de l'année.

Cet album littéraire flamand, qui sera annuel et auquel le sympathique appui de la plupart des littérateurs flamands est déjà acquis, prouvera une fois de plus aux contempteurs de notre belle langue maternelle que le flamand, en Belgique, est plein de sève et de vie; que, malgré cinquante années de domination et de mauvais vouloir de la part de nos gouvernants, le flamand a su se créer une pléiade de littérateurs qui surpassent de toute la hauteur du ciel à la terre les quelques écrivains français que ces cinquante années de fransquillonisme ont su produire.

Après la publication de *Onze Dichters* (voir notre correspondance du mois de mai), où nous étalons fièrement tous les poètes qui ont illustré notre langue dans ce demi-siècle, il était nécessaire de fonder un album-annuaire pour prouver que la vie ne nous a pas quittés, que nous marchons toujours et espérons marcher en avant jusqu'au jour de justice où le gouvernement belge reconnaîtra tous nos droits en droit et en fait.

Ces cinquante années de lutte n'ont pas été sans triomphes. Notre langue, exclue du pays officiel après la révolution, méprisée par les soi-disant patriotes qui croyaient y voir l' « Orange », s'est vue réintégrée en partie dans ses droits; toutes les pièces émanant du pouvoir central, provincial ou communal, sont publiées dans les deux langues ; la justice, à la demande de l'accusé, est tenue de procéder en langue flamande; quelques conseils provinciaux et communaux font exclusivement usage du flamand ; nous avons un théâtre flamand dans toutes nos villes; mais tout cela ne saurait nous contenter. Ce que nous voulons, ce que dans la suite on sera bien forcé de nous accorder, c'est l'enseignement à tous ses degrés, l'université comprise, organisé avec la langue flamande pour base. Il est inouï que, dans un pays libre, la majorité de la population en soit réduite à recevoir l'instruction dans une langue sinon étrangère au pays, du moins étrangère à la majorité.

Que nos frères du Nord ne l'oublient pas; les victoires que nous remportons en Belgique ne sont pas sans intérêt pour eux. Enfants d'une même mère, qu'une dispute d'un jour a séparés, le salut de notre race et de notre langue est dans une union intime. Si politiquement nous sommes séparés, que nos cœurs ne connaissent pas de frontière, que des deux côtés les mains se tendent jusqu'au jour où une union douanière sera devenue possible !

Les éditeurs de l'*Onze Dichters* publieront aussi, aussitôt l'édition de luxe terminée, une édition populaire illustrée de ce bel ouvrage. Nous leur souhaitons de tout cœur un plein succès.

De Seyn Verhougstraete.

SUISSE

Genève, 30 septembre 1880.

Quelques récentes publications théologiques et d'histoire religieuse. — Deux nouveaux ouvrages de la maison Fick. — Renseignements divers.

Je consacrerai aujourd'hui le gros de ma lettre à notre littérature théologique suisse. Ne craignez pas pourtant de me voir m'engager dans les discussions confessionnelles ou de haute philosophie religieuse auxquelles pourrait prêter mon sujet : je resterai dans mon rôle de bibliographe.

La Suisse romande a été dans les pays de langue française comme la terre de refuge du protestantisme auquel la France a si longtemps refusé droit de cité. Apportée chez nous par les vaillants champions formés à l'école d'Olivétan, de Lefèvre d'Étaples, de Briçonnet, la Réforme y trouva un terrain favorable. Le peuple lui était sympathique; les gouvernements, émanation plus ou moins directe du peuple, et qui s'inspiraient de ses sentiments, n'avaient nul motif de la redouter. L'organisation du nouveau culte, son affranchissement de tout pouvoir hiérarchique étranger l'adaptaient merveilleusement aux mœurs républicaines. L'arbre planté en Europe et arrosé autour de nous du sang de si nombreux martyrs put donc prospérer sur notre sol, et ce ne fut pas un petit privilège pour la Suisse que de servir pendant de longues années d'asile aux proscrits de la foi, victimes de l'intolérance de leur époque,

car des hommes qui sacrifient à leurs convictions leur repos, leur position et souvent leur fortune ne sont pas des caractères vulgaires, et l'on ne saurait que se fortifier à leur contact.

Chacun de nos petits États eut ainsi bientôt son Église, dont l'organisation se conforma de plus en plus à ses traditions propres et à l'esprit national. Reliées entre elles par des rapports de bon voisinage, ces différentes institutions ont cependant conservé jusqu'à ce jour leur indépendance les unes à l'égard des autres, et chacune vit de sa vie propre. C'est ainsi qu'il se fait que chacun des cantons de Genève, Vaud et Neuchâtel possède sa Faculté nationale de théologie, soutenue par l'État, à côté de laquelle, dans ces différents cantons, sont venues encore se fonder, dans le courant de ce dernier demi-siècle, des écoles de théologie indépendantes, relevant de l'initiative privée. Voilà naturellement autant de foyers d'activité théologique dont on peut s'attendre à trouver la trace dans de nombreuses publications.

La librairie Jules Sandoz (Neuchâtel et Genève) a entrepris, il y a deux ans, un ouvrage fort important et qui n'existait pas jusqu'ici dans notre langue. La *Bible annotée* se propose de fournir un commentaire complet des saintes Écritures, assez fort pour satisfaire les théologiens, assez populaire cependant pour pouvoir être consulté avec fruit par tous les lecteurs possédant une certaine culture. La traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament est en partie nouvelle, en partie une revision des versions existantes. Chaque livre est précédé d'une introduction destinée à en marquer la place et à en apprécier le caractère. Enfin l'ouvrage est enrichi de gravures hors texte et de vignettes dans le texte, ainsi que de cartes et de tableaux chronologiques. La *Bible annotée* paraît par livraisons de 80 à 100 pages, et en comptera une trentaine, de manière à former cinq à six volumes grand in-8°. Jusqu'ici il a été publié quatre livraisons consacrées aux prophètes et qui tiennent toutes les promesses que l'apparition de cet important ouvrage avait fait naître. « Respect envers les Livres saints, qui renferment pour nous la parole de Dieu adressée à l'humanité pour la sauver; respect absolu de la vérité et du sens des textes, » tels sont les principes que le comité de rédaction a placés à la base de son entreprise.

Une des personnalités les plus importantes de ce comité de rédaction est un homme dont la réputation de science et de piété est bien établie, non seulement en Suisse, mais dans le protestantisme de notre époque en général, M. le professeur Godet, docteur en théologie *honoris causa* de l'université de Bâle, et qui publie en ce moment même un *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, en deux volumes in-8°, digne continuation des travaux analogues du même savant sur saint Jean et saint Luc. Tous ces ouvrages se trouvent à la librairie Sandoz, qui déploie dans les divers champs de l'activité intellectuelle une initiative qui fait honneur à un petit pays comme le nôtre, et dont le catalogue renferme, à côté d'ouvrages d'un intérêt plus ou moins actuel et transitoire, nombre de volumes qui s'imposent aux bibliothèques sérieuses de l'homme d'étude ou de l'homme de goût.

Un ouvrage du même genre que la *Bible annotée*, fort bien fait aussi, mais qui ne s'étendra qu'au Nouveau Testament, se publie en ce moment même à Lausanne, chez Georges Bridel où le premier volume vient de paraître. *Le Nouveau Testament expliqué au moyen d'introductions, d'analyses et de notes exégétiques*, par L. Bonnet, docteur en théologie, pasteur à Francfort, formera quatre volumes in-8°.

Dans le domaine théologique, Genève s'est surtout attachée à perfectionner les versions de la Bible. En 1805 paraissait dans notre ville une traduction nouvelle de l'*Ancien*, et, en 1835, du *Nouveau Testament*.

En 1874, à un demi-siècle de distance, deux professeurs de la Faculté de théologie attachée à notre Académie, devenue depuis Université, MM. Louis Segond, docteur en théologie, et Hugues Oltramare, publiaient chez Cherbuliez une version complète des Livres saints, dans laquelle M. Segond, qui professe l'hébreu, s'était chargé de la traduction du texte hébreu (*la Sainte Bible, Ancien Testament*, 2 vol. in-8°), tandis que son collègue à la chaire d'exégèse du Nouveau Testament livrait la traduction du texte grec (*le Nouveau Testament*, 1 vol., même format). Depuis cette date, M. Segond a encore entrepris et achevé pour son compte une traduction du Nouveau Testament, de manière à pouvoir publier toute la Bible sous son nom. A côté de l'édition de Genève, il a paru aussi à Oxford une jolie édition populaire de la Bible complète, version Segond. Si l'on compare, pour le Nouveau Testament, Segond et Oltramare, on voit que la première de ces deux traductions ne s'est séparée des anciens et meilleurs ouvrages de ce genre que là où c'était nécessaire, tandis que M. Oltramare a rompu plus carrément avec ses devanciers.

Outre les versions des saintes Écritures, auxquelles j'aurais dû ajouter encore un essai fort remarquable de M. Albert Rilliet ne portant que sur le *Nouveau Testament* et publié il y a vingt-

deux ans, Genève a ajouté ces dernières années plusieurs contributions importantes à l'histoire ecclésiastique. On connaît les ouvrages, souvent discutés quant au fond, mais si distingués de style et de composition, que M. Merle d'Aubigné a consacrés à l'*Histoire de la Réformation;* on connaît moins les trois volumes que M. le professeur Étienne Chastel, lauréat des concours de l'Institut, a extraits de son cours d'histoire de l'Église et qui, conçus au point de vue du christianisme unitaire, étudient successivement, sous la forme concise du précis, mais avec beaucoup de netteté : *le Christianisme dans les six premiers siècles; le Christianisme et l'Église au moyen âge; le Christianisme dans l'âge moderne* et *le Christianisme au* XIXe *siècle.* J'ai déjà parlé ici même d'un petit ouvrage récent, fruit de nombreuses recherches, sur *les Premiers Jours du christianisme en Suisse,* dû à M. le pasteur François Naef, qui s'était fait connaître déjà fort avantageusement par un bon résumé de l'*Histoire de la Réformation* en un petit volume.

Le canton de Vaud possède en ce moment un homme qui connaît le siècle de la Réforme et particulièrement la Réforme française comme personne. M. A.-L. Herminjard, grâce à l'appui de quelques amis des études historiques, a heureusement entrepris, il y a quelques années déjà, un ouvrage de longue haleine dans lequel sa forte érudition trouve une belle occasion de s'exercer. *La Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française, recueillie et publiée avec d'autres lettres relatives à la Réforme et des notes historiques et biographiques,* forme jusqu'ici cinq volumes in-8°. Le soin minutieux apporté à ce travail, la parfaite sûreté avec laquelle le texte a été lu, expliqué dans ses parties obscures, éclairé par la connaissance des événements de l'époque, font de cette *Correspondance* un ouvrage capital pour l'histoire de la Réforme et, on peut le dire sans crainte, un ouvrage définitif. Mais que M. Herminjard se fasse violence pour mener jusqu'au bout sa laborieuse entreprise. L'avenir n'est à personne, et, selon toute apparence, le chemin est tout au plus à moitié parcouru à l'heure qu'il est. Or, sur qui M. Herminjard pourrait-il jeter son manteau, et qui la maison Georg, qui l'édite, pourrait-elle se flatter de lui donner comme successeur ?

M. Georges Bridel, à Lausanne, vient de publier le dernier volume d'une *Histoire* (qui en compte six in-8°) *du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud pendant la première moitié du* XIXe *siècle,* par J. Cart. Ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage pour les lecteurs étrangers au canton de Vaud, c'est que nous y voyons se poser et se résoudre sur le terrain pratique plusieurs des grandes questions dont les États de l'Europe vont avoir tour à tour à s'occuper, à savoir ce qui touche aux relations de l'Église et de l'État et à l'organisation indépendante de l'Église. M. Georges Bridel nous a aussi donné ces dernières années un certain nombre de biographies qui sont autant de pages fort instructives de l'histoire religieuse de notre pays. Je me bornerai à signaler *Alexandre Vinet, histoire de sa vie et de ses ouvrages,* par Eugène Rambert (2 vol. in-12), qui est arrivé rapidement à sa troisième édition. Le biographe, professeur de littérature française au Polytechnicum de Zurich, est un écrivain de talent qui s'est surtout fait connaître par ses *Alpes suisses,* mélanges de fiction et d'histoire naturelle (M. Rambert est un botaniste autant qu'un montagnard), d'où la poésie des grands monts et de la vie alpestre se dégage à pleines bouffées. Dans sa biographie d'Alexandre Vinet, il a réussi à s'effacer devant son héros auquel il s'est appliqué à donner le plus possible la parole, en introduisant dans son récit un grand nombre de citations aussi remarquables par la beauté de la forme que par l'élévation de la pensée; nous avons ainsi appris à connaître bien des lettres inédites et qui révèlent, sinon sous un jour nouveau, du moins dans toute sa spontanéité et son intimité, la noble personnalité du penseur chrétien.

Voici maintenant deux ouvrages qui ne se recommandent pas moins à l'attention des amateurs qu'à celle de l'historien ou du théologien, et qui sortent l'un et l'autre des ateliers si justement renommés de l'imprimerie Jules-Guillaume Fick, à Genève :

Le *Sommaire de la sainte Écriture ou Manuel du chrétien,* traduit de l'italien d'après un exemplaire unique de la première moitié du XVIe siècle, a été édité à 300 exemplaires numérotés et sur beau papier, par les soins de la librairie Sandoz. C'est la bibliothèque de Zurich qui possède le précieux exemplaire original sur lequel la *Rivista christiana,* de Florence, a pu réimprimer en 1877 le *Sommaire;* un généreux amateur, préoccupé de « l'édification au point de vue évangélique et de la remise en honneur de ce beau livre », a eu l'heureuse idée d'en offrir une traduction au public français.

« L'exemplaire conservé à Zurich ne porte, » à ce qu'on nous apprend, « ni nom d'auteur, ni d'éditeur, ni d'imprimeur. Toutefois on sait qu'en 1538 il fut interdit à Milan, par décret impérial. » Le petit volume qui nous occupe nous

transporte en plein XVIe siècle, non seulement par son contenu, mais aussi par ses caractères antiques, ses initiales, son titre rouge et noir, fidèle fac-similé de l'impression de l'époque.

Le second ouvrage (annoncé déjà dans votre numéro de juin), auquel j'ai à m'arrêter, fait suite à l'histoire *Des cinq escoliers sortis de Lausanne bruslez à Lyon*, qui a été précédemment apprécié dans vos colonnes. Comme les *Cinq escoliers*, c'est un extrait de l'*Histoire des martyrs* de Jean Crespin, qui vit le jour à Genève, au commencement du XVIIe siècle, chez P. Aubert. *La Persécution de l'Église à Paris en l'an M.D.LIX*, tel en est le titre et le sujet. Au milieu de récits qui donnent le frisson et devant lesquels on comprend tout ce qu'a coûté de sacrifices l'établissement de la liberté de conscience, nous sommes introduits dans « l'assemblée des ministres de France tenue à Paris, pour dresser la confession de foi des Églises du royaume et establir un ordre ecclésiastique ». Cette confession de foi en quarante articles est une exposition claire et ferme de ce qu'est la foi protestante, aussi bien que de ce qu'elle n'est pas, car il s'agissait aussi de se couvrir contre les fausses représentations de la doctrine nouvelle. On lira avec un intérêt tout particulier les pages consacrées aux assemblées du Pré aux Clercs, à Anne du Bourg, conseiller au parlement de Paris. Ce n'est pas le lieu de discuter ici les mérites de l'histoire de Crespin. Que si le caractère supra-humain de ses héros, chez qui la sensibilité et même la souffrance semble parfois s'être émoussée dans le feu de la lutte soutenue, étonne un peu, rappelons-nous que cet ouvrage était, en même temps qu'une histoire, une œuvre destinée à relever le courage et à soutenir l'énergie des protestants de France. Quant à l'exécution typographique de ce magnifique petit in-folio, elle est ce que l'on pouvait attendre du successeur des Estienne et des de Tournes, c'est-à-dire ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre.

Après cette revue des dernières publications protestantes, il n'est que juste de signaler le seul ouvrage catholique récent qui puisse trouver place dans cette chronique. M. le chanoine Fleury, vicaire général de l'Église catholique romaine en notre ville, vient de publier chez Grosset et Trembley les deux premiers volumes (in-8o) d'une *Histoire de l'Église de Genève depuis 1535 jusqu'à 1872*, qui sera complétée par l'apparition d'un troisième volume actuellement en souscription. Cet ouvrage, sur lequel je reviendrai quand il aura fini de paraître, est naturellement écrit à un point de vue très catholique, et je ne jurerais pas que la froide impartialité de l'historien en soit précisément le côté fort. Il vient d'être l'objet d'une distinction flatteuse de la part de l'Académie de Savoie qui, dans sa séance du 11 août dernier, lui a accordé l'un de ses prix.

Deux petits renseignements encore pour clore ma lettre. Il s'est fondé ici même, avec M. Sandoz pour éditeur, une vaillante petite revue mensuelle intitulée : *L'Afrique explorée et civilisée*, qui vient d'entrer dans sa seconde année d'existence. Dirigée par M. Gustave Moynier, membre de la Commission internationale de Bruxelles pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale, et rédigée par M. Charles Faure, secrétaire de la Société de géographie de Genève, elle se propose pour but principal de « développer dans beaucoup de cœurs le sentiment du devoir qui incombe à la race blanche de faire part aux races africaines des bienfaits de la civilisation ». Des articles variés, actuels, des renseignements de toute sorte sur le continent africain et ses hardis explorateurs, de bonnes cartes expliquent le succès qu'a déjà obtenu cette publication : il est impossible, croyons-nous, de faire de la propagande en faveur de l'Afrique de l'avenir avec de meilleures armes.

Mon dernier mot est pour vous annoncer la préparation d'une biographie-album de notre illustre compatriote le peintre Léotard. J'y reviendrai.

ERRATA. — Ma lettre insérée dans le numéro d'août doit être signée L. W. au lieu de *E. W.* — A la page 88, 1re colonne, ligne 29, au lieu de : *firent pendant quelque temps*, lire : *firent de lui*, etc.

L. W.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

Le Sottisier de Voltaire, publié pour la première fois, d'après une copie authentique, préface par Léouzon Le Duc. Paris, librairie des Bibliophiles. In-8°. — Prix : 30 francs.

« Il faut, lorsque vous aurez bien dîné, que, pour votre récréation, je vous fasse lire mon *Sottisier* », dit Le Sage dans *Guzman d'Alfarache.* De fait, rien n'était plus plaisant aux siècles passés que ces recueils de bons mots, fusées, pointes vives et malicieuses, madrigaux coquins, épigrammes mordantes qui se retrouvent pêle-mêle, à la bonne franquette, selon l'esprit du moment, dans tous les *ana,* portefeuilles volés, pensées détachées et autres mélanges : tel celui que Cartier de Saint-Philippe intitula si heureusement *Le je ne sais quoi?* — On n'ignore pas que les manuscrits de la bibliothèque de Voltaire furent acquis par l'impératrice Catherine II en 1778 et sont conservés actuellement à Saint-Pétersbourg dans l'une des salles réservées du palais d'hiver. — Ces manuscrits forment dix-huit portefeuilles in-folio ou in-4°, dont cinq reliés en veau et treize en maroquin rouge. Une grande partie des pièces qui s'y trouvent contenues demeurent encore inédites et l'on peut croire qu'elles ne seront jamais publiées, car une surveillance extrême règne autour de ces trésors. Il serait sans exemple qu'un érudit ait pu contempler ces curieux autographes, si M. Léouzon Le Duc, par faveur extra-spéciale, et sous l'escorte de quatre soldats, l'arme au bras, guettant chacun de ses mouvements, n'était parvenu à dresser un état de la bibliothèque de Voltaire et à faire soustraire une copie, plutôt qu'à faire lui-même la transcription du fameux sottisier dont nous allons parler.

La bibliothèque de Voltaire se compose de 7,500 volumes, ouvrages de science, d'histoire, de théologie, de littérature, etc. Plusieurs de ces livres n'ont d'autre originalité que des notes marginales autographes, mais il faut avouer qu'elles sont une expression du plus haut ragoût, à en juger par ce coup de plume écrit « en manchettes » d'une édition de saint Augustin, à certains passages : — *Cochon! — Gros cochon!* — N'est-ce pas du Voltaire à la garde-robe?

Le portefeuille sur lequel se trouve le titre de *Sottisier* est le cinquième des treize recueils reliés en maroquin rouge ; c'est un in-quarto d'environ trois cents pages, admirablement conservé.

« Ce qui distingue *le Sottisier,* nous dit le savant auteur des *Études sur la Russie et le Nord de l'Europe,* c'est sa libre et piquante allure. Dans ses écrits imprimés, Voltaire vise nécessairement à l'effet : sa toilette est préméditée, il consulte son miroir, il attend que tout soit à point pour se montrer au public. Dans *le Sottisier,* rien de pareil : Voltaire s'enferme chez lui, il s'étale en robe de chambre et en pantoufles. Ni masque, ni pose. — Qu'il lise ou qu'il pense, dès qu'une idée lui bourdonne dans la tête, il la prend au vol et la fixe. L'idée peut être grave ou légère, sérieuse ou burlesque, sublime ou triviale, éclair grandiose, explosion émue, boutade égrillarde, graveleuse, n'importe! elle est là, elle y reste. Ce n'est point à l'aventure que Voltaire l'éparpille ainsi; il obéit à une inspiration vague d'abord, mais qui peu à peu se précise ; et, quand sonnera l'heure de la synthèse, chaque phrase isolée prendra place dans un tout; plus d'une fois même elle deviendra l'élément embryonnaire d'où s'engendrera ce tout. Que les curieux de Voltaire, ceux qui aiment à remonter aux origines, méditent ce *Sottisier,* ils reconnaîtront que je dis vrai. »

Ce que M. Léouzon Le Duc ne dit pas assez, ce que tous les érudits et même les superficiels frottés de littérature reconnaîtront bien vite, c'est que, dans ce drageoir aux épices, le sel attique de Voltaire n'est point le seul à fournir un condiment ; on y reconnaît l'esprit de plus d'un bel esprit du XVIIe siècle et le piment gaulois de quelques poètes contemporains du jeune Arouet. Le *Sonnet sur Mme de Maintenon,* qui seul vaut un long poème, au dire de l'éditeur, n'est-il pas de Louis Racine? et aurai-je beaucoup de peine à démontrer que l'épitaphe de Benserade, « d'une si fine et si mordante ironie » selon M. Léouzon Le Duc, doit être logiquement attribuée au bon Sénecé, que Sercy la mentionne dans son édition princeps des œuvres de Benserade et qu'elle se trouve gravée presque toujours au-dessous des portraits de l'auteur des *Métamorphoses en rondeaux?* Enfin dois-je ajouter, sans y mettre un grand sens critique, qu'on ne saurait parcourir la nuée de petits vers, bouquets à Chloris, épigrammes, quatrains ou contes osés renfermés dans ce *Sottisier,* sans y découvrir, dans leur intégrité et sans la moindre variante, de coquettes priapées de Maynard, des distiques de Piron, des couplets de Grécourt ou de légères bluettes de Boufflers et de Jean-Baptiste Rousseau, *Sottisier poétique de Voltaire* si l'on veut, comme le *Sottisier de Maurepas,* sottisier en pique-nique où chacun a payé son écot, et au milieu duquel tout s'est confondu dans le génie de l'amphitryon.

Dans la partie de la prose, il me semble que nous nous trouvons mieux dans le tête-à-tête avec l'auteur de *Candide;* s'il y a de ci de là quelques pointes ou bons mots qu'on dénicherait facilement dans les compilations de Cousin d'Avallon, le fonds même du recueil est bien du même grand cru qui a produit le *Dictionnaire philosophique;* c'est bien le Voltaire boutadeux qu'on aime à entrevoir, avec le franc parler de son petit lever — quand il se levait encore — et son aimable débraillé de propos. Dans cette partie de l'œuvre qu'on vient de réimprimer, nous avons un Voltaire tout neuf, séduisant au possible, étonnant toujours, et on dirait qu'il prend plaisir à verser sur le lecteur toutes les flèches de son inépuisable carquois de satirique; il se livre tout entier, car il se livre à lui-même et jette pêle-mêle ses pensées dans son portefeuille comme les grandes coquettes laissent tomber leurs joyaux un à un, en se complaisant au bruit qu'ils font dans les vide-poche de lapis ou de laque japonaise. Il improvise, il s'écoute, il s'annote, il embusque en avant-garde toutes ces aimables troupes légères de ses pensées dans les petits taillis où il viendra les relever un jour pour les enrégimenter dans quelqu'une des grosses légions de son œuvre philosophique.

Après la délicieuse conversation de Voltaire et de Casanova à Ferney, relatée par celui-ci dans ses prodigieux *Mémoires*, j'avoue ne point connaître d'ouvrage qui révèle mieux, dans le déshabillé de l'expression, le bon sens et la belle humeur du *bonhomme*. Je prendrai au hasard dans ces miscellanées, ne cherchant point les notes à la Rivarol ou les traits à la Chamfort, mais ramassant toutes les paillettes d'or qui sont roulées dans ce ruisseau jaseur et caillouteux qui provient de la même source et qui retourne, qu'on me permette cette image classique, au grand fleuve du génie de Voltaire.

Voici quelques jolis aphorismes politiques :

— « En une république, le tolérantisme est le fruit de la liberté et le régime du bonheur et de l'abondance. »

— « Les rois sont avec les ministres comme les cocus avec leurs femmes; ils ne savent jamais ce qui se passe. »

— « Quand il plaît au roi de créer des charges, il plaît à Dieu de créer des fous pour les acheter. »

— « Charles XII jouant aux échecs faisait toujours marcher le roi. »

— « La plupart des événements qui n'ont point amené de grandes révolutions sont comme des coups de piquet qui n'ont ruiné personne et que les joueurs oublient. »

— « Louis XIV abolit les duels que tant d'autres rois avaient autrefois maintenus et qui avaient été regardés longtemps comme le plus beau privilège de la noblesse et comme le devoir de la chevalerie. Le serment des anciens chevaliers était de ne souffrir aucun outrage et de venger même ceux de leurs amis; mais il n'y a de pays bien policé que celui dans lequel la vengeance n'est qu'entre les mains des lois. »

En littérature et en morale, Voltaire est intarissable. Je vais citer dans cet ordre quelques-unes de ses plus curieuses pensées :

— « Le *Télémaque* est une espèce bâtarde : ni vers ni prose. Qu'est-ce qu'un style qu'il serait ridicule d'imiter ? »

— « On n'est de bonne compagnie qu'à proportion qu'on a de la coquetterie dans l'esprit. »

— « Un livre défendu est un feu sur lequel on veut marcher et qui jette au nez des étincelles. »

— « Un vieillard est un grand arbre qui n'a plus ni fruits ni feuilles, mais qui tient encore à la terre. »

— « Un imitateur est un estomac ruiné qui rend l'aliment comme il le reçoit. »

— « J'ai peur que le mariage ne soit plutôt un des sept péchés mortels qu'un des sept sacrements. »

— « On aime la gloire et l'immortalité comme on aime ses enfants posthumes. »

— « Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui mettraient le feu à une maison, s'il n'y avait que cette façon de faire cuire leur souper. »

— « Mme de Richelieu, violée par un voleur de grands chemins : « Ah! mon cher voleur! »

— « C'est une superstition de l'espèce humaine d'avoir imaginé que la virginité pouvait être une vertu. »

— « Il ne faut point disputer des goûts, c'est-à-dire il faut permettre d'être plus touché de la passion de Phèdre que de la situation de Joas, d'aimer mieux être ému par la terreur que par la pitié, de préférer un sujet romain à un grec. »

— « Les grands hommes ont toujours aimé les lettres. — Vauvenargues dit qu'il ne reste à ceux qui les négligent que ce qui est indigne d'être senti et d'être peint. »

— « Dans notre nation, on n'aime pas véritablement la littérature. Une pièce réussit pleinement : cinq à six mille personnes la voient; dans Paris, douze cents l'achètent. On la lit à Londres. »

— « On respecte un préjugé, on en brave un autre; tel manquera à sa promesse, qui n'osera violer son serment. Tel fripon méprisé garde une place honorable, à qui on n'en donnerait pas une d'archer. On souhaite ardemment la mort d'un homme, on ne l'empoisonne point. »

— « Mon esprit est comme certains climats; chaud à midi, froid le soir. »

— « Dissimuler : vertu de roi et de femme de chambre. »

— « Un historien est un babillard qui fait des tracasseries aux morts. »

— « Le peuple reçoit la religion, les lois, comme la monnaie, sans les examiner. »

— « Nous sommes malheureux par ce qui nous manque, et point heureux par les choses que nous avons; dormir n'est point un bonheur, ne point dormir est insupportable. »

— « Nous cherchons tous le bonheur, mais sans savoir où, comme des ivrognes qui cherchent leur maison sachant confusément qu'ils en ont une. »

Mais je m'arrête sans suivre Voltaire dans ses notes sur la physique, dans ses extraits de Maillet, dans ses pensées sur les mœurs du temps, le commerce et le théâtre. On a pu voir dans le petit nombre de citations que je viens de faire quel est l'art de Voltaire dans ce *Sottisier*. Ces pensées sont placées là dans la nudité de leur conception. Le philosophe devait leur donner une forme et les agrémenter plus tard ; ce sont des bijoux non sertis, mais pour les vrais amateurs ils ont le charme des choses primitives et donnent la note exacte de l'esprit primesautier de l'historien de Pierre le Grand.

M. Léouzon Le Duc a montré dans sa préface un grand tact et de sérieuses connaissances littéraires sur le sujet qu'il avait à traiter; il a joint à cette très excellente étude des documents inédits ou peu connus d'une originalité réelle; malgré la réserve que je faisais plus haut, je ne saurais trop louer la délicatesse et les heureuses qualités qu'il a apportées dans la première édition d'une œuvre de si haute curiosité.

Je n'aurai garde d'oublier l'éditeur Jouaust qui a tenu à honneur d'imprimer ce *Sottisier*, en y apportant son goût bien connu. Ne me sera-t-il pas permis de regretter néanmoins le tirage très restreint auquel il a voulu se limiter : 340 exemplaires numérotés, y compris les papiers de luxe; est-ce réellement faire grand fonds sur l'esprit voltairien des érudits français ? Au fait, peut-être l'éditeur a-t-il eu raison ; les gourmets ne viennent jamais aux banquets populeux; il leur faut l'intimité du petit nombre pour savourer lentement les mets exquis qu'ils savent être exclusivement réservés à leurs goûts raffinés.

OCTAVE UZANNE.

Les Elzevier, *Histoire et Annales typographiques*, par ALPHONSE WILLEMS. Bruxelles, Olivier; Paris, Labitte. Grand in-8°. — Prix : 20 fr.

Nous pouvons bien mettre cet ouvrage en *question du jour*, car c'est un livre de bibliographie des plus sérieuses, un de ces travaux définitifs qui épuisent un sujet, sur lequel il n'y a plus à revenir. Ce que Renouard a accompli pour les Alde et pour les Estienne, M. Willems l'a fait pour les Elzevier. Les illustres typographes hollandais ont trouvé une historien digne d'eux. On s'en était déjà occupé à diverses reprises ; Charles Nodier avait cherché à établir une classification raisonnée. Bérard en 1824, de Reune peu après, avaient publié des essais fort imparfaits; les *Annales* de M. Pieters sont loin d'être sans mérite (1re édition, 1851 : seconde édition très augmentée, 1858), mais sous bien des rapports elles laissent encore fort à désirer.

Faisons d'abord connaître la composition du volume placé sous nos yeux ; il débute par une dédicace à M. Potier, le « libraire *majorum gentium*, comme disait un savant en parlant de Daniel Elzevier, digne continuateur des de Bure, le représentant des grandes traditions de la librairie française, l'homme dont le nom est devenu synonyme d'honneur et de probité ».

Dans une substantielle introduction, p. IX-XXXVIII, l'auteur apprécie les travaux de ses devanciers; il expose le plan qu'il s'est tracé, la méthode qu'il a suivie.

Nous passerons rapidement sur les biographies détaillées des divers Elzevier, Louis, Abraham, Bonaventure, Jean, Daniel, un des plus actifs, décédé le 13 octobre 1680; avec lui s'éteignit le dernier de ces grands typographes ; on ne s'occupe pas de quelques rejetons qui végétèrent dans l'obscurité, bornant leur ambition à imprimer quelques thèses universitaires.

Arrivons au catalogue des impressions elzéviriennes; en tout 2179 numéros. Le plus ancien de tous ces livres : *J. Drusii ebraicarum quæstionum libri duo*, porte la date de 1593; le dernier sur lequel se trouve le nom de Daniel est un livre de médecine (n° 1590), daté de 1680; s'il ne s'agissait que des volumes imprimés par les Elzevier et portant leur nom, un pareil catalogue semblerait facile, mais bien des complications surgissent.

Un nombre assez considérable de livres portent le nom d'un Elzevier, mais ils n'ont pas été exécutés dans leur officine ; le *Baudii Amores*. Amstelodami, 1638 (n° 961), a été imprimé par Van der Marre, en partie pour Louis Elzevier, en partie pour *Franciscos Hegerum et Hakium*.

De nombreux volumes anonymes ou pseudonymes sont, par les caractères, par les fleurons, conformes aux éditions signées; certains d'entre eux ont été réellement imprimés par les Elzevier qui, obéissant à des motifs de prudence, ne voulaient pas avouer une paternité compromettante; d'autres sont sortis de divers ateliers possesseurs des mêmes insignes que ceux dont les Elzevier faisaient usage.

Vient ensuite ce qui concerne les *officines elzéviriennes ;* d'abord celle de Leyde, ville où vint s'établir en 1580 un relieur flamand, Louis Elzevier, originaire de Louvain; il organisa un commerce de librairie qui devint prospère; il fit exécuter des livres qui ne sont ni mieux ni plus mal que les ouvrages imprimés alors en Hollande; on peut affirmer, en dépit d'une opinion souvent reproduite, qu'il n'a point imprimé lui-même. L'officine de la Haye, fondée en 1590 par le second fils de Louis Ier, subsista pendant plus de soixante-dix ans ; l'officine d'Amsterdam, organisée en 1640, déploya jusqu'en 1680 une activité puissante.

M. Willems étudie les marques typographiques adoptées par la dynastie elzévirienne; l'atelier de Leyde adopta d'abord l'*Aigle*, qui figure pour la première fois sur un volume daté de 1597; en 1620 parut le *Solitaire* avec la devise : *non solus;* le *Palmier*, avec la devise : *Assurgo pressa*, se montre quelquefois à partir de 1625; la *Minerve* avec ses attributs (l'égide, l'olivier, la chouette) et la devise : *ne extra oleas* fut la marque spéciale de l'officine d'Amsterdam. La sphère se rencontre aussi sur de nombreux volumes elzéviriens qui dissimulaient

ainsi leur origine; elle se montre au frontispice des pièces de théâtre, reproductions d'éditions parisiennes, du *Décameron* de 1665, du Recueil des *Défenses de M. Fouquet*, en 13 volumes.

La bibliographie elzévirienne est donc fort compliquée; elle ne serait qu'un jeu si on l'enfermait dans le cercle des éditions signées, mais des considérations de prudence firent que l'origine fut dissimulée pour des ouvrages ayant rapport aux événements politiques de l'époque, pour des livres susceptibles de déplaire, pour des contrefaçons qu'on ne voulait pas avouer.

Jean et Daniel de Leyde adoptèrent souvent le pseudonyme de Jean Sambix et signèrent ainsi les livres auxquels ils ne mirent pas leur adresse (il paraît que ce Sambix n'était point un être imaginaire; c'était leur cousin germain); quant aux Elzevier d'Amsterdam, Daniel surtout, ils prirent le nom de *Jacques le Jeune;* c'est ce nom qu'on trouve sur le *Nouveau Traité de la civilité*, 1672 (n° 1,1474) sur le *Traité de physique* de Rohault (même année), sur vingt-sept pièces imprimées séparément et réunies sous le titre de *Théâtre de monsieur Molière*, 1675; 5 volumes petit in-12, collection des plus recherchées, adjugée 2,500 et 2,700 fr., ventes Potier et Benzon, et un exemplaire non rogné, 4,700 fr., vente Pieters (voir n° 1,511). Le prétendu Jacques le Jeune réimprima ces cinq volumes en 1679 (n° 1569), mais cette édition est très loin d'avoir, aux yeux des bibliophiles, la valeur de celle de 1672.

On peut signaler divers volumes imprimé par les Elzevier et portant les noms de typographes fantastiques; rangeons dans cette catégorie *les Charactères des passions* par le sieur de La Chambre, Amsterdam, Antoine Michel, 1658; la *Relation de la cour de Rome*, Leyde, Almarigo Lorens, 1663. L'indication de Cologne, Pierre de La Vallée, pour l'édition des *Provinciales* de 1657 (n° 1,218) ne fut que la reproduction d'un nom déjà inventé par des éditeurs français. Le Rabelais de 1663 ne porte aucun nom de ville, ni d'imprimeur. En 1680, l'année même de sa mort, Daniel Elzevier mettait au jour une *Historia conciliorum generalium* en 3 volumes in-4°, *Coloniæ, apud Bernardum Hetsingh* (n° 1,586).

Il est un autre motif de confusion; nous avons dit que de nombreux typographes belges ou néerlandais ont publié des volumes offrant souvent des analogies frappantes avec les impressions elzéviriennes, souvent tout aussi jolies; nous pouvons nommer : François Hacke, David Lopès de Haro, J. Jansson (caché parfois sous le nom de Georges Frigg), J. Maire, Jean Blaeu, Philippe de Croy de Bruxelles, qui prit parfois le nom de Jean Gibaut, Adrien Vlacq de la Haye, Steucker frères de la Haye qui imprimèrent les *Ambassades* de Bassompierre, 1668, 4 volumes avec la rubrique : *Cologne, Pierre du Marteau* (atribués à tort aux Elzevier par M. Pieters).

Abraham Wolfgang ne saurait être oublié. Sa marque (le loup cherchant du miel dans le creux d'un tronc d'arbre avec la devise *Quærendo*) se trouve au frontispice de nombreux volumes; ses divers fleurons (sauf la guirlande de roses trémières) diffèrent de ceux des Elzevier; quelques-unes de ses productions jouissent de la plus haute estime; il a mis son nom au Mézeray de 1693.

Il n'a point mis son nom, mais il a apposé sa marque sur le *Théâtre* de Pierre et Thomas Corneille (1664-1678, 10 vol. petit in-12); de beaux exemplaires ont été adjugés à 1,750, à 2,000 et même à 4,100 fr.; il en a fait de même pour les *Œuvres* de Racine (1670, 2 vol. petit in-12), que nous avons vu payer 1,600 fr., vente Potier, et revendre 2,350 fr., vente Benzon.

D'habiles typographes, et surtout l'actif Bruxellois Foppens, ayant les mêmes caractères, les mêmes fleurons que les Elzevier, ont mis au jour de très jolis volumes fort recherchés des amateurs. Parfois Foppens y a mis son nom, entre autres aux *Mémoires de la reine Marguerite* (n° 1,980), et aux *Essais* de Montaigne (1659, n° 1,982), jolie édition, mais très incorrecte, offrant la tête de buffle, la sirène, les palmes croisées et autres emblèmes communs à Foppens et aux Elzevier.

La *Satyre Ménippée* de 1664, qui porte le nom du fantastique Mathias Kerner, de Ratisbonne, est due à Foppens (n° 2,007).

Divers amateurs ont voulu étendre outre mesure la collection elzévirienne et ils y ont fait entrer tout volume où se trouve un des fleurons employés par ces grands typographes; ils y placent les livres dont le frontispice porte une sphère, image que les Elzevier d'Amsterdam ont employée, mais qui a de même été adoptée par de nombreux éditeurs bataves. Les connaisseurs délicats n'admettent nullement dans leur cabinet des volumes insignifiants, mal exécutés et qui ne rappellent les Elzevier que par des ornements arbitraires, dont ils n'avaient nullement la propriété exclusive. Nombre de bouquins, admis jadis dans la collection elzévirienne, en sont aujourd'hui écartés. Quant aux ouvrages qui ne sont point sortis des presses de nos illustres typographes, mais qui en rappellent le mérite, M. Willems s'est arrêté à l'an 1680, époque du décès de Daniel, laissant ainsi de côté ce qui porte une date plus récente, mais ce qui provient d'officines belges ou hollandaises, les unes malhabiles, les autres élégantes.

Nous croyons devoir signaler, parmi les productions les plus remarquables des officines elzéviriennes, ce qui concerne deux ouvrages qui jouissent, chez les bibliophiles, d'une célébrité exceptionnelle.

Le *Pastissier françois* de 1655, petit volume d'une impression fort médiocre, mais qui est arrivé à des prix exorbitants (4,350 fr., vente L. de Montgermont), porté à 4,500 (catalogue A. Fontaine); on avait fait à ce volume dépourvu de tout mérite une réputation d'extrême rareté fort exagérée; M. Willems signale l'existence de vingt-neuf exemplaires (n° 1,187); tout récemment, au mois de mars de cette année, à la vente de la belle bibliothèque de M. Octave de Behague, le *Pastissier* s'est arrêté au prix relativement modéré de 3,000 fr.

Le mystérieux Corneille Blessebois mérite bien de nous arrêter un instant; consulter le n° 1,895 au sujet de ses *Œuvres satyriques*, recueil de pièces ordu-

rières et fort plates qui se sont payées jusqu'à 1,000 et 1,520 francs, ventes Killestreux et H. Bordez; signalons une note qu'on n'irait pas chercher à la table alphabétique n° 585 et qui constate que le registre d'inscription de l'université de Leyde en date du 26 décembre 1675 porte le nom de *Cornelius de Blessebois, Vernolio-Normanus, anno* 22. Les *Œuvres satyriques* ont donc été écrites par un gamin de vingt-deux ans. Ceci détruit de fond en comble l'opinion de Nodier qui suppose que Corneille Blessebois n'a jamais nominativement existé que dans ses livres, et l'ingénieux académicien propose une hypothèse « qui lui sourit beaucoup ». Blessebois serait un attribut du nom de Corneille, et ce nom aurait été pris par un membre de la famille de Coras, de Toulouse, proscrite pour cause d'hérésie et réfugiée en Hollande. C'est de la pure fantaisie.

M. Willems a eu le soin de signaler les prix auxquels se sont adjugés de beaux volumes elzéviriens dans les principales ventes ayant eu lieu à Paris ces dernières années; nous pouvons fournir la preuve que l'empressement des amateurs ne s'est nullement ralenti, et nous indiquerons quelques-uns des prix payés à la vente de M. de Behague, que nous avons déjà mentionnée en parlant du *Pastissier françois*.

Œuvres de Clément Marot. La Haye, 1700, 2 vol. Bien que cette jolie édition n'ait paru que vingt ans après la mort du dernier des Elzevier dignes de ce nom, les amateurs persistent à la placer dans la coltion; 3,420 francs.

La Pucelle, poëme, par Chapelain, 1656; 250 fr. Le plus haut prix cité par M. Willems (n° 1,686) est 215 francs. De fait, ce volume a été imprimé par J. Jansson, d'Amsterdam.

Satyres de Regnier, 1652. Jolie édition signée, 1,050 francs; nous ne connaissions pas d'adjudication supérieure à 215 francs.

Le Cabinet satyrique, 1666, 2 vol. Édition assez jolie, mais fort peu correcte; elle ne sort point de l'officine des Elzevier, mais de celle des Hackius de Leyde; 1,600 francs (voir les détails donnés n° 1,750); le plus haut prix mentionné est 880 francs. C'est des mêmes presses que sort le *Parnasse satyrique*, 1660, 1,010 fr.; un autre exemplaire avait atteint 1,180 francs à la vente Turner.

Description de la ville de Paris, en vers burlesques, 1654, 880 francs; c'est un peu cher pour un livret de 62 pages, mais il est fort rare, et cet exemplaire avait toutes ses marges. C'est d'ailleurs une impression de Foppens.

Odes d'Horace en vers burlesques, par H. Picon, 1653. Le nom de Sambix placé sur le titre désigne, on le sait, les Elzevier de Leyde, 580 francs; c'est pour rien, puisqu'un autre exemplaire avait été payé 1,200 francs, vente Benzon.

Tout ceci s'efface d'ailleurs devant le prix colossal qu'a obtenu un exemplaire non rogné, il est vrai, de *l'Eschole de Salerne*, en vers burlesques, 1651, véritable elzevier de Leyde; mais valait-il *seize mille cent* francs? Le prix maximum indiqué par M. Willems est 980 francs. C'est d'ailleurs une des plus élégantes productions authentiques des Elzevier, et elle est d'une grande rareté.

M. Willems mentionne (p. xxx) les travaux de Millot, amateur enthousiaste des éditions elzéviriennes, qui n'a rien publié, mais qui a laissé d'importants manuscrits acquis par un bibliophile bordelais qui les conserve avec amour et qui n'en a fait paraître qu'une très faible portion dans un petit volume mis au jour en 1866 (*Recherches bibliographiques*, Paris, Aubry, in-12). Millot est le premier qui ait songé à établir la bibliographie des Elzevier sur des bases solides; il y apporte la méthode du positivisme; « il soumet chaque volume à une sorte d'autopsie; il analyse un à un les fleurons, culs-de-lampe, lettres grises, et les confronte avec des types d'une authenticité bien établie. Cette enquête lui fournit les éléments sur lesquels il asseoit son jugement, jugement qu'on peut accepter comme définitif. »

Voici quelques notes que nous détachons d'un catalogue inédit que Millot avait dressé de sa collection; elles peuvent compléter les indications de M. Willems:

Tacitus, 1634. Édition d'une exécution admirable, sur papier de premier choix.

Titus Livius, 1678; chef-d'œuvre de typographie; très petits caractères, beau papier.

Histoire de Henri de Rohan, 1667; très belle impression de Wolfgang. On y retrouve sa sphère, sa rose trémière, sa tête vue de profil comme au Prudon (cité par M. Willems, n° 1,959, comme étant au *Quærendo*); les lettres M. C. J. se rencontrent fréquemment dans les autres impressions.

Peut-être, en parlant du livre de M. Willems, nous sommes-nous abandonné à des détails trop minutieux; espérons qu'on nous les pardonnera en raison de l'intérêt si puissant que présentent à tous les amateurs les charmantes productions des grands typographes hollandais; leur historien leur a élevé un véritable monument; il ne laisse après lui que bien peu de chose à glaner. Son volume, si substantiel quant au fond, si neuf à certains égards, se recommande aussi par les soins donnés à l'exécution typographique; une gravure nous retrace l'extérieur de l'officine placée à côté de l'université de Leyde; une autre reproduit la médaille que l'*Academia Lugduno-Batav.* fit frapper en 1652 en l'honneur d'Abraham Elzevier; les amateurs de belles reliures anciennes, si nombreux aujourd'hui, verront la reproduction de celle qui couvrit un exemplaire de Virgile de 1676, offert au dauphin; c'est en ce genre le chef-d'œuvre de l'art batave à cette époque; nul doute que le fils de Louis XIV, qui regardait le thème et la version comme le *nec plus ultra* des douleurs humaines, n'ait accueilli cet hommage avec la plus complète indifférence.

Gustave Brunet.

Sainte-Beuve : Nouvelle Correspondance, *avec notes de son dernier secrétaire*. Calmann Lévy, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Tout ce qui est sorti de la plume de Sainte-Beuve mérite d'être recueilli, et nous donnons la bienvenue

à ce volume surtout pour les nombreuses et précieuses lettres de lui qu'il contient, bien que l'on ait affecté de n'y voir que la lettre du prince Napoléon qui le termine, et dans laquelle le cousin de Napoléon III, cherchant en décembre 1867 à tirer un de ces pétards où il mettait sa joie et peut-être son ambition, attaque à la fois la politique de M. Rouher au sujet de Rome et de l'Italie, et le discours prononcé par M. Thiers dans les mêmes circonstances. Cette lettre, très curieuse au point de vue de Sainte-Beuve qui s'était chargé de la faire paraître dans le journal *le Siècle,* où elle ne parut pas cependant, le prince s'étant ravisé, l'est moins en ce qui regarde son auteur dont on connaissait depuis longtemps les idées sur ce point de la politique impériale. Dans cet incident, où le cousin de l'empereur prenait Sainte-Beuve pour confident, l'attitude de celui-ci est infiniment intéressante à observer. Après avoir d'abord fait sa cour au prince, en lui disant : « Je n'ai pas d'expression pour vous remercier de l'honneur ***historique*** de ce choix : il couronne à jamais ma courte carrière politique, » Sainte-Beuve, comme cela lui arrivait toujours avec ses correspondants princiers, finit par maintenir les droits du critique et garder entière sa liberté d'appréciation. C'est ainsi qu'il réclame, dans cette lettre même qui devait être communiquée par lui au journal de M. Havin, la correction de certains mots qui lui semblent trop durs : celui d'***indécise*** appliqué à la politique de l'empereur, qu'il considère comme « désobligeant » pour le souverain. Et quand, dans un autre passage, le prince a corrigé, Sainte-Beuve d'ajouter : « Si l'on a enlevé ***équilibre,*** a-t-on laissé au moins ***pondération*** ou ***pondérer?*** Sans cela, la phrase reste désobligeante et mon intention échoue ! » Un autre trait caractéristique de Sainte-Beuve qui se marque bien dans cet incident, c'est de ne pas se dessaisir de ce qui lui a été une fois écrit. Le prince Napoléon change de résolution et renonce à faire paraître sa lettre, mais Sainte-Beuve la garde. « J'ai *ma* lettre, que j'ai le droit d'appeler ainsi, lui écrit-il; je la relis; elle restera le monument le plus historique de mes humbles archives. » Et comme, grâce à M. Troubat, rien ne se perd de ces archives, la lettre du prince Napoléon à Sainte-Beuve est aujourd'hui publiée.

Mais revenons aux lettres qui sont le fond même de ce volume, aux lettres aux amis, aux confrères, aux gens de lettres, quelquefois aussi aux fâcheux, qui se figurent que Sainte-Beuve n'a rien de mieux à faire qu'à leur répondre. Parmi ces lettres, au nombre de trois cent cinquante, écrites de 1818 à 1869, les plus intéressantes sont peut-être celles adressées par Sainte-Beuve à son ami d'enfance et compatriote, l'abbé Barbe. Elles nous font très bien assister aux fluctuations des sentiments religieux de Sainte-Beuve. Si, en 1819, il écrit de la pension Landry à son ami : « La religion est ce qui contribue beaucoup à me consoler, » dix ans plus tard, en 1829, il lui dit : « Sans doute nous ne serions pas encore sur beaucoup de points, et surtout en orthodoxie, du même avis, je le crains; pourtant nous nous entendrions mieux que jamais sur beaucoup de questions qui sont bien les plus essentielles dans la vie humaine ; et, là même où nous différerions, ce serait de ma part parce que je n'irais pas jusque-là, plutôt que parce que j'irais ailleurs et d'un autre côté. » Cependant, en 1830, il écrit encore : « Après bien des excès de philosophie et des doutes, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique, orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. » En 1836, s'il n'est pas encore allé « ailleurs », il est du moins sur la pente : « Plus j'y pense, plus je ne me crois capable que d'un christianisme, si je l'osais dire, éclectique, choisissant dans le catholicisme, le piétisme, le jansénisme, — c'est le moment où il écrit *Port-Royal,* — le martinisme. » Enfin, en 1865, le lien est tout à fait rompu; et quand son ami de Boulogne-sur-Mer lui adresse le livre qu'il vient de publier sur *l'Immortalité,* Sainte-Beuve laisse percer des doutes même sur cette question qui n'est pas seulement un point de religion, mais de philosophie : « Je comprends, j'écoute, je me laisse dire, lui écrit-il; je réponds faiblement, plutôt par des doutes que par des arguments bien fermes ; mais enfin je n'ai jamais pu parvenir à me former, sur ce grave sujet, une foi, une croyance, une conviction qui subsiste et ne s'ébranle pas le moment d'après. » Et la correspondance avec l'abbé Barbe s'arrête là.

Un autre côté, fort intéressant aussi, de cette correspondance, c'est celui qui touche au mode de travail de Sainte-Beuve et à ses nombreux collaborateurs. Les secrétaires de Sainte-Beuve sont connus et ont su se faire un nom dans les lettres. Nous avons nommé MM. Jules Levallois, Émile Troubat, le publicateur même des œuvres posthumes de Sainte-Beuve, etc. Mais bien d'autres ont été les collaborateurs, et les collaborateurs tout à fait anonymes de l'auteur des *Lundis.* L'on ne saurait, en effet, se figurer avec quel zèle, quelle émulation bibliothécaires, érudits, linguistes, hommes du monde, s'empressaient d'accumuler en quelque sorte autour de lui les matériaux, les documents, les souvenirs qui lui étaient nécessaires pour composer chacune de ces inimitables *Causeries.* Cette collaboration universelle ne retire rien sans doute au mérite littéraire de Sainte-Beuve, mais elle explique comment chaque semaine, et pendant tant d'années, il a pu fournir au *Constitutionnel,* au *Temps,* au *Moniteur universel* un article aussi étudié, aussi approfondi dans tous ses détails, un article dont beaucoup ont épuisé le sujet. En réalité le rôle de Sainte-Beuve était celui de l'abeille qui compose son miel de mille fleurs; mais les fleurs on les lui apportait, on les lui mettait en quelque sorte dans la main et sur son pupitre. Nous ne voulons pas parler seulement des personnes détentrices de papiers et de correspondances inédites, comme M. de Gravillon en ce qui concerne Camille Jordan et Mme de Staël, le baron de Jomini pour l'article consacré au général Jomini, le baron Malouet pour celui sur le célèbre constituant de ce nom, de Bergmann et d'autres pour le travail sur P.-J. Proudhon, mais de collaborateurs plus directs, moins intéressés,

tels que M. Ravenel, le conservateur de la bibliothèque de la rue de Richelieu, qui lui fournit d'innombrables documents sur tout le XVIIIe siècle, sur Mlle de Lespinasse, Mme du Châtelet, etc.; de M. Cheron, de la même bibliothèque, qui sur un sujet donné non seulement lui mettait de côté tous les livres qui s'y rapportaient, mais les chargeait de signets indicateurs; de M. Camille Rousset et de M. Dussieux, qui exploraient à son intention les archives du ministère de la guerre et de la ville de Versailles. « Je vois avec une sorte de scrupule et presque de remords, écrivait-il à M. C. Rousset en 1869, toute la peine que je vous ai donnée avec ma question. La réponse, il est vrai, est tout à fait intéressante, et elle seule pouvait résoudre les contradictions et les incertitudes que je trouvais de plusieurs côtés sur le colonel-général d'Alton. » Sainte-Beuve, qui avait ses fouilleurs, ses chercheurs, avait aussi ses traducteurs. Quand il s'agissait de l'anglais, — et bien qu'il sût convenablement cette langue et qu'il en lût les poètes, Wordsworth, Cowper, Coleridge, dans l'original, — c'était à M. William Hughes qu'il avait recours. « J'ai un livre anglais, lui écrit-il en 1869, *les Mémoires de Raikes*, plein de détails curieux sur la fin de Talleyrand; il y a quelques locutions curieuses et familières qui m'échappent... je voudrais bien vous consulter là-dessus. » Ailleurs il consulte encore M. Hughes, non plus sur le sens d'un mot, mais sur la connaissance que Milton avait de notre Du Bartas et de l'influence que l'auteur de *la Semaine* aurait pu avoir sur celui du *Paradis perdu*.

En ce qui concerne les sentiments plus intimes et plus tendres de Sainte-Beuve, la *Nouvelle Correspondance* est naturellement fort discrète, et l'on n'y trouvera aucune lettre à celles que l'on a appelées « les amies de Saint-Beuve ». Cependant on y trouve quelques échappées de ce côté réservé. Tel est ce passage, relatif à la passion qu'éprouva vers 1831, et depuis encore, l'auteur de *Volupté* : « J'ai eu bien des douleurs dans ces derniers mois, de ces douleurs qu'on évite en gardant le port de bonne heure. La passion que je n'avais qu'entrevue et désirée, je l'ai sentie; elle dure, elle est fixée et elle a jeté dans ma vie bien des nécessités, des amertumes mêlées de douceur, et un devoir de sacrifice qui aura son bon effet, mais qui coûte bien à notre nature. » Pour les commentaires de ces lignes, nous renvoyons au livre de M. Pons, l'un des secrétaires de Sainte-Beuve.

L'aperçu que nous venons de donner de cette correspondance, où l'on trouvera encore de bien curieuses lettres à Prévost-Paradol, à M. Renan et aussi à M. Zola, suffit pour en indiquer l'intérêt multiple et lui assigner dans les œuvres de Sainte-Beuve un rang égal à celui des deux précédents volumes de lettres que nous avait déjà donnés M. Troubat.

EUGÈNE ASSE.

JURISPRUDENCE

Mélanges de droit, de jurisprudence et de législation, par A. VALETTE, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, avocat à la cour d'appel, représentant du peuple aux Assemblées nationales de 1848 et de 1849, recueillis et publiés par les soins de MM. F. HEROLD, sénateur, préfet de la Seine, et CH. LYON-CAEN, agrégé à la Faculté de droit de Paris. 2 vol. in-8° avec un portrait gravé à l'eau-forte, 20 fr. Delamotte fils et Cie, 53, quai des Grands-Augustins, et A. Marescq aîné, 20, rue Soufflot. 1880, tome Ier.

La politique laisse, il faut le croire, des loisirs aux esprits sérieux et graves, et M. Herold n'a pas cru les pouvoir mieux utiliser qu'en publiant, avec l'aide du jeune et déjà éminent agrégé à la Faculté de droit de Paris, M. Ch. Lyon-Caen, les œuvres diverses que, de son vivant, le regretté M. Valette avait publiées en dehors de ses livres. Le nom de M. Valette est familier à tous les jurisconsultes; et si ses ouvrages ne sont pas nombreux, son œuvre est considérable. Il n'est point de question importante que le célèbre professeur n'ait abordée, point de procès célèbre où ses consultations n'aient été sollicitées. Biographies, bibliographie, questions d'enseignement et de législation, son activité toujours avide et tenace s'est fait un jeu de tant de sujets divers, et c'est avoir rendu un réel service que d'avoir publié les travaux de M. Valette, disséminés en maints recueils, en deux volumes d'un format commode et d'un prix abordable.

Le premier volume seul est paru. Il forme la première partie de l'ouvrage, et renferme plus spécialement des dissertations sur des questions de droit civil, de droit fiscal et d'histoire du droit. Citons notamment les études sur l'hypothèque judiciaire, sur le cumul de la quotité disponible et de la réserve, sur la question des reprises de la femme commune en biens, qui resteront des modèles de discussion et d'analyse, et sur la durée persistante de l'ensemble du droit civil français pendant et depuis la Révolution de 1789. On lira non sans intérêt ses notices biographiques et ses comptes rendus bibliographiques, qu'il a su marquer d'une empreinte toute personnelle et dès lors très originale.

MM. Herold et Lyon-Caen ont adopté l'ordre chronologique, et rappelé sur chaque question, par des notes sommaires, l'état actuel de la doctrine et de la jurisprudence. On ne saurait mieux honorer la mémoire d'un maître dont c'est déjà faire l'éloge que

de compter, parmi ceux qu'il a formés, de tels disciples. Nous attendons le deuxième volume avec impatience.

Du défaut de validité de plusieurs traités diplomatiques conclus par la France avec les puissances étrangères, par M. ÉDOUARD CLUNET, avocat à la cour d'appel de Paris, rédacteur en chef du *Journal du droit international privé*. Marchal, Billard et Cie, 1880.

L'auteur traite en quelques pages pleines d'intérêt une importante question de droit international positif. Pour lui, certains de nos traités conclus depuis 1871 avec l'étranger ne sont pas valides, comme n'ayant pas satisfait aux exigences de la constitution de fait ou de la constitution écrite qui régissait la France au moment de leur confection.

Le droit de conclure des conventions diplomatiques est un des attributs de la souveraineté. Mais dans quelles mains réside cette souveraineté? De 1870 à 1875, dans celles de l'Assemblée nationale; et, à partir de la constitution du 16 juillet 1875, dans celles du président de la République, avec soumission des traités au Parlement. M. Clunet, énumérant à peu près toutes les conventions conclues par la France de 1871 à 1880, pose en règle que les traités passés de 1871 à 1875 sont entachés de nullité, et que ceux de la période de 1875 à 1880, valides en eux-mêmes, peuvent devenir valables par suite de l'approbation postérieure du Parlement. Au point de vue pratique, ces conventions ne lient pas la France, et, n'ayant pas force de loi, ne peuvent être appliquées par nos tribunaux.

« Si les résultats auxquels nous a conduit l'examen impartial des conditions du gouvernement de la France depuis dix ans, nous dit l'auteur à ce propos, jettent un trouble momentané sur une certaine partie de notre droit public, l'importance des principes engagés dans la question nous a déconseillé le silence. » Nous approuvons absolument cette façon de penser et de dire, et nous conseillons vivement la lecture de cette attrayante brochure.

Procès contre les cadavres dans l'ancien droit, par JULIEN BREGEAULT, attaché de 1re classe à la chancellerie. L. Larose, 1880.

M. Bregeault rappelle en quelques pages émues d'anciennes et détestables coutumes : les procès contre les cadavres! Vous ne vous doutez peut-être pas que ces monstruosités se passaient il y a un siècle à peine, et que les juristes du temps les plus éminents les racontaient comme chose naturelle, sans émotion ni protestation.

Le cadavre était embaumé; et l'on instruisait sérieusement l'affaire contre lui! On n'usait d'indulgence qu'envers les femmes : au lieu de pendre leur corps par les pieds, on se contentait de le priver de sépulture en terre sainte.

Quand la personne ne pouvait être atteinte, on s'en prenait à la mémoire du coupable; on la supprimait par arrêt; et c'est pourquoi, nous dit spirituellement l'auteur, elle nous est parvenue!

C'était le temps où l'on excommuniait gravement les rats qui désolaient un grenier, où l'on accordait des lettres de grâce à un troupeau de pourceaux non moins criminel. Le bon temps, n'est-ce pas? — Je ne sais si nous valons mieux que nos pères. Mais, à défaut du respect des vivants, nous avons de plus qu'eux (dans la loi du moins) le respect des morts.

Traité de l'impôt foncier, étude de législation financière et de pratique administrative, suivie d'une note de l'administration des contributions directes sur la réforme cadastrale, par GEORGES DUFOUR, avocat à la cour d'appel. — A. Marescq, 1880.

M. Marescq a eu l'heureuse idée de commencer par ce volume une *Collection des petits traités de finances populaires*. Les contribuables ignorent ordinairement les opérations relatives au maniement des deniers publics. Leur offrir le moyen de contrôler eux-mêmes ce qui touche à l'assiette, à la répartition et au recouvrement de l'impôt foncier, et au personnel qui en est chargé, tel est le but poursuivi par l'auteur. Aussi passe-t-il en revue les différentes branches de cet impôt; il étudie le cadastre et les difficultés qu'il soulève, et se réserve de consacrer dix volumes à la science financière. M. Dufour trouve à répandre ces notions mieux qu'un intérêt de curiosité. « Chacun pourra désormais, dit-il, sans avoir recours à des agences, formuler par soi-même les demandes en dégrèvement et suivre exactement la procédure administrative qu'elles entraînent. » Une revue de la jurisprudence et un formulaire pratique en font un manuel destiné à rendre de réels services aux contribuables.

Codes de la propriété industrielle (contrefaçon des inventions brevetées), par AMBROISE RENDU, avocat à la cour de Paris. Pedone-Lauriel, 1880.

M. Pedone-Lauriel continue la publication de sa petite encyclopédie juridique, et M. Rendu complète la série de ses codes de la propriété industrielle par l'étude de la contrefaçon des inventions brevetées. Livre sans autre prétention que de constituer un manuel pratique, il sera pour les inventeurs et les fabricants d'une grande utilité par les notions précises qu'il donne sur la matière et l'étude résumée qu'il fait des législations étrangères et des décisions internationales. La méthode de M. Rendu est excellente. Après avoir exposé les droits de l'inventeur, il étudie les moyens de réprimer les atteintes qui y sont portées, montrant comment la jurisprudence est venue en aide à la loi, en une matière où les questions de fait jouent un si grand rôle, et où il est souvent bien délicat de dégager nettement les principes. La doctrine trouve aussi dans cette œuvre une place suffisante. Enfin les sommaires qui précèdent chaque chapitre et la table alphabétique qui termine le volume rendent les recherches faciles. M. Rendu annonce quatre

autres volumes consacrés aux marques de fabrique, aux dessins et modèles industriels, au nom commercial et à la concurrence déloyale, enfin à la propriété littéraire et artistique. Nous en rendrons compte à mesure qu'ils paraîtront.

L'Économie politique à l'école primaire, petit manuel pratique, par Ambroise Rendu, ouvrage couronné par le conseil général de Seine-et-Oise, à la suite du concours ouvert en 1877. Paris, Pedone-Lauriel, 1880, in-12.

Ce petit manuel pratique, composé à l'occasion d'un concours ouvert en 1877, a été couronné par le conseil général de Seine-et-Oise, qui y a vu un volume d'une lecture facile et agréable, et d'une morale saine et élevée, très bon comme livre courant, s'il est insuffisant comme manuel d'enseignement. L'auteur a pris la forme de dialogues entre un instituteur et ses élèves, et il aborde sobrement les questions essentielles que soulève l'étude de l'économie politique. Citons notamment les chapitres consacrés aux grèves, aux banques, à l'association, aux machines, à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, aux institutions de prévoyance, à l'instruction et à l'impôt. M. Rendu donne sur toutes ces matières des notions élémentaires, mais qui sont suffisantes pour le but qu'il poursuivait. La récompense dont ce manuel a été l'objet prouve qu'il l'a atteint.

Des légalisations des actes privés, et spécialement des procurations pour plaider devant certains tribunaux de commerce, par Gustave Cruchon, docteur en droit. Pedone-Lauriel, 1880.

L'auteur en veut décidément au monopole des agréés, et, cette fois, il entreprend d'établir que la légalisation des pouvoirs pour plaider devant la juridiction consulaire est impossible juridiquement autant que matériellement, car elle ne saurait être exigée pour des actes sous-seing privé, de par l'article 627 du Code, comme l'exigent cependant les tribunaux de commerce des mandataires non agréés.

Cette brochure s'adresse un peu à tout le monde, *et quibusdam aliis*. Elle porte la date de janvier; c'est un peu loin du moment où j'écris pour que je songe à en *offrir* l'analyse complète aux honorables agréés qui pourraient être tentés de me lire. Délivrons-lui bonnement sa feuille de route.

La Vocation d'Albert, leçons d'un père à son fils sur la Constitution et la loi, par Maxime Lecomte, avocat à la cour d'appel d'Amiens. A. Pedone-Lauriel.

Albert est le nom d'un enfant à qui son père explique, pour en appliquer lui-même les règles et les principes comme avocat ou magistrat, le mécanisme de nos institutions et de nos lois. L'idée du droit, la loi, nos diverses juridictions (administratives, civiles, criminelles, etc.), sont l'objet d'analyses discrètes, sous forme de dialogues. Qu'Albert grandisse, et vienne l'âge viril, il trouvera dans les enseignements qui sont renfermés en ce petit volume, s'il a la curiosité de les y rechercher, de quoi devenir un bon citoyen et même (car il ne faut pas contrarier la vocation d'Albert) un bon avocat.

De l'usurpation de la puissance législative par quelques tribunaux de commerce, par M. G. Cruchon, docteur en droit. Pedone-Lauriel, mars 1880.

Il s'agit encore et toujours des agréés, et cette fois M. Cruchon prend directement à partie le tribunal de commerce de Bordeaux... et un peu aussi celui de Paris. Comment! semble-t-il dire, j'ai déjà écrit contre les abus dont je me plains deux brochures, et il y a encore, de par le monde... des affaires, des agréés en cours d'exercice? Mais il y a là forfaiture, excès de pouvoir, que sais-je encore? La loi se meurt!... et elle se meurt de la page 7 à la page 12 de la nouvelle brochure.

Mais rassurez-vous : je ferme le livre à la page 80 (qui est la dernière), et la loi n'est pas morte, — ni, je l'espère, la verve persistante de M. Cruchon.

Le Droit de défense devant les tribunaux de commerce, par Gustave Cruchon, docteur en droit. Pedone-Lauriel.

Il s'agit là d'une pétition adressée au président de la République, aux ministres, sénateurs et députés (excusez du peu, comme eût dit Rossini!), ou plutôt c'est une attaque à fond de train contre le corps des agréés, dont l'existence, aux yeux de l'auteur, est illégale, — et M. Cruchon demande que tous licenciés en droit soient admis à la défense devant les tribunaux de commerce, qu'ils soient présumés porteurs d'une procuration (dont les droits seront perçus dans le jugement), par la simple remise des pièces, etc., etc.

Dont acte.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

Une Maladie morale, « le mal du siècle, » par par M. PAUL CHARPENTIER, substitut au tribunal de la Seine. Paris, librairie académique Didier.

Lorsque l'enfant brise un de ses jouets, moins par le fait d'un penchant naturel à la destruction que par une explosion d'activité à rebours, il reste stupéfait devant les débris qui s'échappent de ses mains et parfois se met à pleurer. Suivant une certaine science, ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme, c'est l'homme qui a fait des dieux, et il brise d'un élan de colère ou de raison ces entités écloses dans son cerveau. A la suite de déchirements politiques, sous le choc répété de la guerre civile et de la guerre étrangère ou par l'effet de doctrines philosophiques trop positives, on a vu des sociétés renverser l'autel devant lequel s'étaient prosternées de nombreuses générations. Devant ces vicissitudes désolantes, quelques âmes, des plus sensibles et des mieux douées peut-être, ont pleuré la perte de leurs illusions et jeté vers le ciel, devenu vide, des regards pleins de désespoir. La vie leur est apparue comme un non-sens. Il semble qu'elles aient eu hâte d'en sortir. C'est là un des côtés les plus sublimes de la mélancolie. Souvent aussi cette maladie de l'imagination, comme l'appelle Mme de Staël, qui en était atteinte elle-même, a pour racines un amour incommensurable de soi-même, la manie de se singulariser ou une absence totale de fermeté. Quoi qu'il en soit, ce « mal du siècle », dans l'opinion de M. Charpentier, paraît caractéristique de l'époque qui s'étend de 1789 à 1848. Il a sévi dans d'autres temps, mais n'a jamais été si général qu'après avoir compté comme victimes ou comme étonnants exemples Jean-Jacques Rousseau, André Chénier, Gœthe, Byron, Legouvé, Millevoye, Baour-Lormian, de Barante, Sismondi, Chateaubriand, Chênedollé, Ballanche, Senancour, qui fit école, Charles Nodier, Benjamin Constant, Lamartine, Victor Hugo lui-même, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Jouffroy, Lamennais et le P. Lacordaire, J.-J. Ampère, Alfred de Musset, Leopardi, Schopenhauer, Pouchkine, Maurice et Eugénie de Guérin, George Sand, Eugène Suë, Alfred de Vigny, Frédéric Ozanam qui lutta contre le mal et en triompha.

Ce n'est pas seulement par les passages consacrés à chacun de ces auteurs si connus, mais par la mention et la critique d'œuvres presque oubliées aujourd'hui que se recommande le livre, on pourrait dire la monographie de M. Charpentier. Et en effet, bien que touchant à tant d'objets qu'il est impossible de l'analyser, l'ouvrage ne s'écarte jamais de son principal objet qui est la description d'une maladie morale naguère on ne peut plus répandue. Comme ces médecins consciencieux qui ne croient jamais avoir bien fait connaître une affection s'ils ne se sont appesantis sur toutes les variétés qu'elle peut présenter, selon les circonstances et les individus, — M. Charpentier, en étudiant chaque cas, passe en revue la littérature française et étrangère de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe. Que d'auteurs il nous montre cherchant à se peindre eux-mêmes ou *bâillant* leur vie ou ne montrant qu'une des faces de leur individu, — naturellement celle qui pleure! Il est de ces écrivains qui, tout en racontant avec force lamentations leurs infortunes vraies ou imaginaires, guérissent de ce mal de la mélancolie qu'ils transmettent à leurs lecteurs. Lélia, Werther et René ramènent le calme dans l'âme de leurs auteurs, mais que d'imaginations ils troublent irrémédiablement! Il est par contre des mélancoliques qui se prennent à leurs propres tirades, n'écrivent pas un mot qui ne les déchire et meurent de leur création. Ceux-là sont trop sincères et, si par hasard on les voit sourire, ils rappellent ce vers que Boulay-Patay appliquait à Émile Roulland :

Le coin de marbre froid s'aperçoit sous les fleurs.

Il faut croire d'ailleurs qu'à l'époque qui nous occupe la mélancolie revêtit un caractère essentiellement endémique, puisque les cœurs les plus âpres, les moins accessibles aux sentiments tendres, ont pu en ressentir les atteintes. Dans une note écrite par Bonaparte en 1788, et retrouvée parmi les papiers du cardinal Fesch, on lit non sans surprise le passage suivant : « Un jour au milieu des hommes, je rentre pour rêver en moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? Du côté de la mort. Dans l'aurore de mes jours, je puis encore espérer de vivre longtemps et quelle *fureur* me porte à *vouloir ma destruction*? Sans doute, que faire dans ce monde? Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer ? Si j'avais passé soixante ans (il en avait vingt), je respecterais les préjugés de mes contemporains et j'attendrais patiemment que la nature eût achevé son cours, mais puisque je commence à éprouver des malheurs, que rien n'est plaisir pour moi, pourquoi supporterais-je des jours où rien ne me prospère? » Le grand faucheur d'hommes conserva cette fureur de destruction, mais ce fut sur ses semblables qu'elle s'exerça. On sait le cas qu'il faisait des existences humaines. Ce mélancolique de mauvais aloi ne songea guère au suicide que lorsqu'il se vit dans l'impossibilité de satisfaire son épouvantable ambition. Il fait tache parmi les admirateurs enthousiastes d'Oberman ou de René. Le railleur des idéologues se rapproche plutôt de tant de nos con-

temporains qui ne songent au suicide que lorsqu'ils ne peuvent assouvir leurs passions. Que l'on rêve un empire ou la clef d'or qui ouvre la porte de toutes les jouissances, on n'obéit qu'à un sentiment d'égoïsme que M. Charpentier stigmatise avec raison dans un langage sobre, ému et dépourvu des finesses comme de l'aridité de la procédure. On peut plaindre, tout en les blâmant, Auguste Lebras et Victor Escousse. Quand des types copiés sur nature, Philippe Hugon et Zizi, mangent la grenouille, s'abêtissent et se tuent pour une Nana, — vrai, c'est écœurant! comme dirait l'apôtre du naturalisme. Maintenant, à part quelques exceptions, les suicides ont perdu jusqu'à l'apparence de dignité dont ils se paraient jadis. C'est à regretter la maladie que M. Charpentier a prise pour sujet d'étude. H. G.

Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249), *sa vie, ses ouvrages,* par Noël Valois, docteur ès lettres, licencié en droit, archiviste paléographe. 1 vol. gr. in-8°. Paris, Alph. Picard. 1880.

A ne connaître encore que le titre de cet ouvrage, nous avions présumé que l'une des deux parties dont il se compose serait au moins superflue. Une étude sur les œuvres de Guillaume d'Auvergne, par cela seul qu'elles appartiennent à l'histoire de la philosophie scolastique, nous avait bien semblé devoir commander l'intérêt, mais il nous paraissait bien impossible, par contre, de nous intéresser, si faiblement que ce fût, à la personne même de l'évêque de Paris. Sur ce jugement préconçu, il nous a fallu revenir. La première partie ne le cède pas en intérêt à la seconde; celle-ci est d'un philosophe très sagace, celle-là est d'un historien très érudit.

Si le caractère de Guillaume d'Auvergne nous est, ou non, sympathique, nous serions fort en peine de le dire; nous nous sommes plu, et l'on se plaira comme nous, à le voir agir, parce que M. Noël Valois a su reproduire, avec un grand art, le milieu dans lequel vivait le prédécesseur d'Albert le Grand, le contemporain d'Alexandre de Halès, et c'est ce milieu même, si différent de celui dans lequel nous nous mouvons, qui a surtout captivé notre attention, qui captivera surtout celle de tout lecteur. L'histoire de la nomination de Guillaume à l'évêché de Paris, l'histoire du combat qu'il engage contre ceux des serviteurs de Dieu qui gardent la jouissance de plusieurs bénéfices, autant de pages éclairant fort bien les mœurs de l'Église au XIIIe siècle. L'Église, d'ailleurs, toute-puissante, exerce une véritable suprématie; elle juge, elle condamne; elle lance l'interdit, elle excommunie. Conflits avec l'université, conflits avec la royauté; le pape règne et gouverne, ce qui ne veut pas dire que les évêques, ses lieutenants, n'entrent jamais en révolte. Les cent cinquante premières pages du volume de M. Valois — et l'ouvrage est écrit avec une modération presque excessive — sont vraiment un chapitre de l'histoire de France; de 1228 à 1249, vingt années, pendant lesquelles on croit voir, comme de la fenêtre du palais épiscopal, monarque, seigneurs, chanoines, docteurs, écoliers, vilains, subir ce régime théocratique mal ordonné que la tradition, plus encore que la foi, leur impose.

Quels sont les ouvrages authentiques de Guillaume, et quels sont ceux qui, apocryphes, lui ont été faussement attribués? Quelle est la valeur littéraire, non des traités philosophiques, — tous ceux que le moyen âge nous a laissés sont écrits, ou peu s'en faut, du même style, — mais des traités de piété, de morale, de discipline, mais des commentaires de l'Écriture, mais des sermons; et quel est le mérite du *De faciebus mundi,* dans lequel Guillaume enseigne l'art de la comparaison et fournit aux prédicateurs des listes interminables de métaphores? Ce sont les questions que M. Noël Valois se pose et auxquelles il répond. M. Hauréau a cru devoir compter Guillaume parmi les réalistes les plus intempérants; suivant lui, le fougueux évêque « a affirmé sans aucune équivoque l'unité de substance, n'a réservé aux individus que d'être participants de la substance unique, et, dans son système, ces êtres chimériques (blancheur, terréité, ignéité, etc.) n'occupent pas un lieu moins noble que les universaux reconnus *in re* et hors de leurs causes. » Or, quant à la façon dont Guillaume entendait la question des universaux, résolvait le problème de l'individuation, M. Noël Valois est d'un avis tout différent; il tient Guillaume d'Auvergne d'abord pour un platonicien modéré, ensuite pour un adversaire de la doctrine d'Avicebron comme de celle d'Averroès. Sur la théorie de la vision en Dieu, présentée par Guillaume, sur ses théories animistes, sur les superstitions auxquelles on était attaché de son temps, des chapitres très curieux. Dans celui qui termine le livre, M. Noël Valois juge, ce nous semble, trop favorablement, l'évêque dont il a étudié la vie et les ouvrages, mais il nous est assurément permis de ne pas partager l'admiration qu'il dit éprouver. F. G.

Cours de rédaction (degré élémentaire), par A. Deprat, professeur au collège Sainte-Barbe. — **La Révolution française,** par A. Deplan. — **Éléments d'éducation civique et morale,** par Gabriel Compayré, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse. — 3 vol. in-12. Paris, P. Garcet, Nisius et Cie, 1880.

Nous voulons faire le plus grand éloge de ces trois volumes. Tous les trois, ils sont composés, et composés d'une manière excellente, conformément aux nouvelles méthodes d'enseignement.

L'enfant a déjà été habitué à observer; il faut commencer de lui apprendre à rendre compte, par écrit, de ses observations. Or, s'il sait distinguer les objets, dire leur nature, leur usage, s'il sait même porter un jugement sur les actions de l'un ou de l'autre, il est encore fort embarrassé pour écrire, pour rédiger; il lui est malaisé d'agencer une phrase. M. Deplan, qui rappelle, dans sa préface, le précepte de Herder : « Il faut apprendre la grammaire par la langue et non la langue au moyen de la grammaire, » donne dans son

Cours de rédaction une suite d'exercices qui permettent à l'enfant de distinguer successivement les éléments essentiels de la proposition, puis de composer une phrase, puis d'en assembler plusieurs; définitions, descriptions, éloge d'un exercice physique ou d'une qualité morale, notions usuelles sur le savoir-vivre, sur l'hygiène, l'histoire naturelle, des lettres, des petits récits, ce sont les devoirs qu'il propose; l'enfant répond à une question posée, il n'a qu'un mot à écrire; puis il voit une image, et il écrit : « Je vois un chien, une petite fille; le chien regarde la petite fille. » L'auteur du *Cours* n'a pas hésité à donner, comme modèles de récits, des morceaux empruntés aux grands écrivains de notre époque, Michelet, Victor Hugo, des morceaux qui pussent, en intéressant l'enfant, lui communiquer des idées, lui inspirer des sentiments patriotiques; c'est bien.

Un livre bien fait pour inspirer l'amour de la patrie est l'*Histoire de la Révolution française*. M. Deplan raconte les faits accomplis de 1789 à 1795, de manière à emplir le jeune cœur de l'enfant d'un grand enthousiasme pour l'œuvre entreprise il y a près d'un siècle; en quelques pages, il dit l'état de la France de l'ancien régime, les volontés généreuses de ceux qui vont travailler à la transformer, leurs efforts, les résistances opposées, puis les résultats obtenus pourtant. Les massacres de septembre, la condamnation de Louis XVI sont jugés ainsi qu'il convient; l'auteur n'essaye pas de pallier des fautes, des crimes, il n'absout pas les terroristes, et il rend hommage néanmoins à Danton, à la Convention qui ont sauvé la France envahie. D'un mot, il caractérise un grand fait, et ce mot, il l'emprunte, s'il peut; Vauban a dit les misères du paysan français en 1700, M. Mignet a célébré la Constituante, et M. Deplan cite Vauban, cite M. Mignet. Après l'histoire de la Révolution, l'examen de l'œuvre accomplie, et après cet examen des notices, des biographies, des portraits, de la prose, des vers; le volume de M. Deplan n'est pas seulement un livre de classe, c'est un *livre de lecture* que l'enfant doit aimer à reprendre, son devoir achevé.

« Le but de ce petit livre, dit M. Compayré dans la préface de ses *Éléments d'éducation civique et morale*, est de préparer, de former, dès l'école, le futur citoyen. L'instruction civique, déjà réclamée avec énergie par les assemblées de la Révolution, mais systématiquement négligée par les gouvernements monarchiques, est un des premiers besoins d'une société républicaine. » Dans la première partie de son essai, le savant professeur présente un abrégé d'une devoir de l'enfant dans la famille et dans l'école. A son enseignement il ne donne pas une forme dogmatique; pas de préceptes, mais une suite de récits; à l'enfant de tirer la leçon lui-même, de l'expliquer; au maître d'école de commenter, de corriger au besoin, le jugement de l'enfant. Il lit une histoire, et définit la famille; une autre histoire, et il comprend combien est à plaindre l'orphelin; une autre encore, et il sait qu'autrefois, avant « la Révolution », un père pouvait faire enfermer son fils à la Bastille qui était une prison; une autre encore, et il devine, puis formule exactement quels sont les devoirs des enfants envers leurs parents. De là même, toujours au moyen de récits, M. Compayré fait comprendre, dans le livre II, les avantages et les conditions de la vie sociale, la nature du droit, les obligations du patriote et du citoyen; dans le livre III, la raison d'être des devoirs de l'homme considéré comme individu, comme membre de la société humaine; dans la dernière partie enfin, il initie l'enfant à l'étude des institutions politiques de son pays. Dans un pays où chaque individu participe librement par ses votes à la direction des affaires publiques, on ne saurait admettre « que la majorité des citoyens, ceux qui ne fréquentent que l'école primaire, restent dans l'ignorance de leurs obligations politiques et sociales ». Oui, mais après la publication des ouvrages de morale civique de MM. Renouvier et Pillon, de M. Jules Simon, de M. Marion, de M. Compayré enfin, on ne peut douter que l'amour de la patrie ne soit bientôt enseigné dans toutes les écoles de France.

F. G.

SOCIOLOGIE

ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

La Sociologie d'après l'ethnographie, par Charles Letourneau, 1 vol. C. Reinwald.

On ne trouvera pas dans ce volume une codification sociologique comme dans Pierre Laffitte, A. Comte et les autres. M. Charles Letourneau répugne à ces lois sociologiques ayant la rigueur des lois scientifiques. Il déclare que la science sociale est encore dans l'enfance, que formuler des lois est au-dessus de ses forces, que les lois scientifiques ne jaillissent pas par génération spontanée, mais qu'on les prépare en dégageant du chaos des observations de détail quelques faits généraux. C'est ce qu'il a tenté avec succès dans son livre attachant et solide et surtout opportun.

Jamais autant que de nos jours on n'a parlé de science sociale. Que la vie des sociétés humaines soit, comme toutes choses, soumise à des règles, à des lois, et puisse par conséquent être l'objet d'une science, c'est là une idée avec laquelle l'opinion publique est désormais familière, mais qui n'est pas neuve, puisque la *Politique* d'Aristote est déjà un traité de sociologie; à leur manière, les *Lois* et la *République* de Platon sont

aussi des œuvres sociologiques. L'esprit scientifique fait défaut à Platon, mais il a dirigé Aristote. Ils ont eu tous les deux des imitateurs et des continuateurs. D'Aristote procèdent Machiavel et Montesquieu. Campanella et Jean-Jacques Rousseau sont au contraire de lignée platonicienne. Une troisième école comprend les sociologistes à système, qui basent leurs théories sur l'observation, mais en torturant les faits, en les triant pour leur arracher une réponse préconçue, surtout en n'en invoquant qu'un petit nombre. Vico, Condorcet, Saint-Simon, A. Comte sont les plus illustres représentants de cette école et tous ont été des esprits supérieurs, y compris MM. Pierre Laffitte et Littré.

M. Letourneau affirme que tous ces penseurs ne peuvent prétendre qu'ils ont réussi à fonder la sociologie; nous avons le mot sans la chose, dit-il, et il n'en saurait être autrement. La genèse d'une science, même des plus simples, est toujours une œuvre collective. Il y faut l'incessant labeur d'une armée de patients ouvriers se succédant, se relevant pendant une longue série de générations. Les esprits les plus puissants, s'ils s'isolent, n'enfantent que des spéculations. La genèse d'une science est d'autant plus laborieuse que cette science est plus vaste. Quoi de plus complexe que la science sociale? Que tout dans l'univers soit soumis à des lois, c'est une vérité fondamentale dont l'esprit moderne est tout pénétré. Conséquemment il doit exister des lois sociologiques. Une loi est d'autant plus difficile à découvrir qu'elle régit des phénomènes plus nombreux, plus variables, plus emmêlés. Les faits sociaux sont sans nombre, leur intrication, leur variabilité sont extrêmes; c'est au prix d'observations et d'expériences continuées pendant des périodes historiques que l'on est parvenu à formuler des lois astronomiques. Pour créer de toutes pièces une sociologie scientifique, il faudra de non moins considérables labeurs et la rêverie ou la méditation isolée de quelques esprits systématiques n'y suffit pas.

Le champ de la sociologie est vaste. Il y faut donner place à toutes les manifestations infiniment variées de l'activité humaine et même à tous les agents extérieurs capables d'influer sur cette activité. L'évolution des sociétés devra-t-elle donc continuer à se dérouler confusément et spontanément? Faut-il désespérer de jamais posséder une sociologie scientifique? Non sans doute; mais il importe de ne pas croire achevée une tâche à peine commencée. On sait aujourd'hui comment les sciences naissent et grandissent. Avant tout et c'est une bien longue besogne, il est nécessaire de réunir un riche matériel de faits bien authentiques et soigneusement observés. Puis il faut trier, grouper, classer, coordonner les faits recueillis; alors seulement on peut risquer des inductions, essayer de retracer l'enchaînement des phénomènes dans le passé, entrevoir leur évolution future. Cette observation a d'autant plus de valeur qu'elle repose sur une plus large base. Enfin, dans nombre de sciences, l'expérience aide l'observation et surtout l'induction en les vérifiant. Ce précieux moyen de contrôle a été jusqu'ici à peu près banni de la sociologie; mais les sociétés humaines ont fait, au hasard de leurs besoins, quantité d'essais qui dans une large mesure peuvent tenir lieu des expériences préméditées, raisonnées, que l'avenir osera peut-être entreprendre. Pour accomplir cet immense travail préliminaire, il faudra des siècles, et pourtant, sans ce formidable labeur, toute sociologie scientifique ne serait qu'un leurre. Aujourd'hui il n'y a de possible que des ébauches sociologiques et il est sage d'en concentrer l'objet en consacrant chaque ébauche à l'une des faces multiples de la vie sociale. Il faut en effet que la sociologie repose sur des données empruntées à bien des sciences, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie, à l'ethnographie, à la démographie, à la pédagogie, à l'étude des climats, à l'économie politique, à l'histoire, à tout ce qui de près ou de loin influe sur la vie humaine.

C'est la route scientifique, longue, laborieuse, mais la seule qui puisse mener au but. Plus d'un pionnier s'y est déjà engagé, Buckle, Draper avec leurs vastes tableaux historiques, Lubbock et Tylor avec leurs monographies ethnographiques, et enfin H. Spencer avec sa sociologie spécialement ethnographique, qui a causé quelque déception, car on était en droit de mieux attendre de son esprit large, ingénieux et merveilleusement meublé.

Dans son ouvrage, M. Letourneau n'a eu que des visées, de parti pris fort limitées. Il s'est volontairement et par choix borné à écrire un chapitre de la sociologie, le chapitre ethnographique, en ayant soin de ne pas entasser les faits pêle-mêle et sans ordre. Il a décrit les principales manifestations de l'activité humaine, successivement chez les principales races humaines, en les rapprochant même autant que possible des phénomènes analogues observables chez les animaux. Presque toujours il fait suivre chacune de ses petites enquêtes d'un essai de généralisation et même d'induction, mais il est toujours facile au lecteur de séparer les vues personnelles de l'auteur des faits qui, à ses yeux, semblent les justifier, et de tirer de ceux-ci la conséquence qui lui agréera. Une table générale précède le volume, et une table alphabétique minutieuse et soigneusement faite aide les recherches dans cet ouvrage remarquable, qui tient une place honorable dans la belle Bibliothèque des sciences contemporaines chez Reinwald, et qui complète l'esthétique de l'auteur déjà connu par sa *Physiologie des passions*, sa *Biologie* et son livre sur *la Science et le Matérialisme*.

M. C.

La Patrie et la République, par Léon Danicaut. 1 vol. Germer Baillière.

L'auteur constate tout d'abord que la République est aujourd'hui fondée dans des conditions durables. Sachons, dit-il, tout en tenant la porte toute grande ouverte au progrès, être des conservateurs de la République et de la patrie française. L'important, c'est que la forme constitutionnelle ne crée aucune illégalité, ne porte atteinte à aucun droit, n'empêche aucune réforme.

Il s'occupe d'abord des questions de politique générale. Il étudie successivement la patrie; — la patrie devant l'humanité, la patrie française; — la justice, la liberté; — la liberté de la pensée et la liberté d'action, la liberté de réunion et la liberté d'association, la liberté religieuse, la liberté d'enseignement, la liberté de la presse, la liberté commerciale et la protection, etc.

Il aborde ensuite les questions constitutionnelles et traite successivement les sujets suivants : la patrie et les diverses formes de gouvernement ; la monarchie, la monarchie de droit divin, l'Empire, — la monarchie constitutionnelle; la République; — la République unitaire, le fédéralisme, le communalisme, la République plébiscitaire et la République représentative; — la République représentative, le suffrage universel, le scrutin de liste, le scrutin d'arrondissement et l'unité de collège, le mandat impératif; — organisation des pouvoirs : hypothèse de la Chambre unique gouvernant par elle-même ou par un pouvoir exécutif nommé par elle, hypothèse d'une Chambre unique et d'un pouvoir exécutif issu du suffrage universel, système des deux Chambres, division des pouvoirs dans la République, etc.

L'ouvrage est court, point embarrassé de phrases et de vaine rhétorique. Nous reproduisons quelques lignes caractéristiques où est donnée la note vraie de l'ouvrage. « Pour moi, écrit M. Danicaut, la République est non seulement le meilleur des gouvernements de fait, c'est le seul gouvernement légitime, parce que, dans l'ordre politique, il est la justice. S'il m'était démontré, si les faits me prouvaient que son existence dût entraîner la ruine de la France, je n'hésiterais pas à dire : Périsse la République et que la France soit sauvée! Quel que soit le gouvernement qu'on subisse ou qu'on se donne, il faut commencer par avoir une patrie et une patrie indépendante, pour vivre de la vie nationale, et il n'y a ni monarchie ni république possibles pour les peuples sans patrie. »

Il dit encore, à propos de la liberté commerciale : « Je m'élève ici contre l'abus de ces grands mots dont on ne se sert le plus souvent que pour masquer des intérêts contradictoires, et qui sont si bien de grands mots, rien que des mots, qu'ils n'ont aucune corrélation réelle, aucun rapport avec les revendications de ceux qui les emploient et pour lesquels il semble pourtant qu'ils sont paroles d'évangile. Quels sont donc les principes engagés dans ces questions ? Je n'y puis voir que des intérêts en présence. Je reconnais parfaitement que ces intérêts ont, à des degrés divers, leur légitimité et qu'il est du devoir du législateur d'en tenir compte; mais j'estime que l'homme d'État, dont le principal pour ne pas dire l'unique objectif doit être la prospérité de la patrie, ne doit être ni libre-échangiste ni protectionniste, S'il m'est permis d'exprimer ma pensée par un barbarisme, je dirai qu'il doit être, partout et toujours, nationaliste. » M. C.

Les Bienfaits de la Révolution française, par ÉMILE GARET. 1 vol., Marescq aîné.

Ce n'est pas uniquement dans le récit des crimes révolutionnaires qu'il faut chercher l'histoire de la Révolution. Ce qu'il faut surtout étudier et faire connaître, c'est ce qu'elle a détruit et ce qu'elle a fondé, ce qui a bravé l'épreuve du temps et l'assaut des réactions successives, c'est-à-dire ses principes si conformes au sentiment chrétien, ses institutions qui ont la vertu nécessaire pour être durables. Ainsi parle l'auteur dans une lettre-préface, — adressée à un prêtre, — et où il déclare qu'il est convaincu que la Révolution n'est méconnue que par ceux qui oublient ou ignorent ses bienfaits et que c'est à l'encontre de ces ignorants ou de ces ingrats qu'il a écrit son livre sans parti pris ni préjugés.

Cet ouvrage est très habilement composé et distribué. C'est un mémento parfait, un tableau comparatif très clair et très bien présenté de tout ce que la Révolution a détruit de l'ancien régime et de tout ce qu'elle a édifié pour le bien de la société moderne. L'auteur parcourt ainsi l'ensemble des réformes introduites dans les principes constitutifs des gouvernements et des sociétés, puis dans les divers modes d'action du gouvernement de la France, c'est-à-dire dans l'administration générale et dans les différentes branches de l'administration proprement dite : la police, la presse, les travaux publics, les finances, la justice, l'armée, l'instruction publique, les cultes, l'industrie, le commerce, l'agriculture. Il signale ensuite les conséquences de ces réformes dans les mœurs générales, la prospérité et le bien-être du pays. Il termine en établissant la part de responsabilité qui revient à la contre-révolution dans les excès dont la Révolution a été souillée.

Ce livre honnête, instructif, lumineux, est éminemment propre à l'éducation sérieuse des nouvelles générations. Aucune polémique oiseuse, injuste ou inutile n'entrave l'exposé loyal écrit en partie double des réformes réclamées et des réformes obtenues. L'état politique et l'état social avant et après la Révolution sont bien compris et sont décrits avec lucidité. Chaque chapitre développe son programme avant 89 et après 89. C'est l'opposition et la comparaison d'une même situation dans son état de maladie et dans sa guérison, avant et après la réforme. La conclusion est que la révolution ne put s'accomplir avec la coopération sincère de la cour, de la noblesse, du clergé et du roi, que la contre-révolution fut opiniâtre et insensée, que les excès, les violences, les crimes de la Révolution furent amenés par ceux-là mêmes qui voulaient empêcher par toutes sortes de moyens condamnables l'éclosion des idées nouvelles, le triomphe de la justice et de la vérité dans le nouveau régime politique et social. L'auteur le prouve en montrant l'enchaînement des faits, en suivant pas à pas la marche des événements. Pour clore son ouvrage, il laisse la parole à Sainte-Beuve et à Victor Hugo. De Sainte-Beuve il cite les paroles que le grand critique adressait à un jeune homme et que nous reproduisons : « Cher enfant, étudiez la Révolution française avant de crier contre elle. Étudiez-la et vous l'admirerez. Elle est venue, comme la loi du Sinaï, au milieu de la foudre et des éclairs. Il fallait bien qu'elle commençât par faire tour-

ner la tête au monde. Fox a parlé pour elle, car l'étranger l'a autant aimée que nous. Gœthe la bénisssait, Schiller l'a défendue, Byron l'a célébrée, et elle n'avait que quinze ans de date. Dans cent ans, on on y applaudira jusque chez les Samoyèdes. »

La phrase que M. Garet emprunte à Victor Hugo est celle-ci : « La Révolution française est le plus puissant pas du genre humain depuis l'avènement du Christ ». L'ouvrage, malgré la préface *adressée à un prêtre*, n'a rien d'anticlérical et ne reproduit aucune controverse anticatholique. C'est plutôt dans le sens de réactionnaire, partisan malavisé de l'ancien régime dans ses erreurs et ses fautes, que le mot prêtre serait pris ici, et, à ce point de vue, la préface et l'adresse rapetissent l'idée qu'on peut se faire de ce livre qui est un modèle du genre et pris de très haut, avec beaucoup de science historique, d'esthétique sociale et de morale large, élevée et progressive. M. C.

Questions d'aujourd'hui et de demain, par Louis Blanc. 3 vol. Dentu.

Ce sont des conférences ou des articles que l'auteur réunit et publie. Il y a trois séries. La première étudie le pouvoir et ce qu'il doit être, le pouvoir direct du peuple par lui-même, le suffrage universel, la représentation proportionnelle des minorités, la présidence dans les républiques, l'État et la commune, et enfin la vertu considérée comme principe du gouvernement, etc.

La seconde série s'occupe de la royauté en France, des régences, de la pairie en France, du système de compression, du gouvernement personnel sous l'Empire, du serment, du vote public, de l'Empire libéral, du concile, de la France et de l'Italie, de l'unité sous ses trois aspects, etc.

La troisième série, qui porte en sous-titre le mot « politique », envisage plusieurs questions et raconte plusieurs événements. Il traite du divorce, de l'Exposition de Philadelphie, de la France et l'Allemagne avec l'empire moins l'empereur, de l'État dans une démocratie, de la monarchie sous ses trois formes, de la liberté, de la question des femmes, de la famille, et même de l'abolition de l'esclavage.

Tout cela été parlé et se retrouve écrit avec cette éloquence, avec cette abondance facile et grandiose qui caractérise M. Louis Blanc. La question des femmes y est très intéressante. Un auteur que nous allons citer semble la résumer, ce qui prouve que M. Louis Blanc étudie les questions aux bonnes sources. Il s'appuie surtout sur M. Stuart qui a écrit sur ce sujet un volume de partisan très discuté par les esthéticiens de tous les camps dans la sociologie depuis M. Le Play jusqu'à MM. Littré, Pierre Laffitte et Charles Letourneau.

En résumé, écrit le remarquable auteur de *la Sociologie d'après l'ethnographie*, en résumé, le sort de la femme dans l'humanité a été d'autant plus dur que l'homme était plus bestial. La graduelle émancipation de la femme s'effectue à mesure que la civilisation est en progrès. Tôt ou tard on arrivera au régime de l'égalité des droits. Il est sage de n'y arriver qu'avec lenteur. La femme a été la moitié opprimée du genre humain. Elle avait le malheur irrémissible d'être faible. Tout injuste qu'elle a été, cette tyrannie plus que millénaire a laissé son empreinte sur le caractère féminin. Sa débilité porte sur l'esprit autant que sur les muscles. L'inégalité musculaire est d'importance secondaire. Il en est tout autrement de l'inégalité cérébrale. A coup sûr, dans nos États démocratiques, l'émancipation politique de la femme, si elle était prématurée, aurait pour résultat un mouvement général de recul. Après avoir commencé par être bête de somme, animal domestique, la femme est devenue esclave, puis servante, puis sujette, puis mineure. Il s'agit maintenant de la rendre majeure, de fortifier son cerveau par une instruction convenable, de la préparer peu à peu à supporter l'égalité politique et en user pour le bien commun. M. C.

Lois et Mœurs républicaines, par Léon Donnat. Paris, Delagrave, 1880.

« Ce livre, dit l'auteur dans son introduction, n'est pas une œuvre de parti ; le lecteur n'aura pas de peine à s'en apercevoir. Placé en dehors des luttes politiques et ayant le ferme dessein de ne m'y point mêler, je suis dégagé de bien des influences que d'autres ont à subir. Je demeure sur le terrain de la discussion scientifique et j'ai trop cherché la vérité pour hésiter à la dire.

« La République, j'en suis convaincu, est le meilleur gouvernement que la France puisse avoir et j'en désire ardemment le maintien. Mais les Français ne se contenteront pas de l'étiquette : on ne leur fera plus lâcher la proie pour l'ombre. On se ferait des illusions bien grandes si l'on pensait que de notre temps un pays comme le nôtre peut consentir à se passer de libertés dont jouissent d'autres grandes nations. »

On le voit, M. Donnat est du nombre de ces esprits généreux que les atteintes aux droits de leurs adversaires révoltent comme une atteinte à leurs propres droits, et pour qui la liberté n'existe point du tout lorsqu'elle n'existe pas égale pour tous. Cette liberté, M. Donnat ne croit pas qu'on puisse la fonder avec les armes du despotisme : il sent que c'est une détestable éducation à donner à un peuple que de renier au pouvoir tous les principes défendus dans l'opposition, et d'employer au triomphe des causes populaires les moyens dont la tyrannie se sert d'ordinaire contre elles.

« Or, actuellement, les journaux républicains eux-mêmes réclament *l'application des lois existantes*, et les ministres de M. Grévy reviennent aux mesures qui ont entraîné la chute des ministres du 16 mai ».

A ces errements, M. Donnat oppose le spectacle de ce qui se passe en Angleterre et en Amérique, les terres classiques de la liberté. Il a beaucoup vu et beaucoup retenu : aussi n'a-t-il pas besoin de se contenter de théories abstraites, mais par une série d'exemples nets et précis il nous montre à la fois les lois que nous devrions emprunter aux peuples jaloux

de leurs libertés séculaires, et les heureuses conséquences qui résultent de l'application de ces lois. Ainsi, pour citer un exemple, il laisse les faits parler eux-mêmes en faveur des garanties contre l'arrestation arbitraire et contre les perquisitions domiciliaires. « Il y a juste deux cents ans que les Anglais ont conquis les droits qui garantissent la liberté de l'individu, et quatre-vingt-dix ans après la Révolution française nous ne les possédons encore qu'imparfaitement. »

Une preuve que M. Donnat est vraiment un esprit libéral, c'est la petite place qu'il consacre dans son livre à ce qu'on est convenu d'appeler les questions purement politiques, celles qui concernent la constitution de l'État et les rouages administratifs. Ces questions ont en effet d'autant moins d'importance que l'autorité s'immisce moins dans les actes des citoyens et qu'elle se meut dans une sphère plus étroitement déterminée. La forme et les procédés du gouvernement importent moins qu'on ne croit généralement, si ce gouvernement ne peut rien sur la vie et l'indépendance des citoyens. Aussi M. Donnat réserve-t-il avec raison la plus grande partie de son livre à l'examen des questions vraiment vitales, la condition des femmes, le mariage, la liberté de tester, les rapports de l'Église et de l'État, l'éducation publique, etc. Nous voudrions pouvoir puiser dans cette collection des renseignements sur les institutions qui règlent tous ces points aux États-Unis et en Angleterre; mais l'espace nous est mesuré. Nous renvoyons donc nos lecteurs à l'ouvrage même. Sans doute ils auront, comme nous, plus d'une objection à faire aux conclusions assez discutables que soutient l'auteur; mais ils auront, chemin faisant, appris beaucoup de détails ignorés, et de plus ils auront fait connaissance avec un esprit sympathique, dégagé des tendances autoritaires qui sont encore trop répandues dans notre pays où le fonctionnarisme et la bureaucratie sont la panacée de tous les gouvernements.

A. E.

La Comédie politique en Europe, par Daniel Johnson, traduit de l'anglais par A. Mazon. 1 vol. in-18, Plon.

Retracer l'histoire de l'Allemagne depuis 1863, parler de la guerre du Danemark et de la bataille de Sadowa, rappeler les préliminaires de la guerre de 1870-71 et les douloureux événements qui la suivirent, puis de tous ces faits tirer un enseignement philosophique et moral, voilà ce qu'a voulu l'auteur qui aurait aussi bien pu intituler son livre : Tragédie politique.

Nombre de personnages, et des plus considérables, figurent dans cette comédie qui se déroule durant cinq actes. C'est ainsi que nous voyons tour à tour apparaître Daniel Johnson, l'auteur, l'empereur d'Allemagne et M. de Bismarck, notre ancien ambassadeur à Berlin, M. Benedetti, le général de Manteuffel et le prince Léopold de Hohenzollern, Louis XIV et Charlemagne, Napoléon Ier et Thiers, Platon et Socrate. N'oublions pas un Américain, Flitz, qui, pendant toute la représentation, est chargé de jouer le rôle du sage Mentor et de signaler à chacun, aux Allemands comme aux Français, aux Danois comme aux Autrichiens, les fautes qu'ils ont pu commettre. Et maintenant que nous connaissons les personnages, voyons-les entrer en scène. Les deux premiers actes sont consacrés aux batailles que livrèrent les Allemands aux Danois en 1863, aux Autrichiens en 1866. Notons au premier acte, en la personne d'un démocrate prussien, l'apparition en Allemagne du socialisme, faible maintenant, mais que nous verrons, au Ve acte, c'est-à-dire en 1891, fort et victorieux, renversant l'empereur d'Allemagne et fondant « l'Union allemande ».

Les deux actes suivants nous retracent les événements diplomatiques qui précédèrent la guerre de 1870, cette guerre elle-même et nos désastres. Extrayons ici une scène qui pourra servir à fixer un point resté longtemps obscur dans l'histoire de cette guerre néfaste; il s'agit d'une entrevue qui eut lieu à Ems entre l'ambassadeur de France et le roi de Prusse, entrevue démentie par une dépêche prussienne, de source officielle, qui fut adressée aux puissances étrangères :

Bismarck *à Trube, chef de la police.* — Veuillez me raconter ce qui s'est passé depuis vos derniers rapports, en me précisant les faits et gestes de l'ambassadeur de France.

Trube. — Monsieur le comte, l'ambassadeur, arrivé ici le 8, a vu Sa Majesté dès le lendemain. Le roi a répondu par une fin de non-recevoir très polie, mais très nette, en disant qu'il ne connaissait l'affaire que comme chef de famille et non comme roi de Prusse, et qu'il ne pouvait d'ailleurs intervenir sans s'exposer à blesser la fierté de la nation espagnole.

Bismarck. — Après ?

Trube. — M. Benedetti a revu Sa Majesté le 10. Le roi lui a dit qu'il n'avait aucune réponse du prince Léopold. L'ambassadeur est revenu le 11, mais sans mieux réussir que les jours précédents; Sa Majesté refuse, toujours d'intervenir dans cette affaire. Hier, nouvelle entrevue, nouvelles insistances, nouveau déclinatoire.

Bismarck. — Et aujourd'hui ?

Trube. — L'ambassadeur a encore vu le roi ce matin. Il lui a parlé de la renonciation du prince Léopold et a voulu obtenir de Sa Majesté la déclaration qu'elle empêcherait, au besoin, le prince de renouveler sa candidature. Sa Majesté a refusé.

Bismarck. — C'est bien. (*A un conseiller d'État.*) Monsieur le conseiller, que disent nos dernières dépêches de France ?

Le conseiller. — Elles sont excellentes pour nous, monsieur le comte. Le sire de Paris est furieux et a vu dans l'affaire Hohenzollern une offense personnelle. L'opposition parlementaire est à l'affût, prête à l'accuser de folie et de témérité s'il lève le gant, et de lâcheté s'il supporte l'affront.

Bismarck. — Cela devait être. La France ne voudrait pas me faire mentir. C'est elle qui nous déclarera la guerre. (*A Trube.*) Mais je vous avais chargé de veiller sur le prince Léopold. Comment se fait-il que vous l'ayez laissé renoncer au trône d'Espagne ?

Trube. — Mon agent ne l'a pas plus quitté que son ombre. Ce n'est pas le prince Léopold, monsieur le

comte, c'est son père qui a signé la renonciation.

BISMARCK. — Je suivais de Varzin, fort heureusement, cette intrigue dirigée contre nous, et je l'ai fait servir à nos projets. Nos agents à Paris en ont profité pour laisser croire à Napoléon qu'il pouvait nous imposer de nouvelles exigences. Napoléon prétend obtenir aujourd'hui de la main royale un engagement écrit pour l'avenir. Son ambassadeur a osé infliger à notre auguste monarque cette humiliation.

LE CONSEILLER. — La démarche a eu lieu, en effet, mais dans une forme qui n'avait rien d'offensant pour Sa Majesté. Tout s'est passé fort courtoisement. A vrai dire, le roi a été assez embarrassé. Il vous attendait, monsieur le comte.

BISMARCK. — Eh bien, me voici. (*Il s'assied et écrit.*) Cette note est pour l'agence Wolff, qui devra la télégraphier à tous les journaux de l'Europe. Lisez.

TRUBE *lit.* — « Après que la nouvelle de la renonciation du prince de Hohenzollern eut été communiquée officiellement au gouvernement français, l'ambassadeur français à Ems a demandé, de plus, que S. M. le roi s'engageât, pour tous les temps à venir, à ne jamais de nouveau donner son consentement si les Hohenzollern devaient présenter de nouveau leur candidature. Là-dessus, S. M. le roi a refusé de recevoir l'ambassadeur français, et lui a fait dire par l'adjudant de service que Sa Majesté n'avait plus rien à communiquer à l'ambassadeur. »

LE CONSEILLER. — Mais ce n'est pas exact, monsieur le comte. La vérité est...

BISMARCK. — La vérité est dans l'erreur, monsieur le conseiller. Si Sa Majesté n'a pas fait dire cela en ces termes à l'ambassadeur, la politesse l'en a empêché...

Nous avons, par une de ces fictions permises aux dramaturges, franchi une vingtaine d'années, et quand le rideau se lève sur le cinquième acte, nous sommes en 1890. De monarchie ou de république, il n'en est plus question. En France, il n'y a qu'une « Union française » qui, laissant de côté les vaines querelles, s'applique « à étonner le monde par sa sagesse, après l'avoir scandalisé par de folles et puériles dissensions. » Le discours que Johnson tient à nos futurs représentants respire tout entier l'amour du devoir et de la patrie; pourquoi faut-il que ce soit là le langage d'un idéologue? Quant à l'Allemagne, elle aussi a subi de profondes modifications sociales et politiques. Le démocrate du Ier acte a fait de nombreux prosélytes. Soutenus par les démocraties européennes (car la vieille Europe, ne forme plus qu'une vaste république), les socialistes allemands ont détrôné l'empereur Guillaume et fondé, eux aussi, l'Union allemande.

Tel est le livre de M. Johnson dont les appréciations sur notre politique nous paraissent empreintes d'une excessive sévérité. Nous ne sommes pas d'ailleurs les seuls morigénés, et nos voisins d'outre-Rhin apprennent également qu'il y a au-dessus de la patrie allemande les règles éternelles et immuables de la justice et de la vérité qu'ils ont parfois méconnues.

Quoi qu'il en soit, remercions l'auteur des sympathies qu'il nous témoigne et profitons de ses enseignements. Son livre, traduit par M. Mazon, en est en France à sa quatrième édition et vient d'être interdit en Allemagne par M. de Bismarck. Ajoutons, détail piquant, qu'il est dédié « à l'homme d'État dont la politique a le plus contribué à mûrir la démocratie européenne: au prince chancelier d'Allemagne ». G. F.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

La Vie normale et la Santé, traité complet de la structure du corps humain, par le Dr J. RENGADE. 3 vol. in-4° d'environ 300 pages, illustré chacun de 30 à 40 gravures coloriées et de nombreuses gravures non coloriées. Paris, 1880, chez Maurice Dreyfous. — Prix : 5 francs le volume.

M. J. Rengade a inauguré un nouveau système de publications populaires; il a essayé de faire pour l'anatomie, la physiologie, l'hygiène et la médecine ce que M. Flammarion a fait pour l'astronomie et il obtient un succès analogue. De nombreux ouvrages avaient certes été publiés à l'adresse du public, relativement à ces sciences, mais il y manquait les images, sans lesquelles il n'y a pas de véritable vulgarisation. Ici elles abondent et elles ont été choisies avec une ingéniosité à laquelle applaudissent les gens du métier, tandis qu'elles arrachent des cris d'étonnement aux gens du monde, ce qui prouve combien les notions d'anatomie et de physiologie sont encore peu répandues.

Le texte est à la hauteur de la science la plus récente; les inexactitudes que l'on pourrait y relever sont extraites des ouvrages officiels les plus orthodoxes. Le style en est toujours très clair; c'est une causerie continue, sans charlatanisme, avec nombreuses digressions dans le champ de la thérapeutique, et entremêlée d'anecdotes agréables et instructives.

Cette publication mérite d'être recommandée sans réserve. Le premier volume est consacré au développement de l'individu depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte, à la digestion, la respiration et l'alimentation. Le deuxième volume traite de la circulation, du système nerveux, des sens, des mouvements et de la voix.

Le troisième, qui n'est encore qu'annoncé, comprendra les passions, l'union des sexes, la vieillesse et la mort. D. L.

Botanique cryptogamique pharmaco-médicale, par L. Marchand, in-8°, 138 pages, avec 30 figures. 1er fascicule. Doin, éditeur.

« Ce livre, dit l'auteur, a été écrit non pour ceux qui savent, mais pour ceux qui veulent apprendre ; je ne m'étonnerai donc pas si les érudits lui reprochent d'être trop élémentaire; je ne redoute qu'une chose : c'est que les commençants le trouvent trop savant. » L'auteur n'a rien à craindre; les choses sont présentées si clairement que tous liront cet ouvrage sans effort, et les commençants eux-mêmes ne le trouveront pas trop savant. C'est de la vulgarisation faite avec entrain, dans un style imagé, parfois peut-être plus imagé qu'il ne convient à un sujet scientifique spécial. Ce premier fascicule d'ailleurs n'est qu'une introduction à l'étude des cryptogames; il est consacré à des considérations très générales qui auraient trouvé place aussi bien à la fin qu'au commencement du livre. L'auteur a la foi et il veut la communiquer à ses lecteurs.

Beaucoup de citations, quelques schémas, de nombreux points d'exclamation, l'apocalypse, Pygmalion ajoutent encore à l'ardeur du discours. Mais à quelques symptômes on peut craindre que cet ouvrage n'ait été écrit un peu vite; ainsi l'étymologie de paléontologie est exprimée dans les termes suivants : παλαιὸς, ancien; ὄντα, êtres; γράφειν, décrire. Mais ce n'est là qu'une petite querelle de mots; et nous conseillons à nos lecteurs la *Botanique cryptogamique* comme un livre intéressant et instructif. A. B.

SCIENCES MILITAIRES.

Les Capitaines montés. — Rapport de la Commission à la Chambre, par M. Amédée Le Faure, député de la Creuse. — Paris, Berger-Levrault, 1880.

Nous avons lu tout ce qui a été écrit sur la matière, et c'est en parfaite connaissance de cause que nous exprimons notre avis, absolument contraire à celui de la Commission au sujet de montures à donner aux capitaines d'infanterie.

Si, comme dans les expéditions africaines, on jugeait utile, momentanément, de monter les capitaines divisionnaires, parce que les détachements agissent dans des conditions analogues à de petites colonnes, se composant d'éléments de toutes armes, nous serions portés à admettre que dans la pratique il est loisible, non absolu, d'autoriser les capitaines à monter à cheval.

Mais dans les marches ordinaires de la guerre actuelle, quelle que soit la division de la compagnie sur le terrain, quelle que soit l'étendue de son développement sur le terrain, nous ne saurions comprendre que le capitaine se trouve dans l'obligation de se tenir à cheval pour commander ses hommes.

Il faut bien reconnaître que le capitaine d'infanterie ne peut et ne saurait être un cavalier. — Dans les rangs, un cheval est toujours un élément de désordre, ou, s'il est parfaitement dressé, il n'est qu'un piédestal; dans les deux cas, son inutilité est constante : ou bien il gêne et préoccupe celui qui le monte et ceux qui l'entourent, ou son cavalier ne sait pas utiliser ses moyens. — Nous croyons que la voix humaine convenablement conformée ou bien ses accessoires sont absolument suffisants pour transmettre les commandements et en surveiller l'exécution.

Il ne faut pas transformer la compagnie actuelle en unité tactique au lieu et place du bataillon, car on en diminue forcément la valeur et on enlève alors la raison d'être du chef de bataillon, qui, lors d'un engagement en ordre dispersé, ne devient plus qu'une inutilité.

De plus, à notre point de vue, en montant les capitaines d'infanterie sur des chevaux de bois, bien entendu, car cela est nécessaire à l'ordre qui doit être maintenu dans les exercices, on conserve les officiers impotents ou du moins on prolonge leur service.

C'est là un tort immense, restreignant l'avancement, et privant en outre la réserve d'officiers capables mais moins actifs, dont l'utilisation est indispensable pour former d'excellents cadres à la réserve et à l'armée territoriale.

Aujourd'hui il est à constater que tout perfectionnement tend à alléger le service militaire; dans ces conditions, il est évident que le gouvernement se fait une popularité facile, mais dont les résultats seront forcément nuisibles aux résultats futurs.

On commence par réduire le temps de service; les hommes perdent une partie notable de leur discipline; les sous-officiers sont inférieurs en qualité et leur recrutement est rendu presque impossible; si on admet enfin que les officiers doivent aussi avoir toutes les aises imaginables, on en arrive à remplacer l'armée active par une véritable garde nationale.

Quand tout le monde est soldat, il n'y en a plus réellement; l'expérience prouvera ce que nous avançons ici; et il est certain que si l'on consultait pour ces choses de véritables hommes de guerre, ils diraient certainement qu'ils préfèrent commander à un petit nombre de véritables soldats qu'à une multitude indisciplinée.

Quoi qu'on fasse d'ailleurs, nous sommes convaincu qu'en ce moment les questions d'organisation militaire sont dans une époque de transition et d'étude;

heureusement qu'il n'y a aucun danger extérieur imminent pour nous surprendre pendant ces tâtonnements, et, avec l'expériene et l'étude, on arrivera à des choses plus sérieuses pour le moment où la France sera dans la nécessité d'affirmer à nouveau qu'elle n'a point dégénéré ni dans l'art militaire ni dans la manière d'en appliquer les principes. E. D'AU.

Les Forces militaires de la Russie, par le capitaine WEIL. 2 vol. in-12 de 500 pages. J. Dumaine. 1880.

La question d'Orient est toujours ouverte. Il semble que tant que « l'homme malade » sera encore debout, les nombreuses populations intéressées à sa succession continueront à rester dans un état d'agitation chronique et que ni guerres ni traités ne pourront les satisfaire aussi longtemps qu'il restera aux Osmanlis un pouce de territoire sur le sol européen. La paix de Berlin n'a été qu'un leurre et les rivalités sont pour le moins aussi vives dans la péninsule des Balkans qu'elles l'étaient avant la guerre de 1876.

Nul doute que la Russie continuera à jouer un rôle prépondérant au milieu de toutes les nationalités en présence. L'ouvrage de M. le capitaine Weil, donnant sur ce vaste empire les détails les plus complets au point de vue militaire, sera donc le bienvenu à l'heure qu'il est.

La littérature militaire française s'est enrichie dans ces dernières années d'un grand nombre d'ouvrages remarquables relatifs à la formation et à l'organisation des armées étrangères; mais jusqu'à ce jour l'attention des écrivains militaires s'était plus particulièrement, presque exclusivement même, portée sur les armées allemande, austro-hongroise et italienne. L'armée russe, au contraire avait été quelque peu laissée de côté; aussi M. le capitaine Weil a-t-il pensé que, dans les conditions où se trouve l'Europe actuellement, il y aurait intérêt à réunir dans une étude spéciale les précieux renseignements épars dans la *Revue militaire de l'étranger*. Il a coordonné ces aperçus publiés un peu au jour le jour et sans une méthode bien déterminée, les a complétés par des documents officiels russes dont une parfaite connaissance de la langue lui facilitait la traduction, et il est arrivé de cette façon à nous donner un tableau aussi complet que possible de l'organisation des forces militaires de la Russie à l'époque actuelle.

Deux volumes compacts ont été consacrés à ces développements et l'on ne s'en étonnera pas en remarquant qu'à côté de l'armée régulière du tzar il existe une armée irrégulière, d'une organisation très compliquée, et qui diffère complètement des armées européennes. Le premier volume traite des effectifs, des cadres de chaque arme, des établissements militaires, et est précédé d'un aperçu historique rétrospectif sur l'armée et sur les réformes qui ont abouti à l'organisation actuelle.

Le deuxième volume s'occupe du commandement, des circonscription militaires, de l'habillement et des services administratifs. Il se termine par des tableaux présentant l'ordre général de bataille de l'armée.

Sans vouloir entrer dans des détails de chiffres, rappelons seulement avec M. Weil qu'au moment du traité de Berlin (1er juillet 1878) l'armée russe comprenait un total de 1,831,617 hommes avec 383,890 chevaux, et que le gouvernement était loin d'avoir épuisé toutes les ressources dont il pouvait disposer.

Cet ouvrage, en somme, quoique absolument technique, est très instructif; il est un des plus complets qui aient été écrits sur la matière et les sources auxquelles il a été puisé offrent toutes les garanties d'exactitude désirables. C. M.

L'Annuaire de l'armée française pour 1880 vient de paraître à la librairie militaire Berger-Levrault et Cie, 5, rue des Beaux-Arts.

Cette publication officielle présente maintenant l'état à peu près complet de notre nouvelle organisation militaire (*armée active* et *armée territoriale*).

Les officiers de l'ancien corps d'état-major qui ont été versés dans les autres armes figurent à leurs place dans les listes d'ancienneté respectives; c'est là un document qui présente un intérêt tout spécial et qui est publié pour le première fois depuis le licenciement des corps d'état-major.

La publication de l'*Annuaire de l'armée* est toujours attendue avec impatience par le public, surtout aujourd'hui que tout le monde s'intéresse aux choses militaires.

La Phalange, *étude philologique et tactique sur les formations d'armées des Grecs dans l'antiquité et sur leur langue militaire,* par A. DE SÉRIGNAN, capitaine au 104e régiment d'infanterie, officier d'académie. 1 vol in-8°. Paris, au siège de la Réunion des officiers. 1880.

La tactique, dit l'auteur, helléniste fort distingué, est immuable; Bonaparte a prétendu à tort qu'elle devait changer tous les dix ans; non seulement elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, mais nos grandes divisions d'armées sont celles mêmes des troupes d'Épaminondas, de Philopœmen et d'Alexandre. Dans les agrégations employées par ces grands capitaines de l'antiquité, on retrouve les agrégations similaires modernes. Les règles de stratégie et de tactique qui présidaient, il y a deux mille ans, aux formations d'armées, y président encore de notre temps, et, entre les mouvements de la phalange et ceux que nous imposons à nos corps de troupes, la ressemblance est presque complète.

Ces différentes assertions ne sont pas des paradoxes; M. de Sérignan le montre de la manière la plus péremptoire.

Après nous avoir parlé des auteurs militaires qui ont précédé Arrien, il traite du service de santé; des différentes armes : artillerie, génie, cavalerie; de l'armement; de la disposition des hommes dans la file et dans le rang; de l'ordonnance phalangique; des divers

ordres de bataille compacts de la phalange; des mouvements de flanc et de conversion; des alignements; des contre-marches; des manœuvres tendant à augmenter ou à diminuer le front de la phalange; des signaux; de la discipline; des commandements aux diverses écoles d'instruction; et, pour traiter ces questions en toute compétence, il recourt de l'ouvrage d'Arrien à l'ouvrage de tel ou tel autre tacticien; il s'aide du récit des historiens, il examine, il contrôle: son travail est bien à la fois une étude philologique et tactique.

Sans peine il prouve l'analogie complète qui existe, quant aux mouvements pour la formation du peloton, de la compagnie, du bataillon, du régiment, entre les règles mathématiques formulées autrefois et les règles acceptées aujourd'hui. La même analogie, il l'établit en ce qui regarde les agrégations; la tétraphalangarchie, c'est notre division actuelle à deux brigades chacune de deux régiments à 4,000 hommes; le syntagme avec ses 256 hommes, c'est la compagnie, unité tactique adoptée de nos jours dans la majorité des armées contemporaines; la chiliarchie, c'est le bataillon à 1,000 combattants.

M. de Sérignan est un helléniste comme le fut Paul-Louis Courier, mais il a des qualités que n'avait pas l'illustre pamphlétaire, celle d'être très fier de son titre d'officier, celle aussi d'être très désireux de remplir, et au delà, tous les devoirs auxquels son titre l'oblige.

F. G.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

L'Opéra secret au XVIII[e] siècle (1770-1790). *Aventures et intrigues secrètes d'après les papiers inédits conservés aux Archives de l'État et à l'Opéra,* par ADOLPHE JULLIEN. Paris, Édouard Rouveyre. 1880. 1 vol. petit in-8°.

Un chroniqueur en gaieté a écrit, il y a tantôt quarante ans, *les Petits Mystères de l'Opéra,* qui étaient comme une histoire des coulisses de notre première scène lyrique en l'an de grâce 1844 : le livre que voici pourrait, en quelque sorte, s'appeler *les Dessous de l'Opéra il y a un siècle,* car les divers chapitres qui le composent, et qui ne sont guère reliés entre eux que par l'unité de temps et de lieu, nous font connaître une partie de l'histoire non apparente de ce théâtre vers la fin du XVIII[e] siècle. Le titre adopté par l'auteur, *l'Opéra secret,* semble entraîner avec lui je ne sais quel parfum singulier de mystère et de galanterie qui ne donne point la note réelle du livre; c'est *l'Opéra curieux,* ou, mieux encore, *l'Opéra inconnu* qu'il eût fallu dire pour rester dans l'exactitude et la réalité du sujet.

M. Jullien, qui s'est fait remarquer par un certain nombre de publications intéressantes sur la musique et les musiciens, qui est un chercheur et un trouveur de documents inédits, et qui s'est surtout beaucoup occupé de l'Opéra, a eu l'excellente idée de rechercher aux Archives de l'État les papiers qu'on ne pouvait manquer d'y rencontrer concernant ce théâtre et les artistes qui lui avaient appartenu. Ses recherches avaient d'abord un but déterminé, et s'appliquaient tout spécialement à Sacchini et à Salieri et aux ouvrages que ces deux admirables artistes avaient fait représenter en France. Mais, dans les fouilles de ce genre, une découverte en amène infailliblement une autre, puis dix, puis vingt, qui n'ont qu'un rapport indirect, parfois même aucun rapport avec le sujet poursuivi, et qui n'en sont pas moins intéressantes et utiles. C'est ce qui arriva naturellement à M. Jullien, qui n'était pas homme à laisser échapper et perdre le filon qu'il avait mis à nu. — « A mesure que je poursuivais mes recherches, dit-il dans sa préface, je découvrais de nouvelles données très intéressantes sur l'Opéra du XVIII[e] siècle, et je m'assurais, sans trop m'en étonner, que tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire de notre premier théâtre n'ont jamais eu l'idée de consulter ces documents où fourmillent les révélations les plus piquantes : c'est pourtant là et non ailleurs que se trouve la véritable histoire de l'Opéra. J'en ai extrait soigneusement toutes les pièces visant Sacchini et Salieri, mais je ne m'en suis pas tenu là, et, m'y reprenant à plusieurs fois pour ne rien laisser échapper de curieux, j'ai voulu écrémer tous les papiers présentant quelque intérêt et les produire au jour. De là ces différents articles, ayant trait à tel artiste célèbre, à telle intrigue demeurée secrète, qui parurent d'abord dans divers journaux et qui forment, réunis ensemble, une histoire mystérieuse et vraie de l'Opéra pendant les années qui précédèrent la Révolution. »

Il ne faudrait pas, toutefois, se laisser abuser par les mots. Non, et M. Jullien le sait mieux que personne, ce n'est pas une « histoire », même partielle, de l'Opéra qu'il nous offre avec l'élégant volume qu'il vient de publier, histoire à laquelle manqueraient le plan, les vues d'ensemble, le procédé critique, et même une bonne partie des matériaux nécessaires, matériaux forcément négligés par l'écrivain, qui ne voulait produire que des documents inédits; mais la vérité est qu'il y a dans ce volume tous les éléments qui permettent aujourd'hui d'écrire un excellent chapitre historique sur la période entrevue par M. Jullien, et qu'il serait fort à désirer que des recherches du même genre pussent

être faites et menées à bien pour d'autres époques de l'existence de notre grande scène musicale.

L'Opéra secret au XVIII[e] *siècle* se compose d'une suite d'études qui, comme je le disais, n'ont guère entre elles d'autres liens que leur commun sujet, mais qui n'en sont pas moins intéressantes; l'une des plus curieuses, sans contredit, est celle qui a trait à Papillon de La Ferté, intendant général des Menus-Plaisirs, qui en cette qualité fut chargé, pendant longues années, de l'administration et du gouvernement de l'Académie royale de musique; la physionomie de cet homme très retors, très astucieux, très intelligent, nous est vraiment révélée par M. Jullien. Dans le chapitre intitulé : *l'Opéra en 1788*, qui n'est pas moins fertile en surprises, nous faisons connaissance intime avec le compositeur Dauvergne, qui, précisément sous la surveillance de La Ferté, fut directeur de l'Opéra et montra de réelles qualités administratives. Le trio de chanteurs (Lainez, Lays et Chéron) que l'auteur nous montre dans l'étude qui a pour titre : *Or, Argent et Politique,* n'est pas moins curieux à connaître, et les renseignements donnés sur M[me] Saint-Huberty sont pleins d'intérêt. Les deux autres chapitres, relatifs à deux couples dansants : M[lle] Théodore et Danherval, M[lle] Dupré et Gallet, complètent le volume de la façon la plus heureuse. — En résumé, *l'Opéra secret* est un livre *neuf,* attrayant et indispensable à connaître pour tous ceux qui s'occupent, par profession ou par plaisir, de notre Opéra et de son histoire. A. P.

Frédéric Chopin, *sa vie et ses œuvres,* par M[me] AUDLEY. Paris, E. Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus.

Voici un gentil petit volume sur Chopin, une aimable étude de la vie de ce grand artiste, Français par son père, Polonais par sa mère, et dont l'existence maladive fut si courte et si douloureuse. L'auteur, M[me] Agathe Audley, s'est fait connaître déjà par deux livres consacrés à deux grands musiciens, Beethoven et Franz Schubert; mais les portraits de ces deux artistes, dont l'un fut un géant, étaient un peu lourds à tracer pour une main féminine; aussi n'étaient-ils pas absolument réussis et manquaient-ils à la fois de relief et de fermeté, d'autant que l'écrivain n'avait pas pris la peine de se renseigner aux sources originales, si abondantes en ce qui concerne l'un et l'autre, dont l'Allemagne est justement fière et à qui elle a consacré plus d'un travail intéressant et solide. M[me] Audley a été mieux inspirée en s'attaquant à cette physionomie séduisante et nerveuse de Chopin, dont les côtés un peu féminins semblaient naturellement provoquer son attention.

Déjà nous avions en France deux écrits relatifs à l'illustre pianiste, sans compter ce que George Sand nous a laissé pour lui : l'un, très correct, mais un peu pâle, a pour titre : *Chopin, essai de critique musicale,* et pour auteur M. H. Barbedette, aujourd'hui membre de la Chambre des députés; l'autre est intitulé : *F. Chopin,* par F. Liszt. Le livre de Liszt, très curieux, très étrange, pittoresque et aventureux, parlant un peu de tout à propos de Chopin, étudie cependant le grand artiste avec une attention sincère et la sympathie d'un ami dévoué, qui l'a connu intimement et qui retrace sa vie avec une ardeur affectueuse; il n'est pas besoin de dire que le sentiment critique exprimé dans ce livre est particulièrement remarquable: Chopin est jugé là par un de ses pairs, et il n'eût pu désirer un hommage plus complet, plus sincère à la fois et plus bienveillant que celui que lui rendait son vieil ami.

Sous ce rapport, le livre de M[me] Audley ne saurait avoir la prétention d'entrer en parallèle avec celui de son illustre devancier; c'est plutôt au point de vue du sentiment qu'à l'aide de l'analyse, que le nouveau biographe de Chopin exprime son opinion sur son génie et sur ses œuvres; encore M[me] Audley fait-elle, sous ce rapport, preuve de goût et de simplicité, en appelant d'ailleurs à son aide les artistes et les critiques réputés qui ont parlé de Chopin avec compétence. Mais son volume est particulièrement intéressant, pour le public français, en ce qu'il fait connaître sur le grand pianiste des faits jusqu'ici ignorés et maintenus dans l'ombre. Non seulement M[me] Audley s'est aidée de ce qui a été écrit antérieurement en France sur Chopin, elle a résumé avec soin tout ce qui a été dit à son sujet, mais encore elle a mis largement à contribution un ouvrage important publié récemment en Allemagne et fait avec le soin que nos voisins, beaucoup plus respectueux que nous de la musique et des musiciens, apportent aux travaux de ce genre : *Friedrich Chopin, sein leben, seine Werke und Briefe* (*Fréderic Chopin, sa vie, ses œuvres et sa correspondance),* par M. Moritz Karasowski (Dresde, 1877, 2 vol. in-8°). Aidée de ce puissant appui, M[me] Audley a pu reconstruire à loisir la physionomie de son héros, et son récit simple, attachant et sobre en reproduit exactement les traits, en leur donnant ce caractère de mélancolie profonde qui est la marque distinctive de son être et de son œuvre.

En résumé, l'aimable volume de M[me] Audley, venant se joindre à l'étude — plus ferme et plus serrée au point de vue musical — de Franz Liszt, nous fait connaître Chopin dans son entier, et dote notre littérature spéciale d'un livre qui lui manquait et qui est loin d'être inutile. A. P.

BELLES-LETTRES

PHILOLOGIE

Étude sur Préneste, ville du Latium; thèse pour le doctorat ès lettres, par M. EMMANUEL FERNIQUE. 1 vol. avec 4 planches dont 3 héliogravures. Thorin, Paris, 1880.

Dans l'étonnante succession d'événements qui s'est terminée par la conquête du monde civilisé antique, c'est toujours la ville éternelle, Rome, qui occupe le premier plan. Aujourd'hui que l'on scrute avec attention tous les recoins de l'histoire, il paraît utile de rechercher la part qu'ont prise les cités et les peuples, à titre de collaborateurs, dans l'œuvre grandiose qu'à l'imitation de Virgile on a appelée

Le long enfantement de la grandeur romaine.

C'est naturellement dans le Latium qu'on devait trouver et qu'on a découvert le plus de traces de cette collaboration. Il ne faut plus que la haute fortune de Rome nous fasse oublier Préneste, ville plus ancienne que la capitale du monde, ainsi que l'attestent les murs cyclopéens qui entouraient sa citadelle et les objets de style phénicien extraits d'une de ses tombes.

Tantôt alliés, tantôt adversaires de Rome, les Prénestins, après avoir suivi définitivement l'impulsion de ces orgueilleux et redoutables rivaux, se distinguèrent par leurs services et leur fidélité pendant la seconde guerre punique. Déchue de l'hégémonie qu'elle avait peut-être rêvée, Préneste jouissait au moins d'une importance toute religieuse. L'érection du temple de la Fortune en avait fait la Delphes du Latium. Malheureusement elle se rangea, dans l'année 82 avant J.-C., du côté du parti populaire. C'est dans ses murs que se réfugia le fils de Marius. On sait combien l'issue de la lutte fut triste et sanglante. Hormis les femmes et les enfants, tous les habitants de cette malheureuse ville furent impitoyablement massacrés. Et cependant, malgré les fureurs de Sylla, malgré la mise au pillage de la perle de l'Italie, Préneste redevint, à l'époque de l'empire, le délicieux séjour où les riches désœuvrés, les puissants et les littérateurs, abandonnant Rome, inhabitable l'été, allaient ou continuer une vie de luxe et de plaisir, ou savourer les délices d'une existence moitié urbaine, moitié campagnarde, dans un air pur, au milieu de sites enchanteurs. Sous les ombrages et dans les frais vallons du territoire de Préneste, Horace relisait les œuvres d'Homère, Auguste et Tibère venaient se délasser des affaires politiques, Juvénal burinait d'un style envenimé ses redoutables hyperboles. C'est encore à Préneste que Pline possédait une villa, que les Antonins se faisaient élever des palais, et les courtisans auraient cru manquer d'habileté en ne s'y distinguant pas soit par l'éclat de leur mise et le nombre de leurs serviteurs, soit par la richesse de leurs habitations aux portiques habités par des statues de marbre et pavés en mosaïque. Une foule nombreuse se pressait dans les amphithéâtres au spectacle des jeux et des luttes pour lesquels les Romains montraient tant d'engouement. Non loin de l'édifice consacré aux réjouissances publiques, le temple de la Fortune avait gardé sa renommée et son prestige. Pendant le cours de la belle saison, on pouvait dire :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute à Préneste.

Hélas! les temps troublés allaient revenir. Au calme du siècle des Antonins devaient succéder les dissensions civiles et religieuses, l'agonie de l'empire et le passage répété des Barbares. La basilique chrétienne, qui, du temps de Quintilien, balançait l'influence amoindrie des temples païens, devait s'abîmer avec eux dans la poussière. Les belles litières où les Romaines parées, fardées, attifées, se prélassaient, *oculis venantes viros*, les processions de fidèles chargés d'*ex-voto* en l'honneur de la déesse du lieu, *Fortuna primigenia*, les spectateurs ardents, passionnés, qui saluaient de leurs vivats, au théâtre, l'empereur, les bouffons, les baladines ou les gladiateurs, les groupes recueillis ou fanatiques des néophytes chrétiens, tout a disparu. Les ruines seules restent. Muettes pour l'ignorant, elles parlent à l'archéologue, au penseur, une langue pleine d'enseignements. Et quand les ruines, suivant l'expression de Lucain, périront elles-mêmes, les belles collections Barberini et Castellani, cataloguées et si bien décrites par M. Fernique, sa thèse savante et remplie, les pages que cet écrivain consacre à l'histoire de l'art à Préneste seront encore comme un instructif écho de l'éloquence paléolithique des débris de la vieille cité latine.

Rome et Cicéron, ou *Des derniers moments de la République romaine*, d'après ce consulaire et ses contemporains, par E.-P. DUBOIS-GUCHAN. Paris, Furne, Jouvet et Cie, 1880.

« Quand je publiai, dit l'auteur, mon grand ouvrage sur *Tacite et son siècle,* l'esprit de parti, toujours amer, prétendit que j'y réhabilitais Néron, comme si j'attendais de Néron la préture ou quelque ambassade. » Pour n'être pas fondé, ce reproche avait bien quelque apparence de justesse. Il ne faut pas oublier qu'en France, le pouvoir s'occupait, à la même époque,

non sans quelque coquetterie, à rehausser César dans une monographie qui avait tout l'air, étant donné le principal rédacteur, d'un plaidoyer *pro domo sua*. Ce qui innocente à coup sûr M. Dubois-Guchan, c'est, d'une part, que ses semblants d'avances (sans arrière-pensée ambitieuse, nous voulons bien le croire) ne furent pas accueillis favorablement par le second Empire, et, d'autre part, que, sous la troisième République, l'auteur est resté fidèle à ses convictions césariennes. Il apporte seulement des arguments nouveaux, nombreux, très étudiés, à la thèse qu'il soutient et qui consiste à voir, dans l'établissement du principat sur les ruines de la République romaine, un fait non seulement nécessaire, mais fécond en résultats heureux. A cet égard, M. Dubois-Guchan se trouve en assez bonne compagnie. Pour ne citer que deux noms, M. Desjardins, dans *le Grand Corneille historien*, et M. Boissier, en maint endroit, se rapprochent de sa manière de voir. Il est vrai que le nouveau traducteur de la *Germanie* de Tacite a contre lui Tacite lui-même; mais ce grand génie, que nous ne voulons pas rabaisser, est, sinon toujours suspect, souvent du moins porté à l'exagération. Il nous paraît inutile de développer ce point, et nous nous bornons à renvoyer le lecteur à *Tacite et son siècle*, dont Saint-Marc Girardin disait que c'était un ouvrage « très savant, très curieux, très consciencieux ». Il en aurait dit autant, sans nul doute, du nouveau livre de M. Dubois-Guchan : *Rome et Cicéron*, lequel a même sur le premier cet avantage qu'il n'est, pour ainsi dire, pas une seule page qui ne contienne des indications précises sur les sources et les passages même d'où ont été tirées les citations ou sur lesquels repose une grande partie de l'argumentation. C'est que, si de trop longues citations eussent alourdi l'ensemble de l'œuvre et, en nuisant à leur rapidité, diminué la valeur des raisonnements, il était nécessaire, pour prévenir des contestations fatales, de faire intervenir à chaque pas des témoins qu'on ne saurait récuser.

Dans le livre premier, M. Dubois-Guchan dépeint l'état florissant de la République au moment où Scipion l'Africain, Paul-Émile et Caton le Censeur prêchaient d'exemple le respect des mœurs et des vieilles institutions, la dégénérescence de tout le corps social sous l'influence des Gracques, de Marius et de Sylla, enfin la corruption définitive, qui, en rendant possibles les tentatives d'un Catilina et les violences d'un Clodius, eût promptement amené l'extinction de l'État romain sans l'intrusion d'un pouvoir quasi monarchique, déguisé, il est vrai, dans le principe, sous le nom menteur de triumvirat.

Le livre deuxième tout entier est consacré à diverses études sur Cicéron. Jamais ce consulaire, dont la personnalité fut parfois si odieuse à ses contemporains, n'a été étudié avec tant de soin. M. Dubois-Guchan distingue, à bon droit, du penseur, de l'artiste, de l'écrivain philosophe et didactique, qui obtiennent des louanges qu'on ne pourrait sans partialité comme sans mauvais goût leur refuser, l'homme privé et politique, pour lequel il se sent un dégoût invincible.

Il nous souvient d'avoir lu au collège la vie de Marcus Tullius Cicero racontée avec tant de charme par Lamartine dans un de ces écrits, si splendides de style, si peu sérieux quant au fond, que le poète, pour satisfaire ses créanciers, imposait à sa plume. Dans la naïveté de la jeunesse, nous éprouvions une véritable indignation contre Antoine qui avait réclamé la tête de l'auteur des *Philippiques*, contre Octave qui l'avait accordée en échange d'autres têtes à proscrire. Nous improuvons toujours les seconds triumvirs, quoique, après le meurtre de César, la clémence leur fût devenue impossible; mais il nous semble que la victime la moins digne de pitié, parmi celles qui tombèrent dans ces temps troublés, ce fut le rhéteur verbeux, infatué, pusillanime et hypocrite qui avait manqué, en plus d'une circonstance, à la plus élémentaire des obligations, à la reconnaissance. Le réquisitoire, sévère mais motivé, de M. Dubois-Guchan ne peut que nous raffermir dans cette opinion.

Le livre troisième est une suite de parallèles entre les deux Romes républicaines, — entre Sylla, Catilina et César, — entre chacun des personnages marquants de l'époque et Cicéron, — entre cet orateur et Démosthène, — enfin entre l'auteur de tant de traités philosophiques et notre écrivain le plus universel, Voltaire.

Il est assez piquant de lire dans l'épilogue les appréciations émises sur Polybe, Machiavel, Montesquieu, Bossuet, par un penseur qui peut concevoir le légitime orgueil d'avoir ajouté quelques solides matériaux à l'édifice élevé, dans la philosophie de l'histoire, par ces grands esprits; mais pourquoi passer presque sous silence un observateur des plus fins et des plus originaux, Saint-Évremond ?

Pourquoi M. Dubois-Guchan se montre-t-il, dans un cancan qu'il rapporte au sujet d'Antoine, qu'il exaltera plus tard, d'une sévérité que Cicéron n'atteignit même pas?

« Antoine, dit-il, bravait ouvertement les mœurs lorsqu'il traînait sa maîtresse Cythéris en litière découverte, qu'il se faisait suivre de sa femme dans une seconde, et que ses mignons et ses concubines en occupaient sept autres. »

Voici le passage des *Philippiques* sur lequel est basée cette accusation. Il est présenté comme modèle d'hypotypose dans la rhétorique en latin du P. Colonia, jésuite, en usage dans les classes d'humanités au siècle dernier :

Vehebatur in essedo tribunus plebis, laureati lictores antecedebant, inter quos, aperta lectica, mima portabatur, quam ex oppidis municipales homines honesti, obviam necessario prodeuntes, non noto illo et mimico nomine, sed Volumniam *consalutabant. Sequebatur rheda cum lenonibus, comites nequissimi : rejecta mater amicam impuri filii tanquam nurum sequebatur.*

« Ce tribun du peuple se faisait traîner dans un char à la mode gauloise. Des licteurs couronnés de lauriers le précédaient. Au milieu du cortège paraissait, dans une litière découverte, une baladine. De chaque municipe les personnages les plus honorables venaient non pas la saluer de son nom de théâtre bien connu, mais lui donner le surnom de Volumnie. Une

voiture chargée de mignons, infâmes compagnons de plaisir, s'avançait ensuite. Enfin, reléguée en arrière, la mère du tribun suivait la maîtresse de ce débauché, *comme si c'eût été sa bru* ».

Le *tanquam nurum* est décisif. Était-il nécessaire, d'ailleurs, d'ajouter à un tableau suffisamment chargé ? On conçoit que, par une sorte d'aveuglement, la mère aille jusqu'à excuser par sa présence les débordements de l'Alcibiade romain; mais aucune matrone n'eût eu assez peu de souci de sa dignité d'épouse pour assister docilement au triomphe de sa rivale.

Que M. Dubois-Guchan nous pardonne cette légère critique d'un passage de son livre qui n'en mérite pas moins d'être lu attentivement et conservé, à titre de renseignement, dans les bibliothèques sérieuses.

H. G. T.

ROMANS

Fleurs d'adultère, par Aurélien Scholl. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

C'est un recueil choisi des chroniques publiées dans *l'Événement* par le spirituel journaliste. Inutile de dire qu'elles se recommandent par la verve originale, le style à facettes, l'ironie et le piquant, qui sont la marque distinctive de ce fils de Chamfort. On trouve là toutes les qualités françaises par excellence. Il y a notamment certains morceaux de paradoxe et de pamphlet à l'emporte-pièce, qui sont un vrai régal pour les gourmets d'esprit. La visite du shah au *Figaro*, en particulier, est un petit chef-d'œuvre de comique et de raillerie. C'est du Saint-Évremond, mais plus pimenté, plus aigu, comme il convient à notre temps d'épices. Ce qui lui convient mieux encore, c'est telle histoire salée à la gauloise, et de ces histoires-là, le livre n'est point chiche. A côté de ces gaudrioles, il contient aussi quelques nouvelles véritables, au sujet tragique, aux caractères vigoureusement tracés en peu de traits, aux péripéties savamment filées, et qui sont écrites de main de maître dans ce genre si difficile. Certes il eût été fâcheux que de pareilles perles demeurassent enfouies et perdues dans le fumier du journalisme quotidien, et Scholl a eu raison de les réunir en volume. La preuve, d'ailleurs, qu'il a eu raison, c'est que le volume s'enlève comme du pain. Désormais l'illustre Guibollard, ce type inventé par le chroniqueur de *l'Événement*, est cloué dans un livre, et ne risquera plus de tomber dans le domaine public. Il n'y tombera qu'en devenant légendaire, mais avec la signature de l'auteur.

Après la faute, par Jules de Carné. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. n-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un roman convenablement écrit, suffisamment étudié, assez intéressant. Mais, en somme, rien qui sorte d'une bonne moyenne. Ce n'est ni un chef-d'œuvre, ni même une œuvre. A vouloir en faire une critique détaillée, on risquerait de paraître sévère. Mieux vaut s'en tenir à une mention quelque peu banale, mais qui rend bien l'impression du livre, avec lequel on passe d'agréables moments, sans ennui, mais aussi sans grand plaisir, comme avec un compagnon de causerie qui raconte une histoire dont les péripéties sont curieuses à suivre pendant qu'on les écoute, mais dont il ne demeure rien dans la mémoire après qu'on les a entendues. Après tout, c'est peut-être une qualité que ce ton neutre, parmi les tapages et les enluminures du roman contemporain. Il y a des milieux où le banal arrive à constituer une originalité.

Inès Parker, par Mario Uchard. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La personnalité de Mario Uchard est si sympathique, que le succès viendrait à ses livres même s'ils étaient dénués de talent. A chacune de ses productions, la presse n'a pas assez de fleurs, comme dit la chanson, pour couronner sa tête. Premiers-Paris, chroniques, racontars, échos lui font une auréole aimable qui tire l'œil du public, et toutes les amitiés qu'a su se faire le charmant écrivain éclatent alors en des ouragans de réclame. Heureusement, ici, la réclame n'est point du *puff*, et elle ne s'exerce pas à vide. En effet Mario Uchard est un homme de talent. C'est plus encore, c'est un chercheur, qui ne se contente pas de battre monnaie avec sa réputation, mais qui est toujours en quête de nouveau, comme s'il était un débutant en train de se faire une manière. On l'avait connu passionné, romanesque, avec ses premières œuvres. On l'a vu ensuite comique et presque égrillard avec *l'Oncle Barbasson*. Aujourd'hui, le voici psychologue et bizarre avec Inès Parker. Quel étrange sujet ! D'ordinaire, dans les romans, l'héroïne est séparée de celui qu'elle aime par des obstacles extérieurs, et c'est à vaincre ces obstacles que s'attache l'intérêt du drame. Ici, Inès Parker se sépare de son plein gré et devient elle-même l'obstacle. A qui ? A son amant ? Non pas; mais bien à son mari. Il est vrai que ce mari a d'abord été l'amant. Abusant du *flirt*, et grâce à une surprise des sens, il a possédé la jeune fille avant d'en faire sa femme. De là une rancune d'orgueil, une colère d'humiliation, et la vengeance à tirer de cet outrage. Vengeance extraordinaire ! La jeune femme cesse d'aimer celui par qui elle s'est laissé prendre, et refuse de se donner dorénavant, maintenant qu'elle lui appartient en droit et en fait. C'est un peu bien contre nature, ce raffinement d'amour-propre, d'autant plus qu'en somme Inès Parker est la première coupable de sa faute, dont elle fait à son mari un crime. Sa coquetterie a été le véritable agent provocateur de ce crime. Puis on s'explique mal la solitude volontaire qu'elle s'impose, étant donné son tempérament qui a pu glisser jusqu'à la faute du début. Tout cela forme une façon de pathos un tantinet invraisemblable. Mais c'est précisément à l'expliquer et à le faire admettre que brille le talent de l'auteur. Il y a là des subtilités d'analyse féminine, des délicatesses de touche, qui sont pleines de ragoût. Sous une autre plume, la chose pouvait tourner au grotesque ou à l'odieux. Mario Uchard a su se débrouiller parmi ces scabreuses difficultés, et sans doute il les a

cherchées à plaisir pour y mieux montrer la finesse de son jeu. Donc, somme toute, on ne peut lui en vouloir. C'est à cette donnée étrange que nous devons le vif et original plaisir d'assister à la conquête d'une âme aussi bizarre qu'Inès Parker, et par des moyens d'une infinie délicatesse.

Grains de bon sens, par Alphonse Karr. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un recueil d'articles parus dans *le Figaro*. Cela me dispense, je crois, d'en dire plus long. *Les Guêpes*, les fameuses *Guêpes* d'autrefois, avez-vous essayé de les relire? Comme cela est devenu vieux, déjà! comme l'esprit paraît s'en être évaporé! C'est le malheur du journalisme, que ses plus vives productions se fanent avec une extraordinaire rapidité. A une certaine distance, cela fait l'effet d'un vieux feu d'artifice, parti depuis longtemps, et dont les étincelles, les fusées, les pétarades, les soleils, les gerbes ne sont plus représentés que par des carcasses de bois noirci et des enveloppes de carton crevé. Or, si *les Guêpes* font cet effet, que dire des *Grains de bon sens?* Ici, ce n'est pas seulement la chose qui a vieilli. L'homme lui-même, en écrivant ces articles, était vieux, et n'avait déjà plus sa verve prime-sautière d'autrefois. Double vieillesse, donc, et feu d'artifice raté, noirci, le jour même où il fut tiré! Conclusion : Ne lisez pas les *Grains de bon sens*, si vous avez aimé l'auteur des *Guêpes*. Ne relisez même pas *les Guêpes*. Les vieux comédiens et les vieux journalistes, rien de plus navrant!

Souvenirs d'un saint-cyrien, par René Maizeroy. Paris, Havard, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur est vraiment un ex-saint-cyrien; mais, bien qu'il soit officier, ce n'est pas un écrivain *amateur*. On sent dans son œuvre charmante non seulement un don naturel pour la littérature, mais encore du travail et de l'étude. M. René Maizeroy ne s'est pas contenté de narrer bonnement les choses, les types, la vie qu'il a vus de près, comme un preneur de notes. Il a coordonné ces notes, écrit et décrit ces choses et ces types, et cela dans un style évidemment voulu. On sent même l'influence des maîtres qu'il doit aimer et pratiquer particulièrement, et dont il procède, par exemple les Goncourt. C'est d'eux qu'il tient le cassé de ses phrases, le souci du mot précieux, la curieuse ciselure résultant d'une alliance imprévue entre certains vocables. C'est là vraiment un auteur qui cherche un style, et qui le trouve. Car ce livre est le livre de quelqu'un. Début plein de promesses, et de promesses déjà tenues en partie. Beaucoup d'observation, et de la plus délicate, beaucoup de vigueur dans le rendu, une vive faculté de trouvaille dans l'épithète, telles sont les qualités de sa langue. Ce qu'il a tout à fait à lui, et ce qui fait le plus grand charme de son livre, c'est une certaine sentimentalité à la fois sceptique et attendrie, un sourire mélancolique qui donne au livre son cachet original. Le succès a récompensé ces efforts et ces dons naturels. Ce premier ouvrage d'un jeune auteur a été accueilli gracieusement et par la critique et par le public. Du coup, M. René Maizeroy est devenu chroniqueur en pied et peintre de la vie militaire dans quelques journaux importants, où sa prose est fort goûtée. Pour ceux qui aiment les indiscrétions bibliographiques, disons que les *Souvenirs d'un saint-cyrien*, publiés d'abord dans la *Vie moderne*, ont fait entrer leur auteur au *Gaulois;* ajoutons qu'il signe *Mora* au *Gil Blas;* et, pour la bonne bouche, apprenons aux dépouilleurs de pseudonymes que sous René Maizeroy se cache un jeune officier d'avenir qui se nomme en réalité le baron Toussaint. Parions qu'il arrivera plus vite à la graine d'épinards dans les lettres que dans l'armée, et non pas à l'ancienneté, mais au choix.

Mademoiselle Clarens, par Emmanuel Denoy. Paris, Ollendorf, 1880. — Prix : 3 fr. 50.

Le sujet de *Mademoiselle Clarens* n'est pas sans analogie avec celui d'*Inès Parker*. Mais il est plus invraisemblable encore. Certes, tous les caractères sont dans la nature, même les plus bizarres; toutefois, M. Emmanuel Denoy en a choisi un qui dépasse quelque peu la bizarrerie permise. *Madmoiselle Clarens* est vraiment une fantasque personne! Tout d'abord, tandis que Luc, l'homme qu'elle aime, veut l'épouser, elle s'y refuse, et veut seulement être sa maîtresse. Étrange jeune fille? Mais pourquoi cette décision? Parce qu'elle ne croit pas à l'éternité de l'amour. Nonobstant, elle croit à l'amour, au moins passager. Aussi essaye-t-elle d'arriver à ses fins. Il faut lire la curieuse scène de l'auberge du Jauman où Luc a pris toutes ses précautions contre les tentations possibles, où *Mademoiselle Clarens*, au contraire, s'ingénie à rendre vaine la combinaison des deux chambres séparées. La péripétie est vive, plus que vive même; c'est d'un charnel bien osé, pour cette jeune métaphysicienne qui raisonne si bien sur l'amour. Mais les invraisemblances ne s'arrêtent pas là. Cette même diablesse qui a essayé de tout pour faire succomber son saint Antoine, cette maîtresse qui s'offrait si hardiment, devient tout à coup un parangon de chasteté. Et dans quel monde, grands dieux! Le milieu où elle joue les salamandres incombustibles n'est pas seulement du feu; c'est de la cantharide; c'est même de la boue; c'est tout ce qu'on veut, excepté l'air respirable à une jeune fille. Il faut avouer d'ailleurs que, malgré la donnée peu admissible, l'auteur est plein de talent, et sait rendre intéressants ces héros singuliers et cette psychologie extraordinaire. Même dans l'étude du milieu écœurant où fleurit l'étrange chasteté de *Mademoiselle Clarens*, il y a une vigueur de touche qui fait plaisir. La figure de Luc est fouillée avec précision. Les traits fermes abondent. Les descriptions sont colorées. Le style est parfumé d'esprit. En somme, on est forcé de reconnaître à M. Emmanuel Denoy de vives qualités; mais on regrette de pas les voir servir à une peinture moins ex-

travagante. Quand on a ainsi de la bonne encre au bout de sa plume, il ne faut pas la gâcher sur du mauvais papier. J. R.

Prégalas, par E. Texier et Le Senne. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

MM. Texier et Le Senne continuent par ce nouveau roman la série précipitée, et peut-être un peu hâtée, des études qu'ils ont entreprises sur la vie parisienne, études habiles, curieusement faites et auxquelles un style très moderne, presque naturaliste s'il est permis d'employer ce vocable dont on abuse, donne une saveur toute particulière. Je sais que les deux romanciers se défendent fort d'appartenir à l'école à laquelle je viens de faire allusion et assurent ne vouloir écrire que des choses réelles; cependant on pourrait souligner nombre de phrases, d'expressions spéciales même dont Émile Zola est l'inventeur plus ou moins heureux.

Ceci posé, je m'empresse de reconnaître les qualités très vraies des auteurs de *Prégalas*. Un peu trop de hâte, je l'ai déjà dit, trop de facilité dans l'écriture, mais en somme une allure très vive, un parisianisme incontestable qui empêchent de quitter le livre et le font lire non seulement avec plaisir, mais avec attention d'un bout à l'autre.

Je n'entreprendrai pas ici de raconter le sujet de leur roman, ni de faire remarquer tous les coins saisis sur le vif dont abonde le volume; c'est affaire au lecteur, et celui qui entamera le premier chapitre, où il commence à être question de la mystérieuse et terrible *Chérie*, ne laissera *Prégalas* qu'après avoir lu le dernier mot du dernier chapitre. Je n'ai pas de plus grand éloge à faire de l'œuvre de MM. E. Texier et C. Le Senne.

Le Tour du monde d'un gamin de Paris, par Louis Boussenard. Paris, Maurice Dreyfous, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Je serais désolé qu'en me lisant on pût soupçonner dans mon appréciation une critique ou un reproche, et je commence par affirmer, par reconnaître bien haut la manière neuve, hardie, originale et scientifique dont Louis Boussenard a compris le roman d'aventures et de voyages. Mais je n'ai pu lire son volume sans me souvenir du fameux *Robert-Robert* de notre regretté Louis Desnoyers; c'est la même verve, la même faconde, avec le progrès en plus, surtout avec l'esprit de science. Chimie, physique, médecine, science naturelle, tout se succède sans fatigue et sans peine dans cet étonnant roman dont le héros est un gamin de Paris, un Friquet, un moineau franc, éclos dans une mansarde de la vieille capitale.

Je doute qu'on puisse lire une pareille œuvre sans en retirer double bénéfice, amusement et instruction, car celui qui l'a écrite est un érudit, un chercheur, un de ces jeunes modernes, passionnés de lumière et de savoir au point de risquer leur peau pour leur conviction, et qui ont en même temps l'esprit trop élevé, le cœur trop large pour ne pas chercher à faire partager à tous ce qu'ils savent.

Aujourd'hui, Louis Boussenard est parti pour un voyage de long cours, un véritable tour du monde, afin d'étudier à fond, d'apprendre davantage, et nous souhaitons de tout cœur à notre courageux confrère non seulement la chance et le succès de son héros Friquet, mais aussi ses formidables aventures. Il y aura du profit pour tout le monde, pour le voyageur d'abord, pour ses lecteurs ensuite. En attendant, son premier volume avidement lu fera désirer plus ardemment le second.

La Marquise de Trévilly, par le vicomte Georges de Létorière. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la légère histoire d'une marquise quelque peu légère, écrite sur un mode léger. Il y a dans ce volume comme pensées et comme style une dose de parisianisme compliquée d'une dose de féminisme qui ne déplaît pas, mais qui est bien étrangère à la littérature sérieuse. Lire ce roman ou suivre d'un œil plus ou moins distrait ces bulles de savon, que le soleil irise de tons passagers et charmeurs, est tout un. Ce n'est rien, mais c'est le rien des Parisiennes, un chiffon coquettement tortillé et troussé, à faire retourner tout le monde. — Lectrices et lecteurs, ne laissez donc pas passer *la Marquise de Trévilly* sans vous retourner pour la détailler de la plume de son chapeau à la pointe de ses bottines pointues; comme on dit, elle en vaut la peine.

Une Attaque nocturne, par Paul de Sainte-Marthe. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Halte-là! Qui vive! Holà! Ami lecteur, méfie-toi! L'attaque est-elle nocturne, diurne? — Je l'ignore; mais elle est patente et mon devoir est de te mettre en garde contre elle.

L'auteur de ce roman bizarre a-t-il cru sincèrement faire acte d'écrivain en publiant cette étrange élucubration? Hélas! c'est probable, et j'ai quelque remords à lui dire mon opinion. Il faut qu'il ait beaucoup compté sur la bienveillance, pour ne pas dire plus, du public. Cette histoire de bonnes femmes écrite en style de commères n'atteint pas même l'émotion d'un fait divers, elle est nulle d'intérêt comme elle est nulle au point de vue littéraire; j'eusse préféré ne pas en parler, et si je le fais, c'est par conscience de critique, pour dire que je l'ai lue et que j'en suis encore tout marri.

Constance Giraudel, par Charles Canivet. Paris E. Dentu, 1880. 1 vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Ceci est un récit de province, avec toute sa naïveté, toute sa fleur, tout son arome particulier, et une grande fraîcheur vous pénètre en le lisant.

Je doute qu'on puisse parcourir ce volume si simple sans se sentir envahi par un charme intense et com-

municatif; on arrive facilement aux larmes. Le roman très simple est très navrant : une pauvre fille de province, séduite dans sa petite ville, vient mourir misérablement à Paris, chassée par son père dont l'implacable malédiction l'écrase et la tue.

Le Mariage d'un forçat, par ALEXIS BOUVIER. Paris, Jules Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus.—Prix : 3 fr.

Il y a peut-être là un steeple-chase assez amusant à suivre : qui se lassera le premier, du lecteur ou du romancier? — Toujours des horreurs, le meurtre l'assassinat, le viol, le vol! Et cela sans littérature, sans style, sans idées! On lit avec fatigue, par habitude, par nécessité, par force, avec l'espoir de se raccrocher à quelque chose; tout est vide et creux, tout est nul sous un titre bien noir et bien sonore : que de peine dépensée en pure perte!

Le Remords du docteur, par GEORGES VAUTIER. Paris, A. Ghio, 1880. 1 vol. in-18 jésus. —Prix : 3 francs.

Un fort joli volume à ajouter aux précédentes œuvres de Georges Vautier. Cette fois l'auteur abordait un terrain plus difficile : il s'en est tiré à son honneur, traitant son sujet d'une manière ingénieuse et intéressante.

OUVRAGES RECOMMANDÉS :

Sainte Claire d'Assise, par Mlle CLARISSE BADER. Paris, Didier et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Souvenirs de prison et de bagne, par HENRI BRISSAC. Paris, Dervaux, 1880. 1 vol. — Prix : 60 cent.

Le Procès de l'absent, par S. BLANDY. Paris, Firmin-Didot et Ce, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

G. T.

Tiphaine, avec une préface par ALEXANDRE DUMAS fils. Paris, Calmann Lévy. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un volume qui pèse moins qu'il ne coûte cher. 3 fr. 50, n'est-ce pas une aimable plaisanterie? La sagesse des nations a bien quelques bons axiomes : *Multum non multa; Dans les petites boîtes les bons onguents;* mais, en dépit de tout ceci, le lecteur se trouve volé d'autant lorsqu'il arrive à la dernière page de cette bluette insignifiante (103 pages et VII de préface).

Déjà M. Alexandre Dumas fils s'était laissé surprendre à mettre son nom en vedette, bien qu'au bas de la préface, sur un autre très petit volume : au moins celui-là avait une note, quelque chose de vivant et d'original, et il convient d'ajouter que la fantaisie est permise.

Mais dans ce *Tiphaine*, qu'y trouve-t-on? A peine un croquis mal venu de femme qui défie l'analyse et ne mérite pas la critique. L'auteur *inconnu*, qu'on a voulu rendre intéressant par le mystère de cette publication, a tout gagné à rester dans la coulisse. Ce livre n'est pas ému, il n'est que paradoxal; c'est de l'enfantillage sans les grâces de la naïveté; pour de l'esprit, on peut le chercher en vain dans les marges qui sont très grandes. N'insistons pas sur ce sujet. M. Dumas est homme à ne point recevoir de conseils, mais puisqu'il se met en jeu et semble poitriner à la critique sur la couverture du livre, au lieu et place de l'auteur, nous l'engagerons à ne plus user son nom à de telles niaiseries; il est bon d'avoir un caprice; cependant *bis repetita non placent.*

Au résumé, nous nous consolons de retrouver bientôt l'auteur de *l'Homme-Femme* et de lui faire réparation dans l'ouvrage qui vient de paraître : *les Femmes qni votent et les Femmes qui tuent,* dont il sera rendu compte dans la prochaine livraison de cette revue. A.

Les Petites Cardinal, par LUDOVIC HALÉVY. Paris, Calmann Lévy. 1 vol. in-18. —Prix : 3 fr. 50.

Monsieur et Madame Cardinal, ces types vivants créés par le spirituel Parisien Ludovic Halévy, étaient restés bien nettement empreints dans la mémoire de ceux qui avaient lu ce petit chef-d'œuvre; ils peignaient même si bien certains ridicules de notre temps, qu'ils personnifiaient dans les conversations mondaines tel caractère de papas ou de mamans faciles dans la société ou au théâtre.

Les Petites Cardinal étaient bien jeunes dans le premier recueil de nouvelles; il fallait les voir grandir; on se demandait, avec l'inquiétude des bons romans qui ne finissent pas, ce qu'elles étaient devenues dans leur demi-monde : pêches à deux sous ou pêches à deux francs? Ludovic Halévy se hâte de nous rassurer, dans sa nouvelle œuvre, sur Pauline et Virginie Cardinal, toutes deux dans la haute, dans le *high life,* tandis que M. Cardinal, un républicain de grotesque allure, retiré à la campagne, se livre à ses ambitions politiques à côté de la bonne Mme Cardinal.

Il était difficile de faire une meilleure satire de ce bourgeois taré et ridicule; tout ce volume fourmille de détails exquis d'une note parisienne et mordante, et nous ne saurions trop inviter à lire ce volume étonnant. Il faut mentionner les petites nouvelles qui terminent l'ouvrage : *La Pénélope pendant l'émeute, —Régénérés, — Un Budget parisien,—La Boule noire, — A l'Opéra;* toutes sont marquées d'observations fines; voilà au moins du vrai naturalisme, du naturalisme de gentleman qui ne fait pas fi de l'esprit, et qui en assaisonne les entremets littéraires les plus délicats. O.

La Foire aux caprices, par le vicomte RICHARD O'MONROY. 1 vol. in-18. Paris, Lévy. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du *Capitaine Parabère,* de *Monsieur Mars et Madame Vénus* et des *Femmes des autres* est bien connu des lecteurs de la vie parisienne, où il a produit ses premières historiettes légères. Ce genre d'ouvrage a son public attitré; cette littérature facile à lire, surtout en voyage, n'a de valeur qu'en ce qu'elle distrait les fugitifs loisirs des financiers surmenés d'affaires ou les longs *farniente* des officiers en garnison.

Il y a quelque esprit et beaucoup d'ingéniosité déposés dans ces nouvelles d'un goût essentiellement parisien; le style a ce laisser-aller des petites histoires qui se content d'homme à homme, mais il est suffisamment voilé pour être encore de bonne compagnie.

Les éditions des ouvrages de Richard O'Monroy s'enlèvent dans les gares et ailleurs; mais il reste plus d'exemplaires sur les guéridons des boudoirs, des tables de cercles ou les coussins des wagons qu'il n'en saurait demeurer sur les rayons des bibliothèques des amis de la vraie littérature.

Paris vicieux, côté du cœur, par PIERRE VÉRON, dessins de Grévin. 1 vol. Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Charmants, délicieux au possible, les dessins de Grévin, un vrai ragoût pour les amateurs de ce maître ès coquetteries féminines. On oublie à les regarder le texte clairsemé de M. Pierre Véron, et nous croyons qu'on n'y perd point grand'chose. Il faudrait un autre texte pour des dessins si littéraires ou d'autres dessins pour une littérature si entièrement dépourvue d'art, nous ne disons point d'esprit, M. Véron n'en a que trop, car il n'a que cela; de la sauce sans poisson. — Au rez-de-chaussée du *Charivari*, passe encore! O.

THEATRE

Le Théâtre des jésuites, par ERNEST BOYSSE. Paris, Henri Vatton, 1880. 1 vol. gr. in-18 de III-370 pages.

Les plus obscurs tréteaux de la foire ont eu leurs historiens et le théâtre des jésuites n'avait encore été l'objet d'aucune étude d'ensemble; il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup, étant donnés la faiblesse générale de ce théâtre, son but tout spécial et son peu de portée. Shakespeare a pu emprunter le sujet et quelques scènes de *Macbeth* à une tragédie latine jouée en 1605 à l'université d'Oxford; aucune tragédie ou comédie des jésuites n'aurait inspiré même Campistron. Mais toute étude de ce genre est bonne en soi, au moins comme chapitre de notre histoire littéraire, et M. Ernest Boysse a fort bien fait de pousser ses recherches jusque dans ce canton presque ignoré. Les jésuites n'inventèrent pas la tragédie scolaire; l'Université avait eu bien avant eux l'idée de faire concourir les divertissements scéniques à l'instruction en même temps qu'à l'amusement de la jeunesse; les écoliers étaient associés aux drames liturgiques qui se jouaient dans les églises; les clercs de la basoche et plus tard les confrères de la Passion se recrutèrent en grande partie parmi eux. Toutefois la célèbre Compagnie donna à ces divertissements une plus grande place; elle les considéra comme un élément de son cours régulier d'études, ce que l'Université n'avait jamais songé à faire; bien mieux, l'Université s'était vue forcée de les interdire dès le XVe siècle, la verve maligne des écoliers s'exerçant surtout contre leurs professeurs, qu'ils s'amusaient à tourner en ridicule. Les jésuites surent bien prendre leurs précautions pour obvier à de tels désagréments; mais, en supprimant les rôles de femmes, ce qui était une nécessité de leur théâtre, en s'interdisant de puiser dans l'amour et en général dans les passions vives des éléments d'intérêt, ils n'avaient plus entre les mains qu'un art dramatique énervé, sans souffle et sans chaleur.

Le livre de M. Ernest Boysse comprend deux parties d'un égal intérêt littéraire. Dans la première, l'auteur esquisse à grands traits l'historique du théâtre scolaire avant et chez les jésuites; dans la seconde, il analyse le répertoire du plus célèbre des établissements des révérends pères, celui du collège de Clermont, depuis collège Louis-le-Grand. Les renseignements contenus dans cette dernière partie sont d'autant plus curieux qu'on ne les trouve nulle part. Le *Théâtre des jésuites,* sauf quelques tragédies du P. Petau et du P. Caussin, quelques comédies latines ou françaises du P. Du Cerceau et du P. Porée, n'a pas été imprimé; les manuscrits eux-mêmes ont disparu ou sont dispersés. Le plus souvent M. Boysse n'a pour tout indice qu'un programme de représentation contenant parfois un exposé de la pièce et une mention de la *Muse historique* de Loret; il a pu cependant reconstituer presque toutes les séances dramatiques de 1635 à 1762 et donner la plupart du temps les noms des acteurs, parmi lesquels beaucoup de grandes familles actuellement existantes peuvent retrouver quelques-uns de leurs ancêtres : par un singulier hasard, ni Molière ni Voltaire, les deux plus illustres élèves du collège de Clermont, ceux qui auraient dû tenir les premiers rôles sur cette scène, n'ont laissé trace de leur passage. En revanche, on y rencontre un La Vrillière, un Bussy-Rabutin, un Crussol, un Bauffremont, un Berryer, et le futur chansonnier-académicien Laujon y danse un pas dans un ballet. Les ballets, dont quelques-uns furent joués aux Tuileries, valent à peu près ceux de la même époque à l'Opéra. A. B.

Les Annales du théâtre et de la musique (5e année, 1879), par MM. ÉDOUARD NOËL et EDMOND STOULLIG, avec une préface par M. HENRI DE LA POMMERAYE. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50 (Charpentier, éditeur).

Ouvrage excessivement utile aux gens qui s'occupent de théâtre. Rédigé avec infiniment de tact et de goût par deux hommes du métier, il contient, outre l'analyse de toutes les pièces nouvelles représentées pendant le courant de l'année dernière, tous les documents qui permettent d'apprécier le mouvement théâtral en France et à l'étranger. Je ne puis que le signaler à nos lecteurs comme une mine de renseignements précieux. A. D'A.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Histoire de l'infanterie française, par le général Susane. 5 vol. in-18 jésus d'environ 430 pages. Paris, J. Dumaine.

Cet important ouvrage est un véritable monument consacré à la gloire de cette arme de l'infanterie que l'on a appelée, avec juste raison, la reine des batailles. Le général Susane en avait fait son œuvre de prédilection et la mort l'a surpris au moment où il venait d'en tracer les dernières pages. C'est une nouvelle édition, rajeunie, corrigée, de son grand ouvrage en huit volumes, ramené aujourd'hui à cinq pour que la lecture en devienne abordable aux officiers et aux sous-officiers désireux de s'instruire. Basé sur le même plan que son histoire de la cavalerie et son histoire de l'artillerie, l'œuvre du général Susane dans sa forme sobre et nette présente un tout complet et harmonique; ce sont les annales particulières de l'armée.

On n'a pas le temps de lire beaucoup et avec suite dans nos garnisons; on n'a pas sous la main les grands ouvrages. Ces petits volumes qui contiennent sous une forme directe l'histoire militaire de l'ancienne France, la chronologie des événements et des notions suffisantes sur les circonstances dans lesquelles ils se sont produits, pénétreront facilement dans les bibliothèques régimentaires, chez nos officiers même et élargiront le cercle de leurs idées en leur rappelant le souvenir et les exploits de ceux qui furent leurs aînés dans la carrière.

Le tome Ier est un tableau d'ensemble présentant l'historique des transformations qu'a subies l'infanterie depuis les milices des communes, les francs-archers et les vieilles bandes jusqu'à la création des régiments au mois de juin 1569, et depuis cette époque jusqu'en 1870. Ce volume, qui forme à lui seul un tout, est en somme une histoire générale de l'infanterie; les détails qu'il renferme et qui sont dus à de patientes investigations sont des plus instructifs et des plus intéressants. Que d'étymologies curieuses il nous révèle, que de légendes il détruit, depuis celle du drapeau blanc jusqu'à celle des gardes nationales de la Révolution! Pour ce qui est de cet insigne tant revendiqué par un certain parti, le général démontre « qu'il n'a été qu'un drapeau d'état-major d'un usage général; qu'il n'a jamais pu représenter le peuple ou le roi de France, pas plus que tout autre souverain ou peuple, et qu'il ne deviendrait propre dans l'avenir à être le symbole d'une nation qu'à la condition que toutes les autres nations seraient d'accord pour transporter à un autre signe convenu le rôle parlementaire qu'il a toujours joué. »

A propos des volontaires de 92, que M. Camille Rousset a déjà ramenés à leur juste valeur, il fait une grande distinction entre les bataillons de 1791 qui, préparés à loisir dans leurs dépôts, avaient eu le temps de s'organiser et d'acquérir de la consistance, et ceux qui rejoignirent l'armée pendant les sanglantes journées de 1793. C'est de ceux-là que Hoche disait en Vendée : « Et surtout, ne m'amenez point de gardes nationales. Leur jactance et leur lâcheté nous perdraient. Elles nous fêteront après la victoire, ou pleureront sur nous si nous succombons. » Et ce portrait si peu flatteur, mêlé d'ironie, venait d'un homme auquel on n'a jamais dénié les sentiments républicains.

Nous avons dit que le tome Ier abondait en curiosités historiques. En voici quelques-unes. — L'uniforme fut donné aux troupes en 1670 ; une partie d'entre elles reçut pour armement le fusil et la baïonnette à la même époque. C'est aussi à ce moment que remonte le premier règlement des manœuvres de l'infanterie, dû à M. le colonel de Martinet. — Les batteries de tambours furent réglées en 1754 par ordre du ministre, et en 1759 on prescrivit de distinguer par des épaulettes les différents grades d'officiers. Cette nouveauté très mal reçue et surnommée la *guenille à Choiseul* tend à disparaître de nos rangs et nous espérons bien que l'année 1880 ne se passera pas sans qu'on applique à l'infanterie la réforme si bien accueillie par l'artillerie et une partie de notre cavalerie. Quant aux tambours, leur arrêt de mort vient d'être prononcé.

Les volumes suivants sont consacrés à l'historique abrégé de chacun des régiments de l'ancienne France depuis leur formation jusqu'au célèbre *amalgame* voté par la Convention le 28 janvier 1794, comme mesure antiroyaliste autant que comme organisation militaire. C'est donc une suite de monographies, distinctes chacune l'une de l'autre et qui ont pour titres ces vieux noms de corps et de régiments si célèbres dans nos annales : Maison du Roi, Gardes-Françaises, Garde-Suisses, Picardie, Piémont, Champagne, Normandie, Auvergne, etc. Un mot sur ces gardes-françaises si populaires, que la peinture et la musique ont célébrés à l'envi.

On ne saurait comparer cette troupe à aucun de nos corps actuels. Sous Louis XIII, bon nombre de simples soldats avaient jusqu'à 30,000 livres de rente! Parmi les illustres personnages qu'elle compta dans ses rangs, on remarque Vauban, nommé lieutenant au corps en 1667, en récompense des services qu'il avait rendus au siège de Lille. Disons, à propos de siège, qu'à celui de Mons, sous Louis XIV, les gardes ayant subi un

échec furent qualifiés de *pierrots* par le grand roi, qui ne se doutait pas que deux siècles après ce qualificatif serait encore appliqué dans nos casernes. Rappelons que c'est dans le régiment des gardes françaises que fut instituée en 1762 la première musique militaire ; peut-être faut-il chercher là une des grandes causes de la popularité de ce corps d'élite. Finissons en mentionnant la part importante que les gardes-françaises prirent à la prise de la Bastille, et relevons à leur honneur les sentiments d'humanité dont ils firent preuve après la victoire.

Nous ne pouvons consacrer autant de lignes, si courtes qu'elles soient, aux quatre-vingts régiments et plus qui figurent dans l'ouvrage du général Susanne. L'histoire de chacun d'entre eux offre quelque particularité intéressante. C'est *Picardie* où, dans une lutte de préséance pour savoir lequel de *Picardie* ou de *Navarre* monterait le premier à l'assaut devant Chartres, Henri IV fit tirer au sort au pied de la brèche : les dés favorisèrent Picardie. C'est *Royal-Vaisseaux* dont quelques soldats, devançant l'heure ordinaire de l'appel pour aller réveiller leurs officiers, donnèrent la première alerte lors de la surprise de Crémone par le prince Eugène, en 1702 ; *Alsace* dont faisait partie le sergent Pascal, qui monta le premier à l'assaut nocturne de Prague (1741) ; *Condé*, dont le chef, « couvert de gloire et fier des campagnes de Rocroi, de Nordlingen et de Fribourg, pour insulter la place de Lérida dont il faisait le siège, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce » ; *Auvergne*, immortalisé par l'appel désespéré de l'héroïque d'Assas. Ainsi disait du moins la légende ; mais, mis en éveil par les ornements extraordinaires qu'on avait ajoutés à l'histoire des derniers grenadiers de Waterloo, des marins du *Vengeur*, etc., le général Susane a voulu se rendre un compte exact de ce fait d'armes que nous allons résumer le plus brièvement possible d'après le récit du colonel de Rochambeau, qui commandait le régiment. Un corps anglo-hanovrien avait à la faveur de la nuit trompé la vigilance des avant-postes et s'avançait sur le régiment d'Auvergne, que couvraient les chasseurs de Fischer. Ceux-ci, dont d'Assas était capitaine, s'aperçoivent à temps de l'arrivée de l'ennemi et commencent le feu en attendant l'arrivée de la brigade. D'Assas tenait vigoureusement avec ses hommes. « Un officier lui criant qu'il tirait sur ses propres gens, *il sortit du rang, reconnut l'ennemi et cria :* « Tirez, « chasseurs, ce sont les ennemis ! » — Mais il fut criblé de coups de baïonnette et voua ainsi à sa patrie le sacrifice de sa vie. »

On voit, par ce récit authentique, combien la vérité diffère de la légende, et combien nous nous laissons bercer par la fantaisie en fait d'événements historiques. A ce titre, l'ouvrage du général Susane est des plus précieux et sera consulté avec fruit par tous les chercheurs. C'est à leur intention que le tome V est presque en entier consacré à une chronologie historique des corps de troupes à pied, contenant la mention et pour ainsi dire les états de service de tous les régiments, légions ou bataillons de l'ancienne armée de la monarchie dont les titres sont parvenus à la connaissance de l'auteur.

On voit donc que cette œuvre est aussi complète que possible ; c'est en un mot le livre d'or de la vieille infanterie.

Carnot, par Depasse ; — **Colbert**, par Augustin Challamel ; — **les Petits Maraudeurs**, nouvelle, par Aubin ; — **Droits et Devoirs de l'homme**, par Henri Marion. 4 vol. in-*18* jésus, ornés de gravures. 1re série.

La Tour-d'Auvergne, par Eugène Garcin ; — **Madame Roland**, par Mme E. Garcin ; — **Histoire des paysans français**, par J.-B. Jouancoux ; — **Abraham Linooln**, par Aug. Marais ; — **l'Édit de Nantes et sa révooation** (1598-1685), par Jules Steeg ; — **les Fils du forgeron**, nouvelle, par Aubin ; — **Washington**, par Jules Kergomard ; 7 vol. in-32 colombier, ornés de gravures. 2e série. Paris, librairie centrale des publications populaires, H.-E. Martin, directeur. 1880.

Ces volumes font partie de la *Bibliothèque de la jeunesse française*, que la Société d'instruction républicaine a entrepris de fonder, afin de donner à nos enfants une éducation vraiment morale, vraiment civique. Dans la préface dont il a fait précéder son histoire de *Jeanne d'Arc*, volume qui est le premier de la collection, M. Henri Martin a fait connaître le but que se proposent les éditeurs : « Il s'agit, dit l'éminent historien, de développer le sentiment moral, à la fois libre et respectueux des grandes traditions de l'humanité, tout en excitant les nobles et fécondes curiosités, le désir d'apprendre. Le sentiment moral doit être essentiellement dirigé et concentré sur l'amour de la patrie ; tout l'enseignement y doit aboutir. Il faut enseigner aux enfants de la France qu'au-dessus de toute opinion particulière il y a le devoir envers la patrie, obligatoire pour tous, et règle fondamentale de notre vie. »

Apprendre aux enfants qu'il leur faut être libres, mais que la liberté est une noblesse qui oblige, qu'elle n'est pas une fin, mais le moyen d'accomplir tous les devoirs que l'intelligence suggère ; et leur enseigner que l'homme ne saurait éprouver le sentiment de dignité personnelle s'il n'entend faire tout effort pour, dans toute la mesure de ses facultés, rendre sa patrie prospère, et surtout grande, c'est préparer une génération capable de toutes les vertus civiques. Puisque, en effet, le gouvernement que nous nous sommes donné est essentiellement démocratique, il ne suffit pas que nous puissions compter parmi nous un petit nombre d'hommes instruits, appliqués à servir le pays, il est nécessaire que nous tous, Français, nous sachions concourir à l'œuvre commune : la grandeur de la France. Si nous croyons bien, et si nous croyons tous, que l'amour de notre patrie, que le désir de nous dévouer sont les sentiments qui doivent régir l'emploi de notre liberté individuelle, plus de cet égoïsme qui fait qu'on ne songe qu'à ses seuls intérêts,

— et les nations meurent quand les individus se désintéressent de la chose publique, — plus de cette ambition personnelle qui fait qu'on prétend, tout ignorant qu'on soit, occuper de belles places, posséder des fonctions largement rétribuées, — et les démocraties deviennent, par le fait des politiciens, on nous pardonnera cette expression, des *médiocraties*.— Si l'on ne sait s'imposer une discipline morale, on en appelle une quelconque; alors, au lieu de la liberté, la servitude; César vient, qui sauve la société, la famille, la religion; on n'est plus un peuple, on est un troupeau. Mais nous ne voulons plus que de nouveaux coups d'État puissent être perpétrés, mais nous entendons que la très grande majorité de nos concitoyens devienne à jamais incapable d'absoudre les fauteurs de pareils crimes, et c'est pourquoi nous applaudissons aux desseins généreux des éditeurs de la nouvelle bibliothèque. Ils tentent une œuvre des plus louables, des plus recommandables.

La collection répond trop bien aux désirs de tous ceux qui s'occupent d'éducation pour qu'elle n'ait pas reçu, dès l'apparition des premiers volumes, un excellent accueil. En 1879, trois volumes seulement sont encore publiés, et le ministre de l'instruction publique les recommande tous les trois pour les bibliothèques populaires et scolaires et pour les distributions de prix; le ministère souscrit et s'engage à recommander tous les volumes qui suivront. Sur ces mêmes trois volumes, que le ministre de la guerre adopte pour les bibliothèques régimentaires, deux sont l'objet de récompenses; la Société pour l'instruction élémentaire décerne une médaille d'argent à M. Henri Martin pour sa *Jeanne d'Arc*, et une médaille de bronze à M. Hippolyte Maze pour sa *République des États-Unis*.

Aujourd'hui la collection comprend vingt volumes de la première série, et quatorze de la seconde. La plupart sont dus à la plume de professeurs émérites, tous sont merveilleusement bien compris pour fixer l'attention des enfants et leur inspirer, avec le culte de la patrie, l'admiration pour ceux qui savent être utiles à leur pays.

Parmi ceux de ces ouvrages dont nous avons donné plus haut les titres, il n'en est guère que deux sur lesquels nous porterions volontiers un jugement à demi favorable : ce sont les deux nouvelles de M. Aubin. *Les Petits Maraudeurs, les Fils du forgeron*, nous semblent des écrits à peu près dépourvus d'intérêt. Le forgeron a deux fils; l'un est très travailleur, l'autre est un mauvais drôle... L'imagerie d'Épinal nous a donné des histoires tout aussi morales; elles avaient ce mérite de servir seulement de commentaire à des « images » peintes qui montraient vraiment aux yeux, avec des vestes bleues, des pantalons verts, et le bon fils travaillant, penché sur la table d'école, et le mauvais fils avec des oreilles d'âne tout près du tableau noir où sont tracées des lettres à la craie, A, B, C; et le bon fils, à la dernière image, revenait de Crimée ou d'Italie, ayant sur la poitrine la croix d'honneur, tandis que le mauvais fils s'en allait, tête basse, entre deux gendarmes. Les autres volumes ont une tout autre valeur. Les grandes figures de Carnot, de La Tour-d'Auvergne, de Washington, d'Abraham Lincoln, apparaissent vivantes à travers chaque page : le ministre, le vaillant grenadier, les deux présidents de la République américaine sont grands avec simplicité; ils font leur devoir comme naturellement. Le portrait que M[me] Garcin fait de M[me] Roland est très propre à frapper les jeunes imaginations. M. Challamel, tout en parlant de Colbert, présente de saines notions d'économie politique, et M. Jules Steeg, en montrant les avantages acquis après la signature de l'édit de Nantes, les violences et la ruine, conséquences de la révocation de cet édit, prouve la nécessité de la tolérance. Mais l'ouvrage le plus remarquable, l'ouvrage le plus digne encore d'être signalé est celui de M. Marion. Nombreux sont les essais de morale pratique destinés aux enfants. A l'exemple du D[r] Fricke, MM. Renouvier et Pillon ont rédigé un *Petit Traité de morale*, — c'est un chef-d'œuvre; — M. Tiberghien est venu ensuite qui a composé un travail non sans mérite; puis M. Jules Simon, puis M. Compayré plus récemment, ont écrit, l'un, son livre du *Petit Citoyen*, l'autre, les *Éléments d'éducation civique et morale*. Le traité de M. Marion, *Devoirs et Droits de l'homme*, n'est pas inférieur à celui que nous ont donné le directeur et le secrétaire de la rédaction de la revue : *la Critique philosophique*. Le savant professeur du lycée Henri IV emprunte beaucoup à Kant, — nous ne nous en étonnons pas; — au philosophe de Kœnigsberg, il emprunte les définitions du droit, du devoir, et il les commente, les explique avec un art parfait. Des théories de Kant, de celles de M. Spencer, quant à la morale et quant au droit, lesquelles emporteront, dans la suite des temps, l'adhésion du plus grand nombre d'esprits, nous ne saurions le deviner; lesquelles nous sembleraient mériter de prévaloir, nous ne voulons le dire; Kant a posé des règles pratiques excellentes; qui sait les comprendre, les observer est un homme dans la plus noble acception du mot, et il est, partant, un bon citoyen, très attaché à sa patrie : professer ces règles est et restera chose utile.

Nous ne souhaitons rien tant que de voir la *Bibliothèque de la jeunesse française* s'enrichir d'ouvrages aussi précieux que ceux dont il nous a été donné de parler. F. G.

Histoire de la littérature française, par M. Tivier, doyen de la Faculté des lettres de Besançon, lauréat de l'Académie française. 1 vol. in-18. Paris, Ch. Delagrave. 1880.

Cet abrégé très succinct de l'histoire de notre littérature fait partie du *Cours complet d'instruction élémentaire* offert par M. A. Riquier et par M. l'abbé Combes aux élèves les plus jeunes des différentes maisons d'éducation.

L'auteur, M. Tivier, s'est efforcé d'éveiller la curiosité des enfants, non de la satisfaire; il n'a pas voulu imposer à leur intelligence des appréciations et des jugements; il n'a voulu qu'ouvrir leur esprit à la conception du beau, que faire naître en leur cœur un vif

sentiment de reconnaissance pour tous les écrivains qui, en honorant la pensée humaine, ont illustré notre pays.

Ce petit livre est bien composé, et tous les chapitres, depuis le premier qui renferme quelques notions quant aux origines et au développement de notre langue, jusqu'au dernier dans lequel il est traité des œuvres les plus remarquables publiées au XIXe siècle, sont écrits d'un style très clair et très simple.

Du volume, nous voudrions pourtant voir retrancher une page, celle qui le termine; à quoi bon parler, quand on s'adresse à des enfants, du « mercantilisme littéraire» qui se manifesterait à notre époque et du « matérialisme grossier » qui s'accuserait exclusivement aujourd'hui? Pourquoi affirmer la nécessité d'un « retour vers des *croyances* conformes aux traditions séculaires du genre humain régénéré par le christianisme»? Nous regrettons que M. Tivier ait cru devoir se départir, dans les quelques lignes que nous signalons, de la modération, de la réserve, qu'il avait su montrer dans tout le cours de son ouvrage. F. G.

Les Archives communales de Cambrai, par A. DURIEUX, archiviste de la ville, membre de la Commission historique du Nord. Brochure in-8°. Lille, L. Danel. 1880.

Ce travail, qui a été lu à la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne, il y a plus de dix-huit mois, et qui ne vient que d'être imprimé, sera recherché par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos vieilles cités.

L'auteur, fort compétent, l'a divisé en deux parties: dans l'une, il dit comment il s'est fait que nombre de pièces, et non des moins importantes, ont été perdues à jamais; dans l'autre, il donne un inventaire des archives, classées enfin méthodiquement. Les premières pages de sa brochure ne sont pas inutiles, — elles sont comme la préface du catalogue qui nous est offert, — mais ce sont les dernières qui sont surtout propres à exciter la curiosité des « chercheurs »; parmi les chartes, lettres, registres et autres monuments mentionnés, il en est dont la valeur ne pourra manquer d'être appréciée. F. G.

Madame de Montmorency (Marie-Félicie des Ursins), par le comte DE BAILLON. Paris, Didier et Cie. 1880.

Mettons tout d'abord nos lecteurs en garde contre le sous-titre du livre, lequel évoque dans les mémoires confuses un nom illustre du XVIIe siècle, au point de vue politique s'entend, celui de la princesse des Ursins.

L'origine de la famille est la même, mais la veuve du vaillant et sympathique Montmorency, malgré sa faute de la dernière heure, est une victime entraînée dans la mauvaise fortune de son mari, tandis que la princesse a joué dans la politique de son temps un rôle volontaire considérable, mais peu considéré.

Les Orsini, dont le nom a été francisé et est devenu des Ursins, était celui d'une famille princière d'Italie, occupant un des premiers rangs dans l'histoire du XVIIe siècle et qui, rivale de celle des Colonna, lui disputait la suprématie à Rome, à Florence et à Naples.

L'héroïne du livre de M. le comte de Baillon, Marie-Félicie, était parente du pape Sixte V et filleule de Marie de Médicis dont elle resta l'amie intime en même temps que de Henriette de France, l'épouse malheureuse du roi Charles Ier d'Angleterre.

Mariée au fils du connétable, Henri II, duc de Montmorency, filleul lui-même du bon roi Henri IV, elle ne fut pas des plus heureuses dans son ménage, et elle éprouva encore le suprême chagrin de voir son époux rebelle à son roi expier sa faute sur l'échafaud.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les hauts faits du duc, lequel, élevé aux premières dignités du royaume, se laissa circonvenir par Gaston d'Orléans et porta les armes contre son souverain; nous n'osons dire son pays, parce qu'à cette époque la France n'était pas encore la patrie telle que nous la comprenons aujourd'hui.

Le crime n'en était pas moins considérable et le cardinal de Richelieu, poursuivant inexorablement sa politique dont les résultats ont été si profitables à l'unité française et à la gloire de la France à l'extérieur, n'hésita pas à sacrifier cette illustre tête pour faire un exemple éclatant.

La vie de Mme la duchesse de Montmorency, telle que nous la dépeint l'œuvre de M. le comte de Baillon, est celle d'une victime, et il ne reste qu'à canoniser une sainte après avoir tout lu.

Ce qui ressort plus particulièrement de ces pages, c'est que jusqu'à ce jour la plupart des historiens ayant rendu en quelque sorte la duchesse de Montmorency responsable du parti que prit le duc de soutenir la rébellion de Gaston d'Orléans contre Louis XIII, il paraît qu'elle doit être absolument innocentée de cette accusation.

L'auteur nous affirme qu'il résulte de témoignages puisés à des sources authentiques que la duchesse de Montmorency chercha au contraire à empêcher son mari de prendre la funeste résolution qui lui coûta la vie.

Il ressort encore de cette biographie que le ménage du duc ne fut pas des plus unis; la duchesse vivait presque constamment à Paris, à la cour, alors que son mari était dans son gouvernement du Languedoc.

Comme il était jeune, bien fait de sa personne et qu'une auréole glorieuse le distinguait entre tous les puissants du jour, il ne manqua pas de succès auprès des femmes, qui le consolèrent aisément des froideurs de la duchesse.

Il mourut à trente-sept ans, à la fleur de l'âge, et s'il avait été un guerrier illustre, son caractère ne semble pas avoir été aussi vigoureusement trempé que son bras, car les mauvais conseils et peut-être la vanité blessée par le cardinal le poussèrent à un acte insensé dont il fut déplorablement puni.

La duchesse, qui ne semble pas avoir eu pour le

mariage un goût bien prononcé, si on en juge d'après le peu d'efforts qu'elle fit pour plaire à son mari et vivre auprès de lui, se trouva veuve de bonne heure.

D'un esprit mystique et tourné vers la religion, elle se jeta dans un cloître, et c'est vraisemblablement ce qui semble lui avoir été le plus agréable moment de sa vie; elle mourut en sainte au couvent de la Visitation de Moulins, mais si elle pleura son mari, ce n'était pas assurément du regret d'avoit perdu un bien dont elle avait vraiment peu profité.

Le livre de M. le comte de Baillon abonde en détails et en renseignements sur une époque intéressante de notre histoire, celle où l'on peut suivre le commencement des efforts d'un des plus grands ministres qu'ait eus la France, pour la gloire de notre pays. E. D.

Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue, par Champfleury. Paris, Dentu. — Prix : 5 francs.

Parus tout d'abord en 1862 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, les premiers articles de M. Champfleury consacrés à la caricature reçurent du public lettré un accueil si favorable, que leur auteur se décida à les réunir en volumes; c'est ainsi qu'il écrivit successivement l'*Histoire de la caricature antique*, l'*Histoire de la caricature au moyen âge et sous la Renaissance;* l'*Histoire de la caricature sous la Révolution, l'Empire et la Restauration;* enfin, l'*Histoire de la caricature moderne.* Comme on le voit, toute la période de notre histoire qui s'étend depuis Louis XIII jusqu'à la Révolution avait été omise par M. Champfleury auquel les documents nécessaires avaient jusqu'ici fait défaut; il comble aujourd'hui cette lacune en nous donnant l'*Histoire de la caricature sous la Réforme et la Ligue.* C'est ce livre dont nous allons essayer de donner le compte rendu aussi fidèle que possible. Sous les règnes de Louis XII, de François Ier et de François II, « la caricature est à l'état latent ». La vie du « Père du peuple », celle de Francois Ier et de son successeur ne sont critiquées que par des écrivains; ils s'appellent, il est vrai, Rabelais et Érasme. Toutefois on s'étonne que la vie licencieuse de l'antagoniste de Charles-Quint, les rivalités des princes lorrains et des autres seigneurs n'aient pas pas fourni matière à dessins satiriques. Nous n'avons sur cette époque qu'une seule pièce historique; encore a-t-elle échappé jusqu'ici à toutes les recherches; c'était, nous apprennent les *Mémoires de Condé*, une image représentant François II enfermé dans la bourse du cardinal de Lorraine. Sous le burin, cette légende : « Le feu roy François le deuxième, lequel le cardinal tenoit en sa bourse, le laissant quelquefois mettre dehors la teste ou les mains. »

Avec la Réforme commence la véritable caricature. Elle devait naturellement s'attaquer à la puissance colossale des papes; aussi voyons-nous tantôt Clément VII sous les traits d'une ânesse, tantôt Urbain VIII que la légende désigne sous le nom de « l'Oiseleur romain », et que le dessin nous représente tendant ses filets pour y prendre les révoltés contre la cour de Rome. Tournons la page et nous verrons ce même Urbain VIII en mal d'enfant, entouré de cardinaux, de prêtres et de moines attendant l'heureuse délivrance de leur chef spirituel qui accouche bientôt de foudres recueillies pieusement dans..... un vase.

Aux armes de leurs adversaires, les papistes opposèrent des armes semblables, et la caricature n'épargna pas davantage les chefs des réformés. Il faut voir notamment, dans le livre de M. Champfleury, deux gravures qui représentent, la première Luther et sa femme, Catherine de Bora; la seconde, Calvin prêchant, déguisé en porc. Sous la Fronde, la caricature n'atteint pas de grands développements, et ce n'est qu'avec la Régence que les estampes satiriques se font plus nombreuses; nous avons surtout sous les yeux des spécimens de celles qui visaient Law et sa trop fameuse institution. Les caricatures contre les jésuites, si nombreuses qu'elles ont fait, il y a quelques années, l'objet d'une iconographie spéciale, celles dirigées contre Voltaire, contre les expériences de Mesmer, contre les modes ridicules de la fin du XVIIIe siècle, terminent ce volume qui s'arrête au seuil de la Révolution et que nous ne fermons qu'à regret.

Bien que la caricature, d'après la définition de M. Viollet-le-Duc, soit une « transposition *burlesque* », nous avouons n'avoir pas ri un seul instant à la vue des nombreux dessins qu'a reproduits M. Champfleury. La raison de cette froideur est bien naturelle; nous la trouvons dans le manque de comparaison possible entre la caricature et le modèle.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Champfleury complète heureusement les volumes précédents et il faut espérer que, fidèle à sa promesse, il nous donnera bientôt son *Histoire de la caricature en Orient.* G. F.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Promenades dans les deux Amériques (1876-1877), par Ed. Cotteau, membre de la Société de Géographie de Paris et du Club alpin-français. Paris, G. Charpentier. 1880.

Notes très intéressantes d'un touriste sans prétention, mais d'un touriste ayant l'habitude des voyages, et non seulement voyant toutes choses en valant la peine, mais les notant de manière à être utile à ceux qui voudront le lire avant de suivre un itinéraire tout indiqué par lui.

C'est écrit d'un style simple, facile et gai, fort

agréable à lire. Les détails abondent, tous caractéristiques; l'examen est approfondi, l'érudition sérieuse sous une forme attrayante; on se rend compte à chaque ligne de l'exactitude consciencieuse avec laquelle le narrateur a fait part de tout ce qu'il a vu, et qu'il représente de manière que le lecteur se figure facilement lui-même ce dont on l'entretient.

L'ouvrage de M. Cotteau comprend deux livres distincts qu'il a réunis en un seul : le premier se rapporte à un voyage entrepris à travers l'Amérique du Nord; il fut même intitulé primitivement: *Six Mille Lieues en soixante jours.*

Cette tournée comprend le passage de Liverpool à Québec, le Canada, le Niagara, Chicago, la traversée terrestre de tout le continent américain jusqu'à San-Francisco à travers les prairies du Far-West, les montagnes Rocheuses, le grand désert des États-Unis et la Sierra-Nevada de Californie.

Le retour s'effectue par le pays des Mormons, le lac Salé et les grandes cités de l'Ouest, pour arriver à New-York par Washington et Philadelphie.

Le second livre se rapporte à un autre voyage dont la relation fut d'abord publiée sous le titre de : *Promenade autour de l'Amérique du Sud.*

En cent quatorze jours, l'auteur a effectué le tour entier de l'Amérique du Sud, partant de Lisbonne, touchant au Sénégal et arrivant à Rio-de-Janeiro. De là, il a traversé les forêts vierges, le Montevideo et l'estuaire de la Plata, franchi le détroit de Magellan et passé au versant ouest du continent.

Le voyage s'est continué par le Chili, la Bolivie, le Pérou; il est arrivé dans la république de l'Équateur, a traversé l'isthme de Panama et effectué son retour en Europe en visitant les ports de la Colombie et du Venezuela et nos colonies des Antilles.

Ce n'est pas une relation d'un voyage de découvertes; les pays parcourus sont non seulement connus, mais la plupart sont habités par des peuples fort civilisés dont on sait de longue date les mœurs, les coutumes, et tout ce qui, historiquement et géographiquement, peut être intéressant.

Mais chaque voyageur a son tempérament personnel et ne voit pas les mêmes choses de la même manière que ceux qui l'ont précédé; en outre, le progrès suit sa marche journalière, et il y a toujours quelque chose à faire connaître à ceux qui sont curieux et qui veulent s'instruire.

Du reste, lorsqu'en quelques lignes il est possible de donner la physionomie d'une contrée et de la rendre caractéristique, l'auteur est toujours un homme habile et un bon écrivain, témoin le petit paragraphe suivant dans la partie du voyage en l'Amérique du Nord :

« Au matin, le convoi traverse à toute vitesse de grasses prairies baignées par le lac Michigan. Nous sommes dans l'Indiana. Le pays est parfaitement plat, la forêt a disparu : pas un seul arbre à l'horizon. Bientôt apparaissent quelques villas; de gigantesques affiches se déroulent de chaque côté de la voie. D'autres indices annoncent les approches d'une grande ville. Nous franchissons de larges avenues désertes; puis les maisons se resserrent, les rues se peuplent, le train ralentit sa marche, tandis que la cloche de la machine sonne à toute volée pour avertir les passants. Les gamins de la ville courent après les portières, grimpent sur les plates-formes, et viennent crier leurs journaux jusque dans l'intérieur des wagons. Nous sommes arrivés à Chicago. »

En outre des pages nombreuses dans le genre de celle dont nous venons de donner un fragment, on trouve des renseignements extrêmement curieux, notamment ceux-ci sur le grand pont qui unit aujourd'hui la ville de New-York à celle de Brooklyn : les piles, au nombre de deux, ont une hauteur de 85 mètres; la profondeur des fondations au-dessous du lit de l'East-River est de 25 mètres; la longueur entre les deux piliers est de 500 mètres et la longueur totale de 1,800 mètres. La largeur du tablier est de 26 mètres et sa hauteur au-dessus des plus hautes marées de 40 mètres.

Les plus gros navires peuvent passer dessous à voiles déployées; c'est un pont suspendu, assurément le plus hardi et le plus beau du monde, dans une rade peut-être sans rivale, surtout lorsque le chenal du côté du nord sera entièrement terminé, comme largeur et profondeur d'eau.

Nous aurions trop de citations à faire si nous voulions faire connaître tout ce que nous avons trouvé dans la lecture si intéressante de ce volume; nous y renvoyons nos lecteurs en les assurant qu'ils seront satisfaits de le dévorer eux-mêmes d'un bout à l'autre. E. D'AU.

L'Allemagne chez elle et chez les autres, par ARMAND DUBARRY. 1 vol. Paris, Charpentier, 1880.

Ce livre pourrait tout aussi bien s'appeler l'art d'accommoder les restes. L'auteur ayant à placer une nouvelle vénitienne et une correspondance d'Italie s'est dit que tout cela, la nouvelle surtout, sentait bien le ranci et il a jugé à propos de le relever avec un peu de Prusse et d'Alsace.

Pour la Prusse, il a eu la main malheureuse. Il nous montre d'abord le *Rabaks collegium* du premier Frédéric-Guillaume et la façon brutale dont il traite ses savants et ses bouffons. A Berlin on sait l'histoire et l'on ripostera avec les filles de Louis XIV s'enivrant et faisant chercher des pipes et du tabac au corps de garde des suisses.

Dans un autre chapitre, nous voyons les officiers prussiens de 1806 crier : « A Paris! à Paris! » Là encore on pourra lui dire, hélas! qu'en 1870 le cri : « A Berlin! à Berlin! » a été poussé bien mal à propos aussi.

Pour ce qui est de l'Alsace, ç'a été bien simple. On a pris un guide Joanne, on y a relevé les noms d'Ervin de Steinbach, de Schwilgé, de Silbermann et on en a affublé quelques braves bourgeois de Strasbourg. L'héroïne porte le poétique nom de Simone. On lit Musset à Strasbourg, mais nous ne pensons pas que jamais il ait servi de parrain à l'une ou l'autre de nos compatriotes. Tout cela est *fait de chic*, comme on dit en langage d'atelier. Or nous n'admettons pas que l'on

puisse ainsi se jouer de nos souffrances. Que l'on respecte notre silence et qu'on n'aille pas orner de noms strasbourgeois des mannequins quelconques. Nous n'avons pas la douleur bruyante : qu'on nous laisse donc à nos regrets silencieux et à notre tristesse.

La Hollande, par Edmondo de Amicis, traduction de Frédéric Bernard. Paris, Hachette et Cie. 1 vol. in-16. — Prix : 2 fr. 50.

La librairie Hachette a entrepris dans un élégant format une collection de voyages illustrés qui laisse certainement derrière elle, comme exécution et comme choix des auteurs, toutes les autres tentatives des éditeurs modernes. On y rencontre Taine, Hubner et Edmondo de Amicis dont le très remarquable ouvrage sur *Constantinople* peut être à bon droit jugé comme un chef d'œuvre.

La Hollande, sans approcher, à notre avis, du merveilleux coloris de style qu'on trouve dans *Constantinople,* est un livre ou l'esprit d'observation abonde et où l'art de la description est poussé dans ses plus délicates limites.

Beaucoup d'humour et de sens artistique dans ces récits sur Amsterdam, Rotterdam, la Haye, Delft, Leyde, Haarlem, etc. C'est là mieux qu'un guide ou un *vade-mecum,* et nous doutons qu'il ait été écrit sur la Hollande un ouvrage aussi substantiel sous une forme aussi littéraire et agréable.

La traduction de M. Frédéric Bernard nous semble excellente par le style et la correction.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Joseph-Octave Delepierre. — *Born : 12 march 1802, Died : 18 august 1879. — In memoriam. — For Friends only. — (Printed by Ballantyne, Hanson and Co. Edinburg and London, 1880.)* Petit in-4° de 69 pages, imprimé sur papier whatman ; orné d'un beau portrait de Delepierre d'après une photographie et recouvert en papier parchemin replié.

L'opuscule ci-dessus décrit présente, à plus d'un titre, un grand intérêt : d'abord et avant toute autre considération, ce n'est point une biographie banale, un simple document destiné aux besoins de l'histoire littéraire; mais c'est surtout un pieux monument élevé, par les soins d'un parent et d'un intime ami, à la mémoire d'un homme de bien et d'un érudit de premier ordre. En effet, c'est à M. Nicolas Trûbner, de Londres, depuis longtemps l'ami dévoué et, comme on sait, le parent par alliance de M. O. Delepierre, que l'on doit l'intéressant opuscule dont nous allons parler.

L'*In memoriam* de Delepierre se divise en deux parties : l'une biographique, l'autre purement bibliographique.

Dans la première partie, qui occupe les pages 5 à 25 du volume, l'auteur retrace rapidement les circonstances les plus importantes de la vie d'Octave Delepierre, fils de Joseph Delepierre, ancien receveur général de la province belge de la France occidentale. O. Delepierre, né à Bruges le 12 mars 1802, compta parmi ses maîtres le professeur Moke, J. de Saint-Genois, M. de Decker, J. Van Praët et autres hommes distingués qui étaient en même temps les amis de son père. Ses études terminées et dès qu'il eut conquis le grade de docteur en droit, il fut attaché à la conservation des archives de la Flandre occidentale, qui, par suite des nombreuses révolutions qui se produisirent en Belgique jusqu'en 1830, etaient dans un singulier état de désordre. On comprend qu'avec son esprit méthodique et laborieux O. Delepierre se trouvait là, comme on dit, dans son élément, et, tout en travaillant à la classification de cet immense et précieux dépôt, il y trouva les matériaux de plus de vingt excellents volumes, qu'il publia successivement, tous relatifs aux origines et à l'histoire de sa province natale. Il serait trop long, dans cette courte notice, de suivre pas à pas la biographie que nous donne M. N. Trûbner. Mentionnons seulement que ce fut en 1843 qu'O. Delepierre quitta la Belgique pour aller se fixer à Londres, où il accepta le poste de secrétaire du consulat de Belgique. Ces fonctions, qu'il conserva pendant trente-cinq ans, ne nuisirent nullement à ses travaux littéraires et l'on verra tout à l'heure quelle fut sa fécondité. — M. Delepierre fut marié deux fois; il épousa d'abord Émilie Napier, sœur de lord Napier de Magdala, dont il eut deux filles; sa seconde femme, qui lui survit, était veuve d'un capitaine de l'armée des Indes. Il est mort, le 18 août 1879, dans la maison de son beau-fils, M. N. Trûbner, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Nous ne pouvons nous étendre davantage sur la vie de Delepierre, vie que M. N. Trûbner retrace avec tant de charme et d'affection ; il nous faut passer maintenant à la seconde partie de l'*In memoriam*, laquelle est, comme on l'a dit, purement bibliographique.

Cette deuxième section de l'étude sur Delepierre contient, en 44 pages, la description la plus minutieuse des productions de l'illustre Flamand. Deux chiffres suffiront à faire connaître l'importance de son bagage littéraire : de 1829 à 1876, Delepierre n'a pas publié moins de 58 ouvrages (dont quelques-uns sont en plusieurs volumes), et de 1839 jusqu'à sa mort, il a donné près de deux cents articles, dont certains valent un volume, à diverses revues et recueils historiques ou litteraires de l'Angleterre et de la Belgique. — Dans

cette œuvre considérable, presque tous les genres sont représentés : Archéologie, Histoire, Linguistique, Beaux-Arts, Histoire littéraire, Bibliographie, Roman, Poésie même, ont été abordés et le plus souvent avec un rare bonheur par l'éminent polygraphe.

Bien des amateurs français cherchent à faire la collection complète des œuvres et opuscules de O. Delepierre; il n'est en effet rien sorti de sa plume qui n'ait sa valeur spéciale et la réunion de ses ouvrages n'est pas moins intéressante que celle des nombreuses productions de notre Peignot, avec qui Delepierre offre plus d'un trait de ressemblance; les curieux, assez heureux pour se procurer l'excellente étude dont nous parlons ici, trouveront, dans la partie bibliographique, un guide très sûr pour former leur collection, s'ils le peuvent toutefois, car certains Delepierre sont devenus introuvables. Cette longue liste cependant est encore à compléter. M. N. Trübner nous dit lui-même qu'il n'a pu noter toutes les productions de son parent; puis, assurément, des ouvrages posthumes seront publiés et déjà nous sommes en mesure d'en indiquer un dont nous parlerons à l'article suivant.

Disons en terminant qu'à tous ces points de vue l'*In memoriam* de Delepierre est une acquisition fort désirable pour les vrais amateurs, auxquels il ne se recommande pas moins par son grand intérêt que par sa magnifique exécution typographique et la rareté des exemplaires tirés *For Friends only*. PHIL. MIN.

Jean-Baptiste-André Dumas, par M. A.-W. HOFMANN, traduit du journal anglais *Nature*, par CHARLES BAYE. Brochure in-4°. Paris, au bureau du *Moniteur scientifique*. 1880.

Cette biographie ne met pas seulement en lumière les immenses services que M. Dumas a rendus à la science; elle illustre le crédit, l'autorité dont il jouit à l'étranger.

M. Hofmann ne refuse pas sa reconnaissance à ceux qui, du vaste domaine de la science, n'explorent qu'un espace restreint; il estime qu'on leur doit les découvertes les plus utiles; son admiration, toutefois, n'est aquise tout entière qu'à ces hommes qui, « ayant atteint les cimes les plus variées et les plus hautes de la science, peuvent embrasser du regard tout le champ des recherches humaines. Lorsqu'un homme, dit-il, parvenu à une position aussi élevée dans la science, a montré un profond intérêt pour les affaires publiques de son pays; lorsqu'il n'a pas dédaigné de descendre dans l'arène de la vie journalière; qu'il a voué au service de ses concitoyens son temps et ses forces, le trésor de ses connaissances et toutes les facultés de son jugement mûri par une longue expérience, il est assuré de notre admiration sans borne. » L'érudit biographe parle peu pourtant du rôle politique joué par M. Dumas sous l'Empire; ce sont les recherches du savant, ce sont les *Éloges* prononcés par le littérateur, qu'il se plaît à rappeler, à analyser. Il nous montre le futur académicien quittant Alais, sa ville natale, pour se rendre à Genève, et là étudiant la chimie, puis la physiologie, faisant déjà — il n'avait que dix-huit à vingt ans — des découvertes très précieuses en la seconde de ces sciences; il nous le montre ensuite venant à Paris; il est préparateur de cours, il est professeur, et ses travaux le rendent digne d'entrer à l'Académie des sciences qu'il n'a encore que trente-deux ans à peine.

M. Hofmann, dont la compétence est hors de conteste, fait, en exposant les résultats des investigations patientes de M. Dumas, une histoire très complète des progrès de la chimie pendant la première moitié du XIXe siècle. Son étude est des plus intéressantes, elle est celle d'un homme qui ne fait nulle difficulté de rendre au savoir ce qui est au savoir, et à la France ce qui est à la France. P. G.

Antiquités typographiques de la France. Origines de l'imprimerie à Albi en Languedoc (1480-1484). *Les Pérégrinations de J. Neumeister*, compagnon de Gutenberg, en Allemagne, en Italie et en France (1463-1484); son établissement définitif à Lyon (1485-1507); d'après les monuments typographiques et des documents originaux inédits, avec notes, commentaires et éclaircissements par A. CLAUDIN. *Juxta vias eorum et adinventiones eorum judicavi eos.* (Ezéchiel, cap. XXVI.) Paris, A. Claudin, libraire-éditeur, 3, rue Guénégaud, 1880. Superbe volume in-8° de 104 pages, imprimé sur papier vergé par C. Motteroz, accompagné de 14 planches de fac-similés par l'héliographie et l'héliogravure. Tirage à très petit nombre. Cent exemplaires seulement sont mis en vente. — Prix : 12 francs.

Découvrir que, dès 1481, il a été imprimé des livres souscrits du nom d'*Albia*; démontrer de la façon la plus nette que ce nom ne s'applique ni à l'*Albie* de Savoie, ni à l'*Albe* du Montferrat ou des Abruzzes, ou à toute autre ville homonyme d'Europe, mais bien à notre ville d'*Albi* en Languedoc; prouver très clairement que l'imprimeur, nomade d'abord, des premiers livres publiés à Albi n'est autre que le clerc *Johann Neumeister*, de Mayence; suivre, avec la plus grande sagacité, dans ses pérégrinations à travers l'Europe, ce prototypographe, successivement associé de Gutenberg en Allemagne, d'Emiliano d'Orsini en Italie et de Michelet Topié en France, tel est, en quelques mots, l'objet et le canevas de la belle étude que nous offre aujourd'hui M. A. Claudin.

Si aride que soit cette analyse, il serait peu aisé de lui donner plus de développement; les cent pages que le savant éditeur-auteur a consacrées à son excellent travail sont la condensation de prodigieuses recherches; les faits s'y pressent, si serrés, si enchaînés les uns aux autres, qu'on ne saurait les citer séparément; l'œuvre se tient d'un bout à l'autre et il faut la lire dans son entier pour bien apprécier sa valeur véritable et la consciencieuse érudition de son auteur.

Ce que nous pouvons dire, toutefois, sans entrer dans plus de détail, c'est que le volume de M. A. Claudin est un travail de premier ordre; c'est, il est vrai, de la bibliographie pure, mais rendue attrayante par la manière dont elle est présentée. Cette étude, remplie

de particularités et de descriptions techniques, est cependant d'une lecture facile, grâce à l'habileté de l'auteur, qui sait ne rien omettre d'important, sans accabler cependant le lecteur sous le poids d'une fatigante érudition. — Il va sans dire que la condition matérielle du livre est irréprochable; la typographie en est magnifique, les planches et fac-similés sont de la plus belle exécution; aussi n'est-ce nullement une idée de spéculation qui a guidé le savant éditeur. Son ouvrage, comme il l'a dit lui-même, fruit de plusieurs années de recherches persévérantes, « est la première pierre d'un monument qu'il a voulu élever à l'honneur de la typographie française ». Les origines typographiques des autres pays d'Europe ont été l'objet de travaux savamment étudiés, qui, pour la plupart, ne laissent rien ou peu à désirer. Seule la France n'a pas suivi encore ce mouvement historique. C'est une lacune regrettable que M. A. Claudin a entrepris de combler, afin de prouver « qu'à aucune époque notre pays n'est resté en arrière des progrès de la civilisation. » Personne, en effet, avant notre auteur, n'avait eu la patience de remonter aux sources, d'examiner nos monuments typographiques, de les comparer et d'en tirer les conclusions critiques qui eussent fait jaillir la lumière sur les origines de l'imprimerie dans plus d'une cité française, omise à tort, jusqu'à présent, du tableau d'honneur de la prototypographie. Tel est le but de M. A. Claudin, et ce qu'il vient de faire pour notre vieille cité d'Albi, il va l'exécuter incessamment pour plusieurs autres villes. Déjà il prépare trois autres fascicules qui donneront des indications toutes nouvelles sur les origines de l'imprimerie à Salins, Besançon, Dôle, Dijon, l'abbaye de Cluny, Mâcon, Vienne, Grenoble, Valence et Avignon. Espérons qu'il ne nous fera pas trop attendre ces précieuses monographies, que les vrais bibliophiles devront se hâter d'acquérir; car, fidèle à son programme de désintéressement, il ne les fera pas réimprimer. Nous sommes impatient, pour notre part, d'avoir, le plus tôt possible, la suite du bel ouvrage de M. A. Claudin, ouvrage que nous ne saurions trop louer et sur lequel nous n'avons plus qu'un mot à dire, c'est qu'il vient d'être couronné par l'Institut.

PHIL. MIN.

Las Nonpareilhas Receptas *por far las femnas tindentas, risentas, plasentas,* publiées avec une introduction, des notes et un glossaire par le docteur J.-B. Noulet; Toulouse, Privat; Paris, Maisonneuve. 1880, petit in-8°, VIII et 110 p.

Ce petit volume, d'une exécution des plus soignées, offre la reproduction d'une partie d'un des livres les plus rares qui existent, puisqu'on n'en connaît qu'un seul exemplaire qui, acheté en Angleterre, adjugé 185 francs à Paris, est entré dans le cabinet de feu le docteur Desbarreaux-Bernard; il s'agit du volume imprimé à Toulouse en 1555 par Jacques Colomiès, *las Ordonansas et Coustumas del Libre blanc* (décrit en détail au *Manuel du libraire,* t. III, 1057); en 1846, M. G. Brunet donna à Bordeaux une réimpression de ces *Ordonansas,* tirée à petit nombre; M. Noulet en a publié à Montpellier en 1878 une bien préférable, in-12, 199 p.); mais les *Receptas* avaient été laissées de côté.

Elles forment un livret de 8 feuillets se vendant à *Tolose, chez Guyon-Boudeville, deuant l'église du Taur,* 1555, petit in-8°. Ce libraire avait précédemment, et lorsqu'il avait son domicile devant le collège de Foix, donné une autre édition, sans date, de cet opuscule, mais on n'en connaît qu'un fragment, le titre et les cinq premières pages.

Voici le cadre de ces *Receptas.* Quelques jeunes Toulousaines se sont réunies dans un jardin; après avoir bien ri et beaucoup caqueté, elles passent à des pensées plus graves; elles se demandent si leur jeunesse et tous les avantages qui lui font cortège ne passeront point, et si par précaution elles ne doivent pas prendre les moyent jugés nécessaires

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Un écolier se montre fort à propos; il est trop heureux d'être agréable à ces dames; il s'engage à aller à Montpellier où l'on trouve les *fines fleurs des remèdes;* il en rapporte une longue suite de recettes imaginaires, kyrielles hérissées de sous-entendus peu avouables.

Cette facétie, se composant de trois cents vers de huit syllabes, est dépourvue de mérite littéraire; mais elle offre de l'intérêt d'abord au point de vue de la constatation de l'état de la langue romane dans le midi de la France au milieu du XVIe siècle, ensuite au point de vue des mœurs qui ne s'effarouchaient point de la liberté des images et de la crudité des expressions.

Le texte est en roman provençal déguisé; il offre des incorrections fort nombreuses; pour le ramener à une certaine pureté, il ne fallait rien moins que la parfaite connaissance de l'éditeur en fait d'idiomes méridionaux.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que M. Noullet ne pouvait se contenter de reproduire, de corriger des textes; il a joint aux *Receptas* des notes fort instructives auxquelles nous n'avons qu'un seul reproche à adresser, celui d'être beaucoup trop courtes : elles n'occupent que six pages (p. 34-40); heureusement il s'est donné plus de carrière dans le glossaire très intéressant et très bien fait qui explique les mots difficiles, en les élucidant au moyen de citations empruntées avec goût et avec sûreté à divers écrivains qui ont fait usage du dialecte roman.

Peut-être ne serait-il pas hors de propos de transcrire, comme spécimen de linguistique, quelques vers du début :

L'autre iorn ne subi quant ce
Qu'un grand tropel de damaysellas
(Et d'autras madonas fort bellas)
Acompunhadas de sirbentas
Queren ardiment fort tindentas
Sen aneguen dun bon accord
Banqueta totas dins vn ort
Et dieuz sap s'ubian oblidada
Lor lenguetta tant affilada.

PHIL. JUNIOR.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Imitation de Jésus-Christ, par Thomas a Kempis, reproduction en fac-similé du manuscrit autographe de 1441. Introduction par Charles Ruelens. Nimègue, chez H.-C.-A. Thieme.

Dans la préface de ce volume, la vieille discussion sur le véritable auteur de ce livre célèbre y est agitée à nouveau sans grande originalité et sans que les partisans de Thomas a Kempis puissent y trouver d'irréfutables arguments à l'appui de leur thèse[1]. Thomas a Kempis, religieux du monastère du mont Sainte-Agnès, près de Zwolle, a écrit tout entiers de sa main les quatre livres de l'*Imitation* et l'authenticité du manuscrit est indiscutable; donc il en est l'auteur. Mais non! comme on l'a déjà dit dans la contestation qui surgit en 1604 à ce sujet, il a très bien pu n'être qu'un copiste. Mais le manuscrit présente des ponctuations, des termes et jusqu'à des consonances de phrase qui se retrouvent dans tous les autres ouvrages du religieux Thomas. Cet argument est sans doute plus sérieux. Toutefois on sait trop comment les copistes dénaturaient et s'appropriaient le texte qu'ils transcrivaient, pour tirer une conclusion aussi formelle de cette similitude de style, et cela d'autant mieux que ce texte ne pouvait avoir alors, quel qu'en fût l'auteur, un caractère assez sacré pour qu'un copiste le respectât absolument.

Mais cette question nous paraît secondaire dans la publication dont nous rendons compte et qui réside tout entière dans la reproduction en fac-similé du manuscrit de Thomas a Kempis. Ainsi mise à la portée de tous les paléographes, la question pourra être plus généralement étudiée.

L'éditeur ne nous dit pas si les pages du manuscrit ont été reproduites de la grandeur de l'original. Nous le supposons; car, sans cela, ce ne serait plus un fac-similé; mais nous en doutons cependant un peu, car il serait surprenant qu'un ouvrage aussi important et relativement si court eût été écrit d'une écriture aussi serrée et aussi peu lisible. Il n'y a pas de ratures, ce qui prouve que si Thomas a Kempis n'a pas copié le texte d'un autre auteur, il a au moins fait une *mise au net* de son propre travail. Fénelon a pu écrire *Télémaque* sans presque se corriger, mais la chose serait un peu trop étonnante pour l'*Imitation de Jésus-Christ*.

L'éditeur ne nous dit pas non plus comment a été faite la reproduction; il parle bien de procédés photographiques, mais sans indiquer quelle a été leur application. Assurément il ne s'agit pas d'héliogravure en taille douce, le procédé de beaucoup le meilleur et aussi le plus coûteux. Nous ne croyons pas non plus à un relief qui se serait imprimé comme s'impriment les gravures sur bois. Il s'agit sans doute d'un report sur pierre et d'un tirage lithographique. C'est le procédé le moins bon. Il est sujet à la lourdeur, à l'empâtement, et ce défaut est malheureusement trop sensible dans ce cas, où la page reproduite est serrée et compacte. Les parties faciles s'y liront sans doute, mais les point délicats — c'est-à-dire essentiels — seront difficilement déchiffrés.

Si nous semblons être sévères pour cet ouvrage, c'est parce que l'on a tendance à vouloir parfaites les œuvres que l'on trouve déjà très bonnes. En résumé, c'est une publication courageuse, faite par de véritables délicats, qui sera estimée des amateurs et des savants comme un joyau rare. La reliure, imitée d'un livre d'heures flamand du xve siècle, est purement délicieuse.

« Cette publication, dit la préface, a pu se faire grâce à la *bienveillante autorisation* donnée par M. L. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Bruxelles. » — Combien d'éditeurs, en France, pourraient en dire autant?

1. Voir une curieuse préface où la même question est étudiée et résolue d'une façon au moins curieuse et inattendue en tête de l'*Imitation de Jésus-Christ*, éditée en 1878 par la maison Quantin, avec de magnifiques eaux-fortes de J.-Paul Laurens.

Œuvres choisies de Rivarol, publiées avec une préface par de Lescure. Paris, Jouaust, 1880. 2 vol. in-18. — Prix : 6 francs.

On croit avoir tout dit sur Rivarol, comme sur Chamfort d'ailleurs, quand on a parlé de ses bons mots. C'est là une grande injustice. Sa renommée d'homme spirituel a fait tort à la gloire plus solide qu'il mérite comme écrivain, comme historien et comme penseur. Aussi faut-il louer M. de Lescure d'avoir présenté au public un Rivarol moins légendaire, et d'avoir ainsi remis les choses en leur vrai jour. Certes, c'est l'homme d'esprit qui domine, même chez le philosophe, et on s'en aperçoit à la façon vive, brillante, originale toujours, paradoxale bien souvent, dont il exprime les idées les plus graves et les plus profondes. Mais il n'en est pas moins juste de reconnaître, sous les paillettes du style, cette gravité et cette profondeur. Montesquieu aussi procédait par traits, par facettes, et cela n'empêche pas qu'il ait écrit *l'Esprit des lois*. Il y a, dans le choix fait par M. de Lescure, des œuvres qui étonneront ceux qui ne voyaient dans Rivarol que le rival de Chamfort. Son histoire de la Révolution au jour le jour, sous forme de bréviaire, n'est pas toujours impartiale, et l'on y sent le journaliste homme de parti; mais elle abonde néanmoins en aperçus, en jugements, en ré-

flexions qui ont une saveur singulière. Ses travaux de grammaire, de linguistique et de philosophie sont d'une hardiesse qui surprend et d'une nouveauté qui reste fraîche aujourd'hui encore. On ne se doute guère que ce faiseur de nouvelles à la main est en même temps un des précurseurs de la grammaire comparée. Son étude sur l'universalité de la langue française est, en ce genre, un monument. Sa philosophie et sa politique, pour être parfois bizarres, comme il est naturel à un homme écrivant dans des temps aussi troublés et aussi complexes, n'en sont pas moins du plus vif intérêt. On y rencontre des aphorismes burinés de main de maître. C'est qu'en effet cet esprit si étincelant était aussi, je le répète, un esprit profond. M. de Lescure le dit hautement dans sa préface, et il a raison. En même temps, il raconte l'existence curieuse de cet homme, ses succès, ses déboires, et on a dans ce récit la clef de bien de ses opinions, l'explication de son amertume, le mot de sa misanthropie. Toutefois il ne faudrait pas se laisser entraîner par trop loin dans cette voie de réparation, et, sous prétexte de revenir sur l'injustice commise envers lui, il ne serait pas juste d'exagérer la valeur définitive de Rivarol. A coup sûr, c'est autre chose qu'un homme d'esprit ; mais ce n'est pas un homme de génie, à moins qu'on ne le classe parmi ceux qu'on peut appeler les génies de second ordre. Génies ratés, somme toute! Rivarol en est le type le plus accompli. Mais ne vous y trompez pas, ces génies-là ne sont pas à dédaigner et ils ne courent pas les rues.

Petits Conteurs du XVIIIe siècle. *Contes de Duclos,* avec notice bio-bibliographique par OCTAVE UZANNE. Paris, A. Quantin. 1 vol. in-8°. — Prix : 10 francs.

Dans cette série de charmants conteurs publiés par les soins de M. Octave Uzanne, il y avait longtemps que nous n'avions signalé l'apparition d'un nouvel ouvrage. Après la publication consécutive des *Voisenon, Boufflers, Caylus, Moncrif, Crébillon fils* et *La Morlière*, l'éditeur semblait avoir pris un léger temps d'arrêt et les amateurs attendaient avec impatience la continuation de cette collection qui bientôt sera complète en douze volumes.

Les *Contes de Duclos*, qui viennent de paraître, seront d'autant mieux reçus qu'ils ont été plus attendus. Ils représentent du reste l'esprit littéraire du dernier siècle dans toute sa coquetterie et sa verve. Ils comprennent les *Confessions du comte de **** qui plus tard devait inspirer à J.-J. Rousseau l'idée d'écrire (sur le conseil de Duclos) ses propres *Confessions*, et le joli conte d'*Acajou et Zirphile.*

Le premier de ces ouvrages compose, par une suite d'aventures galantes, les Mémoires d'un jeune colonel, d'un *roué* de la Régence, qui à la manière des Lauzun et des Valmont, ne songe qu'à narrer ses bonnes fortunes, qu'à esquisser ses amours rapides et à les grouper dans un ensemble de caractères féminins où figurent tour à tour la coquette, la dévote, la caillette, la marchande, la financière et autres types, pris dans les différents milieux du XVIIIe siècle. C'est donc une peinture de mœurs faite avec un rare talent d'observateur. — Dans le second de ces contes, *Acajou et Zirphile,* aimable badinage, exécuté sur des sujets d'estampes, on retrouve le même esprit d'analyse, semé d'épigrammes, de saillies, de traits de mœurs, de réflexions vives est charmantes.

Il faut lire la longue introduction de M. Octave Uzanne, pour comprendre quels rôles importants Duclos eut à remplir à son époque ; — le jeune rédacteur en chef de cette revue, qui nous a déjà donné tant d'excellentes notices, où son érudition profonde se joue dans la facilité d'un style à la fois délicat et original, a tenu à ne laisser aucun côté de cette curieuse physionomie dans l'ombre, et il a apporté dans son travail un soin extrême qui se révèle à chaque page par des documents nouveaux et des pièces justificatives inédites qui feront la joie des chercheurs et des lettrés.

Disons aussi que Duclos, le secrétaire perpétuel de l'Académie française, l'ex-député du tiers aux États de Bretagne, l'historiographe de France, l'ami de Voltaire et de Rousseau, n'a peut-être jamais été mieux vêtu que dans cette délicieuse édition de ses *Contes*, pour laquelle M. Quantin, selon sa coutume, a voulu marier la plus belle typographie à l'art de la gravure à l'eau-forte et des vignettes dans le texte.

Mémoires-Journaux de Pierre de L'Estoile[1].

Il y a un certain chapitre, dans le *Voyage sentimental*, où Sterne, déployant un papier qui a servi d'enveloppe à un paquet, se met à lire le fragment d'histoire que lui apporte la feuille déchirée, sent sa curiosité s'éveiller peu à peu, et finit, quand il est au bout, par être très ennuyé de n'avoir pas la suite de cette histoire dont il n'a fait que deviner le commencement. N'est-ce pas bien là ce qui arrive souvent? Ayez sous la main de vieilles gazettes, vous ne songerez pas à en ouvrir une seule; mais qu'il vous tombe sous les yeux, par hasard, un morceau de journal, vous le lisez curieusement d'un bout à l'autre, vous pestez contre la déchirure qui vous interrompt, et vous cherchez à reconstituer le sens de ce qui manque. Ce n'est souvent qu'un fait divers, quelques lignes détachées d'un article de fond : cela suffit pour évoquer devant votre imagination tous les souvenirs d'une époque, pour ranimer un instant en vous des jours oubliés, pour vous représenter, dans le raccourci d'un fragment n'ayant ni commencement ni fin, toute la politique et toute la littérature du temps et le rôle qui y ont joué ceux qui vous sont chers. Il y a là un

1. Nouvelle édition pour la première fois complète et entièrement conforme aux manuscrits originaux, publiée, avec de nombreux documents inédits et un commentaire historique, biographique et bibliographique, par MM. G. Brunet, A. Champollion, E. Halphen, Paul Lacroix, Charles Read et Tamisey de Larroque. Tomes I à VIII (1574-1602). Le tome IX (quatrième du règne de Henri IV) est sous presse. 7 vol. gr. in-8°, papier vergé, de Hollande et Whatman. Paris, librairie des Bibliophiles, 338, rue Saint-Honoré, et librairie Daffis, 7, rue Guénégaud.

vif plaisir, mêlé de curiosité irritée et déçue, que nous avons tous éprouvé bien des fois.

C'est un sentiment à peu près semblable qu'excite la lecture de ces sortes de Mémoires du temps passé, où quelque bon bourgeois a consigné, jour par jour, au hasard, le récit des événements grands et petits que lui apportaient les circonstances. Ces gens-là n'écrivent pas, à proprement parler, l'histoire d'une époque; c'est même se servir d'un terme impropre que de dire qu'ils nous ont légué des Mémoires. Ils font un *Journal*, ou plutôt ils sont, dans le journalisme tel que nous l'entendons, les « découpeurs d'informations et de faits divers », les « secrétaires de rédaction ». Ils font cette besogne pour leur propre plaisir. Tous les soirs, ils ont couché par écrit les nouvelles de la journée, les pièces curieuses, bons mots, vers satiriques et pamphlets qu'ont fait naître les polémiques courantes; ils y ont ajouté par ci par là leurs observations personnelles, — et il s'est trouvé plus tard, longtemps après leur mort, qu'ils avaient amassé les matériaux les plus précieux pour l'histoire. Car ils avaient écrit un *Journal* à l'époque où il n'y avait point de journal.

Et comme nous, postérité, nous ne les lisons de suite que par nécessité d'études historiques, si nous tombons à l'aventure sur les passages que le hasard nous offre, ces faits divers, ces citations ont pour nous l'agrément de morceaux déchirés de vieilles feuilles publiques. C'est ainsi que l'on peut ouvrir n'importe lequel des dix-neuf tomes des *Mémoires* de l'ennuyeux et ponctuel Dangeau, on est toujours sûr de passer un bon moment. Le moindre de ces petits faits, si exactement relatés, évoque, par on ne sait quelle magie, la cour tout entière de Louis XIV.

Ce plaisir devient plus vif à mesure que l'on s'enfonce dans des âges plus lointains. Quel dommage qu'Alexandre le Grand n'ait pas eu son Dangeau! Quel prix aurait pour nous un Journal du roi de Macédoine, tenu, sinon par Aristote, au moins par un simple valet de chambre, par un Dangeau quelconque.

Parmi les faiseurs de Mémoires-Journaux, l'un des plus célèbres est, sans contredit, Pierre de L'Estoile, grand audiencier en la chancellerie de France, petit-fils du professeur de droit à l'université d'Orléans, qui avait eu Calvin pour disciple et Théodore de Bèze pour ami. Il nota, depuis 1574 jusqu'à sa mort (1611), toutes les nouvelles que ses fonctions le mettaient à même de recueillir, tous les bruits populaires, toutes les particularités relatives aux affaires de l'État ou même à des intérêts de famille, et il fit collection des pamphlets que l'on criait par les rues sous les noms de *pasquils* ou *fadèzes*. Son Journal embrasse les règnes de Henri III et de Henri IV.

Ces Mémoires ont été publiés, en parties successives, d'abord timidement, très tronquées, remaniées et corrompues de texte, avec des suppressions, des altérations, des transpositions de toute sorte; puis, avec des appendices ajoutés après coup. — On va les posséder enfin *dans leur intégralité* et leur *intégrité*.

Les collaborateurs de la présente édition (MM. Paul Lacroix, Charles Read, A. Champollion, E. Halphen, Tamisey de Larroque, G. Brunet) ont, en effet, entrepris la publication complète et fidèle des manuscrits de L'Estoile. Ils nous en donnent un calque minutieux; ils s'appliquent à conserver à cette Chronique sa physionomie d'Album.

Chaque volume est pourvu d'une bonne Table de Sommaires, en attendant l'Index général très complet, où seront indiqués, par renvois, tous les faits, tous les noms de personnes et de lieux dont il aura été parlé dans l'ouvrage. L'annotation biographique, historique et bibliographique est de même renvoyée à un volume final, pour ne pas déconcerter le lecteur par des distractions de notes continuelles et pour mettre sous ses yeux un commentaire synoptique et suivi.

Les éditeurs ont pris, quant à la ponctuation et à l'orthographe, un parti excellent, dont il faut leur rendre grâce. Ils ont considéré qu'une « bonne exécution typographique et une *ponctuation attentive* est le premier commentaire de tout texte ancien » que l'on reproduit, et, tout en observant celle des imprimés de l'époque, ils n'ont pas suivi L'Estoile dans ses irrégularités inconséquentes; ils n'ont pas maintenu judaïquement ces excentricités qui rendent la plupart des éditions de Rabelais si insupportables à lire[1]. Il en résulte que la prose de L'Estoile se lit couramment, comme un texte de nos jours. Savez-vous rien de plus ridicule que la manie de ces éditeurs qui, pour écrire « une femme *vive* », écrivent avec deux *u*, « une femme *uiue* » ? Ce mot vous arrête, vous interloque quelques secondes, et vous gâte tout le plaisir du morceau. Et de même le *j* à la place de l'*i* gêne d'une façon bien inutile la lecture des vieux textes. A quoi bon mettre : « Ils firent *trojs ljeus* », quand il serait si simple d'imprimer : « *trois lieues* » ? N'est-ce pas faire là de la fidélité et de l'érudition bien mal à propos[2]?

Il y avait une question sur laquelle il fallait tout d'abord prendre aussi une décision. On sait qu'à cette époque la langue n'était pas trop chaste et que les mœurs étaient particulièrement libres. Tout en étant fort honnête homme et magistrat considéré, Pierre de L'Estoile avait largement usé des libertés de pensée et de style permises de son temps. Fallait-il adoucir ou supprimer ces passages fort nombreux? Les éditeurs se sont résolus à n'y point toucher, sauf *deux* ou *trois* endroits où ils indiquent, par quelques lignes de points, les suppressions, qui sont d'ailleurs fort courtes, et qui, autant qu'on en peut conjecturer, ne laissent aucun regret. Le Journal de Pierre de L'Estoile est, avec les *Tragiques*, de d'Aubigné, le grand châtiment, la juste flétrissure des hontes de la

1. L'excellente édition qu'a donnée de Rabelais M. A.-L. Sardou (Gay et fils, édit., San-Remo, 1874, 3 forts volumes in-12), est, sous ce rapport, une bien louable exception.

2. Si encore les vieux manuscrits avaient une orthographe *constante!* Mais elle varie sans cesse pour les mêmes mots. Ainsi il paraît que L'Estoile, inconséquent et illogique dans ses bizarreries, écrit *auj'hourd'hui; lieus* pour *lieux;* et encore *lieus* pour *lieues.*

Ligue et du règne des *mignons*. Le mérite de ces Juvénals de l'histoire, c'est précisément de dire la vérité et de mettre les abominations en leur jour :

Claramque facem præferre pudendis.

Sans L'Estoile, nous ne connaîtrions pas suffisamment l'ignominie « de Henri III et sa cour » ; ils sont là dévoilés et flagellés comme il convient. Puis d'Aubigné viendra, qui les mettra au pilori de son vers « archiloquien » !

Pour ce qui est de la Ligue, cette hideuse et ridicule « Commune catholique » du XVI[e] siècle, cette œuvre de traîtres, — anti-française par excellence (et dont on a voulu faire une œuvre de « salut national » !), — nulle part elle n'est mise en lumière comme dans les tomes II et III des Mémoires-Journaux que nous avons sous les yeux, et surtout dans le tome IV, qui nous donne enfin les BELLES FIGURES ET DROLLERIES, pour la première fois imprimées.

Afin de donner une idée de l'importance du travail dont cette nouvelle édition de L'Estoile nous fait goûter les résultats, signalons aux lecteurs les remarques auxquelles donne lieu une étude minutieusement composée du tome I[er].

Sur les 379 pages de texte que présente ce volume (qui contient les six premières années du règne de Henri III), il y a CENT QUINZE pages de *pasquils* INÉDITS, sans compter un grand nombre de mots, de phrases ou membre de phrases, omis antérieurement, et qui se trouvent pour la première fois *rétablis* ou *rectifiés ;* — sans compter aussi les mots et phrases *biffés,* qu'on a RESTITUÉS, et les interversions de texte qu'on a redressées.

Si nous ouvrons la dernière et la plus complète édition, celle de Michaud et Poujoulat (1837), page 64, 2[e] colonne, nous y lisons :

« On divulgua aussi en cest an une épigramme en françois, en latin et en grec, *D'un officier du Roy, fils d'un apoticaire, faisant l'amour à Paris,* qu'on attribuait à La Roche Chandenier. » — Rien de plus.

Voyons maintenant le même endroit, page 109 de la nouvelle édition. On a peine à s'expliquer ce premier texte, en présence de celui que portait le manuscrit. Dans celui-ci, nous trouvons l'épigramme sur *le fils de l'apoticaire,* restée inédite ; et cette épigramme, qui est un quatrain gaulois, *en françois,* n'a absolument rien de *latin* ni de *grec,* ni rien de commun avec des vers « attribués à *La Roche Chandenier (?)* ».

C'est que cet alinéa de l'édition de 1837 était tout bonnement un monstrueux coq-à-l'âne, un spécimen de galimatias double et triple, vraiment curieux à analyser. On y avait amalgamé deux passages différents de L'Estoile, en panachant le tout de ce nom estropié : *La Roche Chandenier,* qu'on rencontre encore une fois ainsi estropié ailleurs (*ibid.*, p. 49) : *La Roche Chaudien.* Là se trouve rapportée *incomplètement* une pièce de vers *latins* sur la mort du cardinal de Lorraine, et l'on y mentionne, en note, un distique *grec* sur le même sujet, dudit estropié *La Roche Chaudien.* — Dans l'édition nouvelle, page 43, sont donnés *in extenso* ces mêmes vers latins, et, de plus, le distique *grec,* dûment reproduit, avec la signature vraie de son auteur : LA ROCHE CHANDIEU.

Qui se serait avisé de deviner une telle sophistication dans les quatre lignes que nous venons de citer de l'édition de 1837 ? Deux passages (dont l'un se rapporte à décembre 1575 et l'autre à décembre 1574) y sont ainsi interprétés en dépit du bons sens et confondus l'un avec l'autre, pris l'un pour l'autre ! C'est bien là ce qui s'appelle sauter du coq à l'âne. Et voilà où la manie des remaniements avait conduit trop souvent les précédents éditeurs des Journaux de L'Estoile, mutilés par eux comme à plaisir !

Autre exemple de ce redressement d'erreurs inconcevables.

On lit dans l'édition de Michaud-Poujoulat, p. 102, au bas de la colonne 1 : « Le mercredi 28 aoust (1578)... furent pendus et puis bruslés deux hommes de Chelles-Saint-Baudour, qui avoient estés soldas et gardes des bois, et leurs *pères* bruslés avec eux... »

Conférons le même endroit de la nouvelle édition, page 263, nous lisons : « Le *mecredi* 2[e] aoust.... furent pendus et puis bruslés deux hommes de Chelles Saint-Baudour, qui avoient esté soldas et gardes *de* bois, et leurs *procès* bruslés avec eux.... »

Certes, la différence était assez notable, soit pour les *pères* de ces malheureux, soit pour le lecteur !

En fait de mots mal lus ou mal imprimés : « à peine *hasteront*-ils... » au lieu de : « à peine *basteront*-ils... » (Conférez col. 2 de la page 82, éd. de 1837, et page 176, ligne 26, éd. de 1875.)

Enfin, comme exemple de phrases incidentes biffées dans le manuscrit et omises dans l'édition Michaud-Poujoulat (page 42, col. 2, l. 21), et que l'on trouve relevées dans l'édition nouvelle (page 22, ligne 13) : « Aussi, cela ne provenoit du Roy, mais d'un conseil peu ami de la noblesse de France. » L'observation valait, certes, la peine d'être notée.

Dans le dernier volume, le tome VIII qui vient de paraître, nous apercevons encore une rectification qui a son importance. C'est à la page 324, au 19 juillet 1607. L'Estoile mentionne « un pasquil contre les financiers qui couroit à Paris », et ce pasquil, il en donne le titre : c'est *le Pérou françois.* Croirait-on que jusqu'ici on avait imprimé *le Féroce françois?* Imagine-t-on pareille bévue de lecture ou de correction d'épreuves !

On voit ce que c'étaient que les éditions antérieures du Journal de L'Estoile, et l'on voit ce que vaut la nouvelle. C'est un grand service rendu par les savants éditeurs à tous les amis de notre histoire, à tous les curieux et bibliophiles. S. C.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

L'Institut vient de fixer les dates des séances publiques annuelles des diverses sections.

6 octobre, réunion trimestrielle;

16 octobre, séance publique annuelle des beaux-arts;

20 novembre, séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques.

Rappelons que les ouvrages pour les prix suivants doivent être déposés avant le 31 décembre.

Académie française : *Prix Thérouanne*, 4,000 fr., en faveur des meilleurs travaux historiques publiés pendant 1880.

Prix Guizot. — 3,000 fr. au meilleur ouvrage publié dans les trois années précédentes, soit sur l'une des grandes époques de la littérature française, soit sur la vie et les œuvres des grands écrivains français.

Prix Halphen. — 1,500 fr. à l'auteur de l'ouvrage le plus remarquable au point de vue littéraire et moral.

Prix Bordin. — 3,000 fr. destinés à encourager la haute littérature.

Prix Marcelin Guérin. — 5,000 fr. en faveur de l'ouvrage destiné à honorer le plus la France et à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères.

Prix Botta. — Au meilleur ouvrage sur la condition des femmes.

Inscriptions et belles-lettres. — Antiquités de France, 3 médailles de la valeur de 500 fr.

Prix Louis Fould. — 20,000 fr. en faveur de l'auteur de la meilleure histoire des arts du dessin.

Prix Brunet. — 3,000 fr. pour un ouvrage de bibliographie savante.

La Société des études historiques a mis au concours, pour 1881, les deux sujets suivants :

1° *Histoire des institutions de prévoyance en France* (un premier prix de 1,500 francs, un second prix de 500 francs); 2° *Histoire de l'architecture et des habitations privées en France, depuis la Renaissance jusqu'en 1830* (un prix unique de 1,000 fr.)

Le sujet de concours de 1882 est l'*Histoire des provinces danubiennes* depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar-Skelessi (un prix de 1,000 fr.).

Les mémoires manuscrits devront être adressés à l'administrateur, M. le comte de Bussy, rue Gay-Lussac, 40, Paris, avant le 1er janvier de l'année du concours.

École des Chartes. — Sont admis à passer de première en seconde année, dans l'ordre de mérite suivant, les élèves de l'École des Chartes ci-après désignés :

MM.

1. Lefèvre-Pontalis (Casimir-Germain);
2. Delachenal (Jean-Pierre-François);
3. Lex (Marie-Louis-Félix-Léonie);
4. Deloncle (Antoine-Benoît-Henri);
5. Langlois (Louis-Marie-Ernest);
6. Alaus (Marie-Joseph-Étienne-Barthélemy-Paul);
7. Boursy (Marie-René);
8. Gaillard (Joseph-Xavier-Henri);
9. Durand (Jules-Marie-Georges);
10. De Picamilh (Noël-Pierre-Benédict-Philippe-Auguste-François-Louis);
11. Argeliès (Jean-Baptiste-Joseph-Justin);
12. Haumant (Jules-Émile);
13. Tausserat (Joseph-Xavier-Alexandre);
14. Farges (Pierre-Marie-Louis);
15. Martineau (Alfred-Albert);
16. Cicile (Charles-Albert);
17. Corda (Guillaume-Auguste-Louis);
18. Parent de Gurzon (Emmanuel-Henry);
19. De Sainte-Agathe (Jean-Marie-Joseph).

Sont admis à passer de deuxième en troisième année, dans l'ordre de mérite suivant :

MM.

1. Libois (Joseph-Hippolyte);
2. Berthelé (François-Marie-Joseph);
3. Lecestre (Alexandre-Joseph-Jules-Léon);
4. Dehodencq (Alfred-Armand-Louis);
5. Devèze (Raymond-Eugène-Louis);
6. Moris (Charles-Henri-Louis-Marie);
7. De Ghaisne de Bourmont (Marie-Adolphe-Armand-Charles-Henri-Amédée).

Sont nommés élèves boursiers de l'École des Chartes :

MM. Libois (Joseph-Hippolyte); Berthelé (François-Marie-Joseph); Lecestre (Alexandre-Joseph-Jules-Léon), élèves de 3e année ;

MM. Lefèvre-Pontalis (Casimir-Germain); Delachenal (Jean-Pierre-François), élèves de 2e année.

Mission scientifique. — M. Alglave, professeur à la Faculté de droit de Paris, est chargé d'une mission à l'effet de représenter le ministère de l'instruction publique au Congrès littéraire et préhistorique de Lisbonne.

Bibliothèque nationale. — M. Couraye du Parc (Joseph), archiviste paléographe, est nommé surnuméraire au département des imprimés.

MM. Chambeyron et Aubert, surnuméraires, sont nommés employés de 3e classe au département des imprimés.

MM. Cornu, Benut et Richert, hommes de service de 1re classe, sont nommés auxilliaires au département des imprimés.

Bibliothèque universitaire de Lyon. — M. Bénet (Armand), élève pensionnaire de l'École des Chartes, élève de l'École des hautes études, pourvu du certificat d'aptitude institué par l'arrêté du 23 août 1879, est nommé bibliothécaire de la bibliothèque universitaire de Lyon.

L'œuvre posthume de Altemeyer, professeur à l'université libre de Bruxelles, va être publiée, grâce à l'initiative de M. Van Schoor. Cette œuvre importante, qui a demandé à son auteur plus de vingt années de recherches et de travaux, comportera huit volumes in-8° embrassant l'histoire du XVIe siècle en Belgique.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres décernera en 1882 le prix ordinaire (2,000 fr.) sur le sujet suivant : « Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V; étudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texe latin; indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.). » Les mémoires, munis d'une devise reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur, doivent être remis au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1881.

La princesse della Rocca, nièce de Henri Heine, va faire paraître, en italien, un ouvrage qui sera certainement traduit : *Souvenirs de la vie intime de Henri Heine.*

La librairie allemande Teubner, de Leipzig, va publier un livre de M. Mommsen. Titre : *Griechische, insonderheit attische Chronologie.*

A la librairie Brockaus, également située à Leipzig, M. Laban publie une bibliographie complète des ouvrages de Schopenhauer et de tous les articles relatifs au philosophe et à ses disciples.

Il doit prochainement paraître, dit *la Revue critique,* une édition en quatre volumes des œuvres en prose de Schelley. Due à M. Buxton Forman, cette édition remfermera nombre d'études et de lettres inédites du grand poète.

L'archiviste de la ville du Havre, M. Borély, met la dernière main à une *Histoire de la ville du Havre et de son ancien gouvernement.* L'ouvrage paraîtra par fascicules.

La *Société de l'Histoire de Paris* vient de distribuer à ses membres deux fac-similés photographiques représentant, le premier, le plan de la censive de Saint-Germain-l'Auxerrois, le second, une vue de l'abbaye de Saint-Antoine en 1481. Sans compter le *Journal des règnes de Charles VI et Charles VII,* déjà annoncé, la Société doit publier un poème héroï-comique sur la journée du 2 juillet 1652 et le *Journal de du Buisson d'Aubenay.* Le VIIe volume des *Mémoires* contiendra les articles suivants : *les Origines de la municipalité parisienne,* par M. Le Caron; *la Bastille en 1743,* par M. Gazier; l'*Histoire du fief de Bercy,* par M. Malon, seigneur de Bercy, publiée par M. de Boilisle; le *Journal parisien de Versori* (1519-1530), publié par M. Fagniez; l'*Inventaire d'un chanoine de Paris,* publié par M. Douet-d'Arcq; une *Étude sur les comtes et les prévôts de Paris,* par M. Longnon.

A l'occasion du centenaire de Camoëns, M. Braga a publié une *Bibliografia camoniana.* L'ouvrage, tiré à 325 exemplaires, comprend cinq parties : 1° une liste de toutes les éditions des œuvres de Camoëns; 2° une liste des commentaires; 3° les traductions; 4° les monographies de Camoëns par des étrangers; 5° les œuvres d'art qui ont rapport à Camoëns.

L'Académie des sciences morales et politiques décernera un des prix du budget de 1882 à l'auteur du meilleur travail sur cette question : « Exposer et discuter dans ses principes et ses applications la théorie des cas de conscience, d'après l'école stoïcienne. » Les mémoires doivent être remis au plus tard le 1er juillet 1882.

La Faculté de droit de Paris a remis au concours pour 1882 la question de droit constitutionnel qu'elle avait proposée : « Du rôle et des attributions des ministres dans le régime parlementaire, spécialement en Angleterre et dans les constitutions françaises; comparer avec le système admis aux États-Unis. » Les mémoires devront être déposés avant le 31 mars 1882.

La Congrégation de l'Index a condamné, par un décret en date du 22 juin 1880, les ouvrages suivants: *Maria al cruore dell' Italiano. — Manifestazioni di un eremita dell' Appennino; per servire di segnito alle Glorie di Maria, scritte da Alfonzo Liguori.* Firenze, tip. di G. Barbera, 1880 ; enfin, *la Question du divorce;* nous avons déjà signalé cette dernière condamnation.

Le même décret annonce que les auteurs des ou-

vrages suivants, se soumettant à la décision prise à leur égard par la Congrégation, ont réprouvé leurs livres : Aug. Callet : *l'Enfer.* Paris, 1861, ouvrage condamné par un décret du 6 juin 1865; comte Charles-Jean B.-A. : *the Spiritual Body* (le Corps spirituel) et *the Forty Days* (les Quarante Jours). Londres, 1878, opuscules qui ont été condamnés par un décret en date du 8 avril 1878.

On nous communique la liste des lauréats au concours poétique de *la Pomme* qui a eu lieu à Fécamp.

Prose : Étude sur Flaubert. Prix : Émile Hennequin, attaché au ministère de la guerre, à Paris. Magnifique coupe en porcelaine de Sèvres, donnée par M. Édouard Turquet, sous-secrétaire d'État au ministère des beaux-arts.

Poésie, en l'honneur du marin breton Surcouf. Prix : Mauriès, bibliothécaire à Brest, et Bernard Lafargue, à Bordeaux.

Sonnet. Prix : de Kerpenic, à Saint-Nazaire.

Ballade. Prix : Léo Kermorvan, à Paris.

Chansons. Prix : Edmond Sautereau, à Orléans.

Il vient de paraître une traduction allemande du livre de *l'Intelligence,* de M. Taine. On annonce aussi une édition allemande de *l'Assommoir.*

Il paraîtra prochainement, à Turin, un recueil intitulé *Politica segreta italiana* (1863-1870) et formé des correspondances des principaux chefs du parti républicain italien. Le premier chapitre du volume sera l'un des plus curieux. Il a pour titre : *Victor-Emmanuel et Joseph Mazzini,* et il se compose d'une série de lettres échangées entre le roi d'Italie et le célèbre agitateur au sujet de la délivrance de Venise.

Un savant bibliophile allemand, le docteur Bettelheim, prépare en ce moment un important ouvrage sur Beaumarchais, sa vie et ses œuvres. Cet ouvrage contiendra des lettres et des pièces complètement inédites, dit-on, du célèbre écrivain français.

On procède à l'installation, dans le palais de l'Institut, de 15,000 volumes formant la bibliothèque des Sociétés savantes qui était primitivement placée au premier étage du ministère de l'instruction publique. Cette bibliothèque deviendra ainsi une annexe de la bibliothèque Mazarine.

M. Bardoux, député, vient de donner à la ville de Clermont-Ferrand le masque en plâtre pris sur le visage de Pascal quelques instants après sa mort.

Le centenaire de l'introduction de l'imprimerie aux États-Unis a été célébré le 9 juillet par une exposition de livres, caractères, machines, papiers, etc.; le modèle d'un monument à élever à la mémoire de Gutenberg n'était pas la moindre attraction de cette exposition.

M. de Rothschild vient de commander une bibliothèque de grand luxe au fameux Rinaldo Barbetti, de Florence.

Le nom du sculpteur sur bois dit assez haut qu'il s'agit d'exécuter, pour le richissime banquier, une véritable œuvre d'art. Chacun sait, en effet, que Rinaldo Barbetti n'a pas de rival, en Italie, pour la hardiesse de ses compositions et pour le fini de l'exécution. C'est un des seuls artistes contemporains en qui revivent les traditions du grand art florentin.

Cette fois, la difficulté à vaincre était considérable, à cause de la disposition même de la pièce dans laquelle cette bibliothèque doit être placée, contre un mur percé de trois fenêtres et contenant une porte secrète qu'il fallait laisser libre.

A l'exemple des grands maîtres de la Renaissance, dont il possède tous les secrets, l'ingénieux Barbetti a tiré le meilleur parti de ces dispositions désavantageuses et de ces irrégularités.

Nous n'entreprendrons pas une description détaillée de la merveilleuse bibliothèque, qui est tout un monde. La variété des sujets traités par Rinaldo est infinie. La Bible, le commerce, l'industrie, les sciences, l'agriculture, la géographie, l'antiquité ont tour à tour exercé sa verve intarissable.

D'ailleurs les Parisiens pourront bientôt se faire par eux-mêmes une opinion, si M. de Rothschild persiste dans son idée de faire exposer le chef-d'œuvre de Barbetti.

NECROLOGIE

Le monde artistique apprendra avec regret la mort d'un de nos graveurs les plus habiles, M. Jules Jacquemart. M. J. Jacquemart a succombé, en quelques jours, à une rapide et cruelle maladie; il n'était âgé que de quarante-trois ans. Malgré le peu de durée de sa vie, M. Jules Jacquemart laisse une œuvre considérable, qui le place au premier rang de l'école française moderne de gravure. Nul artiste ne maniait la pointe de l'aquafortiste avec plus de vigueur et de finesse. Un certain nombre de ses planches des *Gemmes et Joyaux de la couronne,* de la *Gazette des Beaux-Arts,* resteront parmi les belles eaux-fortes de ce temps.

Fils d'Albert Jacquemart, l'érudit historien de la céramique, il débuta comme graveur, en illustrant

d'eaux-fortes remarquables le principal ouvrage de son père, l'*Histoire industrielle, artistique et commerciale de la porcelaine* (Paris, 1861).

Il fut chargé ensuite, par M. Barbet de Jouy, de graver soixante planches pour son ouvrage considérable sur les *Gemmes et Joyaux de la Couronne*. Nous mentionnerons encore parmi ses principales œuvres les planches d'armes pour le catalogue de la collection du comte de Nieuwerkerke, le *Portrait de Richard Wallace*, par Baudry; *l'Auberge*, de Van Ostade; *la Belle Fille*, de Goya; *la Jeune Fille*, de Greuze.

M. Jules Jacquemart avait été nommé en 1868 chevalier de la Légion d'honneur; à l'Exposition universelle de 1878, la grande médaille d'honneur lui était décernée par le jury des beaux-arts.

On annonce la mort de M. Eugène Machelard, professeur de droit romain à la Faculté de Paris. Né à Carpentras en 1815, il fit ses études à Poitiers et se fit inscrire d'abord au barreau de cette ville; il devint ensuite professeur suppléant à la Faculté de Caen, puis à celle de Paris; en 1850, il obtint au concours la chaire de Ducaurroy qu'il n'a pas quittée depuis.

On doit à M. Machelard plusieurs ouvrages de droit romain.

Autre décès: celui de M. Anoot, un des imprimeurs les plus distingués de la Belgique, qui était venu se faire soigner à Paris, pour une de ces affections qui ne pardonnent pas.

Il a édité, notamment, l'*Histoire de la musique dans l'antiquité.*

M. le docteur Aimé Robert est mort à Nancy. Longtemps il avait habité Strasbourg, où il avait fondé et dirigé la *Revue d'hydrologie médicale.* Après l'annexion, il avait quitté Strasbourg et avait été nommé conservateur du musée anatomique et des collections de la Faculté de médecine à Nancy.

On annonce la mort de M. Ernest Liouville, conseiller à la cour de Nancy.

Fils du célèbre mathématicien membre de l'Institut, M. Ernest Liouville avait suivi la voie des sciences et était entré à l'Observatoire comme élève astronome.

A l'avènement de M. Leverrier, M. Ernest Liouville brisa sa carrière, fit son droit, entra dans une étude d'avoué, devint maître clerc et aborda enfin le barreau de la cour de Paris.

Au 4 Septembre, il le quitta pour accepter le poste de procureur de la République à Toulon; peu de temps après, il était nommé substitut du procureur général à Riom; dernièrement, enfin, il fut nommé, sur sa demande, conseiller à la cour de Nancy.

M. Liouville se fit remarquer dans le délibéré par des qualités hors ligne.

Il laisse des écrits qui seront bientôt publiés.

M. Adolphe René, ancien directeur de la Fonderie générale, est mort le 25 juillet, à l'âge de soixante et onze ans. C'est à l'activité et au talent de cet homme sympathique, secondé par M. Beaudoire, son collaborateur et successeur, que la Fonderie générale doit sa prospérité.

M. Alart, archiviste des Pyrénées-Orientales, vient de mourir. Il a publié un grand nombre de travaux d'histoire locale insérés, pour la plupart, dans le *Bulletin de la Société des Pyrénées-Orientales.* Il préparait un Dictionnaire historique et topographique de ce département, conçu sur un plan plus étendu que les dictionnaires topographiques du ministère de l'instruction publique.

La *Revue alsacienne* annonce la mort de son collaborateur, M. le Dr Robert. Il a fondé la *Revue d'hydrologie.*

M. Dupiney de Vorepierre vient de mourir à l'âge de soixante-huit ans. Il est surtout connu par son *Dictionnaire français illustré* et son *Encyclopédie universelle.* Il avait déjà publié, quand la mort l'a arrêté, la moitié d'un nouvel ouvrage intitulé : *Dictionnaire des noms propres, encyclopédie illustrée de biographie, d'histoire et de mythologie.* Dans sa jeunesse, il avait traduit les *Lettres* de Liebig sur la chimie, le *Traité de physiologie de l'homme*, de Müller, et avait collaboré à plusieurs journaux auxquels il donnait des articles d'économie politique.

L'Allemagne vient de perdre récemment nombre de savants. Citons parmi eux : M. Neumann, professeur d'histoire à l'université de Breslau. On lui doit notamment : *Die Hellenen im Skythenlande* (Berlin, 1855); M. Nitzsch, professeur d'histoire à l'université de Berlin. Il laisse, entre autres publications, un ouvrage remarquable : *Die rœmische Annalistik* (1873); M. Middendorf, professeur à Munster, qui s'est adonné aux travaux historiques. Il a publié un mémoire sur l'emplacement du combat de Varus; M. Ennen, archiviste de la ville de Cologne. On a de lui : *Geschichte der Stadt Kœln*, 5 vol. *Quellen zur Geschichte der Stadt Kœln*, 6 vol.; *Die Wahl des Kœnigs Adolf von Nassau.*

M. Planck, qui avait composé un ouvrage sur Jean-Paul (*Jean Paul's Dichtung im Lichte unserer nationalen Entwickelung, ein Stück deutscher Kulturgeschichte.* Berlin, 1867).

La Belgique vient de perdre un de ses hommes de lettres les plus éminents, M. Eugène Van Bemmel, professeur à l'université libre de Bruxelles. Il avait donné une grande impulsion à l'enseignement de la littérature.

Directeur de la *Revue trimestrielle,* il avait rallié

autour de lui tous les esprits éclairés du pays. On lui doit, en collaboration avec les écrivains les plus compétents, *Patria belgica*, véritable monument élevé à la gloire de la nation belge. On lui doit aussi la *Belgique illustrée*, qui est en cours de publication.

Un des descendants de l'illustre famille typographique d'Anvers, Édouard Moretus Plantin, chevalier de l'ordre de Léopold, vient de s'éteindre à Eckeren. Il était âgé de soixante-seize ans.

Le 2 août est décédé, à Madrid, le poète dramatique espagnol Juan Eugenio Hartzenbusch, qui durant un demi-siècle a pris la plus large part à l'essor de la scène espagnole.

La typographie parisienne, la vieille, la brevetée, a perdu, la semaine dernière, dit *la Bibliographie de la France*, un de ses plus jeunes membres. M. Donnaud est mort à Clamart, le 6 septembre 1880, dans sa quarante-neuvième année, après une longue maladie.

Claude-François-Émile Donnaud avait fait son apprentissage dans l'imprimerie de M. Louis Martinet, un excellent maître et son parent. En 1859, il avait succédé à M. Gros, dont il était devenu le gendre.

Afin de se mettre à l'abri des grèves qui ont, à plusieurs reprises, jeté la perturbation dans notre industrie, l'un des premiers il avait introduit les femmes dans ses ateliers et leur avait confié sa composition. Je l'ai toujours entendu s'applaudir de cette mesure.

A côté de son imprimerie, et s'inspirant de la pratique de nos prédécesseurs, M. Donnaud avait créé une librairie dont la spécialité visait l'agriculture. Dans cet ordre d'idées, il a publié plusieurs ouvrages qui ont eu la faveur du public, entre autres un *Jardinier*. Plus tard, et lorsqu'aux yeux d'amis clairvoyants il était déjà bien malade, il avait tout à coup vendu cette librairie à M. Goin, un spécialiste aussi. En outre, depuis longtemps il manifestait l'intention de céder son imprimerie, désireux, disait-il parfois dans un accès d'hypochondrie, de quitter une industrie qui ne lui avait pas donné toutes les satisfactions qu'il en attendait. Pourtant le prix qu'il en voulait indique assez qu'il n'était pas pressé de s'en défaire; et de fait il est mort imprimeur.

Un de ses confrères, qui ne l'a connu que sous de bons rapports, lui devait bien quelques lignes de souvenir.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 AOUT AU 15 SEPTEMBRE

L'ART (15 août). De Baudot : L'architecture au Salon de 1880; Giraud : Musée des religions; Ceresole : La salle des « Pregadi » de l'ancienne République de Venise. — (29 août). Courajod : L'art italien à Rome, par M. Muntz; Soldi : Les arts de l'Amérique. — (5 septembre). Stockbauer : La Renaissance en Allemagne. — Vosmaer : Van Ostade; Picot : L'art de la reliure. — ARTISTE, (septembre). A. Houssaye : Les Quarante; Pilgrim : Philosophie de l'art; A. Dumas : Le siège de Rouen.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. Bruel : Études sur la chronologie des rois de France et de Bourgogne, d'après les diplômes et les chartes de l'abbaye de Cluny, aux IXe et Xe siècles; De Mas Latrie : Les comtes du Carpas; Wiegand : Charte messine en français de 1212. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (septembre). Tasselin : William Thackeray; Sayous : Théologiens et philosophes musulmans, VIIIe-XIe siècles; Chuquet : Un écrivain allemand du XVIIIe siècle; Peter Sturz ; Bernard : Des origines de l'épopée en France. — BULLETIN CRITIQUE (15 août). Beurlier : La piraterie dans l'antiquité, par Sestier; Lallemand : Cachets inédits des médecins oculistes. — (1er septembre). Trochon : Manuel biblique, par Vigouroux et Bacuès; Duchesne : De l'autorité impériale en matière religieuse, par Gasquet; Giovanni : Marivaux. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (21, 28 août, 4 septembre). La nouvelle guerre d'Afghanistan; Dressage des chevaux; Cartographie militaire; Attaques de flancs. — (28 août et 4 septembre). Les forces militaires de la Grèce; Étude sur la tactique de l'infanterie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (mai). Dr Crevaux : De Cayenne aux Andes par l'Oyapock, le Yari, le Parou, l'Amazone et l'Iça, retour par le Yapura; Jackson : Les variations du Grand Lac Salé; Jackson : Adolf-Erik Nordenskiöld ; Actes de la Société. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). De Marsy : Cérémonies faites à Compiègne pour la célébration de traités de paix (1544-1698); Prix du blé à Paris du XIVe au XVIIIe siècle, d'après les registres du chapitre Notre-Dame; Mareuse : L'atlas des anciens plans de Paris et les notices de M. Franklin.

COMPTES RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (avril-mai-juin). Miller : Un nouveau fragment d'Euripide; De Boilisle : Fragments inédits de Saint-Simon ; De La Villemarqué : Nouvelles gloses bretonnes anciennes; Menant : Le mythe de l'androgyne et les cylindres assyro-chaldéens. — CORRESPONDANT (25 août). Sicard : La politique dans l'enseignement, de 1762 à 1808 ; E. Biré : La légende des Girondins ; De Broglie : Les origines de l'histoire, par M. Lenormant; Histoire de Catherine d'Aragon, par M. du Boys. — (10 septembre). De Layre : Le Comité de Salut public et les États généraux ; Dermance : La poésie aux États-Unis; E. Biré : La légende des Girondins. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 août). Renouvier : La liberté humaine au point de vue de l'observation; La théorie de Quételet;

F. Pillon : La stabilité ministérielle (suite); Le vice du régime conventionnel; J. Milsand : La mythologie en politique. — (26 août). F. Pillon : La stabilité ministérielle (suite); Le vice du régime conventionnel; En quoi la critique de Lange est restée enchaînée dans le matérialisme. — (2 septembre). Histoire de la philosophie en France au XIVe siècle; Traditionalisme et ultramontanisme, par M. Ferraz. — (9 septembre). F. Pillon : La lutte contre le cléricalisme; Le fatalisme de Lange.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 août). Rachel chez Mme Lafarge; Berlioz et les Troyens; La contre-petterie; La Sorbonne; Les cris de Paris; Un poème oublié de V. Hugo. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). Lenormant : L'art du moyen âge dans la Pouille; L. Gonse : Fromentin; De Montaiglon : Antiquités et curiosités de la ville de Sens; Gout : L'œuvre de Viollet-le-Duç.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS (25 août). Poésies de Claude de Chaulnes; Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi; Livres imprimés dans le format le plus exigu; Les « doubles » de nos grandes bibliothèques; Sainte-Beuve : Volupté et le Livre d'amour. — (10 septembre). Remarques bibliographiques sur un « Corrozet » de 1561; Dorat : Fables nouvelles; L'imprimerie de Kehl en 1780; La « Reliure », poème.

JEUNE FRANCE (septembre). Hector Martin : La famille et la jeunesse de Bonaparte; Rodenbach : F. Coppée; Boulenger : La tour de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (septembre). Garnier : L'économie politique introduite dans la philosophie des lycées; Baudrillart : La noblesse en France et ses responsabilités historiques, d'après le livre de M. Louandre; Malapert : Des lois sur les sociétés par action; Limousin : L'agitation collectiviste révolutionnaire. — JOURNAL DES SAVANTS (août). Levêque : L'expression musicale; A. Maury : Les paysans et la question des paysans en France; Perrot : Les Italiotes dans la plaine du Pô; Crouslé : Apologie pour Hérodote; Egger : Histoire de la langue grecque. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (septembre). Col. Prudhomme : Étude sur la tenue de l'infanterie; Lebrun : Étude sur la formation et le mécanisme de combat des compagnies de première ligne dans l'offensive; Améliorations à introduire dans le service de la fortification et des places fortes; De la guerre de partisans.

MAGASIN PITTORESQUE (août). La fondation de l'Observatoire; L'art chez soi; La cathédrale Saint-André, à Bordeaux; Petit Dictionnaire des arts et métiers (suite); L'Évangéliaire de Noyon. — MISCELLANEES BIBLIOGRAPHIQUES (août). Corroene : Petits formats précurseurs de la collection Cazin; I. Le Petit : Les éditions recherchées de Gil-Blas. — MOLIÉRISTE (septembre). Guillemot : La note de l'actualité dans Molière; G. Monval : Documents inédits; un autre Molière; Nuitter : Les affiches du théâtre du Marais.

LA NATURE (21 août). Bertillon : P. Broca; Hamy : Le musée d'ethnographie; Boissay : Les chemins de fer à voie étroite en France. — (28 août). Simonin : Les chemins de fer aux États-Unis; Hospitalier : Les communications téléphoniques à Paris, système Édison. — (4 septembre). Perrier : Les origines et les développements de la vie; les tuniciers; Vignes : Avantages de l'éclairage électrique dans les théâtres. — (11 septembre). Dr Harmand : Les ponts de l'ancien Cambodge; Baclé : Exposition industrielle et artistique de Dusseldorf; Ch. Garnier : L'éclairage électrique à l'Opéra. — NOUVELLE REVUE (15 août). Bigot : Les études littéraires; Spuller : M. Thiers; Durand-Gréville : L'astronomie physique et l'Observatoire de Meudon; Wittman : Le mouvement wagnérien; Farcy : La Bulgarie. — (1er septembre). Simonin : Glasgow et la Clyde; Dumesnil : La philosophie de Rabelais; Vigneau : Assassins et sorciers chez les Indiens; Fourmestraux : L'instruction publique en Algérie.

PHILOSOPHIE POSITIVE (septembre-octobre). Littré : La démocratie française, qu'est-elle? Wyrouboff : Les hypothèses scientifiques; Ritti : La physiologie psychique en Allemagne; Minzloff : Études sur la criminalité. — POLYBIBLION (août). *Théologie*. Mallarmé : Les dieux antiques. — *Sciences et arts*. Dittes : Histoire de l'éducation et de l'instruction. — *Belles-Lettres*. Gautier : Les épopées françaises. Raunié : Recueil Clairambault-Maurepas. — *Histoire*. Journaux de Pierre de L'Estoile; De Calonne : La vie municipale au XVe siècle; Garet : Les bienfaits de la Révolution; Deschamps : Les sociétés secrètes et la société; Laloire : Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes; Roserot : Armorial du département de l'Aube.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (août). Gérard : Des changements de nom de communes; Morgand : De la légalisation des signatures par les maires; De Mirandol : Les maires honoraires. — REVUE ALSACIENNE (août). Depasse : Carnot à Strasbourg; H. Martin : L'union franco-américaine; Heim : La langue française en Alsace-Lorraine. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet). Bertrand : L'autel de Saintes et les triades gauloises; Deloche : Dissertation sur un anneau-cachet d'or mérovingien; Tissot : Sur une inscription du VIIe siècle, récemment trouvée à Carthage; Mowat : Le dieu Allobrox et les matræ allobrogicæ. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS. Exposition de l'Union centrale au palais des Champs-Elysées. Ed. Garnier : La collection Gasnault au Musée des arts décoratifs; De Chennevières : Jean-Nicolas Servandoni. — REVUE BORDELAISE (16 août). Colombet : Étude sur Pestalozzi; Valat : Aug. Comte et ses disciples. — (1er septembre). Routsaus : Sully-Prudhomme; Valat : Descartes apprécié par X. de Maistre et Cousin. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (août). A. Lallié : Le sans-culotte Goullin; De La Barre : Histoire véritable de Fall-i-tro; De Kermainguy : Une excursion dans la presqu'île de Rhuys. — REVUE BRITANNIQUE (août). L'instruction en France avant et sous Charlemagne; Le siège de Lyon; Hérat, le grenier et le jardin de l'Asie centrale. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (août). De Barthélemy : Notice historique sur la maison de Grandpré; De Baye : Documents relatifs à la baronnie de Baye; Chardon : Les écoles de l'université de Reims; De Riocourt : Les archives des actes de l'état civil de Châlons-sur-Marne. — REVUE CRITIQUE (16 août). Keiper : Les Perses d'Eschyle; Lenel : Contributions à la connaissance de l'édit du préteur. — (23 août). Krusch : Le cycle romain de quatre-vingt-quatre ans; Bourelly : Le maréchal de Fabert. — (30 août). Prinz : L'Alceste d'Euripide; Man : Recherches sur Pompéi; Pifteau et Goujon : Histoire du théâtre en France des origines au Cid. — (6 septembre). Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules; texte et traduction Gougny. — (13 septembre). Mohl : Vingt-sept ans d'histoire des études orientales; Leipzig et son université il y a cent ans; Wilmar : Conférences pour l'intelligence de Gœthe. — REVUE DES DEUX MONDES (15 août). J. Girard : Un poète comique philosophe; Épicharme; H. Baudrillart : Un jurisconsulte économiste; M. Ch. Renouard; Vacherot : Les trois états de l'esprit humain, selon l'école positiviste. Brunetière; Le chansonnier historique du XVIIIe siècle. — (1er septembre). D'Haussonville : Lanfrey; G. Boissier : Le nouveau plan d'études; E. Hervé : Les origines de la crise irlandaise;

G. Charmes : La réorganisation du musée de Boulaq, et les études égyptologiques en Égypte. — REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES (juin-juillet). Les émigrés à Bruxelles en 1793 ; Le clergé et le siège de La Rochelle ; Charles VIII ; Marie d'Anjou, reine de France ; La France et la Pologne en 1831 ; Pierre Ier, duc de Bourbon ; La duchesse d'Orléans, mère de Louis-Philippe. — REVUE DE FRANCE (15 août). Mémoires de M. de Klindworth ; De Valras : La guerre du Pacifique en 1879. — (1er septembre). De Ségur : Le budget des cultes ; D'Ideville : Le maréchal Bugeaud ; Lavallée : Marivaux inconnu. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). Monin : Le canal d'irrigation du Rhône ; Carlus : Les Sérères de Sénégambie ; Cortambert : Le mouvement géographique. — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). L. Bardinet : Les Juifs du comtat Venaissin au moyen âge ; C. Paillard : Additions critiques à l'histoire de la conjuration d'Amboise. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (juillet). De Lanessan : Les protozoaires ; Debierre : L'homme avant et au seuil de l'histoire. — (août). De Lanessan : La coloration et les matières colorantes des plantes ; Moniez : Les Cysticerques des tænias. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (septembre). Notice sur les colonies anglaises ; Cabany : Les établissements maritimes de l'extrême Orient ; Didier-Neuville : Les établissements scientifiques de l'ancienne marine ; Chabaud-Arnault : Tableau général de l'histoire maritime contemporaine (1815-1853). — REVUE OCCIDENTALE (septembre). Luis de Camoens ; Sophie Germain ; Relations d'Aug. Comte avec l'abbé de Lamennais ; Les avant-coureurs de la Révolution. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). Bénard : La théorie du comique dans l'esthétique allemande ; Tarde : La croyance et le désir ; possibilité de leur mesure ; Binet : De la fusion des sensations semblables. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 août). De Pressensé : M. Grévy ; Lemaître : M. Leconte de Lisle ; Séailles : Deux méthodes dans l'enseignement du dessin, MM. Guillaume et Ravaisson. — (28 août). Bigot : La réforme des examens ; J. Fleury : Le marivaudage et la préciosité ; L. Quesnel : Lord Beaconsfield. — (4 septembre). E. Caro : Souvenirs de Coppet ; Mme de Staël et ses amis. — (11 septembre). Discours prononcé, à Clermont-Ferrand, par M. P. Janet à l'inauguration de la statue de Pascal ; A. Rambaud : Un homme d'État russe pendant le Consulat et le premier Empire ; Semen Voronzof. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 août). Trépied : La géodésie française et ses derniers progrès ; Caradec : Le corps de santé de la marine aux XVIIe et XVIIIe siècles. — (28 août). Perrier : Le transformisme ; Vélain : La chorologie des sédiments et sa signification pour la géologie et la théorie de la descendance ; Potain : Du régime lacté dans les maladies de cœur. — (4 septembre). Legoyt : L'infécondité de la France ; Berthelot : De la décomposition chimique ; Bouchardat : L'avenir de la vigne en Algérie. — (11 septembre). Friedel : La reproduction des minéraux ; Barrois : Paléontologie de New-York. — ROMANIA (avril). D'Arbois de Jubainville et Paris : La versification irlandaise et la versification romane ; Meyer : Les troisièmes personnes du pluriel en provençal ; Raynaud : Les congés de Jehan Bodel ; Ulrich : Le catéchisme romaunsch de Bonifaci ; Smith : Chants populaires du Velay et du Forez.

SPECTATEUR MILITAIRE (août). Histoire de l'ancien corps d'état-major ; De Rochas : Les vallées vaudoises ; Samion : Fortification et défense de la frontière allemande ; L'armée grecque à la fin de 1879 ; La photographie en ballon.

TOUR DU MONDE (21 août). De Bérard : Voyage à Murry (Himalaya du Nord). — (28 août). De Bérard : Voyage dans le nord de l'Inde. — (4 et 11 septembre). Veth : A travers l'île de Sumatra.

VIE MODERNE (21 août). E. d'Hervilly : Cherbourg. — (28 août et 4 septembre). Quatrelles : La Vierge de Munster. — (11 septembre). A. Silvestre : Exposition de Thomas Couture ; Des Essarts : La statue de Pascal.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Revues allemandes.

Le LITERARISCHES CENTRALBLATT rend compte des publications de Loserth sur les hussites ; de Diffenbach sur les peuples de l'Europe orientale (au point de vue philologique), de Benloew sur la langue albanaise ; de Lotheisen sur la littérature française du XVIIe siècle ; de Guthrie sur les théories de Spencer ; de Biedermann sur l'Allemagne du XVIIIe siècle ; de Kirchner sur l'Alsace en 1789 ; de Leber sur les chemins de fer de la France, etc. — WESTERMANN'S MONATSHEFTE (août), publie des souvenirs de Levin Schuecking sur Kolb, Fréderic List et Lenau, un article de Max Jordan sur Preller, le peintre de l'Odyssée, de Maurice Carrière sur l'épopée et la mythologie. — Le NORD UND SUED (août) : George Allan donne des renseignements sur la société roumaine ; Kuno Fischer commente « l'Émilia Galotti » de Lessing ; Guillaume Luebke vante les commerçants de tous les âges, qui ont chéri les arts, et Sosnovski raconte la biographie de Kuno Fischer, le célèbre philosophe allemand. — Dans l'UNSERE-ZEIT (septembre), Georg Ebers trace de plans pour de nouvelles fouilles en Égypte, Émil Schlagintweit prédit la conquête de la Birmanie par l'Angleterre. — La DEUTSCHE RUNDSCHAU publie une étude intéressante d'Armand Grimm sur « l'École d'Athènes » de Raphaël ; un article de Charles Grant sur Thomas Carlyle comme moraliste et une lettre de Jules Rodenberg sur la vie de Berlin. — Dans la ZEITSCHRIFT FUR PHILOSOPHIE (LXXVIIe vol.), Hassburg explique les rapports de l'esthétique de Schopenhauer avec celle de Platon. — Les STAATSWIRTHSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN (fasc. 9 et 10) publient des études sur la question sociale à la campagne et sur la famine dans la Silésie. — L'OESTERREICHISCHE ZEITSCHRIFT FÜR VERWALTUNG nous renseigne sur les associations politiques en Autriche en 1868-1872. — Dans le GEGENWART (n° 33), G. de Marées continue son étude sur le développement de l'armée française depuis 1870. — Au MAGAZIN FUER DIE LITERATUR DES AUSLANDES (n° 33), Trauttwein de Belle traite le présent et l'avenir de la littérature belge. — La NEUE EVANGELISCHE KIRCHENZEITUNG (n°s 32-35) étudie la question des luttes religieuses en Belgique, et l'histoire du judaïsme.

Revues anglaises.

L'ACADEMY (21-28 août et 4 septembre) publie des critiques intéressantes sur les livres suivants : « l'Italie et ses envahisseurs, par Thomas Hodgkin; le « Roman bourgeois », par Furetière; plusieurs publications concernant les contes populaires de l'Europe du sud; les « Mariages dans l'ancienne société française », par Ernest Bertin; les « Villes de la Chine », par M. H. Playfair; les « Origines de l'histoire », etc., par François Lenormant; la « Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie », par F. Vigoureux; un Catalogue descriptif des anciens livres allemands et flamands du British Museum, par William Hughes Willshire; les « Œuvres en prose de Percy Bysshe Shelley », publiées par Harry Buxton Forman; le « Guide en Égypte », par Murray; la « Bibliotheca normannica », publiée par H. Succhier et E. Wolter; les « Rapports » de la « Society of Arts » sur l'exposition de 1878, etc. — Le NINETEENTH CENTURY (septembre) publie des études sur l'Irlande, par Anthony Froode, sur Byron, par John Ruskin; sur la liquidation en Égypte, par Edward Dicey; sur François Villon, par John Payne; sur les Réformes ecclésiastiques en Angleterre, par le Rév. Berry. — Les articles remarquables du « CONTEMPORARY REVIEW » (sept.), sont : Henri Heine, par Charles Grant; « l'Unité de la nature, par le duc d'Argyll; « l'Avenir du Canada», par George Anderson, la « Crise en Turquie », par un homme d'État oriental. — Au sommaire du CORNHILL MAGAZINE (sept.), nous trouvons un article sur Madeira et une étude de Grant Allen sur le développement de la sculpture. — Au MACMILLAN'S MAGAZINE (sept.), le regretté sir P. Filzgerald, raconte un épisode de la bataille de Waterloo, M. Eugène Schuyler parle d'un historien turc, d'une des guerres turco-russes. — TEMPLE BAR MAGAZINE (sept.) renferme des études sur Musset, sur Milton et Wordsworth et sur la Chypre. — BLACKWOOD'S MAGAZINE continue ses analyses pittoresques sur Queensland. — Le GENTLEMAN'S MAGAZINE (sept.), dans des études très intéressantes, parle des péripéties de la popularité de Shakespeare en Angleterre, par Dutton Cook, et des conclusions qu'on peut tirer du jeûne de Tanner, par Benjamin W. Richardson. — Le JOURNAL OF THE NATIONAL INDIAN ASSOCIATION (sept.) publie une biographie d'Ahalya Bay, la célèbre reine des Mahratta; une étude sur les monuments les plus importants de la littérature sanscrite, et un article de Niebuhr (le père de l'historien), sur Bombay il y a quinze ans.

Revues américaines.

Au SRIBNER'S MONTHLY, nous trouvons une étude d'E.-B. Washburne: « Thomas Payne et la Révolution française » avec plusieurs documents inédits; lieutenant Greene : scènes de la guerre orientale. — HARPER'S MONTHLY (sept.), brille surtout par ses récits de voyage concernant les îles de Maine, les environs de Tours et le North-Carolina. — Dans l'ATLANTIC MONTHLY (sept.), Kate Gannett Wells publie des renseignements sur le mouvement des femmes; un auteur anonyme raconte des épisodes de 1841. — LIPPINCOTT'S donne des récits de voyage en Amérique et prend à part les artistes américains du Salon de 1880. — Dans APPLETON'S JOURNAL (sept.), Leslie Stephen étudie les œuvres de Sterne; P.-H. Morgan parle des tribunaux internationaux de l'Égypte, et un auteur anonyme critique l'art français moderne. — Le CATHOLIC WORLD (sept.), écrit sur le socialisme en Amérique et publie l'étude d'Alfred Williams sur les bardes irlandais; Nugent Robinson continue le récit de son voyage au Mexique. — L'INTERNATIONAL REVIEW (sept.), contient une étude d'Auguste Laugel sur Lamennais, et un article d'Edwin de Leon sur Nubar Pacha et les chrétiens arméniens.

Revues belges.

L'ATHENÆNUM BELGE (n°s 17 et 18) rend compte de l'histoire de la Belgique au commencement du XVIIIe siècle, par M. Gachard. — Dans la REVUE GÉNÉRALE (sept.), A. Raynaert étudie le radicalisme de M. Charles Dilke. — Dans la FÉDÉRATION ARTISTIQUE (11 sept.), Gustave Lagye analyse l'exposition historique de l'art belge, et Camille Renard la galerie Verla et l'exposition des œuvres d'Emile Wauthers.

Revues italiennes.

La RIVISTA EUROPEA (1er et 16 sept.) poursuit toujours ses longues études sur Ciro Menotti et la révolution de 1831. Cette revue s'occupe avec un grand intérêt du mouvement littéraire en Allemagne, en France, en Angleterre et en Espagne. — La RIVISTA INTERNAZIONALE DEL SOCIALISMO renferme des études de fond sur les questions sociales. — Dans la NUOVA ANTOLOGIA, de Gubernatis termine une étude laborieuse sur Giuseppe Montani, et G.-B. Toschi parle de l'art en Italie au XIVe siècle. La RASSEGNA NAZIONALE donne une notice curieuse sur le général La Marmora, et la CORNÉLIA (1er et 16 août) traite de la vie musicale en Italie au XVIIIe siècle.

Revues espagnoles et portugaises.

La REVISTA CONTEMPORANEA (30 août) renferme une poésie intéressante de Cecilio Navaro : « le Supplice »; un roman de Fernandez-y-Gonzalès : « le Privilège de l'union », et une étude de V. Tinajero sur les historiens scandinaves, slaves et hollandais du XVIIIe siècle. — A Lisbonne on publie depuis le mois de juillet une nouvelle revue, l'ERA NOVA, qui se propose de propager la philosophie d'Auguste Comte. Les premières études sont écrites dans ce sens, elle sont signées par Thophilo Braga qui parle aussi des livres populaires du Portugal, par Teixeira Bastos, qui traite des traditions cosmiques des peuples de l'antiquité. — Une autre revue portugaise, O INSTITUTO, expose aussi les doctrines d'Auguste Comte.

Revues hongroises.

La BUDAPESTI SZEMLE (sept.-octobre) publie une étude d'Edouard Wertheimer sur les salons français du XVIIIe siècle; un article sur les paysans finnois, par Joseph Szinnyey, une critique sur « les prolétaires », un drame nouveau de Csiky, etc. — Au KOSZORU (sept.), Adolphe Frankenbourg raconte quelques souvenirs sur Petoefi; Aladar György envisage la littérature des beaux-arts; Victor Vajda reproduit les récits des écrivains français sur le comte Benyovsky, le célèbre aventurier. Le FIGYELOE publie des études concernant l'histoire de la littérature hongroise.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 août au 15 septembre)

CIVILISATION. Août : 29. De Barghon Fort-Riom : Louis XIII, par M. de Poli. — 30. Barthélemy : Écrits inédits de Saint-Simon, recueillis par M. Faugère. — Septembre : 4. Frœschwiller, Châlons et Sedan, par M. Duquet. — CONSTITUTIONNEL. Août : 19. B. d'Aurevilly : Œuvres choisies de Rivarol, édition de Lescure. — 27 août, 7 septembre : Correspondances politiques de Frédéric le Grand.

DÉBATS. Août : 16-17. De Pressensé : Jules Favre. — 24. Bérard-Veragnac : Satires de Juvénal, traduction Anquetil. — 27. Block : Les Bases de la morale évolutionniste, par H. Spencer. — 30 août et 1er septembre. Franck : L'Église et l'État au concile du Vatican, par M. E. Ollivier. — 5. Histoire du livre, par M. Egger. — 9. Deschanel : Questions constitutionnelles, par Gladstone, traduction Gigot. — 12. Bérard-Véragnac : Histoire municipale de Paris, par M. Robiquet. — DÉFENSE. Août : 18. Les Deux Masques, par P. de Saint-Victor. — 27. Le Roman d'un brave homme, par E. About. — Septembre : 2. Etudes et Glanures, par M. Littré. — 3. De Champagny : Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglican, par M. du Boys. — DIX-NEUVIEME SIECLE.. Août : 29. Sarcey : Madame de Pompadour, général d'armée.

FIGARO. Août : 15. Barbey d'Aurevilly. — 25. Descauriet : le Dossier de Balzac imprimeur. — 27. La Particule de Balzac. — 30. Octave Uzanne : Baudelaire inédit. — Septembre : 11. De Montigny : Horace. — FRANÇAIS. Août : 25. Baron Baillod : un Gentilhomme campagnard normand au XVIe siècle, à propos d'une récente publication. — 26. Cosquin : les Origines de l'histoire, par M. Lenormant. — 29. Rome et Pompéi, par M. G. Boissier. — Septembre : 1er. Histoire de la monarchie de Juillet, par M. du Bled. — 2. Cosquin : la Société au XIIIe siècle, par Lecoy de La Marche. — 9. De Meaux : Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III, Arnaud du Terrier, par M. E. Fremy. — 12. Contes populaires recueillis par M. X. Marmier. — FRANCE. Août : 15. Bell : Croquis algériens, par M. Jourdan.

GAULOIS. Septembre : 6. Guy de Maupassant : G. Flaubert d'après ses lettres. — GLOBE. Août : 16-23. P. Bourget : M. A. Daudet. — 30. P. Bourget : M. Zola, ses théories. — 4. Créhange : Histoire de l'intervention française au Tong-King de 1872 à 1874, par M. du Caillaud. — 5. Bourget : Pascal, d'après ses « Pensées ». — 15. Duc : La Philosophie de M. Renan.

JUSTICE. Septembre : 4. Le docteur Schliemann et ses fouilles à Troyes et à Mycènes.

LIBERTÉ. Août : 16. Rome et Pompéi, par M. Boissier.

MONITEUR UNIVERSEL. Août : 17. De Saint-Victor : Œuvres de Shakespeare. — 23. P. de Saint-Victor : Théâtre de lord Byron. — 31. Saint-Victor : L'Iphigénie à Aulis, d'Euripide.

OFFICIEL. Août : 31. E. Pelletan : Papiers inédits de Saint-Simon. — Septembre : 6. Fouquier : Petits Conteurs du XVIIIe siècle. — ORDRE. Août : 23. Macé de Challes : le Costume historique, par Racinet.

PARLEMENT. Août : 23. Septembre : 6. A. Theuriet : Miss Rhoda Broughton. — Août : 27. Madame de Gérando, d'après ses lettres. — Août : 30. Septembre : 3, 4. G. Picot : Étienne Marcel. — Septembre : 1. Lanfrey. — 2. Bourget : Lettres d'Eug. Delacroix. — 7, 8. Saint-René Taillandier : Les Deux Masques. — 10, 13. Lindenlaub : Le Nihilisme. — PATRIE. Août : 28. Histoire municipale de Paris, par Robiquet. — Septembre : 14. H. Fournier : Tiphaine. — PAYS. Août : 24. Super : M. Thiers, par le comte de Martel. — 29. La Galilée, par M. Guérin. — PEUPLE FRANÇAIS. Août : 18. Macé de Challes : Écrits inédits de Saint-Simon : Parallèle des trois premiers rois Bourbons; — Mémoires de Saint-Simon; — Journal manuscrit du sire de Gouberville et du Mesnil au Val, 1551-1562, publié par l'abbé Tollemer.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 31. Soury : Aphorismes sur la sagesse dans la vie, par Schopenhauer. — Septembre : 1er. Les arts industriels de l'Inde à propos d'une récente publication. — 3. P. Parfait : Le masque de Pascal. 14. Fouque : La musique religieuse au XVIe siècle.

SIÈCLE. Août : 27. Jourdan : P.-L. Courier poète. — 31. Michel : Œuvres complètes de V. Hugo. Ed. Quantin.

TELÉGRAPHE. Septembre : 6. J. Levallois : Sainte-Beuve, sa correspondance. — 13. Etude sur le combat, par le colonel du Pecq. — TEMPS. Août : 18. J. Loiseleur : Molière en province. — 25 et suiv. E. Renan : L'Eau de Jouvence, suite de Caliban. — Septembre : 4, 9. Legouvé : Berlioz. — 10. Le Dictionnaire des écrivains contemporains de M. de Gubernatis. — 15. Scherer : Les deux masques.

UNION. Août : 20. Bernard : Nouvelle correspondance de Sainte-Beuve. — 28. Champollion et la Bible. — 30. Sepet : Paris pendant la Révolution, par M. Schmidt. — Septembre : 1er. Sepet : Revue des sciences historiques. — 15. Sepet : Questions d'enseignement, par M. Bersot. — UNIVERS. Août : 22. Le Père Loriquet. — 28. Super : Mozart, par M. Wilder. — Septembre : 6. Truel : Histoire de l'Église, par M. Richou. — 13. Gaudy : Les Sociétés secrètes et la Société, par M. Deschamps.

VOLTAIRE. Août : 24. E. Zola : Correspondance de Sainte-Beuve.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS D'AOUT .

1. *Le Novateur*, journal hebdomadaire, paraissant teus les samedis. Pet. in-folio, 4 pages à 4 col. Paris, im. Rudrauf et Cie, rue Tiquetonne, 55. — Abonnements : Paris, un an, 25 francs; six mois, 15 francs; trois mois, 8 francs. — Départements : un an, 29 francs; six mois, 17 fr.; trois mois, 9 francs. Bureaux : 15, faub. Montmartre.

Le Peintre en voitures, journal mensuel. In-8°, 8 pages avec grav. Paris, imp. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — Abonnements : un an, 10 francs; six mois, 6 francs. Bureaux : boul. Hausmann, 103.

Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie. Recueil bi-mensuel, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 24 pages. Paris, imp. de Soye et fils, place du Panthéon. — Abonnements : France et étranger, 8 francs. Le num., 50 cent. Bureaux : 41, rue du Bac.

2. *L'Économie domestique*, journal des gens de maison. In-4°, 4 pages à 6 colon. Paris, imp. Goupy et Jourdan, 71, rue de Rennes. Num. spécimen.

4. *Circulaire hebdomadaire du Crédit de France*. In-4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Abonnements : Paris et départements, un an, 50 cent. Bureaux : 13, rue Monsigny.

5. *La Révolution*, journal politique quotidien. In-4°, 4 pages à 4 colon. Paris, imp. M. La Châtre, 11, rue Bertin-Poirée. — Abonnements : Paris, un an, 24 francs; six mois, 12 francs; trois mois, 6 francs. — Départements : un an, 28 fr.; six mois, 14 francs; trois mois, 7 francs. Le numéro, 5 cent.

7. *Le Nouveau Musée*. Grand in-folio, planches et grav. Paraît le 15 de chaque mois. — Abonnements : Paris, un an, 100 francs; départements, 120 francs. Un fascicule, 12 francs. Bureaux : 4, rue de Thorigny.

Le Courrier des sports, journal international des sports hippique, nautique et vélocipédique. Pet. in-4°, 4 pages à 2 colon. Saint-Germain, imp. Bardin. — Abonnements : un an, 9 francs. Un num. 20 cent., Bureaux : rue Pigalle, 59 *bis*.

8. *Bulletin des propositions de tarifs* soumises à l'homologation ministérielle. Grand in-4° à 2 col., 3 pages. Paris. imp. Chaix et Cie, 20, rue Bergère. — Abonnements : Paris et départements, un an, 8 francs ; étranger, 9 francs. Paraît les lundis.

10. *Indicateur illustré des appartements à louer*. In-4°, 8 pages avec grav. Paris, imp. Reverchon et Nollet, 18, rue d'Enghien. Paraît tous les quinze jours. — Bureaux : 173, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 24 francs. Le numéro, 30 cent.

11. *L'Épargne de Grenelle*, journal financier du XVe arrondissement. In-8°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Morris, 64, rue Amelot. — Bureaux : 7, rue Tiphaine. Abonnements : Paris, 2 fr. 50; départements, 5 francs; étranger, 7 francs. Le numéro, 5 cent.

L'Intérêt général, paraissant le mercredi matin. Organe de la Banque industrielle et mobilière. In-folio, 8 pages à 3 col. Paris, imp. Martinet, 2, rue Mignon. — Abonnements : Paris, 2 francs; départements, 3 francs; étranger, 6 francs. Bureaux : 112, boul. Saint-Germain.

84. *L'Écho parisien*, actualités, beaux-arts, finances, industrie, littérature. In-4°, 4 pages à 3 col. Bois-Colombes, imp. Marliot. — Bureaux : 8, place de la Bourse. Abonnements : Paris et départements : un an, 3 francs. Le num., 5 cent. Paraît tous les samedis.

15. *Revue française littéraire*, illustrée, à l'usage des familles, des pensions et des écoles supérieures. Littérature, nouvelles, beaux-arts, sciences. In-4°, 16 pages à 2 col. avec grav. Paris, imp. Tolmer et Cie. — Bureaux : 248, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Abonnements : un an, 15 francs; six mois, 8 fr. 75; trois mois, 5 francs. Le num., 50 cent. Bi-mensuel.

Moniteur des valeurs non cotées. Revue spéciale des sociétés industrielles par actions. Paraît tous les dimanches. Grand in-folio, 4 pages à 5 col. Paris, imp. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Abonnements : Paris et départements, 2 francs; étranger, 3 francs. Le num., 25 cent. Bureaux : 30, rue Joubert.

La Camorra, récits d'un témoin. Journal périodique paraissant le dimanche de chaque semaine. In-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Lafont, 13, quai Voltaire. Le num., 5 cent. Le journal ne reçoit pas d'abonnements. — Bureaux : 70, rue Gay-Lussac.

17. *La Commune*, journal quotidien, politique et socialiste. Numéro spécimen. In-4°, 4 pages à 4 col. Paris, imp. La Châtre, 11, rue Bertin-Poirée. — Abonnements : 10 francs par trimestre. Le numéro, 10 centimes.

20. *Les Gauloises*. Nouvelle série. Pet. in-folio, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Duval, 26, rue d'Arcet. — Abonnements : un an, 5 francs. Paraît le 10 de chaque mois.

Le Mignon, journal récréatif et instructif des dames et des demoiselles. In-8°, 16 pages à 2 col. Paris, imp. Clavel, 32, rue Paradis-Poissonnière, Paraît les 5 et 20 de chaque mois. — Abonnements, Paris, un an, 18 francs; six mois, 10 fr.; trois mois, 6 francs; départements et étranger, le port en sus. Le numéro, 1 franc. Bureaux provisoires, rue d'Astorg, 28.

25. *Le Chausseur*. Organe du cercle des chausseurs de Paris. Paraît le 25 de chaque mois. Petit in-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. du Chausseur, 17, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Abonnements : un an, 3 francs; le numéro, 25 cent.

26. *Le Polyglotte*. Organe de l'Institut polyglotte. In-4°, 4 pages. Paris, imp. Motteroz, rue du Four.

Le Pornographe, journal des cochons, monarchique et clérical. In-folio. Paris, imp. Plataut, 48, rue Berthe. Le num., 10 cent.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Onzième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Novembre 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

24 septembre 1880.

Nous sommes bien en retard avec deux livres des plus intéressants. L'un traite du XVI[e] siècle, l'autre du XVII[e]. Ce sont : *Papst Adrian VI, 1522-1523, von Constantin Ritter von Hœfler* [1] et *Kulturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts von Karl Grün* [2].

M. de Hœfler, membre de la Chambre haute d'Autriche et professeur d'histoire à l'université de Prague, est l'auteur d'une savante *Histoire des papes allemands*, d'une *Histoire de la révolte des villes castillanes contre Charles-Quint* et d'un grand nombre d'autres travaux sur le moyen âge et spécialement sur le XV[e] siècle. Le livre dont nous traitons pourrait être considéré comme la suite et la fin de son *Histoire des papes allemands*. Adrien d'Utrecht fut le dernier pape non italien, et son historien le considère comme appartenant à la race allemande. Il était Allemand à peu près autant que Charles-Quint lui-même dont il fut le précepteur. Son pontificat a été de bien courte durée : à peine s'il a porté la tiare pendant un an ; mais l'époque à laquelle il la porta et la tentative qu'il fit d'une réforme intérieure de l'Église donnent au livre de M. de Hœfler, qui n'a négligé aucun des documents ayant trait à son sujet, une grande importance et un haut intérêt. Les manuscrits et auteurs français, belges, espagnols, allemands et italiens ont été étudiés et compulsés avec le soin le plus minutieux qui, joint à la science consommée de l'auteur, font que son livre nous donne le tableau le plus complet et le plus animé qu'il soit possible d'imaginer, de l'état de l'Europe dans le premier tiers du XVI[e] siècle et de celui de l'Église et de la papauté au moment de la Réforme.

L'auteur n'aime pas Luther et, à notre sens, il est quelque peu sévère pour le grand réformateur. Ce qui, à bien des gens, aux débuts de la Réforme, ne paraît être chez Luther que tâtonnements et hésitation, est à ses yeux de la duplicité ou du calcul. L'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, aussi est peut-être trop sévèrement jugé. Mais au moins l'auteur met-il à nu avec une égale sincérité les vices honteux du clergé, du haut clergé surtout, et l'état d'abject avilissement où était tombée l'Église. Toutes ces misères sont impitoyablement dévoilées, et pour bien comprendre l'absolue nécessité d'une réforme complète et d'un entier renouvellement, on n'a qu'à entendre le cardinal de Sion s'écrier en plein conclave : « Je ne veux pas de pape qui ait une femme ! », à lire la description du conclave lui-même où Adrien fut élu, quoique absent, la description de la cour de Léon X, le résumé du discours que tint le nouveau pape à son premier consistoire, les pages enfin où il traite des réformes faites à la cour papale et de la panique qui s'empara du collège des cardinaux en voyant les agissements du nouveau pontife.

De plus, avons-nous dit, le livre de M. de Hœ-

1. Wien, 1880. Wilhelm Braumüller, 1 vol. in-8°.
2. Leipzig, 1880. J.-A. Barth, 2 vol. in-12.

fler nous donne un aperçu général de l'état de l'Europe au commencement du XVIe siècle. En effet, Adrien II, avant son élection, lutte en Espagne, comme cardinal-gouverneur, contre les *comuneros;* comme pape, il négocie avec l'Angleterre, la France, la Suisse, le Danemark même et la Suède; il reçoit à Rome les ambassadeurs des puissances étrangères (les dépêches de l'envoyé anglais Clerk à Wolsey, sont souvent citées) et peu de temps avant sa mort, la grande ligue de Venise pour la délivrance de l'Italie, c'est-à-dire contre la France, se constitue sous ses auspices.

Ajoutons que le livre de M. de Hœfler, malgré la grande science de l'auteur, est élégamment et simplement écrit et d'une lecture facile. De plus il contient, outre une table des matières très détaillée, un index des noms et une table des manuscrits et des ouvrages consultés. L'impression et le papier sont fort beaux et font honneur à l'éditeur viennois, M. Braumüller.

La *Kulturgeschichte* de M. Karl Grün mérite d'être signalée tout particulièrement à l'attention des lecteurs français, parce qu'il est bien rare de rencontrer chez un auteur allemand qui parle du XVIIe siècle, au point de vue littéraire surtout, la profonde connaissance et l'entière compréhension du sujet et l'indépendance d'esprit, nous dirions presque le courage qu'il faut pour oser, comme le fait M. Grün, rompre en visière à F.-G. Schlegel et à Julian Schmidt. Peut-être le trouvera-t-on sévère pour le grand Corneille, qu'il met trop au dessous de Racine; mais au moins ne l'est-il pas pour celui-ci, ni pour La Fontaine, ni surtout pour Molière. Boileau même trouve grâce à ses yeux, et dans son appréciation du fabuliste, il est bien de l'avis de M. Taine, c'est-à-dire qu'il voit dans les fables du bonhomme l'une des sources principales où doit puiser celui qui veut connaître exactement le grand siècle.

Ses appréciations et ses citations témoignent de la profonde connaissance qu'il a de la littérature française; néanmoins quelques inexactitudes lui ont échappé. C'est ainsi qu'il fait de La Bruyère le précepteur du duc de Bourgogne, tandis qu'il l'était du petit-fils du grand Condé; il attribue à la duchesse de Bourgogne les habitudes de corps-de-garde qui ont illustré les filles du roi; il nous montre Mme de Montespan retirée dans le même couvent que Mlle de La Vallière, et faisant pénitence avec elle; or on sait que celle-ci vécut et mourut aux Carmélites de Chaillot, tandis que l'altière Vaski se retira pour un temps dans la communauté de Saint-Joseph, puis chercha dans de continuels déplacements l'oubli des splendeurs passées et mourut à Bourbon-l'Archambault.

Mais ce sont là des détails. Un reproche plus grave que nous ferons à M. Grün, c'est qu'il ne mentionne Saint-Simon que dans une note, tandis que, en bonne justice, il eût fallu lui assigner sa place entre Mme de Sévigné et la Palatine, ou plutôt au dessus d'elles.

Mais ce n'est pas de la France seule qu'il s'agit dans cette histoire de la civilisation au XVIIe siècle, mais bien de l'Europe entière. Si pour l'Allemagne ce fut l'époque funeste de la guerre de Trente Ans, le temps de l'abaissement et de la ruine, l'Angleterre vit briller le génie de ses deux plus illustres enfants : Shakespeare au commencement, Milton au milieu du siècle. L'auteur apprécie les deux poètes, l'un au début de son premier volume, l'autre au début de son second. Après Schlegel, Tieck, Gervinus, Taine et tant d'autres, il a su être original et neuf. Le drame shakespearien par excellence, *Hamlet*, est l'objet d'une courte mais substantielle étude que nous ne saurions trop recommander au lecteur. Il en est de même de celle de Milton, de Milton publiciste républicain en particulier. Nous signalerons encore le chapitre où l'auteur apprécie la littérature espagnole au XVIIe siècle. Il s'y manifeste une réaction salutaire contre la tendance des critiques allemands — de ceux de l'école romantique surtout — de trop exalter cette littérature au détriment de la française.

Dans les chapitres plus spécialement historiques, nous mentionnerons celui qui traite de Wallenstein dans le premier volume, et dans le second celui qui concerne Eugène et Marlborough. Le livre est écrit avec beaucoup de verve, de feu et d'humour : il est très attrayant et d'une lecture facile et agréable.

Du XVIIe siècle passons au XIXe, avec M. Hans Delbrück. Sa biographie du chef d'état-major général de Blücher, Gneisenau, a paru sous ce titre : *Das Leben des Feldmarschalls Grafen Neithardt von Gneisenau. Vierter Band, 1814-1815. Fortsetzung des gleichnamigen Werks, von G.-H. Pertz*[1]. Ce volume, on le voit, comprend l'époque la plus importante de la vie du maréchal, à savoir les deux campagnes de France. Blücher n'était au fond qu'un hardi général de cavalerie et c'est à ses deux chefs d'état-major, à Scharnhorst d'abord, puis à Gneisenau, qu'il dut de battre les lieutenants de Napoléon et enfin le le grand capitaine lui-même. Mais ce qui nous intéresse spécialement dans cette biographie, ce ne sont pas les faits de guerre, les manœuvres et

1. Berlin, G. Reimer, 1880.

les batailles, c'est l'esprit qui animait les chefs de l'armée prussienne. Cet esprit s'est conservé à travers un demi-siècle de paix : 1814 explique 1866 et 1870. Qu'on lise, pour s'en convaincre, ce que Gneisenau écrit à Hardenberg en janvier 1814, alors que ce ministre et son roi, mais Metternich et Schwarzenberg bien davantage encore, hésitent à ruiner totalement Napoléon : « Ce n'est qu'à Paris même que nous pouvons dicter la paix, nécessaire à la tranquillité des peuples. Si nous ne profitons pas du moment présent, nous ne méritons pas d'en rencontrer un pareil; et dans deux ans nous subirons le châtiment de la faiblesse dont nous nous serons rendus coupables. » Et quand, au congrès de Vienne, la Russie et la Prusse d'une part, la France, l'Autriche et l'Angleterre de l'autre, se divisent en deux camps, il conseille (lettre à Clausewitz) « d'inoculer la guerre civile à la France, et cela d'une façon infaillible, en y rappelant Napoléon, en le soutenant même. Ainsi la France ne pourrait intervenir au dehors ; on attaquerait la Bavière par le Rhin, l'Autriche par ses frontières septentrionales à l'aide de la Russie ; on anéantirait la Bavière à l'aide de Bade et du Wurtemberg. En Italie, on fomenterait la révolte et ainsi l'on arracherait à l'Autriche, en quelques campagnes, son Italie, la Galicie et la Moravie ; nous, nous prendrions Bamberg, Wurtzbourg et Ansbach; le restant du butin, à l'exclusion de la Vieille-Bavière, serait partagé entre le Würtemberg et Bade, et en France on entretiendrait indéfiniment la guerre civile. » Nous pouvons nous en tenir à ces citations. Elles montrent suffisamment que la lecture de ce volume est indispensable à qui veut bien comprendre la politique prussienne moderne.

Ce qu'elle est actuellement, le volume suivant va nous le dire : *Politische Geschichte der Gegenwart von Wilhelm Müller, Professor in Tübingen. XIII. Das Jahr 1879. Nebst einer Chronik des Jahres 1879 und einem alphabetischen Verzeichnisse der hervorragenden Personen*[1]. Cette publication, dont on ne saurait contester l'utilité, correspond à peu près à l'*Année historique* que M. Zeller publiait avant la guerre. Elle est bien écrite, lucide et exacte. Il va de soi que la première place appartient à l'Allemagne. M. Müller, quoique sudiste, est grand partisan du chancelier et par conséquent anti-russe, pour le quart d'heure. Aussi le chapitre qui traite de l'entrevue d'Alexandrowno et de l'entente austro-prussienne est-il des plus intéressants. Qu'on est loin de l'entente cordiale entre Berlin et Pétersbourg, et quel singulier spectacle que celui d'un empire dont le souverain va à droite et le chancelier à gauche, celui-ci répondant à l'accusation que l'empereur Alexandre dirige contre lui lorsqu'il écrit à son oncle : « Le chancelier de Votre Majesté a oublié les promesses de 1870 », en allant à Vienne, où l'empereur Francois-Joseph revient exprès de ses chasses de Styrie pour le recevoir, lui rendre sa visite et mettre à sa disposition les équipages de la cour!

L'exposé des affaires françaises est clair et net. L'auteur pourrait peut-être se dispenser de parler à différentes reprises, là et ailleurs, de la politique de revanche que l'on fait à Paris. Quand en France on s'abstient de toute manifestation, de toute démarche qui pourraient blesser les susceptibilités allemandes, il ne serait qu'équitable qu'en Allemagne on en fît autant. Si les vaincus se taisent et ne font entendre aucune récrimination, les vainqueurs pourraient bien aussi, ce nous semble, faire trêve de suspicions. L'auteur de chroniques annuelles n'a pas mission de sonder les reins et les cœurs, il ne peut que constater les faits et tirer de ces faits seuls les conséquences logiques qui en découlent. Ces réserves faites, nous conviendrons que l'*Année historique* de M. Müller est une publication utile et bien faite, bonne surtout à être consultée par les journalistes et par tous ceux qui s'occupent de politique courante.

Un livre tout d'actualité est celui qui vient de paraître sur l'Angleterre sous ce titre : *Bilder aus dem englischen Leben. Studien und Skizzen von Leopold Katscher*[1]. Cela se rapproche beaucoup de *l'Angleterre et la vie anglaise*, de M. Esquiros, que l'auteur cite souvent, bien moins que des *Notes sur l'Angleterre*, de M. Taine. En effet, il s'occupe moins des Anglais eux-mêmes, de leur caractère et de leurs mœurs que de l'organisation des différentes branches de l'administration anglaise et de l'instruction publique. Ce que le livre de M. Esquiros fut il y a vingt ans, celui de M. Katscher l'est pour le présent. Seulement nous eussions voulu qu'il fût plus complet; par exemple, que le chapitre qui traite des universités fût suivi d'un autre sur les établissements d'instruction secondaire et primaire, et qu'à côté des études consacrées à la poste et à la police, il y en eût une sur les chemins de fer et la navigation. En outre, le côté politique est entièrement négligé. Si l'auteur refondait et complétait son travail en s'inspirant du livre de M. Maxime

1. Berlin, Verlag von Julius Springer, 1880. 1 vol. in-8°.

1. Leipzig, Wilhelm Friedrich, 1880. 1 vol. in-12.

Ducamp sur Paris, s'il comblait les lacunes que nous lui signalons, certainement son livre tenterait un traducteur et trouverait bon accueil en France, où l'on commence à prendre goût à ce genre d'études et d'esquisses, comme le prouve le succès des trois œuvres mentionnées plus haut. Tel qu'il est toutefois, le livre est loin de manquer d'intérêt. Il se décompose en trois parties : *Études anglaises, — Esquisses sur Londres, — Bagatelles*. La première partie contient une étude sur les universités, une autre sur les postes et télégraphes, sur les clubs d'antan et les clubs actuels, et enfin sur le repos dominical. La deuxième partie traite de la police de Londres, des égouts, de la distribution de l'eau et du gaz, du chemin de fer métropolitain et de l'administration de la capitale. De plus, elle contient la description de six établissements modèles, prison, hôpital, maison d'aliénés, etc. Les *Bagatelles* enfin nous révèlent quelques-unes des excentricités et utopies philanthropiques anglaises; il y est question d'une femme chef de secte, d'un journaliste spéculateur, d'un médecin philanthrope qui projette d'établir la cité modèle où l'on ne meurt presque plus. M. Jules Verne l'a élevée, cette cité modèle, dans *les Millions de la Begum;* les lecteurs français la connaissent donc.

Nous n'avons pas encore, croyons-nous, eu l'occasion d'analyser dans notre correspondance des pièces de théâtre. En voici deux d'un des plus féconds auteurs allemands, M. Rudolph Gottschall. L'une, une comédie en quatre actes, intitulée *der Vermittler* (le Médiateur); l'autre, un drame en cinq actes, *Auf rother Erde*. Elles forment les onzième et douzième volumes de *Dramatische Werke von Rudolf Gottschall*[1]. Les deux pièces sont munies d'une *Postface*. Dans l'une, celle de la comédie, l'auteur nous dit que sa pièce relève de la vieille école, de l'ancienne comédie qui dédaigne tous les ingrédients piquants et excitants, et ne cherche à plaire au spectateur que par des caractères nettement dessinés et des situations gaies. Un peu plus loin, il parle des farces et des jongleries de clowns qui ont à cette heure un succès si bruyant. On voit par là qu'en Allemagne aussi le goût se pervertit, et qu'il y a lieu, pour les pessimistes, de crier à la décadence, tout comme en France. Le mal date de loin : il y a beau temps qu'Offenbach, sans doute pour montrer à la patrie allemande qu'il conservait pour elle les sentiments d'un fils, importe ses opérettes et que les comédies de Dumas et de Sardou se jouent sur les scènes allemandes.

1. Leipzig, Brockhaus, 1880.

A bien considérer la comédie dont nous entretenons le lecteur, il n'y a rien d'étonnant à cela : elle est bien pâle et terne, et les caractères, si tant est qu'ils se dessinent, se dessinent si peu, qu'il est surprenant vraiment que la *Postface* en parle. De plus, quand on se souvient des incessantes récriminations des critiques allemands contre la dépravation des pièces françaises, on est tout surpris de trouver dans le *Vermittler* ni plus ni moins qu'un petit adultère à l'état d'ébauche. Nous savions bien dês longtemps qu'il n'y avait pas lieu de tant crier; mais il ne nous déplaît pas d'avoir rencontré sur notre chemin une comédie allemande *vieux style* qui, elle aussi, n'a pas cru devoir se passer de cet *ingrédient piquant*, quoi qu'en dise l'auteur.

Dans le drame *auf Rother Erde* (on ne pourrait guère traduire que par *En Westphalie*), l'auteur se propose de peindre l'état des esprits dans l'Allemagne du Nord en 1809 et l'un des soulèvements tentés à cette époque pour secouer le joug de Napoléon. Il est vrai que le royaume de Westphalie fut le théâtre de tous ces soulèvements; mais aucun n'eut lieu sur la *terre rouge* proprement dite, c'est-à-dire dans les environs de Paderborn et d'Osnabrück. Schill, un Prussien, opérait sur l'Elbe, et Dœrnberg, un Hessois de Hesse, dans les environs de Marbourg. Mais depuis le *Gœtz* de Gœthe, et surtout depuis le *Münchhausen* d'Immermann, les scènes où figurent les francs-juges de la Sainte-Vehme sont fort populaires en Allemagne, et la Westphalie, grâce au *Hofschulze* d'Immermann, est la terre classique où fleurit cette antique et lugubre institution. On a donc fait des bons Hessois des environs de Kassel des Westphaliens, comme on a fait du roi Jérôme une espèce de Sardanapale qui ne se couchait content que s'il avait mis à mal une vierge d'entre ses sujettes. Il ne valait pas cher, cela est vrai; mais nous ne pensons pas qu'il fût pervers à ce point. Le lecteur et bibliothécaire de Sa Majesté n'est guère mieux traité. Ce lecteur était Pigault-Lebrun. L'auteur qui semble oublier que sa victime, avant d'être romancier, était comme lui-même auteur dramatique, et auteur dramatique très applaudi, l'auteur en fait un vulgaire entremetteur. C'est bien mal de sa part. Entre confrères on se doit des égards. Mais enfin il a un mérite : il ne lui fait pas parler cet affreux jargon de convention que font entendre depuis la *Minna de Barhlhem*, de Lessing, tous les Français produits — sous les traits les moins flatteurs, cela va de soi — sur la scène comique allemande.

J'allais oublier Jean de Müller. Ce malheureux historien, qui fut conseiller d'État de Jérôme, a

sa petite scène aussi dans la pièce. Woltmann et Menzel l'ont si bien décrié que M. Gottschall, tout en reconnaissant que ces deux honorables gallophobes ont fait de vilaine besogne, n'ose pas justifier entièrement l'illustre écrivain. Ce vague et cette incertitude font que Müller, avec ses plaintes à la Faust, devient presque comique. Quand on songe qu'il mourut fin mai 1809 et que Dœrnberg se souleva fin avril, on ne peut s'empêcher de souhaiter que l'auteur l'eût considéré comme étant trop gravement malade déjà pour pouvoir être produit sur les planches et qu'il l'eût laissé mourir en paix.

Les historiens jouent de malheur. On sait que, il y a quelques mois, le feu se déclara dans le cabinet de M. Th. Mommsen, à Charlottenbourg. Plusieurs manuscrits (Jordanes, *Histoire des Goths*) confiés à ce savant par les bibliothèques de Vienne, Breslau et Heidelberg ont été détruits. Le même sort a atteint le *Codex de Victor Rannunensis* de la bibliothèque de Leyde. Il s'est engagé à ce propos une polémique assez vive sur cette question-ci : est-il admissible, après ce malheur, que les bibliothèques continuent à confier leurs manuscrits aux savants ? Le bibliothécaire de Leyde déclare que quant à lui il est décidé à mettre, après comme avant, ses manuscrits à leur disposition, tandis que celui de Berlin dit que le manuscrit de Vienne, à lui confié, ne devait être consulté par l'historien qu'à la bibliothèque même et que, si celui-ci l'a emporté à son domicile privé, ç'a été sans son autorisation. Il semble résulter de cette déclaration qu'à Berlin au moins on est décidé à se montrer plus réservé à l'avenir et à tenir la main à ce que le règlement soit strictement observé.

Signalons, pour finir, la publication de l'ouvrage suivant : *Geschichte Bocharas oder Transoxaniens, zum ersten Mal bearbeitet, von H. Vambery*[1]. L'auteur est suffisamment connu en France pour que nous n'ayons pas à faire son éloge et à attirer l'attention du monde savant sur son nouvel ouvrage.

E. Jaeglé.

BELGIQUE

Bruxelles, 25 octobre 1880.

Lorsque cette lettre paraîtra dans les colonnes du *Livre*, l'Exposition nationale belge aura vécu. Une armée véritable d'ouvriers aura pris possession de toutes ces galeries à travers lesquelles, pendant quatre mois, près de quinze cent mille visiteurs ont passé ; et après quelques semaines de travail, il ne restera plus que le souvenir de toutes les merveilles de cette remarquable Exposition. Souvenir ineffaçable dans l'esprit de tous ceux qui ont visité ce palais momentanément élevé aux arts et à l'industrie, car cette exhibition a attesté non seulement un prodigieux effort de la part d'un pays petit géographiquement, mais a donné la mesure des inépuisables ressources de son industrie, en même temps que des incomparables trésors artistiques qu'elle possède.

L'Exposition nationale a été unanimement admirée. Mettant de côté les critiques qui peuvent s'adresser aux lenteurs d'une organisation qui a compromis son succès pendant près de deux mois et à des erreurs très regrettables dans l'aménagement intérieur, le résultat obtenu est considérable et la Belgique peut se montrer fière du degré d'importance de cette manifestation pacifique, couronnement radieux d'une période demi-séculaire de liberté.

En ce qui concerne spécialement l'imprimerie et la librairie, les dispositions adoptées pour l'aménagement étaient absolument fâcheuses. Contrairement à la délimitation logique de ces deux branches de l'industrie nationale, ainsi que cela avait été pratiqué à l'Exposition de Paris en 1878, l'imprimerie et la librairie étaient ici intimement mêlées et, par suite, le résultat à atteindre a été entièrement manqué. Quelques imprimeurs seulement ont pu exposer dans des conditions avantageuses ; la majeure partie d'entre eux a dû se contenter de rayons de bibliothèques sur lesquels les livres étaient placés, uniquement visibles de dos. Impossible d'examiner l'ouvrage au point de vue de la régularité typographique, de la composition, de la pureté et de l'égalité des tirages, du goût, etc. D'ailleurs, le compartiment était beaucoup trop petit ; un certain nombre d'imprimeurs se sont abstenus, et étant donnée la malencontreuse disposition

1. Stuttgart. Cotta, 2 vol. gr. in-8°, 21 M.

dont j'ai parlé, la librairie a seule ou presque seule pu tirer parti de ces exhibitions. J'enverrai prochainement au *Livre* quelques notes détachées sur certains envois d'imprimeurs belges, notes qui pourront, j'espère, trouver place soit dans la Chronique, soit dans la Gazette bibliographique de la Revue.

Le mouvement bibliographique, pendant ces derniers temps, a eu un caractère tout spécial et ne concerne guère que des ouvrages traitant de l'Exposition nationale ou consacrés à l'histoire politique, scientifique et artistique de la Belgique. Peu ou point d'œuvres purement littéraires; pourtant certains travaux de grande importance sont dès maintenant en préparation et paraîtront dans la véritable saison des livres.

M. Ch. Vercamer, auteur d'un *Catéchisme de morale universelle*, couronné à Paris en 1867, a fait paraître chez l'éditeur Decq un excellent ouvrage sous ce titre : *l'Histoire du peuple belge et de ses institutions* depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1880, racontée à la jeunesse. Dans ce volume grand in-8°, comprenant plus de 700 pages, l'auteur présente sous une forme très claire et concise, comme le réclament les œuvres destinées à la jeunesse, l'histoire de la Belgique. Mais en dehors de ces grandes qualités d'ordre et de clarté dans la division de matières aussi importantes, l'ouvrage de M. Vercamer est écrit dans un excellent esprit et représente un sérieux progrès dans l'enseignement de l'histoire. C'est l'œuvre d'un homme convaincu et courageux. S'inspirant des paroles de l'érudit professeur de l'Université, M. Van Bemmel, qui vient de mourir et qui regrettait l'insuffisance des manuels mis jusqu'à présent entre les mains des élèves et qui ne donnent que le squelette de l'histoire, M. Vercamer a voulu faire « luire aux yeux de la jeunesse studieuse le *pourquoi* et le *comment* des progrès sociaux que la nation belge a accomplis aux différentes époques de son histoire, et dont, à l'heure qu'il est, elle a tant raison d'être fière ». Je le répète, l'intention de M. Vercamer est des plus louables et le résultat qu'il a obtenu témoigne hautement en faveur de ses qualités de citoyen et d'historien.

Dans un ordre d'idées identique, MM. Ed. Vaudesteene et fils, de Courtrai, ont publié, *les Éphémérides nationales belges*, de 1830 à 1880. Cet ouvrage, qui rentre dans la catégorie des œuvres publiées en vue des fêtes du cinquantenaire, est imprimé avec goût ; toutefois le cadre rouge qui enferme les pages de texte est un peu lourd. Le titre de l'ouvrage est fort réussi au point de vue du tirage et d'un agencement heureux des couleurs.

Les éditeurs Gay et Doucé, dont les éditions ou les réimpressions sont recherchées des amateurs et des bibliophiles, ont enrichi leur collection de deux ouvrages. Le premier, réimpression d'une œuvre de la fin du XVIIIe siècle, se présente sous un titre assez singulier : *la Terre est un animal.* L'auteur, Félix Nogaret, soutient ce paradoxe que la Terre est animée; il le soutient avec des arguments philosophiques et une gaieté qui rendent la lecture intéressante. L'idée de l'auteur, qui paraît étrange, a été partagée par Képler, lorsqu'il émet cet avis, que le mouvement diurne de la terre vient de la terre et « qu'elle s'aperçoit de l'apparition des comètes, qu'elle en sue de frayeur et que de là viennent les grandes pluies ».

Nogaret va plus loin encore et suppose ou plutôt affirme que les comètes tombent dans le soleil et lui servent d'aliment. Assurément les prétentions de l'auteur sont quelque peu paradoxales; mais il est dans ce système un fonds de vraisemblance devant lequel l'illustre Bayle s'est arrêté, doutant. L'ouvrage a pour sous-titre : *Conversation d'une courtisane philosophe.* Une eau-forte placée au commencement de ce curieux écrit représente la toilette d'Éryphile par les Grâces. Les éditeurs ont eu l'idée originale de faire imprimer ce petit in-12 en encre verte; les pages sont encadrées de filets rouges. Il est à regretter que l'imprimeur, M. A. Lefèvre, n'ait pas mieux réussi cet essai d'impression en couleur.

Le second ouvrage publié par MM. Gay et Doucé est relatif au marquis de Sade. Il ne s'agit point d'une réimpression d'œuvres de ce fameux érotomane, mais les éditeurs ont pensé réunir pour les bibliophiles diverses parties du bagage peu littéraire de ce débauché célèbre. Le volume, petit in-8°, imprimé avec soin sur papier de Hollande, contient une nouvelle tirée des *Crimes de l'amour*, le pamphlet contre *Villeterque*, *l'Étude sur le Roman*, une notice sur Sade et ses écrits et le discours prononcé par le marquis à la *Section des Piques*, lors de la fête offerte par cette section aux mânes de Marat et de Le Pelletier.

Ces deux ouvrages ont été tirés à 500 exemplaires numérotés.

L'imprimerie Félix Callewaert père a en ce moment sous presse, pour les mêmes éditeurs, un ouvrage intéressant et qui soulève une question sérieuse dans la pratique de la médecine. C'est la réimpression d'un opuscule de Ph. Hecquet, médecin de réputation au XVIIe siècle : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes*, suivi d'un

ingénieux aperçu sur la nécessité pour les femmes de nourrir elles-mêmes leurs enfants. Nous en reparlerons.

L'éditeur Henry Kistemaeckers a mis en vente il y a peu de temps une petite plaquette composée en caractères microscopiques : *Poésies de Victor Hugo.* Ce petit bijou typographique a été composé, en caractères de 3 points Fournier, par un groupe d'ouvriers de l'imprimerie Lefèvre et imprimé sur papier teinté. Le grand poète a accordé l'autorisation de reproduire *les Djinns*, *Canaris* et *les Bluets.* Cette plaquette, qui rappelle les éditions *Pickering*, tirée à petit nombre, s'adresse surtout aux collectionneurs.

Nous avons reçu du même éditeur deux ouvrages tout récemment publiés. Le premier est une réimpression des *Martyrs ridicules*, premier roman de Léon Cladel. Cette réimpression a été faite un peu contre le gré de l'auteur qui déclare dans l'avis préambulaire que cet ouvrage ne méritait pas de vivre, car il est, dit-il, « le fils de tous nos vices de jeunesse et nous le repoussons ». L'éditeur a voulu publier cette œuvre de jeunesse comme une expression de la littérature scientifique où naturaliste, qu'il déclare être la plus haute expression du roman moderne. Le livre n'est certes pas excellent; mais, à travers les exagérations, les notes violentes et souvent fausses, le manque de suite, on devine la main puissante d'un grand écrivain et le travail d'une grande intelligence qui va s'affirmer bientôt. Baudelaire, en écrivant la préface, avait été indulgent pour ce premier essai de Léon Cladel; mais l'auteur des *Fleurs du mal* pressentait l'avenir et se sentait autorisé à dire tout le bien que ce livre lui faisait conjecturer de l'âme et du talent qui l'avaient produit de concert. *Les Martyrs ridicules* constituent assurément une curiosité de l'histoire littéraire de notre siècle. A ce titre, M. Kistemaeckers a bien fait de reprendre cette œuvre que Poulet-Malassis laissa tomber dans le domaine public et qui nous donne déjà la mesure de la *pénétration psychique* de Léon Cladel.

Le second ouvrage porte pour titre : *Raison et Religion.* L'auteur, A. Fleury, de la R.·. L.·. les Philanthropes réunis OR.·. de Paris, établit que les religions sont impuissantes à établir la morale de l'humanité. Ce livre est un plaidoyer chaleureux en faveur de l'instruction et de la science contre l'ignorance et la foi aveugle. Le livre est vigoureusement écrit, sans ambages ni détours. Il vient à son heure et il résume en ses pages le pour et le contre des raisons qui poussent en ce moment à la lutte ceux qui veulent la lumière et ceux qui vivent dans les ténèbres.

L'Office de publicité a récemment publié plusieurs ouvrages parmi lesquels je citerai les suivants : *Nos amis les animaux*, par Émile Leclercq. L'auteur a donné antérieurement *les Contes vraisemblables*, qui ont été fort goûtés du public et qui ont atteint déjà leur septième édition. L'auteur a voulu donner un pendant à ce premier ouvrage en réunissant de nouveaux récits, sobrement et clairement écrits, conçus de la même pensée et qui offrent un attrait réel à l'imagination des enfants. Toutefois les entretiens de M. E. Leclercq ont pour base l'observation vraie des choses et des êtres qui nous entourent et substituent avec bonheur le réel au merveilleux, à l'aide duquel on imprimait le plus souvent une fausse direction aux jeunes intelligences. M. X. Mellery, un artiste de valeur, a orné l'ouvrage de douze compositions dont les principaux mérites sont la sincérité et le naturel. Livre utile par le fond et par la forme.

M. Louis Labarre a réuni en un volume et sous ce titre : *Théâtre*, trois œuvres dramatiques qui ont été représentées avec succès en Belgique, deux œuvres en vers : *le Point d'honneur* et *Jenneval*, et une en prose, *Montigny à la cour d'Espagne.* En relisant ces drames et cette comédie sur laquelle plusieurs années ont passé, on se sent en présence d'un véritable poète. Son vers est ample et fort; l'image est grande souvent; quelques vers rappellent la manière puissante et sonore de Victor Hugo. Ce n'est point dire qu'il n'y ait, de place et d'autre, quelque ombre au tableau; mais l'ensemble des qualités est tel qu'on passe facilement condamnation sur certaines faiblesses d'un écrivain qui, l'un des premiers, après la convention littéraire avec la France, eut le souci d'affirmer victorieusement que la Belgique comptait encore des prosateurs et des poètes.

La bibliothèque Gilon, qui terminera sous peu sa cinquième série de dix volumes, a donné tout récemment deux volumes qui ont été accueillis avec succès : *De la nourriture de l'homme*, par le docteur Richald; et *Trois Contes*, par Camille Lemonnier. Les travaux de M. Richald sont très appréciés et son dernier ouvrage atteindra sans conteste la troisième édition que vient d'obtenir *la Santé de l'enfance.* Les *Trois Contes* de M. Lemonnier se distinguent par les qualités propres à cet excellent écrivain. L'un de ces contes, « la Noël du petit Joueur de violon », est une page très dramatique, écrite dans un style sobre et vigoureux.

Le libraire-éditeur des bibliophiles, Fr.-J. Olivier, vient de rééditer une comédie de la fin du XVIIIe siècle et dont l'auteur, M. Sincère, malmène

assez rudement Jean-François de Bastide, ce libelliste français, qui, après avoir collaboré au *Mercure de France* et avoir fondé divers journaux, passa en Hollande, puis en Belgique, où il fit paraître le *Journal de Bruxelles* ou *le Penseur.* L'insuccès de ses tentatives journalistiques le décida à s'occuper de théâtre. On ignore quel est le nom véritable de l'auteur qui se cache sous le pseudonyme de Monsieur Sincère ; mais, en rappelant de l'oubli cette comédie, *le Journaliste,* M. Frédéric Faber a voulu jeter quelque lumière sur la personnalité de De Bastide et ouvrir la série d'une suite de réimpressions qui compléteront sa précieuse *Histoire du théâtre français en Belgique.*

Cette plaquette, tirée à 180 exemplaires numérotés, a été soigneusement imprimée par M. Félix Callewaert père, dans le goût et d'après les données de l'époque. M. Faber a publié en tête de ladite comédie une notice intéressante.

Une notice sur la vie et les œuvres du statuaire Laurent Delvaux, par M. Edmond Fiévet, vient d'être imprimée par cette même maison.

MM. Merzbach et Falk ont mis en vente le premier volume d'une vaste publication : *Cinquante ans de liberté,* qui présente en quatre volumes grand in-8° le tableau du développement intellectuel de la Belgique depuis 1830. La vie politique, l'enseignement, l'économie politique, les sciences, les beaux-arts, les belles-lettres, telles sont les grandes divisions de cet ouvrage, auquel le concours d'écrivains très appréciés et de professeurs éminents assure le succès. J'aurai lieu d'examiner ultérieurement chacune des parties de cet important travail.

L'Institut de droit international a tenu récemment sa sixième session à Oxford. Les travaux de cette assemblée, qui préoccupent tous ceux qui s'intéressent à la politique et à l'histoire contemporaines, sont recueillis dans un *Annuaire* spécial édité par la même librairie. Le tome premier de cet annuaire pour les années 1879 et 1880 a paru dernièrement et contient le compte rendu des sessions de Paris et de Bruxelles. Le tome second, dont la publication est attendue, contiendra le tableau des faits relatifs à l'histoire de la législation et du droit public national et international en Europe et hors de l'Europe jusqu'au 31 décembre 1878 ; les actes internationaux les plus importants des années 1877 et 1878, la bibliographie du droit international en 1878 et 1879, et un aperçu de l'état actuel de l'enseignement du droit international en divers pays.

Parmi les ouvrages publiés par la librairie Mayolez, il en est plusieurs qui méritent une mention spéciale. *Les Guerres des Paysans*, de M. H. Pergameni, avocat à la cour d'appel de Bruxelles, présentent l'esquisse générale des guerres des paysans, groupées, coordonnées dans un ensemble. Par guerres des paysans, l'auteur entend les grandes luttes de la classe agricole, où les hommes du labour jouent un rôle prééminent, où ils agissent pour leur compte, dans un but plus ou moins bien déterminé et réfléchi, mais personnel. Il recherche les causes, les effets et les caractères de ces luttes et fait parfaitement ressortir ce fait que ces guerres sont presque toujours des révoltes, révoltes dans lesquelles la foi religieuse, l'indépendance nationale jouent un rôle moins important que la misère à laquelle on ne peut trouver d'autre remède que la possession du sol. M. Pergameni divise, au point de vue historique, les guerres des paysans en plusieurs groupes distincts et, après avoir étudié chacun d'eux, arrive à cette conclusion que c'est la communauté, l'esprit d'association, la solidarité qui ont protégé le peuple des campagnes. C'est là, dit-il, que se trouvent à la fois le grand enseignement et le côté noble, la face héroïque et consolante de l'histoire des paysans.

Ouvrage d'une sérieuse portée historique, largement pensé et parfaitement écrit.

A la même librairie, M. G. Tiberghien a donné les *Éléments de morale universelle* à l'usage des écoles laïques. Dans ce sommaire, le professeur érudit de l'université de Bruxelles démontre que la morale peut s'enseigner et que ses prescriptions sont à la portée de toutes les intelligences, que la morale est une science, que la science est conforme à la nature de l'esprit humain et qu'en conséquence elle est un bien. Il est utile et bonque de tels ouvrages soient propagés et il serait souhaitable que l'instruction morale reçût partout des développements nécessaires.

Rentrant dans la catégorie des travaux utiles à la perfectibilité de l'enseignement se place encore l'ouvrage de M. L. Leroy : *Notions d'économie industrielle ou politique.* Rédigé dans un excellent esprit et très clairement, ce petit traité répond à un besoin réel et apporte un sérieux appoint à la collection intéressante des ouvrages scientifiques que M. Mayolez édite dans l'intérêt de l'enseignement à tous les degrés.

M. le docteur Émile Valentin, qui vient de lancer, de concert avec M. Paul Godenne, imprimeur-éditeur à Namur, le prospectus du *Journal des Gens de lettres belges,* a fait paraître, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, la deuxième édition d'un volume de poésies : *les Nationales.* Le poète a tenu à prouver qu'il y a une littérature belge et il a

réuni sous ce titre, que certains ont trouvé prétentieux et audacieux, des poésies ayant un cachet personnel et n'ayant aucune parenté avec les productions de l'étranger. M. Valentin est un poète : ce n'est pas l'Académie, ce n'est pas le naturalisme, mais une note intermédiaire, dans la forme seulement, car dans le fond l'œuvre est régulière et se maintient dans une teinte assez prononcée de religiosité. La langue est choisie, mais l'ensemble de toutes ces petites pièces passées au même moule et duquel elles sortent bien propres et bien pures, dégage une impression de monotonie. Ce qu'il me faut louer dans cet ouvrage, c'est l'impression, qui fait honneur à l'éditeur. Le tirage sur très beau papier teinté est extrêmement soigné. Le livre est orné de fleurons et de culs-de-lampe. C'est assurément l'un des ouvrages les mieux imprimés qui soient sortis des presses belges dans ces derniers temps, si je mets de côté toutefois certaines infractions contre les règles typographiques le plus généralement admises.

LÉON DEGEORGE.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

Librairie Mayolez :

Importance historique du moyen âge et *Programme du cours d'histoire politique du moyen âge*, par Mart. Philippson. — *Étude comparative sur la procédure pénale à Londres et en Belgique*, par Ad. Prins. — *Science contre religion au point de vue social*, ou faut-il avancer ou reculer ? par un docteur.

Office de publicité :

Sentiment et devoir, par Mme Françoise Leroy. Volume de poésies desquelles se dégage l'impression d'une originalité bien caractérisée. Soin très judicieux de la forme et belle rectitude de pensée. Ouvrage bien imprimé. — *1880, ou le chant du Belge*, par M. J. Seressia. Poésie patriotique. — *Guide de l'excursionniste* (8e édition), par M. Eugène Van Bemmel. — *Les Lois mauvaises*, par M. Gabriel Périn. Étude critique et anecdotique dans laquelle il faut noter plusieurs aperçus fort ingénieux. Les protestations de l'auteur visent surtout la législation française qui, en matière de procédure civile ou criminelle, fait passer les besoins de la réparation civile après ceux des perceptions fiscales. — *Amante et maîtresse*, par M. Paul Leprince. Œuvre de demi-teinte.

Cinquante années de bonheur et de prospérité, par Louis Bertrand. Ouvrage curieux et intéressant dans lequel l'auteur s'attache à démontrer qu'il y a eu dans la distribution des bienfaits et des bénéfices, résultats d'une période de cinquante années de liberté, deux poids et deux mesures.

LIVRES A L'HORIZON

Rimes de joie, par Théo Hannon. Un frontispice et trois eaux-fortes de Félicien Rops. Préface de J.-K. Huysmans. Éditeurs, Gay et Doucé.

L'Art ancien à l'Exposition nationale. Ouvrage très important (dont le prospectus paraîtra incessamment), rédigé par des écrivains de renom, des spécialistes érudits et illustré par des artistes de talent. Il contiendra 800 dessins, reproductions par les photogravures et 25 planches hors texte. Éditeur Rozez, Librairie universelle.

ITALIE

Milan, le 25 octobre.

L'auteur de *Nedda*, de l'*Histoire d'une mésange*, d'*Eva*, et d'*Eroso*, le jeune romancier sicilien, M. Giovanni Verga, gardait le silence depuis quelques années. Le public le regrettait ; certains critiques ne cachaient pas l'opinion que sa veine fût épuisée.

Il les laissait dire. Tout à coup il se réveilla. Dans quelques feuilles littéraires, *le Fanfulla della domenica* et autres, on retrouva sa signature au pied d'une charmante *novella* ; dans les cercles littéraires, l'on commença à parler d'un roman en plusieurs volumes qui verrait le jour bientôt.

En attendant, nous avons *la Vita dei Campi* (fratelli Irenes, Milano, 1880), un volume qui se compose de sept nouvelles et d'une introduction sous le titre de *Fantasticheria*. C'est une causerie très spirituelle à l'adresse d'une belle dame, où des pensées profondes et des vérités amères sont présentées sous une enveloppe fantasque aux couleurs brillantes.

Persuadés comme nous sommes que ce dernier livre de M. Verga est un ouvrage d'une haute portée littéraire, nous ne saurions cependant

accepter la théorie artistique dont il se fait le champion. Ainsi nous ne croyons point qu'une œuvre d'art ne doive « garder aucune empreinte de l'esprit dans lequel elle a germé, aucune ombre de l'œil qui l'a entrevue, aucune trace des lèvres qui en murmurèrent les premières paroles, comme le *fiat* créateur, ni qu'elle doive exister par elle-même, pour le seul fait qu'elle est telle qu'elle doit être, palpitante de vie et immuable comme une statue de bronze dont l'auteur eût eu le courage divin de s'éclipser et disparaître dans son ouvrage immortel ».

Nous savons bien qu'un auteur de grand talent peut atteindre son but même par cette voie absolument objective; mais nous croyons qu'il y a toujours quelque chose d'illusoire dans la conviction de l'avoir rigoureusement suivie. Le sculpteur disparaît, il est vrai, dans la statue immortelle qu'il a faite, c'est-à-dire qu'on n'y voit ni sa tête ni ses membres, ni rien de sa personne; mais la statue sera d'autant plus une œuvre d'art immortelle qu'elle saurait moins avoir été conçue, telle que nous la voyons, par un autre artiste. On a beau dire; mais en fait de psychologie, nous ne savons de vraiment positif que ce qui se passe en nous-même; et lorsqu'un esprit supérieur devine ou croit deviner ce qui se passe dans les autres, c'est toujours sous le guide de son expérience ou de son intuition personnelle. De même l'on ne peut voir les choses extérieures que par ses propres yeux — lorsqu'on a l'habitude de s'en servir — et il est prouvé qu'un fait ne produit jamais une impression identique sur deux personnes qui l'observent. Or nous sommes de l'avis de ceux qui croient trouver les premiers éléments de l'art précisément dans cette personnalité indestructible qui en accompagne les créations. Lorsque « les seuls romans qu'on écrira seront les *faits divers* », nous pensons que l'art d'écrire n'existera plus.

Ainsi, tout objective que soit la méthode que M. Verga a voulu suivre, il est certain cependant que la vie des paysans n'avait pas encore été envisagée dans un ouvrage littéraire comme il l'envisage, lui, dans le sien.

La Vita dei Campi est un titre qui ne désigne aucun pays particulier, mais vraiment il ne s'agit que de la Sicile, et encore d'une certaine partie de la Sicile, comme nous l'explique M. Capuana. Ce pays a une couleur à lui, une originalité ineffaçable. L'auteur qui y est né sait le faire valoir magnifiquement dans ses tableaux, que ce soit les landes désertes de Passanitello, où l'on ne voit ni buisson ni bruyère, ni l'aile d'un oiseau pendant les mois d'été; ou la verte vallée du Jacitano, ou les collines embaumées, ou les grandes routes blanches et interminables. Quant aux habitants, il nous les présente tels qu'il les a vus, ignorants et malheureux, passionnés et farouches, mais vivants.

Jeli il pastore (le pâtre), *Rosso Mal-Pelo* (Roux Mauvais-Poil) et *la Lupa* sont les plus saisissants. Tout ce qu'il y a de tragique et de fatal dans ces existences malheureuses y acquiert un surprenant relief. L'amour tue, comme la *malaria* de Ragoleti, comme les pierres des carrières.

— C'est un livre fort triste! diront les lecteurs qui aiment à être bercés dans leurs illusions volontaires.

Naturellement, puisque c'est un livre sincère!

Un autre livre sincère, quoique un peu défectueux dans la partie artistique, est celui de M. A. Marazzi. Il a conçu une espèce de roman-étude sous le titre d'*Emigrati*, ouvrage qui sera divisé en trois parties: De l'Europe en Amérique; — En Amérique; — De l'Amérique en Europe. La première partie seulement a paru (Dumolard, Milano, 1880). L'étude est consciencieuse et intéressante. L'auteur va au fond de la question et l'envisage de tous les côtés avec amour et sincérité. Il est dommage que le roman — la partie artistique — ne soit pas si bien réussi. Le style, serré et rapide lorsque l'auteur parle des avantages et des inconvénients de l'émigration, s'alourdit et s'alanguit dans les dialogues et dans la narration des faits appartenant au roman. Mieux aurait valu écrire simplement une étude sur l'émigration et les paysans qui serait réussie, très forte, que de tenter une fusion si difficile.

M. Enrico Castelnovo, l'auteur de *Laurette* et de *Alla finestra*, nous transporte dans les mines de fer de la Romagne avec son nouveau roman: *Nella lotte*.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui, se trouvant très inopinément sans ressources après la mort de son père — un brave homme ruiné par les caprices de sa femme — combat vaillamment contre les difficultés de sa position. Le caractère de la mère et celui de la jeune fiancée du protagoniste concourent à lui rendre le combat plus terrible; car ce n'est pas seulement contre les faits extérieurs, mais contre son cœur aussi que le jeune homme doit lutter. Mais il trouve le bonheur dans le malheur même. Employé dans une mine, il a l'occasion de développer un talent spécial et une énergie toujours plus ferme, et de connaître une jeune fille plus digne de son amour.

C'est vraiment un sujet de nouvelle qui paraît un peu dépaysé dans l'ampleur du roman. Les dialogues sont trop longs, la mère écrit trop de

lettres sur le même cliché. M. Castelnovo possède des qualités spéciales de nouvelliste : la grâce dans le sentiment, la finesse dans le dessin et un style coulant, qui pourtant paraît moins soigné dans ce dernier livre. Il serait bien dommage que la préoccupation de ne jamais déplaire à une certaine classe de lecteurs allât le pousser de plus en plus vers la diffusion du genre anglais.

Un fin talent d'écrivain et surtout un poète supérieur se rencontrent dans M. G. Daneo, de Gênes. Assez connu du grand public, quoique peu soucieux de se faire connaître, il est entouré d'une vive admiration par tous ceux qui aiment naïvement l'art et en connaissent les difficultés.

M. Daneo vient de publier un roman très remarquable par la forme et la finesse psychologique. Dans le *Memorie di un galantuomo*, l'auteur nous fait lire avec intérêt la simple histoire d'un honnête curé de la Lombardie, du temps de l'insurrection contre la domination étrangère. La question religieuse et la question civile inhérentes au sujet y sont traitées avec la finesse et l'impartialité d'un véritable artiste.

L'humour dans la science, un mélange original, bizarre, infiniment attrayant ; une rencontre continuelle de sciences et d'art ; un style hérissé de tous les aiguillons d'un esprit satirique, caressé par toutes les douceurs d'un cœur sensible ; voilà le genre littéraire qui appartient exclusivement à M. Paolo Liog. Un autre que lui serait tombé depuis longtemps dans le grotesque ; mais ce froid politique — si souple écrivain dans ses heures de loisir — est soutenu par un esprit délié et un fini de forme qui font lire ses articles par tout le monde, depuis les hommes de la science jusqu'aux femmes, nous dirions presque jusqu'à ses adversaires politiques, lorsqu'ils paraissent dans l'*Illustrazione italiana* ou dans le *Fanfulla* et où que ce soit. Son livre, *In Montagna* (Zanichelli, Bologna, 1880), sera certes lu avec le même empressement.

Le *Livre* s'est occupé plusieurs fois des *Mémoires* de Henry Heine. Dernièrement encore, reproduisant un article du *Temps*, on faisait connaître aux lecteurs les dépositions authentiques de M. A. Missner et les recherches de M. Kohn-Abrest, enfin la déclaration solennelle de M. le baron Heine, de Vienne, que les *Mémoires* étaient sous clef et qu'il ne les publierait *jamais*, *jamais*. Or à peu près au même moment Mme Maria Embden-Heine (princesse de la Rocca) niait absolument l'existence de ces *Mémoires* tant recherchés. Heine n'aurait écrit que *quelques pages* avec le titre de *Mes Mémoires*, pour fournir à sa femme bien-aimée (trop aimée, selon l'opinion de Mme la princesse de La Rocca), contre la probable avarice de ses parents.

Que penser après cela ? Forcément que l'on doit avoir des raisons particulières pour cacher et même pour nier l'existence de ce précieux document.

Du reste, la brochure de Mme Embden-Heine, *Ricondi de la Via intima di Enrico Heine* (Barbera, Florence, 1850), est très intéressante, surtout pour les anecdotes concernant la première jeunesse du grand poète. Ainsi, par exemple, le public ignorait que son premier professeur, M. Schallmeier, eût proposé à Mme Élisabeth Heine-Geldem d'envoyer l'enfant à Rome pour lui faire étudier la théologie, avec le pronostic qu'il deviendrait certainement cardinal.

Les écrits biographiques tiennent, du reste, toujours le haut bout du pavé. M. Benedetti Prina (*Scritti biografici*, Milano, typografia editrice lombarda, 1880) vient d'en publier six : Alessandro Manzoni, Giovanni Berchet, Samuele Bianca, Luizi Sani, Giovanni Finazzi, Federizo Sclopis.

Une autre biographie plus complète sur Giovanni Berchet est annoncée par M. G. Massara.

On annonce aussi la prochaine publication de *Sposa di Menecle*, comédie grecque de M. Felice Cavalotti, qui a eu sur la scène un brillant succès ; et un roman de M. Olinto Guerini, le poète devenu si rapidement célèbre et chef de la nouvelle école dite « réaliste », sous le pseudonyme de *Lorenzo Stecchetti*.

Un gentilhomme milanais, le duc Lodovico Melzi, un digne rejeton de son illustre aïeul, vient d'offrir non seulement aux curieux d'études historiques, mais à tous ceux qui aiment à bien connaître l'histoire du pays où ils sont nés, une monographie très soignée de *Somma Lombardo*.

L'extérieur de ce livre — un magnifique volume de 260 pages en grand format — orné de belles gravures sur des dessins de l'auteur même, imprimé sur papier à la main, dans la typographie du Patronato, aux frais de l'auteur, est déjà quelque chose de très remarquable et qui mérite de très grands éloges.

Le fond y répond parfaitement. Le style est élégant et simple, la narration érudite, sans être jamais lourde. Dans la préface, où l'auteur expose avec beaucoup de simplicité et de modestie les raisons qui l'ont poussé à publier le résultat des quelques études particulières entreprises dans le but de s'instruire lui-même dans les choses de son pays, l'on remarque ces bonnes paroles :

« Il y a dans nos campagnes une classe de gens qui, agacée des misères inséparables des révolutions politiques, invoquent souvent un passé dont ils ne connaissent, ou dont ils ont oublié les douleurs. C'est à ceux-là que j'ai voulu prouver, par la représentation des événements antérieurs, la vérité de cette maxime : *Le mieux est toujours à atteindre.* J'ai voulu les persuader par l'exemple du passé à supporter les maux inséparables de toutes les choses humaines, et les inviter à poursuivre le bien sans nous plaindre continuellement des sacrifices qu'il nous coûte ; car c'est là une pente fatale vers l'inaction ou la guerre civile. »

Le duc Melzi peut se vanter d'avoir dignement employé ses loisirs et donné un bon exemple.

La poste nous apporte dans ce moment un livre de ce charmant conteur qui est Stanislao Carlevaria (*Grandi e Piccini*, Torino, Farizzoe, 1880), mais le temps nous manquant pour le lire, nous nous réservons d'en parler dans une autre occasion.

Bruno Sperani.

POLOGNE

Varsovie, 25 octobre 1880.

Éditions de la Société des libraires de Varsovie; Kraszewski et ses œuvres historiques; Œuvres de Henri Sienkiewicz.

Avant de parler des œuvres historiques de Kraszewski dont la Société des libraires de Varsovie poursuit avec succès l'édition commencée en 1876, je voudrais dire quelques mots de la vie et de la personne même de l'auteur. Il me semble bien, en effet, que le plus célèbre des écrivains polonais contemporains mérite mieux qu'une simple mention, et qu'il vaut d'être connu des lecteurs de cette Revue.

Il faut remonter jusqu'à Mickiewicz pour trouver, dans l'histoire des lettres polonaises, un nom aussi justement populaire que celui de Kraszewski ; cette popularité a eu son couronnement, il y a quelques mois, dans la vieille halle aux draps (sukiennice) de Cracovie, où toute la Pologne s'était donné rendez-vous pour fêter le grand écrivain dont, à cette occasion, quelques journaux français daignèrent s'occuper. Deux délégués du ministère ou plutôt du ministre de l'instruction publique vinrent pompeusement apporter à Kraszewski les palmes d'officier d'académie; — on manquait là une belle occasion de lui faire parvenir en même temps le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Résumons, aussi brièvement que possible, la vie de l'écrivain. Jamais vocation littéraire ne se décida plus tôt ni plus nettement. A dix-huit ans, Kraszewski, qui en a présentement soixante-huit, débutait dans un journal de Vilna par des nouvelles qui furent remarquées. Il était alors à l'université de cette ville; il y acheva ses études. C'est vers cette époque qu'il écrivait à sa mère : « J'aurai bien le temps de me reposer quand ma main sera devenue incapable de tenir une plume, mes yeux de discerner les lettres sur le papier, mon cerveau d'assembler des idées; quand j'aurai publié deux cents volumes; quand je serai devenu célèbre, aveugle, paralytique... et millionnaire! » La prophétie s'est réalisée, — sauf toutefois la cécité et la paralysie. Toutefois, comme il est fort difficile à un jeune auteur, surtout en Pologne, de vivre de sa plume, Kraszewski, ses études finies, dut chercher un moyen d'existence. Il acheta un domaine et se mit à le faire valoir; il continuait cependant à consacrer ses loisirs aux lettres, qui demeurèrent la passion constante de sa vie et finirent par devenir la seule. Il semble qu'il fut assez longtemps à trouver sa voie : il s'adonna d'abord à l'histoire et nous le verrons plus tard tirer grand profit de ces premières études. Il publia successivement des vers, des nouvelles, des romans, des notes et des récits de voyage, et enfin prit une part très active à la fondation d'une revue polonaise (l'*Athœneum*) dont il dirigeait la rédaction du fond de sa province, et que tout son talent ne parvint pas à faire vivre. En 1861, il vint se fixer à Varsovie et y fonda bientôt un journal politique quotidien (la *Gazette quotidienne*, depuis *Gazette de Varsovie*). Le journal réussit, tout en soulevant une opposition des plus violentes, et la politique y prit rapidement le pas sur la littérature. Par suite de circonstances qu'il ne m'appartient pas d'apprécier ici, Kraszewski fut amené en 1864 à quitter Varsovie et la Pologne; il alla se fixer à Dresde, où il réside encore actuellement. Il entreprit d'abord d'y établir une imprimerie, mais il s'en défit assez promptement, et depuis se consacra exclusivement à la littérature.

Je n'ai pas l'intention de passer en revue

l'œuvre considérable de Kraszewski; la seule énumération de ses ouvrages, si l'on y voulait joindre un mot sur les sujets dont il traite, prendrait plus de place qu'il ne m'en est réservé dans les colonnes du *Livre;* c'est par centaines que se comptent les volumes sortis de sa plume : il a touché à toutes les branches des lettres, abordé tous les sujets, traité toutes les questions : poète, historien, philosophe, critique, auteur dramatique, journaliste, il a été dans tous les genres au-dessus du médiocre et il a excellé dans le roman, et surtout dans le roman historique, auquel de longues études et de patientes recherches l'avaient admirablement préparé. Si j'ajoute qu'il est, par-dessus tout cela, peintre et compositeur de musique, on pourra se faire quelque idée de la richesse de cette organisation vraiment exceptionnelle.

On se plaît souvent ici à comparer Kraszewski à Alexandre Dumas le père ; il y a bien, en effet, quelques points de contact entre notre auteur et l'auteur des *Trois Mousquetaires*. Kraszewski a l'activité, la grande fécondité, l'imagination inépuisable, la facilité d'élocution; mais quelle dignité dans sa vie, et, dans ses écrits, quelle moralité! Je n'entends point ici par auteur moral, je me hâte de l'ajouter, celui qui s'impose la tâche de défendre une thèse quelle qu'elle soit, et moins encore celui qui distille, sous forme de roman, des homélies à l'usage exclusif des petites filles. Il est convenu qu'un auteur moral, dans ce sens-là, est presque toujours un auteur ennuyeux. Non : celui-là sera moral dont les livres pourront être mis indifféremment dans toutes les mains, dont on ne sera point obligé de faire des éditions *ad usum Delphini*, à l'exemple de ce général russe qui, pour permettre à sa fille la lecture des œuvres de M. Zola, que de sa personne il admirait fort, coupait ou barrait sans pitié les endroits trop risqués, mettant hardiment ces méfaits au compte de la censure. Hélas! à mesure que les chefs-d'œuvre réalistes — ou naturalistes, comme on voudra, — se multipliaient, il fallait de plus en plus couper et barrer, et quand enfin parut *Nana*, tant annoncée, tant prônée, le général n'eut plus à offrir à sa fille que la couverture et le titre de l'ouvrage.

Pareille chose jamais n'arrivera aux œuvres de Kraszewski : l'amour, la recherche constante du beau et du bien sont le fonds même de sa carrière littéraire. Durant cette cinquantaine d'années consacrées à la littérature que les Polonais ont si bien fait de fêter à Cracovie, jamais sa plume ne s'est permis la moindre débauche. Dans cette nombreuse collection d'ouvrages, la mère peut prendre le premier volume qui lui tombera sous la main et le donner à sa fille sans même en regarder le titre. Pouvoir être lu par tout le monde, — premier et sérieux élément de succès, surtout en un pays où le cercle des lecteurs est toujours relativement restreint.

Mais ce qui fait, à mon sens, le grand mérite de Kraszewski aux yeux de ses compatriotes, ce qui fait de lui un des premiers écrivains contemporains des pays slaves, c'est son imagination inépuisable, la facilité avec laquelle il noue et dénoue une intrigue intéressante et pourtant vraisemblable, qualité rare chez les Slaves. On sait, de reste, que les écrivains russes, par exemple, excellent dans l'analyse subtile d'un caractère; qu'ils savent démonter un homme comme un bon horloger démonte une montre, vous en expliquer les ressorts, les rouages les plus infimes, évaluer la force de résistance de la moindre pièce; en revanche, il en est très peu parmi eux qui sachent faire marcher et agir ce même homme. Or Kraszewski a ce don : ses personnages vivent, marchent, s'agitent dans l'intrigue ou autour de l'intrigue. Quand il nous donne un roman historique, genre où il excelle, il rappelle non plus Alexandre Dumas, dont il n'a pas la verve endiablée de Gascon, mais bien Walter Scott, dont il a la largeur, la vérité, l'exactitude : ce n'est plus seulement un personnage historique, c'est une époque tout entière, c'est tout un peuple qui revit.

Beaucoup de vérité historique, mais en même temps beaucoup d'intérêt, tel est donc le trait distinctif des romans de Kraszewski. La Société des libraires-éditeurs de Varsovie[1] l'a très bien compris, et lorsqu'elle a voulu donner toute une suite de romans ayant trait à l'histoire polonaise, c'est à Kraszewski qu'elle s'est adressée. L'idée primitive de cette publication est toute patriotique, et il est juste que l'honneur en soit rapporté à M. Sennewald, qui l'a eue le premier. L'histoire polonaise ne figure au programme officiel des écoles que pour une proportion insignifiante : elle y est comme noyée dans l'histoire russe et dans l'histoire universelle. Les jeunes gens, qui n'ont ni le temps ni le goût de lire les gros ouvrages, risquaient fort dès lors d'oublier l'histoire de leur pays, ou, ce qui est pis, de ne

1. Cette Société a été formée par les libraires les plus importants de Varsovie, qui, de cette façon, peuvent publier des œuvres importantes dont une seule maison, dans les conditions où se trouve ici la librairie, aurait peine à entreprendre la publication. Elle se compose de MM. Gebethner et Wolff, Michel Glucksberg, Maurice Orgelbrand, Gustave Sennewald et Édouard Wende. J'aurai sans doute plus d'une fois occasion de revenir sur les publications de cette Société.

jamais l'apprendre. Qu'a fait la Société des éditeurs, sur la proposition de M. Sennewald? Elle a prié Kraszewski de lui faire un cours d'histoire polonaise en romans; le maître a consenti, et tout le monde trouve plaisir et profit à lire ces œuvres qui ne sont en somme qu'une glorification de la patrie polonaise.

Les romans déjà parus sont au nombre de onze; le douzième est annoncé. Passons-les rapidement en revue.

La série s'ouvre par *Une vieille histoire* (Stara Basn, 3 vol.), où nous trouvons décrit l'état et le genre de vie des peuples slaves avant la formation de l'État polonais; dans *Lubonie*, l'auteur raconte la formation des grandes principautés polonaises et le règne de Mieczyslas Ier (Mieszek); dans les *Frères Zmartwychstanscy*, le gouvernement de Boleslas le Brave. *Maslaw* nous fait assister à la révolte du prince de ce nom, et à la réaction qui s'opéra vers ce temps en faveur du paganisme, que les Slaves venaient d'abandonner pour le christianisme. Dans *Boleszczyce*, la lutte de Boleslas le Téméraire avec saint Stanislas, évêque de Cracovie, est retracée avec toutes ses péripéties : cette lutte sera fatale à Boleslas, et aura pour conséquence immédiate l'accroissement de la puissance ecclésiastique, qui devient pour un temps prépondérante. Peu à peu l'unité nationale se forme. (*Les Fils de roi, Krolewscy, Synowie.*) Les compétitions dynastiques que nous retrace *l'Histoire véritable du palatin Pierre Wlast* retarderont un instant la grande œuvre que Kazimir le Grand achèvera et dont on nous retrace le tableau dans *Stach de Konar*.

C'est donc bien d'un cours d'histoire qu'il s'agit ici : les ouvrages font mieux que de se succéder, ils s'enchaînent, de façon à ne laisser dans l'ombre aucune époque, si humble et si terne qu'elle paraisse. Rien de moins compliqué d'ailleurs que le procédé de l'auteur : il prend pour thème de chacun de ses ouvrages un moment décisif de l'histoire polonaise, une révolution sociale ou politique, et il l'enveloppe pour ainsi dire dans une intrigue où chacun, petit ou grand, joue son rôle. Je le répète : rien de moins compliqué que ce procédé; mais il exige une connaissance très approfondie de l'histoire, et il suppose des recherches longues et patientes. J'ajouterai que les quatre premiers de ces ouvrages sont, si l'on peut dire, moins historiques que les autres. Ce n'est pas la faute de l'auteur : il a bien puisé à toutes les sources connues, mais ces sources sont souvent, pour ces temps d'origine, douteuses et d'authenticité contestable. Dirai-je à présent que ces romans sont tous des chefs-d'œuvre ? qu'il ne s'y trouve ni longueurs ni redites, et que l'intérêt n'y languit jamais ? On aurait raison de ne pas me croire. Ce qui reste certain, c'est que si l'œuvre, conduite aujourd'hui jusqu'au XVe siècle, s'achève comme les éditeurs le promettent et comme tout le monde l'espère, ce sera un monument unique dans l'histoire des littératures slaves et peut-être dans celle des littératures européennes : du moins ne voyons-nous rien qui puisse lui être comparé, ni chez nous ni ailleurs.

Je regrette bien vivement que le manque de place ne me permette pas de parler comme je le voudrais des œuvres de Henri Sienkiewicz, dont quatre volumes ont déjà paru chez Gebethner et Wolff. Les morceaux qui forment ce recueil ne sont point de longue haleine. Ce sont pour la plupart des nouvelles, des esquisses qui ont paru, signées du pseudonyme de Litwos, dans divers journaux, et qui ont été fort remarquées. Ce qui distingue principalement l'œuvre de Sienkiewicz, c'est la vérité scrupuleuse dans la peinture des caractères, l'expression colorée des sentiments et l'intérêt croissant d'un récit dont, cependant, l'intrigue est souvent faible et parfois nulle : c'est enfin ce mélange d'ironie voilée et de tristesse, ce je ne sais quoi auquel on est convenu de donner le nom d'*humour*. Il faut espérer que ces tableaux si vivement enlevés tenteront quelque traducteur en quête de nouveauté. Vous y gagneriez un portrait du gentilhomme et surtout du paysan polonais bien autrement vrai et impartial que ceux de Sacher Mazoch que la *Revue des Deux Mondes* mit jadis en honneur. On accuse ici, non sans raison, l'écrivain galicien d'avoir singulièrement forcé le ton de ses récits pour en augmenter l'effet. Il est de ceux qui aiment mieux frapper fort que frapper juste. Sienkiewicz, au contraire, cherche avant tout la vérité; mais le reste lui est donné par surcroît. C'est, au bon sens du mot, un réaliste.

HECTOR DE GOAILLES.

LA PRESSE PORNOGRAPHIQUE

Conférence de M. Sarcey.

Le 14 octobre dernier, à 8 heures et demie du soir, M. Francisque Sarcey a repris la série des *conférences littéraires et bibliographiques* qu'il fait depuis plusieurs années, chaque jeudi, pendant l'hiver, à la *salle du boulevard des Capucines*. Les auditeurs, ce soir-là, n'ont pas fait grève, alléchés qu'ils étaient et par le talent de causeur du conférencier et par le sujet très actuel qu'il devait traiter : *la presse pornographique*. Cette dernière épithète, on le sait, a été donnée à une littérature spéciale, qui, depuis trois mois environ, s'étale dans les kiosques et sur nos trottoirs, sollicitant et gagnant les acheteurs par des dessins aussi peu artistiques qu'audacieusement lubriques, par des titres en gros caractères pleins de promesses, par le commentaire d'un crieur pressé d'écouler sa marchandise empoisonnée. Depuis trois mois ce phylloxera va élargissant ses ravages. (Cette métaphore est sans doute inspirée au conférencier par l'horreur qu'éprouvent les pornographes pour les *feuilles de vigne*.) Aujourd'hui que le mal est à son comble et ne peut guère que décroître, il n'est pas hors de propos de rechercher les causes qui l'ont fait naître et qui ont concouru à sa propagation.

C'est un fait que la littérature pornographique a trouvé un public tout à fait préparé. C'est spécialement au théâtre qu'il a été facile de suivre le *progrès* qui, dans cet ordre d'idées, s'accomplissait dans les esprits, et de constater notamment la faveur que peu à peu le mot *cru* rencontrait chez les spectateurs. En 1830, lors de la première représentation d'une pièce célèbre d'Empis et de Mazère, *la Mère et la Fille*, on se révolta en entendant cette phrase : « La mère a jeté son amant *dans le lit* de sa fille. » Il fallut qu'aux représentations suivantes on substituât aux mots incriminés, et qui ne choqueraient personne aujourd'hui, cette autre phrase : « La mère a jeté son amant *dans les bras* de sa fille. » Il y a plus. Des mots qui, dans la pensée des auteurs, n'avaient qu'un sens très limité, reçoivent à l'audition un sens plus ou moins équivoque de la part d'un public qui, loin de s'indigner, est prêt à offrir le concours de sa complicité pour la traduction brutale des effets les plus finement soulignés.

Cette révolution morale tient à deux causes, ou plutôt à deux ordres d'écrits qui semblent avoir eu une influence également funeste : la publication de la *Vie parisienne*, les *romans réalistes*. Ce n'est pas que le recueil fondé par Marcellin, dont l'esprit égalait le talent, ait pris dès l'origine les allures qui depuis ont tant scandalisé. Au contraire, les premiers numéros furent charmants. M. Sarcey lui-même y écrivit avec Henri Maret, Este, Meilhac, Champfleury et d'autres non moins célèbres. Avec une élégance mondaine et la grâce idiosyncrasique d'un genre éminemment français, on aborda dans le nouveau recueil toutes les questions qui intéressent le mariage, les circonstances qui l'accompagnent, les accidents qui l'environnent. Peu à peu le ton de léger devint égrillard. Il fallut aller plus avant. Aux premiers écrivains, qui n'avaient fait qu'effleurer le sujet, succédèrent des publicistes moins scrupuleux; ils entamèrent une deuxième, puis une troisième couche, creusant toujours plus profondément, pour plaire sans doute à des lecteurs de moins en moins difficiles. Toutefois, sauf par un très petit nombre d'articles accompagnés de dessins aux allusions les plus licencieuses, la *Vie Parisienne* n'a pas dépassé les bornes permises, et c'est ce qui fait qu'elle est encore beaucoup lue en province, où on y recherche à tort un reflet de la vie de Paris ; à l'étranger, où on ne la reçoit guère qu'en compagnie du *Figaro*, des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*. Il est vrai que si on reçoit cette dernière on ne la lit pas plus qu'à Paris.

On peut, à plus juste titre, faire remonter la responsabilité de ce qui se passe jusqu'aux écrivains réalistes, dont ce n'est pas attaquer les intentions. Les chefs de l'école à laquelle ils appartiennent ont cherché à retracer fidèlement, consciencieusement ce qu'ils voulaient peindre et, tout en prenant un grand souci de la forme, ils n'ont pas reculé devant l'expression crue quand cela leur semblait nécessaire. Zola est actuellement le plus célèbre représentant de cette école; malheureusement il a ce qu'on appelle une *queue*, et cette queue, outrant ses principes, les porte à leurs dernières conséquences. Elle se compose d'hommes qui non seulement se servent des mots les plus expressifs et les plus choquants, mais encore recherchent les occasions de s'en servir. Fièrement campés devant le public, ils s'écrient : « Nous voulons qu'on appelle les choses par leurs noms, et si, à cette fin, les mots nous font défaut, nous en inventerons au besoin, dussions-nous être blâmés pour leur violence et leur justesse. » Le public s'est laissé faire. Il a tout écouté, tout admis, tout adopté. Dans le steeple-chase organisé pour forcer l'attention et décider les lecteurs, il ne restait plus qu'un pas à franchir. Cette traversée du Rubicon des convenances était presque attendue. Elle s'est accomplie, avec le succès que l'on sait, par un organe de reportage et d'informations, tirant, comme tout nouveau journal, à un petit nombre d'exemplaires. Tout à coup un rédacteur inconnu y apporte une de ces anecdotes puisées dans le stock de cent à cent cinquante histoires que l'on se raconte entre hommes, portes closes, après boire, et dont on rit sans en être plus fier. Pour de tels propos, le XVIIIe siècle avait une expression consacrée. Cela s'appelait *dire des gueulées*. L'article apporté passe.

Quelques rédacteurs ordinaires s'étonnent et se plaignent. Sur ces entrefaites le directeur du journal part pour la campagne. Les rênes de l'administration se détendent. Nouveaux articles scabreux : le tirage monte de deux à trois mille numéros par jour. La voie était ouverte. Chacun disait : « Avez-vous lu dans le *Gil Blas* (pour l'appeler par son nom) l'article signé *Un tel?* — Oui, c'est immonde. — Que de détails physiologiques écœurants ! — Cela ne peut pas durer. » Et cela durait, et le tirage allait croissant. Ah ! qu'on était loin du temps où l'on tonnait contre la corruption de l'Empire, où l'on faisait beaucoup de phrases sur l'influence de l'opérette, sur la perte des mœurs par la musique d'Offenbach. Le regretté maestro a-t-il jamais perdu personne ?

Certes, la liberté est une belle chose; mais ne doit-elle pas être limitée par les mœurs ? Si le ministère hésitait à sévir, c'est que la presse ne l'y invitait pas. Pas un journaliste ne voulait assumer, vis-à-vis de confrères ou plutôt de gens qui avaient l'air de l'être, le rôle de dénonciateur. Le moindre des soupçons qu'on pouvait s'attirer ainsi n'était pas de jalouser un tirage extraordinaire et de redouter une concurrence écrasante. Ce reproche ne pouvant atteindre un rédacteur du ***XIX*ᵉ *Siècle***, dont la clientèle, se composant de bourgeois un peu sérieux, de notaires, d'écrivains ou d'universitaires, est à peu près immuable, M. Sarcey se dit que, habitué depuis vingt ans à être traîné dans la boue, il risquait moins qu'un autre : ***il fit l'article***. Le grelot était attaché. Deux ou trois jours après, devant une levée de boucliers presque générale, des poursuites étaient commencées. Et c'est ici qu'il faut croire sinon à la Providence, du moins à une justice éternelle des choses. On sait qu'il y a dans tout grand journal, à côté du véritable gérant, un homme de paille, affublé de ce nom, qu'on paye pour faire les mois de prison qui s'ajoutent presque toujours à des amendes dans les procès de presse. Au moment où la foudre s'apprêtait à tomber sur le journal dont il s'agit, l'ancien gérant s'éclipsa devant un homme de paille; mais il avait signé un certain nombre de feuilles à l'avance. Par inadvertance ou pour ne pas perdre de papier, ces feuilles furent utilisées au moment où les poursuites commençaient et, s'en rapportant à la signature, le parquet s'adressa à l'ancien gérant, qui paya de six mois de prison une malencontreuse économie.

Malgré la condamnation, le journal se soutint. Il était gardé par les noms respectés de quelques collaborateurs, momentanément effacés, et qu'on revit à la place même où s'étaient lues de révoltantes obscénités, déployer leurs qualités ordinaires; mais ailleurs le branle était donné. Chaque jour vit éclore de nouvelles feuilles toutes semblables, à part le titre et la couleur du papier. Les fabliaux, les débats à huis clos furent comme une mine inépuisable où fouillèrent des *polissons* à l'imagination pervertie. Qu'importait une amende aux propriétaires de ces feuilles ! Comme ces usiniers qui, récemment, empoisonnaient l'atmosphère parisienne, et qui se consolent d'une amende de 3 francs alors que la contravention dont ils se rendent coupables leur rapporte 100 francs par jour, les gérants des feuilles pornographiques se consolaient d'avoir à payer 1,500 francs au fisc en voyant leurs bénéfices s'élever à 50,000 francs. Ils en étaient venus à remercier la magistrature des condamnations qu'elle leur infligeait. Hier encore, on distribuait gratuitement, en province et à Paris, le commencement d'un feuilleton intitulé *les Passions honteuses* et destiné à la description raffinée de tous les vices innommés ou, pour mieux dire, parfaitement nommés.

On ne pouvait aller et il est probable qu'on n'ira pas plus loin.

Quant à la répression qu'on s'est décidé à exercer, si elle a été retardée, c'est en raison des égards qu'on croyait dus à la liberté de la presse. Quelques esprits ont regardé comme un excès de pudibonderie la répugnance que nombre de gens éprouvent à se servir de mots qui étaient d'usage courant au XVIᵉ, au XVIIᵉ et pendant une partie du XVIIIᵉ siècle. Rabelais, Molière, Mᵐᵉ de Sévigné, en bonne conscience, sont-ils de si mauvais exemples à suivre ? C'est ainsi que, de la meilleure foi du monde, on égare l'opinion publique.

Pour le prouver, M. Sarcey se met à échafauder toute une théorie.

Il faut remonter aux principes. Et si l'on ne peut interroger l'homme *tertiaire* qui devait avoir sur la pudeur des idées assez étroites, il nous est loisible d'ouvrir la Bible. Au chap. III de la *Genèse*, nous lisons qu'Adam et Ève ayant mangé du fruit défendu s'aperçurent qu'ils étaient nus. ***Et aperti sunt oculi amborum; cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus, et fecerunt sibi perizomata.*** Nous pouvons de là tirer une définition. Le sentiment de la nudité, c'est la pudeur même. Comment ce sentiment est-il né dans l'âme humaine à laquelle il n'est pas essentiel ? Probablement par le fait d'une coquetterie féminine. La femme a dû comprendre la première qu'en cachant ses charmes elle les rendait souhaitables. Sur ce sentiment il s'est établi tout un ensemble de conventions, variables avec les époques, avec les nations. Quelle différence entre une indigène de Taïti et l'Anglaise revêche qui couvre d'une housse jusqu'aux jambes de son piano ! N'est-il pas vrai que, pour une femme du monde, un maçon n'est qu'un maçon, tandis que pour une recluse un jardinier est un homme. Toutefois la pudeur n'est pas atteinte si, tout en découvrant le nu, le sentiment de la nudité n'apparaît pas. C'est ce qui a motivé cette convention que le nu pouvait être présenté, mais sans en exciter le sentiment. C'est ainsi que l'on n'est nullement choqué ou ému à l'aspect d'un enfant nu, dont on admire la chair rose, la santé, la gentillesse. C'est ainsi qu'en cas de maladie grave, le médecin, appelé au chevet d'une femme, est censé ne pas voir ce qu'on lui montre, par suite de l'attention même qu'il concentre sur les organes pour lesquels on réclame le secours de son art. Les frères de Goncourt racontent même un curieux exemple du réveil de ce sentiment qu'on a appelé la pudeur. Dans un atelier de peintres, une femme posait complètement nue devant vingt jeunes gens. Tout à coup

un couvreur, qui travaillait sur le toit de l'atelier, passe sa tête à travers une lucarne. Le modèle l'aperçoit et saute immédiatement sur ses vêtements. Les regards des jeunes peintres auxquels cette femme était habituée lui étaient indifférents. Les yeux libertins d'une personne étrangère qui cherchait sur son corps autre chose que des formes artistiques l'avaient fait rougir. Pour cette seule personne elle se sentait nue. Le sentiment du nu peut donc être primé par un autre sentiment. Les Anglais qui sont généralement pudiques à l'exagération se baignent absolument nus[1]. Au bain, le sentiment de la nudité s'efface pour eux devant l'idée de force, d'adresse, de grâce à la nage.

Cette théorie trouve dans les arts une application facile. On peut dire que jamais la pudeur ne sera offensée si l'artiste écarte de son tableau ou de sa statue le sentiment du nu, en détournant l'attention à force d'habileté et d'honnêteté, en faisant un chef-d'œuvre ou tout au moins en usant d'une sincérité, d'une bonne foi telles, que, si quelque spectateur se scandalise, la faute en soit imputable à ce dernier seulement.

« Voilà pourquoi, ajoute M. Sarcey, j'ai défendu l'*Assommoir, Nana,* les *Fleurs du mal, Madame Bovary* et excusé même les *Contes de La Fontaine.* C'est que je ne pouvais croire que Zola, Baudelaire, Flaubert, pas plus que notre premier fabuliste, très honnêtes gens en somme, eussent cherché autre chose dans les tableaux qu'ils nous présentaient, suivant leur droit, qu'à faire œuvre de peintres ou de moralistes. »

Un chef-d'œuvre n'est jamais immoral, et si vous vous formalisez de l'exactitude d'une description, ce n'est pas le livre, c'est vous-même qui êtes gâté. Est-ce à dire que l'auteur ait pleine liberté dans le choix de ses mots? Non, car un mot à côté de sa signification précise, étroite, comporte une large association d'idées. C'est comme une note fondamentale accompagnée d'*harmoniques,* mais d'harmoniques qui modifieraient, altéreraient, couvriraient à la longue la note principale. Les idées accessoires ont, depuis un siècle ou deux, changé le sens des mots *énervé, géné* (de *gehenne*), *abîmé* et de bien d'autres. Le mot *cocu* qui, du temps de Molière, ne comportait que des idées folâtres, accompagnées d'une forte dose de ridicule, s'est augmenté depuis d'images plus dramatiques. Ce mot, devenant une sanglante injure et pouvant être appliqué à un homme aussi à plaindre qu'à estimer, c'est le cas de le taire à peine d'amener un contraste choquant entre l'idée et l'expression. Car, suivant le précepte d'Augier :

. . . . Il faut, et pour cause,
Que vilain soit le mot et vilaine la chose.

Ce mot que l'on remplace par des allusions n'est pas le seul qui doive ainsi disparaître de la conversation des honnêtes gens. *Fille* et le verbe *baiser* partageront le sort de *garce,* ce charmant féminin de garçon. Il suffit, pour le comprendre, de voir sourire les spectateurs quand ils entendent ce vers de *l'École des Maris :*

Un père, quand il veut, peut sa fille baiser.

C'est vainement que, dans *les Misérables,* Victor Hugo a écrit avec une admirable virtuosité trois grandes pages pour réhabiliter, en l'associant aux plus pures idées de patriotisme, un mot qui ne sera jamais de mise, dût Zola en salir toutes ses pages.

Quoi qu'il en soit, si les grands esprits acceptent la nudité comme une des conditions de la représentation de la nature humaine, ils la couvrent des voiles de l'esprit, de la gaieté, du génie. Tout au contraire, ces messieurs de la *presse pornographique* ne cherchent qu'à attirer l'attention de leurs lecteurs sur les organes qui blessent la pudeur, sur les actes dans lesquels elle succombe, et, loin d'éviter les mots malsonnants, les recherchent de préférence, usant même de termes de médecine graves, sévères, indispensables, en y ajoutant les significations les plus lubriques. Les images obscènes qu'ils déroulent, le *persil* ou plutôt la ciguë immonde à l'aide de laquelle ils assaisonnent ces termes tirés du grec comme le mot *pornographique* lui-même, en banniraient l'usage si cela était possible. Il est plus probable, il faut du moins en concevoir l'espérance, que l'on se fatiguera de la malpropreté comme de toute autre chose, et que le *Pornographe, Journal des cochons,* le *Piron,* la *Grivoiserie parisienne,* le *Faublas,* l'*Événement illustré,* et autres publications *ejusdem farinæ,* après avoir fait concurrence aux *odeurs* de cet été, s'en iront avec les feuilles arrachées par le vent d'automne aux arbres de nos boulevards. « Il tient à vous, dit alors M. Sarcey en s'adressant à ses auditeurs, à vos amis, à vos connaissances, de hâter cette déconfiture désinfectante. Qu'on ne lise plus ces feuilles qu'on a vues, trop souvent vues, circuler publiquement de main en main. C'est ainsi que j'ai vu une femme, d'ailleurs respectable, lire le *Gil Blas* d'il y a quelques mois. J'en rougissais pour elle ! »

Sur cette dernière phrase qui pourrait passer pour un *comble,* nous terminons le compte rendu, peut-être un peu long, de cette conférence que le lecteur pourra de cette façon apprécier en connaissance de cause, et qui a été fréquemment interrompue par d'énergiques applaudissements. HENRI GRIGNET.

1. Cette assertion de M. Sarcey nous paraît bien hasardée.

LES GRANDES LIBRAIRIES ÉTRANGÈRES

LA MAISON QUARITCH, DE LONDRES

Pour un grand nombre de nos amateurs français, le monde de la bibliophilie se trouve, à Paris, borné par les librairies des passages, du boulevard ou des quais. Pourquoi ne pas étendre ces frontières et chercher à l'étranger les *desiderata* convoités? Bien que les communications soient aujourd'hui d'une extrême facilité, il arrive parfois que des ouvrages rares, intéressants à plus d'un titre, échappent aux curieux du livre, parce que, se trouvant dans les magasins d'un libraire étranger, ils ne se présentent pas catalogués, étiquetés à l'œil du bibliophile.

Nombreux sont ceux que leurs occupations empêchent de faire le voyage des quais et de visiter les rayons des libraires. Absorbés, la plupart, par leurs travaux quotidiens, les amateurs peuvent, il est vrai, faire parfois, le soir, concurrence aux habitués de la salle Sylvestre; mais, bientôt fatigués d'une lutte qui toujours ne tourne point à leur avantage, ils désertent la rue des Bons-Enfants et ne tardent point à acheter leurs livres au catalogue.

C'est à ces acheteurs que nous croyons être agréables en leur signalant les principales maisons de l'étranger où l'on s'occupe tout spécialement de la vente ou de l'achat d'anciens livres que nous rencontrons rarement dans les catalogues de nos grandes bouquineries parisiennes.

Passons aujourd'hui le détroit, et, si vous le permettez, allons à Londres, 15, Piccadilly, chez M. Quaritch. Celui-ci est bien connu des bibliophiles. Qu'il me soit toutefois permis de vous le présenter.

Au commencement de l'année 1844, les habitués de la librairie Barrois, connue par sa spécialité des livres de philologie orientale et européenne, ne tardèrent pas à y remarquer un nouveau commis qui sut bientôt se gagner les sympathies de tous par sa courtoisie et ses aptitudes particulières. Ce nouveau venu n'était autre que M. Quaritch, qui, désireux d'étudier sur place la librairie française, était entré dans cette maison. Il la quitta un an après pour retourner en Angleterre, à la librairie Bohn, où il se trouva quelque temps sous les ordres de l'auteur du *Bibliographer's manual*, M. Lowndes. Trois ans plus tard, en avril 1847, M. Quaritch, honoré des bienveillants conseils de M. Brunet, ouvrit une librairie avec les quelques économies qu'il avait pu réaliser. Doué d'une grande énergie, il sut rapidement développer son commerce, et, en 1859, nous voyons la nouvelle maison élogieusement citée par M. A. de Puibusque [1].

[1]. *Correspondance littéraire*, 3e année, n° 4, p. 77.

« Las, dit-il, de faire buisson creux dans mes chasses aux bouquins sur les quais de Paris, je bouquinais à Londres avec un succès médiocre, après avoir bouquiné plus pauvrement encore à Édimbourg, Glascow, Aberdeen, Oxford, etc., lorsque, dans un angle de Castle Street, nommé Saint-Martin's Court, je découvris un in-4°, relié en vélin, très fatigué et portant pour titre : *Eglogas pastoriles*, par Pedro de Padilla, en Sevilla, Andrea Pescioni, 1582. Le libraire dont je fouillais l'étalage, Bernard Quaritch, est la providence des philologues; son magasin, ou plutôt son muséum, car c'est ainsi qu'il l'appelle, ressemble à la tour de Babel de Barrois; toutes les langues, tous les dialectes, tous les patois, y sont représentés par des ouvrages qu'on peut toucher sans gants, cas exceptionnel dans la décoction carbonique qui forme l'atmosphère du pays. C'est lui qui a édité récemment, avec un grand luxe de typographie, le curieux travail du prince Louis-Lucien : *The Bonaparte polyglott*, traduction en 72 langues ou dialectes d'Europe d'une parabole de l'Évangile de saint Mathieu. Inspiré par un rare scrupule de probité, il m'avertit que l'exemplaire de Padilla sur lequel je venais de mettre la main avait plusieurs marges malsaines, et il prit soin de m'indiquer les procédés à employer pour les rendre à leur pureté primitive. »

Depuis 1859, les rapports de M. Quaritch avec les bibliophiles se sont augmentés de jour en jour et il est aujourd'hui le libraire anglais le plus connu à Paris. Maintes fois les amateurs français ont eu profit à le charger de leurs commissions. Les commissaires-priseurs ont avec M. Quaritch de fréquents rapports; la confiance qu'il a su leur inspirer lui a valu, croyons-nous, le privilège de pouvoir faire collationner à Londres les livres achetés à Paris. C'est à lui qu'ils adjugèrent, en 1860, à la vente Solar, la première édition du *Catholicon* de Mayence, 1460, édition sur vélin. A la vente Yemeniz, en 1867, les acquisitions de M. Quaritch s'élèvent à 50,000 francs; en juin 1878, lors de la première vente Didot, son bordereau monte à la somme de 147,000 francs; un an plus tard, à la seconde vente de cette collection célèbre, il eut à payer 142,500 francs. A Londres, il achète naturellement plus qu'ailleurs, et il lui est parfois arrivé de se rendre adjudicataire du tiers des volumes mis en vente. Son premier catalogue, une feuille volante, a été publié en 1847; aujourd'hui, il ne comprend pas moins de 2,000 pages.

Voici, d'ailleurs, choisis au hasard dans ce catalogue général et celui du mois de septembre dernier, les titres de quelques-uns des ouvrages les plus remarquables qu'il a édités (puisqu'il n'est pas de notre

ressort de nous occuper des livres anciens bien plus précieux qui s'y trouvent décrits) :

Bibliographie de l'imprimerie, par Bigman et Ch. Wyman, avec 116 illustrations. 1880.

Ce livre contient de nombreux renseignements sur l'imprimerie et les journaux; il renferme également des notices biographiques sur des imprimeurs anglais et étrangers.

Coney. — *Gravures représentant les cathédrales étrangères, les hôtels de ville et autres monuments publics les plus remarquables comme exemple de l'architecture gothique, en France, en Hollande, en Allemagne et en Italie.* In-folio, 33 planches, 1842.

Gillray. — *Caricatures.* Réimpression faite en 1849 d'après les planches originales qui, toutes, ont été gravées par Gillray de 1779 à 1810. Ce sont les meilleures et les plus spirituelles critiques de la politique du règne de Georges III. La collection se compose de plus de 600 dessins parmi lesquels on retrouve ceux qui furent autrefois supprimés.

Galerie Boisseree. Galerie des anciens maîtres allemands, formée d'abord à Stuttgart par les frères Boisseree, et actuellement à Munich. Cette collection, utile à tous ceux qui s'occupent de mythologie chrétienne et d'art chrétien, comprend 120 superbes planches exécutées sous la direction de Strixner. 1821-1836.

Galerie de Dresde. Recueil d'estampes d'après les plus célèbres tableaux de la galerie royale de Dresde. 3 vol. in-folio contenant 3 portraits et 155 belles gravures d'après les anciens maîtres, exécutées par Canale, Kilian, Folkema, Houbraken, Ridinger, etc. Dresde, 1780-1874.

Gruner. — *Spécimens d'art ornemental,* choisis parmi les meilleurs modèles des époques classiques; 80 grandes planches en couleur rehaussées d'or. Ce livre, publié en 1850 sous le patronage du gouvernement anglais, est devenu très rare; il est considéré comme le meilleur ouvrage en ce genre. Jamais plus beau volume n'a été exécuté en Angleterre.

Gruner. — *Peintures à fresque italiennes.* Fresques et sujets décoratifs des églises et palais d'Italie, exécutés aux XVe et XVIe siècles. Très beau volume avec frontispice et 55 grandes belles gravures, suivi d'un Essai sur les fresques des anciens comparées à celles de Raphaël et de son école, par J.-J. Hittorf. 1854.

Ce magnifique ouvrage est aussi utile à l'architecte qu'au peintre. Il ne vise pas, dit la *Quarterly Review* dans un savant article, à reproduire les ornements qui paraissent dans les tableaux de Michel-Ange ou de Raphaël : il n'a en vue que l'art décoratif appliqué à l'architecture.

Œuvres d'Hogarth gravées par lui-même. 153 pl. 1822.

Hope. — *Costumes des anciens.* 2 vol. avec frontispice, et ornés de 320 gravures. 1875.

Knight. — *L'Architecture religieuse en Italie* depuis Constantin jusqu'au XVe siècle. 2 vol. 1843-44.

Millingen. — *Peintures antiques et inédites de vases grecs* de la collection de M. John Coghill et de diverses collections; 2 vol. in-folio, 115 planches. Rome, 1813-1817.

Lenoir. — Collection de portraits français originaux, réunis à Stafford-House. In-folio, 1874.

Cette collection historique, qui appartient aujourd'hui au duc d'Aumale, est authentique et des plus curieuses; elle contient des notes biographiques de lord Ronald Gower. Lenoir a dépensé vingt ans de sa vie à la former. Les pierres ont été détruites.

Clouet. — Trois cents portraits français représentant des personnages des cours de François Ier, Henri II et François II. 2 vol. contenant 303 planches. 1875.

Les pierres ont été détruites.

Rosini. — *Histoire de la peinture italienne.* 2e éd. 7 vol. Pise, 1848-1854.

Quaritch. — *Catalogue général* de Bernard Quaritch, divisé en catégories. Un gr. vol. in-8°; 1,890 p. dont les 110 dernières comprennent une table des matières par ordre alphabétique, 1874.

La table des matières contient environ 28,000 titres séparés, alors que le catalogue lui-même comprend 23,000 ouvrages, les plus rares, les plus précieux et les plus utiles qui aient jamais été réunis par un libraire.

Supplément au catalogue général ci-dessus, divisé par catégories, avec table des matières alphabétique. 1 vol. in-8°, 1877, 1,680 p.; contient 21,470 articles.

Ce livre comprend les achats de M. Quaritch pendant les années 1875, 1876 et le commencement de 1877. Les 2 volumes contiennent 43,324 articles et 200,000 volumes environ.

Ils forment un guide bibliographique très utile et les meilleurs livres de science et de littérature s'y trouvent enregistrés.

Catalogue général de B. Quaritch. In-8°, environ 2,000 p. avec une table complète de livres et sujets. 1880. Cet ouvrage, d'une incontestable utilité, comprend environ 22,000 articles dans toutes les langues avec des spécimens les mieux choisis des littératures du monde entier et l'indication des prix qui en déterminent la valeur exacte aujourd'hui.

On voit, par la nomenclature des divers ouvrages extraits de ces catalogues, l'importance de la librairie de Piccadilly et la diversité des livres qui s'y peuvent rencontrer. Nous serions heureux si, en la signalant aux lecteurs du *Livre,* ceux-ci y trouvaient soit un manuscrit précieux pour leurs études, soit le livre qu'ils recherchent sans succès jusqu'ici. G. F.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES
DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

Les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent, par ALEXANDRE DUMAS FILS, de l'Académie française. 1 vol. in-18. Paris, Calmann Lévy. 1880.

M. Dumas fils est *l'ami des femmes ;* on sent à ses cris d'indignation qu'il n'est pas autre chose; le respect qu'il professe pour le capital de la jeune fille et l'honneur de la femme nous est un sûr garant qu'il n'a jamais touché ni à l'un ni à l'autre. Ce n'est pas pour les adorer qu'il aime les femmes, c'est pour les défendre ou les disséquer. S'il y a eu des dames aux camélias et aux perles, il n'en est pas cause; il a surgi, jeune et puissant; il a vu ces femmes, il a constaté du même coup leurs faiblesses et leurs malheurs, et, saisi d'une pitié profonde, il s'est dit : Dans trente ans, je serai leur avocat. — C'est très beau.

Longtemps avant d'être membre de l'Académie française, M. Dumas était modeste; il se savait un talent d'écrivain, beaucoup d'esprit et d'observation; mais il pouvait douter de la sûreté de son jugement. Avant donc de prendre en main la cause intéressante des femmes, il jugea utile, à plusieurs points de vue, de les faire défiler sous les yeux du public, en choisissant des échantillons un peu dans tous les mondes et en dépensant à leur profit, pour les châtier, les plaindre ou les bénir, les charmes si multiples de son art. Ainsi nous fut donné le plaisir de faire la connaissance, le plus souvent très intime, de Marguerite Gautier, de Diane de Lys, de la baronne d'Ange, de Jeanne de Simerose, de Mme Aubray, de la princesse Georges, de la femme de Claude, de Raymonde, de mistress Clarkson, — et les fautes, les erreurs, les scandales, les roueries, les coups de force, les désastres et les crimes qui se sont accomplis sous les yeux d'un public palpitant ont excité la plus vive curiosité. Ces dames, en se livrant aux voltiges du plaisir, du sentiment et de la passion, ont fait ressortir à quel point elles étaient dignes d'intérêt, et chacun de nous a compris la vocation de M. Dumas. Déjà, dans ses pièces, il moralisait à sa manière et préludait ainsi aux prédications qui devaient marquer si brillamment la fin de sa carrière.

M. Dumas n'a pas inventé la morale qui régit les deux sexes dans leurs rapports intimes ou sociaux : on savait avant lui que « ce qui reste de l'adultère, c'est la haine de la femme et le mépris de l'homme. » Il n'était pas nécessaire, pour rafraîchir cet axiome, de mettre une honnête femme dans une situation monstrueusement impossible, ainsi qu'on le voit dans *Une Visite de noces.* Ce que M. Dumas a inventé, et je ne m'étonnerais pas qu'il en fût très fier, c'est l'art de moraliser son monde avec des crudités et du cynisme. Ce genre n'existait pas, il faut l'avouer; sous ce rapport, M. Dumas est un novateur. Dire à ces dames leurs vérités ne lui suffit pas : ce qu'il veut, ce qui l'amuse, c'est heurter les idées reçues, c'est effaroucher les oreilles, c'est faire de l'audace, du scandale; c'est trépigner sur les convenances, c'est mettre les pieds dans le plat. Le procédé n'aurait rien d'étrange s'il s'agissait de rire ou de plaisanter, mais il s'agit de moraliser, et là est le piquant. — M. Dumas impose, d'ailleurs, ses théories sur un ton d'autorité si suprême qu'on serait tenté d'admettre qu'il dit la vérité. C'est un séducteur; à ce titre, il n'apporte avec lui que le péché; il est rare qu'il vous entretienne d'autre chose, et à la façon dont il vous le défend, on croirait qu'il vous le recommande.

L'ami de toutes ces dames n'a la prétention de corriger personne, et il fait bien; il a l'intention de surprendre, d'ahurir, d'indigner les innocents, pour leur prouver qu'il n'a jamais écrit une banalité, et il y réussit à merveille. Lorsqu'il lance quelqu'une de ces hardiesses inattendues, destinées à jouer le rôle de pétards, il prévoit l'effet et en rit d'avance; peut-être même qu'il se demande si l'on comprendra, car il a une médiocre opinion des spectateurs; il leur trouve l'intelligence très lente, et s'écrierait volontiers comme Rivarol : « Combien faut-il de sots pour faire un public ? » J'ai eu l'honneur de voir siéger M. Dumas à l'Académie française dans les séances de réception : il daignait parfois regarder la foule, et toujours je croyais l'entendre murmurer, dans la plénitude de sa grandeur et de sa force : « C'est bon tout de même de se sentir au dessus de ces gens-là. »

Ainsi que l'avait prévu M. Dumas, le défilé des dames de tous les mondes a duré plusieurs années; quand il a été terminé ou à peu près, et que ces aimables personnes nous ont eu montré de quoi elles étaient capables, coupables ou victimes, l'auteur est entré de plain-pied dans sa voie. Tous ses drames renfermaient une moralité discrètement voilée que le

public, occupé à s'amuser beaucoup plus qu'à philosopher, n'avait pas aperçue; l'auteur a bien voulu se charger de la mettre en lumière dans une série de préfaces plus alertes, plus étincelantes, plus spirituelles, plus vives, plus hardies, plus originales les unes que les autres. Il faut vraiment avoir lu ces préfaces pour savoir de quoi l'esprit de M. Dumas est capable. Il a parfaitement raison de dédaigner son prochain; pas un de ceux qui écrivent, même parmi les trente-neuf autres immortels, n'aurait produit une de ces préfaces endiablées. — MM. Doucet et Legouvé, vos collègues et confrères, ont, assure-t-on, beaucoup d'esprit, monsieur Dumas; je ne dis pas non, mais je les défie d'avoir jamais, fût-ce dans un jour de bonheur, votre verve et votre style.

La question dominante, presque exclusive dans ces petites merveilles artistiques et littéraires, c'est la femme, l'abandon dans lequel on la laisse, la protection qu'on lui refuse, et, partant, les lacunes de la loi. Quoiqu'il soit nécessaire de maintenir la thèse dans de justes limites, car il est des droits dont les mères de famille feraient un pauvre usage, la cause soutenue par M. Dumas est fort belle; il la défend avec une chaleur, un accent de conviction qui font honneur à la pureté de ses sentiments autant qu'à l'ardeur de son esprit; on ne lit pas ces pages si saisissantes, si fortement empreintes des idées les plus élevées, sans se persuader que la femme de cet homme-là doit être une femme bien heureuse.

Le fâcheux est que, depuis douze ans qu'il se livre à la production de préfaces, M. Dumas s'adresse à un public routinier et borné qui traite de paradoxes, paraît-il, les idées les plus saines, les déductions les plus logiques, pour peu qu'elles troublent sa quiétude ou dérangent seulement ses petites prétentions. Il en résulte que la tâche est difficile et que l'avocat s'est vu dans l'obligation de répéter vingt fois la même chose. Quelles que soient les ressources dont on dispose pour varier les périodes ou accumuler les épithètes, cela devient fatigant. Qu'on ne s'inquiète pas cependant : M. Dumas est un lutteur courageux, ardent, convaincu, jeune de cœur, que l'égoïsme et l'imbécillité de la foule ne lasseront pas; il recommencera demain s'il le faut, d'autres fois encore, car, d'après ce qu'il nous annonce, les femmes, encouragées par l'impunité, vont se mettre à l'œuvre sur une large échelle. M. Dumas sera là toujours pour leur crier : « Courage, mes enfants, ce n'est pas vous qui êtes les vrais coupables. » Il s'est juré d'aller jusqu'au bout et se tiendra parole : s'il arrivait qu'il cessât d'être éloquent un jour où le vitriol aurait donné, c'est qu'un fauteuil d'immortel serait devenu vacant au sein de l'Académie française.

Le dernier trait lancé contre le code pénal s'appelle *les Femmes qui tuent*. C'est M. Claretie qui a fait signe cette fois « au philosophe du théâtre contemporain ». Quand ce n'est pas un adversaire, comme M. Cuvillier-Fleury ou l'abbé Vidieu, qui l'excite ou le provoque, c'est un ami qui l'appelle; d'une manière ou d'une autre, il faut que M. Dumas intervienne dans le débat alors que la femme est en jeu. Des femmes, outragées par leur amant ou leur mari, s'étaient fait justice à elles-mêmes; la conscience publique s'était insurgée contre la loi, et les jurés, ne pouvant atteindre les vrais coupables, avaient, à deux reprises différentes, innocenté l'assassinat. L'occasion d'élever la voix était belle pour « le grand avocat consultant de ces causes saignantes »; il vint donc redire une fois de plus à la société que si la loi protégeait les femmes, de pareils crimes ne se commettraient pas. Je veux bien le croire, mais je n'en suis pas certain : les femmes obéissent à la vengeance et à la jalousie beaucoup plus volontiers qu'à la loi. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a des droits à faire respecter, des protections à accorder, et j'ai la confiance qu'un jour viendra où nos législateurs comprendront qu'une loi essentiellement, uniquement *mâle*, pour parler comme M. Claretie, est une loi injuste et mauvaise. Rien à dire de plus sur cette partie du livre; c'est toujours, avec les variantes obligées, la question de l'homme ou de la femme qui trompe, de l'homme ou de la femme qui tue, et la cause ou tout au moins la plaidoirie est entendue depuis longtemps.

La seconde partie du livre de M. Dumas correspond au sous-titre de la couverture : *les Femmes qui votent*. Le sujet est un peu plus nouveau; mais il se rattache directement à l'émancipation de la femme, et l'on devait s'attendre aux conclusions théoriques de l'avocat : il n'y a aucune raison pour que les femmes ne votent pas. Il n'y en a aucune, en effet, si l'on compare les qualités intellectuelles et morales de la femme avec celles d'un très grand nombre d'électeurs : la plupart des femmes ont assurément plus de bon sens, de jugement, d'esprit de conduite et même de sens politique que messieurs leurs maris; mais la bonne foi nous oblige à déclarer que la question n'est pas là. M. Dumas, lui, se laisse si bien presser par ses propres arguments, qu'il ajourne l'avénement du vote des femmes à très bref délai : « Avant dix ans, dit-il, les femmes seront électeurs comme les hommes. Quant à être éligibles, nous verrons après; si elles sont bien sages. » Il le prend gaiement, comme on voit, et c'est, en vérité, ce qu'il y avait de mieux à faire. Les femmes qui demandent à voter, — le nombre n'en est pas grand, M. Dumas le démontre lui-même — ne cherchent point à faire la guerre aux hommes dans les lois parce que les hommes la leur font dans les mœurs; c'est leur prêter de trop hautes visées. Ces femmes sont des sortes de folles, le vulgaire les appelle des toquées, qui veulent tout simplement bouleverser à leur profit l'état de choses établi, parce qu'il y a trop longtemps que cela dure, parce qu'elles sont esclaves, parce que l'affranchissement de la femme c'est l'affranchissement des générations nouvelles, et que l'heure est venue de se soustraire au joug odieux et tyrannique de l'homme. Sans doute, la femme a des droits légitimes à conquérir; mais s'il en est qui ne sont point urgents, ce sont à coup sûr les droits politiques. Elle a tant de services à rendre au foyer domestique, auprès de son mari et de ses enfants, qu'on lui ferait un triste cadeau en lui

donnant un bulletin de vote. Elle a sa mission à l'intérieur de la maison, comme l'homme à l'extérieur; laissons à chacun le soin de remplir la sienne. « Les femmes — c'est M. Dumas qui parle — ne tiennent en aucune façon à faire le métier des hommes, leur métier de femme leur suffit bien. » S'il en est ainsi, pourquoi les y contraindre? Donnera-t-on par là une force de plus à la République? Pourquoi leur infliger des obligations dont elles n'ont que faire et qui les accableraient? Qu'on essaie aujourd'hui, dans dix ans ou plus tard, je doute que sur cent *électrices*, il y en ait deux qui se présentent au scrutin. Les droits de la femme, politiques ou autres, le céderont toujours aux droits de la nature. Si l'on voulait examiner la question sérieusement, au point de vue à la fois moral, physique et physiologique, que de motifs il y aurait pour que les femmes ne fussent jamais mêlées aux affaires publiques!

La majorité des femmes, dans dix ans, se composera encore, j'en ai le ferme espoir, de mères de famille, d'épouses raisonnables, de filles dévouées, et à moins de ne regarder que dans un monde aussi exceptionnel qu'il est malsain, je ne vois pas apparaître aussi clairement que le fait M. Dumas cette triple indication nouvelle et symptomatique que nous donne la femme moderne : « Développement du meurtre, de la prostitution, du travail intellectuel, c'est-à-dire représailles sur l'homme, exploitation de l'homme, concurrence à l'homme. » M. Dumas semble croire la société en péril; il n'aperçoit que de sombres horizons, et peut-être bien qu'il se trompe. Pour ma part, je me plais à penser que dans soixante ans d'ici il y aura encore des tombes dans les cimetières, et qu'il ne sera pas nécessaire de créer « des établissements destinés à recueillir les enfants nés des hommes et des guenons, des femmes et des singes ». La question qu'il est permis de se poser, puisqu'il y a champ libre pour toutes les conjectures, c'est de savoir si dans ces mêmes soixante ans, on voudra prendre au sérieux l'auteur de ces étranges prophéties.

Cette fois encore, l'ami des femmes manque son but en le dépassant. Par amour du paradoxe, par horreur du lieu commun, du fade, du convenu, il se laisse aller aux entraînements d'une plume féconde, d'une imagination blasée qui s'excite, et c'est pour cela qu'il ne convainc personne. On le lit avec étonnement, on admire la prodigieuse habileté qui lui permet de ressasser toujours la même thèse avec des formes nouvelles et de nouveaux traits; on est ébloui, fasciné par ce flux de prose, cette souplesse, ces images, ces fusées, ce brio, ces trilles et ces modulations... Seulement, quand l'effet est produit, quand le livre se ferme et que les lumières s'eteignent, comme dans les féeries, on ne sait plus rien de ce qu'on a vu ou entendu. C'était très brillant, ce n'était ni juste ni utile ni réellement profond. M. Dumas a pourtant beaucoup d'esprit; mais, on le lui a demandé avant moi, quand on en a tant, pourquoi ne pas l'employer à autre chose?

Il en est des hommes qui ont du talent comme de ceux à qui le hasard a donné la fortune : leur devoir est de le dépenser au profit de ceux qui n'en ont pas. Cela est vrai surtout des écrivains dont les pages vont au loin et pénètrent dans toutes les demeures. Puisqu'ils ont l'art d'exprimer ce qu'ils pensent, ils sont tenus de répandre la vérité et de la faire aimer. Tout livre qui corrompt le cœur, qui fausse le jugement ou abaisse l'esprit, devrait être jugé comme un délit, comme un attentat contre l'ordre établi. Les meilleurs ouvrages seront toujours ceux qui ressembleront le plus à de bonnes actions. Le bien dire devrait être surtout un moyen de rendre le bien faire agréable et facile.

Intelligences d'élite, qui pouvez tant pour nous aider et nous grandir, laissez-moi votre plume si vous n'en faites rien. Je n'ai pas de conseil à donner à M. Dumas, mais il me semble que si j'étais lui, doué de sa merveilleuse organisation d'artiste et de penseur, je me sentirais appelé à écrire de beaux livres et à rendre de grands services. Jamais je ne lis un de ses ouvrages sans m'écrier : Que de bien l'on pourrait faire avec tout l'esprit qu'il y a là-dedans! — Le moment serait bon pour intervenir; depuis longtemps déjà il se produit nombre d'œuvres hideuses et perverses; une contre-partie venue de haut, du plus haut possible, serait nécessaire. M. About vient de donner l'exemple; suivez-le, monsieur Dumas; le succès, inséparable de votre beau talent, vous accompagnera dans ce genre nouveau comme dans l'autre, et tous les gens de bien vous remercieront.

Vous le voyez, monsieur Dumas, c'est un appel au secours. Si, par miracle, j'étais capable, moi, l'inconnu, de produire des romans sains et honnêtes aussi fortement pensés, aussi spirituellement écrits que vous saurez le faire, cela ne servirait absolument à rien: il faut, pour cette lutte et surtout pour le triomphe, un nom, une autorité, une puissance.

CHARLES ROZAN.

Ouvrages récents sur le Théâtre. — I. *Les Comédiens du Roi de la Troupe française pendant les deux derniers siècles*, documents inédits recueillis aux Archives nationales par ÉMILE CAMPARDON. 1 vol. in-8°. Paris, Champion, 1879. — II. *Les Comédiens du Roi de la Troupe italienne pendant les deux derniers siècles*, documents inédits recueillis aux Archives nationales par EMILE CAMPARDON. 2 vol. in-8°. Paris, Berger-Levrault, 1880. — III. *Le Moliériste*, revue mensuelle. — IV. *Notes et documents sur l'histoire des théâtres de Paris, extraits du manuscrit de J.-N. du Trallage.* 1 vol. in-18. Paris, Jouaust (nouvelle collection moliéresque), 1880. — V. *Histoire du Théatre français en Belgique, depuis son origine jusqu'à nos jours, d'après des documents inédits reposant aux Archives générales du royaume*, par M. FRÉDÉRIC FABERT. 5 vol. in-8°. Bruxelles, Olivier; Paris, Tresse, 1878-1880.

I. — II.

Il n'est pas un lettré qui ne connaisse les *Documents sur Molière* et les *Nouvelles pièces sur Molière*

et quelques comédiens de sa troupe, publiés par M. Em. Campardon en 1871 et 1876. Dans ses recherches à travers le riche dépôt de nos Archives nationales, le savant écrivain, tout occupé qu'il était de Molière, ne pouvait dédaigner les richesses qui s'offraient à lui et qui se rapportaient à quelques-uns des comédiens de la même époque. La moisson étant faite pendant la période où brilla le nom de Molière, M. Campardon, entraîné par son sujet, remonta dans les temps antérieurs et suivit, dans les temps postérieurs à Molière, les origines et les développements de l'histoire du Théâtre par les gens de théâtre. Il obtint ainsi un ensemble précieux, sinon un tout complet, dans lequel figurèrent une grande partie des comédiens appartenant soit à la Compagnie française, soit à la Compagnie italienne du roi.

Le volume unique consacré à la troupe française contient 272 pages de documents consacrés aux acteurs et actrices et classés par ordre alphabétique. Les pièces déjà produites dans les publications antérieures de M. Campardon n'y sont pas comprises; elles sont peu nombreuses, et nous aurions aimé à les voir fondues dans ce nouvel ouvrage : les frais n'auraient pas été beaucoup plus considérables et l'intérêt du recueil y aurait gagné.

Les pages suivantes (272-317) renferment des documents relatifs à l'histoire du théâtre en général. Une table chronologique précède le volume, qui se termine par une table alphabétique de tous les noms cités dans l'ouvrage. Cette composition du recueil est excellente : nous regrettons que l'auteur ne l'ait pas appliquée aux *Comédiens du Roi de la Troupe italienne;* dans ce dernier ouvrage, la table chronologique ne s'applique qu'aux documents généraux (t. II, pp. 221-373), et la table alphabétique contient les noms seuls des personnages au sujet desquels ont été produits des documents. Les recherches sont donc plus difficiles dans cet ouvrage que dans le premier. Dans l'un et l'autre, il est une table que nous aurions également désiré trouver : elle aurait donné la liste de tous les acteurs et actrices sur lesquels les recherches de l'auteur ne lui ont rien fourni. Cette liste est difficile à former, je le reconnais; mais combien elle aurait été utile pour aider à combler les lacunes des recueils de M. Campardon, et indiquer les personnages sur lesquels les fouilles dans les manuscrits de nos diverses bibliothèques et dans les cabinets d'autographes, pourraient fournir d'utiles découvertes!

Sans nous arrêter davantage sur ces desiderata, voyons ce que nous offrent les deux derniers ouvrages de M. Campardon; il nous le dit lui-même dans la préface qui précède le volume relatif à la troupe française : « Les documents inédits qui ont servi à composer le présent recueil proviennent tous de notre immense dépôt des Archives nationales; ce sont : 1° un certain nombre d'ordres de début ou de réception à la Comédie-Française, émanant des premiers gentilshommes de la Chambre, qui, sous l'ancien régime, avaient la direction suprême du théâtre; 2° des brevets de pensions accordées par le roi aux artistes les plus méritants, brevets auxquels sont presque toujours annexés l'extrait de baptême du pensionnaire et une déclaration le plus souvent écrite par lui; 3° des actes notariés tels que contrats de mariage ou donations, qui fournissent des renseignements précieux sur la famille et sur la fortune de ceux qui les ont signés; 4° et enfin des procès-verbaux qui nous montrent le comédien dépouillé du prestige de la scène et en proie à tous les désagréments, à tous les ridicules, à toutes les tristesses de la vie humaine. »

Parmi ces dernières pièces, dont la désignation est un peu vague, figurent tantôt des lettres de rémission ou de réhabilitation, tantôt des plaintes contre des voleurs ou contre des créanciers indiscrets et trop violents; ici, des traces de querelles entre maris et femmes, entre comédiens et comédiennes, entre acteurs et auteurs; là, des dépositions relatives à des coups échangés; ailleurs, des procès-verbaux de contravention contre des troupes peu fidèles à l'exécution des règlements, etc. Nous ne pouvons entrer ici dans un plus grand détail. Nous nous bornerons à dire que M. Campardon aurait pu encore ajouter au nombre et à la variété des pièces déjà si variées et si nombreuses de son volume en cherchant, non seulement comme il l'a fait, des documents isolés, mais des recueils, comme celui des arrêts du Parlement, les registres de la Cour des comptes, ceux du Châtelet, etc. Il y avait là à exploiter une mine d'éléments inédits fort utiles pour l'histoire de la comédie et des comédiens.

M. Campardon ne nous saura pas mauvais gré de lui fournir ces indications; en sortant des formules banales d'une admiration de commande, nous lui donnons une preuve de notre estime pour ses utiles travaux et de la sincérité de nos éloges.

III.

Un autre fidèle de la petite église de Molière, M. Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française, a eu l'heureuse pensée de grouper autour du maître tous ceux qu'intéressent son génie et sa gloire; c'est pour recevoir le fruit de leurs recherches qu'il a fondé une revue mensuelle déjà honorablement connue, *le Moliériste*.

Le Moliériste, dont la première livraison a paru le 1er avril 1879, est déjà arrivé à la moitié de sa seconde année d'existence, et tout permet de lui prédire une longue vie. Parmi ses collaborateurs les plus laborieux, M. Monval peut citer MM. Édouard Thierry, Paul Lacroix, de Lapommeraye, Auguste Vitu, et l'auteur de cet article; d'autres, sans apporter aussi fréquemment leur tribut, ont contribué par d'excellents travaux au succès de l'œuvre commune.

Parmi les principaux articles contenus dans la revue, nous rappellerons de M. Édouard Thierry une intéressante dissertation sur cette expression : « Il y a fagots et fagots, » et une étude approfondie sur *la Mise en scène de Tartuffe;* du regretté Prosper Blanchemain, des recherches sur « le germe de Tar-

tuffe »; de M. Eug. Noël, *Molière à la foire de Rouen en 1643;* de M. J.-B. Boulenger, et de M. Auguste Vitu, une notice sur le *Pavillon des singes* et la *maison natale de Molière;* de M. J. Rolland, *les Comédiens de campagne au temps de Molière;* de M. Vitu encore, *Molière et les Italiens,* à propos du tableau des *Farceurs* appartenant à la Comédie-Française; *Le Boulenger de Chalussay,* auteur d'*Élomire hypocondre, reconnu et déclaré médecin,* par le bibliophile Jacob; *les Valets de Molière,* par Eug. Noël; *le Fauteuil de Molière,* par Georges Monval.

Outre ces articles, *le Moliériste* publie dans chaque livraison une bibliographie, un aperçu des pièces de Molière jouées à la Comédie-Française ou à l'Odéon, et, de temps à autre, des documents inédits, comme : *Un compte d'apothicaire au* XVIIe *siècle,* commentaire imprévu du *Malade imaginaire;* comme aussi l'ordre notifié aux comédiens par le duc d'Aumont, portant défense de jouer les pièces de Molière : cet ordre, malgré notre désir de brièveté, nous paraît mériter de trouver place ici :

« Nous, duc d'Aumont, pair de France, premier gentilhomme de la chambre du Roy,

« Ayant observé que, depuis quelques années, les représentations des comédies de Molière sont entièrement abandonnées par le public, et ne pouvant attribuer cet abandon qu'à l'inconvénient dans lequel les comédiens sont tombés de les jouer trop souvent, et, par là, de lasser les spectateurs; voulant essayer de ranimer le goût public pour des ouvrages qui font le principal fond de la Comédie française;

« Ordonnons aux comédiens françois de Sa Majesté qu'à compter du jour du présent ordre, il ne sera plus représenté sur leur théâtre aucune des comédies de Molière en cinq actes, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

« Mandons à M. Lenoir de Cindré, intendant des menus-plaisirs du Roy, de tenir la main à l'exécution des présentes, et de donner sur ce tous les ordres nécessaires.

« Fait à Versailles, ce onze juillet 1746. »

Heureusement cette défense ne fut pas longtemps maintenue; deux mois après, elle était tombée dans l'oubli.

Disons enfin, pour être complet, que M. Monval n'a pas reculé, pour satisfaire ses abonnés, devant des frais de gravure et de fac-similé que son prospectus trop modeste n'avait point promis, et que, au lieu de 300 pages annoncées, son premier volume compte près de 400 pages. — Ils sont rares les éditeurs qui donnent tout ce qu'ils promettent; plus rares encore ceux qui donnent au delà.

IV.

Un des collaborateurs actifs du *Moliériste,* célèbre à bien d'autres titres, le bibliophile Jacob, publie à la librairie Jouaust une *Nouvelle collection moliéresque,* qui fait suite à la rarissime collection commencée à l'étranger par l'éditeur J. Gay. Cinq volumes ont déjà paru : l'*Oraison funèbre de Molière,* tirée du *Mercure galant,* de de Vizé; *Mélisse,* tragi-comédie attribuée, je ne sais par qui ni pourquoi, à Molière; le *Récit de la Farce des Prétieuses,* donné comme une tragi-comédie dont Molière serait l'auteur, et que nous ne connaissons pas, si ce n'est la pièce publiée sous le même titre avec le nom de Mlle Desjardins (Mme de Villieu); le *Portrait du Peintre,* comédie satirique de Boursault, dirigée contre Molière; enfin les *Notes et documents sur l'histoire des théâtres de Paris,* extraits des manuscrits de J.-N. de Trallage, dont nous nous proposons de dire quelques mots.

En principe, nous sommes absolument opposés à la publication d'*extraits;* tous les érudits seront d'accord pour regretter bien plus vivement ce qui leur est dérobé que ce qui leur est offert. Nous n'admettrions, pour notre part, des extraits de ce fouillis indigeste et surfait qu'on nomme « les manuscrits de Trallage » que si l'on en avait tiré des documents formant un tout complet, par exemple, tout ce qui concerne exclusivement le Théâtre français, et si l'on s'était borné à laisser de côté les notes relatives à tout autre sujet; si l'on avait pris ce qui est inédit en négligeant des copies de morceaux publiés et connus de tout le monde.

Mais ce n'est point ainsi qu'a procédé M. Paul Lacroix; ses motifs sont excellents, je n'en doute pas, mais il a oublié de nous les dire, et nous autorise ainsi à lui demander pourquoi il perd le tiers d'une de ses précieuses pages et plus loin quatre pages encore à reproduire des extraits des *Nouvelles de la république des Lettres,* que Trallage, un compilateur sans critique, avait pris la peine de copier; quatre pages à réimprimer un extrait de *l'École du monde,* par Le Noble; trois pages et demie à rééditer un long passage du *Mercure galant.* Était-il bien nécessaire de nous donner, en estropiant le texte, comme l'a fait Trallage qui l'a rendu inintelligible, une épigramme que tout le monde a lue dans les œuvres de Racine :

Entre Le Clerc et son amy Coras... ?

Combien, à ces inutiles reproductions, nous aurions préféré les passages relatifs à Raisin le jeune, dit le Petit Molière, à Rosimond et à d'autres!

Ce que nous regrettons aussi de ne pas trouver dans la publication du savant bibliophile, ce sont des notes critiques où il nous aurait dit le degré de confiance que mérite à ses yeux le salmigondis de Trallage; ce pauvre homme a passé sa vie à empiler ce qu'il compilait; à vingt ans de distance, il aurait probablement supprimé ou rectifié beaucoup de ses notes s'il les avait relues; il en est d'autres qu'il n'aurait pas écrites vingt ans plus tôt, et qu'une mémoire infidèle lui fournissait mal à propos : toutes choses qui compromettent singulièrement le « caractère de vérité » que leur attribue, avec sa bienveillance habituelle, M. Paul Lacroix.

Après ces légères critiques, il n'est que juste de rendre hommage au zèle de l'auteur pour tout ce qui touche à Molière, et de le remercier de ce qu'il a mis à la disposition des érudits quelques éléments nou-

veaux dont ils pourront tirer un utile parti, après toutefois les avoir soumis à une sévère critique.

V.

Sous le titre de : *Histoire du théâtre français en Belgique* (5 vol. gr. in-8°), M. Frédéric Faber a publié le travail le plus minutieusement complet qui se puisse imaginer; aucun détail ne lui a échappé; non seulement il a tout dit, mais il a prouvé tout ce qu'il a dit, en citant ou reproduisant des documents authentiques : affiches, contrats, règlements, il a tout cherché, tout trouvé, tout donné.

Sous cette accumulation de textes de toute sorte, la grande histoire disparaît bien un peu quelquefois; mais que de ressources y trouverait un historien pour traiter, à quelque point de vue que ce soit, un sujet quelconque relatif au développement de l'art dramatique chez les Belges!

Cet important ouvrage est divisé en deux parties d'inégale étendue : 1° la Belgique sous la domination étrangère; 2° la Belgique indépendante. La première occupe quatre volumes; la seconde, un seul volume.

Chacune des deux parties comprend deux subdivisions : 1° histoire; 2° bibliographie; cette dernière assez restreinte relativement à la première.

Nous ne saurions entrer ici dans l'analyse détaillée d'un ouvrage aussi étendu; forcé de nous borner, nous voulons du moins appeler l'attention sur l'intérêt que présentent certains chapitres, par exemple, ceux où le savant auteur parle des origines du théâtre belge, des chambres de rhétorique, des représentations données dans les collèges de jésuites, des premiers temps de l'opéra, de l'installation d'un théâtre régulier.

Comme la France, la Belgique a eu sa fête des Fous, et aussi ses Mystères et ses Moralités; mais quelques usages locaux doivent être particulièrement cités, entre autres la cérémonie du vendredi-saint, d'une mimique effrayante et d'un caractère religieux bien fait pour produire sur les assistants la plus terrible impression. D'autres fêtes, d'un caractère purement civil et se rattachant aussi à l'art théâtral par certains aspects, se célébraient aussi en Belgique : telle était cette procession, l'*ommegang*, dont la plus remarquable eut lieu à Bruxelles, en 1549, à l'entrée de Philippe II.

A ces grandes fêtes, offertes aux yeux, l'esprit ne prenait qu'une faible part; c'étaient des pompes théâtrales, ce n'était pas l'art dramatique. De cet art il faut reporter le premier honneur en Belgique à ces chambres de rhétorique dont la plus ancienne nous est connue par un document de 1401. Les membres de ces chambres, qui représentaient fréquemment des mystères ou drames liturgiques, trouvaient parfois des concurrents dans le clergé qui, de son côté, visait à frapper l'imagination des fidèles par des scènes empruntées à l'Écriture sainte : c'est ainsi que fut jouée à Mons, dans l'église des Carmes, vers le milieu du xv° siècle, une tragédie de la Passion. « Cette pièce, écrite en mauvaise prose, était en trois actes, entre lesquels un chœur d'enfants, habillés en anges, chantait des vers relatifs au sujet. Ainsi, dès que *Sans-Quartier* venait dire à la femme de Malchus que saint Pierre avait coupé l'oreille de son mari, les anges chantaient :

Quand Pierrot coupit
A Malchus l'oreille,
Le Seigneur lui dit :
Turlututu, renguaîne, renguaîne,
Turlututu, renguaîne, renguaîne ton coutiau
Dans son fouriau.

Et les spectateurs répétaient avec beaucoup de dévotion le *Turlututu, renguaîne.* »

On comprend facilement que dans un ouvrage aussi riche en détails que celui de M. Fréd. Faber, les anecdotes piquantes, les renseignements imprévus abondent; le peu d'espace dont nous pouvons disposer nous interdit des citations multipliées. Mais qu'on suive M. Faber dans ses recherches, on sera certainement dédommagé de la fatigue par le nombre et l'intérêt des découvertes, par la sûreté des informations, en un mot, par les résultats d'une étude qui fournit de précieux éléments à l'histoire de notre art dramatique français.

Ch.-L. Livet.

Les Almanachs pour 1881, au dépôt central des almanachs publiés à Paris. Librairie Plon et Cie.

Un bibliophile ne quittait point son cabinet, nous rapporte je ne sais plus trop quel compilateur de calembredaines; dans son amour pour ses chers bouquins, il négligeait de satisfaire aux tendres désirs d'une épouse caressante et dévouée, tant que celle-ci soupirait ardemment : « Que ne puis-je devenir livre, pour t'occuper un seul instant! » Lors l'émule de Peignot :

Deviens donc Almanach, répond-il, j'y consens;
Et j'y consens en homme sage;
J'en tirerai cet avantage,
C'est qu'on en change tous les ans.

Tous les ans, en effet, à l'approche de l'année nouvelle, presqu'au moment où les marchands de marrons se montrent sous les auvents des cabarets, les almanachs apparaissent plus nombreux, plus variés que jamais, avec la ponctualité du retour des hirondelles aux premiers beaux jours du printemps. On les voit prendre place à la vitrine des libraires: leurs couvertures aux notes éclatantes et gaies tirent l'œil, ou, comme pourrait dire l'apôtre du naturalisme, marquent de taches criardes et avivent de couleurs crues les étalages de toutes les librairies de France et de l'étranger.

Leur variété surprend; chacun d'eux a son caractère, son aspect particulier. Beaucoup ont disparu depuis leur origine. Les *Almanachs des muses*, de parnassienne mémoire, ont sombré après avoir abrité plusieurs générations de poètes. L'*Almanach royal*, celui qui faisait dire à Fontenelle : « C'est le livre qui contient le plus de vérités », n'a pas résisté à la révolution. Mais voici un aïeul, le plus vénérable de tous les alma-

nachs, l'*Astrologue universel* ou le *véritable triple Liégeois*, fondé par Mathieu Lansberg, dans son petit format carré, son impression naïve sur papier à chandelles, sa brochure grossière et primitive outrageusement rognée, faite d'une simple ficelle poinçonnée, au cœur de l'épais volume, et son titre original dont l'ancienne gravure sur bois burinée à la diable représente le vieux Lansberg, muni de ses lunettes et de sa barbe chenue, aussi fantastique qu'un Nicolas Flamel de vignette romantique. Le *triple Liégeois* n'a point perdu sa vogue, il reste encore aujourd'hui comme l'oracle des populations rurales; le gros esprit de ses anecdotes y détonne comme un pétard plutôt que comme une fusée, et ses avis pratiques, ses remèdes, ses recettes ont de quoi alimenter les connaissances des commères de village.

Au *triple Liégeois* doivent succéder le *triple* et le *double almanach Mathieu (de la Drôme)*, indispensable, dit le texte, aux cultivateurs et aux marins, et qui, de même que l'*Annuaire* de ce disciple de Nostradamus, compte déjà prés de vingt années d'existence. Mathieu (de la Drôme) est le plus populaire des astronomes; il est plus connu en France que Victor Hugo; ses prédictions font acte de foi dans l'esprit des provinces, et il ne ferait point bon de se montrer sceptique à leur endroit. Au reste, il faut leur reconnaître un art extrême à ne se point compromettre et une logique que n'eût point désapprouvée le sieur de La Palisse; un portrait de Mathieu (de la Drôme) en médaillon, aussi sévère qu'un président de république américaine sur timbre-poste, orne ces divers opuscules.

Je citerai ensuite, par degré d'âge depuis la date de fondation, les almanachs suivants : l'*Almanach de France et du Musée des familles* (49e année), publié par la Société nationale, avec cette épigraphe, hélas! trop véridique : « 15 millions de Français n'apprennent que par les almanachs les destins de l'Europe, les lois de leur pays, les progrès des sciences, des arts, de l'industrie, leurs devoirs et leurs droits. » Versez l'instruction sur la tête du peuple, vous lui devez ce baptême.

L'*Almanach prophétique*, publié depuis 1840. L'*Almanach comique*, rédigé par Véron, Leroy, Lassalle, Ad. Huard, et illustré par Grévin et Bertall, l'un des plus spirituels de la collection et des mieux composés, quarantième année d'existence. L'*Almanach pour rire* du pauvre Cham, aujourd'hui illustré par Draner et Mars, et qui paraît depuis 1849 dans le format in-8° carré. La *Mère Gigogne, Almanach de la poupée modèle*, un vrai régal pour les poupons de tout âge (32e année). L'*Almanach des dames et des demoiselles*, qui a vu le jour en 1848. L'*Almanach lunatique*, tout constellé de l'esprit de Cham et de ses dessins (29e année). L'*Almanach de la bonne cuisine*, avec des recettes exquises par quelque petit-neveu de la Reynière (24e année.) L'*Almanach du Charivari* (22e année), avec dessins de Draner et de Lafosse, très parisiens de facture. l'*Almanach du Voleur illustré*, in-4°, avec des bois remarquables des principaux tableaux du Salon de 1880 et des portraits de littérateurs morts dans l'année. Le *Parfait vigneron*, almanach du *Moniteur vinicole*, fondé en 1860. Enfin, l'*Almanach parisien*, l'*Almanach du bon catholique*, l'*Almanach scientifique*, l'*Almanach du Sacré-Cœur de Jésus*, l'*Almanach des jeunes mères*, l'*Almanach du savoir-vivre* et l'*Almanach-album des célébrités contemporaines*.

J'ai gardé pour la bonne bouche le plus fin et le plus élégant de tous les almanachs que je viens de faire défiler en grande hâte. Je veux parler des *Parisiennes* de Grévin, qui, depuis 1868, forment bien une série de douze petits chefs-d'œuvre d'humour et de verve satirique, un peu *cocodettiana* si l'on veut, mais ces Parisiennes-là le sont jusqu'au bout des ongles. Les collectionneurs sont nombreux pour ces coquets almanachs; on m'affirme même qu'une collection complète n'est point sans rareté. Parbleu!!! Une ancienne locution qu'on retrouve dans nos anciens auteurs : *faire des almanachs*, est synonyme de bâtir des châteaux en Espagne ou de se repaître de chimères. La maison Plon et Cie, qui a pris le monopole des grands almanachs, achève de démonétiser le sens du proverbe. *Faire des Almanachs*, c'est réaliser mieux que des espérances, car c'est par centaines de mille qu'il faut compter les acquéreurs; la France n'aime point seulement les chansons, elle adore les almanachs par tradition et par goût.

O. U.

L'Ane, par Victor Hugo. 1 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy. — Prix : 7 fr. 50.

Un volume nouveau de Victor Hugo est toujours un événement de haute importance dans le monde littéraire; un livre du maître ne saurait laisser indifférente la majorité des lecteurs de France, et l'admirable philosophie de l'œuvre qui vient de paraître égale, sinon surpasse, les plus nobles productions de l'auteur de la *Légende des siècles*. Quoique cet ouvrage nous parvienne tardivement et que nous comptions l'analyser longuement dans notre livraison de décembre, nous ne pouvons résister au désir d'en donner aujourd'hui un court extrait, pour mettre en appétit ceux de nos abonnés qui ne sont pas encore en possession du volume.

L'*Ane* du grand poète se nomme *Patience;* il a tout vu, tout lu, tout étudié; il cherche le corollaire des sciences humaines, et son discours s'adresse à Kant, le fameux philosophe de l'*Idéalisme subjectif*, auteur de *la Critique de la raison pure*. Arrivant au prodigieux amoncellement de livres entassés par les siècles, l'*Ane* s'écrie :

Livres! qui, compulsés, adorés, vermoulus,
Sans cesse envahissant l'homme de plus en plus,
De la table des temps épuisez les rallonges,
D'où sortent des lueurs, des visions, des songes,
Et des mains que les morts mettent sur les vivants,
Codes des sanhédrins, oracles des divans,
Textes graves, ardus, austères, difficiles,
Appendices fameux des siècles, codicilles
Du testament de l'homme à chaque âge récrit,
Dont le vélin fait peur quand le temps le flétrit,
Comme si l'on voyait vieillissante et ridée
La face vénérable et chaste de l'idée;

Vous qui faites, sous l'œil du chercheur feuilletant,
Un bruit si solennel qu'il semble qu'on entend
Le grand chuchotement de l'Inconnu dans l'ombre,
Volumes sacrosaints que l'institut dénombre,
Qui jusqu'en Chine allez emplir de vos rayons
Ce collège appelé la Forêt-de-Crayons,
Résidus de l'effort terrestre, où s'accumule
Le chiffre dont le sphinx compose sa formule,
Des hommes lumineux prodigieux produit,
Oh! comme vous m'avez obscurci, moi la nuit!
Oh! comme vous m'avez embêté, moi la bête!

Quel délire m'a pris d'aller sur votre faîte
Brouter l'ortie humaine, hélas, et de tenter
Votre viol funèbre, et de vous convoiter,
Livres qui pour consigne avez cette sentence :
— Garder Isis; tenir les brutes à distance, —
Qui défendez, afin que tout reste normal,
Le passage sacré de l'homme à l'animal,
O phédons, ô talmuds, ô korans, dont les piles
Du sombre esprit humain gardent les Thermopyles!

O volumes, j'ai fait le grand noviciat;
Je suis plus lourd qu'Accurse et plus vain qu'Alciat;
Triste, j'ai digéré la docte baliverne;
J'ai, du matin au soir, en classe, dans l'Averne,
Fait des auteurs latins le patient blocus;
J'ai remué, suivant le conseil de Flaccus,
Les exemplaires grecs d'une patte nocturne;
Livres, vous semblez tous des fleuves penchant l'urne;
Mais ce qui sort de vous, c'est le dégorgement
De l'éternel brouillard sur les glaciers fumant;
L'esprit se perd en vous comme aux gouffres la sonde;
Vous êtes imposants! vous divisez le monde
En deux opinions principales : savoir
Si vos graves feuillets, votre blanc, votre noir,
Vos textes plus profonds que les flots sur les plages,
Vos luxes de science, et vos fiers étalages
De travail et d'étude, et vos grands apparats,
Sont créés pour les vers ou sont faits pour les rats.

Ceci n'est qu'un faible extrait de cette publication qui sera retentissante. Comme l'affirmait ici dernièrement notre collaborateur Richepin, Victor Hugo, ce Titan, est en progrès à chaque œuvre nouvelle. Dans notre prochaine livraison nous nous étendrons sur ce livre rempli de si grandes beautés, qui comptera certainement parmi ceux des ouvrages du maître qu'on peut comparer à un torrent d'idées fortes et vibrantes jusqu'au sublime. N. D. L. R.

Deuxième centenaire de la fondation de la Comédie-Française. Paris, Jouaust et Ollendorff. 1 vol. in-12. — Prix : 10 francs.

Deux éditeurs, MM. Jouaust et Ollendorff, viennent d'avoir l'heureuse idée de conserver, dans une jolie édition d'amateurs, tirée à petit nombre, le souvenir des fêtes que donne la Comédie-Française pour le deux centième anniversaire de sa fondation. Le volume, orné de *deux portraits en pied de Molière,* gravés par Damman, est exécuté avec toutes les élégances auxquelles l'imprimerie Jouaust a habitué les bibliophiles. Il contient, avec la réimpression de *l'Impromptu de Versailles* et du *Bourgeois gentilhomme,* faite sur les éditions originales, une très intéressante notice de Regnier, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française, et l'à-propos en vers de François Coppée, *la Maison de Molière,* récité au Théâtre-Français pendant les représentations du deuxième centenaire.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants, par M. E. Egger, membre de l'Institut. 1 vol. in-12; Paris, Alphonse Picard, 1880.

C'est un bonheur pour le philosophe, et ce sera un plaisir pour tout lecteur, de retrouver, publiées en volume, les pages de ce mémoire dans lequel M. E. Egger communiqua à l'Académie des sciences morales et politiques, en juin 1871, les observations qu'il avait faites sur le développement et sur l'exercice des facultés intellectuelles chez l'enfant.

Le savant helléniste, s'adressant à ses collègues de l'Institut, avait déclaré dans un avant-propos n'avoir ni le droit, ni la volonté, de proposer des inductions spéculatives; père de famille, il s'était plu à remarquer, chez ses propres enfants, les progrès de l'intelligence et du langage; il avait pris note de ses remarques et il les présentait; s'était-il permis de les interpréter? c'était, du moins, « sans préoccupation d'aucun système préconçu, d'aucune théorie sur l'âme et les facultés ». M. Egger montrait alors trop de modestie. Qu'au moment où il communiquait son mémoire, il ait eu ou non conscience d'avoir fait œuvre de psychologue, cela n'est pas à rechercher; toujours est-il que, par la suite, force lui fut bien de reconnaître l'importance des *observations* et *réflexions* qu'il avait soumises au jugement des membres de l'Académie des sciences morales et politiques. Si M. Victor Egger, le professeur très indépendant, le critique très sagace, au mérite duquel nous aimons à rendre hommage, a poussé son père à prendre enfin la détermination de publier ce travail sur les premiers développements de l'intelligence et du langage, nous

l'en remercions, et vivement. La question est à l'ordre du jour, et le court traité, offert maintenant à tous, est deux fois utile : il est plein de remarques sagement commentées, qui sont toutes à recueillir; il ne manquera pas de susciter des recherches nouvelles sur « une période de la vie humaine que les philosophes ont rarement décrite avec une précision vraiment scientifique ».

L'âge où l'enfant n'a pas encore de maître à proprement parler est, dit M. Egger, celui où il apprend le plus et le plus vite. L'attention et la mémoire s'exercent alors plus que la raison; la raison, avec les méthodes pour la bien conduire, n'intervient que plus tard. On sait qu'après Pestalozzi et Frœbel, M. Spencer a fondé, sur ce fait que l'enfant est porté, naturellement, spontanément, bien plus à observer qu'à raisonner, sa règle qu'il importe de développer surtout, ou mieux, presque uniquement, dans les premières années de l'enfance, la faculté d'observation.

Parlant du premier âge, M. Egger montre d'abord les premières manifestations de l'activité, de la sensibilité, de l'intelligence, les premiers essais du langage. Il signale ensuite chez l'enfant parvenu à un âge relativement plus avancé, les infirmités réelles de l'intelligence. Il traite enfin des progrès du langage et de l'intelligence, progrès qui s'accusent de plus en plus chaque jour que l'enfant vit.

Chez les enfants, il est des actes qui tiennent à l'instinct; il en est d'autres qui tiennent à l'intelligence; l'instinct se manifeste au début même de la vie; l'intelligence plus tard, selon la perfection des organes de chaque enfant. Vers le quarantième jour seulement, les sensations commencent à devenir des sentiments plus ou moins conscients, l'intelligence exerce déjà une certaine action; les enfants rient et pleurent, ils éprouvent du plaisir et de la peine. Vers neuf mois, ils imitent ce qu'ils voient ou ont vu faire; puisqu'ils imitent, ils se souviennent. Quant au souvenir, dit M. Egger, qui ouvre alors comme une parenthèse, il faut distinguer deux ordres de faits : « La mémoire se produit dès le premier âge pour les faits qui se renouvellent fréquemment; elle est plus tardive pour les faits accidentels. Pour ces derniers, je ne l'ai pas constatée avant l'âge de quinze mois. Émile, à cet âge, s'est emparé d'un jouet, qu'il a laissé ou caché sous un fauteuil; un quart d'heure après, je le lui redemande; il va droit à l'objet et me le rapporte. » Cela est bien observé. Mais revenons aux actes d'imitation. Les mouvements instinctifs sont différents des mouvements intelligents, par définition; ce n'est pas à dire que l'intelligence ne puisse s'exercer à côté de l'instinct ni agir sur lui; certains mouvements que nous qualifions d'instinctifs sont modifiés dans leur direction et leur portée, sitôt que l'intelligence se manifeste; nous jugeons du moins qu'elle se manifeste, sitôt qu'apparaît cette modification. Mais si dans quelques-uns des mouvements instinctifs on ne peut méconnaître une certaine action de l'intelligence, dans les mouvements imités on doit reconnaître que tout est intelligence. « Un être intelligent est celui qui agit parce qu'il comprend, souvent même pour comprendre, et qui a conscience des motifs de son acte. » Or, de neuf mois à vingt mois, la faculté d'imitation se développe à vue d'œil; d'abord action de se cacher et de se montrer tour à tour par manière de jeu, de jeter une balle, après l'avoir vu jeter par un autre; essai de souffler sur une bougie, de frapper avec les doigts sur les registres d'un piano; puis de véritables drames: l'enfant se fait acteur, prenant tour à tour des rôles différents; ou bien il fait mouvoir, parler des objets, qui, pour être semblables de forme, de couleur, ne représentent pas moins, pour lui, les personnages les plus variés.

« Est-ce par l'imitation que le langage prend naissance ? ou bien est-il d'abord le produit d'une faculté qui entre spontanément en exercice, sauf à se développer plus tard avec le secours de l'imitation? » A cinq semaines, M. Egger note la transition du *cri* à la *voix;* mais la voix de l'enfant est encore inarticulée. « Une observation qui a dû être faite par plus d'un médecin, et que pourtant je n'ai lue nulle part, c'est que la voix des enfants, dans le premier âge, n'est pas caractérisée par un timbre individuel. Elle est forte ou faible, mais je ne sais pas de mère qui puisse discerner sûrement, dans les deux ou trois premiers mois, son nouveau-né entre plusieurs autres par le seul indice de la voix. » La voix se *caractérise* en même temps qu'elle *s'articule.* Dès l'âge de six mois, l'enfant commence à articuler quelques syllabes labiales ou dentales, mais on aurait tort de croire à une articulation calculée; la volonté ne s'est pas encore emparée de l'instrument de la parole, et cet instrument agit en quelque sorte de lui-même, comme les pieds et les mains se meuvent dès les premiers jours. Dans le *langage* proprement dit de l'enfant, deux phases à distinguer. Parmi les mille articulations qu'il produit, il n'en a d'abord qu'un très petit nombre aux ordres de sa volonté, et ce sont toujours des monosyllabes. Il reconnaît chez ceux qui l'entourent un langage tout fait pour exprimer ce qu'il sent ou sait aussi bien que pour traduire ce qu'il ne sait pas ou ne sent pas, mais il ne peut se servir des mots qu'ils emploient, et il se fait à lui-même un langage pour dire ses besoins, ses idées; il faut noter qu'en général, il sait mal exprimer des souvenirs, alors qu'il est habile à nous faire connaître nombre de désirs; « cela tient sans doute, en conclut l'auteur, à ce que le souvenir, fait purement intellectuel, est pour les facultés de l'enfant un excitant moins vif que le sentiment du désir. Peut-être aussi l'objet du désir est-il une idée plus simple, plus immédiate, partant plus facilement intelligible, que l'objet du souvenir ». Ce vocabulaire qu'emploient les enfants n'est nullement identique. « Marie ne s'entend guère avec ses amis du même âge que pour des actions toutes sensibles; dès qu'il s'agit d'une idée un peu moins matérielle, ce n'est qu'auprès de sa bonne ou de ses parents qu'elle se fait comprendre. Quelquefois c'est une bonne ou une mère qui s'interpose entre deux enfants pour interpréter à l'un les volontés de l'autre ». Pour apprendre le langage des *grandes personnes*, l'enfant doit désapprendre le sien. Au son par lequel il désignait tel ou tel objet,

il lui faut substituer celui que nous employons, cela ne lui est pas toujours aisé; ce son qu'on lui impose, qu'il entend, qu'il comprend assez pour accomplir l'acte qu'on lui commande, pour apporter l'objet qu'on lui désigne, il ne peut le reproduire qu'à deux conditions : 1° c'est que son organe vocal soit assez développé pour le bien articuler; 2° c'est que, l'ayant articulé souvent, il s'en soit emparé, en quelque sorte, qu'il puisse le renouveler à volonté.

Les connaissances que M. Egger possède en philologie, en linguistique, lui ont permis d'expliquer certaines formes de notre langage tel que le parlent nos enfants quand ils commencent à se l'approprier. Sur les progrès de l'intelligence, sur les premiers essais de raisonnement, sur l'apparition des premières idées morales, nombre de pages très intéressantes. Ce volume, que tous les parents voudront lire, a vraiment une valeur philosophique; il sera consulté de tous ceux que les questions du développement de l'intelligence, de l'origine du langage, des jeux de la physionomie, préoccupent; il le sera comme le seront les ouvrages de MM. Albert Lemoine, Taine et Ch. Darwin. F. G.

Aphorismes sur la sagesse dans la vie, par SCHOPENHAUER, traduit en français pour la première fois par J.-A. CANTACUZÈNE. 1 vol. in-8°, de la bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880.

Dans ce qu'il appelait « son grand ouvrage », *Die Welt als Wille und vorstellung,* Schopenhauer s'est efforcé d'établir que la vie n'est pas un bien qu'on doive désirer conserver indéfiniment; la non-existence est préférable à l'existence. Dans cet autre ouvrage, *Parerga et Paralipomena,* dont M. Cantacuzène nous offre la traduction, le philosophe allemand, s'éloignant du point de vue métaphysique pour se placer au point de vue habituel, s'applique à donner les règles de l'art de rendre la vie aussi agréable, aussi heureuse que possible.

Entre les deux traités, *le Monde comme volonté et représentation,* et les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie,* la contradiction n'est qu'apparente. Le premier, il l'écrit à vingt-neuf ans ; il s'adresse aux philosophes et prouve, usant du langage philosophique, la nécessité de l'ascétisme. Il compose le second, âgé déjà de soixante-trois ans; il s'adresse à ce qu'on nomme « le grand public », à la foule, au vulgaire, et il montre que celui-là est sage, qui éprouve du dédain pour le vulgaire, pour la foule, qui, d'ailleurs, le jalouse et le hait. Vivre seul, se suffire à soi-même, voilà toute la sagesse. « Les sages de tous les temps ont toujours dit la même chose, et les sots, c'est-à-dire l'incommensurable majorité de tous les temps, ont toujours fait la même chose, savoir le contraire, et il en sera toujours ainsi. Aussi Voltaire dit-il : *Nous laisserons ce monde-ci aussi sot et aussi méchant que nous l'avons trouvé en y arrivant.*

Tout le livre des aphorismes est comme la paraphrase de cette pensée de Chamfort que l'auteur a prise pour épigraphe : « Le bonheur n'est pas chose aisée : il est très difficile de le trouver en nous, et il est impossible de le trouver ailleurs. » Ce qui différencie le sort des hommes peut être ramené à trois conditions : ce qu'on *est,* ce qu'on *a,* ce qu'on *représente;* et le bonheur, le bonheur possible, s'entend, se résume uniquement dans les manières d'être de la personne, dans la personnalité. On est heureux suivant ce que l'on sent, pense ou veut. Les choses extérieures n'ont d'influence sur l'homme qu'autant qu'elles déterminent des phénomènes intérieurs, sensations, émotions, perceptions, déterminations; mais pour différents individus, même s'ils vivent dans un milieu identique, le monde apparaît différemment, parce que leurs facultés sensibles, intellectuelles, sont différentes. L'individualité de chaque homme est la mesure propre de son bonheur possible.

Ce que l'on *est* contribue plus au bonheur que ce que l'on *a* ou *représente.* Comment convient-il que l'on soit? Il faut posséder la santé de l'esprit et du corps. Une humeur enjouée est nécessaire. Rien ne contribue moins à la gaieté que la richesse et rien n'y contribue plus que la santé. Or point de santé si l'on n'agit, si l'on ne se meut. La beauté est un avantage nullement à dédaigner; elle est « une lettre ouverte de recommandation qui nous gagne les cœurs à l'avance ». La douleur et l'ennui sont les deux ennemis du bonheur humain, il les faut éviter. Le *vide intérieur* est la véritable source de l'ennui, et « celui qui en souffre aspire avec avidité à des excitations extérieures, afin de parvenir à mettre en mouvement son esprit et son cœur par n'importe quel moyen. La richesse *intérieure,* celle de l'esprit, ne permet pas l'ennui. « L'activité incessante des pensées, leur jeu toujours renouvelé en présence des manifestations diverses du monde interne et externe, la puissance et la capacité des combinaisons toujours variées, placent une tête éminente, sauf les moments de fatigue, tout à fait en dehors de la portée de l'ennui. » Il est vrai que par cela même qu'une intelligence supérieure est servie par une sensibilité très vive, par une volonté très impétueuse, l'homme intelligent est toujours prêt à ressentir d'une manière exagérée les douleurs morales et même les douleurs physiques, à éprouver une impatience trop grande en face de tout obstacle ou seulement d'un simple dérangement; il lui faudra discipliner sa sensibilité, sa volonté. Que d'observations à la fois fines et profondes à propos de l'ennui! « L'homme ordinaire ne se préoccupe que de *passer* le temps; l'homme de talent, que de l'*employer.* La raison pour laquelle les têtes bornées sont tellement exposées à l'ennui, c'est que leur intellect n'est absolument pas autre chose que l'*intermédiaire des motifs* pour leur volonté. Si à un moment donné, il n'y a pas de *motifs* à saisir, alors la volonté se repose et l'intellect chôme, car la première, pas plus que l'autre, ne peut entrer en activité spontanément; par suite, une effroyable stagnation de toutes les forces dans l'individu entier, — l'ennui. » Et que de jolies expressions! L'homme ordinaire est limité pour les plaisirs de la vie aux choses extérieures, telles que la richesse, le rang, les honneurs; il perd tout en les perdant. *Son centre de gravité tombe en dehors de lui.*

Par ce que l'on *a*, Schopenhauer entend le patrimoine, l'avoir de quelque nature qu'il soit. Les biens correspondent aux besoins, or, les besoins, Épicure les a divisés en trois classes, et le philosophe pessimiste accepte cette classification. Il est des besoins qui sont *naturels et nécessaires*, il en est qui sont *naturels sans être nécessaires*, il en est d'autres encore qui ne sont *ni naturels ni nécessaires*. Les premiers, s'ils ne sont satisfaits, produisent la douleur; ils ne comprennent que le « victus » et « l'amictus ». Les suivants peuvent se rapporter à la satisfaction sexuelle. Pour les derniers, ils comprennent les besoins du luxe, de l'abondance, du faste, de l'éclat; leur nombre est infini. Ce qui importe, c'est de réglementer ses désirs; si l'on a de la fortune, il faut la conserver. « Parmi les choses *que l'on possède*, — ce sont les dernières lignes du chapitre, — je n'ai pas compté, dit Schopenhauer, femme et enfants, car on est plutôt possédé par eux. »

L'opinion d'autrui, le rang, l'honneur, la gloire, constituent ce qui a été appelé la représentation. Or l'opinion n'est à considérer qu'autant qu'elle détermine la conduite des autres envers nous, et encore si nous pensons que la conduite qu'on est prêt de tenir envers nous influera de quelque manière « sur ce qui pourrait modifier ce que *nous sommes en et par nous-mêmes* ». Sauf en cette occurrence, il convient de mépriser l'opinion; les hommes sont des sots. Sur l'honneur, Schopenhauer parle longuement et fort bien; la définition qu'il donne est excellente, et il distingue très heureusement l'honneur de la gloire, très heureusement encore ce qu'il appelle l'honneur *bourgeois* de l'honneur *chevaleresque*. Jamais moraliste n'a combattu mieux qu'il ne le fait, et par des arguments plus péremptoires, l'odieuse coutume du duel.

Après avoir poursuivi l'étude de ces trois conditions qui différencient le sort des hommes, l'auteur propose quelques maximes générales dont la mise en pratique doit permettre effectivement de jouir d'une vie relativement heureuse. Ces maximes concernent notre conduite envers nous-mêmes, notre conduite envers les autres, notre conduite, enfin, en face de la marche du monde et en face du sort. Un bel éloge de la solitude que le sage seul est capable d'apprécier. Il faut montrer de la circonspection et être capable d'une certaine indulgence si l'on se résout à avoir quelques rapports avec ses semblables.

A considérer le livre des *Aphorismes* comme un traité de morale pratique selon la doctrine pessimiste, il serait facile d'établir combien les règles de cette morale répugnent à la nature humaine; les émotions du cœur procurent des jouissances au moins aussi pures et aussi vives que celles de l'esprit; et l'homme n'est vraiment supérieur que s'il sait éprouver l'amour de la famille et celui de la patrie, s'il se sent prêt à tout dévouement pour les siens, à tout sacrifice pour son pays; tâche aisée que de montrer les lacunes de la morale pessimiste. Mais l'ouvrage de Schopenhauer n'est pas à mepriser, il n'est même pas à dédaigner; il est d'une très haute valeur: l'auteur ne veut faire cas que de l'intelligence, il a tort, mais il a toute raison de mettre les biens intérieurs au dessus des biens extérieurs, de mettre la santé, la gaiété, les goûts, les dispositions, au dessus de ces avantages fragiles que procurent le rang ou la fortune. Il voit la presque totalité des hommes fort laids et il les peint comme il les voit; mais il a la touche légère, spirituelle. Schopenhauer n'a pas préparé toute sa vie sa thèse sur la *quadruple racine de la raison suffisante*, il a lu et lu souvent nos auteurs français, il lui en est resté quelque chose.

F. G.

Opuscules et pensées de G. Leopardi, traduit de l'italien et précédé d'une preface par Auguste Dapples. 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880.

M. Aulard, dans son *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de G. Leopardi*, et M. Caro, dans son ouvrage *le Pessimisme au* XIXe *siècle*, ont fait, du poète italien, un portrait que nous avons tout lieu de tenir pour ressemblant. M. Dapples, qui nous donne aujourd'hui les dialogues et pensées du philosophe, comme M. Aulard nous a donné, il y a six mois, les poésies du poète, en juge ainsi que nous.

Longtemps l'on s'est plu à considérer Leopardi comme un poète du caractère des Byron et des Musset; les études de Sainte-Beuve, de MM. Marc Monnier et Bouché-Leclerc, n'avaient pas peu servi d'ailleurs à accréditer cette opinion, qu'il était le poète de la douleur parce qu'il avait souffert, le poète du désenchantement parce qu'il était lui-même désenchanté. Lorsqu'on commença d'entendre dire, il y a une vingtaine d'années, qu'il avait fait profession de pessimisme, on ne doute pas qu'il ne se fût composé une philosophie ou manière de considérer l'ensemble des choses, d'après ses dispositions toutes maladives.

Nous connaissons mieux Leopardi que ne l'on connu ses contemporains. Poète, il l'est; mais il est avant tout philosophe pessimiste. Sincère toujours, il ne traduisit jamais dans ses vers que les sentiments qu'il éprouva profondément, et il ne les éprouva ainsi que pour avoir longtemps réfléchi sur la condition faite aux hommes, sur leur nature qu'il estimait essentiellement mauvaise et détestable.

Du temps qu'il vivait, son pessimisme était jugé de ses compatriotes comme venant de cela seul qu'il avait à se plaindre de son propre sort. Leopardi pensa qu'il lui importait de préparer une défense: « Ce n'a été que par un effet de la lâcheté des hommes qui ont besoin d'être persuadés des mérites de l'existence que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières et que l'on s'obstine à attribuer à ces circonstances matérielles ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. Avant de mourir, je vais protester contre cette invention de la faiblesse et de la vulgarité, et prier mes lecteurs de s'attacher à détruire mes observations et mes raisonnements plutôt que d'accuser mes maladies. » Ces lignes écrites en français à l'adresse de M. de Sinner — M. Dapples les rapporte dans sa préface — sont, à elles seules, une déclaration très nette de la doctrine qu'il n'a jamais cessé de professer; elles laissent voir

l'indignation de l'homme dont on méconnaît le caractère, la fierté du penseur qui sait s'oublier lui-même pour ne songer qu'à l'universel.

Leopardi fut un pessimiste très convaincu, mais ce n'est pas à dire pour cela qu'on le puisse comparer à Schopenhauer. Schopenhauer est un philosophe dans la plus complète acception du terme; Leopardi ne semble guère qu'un observateur; sans doute il a des vues d'ensemble, il synthétise et systématise ses observations, mais il eût été certainement incapable d'écrire jamais *le Monde comme volonté et représentation.*

M. Dapples a traduit à peu près tous les opuscules, toutes les pensées philosophiques de Léopardi; pour les opuscules, nous doutons fort qu'on les lise avec intérêt. Si le volume ne contenait que *l'Histoire du genre humain, les dialogues, les propos de Philippe Ottonien*, il serait bientôt dédaigné; la curiosité satisfaite, on placerait le livre en quelque coin de sa bibliothèque, et on l'y oublierait. Le traducteur trouve les compostions du poète pleines de fantaisie, d'ironie et d'humour. Nous les trouvons, nous, uniformément pleines de la plus âpre amertume; qui a lu l'un des dialogues a lu tous les autres; tous se ressemblent : ils sont d'une monotonie qui fatigue. Un seul, celui d'un marchand d'almanachs et d'un passant, est assez légèrement écrit; pour ceux d'Hercule et d'Atlas, de la mode et de la mort, de la nature et d'une âme de la terre et de la lune, de Tissandre et d'Éléandre, et les autres, nous avouons n'avoir pas su les goûter. Peut-être avons-nous tort, mais nos jugements ne sont pas sans appel.

Si dans les dialogues nous n'avons rencontré que trois à quatre idées philosophiques, toujours les mêmes, présentées sous une forme à peine originale, dans les pensées, par contre, nous aimons à reconnaître une grande finesse d'observation. Elles ont toutes les qualités de celles de La Bruyère, moins l'esprit, de celles de La Rochefoucauld, moins la concision. « Nous ne trouvons à parler un plaisir vif et durable que s'il nous est possible de parler de nous-mêmes, des choses qui nous concernent ou nous touchent de quelque façon. Tout autre sujet nous lasse au bout de quelque temps. Mais ce qui est une satisfaction est un supplice mortel pour l'auditeur... On ne peut obtenir de la vie mondaine que de s'ennuyer ou de déplaire, ou, par une grâce spéciale, d'aboutir à ces deux résultats en même temps. » Une autre : « Ou je me trompe fort, ou il ne se trouvera guère dans notre siècle d'homme universellement vanté dont l'éloge n'ait pas commencé par lui-même. Si grand est l'égoïsme, si furieuse est l'envie des hommes à l'égard les uns des autres que, pour acquérir quelque renom, il ne suffit pas de faire une œuvre méritoire; il faut encore la lancer ou trouver un homme sûr qui la vante et le jette à grands cris dans les oreilles du public, entraînant les gens à faire comme lui à force d'ardeur et de persévérance... Pour arriver au succès... il faut quitter toute modestie...» Parmi nos littérateurs, nos peintres, nos sculpteurs, il en est qui sont parvenus à la célébrité sans cesser d'être modestes; un poète, le plus grand que nous ayons après Victor Hugo, M. Sully-Prudhomme, est admiré de toute la jeunesse studieuse et n'a jamais, que nous sachions, proclamé l'excellence de son œuvre. Mais il ne faut pas insister; toutes les pensées sont vraies par un certain côté, et fausses par un autre. Nous ne voulons ni ne pouvons faire de trop grands emprunts à ces pages dans lesquelles Leopardi juge les hommes si bien ou si mal, comme l'on croira devoir penser. Citons pourtant ces lignes : « Comme presque toutes les femmes, les hommes assez communément, surtout les plus orgueilleux, sont conquis par le dédain, voire même, au besoin, par une marque de mépris. L'orgueil, en effet, dont beaucoup d'hommes usent envers les humbles et envers tous ceux qui semblent les respecter, les rend désireux de l'estime et des égards des hommes plus fiers... » Ce qui est dit de l'ennui (page 186), de la multitude dont la femme est comme l'image (page 189), de l'indulgence que l'homme doit montrer (page 180), est certainement à méditer.

Il y a dans la traduction de M. Dapples des négligences regrettables. Nous contentant de reprendre seulement les citations que nous avons faites, nous trouvons cette phrase: il ne se trouvera guère d'homme universellement vanté, dont *l'éloge n'ait commencé par lui-même;* or pour comprendre il faut faire preuve de bonne volonté; dans cette autre phrase : les hommes sont conquis par le dédain, *voire même* par une marque de mépris, il y a plus qu'une négligence, il y a vraiment une erreur grammaticale; il eût fallu choisir entre l'une des deux expressions : voire ou même..

Remercions toutefois le traducteur des *Opuscules et pensées.* Nous n'avons et l'on n'a très généralement en France nul goût pour les spéculations pessimistes; mais le livre que nous offre M. Dapples, aussi bien que l'ouvrage de M. Aulard, nous font aimer Leopardi. Il est resté bon malgré ses souffrances, il a été indulgent malgré les torts de ses contemporains, il s'est cru tenu à tout dévouement malgré ses théories philosophiques; comme homme, sinon comme poète, il est de beaucoup supérieur à Byron et à Musset. F. G.

Libres pensées, d'HONORÉ PONTOIS. 1 vol. in-12; Alger, A. Jourdan; Paris, Lecuir, 1880.

C'est faire preuve d'une grande présomption que de publier un volume de pensées. Il faut, ce nous semble, pour se résoudre à donner au public les sentences, les maximes que l'on a pris soin de formuler, ne pas douter de la rectitude de son esprit, ne pas douter non plus de son talent d'écrivain; il faut se croire très expert à démêler les véritables ressorts de l'activité humaine, et très habile à exprimer un jugement exactement précis; nous parlons, bien entendu, d'une manière fort générale; ce n'est pas à M. Honoré Pontois que notre discours s'adresse. Les amis d'un écrivain qui n'est plus détachent de son œuvre les « pensées » qu'il s'est trouvé, comme sans y prendre garde, avoir écrites; soit. Un moraliste, tout en lisant, ou tout en méditant, se prend à porter un jugement qui lui paraît, à lui-même, original; il cherche quelle forme lui donner pour le mettre en valeur, comme on

cherche quelle taille peut faire valoir un diamant; son cahier de sentences, il le communique à un ami, et cet ami le passe sous le manteau à d'autres amis, et ceux-ci comme celui-là viennent solliciter le moraliste de permettre l'impression de son recueil connu déjà de la ville comme de la cour; il consent, soit. Mais entreprendre soi-même, si l'on n'a la main forcée, la publication des pensées qu'on a rédigées, cela est hardi, sinon téméraire. Ce n'est pas, encore un coup, à M. Honoré Pontois que nous faisons cette remarque.

M. Honoré Pontois définit en quelques lignes, dans sa préface, ce qu'il entend par le mot de libre penseur; sa définition est fort juste. Il nous dit que son livre de *Libres pensées* il l'a fait sans sortir de chez lui; que sa tête et son cœur le lui ont comme dicté; c'est fort bien. Il nous dit encore que « les pensées, qui sont la monnaie courante de la conscience humaine, perdent à la longue de leur relief, » que « de temps en temps il est bon d'en opérer la refonte, » et, essayant cette opération, il se demande s'il a trouvé « le coin propre à bien frapper » les pensées qu'il va lancer dans la circulation; c'est d'un homme modeste.

Répondons à la question qu'il s'est posée. Des sentences qu'il nous donne, quelques-unes, les meilleures, comme celle-ci : « Un esprit impatient est toujours un esprit indécis, » ne seront jamais en usage comme monnaie courante; quelques autres, qui enferment un jugement sur les faits et gestes de Napoléon III, du maréchal de Mac-Mahon, comme celle-ci : « L'empereur a joui de la France comme un père de famille bien résolu à laisser à ses enfants le soin de payer ses dettes, » et comme cette autre : « Quand trois partis ennemis s'embrassent, c'est qu'il s'agit de couper la gorge à un quatrième. Rappelons-nous l'ordre moral! » sont démonétisées, et le besoin de les rendre à la circulation ne se fait pas sentir; le plus grand nombre sont connues, et nous ne voyons pas que le travail auquel s'est livré M. Pontois pour pouvoir arriver à nous les présenter ait été très pénible ni très méritoire : il les a reçues après qu'elles ont été dans la poche de tout le monde, et telles qu'il les a reçues, il les donne. « Le désordre dans la démagogie est presque toujours le prélude du despotisme organisé et discipliné, » pensée qu'il n'a pas refondue; « Les lois ne doivent, pour être obéies, jamais faire une violence trop absolue à notre nature, qui sait toujours se venger de leur despotisme, soit par le crime, qui est une réaction violente, soit par la corruption, qui est une protestation lente contre ce despotisme »; encore une pensée que le penseur n'a pas remise au creuset. En somme, peu de réflexions fines, originales, à côté ou au milieu de beaucoup d'autres déjà exprimées tout aussi bien.

F. G.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

De l'éducation intellectuelle, morale et physique, par Herbert Spencer. — **Napoléon Ier**, par Jules Barni. 2 vol. de la *Bibliothèque utile*. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880.

La *Bibliothèque utile* a été commencée il y a une quinzaine d'années, croyons-nous, par la maison Pagnerre; depuis, grâce à MM. Germer Baillière et Cie, qui se sont faits les continuateurs de la collection, elle s'est enrichie d'un grand nombre de volumes. Elle est devenue comme une petite encyclopédie : histoire, droit, philosophie, sciences physiques et naturelles, économie politique, enseignement, esthétique, tout le champ des connaissances, elle le parcourt, cherchant surtout à faire apparaître quelles tendances et quelles actions dans le passé ont composé, en dépit des obstacles, la civilisation moderne; quelles volontés dans le présent, quelles aspirations pour l'avenir, pourront à la fois sauvegarder la liberté individuelle, affermir la démocratie et assurer le progrès. L'esprit dans lequel sont conçus tous les ouvrages, leur format commode, leur prix peu élevé, voilà ce qui explique la faveur qu'ils ont déjà rencontrée auprès de cette partie de la population qui, pour n'être pas très aisée, n'en a pas moins le désir, fort légitime, de participer efficacement au gouvernement de la chose publique, de préparer bien l'histoire de demain. La qualification d'*utile* qui a été donnée à cette bibliothèque est, d'ores et déjà, pleinement justifiée.

Des différents volumes de la collection, la plupart ne sont, à tout prendre, que des ouvrages de vulgarisation; ils ont leur mérite, et nous ne pensons pas qu'il faille les dédaigner; mais, non moins utiles et plus intéressants sont ceux que nous appellerons les ouvrages originaux et de première main. Les éditeurs de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, de la *Bibliothèque scientifique internationale*, ont obtenu de quelques-uns des auteurs dont ils publient les travaux le droit de faire de leurs études, déjà connues, déjà appréciées des lettrés, une édition populaire. Parmi les ouvrages qu'ils ont ainsi ajoutés à leur collection, il en est deux, ceux dont nous voulons parler, le *Napoléon Ier* de Jules Barni, l'*Éducation* de M. Herbert Spencer, qu'il importerait fort de faire lire par le plus grand nombre possible de lecteurs.

Le livre de M. Spencer n'est plus à analyser. On sait la théorie qu'il a professée quant à l'éducation. Elle est un moyen dont la fin est l'activité. La conservation de l'individu, le gouvernement de la famille, le main-

tien de l'ordre social et politique, la satisfaction des goûts et du sentiment artistique, tels sont, dans leur ordre naturel, les différents objets de l'activité.

Puisque nous avons l'instinct de la conservation et que nous voulons assurer notre existence, il doit nous convenir de nous connaître nous-mêmes, de ne pas négliger les études de physiologie. Puisque nous entendons être en état de pourvoir à nos besoins, il faut étudier les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, aussi la sociologie. Il y a une science du gouvernement de la famille, une science du gouvernement de la société, et l'on ne cherche pas assez à les acquérir.

L'éducation est et doit être à la fois intellectuelle, morale et physique.

Il existe un rapport nécessaire entre le système d'éducation adopté à une époque et les institutions religieuses, politiques, juridiques, les idées morales, économiques, scientifiques de cette époque. Le libre examen qui a produit les diverses révolutions religieuse, politique, philosophique, amène une révolution en ce qui touche la pédagogie. Il faut développer chez l'enfant la faculté d'observation par les *leçons de choses;* il faut lui présenter les faits concrets avant les vérités abstraites; il faut enfin lui rendre l'étude agréable.

Pourquoi omettre de préparer les jeunes gens, les jeunes filles à leurs devoirs futurs comme pères et mères de famille? Ces devoirs, ils ne sauraient pourtant les connaître par intuition. Il leur faut apprendre quels ils sont : ils ne doivent ni trop attendre, ni trop exiger de leurs enfants; ils doivent n'user que le moins possible des moyens d'autorité, car le fin de l'éducation est d'habituer l'enfant à se passer de ses parents, à agir par sa propre volonté de se gouverner lui-même.

On est trop préoccupé de développer l'intelligence aux dépens de la vigueur physique. La conservation de la santé est un devoir moral, et une égale sollicitude doit être apportée au développement du corps et à celui de l'esprit.

Les observations de M. Spencer n'ont pas laissé de précipiter la révolution qui commençait de se manifester dans les méthodes d'enseignement; les conseils qu'il donne ne manqueront pas de confirmer les intentions où l'on commence d'être, très généralement, de gouverner la famille autrement et mieux qu'on ne la pouvait gouverner autrefois. Son livre est bon; il est de ceux qu'il faut relire soi-même, qu'il faut faire lire par autrui.

La lecture du livre de Jules Barni est à recommander tout autant. L'auteur de *la Morale dans la démocratie*, en donnant une édition populaire de son ouvrage : *Napoléon Ier et son historien M. Thiers*, en retranchant de cet ouvrage ce qui n'en était pas l'objet essentiel, c'est-à-dire la critique de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, a voulu que l'histoire vraie de Napoléon devînt aussi populaire que la légende. « Le vrai sentiment moral à l'égard des hommes publics est encore à fonder », a dit Channing, précisément à propos de Napoléon, et c'est à venger la morale que s'est appliqué Jules Barni, racontant le règne néfaste du premier des Bonaparte. L'intrigue, la corruption sont ses moyens de gouvernement. Il a le mépris des hommes; plus de liberté pour eux, ils ne savent en user; il achète les uns, il comprime les autres. Maintenant, il est consul à vie; maintenant il est empereur; le voilà tout-puissant puisqu'il est aussi législateur et juge. Il entend que le code civil subordonne l'individu à l'État, parce que l'État, c'est lui; il négocie le Concordat et accorde un traitement aux ministres du culte catholique, afin de les attacher à l'État, parce qu'encore l'État c'est lui; il crée une nouvelle noblesse et un nouvel ordre pour avoir des serviteurs à lui; les guerres qu'il déclare sans raison, il ne les entreprend que pour agrandir le champ de sa domination à lui; ses frères sont ses vassaux, ils relèvent de lui. Aucun principe philosophique, aucune règle morale, aucune idée généreuse ou seulement impersonnelle. Il pense à lui, rien qu'à lui. Voilà la vérité qu'il faut opposer à la légende; mais la légende n'a plus crédit; on ne savait, naguère, de l'histoire, dans les campagnes, que ce qu'en disait l'image vendue par le colporteur; les livres se répandent aujourd'hui et on lit, on juge, on apprécie; la vérité se dégage; quand un peuple lit, il apprend à se gouverner lui-même, et quand il le sait, les Césars ne peuvent plus le surprendre ni le tromper. F. G.

Dictionnaire du budget, exercices 1878, 1879, 1880. 1881, par Félix Germain. 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1880.

Couper chaque soir, alors que nos représentants, dans l'une ou l'autre Chambre, discutent le budget, tout ou partie des comptes rendus *in extenso*, ou analytiques des séances; mettre ces différents extraits selon qu'ils se rapportent à une question dont le titre, généralement accepté ou acceptable, commence par telle ou telle lettre, dans différentes chemises portant chacune un signe différent de l'alphabet; ajouter de petites notes manuscrites destinées à rappeler, ou bien l'avantage qu'il y aurait à poursuivre telle réforme proposée, ou bien certains motifs nouveaux qu'il serait bon d'exposer à la tribune ou dans une revue, pour faire que tel amendement rejeté par une législature fût pris en considération par une autre; c'est la besogne à laquelle se livrent tous ceux qui se donnent pour tâche de traiter les questions économiques. M. Germain a fait comme il faut, et le dossier qu'il a ainsi composé, il l'a donné à l'impression, il l'a publié en volume.

Son *Dictionnaire du budget* n'est ni bon ni mauvais, et il peut servir.

Il sera utile aux hommes d'étude pour qui il est souvent fastidieux de recourir à des paperasses qu'ils ont accumulées en de nombreux cartons, à ces mille feuilles de papier de longueur inégale, qu'il leur faut déplier, désépingler; un livre qu'ils pourront mettre dans leur bibliothèque après, toutefois, l'avoir complété, selon les travaux qu'ils préparent, les intérêts dont ils se promettent de prendre la défense, par quelques notes marginales, observations, renvois à des

rapports de commissions, ne laissera pas de leur paraître d'une grande commodité.

Il ne sera pas inutile au lecteur qui n'est que curieux; souvent, après une lecture, on serait tenté de contrôler certains renseignements, de savoir quelles dépenses ordinaires ou extraordinaires ont été prévues en telle ou telle année, pour tel ou tel département ministériel, de retrouver les débats qui ont précédé le vote des fonds affectés aux divers services administratifs; mais on renonce à une pareille enquête, parce qu'il faudrait se rendre à l'une de nos bibliothèques faire des recherches dans la collection de l'*Officiel*. Le dictionnaire de M. Germain, facile à consulter, renferme tout ce qu'il est le plus intéressant de connaître, quant aux chapitres du budget, pour ces quatre derniers exercices. F. G.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

La phytographie, ou l'*Art de décrire les végétaux*, par ALPH. DE CANDOLLE, associé étranger de l'Académie des sciences. 1 vol. in-8° de 480 pages. Paris, G. Masson, 1880. — Prix : 10 fr.

La manière de décrire les végétaux, l'ordre et le style en usage dans ces descriptions, dépendent des doctrines et méthodes qui règnent en botanique et de l'état de perfection auquel cette science est parvenue. La *phytographie* et la *botanique* marchent de pair, et si la première était définitivement fixée, ce serait un indice que la seconde est aussi arrivée à son terme. Cette remarque fait comprendre comment M. de Candolle a pu écrire un livre assez gros sur un sujet qui ne semble pas, à première vue, comporter de si grands développements.

La lecture de ce livre paraissait devoir être fastidieuse pour quiconque n'est pas botaniste pur; nous avons été agréablement surpris de le trouver intéressant. Il n'y est pas question uniquement de phytographie; on y trouve d'excellents conseils sur la manière d'étudier, de prendre des notes et préparer lentement des ouvrages qui servent à l'avancement des sciences en général. L'illustre auteur ne dédaigne pas non plus d'examiner les moyens de publicité, leur coût et leur rendement. Tâchez, dit-il, de comprendre de bonne heure le genre de publication qui convient à votre caractère, à vos talents et à la position dans laquelle vous vous trouvez. Attachez-vous à le suivre. Préparez vos observations, vos notes, vos dessins, vos lectures, en raison du but que vous vous proposez. Pensez aux divers modes de publicité. Celui qui atteint les hommes spéciaux est préférable à tout autre. Des articles de journaux valent moins que des mémoires, et des mémoires moins que des ouvrages. Enfin, certaines théories, certaines recherches à faire méthodiquement, impartialement, avec doutes et discussions, peuvent conduire à la publication d'un *livre*, dans le sens restreint et élevé du mot. L'occasion s'en présente rarement dans la science et dans la vie d'un homme. Il faut savoir en profiter.

M. de Candolle s'étend longuement sur le choix de la langue à employer dans les ouvrages de botanique. Il n'a pas de peine à établir que, pour plusieurs motifs qui conserveront encore longtemps leur valeur, ce doit être le latin. Les botanistes ont à leur service un latin spécial, élégant et concis : le latin de Linné, qui n'a pas, comme le latin classique, l'inconvénient d'attribuer à une même expression des significations diverses et même contradictoires. C'est cette langue facile à apprendre par les personnes qui n'ont pas fait régulièrement leurs classes, qui doit être exclusivement employée pour la rédaction des ouvrages de botanique; quiconque se donnera la peine de lire le présent ouvrage en sera convaincu.

Les parasites et les maladies parasitaires chez l'homme, les animaux domestiques et les animaux sauvages avec lesquels ils peuvent être en contact, par P. MÉGNIN, lauréat de l'Institut. Première partie. 1 vol. in-8° de 460 pages, avec 63 figures dans le texte et un atlas de 26 planches. Paris, Georges Masson, 1880. — Prix : 20 francs.

Cette publication est une œuvre magistrale, et son auteur, peu connu encore du public, est un de nos naturalistes micrographes les plus remarquables. La première partie traite des insectes, arachnides et crustacées, la seconde, relative aux helminthes, infusoires et cryptogames, sera probablement plus étendue.

Les parasites, ou êtres qui vivent aux dépens d'autres, ont été divisés par Van Bereden en trois classes : les commensaux, qui s'attachent à un animal non pour vivre à ses dépens, mais pour profiter des restes de sa table; les mutualistes, qui vivant exclusivement de ses sécrétions naturelles, font, comme on l'a dit, la toilette de leur hôte; et les parasites proprement dits, qui ont besoin, pour vivre, des humeurs qui entretiennent la vie de celui-ci. Le savant belge, aussi favorable à cette troisième classe qu'aux deux premières, considère tous les parasites comme inoffensifs. Cette opinion ne saurait plus être admise; il est vrai que l'existence de beaucoup de parasites est compatible avec une parfaite santé de l'animal qui les supporte, mais les cas où ils engendrent directement ou indirectement des désordres graves et même la mort ne sont pas rares. On en a même des exemples dans la pathologie humaine, et ils sont beaucoup plus

communs dans la pathologie vétérinaire. Ainsi, pour n'en citer qu'un seul, le sarcopte de la gale, toléré par la plupart des animaux, tue sûrement en quelques mois les grands carnassiers.

Les parasites ne sont pas cantonnés dans certains genres ou certaines familles; des espèces très voisines sont, les unes parasites, les autres non; un même parasite peut être très dangereux dans une phase de son existence et inoffensif dans les autres. Il faut, pour les connaître, parcourir toute la zoologie et étudier à fond les mœurs, l'organisation et les moyens d'action de chaque parasite en particulier. Il est indispensable d'étudier en même temps les mœurs d'animaux non parasites que l'on rencontre fréquemment en compagnie de ceux-ci et dont la confusion avec eux a été déjà la cause de nombreuses erreurs. C'est la marche qui a été suivie par M. Mégnin.

Nous ne pouvons entreprendre d'analyser en détail un ouvrage aussi technique, composé presque entièrement de descriptions ; nous y relèverons seulement quelques points intéressants, en désaccord avec les idées reçues, ou importants au point de vue de la thérapeutique et de l'hygiène. Ainsi, nous y apprenons que la punaise de l'homme s'attaque également à certains oiseaux, tels que les pigeons et surtout les hirondelles; il est probable que lorsqu'elle n'a ni hommes ni oiseaux à sa disposition, elle se nourrit du sang de divers insectes; elle peut d'ailleurs supporter le jeûne plus d'une année.

Nos grands animaux domestiques : bœufs, chevaux, moutons, porcs, etc., n'ont pas de puces : leurs émanations les font fuir; aussi suffit-il, dans les endroits où les puces abondent, de s'envelopper dans une couverture de cheval ayant longtemps servi pour être préservé de leurs atteintes.

L'acide phénique tant vanté n'a pas grande valeur pour la destruction des gros parasites : étendu au millième, il ne les tue pas; en solutions plus concentrées, ses applications sont douloureuses. La térébenthine, la benzine, les huiles ou graisses sulfurées sont bien préférables. Les pommades mercurielles sont excellentes aussi, mais on ne peut les employer chez les animaux qui ont coutume de se lécher. Enfin, les résidus liquides des manufactures de tabac, ou une décoction de tabac faite avec 30 grammes pour un litre, sont employés avec beaucoup de succès par les vétérinaires. On préserve les grands animaux des piqûres de mouches en les badigeonnant avec des décoctions de tabac ou en les oignant d'huiles aromatiques ou bien fétides. Au surplus, les diptères fuient toutes les huiles : ils n'aiment pas s'y engluer les pattes ou le bec. Les mœurs des sarcoptes engendrant les diverses gales étaient mal connues jusqu'à ces derniers temps. Les chapitres que M. Mégnin leur consacre sont les plus remarquables et les plus importants du livre. Chaque animal a sa gale distincte, mais il n'est pas rare de voir le sarcopte d'une espèce passer sur une autre, et l'homme contracte très bien la gale du cheval, du chat, du loup, du rat, du dromadaire, etc. La plupart de ces gales étrangères guérissent spontanément, parce que le sarcopte meurt sur un terrain qui ne lui est pas propice, ou ne s'y reproduit pas; mais parfois, au contraire, l'animal envahi ne tarde pas à dépérir et succombe, soit à la privation de sommeil, soit à une affection éruptive généralisée qui supprime les fonctions de la peau. Tous les sarcoptes de gales ne creusent pas des sillons dans la peau comme celui de la gale humaine; les uns s'y font des nids, d'autres s'y logent profondément sans que leur gîte soit facile à apercevoir, d'autres, enfin, passent toute leur vie dans des plis de l'épiderme. Dans la gale humaine il n'y a que la famille fécondée qui creuse des sillons; elle y dépose ses œufs et n'en sort jamais volontairement, car ses aiguillons dorsaux l'empêchent de rétrograder. Les larves des deux sexes vivent à la surface de la peau et produisent, en la piquant loin des sillons, des éruptions secondaires que l'on croyait sympathiques. Quant aux mâles, on les trouve blottis sous des écailles d'épiderme qu'ils ont soulevées, et ils apparaissent ainsi comme des petits points brunâtres. La durée de l'incubation des œufs semble n'être qu'un à deux jours. On ne trouve de sillons qu'aux mains, aux poignets, aux seins, à la verge, quelquefois aux aisselles, jamais à la tête, région du corps que les mâles et les larves ne parcourent même pas.

L'histoire de la découverte de la cause de la gale est une des études les plus instructives pour le philosophe, en ce qu'elle montre combien la vérité que l'on a sous la main est difficile à découvrir, et comment elle peut échapper, même après avoir été découverte. Il y a plus de huit cents ans que le ciron de la gale est connu, qu'on sait le détruire et par conséquent guérir la gale; une multitude d'auteurs en ont parlé, mais on s'obstinait à voir dans cet insecte un produit spontané des humeurs viciées et non la cause du mal. Enfin, la question a été tellement embrouillée que de nos jours Lugol et d'autres dermatologistes niaient l'existence de cet acarus. C'est alors seulement qu'une réaction définitive se fit et que le sujet fut complètement élucidé.

Nous ne nous appesantirons pas sur les traitements des gales et des animaux, ils sont assez connus. Notre auteur les a simplifiés et nous lui renvoyons les personnes que la chose intéresse. D. L.

Diamants et pierres précieuses, par E. Jannettaz, Em. Vauderheym, E. Fontenay, A. Coutance. Paris, J. Rothschild, éditeur. 1 vol. in-8° orné de 350 vignettes et d'une planche en couleur. — Prix : 20 francs.

Il paraît bien un journal intitulé *le Bijou,* fondé par M. Rothschild; mais si l'on en excepte le traité scientifique d'Haüy, il n'existait point jusqu'alors d'ouvrage complet sur les pierres precieuses, sur les nouveaux gisements, la qualité, la couleur des bijoux envoyés sur le marché, et principalement sur l'histoire et la fabrication des diamants. M. J. Rothschild a pensé qu'une étude très sérieusement fouillée et envisagée à tous les points de vue sur cette matière était un ouvrage indispensable non seulement aux joail-

liers et bijoutiers, mais également à tous les artistes et gens du monde. Pour cette monographie des pierres précieuses, il s'est adressé à des spécialistes éminents. La partie scientifique a été rédigée par M. Jannettaz, le savant maître de conférences à la Faculté des sciences; cette première partie comprend les principes de la cristallographie, des propriétés chimiques et physiques des gemmes, ainsi que l'historique de la nomenclature dont les résultats ont de l'importance, même au point de vue de l'art technique. M. Émile Vauderheym, expert des tribunaux et président de la Chambre des diamants et pierres précieuses, a bien voulu se charger, dans une seconde partie, d'étudier le côté technique, l'estimation et la mise en œuvre des gemmes, tandis que M. Fontenay, le plus érudit des joailliers modernes, entreprenait l'histoire de l'art du bijoutier, ornant son travail des plus curieux spécimens gravés, montrant au lecteur toutes les phases de la fabrication d'un bijou ou d'un joyau. Enfin, il était réservé à M. Coutance, professeur de l'École de médecine à Brest, de présenter un résumé de documents peu connus sur le corail et les pierres fines et des observations inédites rassemblées dans ses nombreux voyages.

Telle est, en quelques lignes, cette publication des plus importantes sur les pierres précieuses, véritable monument élevé à l'art du bijou, et dont il faut savoir le plus grand gré à l'éditeur-artiste qui l'a entreprise.

Ce superbe ouvrage, grand in-8° de près de 600 pages, a été imprimé avec un soin hors ligne par un maître typographe, Georges Chamerot. Les fleurons, vignettes, culs-de-lampe sont tirés avec une vigueur surprenante, la planche en couleur présente de beaux spécimens d'émeraude, de saphir, d'améthyste, de lapis-lazuli, de grenat, de rubis, d'amazonite, etc. Ce volume, fait sur des joyaux, est lui-même un véritable bijou.

P. C.

Les abeilles. Enchiridion apicole ou Manuel d'apiculture rationnelle, publié sous les auspices de la Société d'apiculture de la Gironde. 1 vol. in-16 de 344 pages avec 126 gravures dans le texte. Bordeaux, G. Genouilhou, 1880.

L'éducation des abeilles passionne un petit monde qui se partage en *fixistes* et en *mobilistes*. Les premiers sont partisans des ruches dont l'intérieur est fixe, de sorte qu'on ne peut rien y changer sans démolir l'édifice; les seconds préfèrent les ruches dont l'intérieur est garni de cadres mobiles, ce qui permet de regarder ce qui s'y passe, d'en retirer du miel à volonté et de remédier à diverses causes de maladie et de ruine. Les fixistes sont donc les conservateurs et les mobilistes, les progressistes. L'avenir appartient incontestablement aux mobilistes. Le présent ouvrage est un manuel d'apiculture mobiliste, il ne porte pas de nom d'auteur, cependant celui-ci, M. Robert (Martin), se révèle à la fin de la préface.

L'apiculture est une industrie qui n'est nullement à dédaigner. Elle donne, moyennant un travail des moins fatigants et une faible mise de fonds, des résultats très lucratifs, et si elle n'est pas plus répandue, c'est parce que les amateurs qui s'y sont livrés sans guide, ne connaissant pas suffisamment les mœurs des abeilles, ont commis maintes fautes dont les résultats les ont découragés. Ces fautes sont faciles à éviter et l'on pourrait sans peine doubler la production du miel en France. On l'évalue actuellement à 25 millions de francs, mais nous importons en outre pour plusieurs millions de miels étrangers de qualités inférieures, et l'on trouverait certainement sans difficulté le placement de grandes quantités de bon miel. Quant à la cire que l'on obtient en même temps, sa production n'est pas lucrative dans les conditions actuelles, et l'un des principaux talents de l'apiculteur est précisément de favoriser la production du miel au détriment de celle de la cire.

La crainte des piqûres éloigne beaucoup de personnes de l'éducation des abeilles, si intéressante à divers titres. L'auteur nous apprend que ces piqûres sont moins dangereuses et moins fréquentes qu'on ne se l'imagine, quand on sait prendre les précautions convenables et de plus, que lorsqu'on a été piqué plusieurs fois, les nouvelles piqûres ne produisent presque plus d'effet et qu'on est en quelque sorte vacciné à leur égard. Cette assertion est bonne à noter, et il faudra en tenir compte dans l'étude que l'on fait actuellement des vaccinations en général.

Les mœurs des abeilles qui ont fait l'objet des recherches de tant de naturalistes distingués, et sur lesquelles subsistent encore bien des points d'interrogation, sont exposées dans ce petit livre d'une manière extrêmement lucide, grâce à des figures beaucoup plus amplifiées et beaucoup plus soignées que celles que l'on trouve ordinairement dans les ouvrages de vulgarisation scientifique, et nous y avons trouvé des choses très curieuses. Ainsi nous avons appris avec quelque surprise que le langage des abeilles est connu jusqu'à un certain point, et qu'en écoutant leurs bruits on peut savoir si tout est régulier dans la ruche ou si les abeilles manquent de nourriture, si elles souffrent du froid, si les reines pondent, si la ruche manque de reines, si un essaim se prépare, etc. La connaissance de ces bruits est indispensable à l'apiculteur.

Les soins à donner aux abeilles, ce qui concerne leurs maladies et leurs ennemis, la construction des diverses sortes de ruches sont traités dans ce livre avec les développements suffisants, et il se termine par un chapitre de jurisprudence très important pour ce sujet. En somme, ouvrage intéressant, d'un style clair, d'une typographie élégante, et à peu près indispensable à quiconque voudra s'occuper des abeilles, soit au point de vue scientifique, soit au point de vue industriel.

D. L.

L'Écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, par T. H. Huxley, membre de la Société royale de Londres; un vol. de la Bibliothèque internationale de 252 pages avec 82 figures dans le texte. Paris, Germer Baillière, 1880. — Prix : 6 fr.

L'auteur n'a pas eu l'ambition d'écrire une monographie de l'écrevisse comparable aux travaux de

Lyonet, de Bojanus ou de Strauss Durckheim sur la chenille du saule, la tortue et le hanneton; mais simplement en parlant de l'écrevisse, animal que chacun peut se procurer et disséquer aisément, de donner des notions générales de zoologie philosophique et d'anatomie générale.

M. Huxley est transformiste — et quel naturaliste pourrait ne pas l'être? — A propos de la comparaison des écrevisses des diverses contrées avec celles des époques géologiques anciennes, il initie le lecteur aux généralisations les plus larges et les plus neuves.

D. L.

Prodrome d'une description géologique de la Belgique, par G. Dewalque, docteur en sciences naturelles et en médecine, professeur à l'université de Liège, membre de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Bruxelles, H. Manceaux, 1880.

Ce n'est pas aux gens du monde, ce n'est pas aux lettrés, aux curieux même que je conseillerai la lecture de ce livre, qui ne peut convenir qu'à des spécialistes, et encore faut-il que la région étudiée à fond, c'est vraiment le cas de le dire, soit intéressante pour eux.

Nous avons rarement rencontré un ouvrage d'une aridité aussi exceptionnelle; il n'y a pas, à notre connaissance, de dictionnaire scientifique offrant moins de variété et plus de termes techniques d'une digestion difficile.

Cela dit, il faut reconnaître les qualités qu'il renferme, et qui, comme nous venons de le dire, ne sont pas cachées sous les fleurs du style, ni noyées dans des descriptions pittoresques; l'art n'a rien à faire dans ces matières exclusivement scientifiques et qui ne s'adressent guère qu'à un public spécial que ne saurait fatiguer l'étude et son langage absolument dénué d'ornementation.

La géognosie, mot qui se rapporte tout particulièrement au sujet, n'a pas beaucoup d'attraits pour les fantaisistes; l'auteur n'ayant eu pour but, comme il l'avoue dans sa préface, que de donner à ses élèves une connaissance suffisante des caractères minéralogiques et stratigraphiques des diverses formations du sol de la Belgique, nous aurions mauvaise grâce à lui demander autre chose, et surtout à ne pas reconnaître qu'il a traité la question d'une manière supérieure, scientifiquement parlant, et essentiellement profitable aux personnes désireuses de compléter leur bagage intellectuel en cette partie.

Ajoutons qu'en notre qualité de Français et de voisins de ces contrées, dont la composition de terrain a une grande analogie avec celle de nos beaux départements du nord et du nord-est, il ne nous est pas permis de nous désintéresser absolument de cette étude, et bon nombre de nos savants y trouveront des travaux consciencieusement faits, qu'ils pourront consulter utilement.

Les notions géographiques du territoire belge, qui tiennent la première partie du livre de M. le docteur Dewalque, ne sauraient nous être indifférentes, car tous nos lecteurs savent que la vallée de la Meuse est une des contrées qui doivent être aussi, à notre point de vue national, l'objet d'une étude des plus sérieuses.

Cette portion comprend spécialement l'Ardenne avec ses régions accidentées et boisées; sa situation toute d'avenir, et qui doit être envisagée au point de vue du rôle spécial qui lui est forcément dévolu, mérite notre attention, et certainement, en acquérant une connaissance parfaite de sa nature, on se met pour les événements à venir en mesure de pouvoir utiliser ce qu'on aura appris.

Nous n'avons pas la prétention de prévoir ce qui peut arriver; mais tout nous donne à supposer que la vallée de la Meûse est le champ de bataille naturel entre les armées allemandes et françaises, alors qu'un nouveau choc sera devenu inévitable; l'étude donc du terrain des futures opérations militaires est au moins une chose prudente et dont nous ne devrons avoir, pour notre part, qu'à nous féliciter.

Laissant donc de côté tout ce qui, dans le livre de M. le docteur Dewalque, peut paraître avoir un caractère trop spécialement technique, nous pouvons en recommander cependant la lecture à tous les hommes sérieux qui ont intérêt à se former d'avance des opinions scientifiques certaines sur le sol où ils peuvent être appelés à manœuvrer.

Nous ne voulons pas, par ces lignes, condamner la seconde partie de l'ouvrage; seulement nous tenions à exprimer cette pensée, qu'il y a plus à retenir dans la première, que tout le monde peut lire et consulter utilement, tandis que l'autre s'adresse plus particulièrement aux savants et aux hommes de science spéciaux dans la géologie et son histoire.

E. D.

QUESTIONS MILITAIRES

L'Armée de l'Allemagne du Nord, par le comte de Rascon, ouvrage traduit de l'espagnol et annoté par A. de Paniagua, chevalier de la Légion d'honneur. Paris, A. Ghio, 1880.

Pour nous tous Français, si pacifiques et si bien intentionnés que nous puissions être, l'Allemagne est et restera jusqu'à nouvel ordre la nation ennemie par excellence. Avant la déplorable campagne de 1870, comme aujourd'hui, elle travaillait à son organisation militaire en vue de pouvoir lutter avec avantage contre nous; mais tant que l'expérience n'a pas eu à établir la valeur de ses travaux, nous avons refusé d'y croire, et il a fallu une catastrophe épouvantable pour nous prouver combien nous étions sots de nous endormir à l'abri des lauriers trop heureusement et trop facilement cueillis.

Les événements militaires ont produit certainement un choc utile, mais ils ont été accompagnés à l'intérieur de secousses politiques qui leur ont enlevé, aux yeux du plus grand nombre, une partie de leur valeur intrinsèque, considérable pour les hommes du métier.

On a cherché, il est vrai, une réorganisation de nos forces nationales; mais là où les opinions n'avaient rien à faire, on leur a donné une importance qui a nui au travail entrepris. Il est certain que, lorsqu'il ne s'agit que de la patrie, les sentiments personnels s'effacent dans les cœurs bien placés, et qu'on laisse aux époques tranquilles l'occasion de les présenter, et de causer d'autre chose que de l'intérêt commun contre l'étranger envahisseur.

Vouloir faire de l'armée un appui du gouvernement de fait, a toujours été une faiblesse chez nous. C'est aussi une atteinte forcée à la discipline, car, dès lors, on permet aux inférieurs d'examiner et de discuter les ordres donnés par leurs supérieurs; ceci devient une habitude déplorable, en ce sens que, dans les moments les plus difficiles, il n'y a qu'à obéir et non à hésiter, et que le moindre retard dans l'exécution d'un ordre peut produire les suites les plus funestes.

Un auteur militaire du siècle dernier a écrit à cet égard une vérité que nous n'hésitons pas à adopter comme un axiome, lorsqu'il dit qu'il vaut mieux exécuter sur le champ l'ordre d'un incapable que discuter celui d'un capitaine expérimenté. En effet, la décision et la rapidité d'exécution en campagne valent mieux que l'hésitation, et les Fabius modernes seraient, de nos jours, mal récompensés dans leur temporisation savante.

Connaître donc ce qui se passe chez ceux qui sont les plus grands et les plus à craindre des ennemis de la France, est une chose essentielle, non seulement pour tous ceux qui s'occupent des questions militaires par métier, mais encore dans toute la nation qui peut, encore demain, être appelée à défendre le territoire national contre une nouvelle invasion des barbares de l'Est.

A ce point de vue, l'ouvrage de M. de Rascon est d'une grande utilité, car il renferme les éléments les plus précieux en ce qui concerne la statistique, les moyens d'attaque et la manière de combattre des bandes germaniques; stratégie, tactique, statistique, école de guerre sur le terrain, sont autant de sujets d'étude depuis longues années en Prusse, et depuis l'époque où cette nation s'est mise au travail en vue de la revanche des défaites que nous lui avons fait subir, notamment en 1806-7. On a pris chez nous le contre-pied de cette manière de faire et on s'est efforcé d'oublier toutes les connaissances militaires qui nous avaient procuré des avantages considérables; c'est ainsi que nous nous sommes trouvés à la fois surpris et désarmés devant une attaque soudaine que l'histoire devait nous démontrer comme toujours à redouter et à prévoir.

Le livre de M. de Rascon, dû à un diplomate espagnol, lequel a pu puiser tous ses renseignements à la meilleure source, puisqu'il a longtemps été accrédité auprès du gouvernement allemand, se trouve être précieux au point de vue des connaissances militaires, et on le dirait écrit par un officier, tellement les détails les plus spéciaux sont accumulés en vue d'éclairer ceux qu'ils peuvent intéresser.

L'organisation entière de l'armée de l'Allemagne est donnée, à une époque très voisine de nous, quoique datant déjà de 1871; il suffit d'y ajouter les progrès que n'ont pas manqué de faire nos ennemis passés, présents et futurs, et on aura une idée des plus exactes de leurs forces actuelles.

En dehors des renseignements statistiques spéciaux à la nation allemande, il y a des comparaisons utiles à examiner avec les armées françaises et l'armée espagnole, l'auteur appartenant à cette dernière nation. Nous citerons d'abord les origines historiques de l'organisation prussienne, remontant à Frédéric-Guillaume Ier et à Frédéric II, les collèges et écoles militaires, et l'état-major prussien.

Il est, à ce propos, à remarquer qu'au moment où on s'occupe chez nous de dissoudre ce corps spécial qui, modifié seulement, aurait pu être appelé à rendre des services exceptionnels, on conserve les principes et la base de son organisation dans les pays limitrophes, où les sujets qui le composent sont les éléments les plus capables du commandement et de la direction des armées.

Nous ne pouvons ici traiter ce sujet qui nous en-

traînerait dans des développements considérables; exprimons seulement notre avis, qui est que nous regrettons profondément les mesures adoptées, un peu par surprise, à la Chambre de nos législateurs, et qui seront assurément, plus tard, l'occasion d'un retour aux anciens errements, avec des changements que les progrès de l'art militaire commanderont.

Le livre de M. Rascon nous initie à toute la machine militaire allemande: hiérarchie, avancement, différentes armes, armement, stratégie, tactique, et finit par des considérations sur les différents modes de mobilisation des armées européennes, française, allemande et espagnole.

On apprend par lui ce qui était déjà connu par les hommes sérieux se préoccupant de ces questions, qu'il nous reste encore de grands progrès à faire, en France, pour être à la hauteur de nos ennemis, et qu'il serait surtout désirable, puisque nous avons constamment une épée de Damoclès suspendue sur notre tête, de nous préoccuper davantage de tout ce qui peut nous préparer de meilleures chances dans une lutte future, proche peut-être plus que nous le voudrions, que de questions politiques intérieures qui n'amènent dans la nation que des divisions dont les ennemis de la France seraient trop heureux de profiter.

E. D'AU.

Précis de l'histoire militaire de l'antiquité, introduction au cours d'histoire militaire professé à l'école de guerre de Belgique par B. RENARD, capitaine d'état-major. 1 vol. in-8° de 260 pages. Paris, Ghio, libraire-éditeur, Palais-Royal, 1875.

On sait quelle place la Belgique a su prendre dans la littérature militaire. Plusieurs de ses écrivains sont passés à l'état de maîtres. Il semble que ses généraux et ses officiers cherchent à épuiser dans le travail des lettres l'activité qu'ils ne peuvent montrer sur les champs de bataille, et cela, disons-le, pour le plus grand bien de leur pays. Car le jour où la Belgique aurait à défendre sa nationalité, à combattre pour la neutralité de son territoire contre un de ses puissants voisins, ce jour-là, quelque défense qu'opposerait la place d'Anvers, quelque vaillante que se montrerait sa petite armée, il en serait fait d'elle, et elle ne serait plus qu'un souvenir historique.

Mais écartons ces lugubres prévisions pour revenir avec M. le capitaine Renard à bien des siècles en arrière. Chargé du cours d'histoire militaire à l'école de guerre de Bruxelles, le savant officier a cru devoir commencer ses leçons par une revue rétrospective de l'antiquité. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; on peut en dire de même de l'art militaire. Les procédés tactiques changent, mais les victoires seront toujours dues aux mêmes combinaisons, à l'application des mêmes principes. Aussi quoiqu'elle semble superflue au premier abord, l'étude des campagnes des anciens présente toujours une grande utilité. C'est en lisant les immortels commentaires de César que Napoléon a dû une partie des qualités militaires qui ont fait de lui le premier homme de guerre du monde. — « Lisez et relisez, disait l'Empereur, les campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Frédéric; modelez-vous sur eux; voilà le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art de la guerre. »

L'ouvrage de M. Renard comprend deux parties: les Grecs, les Romains. Dans la première, il résume l'organisation militaire d'Athènes, les guerres médiques, celles du Péloponèse et la querelle entre Sparte et Thèbes. C'est ce qui constitue la période hellénique. La période macédonienne comprend le cycle des campagnes d'Alexandre et des considérations sur les formations des armées à ces deux époques.

La deuxième partie a trait aux Romains. Après avoir tracé brièvement les principaux linéaments des institutions militaires de la République, l'auteur passe très sommairement en revue les guerres par lesquelles le peuple-roi préluda à sa grandeur future. Les campagnes contre Annibal et en Macédoine sont traitées avec plus d'ampleur; la guerre des Gaules enfin termine le volume.

Le style sobre et concis est bien celui qui convient à ce genre d'études. Les sources auxquelles l'auteur a puisé sont nombreuses. Il a eu la bonne idée de dresser un catalogue non seulement des documents dont il s'est servi, mais encore de tous les ouvrages tant anciens que modernes concernant le sujet qu'il a traité. Ce petit résumé bibliographique a une certaine valeur et sera, nous en sommes sûrs, fort apprécié de tous ceux qui ne dédaignent pas trop l'antiquité et aiment à y trouver d'utiles et salutaires exemples.

Opérations de l'armée roumaine pendant la guerre de l'indépendance, *Journal d'un officier*, par SAINT-VASSILION, lieutenant d'artillerie dans l'armée roumaine. 1 vol. in-8° de 150 pages avec planches. Paris, J. Dumaine. 1880. — Prix: 4 fr.

La vaillante petite armée roumaine, qui a conquis si noblement son indépendance sur les champs de bataille de la Bulgarie, ne pouvait rester sans donner signe de vie, après la guerre turco-russe. Le lieutenant d'artillerie Vassilion, qui a fait toute la campagne dans ses rangs, a entrepris, non pas de faire un historique complet de cette grande lutte, mais d'indiquer la part, souvent glorieuse, que ses concitoyens y ont prise. Pour bien définir le caractère modeste de son récit, il a intitulé son ouvrage: *Journal d'un officier*. C'est, en effet, une sorte de mémorandum assez concis, mais qui respire la vérité et qui permet de se rendre compte, plus qu'on ne pourra le faire dans les relations officielles, du rôle utile qu'a joué le corps d'armée roumain.

Avant d'entrer dans le détail des événements, M. Vassilion a cru devoir faire précéder son récit d'un aperçu historique de la Roumanie, cette ancienne colonie romaine fondée par Trajan et qui, malgré des vicissitudes sans nombre, a conservé sur ce territoire excentrique les usages, les traditions et presque la langue de ses ancêtres. Avec sa force d'expansion, le peuple roumain, qui nous touche de si près par les affinités, est appelé à de hautes destinées, et l'on peut, sans

trop craindre de se tromper, prévoir le moment où il attirera à lui les populations chrétiennes de races si différentes qui s'agitent dans la péninsule des Balkans.

Quelques lignes d'introduction relatives aux causes de la guerre, à la composition de l'armée roumaine, précèdent le récit de l'auteur. Son travail est subdivisé en trois parties intitulées : *Journal de Calafat, Journal de Plewna, Journal de Vidin.*

Pendant la première période, le rôle de la Roumanie fut une stricte défensive. Si ses batteries lancèrent des obus sur Calafat, ce fut pour répondre au feu des Turcs ; mais, malgré ces escarmouches, l'armée roumaine ne prenait qu'une part très indirecte à la grande lutte qui se passait sous ses yeux, et ce n'est que pour rappeler l'ordre chronologique que M. Vassilion parle de la première affaire de Plewna. Quoique bien décidée à la guerre, la Roumanie se heurtait contre l'orgueil russe, qui semblait dédaigner son modeste appoint. Il n'en fut pas de même après le premier échec de Plewna, et la lettre qu'écrivit en français au prince Charles le grand-duc Nicolas est caractéristique à cet égard : « Venez à notre secours. Passez le Danube où vous voulez, comme vous voulez, sous quelles conditions que vous voulez, mais venez à notre secours au plus vite. Les Turcs nous abîment, la cause chrétienne est perdue. » Quelle différence de ton avec le propos du prince Gortschakoff déclarant « qu'il ne voulait pas que l'armée roumaine quittât son territoire et détachât même un homme au delà du Danube » !

C'est donc à partir du 25 juillet (la 2e affaire de Plewna est du 30) que commença sérieusement la guerre pour la Roumanie. La 4e division, par l'occupation de Nicopolis, rendit libre la garnison russe qui put assister à la bataille, sans cependant en assurer le succès. Après ce nouvel échec, nous voyons 3 divisions roumaines, se montant avec la cavalerie à une quarantaine de mille hommes, concourir d'une manière complète aux opérations de l'armée russe. La prise de la redoute de Grivitza, le 11 septembre, donna à ces jeunes troupes le baptême glorieux du sang, mais ce fut au prix de la perte sensible de près de 3000 hommes. Nous rappellerons sommairement les autres opérations auxquelles prirent part les soldats du prince Charles et dont M. Vassilion nous donne le détail. Ce furent les combats de Gorny-Doubnick, de Félisch, de Rahora, enfin la furieuse sortie d'Osman Pacha, dont l'insuccès amena la chute du camp retranché.

L'armée roumaine ne suivit pas l'armée russe dans sa marche victorieuse sur Constantinople. Elle fut chargée du siège de Vidin, seule place forte à l'ouest du théâtre de la guerre restée en la puissance de l'ennemi. Mais l'armistice vint sauver l'honneur d'une garnison épuisée qui avait pu cependant, dans l'affaire de Smardan, sentir le poids des armes de la Roumanie. Cette bataille et les opérations du siège couronnèrent brillamment pour cette puissance la guerre de l'indépendance. E. M.

BELLES-LETTRES

ROMANS

La Main coupée, par F. du Boisgobey. Paris, Plon, 1880. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 7 fr.

Certes, un bon roman de mœurs vaudra toujours mieux qu'un bon roman d'aventures. C'est une affaire de matière plus délicate et d'art plus relevé. Mais il faut bien l'avouer aussi, un mauvais roman de mœurs, même un médiocre, ne se peut mettre en balance avec un bon roman d'aventures. A ce titre, il est peu d'études qui soient préférables à ce tissu d'histoires invraisemblables qui s'appelle *la Main coupée*. M. du Boisgobey, si expert en l'art (si art il y a) de compliquer une intrigue, de manier l'horreur, l'imprévu, la surprise, d'enchevêtrer et de débrouiller les péripéties, M. du Boisgobey s'est surpassé lui-même cette fois. Ces deux volumes se lisent, s'avalent sans qu'on y prenne garde. On est empoigné dès le début, et l'engrenage de l'intérêt ne vous lâche plus jusqu'à la fin. On a encore l'esprit plein de la blonde comtesse Yalma, la victime des nihilistes, et on écoute encore les dernières paroles de « l'admirable brune du skating », que déjà l'on a tourné la page où se lit le mot fin. Un excellent livre pour aller de Paris à Marseille, quand on ne tient pas à voir le paysage.

L'honneur des Champavayre, par Claire de Chandeneux. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est la deuxième série des *Mariages de garnison*, dont il a été parlé récemment ici. Il n'y a pas à en dire davantage aujourd'hui que l'autre jour. Certes, le sujet est neuf, curieux et prête à l'étude. C'est une mine inexploitée. Mme Claire de Chandeneux est plus à même de l'exploiter que personne, étant veuve et femme de militaire. Malheureusement elle n'a pas le génie de Balzac, et il ne faudrait pas moins pour faire vivre ce coin très particulier de la société moderne. Le génie manquant, l'auteur ne nous offre guère que des observations peu profondes, des caractères superficiellement étudiés, et tout cela dans des affabulations naïves qui sentent trop la hâte et le convenu. A ces défauts, il en faut joindre un plus grave : c'est l'arrière-pensée politique qui circule dans le livre. On y respire entre les lignes un fort

parfum de violette impériale. Est-ce pour cela que Mme de Chandeneux a écrit la phrase suivante, à propos d'une veuve (qualifiée, d'ailleurs, d'*incolore*) : « Je veux *la battre en brèche*, cette *violette*. » Pas tant de violettes, s'il vous plaît. A part toutes ces critiques, livre estimable, en somme. Et il y a si peu de documents sur la vie militaire, qu'on en arrive à apprécier même ceux-ci, qui ne sont pourtant pas de bien haut vol. Faute de grives....

La Confession de Claude, par Émile Zola. Paris, Marpon et Flammarion, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quelque antipathie qu'on ait pour la personnalité tapageuse et encombrante de M. Zola, il faut reconnaître son incontestable talent et admirer surtout la ténacité laborieuse de ses efforts. Nul plus que lui n'a réalisé le proverbe qui dit qu'on devient forgeron en forgeant. C'est à force de travail, de volonté, d'acharnement, qu'il est arrivé non seulement au succès, mais au talent. Ses débuts ne promettaient rien de pareil. On y trouvait un piètre écrivain, encombré d'imitations, inhabile à manier les mots, déjà brutal, mais sans force, déjà curieux de style, mais sans la moindre langue. *La Confession de Claude* est un de ses livres de début. A ce titre, il était curieux de le remettre en vente, afin de montrer au public le chemin qu'a parcouru l'auteur depuis ces ébauches informes jusqu'à *l'Assommoir*, qui n'est certes pas un chef-d'œuvre, comme le disent les naturalistes, mais qui est une œuvre se tenant debout, dans une langue à part, dans un art spécial. Quelle volonté il a fallu à M. Zola, quelle patience pour parcourir ce chemin! Car *la Confession de Claude* est d'un mauvais à faire pleurer les pierres. Affabulation niaise, caractères faux, descriptions confuses, style déclamatoire, langue nulle, rien, rien, rien, tel est le bilan de ce roman prétentieux. Lisez-le donc, ô jeunes gens qui perdez courage en voyant l'inutilité de vos premiers efforts! Lisez cela, c'est encourageant. On voit d'où il est possible de partir, et que les plus lamentables débuts ne prouvent pas toujours l'impuissance irrémédiable.

En petit comité, récits, contes et nouvelles, par le comité de la Société des gens de lettres. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le comité de la Société des gens de lettres ayant constaté le succès des *Contes de toutes les couleurs*, leur a donné un pendant dans le nouveau volume intitulé : *En petit comité*. L'idée est ingénieuse, en effet, de réunir sous la même couverture une douzaine d'écrivains connus et aimés du public, et d'offrir un bouquet de petites œuvres signées de noms recommandables. Le public ne pouvait manquer de trouver le bouquet charmant. Pourtant, il faut bien le dire, toutes les fleurs n'en sont pas rares. S'il faut même tout dire, il n'y en a point du tout de rares. Quelques-unes sont agréables, mais pas plus, et le reste est assez médiocre. Les noms des auteurs promettaient mieux. On trouve réunis là, en effet, des auteurs tels que MM. About, Belot, Daudet, Fabre, Muller, Paul Perret, etc. Sans doute, ces messieurs n'auront pas donné le dessus de leur panier et auront profité de l'occasion pour écouler plutôt de vieux ours. Toutefois, il y a à la fin du volume une chose tout à fait remarquable : ce sont des vers de M. Theuriet sur les paysans. Rien que pour eux, le livre vaut la peine d'être acheté.

Les petites Abraham, par Georges Duval. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Étudier le monde, n'y voir que laideurs, injustices et déceptions, traduire ces difformités crûment, c'est la théorie naturaliste. A ce titre, M. Georges Duval serait naturaliste; car son roman des *Petites Abraham* nous en conte de drôles sur un certain coin de la société moderne. Toutefois, l'auteur n'est pas si naturaliste qu'il le proclame dans sa dédicace à Robert Planquette. Il ne l'est pas, d'abord, en ce sens qu'il agence son roman, et qu'il fait valoir les côtés sombres et les âmes noires par des caractères lumineux. Il l'est moins encore par sa façon de conter. Le style est bien son moindre souci. Pas de descriptions tire-l'œil; pas d'épithètes voyantes, criardes; pas de ces longues tartines à l'imparfait dont regorgent les livres zolaïques. Ceci est écrit à la bonne franquette. Un peu trop même. C'est du français de journal, de conversation courante. Ce n'est pas assez. Les dialogues abondent, mais trop délayés, trop dénués d'intérêt littéraire, trop semblables à la banalité de la vie la plus banale. Malgré tout, le sujet est curieux, les passions vives, les caractères fouillés, et le livre se tient debout. On voit qu'il manque à l'auteur l'habitude de soigner sa plume. Il est trop rompu au métier de journaliste, à la production quotidienne et hâtive, pour s'astreindre à la patience des véritables écrivains. C'est grand dommage; car il y a dans *les Petites Abraham* des qualités de premier ordre, de quoi espérer un bon romancier, à la fois exact et amusant. Les lignes de *l'Événement* ont malheureusement noyé ces promesses, et M. Georges Duval n'aura sans doute jamais le courage de renoncer à sa réputation de journaliste. J. R.

En l'année 1813, épisode de la vie militaire des Français en Allemagne, roman allemand, traduit avec autorisation de l'auteur, par E. Zeys, conseiller à la cour d'appel d'Alger, officier de l'instruction publique. Paris, Hachette, 1880.

Cet ouvrage fait partie de la série des romans étrangers que la librairie Hachette a jugés dignes d'être traduits et publiés afin de mettre les lecteurs français au courant de la littérature contemporaine étrangère.

Dû à la plume d'un écrivain allemand, éminemment humoristique, ce petit livre a certainement une saveur étrange et sa lecture ne peut être désagréable pour personne.

On a fait trop de bruit pourtant au sujet du titre, qui semble dénoter une œuvre patriotique avec un souffle de cette horreur bien connue de l'Allemand pour le Français, surtout eu égard à l'époque où l'action est placée; nous ne partageons pas cette manière de voir, Sans vouloir faire aucune comparaison avec ces romans dits nationaux, dus à la collaboration d'Erckmann-Chatrian, et qui ont peut-être contribué au contraire à infiltrer dans les campagnes où on les a répandus le dégoût des sentiments d'honneur et de patrie, en même temps que l'horreur de la guerre, nous dirons seulement que l'auteur de *En l'année 1813* a montré plus de bon sens et traité son sujet sans chercher à influencer les sentiments de ses compatriotes.

S'il existe un pays pourtant où le chauvinisme existe moins qu'en Allemagne, nous ne le connaissons pas, et ce n'est pas le peuple assurément qui part en guerre alors qu'il est forcé par ses gouvernants de servir leurs ambitions.

Il y avait donc là moins de danger que chez nous à peindre les horreurs et les calamités de la guerre, tandis qu'en France on arrive, surtout aux époques de décrépitude comme à la fin du deuxième empire, à détruire rapidement ces notions historiques qui ont créé la France et l'ont faite si glorieuse à tous les points de vue.

Le roman allemand de Fritz Reuter ment en ce cas d'une manière absolue à son titre. Nous n'y avons vu aucun Français autre qu'un misérable maraudeur au sujet duquel a été construit tout l'épisode qui fait le fond réel du récit.

Quant au colonel servant dans l'armée française mis en scène, il se trouve que c'est un Allemand allié à nos armées de par la volonté de son souverain.

En outre, nous avons cherché vainement la peinture de la soi-disant vie militaire des Français en Allemagne, et n'avons rien trouvé autre que l'histoire d'une farce impossible que les habitants d'un petit village envahi par des troupes victorieuses ont voulu leur jouer.

Certes, en toute autre circonstance, cette farce aurait dû coûter plus cher à ses auteurs, et nous ne pensons pas que si, lors de l'occupation en France des armées allemandes pendant la guerre de 1870-1871, quelques-uns de nos compatriotes s'étaient permis une pareille plaisanterie, leur sang n'eût payé chèrement ce que l'auteur semble trouver chose toute naturelle.

Si le fond de l'histoire n'a aucune valeur, en revanche nous devons constater que les personnages sont des caractères admirablement tracés, que le style est naïf et agréable, et le romancier a droit, au point de vue littéraire, à tous nos éloges.

Comme il le dit bien lui-même, c'est la narration d'un très court épisode du passage d'un corps de troupes dans un infime petit village; mais les types sont excellents et l'action est très amusante.

Que nous faut-il de plus?

De là à chercher dans ce livre un ouvrage patriotique, c'est vouloir trouver de l'ombre sur une place en plein soleil. En restant dans les limites que nous lui imposons, le livre est bon à lire et c'est tout.

E. D'AU.

Causeries du soir, par Mlle V. Barbier. 1 vol in-12. Paris, Didier et Cie. Prix, 3 fr.

Mlle V. Barbier est l'auteur des *Récits de la grand'mère*, des *Merveilles du bon Dieu*, des *Entretiens spirituels* et du *Voyage sentimental autour d'une vieille femme*. Ces titres seuls indiquent suffisamment la couleur céleste et idéale de ce bas-bleu qui doit avoir coiffé depuis longtemps sainte Catherine pour conserver dans la naïveté enfantine de son style autant de candeur. Ces *Causeries du soir* ont l'insignifiance et la banalité de caquets bourgeois. Ce livre ne mérite aucune critique. Son titre devrait logiquement porter, *Causeries de pot au feu.*

Ah! les Bélises qui se mêlent d'écrire. Quelle tristesse! V.

POESIE

Les Égarées, par ALBERT GEIST. 1 vol. in-12. Paris, A. Ghio, 1880.

Le volume compte quatre-vingt-six pages, onze pièces de vers, et pas une pièce ne mérite de fixer l'attention, pas une page d'être relue.

Les sujets dans lesquels l'auteur ne fait pas intervenir sa propre personne sont de très vieux thèmes, bons tout au plus à servir d'exercices à qui veut se rendre habile en l'art de faire chanter les mots. Qu'on use de ces thèmes pour étudier les procédés de la versification, qu'on fasse de ces exercices pour asservir sa pensée, son oreille aux lois de la mesure et du rythme, c'est fort bien; mais il faut se garder de publier de pareilles études, il faut les laisser au cabinet. *Jeanne la Cascadeuse* — le choix de cette qualification de cascadeuse ne nous plaît guère — est une courtisane qui pense un moment retrouver une virginité dans un amour sincère; elle le pense, elle l'espère; une voix lui dit :

..... Nul ne peut, par la flamme ou par l'eau,
Oter la tache noire au coin de ton manteau.
Jeanne, regarde-la, ta robe d'innocence
Que tu viens de laver; la tache *flotte* immense,
Noire, sur sa blancheur.

L'image, qui est empruntée à Shakespeare, est assez mal rendue. Des *deux prêtres*, l'un, — c'est pendant la dernière invasion — accorde l'hospitalité à un officier prussien; l'officier a brûlé, a tué, mais il est blessé; le presbytère serait fermé à l'ennemi, il doit être ouvert à l'homme qui souffre. Des francs-tireurs, à la poursuite de cet Allemand, frappent à la porte de la cure et demandent s'il ne serait pas dans la maison. « Non, dit le prêtre ». La courtisane ressemblait quelque peu à certaine femme du théâtre de Victor Hugo; le curé sait mentir comme a su faire sœur Simplice, protégeant l'un des *Misérables*. L'autre

prêtre que met en scène M. Geist est encore une figure connue, et dans le *Rêve impérial*, rien d'original. Passons.

M. Geist, dans les autres pièces, célèbre ses amours; mais les émotions qu'il décrit sont banales et il les exprime banalement.

Il ne sait ni sentir, ni écrire en poète; il a tout à apprendre. Nombre de ses vers ne sont que de la prose, de la mauvaise prose rimée.

. . . . C'était à dix-huit ans
Un gentleman parfait, de beaucoup de prestance.
Il avait appris tout ce que des jeunes gens
De famille on exige. Une vieille baronne,
Parente de sa mère, avait à sa personne
Donné, par ses conseils, l'allure de bon ton
Et le port distingué qu'offrent seuls le blason
Et le noble contact de haute compagnie.

A chaque page de son livre, des alliances de mots assez malheureuses :

Elle entend bégayer de doux mots que l'ombre répète...
Roulez, ô pleurs, un linceul à son front...

Ne décourageons pas toutefois un débutant. Certains de ses vers ne sont pas mauvais, ils laissent voir quelque facilité. Nous oublierons sans peine ce premier volume, si un second, meilleur, nous est donné.

F. G.

Poésies paternelles, par M. Arthur Tailhand. 1 vol. in-18. Paris, Didier.— 3 fr. 50.

Sans parler des pages immortelles de Victor Hugo sur les enfants, il semblait qu'après le récent et grand succès du *Livre d'un père*, de M. de Laprade, il n'y eût plus rien à dire en ce moment sur ce sujet. Mais c'est une matière toujours nouvelle, toujours charmante et attirante comme les enfants eux-mêmes. Combien qui avaient le cœur assez tendre pour être émus n'ont pas eu la plume assez habile pour rendre leur émotion communicative, et combien d'ouvrages sur l'enfance demeurent dans les catalogues de librairie sans avoir pu arrêter la terrible inconstance des lecteurs. Nous pensons que ce sort n'est point destiné au petit livre de M. Tailhand dont le nom, sans avoir fait déjà beaucoup de bruit, n'est pas inconnu des amis des lettres. La note intime et discrète est celle du volume; elle sera chère aux parents. La vérité du sentiment n'y revêt point de trop pompeux appareil et l'auteur doit être un partisan de la « Sainte Mousseline ». Le titre l'indique et ce titre est parfait. Par une de ces coïncidences qui se rencontrent encore assez souvent, M. Tailhand avait l'intention, avant la publication du livre de M. de Laprade, de donner à ses vers ce titre de « Livre d'un Père ». Il n'y a rien à regretter. Les délicats saisissent les nuances, et les deux titres des deux ouvrages en donnent parfaitement la caractéristique. Citons quelques vers au hasard :

La Fortune sourit à son heureuse enfance ;
Peut-être est-ce un prêt passager...

..... Et l'aumône n'est qu'un échange
Entre celui qui donne et celui qui n'a rien.

Quand elle soutient ou console,
Une parole vaut de l'or.

C'est le cas de celles de l'auteur. Les vérités les moins neuves ne sont pas les plus mauvaises à bien répéter.

THÉATRE

Vercingétorix, drame en cinq actes, en prose, par M. Edmond Cottinet. 2 vol. in-8°, avec une héliogravure d'après un monument inédit. — Prix : 4 francs. Calmann Lévy, éditeur.

Voici un drame qui n'a pas été représenté, et certes, ce n'est pas qu'il ne soit pas digne de l'être. Je commence à croire que si l'on veut trouver le théâtre artistique, en dehors des productions des quatre ou cinq auteurs qui sont notre richesse dramatique, je veux parler des Augier, des Dumas, des Labiche, des Sardou et des Gondinet, c'est dans les œuvres, inédites au point de vue de la scène, qu'il va bientôt falloir l'aller chercher. J'ai déjà eu l'occasion, dans un précédent article, de citer quelques drames qui se morfondent à la porte des théâtres, la plupart sous forme de manuscrit calligraphié par la main banale du copiste, quelques-uns sous celle d'un livre plus ou moins richement édité. Ces derniers sont les plus à plaindre. Quel que soit le succès que leur aient fait, à leur apparition, la critique et les lecteurs, par cela même qu'ils ont été publiés, ils ont perdu tout espoir de paraître un jour au feu de la rampe... du vivant de leurs auteurs, du moins. Plus tard, on ne sait pas. Dans un avenir encore éloigné, il arrivera peut-être qu'un directeur de spectacles, doué d'instincts littéraires (!) ou plutôt désireux de se singulariser et d'attirer la foule par une exhibition inusitée, ira déterrer au fond d'une bibliothèque, quelqu'un de ces drames dédaignés et le livrera au public comme un objet de curiosité, une de ces momies du temps de Thoutmès IV qu'un barnum promène dans les foires, en expliquant dans un boniment effronté l'origine et l'histoire de la susdite momie. Et l'on verra alors, avec une stupéfaction sans égale, que ce drame mis au tombeau dès sa naissance est plus vivant, plus robuste, plus jeune enfin qu'une foule d'autres œuvres de son époque, auxquelles on avait prédit l'éternelle jeunesse et l'éternelle vie, et qui, ruines horribles, traîneront une existence lamentable, en attendant qu'un fossoyeur pris de pitié les pousse du pied dans la fosse qui doit les garder à jamais.

Revanche tardive soit, mais certaine.

M. Edmond Cottinet, un lettré et un esprit qui hait le banal, explique dans une préface, qui est un chef-d'œuvre d'ironie fine et acérée, les raisons qui l'ont déterminé à imprimer sa pièce, sans aller faire antichambre chez un directeur de théâtre, fût-ce chez celui de la Comédie-Française, « qui poursuit la mission de dévouement — pour laquelle elle est précisément subventionnée — de soulager les autres théâtres des chefs-d'œuvre qui les embarrassent ».

En ce beau pays de France, « qui a engendré aussi

spontanément Jocrisse que Jeanne d'Arc », et où tous les lieux communs sentimentaux et toutes les sottises humanitaires ont le cours forcé, comme les billets de banque, les historiens ont répété à l'envi que *la Gaule dut sa civilisation à Rome victorieuse...* comme si elle ne l'eût pas empruntée plus commodément à Rome vaincue !... Et les badauds ont lu ces choses sans chagrin, et personne n'a protesté. Et à l'heure présente, l'histoire des Gaulois, de nos vrais pères auxquels nous ressemblons bien plus qu'aux Français du moyen âge, cette histoire de leurs courses audacieuses dans tout le monde antique, de leurs empires en Asie, de leurs héros qui allaient affronter Alexandre et Apollon le Pythien, les quinze cents années de leur liberté primitive toutes pleines de grandioses épopées, tout cela se réduit, pour nous, à l'épée de Brennus et au farouche *Væ victis!* Et la conquête de la Gaule par Rome a été un événement heureux et providentiel !

Eh bien, M. Cottinet qui a lu, comme nous, Suétone et les *Commentaires de César*, a voulu protester à sa façon contre l'adoration inepte du vainqueur des Gaulois par les descendants des vaincus, contre la fonction humanitaire dont, en particulier, notre « dernier souverain », dernier est-il assez joli ! — a gratifié César, il a voulu exalter sa grande victime. Il a vu notre sublime héroïne, Jeanne d'Arc, devenir le sujet d'un poème graveleux ; il a craint que, quelque jour, Vercingétorix ne devînt à son tour la proie des fauteurs d'opéra-bouffe, et il a bravement composé son drame, dans lequel le champion de la Gaule est grand et César... ce qu'il était.

Mais comme il sait qu'il manque à la masse l'éducation suffisante pour juger à première vue une œuvre historique sur le théâtre, il a pensé que la lecture lui préparerait un public, et il a publié, pour notre satisfaction, son *Vercingétorix*.

Le premier acte se passe à Rome, vers l'an 58, dans la maison de César. Le père du futur Vercingétorix, un barbare avisé, Celtill, a envoyé son fils à Rome pour acheter l'appui du sénat, dans le cas où les Arvernes se révolteraient contre sa prétention de se faire nommer roi. Le jeune homme remplit sa mission en conscience, il se façonne, il s'instruit, il se police, il s'enivre, fait des emprunts à des juifs et devient même l'amant de Pompéia, troisième femme de César. Mais, au milieu d'une orgie, Cambra, sa parente, entre, de noir vêtue, et lui apporte l'urne dans laquelle sont renfermées les cendres de son père, brûlé vif par les Arvernes, pour avoir aspiré à la royauté. C'est un Romain, le chef des scribes de César, qui a livré aux juges les lettres écrites par Celtill aux sénateurs. Celtillonat, indigné de cette trahison, sort en jetant à la face des convives les cendres du père : « Que de cette poussière, s'écrie-t-il, il naisse une armée de vengeurs !... »

Celtillonat retourne à Gergovie. Là, il accomplit son œuvre, lentement, patiemment, qui est de soulever à la fois les cent peuples de la Gaule contre les Romains. Un jour enfin, les chefs de toutes les tribus étant d'accord pour briser le joug romain viennent lui conférer le commandement supérieur, avec le nom de Vercingétorix. Et la lutte commence entre César et les Gaulois, pour se terminer, selon l'histoire, par la reddition de Vercingétorix et la prison du Tullianum.

Il était difficile à l'auteur de mêler à l'épopée historique l'intrigue d'amour sans laquelle toute œuvre dramatique est incomplète. M. Cottinet a imaginé, non sans bonheur, les personnages de Pompéia et de Cambra ; la première, la maîtresse, qui le poursuit jusqu'à sa mort d'une haine farouche de grande dame ; la seconde, l'épouse, qui, après avoir été livrée par César au traître Gaulois qui la convoite et avoir tué l'infâme, revient accompagner le martyr dans la promenade ignominieuse que lui a réservée la clémence de César. Et maintenant, viennent les insultes, les huées, les crachats, les pierres, le héros appuyé sur elle ne les sentira pas : Il aura près de lui la patrie !

Tel est ce drame remarquable, d'une couleur juste et sobre, d'une éloquence émouvante par sa simplicité, d'une conception hautement patriotique, rempli de scènes poignantes et vraies, comme celle où le captif est trompé par des soldats gaulois de la célèbre légion de l'*Alouette*, que le dictateur lui a envoyés dans sa prison pour le décider à revêtir son armure de guerre, afin qu'il paraisse au triomphe de son vainqueur tel qu'il était dans les batailles ; le premier acte, notamment, qui commence comme une comédie et qui finit par le réveil du patriote et du fils, est de premier ordre. Le défaut d'une telle œuvre, est-il nécessaire de le dire, est son dénouement fatal ; mais qu'importe si, tout le temps de sa lecture, on a oublié la catastrophe inévitable pour partager les espoirs du héros et si sa fin tragique vous arrache des larmes !

AR. D'AR.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Les Trente dernières années (1848-1868), par César Cantu, auteur de l'*Histoire universelle*. Paris, Firmin-Didot, 1880.

Les livres d'histoire traitant des vingt ou trente premières années du XIXe siècle sont extrêmement abondants, et, à cet égard, notre génération a entre les mains des documents en quantité suffisante pour s'instruire et pour se former une opinion en connaissance de cause.

Il n'en est pas de même de la période qui a suivi les épopées de la Révolution et de l'Empire.

Nous avons bien quelques mémoires ou fragments historiques, mais personne n'a pu encore entreprendre de les grouper tous afin de faire une œuvre suivie et complète.

Cette besogne reste à faire à un historien qui n'est pas encore venu; mais, en attendant, il faut savoir gré aux esprits de bonne volonté qui groupent les éléments qui serviront plus tard, en qualité de pierres, à assembler l'édifice complet.

Le livre que nous citons aujourd'hui appartient à cette dernière catégorie, et nous n'en saurions trop recommander la lecture et l'étude aux intéressés.

L'auteur est loin d'être un inconnu pour le public, auquel il a déjà donné le fruit de bien des méditations et des travaux persévérants auxquels il se livre; c'est, en effet, depuis quarante ans, que véritable bénédictin civil, M. C. Cantu écrit pour l'histoire universelle, et son expérience en la matière est une garantie de la valeur de ses ouvrages.

L'histoire des trente dernières années, de 1848 à 1878, est particulièrement féconde en grands événements; ils nous paraîtront d'autant plus intéressants que nous en sommes les contemporains, et qu'en partie nous en avons eu au moins une connaissance vague, sinon approfondie.

De plus, si notre mémoire est un peu rebelle, nous trouvons dans cette histoire à nous rappeler une foule de faits qui sont ignorés ou auxquels on n'a pas attaché au moment l'importance qu'ils comportaient, en vue surtout de la suite qui en peut maintenant faire ressortir la valeur.

Les faits principaux ayant marqué dans cette période sont évidemment, en Europe, la question des nationalités, qui a donné naissance à l'unité italienne; c'est la révolution française de 1848, dont le contrecoup dans les pays étrangers constitue une étude des plus curieuses.

Nous avons eu, chez nous, l'Empire et ses péripéties, son apogée et sa chute pénible pour le pays tout entier, qu'il a entraîné dans son désastre suprême.

Les diverses expéditions lointaines entreprises par ce gouvernement tiennent une page importande dans l'histoire : les résultats qu'elles ont produits ont été plus funestes qu'utiles; mais ces travaux n'en ont pas moins marqué dans l'histoire de la civilisation.

La Prusse a une page considérable dans cette période: de 1864 à 1879, elle a fait des pas de géant, peut-être trop rapides pour être sûrs, mais elle n'en jouit pas moins, en ce moment, d'une puissance énorme, indéniable en Europe.

En Amérique, la guerre de sécession, qui a ébranlé pendant si longtemps la fortune d'un pays neuf et a presque causé sa ruine, est une chose extraordinaire par sa terminaison inespérée et heureuse pour tout le monde; c'est à peine si, maintenant, cette secousse horrible se fait encore sentir dans la prospérité toujours progressive du Nouveau-Monde.

En Europe, notre dernière révolution, avec sa secousse communaliste, au lendemain d'une défaite épouvantable, a eu un résultat qui a étonné tout le monde et prouvé la vitalité de notre pays, qui prospère aujourd'hui avec la nouvelle forme de gouvernement que les événements ont imposée dans un moment où personne ne pouvait avec succès réclamer le pouvoir.

La chute du pouvoir temporel du Saint-Siège est aussi une marque des temps, et sera suivie dans l'avenir de bien d'autres modifications dans l'ancien ordre de choses religieux.

La Grande-Bretagne a peu progressé pendant cette époque, et sa politique spéciale, abstentionniste dans les affaires qui ne la touchent pas directement, n'a pu qu'affaiblir son influence; en outre, elle est obligée de lutter, dans la plupart de ses colonies, et son commerce en est évidemment atteint dans sa marche.

L'antagonisme de la Russie et de la Turquie a produit de nouveaux choix qui n'ont pas encore été décisifs; mais l'attitude de cette dernière puissance et la situation pénible dans laquelle elle se maintient par la faiblesse de son gouvernement peut faire craindre qu'une dernière lutte ne l'anéantisse, et cela, en forçant peut-être d'autres puissances à participer à la bataille que tout le monde redoute et que personne ne pourra empêcher.

En Égypte, le percement du canal de Suez est la grande œuvre commerciale et scientifique du siècle; si on y joint le percement du Mont-Cenis, celui du Saint-Gothard, et enfin l'œuvre projetée pour l'isthme de Panama, on n'aura pas vu d'aussi grands travaux et d'aussi utiles à tous les points de vue, accomplis dans une période de temps relativement aussi courte.

Nous n'aurions pas fini de citer tous les événements dont l'histoire tient dans le volume dont nous parlons dans ces lignes; mais ce que nous en avons dit rapidement doit suffire pour prouver à nos lecteurs quel est son intérêt, et combien on y peut puiser de renseignements utiles. C'est là le plus bel et le plus juste éloge que nous puissions faire de l'œuvre de M. Cantu. E. d'A.

Les Grandes Journées de la Révolution. — *I. La prise de la Bastille.* — *II. La fête de la Fédération*, par J. Michelet. 1 vol. in-16. Paris, J. Hetzel et Cie, 1880.

Le choix de la date du 14 juillet, pour la célébration d'une fête nationale, n'a pas eu l'heur de plaire à quelques-uns, qui ne sauraient ni admettre les principes de 1789, ni applaudir à la restauration du régime républicain. Ils sont nos concitoyens et nous leur devons cette marque d'estime ou de déférence, de ne mettre point en doute la générosité de leurs regrets, de leurs désirs : parce qu'ils souhaiteraient de voir la France gouvernée par d'autres hommes, avec d'autres moyens, vers d'autres fins, ce n'est pas à suspecter leur zèle pour tout ce qui touche à la grandeur de la France, à la grandeur de leur pays, qui est le nôtre; ils la comprennent à leur manière, et comme ils la comprennent ils voudraient l'assurer. Soit, cela n'est pas en discussion; ce que nous voulons reprocher, sinon à tous les membres des partis monarchistes, du

moins à certains de ceux qui dirigent et inspirent ces partis, — c'est, comment dirons-nous afin d'éviter l'emploi de tout mot blessant? de laisser paraître, en telle ou telle occurrence, quelque peu de mauvaise foi.

Il a été publié, par eux, dans le format des journaux populaires illustrés, sur simple feuille, un récit des événements de la journée du 14 juillet 1789. « La science n'admet qu'une manière d'écrire l'histoire : c'est de recourir aux sources, d'exhumer les documents contemporains, de laisser, autant que possible, la parole aux acteurs et aux témoins des faits eux-mêmes. Voici, d'après cette méthode, ajoutent les auteurs du libelle, le récit de la *Prise de la Bastille*, emprunté à des hommes qui ont été plus ou moins mêlés aux événements de cette époque mémorable. Leurs témoignagés se complètent l'un par l'autre. » Ils ont emprunté, en effet, à de Bezenval, à Marmontel, à de Sainte-Fère, à Pauchet, à Morellet, à Bertrand de Montgaillard, à Malouet, des phrases qui, se rapportant aux divers incidents de la journée et ajoutées bout à bout, composent une sorte de récit continu; ils ont cité Bailly, Dussaulx, Camille Desmoulins, Saint-Just, qui ont stigmatisé certains actes de cette journée du 14 juillet; ils ont même cité M. Taine, puis à leur relation ils ont joint le fac-similé d'un croquis, qui, exécuté par Girodet, d'*après nature*, représente la tête de Delaunay au bout d'une fourche, la tête de Foulon au bout d'une pique, le cœur de Berthier au bout d'un bâton; mais par cet exposé, à peu près historique, qu'ont-ils prétendu prouver, établir? Que le 14 juillet a été une sorte de 18 mars? que le pillage, l'incendie et le meurtre ont été les seules grandes actions accomplies en cette journée du 14? que la lâcheté, la duplicité, la férocité ont été les seules grandes vertus qui se sont manifestées en ce même jour? que l'héroïsme de la population pendant la lutte, que sa clémence après la victoire, c'est de la légende et non de l'histoire? Le peuple n'aurait pas eu, le matin, la volonté consciente de faire en sorte que le serment du Jeu de Paume fût tenu envers le Tiers et contre la Cour; et ne pressentant pas que, grâce à lui, l'abolition de tous les privilèges de la noblesse et du clergé serait bientôt consommée, il n'aurait le soir montré aucun enthousiasme? C'est là ce que voudraient donner à croire les compilateurs anonymes qui ont construit une sorte de récit de la *Prise de la Bastille;* mais, ils le savent bien, les témoignages qu'ils ont invoqués ne se complètent pas l'un l'autre; ils sont incomplets, chacun, tel témoin n'ayant voulu voir que ce qui est à réprouver, et de la relation de tel autre, qui a su tout voir, et qui a su tout dire, quelques phrases seulement ayant été rapportées. Oui, Saint-Just, avant de devenir le terroriste que l'on sait, a pu s'indigner, entendant « les cris de joie du peuple effréné qui se jouait avec des lambeaux de chair », car il se commit des crimes, et le crime est odieux; mais le 14 juillet en est-il moins une date, une date qui eut haute et grande signification? Cette signification, il convenait aux chefs des partis monarchistes, non de la démentir, — cela eût été trop malaisé, — mais de la taire, afin de faire entendre que le Gouvernement républicain, qui a amnistié les insurgés de 1870, tout en condamnant leurs criminels attentats, proposait pourtant de célébrer le souvenir d'attentats non moins criminels; afin de faire entendre que la très grande majorité du peuple français s'en allait glorifier le brigandage et l'assassinat, il ne fallait que passer sous silence la portée du grand acte accompli en juillet 1789, et relater certains incidents, les seuls déplorables; ainsi l'on a fait, et mal fait, parce qu'entre partis, la bonne foi est toujours nécessaire; nous dirons plus, paraissant dire moins, elle est toujours utile.

Une main pieuse, cédant à une bonne pensée, a détaché, de l'histoire de Michelet, ceux des chapitres dans lesquels il est parlé et de la prise de la Bastille, et de la fête des fédérations.

On savait le roi disposé à entraver les travaux de l'assemblée; des troupes étaient massées, qui, étrangères, ne se feraient certainement aucun scrupule d'empêcher les membres de la Constituante de se réunir; on venait d'apprendre le renvoi de Necker. Les cahiers restaient-ils lettre morte? On sentait d'instinct qu'il fallait agir, mais comment? on agit et si bien, que du premier coup, on imprima à la Révolution que l'on commençait son caractère philosophique, sa marque sacrée. Touchant la porte Saint-Antoine était une Bastille qui était la prison des écrivains, qui était la geôle de l'intelligence; renverser cette prison, affranchir l'intelligence ce fut l'œuvre du peuple de Paris, et de cette œuvre le monde comprit aussitôt la grandeur; il comprit que la France combattait, non pour elle seule, mais pour l'humanité tout entière; tandis que Lafayette envoyait à Washington les clefs de la prison conquise, on s'embrassait à Saint-Pétersbourg et Kant, quittant sa ville, marchait du côté d'où venaient les nouvelles de France.

Le 14 juillet 1789, le roi cessa d'avoir des *sujets;* le 14 juillet 1789, il dut jurer fidélité à la nation; deux grandes journées et deux grands faits; phases mémorables de la Révolution : les Français, qui s'étaient reconnu une même volonté, s'étaient senti une même âme; l'idée de la patrie s'était dégagée pour eux de la communion même de leurs sentiments pour l'humanité; en songeant au monde, ils étaient devenus un peuple, une nation. Si Louis XVI avait su ou pu comprendre son nouveau rôle, quelle belle tâche il lui eût été donné de remplir! comme on se fût appliqué à la lui rendre facile!

Il est impossible de relire, sans éprouver une vive émotion, les pages que Michelet a écrites sur ces deux journées; le volume qui renferme ces pages magnifiques, pleines de poésie, il faut le mettre aux mains de tous les jeunes gens, il faut l'adresser à toutes les bibliothèques populaires; il inspirera, en même temps qu'une noble fierté, un profond amour de la patrie; et avec le sentiment de la dignité personnelle, la volonté de se dévouer à son pays. F. G.

Le vrai catholicon de France, *spécifique pour la conversion des mystiques et des barbares,* par Clément Favarel. 1 vol. in-18. Paris, A. Ghio, 1880.

Nous savons, par l'histoire, qu'il y a quelque trois cents ans, pendant qu'on faisait des préparatifs au Louvre et qu'on y dressait des échafauds pour la tenue des États, il se trouvait « en la court de cet ancien temple et habitacle des roys de France, deux charlatans, l'un Espagnol, et l'autre Lorrain, qu'il faisoit merveilleusement bon veoir vanter leurs drogues. Le charlatan espagnol estoit fort plaisant. A son eschaffaut estoit attachée une grande peau de parchemin escrite en plusieurs langues, scellée de cinq ou six sceaux d'or, de plomb et de cire, avec des tiltres en lettres d'or, portant ces mots :

Lettres du pouvoir d'un Espagnol
et des effets miraculeux de sa drogue,
appelée higuiero d'infierno,
ou catholicon composé.

Le sommaire de ceste pancharte estoit — et nous abrégeons les dires de l'historien — que ce triacleur avait servi à Tollede, au college des jesuistes : où ayant appris que le catholicon simple de Rome n'avoit d'autres effects que d'édifier les ames, et causer salut et beatitude en l'autre monde seulement, se faschant d'un si long terme, s'estoit advisé de sophistiquer ce catholicon, si bien qu'à force de le manier, remuer, alambiquer, calciner et sublimer, il en avoit composé dedans ce college un electuaire souverain... Quant au charlatan lorrain, il n'avoit qu'un petit escabeau devant luy couvert d'une vieille serviette, et dessus une tirelire d'un costé, et une bouete de l'autre, pleine aussi de catholicon, dont toutesfois il debitoit fort peu, parce qu'il commençoit à s'esventer, manquant de l'ingredient plus necessaire, qui est l'or, et sur la bouete estoit escrit :

fin galimatias
alias Catholicon composé,
pour guarir des escrouelles. »

La recette du catholicon d'Espagne a été fort soigneusement conservée, mais il ne semble pas qu'on ait fait de cette composition tout l'usage qu'on eût pu; l'emploi n'en a pas été assez généralisé; jusqu'en ces derniers temps on en fabriquait en un faubourg de notre bonne ville de Paris, et, plus au centre, dans une maison située peu loin du Panthéon; on mettait des grains de la substance mirifique dans les livres des élèves, futurs officiers et futurs magistrats, et on les faisait écrire avec de la bonne encre saturée de cette drogue; mais l'habileté de plusieurs ne peut rien, il faut le nombre, et les conservateurs trop peu nombreux n'ont pu révolutionner; de la poudre de catholicon répandue sur la toque d'un président de cour en la ville de Poitiers a pu rendre ledit président vraiment merveilleux, mais ses arrêts, c'est à prévoir, ne feront pas merveille; l'Église est aux jésuites, le roi est à l'Église, mais la France n'est pas au roi. Le catholicon d'Espagne « s'esvente » et pour celui dont essayait de vendre quelques parcelles le pauvre triacleur lorrain, il est plus « esventé » que jamais.

M. Clément Favarel, « esgousseur de febvres émérite », vient de trouver un nouveau catholicon; celui-là, dit-il, est le vrai spécifique; celui-là est le remède infaillible pour amener la guérison radicale des mystiques et des barbares; celui-là est le moyen très efficace, grâce à la guérison qu'il opérera, de préparer « la solution du problème social à l'époque actuelle »; c'est, d'ailleurs, dit encore l'inventeur avec toute raison, qu'il peut être appelé *Catholicon de France,* car il est extrait de la substantifique moelle du gai et savant médecin, du docteur français et très français, François Rabelais.

Les théories économiques et sociales préconisées par M. Favarel seront acceptées par les uns, rejetées par les autres; nous n'en parlons pas. C'est la forme sous laquelle l'auteur a présenté des propositions que nous voulons critiquer, que nous pensons devoir blâmer; elle est tout à fait surannée.

Parlant du *Catholicon de Monsieur de Pelevé,* et rapportant certains des articles écrits sur la pancarte, les auteurs de la *Satire Ménippée* ont su condamner avec esprit les agissements d'un parti très puissant; ils ont su juger sévèrement ce qu'ils ont vu, ce qu'ils réprouvaient justement. Le parti existe encore, il agit comme autrefois ou peu s'en faut; Passerat et les autres poètes, ses collaborateurs, ont écrit un chapitre d'une histoire dont le livre n'est pas fermé.

M. Favarel, lui, n'entend pas dire ce qu'il voit, mais bien ce qu'il voudrait voir; il veut faire métier non d'historien, mais de magister, et il croit qu'il lui faut dissimuler ses leçons, comme on dissimule un breuvage amer en mettant du miel aux bords du vase qui le contient. M. Favarel se trompe d'époque. François Ier est mort. Nous vivons en un temps où l'on peut dire ce que l'on pense comme on le pense. « Mieux est de ris que de larmes escrire pour ce que le rire est le propre de l'homme. » Sans doute. Mais M. Favarel, qui s'est trompé en croyant devoir parer ses enseignements, se trompe encore s'il s'imagine qu'il les a réellement parés. Ses jeux de mots et ses plaisanteries *charivaresques* ne donnent pas à rire; ses explications étymologiques, ses interprétations de phrases données comme cachant un symbole, causent, au contraire, une impression pénible.

Dans le livre de M. Favarel, qui est une erreur littéraire, ni naturel, ni humour. F. G.

Le maréchal Davout *raconté par les siens et par lui-même,* par la marquise de Blocqueville. — 4e volume : *Un dernier commandement, l'exil et la mort.* — 1 vol. in-8e de 563 pages. Paris, Didier, 1880.

Le volume que vient de faire paraître la librairie Didier complète l'œuvre de Mme de Blocqueville. Nous avons déjà rendu compte dans *le Livre* des trois premiers tomes de cette intéressante publication, monument de tendresse filiale élevé par la marquise au maréchal. Ce dernier volume, à vrai dire, ne comprend qu'une faible partie de l'existence de Davout; il est plutôt le complément des trois précédents et ne contient relativement que peu de lettres de ce grand

homme de guerre. Il n'en est pas moins curieux par la réunion des documents de toute nature qu'il renferme et qui fixeront d'une manière immuable la physionomie si remarquable de Davout.

Mentionnons d'abord un charmant portrait de la maréchale, cette Aimée si gracieuse, si bien nommée, et à laquelle étaient adressées les lettres si tendres que nous avons parcourues. — Pour compléter par une relation bien suivie l'histoire de la défense de Hambourg, un des titres de gloire du maréchal et dont ses lettres privées ne permettaient pas d'embrasser tout le modeste héroïsme, Mme de Blocqueville a reproduit *in extenso* le mémoire sur cette belle opération militaire dû au chef d'état-major de Davout, le général de Laville. C'est une très importante page d'histoire qu'il faut lire avec attention pour se rendre compte des innombrables difficultés auxquelles on eut à faire face.

Les événements de 1815, pendant lesquels Davout eut à jouer un rôle si important, sont assez pauvres en lettres intimes; par contre, les lettres officielles abondent; si elles laissent sans tache la mémoire du maréchal, elles représentent l'empereur sous un jour souvent bien triste. On voit le souverain, après avoir donné au prince d'Eckmühl les pouvoirs les plus étendus, arriver peu à peu à blâmer, à contrôler, à lasser enfin par des ordres contradictoires l'homme qui se vouait avec passion au salut de la France. On comprend, en voyant l'incohérence des idées de Napoléon, combien son génie avait baissé, et ceux qui ont cherché un bouc émissaire pour le désastre de Waterloo n'avaient qu'à se rappeler l'affaissement de l'empereur dans cette fatale journée et les nombreuses fautes militaires qu'il commit, fautes dont plus tard il chargea sans scrupule ses lieutenants.

A cette terrible époque et malgré le fardeau écrasant qui l'accablait, le maréchal allait devenir père encore une fois, et ses lettres intimes dans ces doubles angoisses de patriote et d'époux ont une saveur toute particulière.

L'année 1816 le vit, non en exil précisément, le mot serait trop fort, mais en disgrâce à Louviers. — Rappelé en 1817, il prête serment au roi, en qualité de maréchal de France et est nommé à la Chambre des pairs en 1819. Sa correspondance devient rare dans toute cette période; celle qu'il eut à Louviers présente un caractère exclusivement privé; plus tard, il ne fut que très peu séparé de sa femme et ses dernières lettres, une fois retiré à Savigny, sentent plus le gentilhomme campagnard que l'ancien ministre. En somme, sauf pendant la crise des Cent jours, les documents personnels contenus dans ce volume n'ont qu'un faible intérêt historique.

Nous avons dit que ce dernier tome contenait un grand nombre de documents curieux relatifs au maréchal. Citons entre autres : Son testament. — Le discours funèbre prononcé sur sa tombe (1823) par le maréchal Jourdan. — Son éloge prononcé à la Chambre des pairs. — Ses états de service, etc.; enfin d'autres pièces le regardant moins directement, mais ayant trait aux événements auxquels il fut mêlé, sont comprises dans un appendice et terminent le 4e et dernier volume de l'œuvre à la fois filiale et patriotique de Mme de Blocqueville. C. M.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Itinéraire général descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal, par A. Germond de Lavigne, de l'Académie espagnole. Troisième édition, revue et complétée, contenant une carte routière des deux royaumes, treize cartes des lignes de chemins de fer, etc.; vingt et un plans de villes, un plan de l'Alhambra et deux profils orographiques du centre de l'Espagne. Paris, Hachette et Cie, 1880. In-16. — Prix, cartonné en percaline : 15 francs.

M. Germond de Lavigne est, on le sait, du petit nombre de littérateurs qui, de nos jours, ont le plus contribué à nous faire connaître l'Espagne, tant par ses travaux originaux que par ses excellentes traductions de plusieurs œuvres célèbres.

Son *Itinéraire*, dont la première édition date de 1859, occupe l'une des premières places dans cette fameuse collection des Guides-Joanne qui jouit d'une réputation universelle. Depuis la publication de la seconde édition de ce livre (1866), les conditions du voyage se sont considérablement modifiées, surtout en raison de l'augmentation du réseau des chemins de fer de la péninsule ibérique, de plus de 1,500 kilomètres : de là venait l'urgence de cette nouvelle édition, dont il faut savoir grand gré à l'auteur et aux éditeurs. Elle est non seulement revue et complétée, mais complètement refondue. Deux modifications importantes la distinguent surtout de la précédente. Grâce à l'une, la partie descriptive se trouve dégagée de tous les renseignements relatifs aux moyens de transport et de communication, aux heures de visite des monuments et établissements publics, etc., ainsi que des adresses d'hôtels, cafés, théâtres, etc., et toutes ces indications ont été reportées à leur place respective dans l'index alphabétique final, ce qui est bien plus commode. D'un autre côté, l'auteur a détaché du corps de l'ouvrage toutes les pages éparses qui servaient de préambules à la description des chefs-lieux des provinces, et il les a réunies, en les coordonnant sous forme d'introduction. Cette heureuse innovation permet au lecteur de saisir d'un seul

coup la physionomie générale de ces contrées, avec ses diversités et ses contrastes, et d'acquérir des connaissances suffisantes pour un voyageur sur le passé historique de chaque province, sur les mœurs de ses habitants, sur les produits du sol et de l'industrie, sur le degré de l'instruction publique, etc.

Maintenant que l'attention des touristes se porte de plus en plus au delà des Pyrénées, et que surtout le Portugal, pays si peu connu et si digne de l'être, nous attire depuis qu'il s'est rappelé à nous par les fêtes littéraires et les congrès auxquels la célébration récente du centenaire de Camoëns y a donné naissance, on est heureux de trouver dans l'*Itinéraire* de M. Germond de Lavigne un guide sûr, attrayant et instructif. G. P.

Les Voyages de Camoëns, par Raoul de Navery. Hennuyer. — Prix : 3 fr. 50.

Depuis longtemps, le genre qui veut mêler le roman et l'histoire, les faire marcher de front, est condamné sans retour. Il faut être Walter Scott pour *Quentin Durward*, pour intéresser à un Louis XI, que les récents travaux historiques nous ont montré tout autre que celui présenté par le romancier. Dernièrement, Mme Marry Summer écrivait les *Belles années de M. de Talleyrand*, et sa mosaïque, travaillée avec un soin merveilleux, n'obtenait qu'un succès d'estime. Mme Raoul de Navery vient de faire la même tentative : il n'y a que les femmes pour se lancer dans les aventures périlleuses. A-t-elle réussi ? Je n'oserais l'affirmer. Il n'y a ni imprévu, ni inconnu pour les talents qui recherchent les fables romanesques; il y a trop de fantaisie, trop de pages inutiles, trop peu d'études philosophiques et littéraires pour ceux qui aiment les lectures substantielles. Après tant de travaux faits sur le Camoëns, il y en avait un à essayer; chaque siècle a sa manière d'apprécier les questions littéraires et historiques, comme chaque romancier a sa façon de traiter le même sujet. Au lieu de tant de descriptions de fantaisie consacrées à des palais, à des fêtes, n'y avait-il pas une source d'intérêt très grand dans la peinture de ces prisons de Goa, dans lesquelles furent enfermés le médecin Dellon et le moine Éphraïm, et dont ils ont fait une peinture si saisissante? Nous ne pouvons que rendre justice au soin que M. Raoul de Navery a apporté à la composition et à l'exécution de son livre; sous ce rapport les éloges sont sans restriction; on sent qu'on est en présence d'un écrivain qui aime son métier et qui le respecte, on ne peut que lui souhaiter des sujets plus heureux. Il faut avoir la plume de Mme de Staël pour écrire *Corinne;* et encore cet ouvrage compte-t-il plus d'adorateurs de confiance que de véritables lecteurs. A. D.

La Nouvelle Grenade, Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama, par A. Le Moyne; 2 vol. in-18, Quantin. Prix 6 fr.

Après avoir pendant quarante ans fait partie du ministère des affaires étrangères en qualité de consul dans les diverses régions de l'Amérique du Sud, M. Le Moyne consacre aujourd'hui ses loisirs à relater les souvenirs de ses anciennes pérégrinations et à nous faire connaître des pays sur lesquels nous n'avons jusqu'ici que peu de renseignements. Il entre dans les intentions de M. Le Moyne de nous donner successivement la description de plusieurs États du Sud. Aujourd'hui, il nous fait voyager à travers la Nouvelle-Grenade, la Jamaïque et l'isthme de Panama. C'est ainsi que nous visitons les principales villes de l'ancienne Colombie et que nous apprenons à en connaître les coutumes et les mœurs. Pour retourner en France, nous traversons Santiago de Cuba, Kingston et Panama. Cette dernière ville fournit à M. Le Moyne l'occasion de nous présenter quelques considérations au sujet de la nouvelle entreprise de M. F. de Lesseps, entreprise déjà tentée sans succès par un Français, le baron Thierry, par un Américain du Nord, le colonel Biddle, et par une maison française de la Guadeloupe, Joly, Salouve et Cie. M. Le Moyne nous signale sinon les dangers, du moins les difficultés que devra surmonter le créateur du canal de Suez.

L'auteur ne pouvait ne pas nous parler de Bolivar et du rôle prépondérant qu'il joua dans les guerres de l'indépendance qui eurent lieu en 1810. Un chapitre entier est consacré au libérateur de l'Amérique espagnole; nous assistons ainsi à toutes les luttes qui désolèrent les États du Sud jusqu'à la fin de l'administration du général Santander comme président de la nouvelle République grenadine. A côté del ouvrage de M. de Turenne, *Quatorze mois dans l'Amérique du Nord,* le livre de M. Le Moyne a sa place toute marquée.

Espérons que, fidèle à sa promesse, il voudra bien continuer à nous rendre compte de ses anciennes impressions de voyage.

Un drame au centre de l'Afrique, par Léopold Robert, 1 vol. in-18, Paris, Marpon et Flammarion. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où la France médite l'entreprise colossale du chemin de fer transsaharien, il n'est pas sans intérêt de lire le récit d'un grand voyage au cœur de l'Afrique équatoriale, exécuté par des Français. L'auteur a choisi la forme d'un roman pour rendre familière aux lecteurs de tous les âges la géographie de cette terre mystérieuse et si peu connue. G. F.

Chasse à tir, moyens pratiques et but, traduit de l'anglais, d'après Dougall, par le vicomte de Hédouville. 1 vol. in-18, Plon. Prix : 3 fr.

Sous ce titre, M. le vicomte de Hédouville vient de traduire un ouvrage qui est de nature à vivement intéresser les chasseurs. Dans la première partie, l'auteur donne les plus utiles indications sur les fusils, les munitions, les chiens et les accidents provenant des armes à feu. Un paragraphe spécial est consacré à l'entretien et au nettoyage de ces armes. Dans la seconde partie, nous le voyons traiter la chasse des divers gibiers. Tous sont passés en revue et le lecteur trouvera dans les chapitres qui leur sont con-

sacrés d'intéressants renseignements. Des planches accompagnent cet ouvrage, qui vient fort à propos à cette époque de l'année où deux mois à peine se sont écoulés depuis l'ouverture de la chasse. G. F.

Voyages et aventures extraordinaires d'Almanarre, par J.-C. Prat. 1 vol. in-18, Marpon. — Prix: 3 fr. 50.

Le 27 du mois d'octobre 1869, en la ville de Philadelphie, le français Almanarre prit place dans la nacelle d'un énorme ballon, le *Bucentaure*. Un accident arrivé pendant le voyage transporte notre compatriote dans la planète de Vénus et lui donne ainsi l'occasion de faire entre cette planète et la nôtre de nombreuses comparaisons qui ne sont pas à la louange du vieux monde en général et de la France en particulier. L'auteur, on le voit, s'est proposé, en refaisant en quelque sorte le *Télémaque*, de nous donner un traité de morale et de politique. Nous ne croyons pas qu'il ait réussi. Nos institutions sociales et administratives, les lois qui nous régissent, notre système d'économie politique, notre genre d'éducation et d'instruction sont tour à tour passés en revue et font l'objet de critiques parfois injustes. Plusieurs hommes éminents, M. Renan par exemple, sont dénigrés de parti pris par Almanarre. Il est regrettable que M. Prat ait cru devoir se livrer contre les Allemands à une diatribe d'un goût douteux, ce qui, sans doute, a motivé de la part de l'autorité supérieure l'interdiction de son ouvrage dans les gares de chemins de fer. G. F.

BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

Marquis de Sade. *Les Crimes de l'amour*, précédé d'un avant-propos, suivi des *Idées sur les romans*, de *l'Auteur des crimes de l'amour à Villeterque*, d'une *Notice bio-bibliographique du marquis de Sade : l'homme et ses écrits*, et du *Discours prononcé par le marquis de Sade à la section des Piques*. Bruxelles, Gay et Doucé, 1881. In-12 de 273 pages, imprimé sur beau papier vergé. Tiré à 500 exemplaires. — Prix : 10 fr.

Bien des lecteurs éprouveront sans doute quelque surprise en voyant consacrer, dans cette Revue, un article à l'odieux personnage que ses mœurs et ses écrits ont rendu à la fois l'horreur du genre humain et la honte de notre littérature. Qu'ils se rassurent : *le Livre* est un recueil honnête qui ne saurait prêter son patronage à d'indignes publications : aussi ne craindra-t-on pas de parler ici du marquis de Sade, car le volume dont on va rendre compte a pour but, non de retracer la vie et les turpitudes du *monstre*, mais bien de nous mettre à même de connaître et d'apprécier *l'écrivain*. Certes, le sujet est délicat et il n'était point aisé de faire un choix supportable dans le bagage de cet auteur, dont les œuvres sont également délaissées, les unes à raison de leur médiocrité littéraire absolue, les autres par suite de leur hideur et de leur incroyable immoralité.

Ce problème cependant nous semble avoir été assez bien résolu par MM. Gay et Doucé, aidés d'ailleurs, nous croyons pouvoir l'affirmer, par un célèbre bibliographe. C'est ainsi que, grâce aux intelligents éditeurs bruxellois, nous avons sous les yeux un fort joli volume que les amateurs, même timorés, pourront placer dans leur bibliothèque sans craindre d'encourir la censure des meilleurs esprits.

La première pièce du recueil dont nous nous occupons est destinée à nous faire connaître de Sade comme romancier ; elle est intitulée : *Juliette et Raunai, ou la Conspiration d'Amboise, nouvelle historique.* C'est la première des douze *Nouvelles héroïques et tragiques* qui composent *les Crimes de l'Amour* (Publiés à Paris, chez Massé, an VIII, 4 vol. in-12, 4 grav. Prix : 6 fr.). C'est une œuvre bien médiocre ; le style est faible ; l'action est invraisemblable et d'un mince intérêt. Nous avouons que cet échantillon des romans de de Sade ne nous a nullement inspiré le désir de connaître ses onze autres nouvelles. Il convient de reconnaître toutefois que l'auteur termine sa nouvelle HISTORIQUE par une note qui n'est pas sans charme ; la voici : « Une exactitude trop scrupuleuse à suivre l'histoire n'eût jeté aucune sorte d'intérêt dans cette nouvelle... Nous avons donc créé les personnages de Juliette, de Castelnau et de Raunai, ainsi que le trait du duc de Guise. » On voit que le marquis de Sade est un romancier consciencieux et qui ne veut pas tromper son monde : il est vraiment fâcheux que, se décidant à donner ainsi une entorse à la vérité historique, il n'en ait pas mieux profité pour répandre plus d'intérêt dans son récit.

Après le romancier, le lecteur est mis à même de juger le critique par l'*Idée sur les romans,* qui forme la seconde pièce du recueil de MM. Gay et Doucé. Cet essai, qui parut pour la première fois en tête des *Crimes de l'amour,* est assurément ce que de Sade a fait de mieux à tous les points de vue, et déjà il avait obtenu les honneurs d'une réimpression : il y a trois ans à peine, en effet, un littérateur du goût le plus fin, doublé d'un aimable érudit, M. Octave Uzanne, n'a pas dédaigné de donner une nouvelle édition de cet opuscule, en l'enrichissant d'une préface comme il sait les faire, de notes curieuses et de quelques documents inédits ; si l'on ajoute à cela que le volume était édité, avec l'élégance qu'il met à toutes ses publications, par M. Édouard Rouveyre, on s'expliquera

facilement que ce joli petit livre ait été rapidement enlevé par les amateurs. On ne saurait d'ailleurs reprocher aux éditeurs bruxellois d'avoir réimprimé à si court délai l'*Idée sur les romans ;* leur livre, tel qu'ils l'avaient conçu, eût été incomplet, s'ils eussent omis d'y placer cet essai, ou plutôt, comme dit M. O. Uzanne, « ce léger traité, moins indigeste et mieux conduit assurément qu'une foule de dissertations sur l'origine des romans où le savoir est délayé en plusieurs tomes ».

Le troisième morceau du recueil que nous examinons est intitulé : *L'Auteur des Crimes de l'amour à Villeterque, folliculaire.* M. Alexandre Louis de Villeterque, auteur estimable, quoique parfois, il faut bien l'avouer, un peu soporifique, avait fait, dans le *Journal de Paris*, une critique aussi fondée que judicieuse des *Crimes de l'amour.* De Sade se hâta d'y répondre par le libelle ci-dessus mentionné (Paris, Massé, an IX, in-12 de 19 pp.) « Cette brochure, dit M. Michaud jeune, dans la *Biographie universelle* (tome XXXIX, p. 478), est faite pour exciter l'indignation, autant par la violence et la grossièreté du style et des injures, que par l'impudence avec laquelle l'auteur désavoue ses autres écrits. »

Nous adoptons entièrement ce jugement; il est difficile d'imaginer une production plus sottement méchante, plus arrogamment pédante que le libelle du marquis de Sade. Les imputations de plagiat, de bêtise, d'impudence, sont les moindres gentillesses que l'auteur de *Justine* prodigue à son trop judicieux critique; il ne se gêne pas pour l'appeler tour à tour *viles stercus* et calomniateur; il faut remonter aux temps de la Réforme pour retrouver l'équivalent du vocabulaire érotique de de Sade, dans les factums publiés au cours des querelles théologiques. En un mot, la réponse du marquis à Villeterque est un bien joli échantillon « d'aménité littéraire ».

Beaucoup de bibliophiles connaissent déjà la *Notice sur le marquis de Sade,* qui forme la quatrième partie de notre recueil; elle est devenue, pour diverses causes, extrêmement rare; elle a le mérite d'être plus complète que celle publiée en 1837 par l'éminent bibliophile Jacob et surtout moins fantaisiste que celle de M. Jules Janin, à qui M. Paul Lacroix reprochait avec raison « d'avoir écrit sa notice avec plus de talent que de vérité ». La notice donnée de MM. Gay et Doucé, a été remaniée de façon à pouvoir être lue par tout le monde, toute expression cynique ayant été soigneusement écartée. De plus, elle a été mise au courant d'après les travaux les plus récents et notamment à l'aide de l'excellent « Index » de *Pisanus Fraxi.* L'auteur de cette intéressante étude tenant à n'être pas nommé, nous ne saurions trop déférer à ce désir, mais tous ceux qui le liront l'auront bientôt aisément reconnu.

Enfin, la dernière pièce du recueil de MM. Gay et Doucé, la plus courte, mais non la moins curieuse, est le *Discours prononcé à la fête décernée par la section des Piques, aux mânes de Marat et de Le Pelletier, par Sade, citoyen de cette section, et membre de la Société populaire.* Rien ne saurait rendre l'inepte lyrisme avec lequel le citoyen Sade a fait l'apologie de ces « martyrs sublimes de la liberté », de ces « âmes douces et sensibles » qui eurent nom Marat et Le Pelletier. Passe pour le président Le Pelletier de Saint-Fargeau, citoyen Sade, c'était du moins un honnête homme qui paya fort cher ses évolutions du parti de la cour à celui de la Montagne et ses tergiversations au procès royal, mais Marat, Marat une âme douce et sensible ! Il faut lire ce beau discours, tour à tour fadement sentimental, profondément creux et solennellement..... bête. Encore n'est-ce point le chef-d'œuvre du genre, la littérature révolutionnaire a produit non pas mieux, mais pis que cela.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que *le Livre* pouvait, sans offenser aucunement ses lecteurs, rendre compte du nouveau volume paru sur le *Marquis de Sade ;* nous dirons même qu'il était à propos qu'il signalât cette publication, faite à l'étranger et qui sans doute eût échappé à maint amateurs français. Nous ajouterons que MM. Gay et Doucé ont rendu service aux vrais *bibliophiles* (car, pour nous, les amateurs qui ne sont qu'*érotophiles* ne méritent pas cette honorable qualification), en leur procurant un volume de de Sade qu'ils pourront conserver sans avoir à en rougir et dans lequel ils trouveront, outre des indications très complètes sur ce trop célèbre personnage, des spécimens bien choisis, des productions *avouables* de l'auteur le plus justement voué à l'infamie. PHILOM. MIN.

Dissertation sur les idées morales des Grecs et sur le danger de lire Platon, par M. Audé, bibliophile. Rouen, chez J. Lemonnyer, libraire, passage Saint-Herbland, 1879. Petit in-8° de IV-20 pages, tiré à 300 exemplaires sur beau papier vélin teinté. — Prix : 3 francs.

Nous disions dernièrement que la bibliographie de Delepierre n'était point encore complète, surtout en raison des œuvres posthumes qui pourront être publiées ; en voici un exemple : Si nous sommes bien informé, en effet, le nom de *Audé,* n'est qu'un pseudonyme qu'il faut lire ainsi : *O. D. — Octave Delepierre.* Cet opuscule, qui fait partie de la charmante collection de « curiosités bibliographiques » publiée par M. J. Lemonnyer de Rouen, roule sur un sujet bien scabreux, traité d'ailleurs le plus décemment du monde. Il s'agit de la « Philopédie » et de la « Tribaderie », qui étaient si fort entrées dans les mœurs des Grecs et qui, certainement, ne furent pas la moindre cause de la décadence de ce grand peuple. — Dans les vingt pages, très sobrement écrites et aussi très substantielles de sa dissertation, l'auteur établit que ces deux vices honteux, que les misérables les plus dépravés n'osent pas même avouer de nos jours, étaient chez les Grecs presque publiquement affichés et vantés. Platon surtout, le divin Platon, par un étrange excès d'une trop puissante imagination, en a fait l'éloge dans plusieurs de ses dialogues, en se retranchant d'ailleurs bien à tort derrière l'autorité de Socrate, dont l'extrême *tempérance* fut souvent constatée par la plupart de ses contemporains. L'idée des

Grecs, en pratiquant de telles turpitudes, était la recherche et le culte du beau sous toutes ses formes et sous quelque aspect qu'il se présentât; plus qu'aucun autre auteur, Platon ne craignit pas de développer et de soutenir cette thèse, oubliant que le beau véritable est inséparable du vrai bien. — Dès lors, conclut l'auteur de la dissertation, on ne saurait lire intégralement, sans danger pour les esprits et pour les mœurs, un auteur dont les ouvrages sont presque continuellement parsemés d'une pareille apologie.

Nous nous permettrons une réflexion en finissant; assurément la Dissertation est sagement écrite, assurément sa conclusion est très louable; nous ne pouvons cependant que nous réjouir qu'elle ne soit tirée qu'à 300 exemplaires; elle contient, condensés dans une forme agréable et sous un mince volume, trop de faits et d'indications funestes pour des esprits jeunes, faibles ou encore mal prémunis contre les lectures dangereuses. Aussi tout en félicitant l'intelligent éditeur rouennais du goût exquis de ses publications, souhaitons-nous vivement que la « Dissertation sur les idées morales des Grecs » aille promptement s'enfouir, derrière les rayons des curieux, entre la « Dissertation sur un point des mœurs de la Grèce » et le *Sanctus Socrates Pœderasta.* PHIL. MIN.

Madame de Krudener, ses Lettres et ses ouvrages inédits par P.-L. Jacob. 1 vol. in-12. Paris, Ollendorff. Prix 3 fr.

En écrivant cette étude historique et littéraire, M. Paul Lacroix n'a pas eu la pensée de compléter la notice de Sainte-Beuve ni de refaire celle de M. Xavier Marmier sur Mme de Krudener; il n'a voulu qu'apporter des documents nouveaux pour la biographie de cette femme remarquable. L'auteur de *Valérie,* ou *Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.*, a laissé une correspondance et des pensées inédites qui méritaient assurément de voir le jour, et nous ne saurions trop nous montrer l'obligé du savant bibliophile qui nous a restitué ces ouvrages divers que le hasard a mis entre ses mains et qu'il a su rattacher l'un à l'autre par des notes explicatives du plus vif intérêt. Quoique d'origine étrangère, on peut dire que la baronne de Krudener doit être rangée parmi les écrivains français les plus originaux. Son roman de *Valérie,* dont l'éditeur Quantin dans sa *petite bibliothèque de luxe* a donné dernièrement une très excellente édition, restera toujours au nombre des petits chefs-d'œuvre de notre littérature, et les différents opuscules que nous venons de lire, encadrés par l'infatigable érudition du bibliophile Jacob, ne feront assurément qu'ajouter à la renommée de la galante amie de Suard. Les lettres échangées entre Mme de Krudener et Suard composent un véritable roman d'amour qui passionnera, nous en avons l'assurance, les lecteurs de France et surtout la haute société russe. Sainte-Beuve eût écrit au moins deux longues causeries sur le nouvel ouvrage de M. Paul Lacroix, et si nous devions analyser cette œuvre comme elle le mérite, plusieurs colonnes du *Livre* ne nous suffiraient point. Mais aujourd'hui il faut être encyclopédiste, les livres se massent et, en passant cette longue revue des soldats de la pensée, il faut être ménager des paroles que la critique adresse à chacun d'eux. O.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

La société littéraire et galante au xviiie siècle par Honoré Bonhomme. 1 vol. in-8°, Paris, Ed. Rouveyre. Prix.

Le xviiie siècle fait fureur; quelques éditeurs, M. Quantin en tête, avec les *Petits conteurs* en prose, et autres ouvrages, avaient décroché la timbale du succès; M. Rouveyre avait mis un pied dans les ruelles et voici que tous les libraires-bibliophiles grimpent au mât et emboîtent le pas; la vogue ira grandissant jusqu'à ce que, le filon épuisé, les amateurs se lassent et fassent le tri judicieusement entre les bons et les mauvais ouvrages issus de cette fièvre de réimpressions.

Voici un ouvrage original cependant, une série d'études et de portraits très minutieusement brossés par un vieil amoureux du dernier siècle, toujours jeune, toujours ardent et honnête lorsqu'il aborde au pays de la conversation raffinée, dans ces petits palais de l'esprit où la coquette mettait des assassines au coin de ses lèvres et le galant homme du piment au bout de ses mots. Nous parlions ici il y a deux mois du dernier ouvrage de M. Honoré Bonhomme: *Mme de Pompadour, générale d'armée,* et nous lui cherchions amicalement querelle sur le titre de ce volume; aujourd'hui nous trouvons l'éditeur des *Poésies inédites de Piron* dans un milieu où il semble plus dans son monde véritable, avec le chevalier de Boufflers et Mme de Sabran, avec Saint-Lambert et Fontanes, Sophie Arnould et le comte de Lauraguais; ce ne sont plus seulement l'intrigue d'une favorite à analyser, ce sont des aperçus sur la vie morale, le monde littéraire et galant d'autrefois, et M. Honoré Bonhomme excelle dans ces considérations critiques. Il voit juste non seulement à l'aide de son érudition très étendue, mais plutôt par une perspicacité d'observateur droit et sincère. Les diverses études qu'il nous présente, aujourd'hui ont déjà, il me semble, en partie vu le jour dans la *Revue britannique,* dont M. Bonhomme est l'un des plus fervents rédacteurs littérai-

res; mais, pour tout le monde, elles auront la saveur de l'inédit, car les revues passent, les livres restent. Celui dont nous parlons survivrait même en dehors du talent qu'y a mis l'auteur, grâce au bon goût de l'éditeur, qui l'a orné d'un frontispice, de deux vignettes à l'eau-forte et de nombreuses petites vignettes sur bois du meilleur rococo imaginable. — La forme littéraire et la forme artistique, quel heureux mariage contre lequel jamais l'esprit ne plaidera la séparation! UBI.

Histoire naturelle, par un membre de plusieurs sociétés savantes. Paris, Drouin, in-12. — Prix, 4 f.

Trop naturelles, ces histoires sur papier cuisse de nymphe émue : la feuille de vigne tout au plus, et placée de côté, trop de côté, sur des grivoiseries qui ont alimenté la pornographie de certains journaux à leur début. Au reste, petit volume (60 pages au plus) coquettement imprimé ; une fraîcheur de grisette très apprivoisée, ayant l'esprit de ses amants, mais peu de chose de son propre fonds. Le membre de plusieurs sociétés savantes a fait là un péché mignon en cachette. Cela vous flaire le petit bourgeois gaillard d'une lieue. Au résumé : *inoffensif* — du mauvais Planchet-Valcour.

Six morceaux de littérature, par Léon Cladel *avec les eaux-fortes* de *Félicien Rops, Frans Van Kuyck, Moloch* et *Le Nain;* cartonnage artistique. Bruxelles, chez Henri Kistemaeckers, grand in-8°.

M. Cladel intitule ces six morceaux littéraires : *Eaux-fortes à la plume,* et, en styliste de valeur, il sait dessiner largement et accuser vigoureusement les plans des six petits sujets bien mordus qu'il présente au lecteur. — Avec une originalité qu'eût enviée le grand Gautier, il cherche à saisir les différentes manières des maîtres. Son *Émir abd-el-Zikkar, prêchant la guerre sainte,* est traité dans la façon de Delacroix; beaucoup de couleur et de mouvement. Le *Billet doux* procède, au contraire, de Watteau; il y a la convention mythologique, les teintes douces et les lointains de Cythère. Trois pages où l'amour voltige au milieu des Grâces, des faunes, des sylvains et des tourterelles. — Un *Paysage,* dans la manière de Troyon, est très réussi, ainsi que *la Réfection de M. le curé,* jolie note de l'école réaliste de Courbet, et un *Caïus Longinus* où se retrouve la ligne classique de David. Nous préférons dans ces eaux-fortes littéraires le *forgeron qui se pend dans son atelier*; c'est du bon Goya très étudié et contorsionné, presque du Ribera.

M. Cladel a voulu dans cette œuvre ciseler quelques fantaisies, mais nous avouons sans détours que de toutes ces manières qu'il s'efforce d'interpréter, nous aimons mieux celle qui a fait sa réputation; la manière des *Martyrs ridicules* ou celle de ces petits chefs-d'œuvre : *les Va-nu-pieds.*

Ce qui donne un attrait tout particulier à cette publication. c'est assurément la rare beauté du texte et de l'impression en général. M. Kistemaeckers a fait un écrin superbe aux joyaux de M. Cladel; chacun de ces six morceaux littéraires est accompagné de gravures très intéressantes de Félicien Rops, Van Kuyck, Moloch et Le Nain, dont deux au moins sont très remarquables. L'édition n'est tirée qu'à 126 exemplaires. — Si on ne comptait que sur les amis de M. Cladel, ils seraient déjà souscrits. O.

L'Heptaméron des nouvelles, publié sur les manuscrits par les soins et avec les notes de MM. Le Roux de Lincy et Anatole de Montaiglon. Tomes III et IV. Paris, Eudes, 4 volumes en 2 tomes in-8°.

Nous avons déjà parlé de cette édition lors de son apparition, vantant sa magnificence, l'extrême correction de son texte et la beauté de ses eaux-fortes et vignettes. Aujourd'hui l'ouvrage est complet, et en le revoyant à nouveau dans son ensemble, nous ne croyons pas avoir donné suffisamment d'éloges à une impression de si haute valeur. Ces deux derniers tomes qui viennent de paraître et qui forment quatre volumes ne le cèdent point aux premiers, bien au contraire, et il nous semblait difficile, à cette époque exempte de fermiers généraux, de réaliser plus grandiosement une édition définitive des contes de la reine de Navarre. Les gravures hors texte d'après Fredenberg sont reproduites avec un fini absolu. Les vignettes à mi-page sont ingénieusement composées; quelquefois cependant, pour trop vouloir donner la naïveté des estampes du temps elles tombent dans la gaucherie; nous eussions préféré les voir traitées dans une manière plus XVIIIe siècle; mais nous ne chicanerons pas l'éditeur, M. Eudes, pour si peu. Il a vu grand; il a réussi et l'on peut dire qu'après sa tentative, il faut tirer l'échelle et ne point rêver de nouvelles éditions plus réussies de l'*Heptaméron.* M. Jouaust a imprimé cet ouvrage avec un soin qui ferait presque oublier qu'il a été à plusieurs reprises l'éditeur de Marguerite d'Angoulême. Il est juste d'ajouter que le papier vergé filigrané, aux armes de la reine, avec sa devise *Plus vous que moy*, est d'une qualité princière, et doit être amoureux de l'encre jusqu'à la perfection.

Nous parlons ici de la beauté du livre extérieur, mais nous n'omettrons pas le travail de M. A. de Montaiglon, qui nous semble le dernier mot de l'érudition sur les joyeux devis, les notes, éclaircissements, pièces inédites et le glossaire formant plus d'un volume; que nous voilà loin des travaux précédents! Il faudrait une étude philologique à part pour analyser ainsi qu'elle le mérite la consciencieuse étude du savant professeur à l'École des Chartes. Ceci rentrerait dans la première partie de cette Revue et la lice est ouverte. Pour nous, simple analyste des grâces typographiques du livre, nous dirons encore une fois à l'éditeur et à tous ses collaborateurs, artistes et graveurs : Bravo et merci au nom de nos confrères les bibliophiles.

O. T. V.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Les livres classiques des écoles primaires. — M. le ministre de l'instruction publique vient d'envoyer aux recteurs la circulaire suivante, dont nous citerons les principaux passages :

« Monsieur le recteur,

« Parmi les innovations qui ont marqué la première session du conseil supérieur, la mesure qui a remis au corps enseignant le choix des livres classiques se recommande particulièrement à votre attention.

« L'arrêté que j'ai pris à ce sujet, le 16 juin dernier, a donné lieu à quelques questions qui portent sur des détails d'exécution. Je vais les passer en revue. Mais, avant tout, je crois devoir insister sur le principe même de la nouvelle institution.

« Il y a deux manières d'arriver, en ce qui concerne les livres scolaires, à l'unité de règle : la voie de l'autorité et la voie de la liberté. Un seul manuel officiel pour chaque matière, ou un petit nombre d'ouvrages choisis, approuvés par l'autorité centrale et distribués d'office, à l'exclusion de tous les autres, dans les écoles publiques ; voilà le premier système qui semble de beaucoup le plus simple et le plus rapide.

« Le second système est plus libéral : c'est au personnel enseignant lui-même que l'on confie l'examen et le choix des livres que la libre concurrence des éditeurs met au jour incessamment, le laissant libre de modifier, d'augmenter, de reviser le catalogue selon les progrès de la librairie scolaire. C'est à cette seconde solution que, d'accord avec mon administration, le conseil supérieur a, sans hésiter, donné la préférence.

« Plusieurs raisons l'y ont déterminé. Mais celle qui sans doute a été prépondérante, c'est la certitude que cet examen en commun des livres, des méthodes, des appareils d'enseignement, deviendrait un des moyens les plus efficaces pour former l'esprit pédagogique de nos maîtres, pour développer leur jugement, pour les façonner à la discussion sérieuse, pour les accoutumer surtout à prendre eux-mêmes l'initiative, la responsabilité et la direction pratique des réformes dont leur enseignement est susceptible.

« Les instituteurs et institutrices titulaires de chaque canton dressent la liste des livres dont ils désirent se servir. Toutes ces listes cantonales sont centralisées au chef-lieu du département, où une commission, présidée par l'inspecteur de l'académie, les examine et les revise. J'entends par là que, si certains choix lui semblaient malheureux, si des omissions graves ou systématiques paraissaient s'être produites, la commission renverrait la question à l'examen de la conférence cantonale, avec ses observations, avant de donner son visa.

« Chaque année, monsieur le recteur, vous vous ferez adresser les listes ainsi constituées avec les appréciations des comités départementaux, et c'est alors que je vous demanderai, non plus de vous enfermer dans l'examen de quelques cas litigieux, pour casser telle ou telle décision des commissions locales, mais de faire une large application des pouvoirs dont vous investit l'article 21 du décret du 22 août 1854.

« Vous voyez, par cette rapide indication, quel est votre rôle et quels services attend de vous l'instruction publique : vous inspirez, vous guidez l'inspection et l'enseignement, vous fixez les principes à suivre, vous prévenez les écarts, et finalement, sans avoir fait inscrire ni rayer d'autorité aucun nom, vous parvenez peu à peu à faire abandonner volontairement par les intéressés les deux sortes de mauvais livres dont il faut que nos écoles se défassent ; d'une part, le livre vieilli, hérissé d'abstractions et de termes techniques, celui qui faisait de la grammaire un formulaire inextricable, de la géographie une nomenclature, de l'histoire un résumé sans vie et sans patriotisme, de la lecture même, de cette lecture courante qui devrait être l'âme de la classe, un insipide exercice mécanique ; et d'autre part, le livre trop commode, où le maître trouve sa leçon toute faits, questions et réponses, devoirs et exercices, le livre qui dispense le maître d'expliquer et l'élève de comprendre, en substituant à l'imprévu de la classe parlée et vivante les recettes de l'enseignement automatique. La loi ne vous confère pas, elle ne reconnaît pas même au ministre le droit d'interdire un livre, mais elle ne vous défend pas d'inculquer à vos subordonnés une telle connaissance et un tel amour des méthodes intelligentes, de les rendre si exigeants pour eux-mêmes, si sévères dans leurs choix, si jaloux enfin des progrès de leurs élèves, qu'ils se refusent désormais à prendre pour leurs classes d'autres instruments de travail que le meilleur et le plus parfait en chaque genre.

« Recevez, monsieur le recteur, etc.

« *Le Président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,*

« JULES FERRY. »

Par arrêté du ministre des affaires étrangères, en date du 14 octobre 1880, M. de Rémusat, sénateur, est nommé membre de la commission des archives diplomatiques instituée au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Emmanuel Arago, sénateur, nommé ambassadeur de la République française à Berne.

Ont été nommés chevaliers de l'ordre de la Légion d'honneur :

M. de Montferrier, publiciste, rédacteur au *Journal des Débats;*

M. Berardi, publiciste, directeur, à Paris, de l'*Indépendance belge.*

M. Schefer, directeur de l'École des langues orientales vivantes, est chargé d'une mission en Autriche, pour y établir les bases d'un service d'échanges internationaux, et pour étudier les travaux que publient, sur les dialectes slaves et les principautés slaves au moyen âge, l'académie d'Agen et diverses autres sociétés savantes.

M. Carrière, secrétaire-bibliothécaire de l'École des langues orientales vivantes, est chargé d'une mission gratuite en Allemagne, à l'effet d'aller étudier, dans le plus grand détail possible, l'organisation des principales bibliothèques universitaires de ce pays.

L'atelier de photographie de la Bibliothèque nationale va être livré prochainement au public. Cette salle a environ 18 mètres de longueur sur 7 mètres de largeur. Un large escalier d'ardoises y donne accès, ainsi qu'un passage en grosses dalles de verre.

Nous n'avons pas à faire remarquer l'importance de cette innovation. Depuis longtemps tout le monde la réclamait.

On en comprend le but, qui est de propager et de faire connaître, au moyen de la photographie, les chefs-d'œuvre merveilleux enfouis dans les cartons du département des estampes, de reproduire les enluminures aussi rares que curieuses de nos manuscrits; en un mot, de livrer au public ces trésors ignorés et de lui révéler toute une série d'œuvres d'art jusqu'alors connues seulement de quelques favorisés.

Les travaux de réfection de la bibliothèque de l'Arsenal touchent à leur fin. La moitié de la façade de la rue de Sully menaçait ruine, et on a été obligé de soutenir par des étais les plafonds et la toiture, de procéder à la démolition totale, puis à la reconstruction de la muraille, depuis la porte d'entrée de la salle de travail, jusqu'à l'aile où habitent les bibliothécaires.

Le gros œuvre est maintenant terminé.

A l'intérieur, les menuisiers raccordent les planchers et les boiseries, les peintres sont aussi au travail; et les grandes galeries contenant la plus grande partie de la bibliothèque seront bientôt accessibles.

Les congrès littéraire et anthropologique de Lisbonne. — On télégraphie de Lisbonne à l'agence Havas que le congrès littéraire est terminé.

Voici quel a été le programme de ses travaux :

1. De l'influence des diverses littératures étrangères, anciennes et modernes, aux diverses périodes des littératures nationales.

2. De la traduction considérée au point de vue de la fidélité et de la valeur littéraire.

3. Des relations existant actuellement entre les traducteurs, les éditeurs et les auteurs d'œuvres originales. De l'autorisation et de la rémunération.

4. Statistique et bibliographie.

5. Études des législations nationales et des conventions diplomatiques relativement à la traduction.

Dimanche, 19 septembre, à 10 heures. — Réunion préparatoire (à la Bibliothèque nationale). Nomination du bureau.

Lundi, 20 septembre, à dix heures. — Réunion préparatoire (à la Bibliothèque nationale). Appel nominal. Inscription des orateurs pour la séance d'inauguration.

Lundi, 20 septembre, à trois heures. — Séance solennelle d'inauguration, sous la présidence de LL. MM. le roi dom Luiz et le roi père dom Fernando (à l'Académie des sciences).

Mardi, 21 septembre, à une heure. — Réunion préparatoire (à la Bibliothèque nationale). Proposition des candidatures au comité d'honneur et comité exécutif. Nomination de la commission chargée du rapport. Inscription des orateurs.

Mardi, 21 septembre, à trois heures. — Séance publique (à l'École polytechnique). Discussion du rapport de M. A. Kraus, délégué d'Italie.

Discussion des rapports sur les quatre premiers points du programme. Nomination de commissions.

Mercredi, 22, à une heure. — Réunion préparatoire (à la Bibliothèque nationale). Dépôt des rapports des commissions. Formules des vœux à proposer au congrès.

Le même jour, à trois heures. — Séance publique (à l'École polytechnique). Suite de la discussion. Lecture des rapports.

Vendredi 24, à une heure. — Réunion préparatoire à la Bibliothèque nationale).

Le même jour, à trois heures. — Séance publique (à l'École polytechnique). Lecture du rapport sur les questions de législation. Discussion.

Samedi 25, à une heure. — Séance publique (à l'École polytechnique). Dépôt du rapport sur les candidatures au comité d'honneur. Vote. Nomination du comité exécutif. Vote des vœux du congrès. Discours de clôture.

M. Louis Fould a fondé, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix de 20,000 francs pour la meilleure histoire des arts du dessin.

Ce prix sera décerné, pour la première fois, en 1881. L'Académie rappelle aux intéressés que les manuscrits doivent être déposés, avant le 31 décembre 1880, au secrétariat de l'Institut.

Le sujet détaillé du concours est le suivant : Histoire des arts du dessin; leur origine, leur progrès, leur transmission, chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès.

Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers.

Les concurrents doivent apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque.

Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences et un de celle des beaux-arts.

Le nombre des volumes que renferment les bibliothèques municipales de Paris s'élevait, d'après l'inventaire opéré au milieu de l'année 1879, à 32,000; au 1er janvier 1880, il dépassait 38,000.

En 1878, le nombre des lecteurs a été de 29,000; il a monté à près de 58,000 en 1879, et 54,000 volumes ont été lus pendant les six premiers mois de l'année courante.

La bibliothèque qui possède le plus de livres est celle du 16e arrondissement; elle a plus de 16,000 volumes. Les autres en comptent de 1,200 à 5,000.

M. Caro, de l'Académie française, doit faire paraître incessamment un ouvrage intitulé : *la Fin du* XVIIIe *siècle, études et portraits;* un extrait de ce livre a paru dernièrement dans la *Revue politique et littéraire,* sous ce titre : *Souvenirs de Coppet; Mme de Staël et ses amis.*

M. Parkman, dont on connaît les précieux travaux sur l'histoire de la colonisation française au Canada, prépare un livre sur la lutte finale entre la France et l'Angleterre dans l'Amérique du Nord. Ce livre, commençant à la paix d'Aix-la-Chapelle, se terminera à la paix de Québec.

M. Parkman dispose de nombreux matériaux inédits, entre autres de la correspondance de Montcalm.

On annonce que M. Victor Hugo a en portefeuille, outre *Torquemada* dont il a été souvent question, deux autres drames entièrement terminés : la *Sorcière* et la *Mère*. Une autre pièce, les *Jumeaux*, dont l'action se passe sous Louis XIV, est presque achevée également; seul, le dernier acte est à corriger.

M. G. Pavis prépare un *Manuel d'ancien français* (XIe, XIVe siècles), comprenant une grammaire, une esquisse d'histoire littéraire, des morceaux choisis accompagnés de notes, et un glossaire. Cet ouvrage est édité par la maison Hachette.

Une édition critique du *Cligès*, de Chrétien de Troyes, par M. Fœrster, est sous presse.

Il paraîtra prochainement la seconde édition des *Recherches sur l'Espagne au moyen âge,* de M. Dozy. Cette édition, complètement refondue, contiendra une dissertation critique sur la chronique de Turpin.

On annonce un glossaire étymologique des mots italiens tirés de l'arabe, par M. Fausto Lasinio.

M. Apfelstedt doit publier prochainement le roman de *Cristal et Clarie,* dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal.

M. Grison, du *Figaro,* réunit tous les documents nécessaires pour une *Histoire de la guillotine en France.* Cette histoire, qui sera publiée prochainement, comprendra l'histoire de la guillotine avec ses diverses modifications, les biographies des exécuteurs, les exécutions à Paris : barrière Saint-Jacques, place de Grève, place de la Roquette, etc., depuis 1801 jusqu'à 1880.

Ce sera à la fois une réunion de documents historiques et de récits intéressants et dramatiques.

C'est vers le 15 janvier qu'aura lieu la vente de la bibliothèque d'Édouard Fournier.

On annonce un volume de *Lettres inédites* de P. Mérimée, lettres adressées à Antonio Panizzi, le lettré italien qui réorganisa le British Museum.

Doit également paraître incessamment la *Correspondance* de G. Sand.

Notre collaborateur Jean Richepin prépare en ce moment un roman du plus vif intérêt, appelé au plus grand succès. — Cet ouvrage de l'original auteur de la *Chanson des gueux* aura pour titre *la Glu.*

Le ministre de l'Instruction publique vient de faire

publier une édition spéciale de l'ouvrage de M. H. Spencer : *De l'éducation physique intellectuelle et morale.* Cette édition est destinée aux bibliothèques pédagogiques.

La bibliothèque de l'Institut vient de rouvrir ses portes. Il faut, pour être admis à y travailler, adresser à M. Tardieu, au palais Mazarin, une demande écrite et motivée.

Sous ce titre : *Livres à faire,* un des collaborateurs de l'*Intermédiaire* en signale deux qui, au point de vue historique, offriraient un intérêt véritable :

1° Une *Histoire de la magie en France.* Il existe bien, sous ce titre, un volume de J. Gavinet, publié en 1818; mais il est fort incomplet;

2° Un *Dictionnaire des droits féodaux,* l'ouvrage de Colin de Plancy, paru sous ce titre, il y a plus de cinquante ans, étant superficiel et dépourvu de critique.

L'administration de l'une des bibliothèques publiques de Rome avait semblé offrir des irrégularités assez graves pour nécessiter une enquête. La *Rassegna* rend compte du rapport de la commission :

« Les faits mis en lumière sont véritablement honteux. On sait que la bibliothèque Victor-Emmanuel, créée en 1875, fut formée à l'origine avec les bibliothèques de 63 couvents supprimés, auxquelles se sont ajoutées depuis diverses acquisitions. Presque tous les catalogues de ces différentes bibliothèques ont aujourd'hui disparu. Un catalogue général avait été dressé en 1875 : on a trouvé 12,000 volumes qui n'avaient pas été inscrits, et on n'en a pas retrouvé 4,000 qui l'avaient été. Notez qu'on a dépensé 88,000 fr. pour la confection de ce catalogue. Des quantités énormes de livres ont été vendues au poids; dans le nombre se trouveraient des ouvrages et des manuscrits de grand prix qui ont été revendus fort cher ou perdus. »

La publication de la correspondance de Pierre le Grand sera bientôt achevée. Le texte est accompagné d'un commentaire dû à l'académicien Bytchkoo et à d'autres savants. La compulsion des matériaux a duré sept ans.

On annonce comme devant prochainement paraître un livre de M. le général Trochu, sous ce titre : l'*Intendance.*

NÉCROLOGIE

Il y a quelque temps est mort à Albi M. H. Crozes, président honoraire du tribunal de cette ville. M. Crozes a publié une *Monographie de la cathédrale d'Albi,* la *Monographie de l'église de Saint-Salvy,* de la même ville; le *Répertoire archéologique du département du Tarn,* etc.; en 1878, *le Diocèse d'Albi, ses évêques et archevêques.*

M. J. Labarte, membre de l'Académie des beaux-arts, qui vient de mourir, était l'auteur des ouvrages suivants : *Histoire des arts industriels au moyen âge et à l'époque de la Renaissance; la Peinture sur émail dans l'antiquité et au moyen âge; le Palais impérial de Constantinople et ses abords, tels qu'ils étaient au x[e] siècle.*

On annonce la mort de M. Roussel (de Méry). Ses principaux ouvrages sont : *Gros-Jean et son curé,* une *Page d'histoire,* les *Modérés,* les *Gauloises,* le *Poète au* XIX[e] *siècle* (esquisse de sa vie), etc.

M. Chauvet de Chavollais, rédacteur du *Journal officiel,* vient de succomber subitement à Strasbourg, où il s'était rendu en congé.

Théodore Blanc, une des rares figures populaires de Bordeaux, vient de mourir à Toulouse. Théodore Blanc devait sa célébrité locale à ses vers patois, qui lui avaient valu le surnom de *poète gascon.* Il y a deux ans, il écrivit, pour l'Alcazar, une espèce de féerie-vaudeville intitulée : *Guillaoumet aux enfers.*

Enregistrons également la mort de notre confrère Frédéric Dulamon. C'était un des derniers survivants de la bohème littéraire, de la vraie, de celle de Murger. Venu à Paris dès sa première jeunesse, Dulamon avait collaboré à nombre de journaux littéraires et mondains, où il avait laissé le souvenir de son esprit et de sa verve brillante.

Un collaborateur du *XIX[e] Siècle,* M. Edmond Barbier, vient de mourir.

Il s'était tout d'abord occupé d'études philosophiques et avait traduit les œuvres de Darwin et de Spencer. Au *XIX[e] Siècle,* il traitait les questions de politique étrangère.

M. Edmond Barbier n'avait que quarante-six ans.

M. G. Pierson, bibliothécaire des établissements

d'enseignement supérieur de l'Algérie, vient de mourir. L'École des hautes études dont il avait été l'un des élèves devait faire paraître son grand ouvrage : *la Métrique naturelle du langage.*

M. Peisse, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, qui vient de mourir, a laissé nombre de savants ouvrages de philosophie.

M. Rosier, auteur dramatique, vient de mourir à Marseille à l'âge de quatre-vingt et un ans.

Il obtint, de 1830 à 1856, de nombreux succès aux théâtres de l'Odéon et de la Comédie-Française, notamment avec *le Mari de ma femme, le Mariage par dévouement, Une Femme raisonnable, le Manoir de Montlouvier, la Mort de Figaro.*

Un clicheur très connu, M. Victor Coblence, vient de mourir à la suite d'une longue maladie.

Son nom était célèbre dans l'art de la galvanoplastie appliquée à la typographie.

On annonce la mort, à Rome, du célèbre archéologue Visconti, né en cette ville vers 1800. Il est l'auteur d'un grand nombre de travaux et notices insérés dans les *Mémoires de l'Académie pontificale d'archéologie,* et dans le *Giornale Arcadico.* Il succéda, en 1856, à Luigi Canina dans les fonctions de commissaire des antiquités, et devint professeur d'archéologie à l'Académie de France. M. Visconti était membre correspondant de notre Académie des beaux-arts et commandeur de la Légion d'honneur. C'est lui qui a dirigé les fouilles importantes d'Ostie et celles de la catacombe de Saint-Alexandre sur la voie Nomentane.

Le marquis Campori, de Modène, vient de mourir à Milan, à l'âge de soixante-quatre ans. Il laisse plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres un *Précis historique des archives secrètes,* une *Étude sur Montecuculli,* un travail sur *les Lombards dans le Modénais,* un autre sur le gouvernement de la commune de Modène, d'après les statuts de 1327.

D'Espagne on annonce la mort du célèbre savant et dramaturge Eugenio Hartzenbusch ; il est l'auteur de : *Los Amantes de Teruel, dona Mencia, Alfonso el Casto ;* il a publié des éditions critiques de Tirso de Molina, Calderon, Alarcon et Lope de Vega, ainsi que des commentaires sur *Don Quichotte.* Il était membre de l'Académie espagnole depuis 1847 et fut directeur de la Bibliothèque nationale de 1859 à 1875.

Bruxelles vient de perdre deux savants, MM. Uricoechea et Van Bemmel.

Le premier, professeur d'arabe à l'université de Bruxelles et traducteur de la grammaire arabe de Caspari, avait fait paraître et préparait d'importants travaux sur les antiquités et les langues primitives de l'Amérique.

M. Van Bemmel, également professeur à l'université de Bruxelles et directeur de la *Revue de Belgique,* laisse de nombreux travaux sur l'histoire de son pays et sur la littérature française.

Un célèbre imprimeur, M. Ebenezer Cowper, vient de mourir près de Birmingham à l'âge de soixante-dix-sept ans. Toute sa vie, dit le *Times,* s'est passée à installer des presses en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le continent, d'après le modèle Cowper-Applegath. C'est avec une de ses presses qu'ont été imprimés les romans de *Waverley.* En 1830, M. Cowper introduisit à l'Imprimerie royale à Paris douze de ses machines destinées à l'impression des fameuses Ordonnances qui amenèrent la chute de Charles X. Ces machines, brisées à la révolution de Juillet, furent rétablies peu de temps après sur l'ordre de Louis-Philippe.

L'Allemagne vient, elle aussi, de perdre un grand imprimeur, établi à Sttugart, Ed. Hallberger. En 1853, il publiait l'*Ueber Land und Meer* qui est le plus répandu des journaux illustrés allemands après la *Gartenlaub.* En 1815, il éditait l'*Illustred Magazine* de Freligrath. Il trouvait le temps de produire, à côté de ses grands journaux, d'innombrables ouvrages de luxe et des éditions de musique exécutées avec un art réel.

Après avoir emprunté à nos grands éditeurs français leurs chefs-d'œuvre et les avoir fait connaître à ses compatriotes, c'est lui qui tout dernièrement révélait au monde les merveilles de la gravure allemande, dans cette belle publication l'*Égypte* de Ebers (véritable chant du cygne), qui a été reproduite en quatre langues, et que la maison Firmin-Didot a fait traduire en français. Cette dernière œuvre, venue après la splendide édition illustrée des œuvres de Schiller, nous donne bien la mesure de cette intelligence toujours en éveil.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE

ART (19 septembre). Vosmaer : Van Ostade. — P. Leroi : Pro patria. — (26 septembre). Leroi : Exposition nationale italienne des beaux-arts. — Soldi : Les arts au moyen âge. — Ménard : Histoire artistique du métal. — (3 octobre). Molmenti : Les tableaux de Carpaccio, à Venise. — P. Leroi : Exposition nationale italienne des beaux-arts. — Ménard : Histoire artistique du métal. — (10 octobre). Weber : Nuremberg et le musée germanique. — E. Soldi : Les arts au moyen âge. — L'ARTISTE (octobre). De Parisis : Galerie Alex. Dumas. — A. Houssaye : Les Quarante. — Coligny : Chefs-d'œuvre de Saint-Aubin.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (octobre). — Marc-Monnier : Les conteurs italiens du XIIIe siècle. — E. Sayons : Théologiens et philosophes musulmans, VIIIe-XIe siècles. — Tallichet : La Hollande contemporaine, Amsterdam. — BULLETIN CRITIQUE (15 septembre). Renouf : Conférences sur la religion de l'Égypte. — Couture : Pétrarque et J. Colonna, évêque de Grenoble. — BULLETIN MONUMENTAL. Saint-Paul : Viollet-le-Duc et son système archéologique. — Mgr de Montreult : Les inventaires de la basilique royale de Monza. — Giraudet : Jehan Courtoys, peintre verrier du XVIe siècle. — L. Palustre : L'ancienne cathédrale de Rennes ; son état au milieu du XVIIIe siècle. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 septembre). Le corps de l'état-major dans les différents États de l'Europe. — Dressage des chevaux. — (25 septembre). La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Le corps de l'état-major dans les différents États de l'Europe. — Emploi des retranchements de campagne sur le champ de bataille et leur influence sur la tactique. — (2 octobre). La chasse à courre à l'école de cavalerie de Hanovre. — Le télémètre de campagne. — (9 octobre). Influence des distances et du terrain sur la valeur des formations tactiques. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (juin). Hüber : Rapport sur le concours au prix annuel fait à la Société de géographie dans sa séance du 16 avril 1880. — Rapport du commandant de Lagrée, chef de l'exploration du Mé-Kong.

CONTEMPORAIN (septembre). Levé : La déclaration des congrégations. — Stanislas : L'instruction primaire en France avant 1789. — Lavollée : Les classes ouvrières et le socialisme en Allemagne. — CORRESPONDANT (25 septembre). Dermance : La poésie aux États-Unis. — André : Sur les écrits scientifiques de Montesquieu. — Lavollée : Les origines du théâtre anglais. — (10 octobre). De Lacombe : Mgr Dupanloup. — Chantelauze : Philippe de Commines, d'après des documents inédits. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 septembre). — Renouvier : Les méthodes et les programmes de l'enseignement secondaire. — (23 septembre). F. Pillon : La lutte contre le cléricalisme, ce qu'elle ne doit pas être et ce qu'elle doit être. — William James : Le sentiment de l'effort. — (30 septembre). Le matérialisme par rapport à la liberté et à la morale. — (7 octobre). De la solidarité morale. — Essai de psychologie appliquée, par H. Marion.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 septembre). Lettres adressées à Libri. — Vers oubliés d'Alfred de Musset. — Correspondance de Catherine II. — Un nouveau bréviaire. — (30 septembre). — Portraits critiques de M. Thiers. — Les contradictions de M. Zola. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). Ch. Blanc : La reliure. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon. — Muntz : Raphaël archéologue et historien d'art. — Gonse : E. Fromentin, peintre et écrivain.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (octobre). De Fontpertuis : La civilisation des Incas avant la conquête du Pérou par les Espagnols. — Doussot et de Labry : L'utilité des travaux publics ; l'outillage national et la dette. — De Fontpertuis : Histoire critique des systèmes d'éducation en France, depuis le XVIIe siècle, par G. Compayré. Etudes sur l'histoire de Prusse, par Lavisse. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). A. Maury : Les paysans et la question des paysans en France. — G. Perrot : Les Italiotes dans la plaine du Pô. — E. Renan : Le roman chrétien des Reconnaissances. — F. Rocquain : Les lettres de Nicolas Ier. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (octobre). Le fusil Gras et le fusil Manser. — Bornecque : Rôle de la fortification dans la dernière guerre d'Orient. — De la guerre de partisans. — De l'organisation militaire de la France au point de vue social.

MAGASIN PITTORESQUE (septembre). La sibylle Libique. — Le Petit Dictionnaire des arts et métiers. — Saint-Vaast de la Hougue. — Ivoire byzantin du trésor de la cathédrale de Trèves. — MOLIERISTE (octobre). Thierry : La Thébaïde au Palais-Royal, 1664. — Vitu : Un document inédit sur le père de Molière. — P. Lacroix : Les amis de Molière. — Livet : Nicolas de Tralage.

NATURE (18 septembre). Hospitalier : Les communications téléphoniques à Paris. — Girard : Le brome et l'iode. — Les eaux souterraines du val d'Orléans. — (25 septembre. Bertillon : Nains et géants. — Hospitalier : Les usines électriques à Paris. — Brun : Pluies de sang au Maroc. — (2 octobre). Girard : Du Sénégal au Niger. — Tissandier : La physique sans appareils. — (9 octobre). Hanvez : Suppression des arrêts des trains de voyageurs. — Perrier : Les origines de la vie. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). — Sainte-Beuve : Le clou d'or. — Dr Clavel : Grandeur et décadence de la théologie. — Daurès : Les fouilles de Délos. — De Lajarte : Les danses historiques. — (1er octobre). A. Le Faure : L'initiative militaire. — Marc-Monnier : Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois. — E. Berr : Les chambres syndicales ouvrières. — Lacour : Le théâtre de M. Labiche.

POLYBIBLION (septembre). — Bacuez et Vigouroux : Manuel biblique. — Bersot : Questions d'enseignement. — De Harlez : Grammaire pratique de la langue sanscrite. — Bancel : Histoire des révolutions de l'esprit français, de la langue et de la littérature française au moyen âge. — Le Moyen : La Nouvelle-Grenade ; Santiago de Cuba, la Jamaïque et l'isthme de Panama.

LA RÉFORME (15 septembre). Desfossés : La création d'un comité consultatif au ministère des affaires étrangères.

— Bellangé : La mythologie comparée. — (1er octobre). — Mercier : La France et l'Italie. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (septembre). Rabany : Les réformes de l'enseignement secondaire. — Bazille : De la responsabilité pécuniaire de l'État par le fait de ses agents. — REVUE ALSACIENNE (septembre). L. Jouve : Le général Humbert. — H. Edmond : Le naturalisme alsacien. — Dr Choné : Le pont de Fontenoy. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (août). Danicourt : Tête de bronze représentant un chef gaulois. — Homolle : Fouilles exécutées à Délos. — Geoffroy : Marques de briques romaines. — (septembre). Desjardins : Inscriptions inédites du cabinet de M. de Torcy, à Dijon. — Aubé : Le christianisme de l'empereur Philippe. — Cagnat : Inscription funéraire d'Alexandrie. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (septembre). Bénédite : Le fer à l'exposition de l'Union centrale. — Gorgolewski : Les arts décoratifs chez les Polonais. — REVUE BORDELAISE (16 septembre. Cazalis : Bernard Palissy écrivain. — Valat : Notes biographiques sur Auguste Comte. -- (1er octobre). Routsans : M. Bouchor. — Delamp : Les Nouvelles de Batacchi. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (septembre). De la Borderie : L'île de Bréhat sous la Ligue, de 1591 à 1595. — Augereau : Souvenirs des guerres de Vendée; — Grimaud : Le sans-culotte Goullin, par M. A. Lallié. — REVUE BRITANNIQUE (septembre). La position stratégique dans l'océan Pacifique. — Le siège de Lyon en 1793. — Journal d'un séjour à Canton. — L'action physiologique de l'alcool. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (septembre). Armorial de la généralité de Champagne. — A. Babeau : Les rois de France à Troyes. — Lacordaire : Les Seigneurie et faculté de Bourbonne. — REVUE CRITIQUE (20 septembre). Hunter : Statistique du Bengale. — De Vit : Lexique de toute la latinité. — Harlowitsch : Le développement du nihilisme. — (27 septembre). Rhoden : Les terres cuites de Pompéi. — Tamizey de Larroque : Sonnets inédits d'Olivier de Magny. — Gazier : Un discours inédit de Napoléon Ier. — (4 octobre). Gazier : Notes pour les futures éditions des oraisons funèbres de Bossuet; — (11 octobre). Harant : Corrections et annotations à Tite-Live. — Suringar : Didon, tragédie latine du XVIIe siècle. — Frey : A. de Haller et son importance pour la littérature allemande. — REVUE DES DEUX MONDES (15 septembre). A. Maury : La vieille civilisation scandinave. — Fouillée : Le positivisme français et la morale indépendante. — Barine : Mme de La Fayette. — Brunetière : Le mal du siècle à propos d'un livre récent. — (1er octobre). Erckmann-Chatrian : Les vieux de la vieille. — Havet : Des Provinciales, de Pascal. — Hervé : O'Connell et l'émancipation des catholiques. — D'Haussonville : Lanfrey, polémiste et historien. — REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES (août-septembre). La bataille de Fornoue. — Prosper Jolyot de Crébillon. — La première édition des Lettres de Mme de Sévigné. — P. Mérimée. — Le chansonnier Gallet. — REVUE ÉGYPTOLOGIQUE. Le roi Amasis et les Mercenaires. — La question du divorce chez les Egyptiens. — Régime matrimonial chez les Assyriens. — L'omnipotence des femmes et le décret de Philopator sur l'autorité maritale. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (septembre). — Ruelle : Aperçu géographique de la question turco-hellénique. — Hay : L'Irlande. — Jallfiier : L'art de voyager en chemin de fer. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (mai-juin). Darmesteter : Le Dieu suprême dans la mythologie indo-européenne. — Cordier : Bulletin critique des religions de la Chine. — D'Eichthal : Sur le nom et le caractère du dieu d'Israel Jahveh. — REVUE MARITIME ET COLONIALE (octobre). Bertin : Le roulis et le tangage des navires. — Expédition de la Bourdonnais dans la mer des Indes en 1746. — Lenglet : La marine marchande en Angleterre. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Richet : Du somnambulisme provoqué. — Krantz : Le pessimisme de Leopardi. — Marion : Le nouveau programme de philosophie. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 septembre). — De Pressensé : Pascal et le catholicisme contemporain. — Aulard : Les poésies inédites de Leopardi et la critique italienne. — Renan : Études sur l'Inde et la Perse. — Léo Quesnel : Miss Braddon. — (25 septembre). Renan : Les études sémitiques et hébraïques. — Combes : Merlin de Thionville, d'après sa correspondance. — (2 octobre). Rapport sur l'enseignement secondaire à Paris en 1880. — Hémon : La vraie Mme de La Fayette. — (9 octobre). Bigot : Le professorat et l'administration dans les lycées. — E. Renan : Les Études sur l'Egypte, l'Assyrie, l'Arabie, l'Orient. — Lévêque : De l'origine de la musique, d'après H. Spencer. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). R. P. Martinov : Saint Méthode, apôtre des Slaves, et les lettres des souverains pontifes conservées au British Museum. — Boulay de la Meurthe : Le Directoire et l'expédition d'Égypte. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 septembre). Discours de MM. Cornu et de Lesseps à l'inauguration des statues de Pascal et de Denis Papin. — (25 septembre). Breguet : Le photophone de Bell. — Berthelot : De la décomposition chimique. — Baclé : L'exposition artistique et industrielle de Dusseldorf. — (2 octobre). Levasseur : La laine. — Moutier : Les changements d'Etat non réversibles. — (9 octobre). Baclé : Une révolution dans l'industrie du fer. — Levasseur : La laine. — ROMANIA (juillet). Lambrior : Essais de phonétique roumaine. Voyelles toniques, A. — Cosquin : Contes populaires lorrains.

SPECTATEUR MILITAIRE (septembre). Saint-Aubin : La guerre des côtes du Pacifique. — Histoire de l'ancien corps d'état-major. — De Rochas : Les vallées vaudoises.

TOUR DU MONDE (18 et 25 septembre; 2 et 9 octobre). Veth : A travers l'île de Sumatra.

VIE MODERNE (18 septembre). V. Jannet : Les Pantoufles, comédie en un acte. — (25 septembre). De Banville : Prologue en vers pour la réouverture du Palais-Royal. — Quatrelles : La Vierge de Munster. — Desmoulins. — Vieux mots à rajeunir. — (2 octobre). J. Vallès : Londres; les Music-Halls. — Bergerat : Léon Gérôme. — (9 octobre). É. Bergerat : J. Jacquemart.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Revues allemandes.

Dans le LITERARISCHES CENTRALBLATT nous remarquons des comptes rendus de plusieurs publications intéressantes, notamment : Les jours de Ligny et de Belle-Alliance, par Treuenfeld (Hannover) ; Le peuple italien d'après ses chansons populaires, par Otto Badke ; L'histoire du piétisme dans l'Église protestante, par Albrecht Ritschl ; Strasbourg pendant la guerre de Trente ans, par Rud. Reuss ; L'histoire du chemin de fer du Saint-Gothard, par Martin Wanner, archiviste de l'entreprise de ce chemin de fer (Berne) ; « l'Histoire de mon temps », par Frédéric II, roi de Prusse (édition de 1776, différant considérablement de celle de 1775), publication des archives de la Prusse, Leipsic. — ARCHIV FUER SLAVISCHE PHILOLOGIE publie des esquisses de la mythologie slave, par Jagitch, et plusieurs contes populaires des Slaves du Sud. — Les GRENZBOTEN contiennent des études sur l'histoire de la Révolution, par Henri de Sybel, et sur lord Beaconsfield. — Dans le GEGENWART, Hans Morning parle de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. — La RUSSISCHE REVUE renferme des variantes russes sur la légende de Judas Ischariot, des données curieuses sur l'origine des notabilités de la Russie (depuis 1700 la Russie n'a eu que deux maréchaux d'origine russe ; Pouchkine, Gogol, Lermontov, Joukovski, Karamsin étaient d'origine étrangère). B. de Koehne raconte des épisodes qui caractérisent les relations anciennes entre la Russie et l'Allemagne. — Le MAGAZIN FUER DIE LITERATUR DES AUSLANDES (n°s 39-41) contient des critiques sur « Garin, » Montépin et Belot, une étude sur Gargantua et Pantagruel, que F.-A. Gelbke vient de traduire en allemand, douze poèmes d'Omar Chayyaam, traduits par Frédéric Bodenstedt, le célèbre auteur des chansons de Mirza Shaffy. — Dans WESTERMANN'S MONATSHEFTE, on trouve des lettres de voyage, par François Liszt. On y annonce, pour paraître prochainement une édition allemande et anglaise d'un livre de Schliemann ; l'Ilios (c'est le titre du livre) contiendra le compte rendu des fouilles faites à Hissarlik, deux appendices de Brugsch bey, des illustrations et une préface écrite par le prof. Virchow.

Revues anglaises.

Beaucoup de nouveaux livres intéressants présentés par l'ACADEMY (n°s 11, 25 sept., 2, 9 oct.) : Bonne traduction anglaise de « M. Guizot dans sa famille et avec ses amis », par Mme de Witt ; le VIe volume de l'histoire des jésuites anglais, par Henry Foley ; onze romances celtiques, traduites du gaël par P. W. Joyce ; le manuscrit autographe de l'imitation de Christ, de Thomas A. Kempis ; 150 histoires chinoises traduites par Herbert A. Giles ; la biographie du fameux député Charles Bradlaugh, par Adolphe S. Headingley ; les lettres d'Eugène Delacroix, publiées par Burty (Paris) ; une histoire de la guerre contre les Caffirs et les Zoulous, publiée par le capitaine Parr, secrétaire de sir Bartle Frère ; une traduction anglaise de l'histoire de l'économie politique, par J.-A. Blanqui ; les études de Vernon Lee sur l'Italie au XVIIIe siècle ; la traduction des récentes conférences de M. Ernest Renan ; le IIIe et IVe volumes de l'histoire contemporaine, par Justin Mac Carthy. — Le NINETEENTH CENTURY (octobre) publie un article du lord-chef de la justice sur l'histoire et les lois de la chasse ; la traduction du journal curieux d'un ambassadeur chinois en Angleterre et une étude de Walter Herris Pollock sur Dumas père. Dans la MODERN REVIEW (octobre), William Grey parle de l'Italie ancienne et moderne. et M. Schütz Wilson, de Faust. — Dans le BLACKWOOD'S MAGAZINE, nous trouvons une étude sur la société et les salons français avant la Révolution. La CONTEMPORARY REVIEW (oct.) publie la suite de l'étude du duc d'Argyll sur l'unité de la nature ; James Gairdner donne des conseils sur l'exploitation des archives et Grant Allen demande si l'Angleterre doit garder les Indes. — Dans la DUBLIN REVIEW (oct.) W.-E. Addis cherche des erreurs dans les conférences de Renan, et « un homme d'État allemand » trace le récit du Kulturkampf. — La CHINA REVIEW renferme plusieurs traductions de littérature chinoise et une étude sur le dialecte de Canton, un des plus riches dialectes de la Chine, contenant plus de sept cents syllabes. — Empruntons enfin aux revues anglaises l'annonce que Basil Hall Chamberlain publiera un livre sur la poésie classique des Japonais, avec le concours d'un homme de lettres japonais et d'une poétesse japonaise âgée, qui se nomme Tachibana-no-Toseko.

Revues américaines.

SCRIBNER'S MAGAZINE (oct.) continue ses belles études sur François Millet ; Schuyler finit son remarquable essai sur Pierre le Grand et une curieuse description des mœurs de New-York, par H.-C. Bunner. — LIPPINCOTT'S MAGAZINE publie les souvenirs d'un missionnaire à Honolulu, par Louise Cofin Jones, et une étude sur le sport en France par L. Lejeune. — CATHOLIC WORLD renferme des études intéressantes sur le Mexique, par Nugent Robinson, et sur les premiers missionnaires catholiques en Californie, par Charles Robinson. Dans HARPER'S MAGAZINE, M. D. Convey continue ses études de démonologie, parlant de la légende de saint Hubert en Touraine et traçant une apologie de Louis XI. A.-A. Hayes glorifie Chicago, la « métropole des prairies ». — ATLANTIC MONTHLY donne une description de l'ivresse publique en Angleterre par Richard Grant White, une critique mordante de la philosophie de Spencer, par Dr William James, et des réminiscences sur l'administration américaine en 1841-1843. — APPLETON'S JOURNAL traduit le roman d'André Theuriet, « Toute seule » ; et Ph. Morgan parle des tribunaux internationaux de l'Égypte. — Dans la NORTH AMERICAN REVIEW, Emery A. Storss trace l'histoire du parti des « démocrates » ; Thomas A. Edison explique les succès de la lumière électrique ; Désiré Charnay décrit les ruines de l'Amérique centrale ; D.-T. Wright raconte la campagne de 1862, et A.-W. Pitzer parle des droits à prélever sur les propriétés de l'Église. — L'AMERICAN ART REVIEW annonce que M. Costaggini a commencé les fresques du Capitole de Washington.

Revues belges

L'ATHENÆUM BELGE nous apporte des renseignements sur quelques intéressantes publications, notamment : L'histoire de la Belgique au commencement du XVIIIe siècle, par

M. Gachard ; le catalogue du musée Ravestein, les mémoires de G. Rist, le manuel des livres religieux et historiques de la Perse, par C. de Harlez. — La REVUE DE BELGIQUE publie un article de Max Sulzberger sur le prince de Bismark et les scissionnaires libéraux ; elle donne la traduction d'un roman de Berthold Auerbach, intitulé Adam et Ève ; Salvador Morhange décrit les arbres géants de Californie et la vallée de la Yosemite, et Félix Coveliers résume les résultats de l'enquête scolaire faite en Belgique. — La REVUE ARTISTIQUE publie des études sur les arts industriels, sur l'exposition nationale et une étude d'Emile Lefebvre sur quatre tableaux de Ch. Verlat.

Revues hongroises.

L'événement littéraire en Hongrie est la traduction hongroise des œuvres d'Aristophane faite par Jean Arany, le plus grand poète vivant de la Hongrie. La « Société de Kisfaludy » qui est l'Académie des belles-lettres en Hongrie, est en train de publier la traduction des quelques pièces de Molière, de sorte qu'après une année le public hongrois possédera la traduction des œuvres complètes de Molière. — Le 17 octobre, on a inauguré la statue de Petoefi à Kis-Koeroes, devant la maison où le grand poète de la « puszta » est né, et que la Société des écrivains hongrois vient d'acquérir. Le discours officiel fut prononcé par Maurice Jokai, le romancier bien connu, même en France. — L'exposition annuelle de la Société hongroise des beaux-arts, qui est ouverte depuis le commencement de ce mois, est un succès considérable. M. Zichy, qui finit pour un éditeur russe un tableau « l'Heure des revenants », et M. Munkacsy, qui travaille à un grand tableau pour le « Salon » de Paris, n'ont pas cette fois exposé à Budapest. Mais les jeunes peintres étaient plus nombreux que jamais et ont fait preuve d'un progrès frappant. — Près de Budapest, à l'emplacement de l'ancien « Aquincum », on vient de découvrir les ruines d'un grand amphithéâtre romain et d'un temple de Némésis, qui était en face de l'amphithéâtre.

Revues russes.

Dans le VIESTNIR EVROPU (oct.), une étude de Spasovitch sur la politique du marquis de Vielopolsky dans la question russo-polonaise ; un article remarquable de Korche sur Voltaire, une étude de Z. Z. sur les frères de Goncourt, un sixième article de Punine sur « la question polonaise dans la littérature russe », une correspondance parisienne sur les mœurs du journalisme par Emile Zola, des critiques sur l'histoire des littératures slaves par Punine et Spasovitch, et sur l'histoire de la littérature universelle par Korche. — Dans l'ISTORITCHESKI VIESTNIR, Ssoyunine continue sa grande étude sur Pouchkine, Mainov écrit une nécrologie de Paul Broca, l'éditeur critique la seconde partie de l'histoire de la Russie par Ilovaiski, l'étude de ce même auteur sur Dmitri Jv. Donski, et rend compte des fêtes littéraires d'Odessa. — ROUSKAIA STARINA publie la continuation d'une étude sur le passage des Balkans en 1877 et donne des études intéressantes sur l'histoire du théâtre russe et de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. — ROUSSKAIA RIETCH continue un roman historique de Chardine.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 septembre au 15 octobre)

CONSTITUTIONNEL. Octobre : 11. Barbey d'Aurevilly : Léon XIII et le Vatican.

DÉBATS. Septembre : 22. de Molinari : Lettres sur l'Irlande. 29. Bérard-Varagnac : La Belgique depuis 50 ans; 1830-1880, à propos de récentes publications. — Octobre : 1er. Duremberg : L'alimentation de la première enfance, à propos de publications nouvelles. — 2. Cordier : L'Islamisme en Chine. — 7. Egger : Thomæ Vallaurii inscriptiones. — Lettere di illustri scrittori a Tommaso Vallauri. — 10. Berger : La Revue de l'histoire des religions. — DÉFENSE. Septembre : 21. Th. Auderand : Sainte-Beuve en robe de chambre. — Octobre : 1er. L'église et l'invention de l'imprimerie à propos d'un ouvrage allemand : L'art typographique au service de l'Église, particulièrement en Allemagne jusqu'en l'année 1520. 4. de Nouvion : Saint-Simon, inédit.

FIGARO. Octobre : 2. Ulric-Richard Desaix : La relique de Molière. — FRANÇAIS. Septembre : 18. Pascal, auteur des Provinciales et l'esprit moderne. — Octobre : 3. Jeanne Darc dans la poésie. — FRANCE. Septembre : 16. G. Bell : Sainte-Beuve posthume.

LIBERTÉ. Septembre : 22. Drumont : Nos bibliothèques.

MONITEUR. Septembre : 23. Bouiller : La pitié ou le fondement de la morale de Schopenhauer.

NATIONAL. Octobre : 5. Bauzon : M. On. Reclus et son livre sur la France, l'Algérie et les colonies.

OFFICIEL. Septembre 17, 20. Octobre 1er. Dide : Denis Papin. — 19. Frémine : Les petits poètes du XVIIIe siècle. — 24 et 25 oct. Baignières : Les musées lorrains. — Octobre : 6. I. Gautier : Les missions scientifiques de France. — 13. Aubé : La correspondance de Mme de Gérando. — ORDRE. Septembre : 26. Macé de Challes : Dictionnaire raisonné d'architecture par Bosc. — Octobre : 11. Durand : Souvenirs du second empire, par G. de Cassagnac.

PAIX. Septembre : 28. La sorcellerie en Russie. — PARIS-JOURNAL. Octobre : 13. Doncieux : G. Flaubert. — PARLEMENT. Septembre : 18. Pigeon : F. Spielhagen. — 20. A. Theuriet : Poètes et conteurs populaires. — 21. Le Marquis d'Argenson à propos de la thèse de M. Zévort. — 22. La nouvelle correspondance de Sainte-Beuve. — 26. De Varigny : Le livre de M. Dumas fils. — 29. Pigeon : Fanny Lewald. — Octobre : 4. A. Theuriet : Brizeux. — 5-6. Leroy-Beaulieu : Les populations agricoles de la France, la Normandie, par Baudrillart. — 11. Pigeon : Les critiques allemands; M. Karl Hillebrand.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 21. Richelieu, premier ministre, à propos du livre de M. Zeller. — 24. Guillemot : Les origines du faubourg Saint-Antoine. — 28. J. Soury :

Essais de morale, par M. Spencer. — 30. Ph. Zurty : Jacquemart.

SIECLE. Octobre : 7. de la Berge : L'art et les artistes hollandais, par H. Havard. — SOLEIL. Octobre : 10. Jean de Nivelle : Le dernier livre de M. A. Dumas.

TEMPS. Octobre : 12. Loiseleur : Molière en Province.

UNION. Septembre : 20. de Cadoudal : Le vicomte de Melun, d'après sa correspondance, par l'abbé Baunard. — Octobre : 10. Sept : Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249) Sa vie et ses ouvrages par Noël Valois. — UNIVERS. Septembre : 26. Daniel : La Palestine, à propos d'un récent ouvrage anglais.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE SEPTEMBRE

1. *L'Esprit pratique.* Finances, sciences, lettres. Gr. in-4°, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Levé, rue Cassette. — Abonnements : France, 6 francs ; étranger, 8 fr. — Le numéro, 10 cent. — Bureaux : Paris, 39, rue Richer ; Londres, 16, Annaudal Road East Greenwich. Hebdomadaire.

Les Droits, rédigés en langue arabe. In-4°, 10 pages à 3 col. Paris, imp. Lefebvre, 17, passage du Caire. — Bureaux, 18, rue du Château-d'Eau.

La Ville de Paris, organe des intérêts de la population du département de la Seine. In-folio, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Richard, 33, passage de l'Opéra. — Abonnements : un an, 28 francs ; six mois, 15 francs ; trois mois, 8 francs. — Le numéro, 15 centimes.

4. *Le Décaméron.* Histoires et contes d'amour. In-4°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 9, cour des Miracles. Abonnements : un an, 10 francs ; 6 mois, 5 francs. — Le numéro, 10 centimes. — Bureaux, 15, rue du Croissant.

Le Boccace, gazette des mœurs du jour. Petit in-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, typographie Pouard, 21, rue de la Lune. — Abonnements : Paris, 6 francs ; départements, 7 fr. ; étranger, 8 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Bureaux : rue Neuve-des-Petits-Champs, 91, Hebdomadaire. Imprimé sur papier rose.

Le Fumiste, ramonant tous les samedis. In-4°, 8 pages à 2 colonnes avec gravures. Paris, imp. Pouard, 21, rue de la Lune. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr. ; six mois, 5 fr. ; 3 mois, 2 fr. 50. — Départements : un an, 12 fr. ; six mois, 6 fr. ; trois mois, 3 fr. — Administration, 56, rue Saint-Georges. — Le numéro, 20 cent.

Le Faublas illustré, journal humoristique, paraissant le vendredi. In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Platant, 48, rue Berthe. — Abonnements : Paris, un an, 7 fr. ; six mois, 4 fr. ; trois mois, 2 fr. 50. Étranger : un an, 14 fr. ; six mois, trois mois, 5 fr. — Le numéro : départements, 8 fr. ; 15 cent. ; Paris, 10 cent. — Bureaux, 21, rue du Croissant.

L'Employé de commerce et d'industrie, paraissant le samedi soir. Gr. in-folio, 4 pages à 6 colonnes. Paris, imp. Debons, 16, rue du Croissant. — Abonnements : Paris et départements, trois mois, 1 fr. 50. — Le numéro, 10 cent. — Bureaux : 30, rue Jacob.

Revue encyclopédique. In-8°, 64 pages. Paris, imp. Bécus, 16, rue Mabillon. Paraît le 5 et le 20 de chaque mois par fascicules de 64 pages, in-8°, et forme 3 volumes par an. — Abonnements : Paris, un an, 13 fr. ; six mois, 7 fr. ; départements : un an, 14 fr. ; six mois, 7 fr. 50. Étranger, le port en sus. — Le numéro, 60 centimes.

9. *Le Sphinx.* In-4°, 4 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Lefebvre, passage du Caire, 87. — Bureaux : 10, rue Montholon. Rédigé en langue arabe.

La Silhouette, nouveau journal satirique et politique illustré. Paraît le lundi et le jeudi de chaque semaine. — Bureaux de la Librairie illustrée, 7, rue du Croissant.

Le Petit capitaliste, journal financier et commercial. In-folio, 4 pages à 4 colonnes, Paris, imp. Peret, 61, rue Lafayette. — Administration : 9, passage Saulnier. — Abonnements : Paris et départements, 1 fr. ; étranger, 2 fr. — Le numéro, 15 centimes.

11. *La Convention nationale.* Directeur : Fr. Jourde. In-folio, à 6 colonnes. Paris, impr. Richard, passage de l'Opéra. Bureaux : 8, rue d'Argout. — Abonnements : un an, 40 fr. ; six mois, 20 fr. — Le numéro, 15 centimes.

12. *La Révolution sociale*, organe anarchiste, hebdomadaire. In-folio. 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Reiff, 9, place du Collège-de-France. — Bureaux : 20, rue Royale, à Saint-Cloud. — Abonnements : France, un an, 5 fr. ; six mois, 2 fr. 50 ; trois mois, 1 fr. 25. Étranger, un an, 7 fr. 50 ; six mois, 4 fr. ; trois mois, 2 fr. — Le numéro, 10 centimes.

La Mode-programme, journal hebdomadaire. Numéro spécimen. In-4°, 4 pages à 3 colonnes, Paris, imp. Bernard, 9, rue de la Fidélité. — Le numéro : 20 centimes.

Le Musée de la Mode, journal bi-mensuel. Numéro spécimen. In-4°, 4 pages à 3 colonnes, sur

papier fort. Paris, imp. Bernard. — Abonnements : un an, 60 fr. ; six mois, 35 fr. ; trois mois, 28 fr. — Le numéro, 1 fr. 50.

15. *La Galerie pour rire.* Une feuille coloriée. Paris, imp. Bernard. — Le numéro, 10 centimes. — Publication hebdomadaire. — Bureaux : 5, rue du Croissant.

16. *La Petite Commune,* journal quotidien. In-folio, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. M. Lachâtre, rue Bertin-Poirée, 11. — Le numéro, 5 centimes.

Paris-Magazine, paraissant tous les jeudis. In-4°, 16 pages, 3 colonnes. Paris, imp. Hugonis et Cᵉ, 16, rue Martel. — Abonnements, France : un an, 15 fr.; six mois, 8 fr. — Le numéro, 30 centimes. — Bureaux : 5, rue de Châteaudun.

La Grivoiserie parisienne. In-4°, 8 pages à 3 colonnes, avec gravure. Paris, imp. Michelon, 15, faubourg Montmartre. Le numéro, Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes.

L'Auxiliaire du commerce, de l'industrie et de la finance, guide général des affaires ; propriété du Comptoir Henri IV. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Montdidier, imp. Hourdequin. — Bureaux : 39, boulevard Henri IV. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr. ; six mois, 5 fr. ; trois mois, 3 fr. ; départements, un an, 10 francs; six mois, 6 fr.; trois mois, 4 francs. — Paraît le jeudi.

18. *Le Charmeur.* In-12, 32 pages, Paris, imp. Lefebvre, 87, passage du Caire. — Bureaux, 65, rue de Provence. Rédigé en langue arabe.

L'Asticot, journal des taquins, des rageurs et des pêcheurs à la ligne. — Petit in-4°, 4 pages à 2 colonnes. Charenton, imp. Berne, 10, rue de Paris. — Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

Revue de la comptabilité. In-8°, 8 pages. Paris, imp. Grandremy, 28, quai de la Rapée. — Le fascicule, 10 centimes.

21. *La Commune.* In-folio, 4 pages à 6 colonnes. Paris, imp. A. Robert, 10, rue Saint-Joseph. — Bureaux : 11, rue Bertin-Poirée. — Le numéro, 10 centimes. — Journal politique quotidien. Directeur, F. Pyat.

30. *L'Écho des banques, les Nouvelles financières, le Messager des rentiers, la Revue des banques, les Tablettes financières, le Guide de l'épargne, le Guide financier, le Nord financier, le Carnet du rentier, l'Ami du rentier, le Guide du capitaliste.* In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Langeler et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Abonnements : un an, 5 francs. — Le numéro, 20 centimes. — Bureaux : 15, place de la Bourse.

30. *La Médecine populaire*, journal hebdomadaire illustré. In-4°, 16 pages à 3 colonnes. Saint-Germain, imp. Bardin. — Abonnements : Paris, un an, 8 francs ; six mois, 4 francs. Départements, un an, 10 francs; six mois, 5 francs. Étranger, un an, 12 francs. — Le numéro, 15 centimes. — Bureaux : 125, rue Montmartre. — Paraît le jeudi.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Sous le régime de la communauté légale, les œuvres littéraires ou dramatiques publiées par l'un des époux pendant la communauté appartiennent en propriété à celle-ci.

En conséquence, l'héritier de l'époux prédécédé est propriétaire pour moitié de toutes les œuvres publiées par l'auteur depuis le jour du mariage jusqu'à celui de la dissolution de la communauté.

En outre, et comme propriétaire, il a droit pour l'avenir, alors même que c'est l'auteur qui survit, à la moitié des sommes qui pourront être perçues sur lesdits ouvrages à titre de droits d'auteur.

Ainsi jugé par la cour de cassation (chambre des requêtes). Présidence de M. Demangeat, conseiller. (Bulletin du 16 août.) — Affaire héritiers Gaudichot, dit Michel Masson.



N° 84

LE DOCTEUR FAUSTUS

Planche tirée de l'*Œuvre complet de Rembrandt*, par Charles Blanc.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Douzième Livraison — PREMIÈRE ANNÉE — *15 Décembre 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, 30 novembre.

Feu sir Anthony Panizzi.
Livres : The Life of sir Anthony Panizzi, K. C. B., late principal librarian of the British Museum, senator of Italy, etc., etc., by Louis Fagan, of the department of prints and drawings, British Museum, with an etching and other illustrations by the author. Two volumes in-8°. Remington and C°.
The Early History of Charles James Fox, by G. O. Trevelyan (Longmans).

Au mois de mai 1823, une petite bande d'exilés ou plutôt de fugitifs, car ils avaient tous été condamnés par le gouvernement de leur pays natal, débarquaient sur le sol de notre bienheureuse Albion. Là, après avoir surmonté bien des difficultés, franchi nombre d'écueils, ils trouvaient enfin l'asile hospitalier et noblement miséricordieux ouvert à tant de réfugiés illustres depuis le commencement du grand combat moderne entre la tyrannie et la liberté, ces deux puissances rivales et irréconciliables.

Un autre proscrit, leur compatriote, les avait devancés de quelques années dans une fuite honorable et nécessaire. Il alla à leur rencontre, les reçut à bras ouverts, les serra un à un sur son cœur avec toute l'effusion de cette nature italienne si généreusement démonstrative. C'était le poète Ugo Foscolo. Il retrouvait des amis et accueillait en même temps des hommes qui étaient devenus pour lui plus que des amis par les sympathies et l'infortune communes. Au milieu du groupe, un homme se faisait remarquer autant par sa taille presque gigantesque que par sa figure qui dénotait une intelligence rare unie à une énergie indomptable. C'était Antonio Panizzi. Alors que tous les fugitifs étaient plus ou moins condamnés, il avait eu, lui, l'honneur d'être pendu en effigie. Son évasion, opérée quand il se trouvait dans les mains mêmes de la police, tenait presque du miracle. Pour sa patrie, c'était un mort, dont le gouvernement avait confisqué tous les biens. Mais ce mort trouvait ainsi ce jour-là comme une seconde vie à recommencer dans un pays étranger, il est vrai, et sans ressources pécuniaires.

Que devint cet homme, vaincu pour le moment, mais destiné évidemment à ne pas abandonner le combat tant que la vie lui restait? Se cramponna-t-il aux espérances brisées d'une tentative déchue, comme tant de faibles qui se croient des forts? Non, ce révolutionnaire intrépide, qui pouvait déjà se vanter d'avoir servi sa cause jusqu'au pied même de l'échafaud, se voua dès lors à une autre révolution plus lente, plus paisible dans son mouvement que les révolutions politiques, mais, par contre, plus vaste et plus efficace peut-être, celle que devait accomplir l'intelligence humaine combattant, avec les livres pour arme, par les élans progressifs de la science et de la littérature.

Il va sans dire qu'en se frayant une carrière dans l'Angleterre, remplie encore à cette époque de préjugés contre l'admission des étrangers dans

les emplois publics, Panizzi rencontra des obstacles qui auraient certainement rebuté un esprit moins solidement trempé que le sien. L'histoire de ses premières années d'exil pleines de tentatives courageusement poursuivies à travers de rudes épreuves et des difficultés innombrables offre un grand intérêt pour les lecteurs actuels. La connaître serait même indispensable pour quelqu'un qui voudrait se faire une idée juste de la carrière vraiment triomphante de cet homme remarquable. Panizzi devint non seulement le premier bibliothécaire de son temps, mais il fut et restera quelque chose comme le *roi des bibliothécaires*. Pour l'Angleterre, il fut un Colomb dans le monde des livres. Là où d'autres ne marchaient que lentement, ne voyaient que dans des limites fort restreintes, il découvrit, il créa avec la certitude et l'inattendu du génie. L'on peut affirmer que la bibliothèque du British Museum est sa création, l'ouverture de la nouvelle salle de lecture en mai 1857 étant comme le *fiat lux* d'un monde intellectuel jusqu'alors inconnu au public de l'Angleterre.

Il est vrai que depuis l'année 1758 le British Museum possédait une salle de lecture accessible au public sous certaines conditions. Il paraît même que cette salle primitive ou plutôt cette chambre n'était pas tout à fait incommode ni exempte de quelques agréments. Elle donnait, en effet, sur les jardins agréables et remplis d'arbres qui occupaient une grande partie de la cité maintenant couverte par les constructions gigantesques du Muséum actuel et formèrent pendant bien des années une petite île de verdure dans le centre de Bloomsbury. Mais il est curieux, en consultant les anciens registres de l'institution, de voir de quelle manière le public d'alors usait des avantages qu'on avait mis à sa disposition. Le poste de bibliothécaire en chef était alors très peu onéreux, à ce qu'il paraît. Cela n'empêchait pas qu'un certain Dr Templeman, secrétaire plus tard de la *Society of Arts*, qui occupait ce poste et passait surtout son temps à se promener dans les jardins d'alentour, trouvait ses fonctions trop lourdes. Après y être resté huit mois, il pria la *committee* d'abréger ses six heures d'emploi quotidien, sous le prétexte que ce régime était vraiment intolérable. Le 13 mars 1760, il signale joyeusement dans son *registre* le fait suivant : « Mardi dernier, aucun visiteur ne s'étant présenté dans la salle de lecture, le Dr Templeman osa s'en aller vers les deux heures. » C'est à M. Fagan qu'on doit le souvenir de cette historiette qui remonte aux époques presque traditionnelles de notre bibliothèque nationale. Il ajoute que, pendant les premiers mois de l'existence de l'ancienne salle de lecture, il ne s'y présentait pas plus de vingt personnes par mois et que plus tard, les premières curiosités du public apaisées, ce chiffre baissait jusqu'à dix ou douze. Et parmi ces rares lecteurs se trouvent les noms de Johnson, Gray, Hume et Blackstone!

La chambre assez vaste de Great Russell street, qui fonctionna comme salle de lecture pour les personnes munies de billets d'entrée, depuis 1838 jusqu'à 1857, péchait terriblement par l'insuffisance de lumière et de ventilation, sans présenter rien qui convînt à son objet en dehors de ses dimensions qui, vers 1849, devinrent même trop petites pour la foule toujours croissante des visiteurs. « Cet état de choses, dit M. Fagan, faisait une impression profonde sur Panizzi. Partagé entre des préoccupations anxieuses pour la bonne organisation du département qu'il dirigeait et sa répugnance à voir tant de richesses intellectuelles rester nécessairement improductives, il comprenait bien que le seul moyen d'accomplir une réforme substantielle, c'était de procéder par voie d'élargissement. Il sentait qu'il fallait, par des concessions plus libérales effectuées sur une grande échelle, satisfaire aux *réquisitions* de plus en plus impérieuses d'un public devenant chaque jour plus intelligent et plus ami des lettres. Déjà Panizzi avait apporté des changements importants dans la façon de *cataloguer* les livres. Ces modifications facilitaient beaucoup les recherches et présageaient toute une révolution.

Enfin ce fut en mai 1852 que Panizzi présenta le plan de cette salle incomparable si connue aujourd'hui et qui n'a pas sa pareille dans le monde entier. Panizzi n'était alors que le chef d'un seul département, celui des livres imprimés. Au mois de mars 1856, il devint, par suite de la démission de sir Henry Ellis, bibliothécaire en chef du Muséum, c'est-à-dire directeur de l'institution entière, y compris, par une anomalie qui n'existe que chez nous, les départements scientifiques.

Il serait superflu de refaire ici la description de ce chef-d'œuvre dont l'idée première doit être attribuée à Panizzi seul, et l'exécution matérielle à l'architecte Smitke. M. Fagan lui-même, dans son livre, n'en fait pas une description détaillée, se contentant de donner quelques extraits succincts d'un des *guide-books* du Muséum. Dans une petite biographie de sir Anthony Panizzi, publication antérieure au livre de M. Fagan et qui date de 1873, c'est-à-dire du vivant même de Panizzi, M. Cowtan s'est étendu plus amplement sur les beautés diverses et toutes caractéristiques de la salle elle-même. Les descriptions sont nombreuses et à la portée de tous. Mais l'on peut affirmer que jamais triomphe ne fut plus complet

ni plus brillant. La conception se réalisa tout d'un trait sans qu'il fût nécessaire de modifier un point quelconque du plan primitif. Le chef-d'œuvre sortait perfectionné du cerveau de son inventeur comme Minerve de celui de Jupiter.

On savait que tous les documents, correspondances, notes et résidus littéraires de sir Anthony Panizzi avaient été confiés à M. Louis Fagan, officier lui-même au département des estampes du British Museum, et l'on attendait presque impatiemment le livre qui devait en résulter. Mais M. Fagan, comprenant l'avantage que lui conférait la possession de ce matériel aussi vaste que varié, ne voulut ni remplir sa tâche à demi, ni risquer, par une précipitation intempestive, de gâter cette belle occasion de faire un début heureux dans la littérature. Il voyait, en effet, trois livres à faire au lieu d'un seul, et il tenait à ce que leur apparition fût simultanée ou du moins que peu s'en fallût.

Ainsi, au moment même où la maison Remington et Cie, de Londres, publiait deux volumes de biographie, un second livre, composé des lettres adressées à sir Anthony par ses contemporains italiens les plus distingués, paraissait à Florence, chez l'éditeur Barbera. Le troisième ouvrage se compose entièrement de lettres écrites par Mérimée à celui qui fut l'ami de toute sa vie et sera publié prochainement à Paris. Non seulement nos meilleures congratulations sont acquises à M. Louis Fagan sur son début dans la carrière des lettres, début que nous ne nous bornerons pas à qualifier de brillant, attendu que nous devons aussi le remercier de la manière consciencieuse avec laquelle il a accompli ce travail important.

La vie de Panizzi contenait, comme tout le monde le sait, en dehors d'une partie évidemment principale, une partie essentiellement politique; et quoique le fil qui la rattachait aux événements survenus dans sa patrie se fût rompu en apparence du jour où il mit les pieds en Angleterre, ce fil était loin d'être entièrement détruit. En effet, Panizzi ne cessa jamais de s'intéresser et même de temps en temps de s'associer de loin aux mouvements et aux entreprises de ses amis. M. Fagan a réussi très heureusement à mettre en lumière ce point qui, bien que accessoire, est d'un intérêt très réel et sans lequel une biographie de l'ancien carbonariste aurait été très incomplète. Au milieu des difficultés d'un travail si compliqué, l'auteur a su conserver un style facile, rapide même au besoin. Il ne se perd jamais dans la variété des détails, et il en tire, au mieux des intérêts du lecteur, tout le profit possible sans négliger les points importants. Des anecdotes charmantes sur les personnages les plus illustres du siècle pleuvent dans ces deux volumes; et les nombreuses lettres de Panizzi lui-même et de ses correspondants les plus connus se mêlent à la narration d'une manière très agréable. C'est ainsi qu'on y lit celles que lui adressa M. Thiers au sujet des mariages espagnols. On y trouve aussi des lettres de Massimo d'Azeglio, de Prosper Mérimée, de Poetio, de M. Gladstone, de lord Clarendon et d'autres célébrités politiques anglaises. Quant à M. Gladstone, nous sommes heureux de pouvoir rapporter l'appréciation qu'il a déjà chaleureusement exprimée sur le travail biographique important de M. Fagan et sur le succès très prononcé obtenu dans le grand public par cet ouvrage. La première édition s'est en effet vendue tout d'un trait et la seconde, prête à paraître, sera précédée d'une lettre de félicitations adressée par M. Gladstone à l'auteur et qui sera publiée avec l'autorisation du ministre.

Au moment où nous commencions cette correspondance, nous avions entamé la lecture d'un autre livre biographique non moins intéressant et d'une grande importance au point de vue de l'Angleterre. C'est *The Early History of Charles James Fox*, par M. G.-O. Trevelyan, M. P., auteur des plus favorablement connu du public par son travail antérieur, *The Life and Letters of lord Macaulay*. Le nouvel ouvrage vient de paraître chez Longmans. Nous ne pouvons que l'indiquer en le nommant aujourd'hui, mais nous espérons trouver l'occasion d'en parler avec quelque détail dans un prochain numéro du *Livre*.

ARTHUR O'SHAUGHNESSY.

BELGIQUE

Bruxelles, 30 novembre 1880.

UNE VISITE A LA BIBLIOTHÈQUE D'ARENBERG

(*Suite.*)

La bibliothèque, ainsi que je le disais en commençant, ne renferme pas, soit dans les arts, dans l'histoire, le théâtre ou le roman, de ces suites précieuses d'éditions de toutes les époques qui dénotent les recherches savantes et persistantes d'un bibliophile passionné.

Formée d'un fonds dans lequel il faut signaler quelques œuvres d'un grand prix, la bibliothèque s'est enrichie pendant la vie du comte de La Marck d'une multitude d'ouvrages dont quelques-uns seulement ont une valeur signalée. Le goût d'un collationneur érudit a présidé évidemment à la formation de cette bibliothèque, mais les livres n'étaient pas l'unique préoccupation de ce grand seigneur lettré. Après sa mort, de nombreuses acquisitions furent faites encore ; mais depuis une quinzaine d'années les achats se sont arrêtés et nul trésor n'est venu s'ajouter aux richesses premières.

La bibliothèque est riche surtout en volumes concernant le pays et l'Allemagne. Parmi ces derniers il faut citer un très bel exemplaire d'un ouvrage devenu rare : *Monumenta Germaniae*, grand in-folio en plusieurs volumes, qui est dans un parfait état de conservation.

Une curiosité typographique est l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut, le C. R. Lepsius : *Denkmaler Œgypten und Œtiopien*, publication de dimensions réellement colossales, imprimée avec grand luxe et contenant de superbes gravures.

De riches écrins à fermoirs d'argent renferment trois volumes portant ce titre : *Stülpnagel*. Cet ouvrage, publié à Berlin en 1848, est un don offert à la famille d'Arenberg par le roi de Prusse défunt et envoyé par l'empereur d'Allemagne actuel, alors régent. Le premier volume concerne les souverains d'Allemagne ; le deuxième, la noblesse ; le troisième, les hommes d'État. Chacun de ces volumes est orné d'armoiries finement coloriées et toutes ces biographies sont complétées par la signature des personnages figurant dans ce triple recueil.

Les dessous des bibliothèques placées au milieu de la galerie contiennent des ouvrages précieux qui rentrent dans la catégorie des publications purement luxueuses. Je note spécialement un exemplaire richement relié de la *Galerie de Versailles ;* des livres à gravures en quantité ; des Kaulbach originaux, en assez grand nombre ; une série fort importante d'ouvrages allemands illustrés et de grands ouvrages du siècle de Louis XIV.

Un petit portefeuille qui réjouirait maints collectionneurs renferme une curieuse collection de *Mazarinades* (1649), formant une suite assez complète.

Parmi les livres plus spécialement chers aux bibliophiles je signalerai : les *Petites Républiques* des Elzevier à peu près au complet. Les Elzevier sont d'ailleurs assez bien représentés. Un petit catalogue contient 144 numéros d'ouvrages sortis des presses des imprimeurs hollandais auxquels M. A. Willems vient de consacrer un remarquable travail.

Je mentionnerai également un superbe *Pindare*, imprimé par Plantin en 1567 avec ces beaux caractères grecs qui rivalisaient si dignement avec ceux des Estienne ; toutefois les marges sont un peu petites ; l'exemplaire, sans ce défaut, serait d'un grand prix. Puis, un joli *Molière* de 1684 ; un *Rabelais* de 1695 en excellent état ; un *Horace* avec annotations (Daniel Heinsius, 1629), dans une belle reliure et parfaitement conservé ; un curieux Erasme *Laus Asini*, édition très appréciée ; un Pétrarque fort beau contenant les *Sonnets* et le *Canzoni et triomphe*. Ce Pétrarque est conservé dans une superbe reliure de Méré.

Une petite merveille est un Kerner de 1545 : *Institution de la femme chrétienne*.

Je note encore en passant une *Vie des Saints* d'une remarquable impression et dans un état irréprochable ; *les Observations* de Pierre Belon, imprimé par Plantin en 1555 ; un précieux exemplaire des *Chroniques d'Angleterre*.

La bibliothèque contient également quelques incunables, mais sans grande valeur intrinsèque ou extérieure.

Dans la section des manuscrits, au milieu de travaux intéressants, mais non de premier ordre, je remarque deux volumes très curieux publiés par les frères Gaillard, s'intitulant hérauts d'armes et contenant une sorte d'histoire du blason. Cet ouvrage est fort original et constitue très probablement une œuvre unique en ce genre.

Un volume contenant des *extraits* des *Saintes Écritures*, manuscrit datant du XIIIe siècle, est également digne d'attention.

Deux joyaux d'un inestimable prix sont la propriété des d'Arenberg.

D'abord un *Antiphonaire* du premier tiers du XVIe siècle, qui a appartenu à Guillaume de Croy, duc d'Ossore, marquis d'Arschot, mort en 1521 et qui fut le gouverneur de Charles-Quint. Ce manuscrit est d'une beauté sans égale et possède une grande valeur au point de vue historique.

Puis un *Atlas* de cartes et de dessins représentant les propriétés du duc Charles de Croy, quatrième duc d'Arschot. Ces cartes figuratives sont toutes entourées de cadres de la plus étonnante fantaisie et coloriées à la main. Toutes les propriétés ayant une importance réelle sont représentées par des dessins dont les couleurs ont conservé toute leur fraîcheur. En outre, cet atlas contient les renseignements les plus précis sur la situation topographique de ces propriétés, leur étendue, leur rapport, etc. Au verso de la première page je relève cette attestation du duc de Croy :

Ce livre est à moy, 1607. Racheté en 1679. 1180 fl. 59 compartiment — 1239 fl. sans les ligatures.

La date de formation de ce livre curieux manque malheureusement et nulle indication n'a pu me donner une date approximative.

Puisque je parle des propriétés de la famille d'Arenberg, il ne sera pas sans intérêt de rappeler que le magnifique château d'Enghien qui appartient à cette maison a été la propriété du roi Henri IV qui l'avait reçu de Jeanne d'Albret. Il fut racheté par les d'Arenberg. L'acte de rachat, signé par le ministre Sully, est entre les mains des descendants de cette illustre maison.

Je n'ai pas eu le loisir d'établir le classement méthodique des ouvrages contenus dans la bibliothèque. Le lecteur voudra bien me tenir compte de cette irrégularité, résultat d'une visite hâtive.

Parmi les collections d'ouvrages des grands écrivains français, je remarque diverses éditions des œuvres de VOLTAIRE et de Jean-Baptiste ROUSSEAU. Ces deux hommes ont été à plusieurs reprises les hôtes de la famille d'Arenberg, le premier, toujours choyé, toujours le bienvenu; le second, dont le caractère très personnel et peu égal, compromit plus d'une fois les liens d'intimité qui l'unissaient à la famille.

On a longtemps supposé que les d'Arenberg possédaient un certain nombre d'œuvres manuscrites de Jean-Baptiste ROUSSEAU qui seraient restées en dépôt après sa mort dans la bibliothèque dont nous parlons. Il n'en est rien. La famille possède des lettres de Jean-Baptiste ROUSSEAU qui sont, ainsi qu'une correspondance assez volumineuse dans laquelle on retrouve les noms les plus célèbres, conservées dans la bibliothèque absolument privée de la famille; ce dépôt intime était, ainsi que l'incomparable galerie de tableaux, confié aux soins du regretté M. Charles de Brou, homme de grand mérite, qui est mort il y a quelques années.

La maison dans laquelle est mort le frère de Jean-Jacques existe encore. C'est une petite maison d'apparence insignifiante, formant le coin de la rue aux Laines et de la place du Petit-Sablon et dont le rez-de-chaussée est occupé par un estaminet portant comme enseigne : *Au roi d'Espagne.*

La bibliothèque d'Arenberg possède un exemplaire magnifique des œuvres de J.-B. ROUSSEAU offert par l'auteur au prince Charles. C'est un exemplaire de marges très grandes, imprimé à Bruxelles en 1643. Je remarque encore un VOLTAIRE, édition de Kehl, en parfaite conservation et un très beau Jean-Jacques ROUSSEAU, édition Dalibon (1825).

Dans la même vitrine se trouve un exemplaire des *Contes* de LA FONTAINE, édition des fermiers généraux, quatre in-folio avec gravures en suite très complète et d'une très belle exécution.

Les écrivains français célèbres des XVIIe et XVIIIe siècles sont d'ailleurs représentés par de belles éditions de leurs œuvres.

La bibliothèque possède de précieux ouvrages sur la numismatique dont je regrette de ne pouvoir transcrire les livres et qui attestent évidemment la préoccupation constante d'un des membres de la famille pour l'étude des médailles.

Il faut noter encore, mais à titre de simple curiosité, une collection nombreuse et variée de romans du commencement de ce siècle. Ces volumes se sont entassés là pendant plusieurs années après avoir fait les délices du duc aveugle auquel on faisait quotidiennement de fréquentes lectures.

Je remarque également une collection assez rare de journaux contemporains de la Révolution de 1830.

M. Daudement appelle mon attention sur trois ouvrages de grande valeur : un exemplaire superbe des *Œuvres* de SAINT AUGUSTIN en huit volumes in-folio; *l'Antiquité expliquée,* ouvrage avec gravures, et les *Monuments de la monarchie française,* travail historique non sans mérite et dont il existe peu d'exemplaires.

Je disais plus haut que la bibliothèque possède un assez grand nombre d'ouvrages importants du siècle de Louis XIV. Le règne de Louis XVI et la Révolution française ont également des témoins

nombreux et de sérieuse valeur : mémoires, rapports, recueils anecdotiques, travaux historiques. Mais assurément la bibliothèque ne contient pas une seule œuvre qui puisse être comparée, historiquement parlant, aux deux trésors qui ornent la galerie de tableaux. Ce sont deux toiles représentant : l'une, la reine Marie-Antoinette ; l'autre, Mme du Barry. Ces deux portraits, dont le mérite pictural n'a rien de transcendant, ont une très grande valeur comme documents historiques. Ce sont les deux derniers portraits qui aient été faits de ces deux femmes qui eurent grande part de la royauté.

Le premier représente Marie-Antoinette dans le costume qu'elle portait à la prison du Temple, après la mort de Louis XVI. Ce portrait est dû à Kokarski, royaliste convaincu, qui pendant la captivité de la famille royale et surtout après l'exécution du roi, use de tous les subterfuges pour arriver jusqu'à la reine. Il avait déjà peint le portrait de cette princesse en 1780. Se trouvant deux fois de service au Temple, il parvint chaque fois à voir la reine dont il refit le portrait avec une exactitude minutieuse jusque dans les détails. Il exécuta ensuite ce tableau qu'il tint pendant longtemps caché et le vendit enfin en 1805 au prince Auguste d'Arenberg.

Le portrait de Mme du Barry, représentée en bacchante, le sein nu, a été peint à Bruxelles pendant un court séjour de la célèbre courtisane qui, revenant d'Allemagne, retournait à Paris en pleine Révolution.

Je termine, bien à regret, ma visite par l'examen d'une vitrine dont l'aspect ne fixerait pas l'attention du visiteur, mais devant laquelle M. Daudement me pria de m'arrêter un instant. Cette vitrine contient des manuscrits et des ouvrages écrits ou publiés par des membres de la famille. Un ressort habilement dissimulé dans la boiserie cède à la sollicitation pressante de mon aimable guide et nous pouvons examiner à loisir les pièces enfermées dans cette vitrine.

Parmi les manuscrits je citerai uniquement ceux d'une femme poète, Dorothée de Croy, qui a laissé un travail en vers sur les vies des saints et aussi une sorte de satire sur les modes et les goûts de son époque.

De cette dernière je détache les quatre vers ci-dessous :

Aimez vous les aumosniers
Aimez vous les cordonniers
Qui vous chaussent poupinement
Cela m'est fort indifférent.

Cette vitrine renferme aussi un travail publié par un d'Arenberg, officier au service de la Russie, si je ne me trompe, et dont la mort mystérieuse fit quelque bruit, il y a plusieurs années.

Il serait injuste d'oublier, avant de quitter cette bibliothèque, un fort beau dictionnaire en onze langues publié par Ambroise Calepin, édition originale imprimée à Basle en 1617 par Sébastien-Henri Pierre.

Avant de prendre congé du bibliothécaire dont je me plais encore à reconnaître l'aimable patience, nous pénétrons dans une petite chambre qui lui sert de cabinet d'étude et qui forme une dépendance de la bibliothèque. Je remarque, au-dessus de la cheminée, une très belle gravure de Vosterman représentant le tableau de Rubens, *le Combat des Amazones*.

Dans un corps de bibliothèque se trouve une collection infiniment précieuse ; ce sont des partitions originales d'opéras ou de compositions de Lulli, Rameau, Gluck, etc., et dont quelques-unes ont très grande valeur.

LÉON DEGEORGE.

PAYS-BAS

Roulers, 25 novembre 1880.

M. A.-W. Sijthoff, de Leiden, vient de nous donner une preuve de son talent typographique par la reproduction en miniature de son journal politique le *Rotterdamsch Nieuwsblad* et de son journal de modes : *De Gracieuse*. Le *Rotterdamsch Nieuwsblad*, qui est un des grands journaux politiques de la Hollande, se publie journellement en huit pages de cinq colonnes. Le numéro reproduit est celui du 6 septembre.

Ce journal microscopique ne mesure, marge comprise, que 94 millimètres sur 75 pour chaque page, et chaque colonne a une largeur de 12 millimètres. Nonobstant l'exiguïté de son format, ce journal extraordinaire est encore parfaitement lisible à l'œil nu, tellement l'impression en est nette et claire; pas d'empâtements ni de lettres écrasées. Cent mille exemplaires en ont été tirés[1].

1. J'en possède encore quelques exemplaires, que j'enverrai avec plaisir aux amateurs qui voudront bien me donner leur adresse.

La seconde publication microscopique de M. Sijthoff, *De Gracieuse,* offrait encore plus de difficultés d'exécution : remplie de gravures, cette reproduction demandait des soins tout particuliers. Nous pouvons assurer que l'éditeur a complètement réussi et que les dessins sont d'une netteté surprenante.

Ces éditions microscopiques ont été obtenues par la photographie.

Un ouvrage d'actualité, publié chez M. J.-C. van Schenk Bril, à Doesborgh, c'est *Vereeniging en Scheiding.* Geschiedenis van Noord-Nederland en Belgie van 1813-1880, door P.-H. Witkamp en P.-H. Craandijk.

Cet ouvrage retracera l'histoire de la Belgique et de la Hollande, depuis leur réunion en 1813 jusqu'en 1880, en appuyant particulièrement sur la révolution de 1830.

Nous ne pouvons pour le moment que signaler cette publication dont la première livraison seule a paru; mais l'érudition et le caractère des écrivains nous sont garants que cette histoire sera écrite avec toute l'impartialité voulue et appuyée sur des documents authentiques et irrécusables. Beaucoup de livres ont été écrits déjà sur la révolution de 1830, et cependant toute la lumière n'est pas encore faite sur cette époque de notre histoire.

Sans avoir des prétentions à une édition de luxe, Vereeniging en Scheiding est d'une exécution très soignée; la gravure coloriée ajoutée à la première livraison, représentant l'entrée du roi Guillaume Ier à Bruxelles, le 21 septembre 1815, d'après une estampe du temps, est très curieuse.

Comme nous avons peu de livres à signaler, nous dirons un mot concernant la librairie néerlandaise et flamande.

La librairie en Hollande est admirablement organisée. Le nombre des libraires, pour une population de moins de 4,000,000 d'habitants, est à peu près de 1,200. Dans le nombre, il y en a qui entreprennent, sans le secours de l'État ou de Sociétés, des publications coûteuses et de longue haleine. Nous n'avons qu'à citer M. C.-L. Brinkman, d'Amsterdam, qui publie *Geïllustreerde Encyclopedie,* dont la 197e livraison a paru; M. H.-W. van Marle, d'Arnheim, qui vient de terminer son *Middel en Oud-Nederlandsch Woordenboek, door Oudemans,* commencé en 1869; MM. van Hengel en Eeltjes, de Rotterdam, avec leur *Archief voor Nederlandsche Kunstgeschiedenis* et leur *Familie-Archief;* M. Henri-J. Stemberg, de La Haye, avec sa collection *Guldens-Editie,* qui compte actuellement 126 volumes; M. J.-B. Wolters, de Groningen, avec ses publications horticoles et sa publication dialectique : *Van de Schelde tot de Weichsel;* M. H.-D. Tjeenk Willink, de Haarlem, avec sa magnifique publication : *De Aarde en hare Volken;* M. A.-U. Sijthoff, de Leiden, avec sa publication artistique : *De Kunstkroniek;* MM. de Breuk et Smits, de Leiden, qui, le 1er octobre dernier, ont publié la 250e livraison de *Flora Batava* renfermant déjà 1,255 planches coloriées et coûtant actuellement 765 florins de Hollande.

Les libraires néerlandais ont fondé une société : *Vereeniging ter bevordering van de belangen des Boekhandels.* Cette association, qui compte environ 350 membres, s'est chargée de défendre les intérêts de la librairie néerlandaise et de rechercher les moyens de développer la librairie nationale.

A cette fin, elle a fondé un organe : *Nieuwsblad voor den Boekhandel,* où l'on trouve l'annonce de presque toutes les publications néerlandaises; des articles ayant trait à la librairie; il sert de moyen de communication et de correspondance entre les libraires pour l'achat et la vente de leurs produits.

Cette association a fondé un comité chargé de régler entre les éditeurs le droit de traduction. Ainsi les adhérents s'engagent à ne pas publier de traduction d'un ouvrage dont un confrère a fait acter par le comité sa résolution d'en publier une. Si nonobstant cet engagement d'honneur, un éditeur se permettait de publier une traduction en concurrence de celle d'un confrère, le comité invite tous les libraires du pays à refuser leur concours au premier.

Cette même société a fondé une caisse de secours en faveur des veuves et des orphelins de ses adhérents. Cette section se trouve dans une situation favorable.

Elle possède aussi une bibliothèque dont les livres sont à la disposition des sociétaires. Elle se compose spécialement d'ouvrages bibliographiques.

Elle organise pour l'année prochaine une exposition nationale de librairie et des branches qui s'y rattachent.

Enfin sa création la plus admirable, c'est sa maison centrale d'expédition : *Bestheluis van den Nederlandschen Boekhandel.* Celle-ci est une commandite par actions.

L'utilité de cette institution ne saurait être révoquée en doute; j'oserais même dire qu'une maison centrale d'expédition est une première nécessité pour la librairie dans n'importe quel pays. Cela diminue considérablement les frais de

correspondances et de ports entre libraires et éditeurs, et permet à la librairie néerlandaise d'expédier ses produits en commission jusque dans les villages : elle s'assure ainsi un débit considérable sans avoir de grands frais.

Je n'ignore pas que l'envoi en commission a ses désagréments et ses difficultés; mais il n'en reste pas moins vrai que c'est grâce à ce système que les éditeurs hollandais voient leurs livres placés dans un court espace de temps, nonobstant l'exiguïté de leur territoire et le peu d'importance du nombre de ses habitants.

Je ne puis finir cette courte notice sur la librairie hollandaise sans signaler la publication annuelle de M. C.-L. Brinkman : *Adresboek voor den Nederlandschen Boekhandel.* Cet annuaire de la librairie néerlandaise, qui en est à sa vingt-sixième année, est d'un puissant secours à ses membres et sert de trait d'union entre eux tous.

Notons encore que la Société pour la défense des intérêts de la librairie néerlandaise existe depuis soixante-trois ans, et que son organe compte quarante-sept années d'existence.

En Belgique, et plus spécialement dans la Belgique flamande, la librairie n'existe que de nom; il n'y a pas ombre d'organisation. Dans les cinq provinces flamandes, on compterait difficilement une douzaine de libraires en dehors des marchands de livres de prières. Et, nonobstant leur petit nombre qui devrait les engager à s'entendre, il n'y a pas même de relations suivies entre les libraires flamands.

Ce qui distingue encore la librairie hollandaise, c'est l'esprit de fraternité qui existe entre ses membres. Quand un apprenti se place comme patron, ses anciens patrons sont toujours là pour l'introduire dans la *confrérie* et le recommander aux bonnes grâces des *confrères.*

En pays flamand au contraire, les anciens dans la carrière semblent regarder les jeunes comme des intrus, ne comprenant point que le grand nombre de libraires est une première condition de réussite pour la librairie en général; c'est-à-dire : plus il y a de libraires, plus il y a de livres vendus.

Aussi cet état déplorable de la librairie dans la Belgique flamande exerce-t-il une influence désastreuse sur le développement intellectuel de la population.

Organiser la librairie en pays flamand est un devoir qui s'impose à tous les bons citoyens. Je ne puis mieux faire que montrer la Hollande comme modèle à suivre; mais je crains que ce qui s'opposera le plus à cette organisation ne soit la mauvaise volonté de ceux qui ont le plus d'intérêt à la voir s'établir.

De Seyn Verhougstraete.

SUISSE

Genève, 3 décembre 1880.

La Poésie en Suisse. — Quelques ouvrages de fin d'année.

Mon dessein était de vous entretenir aujourd'hui des ouvrages en vers publiés dans le cours de ces dernières années en Suisse ; mais nous approchons du jour de l'an et déjà quelques nouveaux volumes datés de 1881 sont venus s'aligner sur ma table ; force me sera donc de leur donner aussi un peu de place : je ferai en partageant.

On a parfois prétendu que la Suisse, le pays de l'edelweiss et du rhododendron, était une terre ingrate pour cette autre fleur des hautes cimes qui a nom poésie. Sans m'inscrire précisément en faux contre cette assertion, je la trouve pourtant trop générale et partant entachée de quelque erreur, et je demanderai à nos juges d'entendre l'accusée. Il est parfaitement vrai que nous en sommes encore à attendre un grand poète, j'allais dire digne de nous : disons plutôt du magnifique pays qui pourrait l'inspirer. Mais sans prétendre à aucune étoile de première grandeur, à aucune de ces illustrations qui s'imposent au dedans et au dehors, on nous permettra cependant de croire, jusqu'à preuve du contraire, que nous sommes, non seulement sensibles à cette poésie que l'auteur de la nature a répandue à pleines mains sous nos yeux, dans ces lacs et ces montagnes dont nous sommes si passionnés, mais encore capables d'en entrevoir une autre, celle qui jaillit du fond de l'âme humaine, et de jeter de temps en temps dans l'air une note fraîche et pure qui n'est pas absolument de la prose. D'ailleurs, ne serait-il pas bien étrange que le même sol qui a donné naissance à J.-J. Rousseau, à Vinet, à Tœpffer, à Victor Cherbuliez, et dans d'autres

domaines à Gleyre, à Calame, à Léopold Robert, — pour ne parler que de la Suisse française, — ne produisît en littérature que des écrivains sans fantaisie et sans imagination, voués au terre à terre et au lieu commun ?

Voilà la première partie de mon plaidoyer *pro domo mea*. La seconde partie sera laissée à la conscience de mes contradicteurs auxquels je fais un devoir de parcourir les volumes de vers que je vais rapidement passer en revue.

Peut-être, avant d'aborder les individualités en détail, préférera-t-on se donner une vue d'ensemble et commencer, pour cela, par quelques gerbes poétiques qui renferment ce que l'on peut regarder comme le dessus du panier de la floraison poétique suisse. Eh bien, voici d'abord cinq volumes qui répondront à ce désir.

Sous le titre : *les Poètes neuchâtelois*, la librairie Sandoz a édité l'année dernière un joli in-12 avec titre noir et rouge, publié par les soins de la Société d'étudiants de Zofingue, association vieille déjà d'une soixantaine d'années et qui emprunte son nom à une petite localité du canton d'Argovie où se tient chaque année sa réunion générale. Ce volume forme une galerie variée et assez étendue, puisqu'elle s'ouvre par un poème daté du 4 avril 1579. En voici la suscription : « Sur le trépas de feu ma très chère femme Loyse Grandiean et le mariage de Jeanne Perregaux, ma très aymée espouse. » Cette élégie, qui s'égaye depuis le milieu, débute ainsi :

Le trespas de madame
Me causa grand torment.
L'ayant veu rendre l'âme,
Cognus certainement
Le monde en vérité
N'estre que vanité.

Je ne saurais, on le comprend, entrer dans l'analyse de ce volume où l'on trouvera aussi d'intéressants détails biographiques et littéraires. Les auteurs vivants n'y ont pas été abordés.

Un pendant de cet ouvrage a paru à Genève, à la librairie Richard, pour les poètes de l'extrémité du Léman. Ce sont trois jolis petits in-16 dont le dernier, consacré aux contemporains, a été compilé par Mr M. M. (autrement dit Marc Monnier). Petit-Senn, Gaudy-Lefort, Chaponnière (l'auteur de *Il fallait ça* ou *le Barbier optimiste*, jolie charge politique dont on dit que Napoléon Ier se divertit) occupent le premier plan dans les deux premiers volumes, avec des récits en vers qui ne manquent pas de sel. Viennent ensuite comme intérêt de nombreuses chansons du Caveau genevois qui faisait écho à la pléiade de joyeux trouvères que Béranger avait mis en gaieté. Quant à la période contemporaine qui fournit la matière du troisième volume, elle offre un peu de tous les genres, mais le cachet individuel y est moins sensible. Telles sont les *Poésies genevoises*.

La terre classique de la poésie en Suisse, c'est le canton de Vaud dont le génie se rapproche par plusieurs côtés de l'imagination rêveuse des populations du sud de l'Allemagne. A Neuchâtel et à Genève, nous sommes naturellement portés vers le positif, nous aimons les sciences exactes et nous nous flattons de construire de bonnes montres ; nos concitoyens vaudois sont plus en rapport avec la nature ; la plupart sont voués aux occupations agricoles, au moins comme amateurs, dans leurs heures de loisir, et leur poésie — toutes réserves faites pour les exceptions — offre plus de profondeur et d'intimité que la nôtre. C'est ce dont on pourra juger en se procurant les *Poètes vaudois contemporains*, par A. Vulliet (Bridel, 1870. In-12). Ce n'est qu'un petit bouquet, mais très aromatique ; chaque poète y est accompagné d'une notice sur sa vie et ses ouvrages : Alexandre Vinet occupe quarante pages de recueil.

Veut-on poursuivre cette enquête sur la poésie des trois cantons que nous venons de parcourir en abordant chaque auteur en particulier ? Ce serait un catalogue à dresser ; je l'écrirais que vos souscripteurs ne le liraient pas, sans compter que je risquerais de me montrer injuste en oubliant celui-ci ou celui-là. Or j'aime tant tous ceux qui croient encore à la poésie dans notre siècle de naturalisme et qui font un effort pour s'élever jusqu'à elle que je ne saurais prendre mon parti de faire de la peine à un seul d'entre eux. Mais, à défaut d'une revue complète, je puis bien vous signaler quelques volumes qui attendent déjà depuis quelques mois l'honneur d'être présentés à vos lecteurs.

Voici d'abord, datées de Lausanne, 1879, chez Bridel, les *Œuvres choisies de Juste Olivier, publiées par ses amis, avec la photographie d'un portrait dessiné par Gleyre*, formant deux tomes in-12 dont le second est entièrement consacré à la poésie. Olivier fut autrefois, il y a quelque quarante ans, professeur à l'Académie de Lausanne ; c'est de là que datent ses relations avec Sainte-Beuve qui vint dans le même établissement faire sur Port-Royal des leçons d'où sortit son bel ouvrage. Sainte-Beuve parle quelquefois de lui et lui a dédié, ainsi qu'à sa femme, une ou deux de ses poésies. Je me suis laissé raconter que l'illustre critique ne pouvait réciter la strophe suivante de son ami vaudois sans jeter son bonnet en l'air, ce qui était chez lui le signe d'une grande admiration :

La Liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,

Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent nos sapins;
Là sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds;
A cette voix, Helvétie, Helvétie,
Nous qui t'aimons nous t'aimerons toujours.

Il y a de fort belles pages, d'une poésie qui sent le voisinage de la grande nature alpestre, dans ce volume d'Olivier. Du reste, c'est ici le premier poète de son canton, et il n'a guère de rivaux que deux jeunes gens qui donnaient les plus grandes promesses, Henri Durand et Frédéric Mouneron, enlevés prématurément aux lettres suisses. Les œuvres de Monneron viennent également d'être réimprimées chez Bridel en un joli petit volume in-18 où l'on rencontrera des strophes qui n'ont pu être trouvées qu'au pied de nos montagnes. Je doute que même chez Lemerre on imprime tous les jours des vers comme ceux-ci :

Aux bords toujours plus froids d'un ciel toujours plus [pur
Les Alpes entassaient en groupes fantastiques
Les informes donjons et les dômes antiques
De leurs pâles cités qu'ensevelit l'azur.
Dormant au fond des nuits, ces blanches Babylones
Dans les champs éthérés découpent leurs remparts,
Et leurs portiques d'or, perdus dans les brouillards,
Sans bruit fument au loin sur ces tremblantes zones.

A Neuchâtel, MM. Ph. Godet et Borel-Girard ont publié, il y a deux ans, deux jolis in-16 : *les Récidives* et *Roses de Noel.* L'auteur des *Récidives* manie le vers en véritable parnassien et l'on ne saurait lui refuser de l'esprit et de la grâce. Quant à M. Borel, pasteur à la Chaux-de-Fonds, il a une note plus grave, une note religieuse, mais d'une religion sereine et forte.

Connaissez-vous M. H.-F. Amiel qui a déjà de ses vers semés dans bien des chrestomathies? M. Amiel a publié plusieurs volumes de vers, dont le dernier, *les Étrangères*, composé de traductions de diverses littérature sa été apprécié lors de son paparition par M. Schérer dans le journal *le Temps.* Professeur de philosophie à l'université de Genève, il réunit dans sa personne l'érudit, le penseur délié et sincère, le styliste délicat versé dans toutes les questions de technique, et ses vers offrent des qualités de pittoresque et de fini qui ne sont point communes. En laissant de côté dans son volume *Jour à Jour*, fort in-16, que publiait l'année dernière la librairie Fischbacher, à Paris, les pièces philosophiques, ou trop subtiles, on se trouve encore en présence de pages asseznombreuses d'une poésie vraie, substantielle sans gravité, sérieuse sans pédanterie, qui font, à mes yeux, de ce joli recueil une des meilleures publications poétiques de ces dernières années. Que ne puis-je me livrer au plaisir de vous citer, quand ce ne serait que ce morceau d'une exécution si légère et si habile, intitulé *la Libellule :*

Chut! comme un éclair, c'est elle,
Arrivée on ne sait d'où.
Son vol est un rêve fou,
Son corps est une dentelle;
C'est de l'air tissé, du vent
Vivant.
Sur ses quatre ailes de gaze
Subtil réseau de saphir
Qu'entreveine la topaze,
Elle effleure l'eau, la rase...

Signalons encore les *Grisailles*, par L. Tognetti, et *Poésies*, par H. Maystre (In-12, chez Carey.— In-16 chez Cherbuliez), deux volumes dont le premier renferme des vers un peu réalistes, mais bien frappés, et souvent inspirés par de nobles sentiments, le second de jolies descriptions.

J'allais oublier, et c'eût été pourtant bien dommage, les *Poésies* d'Alexandre Ecoffey dont l'édition (Georges, 1879, in-16) est malheureusement déjà épuisée. M. Ecoffey était un Genevois dont la plus grande partie de la vie s'est passée à Naples où il est mort il y a deux ou trois ans. Poète dans l'âme et par toutes les fibres de son être, il n'avait que peu écrit; mais ses pièces méritaient, en dehors même de toute autre considération, de nous être conservées. Deux de ses amis intimes, MM. Marc Debrit et Marc Monnier, ont placé quelques pages touchantes en tête de ces feuilles éparses et maintenant réunies de leur ancien camarade.

Si je ne vous ai pas parlé de la poésie dans d'autres cantons de la Suisse française, c'est que je suis fort peu au courant de ses dernières manifestations dans le Valais, le canton de Fribourg et le Jura bernois. Il me souvient pourtant d'avoir lu de bons vers de M. de Bons, un Valaisan mort depuis peu, de M. Victor Tissot, un Fribourgeois devenu célèbre qui rimait à ses heures, comme étudiant, et préludait par là à ses *Vayages au pays des milliards* et dans d'autres pays non moins étranges. Quant au Jura bernois, il vient de trouver en la personne de M. Robert Caze, professeur à Porentruy, autant que je crois, et Français de nationalité, un versificateur exercé qui est pourtant plus encore qu'un versificateur, comme l'attestent ses *Poèmes rustiques* (1880. In-16) et ses *Ritournelles* (1880. In-12), joliment imprimés et publiés par la librairie Sandoz.

Le calme d'un beau soir a rempli la forêt
De la senteur qui dort au sein des fleurs de menthes,
La nuit vient lentement, le soleil disparaît,
Empourprant les bouleaux de lueurs d'or charmantes.

Veut-on connaître la suite? Ce sont là des stro-

phes comme on en trouverait beaucoup dans ces deux volumes, à côté de choses où le parnassien l'emporte peut-être encore sur le poète.

Quand les souscripteurs du *Livre* auront achevé la lecture à laquelle je les convie, s'ils ne veulent pas convenir de la vérité de ma thèse, à savoir que la poésie n'est nullement une inconnue en Suisse, c'est que nous ne réussirons pas à nous entendre. Il est donc bien inutile que je leur indique d'autres témoignages : ils ne se laisseraient pas convaincre. Cependant, s'ils possèdent la langue de Gœthe, qu'ils poursuivent encore leur enquête sur le Bernois Albert de Haller et le poète Grison Salis qui se sont fait déjà de longue date une place très honorable dans les lettres allemandes.

Redescendons maintenant des hauteurs du Parnasse sur la terre où fleurit la prose.

L'approche du nouvel an nous a donc déjà valu, ainsi que je le disais en commençant, quelques nouveautés que je puis vous annoncer dès aujourd'hui.

Le poète vaudois dont il a été question plus haut, Juste Olivier, a laissé un frère, Urbain Olivier, qui, après avoir pendant de longues années labouré les champs sur les pentes du Jura, non pas en gentilhomme de campagne, mais en bon et vrai cultivateur travaillant de ses mains, se prit un jour à écrire et publia — il y a de cela environ un quart de siècle — des *Récits de chasse* qui furent fort goûtés. Ce premier succès a été le point de départ d'une production littéraire quie st peut-être un des plus curieux phénomènes que l'on puisse enregistrer dans ce genre. Presque invariablement à cette saison-ci et depuis de longues années, M. Olivier nous donne un petit roman de mœurs champêtres ou quelque petite nouvelle rustique que l'on attend avec impatience dans chacun de nos villages, qu'on lit avec plaisir à la ville, qui se sont même fait une clientèle, à ce qu'on m'assure, dans les populations agricoles de plusieurs de vos départements. Ce charmant auteur, à qui je serrais encore l'autre jour la main, est un homme d'environ soixante-dix ans, mais fort bien conservé; il est resté campagnard et souvent des visiteurs désireux de faire sa connaissance l'ont trouvé maniant la bêche ou le râteau dans sa petite propriété de Givrins au pied du Jura. Il a une expression très fine en même temps qu'empreinte de bienveillance, et la double décoration qu'il a reçue du gouvernement d'Italie et de celui de la République française, témoigne de la sympathie que cette carrière littéraire, poursuivie avec tant d'ardeur en dehors de toutes les habitudes, a éveillée non seulement auprès, mais au loin. Le dernier venu de M. Olivier sort de presse : c'est *Ferdine ou la Pension Collet* (Bridel, in-12). Cette fraîche histoire d'une pension à la campagne offre des caractères bien tracés, et elle se déroule dans le cadre ordinaire des petits drames de l'auteur, c'est-à-dire ces belles pentes qui s'abaissent du Jura vers le lac de Genève.

Neuchâtel possède en M. Louis Favre, professeur dans cette ville, un romancier moins préoccupé qu'Urbain Olivier du but moral et religieux, mais, lui aussi, observateur sagace et peintre de mœurs dans ses récits, dont la *Bibliothèque universelle*, qui paraît à Lausanne, a en général la primeur. Les *Vieux Portraits*, que vient de nous donner la librairie Sandoz, forment un joli volume in-12 qui figurera dignement à côté de ses devanciers.

C'est encore à la librairie Sandoz que nous devons les *Échos du bon vieux temps* (petit in-4°), qui forment la suite des *Chansons de nos grand'mères*, dont je vous ai parlé en leur temps. Le compilateur, M. A. Godet, a recherhcé avec soin les rondes, sauteuses, ritournelles, dictons, etc., qui ont cours soit à Neuchâtel, soit aussi ailleurs, et il en donne la mélodie quand mélodie il y a. L'exécution de cet album populaire ne manque pas elle-même d'une certaine fraîcheur : on a eu recours à la lithographie avec teintes variées, et de petits croquis ou encadrements dus à M. Godet commentent d'une manière souvent piquante ces nombreuses pièces et « piécettes ».

La librairie Georg, à Genève et à Bâle, a déjà publié une suite de mémoires ou esquisses historiques d'une de nos bonnes plumes genevoises. M. Du Bois-Melly a fait ses premières armes en écrivant les *Nouvelles d'atelier* et les *Nouvelles montagnardes*, ce qui lui a profité. Je ne veux point dire — que l'on m'entende bien — que le romancier ôte la plume à l'historien, non, mais seulement qu'en écrivant des ouvrages d'imagination M. Du Bois a appris à penser à son public, à se faire entendre de tous et à se rendre intéressant dans sa manière de conter. Qui verrait du mal à cela, surtout quand on a affaire à un investigateur consciencieux, qui passe la moitié de ses journées à dépouiller les vieux parchemins ? Je signalerai donc aux esprits curieux du passé, comme à ceux qui aiment l'histoire dépouillée du lourd bagage qui la rend parfois si indigeste, le joli volume in-12 carré, avec titre de couleur, qui sort de presse sous le titre d'*Histoire anecdotique et diplomatique du traité de Turin entre la cour de Sardaigne et la ville de Genève, 1754*. Ce sera surtout l'affaire des personnes versées dans la connaissance des annales genevoises ou

qu'intéresse le passé de la vieille Sardaigne, le berceau de l'Italie actuelle.

Je vous ferai grâce, au moins pour aujourd'hui, des innombrables traductions, les unes bonnes, les autres moins bonnes, les unes de l'allemand ou de l'italien, les autres, le grand nombre, de l'anglais, dont il va y avoir pour cette fin d'année comme une avalanche, et je finis en revenant sur l'album du peintre Liotard dont je n'avais fait, dans ma dernière lettre, que vous annoncer la prochaine publication.

Le peintre Jean-Étienne Liotard, contemporain de Latour, a laissé une réputation que le temps n'a point amoindrie, et l'on admire encore dans ses pastels la grâce de la touche, la fraîcheur et l'éclat du coloris. Pendant le cours d'une longue vie, notre artiste genevois a beaucoup travaillé, beaucoup produit, soit dans sa ville natale, soit en Hollande où il se maria, soit aussi en France, en Angleterre, à Vienne, à Constantinople. Mais si le nom de Liotard *le Turc*, comme on l'appelait quelquefois, est demeuré célèbre, on ne sait que peu de chose de sa personne, de ses voyages de son existence, et la liste de ses nombreuses compositions est demeurée jusqu'à présent incomplète.

C'est à combler cette double lacune, autant qu'à mettre dans tout son jour la figure du peintre genevois, que vise la publication à laquelle il vient d'être mis la main sous les auspices de la classe des beaux-arts de la Société des Arts de Genève. L'ouvrage comprendra :

1° La reproduction par la phototypie, la photogravure, ou la gravure de quelques œuvres, parmi les plus distinguées et les plus curieuses à divers titres, du portraitiste de *Mme d'Épinay* et de *la Belle Chocolatière;*

2° Une notice sur la vie de Liotard, avec plusieurs de ses lettres inédites et des fragments du journal de son fils ;

3° Un catalogue aussi détaillé que possible des ouvrages de Liotard, tels qu'ils se trouvent dans les collections particulières et dans les musées des différents pays ;

4° Une réimpression du *Traité de peinture*, devenu très rare et presque introuvable.

Malgré d'actives recherches commencées, ce vaste programme ne pourrait être rempli sans les lumières et le secours de tous ceux qui connaissent Liotard. De précieuses communications de l'étranger et de Genève ont été déjà faites aux futurs éditeurs reconnaissants. Mais il est désirable que ces communications s'étendent à tous les genres dans lesquels s'est exercé Liotard : pastels et gravures d'abord, puis émaux, peintures à l'huile, crayon rouge, dessins, etc., en possession d'amateurs et de connaisseurs. Tous les renseignements de cette nature, y compris ceux relatifs à des lettres et manuscrits, doivent être adressés à M. le professeur Édouard Humbert, président de la classe des beaux-arts de la Société des Arts, à l'Athénée, Genève.

M. Humbert, que je viens de nommer et qui sera le principal sinon le seul rédacteur de l'ouvrage en question, est admirablement qualifié pour mener à bien cette patriotique entreprise. Jadis professeur d'esthétique à l'académie, aujourd'hui professeur de littérature française à l'université de notre ville, il possède les qualités de l'écrivain et de l'homme de goût.

C'est ce dont pourrait témoigner au besoin une courte mais intéressante monographie sur le tombeau de celui qui, après avoir été le « duc des diamants » à Paris, est devenu le bienfaiteur de notre ville, à laquelle il a légué ses millions, puis le « duc de bronze » établi parmi nous. Ce monument érigé sur le modèle du tombeau des Scaligieri, à Vérone, sous la direction d'un architecte suisse, M. Franel, et avec le concours d'artistes français d'un talent reconnu et éprouvé, MM. Cain, Thomas, Millet, Iguel, etc., devait avoir son historien, et il l'a trouvé en la personne de M. Humbert, dont je recommande le ***Mausolée du duc Charles de Brunswick***, édité par la maison Sandoz, avec dessins de M. G. Roux, et vue phototypique du monument, à tous ceux que le sujet intéresse.

L. Wuarin.

LE « LIVRE » A L'ÉTRANGER

THE AMERICAN ART REVIEW

Revue mensuelle dont le premier numéro date de novembre 1879. Chaque numéro comprend environ cinquante pages in-4° avec un grand nombre de gravures dans le texte et hors texte. — Édité par MM. Estes et Lauriat. — Paris, Em. Terquem, dépositaire, 15, boulevard Saint-Martin. — 60 francs par an.

La France croit facilement avoir le monopole de l'art et notre chauvinisme s'est réfugié dans ses derniers retranchements. Heureusement, cela est encore une vérité, et, comme nous sommes Français, nous espérons qu'il en sera toujours ainsi. Mais prenons garde à ce qui se passe autour de nous, et ne nous exposons pas à de douloureux réveils. Autrefois, il n'y a même pas encore bien longtemps, l'étranger nous prenait nos artistes. Il leur offrait beaucoup d'argent s'ils voulaient venir travailler chez lui, et beaucoup cédaient. Mais, transplantée dans un milieu inusité, leur imagination se fatiguait rapidement. Isolée dans un monde anti-artistique, elle ne trouvait plus dans les comparaisons et les frottements de chaque jour les inspirations nécessaires, et, au bout de quelques années, les oiseaux envolés revenaient au nid. Maintenant les choses ont changé. Des milieux artistiques se sont créés à l'étranger comme chez nous, et il est né des artistes sur place qui n'ont déjà presque plus besoin d'emprunter à la France des idées et des modèles.

Et comment en serait-il autrement? Les questions artistiques sont, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, l'objet de la sollicitude du gouvernement, et les particuliers n'ont qu'à suivre l'impulsion donnée. Les Instituts, les Écoles d'art, les subventions accordées développent partout l'amour de ces études et le goût du travail tranquille se répand de plus en plus dans un public qui préfère la lecture des Revues, grandes ou petites, et la copie des modèles d'art aux discussions irritantes de la politique quotidienne.

La revue américaine dont nous rendons compte n'a pas une année d'existence, et elle est florissante et prospère. Elle a pu se créer tout d'une pièce avec des artistes américains, et le prospectus n'en annonce tout de suite pas moins d'une trentaine..... qui ont tenu leurs promesses. N'avons-nous pas pu juger l'an dernier, par une traduction française[1], de ces merveilleuses gravures, composées et exécutées exclusivement par des artistes américains, et qui laissent bien loin derrière elle tout ce que la librairie française a encore produit dans ce genre?

L'*American Art Review* a la prétention d'être universelle, moderne et archéologique. C'est peut-être un peu beaucoup embrasser. En tout cas, elle n'est point exclusive et, dès son premier numéro, elle consacre un article à notre grand Barye. Cet article est bien succinct, mais il est illustré de six gravures sur bois qui sont admirables. D'ailleurs la gravure sur bois est le triomphe des artistes américains. L'eau-forte est généralement inférieure, ou trop impressionniste ou trop dans le genre vieilli de la taille-douce, à la manière allemande. Mais les efforts sont constants et les progrès visibles. Cette revue s'applique surtout à donner des eaux-fortes qui soient à la fois des compositions de l'artiste. Ce système est excellent. La photogravure suffit presque toujours aux reproductions, et il serait à désirer que nos aquafortistes s'appliquassent à exprimer leurs propres pensées sur le cuivre plutôt que de s'en tenir à traduire celles des autres.

Les divers projets pour le *Monument de Washington* témoignent d'une imagination puissante et qui n'a rien de déréglé, et l'article de M. Henry Van Brunt, dans les n°s 1 et 2, est plein d'intérêt. Nous signalons, dans le n° 3, une remarquable eau-forte de Stephen-J. Ferris et plusieurs autres de divers artistes dans les numéros qui suivent.

L'histoire de la gravure sur bois en Amérique montre avec quelle rapidité les progrès les plus étonnants se sont accomplis; elle se termine, dans le n° 11, par un portrait du célèbre historien William-Cullen Bryant, qui est absolument étonnant.

Quant à l'exécution matérielle de cette revue, elle est parfaite. La typographie a atteint aux États-Unis son dernier degré de perfection. Nous avons vu les mêmes clichés tirés sur des presses françaises et américaines, et qui donnaient un effet bien supérieur sur ces dernières. Est-ce l'encre qui est plus brillante, est-ce le papier qui est de meilleure pâte, est-ce habileté plus grande de l'ouvrier? C'est tout cela à la fois. La librairie anglaise et américaine est puissante et riche; comme les éditeurs sont largement récompensés de leurs efforts, ils peuvent consacrer des sommes importantes à l'établissement de leurs éditions.

En résumé, l'*American Art Review* a pris, du premier coup, un rang important parmi les premières publications artistiques, et nous ne saurions trop en recommander l'examen aux amateurs français qui ne bornent point leur horizon à ce qui se passe dans notre pays.

A. T. N.

1. *L'Amérique du Nord pittoresque*. 1 vol. in-4°. Paris, Quantin.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES
DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

L'Ane, par Victor Hugo. 1 vol. in-8°. Paris, Calmann Lévy. — Prix : 4 francs.

Les lecteurs du *Livre* auraient le droit de m'en vouloir, si je m'avisais de leur donner ici l'analyse de *l'Ane.* Le poème est depuis longtemps déjà dans les mains de tous et peut-être dans la mémoire de plusieurs. Ils trouveraient même inopportun qu'on s'attardât à faire une fois de plus l'éloge d'un génie, dans l'admiration duquel les partis les moins d'accord consentent à s'accorder unanimement. Et que pourrait-on dire de nouveau et d'original, au reste, sur une matière aussi ressassée que les motifs de cette admiration universelle? Montrer les beautés de cette langue incomparable, ce serait proprement montrer le soleil en plein midi. La critique perd là contre tous ses droits, n'ayant rien à dire sinon à répéter l'incessant hosannah par lequel elle est forcée d'accueillir chaque nouvelle œuvre du maître. A vouloir aujourd'hui chercher le pourquoi de ce cantique de louanges, elle ferait simplement cette besogne inutile qui s'appelle enfoncer une porte ouverte, et ouverte à deux battants. Tout au plus peut-elle se raccrocher à des détails, pour avoir quelque chose à dire, si peu que ce soit. C'est ainsi que je vais essayer de procéder, afin de ne pas être réduit au rôle de rabâcheur.

Il y a dans *l'Ane* une particularité qui a frappé tout le monde et dont personne n'a tenté de donner la raison. Je veux parler de l'abondance des noms propres. Dans presque tous ses livres, Victor Hugo use et abuse de ces nomenclatures extraordinairement touffues. Mais jamais peut-être il n'avait si largement ouvert l'écluse à ces dénombrements, depuis le *William Shakespeare,* dans lequel un statisticien patient a relevé plus de dix-huit cents personnages plus ou moins historiques. J'ignore si ce pointeur bizarre a fait le même travail sur *l'Ane;* mais je crois que sa moisson, relativement, serait plus riche encore. Et cette fois, il faut l'avouer, les noms sont bien souvent absolument inconnus. Néanmoins, les nouvellistes à la main, qui en ont fait des gorges chaudes, ont surtout prouvé leur ignorance étonnante en prenant pour des obscurs de très célèbres personnages. Je n'en veux pour exemple que M. Zola, qui n'a pas manqué, comme on pense, l'occasion de dire son fait à Victor Hugo, mais qui a vraiment perdu là, ainsi que dit le peuple, une belle occasion de se taire. Il est curieux, en effet, de le voir citer parmi les noms tout à fait inconnus celui de Niebuhr (*Figaro* du mardi 2 novembre). Et cela dans un article où le chef du naturalisme se targue de la science moderne, de la critique nouvelle, et les oppose à la fantaisie et à l'ignorance romantiques! Parler si haut de la science et de la critique modernes, et ne pas savoir que Niebuhr est un des fondateurs de cette critique et de cette science en histoire, il n'y a que M. Zola pour commettre de ces bourdes énormes! Si Victor Hugo a lu cet article, où l'auteur de *l'Assommoir* lâchait le mot de « gâtisme humanitaire » à propos du grand poète, franchement l'auteur de *l'Ane* a dû rire de bon cœur.

Mais que les échotiers des journaux et M. Zola aient fait preuve d'ânerie en se moquant incongrument de *l'Ane,* il n'en est pas moins vrai que le poème déborde de noms propres. Pourquoi? Personne n'a su le dire, et je crois l'avoir deviné. Bien entendu, je songe seulement aux noms bizarres, brusquement tirés des ténèbres et flamboyant à la lumière de la rime. Il est clair que dans cette revue de la philosophie humaine, comme dans le *William Shakespeare,* les noms propres devaient abonder. Mais les noms tout à fait inconnus, quel motif a poussé le poète à les étaler ainsi? Eh bien! ce n'est pas du tout, ainsi que le prétend M. Zola, pour faire parade de vaine et inattendue érudition, pour jeter de la poudre aux yeux, pour avoir l'air de posséder la science infuse. Ces mesquines vanités sont au-dessous d'un tel esprit. Je ne sais si je me trompe; mais j'y vois surtout une fantaisie de vieux rimeur, qui est heureux d'accoupler pour la première fois ou d'une manière nouvelle des syllabes toujours condamnées aux mêmes unions. Songez que Victor Hugo a depuis longtemps tourné et retourné dans tous les sens toutes les rimes de la langue. Quel plaisir, n'est-ce pas, d'en piquer une imprévue au bout d'un vers? Tous ceux qui ont jonglé avec ces difficultés me comprendront. Et ce n'est pas rabaisser le poète, qu'on le sache bien, que de lui supposer ce désir et cette joie d'enfant. Le Titien aussi, à quatre-vingt-dix ans, eut un accès de folle gaieté en trouvant sur sa palette un ton nouveau. Cela ne l'empêcha pas de faire ce jour-là, et en se servant de ce ton piqué dans un coin, un immortel chef-d'œuvre.

La supposition, d'ailleurs, est d'autant plus naturelle que précisément Victor Hugo n'a jamais rimé

plus richement que dans *l'Ane*. On dirait qu'il y a mis une coquetterie particulière. La veine bouffonne y prêtant, il a même poussé jusqu'à la rime funambulesque, à en faire pâlir d'envie Théodore de Banville. Il a fait plus encore. Sans user des noms propres, cette fois, il a inventé, avec des mots ordinaires, des rimes neuves. Je citerai pour exemple celles-ci que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais rencontrées, et dont le mariage a produit d'ailleurs un distique superbe :

Tout déborde; une sève ardente et décuplante
Du rocher au rocher, de la plante à la plante...

Voilà de ces bonheurs que donne la rime, et que les prosateurs exclusifs ne pourront jamais savourer. C'est le vers, c'est la rime, qui a fait jaillir cette épithète de *décuplante*, si originale et si puissamment expressive. En voulez-vous encore au maître de s'être amusé quelquefois à déterrer des noms propres peu connus, quand vous voyez cet amour de la rime imprévue donner des résultats pareils et servir si énergiquement l'idée elle-même ?

A coup sûr, ce sont là des détails de mince importance, quand il s'agit d'étudier une œuvre et un homme de cette taille. Mais j'estime qu'ils ont aussi leur valeur et qu'il ne faut pas les négliger. Peut-être même est-il plus intéressant d'y faire attention que d'entreprendre une critique *ex professo* à cette heure où, je le répète, il ne peut plus être en question de discuter le génie de Victor Hugo. A quoi bon le nier, comme le font les rares dissidents qui s'entêtent dans une inutile opposition à sa royauté littéraire? A quoi bon essayer aussi de fixer ses regards uniquement sur les taches de ce soleil ? Il en a, c'est bien certain, et il ne serait pas soleil sans cela. Mais quelle belle besogne que d'aller chercher à la loupe les pailles qui sont dans cet œil énorme, et quelle bonne grâce on a surtout quand on a le sien, comme M. Zola, tout crevé de poutres! A quoi bon, d'autre part, reprendre tous les vieux clichés d'admiration qu'on a usés au service de ce maître qui demeure, au dire de ses plus cruels ennemis eux-mêmes, notre plus grand poëte lyrique ? Tout cela m'a semblé véritablement oiseux. Et c'est pourquoi je me suis complu à noter et à élucider quelques menus détails, heureux si je puis avoir suscité la réflexion de chercheurs et de curieux qui connaissent aussi bien que moi l'ensemble grandiose de ce merveilleux monument appelé l'œuvre de Victor Hugo, mais qui peut-être n'ont pas été fâchés de remarquer des fleurs ou des arabesques échappées jusqu'ici à leur attention.

QUŒRENS.

L'Eau de Jouvence, par ERNEST RENAN.

Il y a près de deux ans, faisant dans un journal quotidien une étude sur M. Renan, j'avais parfaitement démêlé le Bordelais qui s'agite en lui du Breton qui rêve.

Dans ses *Souvenirs d'enfance* (*Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1880), — belles pages à placer près des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, — M. Renan vient de s'avouer lui-même plus Gascon que Celte.

On s'en aperçoit certes assez à ***Caliban*** **et à *l'Eau de Jouvence*. Chaque année, l'auteur** prend plaisir à se jouer du public, en lui posant une énigme ou une apparence d'énigme. Cherchez bien. Qu'est-ce que *Caliban?* Qu'est-ce que *l'Eau de Jouvence?* Peut-être a-t-on découvert qui était Caliban plus vite même que ne l'eût désiré M. Renan. Mais *l'Eau de Jouvence* semble avoir, en vain, mis en éveil toutes les facultés divinatrices de la critique française.

Ne voyez-vous donc pas les gouttes dorées qui s'échappent des alambics de Prospero ? le grand présent que celui-ci fait aux hommes, ses frères ? Léolin, le jeune Breton, après en avoir absorbé plein une coupe, tombe dans des rêves infinis. Il revoit sa sœur morte, le visage pâle, avec une expression de reproche dans les yeux.

Qui n'a reconnu cette apparition ? N'est-ce pas celle que la fièvre a couchée là-bas, au pays d'Adonis, dans le petit village maronite? celle qui a pris place près de Lucile, dans le chœur des sœurs immortelles ?

Ce rêve est certainement la plus belle page du livre. Par certains accents, il rappelle *la Voix de prison* de cet autre grand Breton Lamennais, dont M. Renan, du reste, est tout pénétré.

« Temps aimable où je jouais enfant sur ses genoux! Voici la cicatrice que je lui fis au bras, un jour qu'elle me menaça de mourir si je n'étais point sage. Je la mordis jusqu'au sang. — Quels bords as-tu visités depuis que tu nous as quittés ? Où vont les morts ? Ont-ils un cœur qui batte encore ? Sont-ils capables d'aimer ? »

En lisant ces lignes, qui n'a senti se réveiller dans sa mémoire le mélancolique chant de Lamennais : « Époux de la mort, est-ce vous qui tressaillez sur votre couche mystique ? »

C'est le Breton qui a perçu la triste et étrange vision dans *l'Eau de Jouvence;* mais c'est le Gascon qui, dans ce livre, pousse l'ironie jusqu'à nous présenter l'eau-de-vie comme la plus merveilleuse invention de Prospero, le plus précieux don qu'il pût faire à l'humanité.

Il est vrai qu'en absorbant ce qui sort des alambics de Prospero, chacun n'obtient que des rêves semblables à son propre cœur. A l'idéaliste Léolin, l'apparition de la sœur aimée; mais à Sigfroi, le baron allemand, froid, brutal, positif et fort ressemblant à M. de Bismarck, les préoccupations atroces, les rêves de bombardement, la crainte de manquer le moment psychologique.

C'est à M. de Bismarck que M. Renan s'en prend d'avoir troublé l'harmonie intellectuelle du monde, en séparant la France de l'Allemagne, en jetant la haine entre deux pays dont l'union est indispensable. Qu'est-ce que l'Allemagne sans la France qui l'explique et la fasse comprendre ? Sans l'Allemagne, lui fournissant des idées et des faits, la France, de son côté, ne semblerait-elle pas trop superficielle ?

Mais Sigfroi, avec ses bombes, a brisé cette harmonie nécessaire des deux grands peuples. Sous l'uniforme militaire dont il couvre toutes les épaules, le

rude baron a même étouffé l'inspiration du poète et de l'artiste, et la pensée du philosophe dans sa propre patrie. Où sont, à l'heure qu'il est, Veimar et Gœttingue, ces points lumineux sur lesquels toute l'Europe intelligente avait les yeux? Adieu à l'Allemagne de Gœthe, de Fichte, de Kant, d'Ewald! Ce n'est plus le chant du poète, la parole du penseur que l'on entend dans la Germanie nouvelle, mais la voix âpre du sergent prussien commandant l'exercice.

Rien de plus funeste à la littérature que la vie de caserne et le maniement du fusil à aiguille. Pour qu'elles s'épanouissent, il faut aux œuvres de l'esprit un milieu gai, brillant, raffiné, qui n'a rien de commun avec une nation militaire.

Il y a beaucoup d'autres idées encore dans *l'Eau de Jouvence*, qui est bien le livre le plus complexe, et l'on pourrait dire le plus inextricable, que l'on ait offert depuis longtemps à la critique française. Que de soins et quelle habileté sont nécessaires pour défaire cet écheveau savamment emmêlé par l'auteur!

Donnant sa pensée sur les choses sociales et politiques, M. Renan semble craindre qu'on ne la perce trop aisément. Aussi l'enveloppe-t-il dans une quantité d'euphémismes et même de digressions charmantes. C'est plaisir de suivre, dans ses complications voulues, cet esprit plus gascon que celte, et, par-dessus tout, poussant à ses dernières limites le raffinement littéraire.

Aristocrate jusqu'au bout des ongles, il prend cependant quelque soin du peuple. M. Renan exige d'un bon gouvernement qu'il occupe la foule par des fêtes et lui déride l'âme le plus possible. Un peuple gai n'est pas à craindre. A coup sûr, il ne roulera dans sa tête aucun projet de révolution. Pas de meilleur préservatif contre les terribles incendies que les lanternes vénitiennes et les feux d'artifice. Est-ce qu'elle peut songer à soulever les pavés et à les rougir de sang, la foule que l'on entretient, par toutes sortes d'amusements, dans une belle humeur?

Mais avec un peuple rogue, à cheval sur ses droits, les discutant dans les clubs, n'agitant à ses fenêtres aucune banderole de joie, on peut s'attendre à tout. Quand la masse ne chante pas :

Sur le pont
D'Avignon
On y danse, on y danse,
Sur le pont
D'Avignon
On y danse tout en rond,

elle crie, furieuse, devant le couperet :

Dansons la carmagnole,
Vive le son,
Vive le son,
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon!

Ou *le Pont d'Avignon*, ou *la Carmagnole :* il est impossible, d'après M. Renan, que l'on échappe à cette alternative.

Il est bien entendu qu'ici j'expose les sentiments de l'illustre écrivain, et, dépouillée de tout ambage, ce que l'on pourrait appeler sa philosophie sociale. Pour ma part, quand je descends en moi-même, j'y surprends surtout l'amour de l'orage, et rien de ce qu'il faut pour accepter un gouvernement quelconque dont le seul souci serait de faire chanter aux foules : *le Pont d'Avignon*.

N'est-il pas bien plus beau et plus idéaliste, notre vieux peuple des Apocalypses et des haines féroces qui s'en allait chantant par le monde :

Fille de Babel, ô la brigande!
Qui te donnera la rétribution?

J'ai oublié de dire, et *le Pont d'Avignon* me le rappelle, que le drame *l'Eau de Jouvence* se passe dans la ville des papes, et qu'un pape même y paraît avec la jeune Brunissende. Mais toutefois ces personnages n'occupent guère de place dans le récit et n'ont peut-être été imaginés que pour ajouter à l'énigme du livre et à la peine des critiques.

Si la pensée sociale de M. Renan ne s'est guère modifiée, en revanche la politique de l'éminent écrivain ne semble-t-elle pas avoir fléchi?

Adieu à l'idéal, à Ariel, qui décidément n'est pas apte à se mêler de la direction de notre planète! Qu'il sorte de l'impalpable! Qu'il se fasse chair! Que le sang circule ardent dans tout son être! Que, sous la protection de Caliban, il boive tranquillement son vin chez lui, avec l'épouse aimée!

Adieu à la science, à Prospero! Que celui-ci renonce au gouvernement des choses contingentes et le cède à Caliban! En apparence du moins, M. Renan, dans *l'Eau de Jouvence*, semble brûler tous ses anciens dieux, ce qu'il adorait particulièrement dans *les Dialogues philosophiques*, pour leur substituer ce qui était auparavant l'objet de ses ironies.

Si Prospero est l'ancienne monarchie, je n'en souhaite pas plus le rétablissement que M. Renan. Que deviendrait, grands dieux! la liberté scientifique avec une semblable restauration? Malheur à qui toucherait à Israël ou à l'histoire du christianisme!

Mais si Prospero est la science, pourquoi l'éloigner? Ne peut-il ouvrir de bons avis à Caliban, et l'empêcher de commettre plus d'une bévue? Non; ne menons pas ses funérailles! Ne lui procurons pas même cette douce suspension de la conscience qui s'appelle l'anesthésie! Que Prospero ne nous quitte pas un instant!

Combien de questions délicates sont en jeu, et, parmi elles, cette séparation des Églises et de l'État, que Proudhon réclamait par ce cri énergique : *Coupons les câbles!* et que demande M. Renan plus doucement, mais non moins impérieusement!

Prospero, le savant et le magicien, est seul en état de la consommer. Si Caliban se lançait, sans les lumières de Prospero, dans cette entreprise, ne serait-il pas à craindre qu'il n'y multipliât les faux pas et ne décrétât que des mesures éphémères? Fonder un établissement inébranlable que des reactions ne puissent emporter, voilà plutôt l'œuvre de Prospero que de Caliban.

Mais le premier voudra-t-il encore s'occuper de ce

monde et le prendre au sérieux? N'est-il pas trop désabusé? A quoi bon se mêler à tout ce mouvement humain? A l'agitation vaine des hommes d'action, Prospero n'en est-il pas venu à préférer, pour se distraire de ses expériences, les luttes des oiseaux sur les chênes, les sarabandes étourdies des libellules dans les roseaux? Celles-ci, du moins, ont un élément de grâce qui manque à notre espèce et plus de sincérité dans leur folie.

Dans un monde où tout est vanité et où rien peut-être n'existe que nos propres perceptions, le chant des cigales au soleil, écouté autrefois de Théocrite et de Virgile, n'est-il pas plus digne de Prospero que les grognements plus ou moins heureux des acteurs politiques?

Si M. Renan n'a pas dit cela aussi expressément, il est permis cependant de le tirer de son *Eau de Jouvence* par voie d'induction, et c'est peut-être la façon d'anesthésie qu'il désire pour lui-même comme pour Prospero. E. Ledrain.

Archives de la Comédie-Française. Documents sur *le Malade imaginaire;* Estat de la recette et despense faites par ordre de la Compagnie, avec une introduction et des notes, par Édouard Thierry, conservateur-administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Paris, Berger-Levrault et Cie. In-8° de 391 pages.

On se tromperait étrangement si l'on pouvait croire que tout a été dit sur la vie de Molière et sur ses œuvres, et qu'on n'a plus rien à découvrir dans un sujet qui a produit tant de livres en tous genres. Nous sommes persuadés, au contraire, que ce qui a été fait jusqu'à présent dans le but d'élucider et de faire mieux connaître l'histoire, longtemps obscure et négligée, de notre plus célèbre écrivain, ne représente pas la moitié de ce qui reste à faire. M. Édouard Thierry vient de nous le prouver encore une fois dans le curieux et intéressant ouvrage qu'il consacre aux premières représentations du *Malade imaginaire,* et dont l'édition, tirée à trois cent trente-cinq exemplaires, doit être déjà épuisée, si les nombreux *moliéristes* de la France et de l'étranger ont été avertis de sa récente publication.

Lorsque M. Édouard Thierry était administrateur général de la Comédie-Française (et il le fut pendant dix ans, entouré des sympathies et du dévouement de MM. les sociétaires), l'archiviste de la Comédie, le regrettable M. Guillard, retrouva, dans un carton qui avait contenu le Registre du comédien Hubert, secrétaire du théâtre de Molière pour l'année théâtrale 1672-73, les pièces comptables relatives à la mise en scène du *Malade imaginaire,* précieux originaux que Lemazurier, un des prédécesseurs de M. Guillard, avait découverts, dans *un coin du ceintre,* c'est-à-dire dans les combles de la salle du Théâtre-Français, où ils pourrissaient depuis bien des années avec les Registres de la Thorillière. M. Guillard communiqua ces pièces comptables à M. Édouard Thierry, qui en apprécia l'importance au point de vue des annales du théâtre de Molière, et qui devait les publier plus tard avec un commentaire historique. Tel est le point de départ du nouvel ouvrage de M. Édouard Thierry.

Cet ouvrage n'est pas seulement un commentaire très détaillé des documents qu'il accompagne; c'est aussi un aperçu tout à fait neuf sur la dernière année de la vie de Molière. Si l'auteur avait voulu donner à son Introduction les développements et l'étendue qu'elle comportait, les documents qui la suivent n'en auraient été que l'accessoire et l'appendice, à titre de pièces justificatives. En effet, cette excellente Introduction renferme les renseignements les plus piquants et les plus ignorés sur la querelle de Molière, chef de la troupe du Palais-Royal, avec son ancien ami Jean-Baptiste Lulli, directeur privilégié de l'Académie royale de musique. M. Édouard Thierry a parfaitement démontré la concurrence permanente et passionnée qui exista entre les deux chefs d'entreprises dramatiques, depuis que Lulli eut obtenu, de la faveur du roi, et peut-être par des moyens détournés et malhonnêtes, le privilège général du seul théâtre de musique qui serait établi à Paris et en France.

Voici, d'après l'ouvrage de M. Édouard Thierry, les principales circonstances, avec dates, de la guerre théâtrale que se firent mutuellement le poète et le musicien, qui avaient été si longtemps liés et qui avaient travaillé de concert à tous les divertissements du roi, jusqu'au *Ballet des Ballets,* dansé au château de Saint-Germain-en-Laye en décembre 1670. Molière et Lulli étaient d'accord, à cette époque, pour faire ensemble un théâtre de musique, dès qu'il leur serait possible d'en obtenir le privilège, ce qui semblait difficile, le privilège accordé à l'abbé Perrin, le 26 juin 1669, pour douze ans, étant alors exploité par ses associés Champeron et le marquis de Sourdeac, dans la salle de la rue Guénégaud, où le succès immense de l'opéra de *Pomone* avait assuré celui de l'exploitation. On peut supposer que Molière, malade et tout occupé à monter sa comédie des *Femmes savantes,* s'était tenu quelque temps éloigné de la cour. Lulli profita de son absence pour guetter le moment favorable et pour se faire donner, en son seul et privé nom, un nouveau privilège, en date du 29 mars 1672, pour l'établissement d'une Académie royale de musique, qui remplacerait celle que l'abbé Perrin avait fondée avec Champeron et le marquis de Sourdeac. Ceux-ci protestèrent contre le retrait de leur privilège et s'opposèrent à l'enregistrement des lettres patentes que Louis XIV avait accordées à Lulli. Un procès s'ensuivit, qui mit à néant les réclamations des associés, dépossédés de leur privilège antérieur.

Molière s'était brouillé avec Lulli, mais il ne renonçait pas à lui faire la guerre sur le terrain de la musique théâtrale, malgré le privilège que ce fourbe avait su arracher à la faveur de Louis XIV. On peut supposer même que Molière avait réussi, soit auprès du roi, soit par l'intermédiaire de quelque puissant protecteur, à faire introduire dans le privilège de Lulli un mot, un seul mot, qui en tempérait les concessions tyranniques : car la ***permission pour tenir Académie***

royale de musique, en faveur du sieur Lulli, n'empêchait pas Molière de lui faire ouvertement une sorte de concurrence, puisque, d'après les lettres patentes du 29 mars 1672, défenses très expresses étaient faites « à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, mesme aux officiers de la Maison du roi, de chanter aucune pièce ENTIÈRE en musique, soit en vers françois ou autres langues, sans la permission par écrit dudit sieur Lulli, à peine de dix mil livres d'amende et de confiscation des théâtres, machines, décorations, habits et autres choses ». Molière conservait donc le droit de faire représenter, sur son théâtre ou ailleurs, des pièces MÊLÉES de musique et de danse, comme *le Bourgeois gentilhomme* et surtout *le Malade imaginaire*, qu'il avait dès lors projeté et même ébauché. A Lulli les pièces ENTIÈRES en musique, à Molière les pièces MÊLÉES de musique. Tel était le véritable sens des lettres patentes du roi pour la création de la nouvelle Académie royale de musique. Lulli, renseigné sur la portée du mot ENTIÈRE, qu'on avait glissé, à son insu, dans son privilège, s'empressa de parer le coup, par un de ses tours de Florentin : il sollicita et obtint, en date du 14 avril 1672, une ordonnance royale portant défenses « à tous autres spectacles que celui de l'Académie royale de musique d'employer dans leurs représentations plus de six chanteurs et de douze violons » ; quant à son privilège, il ne fut enregistré, au Parlement, que le 27 juin 1672.

M. Édouard Thierry aurait peut-être trouvé les motifs qui amenèrent cette espèce de disgrâce que Molière eut à subir, lorsque le roi octroya à Lulli *seul* un privilège que Molière avait demandé pour l'un et l'autre. La disgrâce que nous constatons à l'égard de Molière fut peut-être la conséquence de la représentation des *Femmes savantes* (11 mars 1672), qui firent à l'auteur des ennemis et surtout des ennemis plus redoutables que tous les médecins du monde. Toujours est-il que le crédit de Molière auprès du roi alla sans cesse déclinant, depuis cette époque jusqu'à la mort du courageux et tenace adversaire de Lulli. Le 8 juillet, la reprise du *Mariage forcé*, comédie-ballet mêlée de musique, eut lieu au Palais-Royal, avant même que Lulli, qui s'occupait de former sa troupe d'opéra, eût encore trouvé une salle pour son Académie royale de musique. Molière, en reprenant avec éclat sur son théâtre le *Mariage forcé*, portait un défi à Lulli, dont il remplacait la musique par une musique nouvelle, composée par Charpentier, surintendant de la musique de Monsieur. « Notez, dit La Grange dans son Registre, que *le Mariage forcé* qui a esté joué avec *la Comtesse d'Escarbagnas*, a esté accompagné d'ornemens dont M. Charpentier a faict la musique, et M. de Beauchamps les balletz, M. Baraillon les habitz, et M. de Villiers avoit employ dans la musique des intermèdes. » Lulli, qui préparait sa revanche, commença par enlever au théâtre de Molière la plupart des musiciens et des chanteurs qui avaient paru dans la reprise du *Mariage forcé*. Il n'avait pas fait affaire avec le marquis de Sourdeac et Champeron, pour l'acquisition ou la location de la salle d'opéra, construite dans la rue Guénégaud par ces deux entrepreneurs de spectacle, mais il établissait une nouvelle salle dans le grand jeu de paume de Bel-Air, situé rue de Vaugirard, près le Luxembourg, et il composait la musique du premier opéra qu'il voulait faire représenter, celui de *Cadmus et Hermione*, dont Quinault lui avait fourni le poème. En même temps Lulli s'appropriait en partie les pièces et les intermèdes dont il avait fait la musique sur les paroles de Molière, en obtenant du roi, à la date du 20 septembre 1672, un nouveau privilège, qui lui attribuait le droit exclusif « de faire imprimer, par tel libraire ou imprimeur, en tel volume, marge, caractère et autant de fois qu'il voudra, avec planches et figures, » non seulement « les airs de musique qui seront par luy faits, comme aussi les vers, paroles, sujets, dessins et ouvrages sur lesquels lesdits airs de musique auront esté composés, sans en rien excepter, » mais encore tous les airs de musique « qu'il a cy-devant composez, ceux qu'il compose journellement par nos ordres, et ceux qu'il sera obligé de composer à l'avenir pour les pièces qui seront représentées par l'Académie royale de musique ». Le vieux privilège des Ballard, *imprimeurs du roi pour la musique*, était ainsi révoqué d'une manière indirecte, et Molière ne pouvait plus interdire l'impression et la publication de ses vers accompagnés de la musique de Lulli.

Molière n'avait pas entrepris, pour reculer, une campagne à la fois défensive et agressive contre le directeur de l'Académie royale de musique ; il se mit en mesure de donner, sur son théâtre, une reprise de la tragédie-comédie-ballet de *Psyché*, avec la musique de Lulli, telle qu'on l'avait déjà représentée, sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 juillet 1671. Il espérait peut-être que son rival s'opposerait à cette reprise et lui permettrait ainsi de mettre en cause les privilèges du roi, frauduleusement obtenus par ce traître, au préjudice de leurs conventions réciproques. Lulli ne fit pas d'opposition à la reprise de *Psyché*, mais il résolut de combattre avec les mêmes armes la rivalité de Molière, en faisant réunir, dans un cadre scénique inventé par Quinault, les principaux morceaux de musique et de danse qui avaient fait partie de divers intermèdes des *Amants magnifiques*, de la *Pastorale comique*, du *Bourgeois gentilhomme*, etc. Ce furent donc les ouvrages de Molière qui firent les frais des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale en trois actes, que Lulli montait en même temps pour l'ouverture de son Académie royale de musique.

Psyché fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 novembre 1672 : « Les frais extraordinaires, dit La Grange dans son Registre, se sont montez à cent louis d'or, pour remettre toutes choses en estat et remettre des musiciens, musiciennes et danseurs, à la place de ceux qui avoient pris party ailleurs, 1,442 livres 10 sols. » Le 15 novembre, l'ouverture de l'Académie royale de musique se fit, au théâtre de Bel-Air, par la représentation des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, qui étaient imprimées avec le nom de Quinault, sans qu'il fût question de Molière. « Voici, disait l'Avant-propos de la pastorale, un essay qu'elle (l'Académie royale de musique) s'est hâtée de prépa-

rer pour l'offrir à l'impatience du public : elle a rassemblé ce qu'il y avoit de plus agréable dans les divertissemens de Chambord, de Versailles et de Saint-Germain, et elle a cru devoir s'assurer que ce qui a pu divertir un monarque infiniment éclairé ne sauroit manquer de plaire à tout le monde. » Dans ce même Avant-propos, Lulli annonçait que « ce premier spectacle sera bientôt suivi d'un autre plus magnifique, dont la perfection a besoin encore d'un peu de temps. Cette Académie y travaille sans relâche, et elle est résolue de ne rien épargner pour répondre le plus dignement qu'il lui sera possible à la glorieuse protection dont elle est honorée. » C'était l'opéra de *Cadmus et Hermione*, dont Lulli avait fait la musique et qui était dès lors en répétition à son théâtre.

Molière, de son côté, n'était pas resté inactif et découragé : il croyait pouvoir, à force de travail et de persévérance, soutenir une guerre inégale contre Lulli armé de ses privilèges exclusifs, et tenir en échec le théâtre de Bel-Air, en espérant que le roi, mieux éclairé, finirait par venir en aide à ses comédiens du Palais-Royal et à leur chef, qu'il avait si longtemps honoré de ses bontés. Molière avait donc reformé une nouvelle troupe chantante et dansante, pour la représentation des comédies, mêlées de musique et de danse, qu'il se proposait de faire jouer sur son théâtre, en concurrence avec les opéras de l'Académie royale de musique : la comédie du *Malade imaginaire* était achevée; Charpentier avait fait la musique des intermèdes et de la Cérémonie finale : le mardi 22 novembre 1672, comme le dit le Registre de La Grange, « on a icy commencé la préparation du *Malade imaginaire* ». Molière était pourtant fort gravement malade; il l'avait été depuis les premiers mois de l'année, où il changea de régime et d'alimentation, pour complaire à sa femme; « ce changement d'aliments redoubla sa toux et sa fluxion sur la poitrine », dit un de ses historiens. Il avoit, ajoute Bruzen de la Martinière, contracté peu à peu une toux qui l'incommodoit fort, et qui, ayant été négligée, étoit enfin devenue une maladie incurable. » Ses amis La Grange et Vinot disent dans la Préface de leur édition de 1682 : « C'est cette toux qui a abrégé sa vie de plus de vingt ans. Il étoit, d'ailleurs, d'une très bonne constitution, et sans l'accident qui laissa son mal sans aucun remède, il n'eust pas manqué de forces pour le surmonter. »

Les répétitions du *Malade imaginaire* ne durèrent pas moins de deux mois et demi, et Molière, quoique malade, n'avait cessé de diriger ces répétitions journalières, car il avait à cœur de faire coïncider la première représentation de cette grande comédie, mêlée de musique et de danse, avec la première de l'opéra de *Cadmus et Hermione*. Cet opéra fut représenté, avec un éclatant succès, le 1er février 1673; *le Malade imaginaire* ne put l'être que le 10 février, avec non moins de succès. Molière était à bout de forces; le jour de la quatrième représentation, qui devait avoir lieu le 17 février, il se trouva plus souffrant qu'à l'ordinaire; sa femme et ses amis le suppliaient de ne pas jouer : « Je vois bien, dit-il, en songeant sans doute qu'il ne pouvoit lutter davantage contre Lulli, je vois bien qu'il me faut quitter la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir! Cependant je sens bien que je finis! » On sait qu'il fut pris d'un vomissement de sang pendant la Cérémonie du *Malade imaginaire*, et qu'il mourut dans la nuit.

Nous nous sommes borné à étudier l'Introduction du remarquable ouvrage de M. Édouard Thierry, parce que nous y avons vu se dessiner, pour la première fois, la douloureuse et touchante histoire de Molière en lutte avec Lulli, qui l'avait indignement trahi et spolié. C'est là, répétons-le, un épisode de sa vie, que personne encore n'avait raconté, ni même soupçonné. On nous pardonnera donc d'avoir oublié, dans ce beau livre, tant de documents nouveaux et utiles qui concernent l'histoire intime du théâtre de Molière, pour nous arrêter avec tristesse devant ce pauvre grand homme épuisé par la maladie, supplanté auprès du roi par son ancien ami, faisant des efforts héroïques dans le but de conjurer la ruine de son théâtre, se sacrifiant lui-même à l'intérêt de ses comédiens et mourant enfin à la peine, au sortir de la scène, indigné de l'ingratitude des hommes et des rois. On comprend maintenant pourquoi Louis XIV s'est montré si indifférent et si injuste à l'égard de Molière, après sa mort.

P.-L. Jacob, *bibliophile.*

Molière, sa femme et sa fille, par Arsène Houssaye. Dentu, 1 vol. in-folio, illustré, tiré à 500 exemplaires. — Prix : 100 fr.

Voici un in-folio tout à fait réjouissant à l'œil et qui va mettre les *moliéristes*, même les plus moroses et les plus difficiles, ceux dont la moindre date, la moindre signature, le plus petit document nouveau feraient bien mieux l'affaire, en belle et favorable humeur. L'ancien directeur du Théâtre français, l'historien des comédiennes de Molière était lui-même déjà du petit groupe qui se consacre à l'exploration, si je puis ainsi dire, de l'illustre poète, de sa vie et de son œuvre. Dans ce gros volume il a voulu s'y consacrer plus directement encore, en joignant à Molière et à sa femme, objet déjà de tant de travaux, leur fille Madeleine, qui a passé comme une ombre, sans laisser de traces, et dont on s'est beaucoup moins occupé.

L'ouvrage est divisé en sept livres : *Molière, Armande Béjart, les larmes de Molière, Molière peint par lui-même, la mort de Molière, les larmes d'Armande, la fille de Molière.* On est déjà suffisamment averti par ces titres, quand même on ne l'aurait pas été par le nom de l'auteur, qu'il ne faut pas attendre, ou redouter un livre coulé dans le moule sévère des travaux d'érudition. Personne n'ignore quelle est la manière de M. Arsène Houssaye : on peut l'aimer plus ou moins, mais elle est bien à lui et reconnaissable entre mille. Ne lui demandez pas d'en changer : le voulût-il, il ne le pourrait. Ce style ingénieux et brillanté, cette phrase à facettes, ces antithèses scintillantes, ces mots

miroitants, ce chatoiement de ruban moiré, joli et captieux à l'œil, est la nature même de son esprit et l'essence de son talent. Si jamais il prenait à M. Arsène Houssaye la fantaisie invraisemblable d'écrire un traité de trigonométrie, il trouverait moyen d'enguirlander les formules de tant de grâce et d'esprit que toutes les dames voudraient mordre aux mathématiques supérieures.

Qu'on ne croie pas toutefois que M. Houssaye néglige les documents authentiques. Non pas. Il a lu et comparé les travaux des érudits, depuis Beffara jusqu'à M. Loiseleur. Il a tiré parti des découvertes de M. Eudore Soulié, que personne n'apprécie davantage. Lui-même avait eu le pressentiment des trouvailles que l'on pourrait faire en fouillant les cartons des notaires. Ces actes, d'ailleurs, ces inventaires surtout, ne sont pas si morts qu'ils en ont l'air: il suffit d'en remuer la cendre pour atteindre le brasier; dans leur froid contexte ils renferment la vie; dès qu'on souffle sur ces ossements, ils reprennent corps.

M. Arsène Houssaye a un grand et vif amour de Molière; il l'a bien montré pendant qu'il dirigeait la Comédie; il ne le montre pas moins dans ce livre, et tout d'abord dans les passages où il s'attache surtout à l'étude de l'œuvre, qu'il a su interroger avec discrétion et avec adresse sur son auteur. Peut-être y voit-il trop de choses, trop de philosophie, trop d'intentions. C'est une mode aujourd'hui de vouloir tout trouver dans Molière, et principalement d'y vouloir trouver des idées toutes modernes auxquelles il ne pouvait même pas songer. Suivant M. Houssaye, il est permis de dire que Molière fut le premier philosophe qui ait parlé haut « des droits de l'homme... Voilà pourquoi on a pu faire de lui un révolutionnaire sans lui reprocher de rester toujours sous le bon plaisir de Louis XIV. » Si ingénieusement qu'il justifie cette thèse, elle est véritablement excessive. On risque de dénaturer l'œuvre de Molière en prétendant trop l'agrandir.

J'aime mieux l'auteur dans la partie de l'ouvrage, et c'est presque tout l'ouvrage, consacré à Armande Béjart, au mariage et aux infortunes conjugales de l'auteur du *Misanthrope*. C'est là un champ fait à souhait pour lui, et il s'y meut à l'aise. Les descriptions lyriques s'y mêlent aux observations d'un homme d'esprit qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, aux considérations et aux aphorismes d'un philosophe ès métaphysique galante, qui n'a pas seulement pour lui la logique, mais l'expérience. M. Houssaye connaît trop le cœur féminin en général, et en particulier le cœur des comédiennes, pour se ranger parmi les champions assez inattendus et tout à fait chevaleresques qu'a rencontrés tardivement la vertu d'Armande. Il n'a garde de lui décerner comme eux un brevet de fidélité conjugale. Il n'a pas de peine à démontrer que la vérité des récits contemporains a pour garant leur vraisemblance et que l'histoire est conforme à la tradition. En pareille matière, le génie est bien peu de chose contre les séductions de tout genre d'un Guiche ou d'un Lauzun, pour une jeune femme coquette, élevée comme l'avait été Armande, placée dans une telle atmosphère, élevée au milieu des mœurs du théâtre et dressée par l'exemple de sa mère, surtout quand le génie a quarante ans (non pas quarante-quatre, comme le dit M. Arsène Houssaye). A force même d'expliquer les trahisons conjugales d'Armande, il en vient à les excuser, ou pour le moins à plaider en leur faveur les circonstances atténuantes. On est tout près d'absoudre ce que l'on comprend si bien.

Molière, ressaisi aussitôt après son mariage par le démon de la poésie et du théâtre, naturellement *contemplateur*, absorbé par les soucis d'une lourde administration, par la nécessité de suffire aux besoins de sa troupe, aux plaisirs du roi et à ceux du public, n'était pas l'homme qu'il fallait à cette jeune fille de dix-huit ans, qui avait dans les veines du sang de Madeleine Béjart et du comte de Modène. Que lui importait que son mari fît l'*École des femmes* et préparât le *Tartufe!* L'amour ne se paye pas de cette monnaie-là.

Et d'ailleurs le génie ne se voit qu'à distance. Pour elle, Molière était simplement un valet de chambre du roi, directeur de troupe et auteur de quelques farces qui avaient eu du succès. Ce comédien pensif, soucieux, déjà mûr, pouvait-il soutenir la comparaison avec un élégant et riche cavalier, un courtisan de grand nom, de haute mine et habitué à vaincre, comme le duc de Guiche? En vérité, la chose s'explique si bien, encore une fois, qu'elle s'atténue notablement, pour ne rien dire de plus. Même regardez-y de près, et vous finirez par découvrir qu'après tout c'est la faute à Molière: ayant commencé par épouser une femme qui n'a pas la moitié de son âge, il l'expose à toutes les tentations sans l'aider à les vaincre. Il est jaloux, mais il ne veille pas sur elle. Que dis-je? il donnerait droit lui-même à sa jalousie, si elle en pouvait avoir contre lui, et si elle n'aimait mieux lui rendre la monnaie de sa pièce. Molière, ce n'est pas seulement l'amoureux de la de Brie, c'est encore une sorte d'amoureux universel, extrêmement « tendre à la tentation, » pour employer son propre langage, — conduisant les femmes de sa troupe, nous dit l'auteur, « comme le Turc mène son harem » Pour ne point succomber il aurait fallu qu'elle fût une sainte, et ce n'en était pas une.

Ici j'ouvre une parenthèse pour remarquer combien M. Arsène Houssaye, au fond, ménage peu Molière, malgré son amour et son admiration pour lui. En groupant tous les traits épars, on arriverait à constituer un portrait du grand homme qui ferait jeter les hauts cris à la plupart des *moliéristes* et qui étonnerait peut-être M. Houssaye lui-même. A plusieurs reprises, il nous le présente comme un matérialiste pour qui « les doctrines désespérantes de Lucrèce avaient coupé dans sa sève la fleur du lendemain. » Tout materialiste, sauf le cas d'inconséquence notoire et grossière, est athée, et c'est là sans doute ce qu'a entendu dire M. Arsène Houssaye en écrivant que « à l'heure où tant de philosophes chrétiens s'efforcent de séparer l'homme de Dieu, Molière confond Dieu dans l'homme », qu'il a voulu « ne laisser debout

dans l'humanité, sans souci de la religion et de la royauté, que l'homme *maître de lui.* » Assurément, Molière n'était pas un dévot, et l'Église, — à moins que ce ne soit celle de M. Hyacinthe Loyson, — ne songera jamais à le canoniser. Mais ce n'est pas une raison parce qu'il a traduit des passages du poème *de Naturâ rerum* et parce qu'il fut le disciple de Gassendi, d'ailleurs excellent chrétien et chanoine exemplaire, pour rayer de son œuvre des tirades comme celles de Cléante dans *Tartufe* en faveur de la vraie dévotion, ni de sa vie son appel pressant à un prêtre en se voyant mourir, et, comme dit Grimarest, appuyé par nombre d'autres témoignages, « les sentiments d'un bon chrétien » qu'il fit paraître aux deux religieuses dont il était assisté dans ce dernier moment.

De plus, toujours suivant M. Arsène Houssaye, et sans aucun préjudice des hommages qui lui sont dûs et qu'il lui paye sans marchander, ce matérialiste, ce sceptique est un « don Juan insatiable, » tranchons le mot, un libertin, qui a donné à sa femme des exemples pernicieux dont celle-ci n'avait probablement pas besoin. Et après tout, qu'est-ce que la vertu, particulièrement la vertu des femmes ? « Il faudrait s'entendre. » Mais ici les considérations philosophiques de M. Arsène Houssaye deviennent scabreuses et nous mèneraient loin, si nous nous laissions conduire. Le lecteur curieux pourra trouver le passage, où il est démontré sommairement qu'il ne faut pas faire tant de bruit pour une chose si fragile et sur laquelle les bons auteurs ne s'entendent même pas.

Malgré l'acte officiel et authentique découvert par Beffara, suivi, mais non précédé d'autres actes tout à fait concordants, M. Arsène Houssaye s'en tient avec raison à la vieille opinion qui fait d'Armande la fille de Madeleine Béjart ; mais il a imaginé un moyen un peu radical de couper court aux accusations d'inceste qui osèrent se produire contre Molière, c'est de contester d'abord, et de finir par nier résolument que celui-ci eût été l'amant de Madeleine, à laquelle il substitue la troisième sœur, Geneviève, plus connue au théâtre, où elle ne tint qu'une place subalterne, sous le nom de Mlle Hervé. Ainsi se trouverait supprimé l'un des problèmes sur lequel s'est le plus exercée la discussion des biographes de Molière. Par malheur, nous ne voyons pas que M. Houssaye apporte aucun argument concluant à l'appui de sa thèse. En outre, cette thèse détruit l'un des principaux motifs qui pouvaient expliquer la falsification de l'acte de mariage, où, pour éviter les commentaires calomnieux autant que pour lui donner un état civil régulier et honorable aux yeux de la famille de l'époux, Armande était présentée comme la sœur très cadette, mais légitime, de Madeleine Béjart.

Il faut sans doute y regarder de près avant de rejeter un document authentique ; mais quand ce document, qui peut parfaitement être officiel et néanmoins faux dans sa teneur, introduit plus de trouble que de lumière dans la question ; quand il est aussi invraisemblable que celui-ci, qui attribuerait à la mère des Béjart une fécondité de vingt-huit ans de durée, qui lui donnerait tout à coup, à l'âge de quarante-cinq ans au moins, après avoir mis au monde sept enfants, de 1618 à 1632, une nouvelle progéniture survenue après seize années d'intervalle ; quand la fraude s'explique si bien de la part d'une famille peu scrupuleuse, par des raisons de prudence et de calcul, il est assurément permis de lui préférer, non pas une pure hypothèse, mais un fait reçu sans contestation pendant un siècle et demi et qui seul peut s'accorder avec d'autres faits non contestés. Si l'acte de naissance ou de baptême d'Armande Béjart, jusqu'à présent introuvable, eût été d'accord avec son acte de mariage, comment Molière n'aurait-il pas saisi ce moyen facile et victorieux de confondre la calomnie en le produisant ?

Quoi qu'il en soit, les bruits infâmes purent se donner libre cours. Et à ce propos, M. Houssaye ouvre un point de vue ingénieux, comme il y en a beaucoup dans son livre. Il suggère que, en dehors des raisons dont nous parlions tout à l'heure, l'éloignement d'Armande pour son mari peut s'expliquer, du moins en partie, par la diffusion et la persistance de cette horrible rumeur. Même sans y croire, comment n'en eût-elle pas été frappée d'effroi et de répulsion ? Et qui dit qu'à certaines heures un doute affreux n'entra pas en elle? Une fois sur cette pente, rien n'empêche d'aller plus loin, et d'ajouter qu'en se donnant à Lauzun, à Guiche, à Richelieu et aux autres c'était « un peu aussi pour dire tout haut à l'opinion qu'elle ne se donnait pas à son mari », accusé d'être son père. On voit que les chevaliers d'Armande Béjart pourraient retourner leur thèse pour arriver au même but, en démontrant que ses chutes sont précisément une preuve de sa délicatesse et que, plus elle a péché, plus elle a prouvé sa vertu. Je ne désespère pas de voir soutenir quelque jour ce piquant et hardi paradoxe.

La place nous manque pour suivre de près le brillant historien dans la dernière partie de son livre, où il est parvenu, — à l'aide de quelques mots épars chez les auteurs du temps sur la fille de Molière, qui s'appelait Madeleine elle aussi, des actes découverts par M. Eudore Soulié et d'un curieux passage trouvé dans un petit livre anonyme et qui porte pour titre : ***Pèlerinage aux saintes reliques d'Argenteuil,*** — à saisir et à fixer sous une forme visible la figure de ce fantôme à peine visible à l'œil nu. Le pèlerin d'Argenteuil raconte que, comme il se promenait au pied des vignes avec un ami, il vit venir « un vieux monsieur qui levoit haut la tête, avec une dame encore jeune qui paraissoit plus grande que lui. J'ai remarqué chez l'un comme chez l'autre, dit-il, un air de commandement. Mon ami me dit : « Ne prenez pas garde, c'est la fille du fameux Molière. »... Quoique fière, elle nous a salués avec douceur et avec un signe de main. Elle avoit des gants avec de grandes franges... On ne lui voyoit rien sur elle qui ne fût de prix. » Le vieux monsieur était son mari, le sieur de Montaland, écuyer, ex-organiste de Saint-André-des-Arcs, par qui elle s'était fait enlever, quoiqu'il eût vingt ans de plus qu'elle, et qui s'était retiré avec sa femme à Argenteuil,

où ils menaient tous deux la vie de bons bourgeois. M. de Montaland paraît avoir beaucoup mieux réussi avec sa femme que Molière avec la sienne, et tout semble indiquer que ce rude virtuose aux allures militaires, solidement bâti et qui mourut presque centenaire, n'était pas homme à se laisser jouer par le sexe.

Nous avons maintenant parcouru le livre entier de M. Arsène Houssaye, autant que faire se pouvait avec un ouvrage d'une aussi libre allure et d'une méthode aussi peu précise, qui va et vient comme une causerie, anticipe sur les événements, retourne en arrière, se préoccupe peu de l'ordre chronologique, dérive à toutes digressions, recouvre son récit d'un flot d'images poétiques, mêle aux détails particuliers les considérations générales et la légende à l'histoire : « Comment n'a-t-on pas mis au théâtre, demande-t-il, cette scène dramatique où Molière ose cacher Cinq-Mars dans un cabinet noir tout contre la chambre du roi ? » On peut la mettre au théâtre, mais il ne faut pas l'introduire dans l'histoire. Les farceurs Gaultier-Garguille et Turlupin mourant de chagrin dans la même semaine que leur camarade Gros-Guillaume, c'est de la légende, une légende poétique et touchante qui jetait comme une auréole sur la fin de ces bouffons et à laquelle on a pu croire sur la foi d'une pièce du temps, jusqu'à ce que l'érudition fût venue la contredire par des dates. Louis XIV servant à déjeuner à Molière, c'est encore une légende consacrée par les arts, admise par plusieurs biographes du poète, fort invraisemblable pourtant, il faut bien le reconnaître, et dont le premier récit ne remonte pas au delà des *Mémoires* de Mme Campan, juste un siècle et demi après la mort de Molière.

Notons aussi deux légères inadvertances qu'il suffira d'un trait de plume pour faire disparaître à la prochaine édition. Est-il bien juste de dire que Montfleury créa le jeu de la tragédie, comme Molière celui de la comédie ? Pour nous en tenir à la première partie de cette proposition, avant Montfleury il y eut Mondory, qui fut, en comparant les témoignages contemporains, un tragédien d'un tout autre vol. Ce n'est pas Bossuet qui a dit devant Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères; » c'est Massillon, et non pas devant le roi, puisque ce fut dans son oraison funèbre. — M. Arsène Houssaye, et il n'est pas le seul, donne à Molière la paternité des quatre strophes si connues :

C'est un amant : ouvrez la porte.

Mais ces vers charmants, qui d'ailleurs ont une touche peu *moliéresque* en un ou deux endroits comme celui-ci :

Que faites-vous ? Êtes-vous morte
Ou ne l'êtes-vous que pour moi ?

ces vers ont été recueillis dans l'édition de Montreuil publiée en 1666, réimprimée en 1671, de son vivant comme du vivant de Molière, et publiée enfin récemment à la Librairie des Bibliophiles par Octave Uzanne, qui, dans ses notes, a pu rétablir la vérité d'une façon claire et incontestable.

Nous n'aurons garde d'oublier la riche illustration de ce bel ouvrage. Elle comprend des frontispices, des culs-de-lampe, des lettres ornées et de grandes gravures hors texte. Ce sont, pour la plupart, des portraits de Molière, d'Armande et de leur fille; ou des scènes de son théâtre reproduites d'après les premières éditions et d'anciennes gravures. On pense bien que ces portraits sont loin d'être tous authentiques: s'il en existait autant que cela, les moliéristes seraient trop heureux. M. Arsène Houssaye, qui a curieusement réuni le plus grand nombre possible de ces effigies, en s'attachant à celles qui présentaient au moins un certain caractère de vraisemblance, ne les présente pas lui-même comme des documents irrécusables. S'il étudie le caractère d'Armande Béjart jusque dans les portraits où on pense la reconnaître, il convient qu' « il est aussi difficile de se prononcer sur ses portraits que sur sa vertu ». On peut même affirmer sans crainte que cela est beaucoup plus difficile. Je ne crois pas du tout, pour ma part, à l'authenticité de la naïade presque nue, représentant la jeune Armande dans le prologue des *Fâcheux*, finement gravée à l'eau-forte par M. Houssaye en personne.

On prodigue trop aisément en pareille matière les noms de Mignard, de Lebrun, de Sébastien Bourdon; le trait le plus léger et le plus lointain de ressemblance suffit pour qu'on écrive au-dessous la désignation de La Grange ou d'un Béjart, de Mlle du Parc ou de Mlle de Brie. L'iconographie de Molière, de sa troupe, de son entourage, malgré les recherches du savant bibliophile et des publications comme celles de M. Fr. Hillemacher, est encore loin d'être débrouillée, nette, assise sur des bases sûres. Certains amateurs, doués d'une imagination complaisante, se forment à peu de frais des musées *moliéresques* où Poquelin, s'il revenait en ce monde, se promènerait sans se douter une minute qu'il doit être en pays de connaissance.

M. Arsène Houssaye a connu comme moi la galerie de cet excellent Soleirol, dont on peut bien parler sans ambages puisqu'il est mort. Ce brave homme, chef de bataillon en retraite, s'était pris pour Molière, les acteurs et les comédiennes de sa troupe, d'une passion sénile qui avait tourné à une sorte de monomanie. Il ramassait partout, sur les quais, chez les bouquinistes, ou on lui apportait et il achetait par lots dans les ventes, dessins, pastels, aquarelles, gouaches, sanguines, portraits à l'huile dans lesquels il croyait reconnaître un des objets de son culte. Il ne se bornait pas à la troupe de Molière : son cabinet, composé de plus de soixante mille pièces, comprenait une foule d'acteurs, de danseuses, d'auteurs dramatiques, de compositeurs; mais Molière en était le centre et tout le reste gravitait autour de ce grand nom. Le bonhomme avait des principes de critique fort larges, qu'il expose naïvement dans l'avant-propos de son unique ouvrage: « Il est entendu, dit-il, que tout n'a pas pu être vérifié; néanmoins nous croyons que tout est bon, par suite du raisonnement que voici : par exemple, dans une collection de cent dessins, tous du même temps, du même genre et d'une même origine, si le hasard

nous met à même de reconnaître l'exactitude de dix d'entre eux, nous ne doutons plus que les quatre-vingt-dix autres ne soient dans le même cas. » Voilà. Et encore il faudrait dire avec quelle ardeur il secondait le hasard, quel impétueux empressement il déployait à reconnaître l'exactitude des dix pièces qui devaient lui servir de garantie pour les autres. Il se flatte en nous déclarant qu'il a toujours acheté avec défiance, « surtout aux marchands, » et seulement s'il croyait reconnaître qu'on n'avait pas l'intention de le tromper. Mais nous ne doutons pas de sa parole lorsqu'il nous affirme qu'il ne s'est pas présenté un seul cas où il ait reconnu une pièce fausse dans son cabinet.

Je me rappelle le sentiment de consternation dont je fus saisi lorsque je pénétrai dans ce cabinet de la rue Saint-Dominique, dont M. Soleirol, alors paralysé d'une partie du corps, me fit les honneurs en se transportant avec vivacité sur son fauteuil à roulettes d'une extrémité de la pièce à l'autre. Plus il m'expliquait avec effusion son portrait de Molière en 1646, son Molière de 1658 dans le rôle de Vulcain et beaucoup d'autres, plus je me sentais gêné et j'essayais en vain de rompre mon silence par des grognements d'approbation inarticulés. Il se plaignit avec une certaine amertume que M. Hillemacher se fût permis des modifications en reproduisant les portraits qu'il lui avait prêtés pour sa *Galerie historique*. Je convins avec lui qu'il fallait être plus respectueux de l'authenticité des documents. Cependant Soleirol s'est fait sa petite place, qu'il garde encore, quinze à vingt ans après sa mort, dans le groupe des *moliéristes* connus, — par son livre où, entre beaucoup d'erreurs et de conjectures, on trouve des aperçus, des renseignements et des rapprochements nombreux; voire par son cabinet, où un certain nombre de portraits intéressants et vraisemblables étaient noyés dans une multitude de pièces sans valeur, et dont les débris, soigneusement triés, sont allés enrichir plusieurs collections, notamment celle de M. Arsène Houssaye, qui savait à quoi s'en tenir sur la passion souvent malheureuse du vieux soldat.

Et c'est ainsi que Soleirol nous ramène, par un assez long détour, à ce livre sur *Molière, sa femme et sa fille*, qui est charmant à voir, aimable à lire, écrit d'une plume coquette et spirituelle, qui ménage au lecteur une foule de rencontres pittoresques et où les détails de l'érudition, les recherches du biographe et de l'historien sont dominés par l'intérêt vivant d'une histoire de cœur, d'un roman d'amour tour à tour attrayant, douloureux et tragique. M. Arsène Houssaye n'aura pas seulement écrit la biographie de Molière à l'usage des hommes du monde; personne n'était plus propre que lui à la faire lire et goûter par les femmes. V. Fournel.

Gœthe et Diderot, par J. Barbey d'Aurevilly. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. J. Barbey d'Aurevilly porte en épigraphe ce simple mot : *Iconoclaste*. Et je ne sais pas, en effet, de plus rude briseur d'images, de plus vaillant renverseur d'idoles que ce Polyeucte de la critique catholique. Tout homme garde au fond du cœur un vieux tison de révolte et de diabolique athéisme, et M. d'Aurevilly comme les autres, ce croyant! Mais, l'ayant étouffé en matière religieuse, il le rallume d'autant plus furieusement en matière littéraire. C'est aux fétiches du Panthéon moderne qu'il est athée et qu'il pousse la torche au visage pour les regarder et pour les rôtir. Ne lui demandez pas de ployer le genou devant nos manitous les plus vénérés! S'il le faisait jamais, ce ne serait que comme un maître d'armes qui ploie le jarret pour donner plus de détente à son coup d'estoc. Aujourd'hui, c'est contre le dieu Gœthe et le demi-dieu Diderot qu'il tombe en garde. Un superbe assaut, palsambleu!

De Gœthe, il ne laisse rien debout, ou peu s'en faut. En quelques rapides *une-deux*, le théâtre est d'abord percé de part en part. Boutonné, le *Faust!* Boutonné et déboutonné. Et les boutons défaits, le dedans est montré vide. Flambergé, *Goetz de Berlichingen*, dont tous les personnages agissent « comme s'ils étaient montés sur roulettes ». Passés au fil de l'analyse, un fil tranchant, les drames et les tragédies et les comédies! Théâtre fait de pièces et de morceaux par un « Trublet colossal » et mis en morceaux par un railleur aussi acéré en son genre que celui qui a saigné à blanc le vrai Trublet. De Gœthe dramaturge il ne reste que sa Marguerite « l'Allemande, » laquelle s'appelle de toutes sortes de noms, mais est solitaire dans le sérail de « ce pauvre sultan intellectuel ».

Et après le théâtre, la poésie, et la philosophie, et le roman, et l'art, et les voyages, et la science, et tout Gœthe enfin, sous ses aspects divers, est pris, retourné, vidé et trouvé creux. M. d'Aurevilly parle quelque part d'un souvenir d'amour emporté d'Italie par Gœthe, « parmi les plâtres achetés comme un plâtre de plus », et il ajoute : « Ah! plâtre toi-même, je te casserai!... » Et il le fait comme il le dit. Somme toute, le grand pontife de l'impossibilité se résume en ces trois mots : « Mesquinerie, égoïsme, bourgeoisisme. » Et tout cela péremptoirement, avec des raisons que je ne puis abréger ici et qu'il faut lire. C'est vraiment un chef-d'œuvre d'iconoclastie.

J'avoue que j'ai pris plaisir à cette démolition d'un temple dont je n'ai jamais non plus été le dévot. J'ai dit aussi à l'occasion, mais d'une voix trop jeune, l'ennui que m'a toujours causé ce grand ennuyeux de Gœthe. Mais il y a jouissance à l'entendre dire et crier par le pavillon de cette trompette d'or, qui sonne comme celles de Jéricho.

Les oreilles, par exemple, m'ont un peu tinté quand la fanfare s'est tournée vers Diderot. Ici, je ne suis plus tout à fait d'accord avec M. d'Aurevilly. Certes, le Diderot a été surfait par notre temps matérialiste, qui voit en lui un de ses aïeux. J'abandonne volontiers toute sa grosse besogne d'encyclopédiste, et ses romans aussi, et son théâtre surtout, contre lequel ce cuistre de La Harpe a eu un jour un mot spirituel : « C'est du La Chaussée moins la versification et le mélange de comique. » Je vais même plus loin que

l'iconoclaste, qui donne un coup de chapeau aux *Salons*. J'en trouve le style magistral, mais l'inspiration antiartistique. Diderot, par une inconséquence que loue M. d'Aurevilly, est idéaliste en sa critique d'art, et par là horripile quiconque entend la peinture picturalement. Mais passons! Ce que je reproche surtout au briseur d'idoles, c'est de ne pas s'être arrêté, ne fût-ce que pour les jeter cul par-dessus tête devant le *Neveu de Rameau*. Il l'exécute d'une pichenette. Cela ne suffit pas. Pendant qu'il était en train d'athéisme à la religion moderne, je veux dire au matérialisme, voilà où il devait polyeucter le plus. Le *Neveu de Rameau*, c'est une des Bibles morales, ou immorales, mettons amorales (*a* privatif) de la philosophie du néant. Et par cela Diderot est grand sans conteste. En mal, soit! Mais Satan aussi. On ne rive pas le clou du diable avec une épigramme en passant. Pour le coup, il faut le reconnaître, l'adversaire n'a pas à crier « Touché! » La botte est à recommencer.

Mais M. d'Aurevilly la recommencera s'il le faut. Je ne suis pas en peine de lui. Il a toujours la plume en garde et ne demande qu'à plastronner avec les plus forts. Aussi ne lui gardé-je pas rancune du coup indiqué seulement, et non poussé à fond, sur le Diderot. Je m'en console en contemplant le Gœthe, « cette gélatine figée » où vibre l'épée plantée en plein.

JEAN RICHEPIN.

La Moabite, drame en 5 actes, par M. PAUL DÉROULÈDE. 1 vol. in-32. Calmann Lévy, éditeur. — Prix : 2 fr.

Voici d'abord le sujet de cette œuvre, autour de laquelle il a été fait tant de bruit et dont le Théâtre-Français, qui l'avait reçue, a cru devoir ajourner la représentation, non par ordre supérieur, ainsi qu'il a été dit, mais par suite de considérations particulières. L'action se passe en Chanaan, vers l'an 1300 avant J.-C., sous le judicat du grand-prêtre Sammgar. Sammgar tient le peuple hébreu courbé sous l'application rigoureuse de la loi religieuse et politique. Une conspiration s'ourdit contre lui, et les conjurés comptent sur l'appui de Misaël, le propre fils du juge, et sur un ancien proscrit, Hélias, qui revient avec sa fille Myriam. Or Misaël est ardemment épris d'une Moabite, Kozby, qui veut arracher la foi du cœur de son amant. D'un autre côté, Myriam adore Misaël. La lutte sera donc entre le bon ange, Myriam, et le démon, la Moabite. La Moabite a l'avantage. Raspha, la mère de Misaël, essaye de la chasser pour ramener son fils au devoir. Celui-ci hésitant, Kozby s'éloigne, emportant le cœur de Misaël. Alors Misaël s'abandonne à l'ambition. Il ne s'agit plus pour lui que de détrôner le grand-prêtre, son père, et de devenir le juge et le pontife d'Israël. Or Hélias le prophète veut une révolution libérale; Misaël, lui, la veut absolue, disons radicale. Hélias tente de modérer Misaël dont l'audace l'effraye. Misaël l'accuse de trahison et le poignarde. Au moment où il va donner le signal de la révolte, Kozby reparaît. Elle l'a vainement attendu pendant trois mois et elle le croit infidèle. Mais Misaël n'aime plus la Moabite, il n'est plus épris que de pouvoir et de domination, et lorsqu'elle cherche à l'entraîner dans le désert, il lui répond qu'il veut être le dieu des foules athées et que c'est elle qui l'a fait ce qu'il est à présent. Enfin, le grand-prêtre Sammgar se rend au temple, entouré de ses lévites, pour conjurer le péril public. Il décrète le bannissement de son fils; mais, ne voulant employer contre l'émeute que l'ascendant de la religion, il fait ouvrir les portes du temple. La foule se précipite et somme Sammgar de révoquer la sentence d'exil. Sur son refus, on proclame sa déchéance et on élit Misael à sa place. Mais la Moabite, qui voulait chasser Dieu du cœur de son amant, ne consent pas à ce que le pouvoir suprême le lui enlève. Elle avoue que Misaël a été son amant, à elle, l'impure fille de Moab. Myriam à son tour accuse Misaël du meurtre de son père Hélias. Misaël ne nie pas. Le peuple, subitement retourné contre son idole, prie Sammgar de reprendre le pouvoir et de juger le coupable.

Sauve Israël, Sammgar, un Dieu, rends-nous un Dieu!

Misaël a besoin de leur montrer alors que ce Dieu dont ils parlent n'existe pas, et pour le prouver, il demande à le voir et à entrer avec le grand-prêtre au fond du sanctuaire où nul ne peut pénétrer sans être frappé de mort. Sammgar frémit. Il veut empêcher Misaël de commettre ce sacrilège. Enfin, son devoir de juge est le plus fort. — Viens donc, lui dit-il, — et il entre avec son fils dans le tabernacle. On entend un cri de Misaël, et Sammgar reparaît seul, dans un désordre terrible.

Priez, s'écrie-t-il, il a vu Dieu?

Tel est ce drame dont le dénouement est véritablement magnifique.

Quelle que soit l'opinion générale qu'on puisse concevoir de la *Moabite*, il y a un point hors de conteste, c'est qu'elle fait le plus grand honneur à M. Paul Déroulède qui a osé écrire à l'heure présente une œuvre de cette nature. Je ne discuterai pas l'idée philosophique qui a présidé à l'enfantement de la *Moabite*. M. Paul Déroulède a voulu démontrer la nécessité d'une croyance religieuse. Sans cette croyance, l'homme incapable de résister à ses appétits, sourd à la voix de sa conscience, tombe de crime en crime jusqu'au fond du gouffre. Soit. Cette thèse-là en vaut une autre; mais il me permettra de lui dire que sa démonstration ne prouve pas grand'chose. Que demain un libre-penseur entreprenne d'exposer la proposition contraire, c'est-à-dire que la religion et le fanatisme poussent à commettre les plus grands crimes, qu'il fasse un drame avec cette idée et que ce drame soit scéniquement beau, et la question n'aura pas fait un pas. Seulement, si M. Déroulède se plaint d'avoir rencontré des obstacles à la représentation de sa pièce, que la censure était prête à laisser passer, quelles plaintes fera entendre l'auteur du drame libre-penseur, car alors, non seulement il ne se trouvera aucun théâtre pour le recevoir, mais encore la commission d'examen formulera son plus solennel veto pour en interdire la représentation. Mais ceci est accessoire. Il y a long-

temps que la censure devrait être supprimée par le gouvernement républicain et le public laissé seul juge des doctrines exposées sur un théâtre. Verrons-nous jamais cela, nous qui aimons par-dessus tout la liberté? J'en doute.

Je reviens à la *Moabite*. Elle dénote un grand progrès chez M. Déroulède. L'œuvre est solidement construite, à la manière tragique, et la pièce *se tient* d'un bout à l'autre. On peut lui reprocher d'être plutôt une dissertation philosophico-religieuse qu'un drame, mais cela tient aux sentiments mis en jeu par l'auteur, qui a d'ailleurs trouvé des situations, et notamment le dernier acte auquel je ne saurais accorder trop d'éloges. Il y a aussi des développements excessifs qui font longueur, mais qui, sans nul doute, auraient disparu pendant le travail des répétitions. Ceci dit, je n'ai qu'à louer la marche de la pièce et sa composition. Je ferai plus de réserves sur le style. Bien que M. Paul Déroulède ait soigné sa forme plus que dans ses précédentes œuvres, je trouve encore un trop grand nombre de rimes insuffisantes et de vers incorrects. Le principal défaut de la versification de la *Moabite* est surtout dans l'abus de mots abstraits qui donnent un ton général froid et gris à toute poésie. J'ai vainement cherché quelques notes éclatantes au milieu de cet ensemble terne. Les traits de force abondent, c'est-à-dire les vers nets et précis et faits d'une pièce; mais comme presque toujours ils expriment des abstractions, l'effet poétique n'est pas produit. M. Déroulède n'est pas un coloriste. Il procède de Voltaire et de Marie-Joseph de Chénier. En lisant la *Moabite*, je songeais à *Mahomet* et à *Timoléon*, hélas! et pas du tout aux *Burgraves*. Quoi qu'il en soit, M. Déroulède est certainement un auteur tragique remarquable. Il m'est seulement permis de regretter qu'avec sa foi robuste, son amour des nobles choses, son dédain des succès faciles, il n'ait pas en même temps un idéal artistique plus moderne. Toute sa flamme ne parviendra pas à réchauffer une forme morte. Il est jeune, pourquoi s'obstine-t-il à écrire vieux?

ARMAND D'ARTOIS.

Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, par A. CHÉRUEL. Tome IVe et dernier. Hachette. In-8°.

Maintenant que M. A. Chéruel a terminé ce savant travail sur l'époque de la minorité de Louis XIV, l'on peut mieux juger de son importance, des faits nouveaux ou heureusement rectifiés qu'il contient, des jugements mieux motivés qui y sont portés sur les hommes et sur les événements, de l'abondance enfin des documents absolument inédits ou peu connus qui y sont mis en œuvre et qui ont permis à l'auteur de pénétrer plus avant qu'aucun de ses devanciers dans la connaissance de ces années si tourmentées et si curieuses à tant de points de vue. L'origine de cette *Histoire de France* pendant les huit années comprises entre la mort de Louis XIII, le 14 mai 1643, et le 7 septembre 1651, jour où Louis XIV atteignit l'âge de sa majorité royale, est dans la publication de la correspondance de Mazarin dont M. Chéruel a été chargé par le gouvernement pour la grande collection des *Documents inédits sur l'histoire de France* et qui en est aujourd'hui à son deuxième volume. L'étude complète de cette correspondance où se révélait pour la première fois, dans toute son étendue et dans tous ses détails, la politique de Mazarin, et qui donnait la clef de tant de choses où les historiens n'avaient pu pénétrer jusque-là, devait naturellement porter son savant et infatigable publicateur à fondre dans un récit historique tant de précieux documents accrus encore de toutes les découvertes circonvoisines qu'il avait faites au cours de ce travail. Nul n'était mieux que lui en situation pour exploiter cette riche mine dont il connaissait tous les filons, et nul aussi n'y était plus heureusement préparé par ses précédentes études sur Olivier d'Ornusson dont il publia le *Journal* en 1860 et en 1861, et sur le surintendant Fouquet dont, sous le titre de *Mémoires*, il donna, en 1862, une histoire qui est en grande partie celle des événements accomplis entre 1651 et 1664. Ce n'est pas que cette période de notre histoire, à laquelle la Fronde donna son nom, n'ait été déjà l'objet de travaux soit généraux soit spéciaux qui, depuis l'apparition de l'*Histoire de la Fronde* du comte de Sainte-Aulaire en 1827, l'avaient fait beaucoup mieux connaître. Ce serait être injuste à l'égard d'œuvres historiques aussi considérables; en France l'*Histoire de France sous Louis XIII et sous le ministère du cardinal Mazarin* (1837-1842), de Bazin, livre érudit, mais parfois un peu paradoxal; les *Lettres* de Mazarin à la reine, les *Mémoires de Mathieu Molé*, publiés les premières en 1836 par M. Ravinel, les seconds en 1855; la *Jeunesse de Mme de Longueville*, de Victor Cousin, en 1853; l'*Expédition du duc de Guise à Naples*, précieux recueil de documents édités en 1879 par MM. Loiseleur et Boguenault de Puchesse sur cet intéressant épisode de notre histoire; les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, du comte de Cosnac (1866-1880), dont les sept volumes contiennent tant de précieux documents jusque-là inédits; les belles études de M. Chantelauze sur le cardinal de Retz et surtout les deux premiers volumes de l'*Histoire de Louis XIV* de M. Casimir Gaillardin (1874-1876); à l'étranger, le troisième volume de la *Franzosische Geschichte*, de M. Léopold Ranke, exclusivement consacré à Louis XIV, et jusqu'ici non traduit en France; l'ouvrage de M. Heilmann sur les campagnes des Français sur le Rhin, *Feldzüge der Bayern*, Munich, 1868, et les copies des dépêches des ambassadeurs vénitiens faites sur les originaux, par MM. de Mas-Latrie et Baschet, aujourd'hui déposées à la Bibliothèque nationale. Cependant il restait encore beaucoup à faire après ces écrivains, ces savants et ces chercheurs; tout n'était pas découvert en fait de documents, tout n'était pas dit sur la Fronde et sur ses auteurs, et surtout sur cette glorieuse politique que Mazarin, après Richelieu, dut continuer au milieu des troubles intérieurs que suscitèrent alors l'ambition, la légèreté ou l'envie et dont les brillants résultats, l'acquisition de l'Artois, d'une partie de l'Alsace et de notre frontière des Pyrénées, furent consacrés par le traité du 7 novembre 1659. Ce dernier mot,

M. Chéruel l'a dit dans cette *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, dont les quatre volumes complètent ou rectifient les récits de ses devanciers. C'est ce qu'un coup d'œil, même rapide, permet de constater.

Au nombre des glorieuses actions qui illustrèrent la carrière militaire du grand Condé, Victor Cousin avait cru pouvoir mettre la marche rapide par laquelle, après la victoire de Rocroi et la prise de Thionville, il se serait porté en Allemagne, rejetant ainsi la guerre sur le sol même de l'ennemi. C'est là une erreur que, d'après les carnets de Mazarin et les dépêches de l'ambassadeur vénitien Giustinani, a rectifiée M. Chéruel; et c'est au maréchal de Guébriant qu'il faut restituer l'honneur d'avoir supporté seul tous les efforts de cette campagne d'Allemagne.

Le patrimoine de gloire de Condé est encore assez riche, même sans cela, pour qu'on n'en frustre pas celui de Guébriant. Cependant nous ne sommes pas aussi convaincu que M. Chéruel, que, dans la campagne de 1645, marquée par la brillante victoire de Nordlingen, Condé n'ait pas eu, dès cette époque, et alors que l'on ne concevait pas d'aussi vastes plans militaires, la pensée d'aller se porter sur Vienne et d'aller dicter à l'empereur la paix dans la capitale de ses États héréditaires, comme Moreau essaya de le faire et comme Napoléon le fit réellement. Nous voyons bien d'après les documents rapportés par M. Chéruel que le but assigné par Mazarin à cette campagne était de réparer la défaite éprouvée à Mariendal par Turenne, mais serait-ce donc la première fois qu'un plan d'opérations d'abord étroit et limité aurait été agrandi par le génie qui entrevoit et devine des résultats que d'autres ne soupçonnent pas? Si le doute du moins est encore permis sur ce point, même après le récit de M. Chéruel, il ne l'est plus sur la conduite prudente que tint Mazarin à l'égard de la révolte des Napolitains en 1647 et de l'expédition que le jeune duc de Guise conduisit à leur secours. On avait prétendu, sur la foi de Monglat, que Mazarin avait commis la faute de rejeter tout d'abord les ouvertures qui lui furent faites par Masaniello et qui devaient puissamment seconder sa politique générale contre la maison d'Autriche aussi bien que les desseins particuliers qu'il avait sur l'Italie et qui s'étaient déjà manifestés par sa conduite à l'égard de la Savoie. La vérité, c'est que, dès l'année précédente, Mazarin avait noué des négociations avec le prince Thomas de Savoie au sujet d'une expédition contre Naples, dont la couronne devait être assurée à cet oncle du jeune duc de Savoie, et, qu'après l'abandon de ce projet, à la suite de l'échec éprouvé devant Orbitello, il accueillit au contraire avec beaucoup d'empressement, en 1647, les offres du tribun napolitain, lui promit des secours et entretint la révolte par l'argent de ses agents. Mais il connaissait aussi la mobilité du peuple italien, qui plus d'une fois avait transformé en revers nos succès dans la péninsule, et, avant de prendre les Napolitains sous la protection de la France, il exigea certaines conditions préalables. Quant à l'expédition du duc de Guise, qui tourna si mal, s'il ne la seconda pas, c'est par un défaut de confiance dans les talents du chef politique et militaire qu'on voulait lui imposer, et l'on ne peut le blâmer d'une réserve que justifiait trop la légèreté de ce petit-fils du Balafré.

Une question plus grave encore est celle de savoir si Mazarin assura à la France les bienfaits de la paix dès que cela lui fut possible, ou si au contraire il prolongea les hostilités avec l'Espagne pour se rendre nécessaire. M. Chéruel la résout tout à fait à l'honneur de Mazarin, et cette solution, fondée sur des documents irrécusables, sera désormais celle de l'histoire.

Si l'on a pu se tromper sur les dispositions pacifiques de la cour de Madrid bien avant la signature du traité de 1659, c'est parce que l'on s'est laissé prendre aux apparences et qu'on a cru à des démonstrations pacifiques qui en réalité n'étaient qu'un piège diplomatique. Ainsi, par exemple, l'offre faite par le roi d'Espagne, en 1646, d'un mariage entre Louis XIV et une infante qui lui apporterait les Pays-Bas en dot, n'était, à ce moment, qu'une tentative pour brouiller la France avec les alliés des Provinces-Unies, en avoir plus facilement raison après l'avoir ainsi privé d'un auxiliaire aussi utile. Mazarin était, quant à lui, si peu hostile à la paix qu'il crut d'abord à la sincérité de ces ouvertures et qu'il ne les rompit que lorsqu'avec une habileté qui ne pouvait être longtemps en défaut, il eût reconnu le véritable but de ces négociations. Une fois cette conviction formée, il prit soin, il est vrai, de mettre en garde le duc de Longueville, notre plénipotentiaire à Munster, contre l'action espagnole; mais ce fut encore en lui prouvant, pièces en main, qu'à Madrid l'on n'avait jamais voulu sincèrement la paix, et qu'on s'y était toujours opposé à toutes concessions au sujet des points en litige, et particulièrement de la Catalogne, du Portugal, dont la France avait favorisé l'indépendance, et de la Lorraine. Enfin à la veille même de la déclaration de majorité, il résulte de nombreuses dépêches qu'il n'a jamais donné d'instructions secrètes à Servian pour faire obstacle à la paix.

Les révélations, les éclaircissements, les rectifications que contiennent ces quatre volumes sur notre histoire intérieure ne sont pas moins intéressants. C'est d'abord sur ce qu'on appelle la Fronde provinciale, sur laquelle de nombreuses monographies avaient déjà paru, mais dont M. Chéruel nous donne en quelque sorte la résultante, puis sur le rôle du parlement, les personnes et les actes de ses membres les plus engagés dans la lutte. M. Chéruel connaît à fond le monde parlementaire dans ses mœurs, dans le passé, dans ses vertus et aussi dans ses travers et dans ses ambitions. Le bonhomme Roussel, en somme, est loin d'être un Leros; pas plus que Retz n'est un des Gracques. A l'égard de ce dernier, il nous en montre, sans réserve, mais en toute vérité, les « petites vues », comme disait déjà de lui La Rochefoucauld, et aussi la dissimulation. Quant au cardinal Mazarin, s'il sort, en somme, grandi de cette histoire, il nous apparaît aussi avec des faiblesses que M. Chéruel n'a pas dissimulées : sa cupidité, rachetée, il est

vrai, par son amour pour les arts et l'emploi qu'il faisait de ses richesses, et son amour pour les commérages et les petites intrigues.

Mais peut-être aussi faut-il faire à cet égard la part d'une époque où Richelieu avait pu dire que « les quelques pieds carrés du cabinet du roi lui donnent autant de besogne que l'Europe entière ». Aux intrigues ourdies contre lui, Mazarin répondait par d'autres intrigues, et, le succès final ayant couronné l'œuvre, il faut encore préférer ce procédé à la hache de Richelieu.

Arrivé au but de la tâche qu'il s'était assignée, M. Chéruel a bien senti qu'il lui en restait une autre: celle d'écrire l'histoire du ministère de Mazarin. Cette date de la majorité de Louis XIV ne mit fin, en effet, à aucune période de notre histoire; la Fronde continue après comme avant l'année 1651, aussi bien que la guerre avec l'Espagne. Aussi nous promet-il cette seconde partie de son ouvrage qui doit alors avoir pour titre *Histoire du ministère de Mazarin*, et qui sera une des plus importantes qu'ait produite la science historique de notre temps.

EUGÈNE ASSE.

La Hollande à vol d'oiseau, par H. HAVARD. Librairie A. Quantin.

Tous les bibliophiles et amateurs d'art connaissent et ont lu les *Voyages pittoresques et romantiques en France* du baron Taylor, ce monument colossal élevé à la gloire de l'art français au moyen âge et à la Renaissance. Pour l'illustrer, pour donner une reproduction exacte et vivante des œuvres décrites et commentées, Taylor avait obtenu le concours d'artistes tels que Bonnington, Granet, Percier, Viollet-le-Duc, etc., qui accompagnèrent le critique dans ses excursions à travers la France. Il résulta de cette collaboration artistique active un ouvrage merveilleux et du plus haut intérêt à tous les points de vue. Taylor y fit en outre l'application d'un procédé nouveau, sa lithographie, que Senefelder venait de découvrir, ce qui n'avait guère obtenu jusque-là beaucoup de faveur auprès des éditeurs et des artistes. Il en tira un si bon parti que son expérience fut décisive et provoqua un mouvement de faveur pour ce procédé. Depuis ce temps nous avons vu paraître bien peu d'ouvrages dans lesquels on ait renouvelé, toutes proportions d'édition et d'importance gardées, la tentative intéressante du baron Taylor. La plupart des publications d'art ou de récits de voyage ont été illustrés d'après des documents recueillis par l'artiste ou le voyageur lui-même, ou même simplement illustrés au moyen d'éléments hétérogènes puisés un peu partout dans des publications antérieures et reproduites par des procédés divers.

Un ouvrage vient de paraître, qui rappelle à la fois par son ordonnance générale, par son but, par son genre d'illustration et par l'emploi de procédés originaux *les Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Cet ouvrage est *la Hollande à vol d'oiseau* de M. Henry Havard, édité par MM. A. Quantin et G. Decaux. Le titre indique clairement et d'une manière trop précise le sujet tracé par l'écrivain pour que nous ayons à l'analyser longuement. Il est impossible également d'en faire valoir les mérites et l'intérêt à ce point de vue. Comme les éditeurs l'ont écrit dans leur préface particulière, tout le monde connaît les curieuses études que M. Henry Havard a publiées sur la Hollande et la série qui comprend la *Hollande pittoresque* est en quelque sorte devenue classique. C'est à elle que dans ces derniers temps se sont adressés tous les géographes jaloux d'écrire correctement et avec précision sur les Pays-Bas, et M. Élisée Reclus y a puisé à pleines mains pour son ouvrage monumental : la *Géographie universelle*. Tout étranger d'esprit et de haute intelligence a deux patries, disons, avec raison : son pays d'abord et la France ensuite. Pour M. Henry Havard, qui est d'abord un bon Français, un patriote qui fait honneur à son pays, sa seconde patrie est véritablement la Hollande, qu'il connaît intimement dans son histoire, dans ses grandes traditions patriotiques, dans son art merveilleux et sous tous ses aspects si pittoresques et si curieux.

Après avoir publié dans des volumes distincts et divisés par séries géographiques : *Les villes mortes du Zuiderzée, les frontières menacées, le cœur du pays*, et divers travaux sur la Hollande, M. H. Havard a eu l'excellente idée de résumer dans un nouvel ouvrage, à la suite d'un voyage organisé dans ce but, ses impressions et ses souvenirs d'artiste, d'historien et de voyageur, et pris pour compagnon d'excursion à travers la Hollande un artiste de grand talent, M. Maxime Lalanne, auquel il a demandé de faire, pour son œuvre, ce que Taylor avait demandé à ses illustres collaborateurs; ils ont parcouru ensemble les villes et les campagnes de la Hollande, à travers champs, jardins et canaux, l'un dessinant et l'autre décrivant les merveilles de tout genre rencontrées sur la route. Il est résulté de cette collaboration un ouvrage d'une grande originalité, où sont semés à profusion des dessins superbes, des croquis pleins d'esprit et de verve; 50 grands dessins au fusain, reproduits très fidèlement avec tout leur charme et leur velouté, par procédés Dujardin, et tirés hors texte avec un soin parfait, précédant chacun des chapitres qui présentent ce tour de force de typographie et de rédaction, d'avoir la même disposition et la même longueur de texte. La variété des dessins dans leur caractère et leur arrangement, des têtes de chapitre et des culs-de-lampe excluent la monotonie que l'on aurait pu redouter de cette particularité vraiment fort curieuse et originale. Il y a là quelques pages hors texte qui sont de véritables chefs-d'œuvre de paysages.

La *Hollande à vol d'oiseau* est un ouvrage qui réunit ainsi tout ce qu'un bibliophile peut rechercher au point de vue de l'art typographique, et nous le croyons sincèrement appelé à obtenir un grand succès.

MARIUS VACHON.

L'Œuvre de Rembrandt, décrit et commenté par Ch. Blanc. Ouvrage comprenant la reproduction de toutes les estampes du maître. Paris, A. Quantin. 3 vol. in-folio, prix : 500 fr.

Gautier, le bon Théo, comme le nommaient ses intimes, Gautier dont l'autorité est, à notre avis, incontestable sur toutes les questions d'art, considérait Rembrandt avec justesse comme l'aquafortiste le plus poétique qui fut jamais. « Pour vous troubler, disait-il de sa voix lente et chargée de langueurs, pour vous rendre rêveur toute une journée, il suffit à ce diable d'homme d'un personnage quelconque se soulevant de son fauteuil et d'une étoile scintillante sur un fond noir. »

Assurément, il n'est point, dans l'histoire de l'art, un exemple de tempérament plus original que celui de Rembrandt; un fantaisiste a pu le nommer avec quelque vérité le *Shakespeare de l'eau-forte,* car, dans ses compositions, nul n'est à la fois plus profond, plus vivant, plus humain et plus dramatique. Pour saisir Rembrandt, pour étudier, analyser, apprécier dans les moindres détails son incomparable talent, il ne suffit point d'avoir vu à Amsterdam sa *Ronde de nuit,* le plus grand tableau qu'il ait peint ou les *Syndics de la halle aux draps,* cette toile magistrale d'une fierté de touche étonnante. Il ne faut point seulement avoir admiré à la Haye la fameuse *Leçon d'anatomie du docteur Tulp,* saisissante peinture pleine de précision et de réalisme, ou s'être extasié sur les merveilleux portraits de nos musées et collections particulières, il faut surtout, pour le posséder complètement, avoir contemplé une à une ces étonnantes eaux-fortes gravées de sa main, que la librairie Quantin vient de nous restituer dans leur ensemble.

Quel génie créateur ne fallait-il pas pour distribuer aussi magistralement qu'un Dieu l'ombre et la lumière dans la morsure de ces cuivres de différentes dimensions; pour y faire courir d'une main de virtuose la verve d'une pointe endiablée dans des embroussaillements de lignes surprenantes; pour faire jaillir enfin dans de sublimes effets de clair-obscur, ces Christ, ces héros, ces personnages de toutes classes si habilement campés et d'une expression si vivante et si harmonieuse!

Quelques-unes de ces eaux-fortes sont de véritables tableaux d'un génie qui semble avoir inspiré celui de Rubens; qu'on remarque la *Grande descente de croix, l'Ecce homo,* ou la *Résurrection de Lazare,* il n'y a là rien à reprendre et de telles œuvres en peinture pourraient rivaliser avec les plus célèbres tableaux de toutes les écoles.

L'Œuvre de Rembrandt demandait un historien. L'expert en objets d'arts, Gersaint, fut le premier, croyons-nous, qui, vers le milieu du siècle dernier, ait songé à cette entreprise de décrire et cataloguer son œuvre. Après lui vinrent Adam Bartsch en 1797, Claussin en 1824 ; Helle, Glomy et Pierre Yver, ainsi que l'Anglais Wilson ; mais il appartenait à M. Charles Blanc d'élever le grand monument que tous ces amateurs ionographes n'avaient fait qu'ébaucher.

Ce fut en 1861 que M. Charles Blanc publia cette première édition de l'*Œuvre complet de Rembrandt,* quoique déjà, en 1853, il ait publié l'*Œuvre de Rembrandt reproduit par la photographie,* format in-folio; mais cet ouvrage ne contenait que la photographie et l'explication de cent planches et ne servait que d'embryon à l'ouvrage édité huit ans plus tard. Depuis cette époque, l'érudit académicien n'a cessé de revoir son travail, de l'augmenter, de l'enrichir; ce fut le rêve et ce sera peut-être l'œuvre principale de sa vie. Pour réunir les *trois cent cinquante et une eaux-fortes* qu'il nous présente aujourd'hui, que de soins, de patientes recherches, de déplacements dans toute l'Europe ne lui a-t-il pas fallu! Je suis assuré que M. Charles Blanc pourrait écrire un volume dans le goût du jour, une sorte de *Voyage à travers l'impossible,* dont le dénouement ne serait autre que le remarquable ouvrage qu'il nous offre aujourd'hui.

La collection des eaux-fortes de Rembrandt n'est complète nulle part, ni au musée d'Amsterdam, ni au Cabinet des estampes de Paris, ni au British Museum, ni à Oxford, ni à Cambridge, ni à Harlem, ni à Berlin, ni à Dresde, ni à Vienne. Une trentaine de ces pièces étant uniques et de plus renfermées dans ces divers cabinets d'où jamais elles ne sortiront, il serait impossible, même en y dépensant des millions, de se procurer *l'œuvre complet* de Rembrandt. Pour le connaître en son entier et dans toute sa splendeur, qu'on juge des dépenses et des peines qu'il a fallu subir!

Le public artiste ne connaissait guère jusqu'ici qu'une cinquantaine de pièces tirées à plus grand nombre et quelques autres compositions du maître vulgarisées par l'interprétation d'une nouvelle gravure faite au XVIII[e] siècle ou au début de ce siècle-ci. Mais les quelques rares bonnes épreuves étaient recherchées avec fureur par les amateurs comme des objets sans prix, dont la simple apparition dans une vente devenait un événement digne d'occuper le monde entier des collectionneurs et des artistes. « Pour obtenir la collection complète ou aussi complète que possible de ces estampes en belles épreuves, dit M. Charles Blanc, il ne faudrait pas moins de 300,000 francs, et encore une telle entreprise serait-elle presque impraticable. »

C'est à l'héliographie que M. Quantin a demandé la reproduction de ces eaux-fortes, c'est au soleil, ce lumineux réaliste, qu'il a confié l'interprétation du maître, et, grâce à la science moderne, le résultat a été inespéré. Ces planches sont d'une telle fidélité que le plus scrupuleux amateur ne saurait, à première vue et sans un long examen, distinguer l'original de la copie.

Tandis que d'autres publicateurs de Rembrandt tentaient une reproduction analogue et faisaient aux clichés obtenus de nombreuses retouches, pour assurer, dans leur pensée, plus d'éclat à l'épreuve, tandis qu'ils ajoutaient au génie même de Rembrandt, pour ne pas dire qu'ils attentaient à sa manière, MM. Quantin et Charles Blanc comprenaient que leur reproduction, selon le mot de Montaigne,

devait former un *livre de bonne foy* et ils ne livraient au public que les estampes authentiques de Rembrandt avec leurs effets prestigieux, leurs défauts de morsure, leurs salissures intentionnelles, sans avoir l'irrévérence de corriger ce sublime incorrigible.

« J'affirme, s'écrie M. Charles Blanc, dans un magnifique plaidoyer de son œuvre, que les clichés de cet ouvrage, au nombre de 351, ces clichés desquels on a tiré environ cent quatre-vingt-quinze mille épreuves, — épreuves dont l'égalité absolue serait une chimère, — sont tous fidèles, sincères, parfaitement conformes aux modèles que nous ont fournis les plus célèbres cabinets de l'Europe et les plus riches amateurs.

« Je l'affirme, sans redouter les contradictions ni les confrontations avec les originaux, et je l'affirme avec un sentiment d'orgueil, car ce n'était pas peu de chose, en vérité, que de mettre à la portée de tous ceux que possèdent l'amour de l'art et l'admiration du grand génie moderne un œuvre sans prix, un œuvre que ne pourraient se procurer en entier les plus intrépides millionnaires. »

Les amoureux de Rembrandt, au reste, ne sauraient se tromper; leur cœur palpite aux moindres beautés du maître; ils veulent voir ces coups de pouce sur le vernis, ces bavures, ces traînées de pointes dans les marges; ils aiment leur Rembrandt jusque dans ces signes qui trahissent sa manière, comme les bibliophiles qui se pâment devant des épreuves corrigées par l'auteur d'un livre, comme Montaigne qui aimait son Paris jusque dans ses verrues. La preuve en est constante, le succès de l'*Œuvre de Rembrandt*, publié par la maison Quantin, sera assurément très grand, plus grand que celui des publications de même nature mises au jour dernièrement. « En matière de livres, disait le père Bouhours, le droit d'ainesse ne porte point de prérogatives, les cadets sont toujours les mieux partagés.

OCTAVE UZANNE.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Si nous voulions rendre compte comme il conviendrait des superbes volumes qui viennent de paraître à l'occasion du nouvel an, cette livraison entière du *Livre* ne suffirait pas à la tâche, et notre conscience se refuserait à cet examen trop hâtif; mais le *Bonhomme Étrenne* n'attend pas, et force nous est de passer en revue sans plus tarder les productions récentes des grandes librairies françaises. Au reste personne ne trouvera à nous reprendre, car les beaux et bons livres sont de toutes saisons, et, si nous donnons dès aujourd'hui à l'usage des contribuables du 1er janvier la nomenclature succincte et l'analyse primesautière des *Christmas Books*, comme disent nos voisins, nous nous proposons d'étudier plus à loisir dans les livraisons subséquentes de cette Revue le mérite ou les défauts littéraires et artistiques de la plupart des ouvrages dont nous allons faire mention.

Dans cette *Express Revue*, nous tâcherons d'être le guide sûr et fidèle de nos lecteurs, de leur indiquer le bon et le mauvais, le positif et le superflu; nous ne conduirons leur choix ainsi qu'à bon escient, sans hésitations, complaisances ou faiblesses. Que chacun d'eux veuille bien nous suivre chez les principaux éditeurs depuis A jusqu'à Z, et puisse chacun d'eux rapporter de cette course au clocher de *Bibliopolis* une idée exacte et très précise des acquisitions qu'ils se proposent de faire !

Librairie Calmann Lévy. — Pour n'être pas un ouvrage de bibliophile, les *Grandes Usines*, par Turgan forment déjà une collection de 13 volumes (prix : 130 fr.), qui est digne d'appeler l'attention des parents désireux d'offrir à leurs grands enfants un cadeau utile à tous les points de vue. Cet ouvrage admirablement rédigé et illustré donne l'histoire et la description des principaux établissements industriels en France et à l'étranger. Toutes les manufactures sont passées en revue depuis les Gobelins jusqu'aux mines et usines de la haute Silésie. Quels horizons un tel ouvrage n'ouvre-t-il pas à de jeunes intelligences en quête d'une situation sociale et comment ne le signalerions-nous pas à nos lecteurs. A la même librairie : *Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie*, par H. Rivière, 1 volume in-8° illustré, série d'impressions et d'aventures personnelles qui prêtent plus à l'imagination qu'à la science (prix : 8 fr.). *La Mascarade humaine*, que vient de publier Calmann Lévy, est un volume de cent compositions, par Gavarni, avec introduction de Ludovic Halévy. Gavarni est connu et nous passerons outre. Le prix de cet ouvrage est de 20 fr.

Charavay frères. — Les jeunes éditeurs de la rue de Seine, qui se sont pris à publier de charmants volumes depuis deux ans, se montrent galants à l'occasion de la nouvelle année. Ils offrent un mignard ouvrage in-32, recouvert de soie, enfermé dans un étui, sous ce titre : *Étrennes aux dames* (prix : 20 fr.). Le volume comprend vers, prose et dessins. Il a pour auteurs Mmes O.-C. Altieri, Alphonse Daudet, Judith Gautier, Henri Gréville, Julie Lavergne et MM. Victor Hugo, R. de Bonnières, Étienne Charavay, Henri Cochin, Anatole France, etc. L'idée de ces *Étrennes aux dames* n'appartient pas à MM. Charavay, ce n'est que la rénovation d'une collection très célèbre du XVIIIe siècle. Frontispice, fleurons, portraits, sont de très bon goût. Le volume tient peu de place et contient beaucoup de jolies pièces.

Les mêmes éditeurs mettent en vente des *Contes de fées*, par Robert de Bonnières avec illustrations de Frédéric Régamey (prix : 5 fr.).

Librairie Charpentier. — Beaucoup de beaux ouvrages d'étrennes : *la Légende de la Vierge de Munster,* par Quatrelles, avec dessins de Courbouin, fantaisie que les lecteurs de la *Vie moderne* ont vue paraître par fragments; mais dans ce volume se trouvent ajoutées quatre compositions reproduites en fac-similé par Dujardin (prix : 15 fr.). *A bord de la Junon,* par Gaston Lemay, récits de voyages d'un caprice extravagant, auxquels nous préférons les *promenades* japonaises *Tokio-Nikko,* texte d'Émile Guimet et dessins de Régamey qui seront un des succès de cette année (prix : 25 fr.). Le *Théâtre des marionnettes,* textes et illustrations par Duranty (prix : 12 fr.), et les *Légendes des bois et chansons marines* du poète exquis André Lemoyne avec illustrations de Léon de Bellée (prix : 8 fr.). Tous ces volumes sont assez réussis, mais ne sortent point de l'ordinaire; ils ne nous font pas oublier les ouvrages publiés par la maison Charpentier les années précédentes : *A coups de fusil,* par Quatrelles, avec dessins de de Neuville et l'*Histoire de Marie-Antoinette,* des frères de Goncourt, que Giacomelli avait illustrée d'une façon si spirituelle.

Librairie Delagrave. — Cette importante maison a publié cette année une série d'ouvrages très remarquables, mais nous devons particulièrement insister sur *le Saint-Nicolas* cet étonnant journal illustré pour garçons et filles, dont nous ne saurions trop louer la conception et la conduite. *Le Saint-Nicolas* n'existe que depuis le premier janvier 1880 et sa première année constitue déjà le plus ingénieux recueil qu'on puisse offrir à la jeunesse de sept à quinze ans. Cette petite feuille enfantine est un peu d'importation américaine; en Amérique, la librairie ne sait qu'inventer pour les enfants, ce sont de petits ouvrages de sciences, de voyages et d'aventures, de petits traités sur les beaux-arts, qui ouvrent l'imagination et forment le jugement des babys que l'on prend au sérieux. En France, rien de cela jusqu'alors; *le Saint-Nicolas* comble donc une lacune, car le *Journal de la jeunesse* d'Hachette et le *Magasin d'éducation* d'Hetzel s'adressent à un âge plus avancé, à des adolescents de quinze à dix-huit ans. L'abonnement d'un an au joli journal de M. Delagrave (prix : 18 fr.) est donc une étrenne qui dure toute l'année, car *le Saint-Nicolas,* qui paraît le jeudi de chaque semaine, offre un si réel intérêt que les petites mamans souvent s'empressent d'ouvrir elles-mêmes ce recueil plein de bonhomie, de gaieté que viennent illustrer nos meilleurs dessinateurs.

Citons, chez M. Delagrave, parmi la collection de livres pour la tendre jeunesse : *les Pupazzi de l'enfance,* par Lemercier de Neuville (prix : 3 fr.); *Contes de saint Nicolas,* du même auteur; *le Nid de pinsons,* par Raoul de Najac; *le Chat de la mère Michel,* légende rimée; *les Petits Hommes,* par Louis Ratisbonne (trois volumes à 3 fr., format in-8°) et *Trois mois sous la neige,* journal d'un habitant du Jura, par Jacques Porchat (prix : 5 fr.). Ce qui distingue ces coquettes publications, ce sont les illustrations soignées dans une manière très moderne, qui ne tirent tous leurs effets que des vues de la vie usuelle et ne gâtent pas l'imagination des enfants.

La librairie Delagrave met encore en vente, pour 1881, *le Monde vu par les artistes,* géographie artistique par René Ménard (prix : 25 fr., in-4°) et *les Grandes époques de la France,* des origines à la Révolution, par MM. Hubault et Marguerin. On voit que cette maison d'édition s'est adonnée aux connaissances utiles pour la jeunesse et qu'elle a pris une place à part très nettement définie dans la librairie française.

Librairie Dreyfous. — M. Dreyfous, lui aussi, ne dédaigne pas les enfants; Eugène Muller, un aimable conteur, lui apporte sa collaboration à cet effet. Une publication de grand luxe vient de paraître à cette librairie et sous ce patronage : *le Jour de l'an et les Étrennes,* histoire des fêtes et des cérémonies de la nouvelle année chez tous les peuples, dans tous les temps (prix : 15 fr.). M. E. Muller a apporté à cette histoire sa parfaite érudition qu'il a su emmailloter à merveille pour ne pas trop effrayer ses jeunes lecteurs. Avec lui nous voyons le jour de l'an et les étrennes dans l'extrême antiquité, chez les Israélites, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Gaulois, chez les premiers chrétiens, en France, au moyen âge, et *Noel* en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, chez les Américains et les Chinois, et en France aux temps modernes. Cet ouvrage se recommande de lui-même. *Le Géant et l'Oiseau,* par E. Müller (in-4°, prix : 10 francs), est également édité par M. Dreyfous, lequel, afin d'enrichir sa très nombreuse collection de voyages, a fait traduire de l'anglais, de J. Butler et illustrer avec luxe les deux curieux volumes suivants (format in-8°, prix : 10 francs chaque) : *Voyage d'une famille à travers la Méditerranée* et *Voyage d'une famille autour du monde* à bord de son yacht *le Sumbeam.* L'éditeur des *Vieilles Villes d'Espagne, d'Italie et de Suisse* ne pouvait abandonner la collaboration de A. Robida, et sous la raison sociale *Maurice Dreyfous et Georges Decaux,* il publie cette année *la Tour enchantée,* avec texte et dessins du fameux caricaturiste, dans le format in-8° qui a vu le succès de *Saturnin Farandoul,* ce chef-d'œuvre de drôlerie. *La Tour enchantée* ne le cède en rien à son aîné pour le fantastique et l'esprit ébouriffant de l'auteur-artiste et nous le signalons tout particulièrement aux pantagruélistes et hypocondriaques en quête d'un livre capable de leur désopiler sûrement la rate.

Librairie Ducrocq. — M. Ducrocq est un jeune éditeur qui semble réserver tous ses soins à faire sans hâte et avec goût de très jolies publications pour les premiers jours de chaque année nouvelle. — Les amateurs connaissent sa belle édition de la *Marie-Antoinette* de M. de Lescure, parue il y a deux ans et le *Jardin de Mlle Jeanne,* par Émile Desbeaux dont il a été parlé avec éloges dans cette revue. — Cette année en dehors des *Contes de Perrault,* livre-album de 64 pages in-4° (prix : 7 f.) avec illustrations de Sahib, Du Paty et Vogel, M. Ducrocq a apporté toutes ses tendresses d'éditeur dans la nouvelle publication de M. Émile Desbeaux, *les Pourquoi de Mlle Suzanne,* in-4° avec illustrations de Monginot, de Nouvel, Scott et Vogel, gravées par Méaulle. — M. Desbeaux est un

de nos plus jeunes et plus sympathiques auteurs ; il vient d'apporter dans la littérature de l'enfance une note très personnelle et très vivante et nous reviendrons assurément sur cet ouvrage par la suite et sur le procédé même de M. Desbeaux, que M. Xavier Marmier a examiné avec éloges dans la préface qu'il a mise en tête de ce livre.

Librairie Didot et Cie.—La maison Firmin-Didot est certainement celle qui a donné le grand mouvement d'impulsion pour les beaux ouvrages de luxe publiés à l'occasion du nouvel an. — Les plus superbes livres, ornés de vignettes sur bois, de chromolithographies, d'eaux-fortes dans le format in-8° colombier, ont pris naissance dans cette noble famille d'imprimeurs et sont dus particulièrement à l'initiative de M. Ambroise Firmin-Didot, le plus érudit et le plus actif des éditeurs, devant la mémoire duquel il faut se découvrir. — Lorsqu'on vit paraître pour la première fois ces gros et majestueux volumes du bibliophile Jacob, la *Vie militaire — les Mœurs et coutumes du moyen âge* et autres publications de même ordre, le public fut étonné de ces audacieuses tentatives, mais il fut gagné dès lors à l'esprit de vulgarisation dont elles étaient le témoignage — et lorsque nous disons le public, nous n'entendons pas parler d'un public restreint d'amateurs ou de bibliophiles, mais d'une classe de curieux plus nombreux qui peut se chiffrer par plus de vingt mille lecteurs.

Il est donc intéressant de résumer les publications de cette librairie pour l'année 1881 :

Le bibliophile Jacob n'a donné cette année que ses *Nouveaux contes sur l'histoire de France.* Dans le format grand in-8°, avec gravures d'après Kauffman (prix : 10 fr.), ces jolis contes historiques ne sont qu'une réimpression de ces livraisons diverses publiées il y a plus de quinze ans, avec dessins de Gustave Doré ; les illustrations de cette nouvelle édition sont un peu naïves et nous font regretter le crayon génial de Doré. *Les Mémoires de Philippe de Commynes,* par Chantelauze, forment un superbe ouvrage avec gravures sur bois et chromolithographies (prix : 20 fr.) ; mais le grand attrait de l'année est *Ivanhoé,* le premier volume du *Walter Scott illustré* entrepris par la maison Didot et dont nous avons parlé à plusieurs reprises dans *le Livre* (prix : 10 fr.). *Ivanhoé* est un ouvrage qui sera accueilli dans toutes les familles françaises pour sa pure beauté littéraire ; ce chef-d'œuvre de W. Scott est admirablement illustré par Adrien Marie, Riou, Scott, etc. La plus magistrale publication de MM. Didot et Cie est assurément *l'Égypte,* texte de Georges Ebers, traduit par Maspero, dans le format in-folio, illustrée de 332 gravures dont 67 hors texte, et d'une carte de la basse Égypte (prix : 50 fr.). L'année dernière avait paru la première partie (*Alexandrie et le Caire*) et nous en avons rendu compte avec enthousiasme dans l'une des livraisons de cette revue. La seconde partie qui vient de paraître (*Du Caire à Philœ*) ne le cède en rien à son aînée. Il est impossible de comprendre plus largement l'illustration et la belle typographie d'un livre, et bien qu'on puisse invoquer fréquemment les merveilleux tirages faits en Amérique, nous dirons que la maison Didot est arrivée au parfait et qu'on ne saurait faire en aucune ville du monde entier un chef-d'œuvre d'impression tel que celui qu'elle vient de réaliser.

Librairie Furne, Jouvet et Cie. — Lorsque des éditeurs comme MM. Furne et Jouvet ont donné au public les ouvrages aussi considérables que *l'Histoire des croisades, de Michaud,* avec illustrations de Doré, et *l'Histoire de France populaire illustrée, d'H. Martin,* ils peuvent vivre sur leur passé. Nous ne signalerons parmi les nouveautés de cet établissement que *les Fêtes chrétiennes,* par l'abbé Drioux, format in-8° colombier, illustrées de chromolithographies, de gravures sur acier et sur bois et de nombreuses vignettes dans le texte (prix : 30 fr.) ; c'est l'un des plus remarquables volumes d'étrennes qu'on puisse mentionner. L'abbé Drioux, vicaire général et chanoine honoraire de Langres, est un érudit de premier ordre qui a passé de nombreuses années à colliger les documents de cette œuvre monumentale. Il a étudié dans son livre depuis leur origine toutes les fêtes, de l'Épiphanie à la Toussaint, et a montré des connaissances énormes. *Les Fêtes chrétiennes* s'adressent à tout le clergé catholique et aux curieux de tous les mondes.

Librairie Germer Baillière et Cie. — Cette librairie s'est adonnée à l'histoire sociologique, à la bibliothèque de sciences naturelles, aux études préhistoriques et à la vulgarisation de l'histoire de France. Nous indiquerons parmi les nouveaux ouvrages qu'elle vient de publier : le tome 1er de l'*Histoire illustrée du second empire,* par Taxile Delord (prix : 8 fr. ; cette histoire formera 6 vol.) ; l'*Histoire populaire de la France* depuis ses origines jusqu'à 1851, en 6 vol. également, (le tome 1er a paru, prix : 8 fr.). *Les Poissons d'eau douce et la pisciculture,* très intéressant ouvrage in-8° illustré (prix : 8 fr.). *Histoire de la machine à vapeur,* par R. Thurston, 2 vol. in-8° (prix : 12 f.). *Mon Jardin* (géologie, botanique, histoire naturelle et culture), par A. Smée (1 vol. in-8°, prix : 15 fr.). La même librairie, conjointement avec M. D. Lebet, éditeur, 7, rue Dupuytren, met en vente : *les Oiseaux dans la nature,* description pittoresque des oiseaux utiles, par Eugène Rambert et Léo-Paul Robert, 60 planches en couleurs, 30 gravures sur bois hors texte, et 122 gravures dans le texte d'après les aquarelles et les dessins de Léo-Paul Robert (in-f°, prix : 50 fr.). Nous recommandons spécialement cet admirable ouvrage aux ornithologistes et amis de la nature.

Librairie Hachette et Cie. — Les ouvrages publiés cette année par cette première maison d'édition de France sont si nombreux et si remarquables que nous ne pourrons faire que les signaler hâtivement aujourd'hui pour les examiner et critiquer plus à loisir par la suite, à leur place respective, dans les comptes rendus bibliographiques de cette revue, tout au moins pour les volumes les plus importants. Nous ne parlerons pas des *Saints Évangiles,* traduits par Wallon et illustrés par Bida, ni du volume que forme *le Tour du monde,* publié par Charton, pendant l'année 1880, ni encore de la *Nouvelle géographie universelle* d'É-

lisée Reclus dont le tome IV (*Asie russe*) vient de paraître. Nos lecteurs connaissent, s'ils ne les possèdent déjà, ces ouvrages de haut luxe. Nous mettrons en première ligne parmi les publications les plus remarquables de cette année: le *Premier récit des temps mérovingiens*, par Augustin Thierry, fascicule de 6 feuilles, in-folio, tiré à 120 exemplaires et contenant 6 grands dessins de Jean-Paul Laurens (prix: 75 fr. sur papier de Hollande). Les *Chroniques de Jean Froissard*, édition abrégée avec texte rapproché du français moderne par Mme de Witt née Guizot, in-8° jésus contenant 21 planches en chromolithographie, de nombreux titres et lettres ornées en couleurs, 20 grandes compositions tirées en noir, 2 cartes et 300 gravures (prix: 32 fr.); c'est leur plus beau volume avec chromolithographie que nous ayons encore vu.

Tout à côté il faut placer le nouveau volume de l'*Histoire des Romains*, de M. Victor Duruy (le vol. in-8° jésus, prix: 25 fr.). C'est en 1878 qu'a été publié le premier volume de ce grand travail. La nouvelle édition que MM. Hachette donnaient de cet ouvrage était recommandée par nous d'une façon particulière à l'attention. Le troisième volume vient d'être mis en vente. Il est digne des deux premiers. Du texte, nous n'avons rien à dire: on connaît les qualités et les mérites du travail de M. Duruy; on connaît aussi quelles critiques — plusieurs très graves — peuvent être faites sur certains points. Ce qui est tout à fait excellent et vraiment admirable, c'est l'art avec lequel ont été disposées, pour éclairer les pages de cette histoire, deux cents gravures d'après l'antique et cent cartes ou plans.

Signalons encore chez Hachette: *Raphaël, sa vie, son œuvre, son temps*, par Eugène Muntz, magnifique in-8°, orné de 32 planches hors texte et de portraits divers, et une publication superbe: *De Paris à Samarkand*, impressions de voyage d'une Parisienne, par Mme Ujfalvy-Bourbon, nombreuses gravures sur bois sur la Russie, le Ferghakah, le Kouldja et la Sibérie occidentale (prix: 50 fr.). Dans la collection in-8°, à l'usage de la jeunesse, nous remarquons: *Pendragon*, par Alfred Assolant; le *Pays du Soleil*, par Cortembert et *l'Ami François* de Charles Deslys (prix: 5 fr. chaque volume); l'année complète du nouveau recueil hebdomadaire illustré: *le Journal de la Jeunesse* forme pour 1880, 2 deux beaux volumes d'une variété à la fois amusante et instructive, les illustrations de cet ouvrage sont très remarquables (prix: 20 fr. 2 vol.). Terminons enfin en conseillant à nos lecteurs l'acquisition à cette librairie de la *Lanterne magique*, par J. Levoisin, sorte d'album dans le genre anglais; les dessins de Kate-Greenaway qui le composent sont d'une originalité très exquise, ils sont tirés en chromotypographie et c'est à notre avis le livre d'enfant le plus artistement composé qui se puisse offrir (prix: 8 fr.). Tous les peintres parisiens possèdent ce recueil adorable déjà bien connu dans le monde des arts. — Une étrenne utile pour finir: le *Dictionnaire de Vapereau*, dernière édition revue et augmentée dont MM. Hachette viennent de terminer l'impression.

Librairie Hetzel et Cie. — Jules Verne « for ever »: *les Grands Navigateurs du XIXe siècle, les Grands Voyageurs du XIXe siècle, la Maison à vapeur*, etc. (prix: 5 fr.). A côté de cette bibliothèque des voyages: *Sans famille*, par Hector Malot, dont le grand succès contre-balancera cette année l'œuvre de Verne (prix: 20 fr.). Rappelons également la réimpression à cette librairie des *Contes de Perrault*, avec illustrations de Gustave Doré, l'artiste éternellement aimé du public.

Alfred Mame et fils, de Tours. — Un beau volume publié après tant d'éditions si justement appréciées: *Saint Martin*, par Lecoy de la Marche, in-8°, (prix: 25 fr.), dont nous reparlerons bientôt.

Librairie catholique Palmé et Cie. — Beaucoup de bons ouvrages à cette librairie, sur lesquels nous reviendrons: *les Merveilles du mont Saint-Michel*, par Paul Féval, in-8° illustré (prix: 8 fr.); *Au service du pays*, par le P. Chauveau, in-8° illustré (prix: 6 fr.); *Incompris*, histoire émouvante de deux jeunes enfants, illustrations en chromotypographie, par Adrien Marie, in-8° (prix: 6 fr.).

Librairie E. Plon et Cie. — Nous avons parlé l'an passé des ouvrages de cette maison qui progresse toujours. A côté des *Maîtres ornemanistes*, 2 vol. in-4° (prix: 50 fr.), nous signalerons l'édition superbement illustrée du *Voyage autour du monde*, par le comte de Beauvoir, in-8° (prix: 4 fr.); *du Rhin au Nil*, carnet de voyage illustré par du Boisgobey (prix: 4 fr.); les *Contes de Saint-Santin*, par le marquis de Chennevières, illustrations de Léonce le Petit, et *Prisonniers dans les glaces*, texte et dessins par Georges Fath. (Ces deux derniers volumes in-8°; prix: 8 fr.)

Il nous resterait à parler encore de la maison Poussielgue, qui a publié *la Sainte Vierge*, notes archéologiques et iconographiques par Ch. Rohault de Fleury (2 vol. gr. in-4°, prix: 200 fr.); de la librairie Quantin, qui nous touche de trop près pour que nous fassions son éloge et dont on trouvera dans les Comptes rendus (*Questions du jour* et *Beaux-Arts*) les articles relatifs aux dernières publications; de M. Rothschild et de la grande édition de *Florence*, par Ch. Yriarte, qu'il vient de mettre en vente; de Jouaust et des jolies éditions de bibliophiles qu'il vient de publier.

La place nous a fait défaut pour inventorier les richesses qui se produisent aux étrennes; nous n'avons été que le catalogueur des livres du nouvel an; nos collaborateurs en seront les critiques et la plupart des volumes que nous avons cités auront l'analyse qui leur est due dans les livraisons suivantes de cette Revue.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Dessins de décoration des principaux maîtres (40 planches) reproduits sous la direction de M. Ed. Guichard, avec une étude et des notices, par M. Ernest Chesneau. 1 vol. in-folio. Paris, A. Quantin, éditeur.

Il n'est pas de collectionneur aujourd'hui qui ne mette à rechercher les dessins des maîtres autant de passion qu'à recueillir les objets d'art et de curiosité. On a compris que le génie des grands artistes s'exprime souvent d'une façon bien plus saisissante dans le trait de plume ou de crayon, dans l'esquisse et le croquis rapide, ces premières formes spontanées de la pensée pittoresque et de la pensée plastique, que dans l'œuvre définitive. Le caractère original et vivant de la composition est, en effet, très fréquemment altéré par les exigences de la fabrication ou par les maladresses de l'artisan chargé de l'exécuter. Les expositions de dessins de maîtres anciens qui ont eu lieu, en 1878, à l'École des beaux-arts et, en 1880, au Musée des arts décoratifs, sont concluantes à cet égard et le succès qu'elles ont obtenu témoigne du goût public pour ces œuvres de prime-saut. C'est assurément dans cette pensée qu'ont été réunis ces quarante dessins reproduits en *fac simile* avec la rigoureuse exactitude que les procédés impersonnels de la photogravure permettent de réaliser. Cette exactitude nous est garantie par le nom de l'artiste qui a dirigé la publication. M. Ed. Guichard, ancien président-fondateur de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, a choisi tous ces dessins dans les portefeuilles de nos grands amateurs, et il a contrôlé l'exécution de chaque planche avec la plus scrupuleuse sollicitude. Chaque dessin est accompagné d'une notice descriptive et critique par M. Ernest Chesneau, qui, en outre, a écrit pour cet ouvrage une Introduction dans laquelle sont étudiées les nécessités auxquelles l'art décoratif aujourd'hui doit suffire et dans quelles conditions il produit et se produit. Une table biographique des artistes cités dans cet ouvrage complète le volume. Nous y trouvons les noms de Bérain, Boulle, Eug. Delacroix, J.-C. de Lafosse, J.-J. Feuchère, C. Gillot, J.-B. Huet, J. Klagmann, La Londe, Ch. Le Brun, Maréchal, Marillier, D. Marot, I. Nilson, D. Nollet, N. Poussin, Prieur, P.-P. Prud'hon, P. Puget, H. Régnier, etc., etc. Ainsi conçu, réalisé de la sorte, ce beau livre n'est point seulement appelé à prendre place sur la table de travail des artistes et dessinateurs de l'industrie, il est digne aussi de figurer sur le rayon de choix dans toute bibliothèque d'amateur. Aux uns il apporte des documents et des éléments d'étude tout nouveaux; aux autres, des informations imprévues sur des maitres dont le talent leur est cher et les plus belles pièces de leur œuvre.

La Vie et l'Œuvre de J.-F. Millet, par Alfred Sensier. 1 vol. in-8° colombier, orné de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Prix : 50 francs.

Le grand peintre des scènes rustiques, Jean-François Millet, aura désormais la biographie qu'il mérite. Un ami de toutes les heures, un témoin de tous les combats pouvait seul raconter sa vie émouvante comme un drame, instructive comme une leçon. Alfred Sensier avait connu Millet en ces années difficiles où l'artiste austère et charmant, dont les œuvres sont aujourd'hui si recherchées, n'était compris ni par la foule, ni même par la critique. Témoin de la bataille et associé à la victoire, il a retracé presque jour par jour l'histoire de cette existence si noblement consacrée au labeur. Grâce à la correspondance de Millet et à ses confidences quotidiennes, il pouvait tout dire, et il a tracé de son illustre camarade un portrait ressemblant et définitif.

Malheureusement Alfred Sensier est mort sans terminer son œuvre. Au manuscrit qu'il laissait à sa famille il manquait plusieurs chapitres, et l'ensemble devait être mis en ordre et complété. Un écrivain depuis longtemps attentif aux évolutions de l'art moderne, M. Paul Mantz, qui, lui aussi, avait été l'un des premiers à rendre justice à Millet, s'est chargé de terminer le livre et de donner une forme précise aux notes qui étaient restées à l'état d'ébauche.

Enfin un amateur qui avait été associé au travail de Sensier, M. Alfred Lebrun, a enrichi le volume d'un catalogue descriptif de l'œuvre gravé du maître de Barbizon.

Quelque chose aurait manqué à ce beau livre si Millet n'y avait pas été représenté par la reproduction de ses principales peintures et de ses dessins les plus caractéristiques. L'ouvrage est orné de 12 héliogravures de M. Dujardin et de 48 compositions, vignettes ou croquis exécutés par MM. Yves et Barret. Jean-François Millet se retrouve tout entier dans ce volume, où les auteurs se sontétudiés à lui laisser le plus possible la parole et où l'on reconnaît presqu'à chaque page le mâle talent du maître qui, entourant l'homme des champs de son cadre naturel, a su mieux que tout autre faire vivre le paysan dans les paysages

Causeries florentines, par M. Julian Klaczko. 1 vol. chez E. Plon et Cie, éditeurs. Paris, 1880.

Rapporter les conversations tenues, à Florence, chez la comtesse *Albina*, vraisemblablement reconnaissable, voilà le prétexte. Mettre en scène divers interlocuteurs qui représentent les opinions ayant

cours sur des questions restées obscures, quoique fréquemment posées, voilà le moyen. Le but, en somme, de l'auteur, c'est d'examiner à nouveau et parfois de résoudre d'une manière originale et probante les problèmes historiques et artistiques qui se rattachent à ces deux hautes personnalités : Dante et Michel-Ange.

Le premier brille comme un phare éclatant dans les sombres luttes du XIVe siècle. C'est le créateur de la poésie moderne. Il ouvre le cortège des gens inspirés qui, au prix de leurs propres souffrances, ont consolé autant que charmé la pauvre humanité. Il y a loin toutefois de ses angoisses à *la Tristesse d'Olympio*, à l'égoïsme idéal de Werther, à l'ennui profond et inassouvi de René. Qu'on ne prenne pas au sérieux sa flamme pour la Portinari qu'il voit et qu'il aime, dès l'âge de neuf ans, à qui il parle à dix-huit, dont il pleure la mort, ce qui ne l'empêche pas de se marier dans l'année qui suit ce malheureux événement et d'avoir six ou sept enfants. Béatrice est pour lui ce que fut Laure pour Pétrarque. Comment croire que le chantre de Vaucluse ait ressenti toute sa vie une passion pure et inaltérée pour une respectable matrone mariée à un autre et mère de onze enfants, alors que lui-même, prêtre ordonné et chanoine de Lombez, comptait quelques bâtards issus d'une maîtresse innommée? A une époque où la société allait se transformer, où le moyen âge près de finir allait emporter le rêve à peine entrevu d'un vaste empire théocratique, Dante conçut un idéal aussi grandiose qu'intempestif : l'unité de la famille chrétienne sous le gouvernement suprême du pape dans l'ordre moral et de l'empereur dans l'ordre temporel. Visionnaire et logicien, il base sa vie et ses écrits sur cette conception, à laquelle il reste fidèle comme à Béatrice, l'ange gardien qui l'introduit dans la cité céleste. Mais s'il n'y eut jamais un Épiméthée qui *pensât plus en arrière*, s'il dut à ses opinions d'être maudit, banni, d'errer tristement et de mourir loin de sa patrie, son but fut noble, son cœur saigna réellement, sa colère et son *cosmopolitisme* élevé lui inspirèrent un des plus étonnants et des plus beaux édifices de la pensée humaine. Qui ne connaît son portrait fatidique, d'après la fresque célèbre attribuée à Giotto? Le souvenir de ce *masque puissant* a fait dire à Barbier, au sujet de Dante Alighieri,

> Que les petits enfants qui, le soir, dans Ravenne,
> Le voyaient traverser quelque place lointaine
> Disaient, en contemplant son front livide et vert :
> Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer!

Si Dante met son idéal dans le passé, Michel-Ange, son admirateur pourtant, a le visage tourné vers l'avenir. Néanmoins sa destinée se passe dans d'étranges antinomies. Esprit austère, il devient le familier du Vatican, à une époque de suprême relâchement. Républicain ardent, il est le protégé des Médicis, oppresseurs de sa patrie. La statuaire est son art de prédilection, et sa peinture (autre étrangeté) échappe plus facilement aux charmes de destruction et nous révèle davantage son génie. Ce n'est pas le printemps, c'est l'hiver de ses ans que l'amour illumine. Détail caractéristique encore : ce travailleur infatigable qui mania pendant plus d'un demi-siècle, avec une vigueur inouïe, le ciseau, la brosse et le compas, ce manouvrier rude et sublime était gaucher. S'il bouleverse la mythologie sacrée et dépeuple l'Olympe chrétien, c'est pour l'enrichir de héros bibliques, surhumains, presque homériques : Moïse, David, Jérémie, Jonas. Toutes ses créations portent le cachet d'un tourment ineffable, d'une tension extrême, d'une lutte ardue et douloureuse. La dure sentence *in dolore paries* pèse sur lui d'un poids écrasant. Enfin son œuvre, si originale, si indépendante, exerce sur ses contemporains une influence fatale, tandis que Dante, à la fois conservateur par les convictions et novateur par le génie, crée la langue nationale et devient ainsi, pour l'Italie, le premier des vulgarisateurs.

Tel est le thème sur lequel M. Julian Klackzo a exécuté de brillantes variations. Son livre se lit avec fruit et fait du reste honneur, sous le rapport typographique, aux éditeurs à qui nous reprocherons seulement d'avoir rejeté à la fin du volume la traduction des nombreuses citations qui émaillent l'ouvrage. Cela cause une certaine gêne aux lecteurs peu familiers avec la langue italienne et notamment avec les archaïsmes de Dante. H. G. T.

Technologie du bâtiment ou étude complète des matériaux de toute espèce employés dans les constructions, par THÉODORE CHATEAU, chimiste industriel. Paris, Ducher et Cie, 1880.

C'est la deuxième édition d'un ouvrage essentiellement pratique et qui a déjà rendu les plus grands services aux hommes spéciaux, ingénieurs, architectes, heureux de le consulter, car il renferme des renseignements très étendus et d'une grande exactitude.

L'auteur, pour la division raisonnée de son ouvrage, s'est inspiré de l'édification d'un bâtiment, commençant par les fondations, et le suivant dans la marche des travaux jusqu'à son achèvement, y compris la décoration.

En conséquence, il a d'abord entrepris de traiter la géologie des différents terrains, les conditions d'hygiène, de salubrité, de chauffage et de ventilation dans l'établissement des plans à suivre.

Cela fait, il a passé l'examen des matériaux qu'il a divisés en naturels et en artificiels, puis aux moyens de les réunir, passant de la pierre au bois, aux métaux, etc.

Chacun de ces différents matériaux est examiné au point de vue de sa qualité, de sa nature, de ses propriétés physiques et chimiques, ses défauts, ses altérations spontanées ou frauduleuses, son analyse, son extraction, ou sa fabrication, ses formes, dimensions, forces relatives, propriétés d'adhérence, résistance, etc.

L'ouvrage nécessite deux forts volumes qui paraissent par fascicules dont le premier (de la 2e édition) est pour le moment seul livré au public, les autres devant voir le jour très prochainement.

Nous trouvons dans le fascicule dont nous parlons

en ce moment un passage que nous demandons aux lecteurs la permission de lui reproduire, car il répond à une question d'hygiène parisienne dont la population de la capitale s'est fort émue pendant l'été dernier.

Influence des vents à l'origine du développement de notre industrie manufacturière, l'administration française, pour accorder les intérêts de la propriété avec ceux de l'industrie, fut nécessairement conduite à déterminer l'emplacement que devait occuper chaque établissement de nature insalubre, dangereuse ou incommode. Partant de ce principe faux que tous les vents doivent souffler pendant des temps égaux, elle commença par prescrire de placer chaque fabrique à émanations insalubres au centre d'un cercle, dont la circonférence devait servir de limite aux habitations voisines, donnant un rayon d'autant plus grand que les émanations de la fabrique étaient ou plus intenses ou plus nuisibles.

Elle s'aperçut promptement du côté vicieux de ce principe et laissa alors au libre arbitre des conseils de salubrité ou des architectes voyers le soin de fixer, par la voie d'une enquête sérieuse jointe à celle du *commodo* et de l'*incommodo*, la distance des habitations environnantes à laquelle, suivant sa classe, une fabrique peut être établie.

D'Arcet, que ces questions occupaient au plus haut point, comme membre du conseil d'hygiène et de salubrité du département de la Seine, eut alors l'ingénieuse idée de former un tableau de l'influence des vents pour ce département et de représenter graphiquement la sphère d'action, autrement dit la nuisance de ces vents, autour d'une fabrique insalubre.

Ce travail spécial de d'Arcet, si important cependant à connaître par les architectes, est resté longtemps ignoré du public intéressé; sa publication, due aux soins de son neveu, M. Ph. Grouvelle, le savant émule de Péclet, n'a été faite que dans ces dernières années dans le complément du Dictionnaire des arts et manufactures.

Bornons notre citation à ces quelques lignes, car le sujet nous entraînerait plus loin qu'il ne nous est permis ici. — Mais on en peut conclure que l'influence des vents est considérable sur les émanations désagréables ou insalubres, et que c'est là une des causes principales des mauvaises odeurs qui ont, l'été dernier, empoisonné quelques quartiers de Paris, sur lesquels le vent persistant d'un même point de l'horizon pendant un temps assez long les rabattait.

L'ouvrage de M. Th. Château est plein de renseignements utiles, de cette nature ou d'autre, et tout le monde doit profiter de cette étude que nous ne saurions trop recommander, non seulement aux hommes spéciaux, mais à tous ceux qui aiment à s'instruire.

E. D.

Dictionnaire général de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples, par Ernest Bosc, architecte. Firmin Didot, 56, rue Jacob, 1881.

Comme le dit l'auteur, l'archéologie est une science toute moderne et qui a pris de telles proportions que la spécialisation est aujourd'hui devenue nécessaire. De là, tant de branches distinctes : numismatique, glyptique, épigraphie, paléographie, linguistique, topographie, etc. La France a choisi dans toutes ces manifestations de la pensée de l'antiquité son domaine propre, et pour l'archéologie orientale, comme pour l'égyptologie, on peut dire qu'elle est sans rivale. Mais les travaux divers auxquels les recherches et les découvertes de nos savants ont donné lieu ont donné naissance à une nouvelle langue technique, et M. Bosc a eu raison de croire qu'il comblerait une lacune, en publiant un dictionnaire où seraient rapidement définis les termes appartenant aux antiquités étrusques, gauloises, hindoues, phéniciennes, persépolitaines, péruviennes, etc. Œuvre délicate et forcément incomplète, sans doute. Mais il faut savoir gré à l'auteur d'avoir ouvert une voie que nous croyons féconde.

Le livre est enrichi de 450 gravures intercalées dans le texte. Mais nous avons remarqué les mêmes dessins plusieurs fois reproduits. Et nous avouons, malgré le proverbe, que ces répétitions étaient peut-être superflues.

F. W.

Hippolyte Bellangé et son œuvre, par M. Jules Adeline. A. Quantin, éditeur.

Hippolyte Bellangé appartient dans l'art moderne à la catégorie d'artistes auxquels l'on a donné le nom pittoresque et très juste d'expression : *les petits maitres*. Point trop d'envergure dans les idées et les pensées; une ambition modeste; un goût excellent du métier et du meilleur; une certaine fantaisie, une dose d'originalité assez forte et dans l'allure générale une bonhomie qui n'exclut ni la finesse ni l'esprit. Dans la préface de l'ouvrage, Bellangé est comparé à Charlet et à Raffet et mis sur le même rang; nous croyons qu'il eût été mieux de le placer entre eux deux, mais à une certaine distance du premier; l'auteur du *Passage du Rhin* et de l'*Épisode de la campagne de Russie* dépasse de plusieurs coudées celui de la *Bataille de l'Alma* et *de Waterloo* et peut être considéré d'une manière absolue comme son inspirateur et son maître. Les affinités sont évidentes et la classification de l'œuvre de l'un et de l'autre présente des analogies frappantes. Ce n'est point à dire cependant que l'originalité et la puissance créatrice aient fait défaut à Bellangé; loin de là. S'il en était ainsi, son œuvre aurait disparu avec l'époque et les traditions militaires qui l'ont inspiré. Il restera de Bellangé quelques tableaux que des qualités vraiment fort sérieuses rendent précieux et très intéressants, et son œuvre lithographique d'une valeur artistique incontestable. Le volume de M. Jules Adeline vise plus particulièrement ce côté du talent de Bellangé; l'auteur lui a donné un développement considérable, au détriment, il est vrai, de celui du peintre, qui n'était point cependant à dédaigner. Il y a là certainement un défaut d'ordonnance, une lacune même, qui fournira matière à des protestations et à des réclamations de la part des admirateurs des œuvres peintes de Bellangé.

M. Jules Adeline, qui est lui-même un graveur distingué, s'est préoccupé spécialement de dresser le ca-

talogue complet des lithographies nombreuses de Bellangé et a donné beaucoup de soin à cette entreprise assez laborieuse et délicate. La partie du volume concernant la biographie de l'artiste et son œuvre peint contient des renseignements curieux des notes, très intéressantes écrites par Bellangé lui-même et mises fort gracieusement par son fils à la disposition de l'écrivain. Il est à regretter que celui-ci ait cru devoir apporter dans le parti qu'on en a tiré une réserve et une discrétion qui auraient été plus opportunes dans la reproduction des extraits de pages de critique empruntés aux contemporains de Bellangé. Néanmoins, malgré cela, le volume de M. Jules Adeline présente de l'intérêt et de la valeur au point de vue documentaire. Les nombreux renseignements qu'il renferme sont le fruit de longues et patientes recherches, et les catalogues dressés avec beaucoup de soin et de précision seront fort utiles. L'auteur n'a point eu évidemment, en écrivant ce livre, l'ambition de faire haute œuvre de critique et d'historien philosophique; il s'est contenté avec trop de modestie de dresser un inventaire exact et aussi complet que possible des œuvres considérables et très nombreuses exécutées par Bellangé dans sa brillante et féconde carrière artistique et de le faire précéder de quelques notes rapides et concises qui nous renseignent d'une manière assez développée sur sa vie et ses travaux.

Le volume est édité avec un luxe du meilleur goût dans le format excellent de la Bibliothèque de l'art et de la curiosité formée par M. A. Quantin et contient plusieurs eaux-fortes et fac-similés exécutés par l'écrivain.

M. V.

Les Monuments de l'art antique, publiés sous la direction de M. Olivier Rayet, professeur suppléant au Collège de France, directeur adjoint de l'École des hautes études. — Paris, A. Quantin. In-folio, paraissant par livraisons au prix de 25 francs chacune.

Lorsque le comte de Caylus, à son retour de ses voyages en Grèce, en Italie et en Orient, publia son recueil d'antiquités si peu admiré, avec raison, à cette époque, il écrivait, en préface du premier volume, ces lignes remarquables : « Les monuments antiques sont propres à étendre les connaissances. Ils expliquent les usages singuliers, ils éclaircissent les faits obscurs et mal détaillés dans les auteurs... Ces richesses ne périssent pas toujours dans les mains de ceux qui les possèdent, la gravure les rend communes à tous les peuples qui cultivent les lettres; les copies multipliées, quoique destituées de cette vie et de cette âme qu'on admire dans les originaux, ne laissent pas de répandre au loin le goût de l'antique, et en se réunissant de différents côtés dans les cabinets des curieux, elles y forment en quelque façon un corps de lumière dont toutes les parties s'éclairent mutuellement. » Pour le temps où il paraissait très remarquable, le recueil d'antiquités du comte de Caylus réalisait, dans une certaine mesure, le désir de l'auteur. Quelle aurait été la joie de ce savant dévoué et trop modeste! Qu'aurait-il dit si les procédés de reproduction, dont la science nous a dotés depuis quelques années, avaient été mis à sa disposition? Aujourd'hui, la reproduction des œuvres d'art est devenue d'une exactitude si fidèle, que cette vie et cette âme de l'antiquité, suivant l'expression éloquente de de Caylus, nous sont véritablement restituées. Quel puissant secours pour l'explication précise des monuments elle offre ainsi à l'archéologie, qui ne possédait guère jusqu'ici que des éléments documentaires assez imparfaits! La publication colossale que M. Quantin vient d'entreprendre sous le titre : les *Monuments de l'art antique*, montre à quels résultats extraordinaires on peut arriver par l'emploi des procédés perfectionnés de l'héliogravure. Les quinze planches de la première livraison sont irréprochables; sans monotonie, ni intersection de tons, d'une netteté lumineuse parfaite, elles donnent véritablement l'illusion de la réalité; nous insistons d'une manière particulière sur cette question de l'illustration. Dans un ouvrage de ce genre, elle constitue la partie principale de l'œuvre, et elle est celle qui réclame le plus de soin et de perfection. Chacune des gravures est accompagnée de quelques pages de texte écrit, pour tout ce qui touche à l'art grec par M. O. Rayet, le savant professeur du Collège de France, et pour ce qui concerne l'art égyptien, par M. Maspéro. Le champ qui embrasse cette publication est très vaste, comme on voit, et dans la remarquable et trop modeste préface qui la précède, M. O. Rayet en trace comme suit le plan : « Cet ouvrage est destiné aux artistes curieux de savoir quelle route leurs prédécesseurs ont suivie, aux hommes de goût qu'attire la beauté simple, le charme pénétrant de l'antique. Il a pour but de faire passer sous leurs yeux, sans s'astreindre à un ordre méthodique, sans tenir compte de la chronologie, sans s'inquiéter des publications antérieures, les œuvres de ces heureuses époques où l'on cherchait avec un zèle si honnête non seulement à copier la nature, mais à la copier dans ce qui mérite d'être regardé, où rien n'était ni extravagant, ni vulgaire, où le bon sens courait les rues en compagnie du sens du beau, où l'œuvre de l'artiste restait vraie et où le moindre objet sorti des mains du dernier artisan révélait une étude et avait un style. » Le savant écrivain, rompant ainsi avec les traditions dogmatiques de la vieille école d'archéologues, apporte dans cette œuvre nouvelle un esprit nouveau, des préoccupations plus larges et plus élevées, une érudition élégante et simple, et sans faire cependant de la vulgarisation grossière et superficielle, entreprend avec succès de faire connaître au grand public, aux artistes, ces merveilleuses reliques de l'antiquité, ces témoignages des civilisations lointaines que l'on s'était jusqu'ici habitué à priser moins pour leur mérite artistique que pour leur caractère scientifique.

Cet ouvrage, de format in-folio, tiré sur papier vélin, est, au point de vue typographique, d'une exécution excellente qui honore l'imprimeur.

M. V.

L'Archéologie en Angleterre. *Our ancient monuments and the land around them.* Chez Elliott Stock, 62, Paternoster-Row. London, 1880.

En même temps que l'agréable traité sur la pêche à la ligne de dame Juliana Barnes ou Berners, la librairie Elliott Stock publiait un savant ouvrage d'archéologie préhistorique, intitulé : *Our ancient monuments*, etc., par Charles Philip Kains-Jackson.

Une substantielle préface de sir John Lubbock, baronet, membre de la Société royale et membre du parlement, nous avertit que, dans cet ouvrage, son ami M. Kains-Jackson s'est proposé de nous rendre compte des diverses antiquités relevées dans le bill des anciens monuments.

Les listes en ont été dressées respectivement : pour l'Irlande, par l'Académie royale irlandaise; pour l'Écosse, par la Société des antiquaires d'Écosse; tandis que pour l'Angleterre, ce choix a été fait par un comité d'archéologues et approuvé par la Société des antiquaires.

L'érudit préfacier énumère les principales sources d'où sont sortis les remarquables progrès accomplis dans la science de l'archéologie préhistorique. Il en compte jusqu'à sept; mais il déclare que trois seulement ont contribué à la formation du présent ouvrage. Ce sont les *tumuli*, les monuments mégalithiques, les fortifications et les ruines d'habitations.

Les vénérables débris dont le volume que nous annonçons contient la description, illustrée ordinairement d'une modeste gravure, représentent les anciens monuments du Royaume-Uni, tels qu'ils ont été inventoriés dans un bill présenté à diverses reprises à la Chambre des communes par sir John Lubbock et plusieurs de ses collègues, dont l'un porte un des noms les plus justement chers à la France : sir Richard Wallace.

En Angleterre et dans le pays de Galles, les plus connus de ces monuments sont : le *Stone Circle, Arthur's Quoit, Cæsar's Camp, Arthur's Round table, Silbury Hill,* le *Dolmen* ou *Devil's Den,* près de Marlborough, le *Vallum Abury; Abury,* le plus ancien des lieux sacrés de l'Angleterre; *Stonehenge,* très vieux aussi, mais pas autant qu'Abury; *Old Sarum,* jadis la plus importante cité des Anglais. « Le vénérable cercle d'Abury, dit encore M. John Lubbock, est peut-être le plus intéressant de nos grands monuments nationaux. »

M. Lubbock, auteur des *Temps préhistoriques,* nous offre dans cette préface un petit itinéraire archéologique de trois jours comprenant une visite au cercle d'Abury, Stonehenge, Old Sarum, Marlborough, Salisbury. Cela est bien séduisant.

Le même travail a été fait pour les anciens monuments de l'Écosse et de l'Irlande. Il nous serait facile d'allonger cette notice d'une trentaine de noms gros de légendes et d'une orthographe pierreuse comme le sujet. Nous trouvons plus sérieux de renvoyer au savant ouvrage de M. Kains-Jackson les amis de cette stupéfiante archéologie, que l'homme n'aborde pas sans terreur, sachant qu'il va plonger dans un passé sans rive, où il cessera même de rencontrer des pareils dans ses semblables. L. D.

BELLES-LETTRES

Le Roman expérimental, par ÉMILE ZOLA. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est fâcheux que la mode des combles soit passée, car M. Zola y eût infailliblement remporté le grand prix. Il a trouvé le comble de l'outrecuidance. Parler de soi dans tous les articles qu'on égrène au cours d'une besogne de journaliste, y ramener obstinément toutes les questions à soi, s'y montrer de face, de profil, de trois quarts, de dos, en pleine lumière et jusqu'entre les lignes, c'était déjà beau; mais réunir ces articles en un volume, cela dépasse les bornes de l'amour-propre. Or le dernier livre de M. Zola n'est pas autre chose qu'un recueil d'articles à sa louange. Je sais bien qu'il va se plaindre encore d'être ridiculisé par un homme qui ne l'a pas lu. C'est là sa défense ordinaire. Et, de fait, le volume n'a pas pour titre : *Mon apologie, par moi.* Mais c'est tout comme. Sous prétexte d'études pompeusement dénommées, *le Roman expérimental, Lettre à la jeunesse, le Naturalisme au théâtre, l'Argent dans la littérature, du Roman, de la Critique, la République et la littérature,* sous couleur de ne parler qu'au nom de la vérité méconnue, M. Zola en réalité n'étudie que lui-même, et la vérité méconnue qu'il proclame sur tous les tons est celle-ci : Zola est un homme de génie. Devant cette soûlerie de vanité, que voulez-vous qu'on dise? Faut-il discuter pied à pied ces théories, où Claude Bernard est pris à témoin de la grandeur du naturalisme, où Balzac ne sert qu'à écraser les ennemis de M. Zola, où la gloire de M. Zola s'étale en long, en large, dans tous les sens, où il n'est question que de ses insuccès immérités, de son influence irréfutable, de l'argent qu'il gagne, du peu que ramassent ses confrères, et autres questions absolument sans intérêt pour quiconque n'est pas M. Zola? Franchement non, on ne peut pas user tant de papier pour noter tous les accès d'orgueil de cet homme, qui a le *delirium tremens* de sa propre admiration. Il suffit de dire aux gens : Lisez cela, si vous voulez savoir jusqu'où peut aller l'infatuation

d'un homme de talent. A ceux qui reculeraient devant cette tâche (et il y a de quoi, car elle est assommante), je recommande simplement le bas de la page 356, dont je transcris textuellement les trois dernières lignes. Il s'agit de la querelle à la suite de laquelle M. Zola s'est séparé du *Voltaire* et de son directeur :

« Je n'ai plus, dit-il, qu'une coquetterie. Je veux que ce directeur extraordinaire vive par moi, et je lègue son nom aux peuples futurs : il se nommait M. Jules Laffitte. »

Dit plaisamment, cela pourrait être drôle. Mais l'affirmation est faite ici du ton le plus sérieux du monde. Quand M. Zola plaisante, on ne peut s'y tromper, grâce à la lourdeur qu'il y met. Donc, cette déclaration solennelle est une menace pour de bon. Eh bien! je le répète, n'est-ce pas là le comble de l'outrecuidance? Que M. Zola croie à la longévité de *l'Assommoir*, passe encore! Il est permis de se mettre le doigt dans l'œil jusque-là. Mais s'imaginer que la postérité lira des articles de journaux religieusement, ce n'est plus seulement se mettre le doigt dans l'œil, c'est se fourrer soi-même tout entier dans son propre œil. M. Zola passe à l'état de phénomène. S. B.

Raphaëlle, par Hector Malot. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. Hector Malot aime les *romans à suite,* témoins ses *Batailles du mariage,* composés de trois volumes, et surtout son *Auberge du monde,* qui ne représente pas moins de quatre livres distincts et cependant rattachés entre eux. C'est là l'indice d'une louable ambition littéraire, quand il s'agit, comme c'est le cas ici, non d'un interminable Rocambole, mais d'une véritable et consciencieuse étude. Cela vous a un petit air à la Balzac. Et de fait, toutes proportions gardées, il y a du Balzac dans M. Hector Malot. Je crois même que jamais cela n'était apparu plus vivement que dans *Raphaëlle,* premier épisode qui sera suivi de *la Duchesse d'Arvennes,* et qui commence une nouvelle série intitulée la *Bohême tapageuse.* On trouve là, comme dans Balzac, des personnages nombreux, variés et vivants. Toutefois, il y manque la puissance du maître. La sombre figure, par exemple, de M. de Condrieu-Revel est une conception qui aurait pu trouver place dans la *Comédie humaine,* mais à condition d'être plus étudiée encore, plus fouillée à fond. De même le jeune duc Roger de Naurouse, et le prince Savine, et Mautravers, qui rappellent la grande famille balzacienne, mais qui sont plutôt esquissés que gravés à l'eau-forte comme il conviendrait. J'aime moins les personnages, plus modernes cependant, plus du cru de M. Hector Malot, tels que Raphaëlle, le docteur Harly et l'avoué Nougaret. Ce sont là des types moins bien soutenus. On voit que l'auteur est plus habile à peindre d'après un maître que d'après nature. Voilà bien des sévérités! Mais ne doit-on pas être plus sévère précisément envers ceux de qui on attend le plus? Or M. Hector Malot est du nombre. Somme toute, d'ailleurs, son nouveau livre est remarquable. L'intrigue est simple, réelle et poignante. Les tripotages de famille dans la fausse noblesse, les folies d'un jeune émancipé dans le *high-life* interlope, sont des sujets curieux. Le style de M. Hector Malot a ses qualités aussi : il est limpide et correct. C'est évidemment quelque chose, par ce temps d'amphigourisme ou de grossière ratatouille feuilletonnesque; mais ce n'est pas tout à fait assez non plus.

Histoire d'un forestier, par M. Prosper Chazel. Paris, Hennuyer. 1 vol. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire d'un forestier est celle d'un brave enfant qui, après avoir un peu beaucoup fait l'école buissonnière dans les forêts des Vosges, devient l'élève d'un vieillard, excellent et savant homme, qui lui révèle les secrets des arbres, des plantes, des insectes, et lui apprend à comprendre, c'est-à-dire à aimer la nature.

Cette simple histoire a suffi à M. Lereboullet (qui se cache trop modestement sous le pseudonyme de Prosper Chazel) pour remplir d'intérêt ce livre que je n'ose appeler un roman, par le temps d'*Assommoirs* et de *sœurs Valard* qui court, tant il est sainement, sincèrement et honnêtement écrit. Si le mot de naturalisme pouvait avoir conservé quelque sens après avoir passé comme un vieux sou entre tant de mains, il faudrait l'appliquer à cette franche peinture de la nature vosgienne où, bêtes et gens, la petite Suzanne et les fourmis, le père Josué et les abeilles, tout est retracé d'une plume si scrupuleuse et si délicate à la fois. C'est la sympathie même de l'auteur pour ces souvenirs de sa jeunesse qui fait que nous nous intéressons avec lui aux grands événements de la vie du petit Pierre qui sont la découverte d'une chauve-souris ou l'observation d'une ruche.

Hélas! un écrivain alsacien ne peut songer à cette calme existence de ses jeunes années sans songer aussi à la brusque catastrophe qui nous a réveillés de ce bonheur uniforme et nous a arrachés à cette terre natale pleine d'un charme inoubliable. La guerre enlève le petit Pierre à ses paisibles études. Nous entrons avec lui dans Strasbourg et l'auteur nous fait revoir avec une cruelle sincérité l'entrée des fuyards et des blessés après la bataille de Reischoffen, puis les pérégrinations de l'enfant et du maître pour rentrer au village, et enfin l'obscur martyre d'un pauvre ermite, à demi idiot, qu'on fusille pour avoir sauvé une troupe de francs-tireurs.

C'est donc là, vous le voyez, un livre d'enfants : un livre d'enfants, on veut dire par ce mot, j'imagine, que les petits hommes peuvent le goûter comme les grands; mais si l'on entendait que c'est là une lecture indigne de nous qui avons atteint ce qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, l'âge de raison, je répondrais qu'il nous faudrait rougir et désespérer de l'humanité si les enfants seuls pouvaient lire avec plaisir un livre honnête, où l'on ne trouve que des peintures vraies et des sentiments sincères sans qu'une curiosité malsaine puisse y chercher la description des passions honteuses. A. E.

Le Palefrenier, par Henri Rochefort. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Pour Henri Rochefort, le roman n'est pas seulement une étude de mœurs, c'est surtout une arme de combat, et cela me gâte le plaisir que je pourrais prendre à lire son œuvre, à cause de l'acrimonie continuelle, de l'aigreur voulue et de la haine que l'on y trouve à chaque page. Au lieu d'une œuvre d'art, on rencontre un pamphlet, et la critique littéraire est à tout instant entravée par des tirades absolument étrangères à la littérature, tirades qui seraient peut-être bien autre part, mais qui jurent ici et déparent un ensemble.

Ceci posé, sans que je me permette d'approuver ou de désapprouver les théories et les idées du violent pamphlétaire, j'aborde sans passion le terrain littéraire.

Proscrit, chassé comme une bête fauve, un membre du Comité central, sculpteur de talent et bon patriote, est forcé d'accepter, pour se dérober aux conseils de guerre qui l'ont condamné à mort, une place de palefrenier chez un marquis du faubourg Saint-Germain. Il s'éprend de la fille du marquis, est découvert, reconnu par elle, puis passionnément aimé. Grâce à la jeune fille, il parvient à gagner la Belgique; mais, insulté injustement par le père de celle qu'il aime, il revient purger sa contumace, se voit condamner à la déportation et meurt pendant la traversée. La jeune fille meurt de désespoir. — Tel est le résumé succinct du roman.

Le sujet n'est pas neuf et Henri Rochefort n'a fait que rajeunir un peu, en l'appliquant au dernier mouvement insurrectionnel, l'amour tant de fois exploité d'une jeune fille noble pour un jeune homme républicain ou roturier, thèse toujours actuelle comme l'amour lui-même. Le style est relativement correct, un peu trop facile cependant et manquant de ce travail consciencieux, de ce poli qui préoccupent le véritable artiste. L'auteur vise surtout à l'effet et cherche avant tout à armer sa phrase d'un dard acéré, de quelque flèche bien barbelée à l'adresse de ceux qu'il hait et dont il veut se venger. Cette idée fixe lui enlève beaucoup de ses moyens et arrive à fatiguer le lecteur, tenu dans un perpétuel qui-vive dont il finit par se lasser. En dépit de ces obstacles trop renouvelés, l'allure du roman intéresse et passionne. *Le Palefrenier* est l'œuvre de quelqu'un, et lorsque ce quelqu'un sera parvenu à se dégager de toute passion politique ou religieuse, en faisant du roman, on pourra juger à fond le romancier et l'écrivain.

Le Secret d'or, par Paul Saunière. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Avec *le Secret d'or*, Paul Saunière ne fait ni un pas en avant ni un pas en arrière et conserve le rang qu'il s'est conquis à la pointe de sa plume parmi les faciles amuseurs du roman-feuilleton. Aucune prétention d'écrivain ne vient entraver le cours banal et régulier de ses romans; les aventures impossibles succèdent aux aventures invraisemblables avec une telle naïveté que la critique la plus farouche s'en trouverait désarmée. Cependant *le Secret d'or* retrouvera les lecteurs et les lectrices qui ont dévoré les pages de *Monseigneur;* ils s'intéresseront encore aux héros déjà vus comme le duc de la Tournaye, aux nouveaux visages comme Marcelle et le comte de Lally-Tollendal. Tant que le monde des portières continuera d'exister, le flot des romans-feuilletons poursuivra sa course victorieuse et échevelée au bas des journaux.

La Femme du mort, par Alexis Bouvier. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Très émouvant et très mouvementé, tel est le roman d'Alexis Bouvier, dont J. Rouff donne aujourd'hui la 23e édition à ses lecteurs fidèles. Tout souci littéraire et artistique étant mis à part, il y a dans *la Femme du mort* une action, un entrain et un intérêt croissant qui lui assureront un véritable succès. L'intrigue, fort grosse et tout à fait invraisemblable, attache et préoccupe forcément; on sait bien que c'est impossible, mais on continue néanmoins sa lecture avec la curiosité du chapitre suivant. Je pense que tel est le but poursuivi par l'auteur : il a complètement réussi. Terminons en disant que son type de marin est très drôle et très amusant.

Les Créanciers de l'échafaud, par Alexis Bouvier. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Il y a dans chacun des romans d'Alexis Bouvier une vigueur ou, pour parler mieux, une violence qui force l'attention et pousse le lecteur à achever tout volume commencé.

Continuant les traditions du roman policier poussé si loin par Gaboriau, il essaye de le rénover en employant un autre procédé. *Les Créanciers de l'échafaud* débutent par une exécution capitale; le guillotiné est innocent et ses deux fils ont la mission de retrouver le véritable coupable. Après mille péripéties ils finissent par découvrir que l'assassin, à la place duquel leur père innocent a été exécuté, est leur beau-frère, le mari de leur sœur. Le roman est amusant, d'une action qui ne languit jamais.

Mademoiselle Beau-Sourire, par Alexis Bouvier. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

C'est encore d'Alexis Bouvier qu'il nous faut parler. L'intrépide romancier fait, sans se lasser, succéder les aventures aux aventures. Cette fois il s'agit d'une femme qui empoisonne son mari avec la complicité de son amant, de leur existence mouvementée, de leur châtiment. Après tant de romans, tant de complications et d'horreurs, l'auteur, pour amuser ses lecteurs, a dû trouver des horreurs nouvelles, de plus fortes

complications, et il est parvenu une fois de plus à amuser et à intéresser. Naturellement il n'est toujours pas question de littérature.

Serge Panine, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50 cent.

Après l'écœurante et fastidieuse lecture des romans feuilletons, il y a comme un repos, une intense sensation de bien-être, une joie profonde pour le critique à se trouver en présence d'une œuvre sérieuse, d'un livre écrit et pensé, reflétant la vie et s'éloignant de l'invraisemblable pour peindre crânement le vrai en bonne langue pure et bien rythmée.

Telle est, dès les premières pages, l'impression produite par le livre de Georges Ohnet, ce roman qui est le premier d'une série portant le titre général de : *les Batailles de la vie.*

Les phrases correctes ont une nervosité qui dénote immédiatement le lettré et l'artiste; l'étude a une puissance qui rive les yeux à chaque feuillet, à chaque ligne. C'est un récit très sobre et très soigné, dont l'allure s'accélère savamment à mesure que l'action grandit ; la gradation a été fort habilement observée pour amener le lecteur aux scènes palpitantes et terribles qui s'entassent à la fin du livre, et pour lui jeter sous les yeux la plus vibrante de toutes, la dernière, celle où la mère reprend sa fille, enlevée à son amour par un mari indigne.

Je ne crois pas me tromper ni faire preuve d'un optimisme outré, même par ce temps de peu d'enthousiasme, en prédisant au roman de Georges Ohnet un succès sérieux, le succès qui classe un écrivain au bon rang; tous ceux qui veulent trouver dans le roman une étude de mœurs soigneusement faite, une analyse exacte de caractères et d'individus, lui doivent et lui donneront leurs éloges.

La grande figure de Mme Desvarennes qui domine par l'honnêteté, par le travail et par le cœur, a quelque chose d'antique; elle est bien complète, sans indécisions, sans faiblesses; on sent que l'auteur l'a tracée avec amour, d'après nature : il doit bien la connaître pour en avoir fait un portrait aussi réussi, pour l'avoir rendue aussi émouvante, aussi vivante. Je suis encore tellement sous le charme de cette mère, que pour moi le héros, l'aventurier Serge Panine, s'efface presque totalement malgré ses vices et sa jolie figure de séducteur; je laisserai également dans la même ombre les autres comparses de ce drame, à la donnée originale et neuve, le public saura bien retrouver Micheline et Jeanne, Cayrol et Pierre, Maréchal et Herzog, les honnêtes gens et les gredins.

On sort de cette lecture, plein d'une émotion saine qui fait du bien et donne à la fois de l'estime pour l'héroïne et pour celui qui a su nous tracer son histoire d'une plume aussi littéraire.

Georges Ohnet, auteur dramatique, doit avoir l'arrière-pensée de mettre son roman à la scène; pour nous, nous l'espérons, afin d'applaudir en nombreuse compagnie, au théâtre, l'œuvre que nous applaudissons de si bon cœur ici. — Nous nous faisons un devoir et un plaisir d'indiquer à tout lecteur soucieux de l'avenir de notre littérature, à toute lectrice avide d'émotions vraies et de beaux sentiments bien exprimés, le roman que Georges Ohnet nous présente sous le titre de *Serge Panine.*

Le Prix d'un mari, par Oscar Noirot. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré la confusion et la pesanteur qui règnent dans toutes les pages consacrées par M. Oscar Noirot à la glorification d'un pharmacien de Chartres, il y a çà et là quelques éclaircies où le lecteur peut respirer et essayer de se reconnaître. Malheureusement cela ne dure pas; un style filandreux et pénible se traîne de nouveau de ligne en ligne, torturant l'esprit de celui qui veut lire consciencieusement ce roman : on arrive au mot *fin* avec l'étonnement de ce qu'on a lu, sans en avoir retiré d'autre profit qu'une lourde et navrante migraine.

Les quelques éclaircies dont je parlais plus haut m'avaient donné l'espoir de pouvoir critiquer sérieusement ce livre; après d'inutiles efforts j'y renonce, ne parvenant pas à lier deux idées, deux réflexions au sujet du *Prix d'un mari.*

Le Martyre de la Boscotte, par Élie Berthet. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

La Boscotte, c'est la bossue, une pauvre créature infirme, épousée pour son argent par un beau garçon qui la torture à plaisir; mais ce n'est que l'un des épisodes de ce livre dont le véritable titre devrait être *l'Ivrognerie.* Élie Berthet y attaque en effet l'ivrogne de toutes les classes, l'ancien officier, le colonel qui meurt par combustion spontanée, le négociant qui fait des déjeuners d'affaires, l'orateur qui s'excite par l'absinthe, l'ouvrier qui se tue avec l'eau-de-vie. A l'aide de tous ces éléments, l'auteur, sans qu'on puisse cependant comparer sa nouvelle production à ses œuvres anciennes, à celles qui lui ont fait sa réputation méritée de conteur, a su créer un tout homogène, une histoire intéressante et instructive : que de livres ne pourraient mériter ce double éloge !

Moi et l'Autre, par Charles Diguet. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Beaucoup trop de déclamation dans cette emphatique et bizarre histoire d'amour. Le style prétentieux et plein de résonnances voulues finit par fatiguer le lecteur et lui fait plus rapidement tourner les pages pour arriver à la fin.

Il y avait cependant matière à un joli roman dans l'œuvre de M. Charles Diguet et, à certains moments malgré l'auteur et ses inutiles redondances, on est tenté de croire le récit vrai, l'aventure arrivée. Au lieu de chercher à nous le faire croire, malheureusement, il paraît s'être appliqué à nous empêcher d'en être convaincu. La fin est étrange, absolument invrai-

semblable ; c'est là surtout qu'il eût fallu au romancier des qualités persuasives. Or il ne persuade pas.

Sophie Printemps, par G. de La Landelle. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus.—Prix : 3 fr.

M. de La Landelle eût pu donner au volume et à l'histoire entière le titre d'*Imbroglio* qui figure en tête de l'un de ses chapitres. Il faut une véritable patience et une extrême attention pour s'y reconnaître et pouvoir suivre le fil de l'action à travers l'enchevêtrement compliqué des personnages et leurs relations embrouillées. Quand on en est sorti, non sans peine, on pousse un vigoureux ouf ! de soulagement et on respire mieux, entendant pourtant encore bourdonner aux oreilles les noms d'Anonyme Serpentard, Mathias, Hilarion Cornillardet, Typhon, etc.

Histoires intimes, par ***. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Bien que l'auteur n'ait pas signé les trois nouvelles qui sont réunies ici sous le titre justifié d'*Histoires intimes,* la délicatesse des pensées, l'allure mélancolique et douce des récits, font penser immédiatement qu'elles sont l'œuvre d'une femme : je l'ignore, mais j'en jurerais. Pour ne pas déflorer par une analyse brutale le sujet de *Mme de Verteuil*, du *Repentir de Jeanne* et de *Geneviève,* nous ne ferons qu'en conseiller la lecture attendrissante à nos lectrices et à nos lecteurs.

Le Bonheur et l'argent, par Marie Guerrier de Haupt. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

La bibliothèque des mères de famille vient de s'augmenter d'un roman terne, incolore, ne prêtant nullement le flanc à la critique et dont il est fort difficile de dire quelque chose, tellement il existe peu. L'œuvre de Mlle Guerrier de Haupt ne se recommande que par sa moralité; nous préférerions moins de moralité et plus de talent. G. T.

Les Amours d'Abel, par le comte Wodzinski. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Hedvige Nurska est proche parente de l'héroïne des *Danicheff*. Elle aime Abel Leliwa et en est aimé ; mais, et sans cela il n'y aurait pas de roman, les parents du jeune homme font tout pour l'éloigner. A Paris, Abel, qui se croit oublié d'Hedvige, dissipe une partie de sa fortune. « La ruine, cette vieille des légendes slaves, blême, couverte de haillons, toujours à l'affût d'une proie, n'épargnant ni la force, ni la grâce, ni la vertu, fond sur lui et les siens comme l'épervier sur l'hirondelle ou rampe comme le serpent. Tantôt elle sème la discorde, la haine, la mort; tantôt elle se glisse sous les fleurs, sous les rires et la volupté. Là, c'est une femme dont les yeux, dont les lèvres ont d'enivrantes caresses; ici, c'est l'usurier aux doigts crochus. C'est la princesse Barbe avec ses yeux d'émeraude et ses dents blanches de souris; c'est le juif Heymann, pâle et hâve, comptant ses billets graisseux. »

Nous pourrions nous borner à cette citation qui résume presque tout l'ouvrage et donne une idée du style un peu emphatique de l'auteur ; mais, pour être juste, il convient d'ajouter que peu d'écrivains ont mieux dépeint les mœurs de nos frères du Nord à Paris et et dans ces plaines « qu'a chantées Mickiewicz, qu'a pleurées Chopin » et que, pour plaire sans doute aux âmes sensibles, le dénouement d'une invraisemblance rare est éminemment consolateur.

Le Combat de l'honneur, par M. Adrien Robert. E. Plon et Cie. — Prix : 3 fr.

On ne volerait pas à coup sûr une obole
A son voisin; pourtant, quand on peut, on lui vole
Sa femme...

Ces vers de Musset auraient pu servir d'épigraphe au roman de M. Adrien Robert. Il s'en faut de peu en effet que le vicomte de Villemèle, quoique aimé par une brune délicieuse, trahisse, pour une singulière bourgeoise à la fois *comptable, architecte, peintre,* et par-dessus tout idéalement rousse, son ami, son bienfaiteur, *son frère.* Des péripéties qui plairont aux âmes romanesques, mais où l'on chercherait vainement une étude sérieuse de caractères, dessillent enfin les yeux des deux principaux personnages et terminent *à temps* une lutte dans laquelle la passion, comme presque toujours chez les gens oisifs, menaçait de l'emporter sur les raisonnements les plus impérieux de la conscience.

Où est Zénobie? par M. Fortuné du Boisgobey. 2 vol. in-18. Dentu, éditeur. — Prix : 6 fr.

Je n'avais lu jusqu'ici qu'un seul livre de M. du Boisgobey : *la Tresse blonde,* et je m'étais bien promis de ne pas recommencer; mais l'homme propose et le métier dispose. Donc j'ai avalé par ordre les deux volumes portant ce titre bizarre : *Où est Zénobie?* Quelle pilule!.. j'en suis encore malade. Il s'agit de l'héritage d'un certain colonel Lacaussade, tué à la Bérésina, que se disputent ses deux neveux : l'un, neveu direct à qui échoit la fortune en cas d'absence de testament; l'autre, neveu par alliance, qu'un testament confié à Zénobie institue héritier des deux millions du colonel. Où est Zénobie? Qu'a-t-elle fait du testament? Et voilà le neveu direct et le beau neveu en lutte. Or, pendant que celui-ci perd son temps à se battre au couteau, dans un fiacre, avec un major prussien, Maxime Trimoulac se met en quête de Zénobie. Celle-ci a confié le testament à sa nièce, laquelle, habillée en homme, arrive à Paris pour le remettre entre les mains de l'autre neveu, Lucien Bellefond. Mais, attirée chez Trimoulac, plus connu sous le nom du chevalier de Lubiac, elle est saisie par les *chevaliers du plâtre* qui la prennent pour le susdit

Lubiac, — elle est en homme, ne l'oubliez point, — la condamnent, pour avoir livré leurs secrets, au supplice du mur et la murent en effet, *sans avoir pris la peine de s'assurer de son identité,* dans une carrière de Montmartre. Avez-vous compris? Oui. Tant mieux. Je continue. Trimoulac est bientôt au courant de l'aventure. Donc le testament est muré, lui aussi; mais comme un certain Saint-Privat, qui, dans ses fonctions de membre du cabinet noir, a découvert le secret du testament et s'est fait signer par Lucien une reconnaissance d'un million pour le cas où il le mettrait en possession du susdit testament, comme, dis-je, Saint-Privat est sur la piste, Trimoulac veut anéantir le papier qui le ruine. Il se rend aux carrières et pioche dans le pilier où la nièce de Zénobie a été murée. Saint-Privat est là, caché, prêt à assassiner Trimoulac quand il aura démuré Virginie (la nièce en question). Mais le pilier démoli, la voûte s'effondre et engloutit les coquins. Le testament est à jamais perdu. Allons donc! ce serait mal connaître M. du Boisgobey. Au moment où le banquier Pernède, entre temps grand-maître des chevaliers du plâtre, va se brûler la cervelle, il s'aperçoit qu'un de ses pistolets est bouché. Il le débouche. Le bouchon; c'était le testament du colonel que Virginie avait caché dans le canon d'un de ses pistolets, lesquels avaient été saisis par le grand maçonnant le jour ou plutôt la nuit où elle fut murée. Lucien Bellefond sera riche et il épousera la fille du banquier. Ce qui prouve surabondamment que la vertu est toujours récompensée, qu'il fait jour en plein midi et qu'on peut se faire 3,000 francs de rentes en élevant des lapins.

Zoé-Chien-Chien, par M. A. Matthey (Arthur Arnould). 1 vol. in-18. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'aime pas beaucoup les romans de ce genre, destinés aux lecteurs des journaux à feuilletons, et cependant, je l'avoue, j'ai lu cet énorme volume de plus de 500 pages avec intérêt. Ce qu'il y a d'événements, de situations, d'imprévu, de dramatique dans Zoé-Chien-Chien, suffirait à faire dix romans. Je n'entreprendrai pas de le raconter. Il me faudrait une place dont je ne dispose pas. Je ne puis que signaler ce livre à ceux qui aiment les romans à émotions, — et le nombre en est grand, — et je suis sûr qu'ils m'en remercieront. Faut-il ajouter qu'il y a, deci delà, des pages soignées et des détails excellents et qu'enfin l'écriture en est meilleure que dans la plupart des romans semblables? C'est inutile. L'auteur, qui est homme d'esprit, sait bien ce qu'il a fait, et d'ailleurs cela ne donnerait pas à *Zoé-Chien-Chien* un lecteur de plus.

Le Capitaine Bric-à-brac, par René Maizeroy. 1 vol. in-18. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cette étude de mœurs militaires, on ne voit pas de militaires. Le seul qui fonctionne en effet est un capitaine-trésorier, lequel mange la grenouille pour une drôlesse, femme libre d'un hideux brocanteur, et va se faire sauter le caisson lorsque sa belle-mère — quelle belle-mère! — vend ses papiers de famille pour remplacer la grenouille absente et sauve son gendre, qu'elle exècre, du déshonneur et de la mort. J'ai l'air de plaisanter et j'aurais tort, car M. René Maizeroy est un jeune écrivain de talent qui m'est très sympathique, mais franchement son roman ne me plaît guère et je n'ai pas le courage de le lui cacher. J'y trouve trop d'imitation des procédés des Goncourt, de Zola et de Daudet, mise en œuvre avec une certaine habileté de patte dont il faut justement que M. Maizeroy se défie. Je sais bien que le public s'y laissera prendre et que ce roman aura peut-être un certain succès. Tant pis pour M. Maizeroy qui peut bien faire et qui fera certainement bien s'il a le courage difficile d'être de mon humble avis.

Antonia (1745), nouvelle historique imitée de l'anglais, par M. X. Marmier, de l'Académie française. 1 petit vol. in-32. A. Sauton, éditeur.

Une bonne petite histoire jacobine pleine d'allusions à la situation présente et aux persécutions abominables dont sont victimes ces pauvres capucins, carmes et récollets. Écrite dans ce style incolore dont M. X. Marmier conserve précieusement le secret, cette nouvelle historique figurera avec honneur parmi les collections à l'usage des jeunes demoiselles

... dont on coupe le pain en tartines.

C'est égal, il ne me déplaît pas de voir un académicien signer de semblables opuscules. Gautier, Balzac, Flaubert, êtes-vous assez vengés? A. D'A.

Monsieur Candaule, par E. Texier et C. Le Senne. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Moderniser l'histoire fameuse du roi Candaule et la traiter à la parisienne, tel a été le but de MM. Texier et Le Senne. *Monsieur Candaule* est un roman amusant, amusant à la vérité comme une causerie futile, légère, aussi vite oubliée qu'entendue.

En dépit de la minutie, ou mieux de l'orgie des détails, c'est une peinture absolument superficielle, un agréable tableau de genre, séduisant, mais dont le sujet principal, sacrifié aux accessoires, est étouffé par eux. On sent mal l'action, qui a pourtant par moments un intérêt palpitant. Le procédé reste uniforme, des conversations, presque des télégrammes, coupées de descriptions hachées et heurtées; parfois la note tombe juste comme dans certaines esquisses de peintre, non terminées, ne pouvant que perdre à être terminées et n'ayant qu'une sorte de saveur à la fois inquiétante et irritante. On ne rencontre dans ce volume rien d'assez fait, d'assez mûri, de suffisamment fouillé pour que le lecteur puisse s'y arrêter longuement en gourmet de littérature; on devine le roman fait à la vapeur; ce délire de parisianisme finit par fatiguer, en

désintéressant même de l'action. Comment ne pas être ébloui devant ce tas d'inutilités papillotantes qui forcent l'œil à se porter partout à la fois, sans lui permettre de se reposer; c'est un kaléidoscope étincelant de couleurs, mais manquant de sobriété, de concision et d'homogénéité.

Enfin, et c'est là mon plus grave reproche, MM. Texier et Le Senne, dont je suis attentivement l'œuvre multiple, ondoyante et diverse, nous servent tout bonnement du Zola à la crème, une sorte de naturalisme en bulle de savon. Après avoir, dans leur premier volume, *Madame Frusquin,* repoussé toute solidarité avec la célèbre école et son non moins célèbre prophète, ils n'hésitent jamais à semer leurs pages de phrases typiques, empruntées au vocabulaire courant d'Émile Zola et créées par lui; je ne citerai que celles-ci, au hasard : « la poussée robuste de sa gorge » — « la voix blanche » — « glisser à — « d'un grand élan, d'une envolée ardente » — etc., etc., etc. — Il y a là une anomalie que je ne puis m'empêcher de signaler.

Malgré tout, comme toutes les autres œuvres de MM. Texier et Le Senne, *Monsieur Candaule* est un livre à lire.

Le Roman d'un bossu, par Edmond Thiaudière. Paris, J. Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

C'est un livre curieux que celui dans lequel Edmond Thiaudière nous raconte les tristesses hésitantes, les labeurs obstinés, les amours et enfin la gloire d'un bossu, arrivant par son travail et ses hautes qualités aux plus grands honneurs. Je ne veux point ici faire l'analyse de la fable, qui, très simple, sans aucune complication, ne se lance pas dans les intrigues touffues des romans d'aventures; je me contenterai de parler du style et de l'allure littéraire du livre.

Il faut bien l'avouer, je n'ai jamais rien lu de moins complet; à côté de chapitres assez ténus, corrects, écrits en un mot, arrivent brutalement de pleines pages lâchées, sans nulle consistance, sans rien de sérieux. Certaines parties, les calembours pour ne citer que celle-là, frisent le ridicule et j'en veux à l'auteur de me gâter son roman par de pareilles fantaisies, absolument inutiles au récit. Donc, beaucoup à élaguer, beaucoup à revoir, et *le Roman d'un Bossu* tiendrait mieux sa place, qui méritait d'être plus belle, dans l'œuvre d'Edmond Thiaudière. G. T.

Le capitaine Minuit, par Charles Deslys. Dentu. Palais-Royal, 1880.

Le capitaine Minuit! Ne frissonnez-vous pas déjà? N'entrevoyez-vous pas encore toutes sortes d'aventures funèbres, fantastiques, épiques et surtout mélodramatiques? Coups d'épée, coups de feu, — traîtres, chevaliers généreux et probes, qui gardent l'incognito; — trappes, chausse-trappes, trucs et le reste. — Terre et mer, France, Angleterre et Irlande; Hoche et O'Connell! Que de noms, que de choses, que d'événements, et ce n'est pas tout encore!

Mais bast! ce roman d'aventures en vaut bien d'autres. Je vous le dis, et sans prétention de style, il a le don de plaire et d'amuser. C'est assez.

Rien de trop est une devise que plus d'un de nos devanciers contemporains pourrait sans crainte adopter, et avouez — lecteurs — que vous n'y contrediriez point.

L'Amour au Pays bleu, par Hector France. Paris, Lemerre. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Nous devons à Hector France *le Roman du curé, l'Homme qui tue* et *le Péché de sœur Cunégonde.* Ces œuvres ont obtenu un succès mérité dans la mesure de leur valeur. Le roman que vient de publier la librairie Lemerre surpasse, à notre sens, les précédents ouvrages du même auteur. Sans aucun doute il aura moins de succès, car plus l'art s'élève, moins il est entouré. Les plus grands romanciers modernes ne sont pas les plus populaires. L'admirable auteur de *la Vieille maîtresse* est connu et apprécié du petit nombre et nous voyons tous les jours des études contemporaines d'une haute supériorité dont l'unique édition s'enlève lentement. Le grand public s'inquiète peu du beau; il veut se distraire et pour son imagination le premier jouet lourdement bâti lui est bon.

L'Amour au Pays bleu est une œuvre ensoleillée, chaude et vivante. Dans les tableaux que nous trace magistralement M. France nous retrouvons toute la couleur d'un Fromentin et la poésie d'un Gérome. Ce roman très original nous montre la fatalité orientale d'une façon saisissante. Mansour, le héros, a déshonoré la couche de son père et le fils de son inceste est l'instrument de la vengeanee divine qui doit, par la suite, souiller la fiancée que *le Maudit* s'est choisi. Canevas superbe pour un roman, canevas très bien brodé avec des arabesques d'un art infini. Qu'on lise ce volume, ceci est pour les délicats. O. C. T.

Amours et amitiés parisiennes, par le vicomte George de Létorière. Paris, Ollendorff. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le vicomte de Létorière, auteur de ce volume, me paraît travesti comme feu la pauvre Déjazet dans Richelieu ou Garat et cependant nous n'insisterons pas sur son *bas-bleuisme,* car ce bas-bleuisme ne se révèle pas à nous sous un mauvais jour, et ce bas-bleu eût osé écrire à la critique ce qu'une dame écrivit un jour au grand massacreur de femmes écrivains, J. Barbey d'Aurevilly : « Venez me voir, je vous recevrai les jambes nues. »

Le vicomte de Létorière a déjà publié des ouvrages remarqués et dignes de l'être. Dans celui-ci, qui nous intéresse, il y a une grande connaissance du monde ou plutôt un esprit d'observation des plus fins et une crânerie de style qui nous plaît singulièrement. Tous les tableaux de cette galerie d'amourettes sont traités avec une gracieuse *maestria.* Cela est cent fois préfé-

rable à tous les Gustave Droz du monde; c'est dans une note analogue; mais comme les procédés diffèrent et comme la tonalité varie!

Charmant ouvrage recommandé aux mondaines.

O. U.

Les Malechanceux, par Réné Maizeroy. Paris, Havard. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur des *Souvenirs d'un saint-cyrien*, M. Maizeroy (baron Toussaint), s'est révélé subitement en littérateur, et trop précipitamment peut-être. Nous n'entendons pas infirmer sa valeur qui existe, mais comme à l'audition des sonnets de Trissotin on peut s'écrier à l'apparition de ses volumes : « Oh ! de grâce, souffrez qu'on respire. »

Les Malechanceux forment une série d'histoires étranges, où les héros sont marqués de l'*ananke* fatal. Très passionnantes et dans une note qui serait originale si Jean Richepin n'avait pas fait *les Morts bizarres*. Nous reparlerons de M. Maizeroy (Mora, du *Gil Blas*) à l'occasion du nouveau volume, *les Deux femmes de Mademoiselle*, que M. Havard vient de publier.

P. V.

THÉATRE

L'Hospitalière, drame rustique en cinq journées, par M. Ferdinand Fabre. 1 vol. in-8°, Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Le drame que M. Ferdinand Fabre publie aujourd'hui, faute d'avoir trouvé un théâtre qui voulût le représenter, est tiré de son roman *le Chevrier*. On aurait pu croire que l'auteur de *l'abbé Tigrane* et des *Courbezon*, se décidant à aborder la scène, aurait vu devant lui s'ouvrir toutes grandes les portes de la Comédie-Française ou tout au moins de l'Odéon. Il n'en a rien été. Pour ceux que cela surprendrait, je me hâte de déclarer qu'à mon sens l'accueil défavorable fait à *l'Hospitalière* s'explique par les défauts énormes de l'œuvre. Malgré toute l'estime que j'ai pour le talent de M. Ferdinand Fabre et le désir sincère que j'avais de rencontrer un beau drame méconnu, je suis forcé d'avouer que la lecture de *l'Hospitalière* m'a fait excuser les directeurs de théâtre qui l'ont repoussée. Il est difficile de se figurer, en effet, un drame plus dénué d'intérêt, de passion et de vie que ce long ouvrage dont les seules qualités sont une écriture correcte et une étude assez fidèle des mœurs cévenoles. Quelques critiques bienveillants ont parlé à ce propos de *François le Champi* et de *l'Arlésienne*. Je leur souhaite d'assister un jour à la représentation de *l'Hospitalière*, et s'ils ne bâillent pas à se décrocher la mâchoire depuis la scène Ire jusqu'au dénouement, je les tiens pour gens à l'épreuve de l'ennui. Je vais tâcher de raconter ce drame dont le sujet pourrait à la rigueur servir à construire une pièce possible, mais qui, tel qu'il est traité, n'est qu'une suite de dialogues sans relief et sans utilité. Les Agathon, métayers, ont recueilli une jeune orpheline, Félice, surnommée l'Hospitalière. Leur fils Frédéry, un don Juan de village, est devenu l'amant de Félice. Or les Agathon se sont endettés pour leur fils et lorsqu'il va tirer au sort ils tâchent d'obtenir un nouveau prêt pour lui acheter un homme. Mais l'usurier refuse et Frédéry qui a amené le n° 9 part, laissant la jeune fille enceinte. La ruine arrive. Un certain meunier Cancalon, dont la fille est éprise de Frédéry, offre aux Agathon de leur fournir l'argent nécessaire, pourvu que Frédéry épouse sa fille et qu'ils renvoient l'Hospitalière et son enfant. Celle-ci se dévoue et s'éloigne. Mais un certain Érau, le chevrier, qui adore Félice, la ramène et partirait à la place de Frédéry si une lettre n'annonçait la mort du jeune homme à l'hôpital d'Alger. Félice, devenue folle de douleur, veut se jeter à l'eau avec son enfant. Érau s'y oppose et lui offre de devenir le père du petit. Félice accepte; elle deviendra la femme d'Érau. Mais le sacrifice est au-dessus de ses forces. Elle a juré à Frédéry de n'appartenir qu'à lui, et le jour de ses noces avec Érau elle se tue.

Mon Dieu, il y en a assez pour construire un drame touchant, et George Sand, par exemple, avec cette donnée eût fait un chef-d'œuvre. M. Ferdinand Fabre, lui, n'a réussi qu'à coudre les unes au bout des autres une suite de conversations interminables qui ont l'air d'être du théâtre parce que les noms des interlocuteurs sont indiqués en lettres capitales, mais où il n'y a ni mouvement dramatique, ni rien de ce qui constitue le dialogue scénique. M. Fabre ne se doute même pas de ce que c'est qu'une œuvre de théâtre. Il avoue naïvement dans sa préface qu'il n'a ni l'humilité ni la prétention d'être un auteur dramatique, qu'il écrit ce qu'il lui plaît d'écrire et ne s'embarrasse pas du reste pourvu que ses personnages soient vrais et l'action naturelle. C'est l'enfance de l'art, soit, dit-il, mais la sublime enfance de l'art à laquelle on doit les impérissables chefs-d'œuvre du théâtre antique, du théâtre anglais, etc. C'est admirable ! Donc Sophocle, Eschyle, Shakespeare, Calderon, etc., écrivaient ainsi. Ils ne se donnaient pas la peine de *composer* leurs drames ou leurs tragédies; ils allaient jusqu'au bout de leur idée sans bâtir de *scenario*. C'est possible. Mais, dans ce cas, c'est que l'œuvre sortait toute vivante de leur cerveau puissamment organisé pour le théâtre, et qu'ils possédaient ces dons particuliers auxquels ne suppléent qu'imparfaitement le travail et l'étude. Mais M. Fabre, lui, ne les possède pas, oh non ! et il eût mieux fait d'apprendre les règles de l'art dramatique, indispensable à tout homme qui veut écrire pour le théâtre, avant de s'embarquer dans cette aventure. A défaut du chef-d'œuvre visé, il nous eût au moins donné une œuvre bien faite, solidement construite, bien que plus ou moins attachante, tandis que *l'Hospitalière* n'est qu'un essai informe où ne se trouve qu'une faible trace du talent déployé par l'auteur de *l'abbé Tigrane* et les *Courbezon*. Je me résume : M. Ferdinand Fabre a eu tort d'en appeler au lecteur du rejet de son drame. *L'Hospitalière* est cette fois condamnée sans appel.

Les Noces du croque-mort, comédie en un acte, en vers, par M. Louis Tiercelin. 1 vol. in-18. Alph. Lemerre, éditeur. — Prix : 1 fr.

A force de rechercher l'originalité, M. Louis Tiercelin est tombé dans l'enfantillage. C'est en effet un enfantillage que cette saynète dans laquelle un peintre, trompé par son amante, et d'ailleurs quelque peu ivre, s'habille en croque-mort pour porter le deuil de l'art tué par son infidèle et l'ami qui l'a supplanté. Or cet ami avait également une maîtresse et celle-ci, deguisée en Folie, vient chez sa rivale pour s'empoisonner à l'aide d'un flacon de *sirop de chloral de Follet.* Elle s'endort. André, croyant cette Folie morte, prononce son oraison funèbre. Elle se réveille. Ils se reconnaissent. — André! — Georgette! — Et les deux amants trompés se consoleront dans les bras l'un de l'autre, et André finira son tableau des *Noces du croque-mort.* Comme on voit, c'est un peu bébête. Ce qui est mieux, et beaucoup mieux, ce sont les vers que M. Tiercelin s'est donné la peine d'écrire sur ce sujet. Il y en a de charmants, et en grand nombre. Les vers comiques ne manquent pas non plus. Le jour où M. Tiercelin ne visera plus tant à être original, où il se contentera d'imaginer une action simple, touchante ou gaie, qu'il traitera avec le talent de poète qu'il possède, je lui prédis le succès.

Histoire des théâtres de Rouen, depuis leur origine jusqu'en 1876 (IVe vol.), par J. E. B. 1 vol. in-8°. C. Métérie, éditeur à Rouen. — Prix : 7 fr.

Rien ne serait plus intéressant qu'un travail de ce genre pour tous les théâtres de Paris. Mais ce qui est possible pour une ville comme Rouen qui n'a guère que trois salles de spectacle devient impraticable s'il s'agit de Paris. Cependant, pourquoi ne se trouverait-il pas un érudit qui, à l'aide des nombreux documents épars dans les bibliothèques et les archives des théâtres, reconstituerait l'histoire détaillée de la Comédie-Française, de l'Opéra, du Vaudeville, du Gymnase, etc.? MM. Porel et Monval ont fait ce travail sur l'Odéon. C'est quelque chose, mais ce n'est pas suffisant.

Les Comédies indépendantes, par M. D. Daigné, précédées d'une lettre de M. Éd. Cadol. 1 vol. in-18. Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Je soupçonne violemment M. D. Daigné de s'appeler en réalité... Mais nous respectons l'incognito que cet auteur a cru devoir garder; il serait inutile de le dévoiler, d'autant plus que sa réputation n'y gagnerait pas grand'chose. Entendons-nous. Si M. D. Daigné existe réellement, les quatre pièces réunies sous ce titre : *Comédies indépendantes* prouvent qu'il a du sang d'auteur dramatique dans les veines. Si, au contraire, D. Daigné cache M... — non, je ne le nommerai pas! — je persiste dans mon opinion que la publication de ce volume n'ajouterait rien à sa notoriété. En effet, *les Repus,* comédie en cinq actes, d'abord écrite en vers, ont un défaut très grave. Elle ne justifie en aucune façon le titre qu'elle porte. Il y a bien quelques personnages satisfaits, mais non repus, et l'action proprement dite est indépendante de l'idée même. Est-ce un repu que ce candidat à la députation qui, marié, se fait passer pour garçon, est l'amant d'une veuve et courtise une fille et qu'il finit par épouser au dénouement, grâce au trépas inespéré de sa légitime?

Si je fais la part d'un dialogue facile, de quelques traits d'esprit, j'aurais loué tout ce qu'il y a de bien dans les *Repus* qui ne supporteraient pas victorieusement l'épreuve de la représentation.

Je préfère, et de beaucoup, *l'Intérim,* trois actes en prose qui ne manquent pas d'originalité, mais dont la donnée est diantrement scabreuse. Une jeune femme hystérique adore son mari; mais, pour des raisons de santé, le médecin lui ordonne six mois de veuvage. Paula craint que son Raoul ne puisse s'abstenir pendant ces six mois et charge une amie de faire l'*intérim,* c'est-à-dire de coqueter avec son mari, en tout bien tout honneur, afin qu'il ne s'adresse pas à d'autres. Qu'arrive-t-il? C'est que le mari et l'amie se prennent à ce jeu et que Paula n'aurait évité un mal que pour tomber dans un pire, si elle ne menaçait l'intérimaire de la perdre en révélant sa conduite à M. Valentini, époux de Brigitte. Brigitte feint alors d'aimer un jeune homme qui habite le château et se fait conduire dans sa chambre, — où il n'est pas, — par Raoul qui, furieux et écœuré, tombe dans les bras de sa femme. *L'Intérim* est fini. Comédie indépendante, soit, mais difficile à faire avaler au public parisien, qui, comme l'on sait, n'est cependant pas bégueule.

Le Forban, quatre actes en prose, met en scène des gens de lettres et des journalistes. Je ne détesterais pas une étude dramatique des mœurs littéraires, à condition que le drame serre de près la réalité. Dans le *Forban,* — ce forban est un journaliste sans scrupules ni pudeur, — il n'y a qu'une histoire romanesque sans grande vérité et, ce qui est plus grave, sans grand intérêt, mais d'études de mœurs, point. Mon Dieu! ces trois pièces ne manquent pas d'un certain talent; on y trouve de l'esprit, des *mots,* une habileté de facture assez grande; mais, somme toute, rien de remarquable et qui fasse regretter l'ostracisme dont elles ont été frappées par les directeurs de théâtre. Évidemment on en joue tous les jours de plus mauvaises, mais ce n'est pas une raison, et M. Cadol, le préfacier, le sait bien : un débutant n'a de chance d'arriver au théâtre qu'à la condition de faire mieux ou autre chose que la moyenne. Et vraiment les *Comédies indépendantes* ne dépassent la moyenne ni par le sujet ni par l'exécution. Que M. D. Daigné réfléchisse à cela. Le jour où il aura trouvé un vrai sujet, je suis sûr qu'il pourra quitter son pseudonyme, et il reconnaîtra que ses *Comédies indépendantes* n'ont pas été *dédaignées,* mais justement *refusées.* X.

Les Gilets jaunes, comédie en 3 actes, par M. A. Barré. 1 vol. in-18. L. Michaud, éditeur. — Prix : 2 fr.

La qualification de comédie que M. Barré attribue à ses *Gilets jaunes* est peut-être bien ambitieuse. A

vrai dire, il y a peu de comédie dans ce gros vaudeville sans couplet, assez gai, mais d'une invraisemblance audacieuse. Aucun des personnages de la pièce n'est dans son bon sens; ils sont tous prêts à avaler toutes les couleuvres que l'auteur leur fait gober, avec la docilité d'un poulet soumis à l'engraissage mécanique. Les quiproquos les plus naïfs, les méprises les moins possibles, ils admettent tout cela jusqu'au moment où, comme il faut que tout finisse, M. Barré arrête les frais. Ceci une fois admis, la pièce ne manque pas d'une grosse gaieté qui peut faire rire. C'est l'histoire de trois bourgeois qui conspirent, contre qui? contre quoi? on ne le dit pas, mais c'est un détail. Ils ont pris pour signe de ralliement un certain gilet jaune à boutons noirs et blancs. Un certain Ernest, vicomte, ma foi! surpris par l'un des conspirateurs en flagrant délit avec son épouse, s'enfuit en empruntant les habits du mari, entre autres son gilet jaune. Il tombe chez le second conspirateur qui le prend pour un affilié et le cache chez le troisième, lequel le prend pour un domestique, etc. Mon Dieu! il y a là de quoi bâtir une pièce genre Palais-Royal suffisamment drôle. Le malheur est que tout ça est bien connu. Je reprocherai à M. Barré l'abus des apartés. Cette incontinence d'aparté prouve surabondamment que M. Barré manque d'expérience. MM. les directeurs de théâtre lui permettront-ils de l'acquérir?

A. D'A.

Théâtre de Jean Racine, précédé d'une préface par V. Fournel. Paris, Jouaust (librairie des bibliophiles), 1880. In-16, tome Ier.

Tout homme de plus qui sait lire, a dit Sainte-Beuve, est un lecteur de plus pour Molière; c'en est un aussi assurément pour Racine, qui n'a guère eu moins d'éditions que notre grand comique. Cette dernière, imprimée par Jouaust pour la *Nouvelle bibliothèque classique,* et qui doit avoir trois volumes, est précédée d'une intéressante étude de M. Victor Fournel. On a tout dit sur Racine et chercher quelque aperçu dont personne encore ne se soit douté est inutile, peut-être dangereux; en voulant être neuf, on court le risque d'être faux, ce qui serait bien pis que d'être banal. M. Fournel n'a voulu se montrer ni l'un ni l'autre, et le thème qu'il a pris pour sujet de son introduction, *le Théâtre de Racine et les Variations du goût,* est un simple chapitre d'histoire littéraire, écrit d'une plume alerte. Nul poète, tout en restant classique, n'a été plus contesté, et de son temps et du nôtre, que l'auteur d'*Andromaque* et d'*Athalie;* c'est seulement durant la période intermédiaire, au XVIIIe siècle, qu'il n'a pas rencontré de détracteurs. De son temps, comme le dit très bien M. Fournel, si quelques-uns de ses ardents adversaires étaient de bonne foi, les autres n'obéissaient qu'à la jalousie, à la haine, à des préjugés volontairement aveugles et à des partis pris violents; les plus sincères furent ceux qui, à l'exemple de Fontenelle, craignaient de rabaisser Corneille en se laissant séduire au charme des vers de son rival. Lorsque Voltaire et son disciple La Harpe les eurent confondus tous les deux dans une même admiration, en donnant toutefois une légère préférence à Racine, le sort de celui-ci sembla définitivement fixé; il n'en était rien. Dorat-Cubières, Restif, Mercier recommencèrent à le discuter, comme auteur dramatique et comme écrivain, surtout comme auteur dramatique, et la querelle se poursuit plus vive encore dans le siècle présent entre la tragédie et le drame. Racine eut ses défenseurs : Fontanes, Chateaubriand, Lamartine, Émile Deschamps, Alfred de Vigny, Saint-Marc Girardin, Taine; il eut aussi ses ennemis : Schlegel, Joubert, qui alla jusqu'à le remettre à peu près sur la même ligne que Pradon, Stendhal, qui préférait hautement la *Marie Stuart* de Lebrun à *Bajazet,* Victor Hugo, Théophile Gautier, Granier de Cassagnac, le plus virulent de tous, avec Sainte-Beuve indécis entre les deux camps. Granier de Crssagnac fut celui qui porta les coups les plus sensibles au poète en montrant son infériorité comme peintre des passions et de la plus tendre de toutes, l'amour, si on le compare à Virgile et à Catulle; or c'était comme peintre de l'amour et des sentiments délicats que Racine semblait avoir assuré sa gloire. Racine triompha momentanément des romantiques, grâce au talent prestigieux de Rachel, mais pour être de nouveau battu en brèche par les réalistes et les naturalistes. On suit avec intérêt dans l'étude de M. V. Fournel les péripéties de cette lutte, qui n'est pas près de finir; elle correspond, en effet, à des divergences fondamentales dans la conception de l'art dramatique : les uns, et M. Fournel est du nombre, louent Racine d'avoir été le peintre des mœurs élégantes et polies de son siècle, de laisser transparaître Louis XIV sous Assuérus, et Mme de Maintenon sous Esther, disant que, pour bien comprendre ses tragédies, il faut en replacer les personnages, tout Grecs et Romains qu'ils soient de noms, dans le cadre de Versailles ou de Marly; les autres, partisans d'une réalité plus sincère, soulignent comme d'horribles défauts ce qu'on s'efforce de leur faire admirer comme des qualités aimables.

ALC. B.

Graine de Paradis, par Marque et D. Mon. Brochure in-18. Paris, A. Ghio, 1880.

Une scène à deux personnages, dont l'un a volé, et l'autre assassiné; c'est dans leur prison qu'ils conversent en vers.

Deux auteurs, suffisamment habiles à versifier, ont pu prendre plaisir à composer ce dialogue en une soirée, et ils auraient pu se plaire à le réciter, le lendemain, dans un atelier, devant des amis que peuvent ne pas effaroucher quelques railleries sur l'immortalité de l'âme humaine, sur la justice d'un Dieu rémunérateur; admis à l'entendre jouer, nous eussions applaudi de très bonne grâce, les vers n'étant pas mal faits; mais il nous a été donné de le lire et nous blâmons les deux versificateurs de n'avoir pas eu plus de respect de la lettre moulée : on ne livre pas à l'impression de pareilles bagatelles.

F. G.

La Peau de l'Archonte, comédie en un acte, en vers, par M. Gabriel Liquier. 1 vol. in-18. L. Michaud, éditeur. — Prix : 1 fr. 50.

Un de ces petits actes antiques mis à la mode par le succès de la *Ciguë. La Peau de l'Archonte* pourrait aussi bien s'appeler *la Peau du maire, la Peau du capitaine de pompiers* ou du *garde champêtre* et se passer à Carpentras, à Condé-sur-Noireau au lieu d'avoir lieu dans la banlieue d'Athènes. Il s'agit d'un Archonte qui passe pour mort et dont la succession est briguée par deux bourgeois, Chrémès et Mison, qui en arrivent à se brouiller et qui se brouilleraient en effet si l'Archonte ne ressuscitait à temps pour mettre le holà, rétablir la paix et marier les enfants des deux bourgeois réconciliés. Comme on voit, c'est peu de chose. La forme n'est malheureusement pas suffisante pour donner à ce petit acte le relief qui lui manque. Le vers est fluide, incolore, pauvrement rimé : Fils et logis, par exemple, Cynthia et voilà; telles sont les assonnances que M. Liquier prend pour des rimes. Il faudrait pourtant qu'on s'habituât à ne pas croire qu'on appelle vers des lignes plus courtes que les autres terminées deux à deux par une syllabe qui fait écho. J'engagerai M. Liquier à lire *Pierrot posthume, Déidamia, le Passant,* s'il veut *faire du théâtre* en vers et à étudier la forme exquise de Gautier, Banville et Coppée au lieu de celle des poètes (?) de l'école du bon sens. Puis, quand il saura ce que c'est que des vers, il pourra, s'il le veut, tenter de nouveau la fortune de la scène. Jusque-là je lui donnerai le conseil d'écrire en prose.

Dieu vous bénisse, monologue par M. Adolphe Joanne. L. Michaud, éditeur.

Le Divorce, conférence par MM. E. Grangé et V. Bernard. L. Michaud, éditeur. A. D'A.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Œuvres de Paul de Musset, originaux du XVIIe siècle. Paris, Lemerre, in-16. — Prix : 6 francs.

Paul de Musset est peu connu sinon des délicats. On peut dire que c'est un Abel littéraire assommé par le génie de son frère dont la grande ombre a mangé sa place au soleil. Paul eut cependant un talent de conteur remarquable; c'est le meilleur commentateur de Tallemant des Réaux, dans ces contes charmants qu'il a intitulés *Originaux du* XVIIe *siècle.* Avec quel plaisir nous voyons l'éditeur Lemerre entreprendre la publication des œuvres de ce raffiné dans sa petite bibliothèque littéraire. La postérité ne sera pas injuste pour Paul de Musset et le nom des escompteurs de gloire comme Jules Janin aura pâli depuis longtemps que le sien vivra encore dans l'estime des lettrés. Espérons que M. Lemerre nous donnera bientôt *Lauzun-Puylaurens,* la *Bavolette,* les *Extravagants du* XVIIe *siècle* et les *Femmes de la régence.* O. V.

Jocko, par C.-M. de Pougens, précédé d'une notice, par Anatole France. 1 vol. in-16 carré. Paris, Charavay frères. Prix : 20 francs.

Je ne connaissais jusqu'alors du chevalier de Pougens que quelques œuvres intitulées selon le goût de la Restauration : *Abel* ou les *Trois Frères* et les *Quatre Ages* et j'avoue que cette littérature à la fois épaisse et onctueuse comme l'émollient guimauve ne me portait pas à étudier plus profondément l'œuvre complète de ce membre de l'Institut. En ceci, j'avais grand tort, et M. Anatole France vient de m'en convaincre en remettant au jour une exquise bluette, étouffée dans les lourdes productions de l'auteur-éditeur de la *Bibliothèque française.*

L'honnête Pigoreau, dans sa *Bibliothèque romancière,* parle avec attendrissement de son confrère Marie de Pougens : « Si je pouvais, dit-il, quitter un moment le bruyant séjour de la capitale, pour voler à Soissons où m'appelle la plus sincère amitié, je m'arrêterais en arrivant, dans la fraîche et riante vallée de Vauxbiens, pour visiter un savant ermite de ces lieux. Les années commencent à blanchir sa chevelure, mais il a toute l'énergie du jeune âge; il est aveugle, mais il a l'ouïe et le tact si fins, qu'on s'aperçoit à peine de son infirmité; à l'entendre parler, on dirait qu'il a tout lu et qu'il voit tout.

Pougens se révèle en effet comme le plus tendre des humains, le plus modeste des savants et le plus délicat des littérateurs dans cette petite œuvre charmante que viennent de publier MM. Charavay. Je me suis pris à lire ces pages sans conviction (parmi les petits trésors qu'on honore de la réimpression, il en est si peu qui valent une heure de notre temps); mais, gagné par cette simplicité, cette grâce touchante et cette science d'observation qui s'épanouissent dans ces pages, je dois avouer que je fus séduit entièrement par la sémillante *Jocko* et que cette lecture me fit longtemps rêver sur cette sobriété de procédés littéraires plus puissants que toutes les factures tourmentées des écrivains de nos jours.

Il faut savoir grand gré à Anatole France d'avoir attiré à lui cette sensible *Jocko* qui se cachait de sous les lianes de l'oubli dont l'œuvre de Pougens s'est vu si vite investie. C'est mieux qu'une bagatelle, car

ce petit volume, comme le remarque judicieusement le publicateur, renferme plus de poésie et de vérités que toutes les fantaisies réunies de M. Jules Verne. Il a droit à l'estime des plus délicats lettrés et figurera avec honneur sur les tablettes des bibliophiles, car MM. Charavay ont habillé cette *Jocko* comme une petite marquise du dernier siècle. Eau-forte, vignettes, culs-de-lampe, tout est en harmonie. Ah! pauvre chevalier de Pougens! si la vie et la vue vous étaient rendues, quelle ne serait pas votre joie, vous dont les œuvres furent si typographiquement maltraitées par les éditeurs de l'Empire et de la Restauration, de voir votre gentille Jocko si coquettement attifée!—Je n'oublierai pas de féliciter très sincèrement M. France, qui a su montrer dans sa notice qu'il était plus difficile de condenser de vastes connaissances en quelques lignes que de diluer des compilations en plusieurs pages.

O. U.

Les Saints Évangiles, traduits et annotés par l'abbé Martha. Paris, Gruel et Engelmann. 1 vol. in-16.

Comment nommer ce format, tout en hauteur où le texte monte en colonnes légères comme les piliers gothiques d'une cathédrale? Nous penchons pour un in-16 oblong très bizarre, en tout cas très gracieux. MM. Gruel et Engelmann sont de réels artistes relieurs et éditeurs très appréciés du public des grands bibliophiles. Il sort de leur officine des reliures exquises d'une originalité toute spéciale, des missels dignes des joailliers d'autrefois, des livres d'heures qui sont bijoux à mettre sous vitrines, des *Imitations* inimitables et des bréviaires devant lesquels s'inclinent les archi-prêtres. La bibliothèque du Vatican doit compter quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, et il est peu d'épiscopats qui ne se fournissent dans leur maison d'art de la rue Saint-Honoré. *Les Saints Évangiles* que MM. Gruel et Engelmann viennent de publier ont été imprimés par Jouaust, sur superbe vergé de Hollande, avec une ornementation de fleurons et vignettes et lettres ornées spéciaux. La traduction de l'abbé Martha est d'une correction remarquable; en un mot, nous ne craignons pas de dire que ce joli volume est indispensable aux châtelaines, que dans un fourreau de velours rouge armorié ou dans une reliure de maroquin janséniste, il sera bien accueilli devant l'âtre, le *Dies domini*, lorsque la pluie de novembre emprisonnera les jolies dévotes et qu'elles voudront commenter saint Mathieu, saint Marc, saint Luc ou saint Jean dans ce plus coquet des Évangiles.

O. T. V.

Le temple de Gnide, par Montesquieu, avec figures gravées par M. Le Mire d'après Eisen. Préface inédite par le bibliophile Jacob. Paris, Willem, 1 vol. in-8°. — Prix : 16 francs.

Où s'arrêtera-t-on dans la fièvre des réimpressions du xviiie siècle. Franchement n'est-ce pas un peu abuser du public que de tirer ainsi sur lui à boulets rouges, ou roses, que de photographier les premières éditions et reproduire les anciennes vignettes plus ou moins proprement? L'héliogravure n'y peut plus suffire et la bourse des amateurs hésite devant cette agglomération d'ouvrages très coquets, mais qui n'auront jamais la grâce parfaite des originaux.

Le *Temple de Gnide* de l'éditeur Willem, en dehors de reproductions un peu grises et qui sentent le zinc, a un grand mérite, c'est la préface entièrement nouvelle du bibliophile Jacob. M. Lacroix a apporté dans ce travail des documents curieux qui feront les délices des nombreux admirateurs de Montesquieu. Si nous revenons aux gravures, nous avouerons que M. Motteroz a fait des prodiges pour tirer aussi convenablement des reliefs d'après des eaux-fortes; mais les procédés en creux sont faits pour reproduire les gravures primitivement faites en creux, et malgré les soins les plus minutieux, nous ne croyons pas qu'on obtienne jamais un résultat parfait en faisant des fac-similés des gravures en taille-douce par la typographie.

O. T. V.

Derniers ouvrages de bibliophiles parus :

Librairie Jouaust : *Discours de l'antagonie du chien et du livre*, premier volume du *Cabinet de vénerie* auquel nous consacrerons plus tard un long article.

Mlle de Clermont par Mme de Genlis, avec préface de Lescure, dans la collection des *petits chefs-d'œuvre.*

L'Ombre de Molière, par Brécourt, avec notice par Paul Lacroix, tome VI de la *Nouvelle collection moliéresque.*

L'Almanach des spectacles, tomes VI et LIVe de la collection, ouvrage sur lequel nous reviendrons.

L'Ascension du mont Ventoux, de Pétrarque, traduit pour la première fois par V. Develay dans sa petite Bibliothèque récréative, édition in-32 diamant.

Librairie Th. Belin : *Les sagettes et ruses d'amour*, réimpression sur l'édition de 1599 avec préface par A. Chassant. Délicieux ouvrage tiré à 210 exemplaires, texte encadré de rouge.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS

BIBLIOTHÈQUES UNIVERSITAIRES — PRÊT DES LIVRES.

Paris, le 15 octobre 1880.

Monsieur le Recteur,

L'arrêté du 23 août 1879 sur les bibliothèques universitaires porte, article 20, que le nombre des volumes prêtés à la fois ne peut excéder dix par emprunteur, que le prêt est fait pour un mois. Plusieurs de nos bibliothèques traversent une période transitoire; dans certaines villes, les locaux réservés aux professeurs sont insuffisants. J'ai décidé que ce chiffre pourrait être dépassé pour chaque membre du personnel enseignant, sur avis du représentant de la faculté à laquelle il appartient dans la commission de surveillance, avis approuvé par le Recteur; le délai d'un mois sera étendu à un semestre.

Si un livre prêté est demandé par un autre professeur, le bibliothécaire inscrira la demande sur un registre spécial et la fera connaître au détenteur de l'ouvrage. Celui-ci devra faire rapporter le livre immédiatement, s'il le détient depuis plus d'un mois, et si la date de l'emprunt est moins ancienne, à l'expiration du mois.

L'article 18 énumère les catégories d'ouvrages qui sont exceptés du prêt; vous devez l'interpréter de la façon la plus libérale, en prenant l'avis de la commission de surveillance. Toutefois, pour que les facilités du prêt puissent être ainsi étendues, il est de nécessité absolue que tous les ouvrages aient été auparavant l'objet d'un récolement officiel de la part du bibliothécaire, que tous soient catalogués et enregistrés dans la forme prescrite.

Le président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

JULES FERRY.

M. de Rémusat, sénateur, est nommé membre de la commission des archives diplomatiques instituée au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Emmanuel Arago, sénateur, nommé ambassadeur de la République française à Berne.

Par décret rendu sur la proposition du président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, les fonctions de conservateur des collections à l'École nationale des beaux-arts ont été réunies à celles du bibliothécaire; en conséquence, par un arrêté ministériel, rendu sur la proposition du sous-secrétaire d'État, M. Müntz, bibliothécaire de l'École, a été nommé conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée.

A la suite du congrès littéraire international de Lisbonne, le ministre de l'instruction publique a décerné les palmes d'officier d'instruction publique à M. le comte San Miguel, chargé d'affaires du Portugal à Paris, et d'officier d'académie à MM. Chodzkiewski et Frédéric Boetzmann (Norvège), Szymanowski (Pologne), Ed. Coelho (Portugal), docteur Conrad (Allemagne), Éd. Dentu et Joseph Kugelmann (France).

ACADÉMIE. — SOCIÉTÉS SAVANTES

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DES CINQ ACADÉMIES.

La séance publique annuelle des cinq Académies de l'Institut a eu lieu le 25 octobre sous la présidence de M. J. Thomas, président de l'Académie des beaux-arts, assisté de MM. C. Doucet, Le Blant, Becquerel, Levasseur, délégués des Académies française, des inscriptions et belles-lettres, des sciences, et des sciences morales et politiques et de M. le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, secrétaire actuel du bureau de l'Institut.

A l'ouverture de la séance, le président a prononcé un discours, à la suite duquel il a été donné lecture du rapport sur le concours de 1880 pour le prix de linguistique fondé par M. Volney.

La commission a décerné :

Une médaille de 1,000 fr., à M. de Cihac pour son *Dictionnaire d'étymologie daco-romane, éléments slaves, magyars, turcs, grecs modernes et albanais.* (Francfort-sur-le-Mein; 1879, in-8°.)

Et deux médailles de 500 fr., chacune à M. Aymonier et au P. Violette, pour les ouvrages suivants, en considération de leur utilité pratique et des matériaux qu'ils fournissent à la philologie comparée : 1° *Dictionnaire kmer-français,* par M. Aymonier, directeur du Collège des administrateurs stagiaires. — *Textes kmers,* avec traduction sommaire, par le même (Saïgon, in-4°); 2° *Dictionnaire samôa-français-anglais et français-samôa-anglais,* précédé d'une grammaire de la langue samôa, par le P. Violette, missionnaire. (Paris, 1880, in-8°.)

La commission décernera, en 1881, une médaille de 1,500 fr., à l'ouvrage de philologie comparée qui lui en paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui auront été adressés.

« L'étude partielle ou d'ensemble, au point de vue comparatif et surtout historiquement comparatif,

d'un ou de plusieurs idiomes, et celle d'une famille entière de langues, seront également admises à concourir.

« Les règles, le but et les moyens de la grammaire et de la philologie comparées sont maintenant bien établis, les modèles abondent et la commission n'a pas besoin de dire dans quelles vues doivent être entrepris, d'après quelles méthodes doivent être exécutés les travaux qui font l'objet du concours. Il n'est pas besoin non plus qu'elle recommande aux concurrents, comme il a été sage autrefois de le faire, de ne pas se borner à l'analyse logique ou à ce qu'on appelle la grammaire générale.

« Les manuscrits et les ouvrages imprimés seront admis au concours, ces derniers pourvu qu'ils aient été publiés depuis le 1er janvier 1880. Ils ne seront reçus que jusqu'au 1er avril 1881. »

La séance s'est terminée par la lecture des quatre morceaux suivants :

Esquisse de l'ethnographie de la France, par M. Levasseur.

Fragments d'une étude sur le XVIIIe *siècle* par M. Caro.

Les Assemblées provinciales au siècle d'Auguste, par M. Duruy.

La méridienne de France prolongée jusqu'au Sahara, par M. Perrier.

Dans sa séance du 16 juillet dernier, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a accordé une récompense de 2000 fr., sur le prix Bordin qui n'a pas été décerné, à M. Ch. Schœbel. Le sujet du concours était : l'histoire des castes de l'Inde. — Pour le prix du budget, le sujet du concours était : les contributions indirectes chez les Romains. Le prix a été décerné à M. Cagnat, ancien élève de l'École pratique des hautes études. — Le prix Duchalais a été décerné à M. Blancard pour son *Essai sur les monnaies de Charles Ier, comte de Provence.*

M. Jules Desnoyers a déposé sur le bureau de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa dernière séance, son rapport annuel sur les travaux de la Société de l'histoire de France, de mai 1879 à mai 1880. Cette société est depuis longtemps bien connue de l'Académie dont plusieurs membres ont été les principaux fondateurs. Un des principaux buts de cette institution était de rendre accessibles à un plus grand nombre de lecteurs les plus importants des documents originaux que l'Académie a déjà publiés et qu'elle continue d'insérer dans ses grandes collections historiques. Il n'a été atteint qu'en partie par la publication de plus de cent cinquante volumes d'historiens de toutes les époques. Plusieurs de ces ouvrages ont obtenu, à différents titres, l'approbation de l'Académie : les uns ont été honorés du grand prix Gobert ; à d'autres ont été décernées des médailles ou des mentions honorables dans les concours annuels des antiquités nationales. Au nombre de ceux dont la Société a continué ou commencé la publication pendant l'exercice 1879-80, figurent les suivants :

Extraits des auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules, dont le troisième volume est bientôt achevé, et dont l'éditeur, M. Cougny, inspecteur de l'Université, a pour commissaire responsable M. Egger, juge des plus compétents dans les études historiques et philosophiques de l'antiquité gréco-romaine.

Actes inédits des évêques de Cambrai, aux XIe *et* XIIe *siècles,* découverts et publiés par un savant bollandiste, M. de Smet, avec le concours d'un autre membre de l'Académie, M. Léopold Delisle, dont la coopération et les conseils sont toujours des plus précieux dans les travaux sur l'histoire du moyen âge. L'introduction de ce volume a été lue dans une des séances de la compagnie.

Les établissements de saint Louis, un des monuments les plus considérables de la jurisprudence française, paraîtront prochainement. L'éditeur commentateur est M. Paul Viollet, bibliothécaire et archiviste de l'École de droit.

Une *Chronique du* XVe *siècle par Le Fèvre de Saint-Rémy,* attaché à la cour des ducs de Bourgogne, déjà publiée en partie, sera prochainement complétée par un deuxième volume.

Parmi les ouvrages publiés récemment, M. J. Desnoyers cite des Mémoires inédits sur le XVIe siècle, par un des secrétaires de Coligny, Michel de la Huguerie ; l'éditeur est M. de Ruble. L'édition des œuvres complètes de Brantôme par M. L. Lalanne, sous-bibliothécaire de l'Institut est parvenue au dixième volume, qui contiendra, avec divers opuscules et des pièces de Smet inédites en partie, un glossaire philologique des plus utiles pour l'histoire de la langue française au XVIe siècle. Les *Chroniques de Froissard,* éditées et laborieusement annotées par M. Siméon Luce, attaché comme auxiliaire à l'une des grandes publications historiques de l'Académie, et qui a obtenu, pour les parties déjà parues de cet ouvrage, le premier prix de la fondation Gobert, sont continuées, après une interruption motivée par d'autres études. Le huitième volume, qui est sous presse, terminera la première partie de ces grandes chroniques.

A ces ouvrages le conseil de la Société a ajouté le projet de quatre autres, se rapportant aux périodes les plus diverses de notre histoire :

1° *Les Œuvres de Sidoine Apollinaire,* dont l'éditeur, M. Châtelain, ancien membre de l'École française de Rome, a obtenu de l'Académie le prix d'un concours spécialement fondé pour l'appréciation des ouvrages de cet écrivain si précieux pour l'histoire du Ve siècle.

2° Une *Chronique du* XIIe *siècle,* par un chanoine d'Auxerre, Robert Abolant, fort importante pour l'histoire des croisades, aura pour éditeur, avec la collaboration de M. le comte P. Riant, M. Auguste Molinier, qui vient d'obtenir une des médailles du concours des antiquités nationales.

3° *Les Chroniques de Rigord et de Guillaume le*

Breton, les plus originales et les plus authentiques pour l'histoire de Philippe-Auguste, auront pour éditeur un jeune archiviste, ancien membre de l'École française de Rome, M. H.-François Delaborde, qui a pu collationner, dans la bibliothèque du Vatican et dans d'autres dépôts publics d'Italie, plusieurs textes manuscrits importants de ces deux historiens.

4° *Les Mémoires et la Correspondance du maréchal de Villars* seront publiés, d'après les manuscrits originaux que possède par héritage de famille le marquis de Vogué. Celui-ci a bien voulu interrompre momentanément ses travaux archéologiques pour éditer, avec la collaboration de M. Lalanne, les écrits de son illustre ancêtre, incomplètement reproduits ou altérés dans les précédentes éditions.

Outre ces nombreux travaux, les uns achevés en grande partie, les autres en cours de publication, les autres préparés, la Société de l'histoire de France poursuit depuis plusieurs années la réalisation d'un intéressant projet; il s'agit de publier les *Lettres de Louis XI*, dont les matériaux sont recueillis dans les archives et les bibliothèques de France et d'autres pays par les soins de deux éditeurs, MM. Ét. Charavay et Vaescu. La Société a aussi admis en principe, pour une époque non encore fixée, la publication des *Grandes Chroniques* dites de Saint-Denis, dont l'éditeur futur, M. Berger, a remporté le prix fondé par l'Académie pour l'examen des sources de ces importantes chroniques.

La Société de l'histoire de France, en cherchant à représenter dans sa collection les documents originaux des plus importants de toutes les grandes périodes historiques et en s'efforçant de choisir les éditeurs qui, par leur érudition et la spécialité de leurs études, présentent les plus sûres garanties d'une solide coopération, continue de s'inspirer des traditions et des modèles que l'Académie des inscriptions ne cesse de conserver et de donner aux études historiques. C'est au sein de cette illustre compagnie qu'elle a trouvé ses fondateurs et qu'elle retrouve aujourd'hui ses meilleurs guides et ses plus fermes appuis.

L'Académie de Reims met au concours pour 1881 les sujets suivants: Histoire du Collège des Bons-Enfants. — Étude sur les *Mémoires* de Joinville. — Étude sur Mgr Le Tellier, archevêque de Reims. — Histoire du chapitre de Notre-Dame de Reims. — Pour 1882 : Histoire de l'organisation militaire de Reims et de ses fortifications. — Plus, comme tous les ans, monographie d'une commune importante du diocèse ancien ou nouveau. — Description des monuments d'un des cantons de l'arrondissement.

La Société de géographie, reconnaissant l'utilité que présente, pour l'étude d'un pays, la connaissance des ouvrages qui ont été publiés à son sujet, et le nombre considérable de bibliographies éparses concernant les diverses régions de la terre, a chargé l'un de ses membres, M. Jackson, de réunir les titres de ces diverses bibliographies, de manière à établir un recueil utile à consulter pour des recherches géographiques et pouvant fournir une réponse à une question qui serait ainsi posée : Où trouve-t-on la liste des ouvrages qui ont été publiés sur tel pays jusqu'à la date la plus récente? — M. Jackson a déjà réuni environ trois cents de ces titres, et il en a présenté la liste aux membres de la section de géographie de l'association française, à Reims, bien moins en vue de faire servir à un usage immédiat cette liste encore bien incomplète, que pour prier ses collègues de lui fournir des renseignements destinés à rendre moins incomplète la série des indications qu'il a déjà recueillies.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du royaume de Belgique, la Société bibliographique belge avait ouvert un concours sur le sujet suivant : « Faire la bibliographie systématique et complète des travaux belges et étrangers qui ont été publiés, pendant la période de 1830 à 1880, sur l'histoire tant générale que particulière de la Belgique, depuis les premiers temps jusqu'à la mort de Léopold Ier, avec une introduction indiquant les principaux ouvrages qui ont paru sur le même sujet avant 1830. »

Deux mémoires ont été envoyés en réponse à cette question, l'un portant la devise : *Nul bien sans peine;* l'autre : *Travaillons, prenons de la peine.* Le jury appelé à statuer sur ce concours a décidé, à l'unanimité, moins une voix, qu'il y avait lieu de couronner les deux mémoires *ex æquo*, et que les auteurs seraient invités à s'entendre pour fondre leurs travaux en un seul ouvrage, qui pourrait être publié sous les auspices d'une commission nommée par la Société bibliographique belge. Les billets cachetés ayant été ouverts, il a été reconnu que les auteurs des mémoires étaient MM. Lahaye, avocat à Liège, et de Potter, à Gand.

PUBLICATIONS NOUVELLES

Lord Beaconsfield vient de publier un nouveau roman politique intitulé *Endymion*. Les journaux ont offert des sommes considérables pour obtenir la communication des épreuves. Le *Standard* en aura la primeur. On assure que les éditeurs Longmans ont acheté le manuscrit deux cent cinquante mille francs.

Le sujet du livre est l'histoire contemporaine depuis la mort de Canning jusqu'au coup d'État bonapartiste.

C'est évidemment une œuvre restée longtemps en portefeuille et retouchée récemment : elle a un faux air d'autobiographie.

Beaucoup de personnages du roman sont reconnaissables. On reconnaît lord Melbourne, lord Palmerston Louis Napoléon, MM. Cobden et Bright, le cardinal Manning, le baron de Rothschild, M. de Bismarck.

Le héros Endymion représente M. Disraéli. C'est un

esprit aventureux, ambitieux, sachant se servir des hommes et des événements pour faire fortune, conquérir une place parmi les privilégiés de la naissance, devenir ministre et chef d'État, pendant que sa sœur réussit à épouser le prince destiné au trône.

Toujours, comme dans les romans précédents, lord Beaconsfield glorifie un prince. Le talent entreprenant, persévérant, rêvant le succès individuel et égoïste, et arrivant au sommet de l'échelle sociale. C'est le génie principal de lord Beaconsfield comme de la race sémitique dont il fait encore le panégyrique.

On annonce aussi de nouveaux poèmes de Tennyson et de Swinburne.

M. Millot, archiviste de Châlon-sur-Saône, vient de publier l'inventaire des archives municipales de cette ville antérieures à 1790 (Châlon, Mulecy, p. in-4°).

M. F. Delaborde vient de publier chez Thorin cinquante-neuf chartes des années 1119-1289 provenant de l'abbaye de Notre-Dame de Josaphat, et déposées aujourd'hui aux archives de Palerme. Ces chartes nous renseignent non seulement sur les biens et l'administration cette importante abbaye, fondée par Godefroy de Bouillon, mais elles fournissent de nombreuses additions ou rectifications aux listes et à la chronologie des officiers et des vassaux du royaume de Jérusalem. M. Delaborde a bien mis en lumière, dans son introduction les conclusions que l'on peut tirer de l'étude de ces chartes pour la diplomatique. Les notes et l'index sont établis avec grand soin. Cette importante publication forme le fascicule XIXe de la Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes.

M. Tamizey de Larroque vient de publier la sixième de ses ***Plaquettes gontaudaises***; c'est le ***Récit de l'assassinat du sieur de Boisse Pardaillan et de la prise de Monheurt***, publié avec avertissement, notes et appendice. Deux autres plaquettes sont sous presse : la septième, ***Quelques lettres inédites du cardinal d'Armagnac*** et la huitième, ***Labadie et le Carmel de la Graville***.

PUBLICATIONS ANNONCÉES
OU EN PRÉPARATION

M. Ernest Daudet va prochainement publier un nouveau volume sur les ***Émigrés pendant la Révolution***.

M. Paterson, d'Édimbourg, prépare un important ouvrage sur les armoiries d'Écosse, reproduites en fac-similé d'après les manuscrits du temps, de 1370-1678; il sera publié par souscription.

Aux États-Unis, M. Tuttle prépare divers travaux sur l'histoire primitive de la colonisation anglaise aux colonies : les biographies de sir Humphrey Gilbert, du capitaine Mason, le créateur du New-Hampshire, les mémoires d'Edw-Randolph et Blaxton, le premier Européen qui s'établit sur le site actuel de Boston, et un récit historique de la conquête de l'Acadie par les Hollandais en 1674.

M. Parkmann, auteur d'excellents ouvrages sur l'histoire des Français au Canada, prépare une histoire de la lutte finale entre les colons français et américains, depuis la paix d'Aix-la-Chapelle jusqu'à la prise de Québec, et la mort du général Wolfe. M. Parkmann met en œuvre un grand nombre de documents inédits, entre autres les lettres du marquis de Montcalm à sa femme qui ont été mises à sa disposition par le marquis actuel de Montcalm.

Le gouvernement suisse fait entreprendre au ministère des affaires étrangères la copie de toutes les dépêches des résidents français en Suisse depuis 1664 et la Société générale d'histoire suisse vient d'en commencer la publication. Le premier volume comprend les dépêches de M. Mouslier de 1664 à 1671 et renferme une longue et intéressante introduction historique de l'éditeur, M. Schweiser. Cette publication est aussi importante pour la Suisse que pour l'histoire de la politique française.

M. Gaston Paris prépare pour la librairie Hachette un manuel d'ancien français qui comprendra une grammaire, une esquisse d'histoire littéraire, des morceaux choisis accompagnés de notes et un glossaire. L'ouvrage paraîtra en 1881.

M. Chantelauze doit publier prochainement chez Didier une étude sur ***Louis XIV et Marie Mancini, d'après de nouveaux documents***.

M. de Lescure, qui vient de faire paraître, en deux volumes, à la librairie Jouaust les ***Œuvres de Rivarol***, nous apprend qu'il paraîtra sous peu un livre entier sur cet écrivain philosophe. M. de Lescure possède les plus curieux documents sur Rivarol.

Il va paraître au Mans, chez l'éditeur M. Monnoyer, une nouvelle edition de l'***Histoire de Sablé*** par Gilles Ménage. On sait que cette histoire, qui date de 1683, se recommande à tous les amateurs d'histoire provinciale par l'abondance des renseignements et l'exacte origine des sources.

Cette nouvelle édition est due à MM. Esnault et Celestin Porte.

Mme Rattazzi fera paraître le 15 janvier prochain le premier volume d'un ouvrage intitulé : ***Rattazzi et son***

temps; notes et documents pour servir à l'histoire d'Italie.

Sir Charles Dilke va prochainement faire paraître une *Histoire du* XIXᵉ *siècle* à laquelle il travaille depuis tantôt dix ans.

C'est dans le courant de janvier, et chez l'éditeur Lemerre, que paraîtra le roman philosophique de Gustave Flaubert : *Bouvard et Pécuchet.*

Les amis de Pierre Lanfrey s'occupent de recueillir sa correspondance, pour une prochaine publication. Ceux qui possèdent des lettres de lui sont priés de les adresser à M. de Ronchaud, 38, rue du Général-Foy, Paris.

NOUVELLES DIVERSES

Une note présentée au conseil municipal de Paris par la préfecture de la Seine donne d'intéressants renseignements sur l'organisation et le fonctionnement des bibliothèques ouvertes au public dans les mairies de la capitale.

En 1878, cinq bibliothèques seulement rendaient des services réels; l'année suivante, il en a été organisé six autres, et dix-sept bibliothèques fonctionnent à l'heure actuelle. Les trois arrondissements qui ne sont pas encore pourvus de cette institution en seront dotés dans le courant de 1881.

Le nombre de volumes que renfermaient les bibliothèques municipales de Paris s'élevait d'après l'inventaire opéré au milieu de l'année 1879, à 32,000; au 1ᵉʳ janvier 1880, il dépassait 38,000.

En 1878, le nombre de lecteurs a été de 28,000; il a monté à près de 58,000 en 1879, et 54,000 volumes ont été lus pendant les six premiers mois de l'année courante.

La bibliothèque qui possède le plus de livres est celle du 16ᵉ arrondissement : elle a plus de 16,000 volumes. Les autres en comptent de 1,200 à 5,000.

Des dons particuliers commencent à enrichir les bibliothèques municipales; elles ont déjà reçu des legs de livres et d'argent.

Dans plusieurs bibliothèques on ne prête pas seulement des livres, mais aussi des partitions musicales. C'est là une innovation due à la mairie du 2ᵉ arrondissement, dont la bibliothèque possède 157 partitions qui donnent lieu à environ 200 prêts chaque mois. Aux termes de la note de la préfecture de la Seine, de nouvelles améliorations devront être introduites dans les bibliothèques municipales, lorsqu'elles auront toutes un fonds suffisant de livres sérieux et instructifs. Elles seront abonnées à la plupart des recueils scientifiques et des revues périodiques, qui seront mis sur une table spéciale à la disposition des lecteurs.

Les bibliothèques feront imprimer leurs catalogues, et, une fois le catalogue général établi, elles publieront tous les six mois ou tous les ans la liste des acquisitions nouvelles du semestre ou de l'année; elles auront, par suite, toutes facilités pour échanger leurs doubles.

Enfin l'administration cherche à organiser dans chaque mairie des conférences familières portant sur l'art de diriger ses lectures. Des spécialistes seront appelés à venir, pour chaque branche de sciences, pour l'histoire, pour la littérature, etc., indiquer les ouvrages à lire et faire ressortir le profit qu'on en peut tirer.

Gustave Flaubert va avoir un monument à Rouen.

Très simple, ce monument se composera d'une fontaine publique surmontée du buste de l'auteur de *Madame Bovary*.

Le comité chargé par le conseil général et le conseil municipal de Rouen des dispositions à prendre pour l'érection de ce monument est en voie de formation.

Il sera ainsi composé : MM. Victor Hugo, président d'honneur; Ch. Lapierre et Ivan Tourgueneff, vice-présidents. Les membres du comité seront : MM. Charpentier, Dalloz, Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt, Hébrard, Lemerre, Renan, Taine et Vacquerie. Les secrétaires sont : MM. J.-M. de Hérédia et Guy de Maupassant.

L'Exposition Pouchkine a été ouverte le 19 octobre à Saint-Pétersbourg dans la salle de la Société d'encouragement des artistes. A l'entrée, on aperçoit, dit le *Nouveau Temps*, les portraits du poète et de sa femme, ainsi que des bustes et des autographes.

Après les portraits vient une longue série de paysages dont les sujets sont inspirés par les œuvres de Pouchkine, des gravures servant à illustrer ses ouvrages, une esquisse du monument du poète, les plans des maisons qu'il a habitées et des localités qu'il affectionnait.

Les autographes occupent une grande place. On y aperçoit des notices historiques tracées de la main de Pouschkine lors de son séjour à Kischinew en 1822; différents croquis au crayon faits par lui, les éditions complètes de ses œuvres et des traductions dans toutes les langues de l'Europe. Il y a en outre une collection assez considérable de productions musicales composées sur des textes de Pouchkine.

Parmi les objets ayant appartenu au poète, on remarque le gilet qu'il portait le jour de son duel, sa canne, une boucle de cheveux avec une inscription de M. Tourguéniew constatant que ces cheveux ont été coupés en sa présence après la mort du poète, une bague dont la princesse Yorontsow lui avait fait cadeau.

Le lycée impérial Alexandre a enrichi l'Exposition de beaucoup de souvenirs se rapportant à la première jeunesse de son illustre élève.

On annonce la fondation à Lyon, sous le titre d'Académie des lettres, sciences et beaux-arts de la pro-

vince, d'une Société qui a pour but de permettre aux écrivains de la province d'éditer leurs œuvres et de s'en assurer le monopole. Cette société qui est en voie d'acquérir une imprimerie, aura des concours, et a l'intention de créer une caisse de prévoyance.

La Société des écrivains et artistes de Madrid se propose de célébrer le centenaire de Calderon. Les fêtes commenceraient au mois de mai 1881.

La dernière carte à grande échelle de l'Angleterre date de 1795. Le service de l'artillerie a été chargé d'en dresser une nouvelle. Il y travaille depuis environ trente ans et n'espère avoir terminé qu'en 1898. Cette lenteur vient du défaut d'hommes compétents. D'après la *Revue d'Administration*, la confection de la carte d'Angleterre coûterait au pays plus de 7,500 fr. par jour, soit près de 3 millions par an et plus de 140 millions pour l'ensemble de l'opération.

Le premier congrès international des réformateurs de l'*ortografe* aura lieu à l'automne de 1881. La Société anglaise espère que d'ici là elle aura pu faire connaître et publier l'état de ses travaux et lui recommander un système. Ce qui la retarde, c'est que les projets de simplification qu'elle a à étudier ne sont pas toujours faciles à imprimer. Il y en a même pour lesquels il a fallu y renoncer.

M. L. Havet, répétiteur de philologie latine à l'École pratique des hautes études, vient de soutenir ses thèses pour le doctorat ès-lettres. Les sujets étaient: *De Saturnio versu. — Le Querolus, comédie latine.*

M. Ch. Molinier, agrégé d'histoire, a également soutenu ses thèses de doctorat. Sujets : *De fratre G. Pelliso. — L'inquisition dans le midi de la France.*

Des hommes éminents appartenant à l'Association française pour l'avancement des sciences et à toutes nos illustrations, viennent de se constituer en Société dans le but de fonder une villa de retraite pour tous les hommes voués aux professions libérales que l'âge, la maladie ou des infirmités obligent au repos.

En vue de faire réussir ce généreux projet, les fondateurs ont sollicité et obtenu l'adhésion d'un grand nombre d'artistes, d'hommes de lettres et de sciences en résidence dans la capitale. L'Association a pris le nom de *Société artis et amicitiæ*, et elle a établi son siège à Paris, 111, avenue de Villiers.

Dernièrement, M. Bernardakis, en étudiant les manuscrits du couvent du mont Sinaï, reconnut que la couverture de l'un d'eux avait été fabriquée avec des feuilles de papyrus agglutinées. Après les avoir séparées avec soin l'une de l'autre, il reconnut des fragments d'un commentaire juridique et en prit une copie aussi exacte que le permettait le mauvais état du texte. Ces fragments sont écrits en onciales du ve siècle, avec des abréviations. Ils offrent un intérêt réel pour l'étude du droit romain de l'époque classique. La rédaction de l'ouvrage auquel ils appartenaient remonte à une date postérieure à celle de la publication du code Théodosien (438), antérieure à celle de la publication du code Justinien (529). M. Dareste publie ces fragments dans le *Bulletin de correspondance hellénique.*

NÉCROLOGIE

M. Xavier Aubryet, depuis longtemps fort malade, vient de mourir le mois dernier.

Né en 1827, Aubryet s'occupa de littérature dès 1849 et fonda un petit journal littéraire dont l'existence fut éphémère. Il collabora ensuite successivement à *l'Artiste*, au *Corsaire*, à *l'Événement*, à *l'Illustration* et à la *Gazette des Beaux-Arts*. Son premier livre, *la Femme de vingt-cinq ans* qui a eu deux éditions, 1853-1858, était un recueil d'articles parus primitivement dans divers journaux. Voici la liste complète de ses œuvres : *Madame Ve Lutèce; Jugements nouveaux*, 1860, études de critique littéraire et musicale; *les Idées justes et les Idées fausses*, 1865; *les Patriciennes de l'amour*, 1870; *la République rose*, 1848-1871; *Madame et Mademoiselle*, 1872; *le Docteur Molière*, comédie en un acte, en vers, 1873; *la Vengeance de Mme Maubrel*, 1873; *Robinsonne et Vendredine*, 1874; *Philosophie mondaine*, 1875; *le Poème des mois républicains*, 1879; *les Représailles du sens commun; Chez nous et chez nos voisins*. Depuis 1870, il collaborait au *Moniteur*, au *Gaulois*, à *Paris-Journal* et à *la Presse*. Il aurait, dit le *XIXe Siècle*, dicté dans les dernières années de sa vie des notes curieuses, mais fort acerbes, sorte d'autobiographie intitulée : *Portraits d'amis.*

M. Louis Lande ancien professeur de Sainte-Barbe est mort au mois de septembre dernier, en Espagne, où il était chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique. Il a publié : *Basques et Navarrais; Souvenirs d'un voyage dans le nord de l'Espagne.*

La *Revue des Deux Mondes*, dans sa livraison du 15 octobre dernier, contient une étude de Lande sur l'*État moral et politique de l'Espagne.*

M. Peisse, dont nous avons mentionné le décès dans notre dernier numéro, a laissé de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *les Médecins français contemporains*, 1827-1828; *Cabanais*, 1844; *la Médecine et les Médecins, philosophie, doctrine, institutions, critiques, mœurs et biographies*, 1837. Il a traduit les *Lettres philosophiques* de Galuppi, 1844; le *Système de logique inductive et déductive* de Stuart-Mill, 1866-1867.

Il a en outre collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Gazette médicale de Paris*, ainsi qu'à plusieurs autres journaux.

On annonce la mort de M. de Saulcy, membre de l'Institut, archéologue et numismate, né à Lille en 1807.

M. de Saulcy laisse une quantité considérable d'ouvrages d'archéologie.

M. Delpech, membre de l'Académie de médecine, mort au mois de septembre dernier, laisse de nombreuses publications. Voici quelles sont les principales : *De la nomenclature des maladies* (1843, in-4°); *Du muguet chez les enfants à la mamelle* (1845, in-8°); *De la fièvre* (1847, in-4°); *Des principes à observer pour la nomenclature des maladies* (1853, in-4°); *Mémoire sur les accidents que développe chez les ouvriers l'inhalation du sulfure de carbone en vapeur* (1856, in-8°); *Les trichines et la trichine chez l'homme et les animaux* (1866, in-8°); *Le scorbut pendant le siège de Paris* (1871, in-8°).

M. Delpech était né à Paris en 1818.

On annonce également la mort de M. Taunoy, homme de lettres, auteur d'idylles en vers latins sur le Brésil où il avait été chancelier de légation.

Le journalisme parisien vient de faire une perte sensible. L'un de ses membres les plus jeunes, Ernest Lavigne, est mort à l'âge de trente-cinq ans, à Hyères, après deux mois de maladie. — Ernest Lavigne, après avoir modestement collaboré à plusieurs journaux, était allé, après la guerre de 1870-1871, fonder à Saint-Pétersbourg le journal *la Néva*, dont il fut deux ans le rédacteur en chef. De retour à Paris, il obtint, grâce à son talent, la place de rédacteur en chef de *la Liberté*, journal qu'il a complètement rénové et relevé. Les livres qu'il laisse sont : *les Échos de Paris*, volume de vers; — une magistrale traduction du poète *Lucrèce; — le Roman d'une nihiliste*, un succès; — et une *Introduction à l'histoire du nihilisme*, qui prouve qu'il cultivait avec la même facilité tous les genres. Il meurt, laissant sous presse chez Ollendorff un roman : *Les derniers bourgeois*, et en manuscrit un drame tiré de son roman russe sur le nihilisme.

Nous apprenons la mort de M. Louis Gossin, ancien collaborateur du *Français*. Ses ouvrages sur l'agriculture et l'économie rurale et sa participation à l'établissement d'institutions agronomiques en province lui ont fait une juste réputation.

On nous annonce la mort de M. Saint-Agnan Choler.

Frère d'Adolphe, l'auteur bien connu, il eut, lui aussi, son heure de célébrité comme vaudevilliste. C'est à lui qu'on doit cette série de revues qui firent, il y a vingt ans, la fortune du théâtre du Luxembourg, dirigé alors par M. Gaspari, et dont les titres ne sont pas encore oubliés. *Gare l'eau !* et *Cocher, à Bobino!* sont légendaires.

M. Gide, professeur à la Faculté de droit de Paris, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans.

Reçu premier au concours d'agrégation de 1859, il professa le droit pendant quelques années à la Faculté de Grenoble, puis il vint à Paris, où il occupa la chaire de droit romain.

En 1867, M. Gide avait publié une *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne*. Ce livre avait été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

Il collaborait assidûment au *Bulletin de législation comparée*.

On annonce la mort de M. Jules Rousset, ancien préfet, ancien conseiller référendaire à la Cour des comptes, qui vient de s'éteindre à Arc-lès-Gray à l'âge de soixante-dix-huit ans. M. Jules Rousset a laissé de savantes Notices sur les questions financières, et à la veille de la guerre de 1870 il publiait chez Dentu une étude qui fut remarquée sur le *Pangermanisme et le Droit primordial allemand*. Sous la monarchie de Juillet, M. Jules Rousset passa dix ans en Égypte, où il avait été envoyé pour organiser les finances de la vice-royauté.

M. Ch. d'Almeida, inspecteur général de l'instruction publique, ancien professeur au lycée Henri IV, vient de mourir également.

Il laisse un traité de physique devenu classique; il a fondé la Société française de physique et créé un journal résumant les travaux des physiciens du monde entier.

Nous avons le regret d'apprendre le décès de M. Chazaud, archiviste du département de l'Allier depuis 1852.

M. Chazaud laisse un grand nombre de travaux historiques. Nous citerons notamment : *Fragments du cartulaire de la chapelle Aude* (Moulins, 1860); *Études sur la chronologie des sires de Bourbon* (Moulins, 1865, in-8°); *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, publiée par la Société de l'histoire de France; *Quelques traits de mœurs féodales en Bourbonnais* (XIIIe-XVe siècles) (in-8°, 50 p., Moulins, 1876); *les Enseigne-*

ments d'Anne de France... à sa fille Suzanne de Bourbon, publiés d'après un manuscrit unique de Saint-Pétersbourg (Moulins, Desrosiers, 1878, grand in-8°).

En outre, M. Chazaud a fourni de nombreux articles au *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Bulletin du protestantisme français*, aux *Mémoires des antiquaires de France.*

En 1865, un travail manuscrit sur les *Origines de la maison de Bourbon-Ancien* avait valu à M. Chazaud le prix d'histoire au concours des sociétés savantes des départements; cet ouvrage n'a point encore été publié. M. Chazaud avait, en outre, réuni les matériaux d'une histoire des comtes et ducs de Bourbon dont il avait même rédigé plusieurs fragments étendus.

Il est mort le mois dernier, à l'âge de soixante-quatorze ans, un habile mécanicien, Joseph Coisne qui, après lord Stanhope, a rendu les plus utiles services à la typographie par les perfectionnements qu'il a apportés à la construction de la presse à bras.

M. Erhard Schièble, graveur de cartes géographiques, vient de mourir également. M. Erhard avait porté en France, à un haut degré de perfection, la cartographie et on lui doit les améliorations les plus remarquables dans cet art.

Le clergé français vient de perdre dernièrement plusieurs de ses membres qui savaient allier les devoirs de leur ministère avec la culture des lettres. Citons notamment: l'archevêque de Chambéry, Mgr Pichenot, les abbés Culas, Crosnier, Baudiau, Bonnelye.

Parmi les ouvrages de Mgr Pichenot il convient de mentionner : *l'Évangile de l'Eucharistie* et un *Traité pratique de l'éducation maternelle* qui en est à sa seconde édition.

M. Culas, curé d'une commune du département de l'Ain, laisse, outre de nombreux ouvrages de piété, plusieurs travaux d'histoire locale: *Notice sur la nouvelle église de Dompsure* (1841-1878); *Histoire de la commune de Lagnieu.*

Membre correspondant de la commission de la topographie de la Gaule, M. Crosnier s'est surtout occupé d'archéologie. On lui doit: *Manuel d'archéologie* (1844); *Iconographie chrétienne ; Monographie de la cathédrale de Nevers* (1854); *Promenade archéosogique à Saint-Benoît-sur-Loire* (1855); *Hagiologie nivernaise* (1858); *Tableau synoptique de l'histoire du Nivernais et du Donziais; Restauration de la cathédrale de Nevers* (1873); *Excursion de la Société nivernaise dans les vallées de la Nièvre, du Beuvron, de l'Yonne, de la Cure et du Nohain* (1876); *Études lur la géographie de la Nivernia pendant les cinq premiers siècles de notre ère* (1877).

Comme M. Crosnier, M. Baudiau appartenait au clergé nivernais. M. Baudiau a écrit une *Histoire du Morvand* et une *Histoire de la commune d'Entrains.*

Quant à M. Bonnelye, il est l'auteur d'un *Saint Antoine de Padoue.*

Mentionnons enfin la mort de l'abbé Bizé, l'un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*

M. Timbal, critique d'art au journal *le Français*, vient de mourir. Peintre de talent, il a souvent traité des sujets religieux et bibliques.

Le R. P. Jouinet, de la compagnie de Jésus, est mort en Chine; le savant missionnaire a publié divers ouvrages qui font autorité sur l'Extrême-Orient; son dictionnaire français-chinois est fort estimé.

M. Achille Gallet de Kulture, littérateur d'un certain mérite, est décédé le mois dernier. Il faisait partie de la Société des gens de lettres depuis 1841.

Le doyen des notaires d'Alsace, M. Degrandchamps, est mort dernièrement, laissant deux volumes de poésies où sont retracés différents usages et traditions du Sundgau.

M. V. Fiévet vient de mourir à Abbeville. Il fut longtemps imprimeur à Épernay. On lui doit une histoire de cette ville en trois volumes.

M. Rentzmann, connu par son *Dictionnaire numismatique des légendes du moyen âge et des temps modernes*, publié à Berlin, vient de mourir en cette ville.

L'écrivain danois Burman Becker vient de mourir à Copenhague. Il a publié, outre certains travaux relatifs à la pharmacie, des notices sur les anciens châteaux du Danemark et des duchés. (Copenhague 1830-1832.)

Un orientaliste des plus distingués, M. Nordtmann, vient de mourir à Constantinople, en qualité de chargé d'affaires des villes hanséatiques. On a de lui: *les Monnaies persépolitaines* (1875) et la *Chronologie des Sassanides* (1871).

Le bibliothécaire de la ville de Colmar, M. Stoffel, est mort au mois de septembre. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire topographique du Haut-Rhin*, et d'un *Dictionnaire biographique d'Alsace.*

On annonce la mort de M. A.-W. Marcinkocwski,

auteur de plusieurs travaux sur l'ancienne littérature polonaise et d'études sur l'Ukraine.

Récemment est mort M. Bruun, professeur d'histoire à l'université d'Odessa. Parmi ses ouvrages, on cite des *Recherches historiques et géographiques sur la Russie méridionale;* un travail sur le *Prêtre Jean;* des études sur la géographie ancienne de la Crimée et de la Bessarabie, etc...

Dans la dernière réunion de la Société d'économie politique, M. M. Block a annoncé la mort de M. Adolphe Held, professeur d'économie politique à la faculté de Berlin. M. Held, auquel on doit de nombreux ouvrages et qui a collaboré à de nombreuses publications périodiques, faisait partie de ce groupe d'économistes connu sous le nom de « socialistes de la chaire ».

Les journaux russes nous apprennent la mort d'Oleg Gorobetz, un des derniers poètes errants qui, à l'imitation des anciens rapsodes, parcouraient la Russie en chantant les vieilles traditions populaires.

M. Auguste Orts, bâtonnier des avocats à la Cour de cassation de Belgique et ministre d'État, vient de mourir à Bruxelles à l'âge de soixante-six ans.

M. Orts était une des sommités parlementaires de la Belgique. Il avait été vice-président, puis président de la Chambre des représentants où il représentait depuis 1848 l'arrondissement de Bruxelles.

Professeur à l'Université libre de Bruxelles, il y a fait longtemps le cours d'économie politique.

M. Orts a publié plusieurs ouvrages importants qui attestent un grand fonds d'études sérieuses dans le domaine de l'histoire et du droit, notamment *la Guerre des paysans,* et son traité *De l'incapacité civile des Congrégations religieuses non autorisées.*

On annonce la mort dans les Indes anglaises de deux orientalistes distingués : M. Wenger, de Calcutta, et M. Scherring, de Bénarès. On doit à ce dernier un ouvrage sur *les Tribus et les Castes de l'Inde.*

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE

ART (17 octobre). Weber : Le musée germanique de Nuremberg. — Leroi : Exposition nationale des beaux-arts. — (24 octobre.) Soldi : Les arts au moyen âge. — Ménard : Histoire artistique du Métal. — (7 novembre.) Lisini : Le musée étrusque de Florence. — Baron Gamba › de Ferrari. — L'ARTISTE (novembre). Molière à la cour. — A. Houssaye : Les Quarante. — Des Chenais : La régénération des langues grecque et latine. — Le comédien Geffroy.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (novembre). Naville : La liberté religieuse. — De Floriant : Le prince Albert. — Tallichet : Amsterdam. — BULLETIN DE LA CONFÉRENCE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE DE PICARDIE (juillet-août). Ansart : La République de Costa-Rica. — Ratier : Étude sur G. Sand. — BULLETIN MONUMENTAL. Durand : Note sur deux tableaux byzantins. — Delalande et Rupin : Les grottes préhistoriques de la Corrèze. — De Laurière : Note sur l'église Saint-Yves des Bretons, à Rome. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 octobre.) Emploi des retranchements de campagne sur le champ de bataille et leur influence sur la tactique. — (23 octobre.) Influence d'un siège sur l'état sanitaire de la place assiégée. — (30 octobre). Appareil directeur permettant de gouverner de terre les torpilles automobiles. — (6 novembre.) Notes sur les règlements d'exercice de la cavalerie. — Les transports chez les anciens. — (13 novembre.) Guerre du Chili contre le Pérou et la Bolivie. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (juillet). Dr Panagiotes Potagos : Voyage à l'ouest du haut Nil. — Dr Décugis : Deux semaines à Bang-Kok. — D'Abbadie : Préparation des voyageurs aux observations astronomiques et géodésiques.

CONTEMPORAIN (octobre). Lasevitz : Les principes de l'ordre social chrétien. — Blancard : La prononciation du grec moderne. — (novembre.) Le tribunal des conflits. — Lavollée : Les classes ouvrières et le socialisme en Allemagne. — De la Chaulme : La duchesse de Lorraine, Élisabeth d'Orléans. — CORRESPONDANT (25 octobre). Biré : La légende des Girondins. — Chantelauze : Philippe de Commynes, d'après des documents inédits. — De Baillon : La reine Louise de Lorraine. — Dermance : La poésie aux États-Unis; M. Holmes. — (10 novembre.) Martin : L'instruction primaire chez les catholiques d'Angleterre. — De Laferrière : Catherine de Médicis, d'après sa correspondance inédite. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (14 octobre). F. Pillon : La lutte contre le cléricalisme. — Renouvier : Que faut-il entendre par des limites de la liberté morale? — (21 octobre.) Renouvier : De l'opposition sous la République. — (28 octobre.) Renouvier : Politique et socialisme. I. La question du progrès. — William James : Le sentiment de l'effort. — (4 novembre.) Pillon : La lutte contre le cléricalisme. — (11 novembre.) William James : Le matérialisme par rapport à la religion et à l'idéal.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 novembre). *La Moabite* de Deroulède. — Un nouveau traité de récitation. — Épître

et épigramme à Bossuet. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). Lafenestre : Le château de Chantilly et ses collections. — Ch. Blanc : La reliure. — Champfleury : Des personnifications du roman de Renart dans la décoration des monuments religieux. — Muntz : Raphaël, archéologue et historien d'art.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (novembre). Chevalier : Progrès à obtenir dans l'exploitation des chemins de fer en France. — Renaudin : Le nouveau plan d'études des lycées et collèges de France. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). E. Caro : De la solidarité morale. — N. Wallon : La marine des anciens. — F. de Saulcy : La salle d'Alésia. — Félix Rocquain : Les lettres de Nicolas Ier. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (novembre). Lewal : Tactique des renseignements. — Bordier : La véritable armée nationale. — De Schauenburg : Considérations sur la tactique de l'avenir.

MAGASIN PITTORESQUE (octobre). La légende du Juif errant ; le Baptême du grand Dauphin ; Fête funéraire au Chili ; Histoire du costume en France ; les Eaux douces d'Asie. — MOLIÉRISTE (novembre). Bib. Jacob : Molière auteur de ballets et de mascarades de cour. — Van Laun : Les plagiaires de Molière en Angleterre. — Guillemot : Pulcinella et Lustucru. — Faber : La princesse d'Élide continuée en vers.

NATURE (23 octobre). Tremblements de terre en Suisse. — Verneau : Les crânes des races humaines, par MM. de Quatrefages et Hamy ; les Races nègres. — (30 octobre.) L'éclairage au grand Opéra de Paris. — Vignes : La disparition du gros gibier. (6 novembre.) Hospitalier : L'utilisation des forces naturelles. — Hanrez : Suppression des arrêts des trains de voyageurs. — (13 novembre.) Le grisoumètre électrique. — Tissandier : Les agrandissements du Conservatoire des arts et métiers. — Industrie de la bière. — NOUVELLE REVUE (15 octobre.) X. : La guerre russo-turque. — De Girardin : L'Égale de l'homme ; lettre à M. Alex. Dumas. — Aulard : Mirabeau-Tonneau. — Juliette Lamber : Poètes grecs contemporains ; École de Constantinople. — (1er novembre.) Berthelot : L'université de Genève. — Des Essarts : L'œuvre posthume de Michelet. — Troubat : Jeanne d'Arc et Guillaume de Flavy.

PHILOSOPHIE POSITIVE (novembre). Arnould : Tableau d'une histoire sociale de l'Église. — Denis : Des origines et de l'évolution du droit économique. — Minzloff : Études sur la criminalité.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (octobre). Guignard : De la protection des enfants nouveau-nés. — Les institutions municipales en Belgique. — REVUE ALSACIENNE (octobre). O. Commettant : Georges Kastner. — Reuss : L'artillerie strasbourgeoise du XIVe siècle. — Seinguerlet : Un projet d'attentat contre la cathédrale de Strasbourg. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (octobre). Pozzi : Broca, biographie et bibliographie. — Mondière : Les nègres de la Côte d'Or. — Weisgerber : Excursion anthropologique au Sahara. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (octobre). Schlumberger : Monuments numismatiques et sphragistiques du moyen âge byzantin. — Lefort : Chronologie des peintures des catacombes romaines. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (octobre). Bénédite : Le cuivre et le bronze. — De Chennevières : Servandoni : Ordonnateur de fêtes publiques. — Gorgolewski : Les arts décoratifs chez les Polonais. — (novembre). Fontenay : Les industries d'art. — Garnier : La peinture sur lave. — Mulle : La législation du mariage. — REVUE BORDELAISE (16 octobre). Routsaus : A. Silvestre et A. Mérat. — Les journaux pornographiques. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (octobre). Fabry : Les villes de Bretagne ; Quintin. — L'abbé du Laurens de la Barre. — REVUE BRITANNIQUE (octobre). Le gibier et le braconnage en Angleterre. — Journal d'un séjour à Canton. — Histoire anecdotique du piano. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (octobre). Paulin Paris : Étude sur François Ier et les historiens de son règne. — Chardon : Les écoles et l'université de Reims. — Daguin : Inventaire des monuments mégalithiques de la Champagne. — REVUE CRITIQUE (18 octobre). Riant : Inventaire critique des lettres historiques des croisades. — Dukas : Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Barclay. — (25 octobre.) Brosch : Histoire de la papauté aux XVIe et XVIIe siècles. — Chassang : Remarques sur la langue française, par Vaugelas. — (8 novembre.) Loeb : Les portes dans l'enceinte du temple d'Hérode ; une Inscription hébraïque de 1144, à Béziers. — Schmidt : Paris pendant la Révolution, d'après les rapports de la police secrète. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). Louis Lande : L'État moral et politique de l'Espagne en 1880. — Jurien de la Gravière : La bataille d'Issus. — Brunetière : Les mystères au moyen âge, à l'occasion d'un livre récent. — (1er novembre.) D'Haussonville : Lanfrey. — Renan : Le séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet. — De Laveleye : Les apologistes du luxe et ses détracteurs. — REVUE ÉGYPTOLOGIQUE. Le budget des cultes sous les Ptolémées. — La question du divorce chez les Égyptiens — Le divorce assyrien. — L'omnipotence des femmes et le décret de Philopator sur l'autorité maritale. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). Gaffarel : Les voyages des frères Zeni. — Cortambert : Le mouvement géographique. — Cherbonneau : L'enseignement en pays musulman. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. — Guyard : La religion assyro-babylonienne. — Cordier : Les religions de la Chine. — D'Eichthal : Sur le nom et le caractère du dieu d'Israël Jahveh. — Corrections proposées au Nouveau Testament. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre.) Tratchevsky : La France et l'Allemagne sous Louis XVI. — Borély : Origine et fondation de la ville du Havre. — Paillard : Additions critiques à l'histoire de la Conjuration d'Amboise. — Monod : Les réformes de l'enseignement secondaire. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (octobre.) Vulpian : Les poisons ; le curare. — Hanstein : Le protoplasma considéré comme base de la vie des animaux et des végétaux. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre.) H. Spencer : Les institutions politiques. — Richet : Du somnambulisme provoqué. — Ribot : Les désordres partiels de la mémoire. — Tarmery : L'éducation platonicienne. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 octobre). De Ronchaud : Eschyle, d'après M. P. de Saint-Victor. — Quesnel : Le Mormonisme. — La littérature immonde. — (23 octobre.) Rambaud : Catherine II et la Révolution française. — Les « Reconnaissances », par M. Renan. — (30 octobre.) M. Caro : Mme du Deffant. — Duruy : Les assemblées provinciales au siècle d'Auguste. — Duquet : La prise de Malakoff. — (6 novembre.) H. Delaborde : Vie et travaux du baron Taylor. — Léo Quesnel : La Cochinchine, le Cambodge et l'Annam, d'après M. Gaffarel. — (13 novembre.) Réville : L'évolution du sentiment religieux. — G. Paris : L'Ange et l'Ermite, étude sur une légende. — P. Deroulède : La Moabite. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 octobre.) Bouchardat : Les odeurs de Paris. — Trouessart : Des objections faites au transformisme. — (23 octobre.) Graham-Bell : L'audition binauriculaire. — Preece : La nature de l'électricité. — (30 octobre.) Bouchardat : De la naissance et de la mortalité des enfants à Paris. — Berthelot : De la décomposition chimique. — (6 novembre.) Dehérain : Origine du carbone des végétaux. — Sencier : Les chemins de fer en Belgique. —

(13 novembre.) Richet : Des mouvements de la cellule. — Dehérain : Origine du carbone des végétaux.

SPECTATEUR MILITAIRE (octobre). Samion : De la nécessité d'un régiment des chemins de fer. — Histoire de l'ancien corps d'état-major. — Le pain pendant les grandes manœuvres et en campagne.

TOUR DU MONDE (16, 23 et 30 octobre). Reclus : Exploration aux isthmes de Panama et de Darien. — (6 novembre.) Carla Serena : Excursions dans le Caucase. — (13 novembre.) Nachtigal : Deux mois au Tibesti.

VIE MODERNE (16 octobre). Bergerat : Léon Gérôme. — J. Vallès : Londres; un coin de Wapping. — (23 octobre.) — Gœstchy : Le bi-centenaire de la Comédie-Française. — (30 octobre.) La Comédie-Française pendant le siège de Paris. — (6 novembre.) A. Silvestre : David d'Angers.

PERIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

DE L'ÉTRANGER

Revues allemandes.

La bibliographie a été de tout temps en faveur chez les Allemands et M. Petzholdt se vante, à juste titre, dans le NEUER ANZEIGER FUER BIBLIOGRAPHIE, que son modeste journal se maintient depuis quarante ans, tandis que le « Library Journal » de la riche littérature anglo-américaine a failli cesser de paraître. — Les bibliographes allemands vont fêter le centenaire de la « bibliothèque royale », de Berlin, qui comptait, il y a cent ans, 20,000 volumes et 1,618 manuscrits et compte maintenant 800,000 livres et 15,000 manuscrits. — Notons à propos de la récente exposition de Dusseldorf une curiosité bibliographique sans pareille, une « Schulfibel » (Baedeker, Essen) qui en est à sa neuf centième édition. La GŒTHE-LITTERATUR va toujours augmentant; M. Ludwigh Geiger lance le premier volume d'une nouvelle série de « Gœthe-Almanachs » et M. Julius Braun prépare une collection certes fort curieuse des critiques publiées sur Gœthe et Schiller depuis 1770 jusqu'à 1837. — Parmi les nouvelles publications allemandes, qui intéressent la France, le LITERARISCHES CENTRALBLATT prend à part le «Vocabulaire généalogique des mots français » et reproche à l'auteur, M. Dihm, d'avoir fait dériver de l'allemand beaucoup de mots français, qui ne sont pas du tout d'origine germanique. A M. Gelbke, le traducteur de « Gargantua et Pantagruel », le même journal reproche de s'en être tenu à la gaudriole sans avoir fait ressortir dans la préface ou dans l'appendice la haute valeur morale de Rabelais. — On a trouvé et publié une copie du « Hortus deliciarum » de Herrad von Landsberg, qu'on croyait perdu dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg en 1870. — NORD UND SUED contient une étude du grand pessimiste Hartmann sur la crise du christianisme et un travail sur le socialisme et le communisme aux États-Unis par Laurenz Stein, un des premiers économistes contemporains. — Dans l'UNSERE ZEIT deux célèbres historiens, F. Gregorovius et Walter Rogge, parlent, l'un sur Corfou et l'autre sur Gagern.

Revues anglaises.

Toute la littérature périodique est à l'Irlande qui occupe tout jusqu'à la bibliographie. Le volume de Gavau Duffy, « Jeune Irlande », longtemps annoncé, prend les proportions d'un énorme ouvrage de 800 pages in-octavo; les romans, qui étudient la vie irlandaise, comme le « Strictly tied up, » d'un anonyme, abondent. Dans la CONTEMPORARY REVIEW Alfred Wallace propose la « nationalisation » du sol irlandais; par contre, lord Sherbrooke soutient dans le NINETEENTH CENTURY la thèse, que la nationalisation du sol rendrait l'Irlande plus pauvre qu'elle ne l'a jamais été. — TEMPE BAR étudie la presse irlandaise. — Notons dans la CONTEMPORARY REVIEW la curieuse thèse du docteur Bain, qu'on devrait remplacer au Parlement les discours par des essais imprimés; dans le NINETEENTH CENTURY l'article du professeur Tyndall contre la manière ennuyeuse des Anglais de fêter le sabbat; l'étude de Sydney Buxton sur les récentes révélations concernant l'épouvantable corruption dans les élections, et enfin la revue scientifique de Huxley. — L'EDINBURGH REVIEW renferme un virulent article sur les mœurs allemandes et une bonne étude sur Saint-Simon. — CORNHILL MAGAZINE reste fidèle à la littérature; rectifie, le portrait de la femme de Johnson tracé par Macaulay, publie l'étude d'un Bourmese sur Bourma, réclame dans la toilette et dans la décoration des maisons une mode plus digne de l'état actuel des arts. — QUARTERLY REVIEW donne des études sur les camisards, sur Diderot, sur le Japon, sur la presse moderne et une apologie de Cicéron contre Mommsen, Froude et Beesly. — FRASER'S MAGAZINE, inquiété par les allures radicales du gouvernement, fait volte-face contre le régime actuel, qu'il a défendu jusqu'ici. — Mentionnons enfin un bon compte rendu du PRINTING TIMES sur l'exposition du cercle des libraires parisiens. — ACADEMY et ATHENÆUM signalent l'intéressante publication sur l'invasion de la Crimée, par A.-W. Kinglake, l'étude de Lad. Pitch, qui, Slave lui-même, soutient contre l'ethnographe hongrois Paul Hunfalvy, la thèse que les Roumains sont bien des Latins et non pas des Slaves. — M. et Mme Macquoid vont publier incessamment un livre illustré : « Dans les Ardennes. » — L'Academy annonce l'établissement d'un fond destiné à publier une bonne édition des œuvres de Spinoza. — Benthley publie la traduction anglaise de la « Hongrie inconnue » de M. Victor Tissot.

Revues américaines.

Le succès matériel de ces revues prend des proportions tout à fait... américaines. HARPERS MAGAZINE se vante d'un

tirage de 125,000, SCRIBNER'S MAGAZINE, d'un tirage de 150,000; ATLANTIC MONTHLY, POPULAR SCIENCE et NORTH-AMERICAN s'appellent tout court « les meilleures revues du monde ». En même temps HARPER'S MONTHLY, en annonçant une édition spéciale de Londres, promet de mettre fin, de sa part, à la piraterie littéraire pratiquée par les revues américaines. — Notons dans HARPER'S MAGAZINE un nouveau poème de Tennyson, une étude richement illustrée sur Rabelais et des critiques sur le livre de Henry James (Hawthorne) et sur celui de Symington (Bryant); dans SCRIBNER'S MAGAZINE les souvenirs de Dana sur le président Leonard Woods; dans APPLETON'S MAGAZINE une étude de Francis Carey sur les droits des femmes mariées, une biographie de Berlioz par Edward King et une traduction de « Toute seule » de Theuriet; dans POPULAR SCIENCE MONTHLY une importante étude de Herbert Spencer (publiée en même temps dans la Fortnightly Review de Londres) sur la doctrine du développement appliquée aux institutions politiques; dans l'INTERNATIONAL REVIEW un article de Pressensé sur « les jésuites et le gouvernement français » lequel, nous croyons, a paru dans une revue française; dans CATHOLIC WORLD une étude de Wilfrid Robinson sur Tocqueville; dans ATLANTIC MONTHLY la suite des souvenirs de l'administration de Tylor en 1843-45 et enfin dans NORTH-AMERICAN REVIEW une grande étude sur les partis politiques des États-Unis. — La NATION, dans une série d'articles fort curieux, révèle les noms des principaux journalistes anglais, si puissants, si universels et — par suite du système de l'anonymité — si peu connus par le grand public. — M. Appleton va incessamment publier une histoire de la formation de la constitution des États-Unis par Bancroft, le grand historien de l'Amérique. — On annonce la mort du docteur W.-A. Hallock, qui a édité 7,000 volumes anglais et 7,000 publications de missionnaires (en 145 langues) et qui a écrit plusieurs livres répandus en 1,700,000 copies. — Peterson annonce une série des romans de Zola, traduits en anglais et ajoute, avec un laconisme magnifique, que « les romans de Zola sont les plus grandes œuvres du siècle et seront mis en vente chez tous les libraires ».

Revues belges

M. Léon Degeorge, notre correspondant belge du « LIVRE », nous ayant renseigné sur les événements littéraires de la Belgique, nous n'avons qu'à ajouter que l'ATHEUNÆM BELGE apprécie aussi hautement l'« histoire du peuple belge », de M. Ch. Vercamer et que M. Laveleye appelle dans cette revue l'attention du public sur l'édition française du volume de M. Scherzer (consul général austro-hongrois à Leipzig), lequel traite de l'importance géographique, économique et intellectuelle de la ville de Smyrne, 'que la flotte internationale a failli mettre sous scellés. Notons enfin dans la REVUE GÉNÉRALE (nov.) l'étude de M. Ch. Woyte sur les progrès de l'évolution du libéralisme en Belgique.

Revues italiennes.

La presse italienne s'occupe beaucoup de la grande étude de Silingardi sur la révolution de 1831 à Modène, publiée dans la RIVISTA EUROPEA et signalée dans le « LIVRE ». On y relève notamment quelques lettres inédites de Napoléon III et on en fait des arguments contre certaines tendances antifrançaises. Le numéro du 16 novembre de cette revue renferme une grande étude de A. G. (Gubernatis?) sur Ricasoli et d'Alfred Mazza sur Petoefi. — La RASSEGNA SETTIMANALE développe une nouvelle opinion sur l'amour de Boccace. — M. Carlo Gioda publie les œuvres inédites de Guicciardi, précédées d'un avant-propos remarquable. — A paraître prochainement « LA VITA ITALIANA » (la vie italienne), souvenirs personnels de M. Domenico Galati sur les célébrités de l'Italie contemporaine. — La littérature sur Dante vient d'être enrichie d'un volume publié par Antonio Maschio, un gondolier vénitien. — Annonçons ici, qu'un écrivain du Bengale, M. Jogendarareth Bidyabhushan vient de publier une biographie de Mazzini « pour inspirer à ses compatriotes le sentiment du patriotisme désintéressé ».

Revues espagnoles et portugaises.

Un écho des fêtes de Camoëns. M. Teofilo Braga publie une bibliographie de ce grand poète. — Le succès de ces fêtes a inspiré à la Société des écrivains et artistes espagnols l'idée de fêter à Madrid, le 27 mai 1881, le centenaire de la mort de Calderon de la Barca. — Le célèbre éditeur anglais, M. Quaritch, va publier une édition magnifique de l'ICONOGRAFIA ESPANOLA, ce beau recueil des antiquités espagnoles rédigé par don Valentin Cardereva.

Revues hongroises.

La « Société de Kisfaludy » a fêté le 21 novembre le cinquantenaire de la mort du poète dont elle porte le nom, qui a éveillé la nation magyare et modernisé la littérature hongroise en inaugurant les genres, qui répondent aux exigences du siècle. — Les revues font des progrès; la HAVI SEMLE (revue mensuelle) se transforme en revue bi-mensuelle et la BUDAPESTI SEMLE, qui paraît tous les deux mois, sera désormais une revue mensuelle. Le dernier numéro de cette revue-ci renferme une curieuse étude de Srentkiralyi, qui propose de faire de la monarchie dualiste un « empire trialiste » en unissant la Croatie, la Sclavonie, la Dalmatie, la Bosnie et l'Herzégovine dans un État aussi indépendant que l'Autriche ou la Hongrie. — M. Alexandre Bertha, compositeur et pianiste hongrois, qui vit à Paris, expose l'avenir et les chances d'une École de musique hongroise, déjà si brillamment représentée par l'abbé Listz.

Revues slaves.

Un triomphe de l'idée que la propriété littéraire doit être protégée: Un éditeur russe vient de demander à Darwin le droit pour les traductions russes de ses œuvres. Jusqu'ici les livres français et anglais ont servi de proie aux éditeurs russes, qui les ont vendus moins cher et en plus grandes masses que ceux de Tourguenieff, ou Tolstoy. — ROUSSKI ARKHIVE, une nouvelle revue, publie un conte inédit de Pouchkine. M. Efromof continue la publication chronologique des œuvres complètes de Pouchkine. — La MOLVA dit qu'on publie en Russie 417 journaux russes, 57 journaux polonais, 70 journaux allemands, 10 journaux français, 11 journaux lithuaniens, 7 journaux arméniens, 2 journaux finnois (évidemment une « coquille »; les journaux finnois sont bien plus nombreux), 7 journaux esthes, 3 journaux géorgiens, et 4 journaux tartares, etc. — Les journaux russes s'occupent vivement du projet de la BIBLIOGRAFIYA ROSSISKAIA de dresser le catalogue complet des livres parus en langue russe. — Les revues continuent les études, que nous avons signalées dernièrement dans le « LIVRE ». — Le tricentenaire de Melantvitch, le grand imprimeur tchèque, a eu lieu à Prague, le 21 novembre, avec l'éclat d'une véritable grande fête nationale. A. S.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 septembre au 15 octobre)

CONSTITUTIONNEL. Octobre : 20-21. Michels : Le réalisme. — Novembre : 8. Barbey d'Aurevilly : Histoire de Philippe II, par Forneron.

DÉBATS. Octobre : 16. Mémoires de Oudard Coquault, bourgeois de Reims. — 24. Marc-Monnier : Les Proverbes siciliens. — 29. B. Véragnac : Œuvres de V. de Laprade. — Novembre : 2, 3, 13. Bourdeau : Un Gil Blas allemand. — 14. Ch. Clément : L'œuvre de Rembrandt (édition Quantin). — DÉFENSE. Octobre : 22. Le mal du siècle, par Charpentier. — 29. Maury : Les Scandinaves. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Octobre : 27. About : David d'Angers.

ÉVÉNEMENT. Octobre : 26. Houssaye : Molière marié.

FIGARO. Octobre : 20, 27. Daudet : Le camp de Jalès. — 27. Jullien : Scribe et Rossini. — 31. Déroulède : Préface de *la Moabite*. — Novembre : 2. Zola : Victor Hugo. — FRANÇAIS. Octobre : 16. Léon XIII et le Vatican, par M. Teste. — 28. Les travaux archéologiques de M. le comte Riant. — Novembre : 14. M. Renan et les cigales d'Ischia. — FRANCE. Novembre : 15. M. Vachon : L'œuvre de Rembrandt.

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 17, 24. De Pontmartin : Les musiciens de Blaze de Bury. — 31. De Pontmartin : Mme de Krudener.

MONITEUR. Octobre : 29. Wallon : Histoire du tribunal révolutionnaire. — Novembre : 11. P. de Saint-Victor : L'Ane, de V. Hugo.

NATIONAL. Octobre : 17. Bauzon : De la troisième république, par Littré.

OFFICIEL. Octobre : 19. Junca : Guillaume d'Auvergne. — 23. Baignières : Exposition des œuvres de Couture. — Novembre : 5, 10. Aubé : La littérature et la science. — 7. Pelletan : La Revue historique. — 11. Menault : Les annales de l'Institut national agronomique. — ORDRE. Octobre : 19. Œuvres de Montaigne (édition Delagrave). — Novembre : 5. Notice sur Jean Cousin.

PARIS-JOURNAL. Octobre : 15. G. Doncieux : G. Flaubert. — Novembre : 15. Perret : du Boisgobey. — PARLEMENT. Octobre : 20. Hugues Aubriot, prévôt de Paris. — 24. Bourget : M. Renan, auteur dramatique. — 31. Bourget, L'Ane, de Victor Hugo. — Novembre : 9. Rod : Leopardi. — 13. Essais de philosophie politique, par de Virel. — 15. Theuriet : Poètes et humoristes contemporains : Robert Burns. — PATRIE. Octobre : 15. Un précurseur d'Alex. Dumas, Cabet. — PAYS. Octobre : 16. L'île de Rhodes, par Guérin. — 21. Le musée du Louvre (publ. Hermet).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 19. Le faubourg Saint-Antoine au XVIIIe siècle. — Novembre : 2. Leopardi. — 11. Marat duelliste.

SIÈCLE. Octobre : Le Sottisier, de Voltaire. — Novembre : 2. Les poètes lyriques de l'Autriche. — 10. Havard : Rembrandt.

TÉLÉGRAPHE. Octobre : 16. Wagner et son impopularité en France. — 23. Léger : Une nouvelle biographie d'Edgard Poë. — TEMPS. Octobre : 23. Alglave : La Vieille Castille. — 27. Ch. Blanc : Jacquemart. — 28. Alglave : Le Congrès préhistorique de Lisbonne. — Novembre. 3. Mézières : Rome et Pompéi, par P. Boissier. — 14. Mantz : L'œuvre de Rembrandt.

UNION. Octobre : 16. Bernard : Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans. — 20, 22, 23. X. Marmier : Les légendes des plantes. — Novembre : 12. De Cadoudal : Ozanam.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS D'OCTOBRE

1. *La Journée*. Gr. in-folio, 4 pages à 6 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris, un an, six mois, trois mois, 40 fr., 20 fr., 10 fr. Départements, un an, six mois, trois mois, 48 fr., 24 fr., 12 fr. — Le numéro 10 centimes. Départements, 15 centimes. — *Ce journal ne parait plus.*

La Trique. In-4°, 16 pages à 2 col., avec gravures. Paris, imp. Delbreil, 6, rue du Hasard. — Bureaux : 35, boulevard des Capucines. — Abonnements : Paris et départements, un an, 15 fr.; six mois, 8 fr. Étranger, un an, 20 fr.; six mois, 12 fr. — Le numéro, 30 centimes.

L'Ami des Lettres, gazette familière. In-8°, 4 pages à 2 col. Paris. imp. Berthier, 89, rue de Rivoli.

La Magicienne, journal de modes. Gr. in-4°, 8 pa-

ges, avec gravures de modes. Paris, imp. Lahure, rue de Fleurus. — Bureaux : aux magasins de la Magicienne, rue Montmartre. — Un numéro, 30 centimes.

Bulletin mensuel de l'Union générale foncière. Consultations à l'abonnement, assistance à forfait. In 4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Balitout, Questroy et Cie. — Bureaux : 29, rue de la Ferme-des-Mathurins. — Abonnements : Paris, un an, 5 fr.; départements, 6 fr.

Gulliver. In-4°, 4 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Godin, 2, cour du Commerce. — Abonnements : deux mois, 2 fr. Hebdomadaire.

Annales de l'Œuvre de Saint-Paul, apostolat de la presse. In-8°, 16 pages. Bar-le-Duc, imp. Philipana; Paris, 51, rue de Lille. — Abonnements : France et Suisse, un an, 2 fr.; Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Hollande, Italie, Canada, États-Unis, 2 fr. 50.

La Finance algérienne, organe des intérêts algériens. Gr. in-4°, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Robert et Buhl, 48, rue Berthe. — Abonnements : France et Algérie, un an, 15 fr. Étranger, le port en sus. — Le numéro, 50 centimes. — Bureaux, 23, rue Louis-le-Grand. Paraît le jeudi.

Journal des mères, ancien journal des jeunes mères. Gr. in-folio, 16 pages, avec gravures. Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré. — Abonnements : Un an, 12 fr.; six mois, 7 fr. — Bi-mensuel.

2. *Écho des nouvelles comiques.* Une feuille avec texte et dessin colorié. Paris, imp. Robert et Buhl, rue Berthe. — Bureaux, 18, rue du Croissant. — Le numéro, 15 centimes. — Hebdomadaire.

Journal de l'Instruction primaire, revue des examens. Petit in-4°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Laloux fils et Guillot, 7, rue des Canettes. Administration, 13, quai Conti. — Abonnements : Un an, 10 fr.; six mois, 5 fr. — Paraît le samedi.

3. *Revue financière* de la maison de banque d'opérations sur rentes françaises par assurances, réassurances et coassurances. In-4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Schiller, 11, boulevard Montmartre. — Gratuit. — Paraît les 3 et 18 de chaque mois.

Éventail-programme des spectacles, concerts et courses, journal quotidien. Une feuille. Paris, imp. Morris, 31, rue de Maubeuge. — Le numéro, 25 centimes.

Le Journal de Paris, illustré, littéraire, agricole et commercial. In-4°. Paris, imp. Debons, 16, rue du Croissant. — Paraît tous les dimanches.

4. *Le Jeune Parnasse.*

La Ville de Paris. Bulletin de la ville de Paris et du département de la Seine, paraissant le lundi. Petit in-4°, 8 pages à 2 col. Paris, typ. Ch. de Mourgues, 58, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; trois mois, 4 fr. Départements : un an, 14 fr.; six mois, 8 fr.; trois mois, 5 fr. — Le numéro : Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes.

7. *Le Crédit territorial de France,* revue économique, agricole et financière, organe des intérêts de la propriété foncière. Petit in-folio, 8 pages à 4 col. Paris, imp. Tolmer, rue du Four. — Bureaux : 43, rue de Rome. — Abonnements : Paris, France et Alsace-Lorraine, un an 10 fr.; six mois, 5 fr. — Paraît le jeudi.

La Revue comique. Une feuille in-4° coloriée. Paris, imp. Hayotte, 251, rue Saint-Denis. — Abonnements : Paris et départements, un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. — Le numéro : Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes. — Paraît tous les samedis.

9. *Bobino-programme,* journal des concerts. Gr. in-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel. — Abonnements : trois mois, 2 fr. — Un numéro, 10 centimes.

Le Monde, supplément hebdomadaire. In-4°, 8 pages à 3 col. Paris, imp. Levé, 17, rue Cassette. — Abonnements (journal et supplément) : un an, 48 fr.; six mois, 25 fr.; trois mois, 13 fr. Journal seul, un an, 45 fr.; six mois, 23 fr.; trois mois, 12 fr.

La Comédie-Française, journal théâtral et littéraire. Gr. in-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. de la Comédie-Française, 16, passage de l'Opéra. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; six mois, 7 fr.; trois mois, 4 fr.

Beaumarchais, journal satirique, littéraire et financier, paraissant le jeudi. Petit in-folio, 8 pages à 4 col. Paris, imp. Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette. — Abonnements : Paris, un an, 11 fr.; six mois, 6 fr.; trois mois, 3 fr. 50. Départements, un an, 12 fr.; six mois, 7 fr.; trois mois, 4 fr. — Le numéro, 20 centimes. — Bureaux : 34, rue Taitbout.

Le Rabelais, journal humoristique, paraissant le vendredi. In-4°, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Robert et Buhl, 48, rue Berthe. — Abonnements : Paris, un an, 7 fr.; six mois, 4 fr.; trois mois, 2 fr. 50. Départements, un an, 8 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois, 3 fr. — Le numéro, Paris, 10 centimes; Départements, 15 centimes. — Bureaux : 15, rue du Croissant.

Le Moniteur des valeurs en banque, journal financier, paraissant le samedi. In-8°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : un an, 16 fr.

10. *Le Vingtième siècle,* journal littéraire, scientifique et artistique, paraissant le dimanche. In-4°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Donnaud, rue Cassette, 1. — Abonnements : un an, 10 fr.; six mois, 6 fr. — Le numéro, 20 centimes. Étranger, 25 centimes. — Bureaux : 72, boulevard Latour-Maubourg.

L'Amusant, journal hebdomadaire. In-4°, 4 pages à 2 col., avec gravures. Paris, imp. Perreau, 17,

Faubourg-Montmartre. — Abonnements : un an, 12 fr. Étranger, 15 fr. — Un numéro, 15 centimes.

Le Foyer illustré, journal de la famille, romans, voyages, biographies, chroniques, hygiène, théâtres, modes, etc. Gr. in-4°, 16 pages à 2 col. avec gravures. Paris, imp. Unsinger, 83, rue du Bac. — Bureaux : 10, rue Git-le-Cœur. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Départements : un an, 10 fr. Étranger, 12 fr. — Un numéro, 15 centimes.

11. *La Santé*, revue populaire de médecine et d'hygiène, paraissant tous les mois. In-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Perreau, 39-41, passage du Grand-Cerf. — Abonnements : un an, 1 fr. — Bureaux : 14, rue de Rivoli.

12. *Le Journal des amnistiés*. Numéro unique. In-4°, 8 pages à 4 col., avec gravures. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. Se vend au siège du Comité central socialiste d'aide aux amnistiés, rue de la Verrerie, 78. — Prix, 30 centimes.

14. *La Vie littéraire*. Gr. in-4°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Bernard, au siège de l'Éditorat mutuel, 47, rue Richer. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr.; trois mois, 2 fr. Départements, un an, 9 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois, 3 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Paraît le jeudi.

15. *L'Observateur industriel*, commercial, littéraire et financier. Revue des inventions et des expositions nationales. Bibliographie, sciences, biographie, théâtres. Gr. in-4°, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux : 47, rue Pigalle. — Hebdomadaire.

Le Franc-Parler, revue des assurances, paraissant les 1er et 15 de chaque mois. Petit in-4°, 4 pages à 3 col. Paris, imp. Cusset, 123, rue Montmartre. — Abonnements : 6 fr. par an,

16. *L'Absinthe*, journal apéritif, paraissant tous les jeudis. Petit in-folio, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Rudrauf et Cie, 55, rue Tiquetonne. — Abonnements : Paris, un an, 3 fr. 50; six mois, 2 fr. Départements, un an, 4 fr. 50; six mois, 2 fr. 50. — Le numéro, 5 centimes. — Bureaux : 9, place de la Bourse.

19. *L'Électeur libéral de l'Église réformée de Paris*. In-4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Masquin, rue des Jeûneurs. — Bureaux : 29, cité d'Antin. — Paraît le mardi.

21. *The French Trade journal and exporter*. Paris, impr. Symonds.

24. *Les Annonces françaises* de Paris et des Départements, insertions judiciaires. Gr. in-4°, 16 pages à 3 col. Paris, imp. Blot, 85 et 94, boulevard Voltaire. — Abonnements : un an, 35 fr.; six mois, 18 fr.; trois mois, 10 fr. Départements, un an, 40 fr.; six mois, 20 fr.; trois mois, 12 fr — Paraît le dimanche et le jeudi.

25. *Les Grotesques*. Paris, imp. Willem, 12, rue du Croissant.

28. *Alphonse et Nana*, journal satirique illustré. Petit in-folio, 4 pages à 4 col., avec gravures. Paris, imp. Schuster. — Bureaux : 11, rue du Faubourg-Saint-Denis. — Abonnements : un an, 7 fr.; six mois, 4 fr.; trois mois, 2 fr. 50. — Un numéro, 10 centimes. — Paraît le jeudi.

29. *L'Éclaireur*. Gazette de France. Paris, imp. Billion.

31. *Le Crédit international*. Paris, imp. Wattier.

La Science libre.

Journal des blagueurs. In-folio à 4 col. Paris, imp. Willem, 12, rue du Croissant. — Le numéro, 10 centimes.

Nota. — *La Comédie humaine*, journal naturaliste, et *le Pilori*, journal des intérêts français, annoncés par plusieurs organes de la presse, n'ont pas paru.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Les nouvelles drôlatiques. — La onzième chambre de police correctionnelle a condamné par défaut, le 30 novembre, à 6 mois de prison et 500 fr. d'amende, Mme veuve Quivogue, dite Marc de Montifaud, pour s'être rendue coupable d'outrages aux bonnes mœurs en publiant avec un dessin non autorisé un ouvrage intitulé : *Les nouvelles drôlatiques*.

Le Tribunal a, en outre, ordonné la destruction des exemplaires saisis.

On annonce que M. Goupil, l'éditeur bien connu par tous les amateurs de belles gravures, a fait saisir dans les bureaux de la *Chronique parisienne* les deux dernières primes, splendides gravures représentant *l'Amour et l'Argent* et *un Baptême sous le Directoire*.

Nous ignorons pour quels motifs M. Goupil a fait opérer cette saisie, mais l'affaire va être portée devant les tribunaux, et nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette question, qui a rapport à la propriété artistique.

Le *Tagblatt* annonce que l'on vient de saisir dans toutes les librairies de Berlin un volume des œuvres de Henri Heine, intitulé : *Zeitgedichte*, certains passages de ce volume (la légende des Châteaux) ayant rapport à la famille des Hohenzollern.



Le Livre

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

2e SEMESTRE — 1880

Tome II

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

BELLES-LETTRES

CONTES — LINGUISTIQUE — ORIENTALISME — PHILOLOGIE — POÉSIE — ROMANS — THÉATRE

Contes

Linguistique

Orientalisme

Philologie

Poésie

Romans

Théâtre

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

GÉOGRAPHIE

ETHNOGRAPHIE — VOYAGES

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES — HISTOIRE LITTÉRAIRE

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

SCIENCES MILITAIRES

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

CORRESPONDANCES

JOURNAUX

NÉCROLOGIE

INDEX

INDUSTRIES DU LIVRE

PÉRIODIQUES

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS



